8 035

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

LAROUSSE

III 148

HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE
DE LA TERRE

DANS LA MÊME COLLECTION

HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

de l'antiquité à nos jours, en *trois volumes*, publiée sous la direction de Maxime Petit. 2027 gravures photographiques, 96 planches en une ou plusieurs couleurs, 74 cartes en noir et en couleurs.

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE

par Ch. de La Roncière et G. Clerc-Rampal. Préface de l'amiral Lacaze. 790 héliogravures dont un grand nombre en pleine page, 6 planches en couleurs.

L'HOMME, RACES ET COUTUMES

par le Dr Verneau. Toutes les races du globe, leurs mœurs, etc. 630 héliogravures, 36 planches en couleurs ou en héliogravure.

MYTHOLOGIE GÉNÉRALE

publiée sous la direction de F. Guirand, agrégé de l'Université. 882 héliogravures, 6 hors-texte en couleurs.

NOUVEL ATLAS LAROUSSE

Géographie universelle pittoresque. 110 cartes en noir et en couleurs, 1519 gravures photographiques.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, r. Montparnasse, Paris-6e

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE LA TERRE

Explorateurs et Conquérants

par

Ch. de LA RONCIÈRE

Ancien président de l'Académie de Marine.
Membre de l'Académie des Sciences coloniales.

586 gravures et cartes
8 planches hors texte en couleurs

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5168067

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS (VI[E])
13 A 21, RUE MONTPARNASSE, ET BOULEVARD RASPAIL, 114

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION RÉSERVÉS
POUR TOUS PAYS.

Copyright 1938
BY AUGÉ, GILLON, HOLLIER-LAROUSSE, MOREAU ET Cie
(Librairie Larousse), Paris.



8035

Akc. 49/1949
NH- 68621
N-3915978/TMR

UNE HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE S'IMPOSE

DE toutes parts, l'homme se penche aujourd'hui sur son passé, sur le mystère de sa race et celui des races voisines. A cette curiosité qui l'oblige à remonter le cours du temps, la géographie historique peut répondre. C'est l'instant de brosser le panorama de la découverte de la Terre, en mettant, en regard des résultats acquis, le bilan des découvertes à faire. Quoi de plus excitant que l'attrait de pays inexplorés en un temps où la rapidité des transports est une invitation au voyage !

Dès l'antiquité commence la grande aventure des périples et des odyssées. Sur les murs de Déir el-Bahari, dans les ruines de Thèbes, se déroulent, en graffiti *d'une étonnante précision, les péripéties d'un voyage, organisé au XVIe siècle avant notre ère, pour rapporter du pays de l'encens les essences qui pouvaient enrichir le tapis végétal de l'Égypte. Dans cette même mer Rouge, le roi Salomon équipait des navires pour le mystérieux pays d'Ophir. Et des relations se nouaient entre les peuplades industrieuses des vallées du Nil, du Tigre et de l'Euphrate.*

Entre les peuples, la rivalité commerciale, qui les portait à la recherche de nouveaux débouchés, fut un grand facteur de la découverte du monde. Dans l'Inde, la Chine et la Grèce rejoignent les antennes de leurs négoces. Carthage et Marseille rivalisent à qui arrivera la première au « Char des dieux », dans le golfe de Guinée, et aux « îles de l'Étain », à l'ouvert du canal britannique. Et ce sera, pour les Méditerranéens, un profond sujet d'étonnement de voir dans le temple de Carthage des dépouilles de gorilles, dont la mythologie fera des Gorgones, ou de monter dans le Nord jusqu'aux mers glaciales où la mer crache son poumon. La découverte du monde s'enveloppe ainsi de poésie. D'Alexandre le Grand, les traditions populaires prolongeront pendant des siècles la mémoire, en faisant du conquérant de l'Assyrie, de la Perse et de l'Inde, « l'homme aux deux cornes. »

L'ambition s'est greffée sur l'appât du gain. Rome, qui a subi l'assaut d'Annibal et de Pyrrhus, qui a repoussé les armées d'invasion de l'Afrique et de l'Épire, dans une vigoureuse détente établit son empire sur les rives du vieux monde. En Asie, elle prend l'héritage d'Alexandre le Grand. Mais bientôt, des peuples barbares troubleront la pax romana; *les Huns surgiront de l'Orient. En face du bas-empire de Byzance se dressera l'Islam, né dans les déserts de l'Arabie, mais qui étendra peu à peu ses tentacules sur l'Afrique et même sur l'Europe, couvrant une immense étendue de la Terre, depuis l'Espagne jusqu'aux îles du Pacifique. La géographie, de ces orbes successifs, fut la servante : Strabon, Pline, Ptolémée, avec des concepts divers, enregistrèrent les progrès réalisés par les Romains dans la découverte et la conquête du monde. A l'ombre d'une cathédrale de Sicile, un disciple du Prophète, le chérif Edrîsî, rédigea une foule de cartes arabes, documentées par des explorateurs que le roi normand de Sicile avait dépêchés de toutes parts. De Scandinavie descendent, par les fleuves de Russie, des vaisseaux-serpents, que les empereurs de Constantinople prendront à leur solde pour ne pas être attaqués par eux. Et ces Northmans, qui baptiseront de leur nom une province de France, gagneront aussi, dès l'an 986, le Groenland, où ils auront un évêché : et l'évêque de Gardar, dès le XIIe siècle, fera une tournée pastorale en Amérique, alors connue sous le nom de Vinland.*

Ainsi, la découverte du monde n'apparaît point comme un écheveau continu de connaissances. Elle a subi de brusques ruptures et des régressions. Ni Tombouctou, ni l'oasis du Touat n'avaient rien de mystérieux pour l'Europe quatre siècles avant René Caillé et Gerhard Rohlfs, qui croyaient être les premiers Européens à y pénétrer en plein XIXe siècle.

Le siècle de Saint Louis posséda sur l'Extrême-Orient de charmantes relations de voyages connues sous le nom de « Livre des Merveilles ». Puis la Chine se referma aux Européens ; Guillaume de Ruybrouk, Marco Polo, Odoric de Pordenone n'eurent pas de successeurs. L'archevêché de Pékin, toléré par les Mongols, disparut sous les Chinois. Le Japon, évangélisé par saint François Xavier, massacra et martyrisa, au siècle suivant, missionnaires et chrétiens indigènes, pour rentrer dans la solitude de ses îles, où il n'aura d'autre horizon que le culte des ancêtres.

L'empirisme des découvertes va cesser. La Renaissance ptoléméenne, en proclamant le dogme de la sphéricité de la Terre d'où découle l'usage des longitudes et des latitudes, a fait litière des conceptions surannées que s'était faites du monde le moyen âge. Et soudain, par delà l'Océan entrouvert, à l'ouest, apparaît un continent inconnu, qui barre la route des Indes. Alors éclate, parmi les nations européennes, une fièvre de découvertes qui élargit d'un effort les bornes tracées par des cosmographies vieillotes et par les terreurs imaginaires des peuples : à l'ancien monde s'en ajoutait un nouveau.

Pour les hardis navigateurs qui partent à sa conquête, la science nautique s'est mise à l'unisson des arts de cette exubérante époque. Elle dispose de cartes assez précises, mais ornées, de plus, de miniatures qui en font des œuvres charmantes. Les nefs et les galions, qui y sont figurés, s'harmonisent par leurs formes élancées avec le style flamboyant de l'architecture gothique, et le coloris chatoyant de leurs pavesades n'a rien à envier aux tableaux des peintres.

C'est sous le signe de l'or que les conquistadors espagnols, avides de richesses, fondent sur le Mexique et le Pérou. C'est sous le signe de la liberté que des dissidents religieux de France et d'Angleterre, épris d'indépendance, s'installeront, qui en Floride, qui en Virginie, puis en Pennsylvanie. Descendant du Canada par le Mississippi, des catholiques de la Nouvelle-France pénètrent au cœur de l'Amérique.

Aux Indes orientales, Espagnols et Portugais rivalisent de vitesse pour arriver les premiers aux îles des Épices, aux Moluques : cependant que Français, Anglais et Hollandais, à l'envi, cherchent un passage polaire qui leur permettrait de devancer autrui en Chine. Les philosophes déclarent doctoralement, au XVIIIe siècle, que l'une des plus belles conquêtes de l'humanité sera la découverte des Terres australes. Et Français et Anglais s'y emploieront avec une noble émulation, imbus de cette idée fausse qu'ils trouveront la perfection dans l'homme de la nature, né foncièrement bon. Comme il faut au progrès des connaissances humaines des victimes, de grands explorateurs, Cook, de L'Angle, La Pérouse, payeront de leur vie la conquête de la cinquième partie du monde.

Tenu, dès le début, au courant de ces progrès par des recueils de voyages, signés de Ramusio, de Bry, Hakluyt, Purchas, Thévenot, Raynal et de l'abbé Prévost, le public trouva, au XIXe siècle, un enchantement à lire ces admirables Tableaux de la nature, *où la poésie le disputait à la science et à la philosophie. L'Allemand Alexandre de Humboldt, qui avait du sang français dans les veines, orientait les pensées vers cette influence éternelle qu'exerce la nature physique sur les dispositions morales et sur les destinées de l'homme. Il avait étudié la Terre en naturaliste. Ritter partait des données de l'histoire pour développer en un système scientifique le mécanisme de la vie terrestre et pour consacrer à la seule Asie dix-huit volumes d'une* Géographie philosophique, *que complétait l'*Atlas historique *de Sprunner pour le monde entier.*

Stimulée par la création de Sociétés de géographie dans les grandes capitales, la découverte de la Terre reçut une impulsion nouvelle. La seule année 1828 *vit revenir William Parry de son expédition polaire, entrer René Caillé à Tombouctou et percer le mystère, depuis quarante ans angoissant, de la disparition de La Pérouse. Puis l'Univers connut une autre aventure poignante : la recherche, par Stanley, de Livingstone perdu au milieu de l'Afrique. L'Afrique centrale s'ouvrait aux explorateurs. Rohlfs pénétrait dans le Touat ; Nachtigal, dans le Bornou, l'Ouadaï, le Kordofan, le Tibesti : les eaux du lac Tchad et du Chari reflétèrent son visage. Schweinfurth écrivait le récit de ses voyages* Au cœur de l'Afrique.

Au cœur de l'Afrique! *Le titre ne conviendrait-il pas à l'épopée que la France était en train d'écrire. De la Tunisie, de l'Algérie et du Sahara, du Sénégal, de la Guinée, du Dahomey et du Niger, de la côte des Somalis, de toutes parts, explorateurs, officiers, missionnaires, savants pénétraient dans le continent noir au péril et bien souvent au prix de leurs vies. De proche en proche, de fleuve en fleuve, de l'Ogooué au Congo, du Congo au Nil, de l'Oubanghi au Chari, ils gagnaient les parties les plus secrètes de l'Afrique équatoriale, inscrivant ainsi leurs noms au fronton de l'immortalité.*

Au cœur de l'Asie, deux lazaristes français, les pères Huc et Cabet, s'attaquaient à l'une des régions les plus

hermétiques de la Terre, le Tibet. Montant à l'assaut du toit du monde, les Anglais de l'Inde et les Russes de l'Asie centrale se rencontraient dans les steppes désertiques du plateau de Pamir où les légendes asiatiques placent le berceau de l'humanité. Au Tibet, les monts Bonvalot, Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins évoquent les noms de voyageurs qui précédèrent le Suédois Sven Hedin. Sur une terre où s'étaient heurtés des courants de civilisations et de religions diverses, en plein désert, à Touen-Houang, dans une grotte jalousement gardée par un moine taôiste et placée sous la protection de mille Bouddhas, gisait toute une bibliothèque en une demi-douzaine de langues, antérieure au XIe siècle, dont sir Aurel Stein et Paul Pelliot révélèrent l'existence, ce qui ouvrait à la géographie historique de singuliers horizons.

A l'ethnographie, les forêts vierges du Brésil en réservent d'autres. Car elles recèlent, comme la forêt équatoriale de l'Afrique peut-être et comme les régions sauvages de la Nouvelle-Guinée, des tribus qui en sont encore à l'âge de pierre : vivant contraste entre une barbarie révolue depuis des millénaires et la civilisation d'aujourd'hui.

Aujourd'hui ?

O féeries de nos lectures, ô merveilles de l'imagination, nous saluons votre éveil dans la réalité comme sous la baguette des fées. Un moine irlandais du moyen âge, saint Brandan, avait vu, dans le séjour des Bienheureux, au sein de la mer Ténébreuse, tous les cierges d'une église s'allumer à la fois sous une flèche de feu. Dans l'océan Indien, selon la légende arabe, un gigantesque oiseau, le Rokh, de ses griffes et de ses ailes puissantes, enlevait hommes et animaux. Et voici que d'un seul coup, la magie de l'électricité déclenche la lumière, non pas dans une seule église, mais dans une ville entière, et que l'oiseau Rokh se transforme en un avion plus puissant et plus rapide que lui.

Le vaisseau fantôme, ce navire fantastique qui navigue sans équipage, est devenu une réalité, grâce au telekin. *C'est ainsi qu'on appelle — qu'on appelait du moins, quand je le vis fonctionner en août* 1906 *à Portugalete — l'appareil de télégraphie sans fil qui dirigeait en mer le navire dépourvu d'équipage.*

Les rêves les plus hardis des inventeurs, des romanciers, des philosophes sont dépassés. Telle cette conception d'un contemporain du père Mersenne, qui se vantait, en 1648, *d'aller en un jour de Paris à Constantinople, avec une machine aux ailes de* 30 *pieds de long, qui aurait porté hommes et canons. Il ne lui manquait que le moteur, capable d'opposer à la pesanteur la vitesse. Sous le vol de flammes des avions, terres et mers fondent aujourd'hui en de fugitives visions.* Le Tour du monde en 80 jours *n'est plus qu'une fiction démodée.* Vingt mille lieues sous les mers *sont devenues une réalité. Que dis-je ! Durant la guerre, dans un jardin de la banlieue parisienne, on captait, aussi distinctement que les bourdonnements d'abeilles toutes proches, les appels mystérieux qui arrivaient, à travers les flots et les airs, des sous-marins allemands de la Méditerranée et de la Baltique. Ondes lumineuses, qu'êtes-vous à côté de ces ondes éthérées qui transmettent en un instant d'une extrémité du globe à l'autre la parole et le son. Grâce à vous, la chaumière n'est plus isolée dans la lande, l'isba dans la steppe, le phare dans l'immensité de l'Océan. L'aveugle n'est plus muré dans la solitude. La voix des disparus s'est incrustée sur des disques ; la vie, sur des films. La télévision a aboli, entre deux êtres, la distance.*

De cette magnifique ambiance, la géographie, fille du progrès, a tiré parti. La longitude, dont on disait, au XVIIe siècle, que Dieu n'en avait pas permis à l'homme la connaissance, est déterminée en un instant, grâce à l'heure d'un méridien initial que, chaque jour, propage la tour Eiffel. Perdu dans l'immensité de l'Océan, le navire en difficulté peut ainsi jeter un cri de détresse, en fixant en longitude et latitude le point précis où il agonise.

La photographie devient la servante de la cartographie, en levant, du haut des airs, le plan de villes ou de pays entiers, comme le Canada. Et l'objectif décèle, dans les déserts de l'Asie, des routes effacées et des villes mortes depuis des siècles, dont l'œil humain, sur le sol, n'apercevait aucun vestige. Les cimes inviolées de l'Himalaya, survolées, se déroulent sur des clichés de photographie aérienne.

L'abîme des eaux lui-même a livré ses secrets à la savante équipe du prince Albert de Monaco. De profondeurs énormes ont surgi des poissons inconnus, dont on ne supposait même pas qu'ils pussent vivre sous une pression de centaines d'atmosphères. Ils vivent et s'éclairent avec des organes lumineux, en quelque sorte des ampoules électriques, feux de position variables selon les espèces et les sexes. Pour les voir dans leur élément, l'homme lui-même, en bathysphère à l'épreuve des plus rudes pressions, n'a pas craint de s'enfoncer sous des eaux dont la coloration variait avec les profondeurs, passant du bleu turquoise ou du bleu noir au noir de la nuit la plus épaisse. Quand l'Américain William

Beebe, en plongée par 900 mètres de fond — *c'est le titre de sa relation* —, *remonta de l'abîme, la bathysphère avait subi l'effroyable pression de* 7 000 *tonnes !*

Pour dresser la carte des mers les plus profondes, l'homme a asservi le son. C'est à l'ultra-son du sondeur acoustique Marti que le héros du Pourquoi-Pas ? *le Dr Charcot, dessina, en* 1929, *le profil des fonds qui s'abaissent jusqu'à* 2 000 *mètres, entre Jan-Mayen et le Groenland.*

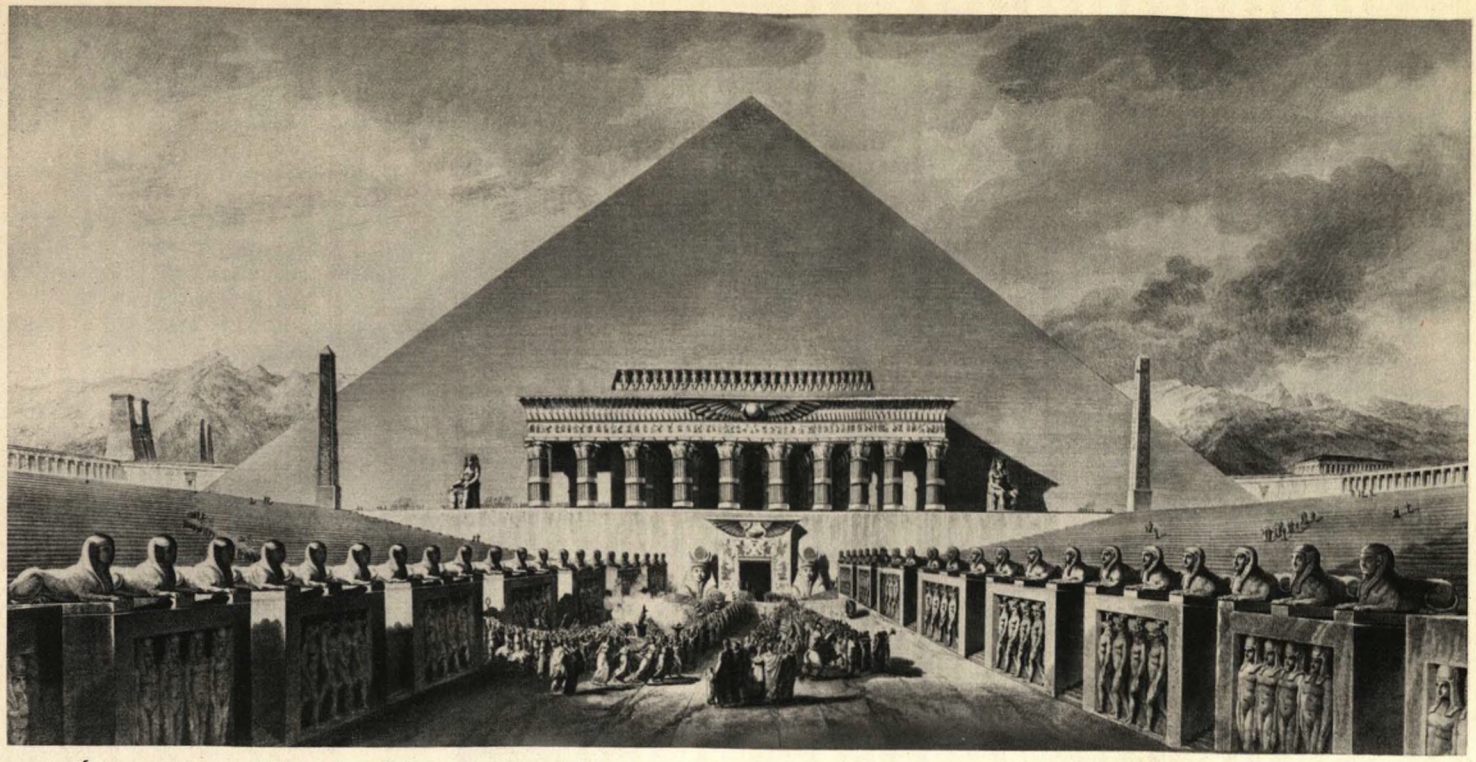
Si l'ichtyologie des grandes profondeurs est une science nouvelle, la paléontologie date de la Révolution. Depuis que des ossements fossiles ont été repérés par Cuvier dans les carrières à plâtre de Montmartre, l'attention est éveillée sur des animaux qui vivaient il y a des millénaires, espèces étranges qu'on trouve, parfois identiques, dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde. N'est-ce pas dans le désert de Gobi, au centre de l'Asie, qu'on a percé le secret de la reproduction de ce gigantesque lézard de plus de 30 *mètres de long, le* Diplodocus, *dont des squelettes gisaient en Amérique, près des montagnes Rocheuses. Était-il ovipare ou vivipare ? Dans le désert de Gobi, de petits diplodocus fossiles reposaient encore dans leur œuf.*

Et ici se pose le problème, soulevé par Wegener, de la dérive des continents. De l'écartement de l'Asie et de l'Amérique, les îles Aléoutiennes semblent attester la réalité, car elles sont les anneaux brisés d'une chaîne qui reliait les deux parties du monde. Entre l'Afrique et l'Amérique, l'Atlantide de Platon a-t-elle existé ? Et cette mer des Sargasses, où surnagent les « raisins des Tropiques », serait-elle la ceinture d'algues flottantes de l'Atlantide, comme le pense un savant hydrographe ? Si les anguilles continuent à venir y frayer, n'est-ce pas une survivance du temps où l'écartement des deux continents était beaucoup moindre ?

Ainsi des problèmes subsistent. Sous ses multiples aspects, la Terre, en ce siècle de progrès, demeure le palais de la découverte. Pôles longtemps inviolés, cimes inaccessibles, forêts impénétrables ont longtemps résisté à de suprêmes investigations. Pour reconstituer le panorama à éclipses qu'est l'histoire de la Terre, l'homme ne s'est pas contenté des instruments propres à scruter l'espace, il a recouru à une machine à sonder le temps, la photographie aérienne. Car des empires disparus, il demeure des témoins dont archéologues et historiens se sont emparés pour les faire revivre : la civilisation et l'art.

CH. DE LA RONCIÈRE.

Pol.Tow.Geograficzne BIBLIOTEKA CENTRALNA Warszawa



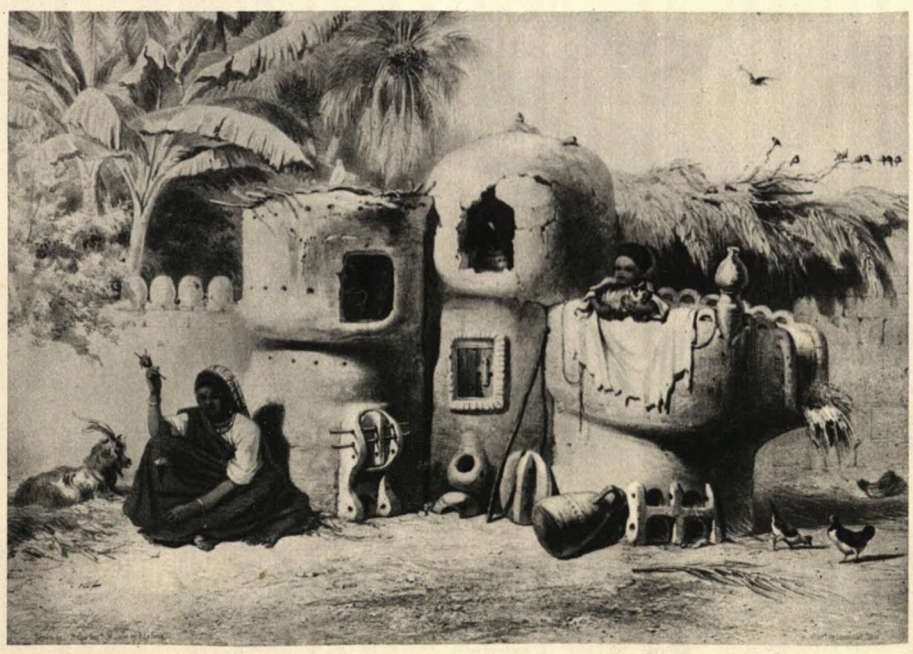
ÉVOCATION, PAR CASSAS, COMPAGNON DE BONAPARTE, LORS DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE, DES MONUMENTS DE LA TERRE DES PHARAONS.

L'ANTIQUITÉ

AU CARREFOUR DES PEUPLES. L'ÉGYPTE

Les peuplades primitives. — Aux temps pharaoniques, les serfs, les *mirîtou*, attachés à la glèbe et concédés par les rois de l'Égypte aux temples d'Amon, au même titre que « les taureaux, les bœufs et les vaches nourrices », semblent rivés au sol. Et, depuis lors, ils n'ont pas évolué. S'ils ressuscitaient et sortaient des « maisons d'éternité » funéraires, où leurs maîtres faisaient peindre leurs occupations journalières, les *mirîtou* se reconnaîtraient dans ces humbles fellahs qui vivent, pêle-mêle, au milieu d'un fouillis d'ânes, de chats, de poules et d'oies, à côté d'énormes champignons qui ne sont autres que les buffets de la famille. Les Égyptiens n'étaient guère préoccupés de la découverte du monde. Ce fut le monde qui vint à eux, attiré, comme par un aimant, par la fertilité de la vallée du Nil : « Les campagnes sont pleines de bonnes choses, ses eaux de poissons et ses marais d'oiseaux, disait un scribe du temps de Ramsès II. Ses prairies sont verdoyantes et pleines d'herbages. Les fruits ont le goût du miel, que surpasse le doux vin de Kenkémé. Les jeunes gens de Ramsès, grand en victoires, sont en vêtements de fête tous les jours, avec de l'huile parfumée sur leurs têtes et des cheveux frisés de frais. »

Une image charmante symbolise « le Père de l'Égypte », le Nil, sous la forme d'un vieillard près duquel folâtrent seize enfants. Ces enfants, ce sont les 16 coudées que devait atteindre la crue du fleuve pour donner à l'Égypte la fertilité. Au pied du vieillard, le sculpteur a placé deux des animaux qui pullulaient alors dans les eaux et dans la plaine, le crocodile et l'ichneumon.



LE MOBILIER D'UN FELLAH ÉGYPTIEN. — PRISSE D'AVENNES, ORIENTAL ALBUM. LONDON, 1848.

Les mastodontes de la période tertiaire, le *dinotherium* gigantesque, le *dinoceras* aux canines en lames d'épée, avaient depuis des millénaires cessé de vivre, laissant leurs ossements dans le Fayoûm, quand, à l'époque néolithique, l'homme, en Égypte, parut. A quelle race appartint la population primitive de la vallée du Nil? C'étaient des Celtes, prétendait Poinsinet de Sivry; des Nègres, disait Volney; des Chinois, selon Winckelmann; des Indopolynésiens, opinait Mo-



LE NIL, AVEC LES 16 COUDÉES DE SA CRUE NORMALE, FIGURÉES PAR DES ENFANTS.
BOUILLON, MUSÉE DES ANTIQUES. PARIS. — CL. LAROUSSE.

reau de Jonnès; des Asiatiques venus de Babylonie, ripostaient Brugsch, Ebers, de Rougé, de Morgan; des Africains d'Éthiopie ou de Libye, déclaraient Flinders Petrie, Morton, Perrier, Hamy.

Pour nous faire une opinion au milieu de cet imbroglio scientifique, descendons dans les tombes de la bourgade néolithique de Rasel-Hôf, près d'Hélouan, où des lames de silex servaient de faucilles et de racloirs, où les pointes de flèches barbelées des chasseurs étaient elles-mêmes taillées dans le silex. Ces sépultures, objet pendant des millénaires de la vénération publique, disparaissent sous des montagnes de vases brisés, qui, jadis, contenaient des offrandes. La fosse est ovale : au centre d'un amas d'objets, urnes remplies d'aliments, figurines d'animaux, massues d'albâtre, silex taillés, bracelets de coquilles, colliers d'oursins, le cadavre est recroquevillé dans la position où il était au sein de sa mère, jambes repliées, genoux à la hauteur du sternum, les mains devant la face. Diodore de Sicile nous apprend, ainsi qu'Hérodote, que ce mode d'ensevelissement était en usage chez les Libyens, les Berbères de nos jours. Et, de fait, on trouve des sépultures semblables, où les squelettes, jambes repliées, ont des escargots comme viatique devant la bouche, dans les abris sous roche de Lalla-Marnia, près d'Oran.

Quelle antithèse entre ces tombes primitives et les édifices somptueux où les pharaons entendaient dormir pour l'éternité leur dernier sommeil! Dans ces hautes pyramides, l'entrée était dissimulée. Elle est à 14 mètres au-dessus du sol dans la grande Pyramide : et la chambre funéraire disparaît derrière des couloirs qui finissent en cul-de-sac. Dans la Vallée des rois, près de Thèbes, l'entrée de la tombe de Tout - Ankh - Amon était si bien camouflée qu'elle n'a été découverte que de nos jours.



SÉPULTURE NÉOLITHIQUE D'UN ÉGYPTIEN.
COTTEVIELLE-GIRAUDET, L'ÉGYPTE AVANT L'HISTOIRE.
LE CAIRE, 1933.

Le génie de l'architecture s'unissait chez les sujets des pharaons à la pratique des sciences. Le temple de la déesse Hathor, à Dendérah, construit sous la VIe dynastie, mais remanié depuis, avait, au plafond, un planisphère sculpté où étaient représentés, au milieu d'un cercle, les douze signes du zodiaque. On peut l'admirer aujourd'hui au musée du Louvre.

Y avait-il, dans sa conception, une influence exotique?

Les invasions. — L'entrée en scène d'une race étrangère, dès une époque très ancienne, est inscrite sur le manche d'ivoire d'un couteau en silex, conservé au musée du Louvre. Des guerriers nus, la tête rase, la massue à tête de pierre ou le poignard en silex au poing, livrent bataille à des guerriers chevelus, venus à bord de felouques aux deux extrémités relevées comme des cornes. Le sol, au bord du fleuve, est jonché de cadavres. Les autochtones sont glabres; les assaillants ont une barbe magnifique qui descend en pointe sur la poitrine, signe vraisemblable d'une origine asiatique. Notez le sens de l'art qu'avaient déjà les Égyptiens. Sur le manche d'un autre couteau, on reconnaît des éléphants, des hippopotames, des panthères, des sangliers, des autruches, des porcs-épics.

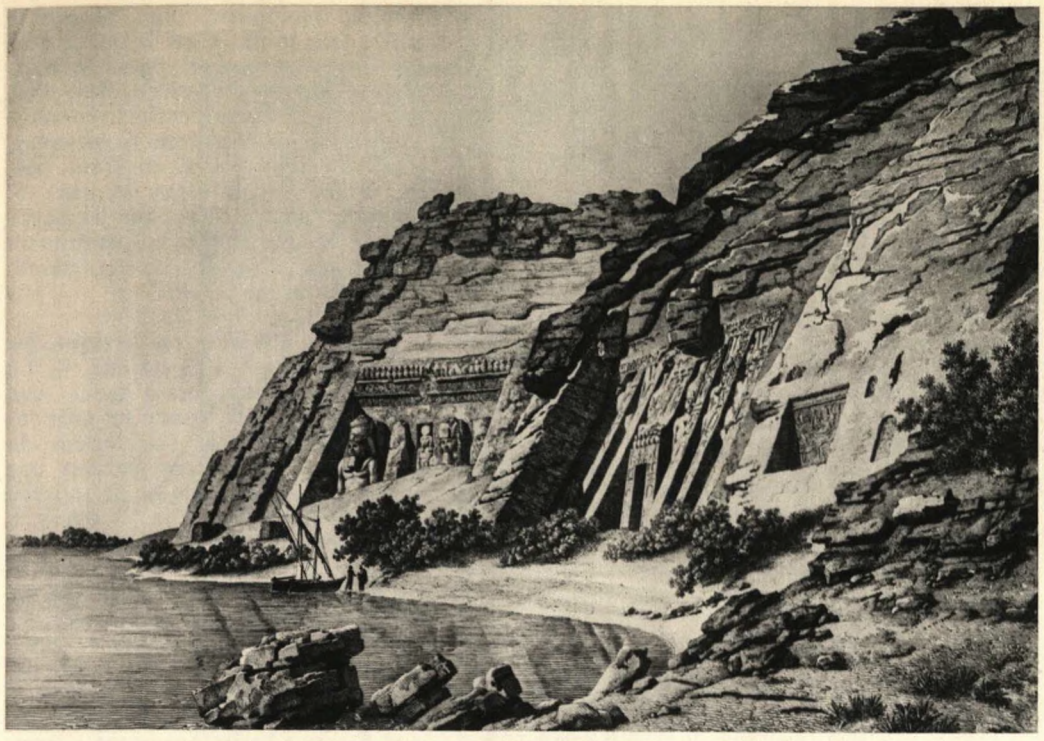
C'est surtout dans les mastabas funéraires que se surpassèrent



GALERIE DE LA GRANDE PYRAMIDE DE MEMPHIS.
JOMARD, DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE.



COLONNE DU PORTIQUE DE DENDÉRAH. — JOMARD, DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE. PARIS, 1809. — CL. LAROUSSE.



IBSAMBOUL ET L'ENTRÉE DE SES TEMPLES. — GAU, ANTIQUITÉS DE LA NUBIE. PARIS, 1822.

les artistes. Dans les Égyptes irréelles des morts, où les défunts avaient à leur usage, sur les parois de la tombe, des guides illustrés par les vivants, au temps des IVe et Ve dynasties (2840-2450 avant J.-C.), on discerne les diverses races qui se heurtaient ou se soudaient : des Aborigènes à peau bronzée, des Sémites à peau jaune, des Kouschites du sud à peau noire, des gens du Pouânit à peau foncée, des Libyens tatoués, aux longs cheveux ornés d'une plume d'autruche, mercenaires des armées pharaoniques dont descendent les Berbères.

Dès la IIIe dynastie, Zéser, à qui l'on doit la haute pyramide de Saqqarah, juge nécessaire de barrer aux Asiatiques, aux *Amou*, la route qui donne accès à l'Égypte par l'isthme de Suez. Mais le réseau de *migdol* fortifiés — les *magdala* de la Bible —, dont il formera « le mur du Régent », ne résistera point à la violente poussée d'Asiatiques refoulés par des vagues de conquérants, Assyriens, Hittites et autres venus de l'est. Dans une trouée du réseau fortifié, s'insinueront des tribus de nomades de l'Idumée, avec l'autorisation, cette fois, de Séti II, « afin qu'ils subsistent, déclare humainement un contrôleur de l'immigration, et qu'ils puissent nourrir leurs bestiaux dans les domaines de Pharaon, le beau soleil du pays entier ». Ce serait d'un pharaon, Apopi, enterré à Saqqarah, que daterait l'aventure biblique de Joseph. Gendre d'un prêtre de On, — la future Héliopolis —, Joseph quitta en char « la ville du Soleil » pour aller au-devant de son père Jacob dans le pays de Gessen, qui s'étendait — selon Brugsch — entre le Nil et la mer Rouge. Et le sphinx assistait énigmatique à des irruptions sans cesse renouvelées.

Au XVIIIe siècle avant notre ère, surgirent en Égypte des gens de haute taille, chevelus et barbus, armés de cimeterres et de lances de bronze, dont les chars de guerre, garnis de faux, terrorisèrent les riverains du Nil. Les Hyksos, « les rois pasteurs », s'établirent en maîtres à Avaris, près de la branche pélusiaque du delta, d'où ils ne seront chassés qu'en 1580 (avant J.-C.). D'aucuns veulent que les Hyksos aient laissé des descendants tout près de leur capitale, dans les farouches Baschmourites du lac Menzalèh, isolés au milieu des îles du grand lac, qui accueillirent les soldats de Bonaparte en hurlant dans des conques marines. Les textes hiéroglyphiques les appellent Pi-Schemer, « les étrangers », d'où leur nom moderne. En 1195, la frontière de l'isthme fut de nouveau forcée par de grands guerriers, en justaucorps, dont le bonnet à mentonnière était surmonté d'une touffe de plumes hérissées : les Philistins, pourtant, ne purent prendre pied en Égypte et furent rejetés vers la terre de Chanaan.

Mais telle était l'attirance de la fertile vallée du Nil que d'autres peuples l'avaient assaillie, en avril 1227 (avant J.-C.), sur sa frontière occidentale et étaient parvenus en vue de Memphis, la capitale de la Basse-Égypte, située sur l'autre rive du Nil. Là encore, le pharaon Mernephtah avait triomphé des Libyens à la barbiche noire et à la longue chevelure, ainsi que des Achéens et des « peuples de la mer ».

Au sud, le danger n'était pas moindre. En Haute-Égypte, il avait fallu faire face, dès la VIe dynastie (2540-2360), aux Nubiens, aux *Nehesiou*, descendus du plateau d'Éthiopie, et fortifier contre eux une marche de douze lieues ou Dodécaschène. « C'est ici la frontière méridionale réglée en l'an VIII, sous la majesté de Kha-Kaoura qui donne la vie à toujours et à jamais, afin que nul des peuples nubiens ne la franchisse. » Ainsi parlait Senousert ou Sésostris III dans une stèle triomphale posée comme une borne près de la seconde cataracte de « la vallée des Joncs », Ouâdi-Halfah. Dans ce « pays des temples », Koubân surveillait la voie d'accès aux gisements aurifères de l'Etbaye; Pi-Selkit (Dakkèh) avait un temple où des cynocéphales défilaient devant un scarabée ailé, qui symbolisait le soleil. L'île d'Eléphantine servait de frontière entre la Nubie des hommes presque noirs et des femmes nues, et l'Égypte, dont les modes pharaoniques se sont perpétuées, car les femmes ont encore la coiffure antique, enduite de graisse de mouton et d'huile de ricin.

En aval de Ouâdi-Halfah, à Abou-Simbel ou Ibsamboul, des temples souterrains, qui datent du XVIe siècle avant notre ère, sont les merveilles de la Nubie. Sur les parois défilent les divinités égyptiennes; et une belle fresque figure l'attaque d'un fort nubien par les chars de guerre des pharaons.



ABABDÈH ET BICHARIÈH DU DÉSERT ARABIQUE. — PRISSE D'AVENNES, ORIENTAL ALBUM. — CL. LAROUSSE.

Dans l'immobile Orient, Ababdèhs et Mâazdès de nos jours ne sont autres que les *Ouaouaiou* et les *Mâzaiou* des inscriptions hiéroglyphiques. Les Bédouins sillonnent le désert comme aux temps bibliques, où l'on disait d'eux : « Ismaël est un homme fier et sauvage; il lèvera la main contre tous, et tous contre lui. » Mais quand on avait partagé avec lui des bouchées de pain trempées dans du sel, on avait conclu par là « le pacte du sel, qui est indissoluble devant Dieu », disait le livre des *Nombres*.

Dans le sud du désert, à l'est du Nil, il est un massif qui est une redoutable forteresse naturelle, l'Etbaye. C'est, depuis des millénaires, le repaire des Bicharièhs, qui ont conservé les mêmes ustensiles de pierre qu'aux époques préhistoriques. Farouches gardiens d'une mine d'or, pendant des siècles inexploitée, ils ont fourni, sous le nom de Blemmyes, le thème des légendes médiévales, qui en faisaient des monstres.

« Le Pays de la turquoise ». — Dans la Bible, le Sinaï fut, pour les Hébreux, le massif sacré où Moïse reçut les tables de la loi.

Il ne jouissait pas d'un moindre prestige en Égypte, mais pour une autre raison. Sur le plateau qui domine le Ouâdi-Maghârah, de petites maisons en blocs de grès à une seule chambre, des huttes de mineurs, sont en formation serrée. Au bas, dans la vallée, on trouve des moules à couler les lames de bronze, des fragments de pointerolles et de burin, près d'usines antiques où on traitait le cuivre dans les fours de roches cristallines qui jouaient le rôle de briques réfractaires. Ce sont les vestiges d'une exploitation qui date des temps pharaoniques. Outre les noms des pharaons, des stèles portent ceux des « chefs du cabinet secret », chargés de diriger l'entreprise.

A 18 kilomètres dans le nord, sont des gisements de turquoises, ces belles pierres d'un bleu clair dont on faisait des bijoux. La montagne de Sérabit-el-Khadem, toute voisine, est couronnée des ruines d'un vaste temple dédié à Hathor, « dame du pays de la turquoise ». Au-devant du temple, se succèdent des enceintes sacrées, renfermant une chambrette taillée dans le roc. C'est là que le chef de l'exploitation allait passer la nuit, avant d'ouvrir une galerie, dans l'espoir que la déesse lui révélerait en songe le gîte d'un riche filon. Holocaustes, autels d'encens, pierres coniques, bassins d'ablutions trahissent le rituel sémitique d'un haut lieu, que les Égyptiens auraient adopté, en substituant Hathor aux cornes de vache à Astaroth coiffée du disque lunaire.



LA DÉESSE HATHOR : LA « DAME DU PAYS DE LA TURQUOISE ». MUSÉE DE TURIN. — CL. ALINARI.



PECTORAL EN OR RECUEILLI DANS LA CHAPELLE FUNÉRAIRE D'UN FILS DE RAMSÈS II. SÉRAPÉUM DE SAQQARAH. MUSÉE DU LOUVRE. — CL. GIRAUDON.

Jusqu'où allaient, en Afrique, les connaissances des Égyptiens. — La présence d'hiéroglyphes à Axoum, cité sainte de l'Éthiopie, atteste ses relations avec l'Égypte. Mais des régions du Haut-Nil, les pharaons avaient une vague idée, encore que « le porte-sceau du roi » Pépi II, sous la Ve dynastie, en eut ramené une caravane de 300 ânes, chargés d'encens, d'ébène, d'ivoire et de peaux de panthère, avec un pygmée que Pépi II était pressé de voir. Et Menenra, sous la dynastie suivante, préférera un de ces nains à tous les trésors importés du pays de Pouânit.

Au temple de Beit-Oually, en Nubie, des nègres vaincus apportent à Ramsès II, comme tribut, lions, panthères, girafes, singes, autruches et gazelles. Mais sous la XXIIIe dynastie, une réaction venue du sud donna pour maître à l'Égypte des Éthiopiens du pays de Koush. L'Éthiopien Plankhi se fit reconnaître comme roi à Memphis par les prêtres du sanctuaire de Phtah. Lorsque, plusieurs siècles après, les Romains furent maîtres de l'Égypte, les Éthiopiens crurent pouvoir de même mépriser la faiblesse de leurs garnisons. Mais Pétrone mit en fuite leurs guerriers, armés de haches et d'épieux, que protégeaient de longs boucliers de cuir.

A l'ouest de l'Égypte, à une vingtaine de journées de marche de l'oasis d'Amon (Syouah), étaient les Garamantes (de Djerma), qui gardaient des relations commerciales avec le littoral de la Méditerranée, à trente journées de leur oasis. Des Nasamons du littoral s'enfoncèrent plus profondément en Afrique, chez les Troglodytes, dont la langue évoquait le cri des chauves-souris. Ces hommes des cavernes, qui se nourrissaient de lézards et de serpents, seraient les nègres Tibbous du Tibesti. Cinq Nasamons s'aventurèrent plus loin encore jusqu'à une région où des arbres fruitiers croissaient. Les indigènes, de petite taille, les menèrent par une région lacustre jusqu'à une ville peuplée de nègres, devant laquelle coulait, de l'ouest à l'est, un fleuve rempli de crocodiles : le Niger, sans doute, qu'Hérodote identifiait avec le Nil, à cause de la présence des crocodiles.

De longue date, les Égyptiens connaissaient ces pistes sahariennes. Duveyrier découvrait à Ghadamès un bas-relief égyptien. Des pétroglyphes du tassili des Ajjers, qui figurent des rhinocéros, des éléphants, des hippopotames, depuis longtemps disparus de cette région du Sahara central, reflètent, dit M. Robert Perret, des influences égyptiennes : sphéroïdes de peintures à l'ocre, taureaux divinisés et casqués, déformation du culte du dieu Apis; homme à longues oreilles, rappelant la silhouette d'une divinité de la Haute-Égypte; personnages masqués et dotés d'une queue postiche, attribut des prêtres et des princes au début de l'époque pharaonique; chars de l'époque mycénienne...

La civilisation égyptienne aurait même atteint le golfe de Guinée, où les coutumes du Baoulé portent l'empreinte des prêtres de Thèbes et de Memphis, cependant qu'une montagne, couronnée d'une nécropole, abonde en perles d'un verre coloré dont on ne trouve les semblables que dans la Vieille-Égypte et l'Assyrie. A la Côte-d'Ivoire, les momies de personnages de marque ont, comme celles des Égyptiens, les yeux, la bouche et parfois la tête recouverts de feuilles d'or; le génie à masque de bœuf préside à la cérémonie funéraire. Comme la tombe égyptienne, la sépulture baoulé comporte la salle d'audience où le double vient s'asseoir



ATTAQUE D'UN FORT NUBIEN PAR LES CHARS DE GUERRE ÉGYPTIENS DU GRAND RAMSÈS

Fresque des grottes sacrées ou spéos d'Ibsamboul ou Abou-Simbel, en Nubie, seize siècles avant J.-C.

Gau. Antiquités de la Nubie. Stuttgart-Paris, 1822.



RAMSÈS II, ROI DE LA XIXe DYNASTIE. MUSÉE DE TURIN. — CL. ANDERSON.



GOBELET À BOIRE DE POMPÉI, ORNÉ DE SQUELETTES. TRÉSOR DE BOSCO REALE, LOUVRE. — FONDATION PIOT. MONUMENTS PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS. PARIS, 1899. — CL. LAROUSSE.



ÉGYPTIEN JOUANT DE LA LYRE.
D'APRÈS UNE PEINTURE À FRESQUE DÉCOUVERTE DANS UN TOMBEAU DE THÈBES. — BRUCE, VOYAGE AUX SOURCES DU NIL. PARIS, 1790. — CL. LAROUSSE.

sur le tabouret des sacrifices, et le caveau mortuaire auquel on accède par un puits.

De la mort, l'Égyptien avait la hantise. Lors d'un festin, dit Hérodote, on présentait aux convives une statuette figurant un cadavre, — à Pompéi, ce sera un gobelet à boire orné de squelettes —, en leur disant : « Jetez les yeux sur elle; vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc maintenant et divertissez-vous »,... en attendant que l'embaumeur vous vide le corps, extraie votre cervelle par les narines et vous ouvre le flanc avec une pierre tranchante d'Éthiopie pour vous remplir les entrailles de myrrhe, de cannelle et de parfums, avant de vous enfermer dans un cercueil de première classe à forme humaine. Et quelles précautions pour dissimuler la tombe! Aux touristes, les gouverneurs du Labyrinthe refusaient l'entrée des chambres souterraines de cette merveille, parce qu'elles servaient de sépulture aux rois et aux crocodiles.

Car l'Égyptien avait un culte pour les animaux, dont il était, en quelque sorte, le vassal. Il portait le deuil d'un chat en se rasant les sourcils; d'un chien, en s'épilant la tête et le corps. Il punissait de mort le meurtre d'un ibis ou d'un épervier et plaçait dans un temple le bœuf Apis.

Des cimetières étaient consacrés aux ibis à Bubastis, aux musaraignes et aux éperviers à Buto. On fêtait les animaux sacrés à l'égal des dieux et des déesses, qu'on honorait, à Bubastis, en dansant au son des castagnettes; à Saïs, par une illumination générale, la nuit des « lampes ardentes ». A Thèbes et près du lac Mœris, c'étaient les crocodiles qui étaient sacrés. On ornait leurs oreilles d'anneaux d'or. Dans la nécropole de Maabdèh, leurs momies s'entassent dans des galeries, où, de loin en loin, des prêtres momifiés du culte du dieu Sébek montent une éternelle garde.

A ces pratiques, un pharaon essaya de se soustraire, influencé par les rites religieux des civilisations asiatiques, dont il nous faut tout d'abord parler.



LE ROI GOUDÉA. MUSÉE DU LOUVRE.
CL. GIRAUDON.

L'ASIE ANTÉRIEURE

Ur, la patrie d'Abraham.

Sumer et Accad. — Parallèlement à la civilisation de la vallée du Nil, se développait une autre civilisation dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre. Dès le début de l'histoire, écrit le Dr Contenau, les monuments révèlent en Mésopotamie la coexistence de deux races : l'une, brachycéphale, au front bas et fuyant, au nez en bec d'aigle; l'autre, au nez droit ou légèrement aquilin, à la chevelure et à la barbe abondantes. La première est la race des Sumériens non sémites; la seconde, celle des Accadiens sémites, qui comprennent les Babyloniens et les Assyriens.

Les civilisations de la Mésopotamie et de l'Égypte entrèrent rapidement en contact, comme en témoignent des corrélations artistiques dès la période thinite de la vallée du Nil, 3200 ans avant notre ère : céramique peinte, adoption par les Égyptiens, comme sceaux, des cylindres employés en Chaldée. Et qu'y a-t-il de plus gracieux qu'une lyre sumérienne, vieille de quatre millénaires, découverte dans les ruines d'Ur, sinon une autre lyre peinte à fresque dans un mastaba de Thèbes? Celle-ci a un sphinx comme support et ornement, l'autre a une tête de taureau barbu, et c'est là toute la différence.

Ur, la patrie d'Abraham, que cite la *Genèse*, s'allongeait sur les rives du Shatt-el-Hai, qui s'embranche sur l'Euphrate. Cette cité, fondée 3500 ans avant notre ère, selon Wooley, dut sa gloire, un millier d'années plus tard, au grand roi sumérien Goudéa, dont la ligne de conduite témoignait d'une haute moralité : « Le soleil fait rayonner la justice, disait-il; le dieu du soleil foule l'iniquité aux pieds ». La résurrection de ce lointain passé de l'humanité commença, il y a une soixantaine d'années, en 1877, avec les fouilles de l'archéologue de Sarzec à Tello, dans des monticules qui recouvraient Lagash, dite aussi Shipurla dans les textes sumériens.

Elle continua avec les fouilles de Gaston Cros, de Koldewey, etc.

Des murs sortirent de terre, telles les fondations d'un temple construit par Goudéa, dont on trouva une belle statue couverte d'inscriptions. Mais rien n'égala la richesse des tombes royales d'Ur. L'une des plus belles pièces, qu'on a appelée « l'étendard », est une caisse garnie d'incrustations sur lapis-lazuli, où est figuré un combat, avec chars de guerre traînés par des ânes sauvages; dans des tombes étaient de la vaisselle d'or, des bijoux, des bouquetins d'argent à la toison de lapis et de coquilles marines, la harpe dont j'ai parlé, et une tête de taureau en or. L'une de ces tombes est dite « celle des soixante-quatorze cadavres », car le défunt était accompagné dans la mort par ses serviteurs, ses femmes, ses chevaux, ses chars et son mobilier.

De la Ire dynastie d'Ur date la « stèle des vautours », découverte à Tello et maintenant au Louvre. C'était la borne frontière entre deux villes : Lagash et Umma, dont elle enregistrait le contrat. Mais quoi de plus émouvant que le récit du déluge inscrit dans les tablettes sumériennes, quand on le compare au texte de la Bible? La ressemblance est frappante.

En 1867, Sir Henry Rawlinson annonçait la découverte de la fameuse légende de Sargon, le fondateur d'un nouvel empire, celui d'Accad, qui submergea celui de Sumer. Mais ce fut le fils de Sargon, Narâm-Sin, qui donna à l'empire d'Accad un vif éclat par des victoires dont une stèle consacra la mémoire. Il étendit ses conquêtes de la Syrie jusqu'à l'Arabie.

La catastrophe qui mit fin à l'existence des dynasties successives d'Ur est relatée dans une tablette assyrienne de la bibliothèque d'Ashurbanipal. Ce fut une invasion élamite qui triompha des gens d'Accad, vers l'an 2285 avant Jésus-Christ.

Babylone et la tour de Babel

La captivité de Babylone. — Au carrefour de l'Asie antérieure et de la Haute-Asie, au point où le Tigre et l'Euphrate se rapprochent, était l'une des plus vieilles cités du monde, qui bénéficia, dès l'origine, du trafic oriental : Babylone. Les fouilles des Allemands ont révélé que les plus anciennes inscriptions relatives à la ville remontent à 3800 ans avant Jésus-Christ. A la richesse s'ajouta le prestige, quand Babylone devint le grand centre religieux où Bel, le père des dieux, reçut l'obéissance des empereurs et des rois. Elle s'imposa surtout à l'admiration du monde antique, par la sagesse de lois dont nous n'avons eu connaissance qu'en ce siècle.



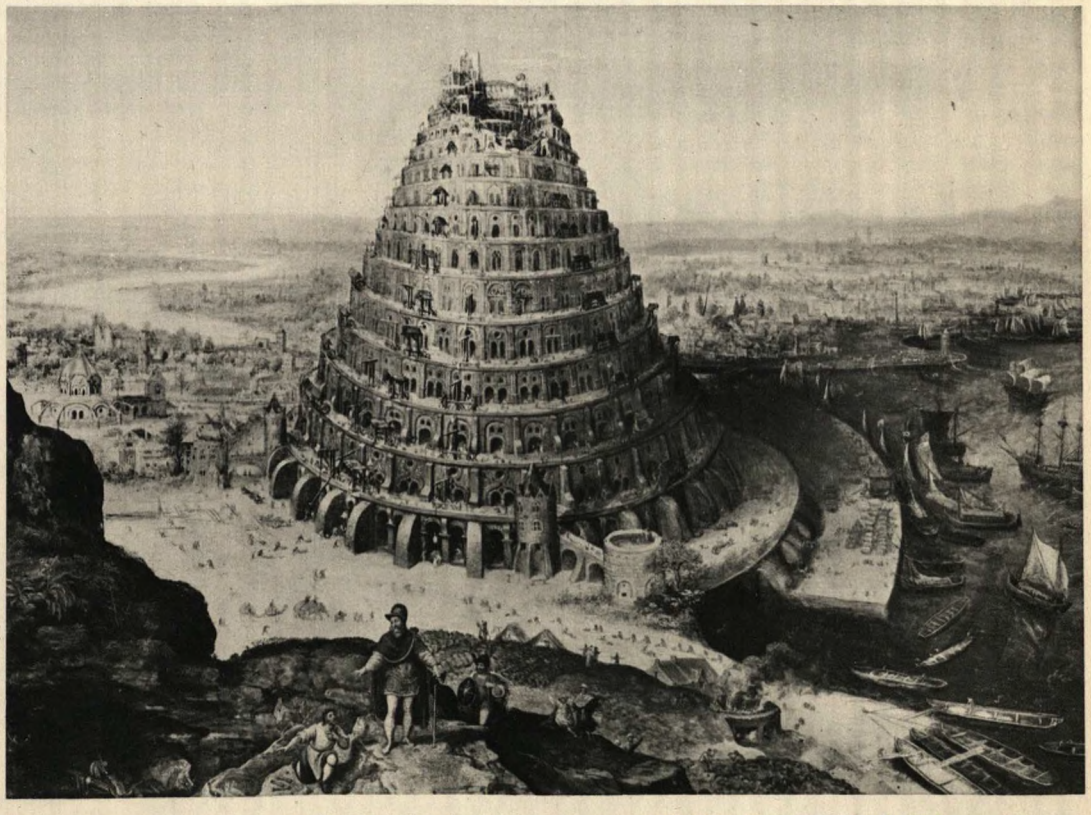
BUFFLES ET GRIFFONS DE LA PORTE D'ISHTAR À BABYLONE.
KOLDEWEY, DAS ISHTAR-TOR IN BABYLON. LEIPZIG, 1918. — CL. LAROUSSE.

En 1902, dans les *Mémoires de la délégation en Perse*, paraissait, traduit par le père Scheil, un texte qui eut un retentissement considérable : le *Code d'Hammourabi*. Un bas-relief, placé en tête du code, figurait le roi au moment où il recevait de Shamash, le dieu soleil, les précieuses lois. Hammourabi, qui régna de 2123 à 2081, fondait par elles l'unité de l'Empire, dont il réglait l'administration. Les Babyloniens, au regard de la loi, étaient divisés en trois classes : les nobles, d'origine sémitique; les hommes libres et les esclaves, qui étaient la propriété du maître au même titre que les animaux. Hammourabi organisait la vie pastorale de la communauté et réglementait l'entretien des canaux, d'une importance vitale pour la vie du pays.

Les monuments étaient à l'unisson des lois pour magnifier la capitale du grand roi. Rien de majestueux comme la porte d'Ishtar, ornée de chevaux, de buffles et de griffons, qui donnait accès à Babylone.

Ishtar, l'étoile du soir qui précède l'apparition de la lune, était invoquée avec crainte par les Chaldéens et les Assyriens. « O ma déesse, disait l'un d'eux, mes péchés sont nombreux, grands mes méfaits. L'Ishtar s'est enragée contre moi et m'a traité rudement. Je ne puis plus lever la tête vers mon dieu miséricordieux. »

Des murailles de Babylone et de ses jardins suspendus, classés parmi les sept merveilles du monde, on fait honneur à une reine



CONSTRUCTION DE LA TOUR DE BABEL, D'APRÈS UN PEINTRE DU XVIe SIÈCLE. ŒUVRE DE LUCAS VAN VALKENBORGH. MUSÉE DU LOUVRE. — CL. GIRAUDON.



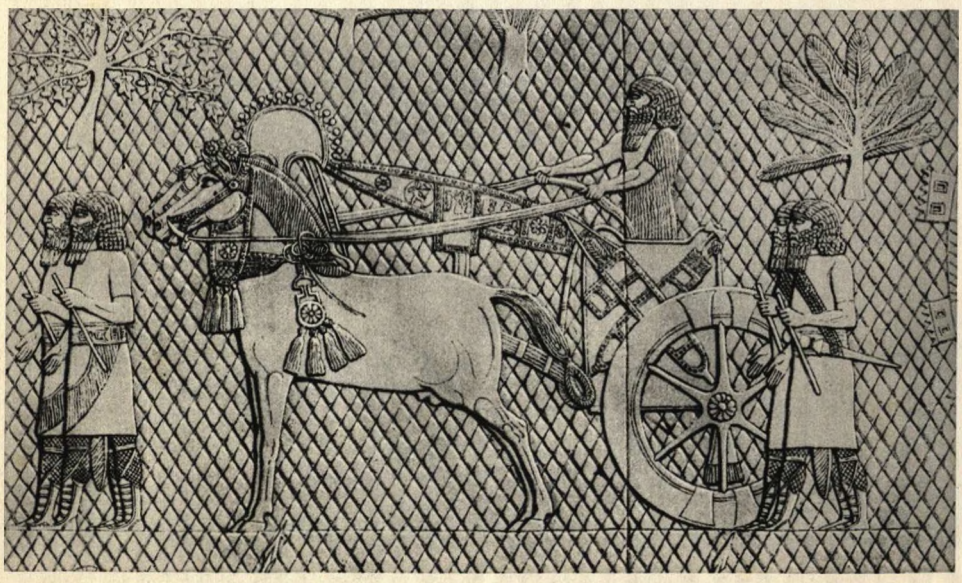
VUE GÉNÉRALE AÉRIENNE DES RUINES DE BABYLONE SUR LES DEUX RIVES DE L'EUPHRATE.

énigmatique que la légende a popularisée sous le nom de Sémiramis. Elle aurait envahi l'Inde, qui l'aurait repoussée et vaincue. A cette reine adultère et incestueuse, les Assyriens eurent l'impudeur de vouer un culte, en l'adorant comme une colombe.

Sur une colline proche de Babylone, se dressait un édifice, la tour de « la confusion des langues » de la *Genèse*, « la tour ruinée » (Borsippa) des textes sumériens, en un mot la tour de Babel, point culminant du temple d'Esagila, qu'on trouve mentionné dès 2200. C'était encore, au temps d'Hérodote, une haute construction de huit étages de tours massives. On y montait par un escalier en spirale, au milieu duquel se trouvaient une loge et des sièges pour ceux qui en faisaient l'ascension. Au sommet était une « chapelle » avec un grand lit tout garni et, tout auprès, une table d'or. Seule, pouvait y passer la nuit une femme consacrée à la divinité de Bel. — Nabuchodonosor prescrivit quelques travaux à la tour comme aux édifices de Babylone. Et Alexandre le Grand employait 10 000 hommes à l'achèvement du « tombeau de Bel », comme on appelait la tour, quand il fut terrassé par la mort. Telle était l'importance de l'édifice qu'il en subsiste de grands pans, hauts de 11 mètres, attribués au légendaire Nemrod : on les nomme Bisr-Nemroud.

Babylone, elle-même, un jour succomba. Et ses maisons à trois ou quatre étages, qui bordaient des rues partant toutes de l'Euphrate, connurent l'invasion. Malgré ses murailles hautes de 50 coudées et si larges que des quadriges pouvaient se croiser sur leur faîte, malgré ses fossés et les nombreuses tours qui renforçaient sa ceinture, malgré ses portes d'airain, Babylone fut prise en 538 par Cyrus et l'armée perse. Ce fut la fin de la captivité de Babylone, flétrie par la Bible. Un demi-siècle auparavant, Nabuchodonosor, roi de Babylone et de Ninive, avait déporté dans sa ville royale, après la prise de Jérusalem, les Juifs, et il les avait forcés à adorer sa gigantesque statue en or. C'est alors que se place l'épisode, célébré dans le livre de *Daniel*, des trois Hébreux jetés dans la fournaise et se jouant du feu, au chant d'un cantique. Laissés libres par Cyrus de retourner en Judée, les exilés restèrent en grand nombre en Mésopotamie, où, une dizaine de siècles plus tard, ils codifiaient leurs coutumes dans le *Talmud de Babylone*.

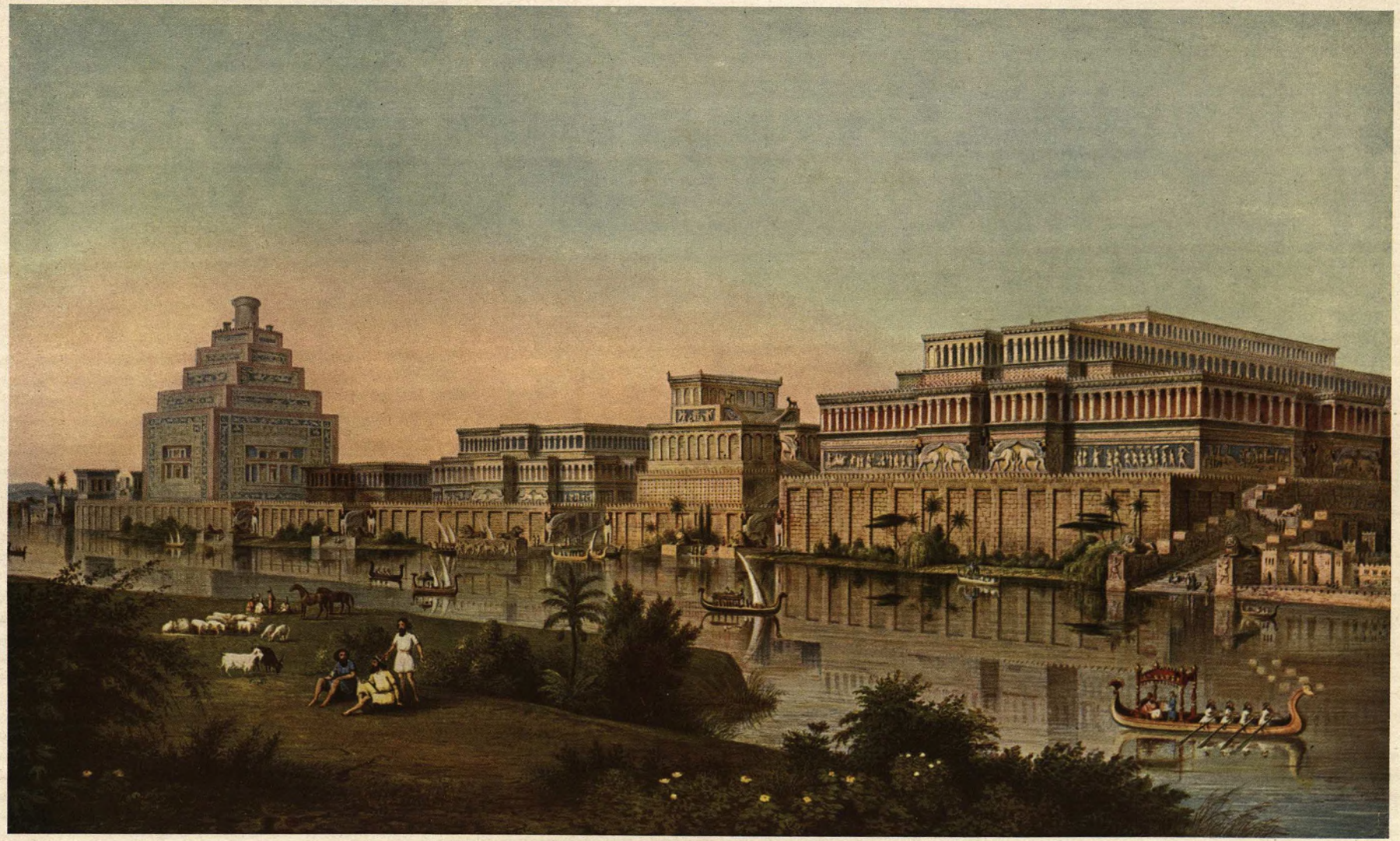
Des fouilles pratiquées par la Deutsche Orient-Gesellschaft ont fait sortir de terre d'imposantes ruines : temple, murailles et édifices, si bien conservés parfois que l'on peut évoquer les entrées royales par la porte d'Ishtar.



CHARIOT DE SENNACHÉRIB. — LAYARD, A SECOND SERIES OF THE MONUMENTS OF NINEVEH. LONDON, 1853.

Ninive.

Vis-à-vis de Mossoul, de l'autre côté du Tigre, sont les ruines d'une capitale dont le prophète Nahum avait dit qu'elle disparaî-



RECONSTITUTION DE NINIVE, D'APRÈS LES FOUILLES DE LAYARD

H. A. Layard, The Monuments of Nineveh. London, 1849.

trait de la face du monde, dont le nom même tomberait dans l'oubli. Et, de fait, on donne aujourd'hui, du nom du prophète Jonas qui y aurait son tombeau, le nom de Nebi-Yunès à ce qui fut Ninive. Elle remontait à l'époque sumérienne : des poteries et des vases d'obsidienne en sont le témoignage. Mais elle n'eut guère d'histoire qu'au temps de Sennachérib (705-681) et d'Ashurbanipal, plus connu sous le nom de Sardanapale. Sardanapale se serait enseveli, en 626, dans les ruines fumantes de son palais avec ses femmes et ses enfants, plutôt que de se rendre aux Mèdes et aux Babyloniens. On a retrouvé pourtant sa bibliothèque et ses archives en tablettes et en briques, car cette grande ville était peuplée de lettrés, de jurisconsultes, d'astronomes, d'astrologues et de géographes.

Il y a un siècle, Ninive commença à surgir de ses ruines, avec ses murailles immenses, percées de quinze portes, avec les palais et les temples de la cité royale, encore faciles à discerner. Et les fouilles commencées par Botta, Flandin et Layard se continuent encore avec Campbell Thomson.

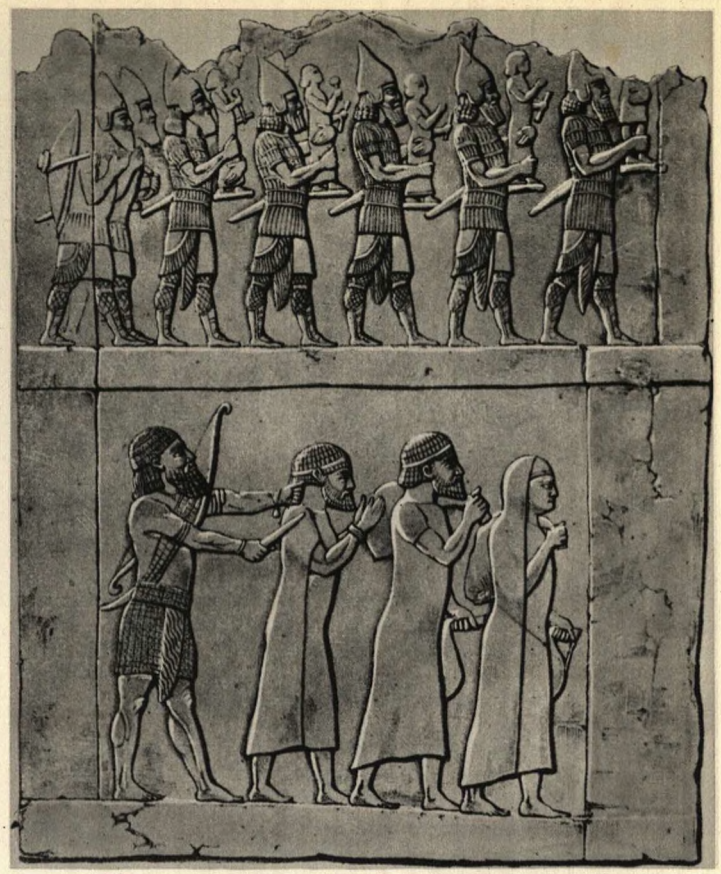
Rien de splendide comme la reconstitution des palais qui se miraient dans le Tigre. Une grande tour recouvre la tombe de Sardanapale. Un lion colossal garde l'entrée d'un temple. Un bas-relief nous fait assister à une chasse aux hémiones. Et comment ne pas évoquer l'attaque de Jérusalem par Sennachérib — attaque qui, au reste, échoua — en voyant défiler ses chariots, ses guerriers et des troupeaux de captifs ?

Khorsabad.

Au nord-est de Ninive était « la ville des chacals », Khorsabad, édifiée de toutes pièces dans la plaine par Sargon, à partir de l'an 711 avant Jésus-Christ. En 1852, Victor Place, continuant les fouilles de Botta, exhumait le palais du fondateur, splendide édifice aux deux cents chambres, dont l'une contenait des tablettes aux inscriptions évocatrices, qui disaient :

« Palais de Sargon, mandataire du roi, lieutenant d'Assour, le roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, qui règne depuis le lever jusqu'au coucher dans les régions célestes. En un temps, je bâtis, d'après mon bon plaisir, dans le pays qui avoisine les montagnes, près de Ninive, une ville que j'ai nommée Dour-Sarkin. Je construisis des salles en ivoire, en santal, en ébène, en cèdre, en tamaris, en pin, en cyprès et en pistachier. Sur des tablettes en or, en argent, en bronze, en plomb, en magnésite, en marbre et en basalte, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai mises dans les fondations. »

Des figures colossales, aux cheveux bouclés, pendants aux oreilles, bracelets aux bras, montaient la garde aux portes du palais. En tunique brodée, le roi d'Assyrie était debout, tiare en tête, sceptre en main. Aux frises, des bas-reliefs illustraient les annales de son règne, batailles, aventures navales, chasses aux fauves.



DÉFILÉ DE CAPTIFS ET D'IDOLES ENLEVÉES COMME TROPHÉES.
LAYARD. LONDON, 1853. — CL. LAROUSSE.

Suse.

Suse, la capitale de l'Élam, « la ville du lis », se baigne, au sud-est du Tigre, dans les eaux savoureuses de l'Ulai (Kerkha). Elle existait déjà au XXIIIe siècle avant notre ère et ne cessa pas d'être convoitée par les rois de Babylone. Son roi, Kudur-Nakhounta, mit même à sac, vers 2280 (avant J. C.), la cité chaldéenne et enleva la statue de la déesse Nana, que lui reprendra, en 645 (avant J.-C.), Ashurbanipal et qu'il ramènera à Babylone avec les statues d'or des rois de l'Élam. Mais dans le palais fastueux que construira Artaxerxès Memnon, les frises des lions et



UN ROI DE NINIVE ET SON CHASSE-MOUCHES.
BOTTA ET FLANDIN, MONUMENTS DE NINIVE. PARIS, 1849.



DIEU AILÉ COMBATTANT UN DRAGON. BAS-RELIEF D'UN TEMPLE DE NINIVE.
LAYARD, A SECOND SERIES OF THE MONUMENTS OF NINEVEH. LONDON, 1853. — CL. LAROUSSE.



CHASSE AUX HÉMIONES OU ÂNES SAUVAGES. FRISE D'UN PALAIS DE NINIVE. — V. PLACE, NINIVE ET L'ASSYRIE. PARIS, 1867. — CL. LAROUSSE.

des archers — qu'on admire aujourd'hui au Louvre — monteront la garde, avec des lions de bronze, autour des précieux trésors des rois de l'Élam : bijoux en or, torques, bracelets, pendants d'oreilles, vases peints d'un cortège d'animaux, quadrupèdes et oiseaux, cylindres où s'affrontent des taureaux à face humaine, tables de bronze qui servent aux sacrifices, tous objets d'art d'une civilisation raffinée, que des savants français, en 1908, feront sortir de terre.

De nombreux juifs résidaient à Suse lorsqu'au XIIe siècle Benjamin de Tudèle la visita. Une discussion s'étant élevée entre les divers quartiers de la ville pour la possession d'un tombeau qu'on disait être celui du prophète Daniel, le sultan seldjoucide, pour apaiser le tumulte, fit suspendre le corps du saint dans un cercueil de verre au milieu du pont.

Et maintenant que nous avons passé en revue les grandes cités primitives des vallées du Tigre et de l'Euphrate, voyons comment l'Asie Antérieure eut des relations avec la vallée du Nil.



STATUE DE RAMSÈS CREUSÉE DANS LE ROC, PRÈS DE SMYRNE. CHARTON, VOYAGEURS ANCIENS ET MODERNES. PARIS, 1854. — CL. LAROUSSE.

Des archives dans les ruines : La correspondance d'un pharaon.

Les Hittites et les Mitanniens. — Dans un amphithéâtre de collines basses voisines du Nil, à Tell-el-Amarna, un amas de murs qui croulent est le dernier vestige d'une glorieuse capitale. Las de la tutelle des prêtres d'Amon, un pharaon de la XVIIIe dynastie, Amenhotep ou Aménophis III, s'échappa de Thèbes dans un char d'électrum, or et argent, pour fonder, hors de leur emprise, la cité de « l'Horizon du disque solaire », Ikhoutaton. C'était l'an 1378 avant Jésus-Christ.

Dans la magnifique salle de réception, aux cinq cent quarante-deux piliers de briques, du « Château de l'obélisque », on se plaît à évoquer la charmante silhouette de la reine Néfertiti, dont le buste peint se trouve au musée de Berlin. La mère de Tout-Ankh-Amon était la sœur du roi de Mitanni, adorateur d'Indra et Mithra, qui écrivait à son beau-père, Aménophis, cette lettre charmante : « Je t'envoie mes compliments à toi, à tes parents, à tes femmes, à tes enfants, à tes chevaux, à tes chars, à tes troupes, à ton pays et à tout ce que tu possèdes. » Le roi de Mitanni, Tusratta, qui régnait sur le haut Euphrate et sur Ninive, joignait, pour son beau-frère en danger de mort, la statue de la déesse Ishtar, qui passait pour guérir des maladies. Aménophis III ayant succombé, « lorsque mon frère alla à son destin, écrivit Tusratta à Aménophis IV, je pleurai chaque jour. Pendant la nuit, je me relevais; je ne prenais ni nourriture ni boisson, tant j'avais de chagrin ». Je pense que la tablette de la lettre, écrite en cunéiformes, fut précieusement serrée dans le coffret peint, aux marqueteries d'ivoire, qui porte le cartouche d'Aménophis III.

A côté de cette délicieuse missive, voici que sort, des archives enfouies à Tell-el-Amarna, une réclamation du roi d'Assyrie, qui entend recevoir du pharaon un cadeau de 20 talents d'or, égal à celui qu'a obtenu le roi de Mitanni; mais le roi de Babylone, de protester aussitôt que les Assyriens, ses sujets, n'ont pas le droit de traiter directement avec une autre puissance.

Ainsi le protocole existait quatorze siècles avant notre ère : il disposait d'une langue diplomatique et de l'écriture cunéiforme des Babyloniens, qu'adoptait le roi des Hittites dans sa correspondance officielle. Les Hittites, cités pourtant par la Bible dans le *Livre des rois*, étaient à peine connus encore des historiens au siècle dernier : Hugo Winckler exhuma, en 1906, une foule de tablettes qui étaient ensevelies près de la pauvre bourgade de Boghaz-Keui, à l'est d'Angora. Là, dans les ruines d'une ville qui fut la capitale des Hittites, gisaient des archives qui remontaient à plus de quatre millénaires, à l'époque, entre autres, du « roi du combat », Sargon l'Ancien, qui régnait quelque 2725 ans avant notre ère. Couvertes de signes qui semblaient des rébus — têtes, mains, pieds d'hommes, têtes d'animaux — les tablettes en écriture hittite, alignée en boustrophédon, de gauche à droite pour retourner de droite à gauche, comme les sillons creusés par les bœufs, semblaient indéchiffrables, quand un savant, Hrozny, parvint à en élucider les éléments et à reconnaître que la langue hittite appartenait à un rameau indo-européen.

Hittites et Égyptiens se heurtèrent à diverses reprises, si bien que Ramsès II se décida à mettre fin à ces luttes, en marchant lui-même contre les Hittites avec quatre divisions égyptiennes, des contingents nègres et des mercenaires shardanes installés en

Phénicie. Le choc eut lieu à Qadesh, sur l'Oronte, en 1294. Les Hittites, écrasés, demandèrent grâce : et leur défaite fut proclamée, sous forme de dessins hiéroglyphiques, sur les murs du Ramesseum, de Karnak et de Louxor. Ce qui n'empêcha point, plus tard, Ramsès d'épouser une fille de « son frère le soleil », Hattusil, roi des Hittites. Au siècle suivant, l'empire hittite succombait sous l'attaque des « peuples de la mer », Achéens, Doriens et autres.

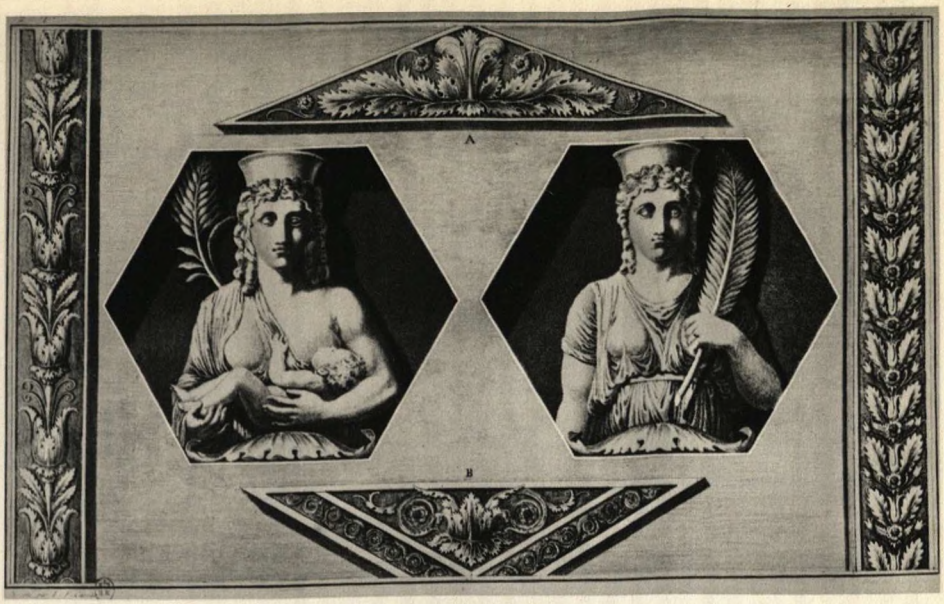
Si vous voulez évoquer ce peuple, allez à Karkémish (aujourd'hui Djérablus), sur la rive occidentale de l'Euphrate. Là, des bas-reliefs représentent des chasses aux fauves, des banquets et des statues de dieux. Lisez surtout l'ouvrage du Dr Contenau, *la Civilisation des Hittites et des Mitanniens.*

Près du village de Nymphio, à 28 kilomètres de Smyrne, une statue est creusée dans le roc. Elle commémore la victoire de Ramsès sur les Hittites et monte ainsi la garde à l'extrême frontière des pays où les pharaons étendirent leur domination. La présence, dans les ruines de Troie, d'un vase ayant la forme d'un hippopotame, dont l'habitat est le Nil, est, d'autre part, un indice des rapports lointains de l'Égypte avec les rives de l'Hellespont.

Dans les textes égyptiens comme dans les cunéiformes assyriens, est mentionnée une ville proche des sources de l'Oronte, au pied de l'Anti-Liban : Baalbek, célèbre par son temple du soleil. Il n'en subsiste plus que des ruines.

Et c'est par des ruines aussi que nous savons comment, dans l'île de Chypre, les Égyptiens s'étaient installés dès le règne de Thoutmès III. Une fort jolie fresque figure, avec son jardin, une villa égyptienne.

Une autre civilisation sortit également des débris des temples antiques de Chypre, celle des Phéniciens, dont les bijoux, les colliers, les bracelets, les médaillons, recueillis par Cesnola, sont aujourd'hui au Metropolitan Museum de New-York.

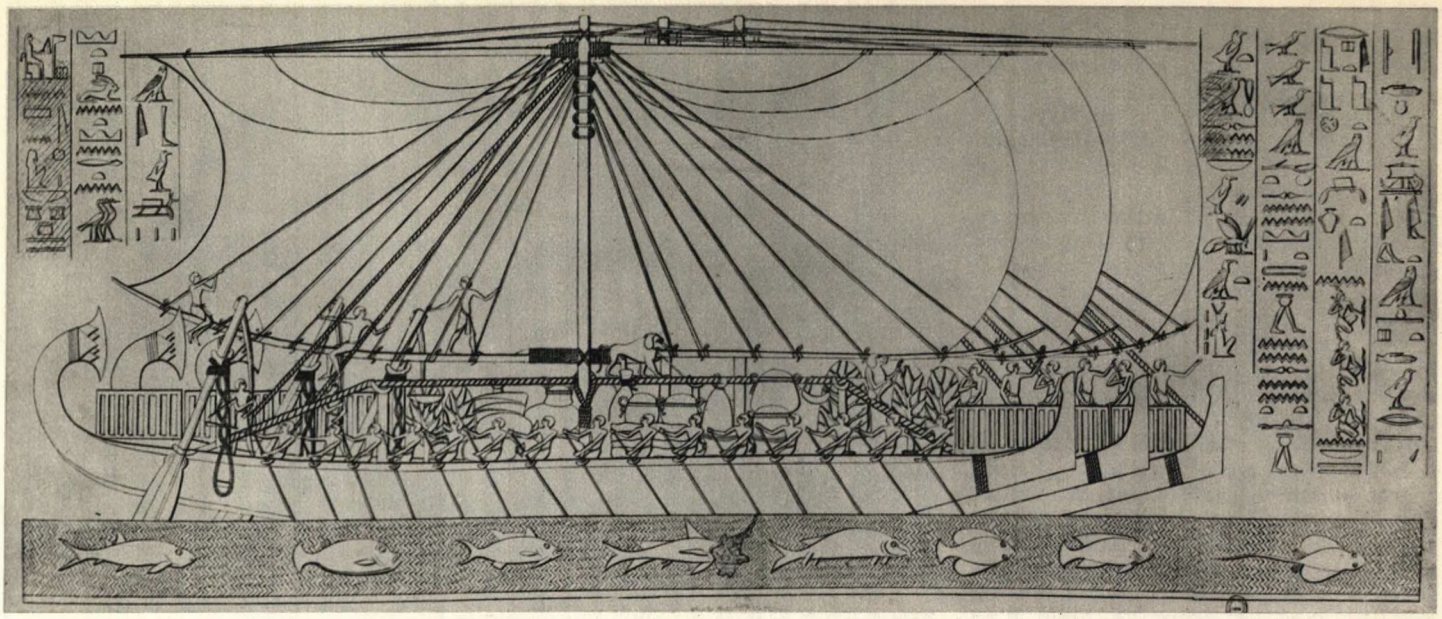


BAS-RELIEF DE BAALBEK. — CASSAS, VOYAGE PITTORESQUE DE LA SYRIE, DE LA PHÉNICIE, DE LA PALESTINE. PARIS, AN VI.

LES ROULIERS DES MERS
LES PHÉNICIENS

Il y a, de par le monde, des peuples prédestinés pour les découvertes. Ce sont les rouliers des mers. Tel fut, dans l'antiquité, le rôle des Phéniciens. Au nœud des civilisations orientales, resserrés entre les montagnes et la mer, mais assurés, en retour, de trouver dans l'arrière-pays les cèdres du Liban et les cyprès dont ils fabriquaient leurs carènes, les vins, le blé, les marchandises de la terre de Chanaan et de la Judée qui constitueraient leur fret, les marins de Tyr et de Sidon partirent à la conquête des marchés méditerranéens et fondèrent des comptoirs depuis Chypre, Rhodes et Lemnos, jusqu'à Gadès (Cadix), au delà des Colonnes





UNE FLOTTE ÉGYPTIENNE RAPPORTE DU POUÂNIT (CÔTE DES SOMALIS), DIX-SEPT SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE, DES SINGES ET DES ARBUSTES.
DÜMICHEN, DIE FLOTTE EINER AEGYPTISCHEN KÖNIGIN. LEIPZIG, 1867. — CL. LAROUSSE.

d'Hercule. « Dans la cité de Tyr, disait, émerveillé, le prophète Isaïe, les marchands sont des princes, et les négociants sont les grands de la terre. » Des boucliers, en guise de trophées, ornaient leurs murailles.

L'habileté des Phéniciens dans l'art maritime était telle que les rois faisaient tour à tour appel à eux. Sennachérib leur donnait à construire des navires à Babylone, de ces lourds *gaulos* à voile courte que manœuvraient une vingtaine de rameurs, et des *pentekontoros* à cinquante rameurs, qu'ils employaient pour quérir des cargaisons de plomb et d'argent à Tharsis en Espagne. L'argent de Tharsis était en telle abondance que les Phéniciens en fabriquaient des ancres pour leurs vaisseaux. Une expédition vers des terres nouvelles, dont un pharaon d'Égypte leur confia la direction, mit une fois de plus en relief leur habileté.

La route de l'encens. — Au pied de la montagne de Thèbes, le temple de Deir-el-Bahari nous a conservé, en d'admirables *graffiti*, vieux de 3500 ans, le souvenir d'une exploration exécutée du temps de la reine Hatshetpsout : « Je partis de Coptos (Qouft) avec trois mille hommes de l'élite de la terre entière, déclarait le commandant de l'expédition; voici que j'atteignis Taaou (Qoséir), où je construisis un navire de transport que je chargeai de marchandises d'échange. » Au terme du voyage, les chefs du Pouânit, armés du boumérang et du poignard, le cou orné de verroteries, arrivent, « le dos courbé et la tête basse », pour recevoir les envoyés de la souveraine : ils livreront des bois précieux, de la gomme, des aromates, de l'ébène et de l'ivoire, l'or vert, la casse, l'encens, des cynocéphales et des cercopithèques.

Nous assistons, grâce aux figures murales du temple, à l'embarquement des caisses d'arbres à acclimater en Égypte : et les singes, de courir dans les vergues, pendant que s'affairent les matelots. Chargée de présents, la flotte égyptienne quitte le pays merveilleux où grouillaient, dans une forêt de palmiers et de gommiers, les girafes, les panthères, les hippopotames et les rhinocéros. Le pays des parfums était, selon Maspero, situé au delà du détroit du Bab-el-Mandeb, probablement près du cap Gardafui, où une flotte pourrait évoluer à l'aise dans la rivière de l'Éléphant. Le Pouânit correspondrait donc à la côte des Somalis. Les Égyptiens en avaient fait « la terre des dieux ».

« L'Ophir » de Salomon. — Thèbes, pour les Égyptiens, était le centre du monde. Jérusalem le fut pour les Hébreux, surtout lorsqu'un millier d'années avant notre ère, le roi Salomon l'eût revêtue d'une forte enceinte de murailles et dotée d'un temple magnifique. Des bois précieux, de l'ivoire, de l'or manquaient au grand bâtisseur. Il les envoya quérir au loin.



LES CÈDRES DE SALOMON AU LIBAN. — L. DE LABORDE, VOYAGE DE SYRIE. PARIS, 1837. — CL. LAROUSSE.

Quittant l'ombre des cèdres du Liban que célébra le prophète Isaïe, Salomon s'achemine vers le golfe d'Elat (Akaba), que creuse la mer Rouge. Là, à Azion-Gaber, près d'une chaîne de porphyre, dans un site aujourd'hui enseveli dans le silence d'un désert, retentissent les propos joyeux d'équipages juifs, que commandent des capitaines phéniciens en grandes robes et larges pèlerines. Ils vont appareiller pour une mystérieuse contrée où l'on trouve de l'or, le pays d'Ophir, cette région dont parlait sans doute le *Livre de Job* : « L'homme creuse, loin des cieux, des galeries qu'ignore le pied des vivants. Suspendu, il vacille loin des humains, et la terre nourricière est bouleversée dans ses entrailles comme par le feu. Les rochers extraits donnent des saphirs; on y trouve aussi de la poudre d'or. » Où était ce pays mystérieux ? Au sud de l'Arabie, entre Djedda et Moka, pensent deux historiens tout récents, M. Kammerer et Mme Tabouis :

d'Ophir, on aurait gagné, à l'intérieur de l'Arabie, la localité d'Hawilah, où l'or ne manquait pas, carrefour d'échanges entre les peuples méditerranéens et hindous. — Le delta de l'Indus, peut-être même la Malaisie, aurait été le terme du voyage des flottes salomoniennes, selon Hastings et Wildmann. La Bible, en effet, parle de l'Inde : et les noms des marchandises rapportées d'Ophir, *ammoug*, *kukkyim*, *kof*, pour désigner le bois de santal, les paons et les singes, semblent le confirmer, car ils appartiennent au sanscrit.

Mais voilà qu'en 1871, Carl Mauch découvrait, au nord de la Rhodesia africaine, les ruines d'un temple étrange, aux piliers cubiques, où le professeur Müller voyait des ressemblances avec le temple de la capitale de l'ancien royaume de Saba. Était-ce Ophir? Était-ce un édifice construit par les Phéniciens qui avaient fait le tour de l'Afrique, vers l'an 600 avant notre ère, aux frais du pharaon Néchao II? Partis de la mer Rouge, au dire d'Hérodote, ils avaient navigué de telle sorte qu'après avoir vu le soleil se lever à leur gauche, ils l'avaient vu paraître à l'aube à leur droite; et ils étaient entrés dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule.



INDIGÈNES DE L'YÉMEN, ANCIEN ROYAUME DE LA REINE DE SABA. — CL. NYT.

De la double hypothèse, le docteur David Randall Maciver a fait litière. Dans sa *Mediaeval Rhodesia*, il a conclu que le singulier édifice était l'œuvre de nègres d'un pays qu'on appelait jadis le Monomotapa. Il en inférait la date relativement moderne, d'un débris chinois de Nankin qui datait de la fin du moyen âge. Est-ce bien là une solution? La plastique remarquable de ces murs ne se retrouve dans aucune construction des tribus noires. Et pour moi, le problème reste toujours pendant.

Vers Azion-Gaber, qui est aujourd'hui Akaba, au bord de la mer Rouge, descendaient des caravanes qui longeaient le mont Hor, ou Djebel-Aaroun, où mourut Aaron, père de Moïse. Lors de leur exode, les Juifs passaient par là, dit le livre des *Nombres*. Et leur historien, Josèphe, nous apprend que, près de la montagne sacrée, était la métropole des Arabes; Pétra était, en effet, la capitale des Nabatéens, les rouliers du désert, dont les caravanes, venues de la Syrie et de la mer Rouge, empruntaient les services. De Pétra, il ne subsiste plus que des tombeaux creusés dans le roc, dont les magnifiques façades seraient dignes d'une cathédrale. Les Arabes en défendent les approches, persuadés que des trésors y sont cachés. L'un des tombeaux, Khasné, n'est-il pas connu sous le nom de « trésor des pharaons »?



KHASNÉ-FIROUN, « LE TRÉSOR DES PHARAONS », À PÉTRA.
DE LUYNES, VOYAGE D'EXPLORATION À PÉTRA. PARIS, 1871. — CL. LAROUSSE.

Le mystérieux royaume de la reine de Saba. — Tandis que s'élevait le temple de Jérusalem, cet édifice fameux dont les ruines sont ensevelies sous le parvis de la mosquée d'Omar, la reine de Saba vint apporter à Salomon une contribution spontanée, en amenant une caravane de chameaux chargés d'or. De Salomon, elle aurait eu un fils, qui aurait reçu de son père en cadeau l'Arche d'Alliance et les Tables de la Loi de Moïse. Ainsi le rapportait une très ancienne chronique conservée à Axoum, « premièrement écrite en hébrieu, puis traduite en caldée, et de caldée en abissin », déclarait doctement Francisco Alvarèz, dans son *Historiale description de l'Éthiopie*, car, de ce fait, les empereurs d'Éthiopie se disaient de la lignée de David. La croyance qu'Axoum, la cité sainte de l'Éthiopie, était la capitale de la reine de Saba, s'avérait telle qu'Alvarèz prétendait avoir trouvé son coffre-fort : une construction souterraine « en très belles pierres ouvragées, si bien jointes qu'on n'en savait apercevoir les jointures ». Dans l'une des chambres qui occupaient plusieurs étages, deux grandes arches, selon « le commun bruit », servaient à entasser les trésors de la reine de Saba.

Telle enluminure la montre même assistant de sa fenêtre au festin du roi Salomon.

Non, le royaume de la reine de Saba n'était point l'Éthiopie. Capturés, en 1590, par des pirates arabes, comme ils se rendaient précisément en Éthiopie, les pères jésuites portugais Paëz et de Monserrate furent acheminés, par un désert pierreux, où ils n'avaient pour se restaurer que de grosses sauterelles, vers le roi de l'Hadramaout, au sud-est de l'Yémen. De Térim à Sanaâ, il faut douze jours : à mi-chemin, à Melquis (peut-être Marib), les jésuites aperçurent « des ruines importantes de grands édifices, beaucoup de pierres avec des lettres antiques, que les naturels ne savaient ni lire, ni expliquer. Il y avait un parvis de plus d'une demi-lieue. C'était une grande cité, disaient les habitants; la reine de Saba avait beaucoup de troupeaux ».

Des ruines se voient encore, qui témoignent d'un grand passé, dans ce pays presque inviolé aux puissants donjons et aux maisons



HAUTES MAISONS DE SANAA, CAPITALE DE L'YÉMEN, ANCIEN ROYAUME DE LA REINE DE SABA. CL. NYT.

à dix étages, qu'ont révélés des photographies aériennes prises en 1930 par l'aviation britannique. Bien mieux, en 1937, le comte Byron de Prorok aurait trouvé dans les sables mornes de l'Yémen, où sont ensevelies des cités, de nombreux bijoux en or brut et massif, des émeraudes colossales, des ivoires, des sculptures : l'une de celles-ci représente une femme, et il serait porté à croire que c'est le portrait de la reine de Saba. Et l'éminent directeur des fouilles d'Hadda en Afghanistan, M. Barthoux, fait revivre, dans de suggestives conférences, « l'Yémen, pays de la myrrhe et de l'encens, ancien royaume de Saba, source tarie de contes merveilleux, cimetière de villes fabuleuses, tombeau d'une prodigieuse civilisation et d'un art inconnu ».

Le périple d'Hannon le Carthaginois. — Carthage, « la ville neuve » des Phéniciens sur la côte africaine, avait dû le jour à la baguette d'une bonne fée, qui était Didon, fille du roi de Tyr, dont Virgile fit une héroïne. Ayant obtenu d'une peuplade africaine autant de terre qu'en pourrait contenir la peau d'un bœuf, elle découpa la peau en lanières et encercla un territoire assez grand pour qu'une ville y trouvât place.

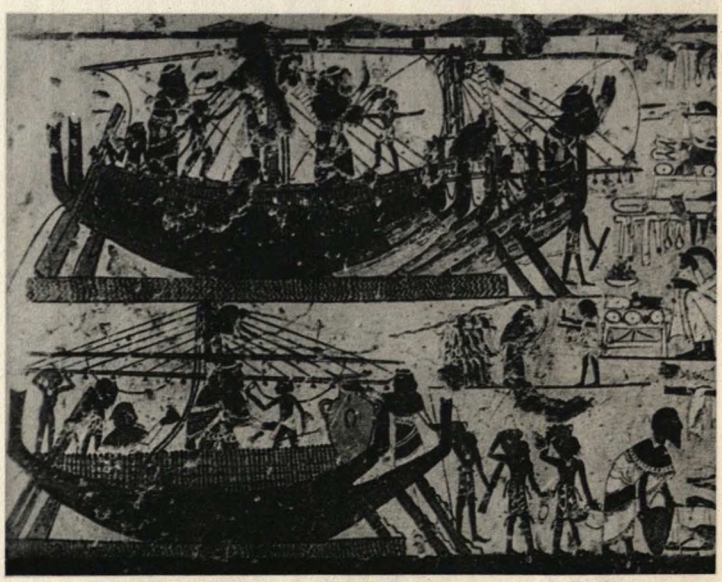
Jusqu'aux derniers jours de la cité punique, on vit, suspendues dans le temple de Junon, des peaux de « Gorgones », dont une relation de voyage, affichée dans le temple de Baal-Hammon, expliquait la provenance. Assurée, par un traité de 509 avec Rome, de garder le monopole du commerce à l'ouest du Beau Promontoire (cap Bon), Carthage était au faîte de sa puissance, au VIe siècle avant notre ère, quand le suffète Hannon reçut mission de fonder des comptoirs à l'ouest du continent africain. 60 navires à 50 rames, chargés de 30 000 personnes, hommes et femmes, étaient placés sous ses ordres. A deux journées de navigation au delà des Colonnes d'Hercule, des monts Calpé et Abyla qui bordent le détroit de Gibraltar, il fonda, dans une grande plaine, la colonie de Thymiathérion (Méhédia). Au promontoire Soloëis (cap Cantin), tout couvert d'arbres, il éleva un autel orné de bas-reliefs à Poseidon. A une demi-journée de navigation de là, des éléphants et des fauves s'ébattaient dans un lac voisin de la mer, envahi par les roseaux. A un jour de navigation plus loin, Hannon fonda les comptoirs de Caricur murus (Agadir au nom phénicien), Acra, Melitta et Arambys.

Et à une distance des Colonnes d'Hercule égale à celle qui les séparait de Carthage, Hannon planta ses tentes dans l'île de Cerné (Arguin). Chargées de parfumerie, de céramique et de faïences égyptiennes, ses barques allèrent établir un troc avec les « Éthiopiens » d'une ville voisine, qui remirent, en retour, des peaux d'éléphant, de lion et de panthère, de l'ivoire et du vin. Si vous ouvrez Hérodote, vous apprendrez comment avait lieu ce commerce muet. Après avoir déposé leurs marchandises sur le rivage, les Carthaginois remontaient à bord, signalant par un épais nuage de fumée leur arrivée. Ainsi alertés, les naturels venaient déposer auprès de chaque marchandise un tas de poudre d'or, que les Carthaginois emportaient le lendemain à bord, s'ils jugeaient le troc suffisant. Sinon, les indigènes avaient à ajouter à leurs tas quelques pincées de poudre d'or.

Les marins d'Hannon, ayant rencontré un lac dominé par des collines, se virent barrer la route par des sauvages vêtus de peaux de bêtes. Ils gagnèrent alors un fleuve rempli de crocodiles et d'hippopotames, le Chrétès, le delta du Seghiet-el-Hamra, selon l'historien de l'Afrique du Nord, Stéphane Gsell. Et qu'on n'objecte pas qu'il n'y a pas, là, de fauves et de sauriens. Des pétroglyphes, qu'on rencontre plus au nord, dans le Lixos (oued Draâ), représentent des rhinocéros, des éléphants et autres fauves dont la faune a émigré vers le sud.

A douze journées de navigation de là, en longeant une côte dont les indigènes prenaient la fuite, la flotte aborda des montagnes élevées, couvertes d'arbres odoriférants — les deux mamelles boisées du cap Vert — qu'elle mit deux jours à contourner. Les interprètes, embarqués au Lixos, ne parvenaient plus à se faire comprendre à terre. Ils surent pourtant le nom d'un golfe rencontré à cinq journées de là, la Corne du Couchant. Un vacarme de cymbales, de tambourins et de flûtes, qui accueillit les Carthaginois, provoqua chez eux une panique, comme ils descendaient dans une île du golfe : leurs devins leur ordonnèrent de la quitter en toute hâte.

« Nous longeâmes une contrée embrasée, pleine de parfums — poursuit la relation d'Hannon —; des ruisseaux de flammes en sortaient et venaient se jeter dans la mer. La terre était inaccessible à cause de la chaleur. Pendant quatre jours de navigation, nous vîmes, la nuit, la terre couverte de flammes. Au milieu était un feu élevé, plus grand que les autres et qui paraissait toucher les astres. Mais, de jour, on reconnaissait que c'était une très grande



NAVIRES PHÉNICIENS. D'APRÈS LA PEINTURE D'UN TOMBEAU ÉGYPTIEN.

montagne, le Char des dieux. » L'expédition venait d'assister à une éruption volcanique du Cameroun, dont le pic se dresse à 4 000 mètres de hauteur et que les indigènes appellent encore la montagne des Dieux.

A trois journées de là, dans le golfe de la Corne du Sud, une île, qui en contenait dans un lac une seconde, était « pleine d'hommes sauvages. Les femmes, de beaucoup plus nombreuses, avaient le corps velu, et les interprètes les appelaient *Gorilles*. Nous en prîmes trois. Mordant et égratignant ceux qui les entraînaient, elles ne voulaient pas les suivre. Nous les tuâmes et nous enlevâmes leur peau, que nous apportâmes à Carthage. Car nous ne naviguâmes pas plus avant, faute de vivres ». Ces Gorilles, qu'on appelle encore *Gorhl* en yolof, devaient donner naissance aux Gorgones des légendes latines. Ils existent toujours dans l'île de Fernando-Po, qui marqua le terme du périple carthaginois.

Les Carthaginois avaient appris à connaître ainsi les côtes océaniques. Ils développèrent leurs comptoirs depuis l'Espagne, où ils exploitaient les mines de Huelva, jusqu'aux Canaries, où ils construisirent un temple à la déesse Tanit, jusqu'à Madère, jusqu'aux îles Fortunées.

Allèrent-ils plus loin encore dans l'Océan ? Diodore de Sicile et Scylax l'affirment. Ils auraient été jetés par la tempête à plusieurs journées de navigation de l'Afrique, « dans une île d'une étendue considérable, au sol montagneux d'une grande beauté. On y voyait de nombreux jardins et des vergers traversés par des sources d'eaux vives, ainsi que des maisons de campagne somptueusement construites... ». Au Mexique, une légende relatait l'histoire d'un certain Votan, venu d'outre-mer, qui aurait rangé sous sa domination les peuples du centre de l'Amérique. Il aurait vu le grand temple de Jérusalem et la tour de Babel en ruines, à entendre Ordonez dans son ouvrage, la *Probanza de Votan*. Le grand teocalli de Mexico n'avait-il pas, comme la tour de Babel, un escalier en spirale qui courait le long de ses cinq étages ? Et ne serait-ce pas là, dans une importation de l'ancien monde, l'explication de l'étrange civilisation des Aztèques et de leur connaissance des arts et de l'industrie, au milieu de la barbarie des tribus indiennes ? Si séduisante que paraisse cette hypothèse, nous ne pouvons nous y arrêter. C'est de l'Asie que le Mexique subit la lointaine influence.

Lors de l'expédition de Cortès au XVIe siècle de notre ère, les Espagnols trouvèrent sur les côtes du Mexique les épaves d'un navire chinois, et des bâtiments japonais ou chinois sont souvent entraînés par l'ouragan sur les côtes américaines. Un des premiers historiens du Mexique, après sa conquête, Torquemada, décrit même, d'après les traditions locales, ces immigrants : des gens de bonne manière, vêtus de longs habits noirs, pareils à des soutanes de prêtres, ouverts par devant, avec des manches larges et courtes, des artistes dans l'art de travailler l'or et l'argent. Certains monuments mayas du Mexique évoquent l'art de l'Indochine.

Tandis qu'Hannon gouvernait au sud des Colonnes d'Hercule, un autre Carthaginois, Himilcon, avait tourné vers le nord, rencontrant en route d'anciens comptoirs phéniciens, depuis le Promontoire sacré (cap Saint-Vincent) jusqu'à Albion (l'Angleterre), jusqu'aux « îles de l'Étain » ou Cassitérides (Sorlingues) et à « l'île Sacrée » (l'Irlande). Pour décourager la concurrence étrangère, Himilcon traçait de l'Océan septentrional, « abîme sans fin », un effrayant tableau : « Aucun souffle de vent ne pousse le navire; l'air est couvert d'un manteau de brouillard, et la mer s'enveloppe d'une brume éternelle. » Il se gardait d'ajouter que c'était de là que venait l'ambre jaune ou succin, si recherché dans l'antiquité pour les parures.

La ruse ne réussit point à déjouer la concurrence étrangère. Leurs navigations, leurs caravanes vers l'intérieur de l'Afrique avaient enrichi les Carthaginois. Dans les ruines de la ville, dont nous verrons ailleurs la tragique histoire, le père Delattre a trouvé la trace de ces richesses, statuettes, objets du culte dont se servaient les *rabs*, les prêtres de Carthage, poteries, bijoux, etc. Les statuettes, dont certaines ont la forme de momies et d'autres sont drapées de gracieux plis, portent la marque de l'influence de l'art égyptien.





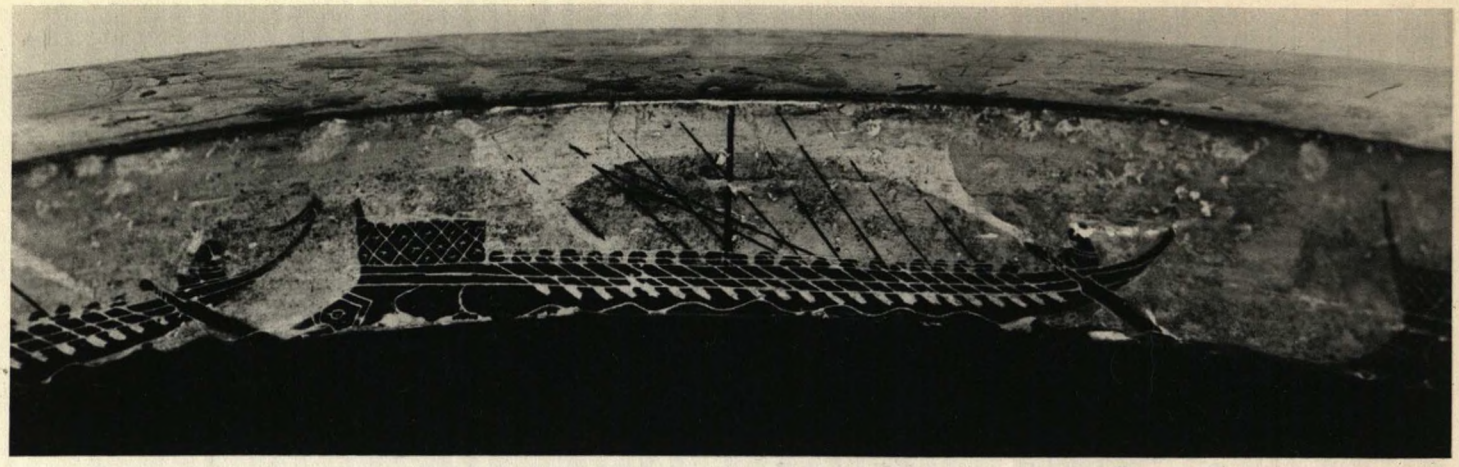
CIPPES CARTHAGINOIS. — FALBE, RECHERCHES SUR L'EMPLACEMENT DE CARTHAGE. PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.

LES GRECS

De l'« Iliade » au périple de l'« Odyssée ». — Dès le Xe siècle avant notre ère, les Grecs eurent la bonne fortune d'être dotés de deux poèmes épiques, attribués à Homère, qui synthétisaient leur action et leur expansion dans la Méditerranée : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. L'*Iliade*, le long siège d'Ilion, est la guerre entreprise par les



UNE SCÈNE DE L'« ILIADE » : ACHILLE PANSANT PATROCLE. D'APRÈS LA COUPE DE SOSIAS. MUSÉE DE BERLIN. — CL. GIRAUDON.



NAVIRES GRECS À ÉPERONS. DÉTAIL DE LA BORDURE DU VASE DE DINOS. MUSÉE DU LOUVRE. — CL. GIRAUDON.

Grecs contre Troie, à la suite de l'enlèvement, par le Troyen Pâris, d'Hélène, femme de Ménélas.

On hésitait sur l'emplacement de la ville fameuse, jusqu'au moment où Schliemann, en 1871, entreprit des fouilles dans la colline d'Hissarlik, au bord des Dardanelles; Ilion n'était-elle pas proche de l'Hellespont? Les résultats des fouilles furent décisifs. A une époque très reculée, s'élevait là une cité extrêmement riche avec une acropole qui répondait à la description homérique de la sainte Ilion : elle avait des temples et on trouvait dans ses ruines une immense collection d'antiquités merveilleuses. Tel diadème, tel collier de perles en or, furent peut-être portés par la belle Hélène, qui tint peut-être aussi en main un curieux vase à tête de chouette, supportant une coupe à deux anses.

Dans la colline d'Hissarlik, cinq cités successives se superposent. Sur les ruines de celle qui fut la cité troyenne de Priam, fut édifiée une ville grecque : et le triomphe d'Achille sur Hector y est sans doute symbolisé par une métope du dieu-soleil dans le temple d'Athéné.

Si vous voulez suivre les diverses phases de la guerre de Troie, allez à la Bibliothèque Nationale. Là, au Cabinet des médailles, se trouve un trésor de vases en argent, des œnochoés qui servaient à verser le vin et dont la panse et le col sont ornés, en relief, de scènes du fameux siège : Mort de Patrocle, près duquel est assis Achille accablé de douleur : Ulysse, lui, a le visage baigné de larmes; — Vengeance exercée par Achille sur le cadavre d'Hector, qu'il traîne attaché par les pieds à son char; — Rachat d'Hector par les Troyens : le corps est dans le plateau d'une balance dont l'autre plateau contient la rançon; — Mort d'Achille. On jugera du retentissement qu'eurent ces scènes du siège de Troie, par ce simple fait que ces vases furent offerts en ex-voto à Mercure dans un temple du nord de la Gaule. Ils furent enfouis au IIIe siècle dans le caveau du temple, pour échapper aux pillages. Et c'est là, dans la commune de Berthouville, près de Bernay, qu'un paysan les découvrit en 1830.

« Assis jusque-là au bord de la mer, selon l'expression de Platon, comme des grenouilles au bord d'un étang », l'heure des Grecs dans la découverte du monde avait sonné. Déjà la mythologie avait consacré leur esprit d'aventure. A bord du navire *Argo*, Jason, Hercule, Castor et Pollux n'étaient-ils pas partis à la conquête de la Toison d'or en Colchide. Et l'art grec avait pris comme thème les exploits fabuleux des Argonautes dont parlait déjà Homère et que célébra Pindare. Leur expédition mythique les porta, par Lemnos, l'île où les femmes avaient massacré leurs époux, et par le Pont-Euxin, vers le pays où « les rayons du soleil étaient enfermés dans une chambre d'or », vers l'extrémité du monde oriental alors connu des Grecs, la Colchide, que baignait le Phase, au pied du Caucase, où l'on disait qu'il suffisait de plonger la toison d'un mouton dans la rivière pour la retirer constellée d'or.

Une autre expédition, chantée par Homère, allait mener les Grecs vers l'autre extrémité du monde, vers le « Pilier » du ciel, l'Atlas, et les Colonnes d'Hercule, qui se dressaient, à l'ouest, aux portes de la Méditerranée. La poésie y revêtait de son léger manteau la sécheresse d'un périple, sans doute phénicien. Ulysse



ZEUS (JUPITER), PRÉSENTANT UNE LANCE À HÉRAKLÈS (HERCULE), ACCUEILLI DANS L'OLYMPE. KÉLÉBÉ ATTIQUE. BOLOGNE, MUSÉE CIVIQUE. CL. GIRAUDON.



COMBAT DE GRECS ET D'AMAZONES. AMPHORE ITALO-GRECQUE À VOLUTES. MUSÉE ROTH, À GENÈVE. CL. GIRAUDON.



ŒNOCHOÉ D'ARGENT DU TRÉSOR DE BERTHOUVILLE (EURE) REPRÉSENTANT DES SCÈNES DE LA GUERRE DE TROIE : À GAUCHE, ACHILLE PLEURANT LA MORT DE PATROCLE ; À DROITE, LE RACHAT DU CORPS D'HECTOR ; AU CENTRE, LA MORT D'ACHILLE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, CABINET DES MÉDAILLES. — CL. GIRAUDON.



LE ROCHER DE SCYLLA, EFFROI DES ANCIENS NAVIGATEURS. — CL. LAROUSSE.

allait visiter tour à tour « l'île de la Paix », Salamis; « le mouillage de la Halte », Minoia; la ville de « la Caverne », Karia Megara; les sources « de l'Amitié, de la Dispute et de Melkart », Alopi, Sithnides, Ino-Melikertou; il remonta les fleuves des « Bœufs », Alpheios, et de « la Purification », Néda. L'île de « la Cachette », Calypso, sera localisée, par le périple de Scylax, au sud de Reggio, près du promontoire que couronnait un temple de Junon. Et l'ingénieux commentateur de l'*Odyssée*, Victor Bérard, situera non loin de là le pays des Cyclopes aux « yeux ronds », lanceurs de pierres, dans la région napolitaine où les volcans ouvrent l'œil pustuleux de leurs cratères. Une caverne hurlante, au nord du détroit de Sicile, répond à Scylla, la terrible aboyeuse qui se cachait dans une grotte pour pêcher dauphins et chiens de mer. Un courant de foudre, de l'autre côté du détroit, n'est autre que l'eau bouillonnante versée par le chaudron de Charybde. Les Lestrygons, qui s'abreuvaient à la source de l'Ours, reconnaîtraient aujourd'hui leur ours dans la silhouette d'un rocher qui domine une falaise de la Sardaigne. Et je pense que les insulaires de Djerba n'ont pas oublié l'usage du lotus que faisaient les Lotophages.

A la fiction de l'*Odyssée* succéda bientôt une réalité, la conquête pacifique, par les Grecs, du bassin occidental de la Méditerranée. Ils s'installaient, vers 650 (avant J.-C.), dans la Trinacrie, l'île « triangulaire » (Sicile), où les Phéniciens occupaient le mont Eryx. En Corse, ils fondaient Alalia, en Provence Massalia (Marseille), et sur la côte d'Afrique Cyrène, d'où la Cyrénaïque tire son nom et où ils récoltaient une des plantes les plus recherchées de l'antiquité, le silphium. En Égypte, ils se voyaient assigner Naucratis, sur la branche occidentale du Delta, en attendant le jour encore lointain où ils régneraient en maîtres sur la vallée du Nil. Comme ils avaient étendu également leurs tentacules sur l'Asie Mineure, Delphes devint pour eux « le nombril du monde ». Mais la richesse engendre l'envie, dont la réaction, terrible, devait aboutir un jour à la mêlée des peuples.

La filleule d'une ville grecque d'Asie, Marseille. — La première année de la 45e olympiade, six cents ans avant notre ère, une galère phocéenne abordait dans une baie abritée de la Gaule où la tribu ligure des Ségobriges était en fête et en festins. Ce jour-là, la fille du chef de la tribu, Gyptis, devait choisir parmi les convives un époux en lui offrant une coupe de vin. Charmée de la haute mine du commandant des Phocéens, elle lui présenta la coupe enchantée. Le nouvel époux, Euxène ou Protis, reçut des Ségobriges un emplacement pour construire une ville. Marseille, Massalia, était fondée. Le site admirable du golfe, la contrée verdoyante du Rhône émerveillèrent les Phocéens, dont les compatriotes arrivèrent en foule de leur aride Asie, à bord de leurs galères grecques, ornées à la proue d'une tête de phoque; ils apportaient le feu sacré de la mère patrie, avec une statue de Diane que la pythonisse d'Éphèse leur avait remise pour l'ériger au sommet de la colline qui dominait le port. Les comptoirs délaissés par Rhodes suspendirent gracieusement une rose à l'oreille de la statue de Diane, manière charmante de reconnaître la suprématie des Massaliotes. Et les dieux de l'Olympe firent ainsi en Gaule une entrée triomphale.

Marseille s'enveloppa d'une enceinte de tours, et à bon escient, car les Ligures, convoitant les riches cargaisons qui entraient dans son port, s'étaient confédérés pour chasser les « chiens » auxquels ils avaient donné asile. Attaquée de toutes parts, la petite colonie eût succombé sans l'intervention opportune des hordes celtiques de Bellovèse, qui descendaient vers l'Italie. De Phocée lui arriva, en 536, un nouveau contingent de colons ioniens qui avaient fui l'Asie devant l'attaque d'un lieutenant de Cyrus, et qui avaient, en route, porté secours à la colonie grecque d'Alalia, en Corse. Dans la ville de Marseille, une opulence de bon goût, la richesse des édifices publics revêtus de marbre, la sagesse d'un gouvernement oligarchique à laquelle philosophes et historiens rendaient hommage, marquèrent la prospérité de la République phocéenne.

Marseille essaima. De distance en distance, des villes fortes sillonnèrent le rivage : Tauroentum au fond du golfe des Lèques, Olbia (Eaube), Athenopolis, Antipolis (Antibes), Nicaea (Nice), Monaeces (Monaco) étendirent son action jusqu'aux Alpes, tandis que d'autres villes, Heraclaea-Cacabaria (Saint-Gilles), Agatha (Agde), Emporion (Ampurias), Dianium (Denia), la prolongeaient vers les Pyrénées... A Auriol, dans les Bouches-du-Rhône, la découverte d'un trésor considérable, en 1867, dévoila par la variété des types monétaires la prodigieuse ampleur qu'avait prise le commerce de Marseille, dès le premier siècle de sa naissance. Il y avait là une foule de types de monnaies grecques : cheval ailé de Lampsaque, phoque de Phocée, tête de nègre de Methymna, tête de lion de Cyzique, masque de Gorgone d'Abydos, tortue d'Egine... Marseille, elle, avait adopté la tête de Diane pour ses drachmes, la tête d'Apollon pour son billon.



STATUE GRÉCO-PHÉNICIENNE TROUVÉE À CERRO DE LOS SANTOS (ESPAGNE). MUSÉE DU LOUVRE. — CL. GIRAUDON.

L'art grec conservait l'empreinte orientale dans certaines de ses plus belles œuvres. A Elche en Espagne, l'antique Hélicé des Grecs et des Phéniciens, on découvrait naguère un magnifique buste de femme couronnée d'un diadème, dont la tête était parée, sur les deux joues, de grands disques ajourés. On évoquait, en le voyant, les diadèmes trouvés à Hissarlik, dans les ruines de Troie. Une autre statue, trouvée également en Espagne, à Cerro de los Santos, était aussi caractéristique de l'art gréco-phénicien.

L'exploration de Pythéas le Massaliote. — Vers l'an 340 avant notre ère, un Marseillais, assez habile pour déterminer à l'aide d'un gnomon l'obliquité de l'écliptique et la latitude de sa ville natale, Pythéas, agrandit considérablement le champ des connaissances géographiques de sa patrie. Parti en exploration avec un seul navire, il

vit défiler, le long de la péninsule hispanique, Rhodé (Rosas) et Emporion (Ampurias), Barcino (Barcelone), Tarraco (Tarragone) et, sur une presqu'île, Hyops (Peniscola), enfin une dernière ville grecque, Hemeroscopion.

Au delà, aux Colonnes d'Hercule, qu'il atteignit après avoir franchi 7 000 stades, il trouva la colonie liby-phénicienne de Gadir ou Gadès (Cadix). Contournant l'Ibérie, puis la Celtique, jusqu'au promontoire Calbion (la pointe du Raz), il se trouva soudain dans un vaste détroit qui séparait, de la Celtique Albion, l'Angleterre entrevue par Himilcon. Pythéas la reconnut assez pour la définir comme une île triangulaire, dont l'une des pointes, le promontoire Belerion (Lands'end), était à quatre journées de navigation de la Celtique. Près du promontoire était une mine d'étain; les insulaires donnaient au métal la forme carrée de dés à jouer, qu'ils transportaient en chariots d'écorce jusqu'à l'île Ictis (Wight), où les marchands étrangers venaient l'acheter. Transporté en Celtique, l'étain était véhiculé en trente jours jusqu'à l'embouchure du Rhône. Albion, au dire de Pythéas, était une île brumeuse, où l'on ne pouvait, à cause de la fréquence des pluies, battre le blé à ciel ouvert : on le décortiquait dans des caves pour le réduire en farine, au fur et à mesure des besoins.

Pythéas, du promontoire Orcas, au nord d'Albion, monta vers le nord jusqu'à un point où le soleil ne disparaissait que deux ou trois heures. A six journées de navigation de là, il atteignit Thulé. « La durée du jour y est de vingt-quatre heures, le soleil ne quitte pas l'horizon. Au delà, il ne subsiste ni terre, ni mer, ni air, mais un composé des trois éléments, quelque chose comme le poumon de mer (un zoophyte spongieux), une matière qui, enveloppant de tous côtés la terre, la mer, tout l'univers, en est comme le lien commun et à travers laquelle on ne peut ni naviguer ni marcher. » Cette énergique métaphore du poumon de mer est si bien appropriée à la mer Glaciale qu'elle est encore employée par les Norvégiens.

La durée de la navigation de Pythéas et la distance de 3 000 stades qu'il assigne à son parcours à partir d'Orcas conduisent aux Shetland et fixent dans cet archipel l'Ultima Thulé du monde antique, où Christophe Colomb verra, lui, l'Islande. Mais le jour n'y est pas de vingt-quatre heures.

Les notions que Pythéas rapporta de son voyage, consignées par lui, en grec, dans une *Description de l'Océan* et dans un *Périple de terre*, arrivaient chez les Grecs au moment où les conquêtes d'Alexandre révolutionnaient la science et ouvraient à la géographie et à l'histoire naturelle le monde inconnu de l'Inde. C'était pour le Marseillais une terrible concurrence. Et pourtant, lui aussi, il apportait une moisson d'observations sur un monde nouveau, non seulement sur Albion, mais sur les côtes de la Germanie que peuplaient, aux bords d'un vaste golfe appelé par lui Mentonomon, les Ostions, les Guttons et les Teutons. De sa relation, l'école aristotélique tint à peine compte. A devancer son siècle, à déplacer l'ombilic sacro-saint qu'était Delphes, nombril du monde antique, il gagna d'être traité de charlatan. Le poumon de mer, quelle plaisanterie! Et Thulé, quel autre voyageur en a jamais parlé!

Pythéas avait été le rival heureux d'Himilcon. Un autre Grec de Marseille, Euthymène, fut l'émule d'Hannon. Il chercha à déterminer le pays d'où les Carthaginois tiraient l'or et l'ivoire. Mais il ne dépassa point le fleuve des hippopotames et des crocodiles, d'où il rapporta la conviction erronée que le Nil coulait de l'Océan extérieur vers la Méditerranée et que ses débordements coïncidaient avec les vents de la canicule.



NAVIRE DE COMMERCE DES GRECS. DÉTAIL D'UNE COUPE ANTIQUE.
BRITISH MUSEUM. — CL. GIRAUDON.

La rivalité commerciale des Grecs et des Carthaginois s'était doublée d'hostilités ouvertes. Sur la côte de la Corse, à Alalia, se livra, en 536, une bataille navale, où les Massaliotes et les Phocéens furent vaincus. En Sicile, Amilcar se porta, en 482, contre la colonie grecque d'Himéra; mais, pris à revers par Gélon, roi de Syracuse, les Carthaginois furent enveloppés comme dans un filet : et Pindare, dans sa première *Pythique*, dédiée à Hiéron, vainqueur de la course des chars, entonna un péan victorieux.





SOLDATS ASSYRIENS. — BOTTA ET FLANDIN, MONUMENTS DE NINIVE. PARIS, 1849. — CL. LAROUSSE.

La mêlée des peuples : La grande armée de Xerxès (480 avant J.-C.). — Au centre des jardins royaux de Pasargarde, le roi de Perse, Cyrus, le fondateur du grand empire d'Asie, reposait depuis un demi-siècle dans une arche d'or ornée du manteau royal et de robes de pourpre et d'hyacinthe, quand l'un de ses successeurs, Xerxès, chercha à annexer l'Europe à ses États. L'armée immense des Asiatiques traversa, en 480, l'Hellespont sur un pont de bateaux. Et Xerxès, arrivé dans la plaine de Dorisque, en Thrace, dénombra, dix mille par dix mille, 1 700 000 hommes, qui furent rangés ensuite par nations.

L'historien Hérodote, encore tout jeune enfant, en a donné une description fort pittoresque, car la Grèce allait apprendre à connaître ainsi, à son dam, le reste du monde :

En tiares de feutre, en tuniques de diverses couleurs et cuirasses de fer forgé en écailles de poisson, avec de longs hauts de chausses, les Perses défilaient, le carquois et le bouclier à l'épaule, un poignard à la ceinture, l'arc à la main. Décorés d'ornements en or, ils étaient suivis de domestiques en superbes livrées et d'un train de chameaux et de bêtes de somme pour porter les vivres. Et ils étaient flanqués d'un corps de cavalerie.

Mèdes et Hyrcaniens étaient vêtus et armés de même. Les Cissiens, au lieu de tiares, portaient des mitres. En casques d'airain, les Assyriens, avec lesquels les Chaldéens faisaient corps d'armée, étaient habillés de cuirasses de lin et armés de massues de bois hérissées de nœuds de fer. Casqués comme les Mèdes, les Bactriens, les Parthes, les Sogdiens, les Chorasmiens, les Gandariens, avaient des arcs de cannes et de courts javelots. Les Daces de Scythie, en bonnets à pointe, brandissaient des haches sagaris à un seul tranchant. Les Indiens, en habits de coton, avaient des arcs et des flèches de cannes. Les Caspiens et les Pactyices, en saies de peau de chèvre, étaient armés, les uns de cimeterres, les autres de poignards, comme aussi les Outiens, les Myciens, les Paricaniens. Les Arabes aux amples vêtements retroussés à la ceinture avaient de longs arcs se bandant des deux côtés : leurs chameaux étaient aussi rapides que les chevaux de guerre.

Les Éthiopiens orientaux, aux cheveux droits, en quoi ils se différenciaient des autres Éthiopiens qui étaient crépus, étaient coiffés de têtes de cheval à la crinière flottante, oreilles hérissées. Des peaux de grue leur servaient de boucliers. Les autres Éthiopiens, en costume de guerre, la moitié du corps frottée de plâtre, l'autre moitié enduite de vermillon, avaient sur les épaules des peaux de léopard ou de lion. Les Libyens d'Afrique brandissaient des javelots durcis au feu.

En casques tissés d'où sortait en pointe une touffe de cheveux, les Paphlagoniens, chaussés jusqu'à mi-jambes, étaient armés de piques, de dards et de poignards, comme les Ligyens, les Matianiens, les Mariandyniens, les Syriens, les Phrygiens et les Arméniens. Les Lydiens étaient armés comme les Grecs. Casqués à leur mode, les Mysiens avaient de légers boucliers.

Les Thraces, coiffés de peaux de renard et habillés de tuniques et robes de couleur, étaient chaussés de brodequins de chevreuil. Et les Thraces asiatiques, casqués d'airain avec des cornes d'airain, avaient des jambières d'écarlate; comme armes, deux épieux. Les Milyens, aux habits attachés par des agrafes, étaient casqués de peaux, tandis que des casques de bois coiffaient les Mosches, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynocques, les habitants de la Colchique, les Alarodiens et les Sapires. Leurs boucliers étaient des peaux de bœuf crues.

Les Sagartiens nomades, originaires de Perse, armés seulement de poignards, se servaient, dans la mêlée, de rets qu'ils lançaient au bout d'une corde pour culbuter hommes et chevaux. Les Indiens étaient flanqués de chars de guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. Les Phéniciens et les Syriens, les Cypriotes, coiffés d'une citare, les Pamphyliens, les Cariens avaient à peu près le même armement que les Grecs. Les Lyciens, aux bonnets ailés, une peau de chèvre sur les épaules, avaient des faux et des arcs en bois de cornouiller. Les Égyptiens, coiffés de jonc tissé, portaient au bras des boucliers convexes bordés d'une large bande de fer, à la main une pique et, sur l'épaule, une grande hache d'armes.

Telle fut la cohue mondiale qui incendia Athènes, prit Thèbes, mais perdit à Salamine l'empire de la mer et fut écrasée à Platée par les Grecs.

Hérodote, le père de l'histoire (Ve siècle avant J.-C.). — L'an Ier de la 81e olympiade, 456 ans avant Jésus-Christ, un jeune homme lisait aux Jeux olympiques une *Histoire* qu'il venait de composer à la suite de longs voyages. Hérodote y décrivait les nombreux pays qu'il avait visités : l'Égypte où il avait séjourné d'abord, puis, en Asie, Tyr, la Palestine, l'Assyrie, la Perse, la Médie et la Colchide. De là, il avait passé chez les Scythes des bords de la mer Noire, puis, par la Thrace, il était revenu en Grèce. Son ouvrage était, pour la géographie, l'ouvrage le plus précieux qu'on eût jamais vu, tant pour ses observations directes que pour les renseignements recueillis. Il venait, au lendemain des longues luttes soutenues par les Grecs contre la Perse, après les victoires de Marathon, de Salamine, de Platée et de Mycale, et faisait connaître, dans une langue musicale par surcroît, l'immense troupeau des nations que les Grecs avaient eu à vaincre.

« Je ne puis conjecturer, disait-il, pourquoi la terre étant une, on lui donne trois différents noms, qui sont des noms de femmes : Europe, Asie, Libye, et je n'ai pas pu savoir comment s'appelaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. »

De la Libye, il énumère, par ouï-dire, les populations le long



HOPLITES GRECS. D'APRÈS UN VASE DU MUSÉE DU LOUVRE. — CORPUS VASORUM ANTIQUORUM. PARIS, 1922. — CL. LAROUSSE.

du littoral de la Cyrénaïque et surtout dans l'intérieur des déserts. Chez les Garamantes (Djerma), les bœufs, ayant les cornes recourbées en avant, doivent paître en marchant à reculons. Les Troglodytes ont un langage qui donne l'impression d'entendre « le cri des chauves-souris ». Les Nomades du désert font des sacrifices au soleil et à la lune, en coupant comme prémisses une oreille de la victime pour la jeter sur le faîte de leurs maisons!

Mais où Hérodote utilise les relations des marins grecs, il est autrement précis. Les Rhodiens, dont les institutions juridiques étaient universellement adoptées, supplantaient peu à peu leurs rivaux, les Phéniciens; ils allaient orgueilleusement dresser, à l'entrée de leur port, la gigantesque statue d'Hélios, le dieu Soleil, le colosse de Rhodes, la septième merveille du monde, qu'un séisme, en 224 (avant J.-C.), jeta bas.

Le long du Pont-Euxin, s'égrenèrent des colonies grecques, l'emporium de Chersonèse de Tauride (Crimée), « le cap du Bélier » ou Criumatopus, Théodosie, Cytée, Nymphée, Panticapée, dont il ne reste plus aujourd'hui que des tablettes funéraires.



Course de flambeaux à l'autel de Prométhée, à l'Académie d'Athènes. Vase trouvé dans un tombeau de Panticapée (Kertch, en Crimée). — Dubois de Montpéreux, Voyage au Caucase. Paris, 1843. — Cl. Larousse.

Les Scythes au temps d'Hérodote. — C'est ainsi qu'Hérodote eut en Tauride (Crimée) des informateurs qui lui décrivirent les coutumes des Scythes. Au siècle précédent s'était établie, à l'extrémité orientale de la presqu'île, une colonie ionienne de Milet, à Panticapée, qui est devenue Kertch. Tel vase qu'on y a exhumé évoque la mort de Priam, montrant ainsi quel succès avait eu de longue date l'*Odyssée*. Un autre figure la course aux flambeaux, à Athènes.

Non loin de Panticapée étaient un tumulus scythe, « la Montagne d'or » ou « le tombeau de Mithridate », et des catacombes — découvertes en 1872 — dont les murs étaient couverts de scènes de chasse et de guerre. Un tombeau scythe de la Tauride contenait tout un mobilier, vase en or, cratères en argent, assiette dorée, pierres à feu, et, à côté de statuettes en électrum, des ossements de mouton et les squelettes de la reine et de l'écuyer royal, immolés pour tenir compagnie aux mânes de leur maître et seigneur. A vrai dire, les tombeaux des rois scythes étaient pour la plupart dans le pays des Gerrhes, à l'endroit où le Borysthène commence à être navigable. Le comte Potocki, en 1798, en vit, non loin des sources du Tokmak, un millier de tumuli, surmontés parfois de statues informes.

Aux bords du Borysthène (Dniepr) et du Tanaïs (Don), le pays des Scythes s'étendait sur dix journées de navigation : Pays à l'herbe succulente, déclare Hérodote, « comme on peut le remarquer en ouvrant les bestiaux qui en sont nourris ». Les Scythes sacrifiaient aussi à Vesta, à Jupiter et à sa femme, la Terre, des victimes humaines, entravées d'abord, puis étranglées et rôties. Comme le bois, chez eux, était rare, quand ils tuaient un bœuf, ils se servaient de ses os comme de combustible, faisant cuire sa chair et ses entrailles dans sa peau. Au dieu de la guerre, à Mars, les Scythes offraient en sacrifice des chevaux et la centième partie de leurs prisonniers sur une haute plate-forme où chaque tribu plantait un cimeterre de fer, qu'on arrosait du sang des victimes. Ils crevaient les yeux à leurs esclaves, qu'ils employaient à traire le lait.

Ils buvaient le sang de leurs ennemis, puis leur coupaient la tête pour la porter au roi et participer ainsi au butin. Puis ils la scalpaient par une incision à la hauteur des oreilles, pétrissaient la peau entre les mains pour l'amollir et s'en servaient comme d'une serviette : ils la suspendaient à la bride de leurs chevaux. Certains cousaient des peaux humaines comme des capes de bergers et s'en faisaient des vêtements. De la peau de la main droite, ils fabriquaient un couvercle pour leur carquois. Et la peau humaine d'un corps tout entier leur servait de couverture de cheval. Le crâne humain, scié, lavé, doré en dedans, tenait lieu de coupe,



La cavalerie sarmate. — G. G. de Rossi, Colonna Traiana. Romae. — Cl. Larousse.

Aux festins annuels donnés par leurs chefs, seuls pouvaient y boire du vin, ceux qui avaient tué des ennemis. Dans la coupe de vin, pour cimenter un contrat, les deux parties versaient leur sang, après s'être piqués avec la pointe d'une épée.

Les Scythes sont les ancêtres des Russes.

Les Sarmates seraient ceux des Polonais. Et voici ce qu'en disait un contemporain d'Hérodote, le grand médecin Hippocrate, dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux :* « Chez les Sarmates, les jeunes filles s'exercent à l'équitation, tirent de l'arc, lancent le javelot du haut de leurs chevaux et livrent bataille. Elles ne peuvent se marier qu'après avoir tué trois ennemis. Leur mamelle droite est atrophiée : dès l'enfance, leurs mères l'ont cautérisée au feu, afin de donner plus de vigueur à l'épaule et au bras droits ». Un jour, les Romains auront à se mesurer avec la cavalerie sarmate, venue au secours des Daces.

Et les chefs scythes, captifs, défileront derrière leur vainqueur, Théodose le Grand, parmi ses trophées.

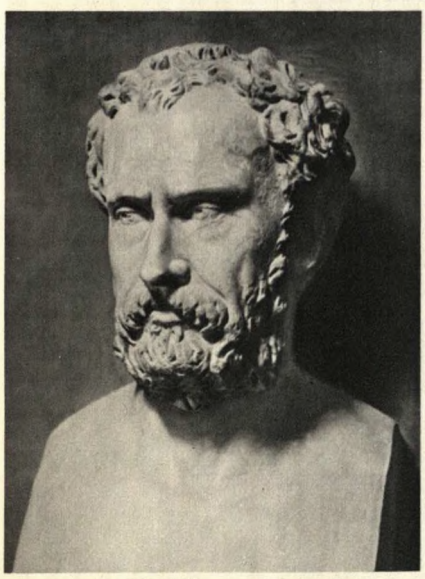


Archers de la garde du roi de Perse. Frise des Immortels. — Dieulafoy, L'Acropole de Suse. Paris, 1890.

VERS L'INDE

La retraite des Dix mille : « l'Anabase » de Xénophon (401-400 avant J.-C.). — Cyrus le Jeune, gouverneur de Lydie, n'est pas content de son sort. Il est envieux, de qui ? Il ne le dit point aux mercenaires grecs qu'il a recrutés pour de vagues opérations de police. Et l'un d'eux de s'amuser de toutes les nouveautés rencontrées en route, qu'il va lestement conter dans *l'Anabase*. Xénophon est un écrivain de race, l'élève de Socrate, l'historien de Thucydide. L'armée de Cyrus descend le long des côtes de l'Asie Mineure, par la Cilicie et la Syrie. Le Chalos (Chalib) regorge de gros poissons apprivoisés, et la Syrie foisonne de colombes, auxquelles il est interdit de faire du mal. Pourquoi ? Xénophon ne le dit pas : c'est que ces animaux étaient consacrés à Astarté, la déesse-poisson, et à sa fille Sémiramis, métamorphosée en colombe. Les villages où l'on campe appartiennent à Parysatis, que le roi de Perse lui a donnés « pour sa ceinture », comme il fait cadeau de villages à d'autres pour leur pain ou leur vin.

Quelle plaine giboyeuse était alors la Mésopotamie, que Xénophon appelle l'Arabie à l'est de l'Euphrate ! Dans une plaine immense, couverte d'absinthe, détalent des hémiones, des ânes sauvages, qui s'arrêtent pour narguer les cavaliers en chasse, puis repartent : on ne peut s'emparer de ces bêtes agiles, dont la chair est plus délicate que celle du cerf, qu'en échelonnant les chasseurs à cheval. En brusquant l'attaque, on peut attraper les outardes au moment où on les force à se lever. Mais il est impossible de saisir les autruches, qui précipitent leur course en se servant de leurs ailes comme d'une voile.



Xénophon. Buste antique. Villa Albani, Rome. — Cl. Alinari.

A Thapsaque, sur l'Euphrate, la promenade militaire tourne au drame. Cyrus fait connaître aux Grecs le but de l'expédition. Il marche contre « le Grand roi » de Perse, contre son frère Artaxerxès Mnemon, et il promet à ses troupes double solde s'il est vainqueur. On entre en Babylonie, que barre, de l'Euphrate au Tigre, le mur de Sémiramis. Avec des troupes innombrables, Artaxerxès attend l'attaque, retranché derrière un fossé, chaque nation formant une phalange, derrière des chars de guerre armés de faux. Cyrus passe à cheval sur le front de ses troupes aux chevaux bardés de fer. De rang en rang, bruit le mot d'ordre : « Zeus sauveur et la victoire ! » Enveloppé par l'immense troupeau des Perses, Cyrus pourtant va le mettre en fuite, quand il tombe, atteint sous l'œil par un javelot. C'était à Counaxa en 401.

Alors commence vers la Grèce la retraite des Dix mille. Leurs chefs, attirés traîtreusement dans un guet-apens par Tissapherne, qui prétend les ramener dans leur pays, ont été mis à mort. Le simple volontaire qu'est Xénophon prend le commandement. Avec l'autorité morale que donne la science, entouré d'ennemis, talonné par les Perses, guetté au passage par des Barbares, il conduira la retraite à travers des régions qui lui sont inconnues, en se plaçant au poste le plus dangereux, à l'arrière-garde. Il longe les remparts de Larissa (Nimroud), grande ville déserte aux remparts de 25 pieds d'épaisseur sur 100 de hauteur, qui fut la résidence d'Assurbanipal, autrement appelé Sardanapale. Une haute pyramide — où l'on trouvera de notre temps toute une bibliothèque assyrienne — sert alors de refuge à une quantité de villageois. Puis paraît une autre ville immense et abandonnée, aux murs aussi hauts que la précédente : Mespila (Kouioundjik) est une partie de Ninive, la ville de Sennachérib, qui était sur la rive gauche du Tigre, en face de la ville actuelle de Mossoul.

Arrivé dans le pays des Cardouques (Kurdes), Xénophon trouva, occupé par eux, un col où il fallait passer entre de hautes montagnes. Un prisonnier lui indiqua un chemin pour tourner l'obstacle, non sans combats. La petite armée gagne ainsi les bords du Centristes (Botan Sou), où commence l'Arménie. Situation tragique : elle a devant elle les Mardes et autres peuples qui barrent le fleuve, derrière elle les Cardouques, qui la talonnent. A l'aurore, les Grecs offrent des sacrifices, « et les entrailles furent belles dès la première victime ». Excellent présage. Chirisophe, par un gué que deux jeunes gens ont découvert, passera avec l'avant-garde et chargera les ennemis qui bordent le fleuve, pendant que l'arrière-garde, avec Xénophon, contiendra et mettra en fuite les Cardouques. L'opération réussit.

Au Téléboas (Kara), affluent de l'Euphrate oriental, les Grecs obtiennent du gouverneur de l'Arménie le passage libre, à la condition de ne rien piller. Mais ils aperçoivent des feux dans la montagne. Le gouverneur Tiribaze est en embuscade dans un défilé. On le met en fuite. Mais la neige tombe ; les Grecs meurent de faim. Heureusement, ils découvrent des habitations souterraines, fort spacieuses, où les Arméniens avaient caché leurs troupeaux, chèvres, moutons et vaches, de la volaille, du blé, de l'orge et, dans des cratères, du vin d'orge, qu'on humait avec des chalumeaux. C'était le salut. D'autres ennemis surgissent aux bords de l'Araxe, que Xénophon appelle à tort le Phase ; des Chalybes, Taoques et Phasiens, on voit les feux de bivouac. Une charge des peltastes et des hoplites grecs les met en fuite, avec une telle hâte que les fuyards jonchent le sol de leurs boucliers d'osier. Et pourtant, les Chalybes, en corselets de lin et jambarts, casque en tête, étaient de rudes guerriers, qui se servaient du long poignard passé dans leur ceinture pour couper les têtes de leurs adversaires et les promener en triomphe, en dansant. Les Grecs ne purent rien contre leurs bourgades fortifiées.

Soudain, on entend une clameur : « La mer ! la mer ! » Tout le monde de courir, en talonnant les bêtes de somme et les chevaux.

Du sommet d'une montagne, on apercevait le Pont-Euxin (la mer Noire). Tous s'embrassaient, généraux, lochages (capitaines) et soldats, les larmes aux yeux. Des pierres furent entassées pour former un autel, où furent déposés, en guise d'offrande, des peaux de bœuf, des bâtons et des boucliers pris à l'ennemi et mis en pièces. Mais les Dix mille eurent encore quelques avatars, dont un engagement avec les montagnards colques, avant d'arriver à Trapesunte (Trébizonde), colonie grecque du Pont-Euxin.

L'épopée mondiale d'Alexandre le Grand (334-323 avant J.-C.). — Dans la découverte du monde, un roi de Macédoine allait jouer un rôle immense, en ouvrant à l'Europe des perspectives infinies sur les deux autres continents. Alexandre le Grand a affirmé sa maîtrise en asservissant la péninsule balkanique, de la Grèce au Danube. Et maintenant il se pose en vengeur des Grecs, dont les Perses ont, du temps de Xerxès, insulté les rivages.



ALEXANDRE LE GRAND. BUSTE ANTIQUE. MUSÉE DU LOUVRE. — CL. ALINARI.

Darius, son adversaire, a quatre cents galères phéniciennes et chypriotes prêtes à lui barrer le passage. Qu'importe ! En 334, Alexandre le Grand franchit l'Hellespont entre Sestos et Abydos, et, dans les ruines de Troie, offre un sacrifice aux mânes d'Achille, avant d'entreprendre une autre *Iliade*. Sur les bords du Granique (Sousoughirli), une armée perse est en bataille. Alexandre la culbute et passe.

A Gordium en Bithynie (Juliopolis), ancienne capitale des rois de Phrygie, on garde dans le temple de l'Acropole le char du roi Midas, attaché d'un nœud si compliqué que l'Empire d'Asie est promis à qui le dénouera. D'un coup d'épée, Alexandre tranche le nœud gordien. Dans ce pays de prophètes, il a assuré son avenir. A la bataille d'Issus (Ajas), il écrase les troupes que le roi des Perses, Darius, commande en personne (novembre 333).

Tyr refuse d'ouvrir ses portes. Fiers d'avoir tenu tête à Nabuchodonosor, les Phéniciens sont les rois de la mer Méditerranée, où ils exploitent les mines d'or de Thasos et les pêcheries de pourpre de Cythère.

Pour neutraliser leur puissance navale, Alexandre construit une digue, longue de 15 stades, dont la photographie aérienne décèlera, de nos jours, les vestiges à travers les eaux. Un siège de sept mois le rend maître de l'orgueilleuse cité. Gaza, une des cités des Philistins, est emportée d'assaut. Les Juifs terrorisés se soumettent.

Et voilà Alexandre le Grand en Égypte, non pas dans l'Égypte souveraine des pharaons, mais dans une Égypte tributaire du roi de Perse. La population, frémissante, l'accueille en 332 comme un libérateur. Le satrape perse, Mazacès, ne réagit même pas. Le long de la branche pélusiaque du Nil, l'armée macédonienne fait une marche triomphale jusqu'à Memphis, où, dans le temple de Phtah, Alexandre reçoit la double couronne des pharaons. La consécration suprême, il va la chercher au fond de l'oasis de Syouah, dans le temple du grand dieu de Thèbes, qu'entoure le mystère de ses oracles. Cambyse, maître de l'Égypte (529-522), a donné ordre de le détruire, et son armée a péri dans les sables. Alexandre, plus habile, recherche l'investiture du dieu Amon dans le temple qu'ornent les effigies des dieux de l'Égypte : Osiris, Anubis, Mout. « M'accordes-tu de posséder le monde entier ? » demande-t-il. Et la statue du dieu ayant répondu affirmativement, le roi de Macédoine revêtit le manteau de pourpre et les cornes de bélier d'Amon, auréole quasi divine. A l'Égypte, il laissera une ville splendide qui portera son nom et où fusionneront les civilisations de la Grèce et de l'Orient. Alexandrie étendra sur le rivage son manteau en forme de chlamyde macédonienne, dont l'agrafe est l'île de Pharos, au puissant luminaire, qu'une chaussée relie à la terre.

Au printemps de 331, Alexandre le Grand, franchissant l'Euphrate à Thapsaque, enfonce, près de Ninive, dans les plaines d'Arbèles, les troupes innombrables de Darius, qui s'enfuit vers Ecbatane, capitale de la Médie, où il sera poignardé. Désormais roi de l'Asie, Alexandre incorpore les Perses dans son armée, se rend maître de l'Arie et de l'Arachosie (Khorassan et Afghanistan), érige la Bactriane en satrapie et traite la Sogdiane en vassale.

L'Inde n'est connue depuis un siècle que par les fictions du médecin grec Ctésias. En 327, Alexandre traverse l'Indus sur un pont de campagne et franchit l'Hydaspe (le Dycham), en infligeant une sanglante défaite au roi Porus qui en garde les bords avec des chars de guerre et des éléphants. Sur les rives de l'Hyphase (Bégah), il érigera des autels, hauts comme des tours, dédiés aux dieux grecs, au dieu Amon son père, à Apollon son frère et au soleil des Indes. Sur les rives du fleuve, il fonde en mémoire de sa «victoire» Nicée (Mong) et Bucéphalie (Djalalpour), à l'endroit où son fameux coursier Bucéphale a franchi le fleuve.

A l'admirable état-major qui accompagne Alexandre, sont dus, dit M. André Berthelot dans son *Asie ancienne*, les progrès de la géographie pour les régions avoisinant l'Inde. Les renseignements des éclaireurs étaient complétés par les récits des ambassadeurs accrédités par les diadoques à la cour de Palibothra (Patna), sur la rive droite du Gange.

Un satrape tente de barrer à Alexandre l'accès de la ville royale des Achéménides, Persépolis, où sont les tombeaux des rois de Perse. Mais Alexandre tourne la position et prend la ville avec



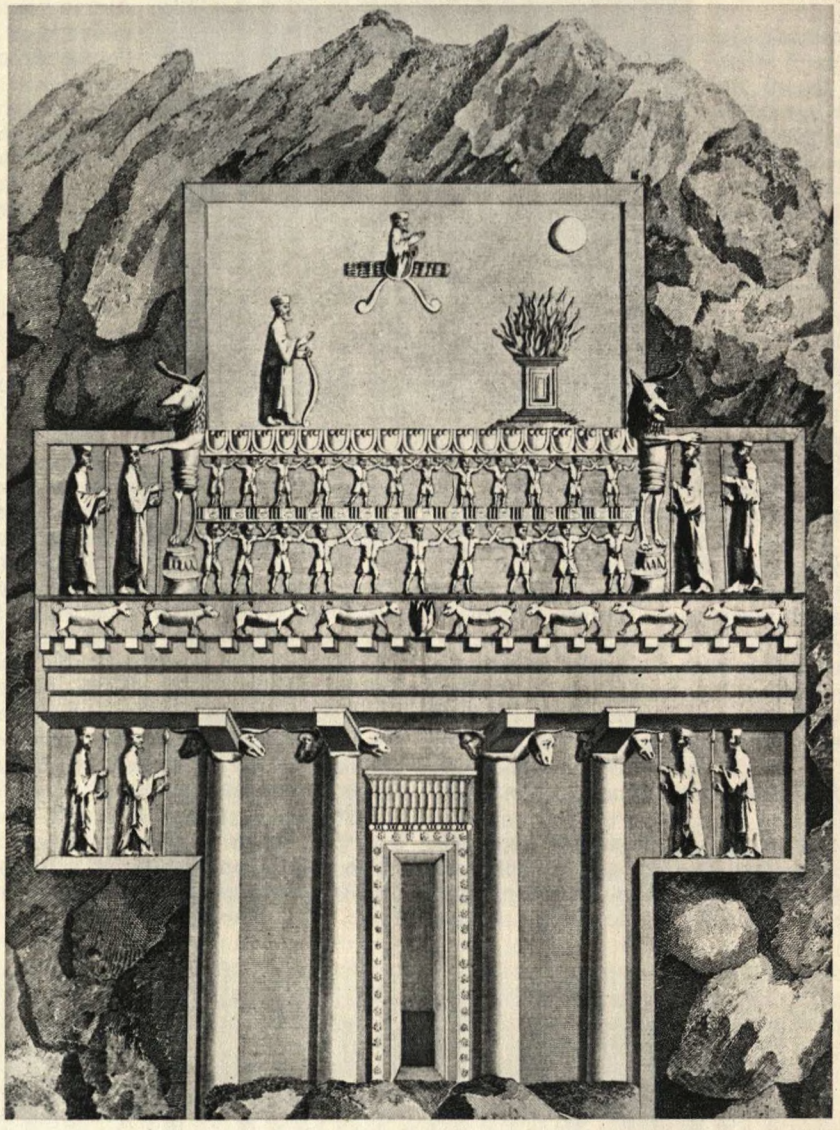
BATAILLE D'ISSUS. ALEXANDRE (À GAUCHE) MET EN DÉROUTE LES TROUPES DE DARIUS, QUI S'ENFUIT SUR UN CHAR. MOSAÏQUE DE POMPÉI. MUSÉE DE NAPLES. — CL. ANDERSON.

ses immenses trésors, puis il y met le feu, en représailles des dévastations que les Perses ont fait subir à la Grèce.

... Deux millénaires ont passé. Un Français, en 1666, le chevalier Chardin, aperçoit de magnifiques ruines disposées en demi-lune dans le flanc d'une montagne. Et en artiste, il imagine ce que fut Persépolis, comme on le fait en regardant « une belle personne que l'âge et les infirmités ont exténuée ». Un peintre, qui l'accompagne, prend le croquis de la salle du trône construite par Xerxès et du palais de Darius, des longues théories de satrapes qui apportent le tribut de leurs provinces : ivoire, plantes, parfums, peaux de léopard, vases d'or, au roi, auquel un chambellan, coiffé d'une tiare, sert de maître des cérémonies. Les Mèdes aux costumes étroits voisinent avec les Perses aux amples vêtements. Et dans la mort, les rois n'abandonnent pas leur majesté, car leurs tombeaux reflètent leur puissance.

A Pasargarde, Alexandre s'inclina devant le tombeau du grand Cyrus, figuré comme un génie ailé. Cyrus, en 538, s'était emparé de Babylone. Alexandre n'eut pas à employer la force. « La porte du ciel » de la déesse Ishtar s'ouvrit devant lui. Et son entrée fut le signal de fêtes splendides, où se célébrèrent de nombreux mariages de Macédoniens avec des femmes de l'Assyrie et de la Perse.

De l'Indus au golfe Persique, la reconnaissance militaire de Néarque (326-325 avant J.-C.). — Entrant dans la mer à l'embouchure de l'Indus, Alexandre le Grand offrit en sacrifice à Neptune de superbes présents pour le rendre favorable à l'expédition navale de Néarque. Il avait donné à ce marin crétois mission d'explorer toutes les côtes, ports, îles, golfes, villes, contrées fertiles et déserts en direction du golfe Persique. Néarque, ayant sacrifié à Jupiter Sauveur, appareilla le 20 du mois de boédromion, la onzième année d'Alexandre le Grand (2 octobre 326 avant J.-C.), lorsque les vents étésiens — les moussons — eurent cessé de souffler de la mer vers la côte.



FAÇADE D'UN TOMBEAU CREUSÉ DANS LE ROC PRÈS DE PERSÉPOLIS.
VOYAGES DU CHEVALIER CHARDIN EN PERSE (1686). ÉDITION DE PARIS, 1811.

A une belle baie au delà du cap Irus (cap Monze), il donna le nom d'Alexandre; il y relâcha en se couvrant, par un mur en pierres, contre l'attaque possible des Arabites. Dans le pays des Orites, profitant de la terreur que leur avait inspirée Léonat, lieutenant d'Alexandre, Néarque répara sa flotte éprouvée par la tempête. A 500 stades de là, les Orites bordaient le rivage, armés de longues lances à la pointe durcie par le feu. De la flotte on les cribla de flèches, pendant que les Macédoniens, sautant par-dessus bord, se formaient en phalange, chargeaient et mettaient en fuite les bravaches. Les traînards, faits prisonniers, étaient des gens velus, aux ongles longs et assez durs pour déchirer les chairs et couper le bois.

Plus loin, dans le pays des Gédrosiens (Mekran), les Ichthyophages, « les mangeurs de poisson », avaient si peu de pâturages qu'ils nourrissaient de poisson, de même qu'eux, les brebis. Les vivres s'épuisaient. Pour s'en procurer, Néarque recourut à un stratagème. S'avançant avec un seul vaisseau vers une ville forte, il fut reçu en ami par les habitants qui lui offrirent des thons cuits au four, des gâteaux et des dattes. Laissant deux archers à la garde de la porte, il monta sur la muraille et lança un signal. Le reste de la flotte surgit : et comme les habitants couraient aux armes, les Macédoniens les devancèrent en occupant la ville. Sommés de livrer leur blé, les habitants s'exécutèrent en remettant aux patrouilles, chargées de fouiller les maisons, de la farine de poisson qui leur servait de pain.

A une nouvelle relâche, on ne trouva, pour apaiser la faim, que des pousses de palmier et des chameaux. La côte des Ichthyophages, qu'on avait longée, s'étendait sur 10 000 stades (de 600 pieds grecs). On n'y vivait que de la mer, de poissons pêchés avec de grands filets longs de 2 stades, de crabes, d'huîtres et de coquillages en abondance. Les ossements des baleines échouées servaient de poutres pour les maisons.

Et soudain, l'eau jaillit en trombe au-dessus de la mer, à l'effroi des matelots, qui laissent tomber leurs rames. C'est une bande de grands cétacés qui se jouent en soufflant de leurs évents. Sur l'ordre de Néarque, les matelots tournent vers eux la proue des galères, et en criant à tue-tête, en sonnant de la trompette, en fouaillant l'eau de leurs rames, foncent sur les baleines, qui plongent aussitôt, effarées à leur tour. Au large était une île déserte, où une Néréide, disaient les matelots, attirait les hommes pour les métamorphoser en poissons.

Sous la conduite d'un pilote gédrosien, la flotte gagna la Carmanie (Kerman), à l'entrée du golfe Persique, qu'on appelait aussi, mais à tort, la mer Rouge. Les femmes s'y tressaient des couronnes de myrtes. Le soir du jour où l'on avait quitté Neoptana (Bender-Ibrahim), la flotte entrait dans le fleuve Anamis (Ibrahim), où Néarque tira à terre ses vaisseaux, en les couvrant d'un double retranchement. Il avait appris d'un homme vêtu d'une chlamyde, qui était un éclaireur grec, que le camp d'Alexandre était à cinq journées de là. Néarque et son second, Archias, se mirent en route; émaciés par la dureté du voyage, les vêtements en lambeaux, ils eurent peine à se faire reconnaître par des messagers d'Alexandre, qui les accueillit les larmes aux yeux, les prenant pour des naufragés : « Comment ont péri, dites-le-moi, ma flotte et mon armée? — Votre flotte est sauve ainsi que votre armée, et nous venons vous l'annoncer. — Par le Jupiter de la Grèce et le Jupiter Amon de la Libye, s'écria Alexandre, vous m'avez causé plus de joie que m'en aurait donnée la conquête de toute l'Asie. »

Reconduit à son bord avec une faible escorte qui eut à livrer bataille aux indigènes, Néarque acheva l'exploration de la Carmanie, dont la côte se développait sur 3 700 stades; il reconnut les îles d'Organa (Ormuz), d'Oaracta (Arek) et de Catée (Keish). Dans cette dernière île on apercevait des troupeaux de brebis et de chèvres sauvages, que les peuples voisins avaient consacrées à Mercure et à Vénus.

Sur 4 400 stades, Néarque reconnut les côtes de la Perse, notant ports et îles. A une zone sablonneuse, brûlée par la chaleur, succéda



ALEXANDRE LE GRAND FAIT TRAINER LE CADAVRE SUPPLICIÉ DE BETIS, DÉFENSEUR DE GAZA

« Histoires du Grant Alexandre », traduites de Quinte-Curce. Manuscrit enluminé en 1470 par Loyset Lyédet pour Charles le Téméraire. Bibliothèque Nationale. Manuscrits.

un pays couvert de gras pâturages, aux coteaux plantés de vignes, aux jardins ombragés, pour finir, dans le nord, par une zone froide et couverte de neige. De la Perse, on passait dans la Susiane. Des pieux indiquant les bas-fonds balisaient le chenal où la flotte s'engagea près de l'île de Leucade. Après avoir remonté l'Euphrate pendant 3 300 stades, Néarque atteignit Babylone.

Les « filles » d'Alexandre. — Alexandre venait de s'entretenir avec Néarque, quand, peu après un festin, la fièvre le prit, que des bains répétés ne purent vaincre. De retour au palais de Babylone, après avoir assisté à des sacrifices, il permit à ses soldats de défiler un à un pour un dernier adieu. Et dans la soirée du 28 desius (19 août 323 avant J.-C.), il expirait. Transporté à Alexandrie d'Égypte dans un cercueil d'or, il fut déposé par Ptolémée dans une bière en verre.

« L'homme aux deux cornes », — des médailles le montrent coiffé de deux cornes de bélier, — entrait à la fois dans l'histoire et dans la légende. La géographie du monde s'enrichissait, grâce à lui, d'une foule de connaissances. De nombreuses villes, ses « filles », se paraient de son nom : Alexandrie d'Égypte, Alexandrette, au fond d'un golfe d'Asie Mineure; Alexandrie d'Arie, qui deviendra Hérat; Alexandrie d'Arachosie, aujourd'hui Kandahar; Alexandrie du Caucase, Alexandrie de Mergiane ou Merv, Alexandrie Eschaté, qui est Khodjent, dans le Turkestan.

D'une ville à l'autre, des arpenteurs, des « hématistes », avaient mesuré les distances et tracé des routes. Et c'est ainsi que la carte de Castorius, connue sous le nom de *table de Peutinger*, qui reflète la grande carte de l'Empire romain, est tout entière inspirée, pour l'Asie, de l'épopée d'Alexandre. A Pompéi, une magnifique mosaïque consacre sa victoire sur Darius, dont elle donne un saisissant portrait d'homme traqué. Et c'est un motif dont se saisira la céramique romaine pour décorer les vases précieux.

Alors que les relations furent interrompues, à partir de Dioclétien, entre la Méditerranée et l'Orient, un pèlerin chinois, Fa-Hien, trouvera encore, au Ve siècle de notre ère, l'école hellénistique en pleine activité à Hadda, dans l'Afghanistan actuel. Un autre Chinois, Hiuang-Tsang, deux siècles plus tard, n'y trouva plus que ruines. Les Huns avaient passé là. Pour exhumer le passé, il fallut les fouilles d'une délégation archéologique dirigée par M. Barthoux. Parmi les sculptures sorties de terre était un génie aux fleurs, qui reproduisait les traits d'Alexandre le Grand.



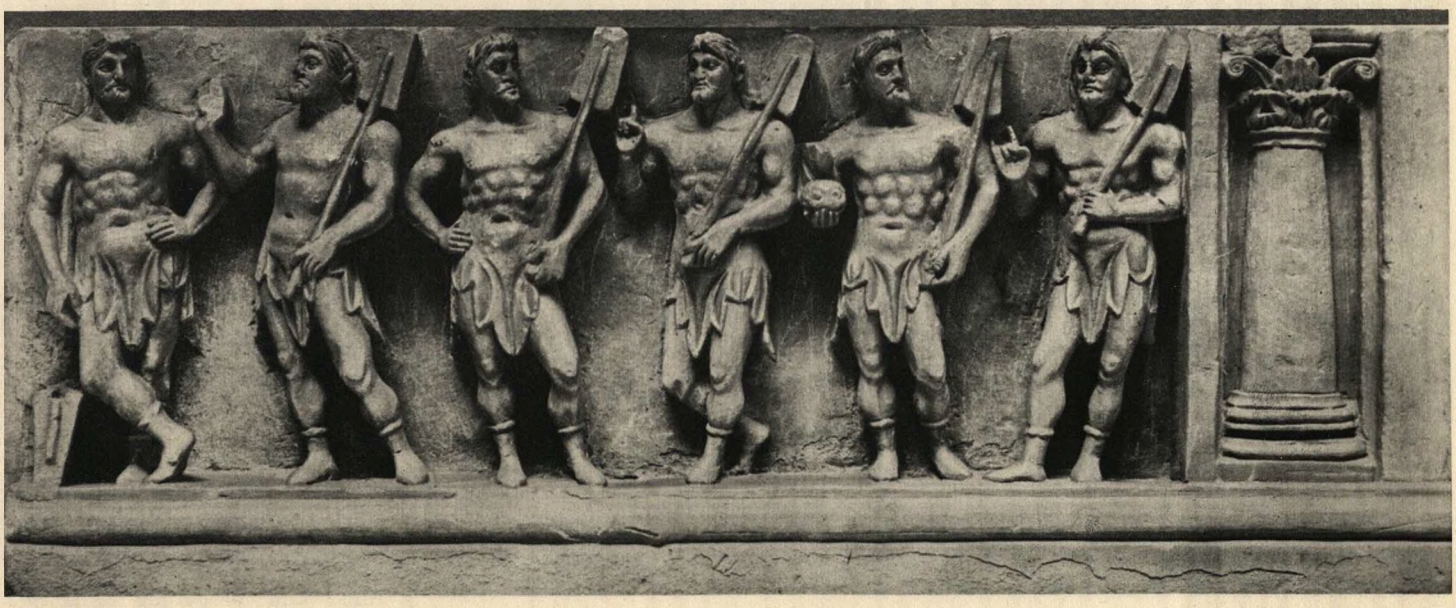
GÉNIE AUX FLEURS, D'INFLUENCE GRÉCO-ROMAINE, TROUVÉ À HADDA (AFGHANISTAN) ET PERSONNIFIANT ALEXANDRE LE GRAND. FOUILLES DE J. BARTHOUX. MUSÉE GUIMET. PARIS.

... Au carrefour de la grande route qui joint l'Inde à l'Asie centrale et à l'Asie d'Occident, des ruines sont sorties de terre, non loin de Peschawar. Là fut Taxila, une des villes de l'Inde colonisées par les Grecs. Apollonius de Tyane, qui la visita vers l'an 44 de notre ère, la trouva fortifiée selon le modèle des villes grecques. Il admira la magnifique architecture de son palais et l'ordonnance du temple du Soleil. Cunningham, qui déblaya, en 1863, les fondations du temple à Jandiâl, fut frappé de sa similitude avec les temples périptères des Grecs : péristyle à colonnes, porche ou pronaos, sanctuaire ou naos, arrière-pièce ou opisthodomos, évoquaient le Parthénon d'Athènes ou le sanctuaire d'Artémis à Éphèse. Un buste de Dionysos, coupe en main, complétait l'illusion.

Si l'art grec pénétra ainsi dans l'Inde, l'honneur en revient à Alexandre. Aussi a-t-il laissé partout, en Bactriane, en Sogdiane, en Arachosie, en Surastène (Goudjerat hindou), à Alexandrie de Mergiane (Merv), un souvenir tel qu'autour des cimes et des plateaux glacés de l'Himalaya et du Pamir, aux confins du monde iranien et indien, c'est de lui que prétendent descendre les chefs et les gens de haut lignage.

En Occident, la « légende d'Alexandre » eut un tel succès qu'elle se transmit pendant des siècles. C'est que le roi de Macédoine réalisait le type du chevalier. Il avait traité avec honneur la mère et l'épouse de Darius et châtié le lâche qui avait trahi son maître. Ses faits d'armes, figurés dans de charmantes miniatures d'un manuscrit de Charles le Téméraire, servirent de thème, en 1586, à la conversation de Russes et de Français à Arkhangelsk, dans la mer Blanche!

L'éperon d'un navire de Gadès (Cadix) est trouvé dans la mer Érythrée [océan Indien] (117 avant J.-C.). — Cyzique, un siècle et demi avant notre ère, était une des plus riches villes d'Asie Mineure. Elle a passé à l'histoire grâce aux voyages d'un de ses fils, Eudoxe. Eudoxe de Cyzique était à Alexandrie pour assister à ces jeux dont Pindare a immortalisé le souvenir, quand on y apprit le naufrage, dans la mer Rouge, d'un navire dont le



FRISE D'UN STOUPA, ART GRÉCO-BOUDDHIQUE DU GANDHARA, ÉVOQUANT L'IMAGE DE SOLDATS ROMAINS AU TRAVAIL. BRITISH MUSEUM.

seul survivant offrait de guider les Égyptiens dans sa patrie, l'Inde. Eudoxe fut du voyage, étant de ces Grecs passionnés d'aventure, comme l'avaient été au siècle précédent Timosthènes, Ariston, Satyros, qui avaient été à la découverte de la côte arabique. Il rapporta — mais Strabon se montre sceptique, et bien à tort — de ces pierres précieuses que charrient les rivières du Dekkan et d'autres « concrétions aqueuses analogues à nos cristaux », qu'on retire du sein de la terre. En 117 avant J.-C., au cours d'un second voyage, Eudoxe fut porté par les vents (par la mousson), au retour, « vers la côte qui s'étend au-dessus de l'Éthiopie ». Il revint avec un objet des plus curieux : l'éperon à tête de cheval d'un navire que les marins d'Alexandrie déclarèrent appartenir au port de Gadès, à Cadix. L'un d'eux ajouta que c'était l'éperon de l'un des bâtiments qui s'étaient aventurés au delà du Lixus et dont on n'avait plus de nouvelles. Ainsi l'Océan communiquait avec la mer des Indes.

C'était la confirmation du périple entrepris du temps de Néchao et qu'avait cherché à renouveler l'Achéménide Sataspès, condamné pour viol par Xerxès (485-472) à faire, par les Colonnes d'Hercule, le tour de l'Afrique. Sataspès doubla le cap Soloïs, descendit au midi pendant plusieurs mois, aperçut de petits hommes vêtus de feuilles de palmier qui s'enfuyaient vers des montagnes. Mais, arrêté par les calmes, il rebroussa chemin et, faute d'avoir bouclé le continent, il fut supplicié.

Eudoxe, intrigué par l'aventure des marins de Gadès, se rendit chez eux, embarqua musiciens, médecins et artisans, et descendit vers la Maurétanie, où il échangea ses vaisseaux contre une pentécontore à cinquante rames, pour continuer sa route vers le pays des Éthiopiens. Ayant reconnu une île fertile, il revint en Maurétanie se pourvoir de graines et d'instruments agricoles pour s'y établir. Là s'arrêtait le témoignage auriculaire de Poseidonios d'Apamée, que recueillit Strabon.

Un livre de bord grec du Ier siècle : le périple de la mer Érythrée. — Au « Blanc Village », Leuké-Komé, de la mer Rouge, un centurion était préposé à la perception des droits de douane, lors d'un *périple de la mer Érythrée*, exécuté vers l'an 60 de notre ère et relaté dans un livre de bord écrit en grec, qui expose admirablement le mécanisme commercial de la mer Rouge, du golfe Persique et des mers de l'Inde. Depuis le temps de Ptolémée Philadelphe, depuis qu'il avait joint le Nil à la mer Rouge au IIIe siècle avant notre ère par le canal des Deux-Mers, l'Égypte était devenue le centre commercial du monde.

Ptolémée Philadelphe avait couvert de ports la mer Vermeille : Arsinoé (Suez), ainsi appelé du nom de sa femme; Philotera, du nom de sa sœur; Ptolémaïs, du sien propre; Bérénice, du nom de sa mère. A Myos-Hormos (Ras Abou-Shar) aboutissait la route du porphyre; à Philotera (Safaga), celle du granit gris; à Adulis (Massaouah), celle de l'ivoire, qui venait du plateau de Coloé et d'Axoum en Éthiopie.

L'auteur du périple dresse soigneusement le tableau de la balance commerciale de l'Égypte. Aux exportations, figurent l'ivoire, l'écaille de tortue provenant des îles Alalaei (Dahlak), qui couvraient Adulis; les draps d'Arsinoé, les agates de Diospolis (Thèbes), la corne de rhinocéros, l'obsidienne, les étoffes tissées le long du Nil. Les importations comprennent les vins de Laodicée et d'Italie, le coton de l'Inde, le fer et l'acier, les bracelets et les anneaux de cuivre pour les femmes, les flèches et les épieux pour les chasseurs, la vaisselle d'or et d'argent pour les rois, les costumes militaires pour les guerriers.

Mais il faut compter avec les pirates de la mer Rouge. Le long des côtes de l'Arabie, les riverains, villageois ou nomades, pillent les navires et vendent comme esclaves les naufragés; car la côte, privée de ports et bordée d'écueils, est fertile en sinistres. Au delà, le long des côtes de Rhapta (Zanzibar), les pirates, tous de haute stature, ont dans chaque place un chef particulier.

Au-delà du cap des Aromates (Gardafui), s'échangent dans des marchés forains le riz, le beurre fondu, le sésame, le sucre. De l'autre côté du Bab-el-Mandeb, Eudaemon-Arabia (Aden) offre un bon mouillage, d'où son nom. Au marché de Muza (Moka), au sud de l'Arabie, se vendent des habits de pourpre, des vêtements arabes brodés d'or, des mousselines, des chevaux et des mules pour les chefs, du blé, du vin, du safran, de l'albâtre et de la myrrhe. Vers Sabbatha (Shabwa), capitale du pays de l'encens, vis-à-vis de deux îles désertes, s'acheminent des caravanes de chameaux chargés de cette précieuse denrée, indispensable à tous les cultes, l'encens, dont il se fait un grand commerce avec la Perse, l'Égypte et la Scythie.

Au large, l'île Dioscorida (Socotora), peuplée d'Arabes, d'Indiens et de Grecs, infestée de crocodiles et de serpents, n'a comme ressources que des tortues, de grands lézards comestibles et du cinabre. Tout autre est Ommana (Oman), la ville commerçante où se négocient le cuivre, le santal et l'ébène de Perse; ou Barbaricum (Bandar), qui expédie vers Minnagara, capitale de la Scythie, topaze, corail, verrerie, vaisselle d'or et d'argent et qui fournit à l'exportation nard, turquoise, lapis-lazuli et étoffes de coton. Au sud, en Surastène, riche contrée de l'Inde, où l'on voit des vestiges de l'expédition d'Alexandre, on cultive le riz et le sésame et l'on élève de nombreux troupeaux. Le périple énumère ensuite une foule de ports dans une contrée très populeuse : Paethana (Paithân, sur le Godâveri), Suppara (Sopâra, au nord de Bombay), Muziris au royaume de Cerobothra (le royaume tamoul de Cherapoutra),... où arrivent de grands navires chargés de topaze, de cuivre, d'étain, de réalgar et d'orpiment, qui emportent, en retour, du poivre, du bétel, des perles, de l'ivoire, des diamants et des saphirs. La meilleure saison pour y arriver d'Égypte est le mois d'épiphi, juillet, au moment de la mousson.

Près du cap Comari (Comorin), vivent des hommes voués au célibat et consacrés au culte (de Bouddha) pour toute leur vie. A Colchi (Kolkai), des criminels sont employés à la pêche des perles. Laissant derrière soi la Taprobane (Ceylan), on monte vers la terre sainte de l'Inde, Dosarene (Orissa), et vers des régions peuplées de barbares, « Têtes de cheval » et « Longues têtes » anthropophages. Et on atteint le Gange; non loin sont des mines d'or.

Dans le nord est le pays de This (la Chine), où il y a une grande ville, Thinae (Si-gnan-fou), et que des températures excessives rendent difficile d'accès. De là arrivent chaque année, avec femmes et enfants, des caravanes de marchands de bétel à la figure plate et au naturel paisible. De roseaux, ils extraient les nervures, et des feuilles ils forment des boulettes (de bétel) de trois qualités différentes, fort prisées dans l'Inde. Au-delà de This, il y a des pays si froids qu'on n'a pu les explorer.

Ainsi finit le périple de la mer Érythrée.



PAYSAGE ET PRODUITS DE L'INDE. — LINSCHOTEN, NAVIGATIO. HAGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.

L'EMPIRE ROMAIN

La conquête du bassin méditerranéen. — La grandeur de Rome date de la chute de Carthage, qui exerça longtemps sa suprématie dans le bassin occidental de la Méditerranée. La lutte est acharnée. Elle dure de 268 à 147, avec de courts entr'actes. Lors de la première guerre punique, les Carthaginois sont chassés de Sicile ; lors de la seconde, Annibal remporte de retentissantes victoires en Espagne et en Italie : mais, vainqueur à Cannes, il succombe à Zama, et toute la flotte carthaginoise, pour garantir dans l'avenir la paix, est livrée en 201 aux Romains. Carthage se relève peu à peu de son abaissement. Attaquée par Masinissa, allié des Romains, elle invoque l'intervention de Rome pour imposer la paix à son agresseur numide. Une armée romaine, ainsi mandée, débarque en Afrique, mais pour sommer les Carthaginois d'évacuer leur ville ; surpris, les Carthaginois livrent une lutte désespérée, avant de s'ensevelir, en 147, sous des ruines. Maisons, temples, édifices furent rasés par Scipion l'Africain, qui accomplit ainsi sa terrible menace : *Delenda quoque Carthago*. L'Afrique devenait une province romaine, qui s'agrandit, en l'an 30, de l'Égypte, restée pendant trois siècles, depuis la conquête d'Alexandre, sous la domination des Ptolémées. Cléopâtre fut la dernière souveraine de l'Égypte. Son suicide tragique, mordue par un aspic, défraya pendant des siècles la légende, non moins que l'épopée d'Annibal.



LE COURONNEMENT D'ARIADNE : MOSAÏQUE ROMAINE DE CARTHAGE. — FONDATION PIOT, MONUMENTS PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS. PARIS, 1924. — CL. LAROUSSE.

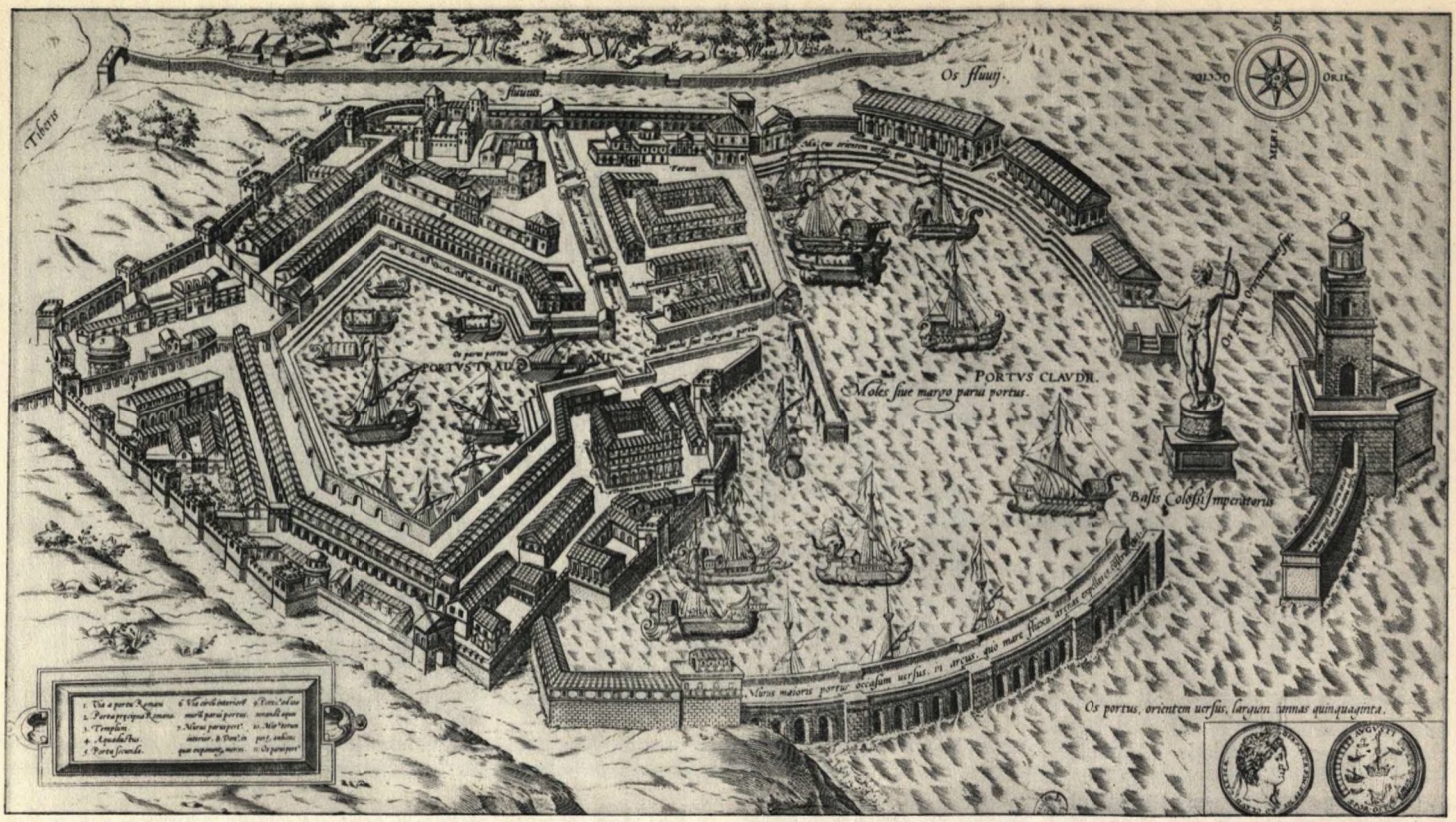
Sur les ruines de Carthage, Rome marqua son empreinte par des constructions nouvelles : telle mosaïque, le couronnement d'Ariadne, symbolise cette prise de possession. Des temples dédiés aux dieux de Rome surgirent de toutes parts dans l'Afrique du Nord, où les temples de Dougga, en Tunisie, de Djemila, en Algérie..., dressent encore leurs colonnes. Des villes entières s'élevèrent pour abriter les garnisons romaines : telle Volubilis, qui est la Pompéi du Maroc, comme Tébessa est celle de l'Algérie.

La Méditerranée orientale était de même soumise aux aigles romaines : dans l'antique Ancyre, qui est devenue, sous le nom d'Ankara, la capitale de la Turquie, le temple d'Auguste dresse encore ses murs.

L'année où succomba Carthage, la Grèce devenait une province romaine, ainsi que la Macédoine, dont les rois, depuis un demi-siècle, avaient eu l'imprudence de braver Rome. Le roi du Pont, Mithridate, bientôt renforcé par le roi d'Arménie, Tigrane, souleva les Asiatiques contre la formidable puissance de l'Occident. Plusieurs campagnes furent nécessaires pour le vaincre ; pour ne pas tomber aux mains de ses adversaires, le fugitif, réfugié au nord du Caucase, se donna la mort (63 avant J.-C.). Et



VUE GÉNÉRALE DES RUINES ROMAINES DE DJEMILA, PROVINCE DE CONSTANTINE (ALGÉRIE).



LE PORT ROMAIN D'OSTIE. — BRAUN, URBIUM PRAECIPUARUM LIBER. COLONIAE, 1581. — CL. LAROUSSE.

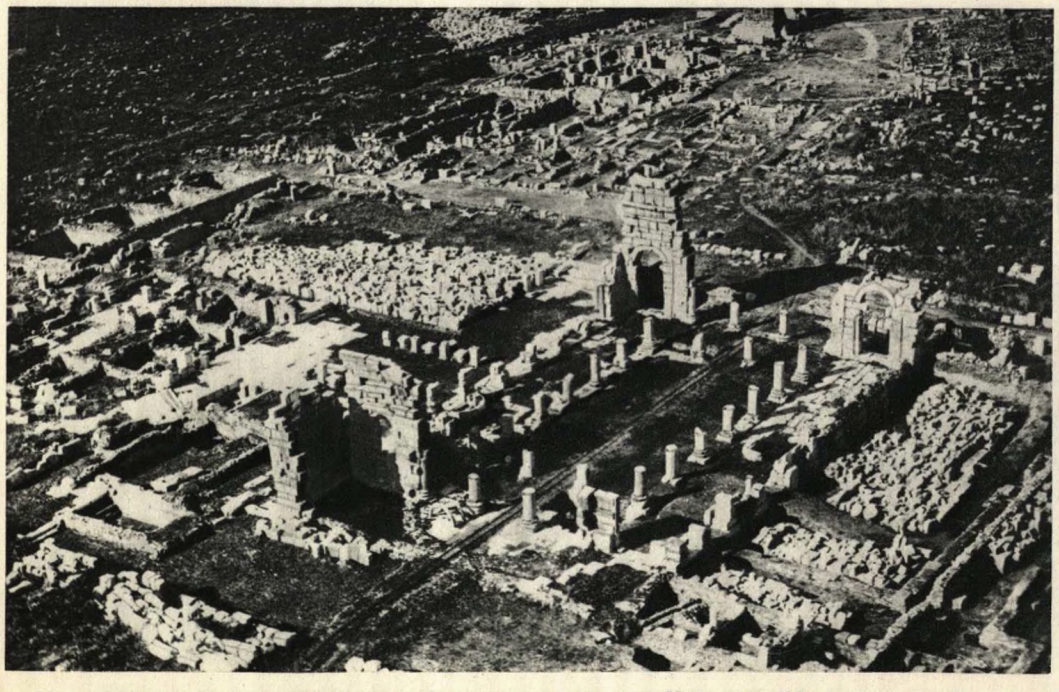
l'Asie Mineure fut répartie en provinces romaines : Asie, Cilicie, Bithynie, Syrie, Judée, tandis que le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie et la Paphlagonie étaient traités en États vassaux.

Les galères, sorties du port d'Ostie, promenaient triomphalement partout les aigles impériales. Rome devenait la capitale du monde. « Je l'ai trouvée bâtie en briques; je l'ai laissée construite en marbre », pourra dire Auguste.

Assurés, par la possession de Carthage, de la prépondérance économique dans l'Afrique du Nord, les Romains traitèrent en vassaux les rois indigènes : Juba, roi de Numidie, et Bagud, roi de Maurétanie, qui allèrent jusqu'à adopter dans leurs monnaies la frappe romaine avec une légende latine. Chargé par Auguste, en l'an 19, de soumettre les tribus de l'intérieur, Lucius Cornelius Balbus pénétra jusqu'au pays des Garamantes (Djerma dans le Fezzan) et jusqu'à Cidamus (Ghadamès), où il subsiste des ruines romaines. Sous le règne de Néron, c'était vers les sources du Nil que partaient en exploration deux centurions.

La Judée venant à s'agiter, Vespasien envoya, pour réprimer l'insurrection, son fils Titus, en l'an 70. Il ne fallut pas moins de cinq mois au jeune prince pour triompher de la résistance des Juifs enfermés dans Jérusalem. Le feu mis au temple où, depuis des siècles, s'entassaient des trésors, n'épargna que les objets du culte réservés pour le défilé triomphal. Sur l'arc de triomphe de Titus sont sculptées les dépouilles du temple de Jérusalem : le chandelier à sept branches, la table des pains de propitiation, les trompettes sacrées. Le temple d'Onias, que les Juifs avaient près de Memphis, fut fermé. Il se trouvait dans ce district de « la ville du Soleil », Héliopolis, où vécut Joseph et où eut lieu le repos de la Sainte Famille.

En Europe, la lutte qu'avait eue à soutenir Rome pour établir sa suprématie avait été autrement dure, d'autant que la conquête allait souvent de pair avec la découverte de régions qui lui étaient inconnues.



VUE GÉNÉRALE AÉRIENNE DES RUINES DE LA VILLE ROMAINE DE VOLUBILIS (MAROC). — CL. FLANDRIN.

Les Gaulois. Découverte et conquête de la Gaule par Jules César (58-51 avant J.-C.). — S'il était en Occident un peuple guerrier, passionné d'aventures, toujours prêt à tirer l'épée, c'était bien la nation de nos ancêtres, les Gaulois. L'un de leurs chefs, Brennus, avait tenté d'enlever le trésor de Delphes, où villes et princes déposaient leurs richesses. L'an d'après, en 278 avant notre ère, c'était en Asie Mineure que les Gaulois se portaient au secours du roi de Bithynie, Nicomède; la victoire leur valut le don d'une contrée, baptisée, de leur nom, la Galatie. Ancyre en fut la capitale. On y parlait encore, au temps de saint Jérôme, la langue des Gaulois.

En Égypte, 4000 Gaulois, engagés comme mercenaires, se révoltèrent contre le pharaon, qu'ils



Arc de triomphe de Titus.



Défilé des dépouilles du temple de Jérusalem. Détail de l'arc de triomphe de Titus.
J. J. de Rubeis, Veteres arcus augustorum. Romae, 1690. — Cl. Larousse.



SACRIFICE D'UN TAUREAU AVANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE DES ROMAINS.
G. G. DE ROSSI, COLONNA TRAIANA. ROMAE. — CL. LAROUSSE.

firent trembler. Rome ne fut sauvée de leur coup de main que par l'alarme donnée par les oies du Capitole. Plusieurs de leurs tribus, Boii, Lingones, Senones, avaient occupé la vallée du Pô, des Alpes à la mer.

C'est alors que vint, de Rome, une violente réaction. En onze campagnes, de 201 à 191, après avoir débuté chaque fois par un sacrifice aux dieux, les Romains soumirent la Gaule cisalpine de la vallée du Pô. A la requête des Grecs de Marseille, ils commencèrent à s'infiltrer dans la Gaule transalpine en attaquant Allobroges et Ligures. En 121, la vallée du Rhône devenait Provincia Romana, « la Provence ». En 58 avant notre ère, l'invasion de la Gaule chevelue commençait. L'armée romaine était conduite par un chef énergique, Jules César, qui devait donner, dans ses *Commentaires*, une excellente description de la Gaule, découverte par lui au fur et à mesure de ses opérations militaires. Écoutons-le :

En Gaule, il y a deux classes privilégiées, les druides et les chevaliers. Interprètes des doctrines religieuses, les druides connaissent de presque toutes les contestations et dispensent les récompenses et les peines. Qui ne se soumet pas à leur décision est frappé d'interdit. Ne pouvant plus assister aux sacrifices, il est mis au rang des criminels et tout le monde s'en éloigne. Les druides ont un chef suprême, élu par ses pairs, non parfois sans qu'on recoure aux armes, s'il y a des candidats ayant des titres égaux. Chaque année, ils s'assemblent, pour trancher les différends entre tribus diverses, au point central de toute la Gaule, qui se trouve sur la frontière des Carnutes (pays de Chartres). Et César était bien renseigné ; c'était là que les druides, le sixième jour de la lune qui commençait l'année, coupaient avec leurs faucilles d'or le gui de l'an neuf.

Exempts du service militaire et de toute espèce d'impôts, les druides attirent par de si grands privilèges beaucoup de Gaulois, qui, au reste, viennent s'instruire près d'eux. L'initiation druidique consiste à apprendre par cœur un grand nombre de vers, qu'on ne confie point à l'écriture, alors que, dans les affaires publiques ou privées, on recourt aux lettres grecques. Ainsi cette science sacrée reste-t-elle hermétique : elle consiste à étudier le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la transmigration des âmes, qui passent d'un corps à un autre, mais ne périssent pas, croyance singulièrement propre à inspirer le courage et mépriser la mort.



UN DIEU GAULOIS : MERCURE PANTHÉE.
MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.
CL. ARCH. PHOT.

Les chevaliers, seconde classe privilégiée des Gaulois, prennent tous part à la guerre, à la tête d'un nombre de serviteurs et de clients proportionné à leur puissance. Le reste de la population, accablé de dettes et d'impôts, se livre en servitude à ces nobles, qui exercent les droits des maîtres sur les esclaves.

Toute la nation gauloise est très superstitieuse. Guerriers et malades immolent des victimes humaines et ont recours, pour ce sacrifice, aux druides, afin de racheter leur vie par celle d'un autre. Parfois, ils remplissent d'hommes vivants un immense mannequin d'osier, auquel ils mettent le feu.

César, au reste, devait abattre près de Marseille un bois sacré des druides, dont Lucain fait une description affreuse : « Les branches entrelacées, écartant les rayons du jour, enfermaient, sous leurs épaisses ramures, de froides ombres. Elles cachaient un culte barbare et d'horribles sacrifices. Les autels, les arbres dégouttaient de sang humain. Des sources sombres versaient une onde impure. Les mornes statues des dieux, ébauches grossières, étaient faites de troncs informes. »



SACRIFICE HUMAIN AVANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE DES GAULOIS.
VASE D'ARGENT DE GUNDESTRUP (DANEMARK). — A. BERTRAND, NOS ORIGINES. LA RELIGION DES GAULOIS. PARIS, 1897.

Les dieux qu'ils honorent, poursuivait César, sont d'abord (*Teutatès*) Mercure, l'inventeur des arts, le guide du voyageur, le dieu du commerce ; (*Belen*) Apollon, l'Esculape des malades ; Minerve, la déesse de l'industrie et des arts ; (*Tarann*) Jupiter, le maître du ciel ; (*Hesus*) Mars, à qui ils font vœu de consacrer, au retour des combats, les dépouilles de l'ennemi. Le butin est entassé dans des lieux consacrés, où, en certaines villes, il forme des monceaux de dépouilles.

Issus de Pluton, selon la tradition druidique, les Gaulois mesurent le temps, non par le nombre des jours, mais par celui des nuits. Ils ne tolè-



DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE ROMAINE AVEC SES MUNITIONS. — G. G. DE ROSSI. COLONNA TRAIANA. ROMAE — CL. LAROUSSE.

rent pas que leurs enfants les abordent en public avant l'âge de porter les armes. Ils ont sur eux, comme sur leurs femmes, droit de vie et de mort. Leurs funérailles sont magnifiques et somptueuses. On jette dans le bûcher tout ce qui a été cher au défunt, même les animaux. Et il y a peu de temps encore, ajoute César, on y précipitait aussi ses esclaves et ses clients.

Prompts et ardents à prendre les armes, les Gaulois manquent de constance pour en supporter les revers. Mobiles dans leurs résolutions et avides de nouveauté, ils obligent les voyageurs à s'arrêter chez eux, pour les interroger. Dans les villes, on s'attroupe autour des marchands pour leur demander d'où ils viennent et ce qu'ils ont appris. C'est d'après l'impression produite par ces bruits qu'ils décident souvent, à leur dam, les affaires les plus importantes. — « A beau mentir qui vient de loin », dira plus tard le proverbe.

Mais de l'aveu de César comme des écrivains de Rome, la Gaule était « la terre où l'on n'éprouve point la terreur de la mort ». « Presque sans armes, écrivait Pausanias en rassemblant les souvenirs qu'ils avaient laissés en Grèce, tout percés de coups d'épée, ils ne lâchaient point prise; on les voyait arracher de leurs blessures le dard qui les atteignait, pour en frapper quelque Grec ». A Cannes, en l'an 217, ils avaient jeté bas tunique et saie, pour combattre nus jusqu'à la ceinture.

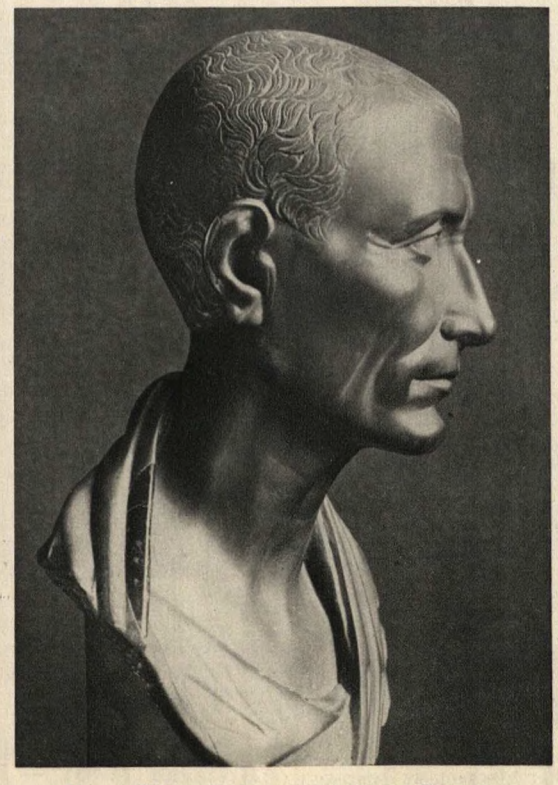
Est-ce un sacrifice sanglant au début d'une campagne que la scène figurée sur un vase d'argent de Gundestrup (Jutland), que Sophus Müller estime être gaulois, et que Alexandre Bertrand pense être kimro-belge. Un sacrificateur plonge la victime humaine dans un grand récipient, cependant que défilent des cavaliers aux casques ornés de cornes ou d'un sanglier, et des fantassins avec leur musique : un dragon à tête de bélier leur sert d'enseigne.

« Le Gaulois est soldat à tout âge, écrivait Ammien Marcellin. Jeunes, vieux courent au combat avec la même ardeur; et il n'est rien que ne puissent braver ces corps endurcis par un climat rigoureux et par un constant exercice. L'habitude locale, en Italie, de s'amputer le pouce pour échapper au service militaire, et l'épithète de poltron qui en dérive, sont choses inconnues chez eux. L'ivresse, cette frénésie volontaire, comme l'a définie Platon, y est l'état habituel de bon nombre d'individus de la basse classe, qui ne font qu'errer çà et là dans un abrutissement complet ».

Tels étaient les adversaires avec lesquels allaient se mesurer les redoutables légionnaires de Rome.

Si elles avaient accepté en 57 l'amitié des Romains, les peuplades maritimes d'Armorique : Veneti, Unelli, Curiosolitae, Osismii, Aulerci, Redones, n'entendaient pas être leurs tributaires. Elles avaient leurs *oppida* sur des promontoires avancés, coupés à la gorge par un profond fossé, inaccessibles aux piétons pendant la pleine mer et aux navires à marée basse. Les Venètes, dont Vannes perpétue le nom, furent les premiers engagés dans la bataille.

Guidés par les navires de leurs alliés, Pictons et Santons — qui seront plus tard les Poitevins et les Saintongeais, — les Romains débordent la « frontière » namnète d'Icoranda (Guérande) et doublent les petites îles qui ont conservé dans leurs noms le parfum celtique : Houat, « la cane »; Haédic, « le caneton »; mais alors, de l'essaim des îles de « la petite mer » du Morbihan, sortent de lourds navires à la proue et à la poupe surélevées, qui ont largué leurs voiles de parchemin : les marins venètes se présentent en bataille, ils semblent sûrs du succès, quand le vent vient à tomber. Et autour des géants immobiles, les galères agiles des Romains tournent, en les criblant de flèches, trouant la peau des voiles, abattant les matelots. Brutus, lieutenant de Jules César, a désormais l'avantage. La bataille était décisive, l'élite de la nation venète avait péri. César vendit à l'encan les prisonniers et égorgea le sénat de la tribu. C'était l'an 56 avant Jésus-Christ.



JULES CÉSAR. BUSTE DU MUSÉE DE BERLIN.

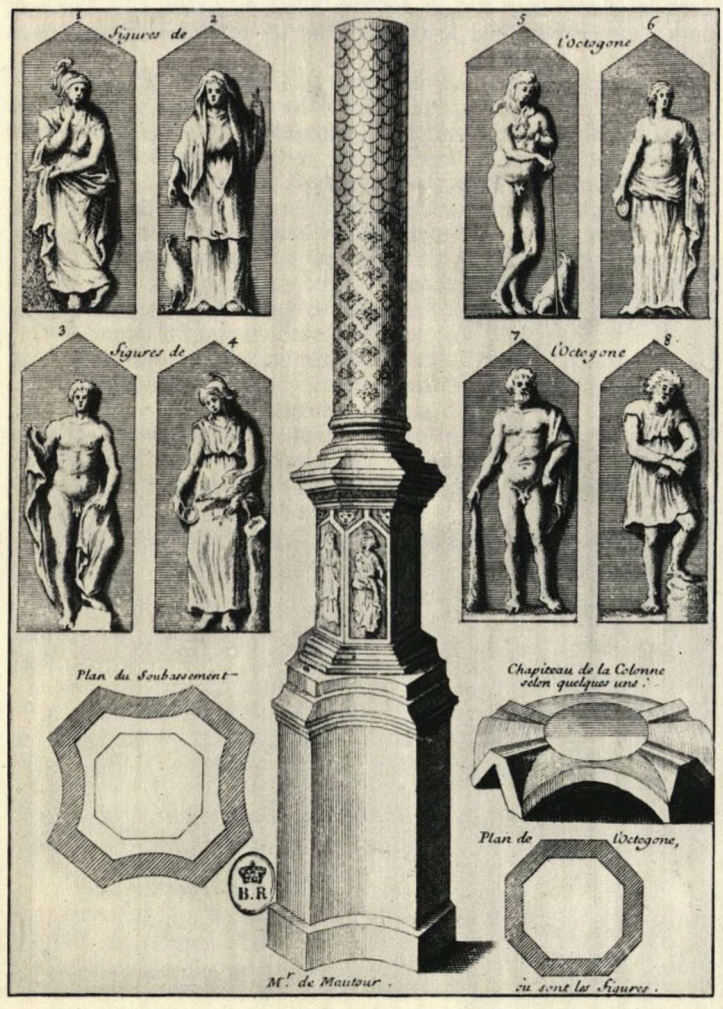
Et César de porter outre mer la terreur du nom romain. Sur la grandeur et la population de l'île britannique, il n'avait pu obtenir du triérarque Gaius Volusenus, envoyé à la découverte, aucun renseignement. N'importe! du point où les rivages de la Gaule, s'infléchissant vers le nord, se rapprochent de la Grande-Bretagne, il part avec 80 nefs de charge. Et le porte-enseigne de la dixième légion, l'aigle au poing, entraîne les légionnaires romains à l'attaque des insulaires, qui détalent, puis reviennent à la charge avec chars et chiens de guerre, le visage bariolé de pastel pour se donner un aspect plus terrible. La discipline romaine triompha une fois de plus de peuplades bar-



POUR L'ATTAQUE D'UNE PLACE, LES SOLDATS ROMAINS FORMENT LA TORTUE AVEC LEURS BOUCLIERS. — G. G. DE ROSSI, COLONNA TRAIANA. ROMAE.

bares. Édifié désormais sur l'importance de la Grande-Bretagne, César fit construire 600 transports mixtes, des actuaires marchant à la voile et à la rame : et de Portus Itius, en avant de Boulogne, il partira, en 54, avec 5 légions et 4 000 cavaliers gaulois pour la conquête de l'île britannique.

Cependant la Gaule frémissait. En libérant de l'étreinte des Germains et des Helvètes par deux campagnes de guerre les tribus de l'Est, César s'en était fait bien voir. Éduens (d'Autun) et



COLONNE DE CUSSY, CONSACRÉE À JUPITER, MINERVE ET JUNON.
DOM MARTIN, LA RELIGION DES GAULOIS. PARIS, 1727. — CL. LAROUSSE.

Rèmes (de Reims), auxquels se joignirent les Pictons (de Poitiers), restèrent fidèles aux Romains, quand une assemblée secrète des tribus, dans le mystère d'une forêt, réunit en faisceaux leurs étendards pour la guerre de l'indépendance. En l'an 52 avant notre ère, un matin de janvier, le signal du soulèvement en masse partit de là et, le soir, à huit heures, transmis d'écho en écho par la voix des crieurs, il était parvenu à 160 milles du point de départ.

Au centre du pays arverne, au centre de la Gaule, était l'oppidum de Gergovie, dont récemment on a discuté le site.

Le chef qui y commandait fut choisi pour « généralissime », pour vercingétorix, de toutes les tribus soulevées : Carnutes (de Chartres), Cadurques (de Cahors), Lémoviques (de Limoges), Aulerques (du Mans), Audes (d'Anjou), Turons (de Touraine), Sénons (de Sens), Parisiens (de Lutèce), Bellovaques (de Beauvais), Venètes (de Vannes)...

Dans cette histoire de la découverte du monde, je n'ai pas à retracer les péripéties d'une lutte acharnée, qui se termina par le siège d'Alésia (Alise-Sainte-Reine). Des fouilles ont mis à jour les remparts derrière lesquels Vercingétorix défia pendant des semaines Jules César, ainsi que les murs de circonvallation des Romains. Un jour, le généralissime de l'armée gauloise sortit à cheval d'Alésia et, jetant ses armes aux pieds de César, reconnut ainsi sa défaite.

Non loin de là, une colonne, trouvée à Cussy, dans l'Auxois, est consacrée aux dieux de Rome : Minerve au casque orné d'une aigrette, Junon près de qui un paon fait la roue, et Jupiter tonnant.

A la place des dieux gaulois, les Romains implantèrent les leurs. C'est de Mars ou de Mercure que Montmartre tient son nom, et l'on vit s'ériger çà et là de magnifiques chaises votives, des trônes, portant les attributs de Bacchus, de Cérès et autres divinités.

... Dix-neuf siècles ont passé. Un césar installé sur le trône de France, l'empereur Napoléon III, voulut faire revivre l'épopée de Jules César, dont il écrivait l'histoire. Sur son ordre, des fouilles furent exécutées à Alésia, devenue Alise-Sainte-Reine. Et dans Lutèce, qui conservait dans les Thermes de Julien le souvenir de l'occupation romaine, fut reconstituée une riche habitation de patricien.

La Gaule se couvrit, en effet, de constructions romaines, de villas, de thermes, de forteresses, de temples, dont il subsiste un peu partout d'imposants vestiges : la porte de Mars à Reims, le temple de Janus à Autun, les Aliscamps à Arles...

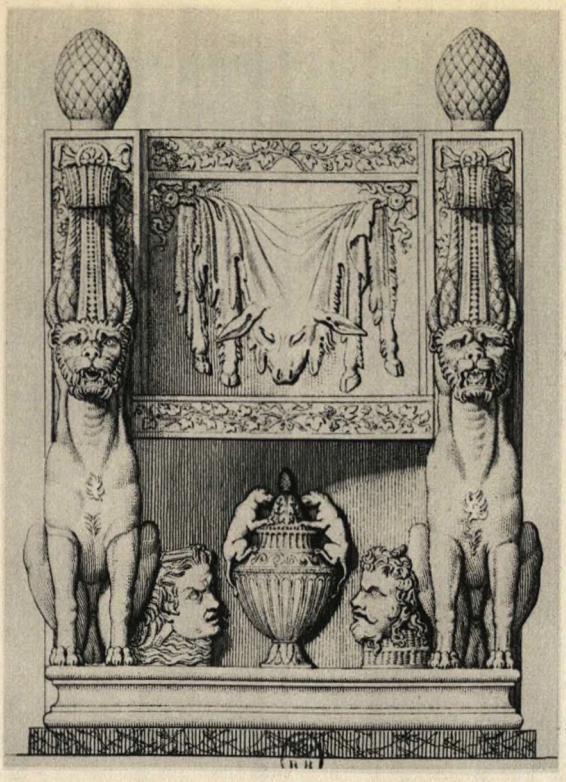
De charmantes mosaïques, comme celle de Juliobona (Lillebonne), ont été découvertes de toutes parts. Et le christianisme allait ajouter de nouveaux édifices d'inspiration romaine, églises et baptistères.

Les Bretons. L'exploration et la conquête de la Grande-Bretagne (78-95). — Jules César n'avait fait qu'une pointe en Grande-Bretagne. Il était réservé à Cneius-Julius Agricola d'en

achever l'exploration et la conquête. Ce Provençal, né à Fréjus, élevé à Marseille, « ville privilégiée où régnaient par un heureux accord la politesse de la Grèce et la simplicité de la *Provincia Romana* », eut, par surcroît, la bonne fortune d'avoir pour gendre et biographe l'un des plus grands historiens du monde, Tacite.

Quand Agricola fut nommé pontife et gouverneur de Bretagne, en l'an 78 de notre ère, les Bretons, qui jadis obéissaient à des rois, étaient déchirés par les factions. Et les Romains en tirèrent avantage. « Les Bretons, écrivait Tacite, se soumettent aux enrôlements, payent les tributs, supportent enfin avec patience toutes les charges de la victoire, pourvu que l'on s'abstienne de violence : la violence les révolte. Soumis jusqu'à l'obéissance, ils ne le sont pas encore jusqu'à l'esclavage. Les plus proches des Gaules ressemblent aux Gaulois, qui, tout porte à le croire, sont venus s'établir sur une terre si voisine. Le langage diffère peu. Même audace à chercher le danger, même empressement à le fuir, quand il est devant eux. Les cheveux roux des Calédoniens, la grandeur de leur taille, décèlent, au contraire, une origine germanique. »

Tels étaient les adversaires avec lesquels Agricola se mesura. Dans une première campagne au centre du pays de Galles, qu'a soulevé la princesse Boadicée, il attaque les Ordovices et s'empare de l'île de Mona (Anglesea). En 81, il établit une ligne de postes de la Glota (Clyde) à la Bodotria (Forth), qui serviront de bases plus tard à la muraille d'Adrien. En 82, il passe la Clyde et soumet les tribus qui font face à l'Hibernie (Irlande). L'an d'après, il s'attaque à la Calédonie (Écosse), en se portant vers le mont Grampius (les monts Grampians), soutenu du côté de la côte par sa flotte. Les Calédoniens ont un vercingétorix, Galgacus, qui les galvanise par des harangues enflammées au « dernier peuple libre » et cherche à envelopper l'armée romaine au pied des monts Grampians. Mais les légions de vétérans, soutenues par des auxiliaires, triomphèrent et de la terrible infanterie bretonne et de ses chars de guerre. La flotte romaine, en contournant les côtes des Calédoniens, contribua à les mater. Ainsi fut achevée la reconnaissance de la Grande-Bretagne, dont on compara la forme à une hache à deux tranchants, tandis que la Calédonie se rétrécissait en coin pour s'enfoncer au large.



CHAISE VOTIVE CONSACRÉE À BACCHUS.
BOUILLON, MUSÉE DES ANTIQUES. PARIS. — CL. LAROUSSE.

Pour maintenir les communications entre les deux pays conquis, Gaule et Bretagne, les Romains installèrent une préfecture maritime à Gesoriacum, qui devint Boulogne-sur-Mer. Sur les rives anglaises, des briques, signées CL. BR., sont l'œuvre de la CLASSIS BRITANNICA de la préfecture de Boulogne, qui permit, d'autre part, à l'empereur Constance Chlore d'entrer, en 296, à Londres pour dompter une rébellion. Lundinium (Londres) était le carrefour de ces admirables routes romaines, qui menaient aux castra, dont les noms de villes finissant en « Chester » ont perpétué l'existence.

Jusqu'en l'année 1644, où l'incurie le laissa écrouler, se dressa,



RECONSTITUTION, À PARIS, D'UNE RICHE HABITATION ROMAINE. D'APRÈS UNE PEINTURE DE BOULANGER.
CH. DE MONTAUT. ALBUM DE LA VIE DE CÉSAR. PARIS, 1866. — CL. LAROUSSE.

aux abords de Boulogne, un monument gigantesque qu'on appelait la tour d'Ordre, la *turris ardens* des Romains. C'était un phare que Caligula avait fait construire. Douze étages, en retrait d'un pied et demi les uns sur les autres, étaient solidement campés sur une base de 64 pieds de diamètre et élevaient le feu à une hauteur de 200 pieds au-dessus d'une falaise déjà haute. L'alternance des assises de pierres jaunes et grises avec des briques rouges, et l'ouverture d'une grande baie sur la face méridionale de chaque étage, donnaient à l'édifice une élégance et un éclat incomparables.

Deux autres phares, dont l'un à Douvres, éclairaient la côte britannique. Et telle est en Angleterre la force de la tradition, que c'est dans les ruines du second, à Braydenstone, que le lord Warden des Cinq Ports reçoit l'investiture de son office.

Pour couvrir, contre les attaques des Pictes et des Scots de Calédonie, leurs garnisons de Grande-Bretagne, les Romains élevèrent le mur d'Adrien, dont il subsiste de puissants vestiges.



Entrée de Constance Chlore à Londres. Médaille d'or du trésor d'Arras.

Un peintre humoriste du XVIe siècle imagina que ses ancêtres, les Pictes, avaient l'aspect des sauvages de la Virginie qu'il venait de peindre. Et gravement, John With donna ses croquis, que de Bry reproduisit en 1590, comme la copie d'authentiques portraits tirés « d'une vieille chronique anglaise ». Pour lui, la femme picte était une sauvagesse, aux mamelles tatouées de rayons de soleil et aux épaules ciselées de têtes de griffon. Du nombril, rayonnait une grande étoile.

Les Germains, vus par Tacite. — De la Germanie, le grand historien romain qu'était Tacite a tracé, au commencement du IIe siècle de notre ère, un tableau éclatant. La population est autochtone. N'ayant point subi d'altération par des mariages avec quelque autre peuple, elle offre partout le même aspect : yeux bleus et farouches, cheveux d'un blond ardent, grands corps capables d'un premier élan, mais incapables de fatigues. Les mariages sont chastes; presque seuls parmi les Barbares, les Germains se contentent d'une seule femme. Ce n'est pas elle qui apporte la dot, mais le mari : les présents de noces ne sont point des objets de toilette, mais des bœufs accouplés, un cheval tout équipé, un bouclier avec la framée et le glaive, indiquant par là qu'elle doit désormais vivre de la même vie, mourir de la même mort que son mari. Dans les cas très rares d'adultère, la coupable, toute nue, cheveux coupés, est chassée par son mari qui la cingle de coups de fouet. Limiter le nombre des enfants est un crime. Le maître ne se distingue de l'esclave par aucune délicatesse d'éducation; ils vivent confondus au milieu des mêmes troupeaux. Les Germains n'ont point l'esprit cultivé.

Leurs seules annales se composent de chants antiques, qui commencent leur histoire à la fondation de leur nation par le dieu Tuiston, né de la terre. Un autre genre de chant est le bardit, qui les anime au combat par des cris farouches qu'amplifie, en rendant la voix plus pleine, le bouclier placé devant la bouche. Ces boucliers, peints de couleurs très nuancées, sont le seul costume de beaucoup d'entre eux qui combattent tout nus; d'autres ont le vêtement national, fixé par une agrafe, une saie; un très petit nombre, une cuirasse et un casque. Abandonner son bouclier dans la bataille est un déshonneur. Chaque bourgade fournit une centaine de guerriers, que commande un centenier. Leur ordre de bataille, c'est la formation en coins, sous des étendards ou des images de guerre qu'ils ont tirés du fond des bois sacrés. Quant aux chefs, c'est par l'exemple plutôt que par l'autorité qu'ils exercent le commandement. Des armées qui lâchaient pied, dit-on, ont été ralliées par les femmes, qui présentaient leurs poitrines aux fuyards pour les arrêter. Les Germains supposent aux femmes je ne sais quoi de saint et de prophétique, telle, Velléda, honorée comme une divinité.

Aucun peuple n'a plus de foi dans la divination. Ils tirent des présages d'une branche d'arbre coupée en morceaux, du chant et du vol des oiseaux, de l'attelage d'un cheval blanc à un char sacré, du duel d'un guerrier de leur tribu contre un captif de la nation ennemie. A la nouvelle ou à la pleine lune, des chefs élus pour rendre la justice jugent des affaires criminelles; les traîtres sont pendus; les lâches sont noyés dans la boue d'un marais; les voleurs sont condamnés à une amende en chevaux ou en troupeaux, dont partie va au plaignant, partie à la nation; les jeunes gens reçoivent, en fait de robe virile, les armes des guerriers; ils appartenaient jusque-là à la famille : ils sont maintenant à la république et s'attachent à des chefs éprouvés. Quand on en vient aux mains, c'est une honte pour le chef d'être surpassé par ses compagnons d'armes, une honte pour eux de ne pas l'égaler. On se déshonore en revenant vivant d'un combat où le chef a péri.

Hors du temps de guerre, les Germains, quand ils ne se livrent pas au plaisir de la chasse, croupissent dans l'oisiveté et les ripailles, laissant aux femmes, aux vieillards, aux enfants la tenue de la maison et le soin des champs. Chacun a sa maison isolée près d'une fontaine dans une prairie ou un bois. Pour l'hiver, des cavernes souterraines, recouvertes de fumier, servent à la fois de grenier et de refuge contre l'âpreté du froid.



Une femme picte telle que l'imaginait John With et, après lui, Th. de Bry. — Extrait de : Merveilleux rapport..... Francofurti, 1590. — Cl. Larousse.

Les Germains n'ont qu'une sorte de spectacle : celui de jeunes gens qui bondissent tout nus au milieu des glaives et des framées menaçants. L'exercice en a fait un art, et l'art y a mis de la grâce. Leurs jeux de hasard dénotent une telle témérité que le perdant se laisse attacher et mettre en vente comme esclave. L'usure est inconnue. Les terres sont occupées successivement par toutes les tribus et partagées au prorata du nombre des cultivateurs.

Nul faste dans les funérailles. Les personnes illustres sont brûlées avec leurs armes et parfois leur cheval de bataille, mais sans leurs habits et sans parfums. Le tombeau est un tertre, dépourvu de mausolée, comme lourd au mort.

Et Tacite de passer aux institutions et aux coutumes des divers peuples germains. Il suppose que des Gaulois émigrèrent de l'autre côté du Rhin, à l'est; que deux de leurs tribus s'établirent, les Helvètes entre le Rhin et le Main, et, au sud, les Boïens. Les Aravisques (dans l'angle du Danube) sont-ils une colonie germanique des Oses, émigrés en Pannonie, ou les Oses sont-ils



A LA LIMITE SEPTENTRIONALE DU MONDE ROMAIN : VUE D'ENSEMBLE DU MUR D'ADRIEN OU DES PICTES DANS LE NORTHUMBERLAND (ANGLETERRE). — CL. J. DIXON-SCOTT.



PASSAGE D'UN FLEUVE PAR UNE LÉGION ROMAINE, SUR UN PONT DE BATEAUX. — G. G. DE ROSSI, COLONNA TRAIANA, ROMAE. — CL. LAROUSSE.

des Aravisques venus en Germanie? Langage et institutions sont les mêmes. Trévires (à Trèves) et Nerviens (vers Tournay) portent jusqu'à l'affectation l'orgueil de sortir d'un rameau germanique. Les Ubiens eux-mêmes, quoiqu'ils aient mérité de devenir une colonie romaine et qu'ils s'appellent plus volontiers Agrippiniens (Colonia Agrippina = Cologne), du nom de leur fondatrice, ne rougissent pas de leur origine germanique.

Les premiers de tous pour le courage sont les Bataves, qui occupent une île du Rhin. « Ils nous sont alliés, dit Tacite : libres de toutes charges, ils ne sont ni avilis par nos tributs ni foulés par nos publicains. De même, les Mattiaques vivent de corps au delà du Rhin, de cœur et d'âme avec nous. » Le pays des Cattes (la Hesse) commence à la forêt d'Hercynie (forêt Noire) et finit avec elle. Corps durs, membres ramassés, visages menaçants, ils connaissent la discipline, obéissent à leurs chefs, savent garder leurs rangs, différer les attaques, se retrancher la nuit, compter la fortune parmi les chances, le courage parmi les certitudes. Contrairement aux autres Germains, ils laissent pousser dès l'adolescence leur barbe et leurs cheveux et ne quittent cet aspect farouche qu'après le meurtre d'un ennemi. Alors, sur les dépouilles du mort, ils se découvrent le front et le visage.

Les Cattes ont pour auxiliaires les Tenctères, qui excellent dans les combats de cavalerie : chez ceux-ci, les chevaux, qui font partie des successions au même titre que les esclaves, vont au plus brave des fils. Chassés et presque anéantis par une ligue des tribus voisines, les Bructères (des bords de la Lippe) ont cédé la place aux Chamaves et aux Angrivariens. Au nord de ces peuplades sont les Frisons, dans un pays limitrophe de la mer et coupé d'immenses lacs. La plus noble des peuplades germaniques, ce sont leurs voisins, les Chauques (entre Elbe et Weser), les seuls qui donnent pour base à la grandeur le sentiment de la justice. Sans cupidité, sans ambition, ils vivent tranquilles et solitaires. Sur la rive droite du Weser, les Chérusques, dans leur désir d'une paix à tout prix, se font traiter de lâches et entraînent les Foses dans leur ruine.



DEVANT MARC-AURÈLE, DES GERMAINS ET DES PARTHES SE PRÉSENTENT EN SUPPLIANTS.
J. J. DE RUBEIS, VETERES ARCUS AUGUSTORUM. ROMAE, 1690

Petite nation aujourd'hui, mais grande par sa renommée, les Cimbres (qui, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, furent refoulés par les Teutons) ont gardé, comme témoins de leur gloire, de vastes enceintes et des camps fortifiés. De ces vainqueurs de cinq armées consulaires, de Varus et de ses trois légions (an 9 après J.-C.), Rome a fini par triompher plus qu'elle ne les a vaincus.

Sous divers noms, les Suèves (Souabes) occupent la plus grande partie de la Germanie, faciles à discerner à l'air farouche que leur donne une chevelure hérissée et fixée au sommet du crâne par un nœud. Les plus nobles d'entre eux, les Semnons (des bords de la Sprée), se rassemblent à certaines époques dans la forêt sacrée où le sacrifice d'un homme est la première cérémonie de leur culte barbare. Ils sont là, tous les délégués de leurs cent cantons, mains liées, symbole de la faiblesse humaine devant la puissance du dieu. Au nord, les Lombards, peu nombreux, ne pourvoient que par leur bravoure à leur sécurité.

Reudignes et Avions en bordure de la mer britannique, Angles dans la presqu'île cimbrique (Danemark), Suardons et Neuthons sur l'autre mer, honorent en commun la déesse des destinées humaines, Hertha, la Terre mère. D'un bois sacré, le char de la déesse, traîné par des génisses, sort, sous la direction d'un pontife. Quand Hertha est rassasiée de son séjour parmi les mortels, son char est lavé dans un lac par des esclaves que le lac ensuite engloutit.

Le long du Danube sont des peuples alliés des Romains : Hermondures, Marcomans et Quades. Adossés à eux, les Marsiques et les Buriens ont le langage et le costume des Suèves. Les Gothins (dans les Karpathes), qui parlent le gaulois, sont employés à la besogne ignominieuse des mines. Les Oses (au nord du coude du Danube) parlent le pannonien. Chez les Nahanarvales (entre Wertha et Vistule), le prêtre, chargé de la garde du bois sacré, porte des habits de femme.

Pour contenir ces populations turbulentes, dont le désastre subi par les trois légions de Varus attestait l'esprit belliqueux, Rome multiplia le long du Danube et du Rhin les villes de garnison : Regina Castra



LES DACES ATTAQUENT AU BÉLIER UNE FORTERESSE : LES ROMAINS ARRIVENT EN BARQUES À SON SECOURS.



DES BALISTES, MACHINES À LANCER AU LOIN DES PROJECTILES, ARRIVENT AU TROT DES MULES.



LES DACES D'UNE VILLE ASSIÉGÉE, PLUTÔT QUE DE CAPITULER, INCENDIENT LEURS MAISONS ET S'EMPOISONNENT.

G. G. DE ROSSI, COLONNA TRAIANA. ROMAE. — CL. LAROUSSE.



DES DÉSERTEURS SONT LIVRÉS À TRAJAN, DEVANT QUI DES DACES S'AGENOUILLENT EN SUPPLIANTS. — G. G. ROSSI, COLONNA TRAIANA. ROMAE.

(Ratisbonne) et Vindobona (Vienne); Argentoratum (Strasbourg), Civitas Nemetum (Spire), Tabernae (Saverne), Confluentes (Coblence), Colonia Agrippina (Cologne), Moguntia (Mayence), Lugdunum Batavorum (Leyde), Noviomagus (Nimègue)...

Mais il était, plus au nord, des populations qui avaient échappé à l'emprise romaine. Et Tacite parlait avec admiration des Suiones (Scandinaves), qui habitaient une île de l'Océan. Leurs navires, dont les extrémités étaient taillées toutes deux en forme de proue, se trouvaient ainsi toujours parés pour l'attaque. Les rames jouaient librement sur le plat-bord, et il suffisait, pour marcher dans un sens ou dans l'autre, de les transporter en avant ou en arrière du tolet qui leur servait de point d'appui. Cette description convient aux bâtiments que les indigènes avaient tracés sur les rochers des côtes de la Suède, en mémoire peut-être de quelque victoire navale, à une époque imprécise que certains savants reculent jusqu'à l'âge de bronze.

« Au delà, ajoutait Tacite, est une mer aux eaux dormantes et presque immobiles (l'océan Glacial Arctique), dont l'Univers est entouré. »

Les Daces de la Colonne Trajane. — Rien de plus émouvant, comme tableaux de campagnes de guerre, que les bas-reliefs de la Colonne Trajane. C'est, mieux que l'histoire de Trajan par Dion Cassius, l'apothéose d'un empereur, dont le corps repose au-dessous de la colonne que couronne, à Rome, sa statue. Il fallut à Trajan cinq campagnes, de 101 à 106, pour triompher de la résistance acharnée des Daces, cantonnés au nord du Danube.

Voici l'empereur sur les bords du fleuve. Des tourelles fortifiées, que gardent des sentinelles, couvrent l'armée. Les Romains passent le Danube sur des ponts de bateaux. Conseil de guerre, à l'abri d'un camp retranché que les légionnaires ont édifié. Un espion dace est amené devant Trajan. Soutenue par des auxiliaires germains, la cavalerie part en reconnaissance et rapporte les têtes coupées de cavaliers daces. Les Daces ont eux-mêmes couronné d'une guirlande de têtes coupées leurs retranchements qui ont pour étendard l'emblème d'un serpent; chassés de leurs positions, ils mettent le feu à leurs maisons et égorgent leurs troupeaux.

Au cours d'une nouvelle campagne préparée dans une ville du Danube, les Romains chargent les Daces, qu'ont renforcés des archers sarmates. Tandis que des vieillards, des femmes et des enfants se présentent aux légionnaires pour faire leur soumission, d'autres femmes, dans une bourgade, torturent et brûlent des prisonniers romains, dont les têtes sont plantées sur des pieux en avant de fortins. Trajan lance sa cavalerie numide sur les Daces, qui gagnent les forêts et se retranchent derrière des abatis d'arbres. En faisant la tortue avec leurs boucliers, les Romains enlèvent d'assaut la position. Forcé à demander la paix, Décébale détruira les fortifications de sa capitale, Sarmizegetusa (dont les ruines se trouvent au village de Varhély, en Transylvanie, au sud-est de la Hongrie).

Une nouvelle campagne, en 105, est nécessaire. Trajan s'embarque à Ancône et descend en Dalmatie, où il fait un sacrifice solennel, en présence de Daces, qui sont restés fidèles à leur parole. Sur un pont en maçonnerie, il franchit le Danube et reçoit la soumission de quelques chefs. Mais il faut une cinquième campagne pour obtenir la décision finale. La capitale incendiée, pour qu'elle ne tombe pas aux mains des Romains, les derniers chefs daces restés indépendants s'assemblent autour d'un chaudron rempli d'un breuvage empoisonné, lèvent leurs coupes et tombent inanimés. Décébale en fuite fait une chute de cheval et se donne la mort, au moment où il va être rattrapé par des cavaliers romains. Il a fait enfouir dans la rivière Sargetia ses trésors, dont le gîte est révélé par un prisonnier au vainqueur. La dernière forteresse dace succombe. La nuit paraît au-dessus de l'horizon.

Diverses façons de concevoir la géographie : Strabon, Pline et Ptolémée. — On n'imaginait pas, au temps d'Auguste, qu'il y eut des humains capables de vivre dans des pays où la durée du jour atteignait 17 heures. Aussi la *Géographie* de Strabon ne dépassait-elle pas, au nord, le 54e degré de latitude : elle descendait au sud jusqu'aux golfes Persique et Arabique, tandis que, d'est en ouest, elle comprenait l'Asie, depuis la Chine jusqu'au Tanaïs (Don), et l'Afrique, de l'Égypte à la Libye.

Né sur les bords du Pont-Euxin, Strabon avait voyagé depuis l'Arménie jusqu'au littoral de la mer Tyrrhénienne qui fait face à la Sardaigne et où le grand port des Romains était Ostie. Des bords du Pont-Euxin, il avait été aux confins de l'Éthiopie, à travers les provinces organisées sous le règne d'Auguste et peuplées de soldats et de colons. Dresser la nomenclature des localités ne l'intéressait pas. « Telle chorographie, disait-il, convient mieux aux Indiens, telle autre aux Éthiopiens, telle autre aux Grecs et aux Romains. Quel intérêt pourrait avoir, en effet, le géographe indien à décrire la Béotie comme le fait Homère? » « J'omets les noms des tribus de l'Arabie, disait-il ailleurs. On les connaît si peu! » Quel est donc l'idéal du géographe? C'est un haut esprit philosophique conciliant harmonieusement les connaissances diverses qui concourent au développement de la science géographique.

« La géographie nous paraît être autant qu'aucune autre science le domaine du philosophe, écrivait Strabon. Elle répond surtout aux besoins de la vie politique et exerce une influence directe sur la conduite des chefs d'État. Ces chefs s'acquitteront mieux du détail de leur administration, s'ils connaissent l'étendue, la situation exacte de leur pays, toutes les variétés de climat et de sol qu'il peut présenter. En somme, le présent ouvrage, — la *Géographie*, — s'adresse à tout le monde, aux politiques et aux simples particuliers; et par ce mot de politiques, nous désignons ceux qui ont parcouru le cercle entier des études dont se compose toute éducation libérale et philosophique. »

Strabon, de surcroît, parle en voyageur fort informé. De Mem-

phis, par exemple, il note la décadence : « Le temple du Serapeum, dit-il, est bâti dans un lieu tellement envahi par les sables, qu'il s'y est formé, par l'effet du vent, de véritables dunes : quand nous le visitâmes, les sphinx étaient déjà ensevelis, les uns jusqu'à la tête, les autres jusqu'à mi-corps. Tout à côté du temple du bœuf Apis est l'Hephestreum, temple non moins magnifique, au-devant duquel se dresse un colosse magnifique. Dans le dromos qui l'avoisine, l'usage est de donner des combats de taureaux, et l'on élève exprès des taureaux en vue de ces combats, comme on élève ailleurs des chevaux pour les courses. » Aujourd'hui, la capitale des pharaons de plusieurs dynasties, Memphis, n'est plus qu'un désert. Héliopolis, « la ville du soleil », l'était déjà au temps d'Auguste. Et voici le coupable, que stigmatise Strabon : si l'ancien temple, bâti dans le pur style égyptien, est encore debout, il porte en maints endroits la trace de cette fureur sacrilège qui poussa Cambyse à gâter par le fer et par le feu tous les temples et les obélisques.

Presque au moment où expirait Strabon, naissait Pline l'Ancien. Cet homme d'action était un érudit remarquable, qui citait, en tête de chaque chapitre de son *Histoire naturelle*, ceux des 2 000 volumes qu'il avait lus et qui s'y rapportaient. Peut-être ne fit-il pas preuve, dans le choix de ses sources, d'un éclectisme sévère ! Comment peut-il admettre, en se référant à Ctésias : les Sciapodes, qui, couchés sur le dos, s'abritent du soleil avec leur unique pied; les Scyrites du Gange, qui n'ont, au dire de Mégasthène, pour nez que des trous, et les Astomes, qui ne vivent, faute de bouche, que des odeurs aspirées par les narines ! Voici le ciel, avec ses éclipses, ses étoiles filantes, la foudre et jusqu'au « cliquetis d'armes et au son de la trompette entendus du haut des cieux. Le monde a la forme d'un globe parfait, animé d'un mouvement éternel ». De la terre, l'Europe forme, à quelque petite fraction près, le tiers, l'Afrique le quart, l'Asie le cinquième !

Pline, dans la découverte du monde, apporte quelques données nouvelles : le périple accompli par la flotte d'Auguste jusqu'au promontoire des Cimbres (Jutland) et jusqu'à une mer immense (la Baltique), baignant le pays des Scythes anthropophages. Dans l'Océan, le roi Juba a fait explorer les îles Fortunées (Canaries); Ombrios, où des arbres blancs distillent une eau agréable à boire; Junonia (Palma), qui avait un petit temple, peut-être celui de la déesse Tânit; Capraria (Gomère), aux grands lézards; Nivaria (Ténériffe), au pic neigeux; Canaria, aux grands chiens; Pluvialia (île de Fer), qui n'avait d'autre eau que celle que distillait un arbre.



L'ILE DE FER, AUX ÎLES CANARIES, OÙ UN ARBRE DISTILLE DE L'EAU.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS VI. FRANCOFURTI, 1596. — CL. LAROUSSE.

Tout en qualifiant d'absurdes les affirmations de Démocrite, qui avait été étudier en Arabie, en Égypte et en Éthiopie la doctrine des mages, Pline énumère les plantes qui leur donnaient des facultés divinatoires ou qui permettaient à quiconque d'apercevoir des figures fantastiques. Ces plantes venaient de partout : l'aglæophotis croissait parmi les marbres de l'Arabie; la théangelis, à Babylone; la gélotophyllis, en Bactriane; la thalassègle, sur les bords de l'Indus. Si les Grecs n'avaient pas expérimenté les propriétés du lait des bisonnes qui abondaient dans les forêts de l'Inde, ils avaient apprécié l'hestiatoris de la Perse, qui répandait parmi les convives la gaieté. Mages et rois se frictionnaient le corps de l'hélianthès de Cilicie, bouilli dans du vin de palme avec la graisse de lion. L'æthiopis du pays de Méroé combattait l'hydropisie, et l'hysope du mont Taurus en Cilicie, pris avec du miel, neutralisait l'effet du venin de serpent. Aux sacrilèges



CARTE DU MONDE ROMAIN À SON APOGÉE.



GOBELET À BOIRE DE POMPÉI. TRÉSOR DE BOSCO REALE. LOUVRE. FONDATION PIOT. MONUMENTS PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

on faisait boire la hideuse ophiuse de l'île d'Éléphantine. L'absinthe égyptienne de Taposiris purgeait le ventre.

Les animaux des diverses parties du monde étaient de même utilisés en médecine : la cervelle de chameau, accommodée au vinaigre, pour combattre l'épilepsie; le castorium des bièvres du Pont et de la Galatie, pour réveiller les léthargiques; la cendre de la peau de crocodile, pour insensibiliser la partie à opérer; le silure d'Afrique, pour faciliter l'accouchement; la peau d'hyène et une patte de caméléon, pour triompher des terreurs nocturnes.

Des minéraux, Pline savait le gîte à travers le monde : l'or de l'Inde et de la Scythie, du Pactole et du Gange; l'argent de l'Espagne, où on l'exploitait encore par les puits qu'avait ouverts Annibal; le sel rouge de Memphis, roux des bords de l'Oxus, luisant de Sicile; les carrières de sel dont les blocs avaient servi à construire les remparts de Gerrhes en Arabie.

Mais en vrai marin qu'il était, Pline déplorait que la conquête de l'Asie eût introduit le luxe en Italie : ces habits d'une teinte magnifique fournie par l'indigo bleu de l'Inde, « limon adhérent à l'écume des joncs! », ou par l'arménium d'Arménie, qui se teignait comme la chrysocolle...

En août 79 de notre ère, Pline l'Ancien était dans le golfe de Naples, où il commandait la flotte de Misène. Pompéi, au pied du Vésuve, était dans la joie, comme l'est toute ville proche de la mer quand les marins débarquent. Allez dans la « maison des Vettii », qui est si admirablement conservée avec ses mosaïques où une victoire d'Alexandre voisine avec une faune de la mer. Du magnifique *atrium*, les convives s'étaient rendus dans un somptueux *triclinium*, peut-être après avoir passé dans le *sacrarium* des dieux lares, où, sur les murs, un prêtre de Jupiter avait en main la boîte de myrrhe et le plat d'offrande, à côté d'un serpent domestique qui avalait un œuf. Les esclaves versaient ce vin délicieux du Vésuve, appelé plus tard *Lacrima Christi*, que contenaient des canthares à deux anses. Et les convives levaient joyeusement leurs gobelets d'argent, qui avaient pour motifs décoratifs le combat d'un taureau et d'un lion, ou un défilé de squelettes, avec cette légende : « Petite âme, jouis maintenant pendant que tu es en vie, car le lendemain est incertain. » Sinistre prédiction! Pour les convives, il n'y eut pas de lendemain. Le Vésuve vomissait des torrents de cendres brûlantes, qui submergeaient peu à peu la ville. Comme il est du devoir d'un chef et d'un marin, Pline l'Ancien se porta au secours des fugitifs à Stabies (Castellamare di Stabia) et périt asphyxié.

Dix-huit siècles plus tard, en 1894, on découvrait, à côté de squelettes de fuyards, à quelque distance de Pompéi, un splendide trésor de vases en argent. Le *trésor de Bosco Reale* est aujourd'hui au musée du Louvre.

Au moment où mourait Pline, naissait un géographe, Claude Ptolémée, qui allait créer un autre genre, la Géographie mathématique. Il héritait de la science d'un homme remarquable, mort en 195 avant J.-C., Ératosthène. Appelé par Ptolémée Évergète à la direction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, Ératosthène avait imaginé un système du monde où la terre était une sphère flottant au centre de l'univers et dont la circonférence, — il ne se trompait pas de beaucoup, — était de 253 000 stades. Il avait, pour obtenir cette mesure, coordonné le calcul de la distance de Syène à Alexandrie avec une observation faite, au solstice d'été, à Syène (Assouân), où un puits recevait verticalement les rayons solaires. Et il imagina de graduer le globe en méridiens et parallèles.

Claude Ptolémée se trouva ainsi porté à écrire une Syntaxe mathématique, qui servit de base à sa Géographie, inspirée de Marin de Tyr. Les observations qu'il fit de 126 à 141 rejoignirent et confirmèrent les données d'Ératosthène, et il put fixer, en longitude et latitude, la position de la plupart des localités connues. Si le phare d'Alexandrie éclairait au loin les navigateurs, la science des savants alexandrins, qui se réunissaient dans la salle du Musée pour prendre leurs repas en commun, jeta une vive lumière sur le monde tout entier.

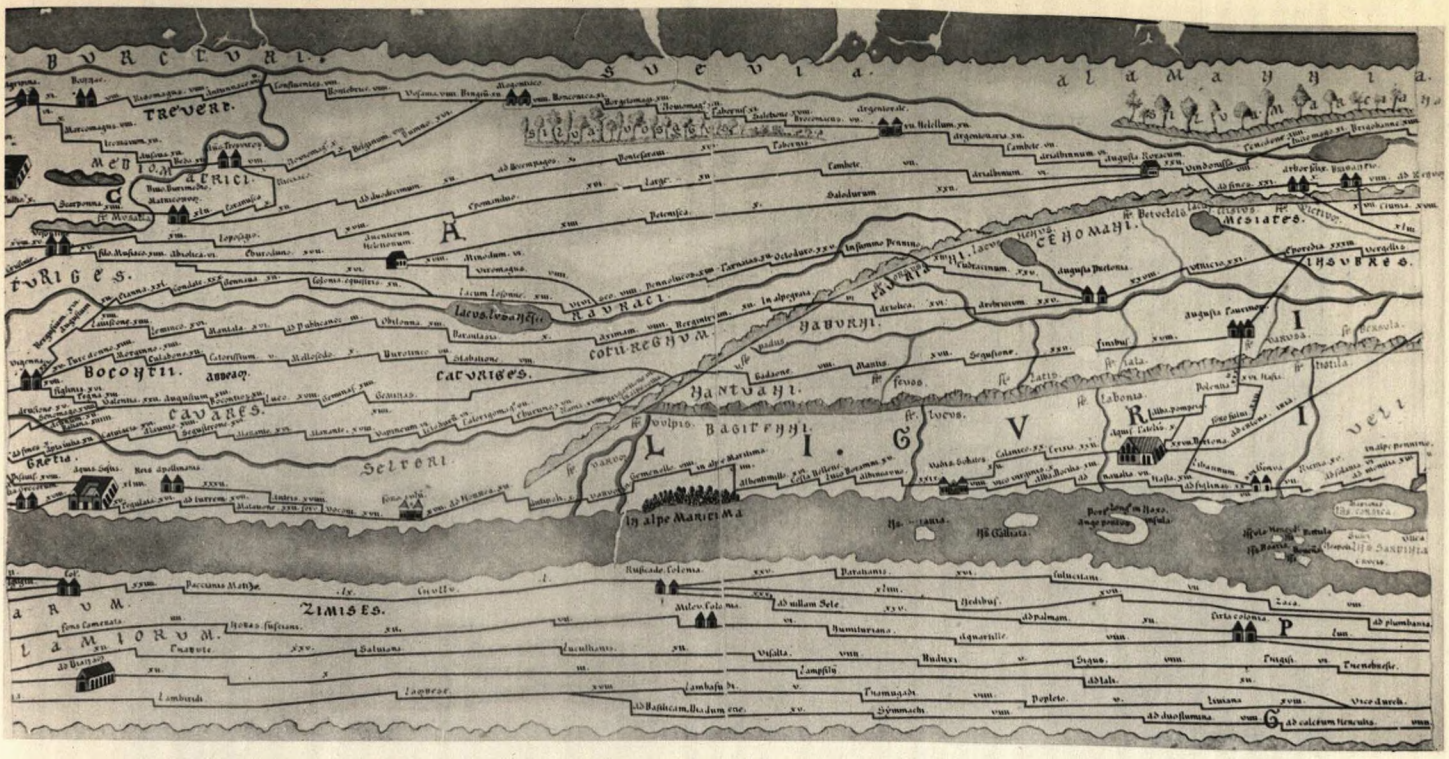
Ptolémée avait vu le jour à Péluse, au bord du triangle de verdure du delta, qui s'ouvre en éventail au bout du long ruban d'argent ourlé de vert qu'est le Nil. D'où sa curiosité, peut-être, à supputer ce qu'étaient, à l'autre extrémité du ruban, les sources du Nil, et à en expliquer les crues. — « Ces crues sont un don du ciel, disaient gravement les prêtres de Saïs à Hérodote; elles naissent des larmes d'Isis pleurant sur la mort d'Osiris. » Aristote, autrement précis, faisait sortir le Nil de marais où les Pygmées livraient bataille aux grues : « Ceci n'est pas un conte, ajoutait-il : il existe réellement une race de petits hommes, qui vivent dans des trous. »

Les Romains firent mieux. Néron dépêcha à la recherche des sources du Nil deux centurions, qui poussèrent jusqu'à « d'immenses marécages dont les habitants désespéraient de jamais connaître les bornes : ces herbages, entremêlés avec de l'eau, formaient un marais si bourbeux et si inextricable qu'il était impossible de le traverser à pied, ou même en bateau, sauf en canot monté d'une seule personne ».

La science en était là, quand Ptolémée, s'inspirant de Marin de Tyr, lui fit faire un nouveau pas. Un journal de route qu'il avait en main relatait une navigation du cap des Aromates (Gardafui) jusqu'à Rhapta (Zanzibar), d'où on gagnait deux grands lacs. Et Ptolémée leur donnait une latitude qui correspond sensiblement à celle des deux réservoirs du Nil blanc, le Victoria-Nyanza et l'Albert-Édouard. Apollonius de Tyane, lui, indiquait les sources du Nil bleu : des montagnes escarpées d'où il arrachait



LES BORDS D'UN CANAL DU NIL. LE GÉOGRAPHE PTOLÉMÉE NAQUIT À PÉLUSE, AU BORD D'UNE BRANCHE DU DELTA. — EBERS, AEGYPTEN. STUTTGART, 1879.



SEGMENT DE LA CARTE DES VOIES DE COMMUNICATION DE L'EMPIRE ROMAIN, D'APRÈS LA « TABLE DE PEUTINGER ».

son limon. Le bruit qu'il faisait dans sa chute était si insupportable à l'ouïe, que les compagnons d'Apollonius de Tyane refusèrent de l'accompagner jusqu'à la cataracte, un gymnosophiste excepté. Ptolémée précisait que c'était du lac Coloé (Tana) que sortait l'Astapus (le Nil bleu).

Il était tout aussi informé des régions de l'Asie qui avoisinaient la mer des Indes. Il connaissait les pierres précieuses de la Taprobane (Ceylan), les dindons ou « gallinacés barbus » de Pentapolis, au fond du golfe du Gange; les « satyres à queue » ou singes de la Chersonèse d'or (Malacca), les mines d'or de la Patalis regio. Pour tout dire, de ses vingt-six cartes, Ptolémée n'en a pas consacré moins de dix à l'Asie, aux régions qui sont aujourd'hui la Russie orientale, le Turkestan, la Sibérie, la Chine, l'Indochine, l'Inde avec Ceylan et enfin l'Iran.

Les voies romaines. — Les *tables géographiques* de Ptolémée complétaient, en indiquant la position astronomique des villes, l'arpentage de l'Empire romain dressé, au temps d'Auguste, par des géodésiens et figuré à Rome par une grande carte sur les murs du portique de Vipsanius Agrippa. Au temps de Dioclétien, Eumène conseillait au préfet des Gaules d'afficher, dans les portiques des écoles, des cartes murales figurant les continents, les mers, les villes, les routes, le cours des fleuves : le Nil avec son delta, le Rhin avec son estuaire. La Géographie physique servirait de fond à des tableaux historiques, aux victoires impériales sur les Bataves, les Perses et les Maures.

Plus instructifs encore étaient les guides portatifs, les vases gaditans, où étaient gravées les distances en milles des diverses étapes de Gadès (Cadix) à Rome, les boucliers des soldats où étaient inscrites leurs étapes, prises sans doute de l'*Itinéraire d'Antonin*, qui donnait les distances entre les villes de l'Empire. Et une pèlerine prendra la peine de décrire la route à suivre de Bordeaux à Jérusalem par le midi de la France, l'Italie, la Bulgarie et Byzance. L'ensemble des connaissances géographiques de l'Empire fut l'objet, au IVe siècle, d'une magnifique carte en couleurs du cosmographe Castorius, plus connue sous le nom de l'érudit allemand Peutinger, qui l'étudia au XVIe siècle. La *Carte de Peutinger* figure les villes par deux tours, les stations thermales par des bâtiments carrés, les temples par des édifices à fronton... C'était alors l'apogée de l'Empire romain. Le déclin était proche.

Ce que disent les arcs de triomphe de Rome. — Le glorieux manteau de victoires qui revêt les arcs de triomphe de Rome dissimule mal les lézardes qui commencent à ébranler l'édifice de l'Empire. A l'extrémité septentrionale du Forum, se dresse l'arc de Septime-Sévère. Cet Africain, né à Leptis Magna, proconsul d'Afrique, commandant de légion en Syrie, légat en Gaule, avait été élevé, en 193, à la pourpre impériale. Mais simultanément deux rivaux avaient été proclamés empereurs : l'un, Procennius Niger, par les légions d'Orient; l'autre, Clodius Albinus, par les légions de Bretagne. Il bat le premier, qui est maître de Byzance, et il le force à se réfugier chez les Parthes. Les Parthes sont vaincus en deux campagnes, qui font l'objet d'un des plus beaux registres de l'arc de triomphe. Byzance succombe après trois ans de siège (196).

Mais l'autre concurrent à l'Empire, Clodius Albinus, marche sur l'Italie avec les Gaulois. Septime-Sévère, revenu précipitamment pour couvrir Rome, le fait contre-attaquer par les légions danubiennes et marche sur lui. Près de Lyon, en 197, Clodius Albinus est battu et tué. Durant son absence, les Parthes envahissent l'Arménie. Septime-Sévère revient en Asie, pénètre en Mésopotamie, prend Séleucie et Ctésiphon, met en fuite Vologèse, roi des Parthes, s'empare de son trésor et ramène prisonniers une centaine de mille hommes, qui seront vendus à l'encan. L'Arabie est réduite en province romaine.

Je n'ai pas à décrire ici les vicissitudes de l'Empire romain, mais seulement les événements qui, dans la découverte du monde, mirent en pleine lumière telle de ses provinces, à l'occasion de quelque soulèvement.

Au XVIIe siècle, au hasard d'un voyage, des marchands anglais apercevaient dans le désert de Syrie des ruines imposantes à l'est de Homs. Ces ruines furent une capitale célèbre, qui avait nom Palmyre, la capitale de l'impératrice Zénobie, réputée pour sa beauté. Veuve du Nomade, riverain de l'Euphrate, Septimius Odenath, que l'empereur Gallien traitait de collègue, Zénobie avait l'âme d'un conquérant. Elle avait étendu sa domination sur la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte, et elle allait s'attaquer à la Bithynie, quand Rome, alarmée, lança contre elle Aurélien. Après une belle défense, elle prit la fuite, mais fut rattrapée : Palmyre paya de sa ruine, en 273, sa fidélité à la belle impératrice.

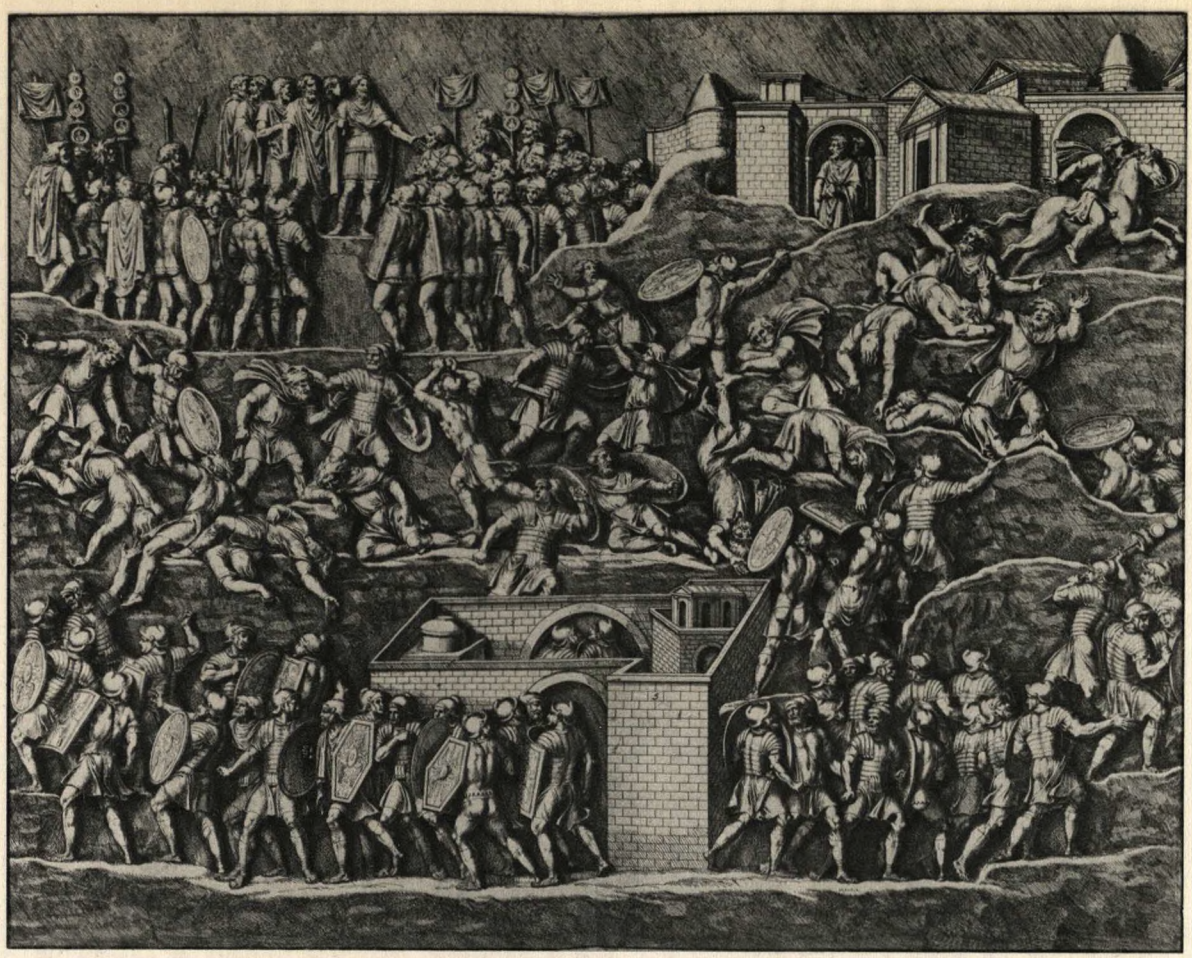
De cette antique cité, dont le *Livre des Rois* attribue la fondation à Salomon, il subsiste de superbes tombeaux et des ruines grandioses.

Fils de Constance Chlore, Constantin a été acclamé comme empereur par ses soldats, à la mort de son père, en 306. Mais à Rome, c'est son beau-frère Maxence qui détient le pouvoir. Et Constantin de marcher contre lui, après avoir vaincu les Francs. Maxence est tué sur les bords du Tibre, au pont Milvius, en 312. Constantin attribue sa victoire à une intervention céleste : « Dieu m'a choisi pour sauver l'Empire », dit-il dans un édit adressé aux habitants de la Palestine. Et l'édit de Milan accorde aux chrétiens la liberté de conscience. L'empereur, en attendant de recevoir le baptême à son lit de mort, favorise la construction de nom-



ARCVS. LVCII S... ...ERI AVGVSTI

Arc de triomphe de Septime-Sévère à Rome.



TRIOMPHE DE SEPTIME-SÉVÈRE SUR LES PARTHES. — J. J. DE RUBEIS, VETERES ARCUS AUGUSTORUM. ROMAE, 1690. — CL. LAROUSSE.



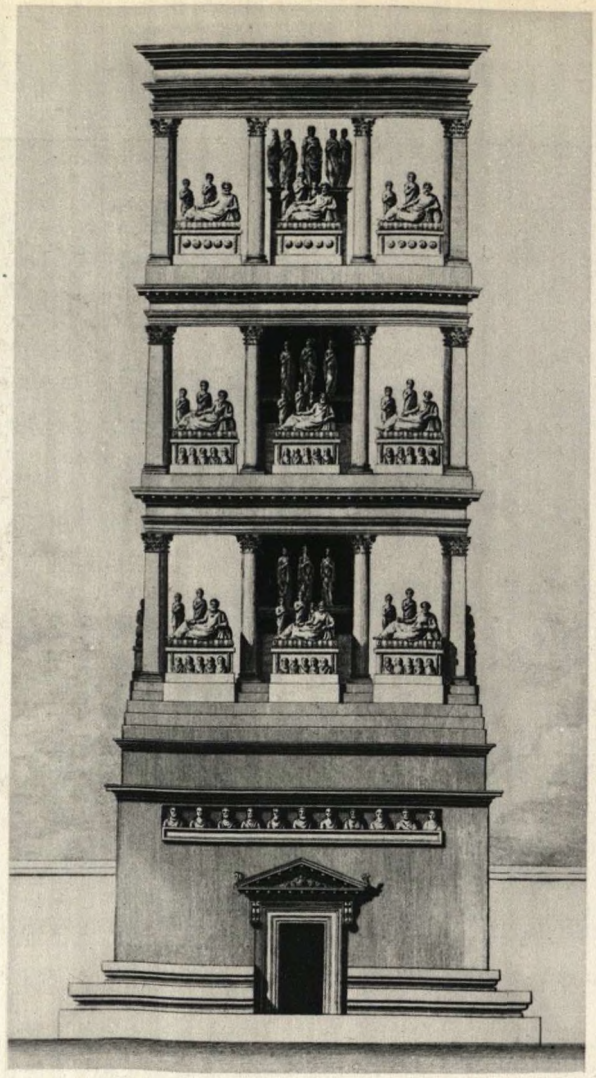
SEPTIME-SÉVÈRE RÉDUIT L'ARABIE EN PROVINCE ROMAINE. — J. J. DE RUBEIS, VETERES ARCUS AUGUSTORUM. ROMAE, 1690. — CL. LAROUSSE.

breuses églises. Son arc de triomphe pourtant ne magnifie guère que des victoires d'autrui.

Mais sa mort, en 337, sonne le glas de l'Empire, qui est partagé entre ses fils : Constantin a la Gaule, l'Espagne et la Bretagne; Constance, l'Asie et l'Égypte; Constant, l'Italie et l'Afrique; Dalmace, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe; Hannibalion, le Pont, la Cappadoce et l'Arménie. La faiblesse croissante de l'autorité, une fiscalité excessive qui ruinait la classe moyenne, la dénatalité avaient ébranlé l'Empire, qui ne pouvait plus résister aux poussées de l'envie. Elles appelaient l'invasion.

Les Francs. — Les lignes qu'a écrites M. André Maurois dans son *Histoire d'Angleterre* sur la fin de l'Angleterre romaine peuvent être généralisées, car la crise économique, religieuse et militaire sévit au IIIe siècle dans tout l'Empire. Un préfet maritime, Carausius, se fit reconnaître comme empereur en Grande-Bretagne et dans une partie de la Gaule. Et les vagues de Barbares commencèrent à déferler de l'Est, comme ces rudes cavaliers goths issus des steppes de Russie.

Il était de fiers guerriers « que nulle défaite ne pouvait abattre et que nul traité ne pouvait lier » : les Francs. Le nom de *Francia* apparaît pour la première fois vers 353, dans la *Table de Peutinger*, sur un territoire de la rive droite du Rhin. D'où venaient les Francs? Leur historien du VIe siècle, Grégoire de Tours, les dit originaires de Pannonie, assertion erronée, car on trouve leurs tribus cantonnées au nord de la Lippe, entre le Rhin, l'Yssel et l'Ems. Les Romains apprirent à compter avec leurs diverses tribus. Constantin, qui les avait battus et qui avait exposé aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Trèves les prisonniers capturés, dut fortifier contre eux Colonia Agrippinensis (Cologne). Et Julien l'Apostat dut marcher de Paris sur eux à diverses reprises, de 357 à 360, attaquant tour à tour les Sicambres à Cologne, les Saliens entre la Meuse et l'Escaut, les Chamaves sur les côtes bataves, les Attuariens au sud de la Lippe. Car chaque tribu franque avait son chef, qu'elle investissait du commandement, en le hissant sur son bouclier.



TOMBEAU À TRIPLE ÉTAGE DE PALMYRE.
CASSAS, VOYAGE PITTORESQUE DE LA SYRIE. PARIS, AN VI.

Mais le temps n'était plus éloigné où, au siècle suivant, réunis en un seul peuple, les Francs auraient un roi, qui aurait une chaise curule en guise de trône, — le trône de Dagobert, — un sceptre et une main de justice.

Julien l'Apostat leur avait donné pied en Gaule, en leur concédant un territoire; et il les avait enrôlés dans les armées romaines. C'était un Franc qui était à la tête d'une de ces armées, en 375, dans la guerre contre les Quades. Et les Francs eurent mission de monter la garde au Rhin contre les hordes germaniques. Mais, un jour, un torrent venu du fond de l'Asie refoula les peuplades vers l'occident du Rhin.

Les Burgondes, en 443, quittèrent les environs de Mayence pour s'établir, avec l'assentiment du Romain Aetius, maître de la milice, dans la région de la Savoie, tandis que les Francs de Clodion étaient admis de même à vivre sur les rives de la Somme, comme fédérés de l'Empire romain. Ainsi se trouvaient-ils tout portés pour recueillir son héritage et occuper la Gaule, quand l'Empire se désagrégea. Déjà, les Barbares accouraient de toutes parts pour la curée.



RUINES DE PALMYRE. — CASSAS, VOYAGE PITTORESQUE DE LA SYRIE. PARIS, AN VI. — CL. LAROUSSE.

L'invasion des Barbares. Les Vandales et les Wisigoths. — Au nord de la mer Noire, les Goths avaient, au IIIe siècle, un puissant empire entre la Theiss et le Don. Ils mesurèrent, en 251, leur force, quand, ayant envahi la Thrace, ils furent attaqués par l'empereur Decius, qui fut vaincu et tué. Franchissant le Bosphore et l'Hellespont, ils pillent l'Asie Mineure, brûlent Éphèse, saccagent Athènes, Rhodes et la Crète et forcent, en 270, l'empereur Aurélien à traiter : les Romains évacuent la Dacie et la rive gauche du Danube.

Chassés de la Dacie par les Goths, les Vandales s'établissent, sous Constantin, dans la Pannonie romaine, puis passent, en 406, le Rhin, saccagent la Gaule, s'établissent dans le sud de l'Espagne : l'Andalousie leur doit son nom. En 429, leur roi, Genséric, s'installe de force à Carthage, qui ne sera reprise qu'après la chute de l'Empire romain, par un général du Bas-Empire, Bélisaire (523). En moins de trois ans, Bélisaire détruisit l'empire vandale d'Afrique.

Les Goths s'étaient séparés en deux tribus : les Ostrogoths des Steppes et les Wisigoths des Karpathes. Les premiers se soumirent aux Huns. Les seconds commencèrent, en 376, un exode qui les mit aux prises avec les Romains. Les Wisigoths remportèrent victoire sur victoire à Marcianopolis (Pravadia, près



L'ÉLÉPHANT ET LES SERVITEURS DU CHEF SCYTHE FIGURENT DANS LE DÉFILÉ TRIOMPHAL DES ROMAINS. COLONNE DE THÉODOSE.
BANDURI, IMPERIUM ORIENTALE. PARISIIS, 1711. — CL. LAROUSSE.



LES SCYTHES CAPTIFS SONT CONDAMNÉS AUX GALÈRES. COLONNE DE THÉODOSE. — BANDURI, IMPERIUM ORIENTALE. PARISIIS, 1711.

de Varna), puis près d'Andrinople, jusqu'au moment où Théodose, parti de Salonique, parvint à encercler une de leurs armées.

En 386 fut érigée à Constantinople une colonne célèbre, — qui malheureusement s'est écroulée en 1517, — pour commémorer la guerre de Théodose le Grand contre les Scythes et les Goths.

Le long de la colonne, de splendides bas-reliefs figuraient le retour triomphal de l'armée romaine. Le chef barbare et les grands défilaient, captifs, avec leurs compagnes, dans des chars traînés par des bœufs. L'éléphant qui servait de monture au grand chef, les statues informes de leurs dieux portées à dos de chameau, étaient suivis du troupeau des captifs destinés au rude métier de forçats sur les galères.

Les Wisigoths eurent leur revanche. En 410, ils prenaient Rome, qui dut transiger avec eux. Leur roi Ataulf reçut, en 419, l'attribution de la Seconde Aquitaine, avec Toulouse pour capitale. Au lieu de s'en contenter, les Wisigoths se jetèrent sur l'Espagne. Et ils y demeurèrent jusqu'à l'invasion musulmane de 711.

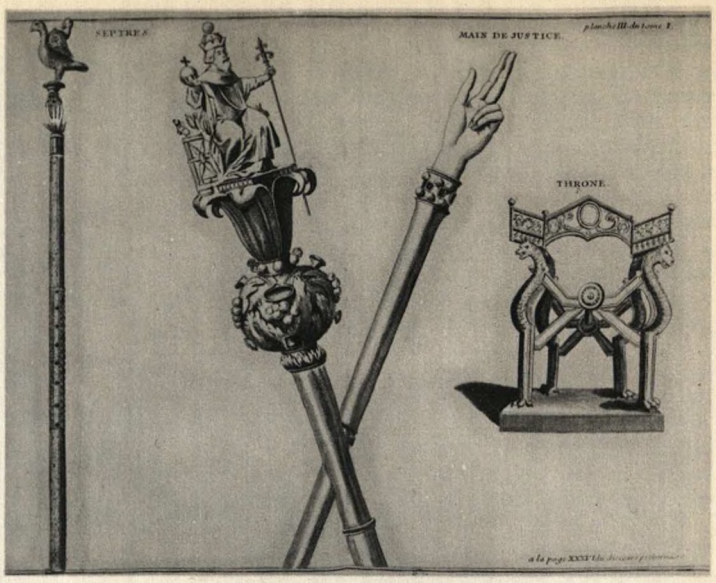
Les Huns. — Les historiens chinois accordent une large place aux Hioug-nou, qui plus d'une fois ravagèrent le Chen-si et autres provinces de l'Empire-Céleste, jusqu'au jour où, en l'an 93 de notre ère, un général chinois leur infligea une sanglante défaite. Les Huns, car c'est sous ce nom que les connut l'Occident, se retournèrent vers l'ouest. Apparentés aux Turcs, renforcés par des Ouïgours, ils franchirent, en 375, le Tanaïs (le Don) et écrasèrent les Scires sur le Borysthène (le Dniépr), cependant qu'une autre de leurs hordes se jetait sur la Mésopotamie et paraissait devant Ctésiphon.

Les Huns! L'Empire romain se prit à trembler devant ces bipèdes hideux, aux joues sillonnées de profondes cicatrices, faites pour enlever toute espèce de duvet pileux, au corps trapu et à la tête volumineuse qui leur donnait l'aspect de « ces bizarres figures que le caprice de l'art place en saillie sur les corniches d'un pont. Des habitudes voisines de la brute, poursuit Ammien Marcellin, répondent à cet extérieur repoussant. Les Huns ne cuisent ni n'assaisonnent ce qu'ils mangent; ils se contentent, pour aliments, de la chair du premier animal venu, qu'ils font mortifier, sur le cheval, entre leurs cuisses. Aucun toit ne les abrite. Ils vivent au milieu des bois et des montagnes, vêtus de peaux de rat cousues ensemble, coiffés de chapeaux aux bords rabattus, et leurs jambes velues serrées dans des peaux de chèvre. On les dirait cloués sur leurs chevaux; à cheval jour et nuit, ils ne mettent pied à terre ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir. Ils chargent ou fuient avec la promptitude de l'éclair et sèment en courant le trépas. Aussi leur tactique, par sa mobilité même, est impuissante contre un rempart ou un camp retranché ».



COLONNE DE THÉODOSE À CONSTANTINOPLE. — BANDURI, IMPERIUM ORIENTALE. PARISIIS, 1711.

Les Huns ont envahi les belles campagnes des Alains, grands blonds à l'allure martiale, qui vivent en nomades dans leurs chariots, et des Agathyrses, qui se teignent la chevelure et se chamarrent le corps de couleur bleue, aux nuances plus ou moins foncées selon la condition sociale. Les Alains ne le cèdent point aux Huns. « La religion chez eux n'a ni temple ni édifice, pas même une chapelle de chaume. Un glaive nu, fiché en terre, devient l'emblème de



TRÔNE, SCEPTRES ET MAIN DE JUSTICE DES ROIS FRANCS.
MONTFAUCON. PARIS, 1729. — CL. LAROUSSE.

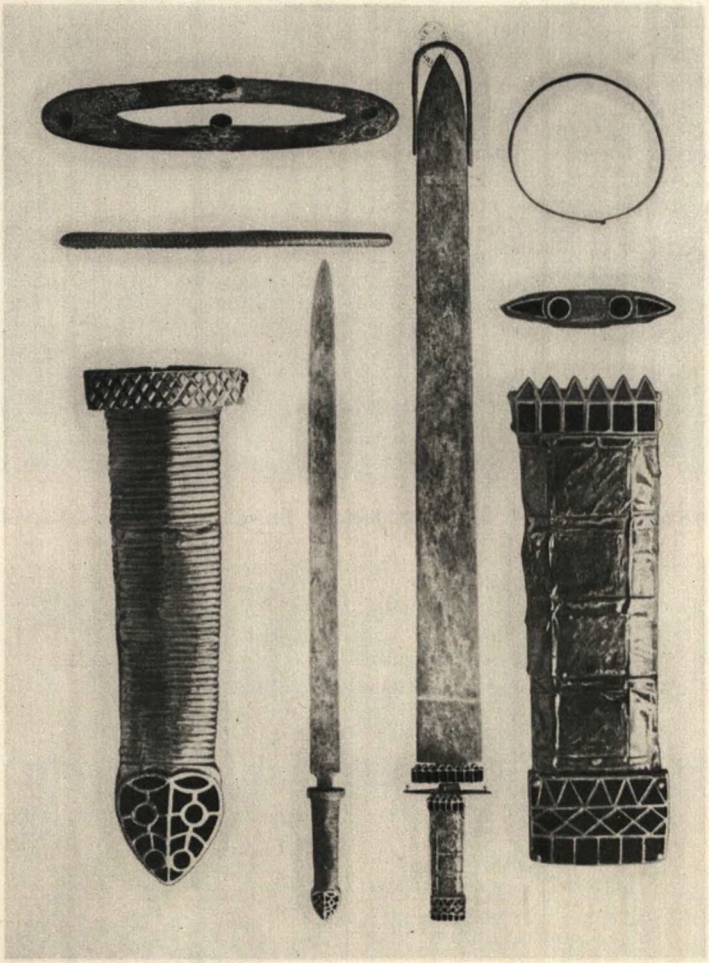


CHEF FRANC HISSÉ SUR LES PAVOIS.
MONTFAUCON. MONUMENS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE PARIS, 1729. — CL. LAROUSSE.

Mars : c'est la divinité suprême. Le plus glorieux des trophées, dit Ammien Marcellin, est la chevelure d'un ennemi, servant de caparaçon au cheval du vainqueur. » Vaincus par les Huns, les Alains du Tanaïs (Don) devinrent leurs alliés.

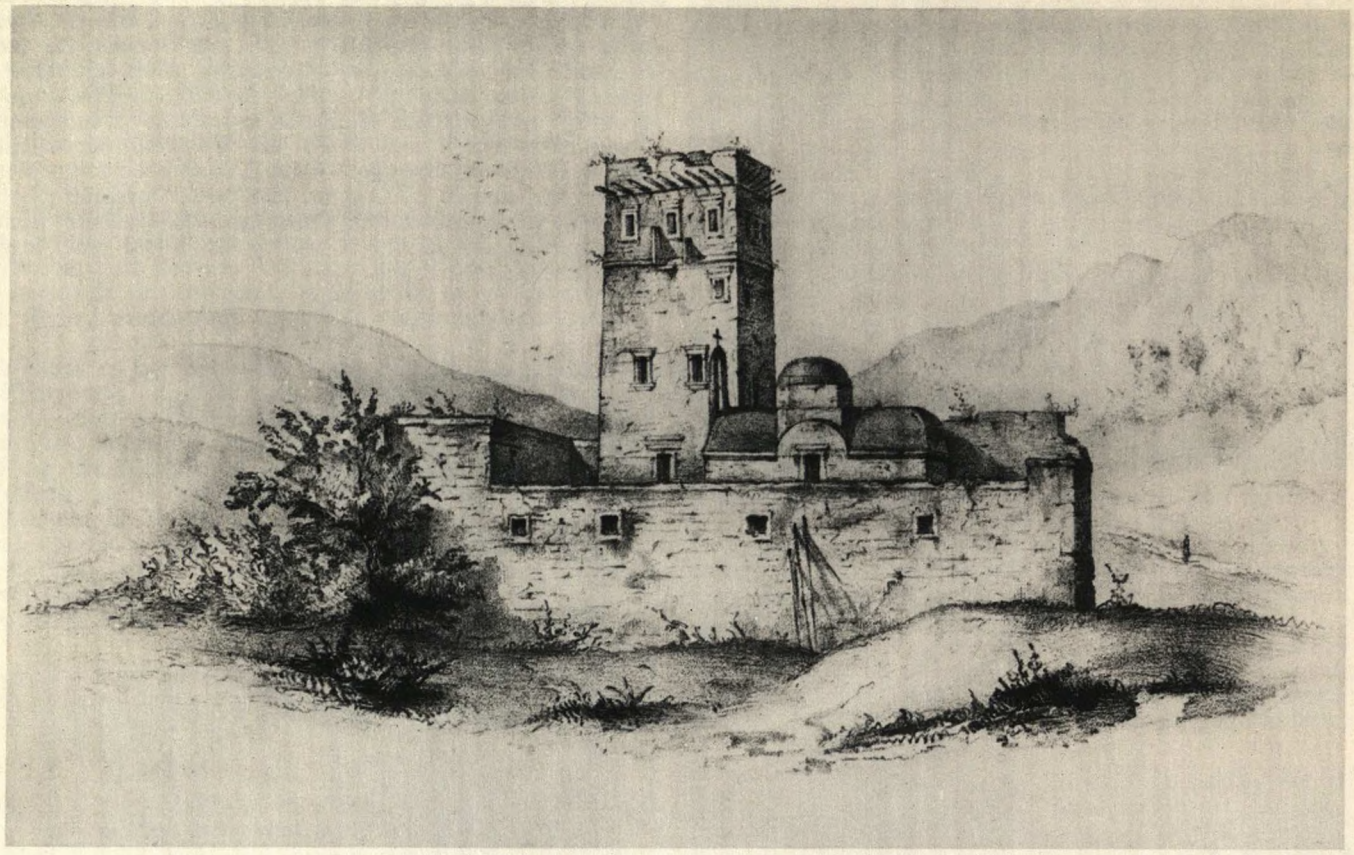
Un jour vint où, maîtres de la Scythie tout entière, les Huns se donnèrent un chef suprême : Attila. De taille courte, mais la démarche superbe, la tête forte, le teint noirâtre, les yeux petits et la barbe clairsemée, selon le portrait qu'en donne Jornandès, historien des Goths, Attila savait se maîtriser dans l'action et excellait dans les conseils de guerre. Des bruits formidables le devançaient et semaient partout l'épouvante. Enhardis par la faiblesse de l'empereur Théodose qui s'humilia, en 433, jusqu'à leur payer tribut et à donner à Attila le grade de général des armées romaines, les Huns, de fleuve en fleuve, pénétrèrent jusqu'au cœur de l'Empire. En 451, ils entraient en Gaule. Ramassant, pour les joindre à ses légions romaines, une foule d'auxiliaires : Francs, Sarmates, Wisigoths, Armoricains, Burgondes, Saxons, Ripuaires, le maître de la milice, Aetius, barra la route à l'invasion, la refoula d'Orléans vers Troyes ; là, et non dans les plaines Catalauniques, qui ont vu si souvent se jouer le sort de la Gaule, Attila, malgré l'aide des Ostrogoths et des Gépides, fut vaincu. Théodoric, roi des Wisigoths, avait payé de sa vie la victoire. On l'enterra près du champ de bataille... Au siècle dernier, un ouvrier découvrait à Pouan, dans l'Aube, un squelette, avec épée, coutelas et ornements d'or : celui du roi des Wisigoths, semble-t-il. — Attila devait mourir en 453 près de Pest, après avoir ravagé l'Italie.

L'Empire romain d'Occident disparaissait presque en même temps. Et les Ostrogoths, en s'installant, à la fin du Ve siècle, en Italie, tentaient vainement de sauvegarder à leur profit le patrimoine de l'ancienne Rome.

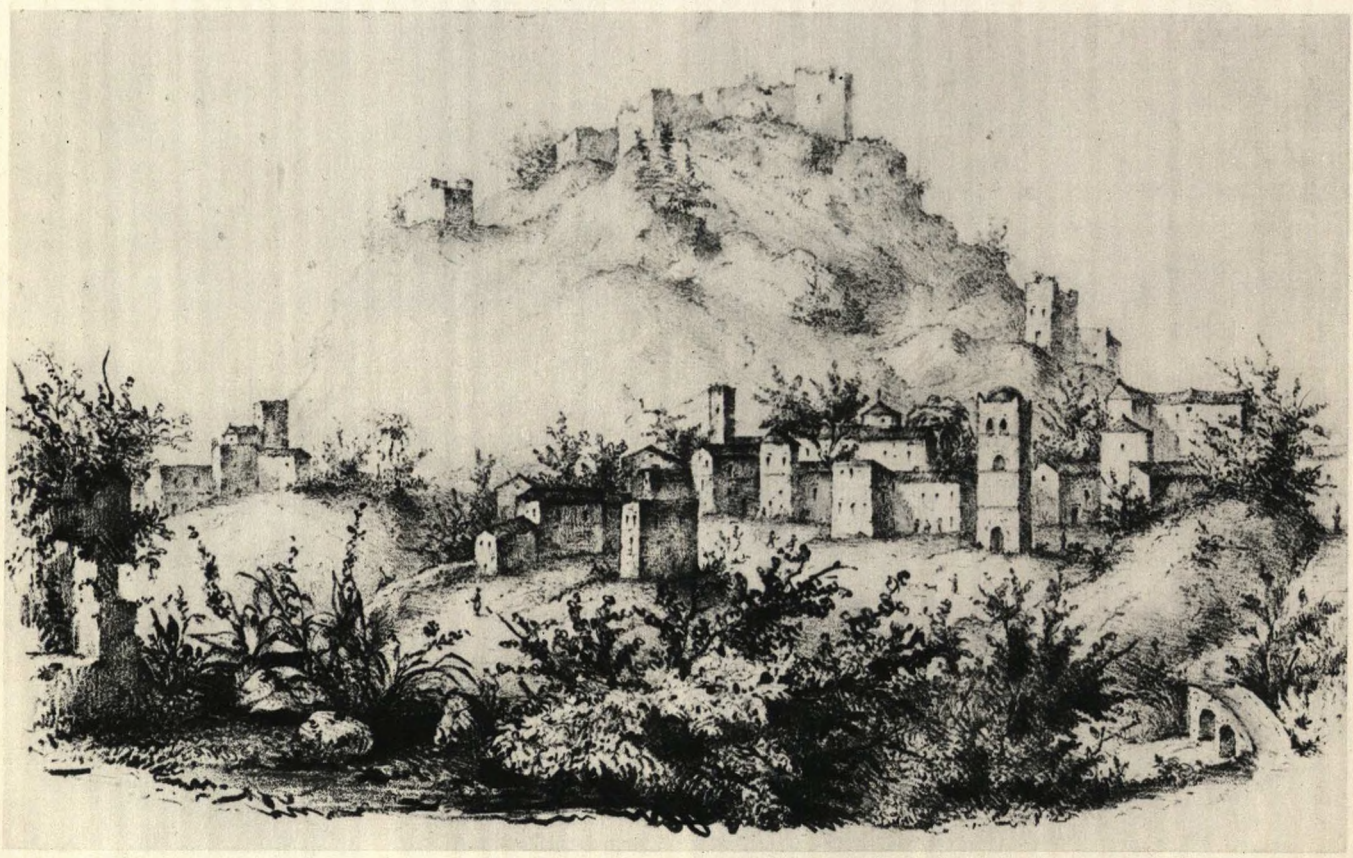


ARMES ET PARURES DE THÉODORIC, ROI DES WISIGOTHS, TROUVÉES À POUAN, DANS L'AUBE, PRÈS DU CHAMP DE BATAILLE (?) OÙ FUT VAINCU ATTILA EN 451.

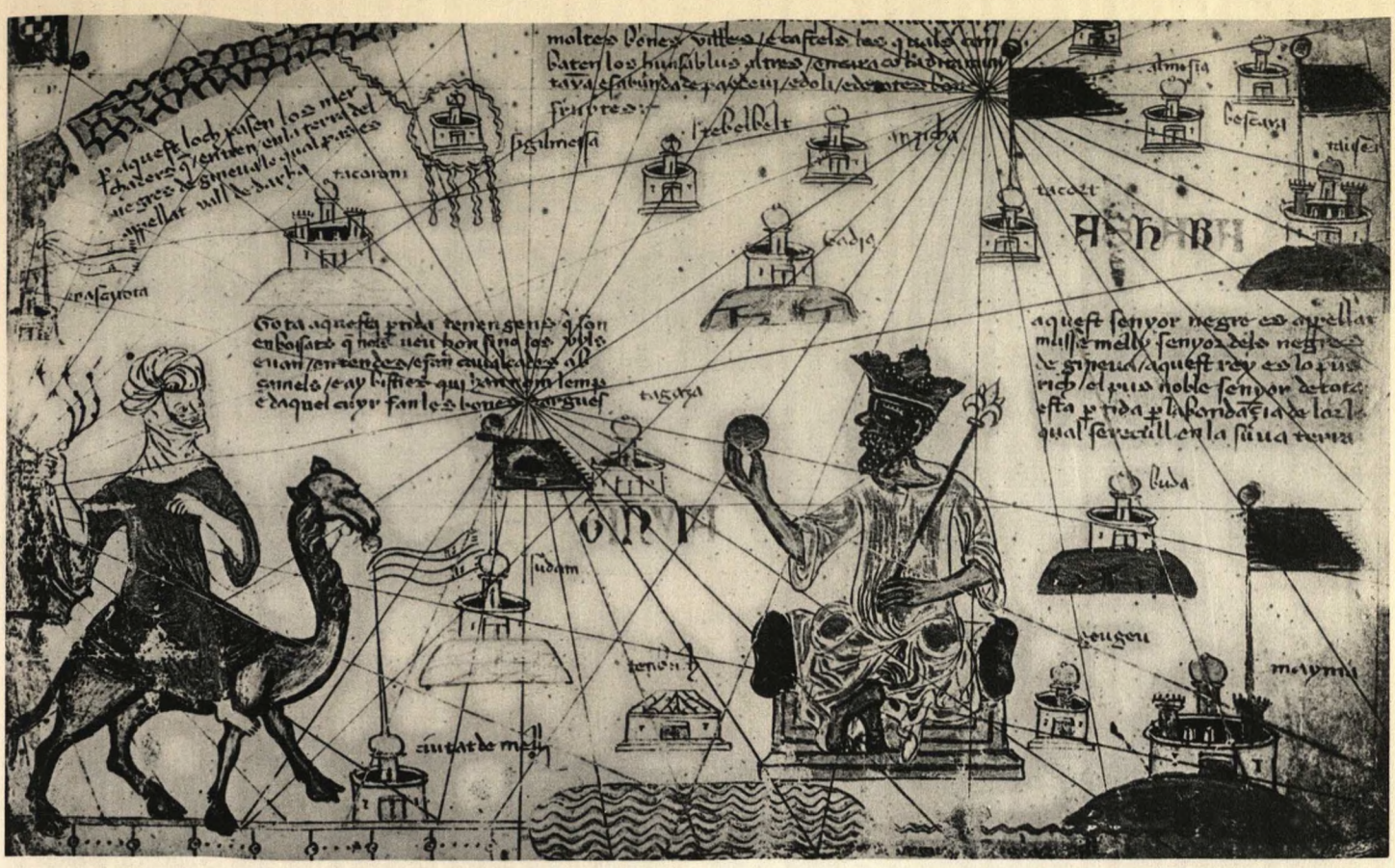
PEIGNÉ-DELACOURT, RECHERCHES SUR LE LIEU DE LA BATAILLE D'ATTILA EN 451. TROYES, 1860.



Château franc de Hagia Marina, dans l'île de Zéa (Cyclades). — Buchon, Atlas historique sur la principauté française de Morée Paris, 1843.



Château des barons francs de Cariténa, en Morée (Grèce). — Buchon, Atlas historique sur la principauté française de Morée. Paris, 1843.



LE SAHARA ET LE NIGER DANS L'ATLAS CATALAN DE CHARLES V, AU LOUVRE (1375). FRAGMENT REPRÉSENTANT, À GAUCHE, UN TARGUI; À DROITE, LE ROI MOUSSA. CETTE ŒUVRE DU MAJORQUIN ABRAHAM CRESQUES EST, MAINTENANT, À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

LE MOYEN AGE

PÈLERINS CHINOIS

La route de la soie. — A l'extrême orient de la terre était le pays des « Sères, célèbres par la laine de leurs forêts, duvet blanc des feuilles, que nos femmes dévident et tissent, permettant à la matrone de se montrer avec une étoffe transparente ». Ainsi parlait Pline de la soie et des Chinois. Et Ammien Marcellin, trois siècles plus tard, ne parlera pas autrement de ce duvet qu'on obtient en humectant les feuilles d'arbres. D'où venait cette ignorance? C'est qu'entre l'Orient et l'Occident se dressait la barrière de l'Empire parthe. L'empereur de Chine Won-ti, 114 ans avant notre ère, avait essayé de la forcer, en acheminant vers l'Asie occidentale des caravanes annuelles. De Rome, des missions, sous Claude et Marc-Aurèle, avaient tenté d'établir des relations avec la Chine. Mais les Sassanides, qui avaient abattu la puissance des rois parthes arsacides, veillaient : ils continuèrent à accaparer un commerce si avantageux, en servant d'intermédiaires entre producteurs et clients. « On transporte en peu de temps en Perse la soie par la voie de terre, d'où cette abondance de soieries qu'on y trouve, écrivait en 536 l'auteur d'une *Topographie chrétienne*, Cosmas Indicopleustès. Par mer, depuis le Tsin (Chine) jusqu'à l'île de Taprobane (Ceylan), le chemin est plus long. » Là, à Ceylan, se rencontrèrent un ambassadeur persan et un citoyen romain, au temps de Cosmas. — « Mon maître est le roi des rois », se rengorgeait l'ambassadeur. — « Et vous, Romain, vous ne dites rien »? questionna un prince cinghalais. — « Le plus puissant des deux monarques, quel est-il? déclara Sopater, le Romain. Où celui qui a son effigie sur cette magnifique pièce d'or, mon maître, ou l'autre, le roi de Perse, dont voici une pauvre pièce d'argent »? L'empereur de Byzance, Justinien, eut pourtant recours à des moines nestoriens de la Perse pour obtenir, en 552, des vers à soie, qu'ils rapportèrent d'une province de Chine dans le creux d'un bambou. Et Justinien put montrer bientôt une fabrique de soie en pleine activité à ses hôtes émerveillés.

Des bouddhistes chinois vont en pèlerinage dans l'Inde (399 et 629). — L'Inde, berceau de Bouddha, exerçait sur la Chine une telle attirance que plus d'un voyageur du Céleste-Empire en prit la route. Si la description des contrées occidentales, rédigée en 316 par Chi-tao-an, ne nous est pas parvenue, nous avons, par contre, celles des moines, bonzes ou samanéens, Fa-Hian (399-414) et Hiouen-Thsang (629-645). « J'ai su, déclare le second, que jadis le Bouddha, né dans l'Occident, a légué sa doctrine qui s'est propagée dans l'Est. Mais comme les textes précieux qui la renferment sont arrivés jusqu'à nous mutilés, je me suis préoccupé de les chercher au loin. »

De Tchhang'an, « la ville du repos perpétuel », Fa-Hian était parti avec plusieurs compagnons de voyage : Hoeï-King, « éclat de l'intelligence »; Hoeï-Wei, « éminence de perspicacité »... Il rallia à Tchang-y (Kantchéou) d'autres pèlerins et prit la route du lac de Lob. Fort mal accueilli par les Ouïgours du royaume de Ouï, il atteignit, au bout d'un mois et demi, Yu-thian (Khotan, en Tartarie), où il trouva des milliers de bonzes, religieux bouddhistes, dont beaucoup étaient adonnés à « la Grande Translation », à un mysticisme exalté qui conduisait à l'absolu. Aux repas pris en commun, « ces hommes purs ne se permettaient pas de s'appeler les uns les autres, mais se faisaient des signes avec les doigts ». Hébergés dans un temple, les Chinois y demeurèrent trois mois pour attendre la procession des images, que Fa-Hian décrit ainsi :

« Le premier jour de la quatrième lune (juin), on balaie et on arrose toutes les rues; on orne les chemins et les places. On tend de grandes tapisseries devant la porte de la ville. Tout est paré



BONZE CHINOIS.
MALPIÈRE, LA CHINE. PARIS, 1825. — CL. LAROUSSE.

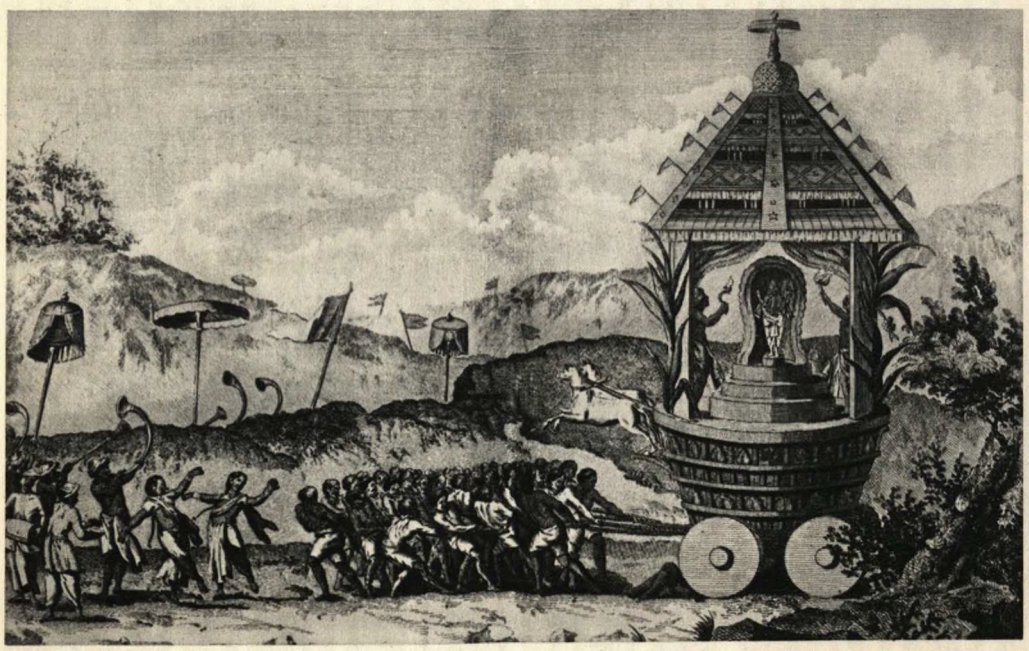


TRINITÉ HINDOUE. — SONNERAT, VOYAGE DES INDES ORIENTALES. PARIS, 1782. — CL. LAROUSSE.

magnifiquement. Le roi, la reine et des femmes élégantes sont placés en cet endroit. Les religieux livrés à l'étude de la Grande Translation, ceux que le roi honore le plus, font les premiers la procession des images. A 3 ou 4 *li* de la ville, on construit un char à quatre roues, très haut, en forme de pavillon mobile, orné de choses précieuses, avec des rideaux, des tentures et des couvertures de soie. L'image (du Bouddha) est placée au milieu; deux *phousa* (ses deux acolytes, Dharma et Sanga) sont à ses côtés. Autour de lui sont les images des dieux, sculptées en or et en argent, avec des pierres précieuses suspendues en l'air. Quand l'image est à cent pas de la porte, le roi se dépouille de sa tiare, se revêt d'habits nouveaux et s'avance pieds nus, des fleurs et des parfums à la main, au-devant de l'image. Il se prosterne à ses pieds, en répandant des fleurs et brûlant des parfums. Au moment où le char franchit la porte, les femmes et les jeunes filles jettent, du pavillon placé au-dessus d'elles, une profusion de fleurs sur le char du dieu. »

Telle est la force de la tradition qu'une foule de siècles plus tard un Français assistait à pareille scène; le char était également une machine immense où, au-dessous de la trinité divine, étaient sculptées ses métamorphoses.

Au petit Thibet, où l'on conserve un vase où Fo (Bouddha) a craché, — poursuivait le pèlerin chinois, — le roi de Kie-tchha convoque tous les cinq ans ses sujets à faire leurs dévotions. Chevaux, étoffes et objets précieux sont ensuite donnés aux bonzes pour être vendus à leur profit. Par des « montagnes de neige, où des dragons venimeux vomissaient leur venin quand ils venaient à manquer leur proie », Fa-Hian arrive dans l'Inde. Un escalier de sept cents marches, taillées dans une muraille de rochers, lui permet d'accéder au fleuve Sin-théou (le Sind), qu'il traverse sur un pont de cordes. Dans le royaume d'Ou-tchang (Kafristan), on vénérait l'empreinte du pied de Fo (Bouddha) et la pierre où celui-ci avait séché ses habits. Au royaume de Sû-ho-to était construite une tour à l'emplacement où il avait lacéré sa chair pour racheter une colombe poursuivie par un épervier. D'autres tours, dans les royaumes de Kian-tho-weï et Tchu-cha-clu-lo, commémoraient les lieux où il avait fait l'aumône de ses yeux, puis de sa tête. A Hilo, dans le royaume de Na-kie, c'est l'os du crâne du Bouddha qu'on vénère dans une pagode toute dorée : porté chaque jour en dehors de la chapelle, il est placé sous une cloche de verre ornée de perles. Et chaque jour, à l'aube, dès que les gens de la chapelle battent de gros tambours, sonnent de la conque et font retentir leurs cymbales de cuivre, le roi vient adorer le dieu. A sa suite, les fidèles touchent la relique de leur tête et garnissent de fleurs « les tours de délivrance ». Au Pi-tchha (Pendjab), Fa-Hian rencontre des compatriotes, venus comme lui en pèlerinage : c'est un pays où les gens se servent de coquillages comme monnaie. De couvent en couvent, où on l'hébergeait en lui donnant des vivres et aussi de l'huile pour s'oindre les pieds, Fa-Hian parvint à Seng-kia-chi, où le Bouddha monta au ciel. Il y recueillit précieusement, là et le long du Heng (Gange), toutes les fables auxquelles le dieu avait donné naissance.



LE CHAR DES IMAGES. — SONNERAT, VOYAGE DES INDES ORIENTALES. PARIS, 1782. — CL. LAROUSSE.

Dans « le royaume du milieu » (l'Inde centrale), il compte 96 sectes, dont « les disciples mendient leur nourriture : mais ils ne portent pas de marmite ». A Pa-lian-fou (ville disparue, qui était à une dizaine de lieues à l'O.-S.-O. de Patna), le palais du roi avait une façade richement ornée. Chaque année, sur des chars, les images des dieux y étaient promenées solennellement : des représentations théâtrales terminaient la fête; là chaque province entretenait pour les infirmes une « maison de médicaments du bonheur et

de la vertu ». Au « pic du Vautour », à la source de la rivière Banourah, Fa-Hian visita la caverne où le Bouddha triompha du démon du ciel, métamorphosé en vautour. Au nord-est de Pha-lo-naï (Varânâsi en hindoustani ou Bénarès), il pénétra dans « le parc des cerfs de l'immortel ».

En descendant le Gange, il rencontra, à To-mo-li-ti (près de Calcutta), un couvent où il copia des livres sacrés, en reproduisant leurs miniatures. Puis il s'embarqua pour « le royaume des lions » de Ceylan, où l'on vénérait l'empreinte des pieds de Bouddha, et surtout une de ses dents, à laquelle un édifice était consacré.

Au milieu de la troisième lune, un héraut, « un prédicateur », vêtu des habits royaux, va, à dos d'éléphant, proclamer les vertus et la vie de Bouddha; après quoi a lieu la procession de la dent divine, portée à la chapelle de « la montagne sans crainte ». Le long de la route, des images figurent ses transmigrations successives, en roi des éléphants, cerf-cheval, etc., en peintures très vivantes. Après avoir recueilli des livres sacrés pour les rapporter en Chine, Fa-Hian quitta Ceylan à bord d'une jonque chinoise, après laquelle était attachée une barque de secours. Au bout de trois mois où elle eut à lutter contre l'ouragan, la jonque aborde à Ye-pho-thi (Java), où « hérétiques et brahmanes sont en grand nombre. Il n'y est pas question de la loi de Fo ».

Au bout de cinq mois, Fa-Hian s'embarque pour Kouang-tchéou (Canton). Mais c'est à Thsing-tcheou-fou, dans le Chan-toung, que le navire aborda. Le voyage du pèlerin n'avait pas duré moins de quinze ans. Il revoyait avec joie les élégantes tours à étages de toitures, les Taa, dédiées aux esprits tutélaires du Céleste-Empire.

Liang-tcheou, « rendez-vous général des peuples à l'occident du fleuve Jaune » ou Koang-ho, était la patrie d'un autre pèlerin, Hiouen-Thsang. Il franchit en 629 « la porte noire » de son couvent pour se rendre, lui aussi, dans l'Inde. L'itinéraire fut sensiblement le même : le plateau du Pamir et les monts Altaï, avec leurs glaciers « aux nappes dures et brillantes qui se déroulent à l'infini et se confondent avec les nuages »; la Transoxane, où l'accueillit le khan des Tou-kioue (Turcs); Sa-mo-kien (Samarcande) et Fo-ko-lo (Balkh); Ka-chi-mi-lo (Cachemire); Varânâsi (Bénarès) et les diverses parties de l'Inde, jusqu'au Goudjerat, où fleurissait la religion de Çâkyamouni. Puis il reprit, par le Pendjab, le Kachgar, le Yarkand et le Khotan, la route de la Chine.

A Si-ngan-fou, la célèbre capitale chinoise de l'Ouest que l'on connaît jusqu'en Perse et jusqu'à Byzance, le bruit se répand, en 645, que Hiouen-Thsang, « le maître de la loi », revient. Par la rue « de l'oiseau rouge », une foule immense se porte à sa rencontre. Il revient, mais avec de précieux bagages que traînent vingt-deux chevaux : reliques vénérables, statue d'or du Bouddha, tournant « la roue de la loi » (prêchant) dans « le parc des cerfs », autres statues du dieu en bois de santal, livres sacrés du « Grand Véhicule » ou de la Grande Translation mystique... Entre une haie de fidèles, dans le nuage odorant que répandent des cassolettes de parfum, au pas cadencé des bonzes qui ont sorti palanquins, chaises à porteurs, tables précieuses, fleurs et bannières, les statues divines, franchissant la porte triomphale, s'acheminèrent vers le couvent du « grand bonheur ». C'est là qu'à l'invite de l'empereur chinois, du prince « qui tenait le talisman du ciel », Hiouen-Thsang rédigea la relation de son voyage.

Si-ngan-fou! A côté de la religion de Bouddha, il en est une autre qui recrute timidement des adeptes : le christianisme. L'an 1093 des Grecs, l'an 781 de notre ère, une stèle y fut érigée le jour du « grand hosanna », c'est-à-dire le dimanche des Rameaux, le 8 avril. On y lisait, en syriaque et en chinois, l'inscription suivante : « Mgr Iezdbouzid, chorévêque de Koumdan (c'est-à-dire Si-ngan-fou), ville royale, fils du bienheureux Milis, prêtre originaire de Balkh, a dressé une table de pierre, sur laquelle sont gravées la vie de Notre Sauveur et la prédication de nos pères, auprès du roi des Chinois. » Ses chrétiens étaient des nestoriens, dits chrétiens de saint Thomas, qui soutenaient qu'en Jésus-Christ il y avait non seulement deux natures, mais deux personnes.

La Chine n'avait pas adopté, pour ses pagodes, le style éblouissant des monuments de l'Inde, qui restent parfois, dans des villes désertes, le seul témoin de la splendeur passée. Ainsi de Khajuraho, à 125 milles à l'ouest-sud-ouest d'Allahabad, qui fut une capitale, il ne subsiste qu'une trentaine de temples de toute beauté, dédiés à Siva, Vichnou et Jaina, qui remontent au XIe siècle.



TAA, PAGODE AUX CARILLONS.
MALPIÈRE, LA CHINE. PARIS, 1825.

Quel était le pays décrit, en 499, par un bonze ? — Un bonze, qui vint en Chine en 499, décrivait ainsi le pays de Fou-Sang, où cinq bonzes de Samarcande avaient été prêcher la doctrine de Fo (Bouddha), qu'ils y avaient fait connaître. A 20 000 *li* à l'orient du pays de Tahan, à l'est de la Chine, le Fou-Sang a des fruits qui ressemblent aux bourgeons des bambous. De l'écorce on fait de la toile et du papier. Les habitants ont une espèce d'écriture. Les bœufs du pays portent un poids considérable sur leurs cornes. On les attelle, comme les chevaux et les cerfs, aux chariots. Des biches apprivoisées, comme en Chine, on tire du lait pour fabriquer du beurre. Le pays n'a point de fer; mais on n'accorde aucune estime à l'argent et à l'or, tant ils sont communs.

Dans un mémoire sur les *Navigations des Chinois du côté de l'Amérique*, le savant de Guignes inclinait, en 1761, à penser que ces bonzes avaient traversé le Pacifique : les Mexicains venaient du nord, disait-il; tout porte à croire que les Chinois ont contribué à la civilisation de gens dont l'empire ne date que de l'an 820.

S'agissait-il bien de l'Amérique? Ou n'était-ce pas tout simplement, au sud, il est vrai, de la Chine, la Cochinchine, où les indigènes offraient au dieu Fo les prémices des fruits de la terre. Et de là, le culte de Fo rayonna.



ROI DE L'ÎLE DE CEYLAN AUX MULTIPLES TÊTES.
SONNERAT. PARIS, 1782. — CL. LAROUSSE.

Angkor. — Un Espagnol qui se rendit au Cambodge à la fin du XVIe siècle, Christoval de Jaque, dé-



UN TEMPLE D'ANGKOR. — FRANCIS GARNIER, ATLAS DU VOYAGE D'EXPLORATION EN INDOCHINE. PARIS, HACHETTE, 1873. — CL. LAROUSSE.

crivait ainsi la découverte, en 1570, d'une ville déserte, à trois journées de marche de la capitale, en remontant le Mékong : « Remplie de nombreux édifices, elle est entourée d'une forte muraille qui a quatre lieues de tour; les créneaux en sont sculptés avec beaucoup de soin : ils représentent des licornes, des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des chevaux, des chiens, des aigles, des cerfs et toute espèce d'animaux sculptés d'une pierre très fine. Dans l'intérieur de cette muraille, on voit de superbes maisons et de magnifiques fontaines; elles sont ornées d'écussons armoriés et d'inscriptions que les Cambodgiens ne savent pas expliquer. On y voit un très beau pont, dont les piliers sont sculptés de manière à représenter des géants. Ils sont au nombre de soixante et supportent le pont sur leurs mains, leur tête et leurs épaules. Cette ville se nomme Ankor (Angkor). On la nomme aussi « la ville des Cinq Pointes », parce qu'on y voit cinq pyramides très élevées, au haut desquelles on a placé des boules de cuivre doré, semblables à celles que l'on voit à Churdumuco. »

Sur la ville déserte, le silence, pour des siècles, à nouveau tomba.

En 1861, un voyageur français, Mouhot, qui devait mourir peu de temps après, traversait une forêt du Cambodge siamois, quand il eut la surprise d'apercevoir ces monuments splendides qui atteignaient 500 mètres de longueur.

C'était Angkor ou Nakhor. Sa découverte allait passionner le monde savant, surtout quand Francis Garnier l'eût fait connaître dans un splendide album. Quels étaient ces monuments ? Une étude attentive permit à Aymonier de discerner des inscriptions en sanscrit et en khmer, tandis qu'un savant allemand reconnaissait, dans les scènes qui se déroulaient le long de la première galerie, des épisodes du Mahabharata. C'étaient des monuments bouddhiques, mais influencés par les mythes hindous de la Grande Translation de Brahma, Siva, Vichnou et Rama. Commencés au IXe siècle, ils avaient été interrompus au XIVe. A 8 kilomètres dans le nord gisait une ville morte, qui fut une ancienne capitale lors de la splendeur du Cambodge.



OFFRANDE DES PRÉMICES DE LA TERRE AU DIEU FO (BOUDDHA).
J. BARROW, VOYAGE TO COCHINCHINA. LONDON, 1806. — CL. LAROUSSE.

LES VIKINGS

Les Normands. — Un jour que Charlemagne se trouvait dans un port de la Gaule narbonnaise, des navires de guerre parurent en vue. Il jeta un cri d'alarme. Mais il ne fut point nécessaire de les repousser. Comprenant qu'il était là, celui qu'ils appelaient « Charles le Marteau »,

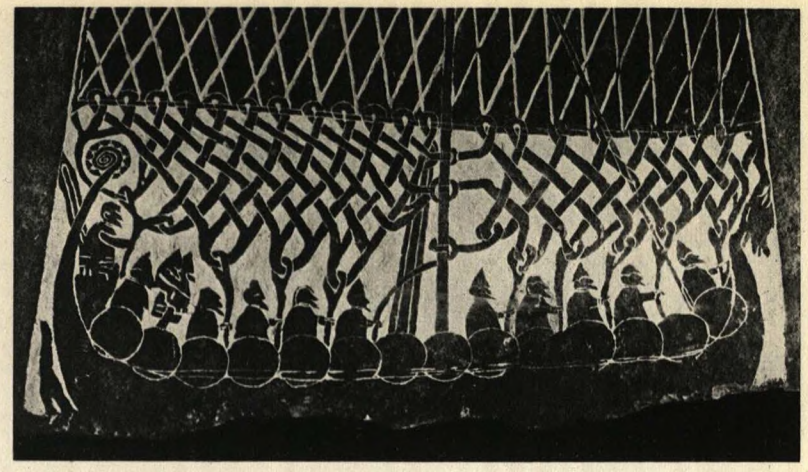
les Northmans s'étaient dérobés aux coups. « Or, le religieux Charles, se levant de table, s'accouda à la fenêtre, le visage inondé de larmes. — Savez-vous, dit-il à ses fidèles, pourquoi je pleure? Ce n'est pas certes que je craigne les menaces de ces gens-là. Mais je suis profondément affligé que, de mon vivant, ils aient osé insulter ces rivages, et je suis accablé de douleur à la pensée du mal qu'ils feront à mes descendants. »

Du magnifique golfe où se mire aujourd'hui Gothenbourg, du Vik, sortaient, comme des vols de gerfauts, des pirates qu'on appela des Vikings, ces Northmans qui avaient fait pleurer le grand empereur. L'exode des Vikings commence avec le grand mouvement de centralisation monarchique qui se produisit simultanément en Suède, en Norvège et en Danemark au IXe siècle. Halfdan le Noir imposait aux Scandinaves une véritable conscription maritime et l'obligation de concourir à la défense du pays, dès que la flèche de guerre avait circulé de district en district et que les feux de signal avaient couru de colline en colline.

Mais, chez ces hommes du Nord, tel était le sentiment de l'indépendance qu'ils répondaient à une question des Francs : « Nous n'avons pas de chefs; nous sommes tous égaux. » Une religion barbare les incitait à la guerre, promettant aux braves le séjour bienheureux du Valhalla : « Va, mon fils, disait-elle, monte sur un cheval fougueux pour te précipiter dans la mêlée poudreuse. Les nobles ne doivent songer qu'à brandir le glaive, qu'à fendre en bateau les flots de la mer. » Séduite par la vie d'aventures des héros dont les scaldes chantaient les exploits, plus d'une femme se rangea parmi eux : telle de ces « vierges au bouclier » commanda une troupe de marins. Le métier de pirate devint un métier de roi.

Leurs navires figuraient des dragons ou des serpents, gueule béante à l'avant, queue à l'arrière. Les emblèmes de l'étrave de ces vaisseaux-serpents, — *snekkjur*, — étaient mobiles, la législation païenne prescrivant de retirer tout visage hideux qui pût effrayer les génies tutélaires d'une contrée amie. C'est avec ces navires légers, bordés de rames, que les Vikings s'engagèrent dans les fleuves de Russie et, par la « route de l'Est », l'Ost-vegr, gagnèrent Constantinople, après avoir fondé Novgorod et donné des maîtres aux peuplades de Scythie. L'empereur d'Orient, Alexis Comnène, émerveillé, les prit à sa solde; et les Varègues, comme on appela ces Scandinaves, inscrivirent leurs caractères runiques sur les lions du Pirée.

La France fut pour eux une terre d'élection, comme l'avait prévu Charlemagne. Masquée, la nuit, derrière quelque cap, leur flotte surgissait soudain, au lever du jour, devant une ville encore endormie; ou bien, par le clair de lune, leurs troupes de débarquement s'avançaient à marches forcées sur leurs adversaires. En 841, les Normands, comme on les appela désormais, pillaient Rouen; en 842, ils brûlaient Amboise; en 843, ils surprenaient Nantes; l'an d'après, « les Mages », ainsi que les appelaient les musulmans, occupaient Séville; en 849, une de leurs bandes s'emparait de Bordeaux. Les Normands établissent leurs quartiers dans des îles de la Seine et de la Loire. En 885, ils attaquent la capitale : mais Paris résiste vaillamment et brise leurs assauts. Une évolution s'est produite parmi eux. Convertis, ils s'établiront pacifiquement sur notre sol : et le traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 912, leur concède la Neustrie, qui devient la Normandie.



BARQUE DES VIKINGS, D'APRÈS UNE PIERRE GRAVÉE TROUVÉE DANS L'ÎLE DE GOTLAND (SUÈDE).

Le dynamisme qui les anime va pousser les Normands vers d'autres rivages. Le duc de Normandie, Guillaume, se prétend l'héritier légitime d'Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, dont il revendique la couronne. Évêques, villes et barons se font les commanditaires de l'entreprise. Une flotte est armée, qui s'engage en 1066 dans le canal britannique, dès que la girouette dorée du mât de la nef ducale a tourné sa flèche vers le nord. Elle aborde sans résistance à Pevensey, dans le comté de Sussex. Et la victoire d'Hastings, où le roi Harold fut tué, fit de Guillaume le Conquérant le roi de l'Angleterre, presque dans le temps où deux de ses sujets, Robert Guiscard et son frère Roger, fils de Tancrède de Hauteville, conquéraient la Sicile.

De tous les détails de l'armement et de la traversée de la Manche, la tapisserie de Bayeux a fixé le souvenir. Ces navires aux proues couronnées de têtes de serpent ou de dragon et bordées de pavesades sont bien les mêmes que ces bâtiments des Vikings décrits dans la *Saga de Nial* : « Sur des vaisseaux, le bouclier touche le bouclier et, sur le premier de tous, il y a un homme près du mât, à la casaque de soie et au casque doré, les cheveux longs et clairs. Il tient à la main une lance incrustée d'or. » Cette description, aux couleurs si vives qu'on pourrait l'appliquer aux riants parages de l'Archipel, se rapportait à une navigation dans les parages désolés de l'Islande.

L'Islande, « la Terre de Glace ». — Les Vikings avaient colonisé, au VIIe siècle, les Orcades. Il était plus au nord une île dont le géographe Dicuil, en 825, avait connaissance, car il parlait de l'aspect qu'avait le soleil sous cette latitude. Un Suédois, qu'avait drossé la tempête, l'ayant accidentellement rencontrée, le Norvégien Floki partit à sa recherche. Un corbeau qu'il avait emporté pour se guider par son vol fila un moment tout droit, montrant ainsi la route à suivre. L'exploration de « la Terre de Glace », l'Islande, fut entreprise en 874 par deux frères d'armes, Ingold et Leif, qui avaient commis un meurtre et, pour cimenter leur amitié, mêlé leur sang. Ils prirent possession du sol en allumant un grand feu dont les rayons se projetaient au loin, et en lançant à travers l'espace une flèche enflammée. Ainsi leurs frères, les riverains de



BATEAUX DE L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS, D'APRÈS LA TAPISSERIE DE BAYEUX.
HISTOIRE PITTORESQUE DE L'ANGLETERRE. PARIS, 1834. — CL. LAROUSSE.



SCANDINAVES DÉCOCHANT LEURS FLÈCHES CONTRE LE TONNERRE.
OLAUS MAGNUS, HISTORIA DE GENTIBUS SEPTENTRIONALIBUS. ROMAE, 1555.

la Baltique, décochaient leurs flèches, dès qu'ils entendaient le tonnerre; mais c'était pour venir en aide à leurs dieux, qu'ils croyaient engagés dans une bataille.

Les colons élevèrent à leurs dieux un temple où un autel supportait la flamme qui ne devait jamais s'éteindre et l'anneau d'or sur lequel chacun prêtait serment. A l'entour étaient le *thing*, le tribunal installé sur un haut lieu dans le voisinage des génies, la pierre aiguë sur laquelle on brisait les reins des victimes humaines ou la chute d'eau où l'on précipitait les individus voués aux dieux. Grimm, à la barbe de chèvre, ayant plus tard parcouru l'île pour trouver un site propice à la tenue de l'assemblée générale des colons de l'*Althing*, arrêta son choix sur un bloc volcanique entouré de crevasses, dans la plaine de Tingvellir, au bord d'un lac où tombent de belles cascades. Avant que le christianisme, vers l'an 1000, eût été proclamé religion d'État et qu'eût été interdite l'exposition, avec abandon ou sacrifice, des enfants, les cascades servaient à l'accomplissement des oblations humaines, en présence d'une foule accourue de partout sur les petits chevaux de l'île.

Les lois promulguées par les assemblées de l'*Althing* furent réunies en 1118 sous le nom de *Gragas ;* elles nous donnent une idée précise de la mentalité de l'Islande, lors de la transition du paganisme au christianisme.

Le Groenland, « la Terre Verte ». — Des *sagas*, comparables à nos chansons de geste, qui charmaient pendant les longues veillées hivernales les gens de l'extrême Nord, nous ont conservé le récit du premier voyage d'un Viking au Groenland. Eric le Rouge, un *outlaw*, ayant appris qu'un Islandais avait aperçu des terres dans l'ouest, espéra y trouver une nouvelle patrie. Une montagne apparut, puis une grande terre, qu'il baptisa « la Terre Verte », Groenland. Le mot était évocateur de fertilité. Il incita les Islandais à s'embarquer en foule dans trente-cinq bateaux pour y fonder une colonie. C'était durant l'été de 985.

A bord de ces bateaux-serpents, qui nageaient à seize avirons par bande et dont l'un servit de cercueil à un chef qui y reposait sous une tente aux trois supports sculptés, les Islandais étaient pour la plupart inféodés au culte de Thor ou d'Odin. En vue du Groenland, ils laissèrent flotter au gré des courants les piliers à tête de Thor ou d'Odin de la maison paternelle, pour aller s'installer où échouaient ces images sacrées du foyer. Eric le Rouge, qui rendait un culte à l'ours blanc, avait emmené comme devin son cuisinier, géant basané qui invoquait les génies, les yeux au ciel et les narines palpitantes.



CROSSE D'UN ÉVÊQUE DE GARDAR, SCULPTÉE AU XIIe SIÈCLE DANS UNE DENT DE MORSE ET TROUVÉE AU GROENLAND DANS LES RUINES DE LA CATHÉDRALE DE GARDAR.
PHOT. COMMUNIQUÉE PAR M. NORDLUNG, CONSERVATEUR DU MUSÉE DE COPENHAGUE.

Mais le christianisme avait des champions : tel, un poète des îles Hébrides, qui appelait la bénédiction divine sur « les rouliers de la mer » par des strophes où il suppliait « le seigneur de la calotte des cieux, de maintenir le siège des faucons » au-dessus de sa tête; tel, un poète islandais, Helgé, qui alla en 1018 en pèlerinage à Rome. La religion du Christ et celle d'Odin étaient aux prises, symbolisées, dans la *saga* de Gisli, par deux femmes : l'une était douce, bonne et blanche; l'autre, farouche, sanguinaire et noire, ne laissait entrer dans le Valhalla que les Vikings dont un prêtre de Thor avait lacé les souliers, en les munissant d'un bâton.

Le christianisme triompha. Au XIIe siècle il était assez prospère pour que Rome créât au Groenland un évêché; le premier titulaire de la mitre épiscopale, le Norvégien Arnold, fixa son siège à Gardar, dans l'Einarsfjord; son diocèse comprenait une douzaine d'églises élevées dans les fjords : Ketilsfjord, Hrafnsfjord, Halgrimsfjord,... le long desquels s'essaimaient des fermes, protégées par des rideaux d'îlots contre les glaces de la mer de Baffin. Il était réparti en deux districts : le Westerbygd au nord, l'Oesterbygd au sud. Le second ne comprenait pas moins de cent quatre-vingt-dix fermes, toutes pourvues de troupeaux. Les fermiers groenlandais devenaient même, par l'exportation des laines, des gens cossus.

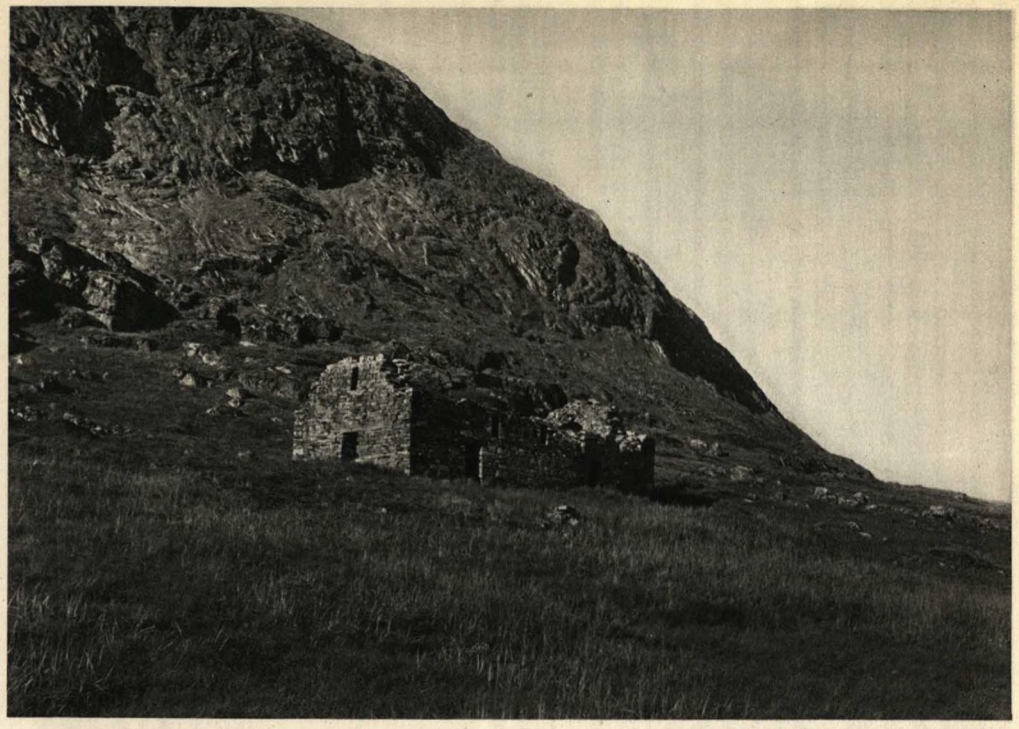


L'ISLANDE ET LE GROENLAND. — PTOLÉMÉE, GEOGRAPHIAE OPUS. ARGENTINE, 1513. — CL. LAROUSSE.

Le Vinland américain. — Il ne leur manquait que du bois pour se chauffer et cuire leurs aliments. Mais le fils d'Eric le Rouge, Leif, avait trouvé au problème une solution. Ce garde du corps du roi de Norvège Olaf, qui l'avait converti au christianisme, avait découvert, au grand large du Groenland, un « pays boisé », le Markland, sans doute Terre-Neuve, qu'avoisinait le Helluland, « le pays des pierres », peut-être le Labrador. Il avait hiverné sur les bords d'un lac qu'une rivière unissait à la mer, à proximité de vignes sauvages qui valurent à la contrée le nom de Vinland.

Quatre mots conservés dans la *saga* d'Eric le Rouge prouvent le contact des compagnons de Leif avec les Indiens d'Amérique. Que dis-je! C'est là, en Amérique, que naquit Snorri, fils de Thorfin Karlsefni, et que l'évêque de Gardar, Eric Gnupson, se rendit en tournée pastorale en 1121. Et peut-être avons-nous sa crosse, une crosse du XIIe siècle, sculptée dans une dent de morse et trouvée dans les ruines de la cathédrale de Gardar.

Où était le Vinland? A la baie des Chaleurs, dans le golfe du Saint-Laurent, selon le général Langlois, qui pourrait arguer, à l'appui de sa thèse, de l'aventure de Jacques Cartier : en 1534, lorsqu'il érigea une croix à Gaspé, des Indiens, à son extrême surprise, firent le signe de la croix : « Nous l'avons appris par la tradition de nos pères », disaient-ils plus tard au père Chrestien Le Clercq. Mais Babcock émet une autre hypothèse. Le Vinland aurait été du côté de Long-Island ou du cap Cod. S'il était reconnu que la tour de Newport, dans la Rhode-Island, est, avec ses arcades en plein cintre, un édifice médiéval, le problème du Vinland recevrait là sa solution. Mais cette attribution est fort controversée. La tour serait le vestige d'un moulin à vent construit peut-être au XVIIe siècle.



RUINES DE L'ÉGLISE DE QAQORTOQ (XIIe SIÈCLE), AU GROENLAND, PRÈS DE JULIANEHAAB.
PHOT. COMMUNIQUÉE PAR M. NORDLUNG.

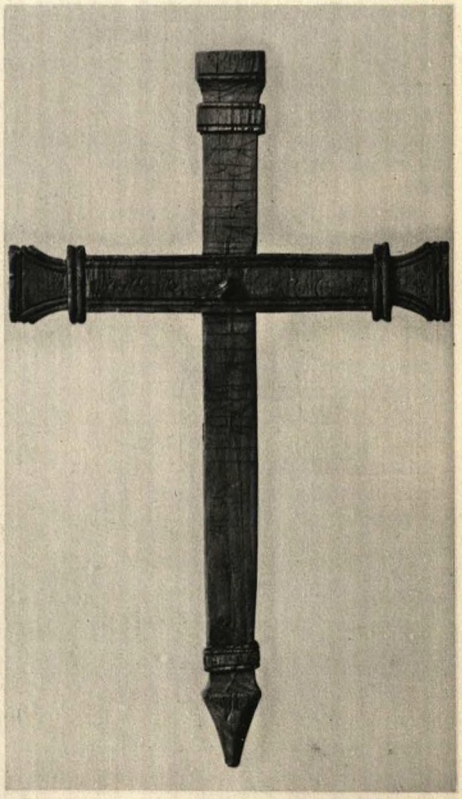
Le denier de Saint-Pierre au Groenland. — Les colons groenlandais restaient en contact avec l'Europe. La Norvège, dont ils avaient accepté, en 1261, la souveraineté, les ravitaillait chaque année, par un navire de Bergen, en blé et en orge, de quoi faire du pain et de la bière. Les Groenlandais participèrent, en 1327, à la croisade préconisée par le pape Jean XXII, en lui envoyant des dents de morse, des peaux de phoque et de bœuf musqué. Et Philippe de Mézières, dans le *Songe du vieux pèlerin*, mentionnait leur existence.

Mais l'heure de l'épreuve avait sonné. Quand le navire de Bergen arriva en 1355 dans le Westerbygd, il ne trouva que des chevaux et des chèvres : les colons avaient été massacrés par les Esquimaux. L'Oesterbygd, au sud, pallia le danger par un *modus vivendi*. Le collecteur des impôts de l'Eiriksfjord, en 1385, nous fait assister au troc des moutons des fermes contre le gibier des chasseurs esquimaux qui, à ce contact, apprirent des mots nordiques, encore en usage parmi eux. En 1410, un mariage fut célébré dans l'église de Qaqortoq, dont il subsiste encore, près de Julianehaab, de hautes murailles. En 1418, le diocèse de Gardar envoya, comme denier de Saint-Pierre, 2 600 livres de dents de morse. Puis le silence tomba, un silence de mort, que rompit en 1448 le pape Nicolas V. « De l'île de Groenland, au fond de l'Océan », lui était parvenue une supplique des derniers colons, disant qu'ils avaient été assaillis, une trentaine d'années auparavant, par des païens venus en barques, qui avaient massacré tous les autres Blancs et incendié les églises, sauf neuf. Et Nicolas V de charger les évêques islandais de Skalholt et de Holar de rétablir au Groenland la hiérarchie catholique.

Quelques expéditions en reprirent la route; se guidant, d'après les instructions nautiques d'Ivar Baardson, vers « la chemise blanche » de la roche Hvitsaerk, le Danois Jon Skolp tenta de se rendre au Groenland vers 1476; plus tard, ce fut le futur gouverneur de l'Islande, Hans Pothorst; mais il dut



LA TOUR DE NEWPORT (RHODE-ISLAND), QU'ON A ATTRIBUÉE AUX VIKINGS DU GROENLAND. — PHOT. DE M. MEANS.



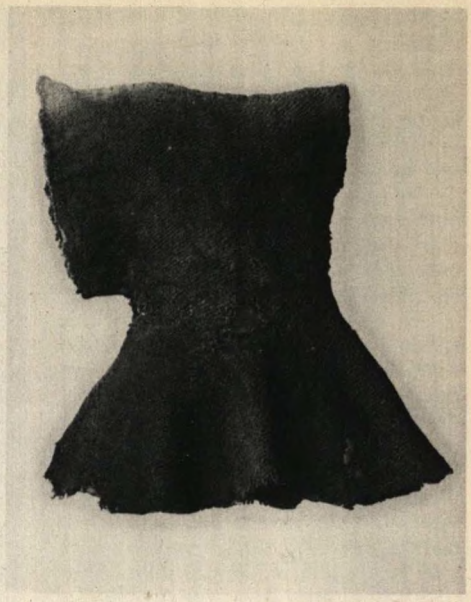
CROIX EN BOIS, COUVERTE D'INSCRIPTIONS RUNIQUES, TROUVÉE DANS LE CIMETIÈRE D'HERJOLFSNES (GROENLAND).



CHAPERON TROUVÉ DANS LE CIMETIÈRE D'HERJOLFSNES (GROENLAND.) MUSÉE DE COPENHAGUE.



CHAPERON D'UN PORTRAIT DE PÉTRARQUE (1379).



CHAPERON D'ENFANT DU CIMETIÈRE D'HERJOLFSNES (GROENLAND). MUSÉE DE COPENHAGUE.

rebrousser chemin devant la fougueuse attaque d'une nuée de kayaks et umiaks des Esquimaux.

Une ville morte du Groenland. — Ils avaient incendié, tout au sud du Groenland, Herjolfsnes, désormais connue dans leurs traditions sous le nom d'Ikigait, « la place détruite par le feu ». Il y a une vingtaine d'années, Herjolfsnes sortit de ses cendres et livra le secret de la fin de la colonie évanouie depuis le moyen âge. Dans le cimetière de la paroisse morte, le Dr Nordlund exhuma de nombreux corps qui portaient sur la poitrine une croix de bois; des inscriptions en caractères runiques rappelaient le « Dieu aide » des croisés : *Isus Kristr hialbi.*

Les squelettes avaient encore leurs vêtements cossus, apparentés aux costumes de la bourgeoisie de France, tels, les chaperons à long ruban dorsal semblables à celui de Pétrarque; telles, les cotardies des femmes au buste ajusté et à l'ample jupe. Mais tandis que les cadavres les plus anciens étaient enterrés à 1 m. 40 de profondeur, les plus récents ne l'étaient qu'à 0 m. 40 dans un sol glacé, et ce n'était plus que des avortons rachitiques dont l'état des dents révélait la misère physiologique : ce qui avait tué les troupeaux, puis les colons, l'état du cimetière le révélait, c'était une glaciation subite qui avait bouleversé le climat du Groenland.

Par une singulière antithèse, les communications entre l'Europe et le Groenland avaient cessé depuis près d'un siècle, quand le Groenland parut sur une carte, avec une riche nomenclature. Mais la nomenclature ne correspondait aucunement aux districts et aux églises de la colonie évanouie. Réunis et mis bout à bout, les mots reconstituèrent une chanson, qui avait cours en Danemark à l'époque où Claudius Clavus rédigeait sa carte.

Survivances? — Du séjour des Scandinaves au Groenland, il ne reste plus, comme souvenirs, que des cimetières; avaient-ils au moins essaimé dans les contrées voisines? En 1911, Stefansson était stupéfait de rencontrer, à la Terre de Victoria, des Esquimaux blonds, aux yeux bleus et gris bleu, alors que le type esquimau est brun. Déjà, en 1656, le capitaine anglais Nicholas Tunes avait été frappé de la blondeur des Esquimaux aperçus dans la baie de Baffin.

A l'intérieur du continent américain, dans le Dakota, il est une tribu qui se distingue, par le caractère stable de ses habitations et par la disposition de ses villages, des tribus de Peaux-Rouges. « Les Mandans du haut Missouri ne sont pas des Indiens, disait en 1841 George Catlin : cette tribu, dont la cinquième partie des individus a les cheveux blonds et les yeux bleus, est un amalgame d'indigènes avec un peuple civilisé... », mais un peuple civilisé qui avait gardé des coutumes barbares. La jeunesse y est initiée, par de sanglantes cérémonies, aux rites de la guerre et de la chasse. Au centre du village se dresse, en guise de temple, la loge de médecine. Les femmes, dont le professeur Hennig donne la photographie, ont le type nordique. De l'origine des Mandans, l'inscription runique de Kensington, dans le Minnesota, donnerait l'explication, s'il faut en admettre l'authenticité : en 1362, dit cette inscription lapidaire, 22 Norvégiens et 8 Suédois sont partis en voyage d'exploration du Vinland vers l'ouest, à la recherche des grandes mers, — des grands lacs.

Les Scandinaves du Groenland ne rayonnèrent-ils pas plus au sud le long des côtes américaines? A Palenqué, dans l'État de Chiapas, au Mexique, il y a des ruines grandioses de palais et de temples antérieurs à l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire au XVIe siècle. Or, l'un des bas-reliefs qui les ornent figure très nettement une croix, devant laquelle deux personnes sont en contemplation. Et que dire de ces grandes femmes blondes, aux cheveux tressés comme les femmes du Nord, qui, telles les Walkyries, engagèrent la bataille contre Orellana, en 1541, sur les rives de l'Amazone?



LA CROIX DANS UN MONUMENT MEXICAIN ANTÉRIEUR À LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — WALDECK ET BRASSEUR DE BOURBOURG, PALENQUÉ. PARIS, 1866.

L'ISLAM

L'essor de l'islam. — Peu après que le roi sassanide de Perse, Khosroès, eût envahi, en 614, la Terre Sainte, un gardeur de brebis de La Mecque, se disant inspiré par l'archange Gabriel, Mahomet, porta au christianisme un plus rude coup. Ses prédications le firent chasser de La Mecque le 16 juillet 622; il allait ainsi ouvrir une nouvelle ère, l'*Hégire*, qui signifie « la fuite ». La doctrine qu'il prêchait était

« la résignation », en arabe *islam ;* et c'est le nom qui fut donné à la religion nouvelle, au culte d'un dieu, Allah, dont Mahomet était le prophète et dont le Coran était le livre de la loi. Par les armes, se fit, sous le drapeau du Croissant, l'unité du monde arabe, qui était réalisée, en 632, lors de la mort de Mahomet à Médine.

L'essor de l'islam dans le monde se précipita, sous l'impulsion du calife, chef de la religion nouvelle. La Syrie fut conquise en 17 ans, la Perse en 8 ans, l'Égypte en 2 ans. Babylone d'Égypte, que défendait une flotte grecque embossée dans le Nil, fut enlevée par Amrou. Plus tard, elle sera supplantée par El Cahira (Le Caire), la ville de « la victoire ». Alexandrie, après un an de siège, succomba en 641. Une nouvelle vague porta l'islam de Carthage, qui fut à jamais détruite (697), jusqu'à l'Atlantique. En 710, le gouverneur grec de Ceuta rendait la ville sans la défendre. Tarik passait, l'an d'après, le détroit et débarquait près de la montagne qui s'appellera de son nom Djebel Tarik (Gibraltar). Et la péninsule hispanique tout entière, les monts de Galice exceptés, tombait aux mains des Arabes. Maîtres de Bordeaux, les vainqueurs marchent sur la métropole de Tours aux riches trésors, quand Charles Martel et ses Francs leur barrent la route à Poitiers et les arrêtent net, en octobre 732. A l'autre extrémité de l'Europe, les musulmans, comme on appelle les adeptes de la religion nouvelle, ont échoué devant Constantinople, où le feu grégeois, en 717, a brisé leur élan. Les dissensions gagnent les croyants : contre les Omeyyades de Damas, les Abbassides de Bagdad lèvent le drapeau noir de la révolte; leur ville devient, en 762, le grand centre de l'islam, qui exerce son emprise sur la Perse et bientôt sur l'Inde.



ROC D'UN JEU D'ÉCHECS EN IVOIRE, QUI FUT OFFERT PAR HAROUN AL-RASCHID À CHARLEMAGNE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES.

A la cour de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, les envoyés d'Ibrahim, émir édrissite de Fez, se rencontraient avec ceux du calife de Bagdad, Haroun al-Raschid, qui arrivaient avec des cadeaux princiers : un éléphant, Aboul-Abbas, « le père de la dévastation », formait, avec des singes, des tigres et des lions envoyés par les princes musulmans d'Afrique ou d'Asie, la ménagerie impériale. Haroun al-Raschid offrait à Charlemagne un magnifique jeu d'échecs en ivoire, dont il subsiste un roc, un éléphant chargé d'une tour. Plus tard, les souverains d'Occident reçurent des califes de magnifiques horloges, « les palais des heures ».

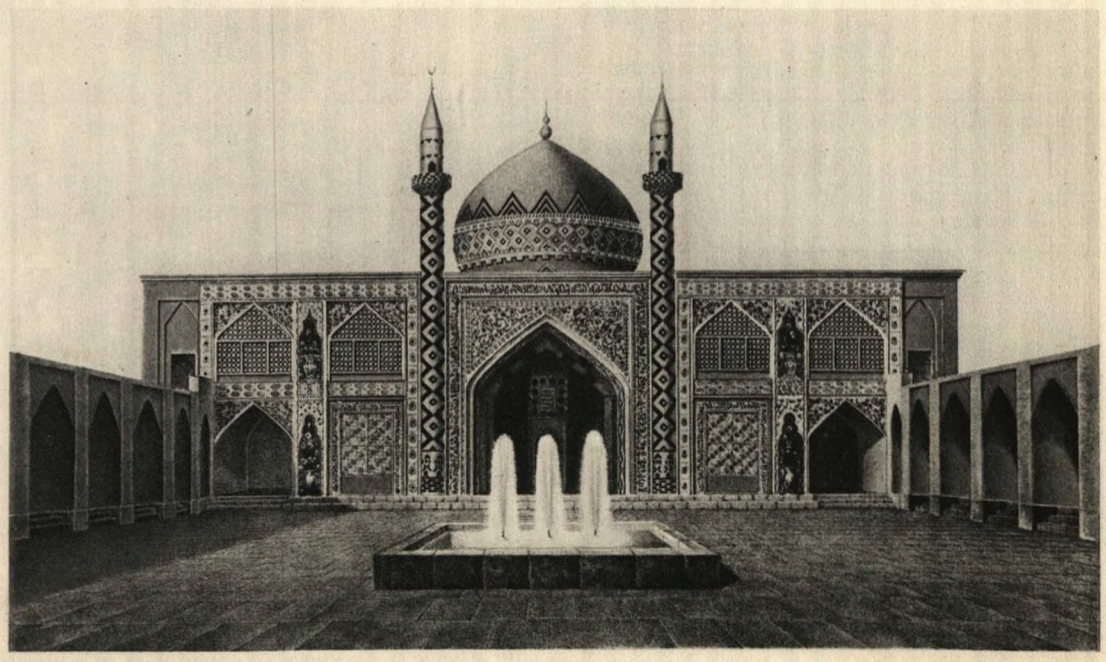
Dès 800, le directeur des postes du calife, Ibn Khordadbeh, avait jugé nécessaire de rédiger une « Description des routes avec l'énumération des distances et des importations ». L'islam rayonnait de toutes parts, servi par l'élégance de son art. La mosquée d'Omar à Jérusalem, construite sur l'emplacement du temple de Salomon, était une merveille. Et bientôt se dressèrent de toutes parts, à l'orient comme à l'occident, d'élégants minarets, du haut desquels tombait la voix du muezzin pour appeler les fidèles à la prière. Les minarets d'Alep avaient leur pendant à Ispahan, à Erivan et à Delhi. La Giralda de Séville avait pour sœur la Koutoubia de Marrakech. L'islam régnait tout le long de la côte africaine, à Tripoli de Barbarie, Tunis et Alger, comme au long du littoral espagnol. Et les somptueuses décorations de l'Alhambra à Grenade inspirèrent peut-être l'architecte andalou que le roi des « mines d'or », Moussa Meli, appela à construire, au retour d'un pèlerinage à La Mecque en 1324, son palais du haut Niger. Héritiers des Grecs de Byzance, des Romains et des Perses, les Arabes avaient synthétisé leurs civilisations dans un harmonieux ensemble.

La science avait progressé à l'unisson de l'art, et la géographie leur dut une mise au point dans la connaissance du monde, car elle avait à son service l'astronomie. Dès le Xe siècle, l'école de Bagdad était parvenue à l'extrême limite des connaissances astronomiques sans le secours des télescopes.

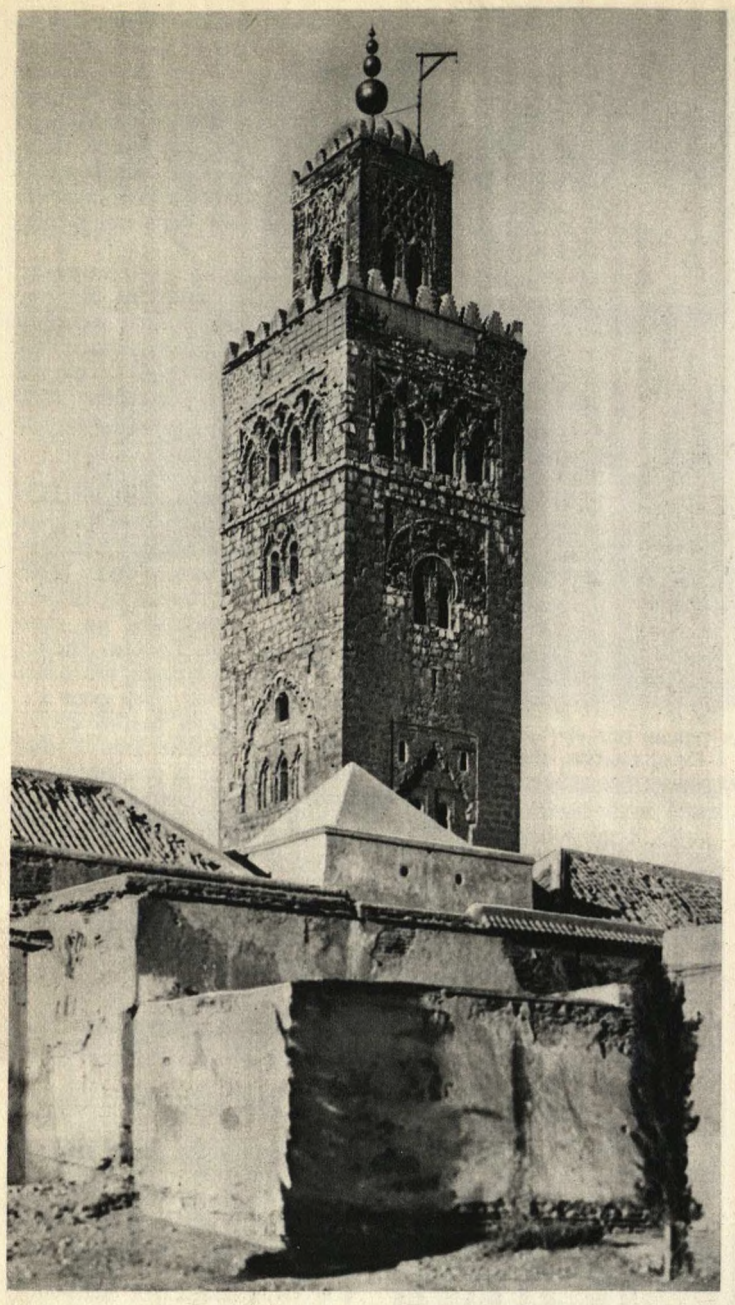
Les voyageurs musulmans (IXe-Xe siècles). — Les explorateurs valaient les astronomes. Deux d'entre eux allèrent, au IXe siècle, dans l'Inde et en Chine, d'où ils rapportèrent de curieuses observations. Soleyman, un marchand, avait traversé l'océan Indien, où il avait assisté à un typhon, tourbillon bouillonnant qui léchait l'eau pour s'épandre en un nuage et parfois entraînait le navire dans l'abîme. Dans l'Inde, il avait été horrifié par la passion du jeu des Hindous : à côté des joueurs était un vase plein d'huile très chaude. Ils allaient jusqu'à jouer leurs doigts; le perdant se voyait couper un ou plusieurs doigts d'un coup de hache : il plongeait le moignon sanglant dans l'huile pour le cautériser. A Sérendib (Ceylan), Soleyman assista aux funérailles du roi, dont on traînait, paraît-il, le cadavre attaché derrière un char : « Votre roi d'hier, clamait une femme en lui balayant de la poussière sur la face, a dit adieu au monde; l'ange de la mort s'est saisi de son âme. » Et le corps était brûlé, parfois avec les veuves. Au Zabedj (Sumatra), le rajah avait pour coffre-fort un étang, où tous les jours il jetait une brique d'or pur.

On voit l'ambiance dans laquelle devaient naître les contes des *Mille et une Nuits* et les fables de Hariri.

La Chine, où des Arabes étaient établis à Canton dès le VIIIe siècle, fascina un contemporain et un coreligionnaire de Soleyman, Ibn Wahab. Ibn Wahab fut reçu en audience par un prince tchang, qui lui avait fait les honneurs d'un musée de portraits. Imbu du Coran, le musulman crut reconnaître au passage Noé dans l'arche, Moïse, Jésus et Mahomet : mais il y avait aussi les



MOSQUÉE D'ERIVAN, EN ARMÉNIE. — DUBOIS DE MONTPÉREUX, VOYAGE AU CAUCASE. PARIS, 1843. — CL. LAROUSSE.



La Koutoubia à Marrakech (Maroc).

idoles des bouddhistes. Savait-il qu'au palais d'Aix-la-Chapelle, tout plaignant pouvait sonner une cloche d'argent pour faire appel à la justice du grand empereur ? Il en était de même en Chine, paraît-il, à la porte de tous les gouverneurs de province. Mais deux mois de prison donnaient préalablement au plaignant le temps de méditer sur sa plainte : s'il la retirait, il recevait cinquante coups de bâton; si elle était injustifiée, il était mis à mort; dans le cas contraire, il obtenait gain de cause. Voilà pour la justice; l'instruction était obligatoire; le tableau des maladies était affiché; la vieillesse était honorée d'une pension... à partir de quatre-vingts ans; tout artisan était récompensé, si son œuvre était trouvée sans défaut. On exportait de Chine des poteries et des soieries, pour importer en retour du cuivre, de l'ivoire et de l'encens. Le culte des ancêtres réclamait en effet des aromates, encens, camphre et aloès, pour embaumer les morts.

Dès lors, le contact de l'islam avec la Chine ne fut plus rompu, témoin le voyage de l'auteur des *Prairies d'or*, Maçoudi. Le philosophe Al-Birouni, lui, alla au XIe siècle aux Indes.

Un autre voyageur musulman, Ibn Fazlan, se trouvait, en 980, non plus en Chine, mais dans des régions européennes voisines de l'Asie; il vit, sur la Volga, la cérémonie funéraire d'un Viking. Le corps, couvert d'un manteau en tissu d'or garni de boutons dorés, la tête coiffée d'un bonnet de fourrure, fut enseveli dans sa longue nef, avec des boissons fortes, des fruits et des oignons, ainsi qu'un coq, une poule, un chien et deux taureaux. Une servante, qui s'était offerte pour suivre son maître, se dévêtit et fit don de ses bracelets à l'ange du mort, une vieille femme chargée de la tuer. Et pendant qu'on l'étranglait, les guerriers frappaient en cadence leurs boucliers. Puis le plus proche parent du mort mettait le feu au navire qui servait de bûcher.

A la même date, un autre musulman, Ibn Hauqal pénétrait profondément dans le Sahara, où il fréquentait un marchand d'Aoudaghost, assez riche pour avoir d'un négociant de Sidjilmessa, au Tafilelt, une reconnaissance, valable pour 40 000 dinars. Ce simple aperçu de quelques voyages de musulmans témoigne de l'ampleur de l'orbe de l'islam.



Astrolabe arabe du Xe siècle. Bibliothèque Nationale. Géographie.

« L'amusement pour qui désire parcourir le monde », par Edrîsî (1154). — Élèves des Byzantins, les géographes musulmans déroulaient la terre sur leurs cartes en bandes horizontales, en climats, dont la largeur était déterminée d'après la durée du jour solsticial. « La périphérie du globe étant de 360 degrés, écrivait Ibn Khordadbeh, le degré vaut 25 parasanges, le parasange 12 000 coudées, la coudée 24 doigts, le doigt 6 grains d'orge, chaque grain 6 poils de mulet ».

Soixante-dix savants de l'Irak, sur les instructions du calife Al-Mamoun, dressèrent, comme pendant à la mappemonde en argent que Charlemagne avait fait exécuter à Aix-la-Chapelle, la *Figure de la terre :* en 33 couleurs étaient représentés, avec les sphères célestes, les continents, la mer, les terres habitées, les déserts, les régions occupées par chaque peuple et les grandes villes. Le garde de la bibliothèque de Bagdad, Al-Huwârizmî, donna à l'œuvre des septante un commentaire, le *Système de la terre*, où l'on trouvait la liste, avec leurs positions en latitude et longitude, de 537 localités et 209 monts. Le méridien initial, « la Coupole du monde », dont Al-Battâni se servait pour faire le point



Animaux fantastiques de l'Inde. — Hariri, Livre des merveilles de l'Inde. Leyde, 1880. — Cl. Larousse.



ENTRÉE D'UNE GALERIE DU GÉNÉRALIFE, PRÈS DE GRENADE (ESPAGNE). — CL. GARZON.

de 273 villes, était une île imaginaire à égale distance de la Chine et des Iles éternelles de l'Occident. Maçoudi, qui mourut en 957, après avoir sillonné le monde de l'Inde à l'Espagne, le figurait comme un oiseau, les ailes étendues, la tête vers La Mecque, la queue vers l'Afrique. Al-Biroûni, vers l'an mille, entrevoyait la projection stéréographique polaire, en parlant de figurer, vu du pôle, tout ce qui était sur la terre.

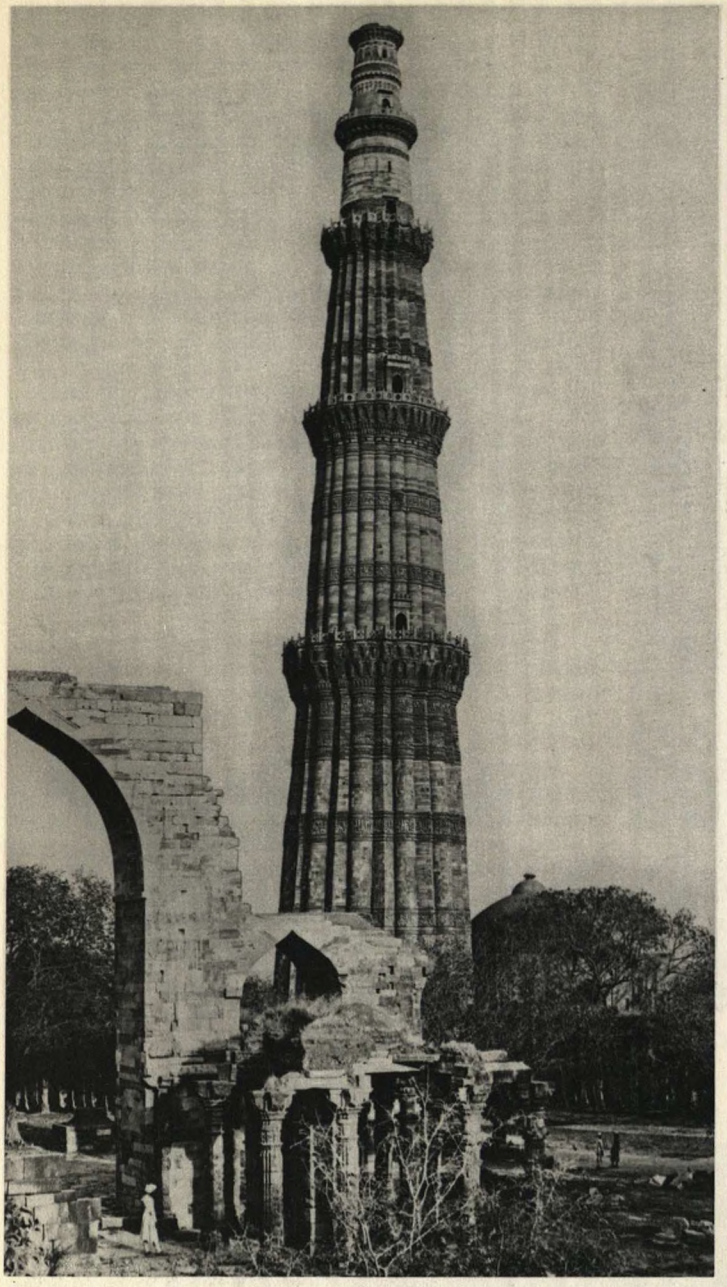
Mais ce n'était pas en pays musulman, c'était en terre chrétienne que la géographie arabe allait atteindre son apogée. L'islam rayonnait au sud de la Méditerranée; les descendants des Scandinaves, qui avaient colonisé l'Islande, le Groenland et la Normandie, en connaissaient, eux, les régions septentrionales. Ils avaient conquis la Sicile, envahi la Grande Grèce, menacé l'Empire byzantin. De 1081 à 1085, Robert Guiscard avait occupé l'Épire, la Macédoine, envahi la Thessalie, terrorisé Constantinople. Les Normands de Sicile, enfin, avaient participé aux premières croisades. Ayant à la fois comme sujets des Byzantins et des musulmans, leur royaume, à la conjonction des races et des religions qui se partageaient le monde, offrait aux géographes un centre idéal pour se documenter.

Aussi rien n'égale-t-il la *Description complète des villes et des territoires* qu'achevait en 1154, en Sicile, l'arrière-petit-fils d'un commandeur des croyants, Al-Idrisi ou Edrîsî. Roger II, roi normand de Sicile, avait donné au géographe musulman toutes les facilités pour parfaire sa connaissance du monde. « Pendant quinze ans, sans relâche, Edrîsî ne cessa d'examiner par lui-même toutes les questions géographiques et d'en chercher la solution. Il voulut savoir d'une manière positive les longitudes et les latitudes des lieux, et les distances respectives des points sur lesquels les voyageurs étaient tombés d'accord. Les résultats acquis furent tracés au compas sur une planche à dessiner, puis reportés sur un énorme planisphère en argent du poids de 450 livres romaines. Roger y fit graver, par des ouvriers habiles, la configuration des sept climats, avec celle des régions, des pays, des rivages voisins ou éloignés de la mer, des bras de mer et des cours d'eau; l'indication des pays déserts et des pays cultivés, de leurs distances respectives par les routes fréquentées, soit en milles, soit en d'autres distances; enfin, la désignation des ports ». Le *Livre de Roger*, comme on appela l'œuvre d'Edrîsî, avait en réalité pour titre : *l'Amusement pour les personnes qui désirent parcourir les diverses contrées du monde.*

« Amusement » est-il bien le mot pour cette prodigieuse Géographie universelle où une série d'itinéraires mènent le voyageur jusqu'au fond de la Chine, jusqu'au fond des déserts sahariens, jusqu'aux cataractes du Nil ? Bien loin de se borner aux pays limitrophes de la Méditerranée avec lesquels les marins siciliens étaient perpétuellement en contact, le *Livre de Roger* embrasse en effet les régions les plus éloignées de l'Afrique et de l'Asie, en donnant des notices sur une foule d'entre elles, par exemple : la Sogdiane, où l'on trouve dans les flancs des montagnes des soupiraux d'où s'exhalent des vapeurs et d'où l'on tire le sel ammoniac; l'Inde, aux éléphants de guerre cuirassés de fer; le Tibet, où il n'existe pas, dans le monde connu, de créatures douées d'un teint plus beau, d'une taille plus svelte, de traits plus parfaits et de formes plus agréables que ne le sont les esclaves turcs. A l'île de Serendib (Ceylan), les brahmes, « qui sont des religieux de l'Inde, rapportent que, sur une montagne, on voit les



CLOÎTRE DE L'ÉGLISE SAN GIOVANNI DEGLI EREMITI À PALERME (SICILE). XIIe SIÈCLE. — CL. ALINARI.



LE KUTAB-MINAR, OU COLONNE DE LA VICTOIRE, ÉRIGÉ, APRÈS LA CONQUÊTE MUSULMANE, À DELHI (INDE).

vestiges d'un des pieds d'Adam »; l'île de Suma (peut-être Sumatra) est peuplée de pirates aux cheveux crépus, qui attaquent les navires avec des flèches empoisonnées; la Chine aux douze portes, qui sont autant de golfes ou d'estuaires, a une muraille construite par Alexandre le Grand comme une digue : ainsi est décrite la Grande Muraille de Chine. On n'y parvient qu'en traversant, muni de parfums, une vaste contrée aux odeurs fétides.

Des notices sont consacrées aux villes pourvues de mosquées : Hérat, Samarcande, dont une partie des maisons sont en ruines; Boukhara, qui l'a remplacée comme capitale...

A Aden arrivaient des navires de l'Inde et même de la Chine; au Zanguebar, les Arabes étaient accueillis par ces mots affables : « Soyez les bienvenus, ô fils de l'Yémen »; Sofala abondait en minerai d'or, fondu avec du feu de bouse de vache; Mélinde était célèbre par ses enchanteurs de serpents; l'île de Socotora, par la culture de l'aloès; elle avait pour habitants des Grecs qu'Alexandre y aurait envoyés à l'invite d'Aristote et qui étaient devenus chrétiens; dans les îles El-Roibahat (les Maldives?), on se servait comme monnaie de coquillages (les cauris).

Mais ici la fable commence : l'archipel aurait eu une reine aux vêtements et aux brodequins d'or, qui passait au milieu d'étoffes de soie tendues dans les rues par ses sujets. C'est que l'océan Indien avait donné lieu aux contes arabes du capitaine Bozorg, *Livre des merveilles de l'Inde*, où l'oiseau Rokh, qui enlevait les hommes, voisinait avec des animaux à figure humaine; où l'on voyait l'île des Amazones, la pêche de la perle « orpheline », etc.

Edrîsî était beaucoup mieux documenté sur les régions sahariennes : Ghana, située au sud du désert sur les deux rives d'un fleuve — aujourd'hui asséché —, avait un château fort, construit en l'an 510 de l'hégire (1116 de J.-C.), qu'ornaient des sculptures; au Wangara, les nègres allaient chercher dans le lit du fleuve l'or que la crue y avait apporté; à un mois et demi de marche, Koukou était sur une rivière qui descendait du nord (Gao est, en effet, au sud de la boucle du Niger); par le Kanem, on atteignait la Nubie, où les femmes, « à la beauté de phénix », s'achetaient comme esclaves jusqu'à 300 dinars; par les ports d'Aïdab et de Djeddah, les pèlerins musulmans gagnaient La Mecque.

Ne croyez point que ce fussent là simples descriptions d'un géographe de cabinet. En pays musulman, — et l'islam atteignait alors le Niger, — les relations des voyageurs rendaient vivante la géographie.

Et il n'y avait pas, parmi ces voyageurs, que des musulmans. En 1173, le juif navarrais Benjamin de Tudèle revenait en Espagne de pérégrinations en Europe, en Asie et en Afrique, où il avait fait le recensement de ses coreligionnaires à travers le monde; et il avait été jusqu'à l'Inde et jusqu'au Caire. Voici quelle description il donnait de Palerme, la ville où Edrîsî venait de terminer son grand ouvrage : « Près de 1 500 juifs y demeurent, avec un grand nombre de chrétiens et d'ismaélites. Le roi y a toujours sa demeure. Il sourd au milieu de la ville une grande fontaine qui forme un vivier, ceint de murailles et rempli de poissons de toutes les espèces. On voit sur ce vivier de petites nacelles, peintes et embellies d'or et d'argent, dont le roi se sert souvent pour se divertir avec les dames de la cour. Le roi a aussi dans ses jardins un grand palais, dont les murailles reluisent partout. Le pavé en est de toutes sortes de marbre, où la représentation de tout ce qui se voit dans le monde a été tracée au vermillon. Il ne se trouve en aucun endroit de la terre des édifices qui approchent de ceux de cette ville. »

« Messine, à l'entrée de l'île, est le rendez-vous de tous les pèlerins qui font le voyage de Jérusalem, parce que le passage de là en Syrie est fort commode. »

« Le dictionnaire des pays », par Yakout (XIIIe siècle). — Edrîsî eut un émule, un musulman d'origine grecque qui commença en 1218 une monumentale encyclopédie géographique



CARTE DU MAGHREB MOYEN, PAR EDRÎSÎ (1154). BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRITS.



La mosquée aux coupoles dorées de Bagdad (Irak). — Cl. Eydoux.

sous le titre : *Dictionnaire des pays*. Yakout y donne les longitudes et latitudes des différentes villes, s'étend sur leurs horoscopes et leurs grands hommes, en agrémentant leurs noms d'étymologies fantaisistes. Il s'était documenté dans les riches bibliothèques que possédait alors la ville de Merv : et sa documentation est particulièrement précise pour la Perse et les pays voisins. Voulez-vous un spécimen de son ouvrage ?

« Il y a, dans le Khouzistan, une race d'hommes dont les cadeaux sont des promesses. » — « La vallée de Bewân, dans le Fars, site enchanteur dont la vue dissipe la douleur, a des ruisseaux dont l'onde est plus abondante que les larmes que fait couler l'absence, plus froide que les lèvres de deux amants en proie à la tristesse. »

Yakout, au surplus, a voyagé. Il a navigué sur le Djeïhoun (Oxus), qu'il a également vu quand le fleuve était gelé. Il a vu Dikdân, forteresse voisine de l'île d'Ormuz, un repaire de pirates, où on ne peut accéder qu'au moyen de cordes et de paniers. Il a erré dans les ruines de Rey, l'opulente capitale des califes, dont les jardins s'étendaient jusqu'à la limite de la province d'Ispahan : plus des deux tiers de la ville avaient péri; dans les mosquées abandonnées, les mihrabs subsistaient encore : « La cause de ces désastres, lui dit un des derniers habitants, c'est la discorde : le fanatisme religieux dressait les uns contre les autres Sunnites et Chiites. Les Mongols sont venus ensuite, qui ont passé au fil de l'épée les habitants. » — Aujourd'hui, il ne subsiste plus de la splendeur de Rey que des tumulus et, sous une coupole de lapis-lazuli, la dépouille du dernier rejeton de la maison d'Ali.

Au sud de la Caspienne, Yakout a fait l'ascension du pic volcanique de Demavend et, en esprit critique, discerné l'origine des légendes fantastiques qui s'y rapportaient : « Une source de soufre s'enflamme sous l'action des rayons solaires. Dans une caverne, les vents s'engouffrent avec une telle violence que l'on croit entendre le hennissement du cheval, la voix rauque de l'âne et même le langage humain. » — Dans la mer Caspienne, s'avance « la Porte des Portes », Bab-el-Abwab (Derbend), « une des frontières les plus importantes de l'islamisme. Sur les deux langues de terre qui forment l'entrée de son port, on a construit, avec des blocs de pierre soudés de plomb, deux barrières qui en rendent l'accès sinueux et étroit, de sorte que les bâtiments ne peuvent ni entrer, ni sortir sans autorisation ».

« Schiz, dans l'Azerbaïdjan, a un temple du Feu, dont le dôme est surmonté d'un croissant d'argent considéré comme un talisman. Le feu, allumé depuis sept cents ans, ne s'éteint jamais et alimente tous les foyers sacrés des Guèbres. Les montagnes voisines renferment des mines d'or, de vif-argent, de plomb, d'argent et d'orpiment, ainsi que des améthystes. L'orpiment est employé pour la dorure des maisons et, par les orfèvres d'Ispahan, pour les chatons des bagues. »

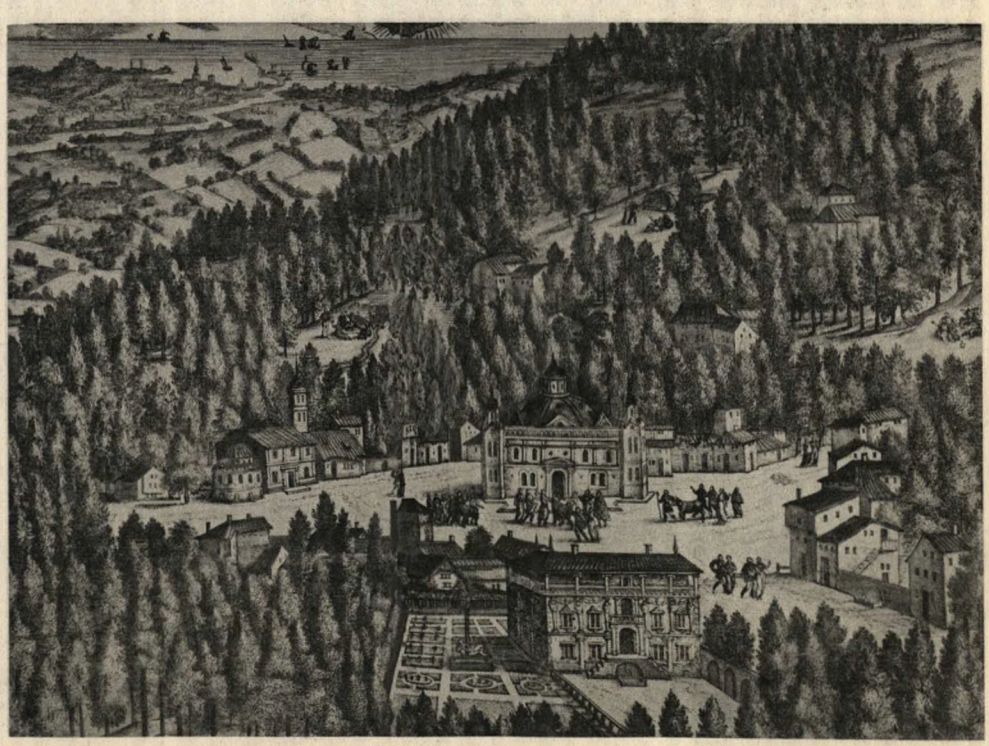
A la Géographie d'Edrîsî, au *Dictionnaire des pays* de Yakout, le monde latin n'avait rien de comparable à opposer.

LES CROISADES

Le royaume de Jérusalem. — Du haut d'une chaire érigée sur la place de Clermont en Auvergne, la voix de Pierre l'Ermite a tonné : « Les Lieux saints sont aux mains des infidèles; à vous, chrétiens, de les délivrer ! » Et comme un roulement de tonnerre, le tocsin a ébranlé l'Occident. Des milliers de gens ont crié : « Dieu le veut ! » Et ils ont pris la croix comme étendard et comme insigne. Mais où trouver la route à suivre ? Les Romains avaient des itinéraires, tels ces vases gaditans où les pèlerins de Cadix qui se rendaient à Rome pouvaient lire, après avoir bu dans leur gobelet, la longueur en milles de l'étape suivante. Hélas, les géographies médiévales, l'*Imago mundi* d'Honoré d'Autun et des mappemondes informes ne donnaient que de vagues renseignements. Et les cartes ? Avec ses Ambari sans oreilles, ses Scinopodes unijambes et ses Blemmyes dont la bouche est à la hauteur du nombril, le rétable géographique de Hereford est, au XIIIe siècle encore, le témoignage de la plus monstrueuse ignorance.

Dès 1116, un écrivain en convenait. La Géographie ne reposait sur aucune donnée astronomique. « Rome, disait Platon de Tivoli, Rome, qui a surpassé par son bonheur à la guerre, par l'étendue de son Empire, non seulement l'Égypte et la Grèce, mais toutes les nations qui soient au monde, est demeurée, dans les gymnases où l'on s'exerce aux arts, inférieure de beaucoup, non seulement à l'Égypte et à la Grèce, mais encore à l'Arabie. En astronomie, la latinité ne peut montrer, je ne dis pas aucun auteur, mais aucun traducteur dont elle ait à se vanter... Les Latins, en guise de livres, n'ont que des folies, des songes, des contes de bonne femme. »

Le royaume latin de Jérusalem. — La route des premiers



Daphné, lieu de plaisance près d'Antioche. — Ortelius, Theatrum Orbis Terrarum. Antverpiae, 1595.



RUINES DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE D'ANTIOCHE (SYRIE). — CASSAS, VOYAGE PITTORESQUE DE LA SYRIE. PARIS, AN VI.

croisés, en 1096, fut semée d'ossuaires le long du Danube : une nouvelle vague de soldats du Christ déferla du côté de Constantinople et entra en Asie. Dans son *Histoire des croisades*, René Grousset a montré le désarroi dans lequel se trouvait alors l'islam, le morcellement de la Syrie musulmane entre Seldjoucides et Fâtimides qui se livraient bataille. Les croisés ne surent pas profiter de ces discordes. A Nicée, le sultan Kilig-Arslan, « l'épée du lion », les bravait; mais, par ruse, l'empereur grec Alexis obtint la reddition de la ville. C'était en 1097. Par « la route royale » qui côtoyait l'Oronte, les croisés arrivèrent en vue d'une ville qui avait vu le jour trois siècles avant Jésus-Christ et que Seleucus Nicator avait appelée Antioche, du nom de son père Antiochus : Antioche, célèbre comme résidence de saint Pierre, comme siège de dix conciles, avait été dotée de splendides monuments par Caligula, Trajan et Adrien. Ses murailles, qui grimpaient sur des collines, enveloppaient une vaste enceinte défendue par des bastions. De cette somptueuse cité, proche de l'Oronte, il reste assez de ruines pour imaginer aujourd'hui la résistance qu'opposèrent les musulmans aux croisés. Peut-être faut-il admettre, il est vrai, avec les chroniqueurs du temps, que les assiégeants s'attardèrent dans le lieu de plaisir et de repos qu'était Daphné (aujourd'hui Bel-el-Mâ), aux bosquets de lauriers et de cyprès, séjour favori des Séleucides, puis des Romains, où Apollon avait un temple. Il fallut huit mois pour réduire Antioche. Il fallut que Bohémond écrasât, le 28 juin 1098, sous les murs de la place l'armée turque de Kurbuqa, lieutenant du sultan seldjoucide de Perse.

En 1099, la grande armée chrétienne, réduite à une soixantaine de mille hommes, arrivait devant l'objet de ses rêves, la cité des rois et des prophètes, la ville du Christ. Nourris des textes bibliques, les croisés apercevaient, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem, enveloppée dans une haute enceinte que devait restaurer, en 1534, le sultan Soliman. Ils voyaient de loin se dresser la tour de David, le mont Sion et la célèbre mosquée d'Omar à l'imposante coupole. Là aussi était le tombeau du Christ, le Saint-Sépulcre, construit du temps de Constantin, pour la conquête duquel beaucoup d'entre eux allaient sacrifier leur vie. L'émir Ousâma, qui devait leur livrer bataille quelques années plus tard, rendait hommage à la bravoure des troupes franques, équipées de cottes de mailles, et à la direction intelligente de leurs chefs, « les premiers hommes pour se tenir sur leurs gardes dans la guerre ». Pour dominer les hautes murailles de la cité sainte, il fallut construire de véritables forteresses roulantes qui déversaient sur elles des flots de guerriers. L'assaut réussit. Des milliers de musulmans périrent. Et la mosquée d'Omar, sur le parvis où s'élevait le temple de Salomon, s'ouvrit devant les chrétiens. Une nouvelle église fut édifiée par les Francs sur le tombeau du Christ. Élevé par ses pairs à la royauté de la Terre Sainte, Godefroy de Bouillon refusa le diadème pour se contenter de l'humble titre de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre. Il laissera à Baudouin Ier l'initiative de fonder le royaume de Jérusalem, pendant que Tancrède deviendra prince de la Galilée.

Les émirs musulmans de Césarée, Ptolémaïs, Ascalon, sont forcés de payer tribut à Godefroy de Bouillon. Mais l'islam, maître de plusieurs places fortes en Palestine, reste aux aguets de la moindre défaillance des conquérants. Le prince de Mossoul, Zengî, vient à la rescousse des musulmans. Sommée d'ouvrir ses portes, la place chrétienne d'Édesse refuse. Elle est enlevée d'assaut et ses habitants sont massacrés ou vendus comme esclaves.



LA CITÉ DE JÉRUSALEM PAR ORONCE FINE. — B. DE BREYDENBACH, LE GRANT VOIAGE DE JÉRUSALEM. PARIS, 1517. — CL. LAROUSSE.



SIDON. — CASSAS, VOYAGE PITTORESQUE DE LA SYRIE, DE LA PHÉNICIE, ... PARIS, AN VI. — CL. LAROUSSE.

Émue, l'Europe reprend la croix à la voix de saint Bernard. Le roi de France, Louis VII, et l'empereur Conrad se mettent à la tête des nouveaux croisés, auxquels se joint un corps d'amazones commandées par « la dame aux Jambes d'or », qui a des bottes dorées. L'objectif est, cette fois, en 1148, une ville splendide enveloppée de hautes murailles, Damas, « l'image du Paradis, le jardin parfumé » des poètes de l'islam, une oasis de verdure, qui a vu la conversion de saint Paul. Depuis que les Omeyyades musulmans se sont installés dans la ville, de magnifiques monuments sont sortis de terre : les croisés aperçoivent, par delà les murailles, la Grande Mosquée, où ils n'entreront pas. Les armuriers ont fourbi les lames d'acier qui leur ont fait une réputation mondiale; et dès que les assiégeants tentent un assaut, les sabres damasquinés font voler leurs têtes. L'arrivée de renforts turcomans enfin obligea les chrétiens à battre en retraite.

C'est le sultan de Damas et du Caire, Salah ed-Dîn ou Saladin, qui prendra bientôt l'offensive. Avec une folle imprudence, Guy de Lusignan, en 1187, s'avance contre l'énorme armée de son adversaire, campée à Tibériade. Et sur « la montagne des Béatitudes » de l'Évangile, il tomba prisonnier. La prise de Jérusalem suivit de près la capture du roi.

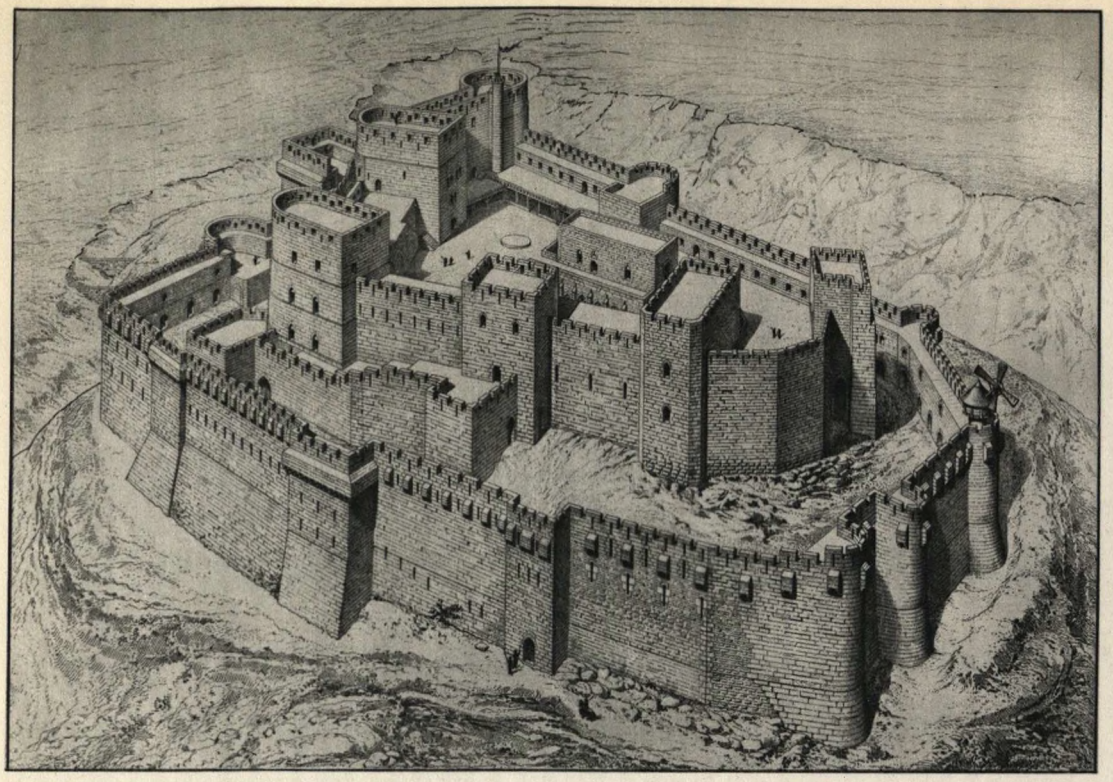
A la voix de l'archevêque de Tyr, Guillaume de Tyr, les monarques chrétiens reprirent la croix. L'empereur Frédéric Barberousse mourut en Cilicie, ayant perdu une partie de son armée. Les rois de France et d'Angleterre, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, eux, arrivèrent par mer. La voie maritime était plus sûre. Les marins étaient pourtant réduits encore à l'empirisme de la tradition orale : transmises d'âge en âge, des mélopées, fredonnées par eux comme des cantilènes, leur enseignaient dans l'ordre la succession des ports méditerranéens. Le long de la côte asiatique, ils pouvaient disposer de plusieurs ports : Sidon, Tyr, Tripoli. Mais Saint-Jean-d'Acre était aux musulmans; et cette antique ville de Ptolémaïs ne se rendra à Philippe Auguste qu'après un siège de deux ans.



LE SIÈGE DE DAMAS PAR LES CROISÉS (1148). « LES PASSAGES D'OUTRE-MER ». BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRITS.

Dans les vicissitudes du royaume de Jérusalem, deux ordres de chevalerie, à la fois militaires et religieux, tiendront ferme le drapeau de ralliement des chrétiens. Les ordres du Temple de Jérusalem et de Saint-Jean de l'Hôpital avaient été fondés spécialement pour la garde de la Terre Sainte. Et les Sarrasins avaient appris à redouter l'approche de la cotte d'armes rouge des Hospitaliers et du manteau blanc des Templiers.

En plein désert, le Krak des Chevaliers était pour les chrétiens un refuge imprenable, dont les imposantes fortifications ont traversé presque sans dommage les siècles.



LE KRAK DES CHEVALIERS (SYRIE). — REY, ÉTUDE SUR LES MONUMENTS DE L'ARCHITECTURE MILITAIRE EN SYRIE. PARIS, 1847.

L'Empire latin d'Orient. — La cinquième croisade est l'odyssée extraordinaire d'une armée de pèlerins franco-flamands, amenés, d'incident en incident, à faire la conquête d'un empire qu'ils connaissaient à peine, et cela au bénéfice d'une république de marchands. Venise, à laquelle ils s'adressèrent pour passer en Palestine, leur imposa, comme prix de leur passage, l'attaque de la capitale du Bas-Empire. Un éblouissant spectacle s'offrit, le 23 juin 1203, aux regards des pauvres barons d'Occident : le panorama d'une ville immense autour de la Corne d'Or, avec des palais, des églises comme Sainte-Sophie, d'une richesse incomparable. Devant Constantinople, écrivait l'un d'eux, Villehardouin, « il n'i ot si hardi cui la chars ne fremist ». Pour défendre la place, le dernier des empereurs grecs, Alexis, n'avait plus les flottes puissantes décrites par Constantin Porphyrogénète : comons qui crachaient, avec leurs siphons, du feu grégeois ; chats agiles, pour servir de navires éclaireurs ; chélandes, à l'allure de tortue, pour les transports de troupes. Constantinople succomba ; l'Empire latin d'Orient était fondé : il devait durer jusqu'en 1261.

Venise se tailla dans l'Empire la part du lion : n'avait-elle pas le lion de Saint-Marc pour emblème! Elle annexa l'Épire, l'Acarnanie, l'Eubée, Durazzo, Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie et Zante, Modon et Coron à la pointe de la Morée, ce qui lui donnait la maîtrise de l'Adriatique. Elle se fit céder la Crète par Boniface de Montferrat, qui reçut le royaume de Salonique : et elle laissa à ses patriciens le soin de conquérir les Cyclades. Et les croisés d'Occident? La République leur laissa en partage la Morée, qui était pauvre et qu'elle n'avait pas conquise.

En route pour Constantinople, la nef où se trouvait Geoffroy de Villehardouin avait été poussée par le mauvais temps à Modon, dans le Péloponnèse. Avisé que la capitale de l'Empire d'Orient était prise, Villehardouin se tailla un fief en Morée, au sud du Péloponnèse. Il se rendit maître de Patras. Bien qu'ils ne fussent que 700, les Français obtinrent sur les Grecs une victoire décisive. Maître de Coron, de Calamata, d'Arcadia, Guillaume de Champlitte se proclame, en 1206, prince d'Achaïe. Templiers, Hospitaliers et chevaliers de l'ordre Teutonique reçoivent des fiefs dans le pays de Calamata. L'archevêché de Patras, créé dans la principauté nouvelle, a six suffragants. Un code, rédigé sous le nom d'*Assises de Romanie*, fait pendant, comme fondement du droit, aux *Assises de Jérusalem*.

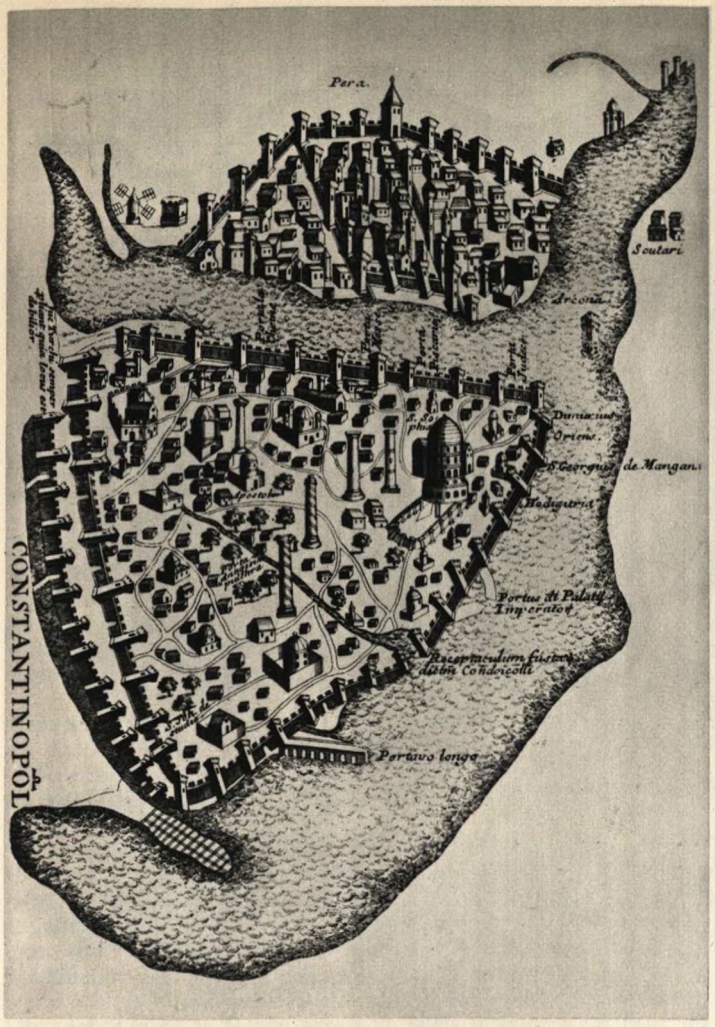
Et des châteaux francs s'élèvent, qui perpétueront dans l'antique Péloponnèse le séjour des Français, à un moment où on parlait leur langue dans tout le bassin oriental de la Méditerranée : Calamata, où naquit Guillaume de Villehardouin ; Cariténa, qui appartenait à la maison de Brière ; Matagrifon, etc. Dans les îles, d'autres châteaux forts, tels qu'Hagia Marina, dans l'île de Zéa, affirment la prise de possession des Francs.

Lorsque Baudouin II perdit en 1261 Constantinople, il se réfugia à Nègrepont, puis à Athènes, qui étaient encore entre les mains des Francs.

Pour obtenir en 1267 le concours de Charles d'Anjou, qui l'eût aidé à reconquérir l'Empire d'Orient, ne lui cédait-il pas, par traité, la seigneurie d'Achaïe, la terre du despote de l'Épire et les îles dépendant de l'Empire au-delà des Dardanelles, à l'exception de Lesbos, Samos, Cos et Chio, qu'il se réservait? Et Charles, en 1277 encore, chargeait Hugues de Sully de reprendre en Morée les places du Magne, de Misithra et de Monembasie, qui avaient été perdues. Mais peu à peu les principautés franques disparurent : en 1284, Guillaume de Montferrat cédait à l'empereur grec Andronic Paléologue son ombre de royauté à Salonique. La principauté d'Achaïe, qui avait pour titulaire, au début du XIVe siècle, une femme, Mahaut de Hainaut, n'était plus qu'un vain titre. Ses vestiges disparurent en 1498.



CALAMATA, EN MORÉE, OÙ NAQUIT GUILLAUME DE VILLEHARDOUIN.
BUCHON, ATLAS HISTORIQUE DANS LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE DE MORÉE. PARIS, 1843.



CONSTANTINOPLE, PAR BUONDELMONTI (1422).
BANDURI, IMPERIUM ORIENTALE. PARISIIS, 1711. — CL. LAROUSSE.

Les croisades de Saint Louis en Égypte et à Tunis. — Lorsque Saint Louis médita en 1248 sa première croisade, que n'avait-il sur l'Égypte les renseignements qu'en avait rapportés en 1173 Benjamin de Tudèle! Ce voyageur juif avait été à Alexandrie, dont le phare se voyait à 100 milles au large et s'illuminait la nuit comme un flambeau.

Le phare n'avait plus, brisé par un Grec, le miroir qui réfléchissait la course des vaisseaux passant à 500 lieues!... Dans la ville qui tenait son nom d'Alexandre le Grand, se pressaient des chrétiens de partout : de Toscane, de Lombardie, de l'Apulie et de Sicile, de Normandie, d'Ile-de-France, du Poitou, d'Anjou et de Gascogne, d'Aragon, de Navarre et de Valence, d'Allemagne, de Russie et de Suisse, et aussi des musulmans d'Andalousie, d'Afrique et d'Arabie, des Abyssins et des Turcs. Chaque nation y avait ses magasins et ses marchés. A deux journées de là était Damiette.

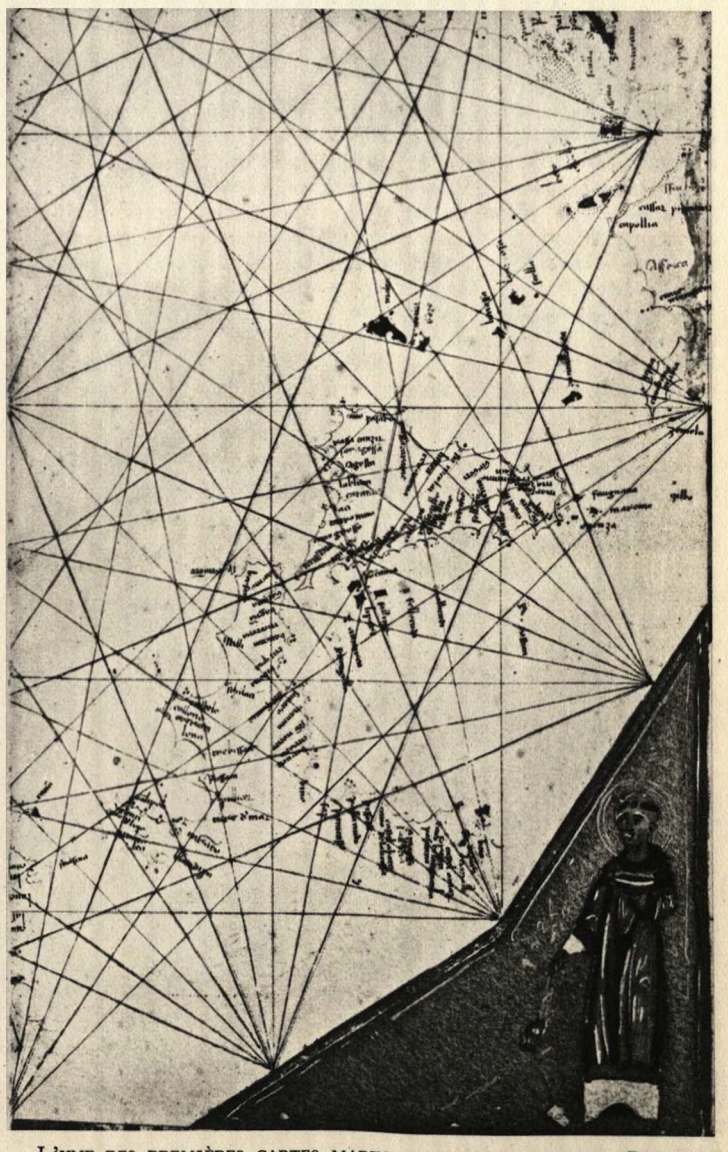
En amont est Misr, Le Caire, où le roi a un palais fortifié. Pour mesurer la crue annuelle du Nil, une colonne est dressée dans une île. Chaque jour, son gardien court au palais en criant : « Allah soit loué! le fleuve est monté à telle hauteur. » Tous ceux qui ont des champs creusent de grandes fosses, qui restent remplies de poissons à la décrue du Nil. On ensemence les terres au mois de marhhesuam (septembre). En février, les cerises sont mûres, et il y a abondance d'amandes, de concombres, de citrouilles, de pois, de fèves, de lentilles, d'asperges, de laitues, de chicorées, de choux et de raisins. C'eût été le mois idéal pour le ravitaillement d'une armée comme celle qui suivait Saint Louis.

Les conséquences géographiques des croisades. — Les croisades, en mettant en contact la latinité avec le monde arabe, avaient amené une révolution qui allait aider à la découverte du monde. Tout le cortège des sciences arabes faisait en Occident une entrée triomphale, dont témoignent, en astronomie, les vocables *zénith*, *nadir*, *alidade*, *algèbre*, *almanach*..., et l'envoi, par le soudan d'Égypte, à l'empereur Frédéric Barberousse, « d'une tente astronomique, où les images du soleil et de la lune, mues par d'ingénieux mécanismes, accomplissaient leur mouvement régulier et marquaient infailliblement les heures du jour et de la nuit ». Isaac Aben-Zacut, en s'inspirant des Arabes, décrivait un « palais des heures » et tous les instruments propres à prendre la hauteur des astres.

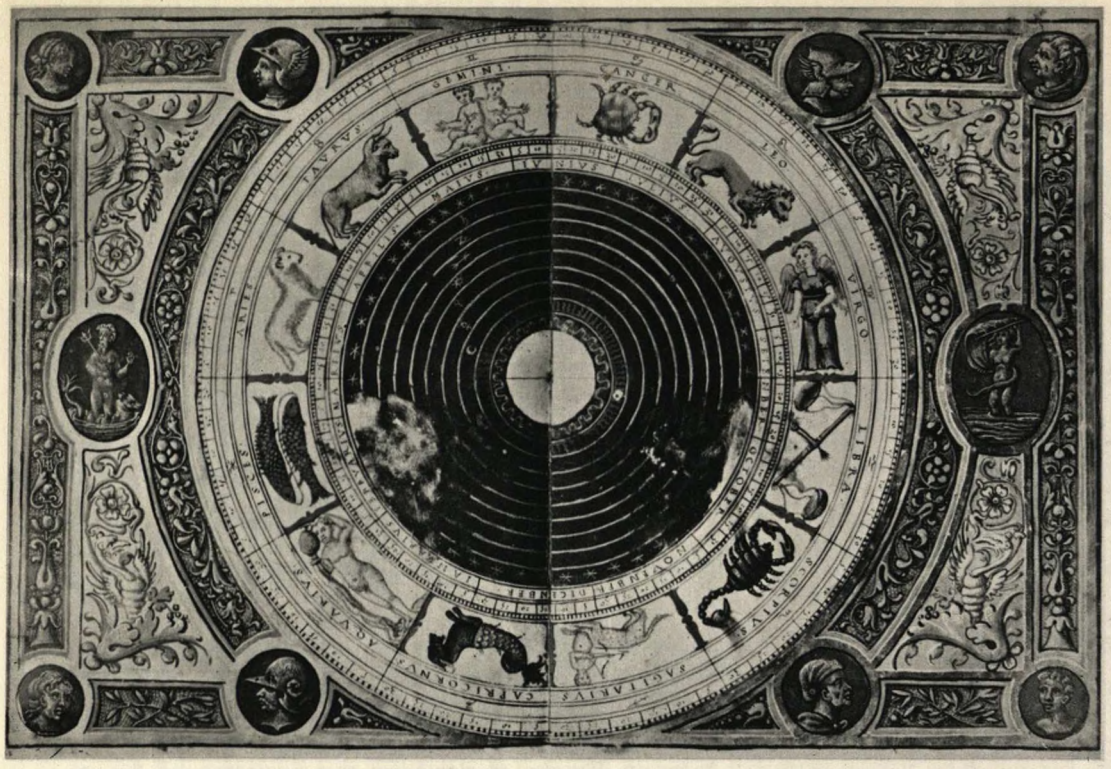
Mais écoutez la suite. « Les capitaines qui naviguent dans la mer de Syrie, écrivait en 1242 Baïlak Al-Kibdjâki, lorsque la nuit est tellement obscure qu'ils ne peuvent se diriger, prennent un vase rempli d'eau qu'ils mettent à l'abri du vent. Ils y jettent une aiguille enfoncée dans une cheville de bois ou dans un chalumeau en forme de croix. Ensuite ils prennent une pierre d'aimant assez grande pour remplir la paume de la main, l'approchent de la surface de l'eau, et impriment à leurs mains un mouvement de rotation vers la droite, en sorte que l'aiguille tourne sur la surface de l'eau. Ils retirent ensuite leurs mains subitement, et l'aiguille, par ses deux pointes, fait face au sud et au nord. » Cette propriété de l'aiguille aimantée, les Chinois la connaissaient depuis des siècles. Elle allait permettre aux marins de se diriger au large, mais avec un instrument plus perfectionné que le vase où l'aiguille était à la nage.

Décrite dès 1269 par Péregrin de Maricourt, qui la vit en Pouille, la boussole était une « petite boîte de buis », où l'aiguille se mouvait, sur un pivot, vers la tramontane, le levante, le mezzodî, le ponente, qui étaient les points cardinaux, et vers les points intermédiaires.

Quand la boussole, avec sa rose des vents, donna l'orientation des côtes, quand l'astrolabe permit d'en fixer la latitude, la carte marine surgit. Lors de la seconde croisade de Saint Louis, en 1270, comme le roi s'étonnait, six jours après le départ d'Aigues-mortes, de ne pas apercevoir les côtes de la Sardaigne : « Voilà l'endroit où nous sommes. Cagliari est proche », déclara le capitaine du *Paradis*, en déployant une mappemonde. Le capitaine



L'UNE DES PREMIÈRES CARTES MARINES CONNUES, ŒUVRE DE PIETRO VESCONTE, DE GÊNES (VERS 1320). BIBLIOTHÈQUE DE LYON.



SPHÈRE CÉLESTE ET ZODIAQUE. ATLAS DE CARTES MARINES DE L'ÉCOLE DE BATTISTA AGNESE (XVIe SIÈCLE). BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRIT LATIN. — CL. LAROUSSE.

Pietro d'Oria ou Doria était Génois, comme Domenichino Doria, qui présentait au roi d'Égypte une carte d'Asie Mineure; comme Pietro Vesconte, l'illustrateur du *Liber secretorum fidelium crucis* du Vénitien Marino Sanudo et l'auteur d'une douzaine de cartes marines, datées de 1311 à 1327, qui sont encore conservées. Génois toujours étaient les capitaines et pilotes « sabedores de mar » que l'amiral génois Manuele Pessagno amenait en 1317 au service du roi de Portugal, et ce protée magnifique qui fut successivement mégaduc, c'est-à-dire grand amiral byzantin, amiral de Gênes, amiral mayor de Castille et amiral de la mer en France. Benedetto Zaccaria, c'était son nom, gendre de l'empereur byzantin Manuel Paléologue et souverain de l'île de Chio, avait vaincu les Pisans en 1284 à la bataille de la Méloria, l'émir-al-omrah ou « miramolin » du Maroc dans le détroit de Gibraltar et organisé en 1296 le blocus continental imaginé par Philippe le Bel contre l'Angleterre. Placé par là dans l'obligation de connaître les côtes, depuis la mer Noire jusqu'à la mer du Nord, il contribua sans aucun doute à la mise au point de la carte marine. Enrichies de miniatures, les cartes marines devinrent des œuvres d'art, tel ce magnifique atlas de l'école de Battista Agnese, où un chatoyant coloris rehausse l'intérêt de la sphère céleste.

Ainsi était accrue la sécurité des *nefs absoutes*, c'est-à-dire des nefs qui jouissaient, en raison d'un navire par port, de l'indult pontifical de commercer avec les infidèles. Les statuts marseillais du temps de Saint Louis avaient réglementé ces lignes de navigation et limité à 1 500 le nombre des passagers que chaque nef pouvait embarquer en 1re, 2e et 3e classes. Le capitaine ne devait avoir aucune collusion d'intérêt avec le *cargator*, le « gargotier » chargé des repas à bord.

Sous le règne de Louis XI, les galéasses de France assuraient un service régulier de pèlerinages pour le Sinaï, où furent donnés les commandements de Dieu.

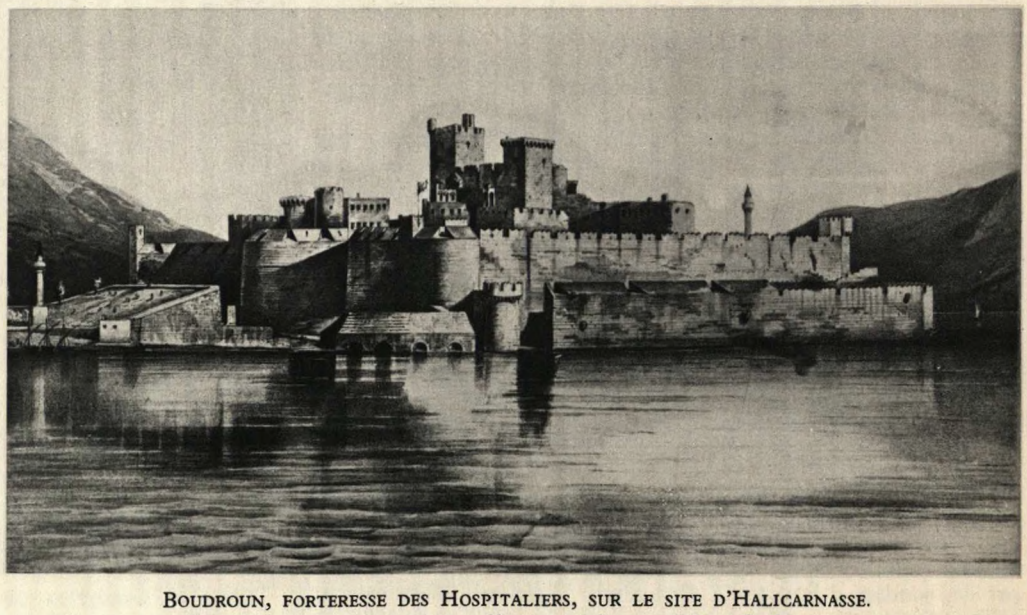
On l'appelait « le voyage de Sainte-Catherine », car c'était au monastère de Sainte-Catherine du Sinaï que se rendaient les pèlerins d'Occident.

Rhodes, l'île des Chevaliers. — Rhodes, illustre dès l'antiquité par son fameux colosse, l'une des sept merveilles du monde, devait acquérir une gloire égale par la magnifique résistance qu'elle opposa à l'islam. Dernier bastion des croisés, elle était le type de l'architecture militaire du moyen âge. De profonds fossés bordaient l'enceinte de ses murailles. La cité des chevaliers de l'Hôpital de Saint-Jean comprenait le palais du grand maître, l'hôpital, la cathédrale de Saint-Jean et les auberges des différentes langues de l'ordre. Aujourd'hui encore, la rue des Chevaliers a conservé son allure féodale. La ville avait trois ports : le port des galères, défendu par le môle et la tour Saint-Nicolas; le port central, couvert par la tour Saint-Ange, et le petit port du sud-est, protégé par des récifs.

C'était un magnifique spectacle que les tenues du chapitre de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Autour du grand maître, prenaient place les baillis, les grands-croix et les commandeurs des auberges de France, d'Aquitaine et de Provence, d'Italie, d'Aragon et d'Angleterre, prêts à adopter les plus viriles décisions, quand l'attaque des Turcs se dessinait à l'horizon. Car, harcelés par les croisières de la caraque et des galères des Hospitaliers, les musulmans tâchaient de réduire le dernier bastion surmonté de la croix. En 1443, ils avaient installé de « gros engins et bombardes », qui battaient les murailles et les navires mouillés dans le port, quand une vigoureuse sortie, dirigée par Geoffroy de Thoisy, les délogea et ramena en ville les batteries de siège. Après la chute de Constantinople, dont ils s'étaient rendus maîtres en 1453, les Turcs reprirent contre Rhodes leurs attaques; repoussés en 1480 par le grand maître d'Aubusson, ils ne se découragèrent point.

Les chevaliers de Saint-Jean, de leur côté, avaient pris pied sur le continent. Sur le site d'Halicarnasse, au sud-ouest de l'Anatolie, ils avaient édifié une ville forte, Boudroun, qui leur permettait de contre-attaquer leurs agresseurs par des raids audacieux.

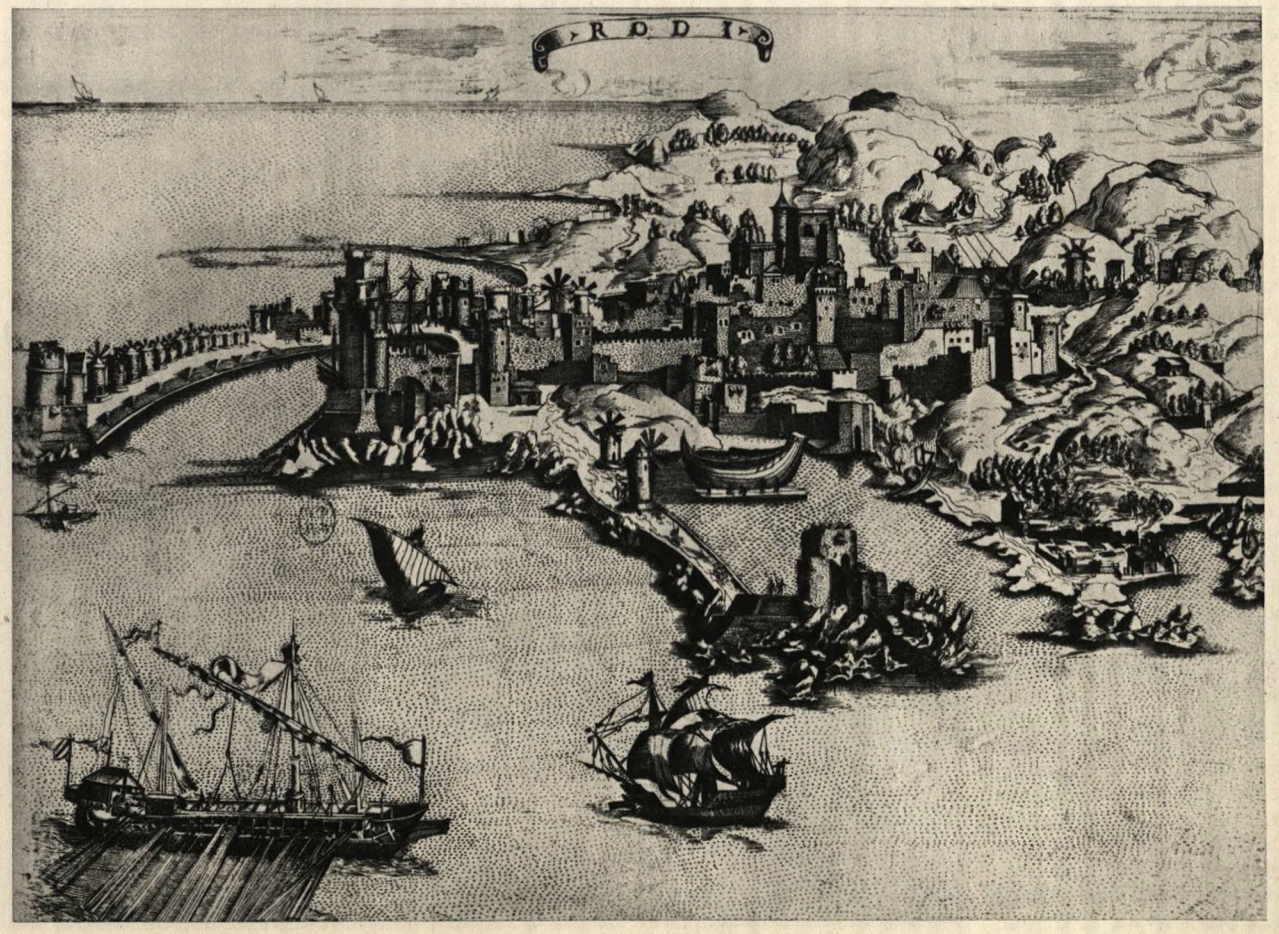
En 1522, le sultan Soliman II débarqua avec une centaine de



BOUDROUN, FORTERESSE DES HOSPITALIERS, SUR LE SITE D'HALICARNASSE. NEWTON, A HISTORY OF DISCOVERIES AT HALICARNASSE. LONDON, 1862. — CL. LAROUSSE.



Le Sinaï avec ses couvents. Estampe de 1569. Bibliothèque Nationale. Géographie. — Cl. Larousse.



Rhodes au XVIe siècle. Bibliothèque Nationale. Géographie. — Cl. Larousse.



La tour de Naillac à Rhodes.
Alb. Berg, Die Insel Rhodus. Braunschweig, 1862. — Cl. Larousse.

mille hommes dans la vaste baie asiatique de Marmaris, dont l'amphithéâtre de hautes montagnes s'ouvre presque en face de Rhodes. Et il mena lui-même ses troupes à l'assaut des positions fortifiées de l'île. Le grand maître Villiers de l'Isle-Adam fut secondé dans la défense de Rhodes par un de nos plus grands marins, Prégent de Bidoux. Neuf assauts repoussés, 50 000 Turcs hors de combat faisaient dire à l'énergique vieillard : « Si peu de secours qui vînt donner sur eulx, seraient tantost tous desconfiz. » Le secours ne vint pas, Rhodes succomba dans la matinée de Noël 1522; après que la voix du muezzin eût retenti du haut du clocher de l'église Saint-Jean, Philippe de Villiers de l'Isle-Adam s'embarqua avec ses derniers chevaliers pour la Crète et pour la France.

Telle était l'indélébile empreinte laissée par les terribles chevaliers de Saint-Jean aux positions qu'ils défendirent, que les fortifications de Rhodes, la tour de Naillac entre autres, sont toujours debout.

Chypre, l'île des Lusignan. — L'occupation de l'île de Chypre par les Latins naquit d'une mésaventure. Des croisés anglais, jetés par la tempête sur les côtes de l'île en 1191, furent maltraités par les indigènes, qui relevaient du catapan grec Isaac Comnène. Richard Cœur de Lion, mandé à la rescousse, déporta Isaac en Syrie et le remplaça par Guy de Lusignan. Chypre devint le royaume des Lusignan. La fée Mélusine, la sirène à laquelle la légende attribuait la construction de leur château en France, ramena à Chypre la prospérité dont l'île jouissait au temps des Phéniciens. Parcourez le pays : vous y trouverez des vestiges de l'occupation des Latins : à Limisso, où Richard Cœur de Lion épousa Bérengère de Navarre; à Kyrenia, dont le château de la Vierge date de 1200 environ; à Famagouste, où se dresse la cathédrale Saint-Nicolas. La domination des Lusignan ne se termina qu'en 1489, où Venise prit possession de l'île.

LES MONGOLS : L'ÉVEIL DE L'ASIE

Gengis-khan : « la colère de Dieu qui passe ». — « Nous sommes fils du loup et de la biche », disait une horde de Mongols qui vivaient au nord de la Grande Muraille de Chine. Elle avait pour chef à la fin du XIIe siècle le fils d'un pâtre, qu'on appelait alors Temoutchin. C'était un guerrier. Il s'attaqua au puissant chef des Kéraïtes, qu'il vainquit. Le prince des Ouïgours lui rendit hommage dans le style oriental : « Il m'a semblé, à voir votre ambassadeur, que le soleil, sortant des nuages, illuminait le ciel. Mon cœur s'en délecte. Je vous donne toute la terre des Ouïgours, et je suis votre serviteur. » C'est qu'une assemblée générale de chefs et de devins avait décerné, en 1206, à Temoutchin, le titre de « khan très puissant », Tchinguiz-khan ou Gengis-khan, que le titulaire allait largement justifier. Ce fut l'un des plus grands conquérants du monde.

Sous la queue de cheval de son étendard, les hordes mongoles s'ébranlèrent, renforcées par « les habits rouges » de paysans insurgés. Gengis-khan conquiert le royaume tibétain de Tangout, au sud de la Mongolie, franchit la Grande Muraille de Chine et, les troupes mandchoues battues, se rend maître, en 1215, de Pékin. En Asie centrale, entre le Lob-Nor et la mer d'Aral, il brise un empire qui se forme, puis marche sur le sultan du Kharezm, Mohammed, qui s'est retranché dans Samarcande. Boukhara enlevée en 1220, il fait boire ses chevaux, suprême insulte, dans la grande mosquée. Samarcande est prise, malgré la bravoure des Turcs qui la défendent. Merv, « la reine du monde », avec ses bibliothèques fameuses, Hérat succombent tour à tour; et partout coulent des fleuves de sang. « Tais-toi, dit à une victime agonisante un docteur de l'islam : c'est la colère de Dieu qui passe. » Épouvantés, les Turcomans se réfugient en Asie Mineure, où ils formeront la souche des Ottomans.

Les armées mongoles pénètrent en Géorgie, atteignent le Kiptchak, battent les Turcs, écrasent les Russes, le 31 mai 1222, sur les bords du Dniepr et, au retour, les Bulgares au delà de la Volga, les Kanglis vers l'Oural. Quand Gengis-khan mourra en



La Grande Muraille de Chine. — Cl. Wide World.

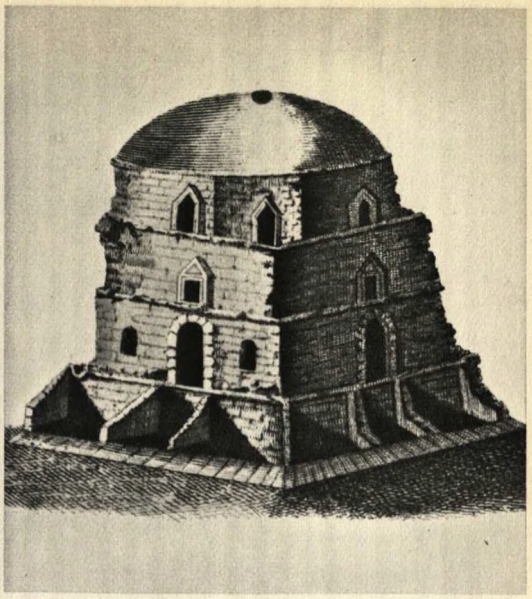


SUR LE QUAI DE RHODES, ASSIÉGÉE EN 1480 PAR LES TURCS

Guillaume Caoursin, « De casu regis Zizimi ». Bibliothèque Nationale. Manuscrits.



GENGIS-KHAN DONNE À SES FILS UN FAISCEAU DE FLÈCHES. MINIATURE DU MANUSCRIT FRANÇAIS « LE LIVRE DES MERVEILLES ». BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.



ANCIEN ÉDIFICE À BOLGARI. — VOYAGE DE PALLAS EN RUSSIE ET EN ASIE SEPTENTRIONALE. PARIS, 1793. — CL. LAROUSSE.

1227, il aura à ses côtés deux futurs souverains : l'un de la Chine, l'autre de la Perse, ses petits-fils.

Sa dépouille s'acheminera vers les monts d'or de l'Altaï, où il sera secrètement enterré avec son plus beau coursier et tous les passants rencontrés en route, afin qu'ils se taisent sur le lieu de sa dernière demeure. Sur sa tombe on fera un feu de joie de chevaux scellés, d'armures et de draps d'or, le tout en silhouettes de parchemin, pour qu'il en retrouve les originaux dans l'autre monde.

A chacun de ses fils, pour assurer entre eux la concorde, il avait remis une flèche, en disant que les flèches, réunies en faisceau, ne pouvaient être brisées : isolées, un enfant les rompait comme un fétu.

L'invasion des Tartares avait réveillé en Europe de lointains souvenirs d'une autre invasion.

A la recherche de la Grande-Hongrie (1237). — « J'ai rencontré dans la ville d'Alep, écrivait le fameux géographe musulman Yakout, un grand nombre de gens qui s'appellent Baschgard. Ils avaient le teint et les cheveux très roux, et ils étaient venus pour étudier la science du droit sacré. L'un d'eux que j'interrogeai sur sa patrie me répondit : « Notre pays est situé au delà de Constantinople, dans le royaume d'un peuple franc, qu'on nomme les Houngari. » Ces gens étaient des Baschirs : leur pays était la Grande-Hongrie.

Or, dans un couvent dominicain de Hongrie, on s'intéressait à eux, sans en rien connaître. On savait, par la tradition, que, lors du grand exode de la race, elle avait laissé en route un de ses rameaux. Quatre dominicains, sous le règne de Béla IV, en 1237, partirent en quête. Ils descendirent vers Constantinople, franchirent la mer Noire, remontèrent la Volga. Manquant de tout, deux d'entre eux offrirent de se vendre comme esclaves, afin que l'argent de la vente permît aux autres de continuer leurs recherches. Mais, faute de connaître la culture, ils ne trouvèrent pas acheteurs et ils rebroussèrent chemin. Des deux dominicains qui restaient, l'un mourut de fatigue : le dernier, le père Julien, dut s'engager comme domestique d'un iman musulman. Il parvint ainsi dans la capitale de la Grande-Bulgarie, à Bolgary, aujourd'hui pauvre bourgade du gouvernement de Kazan, — sur un affluent de la Volga. Il touchait au but.

Une Hongroise qu'il y rencontra lui apprit qu'à deux journées de là était la peuplade qu'il cherchait. A peine fut-il arrivé dans la Grande-Hongrie qu'il fut entouré de gens qui parlaient sa langue. Et tous de s'enquérir, près du père Julien, de leurs frères chrétiens des bords du Danube. Eux, ils étaient païens, mais non idolâtres. Belliqueux, vivant de viande de cheval et de loup, de lait de jument et de sang, ils tenaient tête aux Tartares, leurs voisins, qui avaient dû composer avec eux et les associer à leurs rapines.

Cette relation, rédigée par un contemporain, le père Richard, sous le titre : *De facto Ungariae Magnae*, faisait connaître au monde latin une peuplade qui réside encore entre la Volga et le sud de l'Oural : les Baschirs ou Baschgard, dont Rubrouk disait, en 1253 : « La langue des Pascatir et celle des Hongrois sont la même langue. C'est de leur contrée que sont sortis les Huns, qu'on a depuis appelés Hongrois. »

L'Occident en émoi : des missions partent pour l'Extrême Orient (1246-1256). — Les hordes mongoles déferlaient sur l'Europe, atteignant la Hongrie et même, en 1241, Liegnitz, en Silésie. Les nations occidentales, dans l'émoi, mobilisèrent les missionnaires des deux grands ordres qui venaient de se fonder : franciscains et dominicains. Jean Du Plan de Carpin quittait, en 1245, Lyon, avec l'espoir de convertir « le grand empereur de Tartarie, seigneur des Tartres ». Cheminant à âne, le franciscain observait tout en route pour le relater dans son *Historia Mungalorum*.

« Y a-t-il à la cour de Rome des gens versés dans le russe, l'arabe ou le tartare ? », lui demanda Guyuk ou Kouyouk-khan, khan de la Horde d'Or, qui le reçut, le 24 août 1246, en même



OSTIAKS OU BASCHIRS DES DEUX SEXES. L'HOMME EST CHAUSSÉ DE SKIS. VOYAGES DE PALLAS EN RUSSIE. PARIS, 1793. — CL. LAROUSSE.



EFFIGIE DES MORTS HONORÉE PAR LES TARTARES À L'ANNIVERSAIRE D'UN DÉCÈS. MINIATURE DU MANUSCRIT FRANÇAIS « LE LIVRE DES MERVEILLES ». BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — CL. LAROUSSE.

temps que des ambassadeurs, chargés, entre autres cadeaux, d'un parasol garni de pierreries. Dans l'incertitude de la réponse, Guyuk joignit une version latine aux originaux en mongol et en « sarrazin » (persan) de la lettre qu'il écrivait au pape Innocent IV et que l'on conserve au Vatican. — « Tu nous reproches, disait-il au pape, d'avoir massacré des Hongrois, des Polonais et des Moraves. Pourquoi, au lieu d'obéir aux ordres de Dieu et de Gengis, ont-ils assassiné nos envoyés ? » Et Saint Louis, ayant dépêché en 1249 André de Longjumeau avec une tente magnifique comme présent, fut traité de vassal par la régente mongole Ogoul-Gaïmich.

« Il est écrit du sage, dans l'*Ecclésiaste :* « Il ira dans la terre « des nations étrangères et essaiera du bien et du mal en toutes « choses ». J'ai fait ainsi, Monseigneur roi », écrivait à Saint Louis Guillaume Rubruquis ou de Rubrouk, qui avait reçu la mission d'aller à son tour trouver le grand khan en 1253. Par la mer Majeure (Noire), par la Chersonèse taurique (Crimée), où il conversa avec des Goths dans l'idiome teutonique, par « la porte de l'enfer » du Kiptchak et le magnifique pays des Moscovites, il était parvenu à atteindre, à trois journées de la Volga, un khan nomade, qui, « assis dans sa gloire », guitare en main, animait la danse de ses sujets, une grosse matrone, au nez camus barbouillé de noir, siégeant à ses côtés. Le camp volant des Tartares de Sardach offrait un curieux aspect.

Traînées par onze paires de bœufs, leurs énormes roulottes de trente pieds de long avaient pour porte une peau chatoyante, couverte de peintures d'arbres, d'oiseaux et de quadrupèdes. Là, leurs beuveries étaient précédées de libations aux statuettes qui étaient les dieux lares de la maison roulante, puis aux défunts et aux éléments. Les invités étaient saisis par les oreilles et, le gosier ainsi dilaté, forcés d'ingurgiter du lait de cavale ou un hydromel fait de riz, de millet, de blé et de miel. Des viandes séchées au soleil et au vent étaient sorties des sacs, tandis que les convives, au son de la guitare, claquaient des mains. Vêtus, l'été, d'étoffes de soie et d'or de la Chine et de la Perse, ils avaient, l'hiver, des pelisses de Russie, le poil en dedans. Leurs femmes avaient l'air de guerriers casqués avec leur coiffure ronde, garnie de plumes de paon, que retenait une jugulaire.

A leur table, Guillaume de Rubrouk n'appréciait ni le lait aigre, ni le sang chaud des cavales que les Tartares buvaient à même, en saignant une veine. Dans la croyance que Sartach était chrétien, il lui fit cadeau du psautier de la reine, enrichi de miniatures et de dorures. Au delà de la Volga, il arriva chez le khan de la Horde d'Or; Batou, fils de Gengis-khan, qui siégeait sur un trône d'or, vit entrer le missionnaire, tête haute, chantant le *Miserere:*

« Contre qui votre maître fait-il la guerre? demanda le Tartare.

— Contre les Sarrasins, qui violent la maison de Dieu à Jérusalem. »

Le commandant d'un millier d'hommes eut ordre de conduire vers le grand khan Mangou, à quatre mois de là, Guillaume de Rubrouk, chaudement affublé d'un manteau en poil de mouton, de hauts de chausse à la tartare, d'aumusse et de socques de feutre, car il gelait à fendre les pierres. Que d'observations curieuses à faire en route! Les chariots mortuaires sont précédés de « devins »; les prêtres bouddhistes, chez les Ouïgours, sont coiffés d'une mitre et vêtus de tuniques jaunes; les chariots du Tangout, à l'ouest du fleuve Jaune, sont traînés par des buffles aux cornes effilées, qui ruent. Au Tibet, les crânes des défunts servent de hanaps les jours de fête, ce qui les sauve de l'oubli. Les médecins du Cathay connaissent les maladies par les pulsations du pouls, mais ils ne savent pas analyser les urines. Dans quinze villes du Cathay, on voit des chrétiens nestoriens, dont l'évêque est à Segin (Pékin). Et quelle fut la stupéfaction de notre missionnaire d'apercevoir, au beau milieu de « la plaine grande comme la mer » d'Onankérule (Mandchourie), une croix sur une maison qui contenait, à l'intérieur, des images du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, brodées sur des étoffes d'or. Un ermite arménien de Jérusalem venait d'arriver, pressé par une vision céleste de convertir le grand khan.



TARTARES CHEMINANT SUR DES BŒUFS. HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES. PARIS, 1750. — CL. LAROUSSE.

Guillaume de Rubrouk eut audience, le 4 janvier 1255, de ce grand khan Mangou, « un homme singe », qui se montra bon diable, car il déclara à l'homme de Dieu n'avoir aucun besoin de présents et il l'invita à se rendre pour l'hiver dans un climat moins rude, en pleine steppe, près de la rive droite de l'Orkhon, à Karakorum (Erdeni-Tchao).

Ville moindre que le bourg de Saint-Denis, Karakorum avait un quartier de marchands musulmans, un quartier d'artisans chinois, deux mosquées et une église de nestoriens. A l'entrée du palais du grand khan, l'arbre magique, au pied duquel Mangou tenait sa cour, versait, par des serpents dorés enroulés autour du tronc, vin, lait de jument, eau de riz ou hydromel, dès qu'un ange portait à sa bouche une trompette, que le souffle d'un homme caché dans l'arbre actionnait. Cette merveille de mécanique était l'œuvre de l'orfèvre parisien Guillaume Boucher, dont le frère tenait boutique au Pont-au-Change. Son fils venait de servir d'interprète à un clerc de Saint-Jean-d'Acre, nommé Théodule, qui disait avoir reçu du ciel des lettres en caractères d'or pour le grand khan. — « Quel est ton roi? avait demandé Mangou. — Le roi de France. — Eh bien! tu lui offriras ces objets de ma part : un arc et

deux flèches aux têtes d'argent, qui sifflaient en l'air comme des flûtes. Avec de tels arcs, nous pouvons atteindre au loin et frapper fort. S'il veut vivre en paix avec nous, nous conquerrons le pays des Sarrasins jusqu'à lui. »

Guillaume de Rubrouk aurait voulu obtenir du grand khan un geste de sympathie pour le christianisme : l'assistance à la messe solennelle qu'il célébra, le jour de Pâques, dans l'église nestorienne de Karakorum, ayant obtenu de Guillaume Boucher la fabrication d'un fer à mouler les hosties, d'une pyxide, de panneaux sculptés figurant les scènes de l'Évangile et d'un oratoire portatif sur chariot. Mais à l'invite de Guillaume de Rubrouk, Mangou demeura sourd, après avoir assisté à un débat contradictoire entre les champions des doctrines chrétienne, musulmane et bouddhique. Il restait fidèle à sa croyance superstitieuse dans les os de mouton, qui étaient d'un bon augure, si la chaleur du brasier les laissait intacts. Mais il ne voulait point passer pour idolâtre : « Nous croyons, disait-il, qu'il n'y a qu'un seul Dieu. »

A la fin de juin, Mangou fit appeler en Mandchourie le missionnaire pour lui remettre des lettres adressées au roi Louis : « Par la puissance du roi éternel, le monde entier sera réuni dans la joie et dans la paix. »

Rubrouk rapportait aussi sur la Chine de précieux renseignements, qu'il avait recueillis des Chinois de Karakorum. Ainsi l'Europe apprit pour la première fois que, dans le Céleste-Empire, chaque signe correspondait à un mot entier.



LE MONGOL HOULAGOU, FRÈRE DU GRAND KHAN, POURSUIT BARKAÏ SUR UN FLEUVE GELÉ DONT LA GLACE SE BRISE. MINIATURE DU MANUSCRIT FRANÇAIS « LE LIVRE DES MERVEILLES ». BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — CL. LAROUSSE.

« Le Vieux de la Montagne ». — Tandis que Saint Louis, libéré des prisons d'Égypte, se trouvait à Saint-Jean-d'Acre, un ambassadeur du « Vieux de la Montagne » se fit annoncer. Il parut devant le roi de France, dit Joinville, et, fort arrogant, lui présenta, comme pour le défier, trois couteaux emmanchés l'un dans l'autre. Derrière l'envoyé, un huissier tenait un linceul, prêt à ensevelir le roi, en cas de refus à la sommation que lui adressait le Vieux de la Montagne.

« Je me merveille fort, disait l'ambassadeur, que vous ne li ayez envoié du vostre, comme l'empereur d'Alemaigne, le roy de Honguerie, le soudanc de Babiloinne et les autres li font tous les ans : pour ce que ils ne peuvent vivre que tant comme il plèra à Monseigneur. »

A cette menace, Saint Louis répondit comme il convenait par l'organe des grands maîtres du Temple et de l'Hôpital : « Nous vous commandons que vous en r'alez vers vostre Seigneur, et dedans quinzainne, vous soies ci-arrière, et apportez tiex lettres et tiex joiaux dont le roy se tieigne apaiséz et que il vous en sache bon gré. »

La réponse était courageuse, car elle s'adressait au sinistre personnage qui commandait à une horde de bandits, aux Hasisins, dont l'effroyable réputation de férocité faisait trembler les rois : c'est d'eux que vient le mot : assassins. Le Vieux de la Montagne, Rokn ed-Dîn, chef des ismaéliens de Perse et de Syrie, avait pour capitale la forteresse d'Alamout, près de la mer Caspienne. Il y avait organisé un « paradis » conforme à la doctrine de Mahomet : jardins merveilleux, château magnifique, fontaines de vin et de lait, jeunes femmes d'une merveilleuse beauté, aimant le chant et la danse. Il y faisait pénétrer de jeunes hommes, ivres de haschich, qui se croyaient transportés au paradis. Dégrisés, hors de là, ils ne songeaient plus qu'à y retourner. C'est d'eux, déclare le voyageur Marco Polo, que le Vieux de la Montagne faisait des égorgeurs : au retour, leur affirmait-il, mes anges vous porteront au paradis.



LE GRAND KHAN DU CATHAY, D'APRÈS « LE LIVRE DES MERVEILLES ». BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRIT FRANÇAIS.

Voilà le sort qui attend, semble-t-il, Saint Louis. La quinzaine qu'il a fixée comme délai à l'ambassadeur est à peine écoulée, qu'on annonce des messagers du Vieux de la Montagne. Qu'ont-ils en mains ? Des poignards ? Non : mais la chemise du Vieux de la Montagne qu'il adresse au roi de France en signe d'amitié, la chemise étant le vêtement le plus proche du corps. Que dis-je ! Rokn ed-Dîn y joignait l'anneau où était gravé son nom : ainsi épousait-il le roi de France, comme le doge de Venise épousait l'Adriatique en y jetant son anneau.

La terreur que faisait peser sur le monde le



CARAVANE SE RENDANT AU CATHAY. ATLAS CATALAN DE CHARLES V (1375). BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRIT ESPAGNOL.

chef des assassins était bien près de prendre fin. Un Mongol se chargea de châtier le criminel. Il fallut à Houlagou trois ans pour le forcer dans sa bauge presque inaccessible. Et les égorgeurs, à leur tour, périrent en 1256; d'un bain de sang, ils firent les frais.

« Le Livre des Merveilles du monde », de Marco Polo. — En 1298, deux Italiens, dans une prison de Gênes, rédigeaient en français, pour le dédier à Charles de Valois, *le Livre des Merveilles du monde*. Rusticien de Pise, un romancier du cycle des chevaliers de la Table ronde, écrivait, sous la dictée de Marco Polo, une relation de voyage dont il disait : « Puis que nostre sire Dieu fist Adam, onques homme tant sceust comme messires Marc Pol. »

Les joailliers furent, parfois, à cette époque les fourriers de la civilisation occidentale. Deux d'entre eux, les Vénitiens Nicolo et Maffeo Polo, père et oncle de Marco Polo, s'étaient embarqués à Constantinople pour la mer Noire, où leur aîné, Andrea, avait un comptoir à Soldaia (Soudak) en Crimée. Ils s'aventurèrent dans le Kiptchak, dont le khan était Barkaï. Barkaï ayant été attaqué et vaincu par Houlagou, frère du grand khan, ils accompagnèrent l'ambassade que le vainqueur envoyait à Khoubilaï-khan. Les Vénitiens, accueillis avec faveur par le grand khan, furent interrogés par lui sur l'Occident, empereur, rois, pape et Église romaine. Que dis-je! Khoubilaï, en les pourvoyant de deux tablettes d'or qui ordonnaient, par tout l'Empire tartare, de leur prêter assistance, les munissait d'une lettre pour le pape : il demandait l'envoi, à sa cour, de cent lettrés versés dans les sept arts, promettant de se convertir, s'ils démontraient la supériorité de la religion chrétienne : on devait lui rapporter en même temps un flacon de l'huile des lampes qui brûlaient à Jérusalem près du tombeau du Christ.

Après une absence de quinze ans, les frères Polo reparurent à Venise. Ils ne reprirent la route de l'Extrême Orient qu'après l'élection de Grégoire X, en 1271, mais accompagnés de deux prêtres seulement, que le pape avait nantis d'une lettre pour le grand khan. Cette fois, le jeune Marco Polo, âgé de dix-sept ans, était du voyage, qu'il devait narrer avec verve.

Le départ pour la grande aventure eut lieu à Laiazzo (Ajas), au fond du golfe d'Alexandrette. Par l'Arménie, par la Turcomanie aux gras pâturages et par la Géorgie aux beaux guerriers que les Tartares n'avaient pu soumettre, les Polo atteignirent « les Portes de fer » (Der-Bend en persan), que la légende attribuait à Alexandre le Grand et qui n'étaient autres qu'une ville dans le défilé situé entre le Caucase et la Caspienne. Descendant vers le sud, ils traversèrent Mossoul, où il y avait un patriarche nestorien, et Bagdad, la ville du « calife de touz les Sarrazins du monde », qui mourut de faim dans la chambre forte où étaient amassées ses richesses et où le fit enfermer le Mongol Houlagou. Par Ormuz, ils gagnèrent Kerman, puis la ville de Balkh, voisine des sources de l'Oxus, où Alexandre le Grand avait épousé la fille de Darius; à Badakhchan, entre l'Hindou-Kouch et l'Amou-Daria, la famille royale du lieu prétendait descendre du couple illustre. Là était une montagne dont l'accès était interdite, parce qu'elle recélait de précieux rubis. A l'approche du plateau de Pamir, les moutons sauvages fourmillaient à tel point que, de leurs cornes, les indigènes jalonnaient les routes pour guider les voyageurs par temps de neige. Par Yarkand, Marco Polo atteignit le désert de Lob, peuplé de fantômes, dont on percevait, semblait-il, les roulements de tambours, — phénomène bien connu, — car il ne s'agit que des vibrations des masses sablonneuses soumises aux rudes alternances de température du jour et de la nuit. Le Tangout (Kan-Sou) réservait à Marco Polo plus d'une surprise : les maris prêtaient facilement leurs femmes aux voyageurs; aux défunts, une place était réservée à table, jusqu'au jour de leurs funérailles, sur un bûcher où une étoffe blanche, une « vraie salamandre » (l'asbeste), résistait au feu. La capitale de la province, Campitchou (Khan-Khau), avait trois églises chrétiennes et plusieurs temples païens (bouddhistes), remplis d'images dorées.

Marco Polo, au début de son voyage, avait parlé du Vieux de la Montagne. Ici, il évoque un autre personnage mystérieux, un



LE GRAND KHAN DES MONGOLS EN PROMENADE.
DE BRY, XI. THEIL DER ORIENTALISCHEN INDIEN. OPPENHEIM, 1618. — CL. LAROUSSE.



Une page du manuscrit français « le Livre des Merveilles » de Marco Polo, représentant le départ de Constantinople des deux frères Nicolo (père de Marco) et Matteo Polo. Bibliothèque Nationale.



FAUNE D'EXTRÊME ORIENT : MÊLÉE D'ANIMAUX SAUVAGES.
DE BRY, XI. THEIL DER ORIENTALISCHEN INDIEN. OPPENHEIM, 1618. — CL. LAROUSSE.

« prêtre Jean », bien différent du Prêtre-Jehan africain, qui était le négus d'Éthiopie. Ce personnage asiatique avait pour territoire le pays de Gog et Magog, ou, plus justement, des Ung et des Mungul. C'était l' « Ouang » des Kéraïtes, reconnu comme roi par l'empereur de Chine, un chrétien qu'avait battu Gengis-khan. Marco Polo réunit quelques notions sur les plaines du Nord (Sibérie), peuplées de sauvages, et sur la province tangoute du Sud, où il y avait des bœufs à la laine très fine, presque aussi grands que les éléphants (des yaks). Et il atteignit enfin, au nord de la Grande Muraille, dont il ne dit rien, « la Ville de la Paix », Kaï-Ping-Fou, résidence d'été de Khoubilaï-khan.

Là, un émerveillement attendait Marco Polo. « Le roi des rois, le seigneur de tous les Tartares du monde, de ceux du Levant et de ceux du Ponant », vivait au milieu de 12 000 gardes du corps, « les Heureux », aux robes parées de pierreries et de perles, ceinturées d'or. Lors de ses repas, au moment où Khoubilaï-khan portait une coupe à ses lèvres, les assistants se jetaient à genoux. Le premier jour de l'an, en février, le jour de « la feste blanche » où tous revêtaient des robes de neige, « rois, barons, ducs et marchis, chevaliers et astronomiens, mires (médecins) et fauconniers », se prosternaient « front en terre » dans la grande salle du palais, dès que paraissait Khoubilaï-khan : alors affluaient les cadeaux, rivières de diamants et boisseaux de perles, que portaient dans des écrins 5 000 éléphants, encadrés de 100 000 chevaux blancs. C'était là le présent des villes et des grands que des tablettes d'or ou d'argent avaient pourvus d'un commandement.

A la cour de Khoubilaï-khan, des bonzes du Tibet et du Cachemire jouissent d'un énorme prestige. « Ils scevent tant d'enchantemens de dyables que c'est merveilles : car ils font parler aus ydoles. Ils font changier le temps. » Sur leur ordre, « les tables se leivent, sans que nul ne les touche, et s'en vont devant le seigneur ». Si ce curieux phénomène de lévitation impressionnait la cour, ces « hermites » à tête rase, qui étaient jusqu'à 2 000 dans leurs « moustiers », agissaient d'autre façon sur le peuple. Le bouddhisme enseignait le dogme de la transmigration des âmes. Un talapoin montrait à un autre voyageur, Odoric de Pordenone, un troupeau d'animaux auxquels il prêtait la face humaine. « Ce sont les âmes de nobles hommes », disait-il, que les bonzes « repaissent pour l'amour de Dieu ». Et pour que leur âme n'émigrât pas dans la vermine, les bouddhistes versaient aux bonzes de larges aumônes.

Quand le grand khan se déplaçait, — et ici Odoric de Pordenone ajoute un détail à la relation de Marco Polo, — il montait, sous un dais orné de pierres précieuses, dans un carrosse à deux roues que traînaient quatre éléphants et quatre chevaux richement caparaçonnés. Près de lui étaient des gerfauts, qu'il lâchait sur des vols d'oiseaux. Dans une forêt de huit journées de pourtour, abondaient les bêtes sauvages. Deux équipes de milliers de piqueurs : l'une vêtue de rouge, l'autre de bleu, y découplaient des léopards et de grands loups sur les buffles, les ours, les sangliers et les ânes sauvages. Le grand khan pénètrait alors à dos d'éléphant dans la forêt pour décocher ses flèches sur les fauves. Ailleurs il se donnait le spectacle de combats acharnés entre les animaux sauvages. En septembre, il quittait son palais de bambous de Ciandu (Chang-toû) en Mongolie pour gagner Cambaluc.

Cambaluc, ou plutôt Khanbâligh, « la ville du seigneur », n'était autre que la capitale de la Chine septentrionale, du Cathay, c'est-à-dire Pékin. Dans la crainte d'une rébellion que lui avaient prédite ses « astronomiens », le grand khan avait construit, en face de la ville chinoise, de l'autre côté d'un affluent du Pei-hô, une ville tartare. Entouré d'un grand mur, le quartier impérial avait à chaque angle un arsenal de guerre; au centre, défendu par des châtelets, était le palais du grand khan, au toit rouge, bleu et jaune, aux murs garnis d'or et d'argent, aux salles pourvues de sculptures et de peintures figurant des dragons et des oiseaux. Un jardin zoologique contenait des animaux rares, gazelles, cerfs blancs, daims musqués, écureuils volants, tandis que, sur « une montagne verte », s'épanouissait une foule de fleurs et d'essences précieuses. Un vivier, rempli de poissons, complétait ce muséum d'histoire naturelle. Non loin était un observatoire, dirigé par un Byzantin. Au sommet d'une tour, une grande cloche sonnait de trois coups le couvre-feu. Les portes de la ville se fermaient, gardées par des postes logés chacun dans « un palais moult grant et bel ». Pour entrer en ville, les marchands de soieries, de dentelles et de pierres précieuses, qui arrivaient journellement avec un millier de chargements, devaient attendre le jour.

Quelle ne fut pas la stupeur de Marco Polo de voir qu'en Chine on pouvait se passer, pour les échanges, d'or et d'argent. On recourait à de petites « chartrettes, scellées du scel du Seigneur » Khou-



COMBAT ENTRE ÉLÉPHANTS ET CHEVAUX SAUVAGES.
DE BRY, XI. THEIL DER ORIENTALISCHEN INDIEN. OPPENHEIM, 1618. — CL. LAROUSSE.



L'entrée d'une ville chinoise : Porte de Tinghaï, la Venise chinoise.
Malpière, La Chine. Paris, 1825. — Cl. Larousse.

bilaï, qui valaient d'un demi-sol jusqu'à dix besants d'or. On pouvait avoir des billets neufs moyennant un courtage de 3 o/o.

Les Chinois avaient des billets de banque. Et ils avaient la poste, avec auberges aux draps de soie pour les voyageurs. Les courriers à pied agitaient leur ceinture de grelots pour se faire relever, dès qu'ils arrivaient à la station suivante. Les messages accélérés étaient portés par des dromadaires légers à la course.

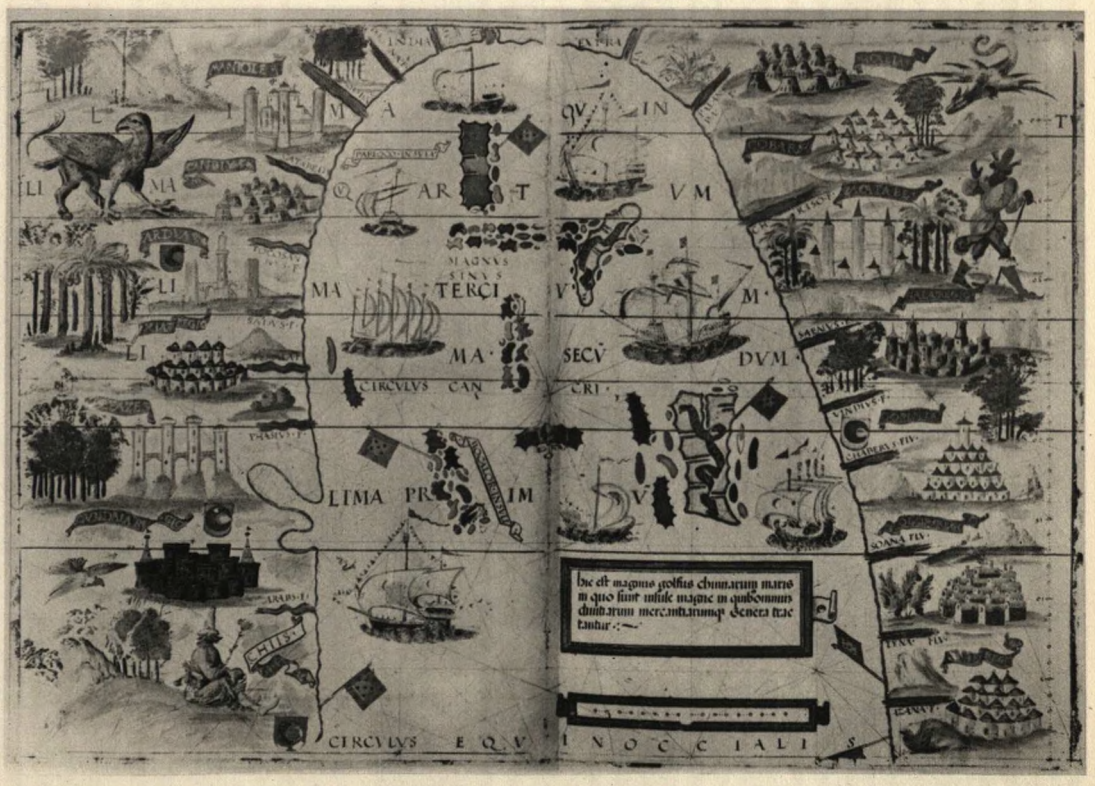
Ils franchissaient le fleuve Pouli-Sangkin (Lou-Kou-Kiao), au sud de Cambaluc, sur un pont de marbre à la balustrade ornée de têtes de lion, qui avait des moulins à eau dans l'intervalle des piles. Le Kian (Yang-tsé-Kiang), que Marco Polo compare à une mer, était remonté chaque année par 200 000 bateaux pontés, qui payaient des droits à la douane. Ces revenus permettaient au grand khan de venir en aide aux agriculteurs victimes de la grêle ou des épizooties, et de distribuer des vivres aux pauvres gens en raison de leurs charges de famille. Tout habitant, pour l'assiette de l'impôt, était au reste tenu d'afficher sur sa porte l'état de sa famille et de ses animaux.

La faveur dont jouit Marco Polo durant les dix-sept années de son séjour en Chine lui valut, de la part du grand khan, de flatteuses distinctions : le gouvernement de Yang-Tcheou en 1277, puis une mission à Si-Ngan-Fou, la vieille capitale des Tchang, et au Tibet, dont les habitants, de vrais brigands, employaient comme monnaie... le sel. Pour écarter, la nuit, les fauves, il fallait s'entourer de bûchers de bambous. Dans la province de Caraian (Yun-nan) était « la Cité du Ciel », Quinsay (Hang-Tcheou), où Marco Polo compta une douzaine de mille ponts, grandes arches ou arcs de triomphe, autour d'un grand lac où se miraient palais et villas. La nuit, le gong annonçait les heures, les veilleurs de nuit conduisaient aux hôpitaux les indigents ; des coups d'une massue sur un grand panneau prévenaient des incendies. Au sud-ouest, dans le Zardandan, les hommes, pourvus de râteliers, avaient la curieuse habitude d'enfermer leurs dents postiches dans des étuis d'or, et de se coucher, à la naissance de leurs enfants, pour recevoir des visites de congratulation, alors que leurs femmes, à peine accouchées, vaquaient au ménage. Au pays de Mien, en Birmanie, deux tours, l'une garnie d'or, l'autre d'argent, étaient des caveaux mortuaires.

De retour à la cour de Khoubilaï-khan, Marco Polo reçut une mission de confiance, celle d'accompagner en Perse la fille du grand khan, fiancée au prince mongol Argoun. Des tablettes d'or prescrivaient à tous de fournir gratuitement aux Polo, père et fils, tout ce qu'ils demanderaient. Au grand port de Zaïtoun (Thsiouan-Tcheou), où affluaient les richesses de l'Inde et de l'Insulinde, quatorze belles jonques à quatre mâts, pourvues de confortables cabines et de cloisons étanches, assistées chacune de deux barges-remorqueurs et d'une dizaine de bateaux de sauvetage qu'elles traînaient en remorque, embarquèrent en 1291 l'imposante suite de la princesse avec de nombreux équipages.

La traversée fut longue. A Cyamba, en Cochinchine, le roi, qui était tributaire du grand khan, exerçait lui-même le droit du seigneur sur toute femme à marier. A Java la Mineure, qui était l'île de Sumatra, les vents retinrent l'expédition cinq mois prisonnière dans un fortin de bois élevé pour tenir en respect les insulaires, « hommes bestiaulx qui mengeaient les gens ». Lorsqu'un malade était condamné par leurs « enchanteurs », on l'étouffait pour le rôtir et le dévorer. Dans cette île riche en muscade et en épices, il y avait des « licornes », des rhinocéros, et des « hommes à queue », des singes, auxquels les indigènes s'amusaient à faire la barbe.

Par les îles Gavenispola (Nicobar) et Angamanain (Andâmân),



Le « Golfe de la Chine ». Atlas dédié par Lopo Homem au roi Emmanuel de Portugal (1519).
Bibliothèque Nationale. Géographie. — Cl. Larousse.



SULTHANIEH (PERSE). — DAPPER, ASIE. AMSTERDAM, 1672. — CL. LAROUSSE.

dont les habitants avaient des têtes canines, on prit la route de Ceylan. Là, sur une montagne qu'on ne pouvait gravir qu'en s'aidant de chaînes de fer, était le monument d'Adam, selon les musulmans; celui de Çakya-mouni, fondateur du bouddhisme, selon les idolâtres. Dans ce pays des topazes, des améthystes et des saphirs, le roi de l'île possédait le plus gros rubis du monde, « comme le bras d'un homme ». Marco Polo lui offrit, de la part du grand khan, « la value d'une cité » pour le prix du rubis. — « Pour nulle chose du monde, je ne le vendrai, répondit le roi, pour ce qu'il fu à mes ancestres. » Et Marco Polo dut se contenter de quelques cheveux d'Adam et de l'écuelle où aurait mangé le père de l'humanité! Il poussa jusqu'aux pêcheries de perles du Malabar, où les femmes tenaient à honneur de se jeter dans le bûcher où se consumait le corps de leurs maris.

A Ormuz se terminait la mission de Marco Polo; il remit au fils d'Argoun la petite princesse mongole qu'épousa le prince et qui prit congé du Vénitien, les larmes aux yeux. Marco Polo regagna enfin, par Trébizonde et Constantinople, sa patrie.

En dehors de la description de la Chine, son *Livre des Merveilles du monde* contenait des aperçus sur certaines îles qu'il n'avait point visitées : deux îles légendaires peuplées, l'une de femmes et l'autre d'hommes; Socotora, l'île des sorciers capables de déchaîner par leurs enchantements la tempête; Madagascar, ou peut-être Modagoxo, sur la côte d'Afrique, dont les habitants étaient hideux avec leur trogne noire, leur nez camus et leurs yeux injectés de sang. Mais de tout l'ouvrage de Marco Polo, la description qui fit la plus forte impression sur les Latins, celle qui devait déclencher, un jour, la découverte d'un nouveau monde, ce fut l'évocation d'une féerie, dont une expédition mongole, balayée par un typhon, n'avait pu s'emparer, et où les toitures des palais, leur pavé, le châssis de leurs fenêtres, tout était en or massif : devant le monde médiéval, se dressait l'image fantastique de Cipangu : le Japon.

Les khans mongols de Perse et Philippe le Bel (1285-1305). — Mandés par Argoun, khan mongol de la Perse, et par son ministre des finances, le juif Saad-Addaula, des constructeurs génois étaient venus à Bagdad et avaient mis à l'eau deux galères, pour interrompre, par le blocus d'Aden, le commerce de l'Égypte avec l'Inde. L'an du Coq, en 1285, un envoyé d'Argoun avait parcouru les capitales de l'Europe en quêtant des alliances contre les musulmans. Il avait visité Constantinople, Rome, Gênes, « sise sur un jardin semblable au paradis »; la France, « d'une étendue de plus d'un mois de marche », et la Gascogne, où il trouva le roi d'Angleterre. Rabban Çauma, autre ambassadeur, était un chrétien nestorien, né à Pékin, auquel Philippe le Bel fit les honneurs de la Sainte-Chapelle, en lui montrant le reliquaire de cristal où était enchâssée la couronne d'épines. Par le Génois Buscarello Ghisolfi, seigneur de l'île Taman dans la mer Noire, Argoun fit parvenir une lettre de six pieds et demi de long, en caractères ouïgours, datée de « la première lune d'été de l'an du Bœuf » (1289), où il proclamait la « renommée de la grandesse, puissance et loyauté du royaume de France », annonçant une prochaine invasion de l'Égypte pour la lune du Chien de l'année du Léopard (1290). Et le khan mongol de Perse se penchait sur une carte pour suivre le voyage de Buscarello à travers l'Europe.

Son second fils et successeur, Objaitu, récidiva en 1305. Une lettre datée du huitième jour de la dernière décade du premier mois d'été, cette année-là, accrédita ses ambassadeurs près du pape, du roi d'Égypte et des rois de France et d'Angleterre, pour jeter les bases d'une paix universelle.

Les merveilles de l'Inde de Cathala de Séverac (1329). — En même temps que la Chine, la Perse et l'Inde recevaient aussi des évêques. Le pape Jean XXII érigeait en archevêché la ville de Sulthanieh, dans l'Empire des Mongols de Perse (1318), et il nommait évêque de Quilon ou Columbus, au sud de l'Inde, un Dominicain français, Jourdain Cathala de Séverac (1329).

Jourdain Cathala fit connaître au monde latin les merveilles de l'Inde, *Mirabilia descripta*, dans une relation qui commence par son itinéraire : l'Arménie, la Perse et l'Inde mineure, qui correspond au Guzerate. Ces merveilles, ce sont les fruits, et, pour les nommer, il emploie parfois le persan qu'il parlait : ainsi le *nargil* pour le cocotier, *aniba* pour la mangue, *chaqui* pour l'arbre appelé jack, *bloqui*, etc. « Écrire des autres arbres serait ennuyeux à l'excès », ajoute l'évêque, qui trouve plus intéressants les animaux : le *siagois*, nom persan *(siya-gosh)* du lynx; le rhinocéros; le crocodile, dont la cuirasse est à l'épreuve des flèches; le chat

aux ailes de chauve-souris (l'écureuil volant); l'éléphant, capable de porter une trentaine d'hommes sur son dos, « animal pourvu de raison », obéissant au commandement, et dont la charge, au combat, est aussi irrésistible que la foudre.

Jourdain Cathala plaçait son évêché dans l'Inde majeure; il était dans la province de Travancore, présidence de Madras. — Et il en exaltait les produits : gingembre, poivre, cannelle, cubèbe, perles, et les oiseaux, rouges comme l'incarnat, verts comme l'herbe ou bigarrés, de vraies créatures du paradis. Et il consacrait quelques lignes aux idolâtres qui peuplaient le sud de l'Inde et qui allaient dans une procession, couronnés de fleurs, jusqu'à se décapiter eux-mêmes en se plaçant le glaive derrière le cou!



UN REPRÉSENTANT DU DALAÏ-LAMA DANS UN MONASTÈRE DU TIBET. — CL. BOSSHARD.

Au centre de la connaissance du monde : Avignon. — Sur les bords du Rhône, se dresse le Palais des papes, à Avignon. C'est là, en effet, qu'au XIVe siècle, résida la papauté. C'est de là que partaient archevêques et évêques pour les régions les plus reculées du monde alors connu : pour l'évêché de Dongola en Nubie, comme pour Gardar au Groenland; pour Sulthanieh en Perse, comme pour Zaïtoun (Thsiouan-Tcheou) et Khanbâliq (Pékin) en Chine. Car, à la suite de la mission de frère Jean de Monte-Corvino en 1289, Pékin avait été érigé, en 1307, en archevêché. Des Européens s'y étaient établis; un orfèvre messin, entre autres, Bragadin, y avait fabriqué un grand pin, qu'étreignaient des dragons d'or verseurs de boissons rafraîchissantes, cependant que deux paons, en or, déployaient leur éventail au moindre son du cheng. Des nestoriens arrivaient du fond de la Chine à Avignon pour s'enquérir du véritable *Credo*. Le pape Benoît XII adressait, en 1338, une lettre bienveillante au grand khan Chansi (Chouen-ti).

Le franciscain Odoric de Pordenone, qui était parti en 1318 pour l'Extrême Orient, rapportait de curieux détails sur le royaume de Riboth (le Tibet), sur « le pape » du bouddhisme et ses « prestres », les lamas, dans leurs étranges cérémonies funéraires. Mené en procession dans la campagne, le défunt était décapité « sur un dreceoir », et son corps était mis en pièces. Quand aigles et vautours en avaient fait leur pâture : « Regardez, disaient les lamas, comme ce fut un saint prud'homme; les anges de Dieu l'emportent en paradis. »

Le christianisme n'avait-il point laissé de traces en Extrême Orient? Le père Huc, lors de son fameux voyage au Tibet en 1846, fut frappé des rites lamaïques, où les lamas avaient des mitres et des chapes d'évêques. Et il fit un rapprochement curieux : l'archevêque de Pékin, Jean de Monte-Corvino, avait organisé un chœur où de nombreux religieux mongols s'exerçaient à la récitation des psaumes et aux cérémonies catholiques. Or, c'est peu après, que le fondateur du lamaïsme, Tsong-Kaba, né l'année de « la poule de feu » (1357), fut guidé dans l'austérité de ses prières par un lama, venu des contrées d'Occident, qui l'émerveilla par sa science et sa sainteté, mais qui le stupéfia par la longueur de son nez : quelque religieux, sans aucun doute, venu de France ou d'Italie. Et la réforme du bouddhisme par Tsong-Kaba triompha



LE PALAIS DES PAPES À AVIGNON.



LA VEUVE HINDOUE EST PORTÉE SOUS UN DAIS AU BÛCHER.
DE BRY, XI. THEIL DER ORIENTALISCHEN INDIEN. OPPENHEIM, 1648. — CL. LAROUSSE.

dans tout le pays compris entre l'Himalaya et la Grande Muraille de la Chine.

En Occident, un cataclysme s'était abattu sur le monde. La guerre de Cent ans isola la France; le grand schisme divisa la chrétienté. Archevêchés et évêchés lointains disparurent : Dongola en Nubie, Gardar au Groenland, Pékin en Chine. Ici, en 1368, les Chinois avaient chassé de leur capitale les Mongols et en avaient interdit l'accès aux chrétiens. Le monde latin se repliait sur lui-même. La découverte de la terre était à recommencer.

Ce fut l'instant où un hâbleur, John Maundeville, lança une pseudo-relation de voyage qui eut un énorme succès : il prétendait avoir sillonné le monde de 1322 à 1356, particulièrement en Extrême Orient; et les arabesques dont Jean à la Barbe, — c'était son vrai nom, — avait brodé ses fictions conquirent le public, tant il est vrai que le roman l'emporte sur la réalité. Les pérégrinations d'un musulman furent autrement sérieuses.

Le voyage d'un poète musulman à travers l'Asie : Ibn Batoutah. — Un poète quittait, à vingt-deux ans, Tanger pour courir le monde. La piété poussait, en 1325, Ibn Batoutah au pèlerinage de La Mecque. La curiosité le porta jusque dans l'Inde et en Chine, où un coreligionnaire d'Alexandrie le priait de transmettre à deux frères ses souvenirs. L'esprit ailé d'un poète ne s'arrêtant pas au terre à terre, les Pyramides, pour lui, sont un sanctuaire érigé, à l'approche du déluge, pour sauver lettres, sciences et arts. Damas est un grain de beauté sur la joue du monde, le paradis anticipé d'un printemps éternel... dont la peste noire fit, en 1348, un enfer. Et Ibn Batoutah vit de longues théories d'habitants, nu-pieds : musulmans, juifs, chrétiens, implorant la clémence de Dieu, Coran, Pentateuque ou Évangile en main. A La Mecque, le pèlerin se suspendit, suivant l'usage, au voile noir brodé d'arabesques blanches qui couvrait la Kaaba construite par Abraham!

Suivrons-nous le poète dans son voyage en zigzag? A Ispahan, la ville des roses et des melons, où les jeunes gens célibataires forment une confrérie; à Chiraz, dont les lecteurs du Coran ont une si belle voix; à Bagdad, la ville des califes ruinée par les Mongols. D'Aden au soleil torride, de l'Oman et d'Ormuz, où les pêcheurs de perles ont un masque transparent, le voici qui remonte vers des villes au nom sonore dans l'histoire : Éphèse, Pergame, Nicée, Sinope. Chez le sultan Mohammed Uzbek-khan, au nord de la mer Noire, il chemine à bord d'un de ces chariots tartares, tirés par des bœufs, des chevaux ou des chameaux et recouverts de feutre, où l'on peut lire, écrire, manger, dormir ou, par des fenêtres grillagées, voir le paysage des immenses plaines de Russie. La princesse qu'avait épousée Uzbek-khan avait un chariot splendide, traîné par des chevaux couverts de soie dorée, sous un dôme d'argent doré; elle siégeait, tiare en tête, assistée d'une conseillère et d'une camériste, et d'une demi-douzaine de petites esclaves, vêtues de soie et couronnées d'un cercle d'or. Quatre centaines de chariots suivaient, comme dans les camps tartares, avec des eunuques, des esclaves, le mobilier et les trésors de la princesse.

Ibn Batoutah est là dans le vestibule de l'Empire byzantin, dont Uzbek-khan avait copié le faste, avant de lancer contre lui sa horde barbare. L'une des femmes du sultan n'est-elle pas la fille d'Andronic III, empereur de Constantinople? Ibn Batoutah se glisse dans la suite de la princesse qui va rendre visite à son père : et il a la hardiesse de demander à l'empereur une entrevue qui lui vaut un habit et un cheval. N'a-t-il pas renseigné Andronic III sur les Lieux saints et l'Égypte?

Rebroussant chemin par des pays où il suit, à la trace des ruines, le passage des Mongols, par Kharezm, Boukhara, Balkh, il arrive dans l'Inde. Et là, quel accueil attendait, à Delhi, le poète qui savait tourner à l'adresse du sultan un compliment comme celui-ci : « S'il y avait au-dessus du soleil une place pour la gloire, son élévation mériterait que tu en fusses l'iman. » Et surtout quand le poète joignait au compliment le cadeau de deux chameaux, aux jambes cerclées d'argent, et de plats d'argent remplis de sucreries. Il fut, au reste, largement récompensé, le sultan ne voulant jamais se laisser vaincre en générosité. La grande mosquée de Delhi avait remplacé un ancien temple bouddhique, dont il subsistait deux idoles, que les musulmans foulaient aux pieds. Mais Ibn Batoutah assista, horrifié, à la crémation de veuves hindoues, qui se préparèrent en chantant à leur holocauste, encouragées par les brahmanes : « Transmettez mes salutations à mon père, à mes amis, à mes parents », disaient tour à tour les assistants. Et après s'être purifiées dans un bassin ombragé, elles distribuèrent leurs habits et leurs bijoux, et, au son des timbales, se jetèrent dans les flammes. Ibn Batoutah vit spectacle plus terrible encore : Mohammed Châ, sultan de Delhi, était un vrai tigre, qui avait comme bourreaux des éléphants. Et ces mêmes éléphants, qui lançaient en l'air les condamnés pour les recevoir sur leurs défenses garnies de couteaux aigus, lui servaient de montures pour se promener sous un parasol de soie incrusté de pierres précieuses.

En 1342, Ibn Batoutah reçut du sultan la délicate mission d'aller refuser à l'empereur de Chine l'autorisation de reconstruire sur la frontière commune une pagode détruite par les musulmans. Ayant perdu dans un naufrage, dès le départ de l'Inde, à Calicut, les cadeaux, esclaves, parfums, armes et habits, destinés à pallier la rudesse du refus, Ibn Batoutah ne continua pas moins son voyage. Aux îles Maldives, il devient cadi et y séjourne assez de temps pour épouser quatre femmes, qui, le matin, lui apportent eau de rose et huile de musc et lui lavent les mains, le sourire aux lèvres. A Ceylan, où l'éléphant blanc, comme les femmes, est couronné de pierres précieuses, où les singes ont un roi et où une sangsue volante fond sur les voyageurs! il fait l'ascension du pic d'Adam, qui domine l'île.

A Sumatra, l'islam a pénétré. Ibn Batoutah y débarque d'une jonque pour assister au défilé des sujets du sultan, grands, chefs de l'armée, jurisconsultes, poètes et esclaves mamelouks. Devant le sultan, qui est à dos d'éléphant, dansent des chevaux savants, puis un homme se coupe la gorge. « Avez-vous vu chez vous rien de pareil? demande le monarque en se penchant vers le pèlerin. — Jamais. — C'est par amour pour moi qu'il s'est tué », expliqua le sultan, qui dota les enfants du suicidé.

Par « la mer lente » du Pacifique, Ibn Batoutah arrive à Zaïtoun, où des coreligionnaires l'accueillent avec joie. Par Canton, au temple magnifique et aux fondations charitables, et par Khansa (Hang-Tcheou-fou), où il a la joie d'entendre, dans le quartier musulman, la voix des muezzins appeler les fidèles à la prière,

il arrive à Khanbâliq (Pékin), au moment des funérailles du khan. Et quelles funérailles! Vaisselle d'or et d'argent, quatre jeunes filles, six échansons mamelouks sont entassés dans le caveau funèbre, pour servir au défunt dans l'autre monde. Sur le tertre funéraire, quatre de ses coursiers sont immolés. Dix parents du khan l'accompagnèrent dans la mort, avec leurs chevaux. Et tout le peuple prit le deuil, en blanc.

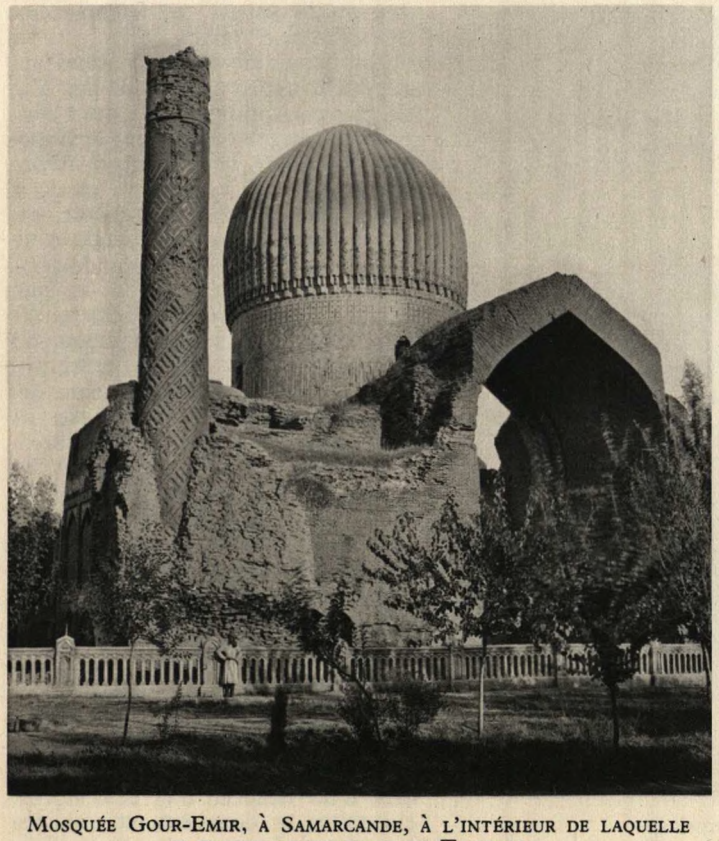
Ayant ainsi atteint le terme de son voyage, Ibn Batoutah reprit la route qu'il avait suivie, puis par la Syrie et l'Egypte regagna l'Afrique, où son amour des voyages le poussa jusqu'à Tombouctou.

Il y avait alors en Espagne, où Ibn Batoutah prit plaisir, à Grenade, à conter ses voyages, il y avait, dis-je, en Espagne une grande école cartographique capable d'en consigner les données. Et c'est peut-être des voyages d'Ibn Batoutah que contient le reflet le célèbre atlas catalan, exécuté en 1375 à Majorque par Abraham Cresques, qui figurait dans la librairie de Charles V au Louvre et qui est maintenant un des joyaux de la Bibliothèque Nationale.

Tamerlan, « le Tartre à barbe blanche à l'espagnole ». — En 1396, l'armée des croisés, envoyée sur le Danube pour enrayer la marche des Turcs, subissait un désastre à Nicopolis. L'amiral de France, Jean de Vienne, celui-là même dont un de nos croiseurs porte le nom, avait succombé en brandissant l'étendard de Notre-Dame. Une fois de plus, l'islam triomphait. A l'appel désespéré de l'empereur byzantin Manuel, la noblesse française répondit encore et s'embarqua, en 1399, à Aiguesmortes, sous le commandement du maréchal Boucicaut. Et l'on renoua des négociations avec les Mongols pour prendre à dos les Turcs.

Un ambassadeur du roi de Castille, Clavijo, alla trouver Tamerlan, « un Tartre à barbe blanche espaingnole », impotent du pied droit et de la main gauche, qui cheminait en litière. Chapeau blanc sur la tête, ourlé de perles et de rubis, ses lourdes paupières tombant sur des yeux fatigués, Tamerlan donnait audience, assis, les jambes croisées, sur un tapis de soie. Il munit de lettres de créance pour Charles VI le père Jean, un dominicain, archevêque de Sulthanieh, dont la venue à Paris, en mai 1403, excita une vive curiosité. L'archevêque, en effet, donnait des détails sur l'épopée fabuleuse d'un homme qui se disait l'envoyé de Dieu, mais qui, tout aussi soucieux de ses propres intérêts, avait doté son palais de Delhi, capitale de l'Empire, d'un riche mobilier, arbre de corail, draps fins couleur de rosée, coupes de cristal, vaisselle d'or et d'argent ornée d'émeraudes, « nobles tapisseries » à la française.

Né près de Samarcande, Timour-Lang ou Tamerlan avait d'abord séjourné dans la ville célèbre qui avait vu Alexandre et



Mosquée Gour-Emir, à Samarcande, à l'intérieur de laquelle se trouve le tombeau de Tamerlan.



Tamerlan, d'après un manuscrit français du XVe siècle. Bibliothèque Nationale.

Gengis-khan. C'était alors, dit Ibn Batoutah, une des plus belles villes, avec ses moulins à eau sur la rivière du Potier, ses jardins où se rassemblait la population pour la promenade et la prière du soir, ses palais, ses balcons et ses monuments altiers. Menacé dans sa ville par le khan de la Horde d'Or, maître d'Astrakhan et de Saraï sur la Volga, Tamerlan le rejette dans ses États et pousse jusqu'à la Volga. Il soumet le pays de Kharezm, envahit la Perse et entre en 1386 dans Ispahan, la ville magnifique avec ses dômes, ses rues en arcades et ses ponts couverts de bazars, dont la population fut sauvagement massacrée. Soixante-dix mille têtes furent amoncelées en forme de tours dans les rues. Tiflis, en Géorgie, avait eu le même sort. Toutes deux devaient renaître de leurs cendres.

Sur les bords du Tigre se mirait Bagdad, la ville du Protecteur des croyants, Ahmed, qui crut désarmer le Mongol par des cadeaux, mais ne put sauver sa ville. En 1400, Tamerlan enfonce les Turcs, enlève Sivas, clef de l'Asie Mineure, culbute à Alep les Mamelouks et les Syriens du sultan d'Égypte et met Damas à feu et à sang. Le 28 juillet 1402, il rencontre à Ancyre, — l'actuelle Angora, — le vainqueur de Nicopolis, Bajazet.

Et l'archevêque de Sulthanieh contait aux seigneurs de la cour de Charles VI, dont plusieurs étaient des survivants du désastre de Nicopolis, la rude bataille que les Turcs livrèrent aux Tartares. Bajazet engagea successivement quatre corps d'armée, et il chargea en personne avec le dernier. Mais il succomba et demeura prisonnier. Après s'être emparé, à Brousse, du trésor des Turcs, Tamerlan prit, « avec grant proie de serfs et d'esclaves », la route de Samarcande, où il éleva une grande mosquée qu'on appela plus tard *l'Église du roi*. Son Empire, au reste, ne lui survécut pas.

DE TOULOUSE A TOMBOUCTOU DE VENISE A AXOUM

Les villes mortes du Sahara. — Si vous ouvrez les auteurs arabes du moyen âge, vous constaterez que le Sahara leur était bien connu. Dans ce cul-de-sac des civilisations, tout un chapelet de villes, mortes aujourd'hui, unissait l'Atlas au Niger. Sidjil-



UNE OASIS DANS LE MASSIF DU HOGGAR, FIEF DES TOUAREG. — CL. HOFFMANN.

massa, au seuil du désert, était une tête d'étape, depuis qu'en 908 le Fatimite Obéïd Allah le Mahdi avait fait une capitale de ce marché intermittent du Tafilalet, où les Berbères venaient vendre leurs produits et acheter des outres. Des murailles, aux assises de pierre et au couronnement de briques, ceignaient Sidjilmassa, dont les habitants avaient des palais et des villas superbes au bord du Ziz. On y venait de Kairouan, de Tlemcen, de Fez, de toutes les capitales des royaumes musulmans, pour se pourvoir d'or. C'est là qu'arrivaient les caravanes chargées d'or du Soudan, de là qu'elles partaient avec une pacotille de cuivre rouge, de vêtements de laine, de turbans, de drogues, de parfums et de dattes pour le pays des Noirs.

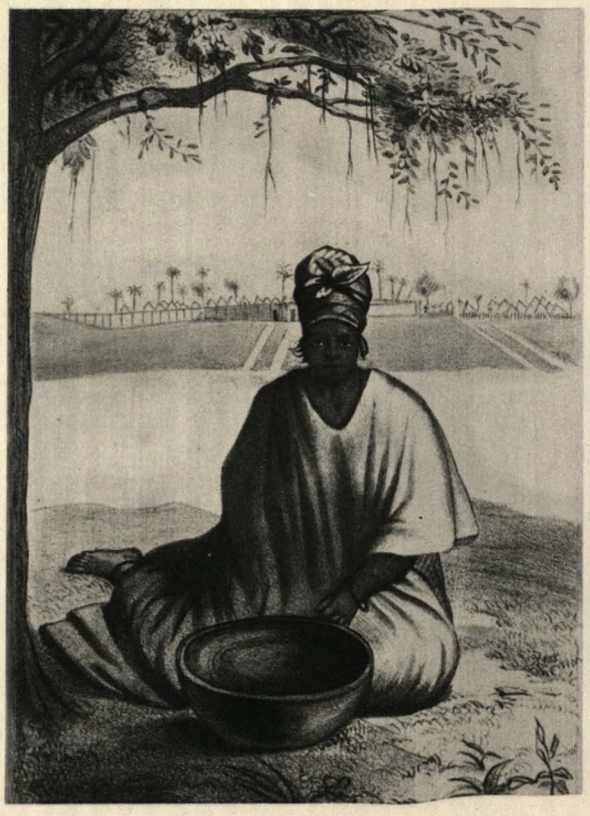
A cinquante et un jours de là, dans le sud, des vols d'oiseaux au-dessus d'une colline annonçaient le repos d'une délicieuse étape aux nombreux bazars. Les négresses d'Aoudaghost excellaient dans la confection des gâteaux à la noix et du macaroni au miel, du chameau aux truffes et du serpent à l'absinthe. Les négociations y avaient tant d'ampleur qu'Ibn Haukal, au xe siècle, aperçut entre les mains d'un des habitants une reconnaissance d'un négociant de Sidjilmassa valable pour 40 000 dinars, plusieurs millions de nos jours. Aoudaghost n'est plus. Si vous rencontrez quelque part des ruines protégées du côté du sud par une colline couverte de gommiers, c'est là qu'elle fut.

Ghana, que célébrait Edrîsî comme «la ville la plus considérable, la plus peuplée et la plus commerçante du pays des Noirs », avait deux quartiers distincts : du quartier musulman aux douze mosquées et au palais somptueux, on accédait au quartier nègre et fétichiste par une avenue longue de six milles et bordée de maisons en pierre et en bois d'acacia. Le quartier nègre ou bocage avait l'aspect le plus pittoresque avec ses massifs et ses oubliettes peuplés d'idoles. Les jours d'audience, le roi était assis sur son trône, tiare en tête, les vizirs à ses pieds ; tandis que des chevaux caparaçonnés d'or piaffaient et que grondaient des molosses aux colliers d'or, les fétichistes se prosternaient le front dans la poussière et les musulmans battaient des mains.

Les rois de Ghana se faisaient enterrer avec leurs bijoux, leurs armes et leur vaisselle sous une coupole en bois de platane qu'on recouvrait d'une montagne de terre. Les fouilles des grands tumulus d'El-Oualdji, où le chef était enterré avec ses serviteurs et son mobilier, ont confirmé l'existence de ces rites funéraires. Ghana elle-même n'est plus qu'une nécropole, depuis l'an 1240, où elle fut détruite par le roi mandingue Soundiata. A une centaine de kilomètres d'Oualata, ses ruines ont été explorées en 1912 par Bonnel de Mézières, qui découvrit des tombes incalculables au milieu des bois ; les tombeaux royaux étaient remarquables par leur architecture de pierres et de briques ; l'un surtout, que protégeaient six murs d'enceinte à chicanes compliquées, était un véritable petit temple.

Le roi des mines d'or. — Le planisphère d'Angelino Dulcert, rédigé à Majorque en 1339, puis l'atlas catalan de Charles V, figurent, au fond du Sahara, sur les rives d'un fleuve qui est le Niger, un roi, couronne en tête, une pépite d'or en main. La pépite du Bor-Mali (Bor signifie roi en ouolof) était, au dire du Portugais Diogo Gomez, une pierre d'or vierge, qui n'avait jamais vu le feu, si lourde qu'une vingtaine d'hommes pouvaient à peine la mouvoir et que le roi y attachait son cheval. Elle était le symbole de sa majesté.

Et de fait, quand Moussa Ier, roi de Mali, entreprit en 1324 le pèlerinage de La Mecque, il emporta 80 charges de poudre d'or pour ses frais de voyage ; 500 esclaves marchaient devant lui, une canne d'or à la main ; et un parasol de soie orné d'un épervier d'or abritait le monarque à la tunique écarlate. De La Mecque, il ramena un architecte andalou, Toueïdgine, qui construisit les mosquées de Tombouctou et de Gao sur le Niger, à l'heure où s'achevait dans son pays natal, à Grenade, la merveille de l'Alhambra. L'architecte andalou dotait également Mali d'un palais, orné d'arabesques aux couleurs éclatantes, avec une double rangée de fenêtres cintrées d'or et d'argent.



FEMME MANDINGUE.
BOILAT, ESQUISSES SÉNÉGALAISES. PARIS, 1853. — CL. LAROUSSE.

Ibn Batoutah visita quelques années plus tard cette capitale des Malinkés ou Mandingues, qui avait alors pour roi Mansa Souleïman, le Napoléon du désert, dont l'Empire s'étendait du Tekrour sénégalais et de la forêt dense du Soudan jusqu'aux portes de Ghadamès et de Ouargla. Assis sur le *bembé* (l'estrade en mandingue), il tenait audience, salué par les sonneries éclatantes des olifants et les chants de musiciens qui agitaient des clochettes d'or et d'argent, cependant que des griots, emplumés comme des moineaux et masqués d'une tête de bois à bec rouge, lui donnaient l'accolade en disant : « Fais beaucoup de bien, afin qu'il soit rappelé après ta mort. » Des esclaves, armés de javelots, se rangeaient, bouclier au bras, des deux côtés du *bembé*, au pied duquel les archers étaient accroupis. En avant d'eux étaient les jurisconsultes, les chefs de l'armée, le premier ministre et deux béliers pour conjurer le mauvais œil. Alors, une harpe d'or garnie de grelots en mains, le barde nègre chantait les exploits royaux, pendant que de jeunes captives, le front orné d'un bandeau d'or et d'argent, chantaient et dansaient, et que des jeunes gens faisaient avec leurs épées



LES OASIS SAHARIENNES ET LE NIGER, DEPUIS LE PAYS DU ROI DES MINES D'OR JUSQU'A TOMBOUCTOU (TENBUTH) ET GAO (GEUGEU)

Carte majorquine de Mecia de Viladestes en 1413. Bibliothèque Nationale. Géographie.



GRAND SALAM DEVANT LA MOSQUÉE DE DJENNÉ (SOUDAN FRANÇAIS). — CL. WIDE WORLD



VUE GÉNÉRALE DE TOMBOUCTOU (SOUDAN FRANÇAIS). — CL. AGENCE ÉCONOMIQUE DE L'A.-O. F.

des simulacres de combat. De cette capitale si vivante au moyen âge, rien ne subsiste aujourd'hui. En vain en cherche-t-on les vestiges dans le haut du Niger. *Etiam perierunt ruinae.*

La traversée du Sahara, décrite pour la première fois par un Européen. — Un prêtre du nom de Giovanni di Carignano se rendait fréquemment dans le port de Gênes pour questionner les marins et les étrangers sur leurs voyages; puis, à l'ombre de son clocher de San Marco, il portait sur un planisphère les renseignements géographiques reçus, par exemple, des ambassadeurs tartares débarqués dans le port en 1306, ou d'un marchand génois établi au sud du Maroc, à Sidjilmessa.

Gênes s'était ouvert le commerce du Maroc en envoyant, en 1291, à Abou Yacoub une ambassade chargée de présents, d'un arbre en or, entre autres, sur lequel des oiseaux chantaient. C'est ainsi que le marchand génois put s'établir à Sidjilmessa : et voici les propos que Giovanni di Carignano a consignés, dans le planisphère, sur la traversée du Sahara par les Berbères :

« Ils vont la bouche couverte en tout temps. Indépendants, ils ne payent aucun péage aux Sarrasins, du fait qu'on les répute plus honnêtes que tous autres. Loyaux marchands, ils reçoivent des marchandises et surtout de l'argent de Sidjilmessa pour les transporter à dos de chameau à Oualata et en Guinée. Ils mettent quarante jours à gagner, à travers le désert, Oualata. Ils transportent eau et vivres sur leurs chameaux, ne trouvant entre ces villes ni habitation, ni eau. Parfois, ils sont ensevelis dans la poussière des sables, lorsqu'ils sont surpris par un vent furieux. Parfois la chaleur est si forte, lorsque le soleil est au zénith, qu'ils urinent du sang. »



ARABES ET MAURES, MONTÉS SUR DES CHAMEAUX ET DES BŒUFS, TRANSPORTENT DES GOMMES À TRAVERS LE SAHARA.
HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES. PARIS, 1746.

De Toulouse à Tombouctou au début du XVe siècle. — Une magnifique carte conservée à la Bibliothèque Nationale posait une énigme aux historiens. Alors que le Sahara, il y a un siècle, était encore une grande tache blanche, vide de nomenclature, le planisphère catalan de Mecia de Viladestes, juif converti de Majorque, figure, en 1413, l'éventail des pistes qui rayonnent autour de Tombouctou. Au nombril des empires mandingue, touareg et sonrhaï, aboutissent les itinéraires qui viennent du Maroc par les villes de Sidjilmessa du Tafilalet, Tamentit et Bouda du Touat, — de Tunis par le massif du Hoggar, — de l'aval du Niger par Gao, et de l'amont, par le royaume de Mali. Qui avait pu documenter de façon si précise le cartographe? Si la carte avait été postérieure à 1447, nous le verrons, l'explication eût été facile. Mais avant cette date?

« Avez-vous lu la chronique du parlement de Toulouse? » me dit un jour M. le professeur Lizop.

Si étrange que cela paraisse, le mot de l'énigme se trouvait là. Voici ce que je lus. En 1413, l'année même du planisphère de Mecia de Viladestes, un voyageur était revenu des bords du Niger à Toulouse. Comment Anselme d'Ysalguier était-il parvenu à Gago (Gao), la capitale des Sonrhaïs? La date de son arrivée dans la ville noire coïncide avec la descente en Afrique des colons bigourdans, poitevins et normands qu'avait emmenés aux Canaries Jean de Béthencourt. Ils eurent un violent engagement avec une caravane de Maures près du cap Bojador. Et alors, comme aujourd'hui, les Reguibat, ces pirates du désert, allaient des rives de l'Atlantique à l'Adrar des Iforhas, au nord de Gao, pour y chercher des pâturages. Anselme d'Ysalguier était vraisemblablement leur prisonnier.

A Gao, le Toulousain tomba amoureux d'une Noire, une princesse sans doute, car elle s'appelait de même que la vice-reine de Gao, Salam Casaïs, dont nous connaissons le nom par le *Tarikh-el-Fettach*, chronique rédigée à Gao.

Dans cette grande ville bâtie au sud de la boucle du Niger, le roi des Mines d'or, Moussa Ier, avait fait construire une mosquée en pierres et briques par l'architecte andalou Toueidgine. La mosquée n'est plus, mais Léon l'Africain l'admirait encore au début du XVIe siècle. Et Casaïs était musulmane. C'était un beau parti : elle avait hérité de son père poudre d'or et pierres précieuses. Et l'idylle dura huit ans sur les bords du Niger.

Mais la nostalgie du pays natal fit son œuvre. En dépit des sollicitations d'un prince noir, qui mourut de chagrin de l'avoir vu partir, Anselme d'Ysalguier quitta Gao avec sa femme, sa fille et une suite de six Noirs, hommes et femmes; il rapportait un glossaire des trois langues parlées à Gao : l'arabe, le targui des Touareg et le sonrhaï des Noirs : « Unum glossarium de idiomate arabico, turcico et affricano, cum interpretatione latina et gallica », dit le chroniqueur Bardin. Le chanoine Anthelme de Tricaud, qui aurait eu en main le manuscrit du voyageur, ajoute que la traversée de la Méditerranée fut dramatique. En route pour Marseille, le navire où Ysalguier avait pris passage fut attaqué par un pirate, qui fit passer à son bord les passagers, mais qui dut ensuite s'échouer sur un banc de sable pour réparer ses avaries. Les prisonniers, délivrés, gagnèrent la France.

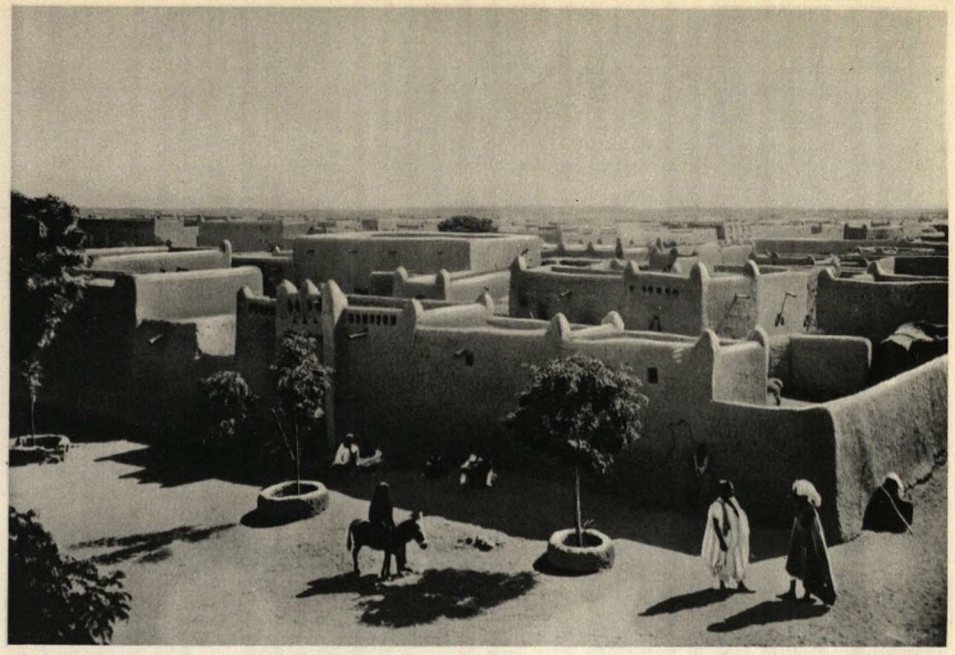
A Toulouse, Casaïs fut baptisée. Sa fille, une charmante petite mulâtresse, qui n'avait de blanc comme signature paternelle qu'une raie au front et deux doigts de la main gauche, était, à seize ans, une jeune fille accomplie : Marthe d'Ysalguier épousa un Faudoas. Dans leur château de Pinsaguel, il y avait, au XVe siècle, la tour du Maure; car leur fils, Eustache de



MUSICIEN ET GUERRIER TOUAREG.

Faudoas, « lo Morou », avait hérité de la couleur de ses mère et grand-mère.

Dans la suite d'Ysalguier était un eunuque noir, Aben Ali. Or, en mars 1420, le dauphin Charles, qui disputait aux Anglais les débris du royaume paternel, fit à Toulouse une entrée triomphale en cotte d'armes de tiercelin bleu, son panache de plumes d'autruche au vent, drapeau déployé où se mariaient le blanc, le rouge et le bleu, avec un saint Michel terrassant le dragon. Il tomba malade. Aben Ali fut mandé. En cinq jours, dit le chroniqueur Bardin, il rendit au dauphin la santé. Consultez l'itinéraire du futur Charles VII : arrivé le 4 mars à Toulouse, il fut effectivement à même de reprendre, le 9, sa tournée dans ses bonnes villes du Midi. Le chroniqueur Bardin ajoute qu'il fut lui-même guéri d'une pleurésie par un vomitif et trois saignées, administrés par le médecin noir des bords du Niger.



VUE GÉNÉRALE DE GAO (SOUDAN FRANÇAIS). — CL. AGENCE ÉCONOMIQUE DE L'A. O. F.

Une relation de voyage datée de l'oasis du Touat (1447).

L'explorateur allemand Gerhard Rohlfs s'enorgueillissait d'avoir été, en 1864, le premier explorateur européen du Touat. Et rien n'autorisait à lui enlever son auréole, quand le hasard fit tomber entre mes mains une relation de voyage transcrite dans un manuscrit du XVe siècle. Quelle ne fut pas ma stupeur d'y voir une lettre datée, en 1447, de l'oasis du Touat et reçue à Gênes : *Copia cujusdam littere per Antonium Malfante a Tueto scripte Janue Johanni Mariono.* 1447.

La relation de Malfante. — Il avait pénétré en Afrique par une petite ville aux élégantes maisons et aux patios fleuris, où les galères de Gênes et de Venise débarquaient tous les ans leurs cargaisons de cuivre sous les deux tours du port. De cette petite ville forte de Honeïn, qui servait de port à Tlemcen, on ne voit plus aujourd'hui, au fond d'une anse qu'abrite le cap One, que les dernières assises de sa kasbah et de son minaret, depuis qu'en 1534 Charles-Quint la ruina après l'avoir conquise.

Sans s'attarder à décrire les étapes de son voyage, Malfante va droit au but :

« L'endroit où nous sommes, écrivait-il au Génois Giovanni Mariono, comprend dix-huit quartiers enclos dans une muraille unique et gouvernés par un pouvoir oligarchique. Les quartiers sont attenants, mais très jaloux de leurs prérogatives. Les voyageurs de passage deviennent les clients de l'un ou l'autre des chefs de quartier. Chaque chef de quartier défend, envers et contre tous, jusqu'à la mort, ses ressortissants. »

Telle était, telle est encore la ville de Tamentit, la capitale du Touat, d'où la lettre de 1447 est datée. Et c'est du cheik de Tamentit (*major istius terrae*) que Malfante était l'hôte.

L'ère juive du Sahara. — « Ici, les juifs abondent, écrivait-il. Leur vie s'écoule en paix sous un gouvernement oligarchique où chaque chef défend ses clients. Aussi mènent-ils une vie sociale très douce. Mais ils ont des ennemis acharnés dont ils n'osent traverser le territoire : les Philistins. Les Philistins campent sous la tente comme les Arabes. Innombrables, ils règnent en maîtres sur la terre de Gazola, depuis les confins de l'Égypte jusqu'à Messa et Saffi, et sur les villes nègres qui les avoisinent. De race superbe et de haute mine, ces Blancs sont d'incomparables cavaliers, qui montent sans étriers avec de simples éperons. Des rois les gouvernent. Mais leur législation offre cette particularité que l'héritage passe aux fils de leurs sœurs. Ils ont la bouche et le nez couverts d'un voile. J'en ai vu plusieurs. Comme je leur en demandais par un interprète la raison : « Telle « est la coutume héritée de nos « ancêtres », répondaient-ils. Certaine espèce de leurs chameaux, blanche comme neige, couvre en un jour la distance qu'un cavalier mettrait quatre jours à franchir. Grands batailleurs, ces peuples sont continuellement à se battre entre eux. »



UN DES ASPECTS ACTUELS DU SAHARA : LES DUNES DE SABLE DU GRAND ERG. — CL. TRAMPUS.

Comment le Sahara se trouvait-il le théâtre des luttes séculaires que se livraient deux peuples de Palestine ?

« Lorsque le peuple philistin vit qu'il était impossible de résister aux étrangers, — raconte Procope, historien du VIe siècle, — il quitta la Palestine et se rendit en Égypte; mais, constatant que la place lui manquerait, il se dirigea vers la Libye. Les nouveaux venus l'occupèrent tout entière jusqu'aux Colonnes

d'Hercule et y fondèrent un grand nombre de villes. Ils construisirent aussi un fort en Numidie, au lieu où s'élève la ville de Tégisis (Aïn el Bordj, à 50 kilomètres au sud-est de Constantine). Là, près de la grande source, on voit deux stèles de pierre blanche, portant, gravée en lettres phéniciennes et dans la langue des Phéniciens, cette inscription : « Nous sommes ceux qui ont fui loin de la face du brigand Jésus (Josué), fils de Navé. »

Étaient-ce bien les Philistins de Malfante ?

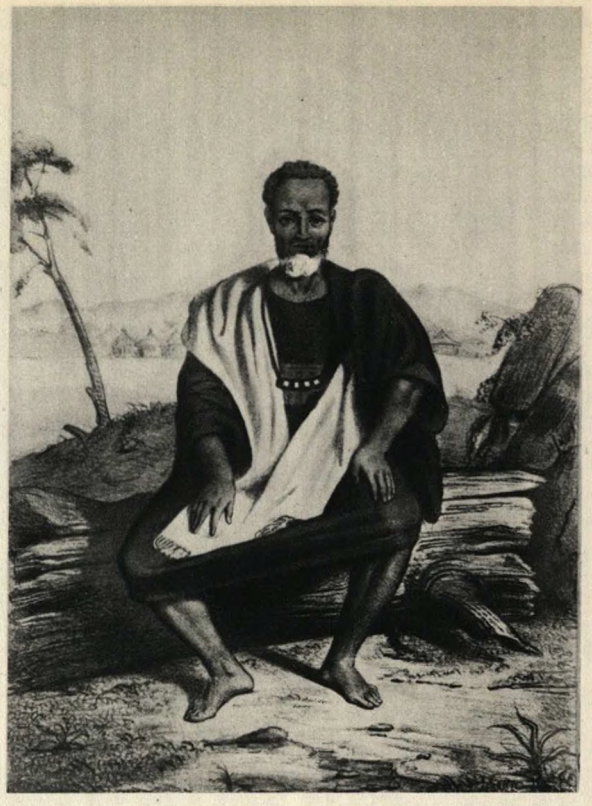
A leur portrait si exact, au litham qui couvre le bas du visage et aux méharis de course, qui ne reconnaîtrait dans les Philistins d'alors les Touareg d'aujourd'hui ? Malfante avait saisi la raison pour laquelle les rouliers du désert avaient la haine des juifs ; elle n'était autre que l'intérêt. Ils disaient des juifs :

« Le commerce a lieu par leur intermédiaire, et plusieurs d'entre eux sont dignes de toute confiance. Mais les gens d'ici ne veulent effectuer aucune transaction, vente ou achat, sans toucher 100 pour 100 de commission — *centum pro centum de utili ad forum.* Aussi ma perte, cette année, atteint-elle deux mille doubles sur les marchandises que j'ai apportées. »

« L'ère juive », dont on parle encore dans le Touat, avait couvert la durée du moyen âge. Si l'on ajoutait foi à un juif du IXe siècle, Eldad le Danit, qui avait été de Kairouan au pays des anthropophages, il y aurait eu un empire saharien assez étendu pour couvrir deux cents journées de marche. Mais, à la même date, Ibn Khordadbeh spécifiait qu'il s'agissait, non de conquérants, mais de « marchands juifs nommés Rodanites. Ils parlent l'hébreu, le persan, le roumi, l'arabe et les langues des Francs, des Espagnols et des Slaves, poursuivait Ibn Khordadbeh. De l'ouest à l'est du monde, voyageant tantôt par terre, tantôt par mer, ils emmènent eunuques, esclaves, femmes, jeunes garçons, peaux de castor, pelisses de martre, pelleteries et épées, et rapportent de la Chine et des Indes musc, bois d'aloès, camphre et cinnamome. D'autres s'embarquent en Espagne pour le Sous-el-Aksa », au sud du Maroc.

Ainsi s'explique la précision des cartes juives du moyen âge sur l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique.

Et on saisit l'importance de la relation de Malfante, qui fut un des témoins de l'ère juive du Sahara. D'autant que, pour lui, venait de se lever le rideau qui masquait aux Européens le commerce du grand fleuve africain : le Niger.



ORFÈVRE MAURE.
BOILAT, ESQUISSES SÉNÉGALAISES. PARIS, 1853. — CL. LAROUSSE.

Le bassin du Niger en 1447. — Le cheik de Tamentit, dont il était l'hôte, Sidi-Yahia ben Sadir — nous en savons le nom par un chroniqueur local — était le frère du plus riche marchand de Tombouctou. Et ce frère avait vécu, lui aussi, dans le bassin du Niger, dont il connaissait les États depuis le pays des Toucouleurs jusqu'au Sokoto.

« Je vous raconterai beaucoup d'autres choses », ajoutait Malfante, dans sa lettre. Il les avait apprises du cheik, qui avait vécu quatorze ans dans le pays des Noirs, et aussi des gens de Tamentit, qui voyaient chaque année passer des caravanes d'Égyptiens, de gens du Nord et d'Éthiopiens, adorateurs de la croix, chargés de poudre d'or et d'un beurre végétal — le beurre de Karité — « aussi merveilleux condiment que le beurre des brebis ».

Le commerce muet de l'île des Paillettes d'or. — Pourtant, Malfante restait perplexe. Les questions répétées qu'il adressait tant au cheik qu'aux marchands de Tamentit sur l'endroit où l'on récoltait l'or recevaient invariablement une réponse décevante : « Jamais, disait-on, nous n'avons vu quelqu'un qui pût le dire de science certaine. »

Et, de fait, la récolte de l'or était entourée de mystères, que rehaussaient de séculaires légendes.

Pratiqué, au dire d'Hérodote, par les Carthaginois, attesté, au Xe siècle, par Maçoudi, comme le troc habituel des marchands de Sidjilmessa avec les Nègres du Soudan, le commerce muet était ainsi décrit par un géographe du XIIIe siècle : « Parvenus au bord du fleuve, les Maghrébins frappent sur de grands tambours dont le son s'entend au loin : ils rangent sur la rive, par petits tas marqués du nom de chaque propriétaire : sel, anneaux de cuivre et perles bleues. Puis ils s'éloignent d'une demi-journée. Les Nègres passent alors le fleuve, examinent la marchandise, déposent l'équivalent en or, puis s'éclipsent. Retour des Maghrébins qui prennent l'or, s'ils estiment le troc suffisant, ou le laissent, s'ils veulent davantage. Eux disparus, les Nègres réapparaissent et augmentent ou non leur mise. Après un nouvel examen, l'opération terminée, les Maghrébins partent au son du tambour, en laissant sur la rive les marchandises vendues. »

Sans connaître le mécanisme du commerce muet, Malfante frôlait de près la vérité, quand il parlait de « la fuite des Nègres, comme devant un monstre, du plus loin qu'ils apercevaient un Blanc ». Où gisait ce mystérieux Pactole, que figurait, dès 1320, sous le nom de l'île des Paillettes d'or, — *Paleolus*, — la carte de Giovanni di Carignano, Génois comme Malfante, et que, deux siècles auparavant, Edrîsî appelait le *Wangara* ? Au Sénégal. Le Gangaran et le Bambouk étaient des mésopotamies aurifères incluses entre divers affluents du Sénégal.



LE SAHARA TEL QU'IL ÉTAIT CONNU AU TEMPS DES EXPLORATEURS YSALGUIER ET MALFANTE. — CH. DE LA RONCIÈRE, LA DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE AU MOYEN AGE, T. Ier. LE CAIRE, 1923. — CL. LAROUSSE.



CARTE INVERSÉE, LE NORD EN BAS, DE L'ÉTHIOPIE, DRESSÉE EN 1460, À VENISE, PAR FRA MAURO, D'APRÈS LA RELATION DES RELIGIEUX QUI EN VENAIENT. PALAIS DES DOGES, VENISE. — CL. LAROUSSE.

(Voir, à la page suivante, la nomenclature de cette même carte avec les équivalents actuels.)



TRANSCRIPTION DE LA CARTE DE FRA MAURO AVEC LES NOMS MODERNES EN REGARD. *(Voir page 85.)*

Le voyage de Malfante fut déterminé par une crise des changes. — Pourquoi Malfante questionnait-il les gens du Touat sur la provenance de la poudre d'or qu'apportaient du Sud les caravanes ? Je l'ignorais. J'avouais aux géographes réunis en 1925 au Congrès du Caire ma perplexité, en indiquant que la solution était sans doute à l'*Archivio notarile de Gênes*. Je ne m'étais pas trompé. Le marquis Pessagno exhuma, de ce riche fonds d'archives, des documents décisifs. Antonio Malfante était le voyageur de commerce d'une puissante banque génoise, la banque des Centurione.

Son identité bien établie, nous tenions la clef du problème. Son exploration avait été déterminée par une crise des changes. La perturbation amenée en Europe par la guerre de Cent ans avait provoqué une dévaluation de certaines monnaies, à laquelle les places de commerce ne savaient comment remédier. Bruges, en 1434, avait adopté une cote mal taillée : les paiements auraient lieu moitié en or, moitié en monnaie dépréciée. A Gênes, le Comité d'experts, nommé en 1445 et composé d'officiers des monnaies et de banquiers de l'Office de Saint-Georges, envisageait une solution analogue, c'est-à-dire le paiement des traites un tiers en or, un tiers en argent et un tiers en billon, quand, à la fin de 1446, sous l'influence de la maison Centurione, se produisit dans le Comité un brusque revirement.

Cette maison, qui avait de grands intérêts dans le Levant, prétexta qu'on y usait de la monnaie d'or et que, par conséquent, il fallait en adopter l'étalon : de fait, Makrizi notait, en Égypte, les fluctuations du change par rapport au précieux métal, alors qu'en France, à la même date, Jacques Cœur nous dotait d'une monnaie saine, sur la base de l'étalon d'argent. Les Centurione eurent gain de cause. La république de Gênes fit sien leur point de vue et décida qu'à partir du 1er septembre 1447, avec d'autres dates échelonnées suivant l'éloignement des pays, toutes les traites seraient libellées en valeur or. Serait maître du marché celui qui aurait, en abondance, le métal précieux. Et voilà pourquoi l'employé des Centurione était si anxieux de savoir au Touat la source du Pactole qui y coulait.

... Le mystérieux endroit où il prenait sa source ne fut connu que des siècles plus tard. C'est dans les montagnes de Tambaoura, écrivait en 1789 l'auteur d'un *Voyage au pays de Bambouc*, que se trouve une mine d'or. Les Noirs du Sénégal la creusent en pente douce, en taillant des marches dans les parois. Par cet escalier, ils approfondissent leurs puits et emportent sur leurs têtes les paniers en feuilles de palmier qu'ils ont chargés de minerai.

La fin de l'ère juive du Sahara (1492). — Le charme qui unissait l'Afrique à l'Europe à travers le monde juif et arabe se rompit en 1492. Les Arabes comme les juifs furent chassés d'Espagne. Dans les oasis, les premiers se jetèrent sur les seconds. Les prédications d'un musulman fanatique, Mohamed el-Mrili, surexcitèrent les populations du Touat, des oasis et de Tombouctou. La vie des juifs mise à vil prix, El-Mrili entonna sur leurs cadavres un chant de triomphe. Le centre de l'Afrique disparaissait de la cartographie comme de la civilisation.

Il restait le fief des musulmans ; et, à ce titre, Hassan el-Ouazzan, qui n'avait pas encore pris au baptême le nom de Léon l'Africain, put accompagner, en 1515, une caravane jusqu'à Araouan, oasis à six journées au nord de Tombouctou, où s'échangeaient les produits des pays barbaresques contre ceux du centre de l'Afrique. En retour de la gabelle payée aux « gentilshommes du païs », il reçut d'eux, des Touareg ou Zénagas, un fastueux festin, où on lui servit, sous la tente, du chameau, du mouton et de l'autruche rôtie, accommodée aux épices du pays des Noirs, avec du pain de millet et de graine de navette. Lisez sa *Description de l'Afrique*. Vous y verrez qu'alors il y avait des lions farouches vers Bône et Tlemcen, que les montagnards de la région de Constantine chassaient à cheval le léopard et l'encerclaient pour le mettre aux abois, qu'enfin on se rendait maître de l'hyène au son du tambourin.

Le royaume du Prêtre-Jehan. — Un mystère, qui passionnait l'opinion, planait sur la chrétienté, depuis certaine lettre — apocryphe — adressée par le Prêtre-Jehan à l'empereur byzantin Manuel (mort en 1180). Dans sa capitale d'Hulna dont il fallait quatre journées pour faire le tour, ce mystérieux monarque aurait habité un palais de féerie où le cristal de roche le disputait au porphyre et à la sardoine. Sous soixante-douze rois, ses troupes défilaient derrière des croix et des bassins d'or remplis de terre et des bassins d'argent remplis de pierreries, symboles du néant de l'homme et de la richesse du roi des rois.

Le Prêtre-Jehan était en effet, non pas un prêtre, mais bien un roi chrétien, qui, en gheez et en amharique — deux des langues de l'Éthiopie, — avait le titre de *zan*. C'était le négus, le roi des rois d'Éthiopie. Un jour, il se dévoila : le négus David Ier envoyait à Venise, en 1402, une ambassade, qui apportait, comme présents, des léopards et des aromates. Alors fut dressé un itinéraire de Venise à Axoum, la ville sainte d'Éthiopie, avec un lexique de conversation en arabe et en amharique. L'itinéraire passait par Jérusalem, la route de l'Égypte étant barrée. Le soudan d'Égypte craignait en effet une entente entre chrétiens pour détourner le fleuve nourricier qu'était le Nil bleu : « S'il plaisait au Prestre-Jehan, disait un écuyer du duc de Bourgogne, il feroit bien aler la rivyère aultre part. » Les liens entre le Prêtre-Jehan et les princes d'Occident se resserraient. Jean, duc de Berry, lui dépêchait un messager ; Alphonse V d'Aragon lui offrait sa fille en mariage ; le pape Eugène IV conviait au concile de Florence les religieux éthiopiens, dont une douzaine firent solennellement leur entrée à Rome le 10 octobre 1441.

De là date la première carte de l'Éthiopie, incluse dans la mappemonde du moine camaldule fra Mauro. — « A ceux qui s'étonneront de me voir parler de cette région méridionale pour ainsi dire ignorée des Anciens, écrit en 1460 l'honnête cartographe, je réponds que j'en tiens le dessin des voyageurs mêmes qui y sont allés : ce sont des religieux. De leur main, ils m'ont dessiné toutes ces provinces, cités, fleuves et montagnes, en y joignant les noms. Mais je n'ai pu tout mettre dans l'ordre requis, faute de place. » Hydrographie, orographie, géographie politique, nervures des montagnes, légendes explicatives s'entremêlent dans cette magnifique œuvre d'art, dont les inspirateurs furent des religieux italiens attachés à la suite du négus Zara Yaeqob. La source du Nil bleu, le lac Tsana (Geneth) aux îles verdoyantes comme des corbeilles ; un lacis de fleuves : Mareb, Takazzé, Tsellari, Abaï, Aouache ; le massif de l'Abouya Miéda, le Zéboul du haut duquel on aperçoit la plaine des Adals, bref, la géographie physique se conjugue avec la géographie politique du Tigré, de l'Amhara et du Choa. Tous les noms d'aujourd'hui se reconnaissent facilement sur la mappemonde de fra Mauro. C'était le temps où le peintre Vénitien Niccolo Brancaleone s'acheminait vers l'Éthiopie



LA CALDERA, ÎLE DE PALMA.
BERTHELOT, HISTOIRE NATURELLE DES CANARIES. PARIS, 1839. — CL. LAROUSSE.

pour orner de fresques les églises du roi des rois. Et Beke, il y a un siècle, vit encore Mertulé-Maryam, dans le Godjam, décorée à l'italienne. Déjà, du temps du roi Dawit (1382-1411), un miniaturiste n'espérait achever l'enluminure d'un manuscrit qu'avec l'aide miraculeuse d'un Européen, « travailleur en peintures ». A Alvarès, qui s'extasiait sur la splendeur des églises d'Axoum, des Éthiopiens répondaient, en 1521 : « C'est l'œuvre des Blancs. » Et le catholicisme faillit y entrer.

Le négus Eskender demanda au Saint-Siège l'envoi d'un évêque pour son couronnement. Il n'y eut pas d'évêque, mais une mission de franciscains, dont l'un, frère Battista d'Imola, nous a laissé sa relation de voyage. Il trouva en 1482, à la cour d'Eskender, à Bérarah, plusieurs Italiens et un Bourguignon, qui le renseignèrent sur l'Éthiopie : « Ce pays a de l'or à l'infini, peu de blé, pas de vin, beaucoup de viande, une population innombrable, folâtre, grossière et sans esprit. Pas d'armes de guerre; des flèches et des lances de roseau. Le roi n'entre pas en campagne avec moins de deux cent mille, voire trois cent mille hommes. Pas d'année qu'il ne combatte pour la foi. Il ne paie aucun de ses guerriers, mais il les nourrit et les exempte de tout impôt royal. Les combattants sont recrutés au choix, portés sur une liste et marqués au bras, au fer rouge, de l'insigne royal. » Selon la chronique de Zara Yaeqob, cet insigne était une profession de foi : « Je renie le diable maudit; moi, je suis le serviteur de Marie. »

Frère Battista d'Imola put constater *de visu* combien était fausse la description que venait de donner un Vénitien du trône du négus; « tout entier en or, avec des incrustations de gemmes », le trône aurait reposé sur des gradins superposés d'or, d'ivoire, de cristal et de rubis, alors qu'en fait c'était un haut siège de marbre surmonté d'un baldaquin. Mais telle était la légende des richesses du Prêtre-Jehan qu'un explorateur Vénitien, Paolo Trevisano, et, en 1487, un explorateur portugais, Paolo Peres de Covilham, puis, en 1492, deux Génois, Girolamo Adorno et Girolamo di San Stefano, prirent la route de l'Éthiopie. Quelques années plus tard, le périple portugais de l'Afrique s'achevait. Et le Prêtre-Jehan était dépouillé de l'attrait du mystère, car son royaume, dont l'Égypte avait jusque-là barré la route, devenait très accessible par l'océan Indien et la mer Rouge.

LES PORTUGAIS : LE PÉRIPLE DE L'AFRIQUE

Un précurseur : Jean de Béthencourt, « le roi des Canares » (1402-1418). — Malgré que l'on plaçât aux îles Fortunées le séjour des Bienheureux, les géographes n'encourageaient guère à visiter les Canaries. D'après Edrîsî, une des îles, Laca, avait cessé d'être habitée, parce que les serpents y pullulaient; une autre était ravagée par un dragon, que tua Alexandre; à Raca vivaient des oiseaux monstrueux armés de griffes... Sur ces entrefaites, le Génois Lanzaroto Malocello ou Maloisel partit à leur recherche, avisé que des matelots de Cherbourg y avaient abordé. Il débarqua en 1312 à l'île de Tite-Roy-Gatra, construisit un château fort et y vécut vingt ans, jusqu'à un soulèvement des indigènes qui le chassèrent de Lanzarota. Il avait donné à l'île son nom. En 1341, des marins génois au service du Portugal, Niccoloso di Recco et Angiolino del Tegghia de Corbizzi, rapportaient de l'archipel des Canaries des dépouilles d'animaux, une idole de pierre et quatre Guanches : ainsi s'appelaient les indigènes; « ni chrétiens, ni Sarrasins, disait-on, ils vivaient à l'état de nature, comme des bêtes, nus, sans autres armes que des pierres ».

De ces îles sans maître, le pape Clément VI investit l'amiral de France, Louis de La Cerda ou d'Espagne, en lui imposant le 15 novembre 1344, à Avignon, le diadème de prince de la Fortune. Louis de La Cerda, pour dénommer son futur Empire, employa la nomenclature de Juba, mais ne put pas rassembler assez de forces pour le conquérir.

Ce fut un simple gentilhomme normand qui devint « roi des Canares ». Jean de Béthencourt s'associa à un autre chambellan du duc d'Orléans, Gadifer de La Salle, pour armer à Harfleur une nef à bord de laquelle s'embarquèrent, en 1402, quatre-vingts volontaires pour aller tenir garnison au château de Rubicon, dans l'île Lanzarota. L'an d'après, Gadifer de La Salle se portait contre Fuerteventura, l'île Erbanne des indigènes. A Gran-Canaria, il échangea de vieilles ferrailles contre du sang-de-dragon. De Gomera, il ramena quatre prisonniers; à l'île de Fer ou Hierro, qui abondait en fougères, il constata qu'on pourrait y établir une verrerie; et son exploration prit fin à l'île Palma.

Séduits par les récits de Béthencourt et par la vue des Guanches qu'il avait amenés, cent soixante soldats et laboureurs du



CAVES SÉPULCRALES SOIGNEUSEMENT DISSIMULÉES PAR LES GUANCHES DES CANARIES. — HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES. PARIS, 1746. — CL. LAROUSSE.

pays de Caux quittèrent Harfleur en 1405 et débarquèrent à Lanzarota en bon ordre, clairons et trompettes sonnant, avec accompagnement de harpes, de rebecs et de buccines, sous les ordres de six gentilshommes galonnés d'argent. Quatre-vingts ménages de laboureurs s'établirent dans les plaines verdoyantes de Hierro; les ouvriers et gens de métier se groupèrent à Fuerteventura, autour de l'église Santa-Maria de Bethencuria, et à Lanzarota, près de la cathédrale de Rubicon. Ces noms ont la forme espagnole; c'est que dès 1418, Jean de Béthencourt, que la reprise de la guerre de Cent ans et l'occupation de la Normandie par les Anglais empêchaient de ravitailler ses petites garnisons, avait cessé d'être « roi des Canares », ayant aliéné son royaume, qui releva désormais de la Castille. Mais à la fin du XVe siècle encore, on continuait à parler dans les trois îles le dialecte normand.

De la conquête des Canaries, que subsiste-t-il comme témoin de ce lointain passé ? Des arbres séculaires dans la forêt de pins de Palma; des descendants de Normands, peut-être, dans ces paysans aux bonnes figures de Fuerteventura et de Lanzarota; enfin des cimetières de Guanches, dans des grottes.

Ces grottes étaient aussi dissimulées que les tombes des pharaons dans la vallée des Rois. Guimar, dans l'île de Ténériffe, était, au milieu du XVIIe siècle encore, presque uniquement peuplée par des descendants de Guanches, dont un médecin gagna la confiance. Ils lui révélèrent l'entrée de plusieurs de ces grottes, dont l'une avait été découverte fortuitement par un chasseur à la poursuite d'un furet. Les cadavres, bien conservés, couchés sur des lits de bois ou debout, avaient encore leurs oreilles, leur nez, leurs lèvres, leurs dents et leurs cheveux. — « Parmi nos ancêtres, disaient en 1652 les Guanches de Guimar, il y avait une tribu sacrée, dont les prêtres ne devaient point contracter mariage dans les autres tribus et qui était chargée d'embaumer les cadavres. » Non loin de Guimar était la grotte de Barranco de Herque, qui fut explorée en 1770. « Elle était très vaste à l'intérieur, bien que son entrée fût fort étroite, écrit l'historien des Canaries, Clavijo. Plus de mille momies y avaient été déposées. Je pus admirer l'art avec lequel nos Guanches embaumaient les morts qu'ils voulaient rendre éternels; et j'étais peut-être en présence de ces anciens habitants des Fortunées, contemporains du roi Juba. » Le docteur Verneau, chargé il y a une soixantaine d'années d'une mission aux Canaries, a, de plus, établi que certains d'entre eux avaient un autre art : les Guanches de l'île de Fer possédaient le secret d'une écriture hiéroglyphique.



HENRI LE NAVIGATEUR. MINIATURE FIGURANT EN TÊTE DE LA « CRONICA DO GUINÉ », D'EANNEZ DE AZURARA. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRITS. — CL. LAROUSSE.

Le périple portugais de l'Afrique : Henri le Navigateur. — Troisième fils du roi Jean Ier de Portugal et de Philippa de Lancastre, l'infant Henri avait le désintéressement d'un savant et l'austérité d'un saint. Pour lui, la découverte du monde, qui lui valut l'épithète d'Henri le Navigateur, allait de pair avec la propagation de l'Évangile. Un cilice fut trouvé sur son cadavre. Quant au savant, il avait composé un livre d'astronomie, aujourd'hui perdu, dont le fils de Christophe Colomb fit l'emplette.

Un plateau sauvage au bord d'une baie était le domaine austère dont il avait fait sa demeure. Ce n'est plus, aux abords de la petite ville de Sagres, qu'un lieudit, la tapada de don Henrique. A la place de son observatoire, s'élève un phare. A Sagres, la villa *do Infante* était l'arsenal et la ville de repos des navigateurs de l'infant, l'université navale où il rassemblait ses capitaines, des astronomes, des cartographes, tel Jayme de Majorque, « le juif des boussoles », et aussi des peintres capables de prendre des croquis des pays explorés. Des chantiers de construction sortaient des caravelles légères, dont les felouques du Tage donnent quelque idée.

En 1420, Gonçalves Zarco prenait possession, au nom du roi Jean et de l'infant, de l'île Madère, ainsi appelée des forêts, « madeira », dont elle était couverte et qu'un incendie brûla. Dans les terres fécondées par l'humus des forêts séculaires et par la potasse de l'incendie, on planta la canne à sucre et la vigne. La petite île voisine, Porto-Santo, produisait le sang-de-dragon, précieux en médecine.

En 1432, Gonçalho Velho redécouvrait les Açores, aperçues, au siècle précédent, par des Italiens et alors appelées Fruydols, de Inferno, de Guatrilla. Velho leur imposa de nouveaux noms qui ont subsisté, sauf que l'île du Bon-Jésus est devenue l'île Terceire. Dans l'île Santa-Maria, l'église élevée par ses soins est toujours debout, près de la maison qu'il se fit construire. Les Açores n'étaient peuplées que de faucons, *azores*, quand Velho y débarqua : d'où leur nom. Pour les peupler, les Portugais s'associèrent aux Flamands, leurs alliés, une fille de Jean de Portugal ayant épousé le comte de Flandre, Philippe de Bourgogne, si bien que l'archipel fut aussi connu sous le nom d'Iles flamandes. Il est resté, comme Madère, une dépendance du Portugal.

Le périple du continent africain commençait. Pour le suivre, ouvrez le manuscrit portugais du *Livre de la Découverte de la Guinée*, par Gomes Eannez de Azurara, orné du magnifique portrait d'Henri le Navigateur. En 1436, le Rio do Ouro fut ainsi appelé, parce que les Portugais y recueillirent des Maures, comme rançon, beaucoup de poudre d'or. Dix ans plus tard, un écuyer de l'infant, Joao Fernandez, s'enfonçait dans le désert du Sahara, où il rôda sept mois, sans rencontrer d'autre végétation que des nopals ou figuiers de Barbarie, de rares palmiers, des puits plus rares encore et une seule ville, Ouadan. Il ouvrait par là la route de Tombouctou, où se rendit Pedro Reinel.

En 1445, Lançarote Peçanha, descendant du premier amiral du Portugal qui était le Génois Pessagno, occupait l'île d'Arguin et y construisait un château fort, dont on voit encore la masse imposante sur un rocher de la pointe orientale. Et descendant à 380 milles au sud du cap Blanc, il découvrit une embouchure, large d'un mille, où la marée remontait très haut, l'embouchure du Sénégal. Il ramena à Lagos deux cent quatre-vingts captifs, des basanés, presque des Blancs, de belle stature, et des Noirs si laids qu'on les prenait pour des créatures de l'hémisphère austral. — « La cinquième partie de ces Maures vous appartient, dit Lançarote à l'infant Henri. Nous allons faire cinq lots : vous choisirez celui qui vous plaira. » Et on les sépara les uns des autres, sans tenir compte de la parenté, isolant la femme du mari, les enfants des parents.

« Les uns avaient la tête baissée et le visage baigné de larmes. D'autres gémissaient douloureusement en levant les yeux vers le ciel, et poussaient des clameurs, comme s'ils demandaient au père de la nature de les secourir. D'autres, de leurs mains, se frappaient le visage et se jetaient de tout leur long par terre...

« O toi! père céleste, qui de ta main puissante, sans altérer ton essence divine, gouvernes le peuple infini de ta sainte cité, je t'implore, — poursuit Gomes Eannez de Azurara. — Que mes larmes ne troublent point ma conscience, car ce n'est pas la loi des infidèles, mais leur qualité d'êtres humains, qui m'oblige à pleurer de pitié devant leurs souffrances. Comment veux-tu que ma nature humaine ne soit point troublée, quand je me souviens qu'ils sont de la génération des fils d'Adam? »

Du meilleur des captifs, on fit présent à l'église de Lagos. Un petit garçon, remis en offrande à Saint-Vincent du Cap, devait

devenir franciscain. Et les fils et petits-fils des Maures et des Nègres vécurent à Lagos en aussi bons chrétiens que les fils des Croisés. Henri le Navigateur n'avait pris plaisir qu'à sauver leurs âmes.

Le Vénitien Alvise Ca'da Mosto, au service de l'infant, en compagnie du Génois Usodimare, en 1455, nous a laissé une jolie description des royaumes nègres du Sénégal. Émerveillés de le voir aussi blanc, les Sénégalais s'imaginaient qu'il était teint; et lui humectant les bras de leur salive, ils le frottaient énergiquement pour éprouver la solidité de la teinture. « Menteurs au possible et grands trompeurs, disait-il d'eux, autrement fort charitables, ce sont gens hardis et brutaux qui se laissent plutôt ôter la vie que de marcher un seul pas en arrière, ou montrer le moindre signe de couardise », surtout quand ils se sont délectés de vin de palme, pour arroser un repas de viande d'éléphant accommodée à l'huile d'arachide à l'odeur de violette.



GRIOT JOUANT DU BALAFO.
HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES. PARIS, 1746. — CL. LAROUSSE.

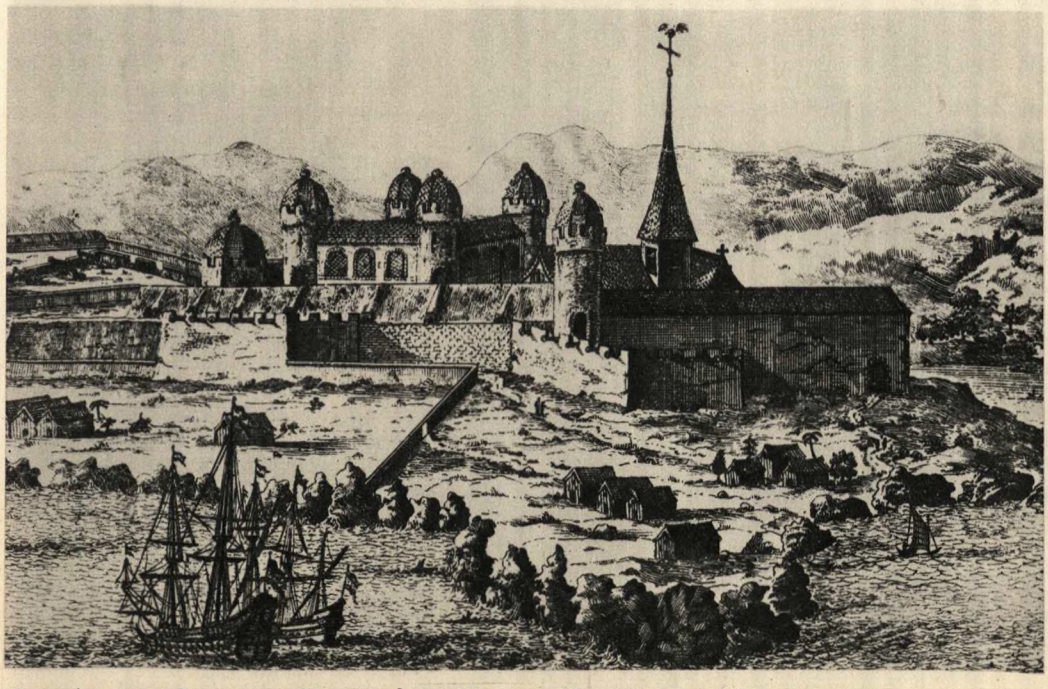


LES CALLENGÉES À SIERRA-LEONE.
DURAND, VOYAGE AU SÉNÉGAL. PARIS, 1802. — CL. LAROUSSE.

L'entente entre Portugais et Noirs du Sénégal fut prompte. Un prince yolof convia les nouveaux venus à mettre à la raison ses sujets rebelles, excellents guerriers que protégeaient une épaisse cuirasse de coton et un bouclier fait d'une oreille d'éléphant. Les Peuls ou Fouls étaient agriculteurs. « Les seuls sçavans de tout le païs », les Mandingues, habiles commerçants, s'en allaient à travers l'Afrique occidentale, emportant la poudre d'or dans de grosses plumes d'oiseau ou des os de chat, avec des balances de précision aux marqueteries d'argent et des poids soigneusement serrés dans de petites écritoires de cuir. Des archers aux longues tuniques et aux caleçons évasés les escortaient avec tout un arsenal de coutelas et de sagaies.

Au nord de la Gambie, les Barbacins avaient une singulière coutume d'observer le secret de leurs conseils de guerre. Autour d'un trou, ventre à terre, les conseillers du roi, tour à tour, ouvraient la bouche au-dessus de l'orifice pour faire connaître leur avis. La décision prise, le trou était bouché, afin d'ensevelir le secret.

En 1460, le Génois Antonio di Noli reconnaissait un archipel où foisonnaient les pigeons, au point de se laisser tuer à coups de bâton. Et encore que les îles du Cap-Vert fussent colonie portugaise, on leur donna souvent le nom du Génois. De grandes tortues de mer y venaient déposer leurs œufs dans le sable : on leur reconnaissait une vertu curative dans une maladie affreuse, la lèpre. Si bien qu'il y avait, quelques années plus tard, dans l'île Santiago, un sanatorium rudimentaire pour lépreux : on les guérissait en leur servant de la viande de tortue et en les baignant dans le sang de ces chéloniens. Un seigneur du Luxembourg y avait été ainsi traité, déclare en 1480 le voyageur tournaisien Eustache de La Fosse : et Louis XI, apprenant qu'un marin de Honfleur s'y était guéri de la lèpre, y envoyait, en 1483, une division navale pour rapporter le précieux remède, se croyant atteint, lui aussi, de l'horrible mal.



LE CHÂTEAU DE SAN-JORGE D'ELMINA, À LA CÔTE DE L'OR. — DAPPER, AFRICA. AMSTERDAM, 1670. — CL. LAROUSSE.

Les flots, en se ruant sur les écueils de la côte située au sud, faisaient un bruit qui ressemblait au rugissement d'une lionne, d'où le nom de Sierra-Leone, dira deux siècles plus tard le géographe Dapper. Selon lui, il y avait là des singes qui, apprivoisés, rendaient autant de services qu'un esclave. Marchant droit comme des hommes, ils pilaient le millet dans le mortier, allaient puiser de l'eau dans des cruches, faisaient tourner la broche et savaient mille tours d'adresse. De curieuses peuplades de Noirs y avaient un vernis de civilisation. Les jeunes filles y étaient un an en apprentissage dans une grande cabane, sous la direction de quelques vieillards. L'année écoulée, elles sortaient en grande pompe de leur maison de retraite, pour danser et chanter; et les jeunes gens jugeaient de leurs talents pour choisir des femmes. Les procès étaient jugés par le roi, entouré de ses conseillers. Pour pouvoir parler en toute liberté, sans



L'Afrique occidentale d'après un portulan portugais du XVIe siècle : on distingue, au centre, le site d'Elmina (Mina).

se faire connaître, les avocats, parés de plumes, des sonnettes au pied, des dards aux mains, avaient le visage couvert d'une cagoule.

La Côte de l'Or. — A la Sierra-Leone faisait suite la côte de Malaguette, qui est aujourd'hui le Libéria; ainsi appelait-on une sorte de poivre, « dont le fruit était gros et rouge comme une pomme rouge de reubin », disait, en 1480, le Tournaisien Eustache de La Fosse, qui, pour la première fois, exposa le mécanisme infâme de la traite des Nègres.

On achetait, du côté du cap Misurado, une négresse et son enfant, qui coûtaient un bassin de barbier et se revendaient à la côte d'Elmina de douze à quatorze poids d'or, laissant « bien grand gaing ».

Aussi, pour s'assurer le monopole de la Côte de l'Or, les Portugais avaient-ils construit, en 1482, la forteresse de San-Jorge d'Elmina, dont la puissante silhouette orne, dès lors, les cartes.

Les Portugais ne tenaient guère à en faire connaître à autrui les richesses. Les Hollandais, qui, un siècle plus tard, devaient les supplanter, prirent, au contraire, plaisir à publier la *Description du riche royaume d'or de Guinea, aultrement nommé la Coste de l'Or de Mina*, où des Nègres, entre temps, avaient appris à parler le français. Robustes et fins, ces gaillards quémandaient, au lieu de travailler, avec plus d'impudence que « tous les gueux de nos païs ». Au moment du repas, ils crachaient sur leurs fétiches, avant de commencer à boire. Collier d'or au cou, chapeau de jonc sur la tête, les Noirs de qualité avaient derrière eux un esclave porteur d'une sellette, quand ils voulaient s'asseoir.

Les femmes, fort paillardes, que l'arrivée des Portugais avait rendues coquettes, se paraient le front d'un lacet, dressaient leurs cheveux sur la tête en forme de bonnet et se tatouaient de piqûres le visage qui, de loin, semblait couvert de perles ; des anneaux de cuivre aux jambes tintaient comme des sonnailles. De la viande crue, voire des entrailles de poulet, du poisson séché au soleil faisaient le fond de la nourriture, qu'on accommodait avec de l'huile de palme. En retour de leur or, les Noirs demandaient avec instance des patenôtres et des colifichets à se pendre au cou et aux oreilles, des épingles à faire des hameçons, des queues de cheval chasse-mouches dont ils faisaient, pour la danse, figure de cotillon, étriers, trompettes de terre et étoffes. Il fallut renoncer à leur porter des lunettes qui, sur leur gros nez épaté, ne pouvaient tenir.

Les coutumes sanguinaires du Bénin. — D'un ambassadeur envoyé par le roi du Bénin en 1486, les Portugais apprirent avec horreur les sacrifices sanglants qui accompagnaient la mort d'un chef. Un cortège de parents et d'amis le suivait au fond de la tombe, qui était un puits profond scellé d'une pierre. On la soulevait chaque jour pour demander aux ensevelis s'ils avaient rejoint leur maître. Quand le silence seul répondait aux appels, on allumait sur la pierre du sépulcre un grand feu, et la populace se partageait les vivres funéraires. Mais le sacrifice humain n'était point toujours volontaire : un roi du Bénin fit un jour assommer, en présence du capitaine Landolphe, un malheureux, après lui avoir fait baiser un fétiche à figure diabolique : et deux bourreaux masqués, lui ayant coupé la tête, arrosèrent de son sang les tombes royales.



Vasco de Gama. Gravure de Dumaresq, d'après une peinture du musée de Lisbonne. Bibliothèque Nationale. — Cl. Giraudon.

Les Portugais pénétrèrent jusqu'à la capitale du Grand-Bénin, dont le palais, au dire du géographe Dapper, avait « autant d'espace que la ville de Harlem, avec de belles galeries aussi grandes que la Bourse d'Amsterdam ». Lorsque le roi noir en sortait, des musiciens, des nains et des bouffons ouvraient un cortège où des panthères étaient tenues en laisse, et que fermait la cavalerie en bonnets à crinière, boucliers au bras, colliers au cou.

Si les missionnaires que les Portugais avaient envoyés au Bénin n'avaient exercé qu'une action éphémère, les titres honorifiques avaient eu plus de succès au royaume de Bonny, tout proche, qui comptait des ducs et des capitans. Ce qui n'empêchait pas la population d'honorer, dans un temple qu'elle appelait « la maison des joujoux », l'animal sacré qu'en Égypte il était interdit de tuer, le crocodile.

Le cap Lopez, au Gabon, rappelle le nom de Lope Gonçalvez, qui le découvrit le premier. Les Noirs y étaient tourmentés du démon de la coquetterie. Peints en rouge, l'un des yeux coloré de rouge, l'autre de blanc, le visage

crayonné de trois ou quatre traits blancs, ils avaient la lèvre supérieure trouée et ornée d'une plaque d'ivoire, la lèvre inférieure percée d'un trou suffisant pour y passer la langue. Coiffés d'une noix de coco, ils étaient vêtus de peaux de singe ou de chat, auxquelles pendait, comme au cou des vaches, une clochette. Ces galants apprirent du moins aux Portugais l'usage d'un excellent légume : la patate.



Baptême, par les Portugais, du gouverneur de Sogno, au Congo.
Ph. Pigafetta, Regnum Congo. Francofurti, 1597. — Cl. Larousse.

L'exploration du Congo (1482). — Naguère, on rapportait à Lisbonne un monolithe surmonté d'un chapiteau aux armes de Portugal. C'était le padrâo que Diogo Câo avait planté à l'embouchure d'un grand fleuve, dont le puissant courant refoulait les vagues de la mer : le Congo. On y lisait, en portugais, l'inscription suivante :

« L'ère de la création 6681, l'an de N.-S. Jésus-Christ 1482, le « très haut, « très excellent et très puissant prince « D. Jean II de Portugal envoya décou- « vrir la présente terre... par Diogo Câo, « écuyer de sa maison. »

Le royaume proche du fleuve abondait en cuivre et en ivoire : on y fabriquait des draps en fil de palmier aussi veloutés que la soie. Diogo Câo fut admirablement reçu par le roi du Congo. Il remonta le fleuve jusqu'aux chutes de Yelata. Naguère on découvrait, sur des rochers proches de la chute, les signatures qu'y avaient laissées, en 1485, lui et ses compagnons.

Les Noirs du Congo prenaient parfois leurs parures de guerre; mais, comme ils étaient d'un bon naturel, ils se montrèrent fort obligeants pour les Portugais, qui n'eurent que le choix entre les deux modes de locomotion indigènes : la litière ou la chaise à porteurs, d'un genre, il est vrai, assez primitif. Et par les chaleurs torrides du Congo, ces modes de locomotion n'étaient pas à dédaigner.

Des astronomes faisaient partie de l'expédition pour déterminer les latitudes. Au juif José Vezinho succéda l'Allemand Martin Behaim de Nuremberg, qui avait épousé la fille du Flamand Van Hürter, établi aux Açores. Il emportait de Lisbonne des échantillons d'épicerie à montrer aux Noirs. Après avoir parcouru 2 300 lieues, il rebroussa chemin et consigna les résultats de l'expédition sur le fameux globe dit de Nuremberg, qui est daté de 1492.

Vasco de Gama contourne l'Afrique australe (1497-1499). — La pointe extrême de l'Afrique avait été atteinte en 1488 par Barthélemy Diaz, qui l'avait baptisée le cap des Tempêtes et que le roi de Portugal nomma le cap de Bonne-Espérance. La route de l'Inde orientale ainsi ouverte, il y eut un point d'orgue, un arrêt de neuf ans dans les découvertes portugaises. C'était l'instant où Christophe Colomb attirait tous les regards vers l'Occident.

Le 8 juillet 1497, une petite escadrille de quatre bâtiments quittait Lisbonne, ses voiles timbrées d'une croix. A bord du *San Gabriel*, était l'amiral Vasco de Gama. Alvaro Velho a conté de façon fort alerte les péripéties d'un voyage, que devait exalter Camoëns dans les *Lusiades*, en faisant de Gama le familier des déesses : Thétis, la déesse de la mer, lui aurait dévoilé dans un banquet le système général de l'univers.

Au sud de l'Afrique, en novembre, Gama fut attaqué, dans la baie de Sainte-Hélène, par des Bochimans, qui n'avaient pour armes que des bâtons auxquels ils ajustaient des cornes. Des grelots et des bonnets d'écarlate, à la baie de San-Bras, conquirent la faveur des Nègres, qui dansaient de joie, en s'éventant avec des queues de renard, au son d'une flûte champêtre que renforçaient les trompettes du bord. Gama entrait dans un port naturel, le jour de Noël, d'où le nom de Port-Natal qu'il lui donna. Le 10 janvier 1498, il reçut si bon accueil des Cafres qu'il appela leur pays la Terre des Bonnes Gens et qu'il gratifia leur chef d'une jaquette et de chausses rouges. Deux autres chefs, coiffés, l'un d'un turban de soie, l'autre d'un capuchon de satin vert, lui élevèrent des cabanes de feuillage pour permettre à ses marins de se guérir du scorbut. « Les gencives croissaient de



Litière du pays de Sogno (Congo). — Ph. Pigafetta, Regnum Congo. — Cl. Larousse.



LES CÔTES DE L'AFRIQUE AUSTRALE COUVERTES DE PADRAOS AUX ARMES DU PORTUGAL. CARTE DE CANERIO (1502). ARCHIVES DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE, PARIS. — CL. LAROUSSE.

telle sorte par-dessus les dents que les malades ne pouvaient plus manger. » En retour, les Cafres firent comprendre qu'il leur manquait quelque chose : des chemises.

A Mozambique, Gama rencontra, le 10 mars, une tout autre race, des gens au teint cuivré, aux habits de lin et aux turbans de couleurs éclatantes, des musulmans qui parlaient « tout à la manière que les muletiers chassent les mulets au royaume de Naples ». Ils lui offrirent des noix de coco et des confitures de tamarin aux clous de girofle; en retour de quoi, Gama voulut donner, en cadeaux, des manteaux et des cuirasses. « Ils ne veulent ni or, ni argent, avait dit un guide. — Que faut-il donc offrir? — Des sonnettes pour enfants ou des rasoirs. »

Les musulmans, ayant demandé aux Portugais d'exhiber leur Coran, se rendirent compte qu'ils avaient affaire à des chrétiens; et, embusqués derrière des palissades, ils décochèrent flèches et pierres. Mais leurs lourds boutres, liés avec des cordelettes et pourvus de voiles en nattes de palmier, ne purent lutter de vitesse avec les caravelles légères. Ils avaient à bord des instruments de navigation analogues à ceux des Européens : boussoles génoises, quarts de cercle et cartes marines. On se retrouvait en pays civilisé.

A Monbaça, où l'escadrille entra toute pavoisée le jour des Rameaux, Gama reçut du sultan local un mouton, des oranges et un anneau qui devait lui servir de laisser-passer pour entrer au palais. Mais la trahison couvait. Pour la démasquer, Gama soumit à l'épreuve des gouttes d'huile bouillante deux Maures qui avouèrent le complot. Il fallut partir. Pour naviguer dans l'océan Indien, Gama avait maintenant à bord un pilote expérimenté, Ibn Madjid, « le lion de la mer en furie », qui avait composé des instructions détaillées à l'usage des navigateurs dans la mer des Indes.

Une robe, un chapeau, des grelots et du drap valurent à Gama l'amitié du cheik de Melinde. Invité au palais du cheik, il hésitait à quitter son bord. Et ce fut le musulman qui sortit de la ville aux maisons blanches pour venir, à la tête d'une brillante cavalcade, saluer l'escadrille. En pelisse de damas, il s'assit sous un dais de satin cramoisi et donna aux Portugais une aubade de buccines d'ivoire et de hautbois mauresques, tandis que les navires tiraient salves sur salves en son honneur.

Dans le port de Melinde, il y avait quatre navires hindous. Gama vit avec surprise leurs équipages se prosterner devant un rétable où était représentée la Vierge en *Mater Dolorosa*. Et ils apportèrent, en offrande, des clous de girofle et des piments. Ces gens basanés, barbus et chevelus seraient-ils donc des chrétiens? Il le crut. Mais à voir leur horreur pour la viande de vache, on aurait pu discerner leur religion. C'étaient des sectateurs de Siva. Gama n'en tint pas moins pour chrétien le pilote Malemo Cana, que le cheik de Melinde lui donna comme guide pour gagner l'Inde.

Et Malemo Cana le guida tout droit vers les États du « roi du littoral de la terre des plantes chaudes », Samoudri-Radjah de Kalicouth, dont les Portugais métamorphosèrent le nom en Zamorin de Calicut. Toujours persuadé qu'on avait affaire à des chrétiens, Alvaro Velho disait des habitants de Calicut : « Certains ont la tête rasée, mais gardent au sommet du crâne un toupet qui indique leur qualité de chrétiens. Ils ont des boucles d'or aux oreilles. »

— « Au diable qui te tient, qui t'a amené ici? demandèrent à Gama deux Maures de Tunis, qui comprenaient le castillan et le génois. — Nous venons chercher des chrétiens et des épices. — Et pourquoi n'est-ce pas le roi de Castille, le roi de France ou la république de Venise qui t'envoie? — Le roi de Portugal ne le permettrait pas. »

Vasco de Gama fut introduit au palais royal par un vieillard, une sorte d'évêque hindou. Accoudé sur un sofa de velours vert, le Zamorin tenait de la main gauche une lourde coupe d'or. Il mastiquait du bétel, qu'il crachait dans une bassine d'or.

Il fit asseoir les Portugais sur un banc de pierre et leur fit donner une aiguière, pour se laver les mains, et le fruit du



BATAILLE LIVRÉE PAR DES CAFRES.
J. TH. DE BRY, II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.

jaquier, pour se parfumer la bouche. Puis il demanda ce que venait faire l'escadrille :

« Découvrir le pays et rechercher des monarques chrétiens », répondit Vasco de Gama.

Qu'apportait-il comme présents ? Des pièces de drap rayé, des manteaux à capuchon d'écarlate, des chapeaux et du corail. Les Hindous se moquèrent de ces présents, disant que le moindre marchand de La Mecque apportait mieux que cela. Il faut de l'or, dit le délégué du Zamorin. Vasco de Gama n'en avait pas.

Les Maures, qui redoutaient la concurrence des Portugais, triomphèrent : « Portugal! Portugal! » ricanait-on, en crachant sur les pas des nouveaux venus. Les gens que Vasco de Gama envoya à terre pour fonder un comptoir furent traités en prisonniers. Il prit des otages. Puis, las de lutter, il appareilla, poursuivi par soixante-dix bateaux, chargés de soldats en cottes de mailles, qu'il dut écarter à coups de bombardes. Le 30 août 1498, il avait quitté l'Inde, y laissant un padrâo, en signe de prise de possession.

Les Portugais en Éthiopie. — Ce ne fut qu'une vingtaine d'années plus tard que fut bouclé le périple de l'Afrique. En avril 1520, le capitaine général Diogo Lopez de Sequeira, chargé de reconduire en Éthiopie un ambassadeur que le négus avait envoyé en Portugal, jetait l'ancre à Massaouah. « Dans la « mosquée majeure », il fit célébrer la messe des cinq playes et ordonna que le lieu se nommerait de là en avant Sainte-Marie de la Conception. » Ainsi parle le chroniqueur de l'expédition, Francisco Alvarez.

De là, les Portugais, guidés par l'ambassadeur éthiopien Mathieu, gagnèrent le monastère de Saint-Michel, assis sur un roc inaccessible, où les cloches étaient des pierres pendues à des cordes, qu'on frappait avec un bâton, et où les moines abyssins psalmodiaient en « hurlans d'une vois défectueuse et désordonnée ». Le monastère de la Vision de Jésus, aux « trois nefs fort industrieusement compassées, a des voûtes mignonement ajancées et merveilleusement bien peintes. Deux portiques ceignent tout le cors de l'église, tous deux couvers et peins de figures d'apôtres et patriarches, avec un saint Georges à cheval. Outre ce, il y a une image de Notre-Dame, des apôtres, patriarches et prophètes, chacun desquels porte, dans un rouleau qu'il tient à la main, son titre ou nom en latin : ce qui donne assez à entendre que l'ouvrage n'est point de ce païs-là ». Et avec un véritable esprit critique, Alvarez en opposait la facture « aux anciennes images qui étaient sus les autels », mais sans avoir découvert le nom du peintre, qui était le Vénitien Brancaleone. A Chaxume (Axoum), il admira Sainte-Marie de Sion, aux cinq nefs, et l'endroit où l'on tenait des lions enchaînés.

Le journal de bord d'un amiral portugais dans la mer Rouge. — Comme symboles de leur foi, les Abyssins dessinaient sur leurs sagaies la croix et la lance dont avait été percé le flanc du Christ. Aussi leur négus, Claude, n'eut-il aucune difficulté à obtenir, en 1541, l'aide d'un bataillon portugais, lorsqu'il fit parvenir à Massaouah sa supplique « au nom de Jésus crucifié », en motivant qu'il avait à tenir tête à l'islam, au sultan de Zeyla.

L'amiral Joam de Castro venait de pénétrer dans la mer Rouge, à la tête d'une soixantaine de navires armés à Goa, pour riposter à l'attaque d'une flotte turque contre la ville hindoue de Diu. Les *Géographies* de Strabon et de Ptolémée en main, il tâchait d'identifier les localités antiques : le promontoire de Possidium, dont le long cou s'étend sur le détroit appelé « la porte », Al-Bab, par les Arabes; Ptolemaïs ferarum, devenue Massaouah, la ville « des bêtes sauvages », éléphants, tigres, ours...

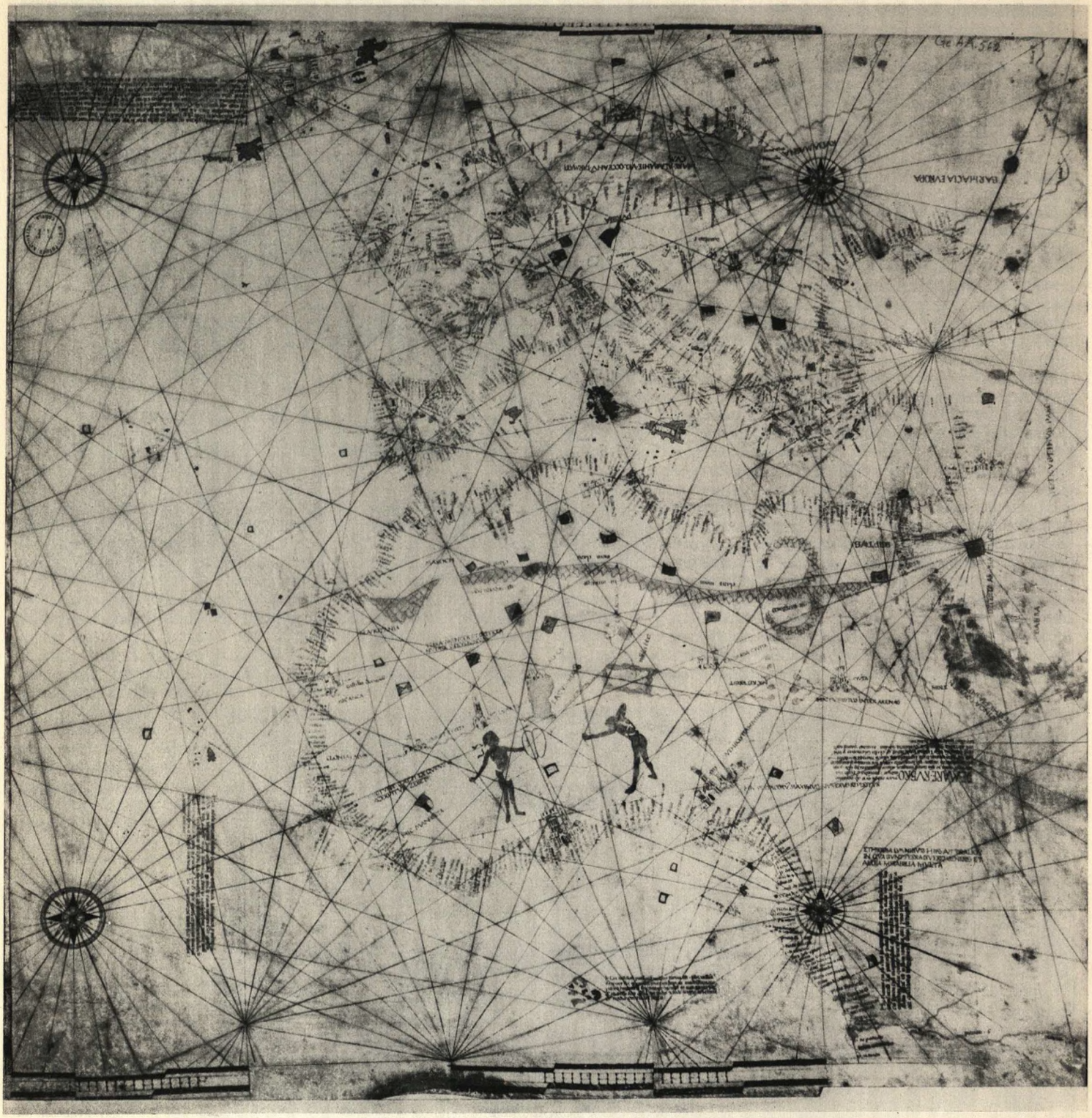
L'esprit en éveil, l'amiral apprend des Abyssins le secret des crues du Nil : les pluies diluviennes qui tombent si dru, au solstice d'été, sur les hautes montagnes de l'Éthiopie qu'on considère « comme miraculeux d'apercevoir le soleil ». Et le journal de bord de l'amiral continue :

Souakim, l'antique Aspi, une des villes les plus opulentes de la mer Rouge, l'égale de Lisbonne, reçoit d'Abyssinie l'or et l'ivoire et étend ses tentacules commerciaux jusqu'au Cambaye, à Ténassérim, au Pégou et à Malacca. Le rivage est habité par des tribus musulmanes qu'on appelle « Badoes », (Bédouins). « Alcocer », (Kosséir), qui fut autrefois Philotéras, reçoit toutes les denrées produites par le Rif égyptien; « la ville est immonde : les maisons ressemblent à des étables à bestiaux. Il n'y a aucune espèce de végétation dans les environs ».

« Tor paraît bien être la ville d'Aila, où Salomon, roi de Juda, faisait construire des navires qui allaient chercher à Ophir et à Tarsis l'or et l'argent pour édifier le Temple. » Suez était le but de l'expédition. C'est là que se tenait la flotte turque, forte de quarante-six vaisseaux, et épaulée du côté de terre par des escadrons de cavalerie. Et l'amiral Joam de Castro, faisant étalage de ses connaissances de la géographie antique, dédie à Suez ce couplet : « C'est l'antique « ville des Héros » — Héroopolis — de Ptolémée, la Cleopatra ou l'Arsinoé de Strabon. C'est le port d'où Cléopâtre voulut s'embarquer pour les Indes, après avoir fait transporter sa flotte du Nil à la mer Rouge à travers les terres, après que César eut vaincu Antoine. C'est par là que passa le canal des Anciens, du Nil à la mer Rouge ».



ÉTHIOPIENS.
J. TH. DE BRY. II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.



MAGNIFIQUE CARTE DRESSÉE ENTRE 1488 ET 1493 ET COUVERTE DE LÉGENDES TIRÉES DU LIVRE DE CHEVET DE CHRISTOPHE COLOMB. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.



CHRISTOPHE COLOMB
PREND CONGÉ DES SOUVERAINS FERDINAND ET ISABELLE LA CATHOLIQUE.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. FRANCOFURTI, 1594. — CL. LAROUSSE.



CHRISTOPHE COLOMB,
À HISPANIOLA (HAÏTI), REÇOIT LES PRÉSENTS DU CACIQUE GUACANAGARI.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. — CL. LAROUSSE.

LA RENAISSANCE

LA DÉCOUVERTE DES INDES D'OCCIDENT CHRISTOPHE COLOMB

L'émouvante découverte d'une carte de Christophe Colomb. — « Un temps viendra, au cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue : la mer nous révélera de nouveaux mondes, et Thulé ne servira plus de borne à l'univers. »

Ainsi le chœur antique, dans la *Médée* de Sénèque, avait de ces accents prophétiques que se plaira à rappeler Fernand Colomb, fils de Christophe Colomb.

Or, dans la mer ténébreuse de l'Atlantique, la tradition plaçait une île des Sept-Cités, qui aurait servi de refuge à sept évêques portugais, fuyant, en 711, devant l'invasion musulmane. Christophe Colomb, alors obscur, en avait appris l'existence par deux marins de Palos : une note de lui rapporte que l'île aurait reçu la visite d'un navire espagnol chassé par la tempête. Dans la crainte d'être séquestré par les insulaires, qui tenaient à leur isolement à l'abri des infidèles, l'équipage aurait hâtivement remis à la voile, non sans que des mousses eussent reconnu, en nettoyant leurs ustensiles, que le sable contenait de l'or. Retenez ce passage de Christophe Colomb : il sera singulièrement évocateur tout à l'heure. L'île des Sept-Cités était une de ces îles enchantées, qu'on voyait paraître à l'horizon des archipels africains, à telle enseigne que Domingo de Arco en obtenait la concession en 1484, et l'Açoréen Van Olm en 1486, à la connaissance de Christophe Colomb. (Les Sept-Cités n'étaient qu'un décevant mirage de quelque île des Açores reflétée par les nuages. Elles ont reçu comme dernier asile le lac d'un cratère éteint, la Caldeira das Sete Cidades, dans l'île San-Miguel des Açores. Mais de leur mirage sortit un monde nouveau.)



CHRISTOPHE COLOMB.
PEINTURE ANONYME. MUSÉE DE GÊNES. — CL. BROGI.

... Un jour d'hiver de 1924, j'examinais une carte manuscrite de la Bibliothèque Nationale, quand un rayon de soleil tomba sur une île fantomatique, dotée d'une légende non moins fantomatique, tant étaient pâles ses lignes latines. Et je lus : « L'île des Sept-Cités est peuplée de Portugais : au dire de mousses espagnols, on trouve de l'argent dans le sable. » C'était là un évident reflet des pensées de Christophe Colomb, reflet bien connu : le Florentin Toscanelli, en lui faisant parvenir une carte, ne faisait-il pas allusion à « l'île d'Antilia, que tu appelles, disait-il, l'île des Sept-Cités ».

Ainsi orienté, j'examinai les nombreuses légendes latines qui couvraient cette carte, où une sphère terrestre était dessinée à côté de l'Europe et de l'Afrique occidentale. Et, pas à pas, je suivis la carrière de Christophe Colomb et l'évolution des idées qui allaient l'amener à sa grande découverte. Au large de l'Afrique occidentale, une légende disait : « Ces îles sont appelées en italien *Cavo Verde*, en latin *Promontorium viride*. Elles ont été découvertes par un Génois, Antonio di Noli, dont elles ont pris le nom. Elles le gardent encore. Là se trouvent en abondance les meilleures cannes à sucre et du coton. » Cette singulière description d'îles portugaises, célèbres à l'époque comme sanatorium pour lépreux qui se nourrissaient de tortues, dévoile l'identité du cartographe : un Génois versé dans le commerce du sucre. Or, en 1479, à la banque Centurione de Gênes, Christophe Colomb, qui s'avouait Génois, déposait qu'il avait été faire des achats de sucre à Madère. Au reste, nous retrouverons partiellement la légende dans la copie turque d'une carte de Christophe Colomb.

C'est à l'école de son frère Barthélemy, à Lisbonne, que Christophe Co-

lomb était devenu habile, selon ses propres expressions, « à retracer convenablement les divers aspects de notre sphère, avec les îles, les montagnes, les fleuves et les ports, chacun à sa vraie place ». C'est là le propre des cartes marines, dues à l'empirisme. Mais Christophe Colomb a prononcé un mot qui ne s'applique pas aux cartes marines, le mot : sphère. Et, dans un passage, il souligne le caractère spécifique de ses œuvres : « Voyez mes cartes en papier où il y a une sphère. » La sphère, voila l'œuf de Colomb.

Encore que le document de la Bibliothèque Nationale soit sur parchemin, il répond à la définition de Christophe Colomb. Et il porte implicitement sa date : sur la sphère, figure le terminus *a quo*, le cap de Bonne-Espérance, atteint en 1488 ; mais les Antilles, dont on eut connaissance en Europe en mars 1493, n'y sont pas. Tout autour du globe terrestre sont transcrites une foule de légendes consacrées aux planètes et à la conception du monde; voici pourquoi :

... Au collège de Navarre, à l'emplacement de l'École polytechnique, vivait dans les premières années du XVe siècle « l'Aigle des docteurs », Pierre d'Ailly, qui devint cardinal et tenta de mettre fin au grand schisme d'Occident. Particulièrement versé en astronomie et en astrologie, au point de déduire de la conjonction de deux planètes qu'une révolution dans les institutions et la religion aurait lieu en l'année 1789, — Christophe Colomb nota la date, — Pierre d'Ailly avait remis en honneur le système ptoléméen, la conception sphérique de la terre, avec son cortège de latitudes et de longitudes.

Christophe Colomb avait eu la bonne fortune de tomber sur un exemplaire d'une des premières éditions de l'*Ymago mundi* du cardinal d'Ailly; et il l'avait couvert de notes, comme on peut le voir à la Colombine de Séville. C'est du livre de chevet de Christophe Colomb qu'étaient tirées les légendes de la carte de la Bibliothèque Nationale; du livre de chevet, dis-je, et non pas d'un autre exemplaire de l'*Ymago mundi*. Car l'une des légendes, stricte reproduction d'une glose du grand navigateur, équivaut à une signature, que décèle, au surplus, le solécisme *de ibi* : « La traversée de la mer Rouge est de six mois, et de là — *et de ibi* — on met une année entière jusqu'à l'Inde. D'où il résulte que la flotte de Salomon mettait trois ans pour apporter les marchandises de l'Inde. »



NEF DE CHRISTOPHE COLOMB, VUE PAR LA POUPE, OÙ ÉTAIT LA CABINE DE L'AMIRAL. GRAVURE SUR BOIS DE LA LETTRE QUI ANNONÇAIT SA DÉCOUVERTE : « DE INSULIS NUPER INVENTIS ». BÂLE, 1494.

Que le laps de la traversée fût vrai ou non, la remarque était d'un intérêt capital. Elle impliquait le choix d'une autre route pour aller à l'Inde, celle de l'ouest : « Il n'y a pas grande distance entre l'Espagne et le commencement de l'Inde », observait Colomb. La conception de son voyage se trouve inscrite sur la carte dont la sphère répond, d'autre part, à sa définition : « La terre tout entière est une île. » Et voici ses navigations qui y sont de même implicitement portées : l'Islande est dotée d'une longue légende, et Christophe Colomb, de son aveu, alla en 1477 à 100 lieues au delà; San-Jorge d'Elmina, forteresse construite en 1481, est dessinée également, et Christophe Colomb avoue l'avoir vue.

Le Paradis terrestre n'est pas oublié sur le document de la Bibliothèque Nationale. Il est accoté à la Chersonèse d'or. Au nord est le Catay, avec le pays de Gog et Magog. Pareille carte éclaire singulièrement les futurs voyages de Colomb et les buts qu'il se proposait d'atteindre.

Ce splendide document sur parchemin fut-il celui qu'il présenta à la junte espagnole réunie pour décider du projet d'expédition qu'il avait soumis au roi Ferdinand d'Aragon et à Isabelle la Catholique, n'ayant pu le faire adopter par le roi de Portugal? S'il se vantait de dessiner convenablement un planisphère, les légendes, très soignées, sont de la main d'un calligraphe, qui a dû copier les textes de ses « cartes en papier ». Mais, sur le document de la Bibliothèque Nationale, sont figurées, en Espagne, une grande ville aux tours rouges — les *torres Vermeyas* de Grenade (?) — et une petite ville — Santa-Fé (?) — que les rois catholiques avaient édifiée pour assiéger la dernière forteresse des Maures.

Or, Christophe Colomb assista, le 2 janvier 1492, à l'entrée triomphale de Ferdinand et d'Isabelle dans Grenade. La junte d'astronomes, de géographes et de religieux, assemblée par les rois catholiques, rejeta dédaigneusement, « comme une simple bulle d'air », le projet de Christophe Colomb, la sphéricité de la Terre étant contraire aux données du Psalmiste, de Lactance et de Cosmas Indicopleustès : d'où il résulte que la sphère dont le Génois agrémentait ses cartes lui était bien personnelle et qu'elle était insolite.

Désespéré, Christophe Colomb songeait à s'adresser à la France, quand le duc de Medina Celi le réconforta. La reine Isabelle vint à résipiscence. Le 19 avril 1492, alors qu'il s'éloignait de Grenade, un courrier le rattrapa. Il tenait enfin l'objet de ses rêves. La mer Ténébreuse devenait son empire. Il était nommé grand amiral de la mer Océane et vice-roi des terres à découvrir.

La traversée de l'Océan (1492). — Un grand poète, José-Maria de Heredia, a évoqué, dans les *Trophées*, le départ, de Palos, pour la grande aventure, de la *Santa-Maria*, de la *Pinta* et de la *Nina*, dont les quatre-vingt-dix hommes avaient communié la veille, le 2 août 1492, au couvent de la Rabida. Sur son guidon de commandant, Christophe Colomb avait fait broder d'un côté un crucifix, de l'autre une madone. Il avait des lettres d'introduction pour le grand khan du Cathay chinois. « C'est ici qu'il demeure », *hic moratur*, disait la carte de la Bibliothèque Nationale.

La navigation commençait, marquée de quart en quart par le sablier de l'ampoulette qui, vidée de son contenu, était retournée pour le quart suivant. Et l'on chantait :

Les heures qui s'en vont furent bonnes ;
Que celles qui viennent soient meilleures encore...
Veille devant, et bon quart.

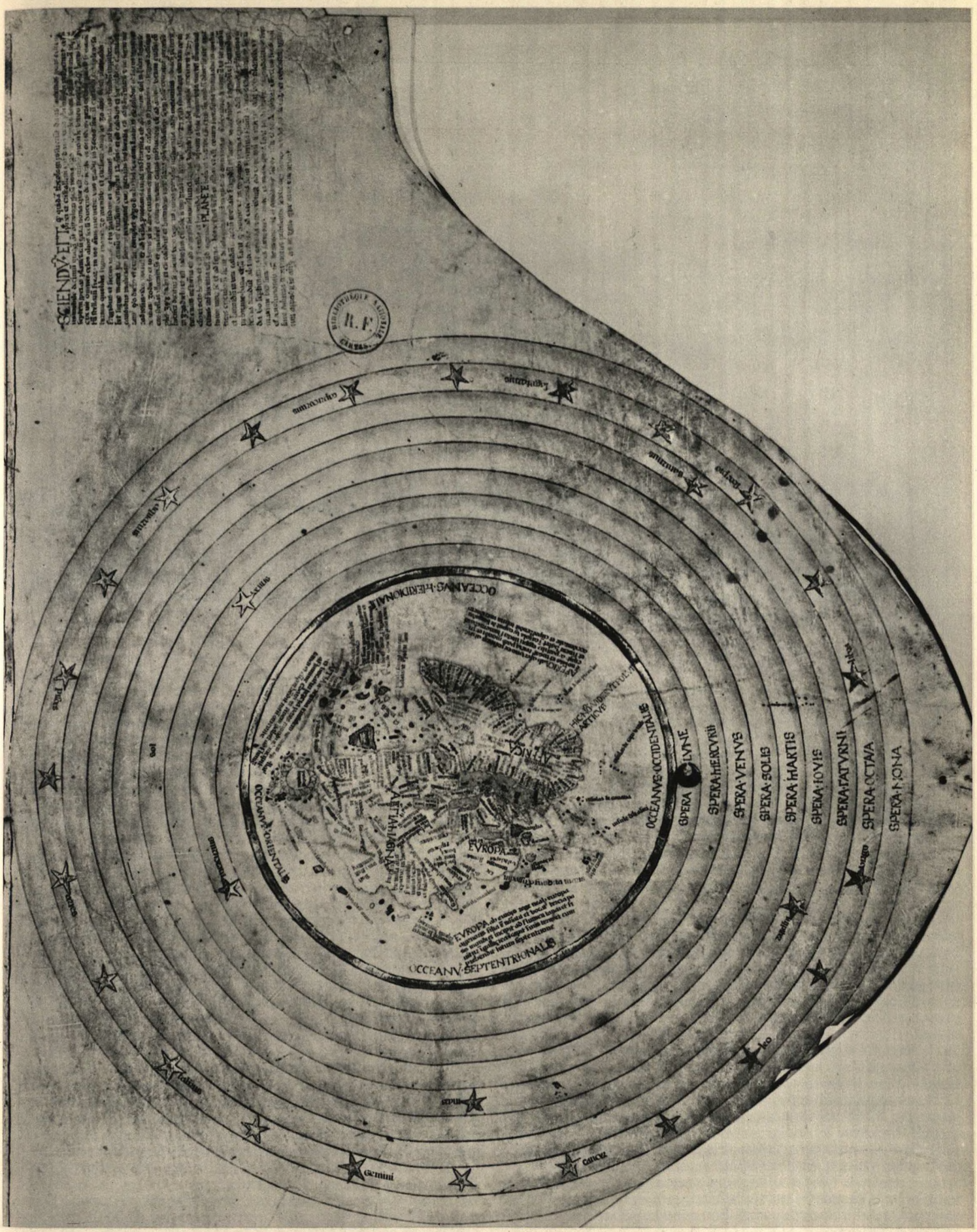
Le 13 septembre, au soir, en relevant l'angle formé par l'aiguille du compas avec la direction de la polaire, on s'aperçut qu'il était devenu plus petit. Le lendemain matin, il avait encore diminué. Les équipages étaient terrifiés, ayant la persuasion que, seuls, l'air et le fer avaient le don d'affoler l'aimant de la « magnète ». Au phénomène de la déviation vers la gauche, qui n'était autre que la déclinaison du compas, bien connue depuis lors, Christophe Colomb ne trouva d'autre explication que dans « les sympathies et les antipathies » des corps de l'univers.

Pour ne pas ajouter à l'effroi des équipages qui se croyaient perdus au milieu de l'Océan, il leur avait persuadé qu'on faisait peu de chemin. Et il tenait une comptabilité double des lieues parcourues : l'une était la supputation véritable; l'autre, la seule qu'il communiqua à ses hommes, était fausse. C'est ainsi qu'il avouait, le 1er octobre, un parcours de 584 lieues, alors que secrètement il en avait compté 707.

Le 16 septembre, par 28° de latitude, la flottille pénétrait dans un parterre d'algues flottantes où s'ébattaient des bandes de thons. Elle se trouvait dans la mer des Sargasses, algues aux vésicules rondes qu'on appelle les « raisins des Tropiques », derniers débris, selon le savant M. Le Danois, des ceintures de ce vaste continent disparu qui serait l'Atlantide.

« L'air était tempéré, doux et exquis comme celui de l'Andalousie en avril, écrira Christophe Colomb : il ne manquait que le chant du rossignol. »

Mais les équipages murmuraient, malgré l'espérance de fabuleux profits. Le 25 septembre, ils eurent l'illusion d'apercevoir la terre, et Christophe Colomb adressa à son collègue, Martin Alonso Pinzon, une carte où étaient figurées plusieurs îles. Le 3 octobre, il se montra perplexe, croyant avoir laissé ces îles derrière lui. Le 10, le mécontentement des marins frisa la révolte. « Trois jours encore, et je vous donne un monde, » aurait-il dit pour les calmer. Depuis le 7, on apercevait une foule d'oiseaux qui



La sphère de la carte de Christophe Colomb. Au centre, la Terre, entourée de l'orbe des planètes et des étoiles. Bibliothèque Nationale. Géographie. — Cl. Larousse.



CARTE DE DESCELIERS (1553), ORIENTÉE SUD-NORD, FIGURANT LES PAYS QUE COLOMB CROYAIT ATTEINDRE AU COURS DE SES VOYAGES TRANSATLANTIQUES VERS L'OUEST. ON DISTINGUE, À GAUCHE, LE JAPON (ZIPANGRI); À DROITE, EN BAS, LE CATHAY OU PAYS DU GRAND KHAN, REPRÉSENTÉ, ICI, SOUS SA TENTE.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.

venaient du nord : paille-en-queue, frégates, moineaux, indice certain de la proximité d'une terre. Le 11, on pêcha un roseau taillé et une planche. A la nuit, la vigie de la *Pinta*, Rodrigo de Triana, aperçut une lumière qui vacillait. Le 12 octobre 1492, la terre était en vue. A bord retentit le *Salve*. Christophe Colomb avait gagné la gageure, et Rodrigo de Triana le pourpoint de soie qu'avait promis l'amiral à qui crierait le premier : « Terre! »

Les îles magiques. — C'était une île que les indigènes appelaient Guanahani et dont le grand Génois prit possession au nom des rois catholiques, en la baptisant San-Salvador. Quelle était celle des Bahamas où il prit pied : Watelin, l'île du Chat, Mariguana, Samana ou San-Salvador Grande? Les géographes ne sont pas d'accord là-dessus. Colomb fit voile vers le sud, notant à Fernandina l'usage de lits semblables à des filets de coton, — les hamacs. Puis il gouverna vers une « grande île que les Indiens lui désignèrent sous le nom de Cuba et qu'il supposa être Cipangu », le Japon. Car il se croyait dans le voisinage du Cathay, c'est-à-dire de la Chine. Il débarquait le 28 octobre à Cuba, où un juif converti, Luis de Torre, qu'il avait amené comme interprète d'hébreu, de chaldéen et d'arabe, eut mission de lier conversation avec les indigènes. On sut par lui que les insulaires « portaient à la main un charbon allumé et des herbes pour prendre des parfums au moyen de catapultes qui se nommaient dans leur langue tabacos ». Telle est l'origine de nos cigares, que les Indiens fumaient en s'introduisant dans les narines un porte-cigare à deux branches, semblables aux catapultes dont les enfants jouaient le jour de la Pentecôte.

Imbu des récits de Marco Polo, Colomb se croyait à une centaine de lieues de l'une des localités chinoises que décrivait le Vénitien Zayton ou Quinsay. Et les cosmographies médiévales lui faisaient rechercher l'île des Sirènes — et il trouva des lamantins, — la terre des Cyclopes et celle des hommes à museau de chien. Lui et ses hommes passaient, aux yeux des indigènes, pour des êtres descendus du ciel, à qui il fallait baiser les pieds et les mains, raconte Las Casas qui fut l'historien de l'expédition.

Christophe Colomb allait-il revoir l'Espagne? Le 21 novembre, la *Pinta* désertait : Martin Alonso Pinzon, tenté par l'avarice, faisait route vers une île que les Indiens disaient remplie d'or, avec l'espoir d'être le premier à annoncer aux rois catholiques la merveilleuse découverte. Le 25 décembre, ce fut le bâtiment amiral, la *Santa-Maria*, qui se jeta à la côte sur les récifs d'Hispaniola, la grande île qui a, depuis lors, repris son nom indien d'Haïti. L'équipage fut sauvé par les pirogues du « cacique » Guacanagari, qui, le 30, reçut solennellement Christophe Colomb et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral, en retour, passa au cou du cacique un collier de pierres des Indes, lui couvrit les épaules d'un manteau écarlate et lui fit chausser des brodequins de couleur. Ainsi pensait-il obtenir la protection du cacique pour les quarante-trois hommes que le naufrage l'obligeait de laisser derrière lui, au fort de Navidad, ainsi nommé en l'honneur de la fête de Noël, où on le commença.

C'est sur la colline Saint-Michel, à Haïti, près de la Petite-Anse, que fut fondé le premier établissement européen au Nouveau Monde. Un explorateur américain, Maurice Ries, y a retrouvé une bague avec le sceau d'Isabelle la Catholique, un tronçon d'épée espagnole, et des grelots, suprêmes témoins d'une tragédie dont Christophe Colomb allait avoir connaissance lors de son second voyage. Dans Hispaniola, il avait cru trouver, dit Pierre d'Anghiera, l'Ophir dont il est parlé dans le IIIe *Livre des Rois*.

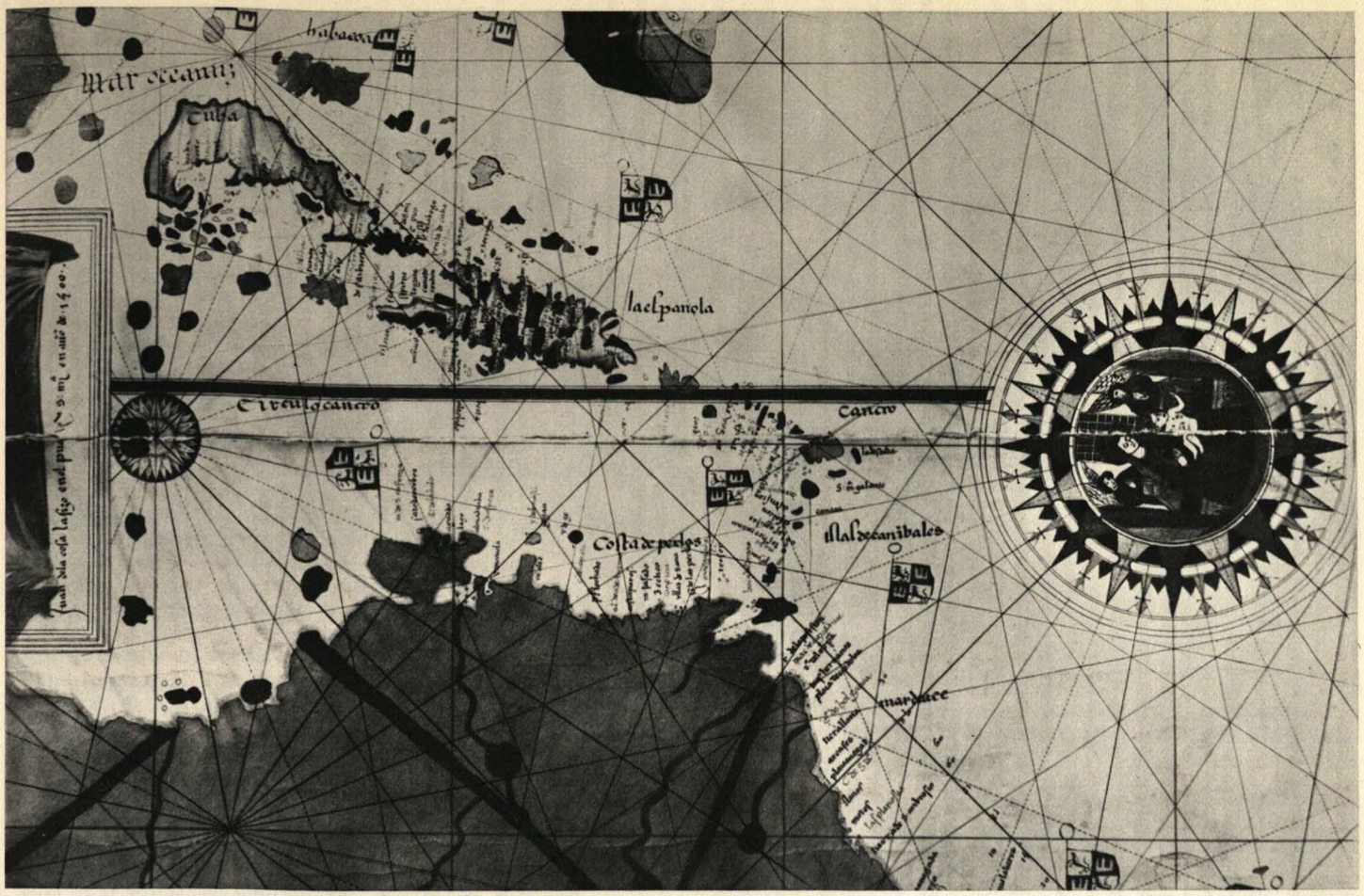
Le 4 janvier 1493, réduit à la *Nina*, il avait appareillé pour le retour. Rejoint le surlendemain par le déserteur Martin Alonso Pinzon, il relâcha à l'île Carib ou Boriquen, avant de s'enfoncer dans la mer Ténébreuse qu'il avait vaincue à l'aller. Elle faillit le vaincre au retour : le 12 février, des vagues épouvantables, venant de côtés opposés, paralysaient la *Nina*, qui semblait perdue. Devant la fureur du cyclone, Christophe Colomb fit vœu d'aller en chemise, avec tout son équipage, prier dans une église dédiée à Notre-Dame. Et pour que ne restât point ignoré son voyage triomphal, il écrivit sur parchemin la relation de sa découverte, l'enveloppa dans un morceau de toile cirée, qu'il introduisit dans une barrique, puis jeta à la mer : elle était adressée aux rois catholiques.

Cette relation, ce fut lui-même qui la fit de vive voix. L'ouragan avait lâché sa proie. Le 4 mars 1493, Christophe Colomb mouillait dans le Tage. Salué au son des timbales, des trompettes et des fifres par une division portugaise, le grand amiral de la mer océane alla plus tard accomplir au couvent de la Rabida le vœu formulé durant la tempête, avant de recevoir, à Séville, les honneurs dont le comblèrent Ferdinand d'Aragon et Isabelle.

A son domaine océanique, le pape Alexandre VI assigna, le 4 mai 1493, des limites, en traçant une ligne idéale du pôle nord au pôle sud, qui, passant à 100 lieues à l'ouest de l'île Florès des Açores, laissait aux Espagnols l'Occident du monde à découvrir et aux Portugais l'Orient. La limite fut plus tard portée à 300 lieues.

Le triomphe. Seconde expédition aux îles des Caraïbes anthropophages (1493-1496). — La découverte de Christophe Colomb se répandit en Europe comme une traînée de poudre par des éditions publiées en latin à Rome, à Bâle, à Paris, à Angers, puis en italien et en allemand. Elle allait, pensait-on, remédier à une terrible crise de trésorerie causée par la longue lutte de l'Espagne contre les Maures, et telle que le duc de Medina Sidonia dut avancer 5 millions de maravédis pour les frais d'armement des 17 caraques et caravelles qui appareillèrent avec 1 200 hommes à Cadix le 25 septembre 1493. Christophe Colomb avait son pavillon de commandement sur la *Marigalante*, pilotée par Juan de la Cosa. Des Indiens qu'il avait embarqués aux Antilles, lors de son premier voyage, lui serviraient d'interprètes.

Le dimanche 3 novembre — *dies dominica* —, une île parut, qui



CARTE DE JUAN DE LA COSA (1500), FIGURANT LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES DE CHRISTOPHE COLOMB.
MUSÉE NAVAL DE MADRID. — CL. LAROUSSE.

fut appelée la Dominique, puis, peu après, une autre, qu'on baptisa Marie-Galante, du nom du navire amiral. A une troisième fut imposé le nom d'un sanctuaire de la Vierge, célèbre en Espagne, Guadalupe. La Guadeloupe avait de nombreux villages, où les cabanes, pointues comme des tentes militaires, étaient disposées en cercle autour d'une place publique. Elles étaient vides, leurs habitants, des Caraïbes, ayant fui avec la vitesse d'un cheval au galop : des statues en bois, dressées sur des serpents entrelacés, des poteries, des jarres, voilà tout ce qu'aperçurent les matelots de Colomb. Dans un carbet bouillaient dans une marmite des débris humains, tandis que d'autres étaient à la broche. Des tibias et des humérus humains servaient de pointes pour les flèches. De deux adolescents esclaves, châtrés pour être engraissés comme des chapons et mangés, et de deux femmes prisonnières, on apprit que l'île était appelée par les indigènes Carucueira et que les féroces Caraïbes fendaient en deux leurs captifs pour en manger les tripes et boucaner le reste.

Au nord, une autre île, appelée par les insulaires Madinina, fut baptisée la Martinique. Toujours hanté des souvenirs de l'antiquité, Christophe Colomb la croyait habitée exclusivement par des femmes, telles les Amazones, qui avaient pour antres des souterrains. Les vents l'empêchèrent d'y aborder. D'autres îles se succédèrent, toutes d'une grande beauté : Montserrat, hérissée de montagnes; Santa-Maria la Redonda, San-Martin, Antigoa, Santa-Cruz. Une patrouille débarquée à Santa-Cruz, que les indigènes appelaient Agay, attaqua un « canot » monoxyle, monté par des hommes et des femmes, qui ripostèrent par une nuée de flèches. Un Galicien fut tué et un autre marin fut blessé par une des viragos. Capturés enfin, les Caraïbes gardèrent à bord « un air féroce, tels des lions d'Afrique, emprisonnés dans des filets ».

Parmi les 46 îles reconnues par Colomb : les unes, stériles mais superbes avec leurs teintes pourpres ou violettes; les autres, délicieuses avec leurs magnifiques ombrages, il y avait une île très peuplée, où les cruels Caraïbes faisaient leurs prises : Boriquen, qui fut appelée par Christophe Colomb San-Juan de Porto-Rico. Tandis qu'on la longeait, trois des captifs, qu'on avait délivrés des mains des Caraïbes, sautèrent à la mer pour regagner leur île natale.

De retour à Hispaniola, Christophe Colomb chercha vainement les Espagnols qu'il y avait laissés lors de son premier voyage. Le fort en bois de Navidad et les maisons d'alentour étaient en cendres. Le cacique Guacanagari prétendit que le fort avait été attaqué par deux autres caciques, plus puissants que lui, et que toute la garnison avait été égorgée. Mais sa fuite donna lieu de croire que c'était lui le coupable. En explorant Hispaniola, les Espagnols découvrirent une énorme cabane sphérique entourée d'une trentaine de cabanes : « Nous sommes des Taïnos, c'est-à-dire des nobles, et non des cannibales », déclarèrent les guerriers qui l'habitaient, en faisant alliance avec les Espagnols.

Dans cette île fertile, où l'on pouvait avoir toute l'année des légumes frais, où la canne à sucre, la vigne, le maïs prospéraient, Christophe Colomb décida de fonder une colonie. Le 6 janvier 1494, une messe d'action de grâces inaugura la première assise de la ville d'Isabella, que protégeaient des retranchements gardés par des chiens de guerre. Sur une éminence qui dominait la vallée du Cibao, il créa, dans une région aurifère dont il voulait scruter les mystères, le poste fortifié de San-Thomas. Christophe Colomb était de plus en plus persuadé, dit Martyr d'Anghiera, d'avoir retrouvé dans l'île les mines d'or que faisait exploiter Salomon. Une citadelle, que son frère, l'adelantado Barthélemy, édifiait au milieu des filons, mais que la famine l'obligea d'abandonner, était dite l'Eldorado. Et ce fut sur les bords de la mer que l'adelantado construisit Santo-Domingo, dans un site charmant baigné par un fleuve, où les arbres inclinaient sur la tête des Espagnols des rameaux chargés de fleurs et de fruits. Saint-Domingue devint la capitale d'Haïti. C'était le nom indigène d'Hispaniola.

A Cuba, un respectable octogénaire se présenta à Colomb et, par l'intermédiaire de Diego Colomb, lui tint ce langage : « Toutes ces terres qui jusqu'alors vous étaient inconnues, vous les avez parcourues, en inspirant aux habitants une grande frayeur. Or, je vous préviens que les âmes, quand elles sortent du corps, suivent deux voies : la première, ténébreuse et repoussante, pour les tyrans du genre humain; la seconde, agréable et charmante, pour ceux qui ont aimé la paix et le repos d'autrui. Si donc vous êtes mortel, ne faites de tort à personne. » Colomb répondit au vieil Indien qu'il était envoyé par le roi et la reine d'Espagne pour combattre les criminels cannibales.



DANSE GUERRIÈRE DES CARAÏBES, AUXQUELS LEURS PRÊTRES-SORCIERS, LES « BOYÉS », SOUFFLENT LE COURAGE AU MOYEN DE FUMÉE DE TABAC. — TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. CL. LAROUSSE.

Les Caraïbes. — Chargé par Christophe Colomb d'évangéliser les insulaires, l'ermite Romain Pane a exposé leurs rites dans l'ouvrage intitulé *Nuestra Señora de Izamal*, que corroborera, plus tard, un autre prédicant, le Français de Laborde. Les Indiens d'Haïti rendaient un culte à des idoles gravées à même le roc, crapauds à multiples têtes et monstres humains, ou à des porte-bonheur, à de petits zémés qu'ils s'attachaient au front. Deux zémés sculptés, assis comme des marmousets, montaient la garde à l'entrée d'une grotte où les Indiens allaient en pèlerinage, parce que c'était de là qu'étaient sortis le soleil et la lune. Augures et médecins, des sorciers, les *bovites* ou *boyés*, prédisaient l'avenir dans des accès de frénésie où les plongeait une herbe enivrante; habiles prestidigitateurs, dans une case obscure, ils guérissaient le malade par des passes et des insufflations, puis par une friction sur le corps d'où ils extirpaient le soi-disant siège du mal : os, arête, pierre ou morceau de viande; ou bien ils soufflaient aux guerriers le courage au moyen d'un chalumeau fumeux.

Les jours de fête, les fils des caciques, transformés en aèdes, chantaient au peuple, au son d'un tambour concave en bois, des poésies qu'ils étaient seuls en droit d'apprendre et qui perpétuaient les traditions. Leur langage était élégant et fleuri : le pouls était pour eux « l'âme de la main »; les épines, « les yeux de l'arbre »; l'année, « une poussinière »; l'arc-en-ciel, « le panache de Dieu »; les étoiles, « les âmes des guerriers », devenus les capitaines de la pluie, du tonnerre et des vagues. Bref, l'âge d'or, au dire de Pierre Martyr d'Anghiera, régnait dans des pays où l'on ne connaissait ni le tien ni le mien, où la terre appartenait à tous comme le soleil et l'eau. Beau sujet de thèse pour des humanistes comme Ronsard, Montaigne...

Un instant, Messieurs!

Ces hommes « d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné, gras, puissants, forts et robustes, si sains qu'on voit communément parmy eux des vieillards de cent ou six-vingts ans, qui ne sçavent ce que c'est de courber les espaules sous le faix des vieilles années », — je cite le père Du Tertre — ces Caraïbes sont de vulgaires anthropophages, au facies en « groin de cochon écorché », tant le rocou leur a peint en rouge la bouche, le bout du nez et l'un des yeux : l'autre œil est bordé de noir; une bague d'étain dans le nez complète la ressemblance porcine. Les femmes, elles, ont le corps tatoué et un bandeau noir peinturluré du front au nez. Pauvres femmes! Ce sont les épaves d'une tribu dont les Caraïbes ont exterminé les hommes : elles continuent à parler entre elles la langue des Arouagues et transmettent à leurs filles comme un dépôt sacré la langue ancestrale, sans cesser de préparer le repas de leurs maîtres et maris : de l'ouycou, mixture de patates et de cassaves qu'elles ont mâchées, et du taumaly, sauce aux crabes qui accompagne de la viande poivrée de piment; cependant que les indolents maris palabrent de hamac en hamac, en attendant d'aller guetter, camouflés de grandes feuilles vertes, les Visages pâles, pour leur décocher des flèches empoisonnées. Pour se rallier comme pour moduler des appels, de gros coquillages appelés lambis leur servent de trompettes.

Quelle attitude adopteraient les Espagnols à l'égard des Indiens? Le Conseil des Indes eut à en discuter sous la présidence de Garcia de Loaysa, général des dominicains. Devant lui, frère Thomas Ortiz développa « les motifs pour lesquels les Indiens ne méritent pas la liberté :

« Ils mangent de la chair humaine. Ils sont sodomites. Ils ne respectent ni l'amour ni la virginité. Ils se vantent de s'enivrer. Chez eux, aucune obéissance des fils pour leurs pères. Traîtres, cruels, vindicatifs, fainéants, voleurs, abjects, ils n'observent ni foi ni loi. Menteurs, superstitieux et couards comme des lièvres, ils mangent des poux, des araignées et des vers sans les faire cuire. Ils ne pratiquent aucun des arts, aucune des industries humaines. Dieu n'a jamais créé de race plus remplie de vices et de bestialités. Les Indiens sont plus bêtes que les ânes. »

Le sort des Indiens des Antilles et des îles voisines était réglé, et non seulement celui des Caraïbes anthropophages, mais celui des autres tribus. Informés que les insulaires des Lucayes étaient dans la persuasion que leurs âmes, après l'expiation de leurs fautes, devaient passer des montagnes glacées du Nord dans les régions du Midi, les Espagnols les attirèrent dans les îles méridionales de Cuba et d'Hispaniola. Là, accablés de travaux auxquels ils n'étaient pas habitués, exténués de fatigue dans les mines, ils tombèrent dans le désespoir, refusèrent de manger et se suicidèrent. « Ainsi périrent ces infortunés Lucayens, disait, dès les premières années du XVIe siècle, Pierre Martyr d'Anghiera. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un bien petit nombre, soit dans les colo-



PLANCHE FIGURANT UN PRESSOIR, DES CABANES, UN CANOT DES CARAÏBES ÉVANGÉLISÉS PAR FRANÇOIS DE LABORDE. RECUEIL DE DIVERS VOYAGES. PARIS, 1674. — CL. LAROUSSE.



SUICIDES COLLECTIFS DES INDIENS DES ANTILLES, DÉSESPÉRÉS D'ÊTRE FORCÉS DE TRAVAILLER DANS LES MINES. TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. CL. LAROUSSE.



NÈGRES EMPLOYÉS À L'EXTRACTION DE L'OR DANS LES MINES D'HISPANIOLA (HAÏTI). TH. DE BRY, AMERICAE PARS V. — CL. LAROUSSE.

nies espagnoles, soit dans l'archipel même. » Il fallut recourir aux nègres d'Afrique pour exploiter les mines d'Haïti.

Mais revenons à Christophe Colomb.

Alors que les deux frères, Christophe et Barthélemy Colomb, réduisaient une révolte des Indiens d'Hispaniola, une escadrille arriva d'Espagne, avec l'enquêteur Aguado. Inculpé, Christophe Colomb s'embarqua pour la péninsule, afin de se justifier. La désillusion était née de la faiblesse de la moisson d'or, rapportée par les Argonautes, bien légère en comparaison des tuiles d'or qu'on se promettait des maisons de Cipangu. Le directeur de l'Office des Indes, Juan Rodriguez de Fonseca, ne cacha point son dépit.

Troisième campagne : Christophe Colomb croit découvrir le Paradis terrestre (1498-1500). — Ce n'est plus que des condamnés de droit commun, des faux monnayeurs, des condamnés à mort, qu'obtient, cette fois, Christophe Colomb pour coloniser les îles, et, pour les transporter, six navires réquisitionnés à San-Lucar de Barrameda par les rois catholiques.

Le 31 juillet 1498, du nid de pie du vaisseau amiral, un matelot aperçoit les trois montagnes jumelées d'une île, la Trinidad. Un courant y fait un bruit épouvantable nuit et jour. C'est le grand courant équatorial qui passe entre la Trinidad et la Martinique, puis, longeant le Mexique, se resserre au détroit de Floride pour former le Gulf-Stream.

Au golfe de Paria, émerveillé de la beauté de la végétation, Christophe Colomb croit découvrir le Paradis terrestre, qu'il situe, d'après les lectures des Pères, en Orient, et que la carte de la Bibliothèque Nationale figure en effet au sud du Cathay : « Comme un mamelon de femme sur une pelote ronde, disait-il, le Paradis terrestre déverse dans le monde quatre grands fleuves », dont l'un était l'Orénoque.

Le Paria, qui correspond au Venezuela, produisait le fameux bois de teinture écarlate, qu'on appelait « le brésil », et une substance précieuse pour faire disparaître les lourdeurs de tête, que les Espagnols désignaient sous le nom de « blanc d'âme ». — « Au milieu d'arbres gigantesques, ajoutait Pierre Martyr, vit un animal extraordinaire qui rappelle le renard par son museau, le cercopithèque par sa queue, la chauve-souris par ses oreilles, l'homme par ses mains, le singe par ses pieds. Partout où il va, il emporte avec lui ses petits déjà nés dans un estomac extérieur, en forme de grande poche. » Cette espèce de marsupiaux n'était autre que la sarigue.

A l'ouest de la Trinidad, Christophe Colomb avait croisé une pirogue montée d'Indiens au teint clair et aux cheveux coupés, qui avaient bandé leurs arcs, en voyant danser sur le tillac les Espagnols au son du tambour, ce qui était au contraire une démonstration d'amitié. Sorti de « la Gueule des Dragons », Boca de Dragones, paré des « perles » de l'île Margarita, Christophe Colomb revenait joyeux à Hispaniola, où les Espagnols avaient conquis les bonnes grâces des Indiennes du cacique Behebio : la reine Anacoana s'était même portée en chaise à porteurs à leur rencontre, quand tout à coup, le 23 août 1500...

Du Paradis, Christophe Colomb tomba dans l'Enfer. Comment décrire autrement le traitement ignoble qu'il subit de la part du commandeur Francisco de Bobadilla. Expédié aux Antilles pour enquêter sur les actes de Christophe Colomb qu'incriminaient des mécontents, Bobadilla agit avec la dernière brutalité. Faisant enfoncer les portes de la forteresse de Santo-Domingo, il chargea un cuisinier de mettre aux fers l'amiral de la mer des Indes.

Christophe Colomb parvint toutefois à expédier par une voie



ARRESTATION DE CHRISTOPHE COLOMB PAR BOBADILLA. — TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV CL. LAROUSSE.

sûre aux rois catholiques une fière épître, où il rappelait que, grâce à lui, la pauvre Espagne était devenue un riche empire. Et il demandait comme capitaine à être jugé, non par des robins, mais par des chevaliers.

La reine Isabelle, honteuse de l'infamie de Bobadilla, reçut solennellement à l'Alhambra, le 17 décembre 1500, Christophe Colomb, dont on avait, dès son arrivée en Espagne, fait tomber les chaînes. Bobadilla fut destitué.

Entracte : Christophe Colomb songe à une croisade. — Découragé, Christophe Colomb s'est retiré, près de Grenade, au monastère de Zubia; et il reprend, pour brosser le tableau de ses découvertes, son métier de cartographe. Si nous n'avons pas la carte qu'il dressa après sa troisième campagne, nous en possédons une copie en turc. Elle est à Constantinople. Le copiste, Piri Réis, l'a datée de 1513. On y retrouve la légende, qui existait dans la carte de la Bibliothèque Nationale, sur la découverte des îles du Cap-Vert par Antonio de Noli, « Misr Natun, Génois ».

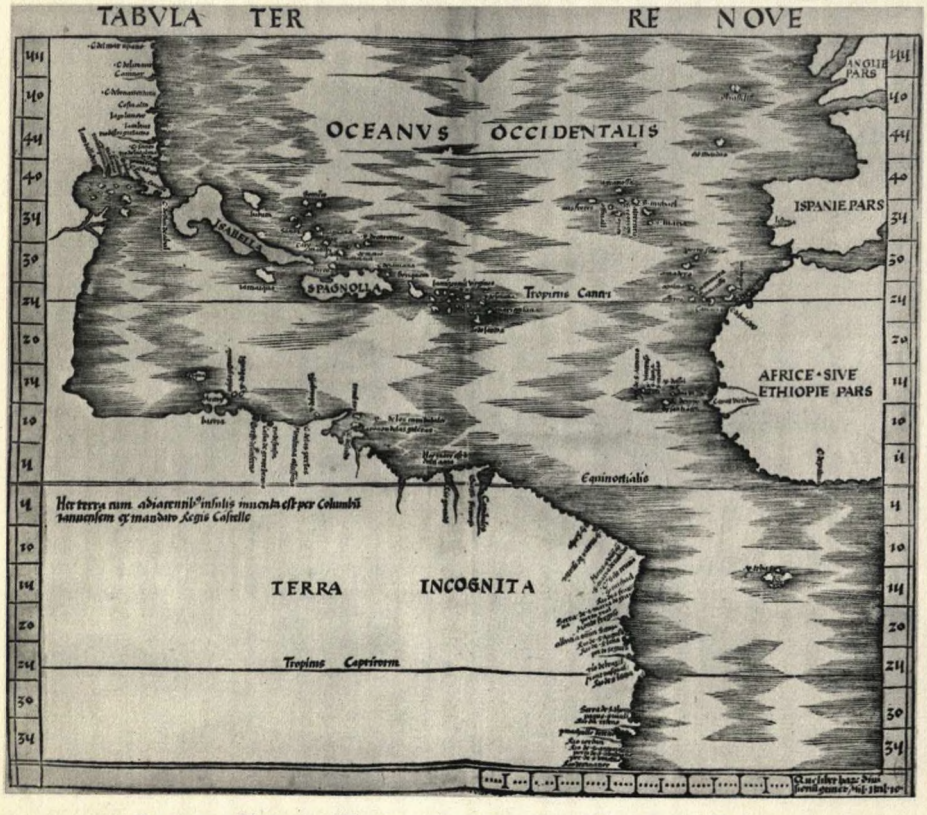
Christophe Colomb a maintenant un autre objectif. A ce moment-là, la chrétienté est sollicitée, en 1501, de barrer la route à l'islam; Louis XII arme division sur division, une division génoise entre autres, pour attaquer les Turcs au débouché des Dardanelles. Et Christophe Colomb de préconiser, dans le *Libro de las Profecias*, la conquête du Saint-Sépulcre. Pour la croisade, il faut des trésors. Il ira en quérir aux Indes. « L'or est une chose excellente : avec de l'or, on forme des trésors et, avec lui, celui qui le possède fait tout ce qu'il désire et fait arriver les âmes au Paradis. On assure qu'à la mort des seigneurs des terres dans le district de Veragua, on enterre avec leurs corps tout l'or qu'ils possèdent. On apporta à Salomon, d'une seule fois, 666 quintaux d'or, dont il fit 200 lances et 300 boucliers », écrivait Christophe Colomb dans la relation de son quatrième voyage, auquel nous arrivons.

Dernière expédition de Christophe Colomb (1502-1504). — Un doute s'était élevé dans l'esprit de Colomb. C'est que, devant l'Asie, il y avait quelque obstacle et qu'entre Cuba et le Paradis terrestre, un détroit devait conduire à la mer de l'Inde. Quatre caravelles furent mises à sa disposition pour le découvrir. Le 15 juin 1502, il touchait à Madinina, la Martinique. Échappant à un cyclone qui engloutit son bourreau Bobadilla, Colomb gouverna sur le Honduras ou le Yucatan, semble-t-il. « Des 150 personnes qui vinrent avec moi, écrivait-il, plusieurs étaient aptes à faire des pilotes et de bons marins; mais aucune ne put expliquer où j'allai et d'où je vins. » En vain évoquait-il les souvenirs de ses lectures de Ptolémée et de Marin de Tyr, qui, ici, restaient lettre morte. Une trombe, en décembre, faillit l'engloutir. Ceint du cordon de saint François, de son épée à la poignée en croix, il exorcisa la trombe en lisant à haute voix l'évangile de saint Jean.

Des Indiens, qui portaient au cou une large plaque d'or en forme de miroir, des Mayas sans doute, indigènes cultivés qui avaient des pirogues monoxyles grandes comme des galères espagnoles, couvertes d'un toit en branchages, le renseignèrent sur les riches mines d'or de Veragua. Mais la compagnie débarquée pour s'y rendre fut attaquée et, pour échapper à un massacre, prit la famille du cacique en otage. « J'arrivai, le 13 mai 1503, dans la province de Magog, qui touche à celle du Cathay, ajoute Colomb, imbu de la lecture de Marco Polo, et je partis de là pour l'île Hispaniola. » Mais la tourmente ne le lâcha point : « Dans le Cathay, il y a de grands magiciens très dangereux. Je vis sur une montagne un tombeau grand comme une maison sculptée, dans lequel on apercevait le cadavre découvert et retourné sur le ventre. On me parla d'autres ouvrages fort bien faits. » Ce n'était pas en Chine que se trouvait Colomb : c'était sur les côtes de quelque tribu civilisée comme les Mayas. Ses navires troués par les tarets l'obligèrent à chercher une relâche à la Jamaïque, où, un an plus tard, vinrent le quérir, le 28 juin 1504, deux caravelles d'Hispaniola.

Le 20 mai 1506, à Valladolid, Christophe Colomb rendait l'esprit en murmurant : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

A la recherche du Cathay. Cabot et Corte-Real (1497-1501). — Cependant Christophe Colomb, lors de son second voyage, ayant obligé ses marins à jurer devant notaire que l'île de Cuba confinait au Cathay, avait faussé l'esprit des explorateurs. Un Italien à la solde de l'Angleterre, Jean Cabot, lancé en 1497 à la recherche de l'île des Sept-Cités, que des marins de Bristol tâchaient depuis de longues années de découvrir, monta au nord jusqu'à des parages où la durée du jour n'avait pas de fin et où la mer charriait des montagnes de glace. Il cherchait un passage pour se rendre au pays du grand khan. Ce fut en vain. Après avoir planté, au Labrador, une grande croix flanquée des léopards britanniques et du lion de Saint-Marc — car il était Vénitien —, Cabot reconnut la côte poissonneuse de Terre-Neuve, où l'on pêchait en abondance des morues, soit au filet, soit avec des lignes lestées de pierres. Mais il ne rapporta, comme témoins de l'existence d'êtres humains, que des lacs à attraper des bêtes sauvages et des bois sculptés.



Carte du Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb.
Document ajouté à : Ptolémée, Geographiae opus. Argentine, 1513. — Cl. Larousse.

Sur les pas de Cabot, les Portugais avaient détaché un concurrent, avec deux caravelles. Gaspar Corte-Real longea pendant deux cents milles un continent sans fin, coupé de fleuves, où de grands cerfs venaient boire à l'ombre d'énormes pins, et peuplé de gens dont les huttes en bois étaient couvertes de peaux de monstres marins. Il ramena à Lisbonne, pour les présenter au roi Manuel en octobre 1501, une cinquantaine d'indigènes aux cheveux longs et aux yeux verts, qui avaient pour tout costume des peaux de loutre ou de fauves; une peau de cerf voilait leurs parties. « Ils ont apporté, écrivaient Cantino et Pasqualigo, un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriquée en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise. »

Ignorant peut-être le passage du Vénitien Cabot, les Portugais conclurent que ces Terres-Neuves confinaient à l'Asie, où avait jadis été Marco Polo, et que ces hochets venaient du continent asiatique. Avec leurs faces larges et bronzées, couturées de stigmates, ils avaient bien l'air d'Asiatiques, ces sept indigènes des Terres-Neuves rencontrés au large de l'Angleterre en 1509 et amenés à Rouen avec leur canot d'osier couvert d'écorce : « Ils sont couleur de suie, écrivait Henri Estienne; leurs lèvres sont épaisses; ils portent sur la face des lignes qui ressemblent à des veines bleues et qui courent sur leurs joues de l'oreille au milieu

du menton. Leurs cheveux sont noirs et rudes comme du crin de cheval. » Une coiffure multicolore, qu'on eût dit formée de sept oreilles, complétait la description de ces sauvages, qui se nourrissaient de chair crue. Épuisés, six de ces malheureux moururent dès leur arrivée en Normandie. Le dernier survivant fut présenté à Louis XII.

Le parrain de l'Amérique. Américc Vespuce. — C'est à Saint-Dié que fut baptisé, en 1507, le Nouveau Monde. Un cercle d'érudits, connu sous le nom de Gymnase Vosgien, rédigeait, cette année-là, un traité de géographie qu'il publia sous le nom de *Cosmographiae introductio*. Enthousiasmé par les récits du Florentin Alberico Vespucci ou Américc Vespuce sur ce *Mundus Novus*, le Gymnase Vosgien donna au continent inconnu le nom d'Amérique. C'est sous la forme de *Lettres à Laurent de Médicis* qu'Américc Vespuce avait rédigé la relation de ses quatre voyages.

Le premier fut entrepris, le 19 mai 1497, à l'instigation de Ferdinand le Catholique. Par 16° de latitude nord, à 1 000 lieues de l'Europe, des indigènes nus et épilés, larges de face comme les Tartares, rouges de peau comme les lions, se laissèrent tenter par des babioles, verroteries, clochettes et billes. Ils avaient dans le langage les mêmes inflexions que des Latins, dont la parole se forme par le palais, les lèvres et les dents. Dans de grandes cases capables de contenir 600 personnes, où ils avaient pour lits des filets de coton suspendus aux parois, ces Épicuriens, dépourvus de toute « maison d'oraison », vivaient de poisson, de cassave, d'iguanes... et de chair humaine.



Américc Vespuce aperçoit, pattes liées, des alligators qu'il prend pour des dragons. Th. de Bry, Americae pars x. Oppenheim, 1619. — Cl. Larousse.

Ailleurs, dans une « Petite Venise » de 44 cases sur pilotis, reliées par des ponts-levis, l'accueil fut tout autre. Sous l'attaque de pirogues monoxyles et de nageurs armés de lances, qu'excitaient de leurs cris de vieilles femmes, il fallut par prudence évacuer la lagune. A 80 lieues de là, par 23° de latitude, dans une région verdoyante et boisée, coupée de rivières, une peuplade détala, en voyant aborder les Espagnols. Elle laissait un repas tout cuit de viande et de poisson, en particulier « un certain animal, qui nous parut un serpent, écrivait Américc Vespuce : il était très laid et nous étonna par son air féroce. Et voilà que dans les baraques des naturels, nous trouvâmes beaucoup d'autres de ces serpents, les pattes liées et le museau serré par une corde comme on le fait aux dogues pour les empêcher de mordre ». Ces serpents, c'étaient des alligators dont une curieuse miniature, faite en 1564 en Amérique, montre la capture. L'émoi passé, les indigènes étaient revenus au bercail, où ils accueillirent les Espagnols avec des danses, des chants et des pleurs d'allégresse. « D'où venez-vous ? disaient-ils. — Du ciel. — Vous êtes les bienvenus. Des gens cruels viennent nous tuer ou nous prendre pour nous manger, » gémissaient-ils.

Ces gens cruels, c'étaient peut-être les anthropophages que les Espagnols rencontrèrent au nord-est, sept jours plus tard. Les sauvages de l'île Ity, peints et empanachés, reçurent à coups de flèches les marins, en se couvrant le corps avec des planchettes carrées. Mal leur en prit. Quatre « escadrilles » ou pelotons débarquèrent pour brûler leur village et emmenèrent assez de captifs pour qu'il en restât encore vivants 222, quand l'expédition fit retour à Cadix le 15 octobre 1498.

Elle avait côtoyé le Venezuela, le Honduras, les côtes du golfe du Mexique et, semble-t-il, les Bahamas ou les Bermudes.

Le second voyage commença le 16 mai 1499. A 500 lieues des îles du Cap-Vert, dans un pays inondé, où le jour avait une durée égale à celle de la nuit, on ne rencontra âme qui vive. Vespuce, qu'Alonzo de Hojeda avait pris comme pilote, gouverna au sud, puis au nord-ouest le long d'une côte qui était celle du Brésil. Il allait entrer dans une grande baie couverte par une île, quand une longue pirogue, creusée dans un tronc d'arbre et remplie d'indigènes, parut au large. Cernés à 2 lieues de terre, les sauvages se jetèrent à la nage et gagnèrent la côte. C'étaient des cannibales, des anthropophages : on l'apprit par quatre pauvres enfants, qu'ils venaient de châtrer pour les manger. Il n'en accueillirent pas moins bien les Espagnols, qui leur rendirent la pirogue et se régalèrent d'un jus de mirobolans pareil à la cervoise. Teint, vêtements, armes, navires des Blancs, tout émerveillait ces peuplades que la curiosité attirait en foule au rivage. A 15 lieues de terre, dans une île, une race bestiale mâchonnait une herbe, qu'elle assaisonnait d'une farine blanche comme du plâtre. En fait d'eau, il n'y avait là que de la rosée déposée sur des feuilles en oreilles d'âne. En mer, les indigènes s'abritaient, pour pêcher, sous une large feuille. L'île voisine était habitée par des géants ; une autre, par des pêcheurs de perles. Après escale à Hispaniola, l'Antilia où Christophe Colomb avait laissé garnison, Vespuce revint le 8 septembre 1500 à Cadix.

Le golfe de Para et l'île de Trinidad, les îles Margarita et Curaçao étaient les jalons de son itinéraire.

Le troisième voyage d'Américc Vespuce eut lieu sous pavillon portugais. Séduit par les avances du roi Manuel, il accompagnait une expédition de trois navires qui appareilla à Lisbonne le 10 mai 1501. D'un port d'Afrique situé dans la zone torride, il gagna le Nouveau Monde par 5° de latitude méridionale. Devant l'attitude méfiante des indigènes qui restaient hors de portée, deux hommes furent détachés vers eux. Ils ne revinrent pas. Leur triste sort se devina quand débarqua un troisième messager : assailli et assommé par un coup sur la nuque, il fut dépecé, rôti et dévoré à la vue des Portugais, qu'une nuée de flèches empêcha d'accoster. Après avoir reconnu, par 8° de latitude méridionale, un cap qui fut baptisé, de la fête du jour (28 août), Saint-Augustin, on gouverna encore pendant 600 lieues vers le sud, le long de côtes boisées, mais dépourvues de mines, où les peuplades étaient accueillantes. Des étoiles nouvelles, fort lumineuses, s'étaient levées ; l'hiver austral s'annonçait ; le 7 avril 1502, le soleil était dans la constellation du Bélier, la nuit durait 15 heures, quand on prit le parti de virer de bord vers le Portugal.

On avait exploré la côte de l'Amérique du Sud, du cap Saint-Roch à la Plata.

Le dernier voyage de Vespuce eut lieu en 1503, probablement avec Gonçalve Coelho, dont les six navires étaient tout d'abord armés pour Malacca. Soudain, le 10 août, au milieu de l'Océan, surgit une petite île de 2 lieues de long, en vue de laquelle la caravelle amirale sombra. C'était l'île Fernando-de-Noronha. Envoyé en reconnaissance, Vespuce y découvrit un bon port, au milieu de bois peuplés d'une quantité innombrable d'oiseaux, qui se laissaient prendre à la main, mais aussi de rats monstrueux et de lézards à deux queues. Le reste de la flotte ayant passé outre, Vespuce appareilla pour le Brésil et aborda à un port qui, découvert le 1er novembre, avait reçu le nom de baie de Tous-les-Saints, lors du précédent voyage, et qui est Bahia. C'était le lieu de ralliement fixé. Ne voyant point paraître ses conserves, Vespuce alla de l'avant pendant 260 lieues et, arrivé à un port naturel,



LES CARIJOS, TRIBU QUI HÉBERGEA, PROBABLEMENT, EN 1503, L'ÉQUIPAGE DE « L'ESPOIR » DE HONFLEUR. — SCHMIDEL, WARHAFFTIGE HISTORIEN EINER WONDERBAREN SCHIFFAHRT (1534-1554)... RIO DELLA PLATA. NORIBERGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.

y édifia une forteresse, où il laissa une garnison de 24 hommes avec six mois de vivres. L'endroit était par le 18e degré de latitude méridionale et à 37° de longitude du méridien de Lisbonne, où Vespuce était de retour le 18 juin 1504, avec une cargaison de bois de teinture du Brésil.

La forteresse, qu'il mit cinq mois à construire, aurait été dans le sud du Brésil, au cap Frio, qui est pourtant, non pas au 18e, mais au 23e degré de latitude méridionale.

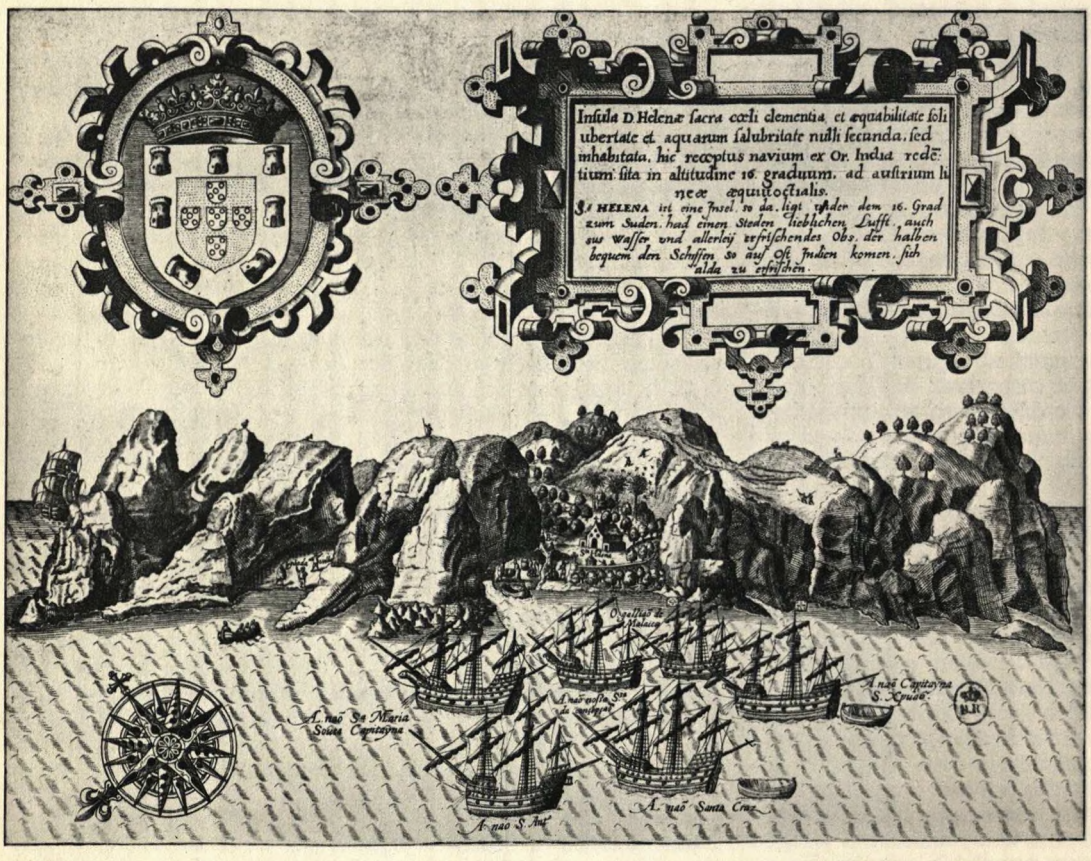
Mais déjà les Portugais avaient des concurrents, des Français.

Le voyage de l'« Espoir », de Honfleur au Brésil (1503-1505). — La confrérie des marins de Honfleur s'était procuré le manuscrit du « Livre des Merveilles » de Marco Polo, qui avait figuré autrefois dans la librairie de Charles V, au Louvre. Et la lecture de ce livre prodigieux l'avait incitée à se rendre compte *de visu* de la réalité de ses descriptions. L'*Espoir* de Honfleur appareilla, le 24 juin 1503, sous le commandement de Paulmier de Gonneville. Il avait pour maître d'équipage Jean Cousin, dont une tradition dieppoise, consignée deux siècles plus tard, voudrait faire le premier découvreur du Brésil, en 1488! Mais sans doute cette tradition se rapporte-t-elle au voyage de l'*Espoir*.

Car le navire honfleurais, déporté par l'ouragan de la route qu'il faisait vers les Indes orientales, fut jeté à l'ouest et aborda, le 5 janvier 1504, dans une « rivière quasiment comme l'Orne ». Dans des cabanes fermées au loquet comme les étables normandes, les indigènes, aux longs cheveux ballants sous des tortils d'herbes ou de plumes, étaient vêtus de manteaux courts en peaux ou en plumasseries, comme les bohémiens. Ils n'avaient pour armes que des épieux en bois ou des flèches aux pointes d'os. C'était une race hospitalière que celle des Carijos du rio San-Francisco do Sul, au sud du Brésil, avec laquelle on a cru pouvoir identifier les hôtes de nos Normands. Le jour de Pâques, elle assista à l'érection d'une croix, où étaient gravés les noms du pape, de Louis XII, de l'amiral de Graville et de tout l'équipage, avec un distique latin qui renfermait, sous forme de chronogramme, la date de l'érection. Émerveillé de nos miroirs, plus ébahi encore que le papier pût parler et le boulet voler, le roi Arosca voulut que son fils, Essoméricq, accompagnât les Blancs pour s'initier à leurs secrets.

Paulmier de Gonneville fit escale, le 10 octobre 1504, dans une autre région « des Indes occidentales, où, d'empuis aucunes années ençà, les Dieppois et les Malouinois et autres Normands et Bretons allaient quérir du bois à teindre, en rouge, cotons, guenons et perroquets ». Là, au nord du Brésil, les Indiens, nus, tatoués de noir et les lèvres trouées de pierres de jade, accueillirent à coups de flèches les hommes envoyés à l'aiguade. La déposition de l'équipage de l'*Espoir* qu'il avait été précédé, depuis plusieurs années, par des compatriotes, semble prouver que Pedralvarez Cabral ne fut pas le découvreur du Brésil. Quand les Portugais, au reste, y abordèrent, les indigènes leur firent comprendre que d'autres étrangers, habillés de même, étaient déjà venus chez eux, mais qu'ils avaient généralement la barbe rousse.

Ce fut le 24 avril 1500 que Pedralvarez Cabral, dérouté de son voyage aux Indes orientales, où il se rendait avec de riches cargaisons, jeta l'ancre au Porto-Seguro, par 16°30′ de latitude australe, ayant comme astronome João le physicien. Il baptisa du nom de Veracruz ou Santa-Cruz le continent en vue, qui était le Brésil. Et le 26, dans un îlot de l'anse vermeille, Coroa-Vermelha, fut érigée une croix en présence d'Indiens aux lèvres fourrées de chevilles de bois ou de pierres de jade, des Tupis.



L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE AVEC UNE ESCADRE PORTUGAISE EN RADE. — PH. PIGAFETTA, VERA DESCRIPTIO REGNI AFRICANI. FRANCOFURTI, 1598. — CL. LAROUSSE.

Sur la route du Brésil, Fernando de Noronha rencontrait une petite île ovale, qui reçut son nom et que décrivait, l'an d'après, le 1er janvier 1505, Paulmier de Gonneville, comme « un islet inhabité, couvert de bois verdoyants, d'où sortaient des milliasses d'oiseaux, gros en plumes ».

En 1506, c'est à un petit archipel de forme triangulaire, sis à mi-route du cap de Bonne-Espérance et du rio de la Plata et facile à repérer de loin par un pic très élevé, que Tristan d'Acunha donnait son propre nom.

Mais les Français revendiquaient la priorité de leur découverte. A Bahia, c'étaient des marins bretons de Saint-Pol-de-Léon qui, en 1528, s'en disaient les premiers occupants. Non loin de l'Iguarassu où s'étaient établis les Portugais, qui allaient fonder Pernambouc, des Lyonnais formaient, en 1530, une petite colonie dans l'île Saint-Alexis. Mais à peine la *Pèlerine*, armée à Marseille par le baron de Saint-Blancard et commandée par Dupéret, avait-elle re-



LE BRÉSIL EN 1519

Atlas exécuté, cette année-là, par Lopo Homem pour le roi de Portugal et possédé, plus tard, par Catherine de Médicis.
Bibliothèque Nationale. Géographie.

pris la route de la Méditerranée, qu'une escadre portugaise, commandée par Lope de Sousa, détruisait notre établissement.

L'île Sainte-Hélène. — Au milieu de l'Océan, les vaisseaux pouvaient s'offrir une relâche dans « le meilleur lopin de terre de toute la pomme du monde »: c'est ainsi que le pilote Jean Alphonse qualifie l'île Sainte-Hélène. Découverte en 1505 le jour de la fête de sainte Hélène, elle n'avait eu d'abord comme hôtes, en 1513, que des nègres et des déserteurs déportés par les Portugais. Mais à mesure qu'on s'enfonçait dans l'Océan, l'île Fortunée, où l'on plaçait la fontaine de Jouvence, reculait son décevant mirage. Et une estampe du XVIe siècle, qui figure Sainte-Hélène, exalte son ciel clément, sa température égale, son sol fertile, ses eaux salubres. L'île abondait en porcs et en chèvres, en poules d'Inde, perdrix et cailles, en oranges, limons et citrons : « Toutes richesses sans maîtres sont pour le passant », disaient les Hollandais, qui touchaient à Sainte-Hélène en revenant des Indes. Et ils pouvaient varier leurs menus avec ces poissons aux couleurs vives qu'a reproduits Melliss, dans l'ouvrage anglais *Santa Helena.*

« Le bureau de la Poste » de l'île de l'Ascension. — Par 7°56 de latitude méridionale et 16°45′ de longitude occidentale, une île dresse un pic altier en plein océan Atlantique. Le Galicien Juan de Nova l'aperçut en 1501 ; mais ce fut Alfonso d'Albuquerque qui la baptisa, deux ans plus tard, du nom d'île de l'Ascension. La teinte rougeâtre de son sol volcanique et son aridité exclurent, pendant trois siècles, toute tentative de colonisation. Mais elle servait d'amer au milieu de l'Océan, avec ses pitons, dont l'un culminait à 860 mètres, et ses cratères, d'où la lave s'était épandue dans toutes les directions. Son aspect stérile et triste n'avait rien d'engageant pour les navigateurs, qui y trouvaient bien peu de ressources. Pour vivre, Dampier, qui y fit naufrage en 1701, devait pourchasser dans les montagnes Vertes les hardes de cabris ou guetter les tortues de mer qui venaient de toutes les parties de l'Atlantique, semblait-il, pondre leurs œufs dans le sable du rivage. Et pourtant, cette île déserte était, pour les navires qui arrivaient des mers lointaines, une relâche très recherchée; voici pourquoi :

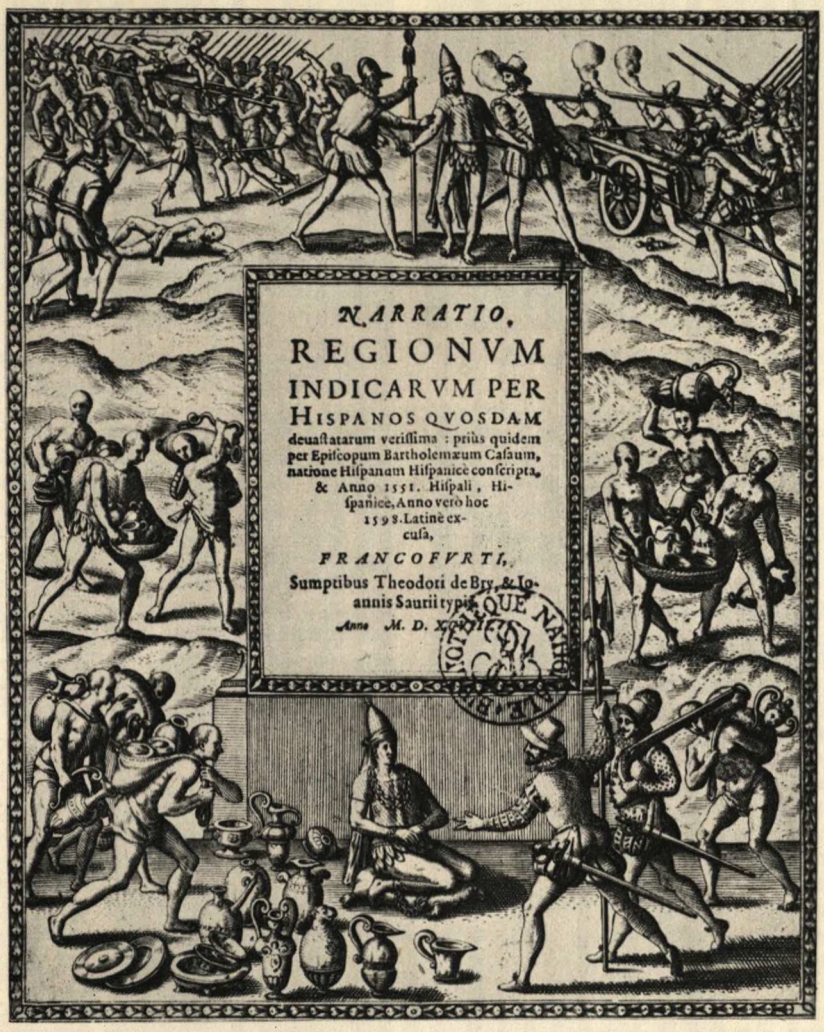
« Il y a, dans l'île de l'Ascension, un lieu qu'on appelle *le bureau de la Poste*, écrivait, en 1690, le voyageur anglais John Ovington. Tous ceux qui y abordent laissent une lettre dans laquelle ils marquent le temps où ils y sont venus et quand ils en sont partis. On met cette lettre dans une bouteille bouchée, que les nouveaux venus cassent pour l'en tirer; ils en mettent une nouvelle à la place, au pied d'une croix. »

Quand il s'agissait d'aviser en temps de guerre une conserve, on usait d'un cryptogramme ou d'une clef. Trois colonnes de chiffres — 314 l. 10 s. 10 d. par exemple — laissées par Challes, commissaire de l'*Écueil*, au bureau de la Poste de l'Ascension, se traduisaient ainsi pour les retardataires de l'escadre : Ouvrez, à la page 314, le *Dictionnaire nouveau français-latin* du Père Pajot et cherchez, à la 10e ligne, le 10e mot.

SOUS LE SIGNE DE L'OR
LES CONQUISTADORS

Barthélemy de Las Casas, dans un ouvrage célèbre où il stigmatisait les cruautés des Espagnols à l'égard des Indiens, montre bien le mobile auquel obéirent les conquistadors.

Toutes les expéditions qui se succédèrent, dans la première moitié du XVIe siècle, vers les rivages du Nouveau Monde eurent lieu sous le signe de l'or.



BARTHÉLEMY DE LAS CASAS STIGMATISE LES CRUAUTÉS COMMISES PAR LES CONQUISTADORS. — LAS CASAS, NARRATIO REGIONUM INDICARUM PER HISPANOS DEVASTATARUM. FRANCOFURTI, 1598. — CL. LAROUSSE.

Balboa : Découverte de la mer du Sud (1513). — Vasco Nuñez de Balboa, ayant fondé dans le Darien la ville de Santa-Maria de Antigoa, entra en relations avec le cacique Comogre, qui avait, à une trentaine de lieues de là, au pied des Andes, un grand palais aux plafonds lambrissés et aux planchers dessinés avec art, avec caves remplies de provisions et de tonneaux en poteries. Dans une chambre secrète étaient suspendus des squelettes aux masques d'or et de pierreries : « Mes ancêtres », dit le cacique. Comme il voyait peser des drachmes d'or ciselées qu'il avait données aux Espagnols, le fils aîné de Comogre asséna sur la balance un coup de poing qui dispersa tout le métal précieux : « Comment, dit-il, vous voulez réduire en lingots des colliers artistement ciselés ! Mais pour rassasier la soif d'or qui vous dévore, vous n'avez qu'à franchir cette chaîne de montagnes. Du haut de la crête, vous apercevrez un autre Océan, dont les rives produisent l'or en abondance. Le soleil se couchera six fois avant que vous contempliez cette autre mer. » Le 21 janvier 1513, partait, à destination de Ferdinand le Catholique, une longue lettre où Balboa annonçait que, de l'autre côté des montagnes, les rivières charriaient de l'or en telle abondance que les caciques l'entassaient, comme du maïs, dans des sacs.

Le 1er septembre 1513, il s'ébranlait, avec 190 Castillans, escortés de farouches levriers, d'abord en brigantin et canots, à travers rios et lagunes, puis à pied, à travers lianes et buissons épineux. « Retournez sur vos pas, lui intima le cacique Quarequa; sinon, vous serez tués jusqu'au dernier. » Le tonnerre des mousquets et les crocs des dogues eurent vite raison du bravache, qui resta sur le champ de bataille avec 600 des siens : des prisonniers furent livrés aux dogues comme entachés du vice de sodomie. Le 26 septembre, Balboa, parvenu au sommet d'une montagne, se jeta à genoux : les mains tournées vers le ciel, il saluait l'apparition de l'océan Austral.

Le *Te Deum* retentit, dès que l'eurent rejoint ses 64 compagnons, « les premiers chrétiens qui virent la mer du Sud » et dont un notaire a conservé les noms, tous « hidalgos, cavaliers et hommes de bien ». En signe de prise de possession du sol, un calvaire fut dressé sur un monticule de pierres, et les noms des souverains de Castille furent gravés sur les arbres voisins. Tous dévalent alors de la montagne vers les flots. Le cacique Chiapes tente vainement de leur barrer la route. Ses gens se jettent à terre, épouvantés, dès que « la poudre semble vomir des flammes », écrivait Pierre Martyr. Le 29 septembre, n'ayant plus à ses côtés



LES INDIENS APPORTENT À BALBOA DES VASES ET DES OBJETS EN OR.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. — CL. LAROUSSE.



BALBOA LIVRE AUX CROCS DES MOLOSSES LES INDIENS CONVAINCUS DE SODOMIE. — TH. DE BRY. AMERICAE PARS IV. — CL. LAROUSSE.

que 26 soldats, Balboa entrait dans l'eau de l'océan Pacifique, brandissant la bannière où étaient peints la Madone et l'Enfant Jésus, au-dessus des armes de Castille et Léon. Tirant son épée, il s'écria d'une voix forte : « Vivent les hauts et puissants monarques don Ferdinand et doña Juana, souverains de Castille, de Léon et d'Aragon, au nom desquels je prends aujourd'hui possession réelle, corporelle et actuelle de ces mers, terres, côtes, ports et îles du Sud, ainsi que des royaumes et provinces qui en dépendent, maintenant et tant que le monde durera, jusqu'au jour du jugement final de tous les hommes. » Dont le notaire Andrès de Valderrabano dressa procès-verbal. Balboa, ayant bu une gorgée de l'eau de l'Océan, grava avec son poignard des croix sur trois palétuviers en l'honneur de la Sainte-Trinité.

Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir, juchés à la cime d'arbres immenses, des Indiens qui le défiaient, hors de portée de l'arquebuse, et faisaient pleuvoir des projectiles sur ses soldats. Il fallut, en se couvrant contre les pierres, abattre l'arbre.

Dans l'archipel des Perles, que Gaspard Moralès fut chargé d'explorer, les Espagnols matèrent un cacique, qui les désarma eux-mêmes en leur offrant un panier rempli de 110 livres de perles, puis les rapatria à bord des culches de ses plongeurs. Recueillies dans les eaux profondes, les perles les plus grosses atteignaient la taille d'une noisette.

Arias : Découverte d'une « terre élyséenne » (1515). — Pour être moins retentissante que l'expédition de Balboa, celle de Pedro Arias, en 1515, n'en fut pas moins utile à l'Espagne. Elle mit en relief la beauté de deux ports au nord-est de l'Amérique centrale : Carthagène et Santa-Martha. Tout nus, les Indiens entraient comme des enragés dans la mer pour repousser les Espagnols qu'ils criblaient de flèches; mais la foudre des canons les épouvanta. Dans les maisons, ou boios, abandonnées par les fuyards, les Espagnols trouvèrent des nattes de diverses couleurs, des tapisseries de coton où étaient figurés, avec beaucoup d'art, des animaux, pumas, aigles, etc., et enfin des tapisseries tissées avec de l'or et ornées de pierreries. Des corbeilles adroitement fabriquées avec des feuilles d'arbres contenaient des cigales, des grillons, des sauterelles, des crabes, séchés et salés pour être vendus dans les carbets de l'intérieur, ainsi que des poissons pêchés au moyen de filets en cordes de coton.

Dans cette « terre élyséenne », exempte des rigueurs de l'hiver et des ardeurs de l'été, on fabriquait du pain avec des cassaves et du yucca préalablement débarrassé de son jus. Ages et patates, « plus suaves que les champignons », tenaient lieu de radis et de navets. Réduit en farine et broyé avec des pierres, le maïs donnait un pain plus grossier que celui de froment. Comme vaisselle, on trouva dans les cabanes indiennes : aiguières, coupes à anse, cruches et jarres, et aussi des amphores de diverses couleurs, destinées à garder l'eau fraîche. Des bouquets de plumes en forme de panaches et des manteaux de cérémonie, qui témoignaient de l'élégance de la tribu, se ressentaient du voisinage d'un peuple policé, dont la découverte était proche.



LES INDIENS, POSTÉS DANS LES ARBRES, FONT PLEUVOIR UNE GRÊLE DE PROJECTILES SUR LES ESPAGNOLS QUI LES ATTAQUENT.



MARCHÉ INDIEN À CARTHAGÈNE.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS V. FRANCOFURTI, 1595. — CL. LAROUSSE.

Entre Nombre de Dios sur l'Atlantique et Panama sur le Pacifique, la largeur de l'isthme n'était que de 70 lieues. Pedro Arias résolut d'unir les deux ports et de joindre ainsi les deux Océans par une route accessible à deux voitures de front. La besogne était rude : il fallait passer à travers des forêts vierges qui couvraient les parois des montagnes, chasser les fauves de leurs repaires et briser les rochers. Il y avait notamment à vaincre de grandes troupes de singes qui témoignaient leur mécontentement d'être dérangés dans leur asile inviolé : non contents de le manifester par des cris, ils accablaient les Espagnols de pierres lancées du haut des arbres.

Grijalva : Le Yucatan. — Une escadrille partie de Cuba avait rencontré au Yucatan un peuple singulièrement policé, où les hommes portaient des vêtements de coton multicolores, et les femmes, des voiles et des jupes tombant de la ceinture au talon. Avec ses temples magnifiques et ses rues régulières, une ville forte parut si belle aux explorateurs qu'ils lui donnèrent le nom de la capitale de l'Égypte, Le Caire.

A 5 lieues du Yucatan était l'île de Cozumel, où se dressait comme un phare une haute tour, visible à 70 lieues au large. La tour était un temple — un teocalli — qui n'avait pas moins de quatre-vingts marches. Elle contenait de nombreuses statues de marbre, ainsi que des ours en terre cuite. Le cacique, dont un requin — un tiburon — avait enlevé d'un coup de dents les doigts de pied, offrit un banquet aux Espagnols, qui baptisèrent son île du nom de Santa-Cruz, l'ayant découverte le 5 des nones de mai, fête de la Sainte-Croix.

De là, les Espagnols de Grijalva se rendirent à Campêche. Mais des milliers d'Indiens leur barrèrent la route, en plantant devant eux une torche enflammée : « Si vous ne vous hâtez de fuir avant qu'elle soit consumée, dirent-ils menaçants, vous périrez tous. » Plus loin, sur un fleuve qu'on nommera, en l'honneur du capitaine, le rio Grijalva, ils sont encore plus nombreux dans une centaine de canots. Mais sur la réponse des Espagnols que le seul but de l'expédition est d'obtenir de l'or par des échanges, les Indiens s'apaisent : et en retour de vêtements de soie, de lin et de laine, ils font de Grijalva un homme d'or; chaussures, cuirasses artistement travaillées, toutes les parties de l'armure sont en or. C'est du moins ce que contait au pape, dans les Décades de son *De Orbe novo*, Pierre Martyr d'Anghiera. Peut-être le portèrent-ils en litière, comme on le faisait encore au Yucatan il y a un siècle.

Les Espagnols venaient d'entrer en contact avec l'un des peuples les plus civilisés du Nouveau Monde, les Mayas. Rien de majestueux comme les ruines de Chichen-Itza, un des ensembles les plus stupéfiants de leur civilisation; au sommet d'une colline qui domine un océan de verdure, la pyramide du Castillo est flanquée d'un temple. D'autres édifices leur font cortège, qu'on a nommés la Maison du Scribe nocturne, la Maison des Nonnes, la Maison Rouge, le Tombeau du Grand Prêtre, le Temple des Tigres, le Temple des Guerriers. Des frises d'animaux, des bas-reliefs où défilent des guerriers toltèques peints en rouge, vert et jaune, des balustrades de pierre représentant des cobras emplumés, un autel supporté par des Atlantes accroupis, donnent une haute idée d'un peuple qui avait des traditions artistiques. Ses symboles magiques sont exposés dans un livre écrit peu après la conquête espagnole par un membre, semble-t-il, des familles royales déchues. Ce livre, en dialecte quiché, mais en caractères latins, le *Popol-Vuh*, qui a fait l'objet d'une étude d'un savant américaniste, l'abbé Brasseur de Bourbourg, donne une idée des rites indigènes.

Ces rites étaient sanguinaires. A Cozumel, dans « l'île des Hirondelles », — c'est le sens du mot maya — on voit encore l'autel élevé en 1519 par Cortès à la place de l'idole en terre cuite et creuse qui était censée répondre aux fidèles Mayas : derrière elle était une cachette pour les prêtres qui prêtaient à l'idole leur voix et lui offraient des sacrifices. Horribles sacrifices où la victime humaine était criblée de flèches pendant que tambours, flûtes d'os et de roseaux et trompes de coquillages faisaient entendre une musique infernale. La victime aussitôt écorchée, le prêtre maya se revêtait de la dépouille encore chaude pour danser devant l'idole.



SACRIFICES HUMAINS.
TH. DE BRY IDAEA CONSUETUDINUM GENTIS INDICAE. FRANCOFURTI, 1602. — CL. LAROUSSE.

Le descendant des rois de Mayapan, capitale des Mayas, Gaspar Antonio, décrivait en 1582 les supplices infligés aux criminels : le pal pour le viol, le poteau pour l'individu soupçonné d'adultère, les balafres du front et des joues pour les voleurs. A Campêche, raconte Torquemada, les coupables étaient exposés sur une estrade couverte de flèches ensanglantées, où des monstres sculptés semblaient prêts à leur déchirer le ventre. C'étaient, au reste, des artistes que les Mayas : les ruines du palais de Layil, aux élégantes colonnettes, témoignent d'un goût raffiné, autant que celles d'Uxmal et de Palenqué.



DIVINITÉ DES AZTÈQUES.
WALDECK ET BRASSEUR DE BOURBOURG, PALENQUÉ. PARIS, 1866.

Cortès : Conquête du Mexique (1519-1521). — En avril 1519, dans la baie de Campêche, un Indien dessinait sur du papier d'agave, pour l'envoyer à Montézuma, son maître, à Mexico, le spectacle merveilleux qu'il avait sous les yeux : des vaisseaux, des hommes blancs aux longues barbes, des armes tonnantes et des montures hennissantes. C'était la flotte de Fernand Cortès, onze légers bâtiments qui venaient d'aborder dans la baie de Campêche; sous la croix flamboyante de son pavillon de velours était brodée cette devise : « Amis, suivons la croix, et, si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe. » Au bruit des tambours qui appellent les Indiens par milliers au combat, répond le tonnerre des canons, et les jaques espagnoles matelassées de coton sont à l'épreuve des flèches. Vaincus, les Indiens brûlent de l'encens, en signe de soumission, devant les nouveaux venus qu'ils croient fils du ciel, et donnent à Cortès comme compagne une belle jeune fille, Marina, qui sera le génie tutélaire du conquistador. « Le grand dieu de la guerre a un casque doré semblable au vôtre », dit à un soldat espagnol le messager de Montézuma, qui, du gré de Cortès, emporte le casque pour le montrer à son maître et le rapporter rempli d'or.



MEXICO AU XVIe SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.

Ce n'était plus à de misérables tribus que les Espagnols se heurtaient, mais à un grand empire qui s'étendait de l'Atlantique au Pacifique et qui avait pour capitale Mexico. Et l'empire jouissait d'une civilisation raffinée.

Suivant une *Histoire de l'origine des Indiens*, écrite au XVIe siècle par l'un d'eux et connue, du nom de son possesseur, sous le titre de *Manuscrit Ramirez*, les autochtones auraient été les Chichimèques, « les chasseurs », qui gîtaient alors dans des grottes. Venus du Nord, les Nahuatls, « les gens à la parole claire », seraient arrivés dans l'Amérique centrale vers l'an 900, en diverses tribus : Tlascaltèques et Aztèques ou Mexicains.

Montézuma a fait égorger des victimes humaines pour arroser de sang le messager porteur de nouvelles qui le remplissent de terreur. Les merveilleuses maisons flottantes, pourvues de chambres, ont apporté des dieux cruels. Pour se les rendre favorables, Montézuma leur expédie des œuvres d'art où s'était surpassée l'habileté des fondeurs aztèques : soleil en or fin grand comme une roue de charrette, disque en argent figurant la lune, canards, singes, pumas et jaguars tout en or, et aussi colliers, panaches, éventails aux tons chatoyants comme des ailes de colibri. Une seule condition à l'octroi de ces munificences : les Visages pâles n'approcheront pas de la capitale. Imprudence sans nom ! L'appât ne fait que surexciter la convoitise des Espagnols. Leur réponse est : « A Mexico ! »

Laissant au port, à Villa-Rica, une petite garnison, Cortès forme une colonne de 400 hommes, 15 chevaux et 7 canons.

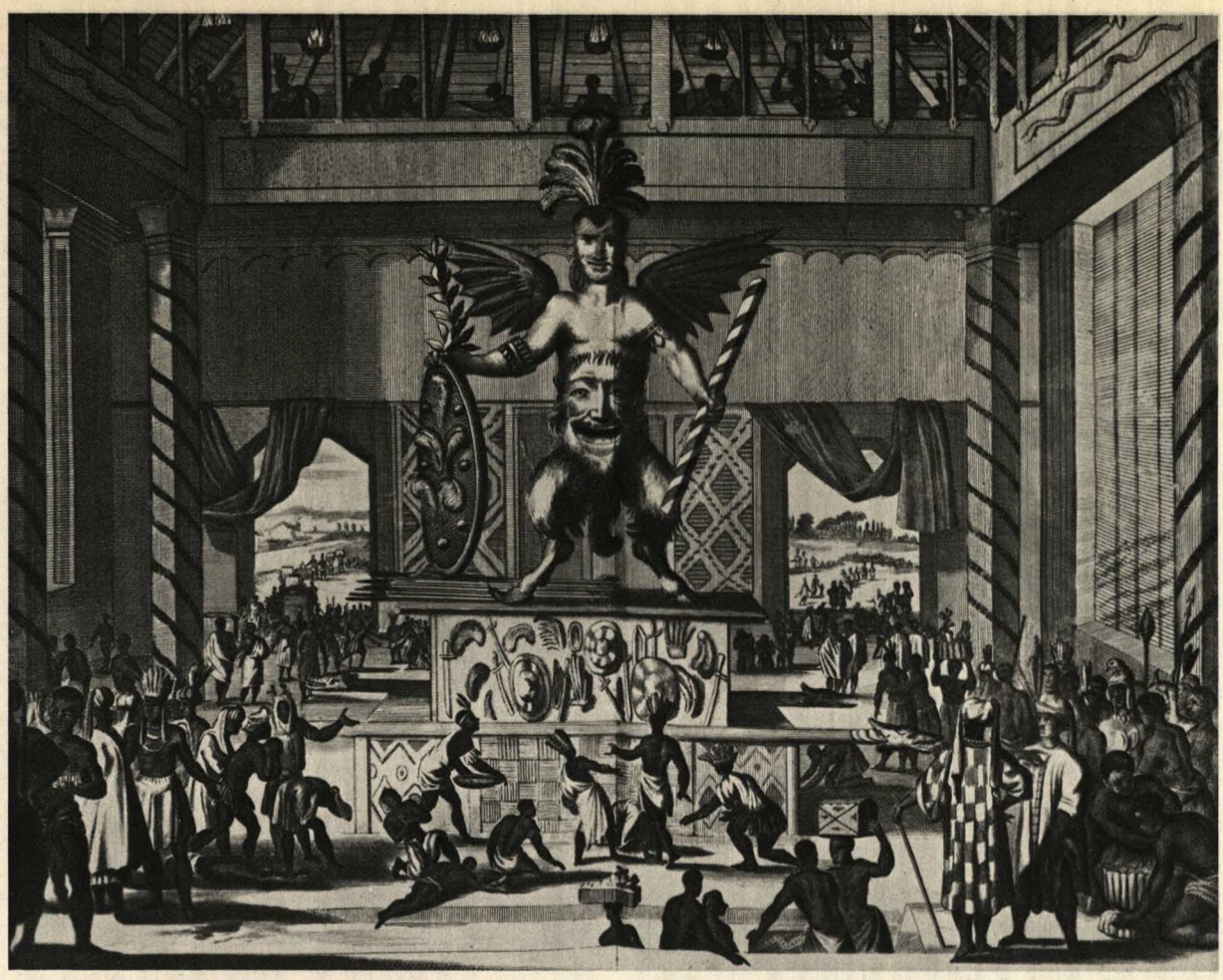
Il a brûlé ses vaisseaux, pour s'interdire toute idée de retraite. Sur sa route est la république de Tlascala, dont les troupes, sous le grand aigle éployé de leur étendard, sont conduites par des caciques aux cuirasses d'or ou d'argent, aux bottes de cuir, aux heaumes en forme de têtes d'animaux. Balayés par les boulets de l'artillerie espagnole, les Tlascaltèques s'inclinent devant la force et se transforment en alliés : « Nous ne sommes pas des vassaux de Montézuma », disent-ils en offrant au vainqueur des fleurs et des fruits. La colonne, grossie de milliers d'Indiens, marche sur Cholula, la ville sainte du dieu Quetzalcoatl, couronné de plumes, devant lequel on immole annuellement des milliers de victimes : sur une haute pyramide qui domine la cité aux cent tours, éclairée parfois par les éruptions du Popocatepetl, un brasier ne s'éteint jamais. Vingt mille Mexicains sont embusqués à Cholula, où les Espagnols, accueillis par des cris de joie, entreraient sans méfiance, si Marina ne les avait mis en garde. Le canon, les feux de salve des Espagnols, l'attaque à revers par leurs alliés tlascaltèques jonchèrent de cadavres les rues de Cholula. L'impression morale qui en résulta fut immense. Montézuma, terrorisé, désavoua le guet-apens. Du grand teocalli de Cholula, les Espagnols firent le sanctuaire de Nuestra-Señora de los Remedios.

La marche de Cortès sur Temistitan ou Mexico reprend. A deux journées de la capitale, un millier d'hommes en habits de fête le saluent en touchant de la main droite le sol, qu'ils baisent ensuite en signe de soumission. Derrière eux, sous un dais tissé de plumes et d'or, s'avance, les bras soutenus par deux hommes, « le Seigneur sage et bon », Moctehuzoma Xoyocotl, le Montézuma de l'histoire. Au cou de Cortès qui lui a offert un collier de marcassites de couleur, il passe deux colliers magnifiques, où les pierreries alternent avec des coquilles et des écrevisses d'or. A cheval, par une chaussée bordée de tours où agonisent des victimes humaines, Cortès entre, le 8 novembre, dans une véritable Venise. Bâtie sur pilotis dans les îlots d'un lac, accessible seulement par des digues et ceinte de remparts, Mexico a une grande place où chaque corps de métier a son quartier : marchands d'or, d'argent, de pierreries, de plumes, d'étoffes, de broderies, de cacao, de pelleteries et d'esclaves. A son hôte, Montézuma a affecté le palais de ses ancêtres, orné de tapisseries, où chaque Espagnol a son lit de nattes. Aux uns et aux autres, il fait cadeau de vêtements de coton brodés d'or et, en présence de sa cour, tient aux Espagnols ce langage : « Soyez les bienvenus. Un grand prince, monté sur une flotte, conduisit nos ancêtres en cette terre. Puis il est parti. C'est de lui que descend votre prince. Tout ce que nous possédons lui appartient. Reçois, dit-il à Cortès, l'obéissance de tous les royaumes qui me sont soumis. »

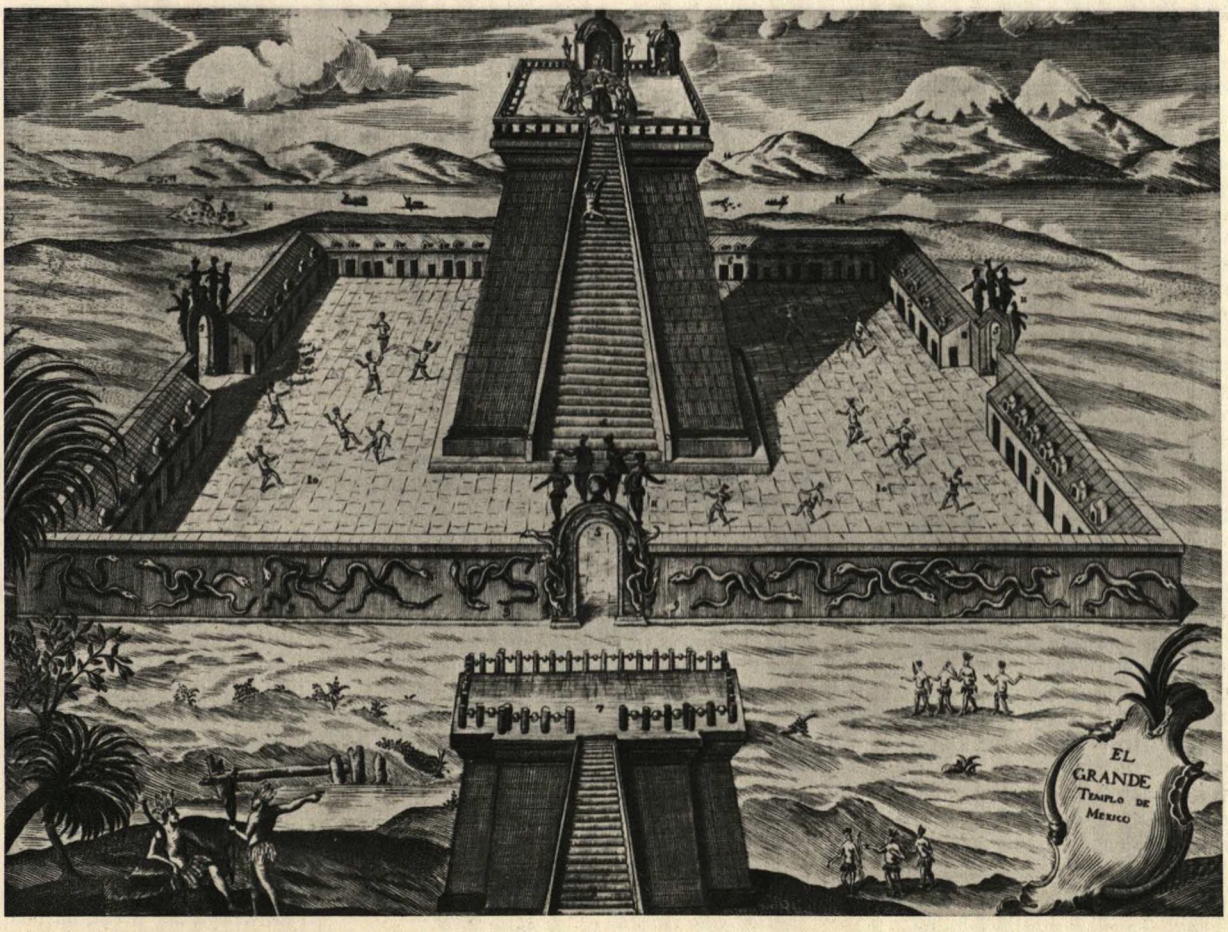
Du grand teocalli, où l'on montait par un escalier en spirale le long de cinq étages en retrait l'un sur l'autre, l'empereur fit admirer au conquistador le magnifique panorama de sa capitale : lac, canaux, aqueduc, ponts de bois, maisons à terrasses, tours des temples, campagnes en fleurs et jardins flottants, où foisonnent les paons et les chiens muets qu'on engraisse pour les manger. Un arbuste y produit un fruit qui sert de monnaie et dont la fève, broyée, donne dans l'eau « un breuvage digne des rois » : le cacao.

Le temple de Vitzilipuztli, où ils se trouvaient, était une merveille d'architecture, avec la chaîne de couleuvres qui courait sur ses murs, ses oratoires pour idoles, aux mosaïques noires, blanches et rouges, ses deux Indiens de pierre assis, « tenans des chandeliers avec des bouts de plumes jaunes et vertes », selon les termes d'un auteur du XVIe siècle, Acosta. Le temple renfermait une cour assez spacieuse pour permettre à dix mille personnes de se livrer à des danses rituelles, et un promenoir de grands arbres enguirlandés d'une longue chaîne de têtes de morts. C'étaient les têtes des victimes offertes en sacrifice à Vitzilipuztli, le dieu à « la main gauche à la plume reluisante », qui tenait, en effet, de la gauche, une rondache ornée de plumes blanches et de flèches, et, de l'autre, une onduleuse couleuvre.

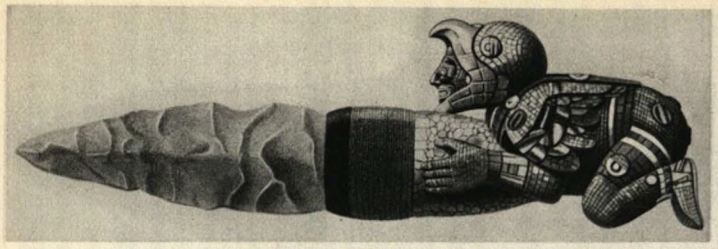
Et Cortès assista avec horreur au sacrifice offert à Vitzilipuztli et à son compagnon Tlalot, qui avaient leurs statues obèses dans des chapelles artistiquement ciselées au sommet de l'escalier de



Intérieur du temple de Vitzilipuztli, idole des Mexicains. — Dapper, America. Amsterdam, 1672. — Cl. Larousse.



Le grand teocalli de Mexico. — Don F. A. Lorenzana, arzobispo de Mexico, Historia de Nueva España. Mexico, 1770. — Cl. Larousse.



COUTEAU D'OBSIDIENNE QUI SERVAIT POUR LES SACRIFICES HUMAINS.
WALDECK ET BRASSEUR DE BOURBOURG, PALENQUÉ. PARIS, 1866. — CL. LAROUSSE.

cent vingt marches du teocalli. Devant la statue de « l'âme du monde », des prêtres sinistres aux cheveux poissés de sang renversèrent sur une pierre de jade des victimes humaines, et, leur fendant la poitrine avec un couteau d'obsidienne, ils leur arrachaient le cœur pour l'offrir au soleil. Des jeunes filles, vouées au temple, dansaient, une tiare de maïs sur la tête, les joues colorées d'incarnat.

Dans le lointain pointait l'autre « cathédrale » de la religion aztèque, le teocalli de Tezcalipuca, « le dieu de la pénitence et des châtiments », dont la statue noire, ornée de pendants d'oreilles et d'une turquoise enchâssée dans la lèvre, se dressait au sommet de quatre-vingts marches, près d'une chapelle tapissée de courtines, où, seuls, les prêtres sacrificateurs avaient accès.

Le dieu de la pénitence! Montézuma allait connaître l'amertume de devenir son féal; lui, le grand empereur que ses sujets les plus puissants n'abordaient que pieds nus et ne quittaient qu'à reculons, lui que servaient à table 380 jeunes gens de grandes familles, pieds nus; lui qui changeait quatre fois par jour de vêtements qu'il ne portait qu'une fois, pleure de désespoir, car, de vassal d'un empereur lointain, il devient le prisonnier d'un conquistador exigeant, qui le prend comme otage. Adieu ces palais où Montézuma échappait aux chaleurs de l'été : palais de monstres, de nains, de boiteux, etc.; volière d'oiseaux de proie, qui avaient chacun leur perchoir, sous un immense filet, et qui avaient à leur service des chirurgiens, des économes et des intendants; ménagerie de lions, de pumas, de loups et de renards. Pour comble d'infortune, il voit, terrifié, briser ses idoles, les dieux sanguinaires de son peuple.

Mais tandis que Cortès fait prospecter la côte depuis Panuco jusqu'à Tabasco pour y trouver un bon port, une flotte espagnole arrive en avril 1520 à San-Juan-d'Ulloa avec ordre du Conseil des Indes de l'arrêter comme rebelle. Les prêtres aztèques, dont le grand teocalli a été livré aux religieux espagnols, soufflent à Mexico la révolte. Cortès fait face à tous. Par une marche rapide, il surprend son adversaire, Narvaez, qui commande la flotte espagnole; il le fait prisonnier et enrôle les troupes adverses. Puis il marche sur Mexico à la tête de 100 000 Indiens. Là il est attendu par un homme énergique, Guatimozin. Il faut attaquer la ville par terre et par eau. Vision d'horreur! Les Espagnols tombent-ils prisonniers? Les assiégés leur coulent de l'or fondu dans la bouche ou leur arrachent le cœur pour le brûler devant la statue du dieu de la guerre. Le siège durera soixante-quinze jours. Rue par rue, maison par maison, les Espagnols cheminent jusqu'au grand teocalli. Quand ils y entrent, Mexico n'est plus qu'un amas de ruines. « Tue-moi! », dit Guatimozin au vainqueur. C'était le 13 août 1521.

A l'empereur Charles-Quint, Cortès envoya les richesses du palais impérial : masques en mosaïque de pierres fines avec des oreilles d'or et un râtelier d'ivoire, éventails de plumes montés en or, manteaux d'apparat, vaisselle d'or et d'argent où étaient gravées des figures d'animaux, coulevrines en argent, vêtements en plumes de toute beauté et sarbacanes ornées de peintures de fleurs ou d'animaux, avec lesquelles on donnait la chasse aux oiseaux.

Les Espagnols constatèrent avec surprise que les Mexicains avaient l'usage de l'écriture. « Avec les feuilles de figuier, écrivait Pierre Martyr d'Anghiera dans une lettre au pape, les indigènes fabriquent de petits livres que les intendants des grandes maisons portent avec eux, quand ils vont au marché. Avec une pointe de métal, ils inscrivent leurs acquisitions, puis les font disparaître quand ils les ont reportées sur leurs registres... Les caractères diffèrent absolument des nôtres. Ce sont des dés, des hameçons, des nœuds, des limes, des étoiles, des représentations d'hommes et d'animaux, surtout de rois et de grands seigneurs. Aussi est-il permis de conjecturer qu'ils renferment les faits et gestes de chaque roi. On suppose que les indigènes conservent dans ces livres leurs lois, les rites des sacrifices et des cérémonies, quelques observations astronomiques et des préceptes d'agriculture. Ils commencent l'année au coucher héliaque des Pléiades et la ferment aux mois lunaires. Ils partagent l'année en 20 mois et donnent à chaque mois une durée de 20 jours. »



LES INDIENS COULENT DE L'OR FONDU DANS LA BOUCHE DES ESPAGNOLS.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS IV. FRANCOFURTI, 1594. — CL. LAROUSSE.

Parmi les manuscrits du palais de Montézuma était le livre de comptes des populations qui lui devaient un tribut. Le tribut se payait en nature, vêtements en plumes, costumes militaires, mantes de femmes, armes, fruits, cacao, etc. Chaque ville était figurée par une image symbolique, qui était comme son blason.

Un jésuite, quand la conquête fut un fait accompli, réunit des gens âgés de Tescuco, Tulla et Mexico, pour éclaircir les mystères de leur écriture. Ils lui montrèrent, dit le père Acosta dans son *Histoire naturelle et morale des Indes*, leur bibliothèque d'histoires et de calendriers hiéroglyphiques; images ou rébus, les icones avaient un langage. Pour indiquer, par exemple, le temps où s'était passé un événement, ils avaient peint des roues, qui contenaient chacune un siècle de 52 ans; à chaque année de la roue était peint le fait mémorable advenu : ainsi, un homme portant chapeau et vêtu d'une jupe rouge marquait l'arrivée des Espagnols, sous le signe du roseau qui correspondait à l'an 1519. Mais l'écriture était loin de pouvoir reproduire tous leurs concepts, qui se transmettaient, comme chez les Gaulois, par une tradition orale savamment entretenue.

Les Espagnols furent émerveillés de la façon dont les Mexicains s'adaptèrent à la civilisation européenne. L'oraison dominicale, la confession étaient une succession de tableaux. Rien de plus saisissant qu'un Indien à genoux auprès d'un religieux, invoquant la Trinité — trois visages couronnés —; la Vierge —



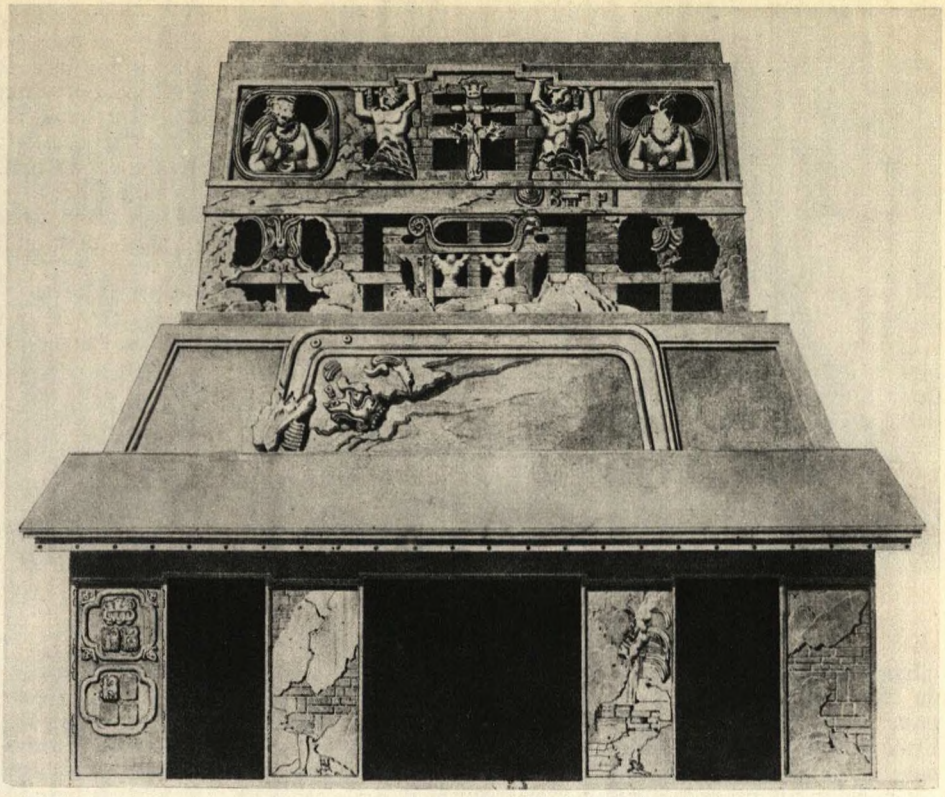
MASQUE MEXICAIN EN MOSAÏQUE, SEMBLABLE À CEUX QU'ENVOYA CORTÈS À CHARLES-QUINT.
PALENQUÉ. PARIS, 1866. — CL. LAROUSSE.

un visage de femme et un enfant à mi-corps —; saint Pierre et saint Paul — deux têtes avec une clef et une épée. Les vaincus, au reste, se familiarisèrent si bien et si vite avec la langue de leurs maîtres que c'est en espagnol qu'Ixtlixochitl, après Las Casas, flétrissait les *Horribles crueltades de los conquistadores de Mexico*, et que Tezozomoc, fils de Cuitlahuatzin, dernier empereur du Mexique, composa, vers 1598, une *Cronica mexicana*.

D'autres Indiens conservèrent leur écriture imagée. A Mexico se trouve une relation de la conquête espagnole jusqu'à la mort de Guatimozin : elle est d'un Tlascaltèque. Une histoire de la nation mexicaine, depuis le départ d'Aztlan jusqu'à la conquête espagnole, figure dans la collection Aubin à la Bibliothèque Nationale. De nombreux manuscrits aztèques, tlascaltèques et mayas sont, au reste, disséminés dans les bibliothèques de l'Europe : à la Propagande, à Rome, un calendrier aztèque, avec indications rituelles et pronostics généthliaques pour l'horoscope des nouveau-nés; à Liverpool, un catalogue, sur peau de cerf, des divinités; à Florence, un recueil des iconophones envoyés par Cortès à Charles-Quint.

Mais, au Mexique, que subsiste-t-il, comme monuments, pour évoquer l'ère des conquistadors? Au sommet d'une haute colline, aux cinq terrasses successives qui en font une pyramide tronquée, près de Cuernavaca, se dresse la forteresse aztèque de Xochicalco, « le Château des Fleurs », en blocs de porphyre basaltique ornés d'hiéroglyphes et de figures en relief, hommes assis ou animaux à têtes de sauriens, d'un surprenant effet, qui pourraient rivaliser avec les bas-reliefs de l'Ancien Monde.

... En 1750, aux yeux éblouis du voyageur Charnay, une ville morte apparut dans la splendeur de monuments restés debout. Palenqué ou Nachan, dans l'État mexicain de Chiapas, était une des ruines les plus grandioses de toute l'Amérique. Des terrasses supportaient des temples et des palais. Une tour du guet, où un homme aurait pu tenir seul tête à une centaine de guerriers, était balayée par les brises, dont le souffle bruyant donnait aux Indiens la sensation terrifiante qu'elle était hantée. La façade du temple du Soleil, par contre, resplendissait aux rayons de l'aube. Sur les murs d'un palais qui se dressait au haut d'une pyramide tronquée, se déroulaient, sur des stucs de bas-reliefs, des figures et des scènes de tous genres, accompagnées de signes hiéroglyphiques qui leur servaient de légendes. Dans les alentours gisaient des statues. Et l'on voyait aussi de ces masques humains, comme Fernand Cortès en envoya à Charles-Quint.



TEMPLE DU SOLEIL À PALENQUÉ. — WALDECK ET BRASSEUR DE BOURBOURG. PALENQUÉ. PARIS, 1866. — CL. LAROUSSE.





BAS-RELIEF DU PALAIS DE PALENQUÉ. — PALENQUÉ. PARIS, 1866. — CL. LAROUSSE.

Gonzalez : Exploration du Nicaragua (1524). — En cherchant à travers l'Amérique centrale un détroit qui fît communiquer l'Atlantique avec le Pacifique, Gil Gonzalez entra en relations avec divers caciques, près desquels il agit en apôtre. C'était en 1524. L'un d'eux, Nicoiano, lui remit, en témoignage de sa conversion, six statues d'or d'idoles qui lui venaient de ses ancêtres. A un autre converti, au contraire, ce fut Gonzalez qui offrit en cadeau un pourpoint de soie, une chemise de lin et un chapeau rouge. Ce cacique, nommé, du nom de son pays, Nicaragua, était curieux. Il engagea avec son hôte un dialogue que nous a conservé Pierre Martyr d'Anghiera :

« Que pense-t-on, dans votre royaume, du cataclysme qui a englouti, d'après la vieille tradition de nos ancêtres, toute la terre avec les hommes et les animaux? — La même chose que vous, répondit Gonzalez. — Y aura-t-il un nouveau cataclysme? — Nullement; mais il arrivera que des feux lancés du ciel réduiront l'univers en cendres. — Est-ce que cette race



ENTRETIEN ENTRE INDIENS ET EUROPÉEN EN HAMAC.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS V. — CL. LAROUSSE.



RÉVÉRENCES INDIENNES AU NICARAGUA. — TH. DE BRY, AMERICAE PARS V. — CL. LAROUSSE.

d'hommes dont on ne saurait trop admirer la sagacité descend du ciel? demanda effaré le cacique, en se tournant vers l'interprète. — Oui, répondit l'interprète, en parlant des Espagnols. — Est-il permis, sans encourir de reproche, de boire, de manger, d'aimer, de jouer, de danser, de chanter, de s'exercer aux armes? »

Gonzalez, transformé en père de l'Église, fit au cacique un cours de morale; et érigeant une croix sur un tumulus, il alla processionnellement adorer le Christ, genou en terre, ainsi que le fit son hôte. Une autre croix fut dressée dans un temple où les familles nobles enterraient leurs dieux protecteurs et où la tribu avait son arsenal de guerre : arcs, cuirasses et casques dorés, épées de bois.

Gonzalez s'était élevé vigoureusement contre les sacrifices humains. Le sacrificateur, en chantant, faisait trois fois le tour de la victime étendue sur la pierre, avant de lui plonger le couteau dans la poitrine et de la couper en morceaux. Au cacique étaient réservés les pieds et les mains, aux prêtres le cœur, aux nobles les cuisses, au peuple le reste du corps. La tête était suspendue, comme un trophée, aux branches de l'arbre qui portait le nom de la contrée ennemie d'où était la victime. S'agissait-il de conjurer un fléau : sécheresse ou inondation? Des vieillards sortaient du temple en brandissant, au bout d'une lance, l'image d'un dieu semblable aux divinités infernales. Le front ceint d'un bandeau, les prêtres prenaient la tête d'une procession : de leurs épaules pendaient jusqu'aux mollets des courroies dentelées supportant, dans des étuis, des rasoirs en obsidienne et des sachets de poudre d'herbes. Puis à l'endroit désigné, la foule jonchait le sol d'herbes odorantes et, autour de l'idole, les jeunes gens exécutaient une danse sacrée, en lançant des javelots et en secouant leurs boucliers.



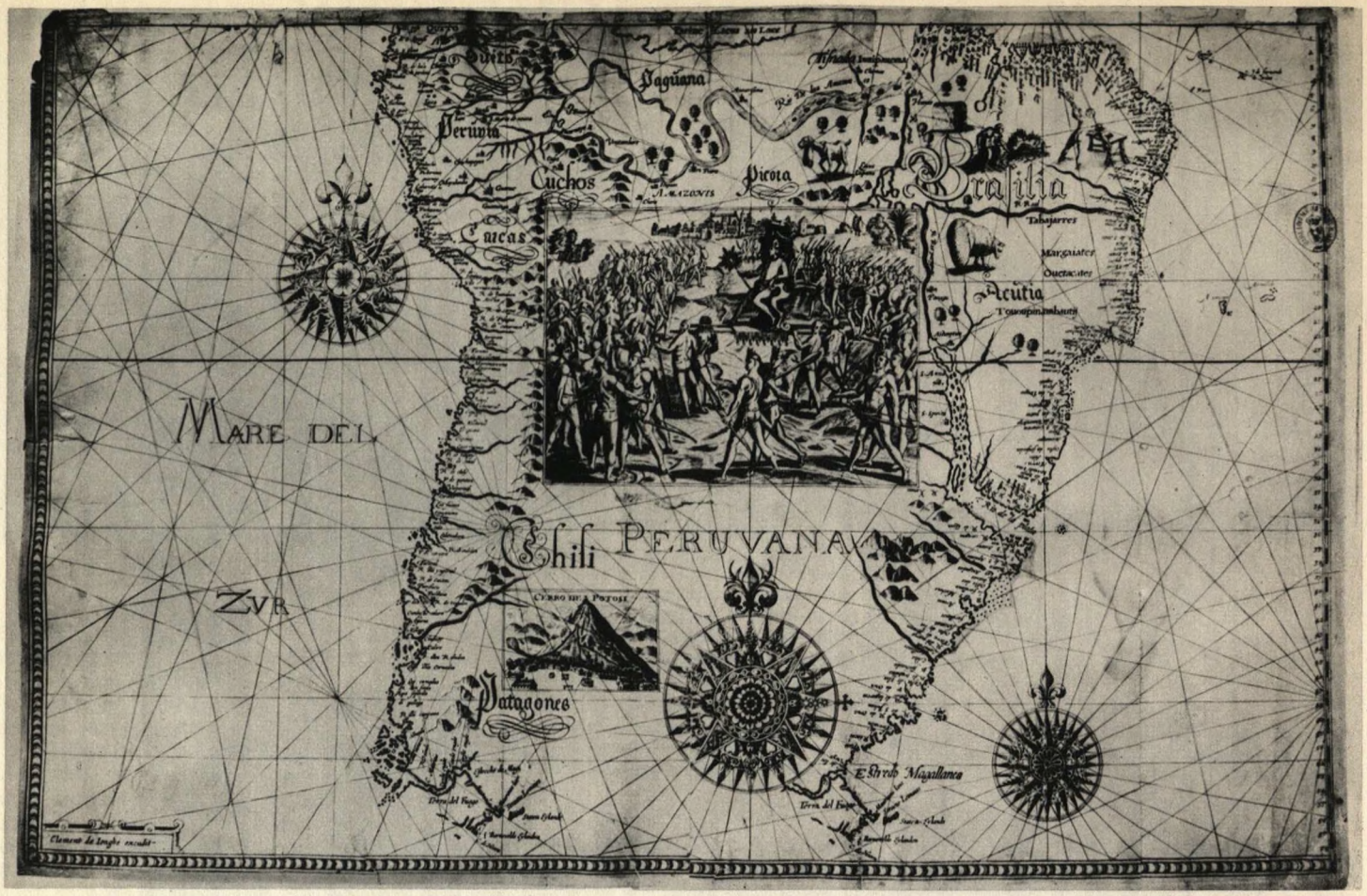
CÉRÉMONIES OBSERVÉES PAR LES INCAS POUR ARMER LES PRINCES DU SANG.
GARCILASSO DE LA VEGA, HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PÉROU. AMSTERDAM, 1737. — CL. LAROUSSE.

Pizarre : Conquête du Pérou (1532-1535). — Dans son palais de Cuzco, « nombril de l'empire » inca, l'empereur Huayna-Capac goûtait le charme de la vallée splendide qu'abritait au nord un contrefort de la Cordillère et où erraient en liberté guanacos et vigognes. Des galeries souterraines reliaient le palais à la ville et à une forteresse aux trois tours qu'occupait une garnison. Et l'empereur allait rendre grâce de sa félicité au Soleil dans le grand temple où l'astre du jour était figuré avec bouche, nez et deux yeux en un disque d'or massif; il s'apprêtait à offrir au dieu le pain sacré préparé par des vierges cloîtrées, et les entrailles d'un lama qui révéleraient aux devins les secrets de l'avenir, quand un courrier arriva haletant et dit, le front dans la poussière : « Le gouverneur des Caranquis fait savoir qu'au delà du pays des Chibchas sont apparus des hommes pâles au menton couvert de poils. Ils sont descendus de maisons flottantes pour monter sur de grands lamas : ils crachent du feu par de longues sarbacanes. »

C'étaient François Pizarre et ses compagnons, ses cavaliers et ses arquebusiers. Le 10 mars 1526, dans l'église de Panama, il avait fait serment avec deux associés de conquérir le pays situé au-delà de la rivière Birou : le Pérou, et ils avaient communié des fractions de la même hostie. La porte de l'Eldorado, qui, au Pérou, s'est ouverte devant eux s'appelle Tumbez. A Cuzco, Huayna-Capac, à qui la nouvelle stupéfiante a porté malheur, agonise. C'est à son second fils, Atahualpa ou Atabalipa, que revient le périlleux honneur de lui succéder : ainsi le porte le testament de l'empereur, inscrit en caractères cabalistiques sur un bâton. Car il est de tradition que le sceptre des Incas passe de père en fils, alors que souvent le fils soit le produit d'un inceste, du mariage du frère et de la sœur. Il a été élevé par les « hommes sages », les Amautas, qui lui ont appris l'art militaire et la religion, de telle sorte qu'à seize ans, l'enfant royal soit en état de recevoir une sorte de chevalerie : couronné de fleurs, on lui placera aux oreilles, distendues par le poids, de lourds pendentifs. Pendant que le corps de Huayna-Capac s'achemine vers le grand temple du Soleil à Cuzco, où il sera assis sur une chaise d'or, les mains croisées, aux côtés de ses ancêtres, Pizarre a dû aller chercher du renfort à Panama; il a 110 fantassins et 62 cavaliers, avec Hernando de Soto comme lieutenant, quand il quitte, le 16 mai 1532, Tumbez pour s'enfoncer dans le royaume



L'Inca Atahualpa et les mines du Pérou. — Th. de Bry, Americae pars vi. 1596. — Cl. Larousse.



CARTE DE L'AMÉRIQUE DU SUD PAR CLEMENS DE JONGHE, QUI A FIGURÉ, AU CENTRE, LE CORTÈGE D'ATAHUALPA, PORTÉ EN LITIÈRE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.

du Pérou. Il fonde dans la vallée de la Chira la petite cité de San-Miguel, qui lui servira de base d'opérations. C'est que, en cours de route, se dressent des forteresses en blocs gigantesques, comme Huancabamba, où attendent des éclaireurs d'Atahualpa, puis de redoutables obstacles naturels, comme le sont les contreforts de la Cordillère des Andes.

A Cajamarca, Atahualpa défie une poignée d'Espagnols avec des milliers de guerriers, lances fichées en terre. Mais il a l'imprudence d'aller vers les visages pâles avec une faible escorte, dans une litière surmontée d'un trône en or massif, en avant de laquelle un Inca porte, comme un sceptre, la pique de commandement, recouverte de plumes multicolores. Devant Atahualpa, se dresse, crucifix en main, le père Valverde, qui lui tend une Bible, en l'invitant à jurer sur elle sa soumission à l'autorité du pape. « Je ne veux être vassal que des dieux », dit brusquement Atahualpa, en jetant la Bible à terre. — « Qu'attendez-vous pour venger l'insulte faite à Jésus-Christ? », s'écrie Valverde en se précipitant vers Pizarre. « Santiago! », hurlent les Espagnols; leurs centaures chargent; le canon tonne; Atahualpa est prisonnier.



ATAHUALPA ACHÈTE PAR DES PRÉSENTS SA LIBERTÉ. TH. DE BRY, AMERICAE PARS VI. 1596. — CL. LAROUSSE.

Prisonnier singulièrement facile qui, en quelques semaines, apprend l'espagnol, conjugué avec les jeux de dés, de tarots et d'échecs. Pour se libérer, Atahualpa promet de remplir d'or jusqu'à la hauteur de sa main la pièce où il se trouve, et d'argent une pièce plus petite. Parmi les présents qu'il offre à Pizarre est une statue de berger, avec des moutons en or; des pailles d'or massif sont surmontées d'épis qui font illusion. Et la rançon comprend des trônes, des statuettes, des vases et des plats ciselés que les vainqueurs transformeront, les barbares!, en lingots.

Mais des témoins indiens, qu'affolent les tortures, parlent de soulèvements qui se préparent sourdement sur l'ordre de l'Inca. Les Espagnols réclament la mort d'Atahualpa. Le 29 août, le malheureux monarque, enchaîné, est conduit au supplice, étranglé, puis brûlé, en présence des Indiens prosternés.

Le 15 novembre 1533, Pizarre est à Cuzco, aux grands édifices de pierres noires que baignent deux torrents. Dans « la place des réjouissances », les vainqueurs se partagent les dépouilles des vaincus, et jusqu'aux parures des momies, qu'on sortait, à certaines dates, du temple du Soleil pour des processions solennelles. Le père Valverde, qui deviendra l'évêque de Cuzco, fait fondre en lingots les statues d'or du temple du Soleil, qui était une sorte de Panthéon. La statue du Soleil, le Pinchao, était un bijou d'or, orné de pierreries, qui étincelait aux lueurs de l'aube. Des alcades et regidors sont chargés d'administrer la ville, où le temple devient un couvent de dominicains.

Il est une autre capitale, Quito, vers laquelle s'acheminent deux colonnes avec Benalcazar et avec le gouverneur du Guatemala, Pedro de Alvarado. Alvarado a pris la route la plus longue, à travers la forêt peuplée de sauriens, de serpents, d'araignées mygales qui tuent et de lagartijas à tête de lézard, mais abondante aussi en



CUZCO, CAPITALE DE L'EMPIRE DES INCAS, AU XVIe SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.



AMPHITHÉÂTRE DES MINAS PAMPAS, AU NORD-OUEST DE CUZCO, DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES. PHOTO PRISE EN AVION PAR LE LIEUTENANT G. K. JOHNSON. — CL. WIDE WORLD.

beurre d'aguacate au goût de noisette et en fruit crémeux de chirimoya. Quand, en 1534, sa troupe parvint à Quito, la cité sainte des Caras, avec Garcilasso de la Vega, père du chroniqueur inca, Benalcazar était déjà campé près de la ville.

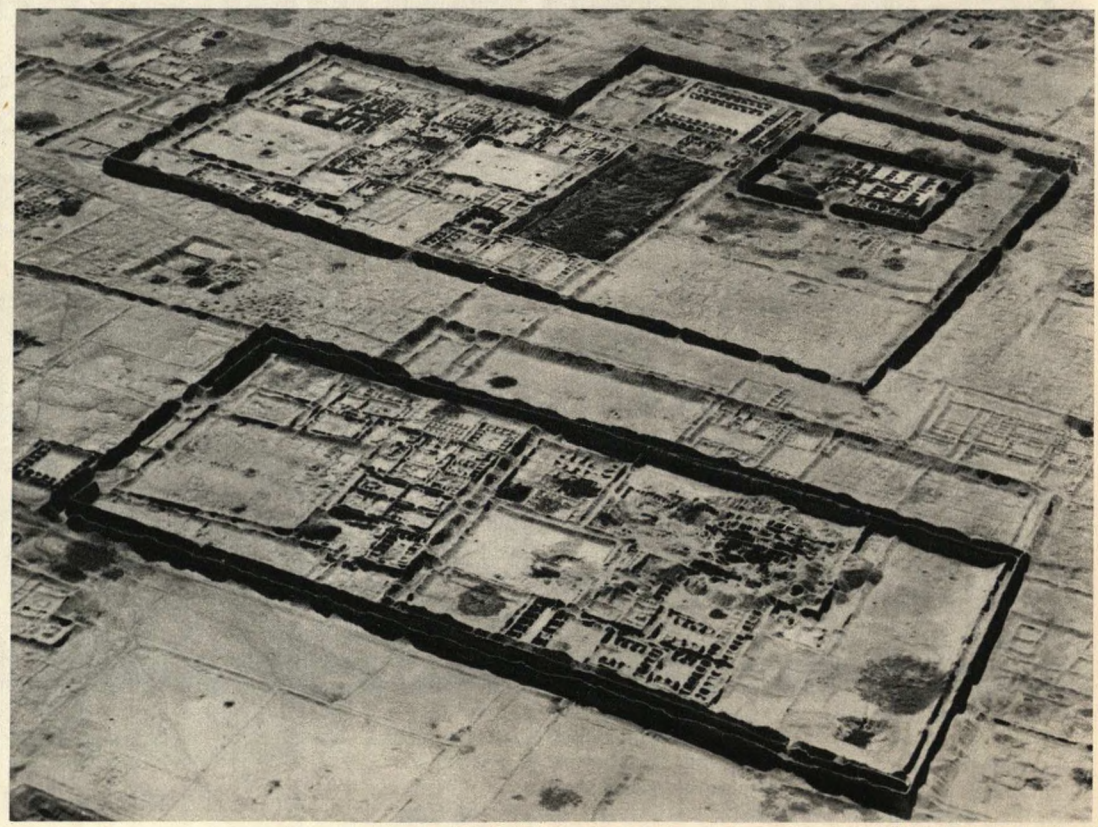
Aux États qu'il a conquis, Pizarre donne une capitale nouvelle, plus proche de la mer, Lima, la cité des rois, dont les fondations furent posées en janvier 1535 sur les bords du Rimac, belle cité aux rues droites et aux places carrées, bien différente des ruelles tortueuses des villes incas. Diego de Almagro atteint les territoires situés sur la côte sud du Pérou, le Chili. Mais, au retour, son hostilité contre Pizarre lui vaudra le dernier supplice. Maître absolu dans l'ancien empire des Incas, Pizarre fait sortir de terre de nouvelles villes dont les Indiens sont les artisans : Guamanga, la Plata, Arequipa, Pasto, Léon de Huanuco, avec patios à galeries, maisons à colonnes et plaza mayor. Mais les compagnons d'Almagro, « les hommes du Chili », n'ont pas désarmé. Et le vieux lutteur qu'était Pizarre se laisse surprendre par eux. En robe pourpre, collerette et bonnet de velours, il est poignardé dans son palais : le père Valverde tombe à Guayaquil sous les flèches des Incas. Tel est le sort commun des conquistadors.

L'empire que Pizarre avait donné à l'Espagne était l'œuvre d'un Sésostris inca, Yupanki, surnommé Pacakutek, « le Réformateur du monde ». Le Réformateur vivait au début du XVe siècle. « Les Indiens avaient pour lui un tel respect et un tel attachement, écrivait au XVIe siècle l'Inca Garcilasso de la Vega, qu'ils n'ont pu l'oublier et s'en souviennent toujours. » Pacakutek avait délimité les territoires, dénombré ses sujets, construit canaux et terrasses, dressé les plans des villes, construit des greniers publics, édicté des lois somptuaires, rendu le mariage obligatoire, élevé des temples et reconstruit « la cité insigne » de Cuzco, où chaque chef de famille s'était vu assigner une demeure.

A la magnificence de cet empire, les découvertes modernes devaient rendre un éclatant témoignage. A 15 milles au nord-ouest de Cuzco, la photographie aérienne a révélé aux Minas Pampas, dans la Cordillère des Andes, un amphithéâtre qui n'avait rien à envier à ceux des Romains. Et elle a également dressé le plan des ruines de Chan-Chan, capitale du Grand-Chimu que les Incas avaient conquise avant l'arrivée des Espagnols.

Chose curieuse, les Incas pratiquaient la numération décimale. Chaque dizaine d'Indiens avait un chef; chaque centaine et chaque millier, un autre. Une cohorte de 10 000 hommes relevait d'un humo, au-dessus duquel il n'y avait que le gouverneur de la province. Les gouverneurs apportaient chaque année à Cuzco le tribut de leur territoire. Là avaient lieu les assemblées générales des délégués des quatre provinces de l'empire : Chinchasuyo, Collasuyo, Andesuyo et Condesuyo, auxquelles on accédait par les quatre grandes routes qui partaient de Cuzco vers les différents points de l'horizon. Dans les bourgades, il y avait deux sortes de gens, la noblesse et le peuple, « ceux d'en haut et ceux d'en bas », les Hanansayas et les Vrinsayas.

A la réquisition de l'empereur, les Indiens accouraient en foule pour construire temples et forteresses avec des rochers d'une grandeur colossale. « Je mesuray à Tyaouanaco, écrivait le père Acosta, une pierre de 38 pieds de long, de 18 de large et 6 d'épaisseur. Et en la muraille de Cuzco, qui est de moellon, il y a beaucoup de pierres qui sont d'une taille plus étrange. » Les ponts témoignaient d'une industrie plus subtile encore : ils étaient en joncs tressés, que retenaient sur les rives de forts pieux de bois.



VUE AÉRIENNE DES RUINES DE CHAN-CHAN, CAPITALE DU GRAN-CHIMU, ROYAUME CONQUIS PAR LES INCAS, AVANT L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS. — CL. WIDE WORLD.



L'Inca Manco-Capac, enfant du Soleil, premier fondateur de Cuzco, rassemble ses sujets pour bâtir la capitale. — Garcilasso de la Vega, Histoire des Yncas. — Cl. Larousse.

Tel était le grand pont de joncs établi au sortir du lac de Chiquitto, que le père Acosta s'écriait émerveillé, en le franchissant : « Il est meilleur et plus sûr que n'est le pont de bateaux de Séville à Triana. » L'œuvre magique des Incas ne s'arrêtait pas là. Du travail de la terre, Pacakutek avait fait une partie de plaisir, une réjouissance, où les Indiens se rendaient en chantant, parés de leurs habits de fête. La récompense du labeur accompli venait sous forme d'une femme, de terres, de lamas, de vêtements ou d'objets précieux. Le droit de propriété était réservé à l'élite dans l'*Empire socialiste des Inka ;* c'est le titre de l'ouvrage où M. Louis Baudin suit la destinée des Incas jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui où les Indiens du Pérou s'accroupissent comme leurs ancêtres pour prendre leur repas, avant de conduire leurs lamas aux pâturages, en modulant sur la flûte les chansons d'autrefois.

Mais leur histoire n'est pas, comme au Mexique, inscrite dans des manuscrits hiéroglyphiques. Pour se remémorer les événements notables, ils suppléaient à l'écriture par des tresses de nœuds de diverses couleurs, appelées quippos, qui leur tenaient lieu de registres et qui avaient pour greffiers des quippocamayos. « Je vis, écrivait au XVIe siècle le père Acosta, une poignée de ces filets auxquels une Indienne portait écrite la confession de toute sa vie, aussi nettement que j'eusse pu la transcrire sur le papier. » Outre les quippos, les Indiens du Pérou avaient, comme mémento, des roues de petites pierres, qu'ils déposèrent, une fois chrétiens, dans les cimetières des églises, car c'était sur ces roues qu'ils égrenaient leurs prières.

Leurs danses étaient accompagnées de chansons, fort ingénieusement composées, que les jésuites espagnols transformèrent en huitains et rondeaux de propagande religieuse, jugeant avec raison qu'il ne fallait pas aller à l'encontre des coutumes locales, mais seulement les adapter à la civilisation chrétienne. Ils le firent également au Mexique. C'est ainsi que le père Acosta assista à un bal ou mittotté dans la cour de l'église de Topetzotlan, à 7 lieues de Mexico, où danses et chœurs étaient « chose plaisante ».

Un peintre, M. Herget, a reconstitué, à l'aide de reliques incas et de mémoires espagnols, les costumes et les rites des maîtres du Pérou, à l'époque de la conquête de Pizarre. Et le *National Geographic Magazine* du mois de février 1938 en a reproduit en couleurs les prestigieux décors.

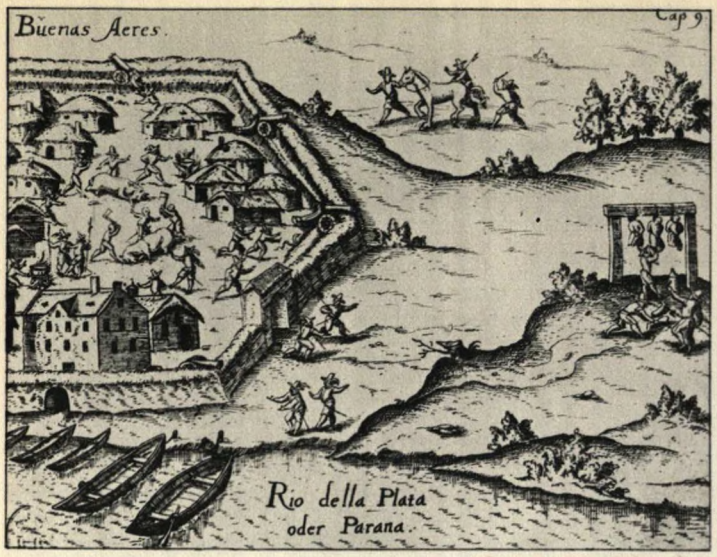
Les Araucans. — L'Amérique indienne eut ses vengeurs : et ce fut un Espagnol qui en écrivit l'épopée.

La Araucana, qu'un des acteurs du drame, Alonso de Ercilla, dédiait en 1569 à Philippe II, montre en pleine action la lutte sauvage soutenue depuis 1540 par les Araucans du Chili contre les Espagnols de Valdivia. L'épée nue à la main, Valdivia avait pris possession, à Copiapo, des belles vallées qui s'étendent au pied des Andes, lorsque trois Araucans, porteurs de flèches entrelacées d'un ruban bleu, se présentèrent à lui. Ces Indiens, que n'avaient pu soumettre les Incas du Pérou, lui abandonnaient les pépites qu'il pouvait trouver ; mais ils entendaient sauvegarder leur indépendance. Ils lui laissèrent fonder en 1541 Santiago. Mais quand Valdivia fut sur le point de s'embarquer pour le Pérou, il fut attaqué par le cacique Michimalonco. Il triompha ; mais les Araucans, loin de désarmer, continuèrent la lutte, et Valdivia, tombé entre leurs mains en 1569, périt dans des tortures dont les détails font frissonner. Ce fut une autre guerre de Cent ans, où s'épuisèrent les Espagnols. Un autre siècle passa, et ils se décidèrent, en 1773, à reconnaître l'indépendance de l'Araucanie.

Aujourd'hui encore, les Araucans continuent à vivre en tribus gouvernées par des caciques, comme au temps des Incas, avec une assemblée nationale de toquis et d'ulmènes, qui assure l'unité de la nation. Convaincus que le génie du Bien, Apo, ne peut leur nuire, ils réservent leurs hommages au dieu Pillan, génie du Mal, auquel jadis on immolait des victimes : fétichisme qui a ses prêtres, augures chargés d'interpréter les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les trombes et les éclipses : éclipses, durant lesquelles on faisait hurler de douleur les chiens pour que la lune revînt de son évanouissement !



Araucans de l'île de la Mocha, sur la côte du Chili.
Description du pénible voyage faict autour de l'Univers par Olivier du Nort. Amstelredame, 1602.
Cl. Larousse.



BUENOS-AIRES.
M. SCHMIDEL, WARHAFFTIGE HISTORIEN EINER WÜNDERBAREN SCHIFFART (1534-1554) BEY... RIO DELLA PLATA. NORIBERGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.

La randonnée d'un lansquenet dans le Venezuela (1529-1531). — Si le Brésil, par sa protubérance dans l'Océan, se trouvait dans la zone portugaise fixée par la bulle de démarcation d'Alexandre VI, les régions situées à l'ouest relevaient des Espagnols, qui se hâtèrent d'en prendre possession. Comme leur roi était en même temps, depuis 1519, l'empereur Charles-Quint, ils s'aidèrent de lansquenets allemands, dont quelques-uns, émerveillés des sites du Nouveau Monde, ont laissé de passionnants récits d'aventures.

Tel était Nicolas Federmann, d'Ulm, qui dirigea, en 1529, une expédition dans le Venezuela. A son approche, les Indiens fuyaient ou se fortifiaient, dans la crainte d'être déportés à Santo-Domingo pour travailler aux mines. Dans cette grande île d'Haïti, qui aurait eu, à l'estime de Federmann, un demi-million d'Indiens lors de l'arrivée de Christophe Colomb (!), il ne restait plus qu'une vingtaine de mille individus, tant la population avait été décimée par les guerres, par une terrible épidémie de variole et par le dur labeur des mines, qui amenait leur suicide. En s'enfonçant dans le Venezuela, à partir de la ville de Coro, le lansquenet entra en contact avec une tribu de nains de cinq empans — environ un mètre de haut —, les Ayamanes, dont il n'y a plus de vestiges aujourd'hui. Traversant des rivières sur leurs boucliers liés en radeau, les soldats espagnols, que menait Federmann, espéraient atteindre la mer du Sud, le Pacifique. Mais ils se heurtaient à des tribus agressives : « Les gens d'Itabana sont de vaillants guerriers, leur déclara un cacique; ils ont tué la plus grande partie de vos compagnons d'armes, venus par eau dans une grande maison. »

Et la petite troupe espagnole fut chargée en tête et en queue par 7 000 Indiens, qui avaient revêtu leur costume de guerre, en se peignant le corps. Elle se replia d'Itabana sur Variquecemeto, par le territoire des Caquetios, dont le cacique fut arrêté en même temps que celui des Guaycariès. Les Indiens de ces deux tribus, qui avaient dressé une embuscade, furent culbutés par les cavaliers et achevés par les fantassins de Federmann. Le lansquenet, en 1531, enfin, gagnait, après un raid de 150 milles, le village de Xaragua, sur l'Atlantique.

Vingt ans plus tard, Juan de Villegas fondait sur les rives du rio Buria, à proximité de mines d'or, la colonie de Nueva-Segovia.

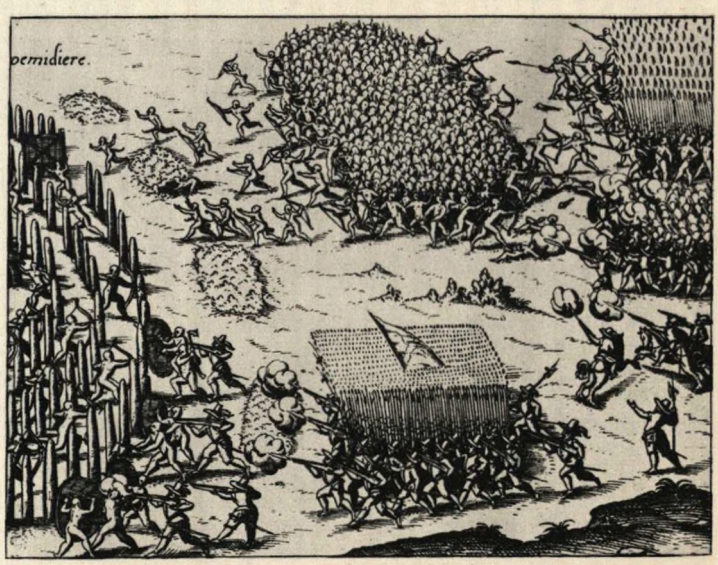
La colonie espagnole de Buenos-Aires (1536). — Au sud du Brésil, les Espagnols marquèrent de leur sang leur prise de possession du rio de la Plata. Pinzon y fut massacré en 1515, six ans après l'avoir exploré. Sébastien Cabot y construisit un fort, avant de remonter le Parana et le Paraguay. Mais le second fort qu'il construisit au confluent du Carcarama et du Terceiro, le fort San-Spiritu, ne put résister à l'assaut des Indiens : et Cabot fut disgracié.

Ce fut Pedro de Mendoza qui eut l'honneur de fixer définitivement le drapeau espagnol, en 1536, sur les rives du rio de la Plata. Parmi les Allemands qui l'accompagnaient, il y avait un lansquenet bavarois, Ulrich Schmidel, qui nous a laissé de l'expédition le plus plaisant des récits. Une ville fut fondée, Buenos-Aires, qui eut à soutenir les incessantes attaques des Carenndis, habiles à lancer des pierres au bout de longues courroies, lassos culbutant hommes et chevaux. Un violent combat en coucha un millier sur le terrain. Mais les habitants de Buenos-Aires connurent une autre plaie, la famine, qui les réduisit à se nourrir de souris, de serpents et de cuir; on en vit même un — horreur ! — manger son propre frère. A la suite d'un nouvel assaut par les tribus des Carenndis, Bazenis, Zechuruas et Zechenaïs, le corps d'occupation espagnol tomba de 2 500 hommes à 560. Abandonnant la ville de Buenos-Aires, Mendoza remonta le Parana.

Là, la disposition des Indiens était tout autre. Les Diembus se portèrent en amis avec 400 pirogues au-devant des Espagnols, qui construisirent le fort Corpus-Christi pour abriter les derniers survivants de l'expédition. Mendoza mourut de chagrin en revenant en Espagne, pendant que la petite garnison de Corpus-Christi allait de l'avant et remontait le Paraguay. Schmidel restait le précieux témoin de l'aventure. Ne vit-il pas tuer d'un coup d'arquebuse un énorme serpent de 25 pieds de long?; il affirme en avoir pris les mesures! Les Carijos, qu'il fréquenta, avaient un abondant ordinaire : poissons, gibier, guanacos ou moutons grands comme ceux de Bavière, maïs et patates. Nus comme des vers, ils n'avaient d'autre parure qu'une pierre incrustée dans les lèvres. Femmes, filles, sœurs, ils vendaient tout le beau sexe, dès qu'il avait cessé de plaire. Disposant de 40 000 hommes à Lampere sur le Paraguay, les Carijos invitèrent les 340 Espagnols de Juan de Ayolas à continuer leur route et à ne pas s'établir chez eux. Ils se heurtèrent à un refus. Quelques salves eurent raison de leur opposition : domptés, ils envoyèrent, en présents, jeunes filles, daims et gibier aux Espagnols, qui fondèrent, le 15 août 1539, Asuncion, sur le Paraguay. Mais un soulèvement général des Indiens, à l'instigation des Piembaïs, obligea les Espagnols à se replier de Corpus-Christi sur Buenos-Aires.

Un nouveau gouverneur vient d'arriver, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, qui a reçu, en 1540, pour instructions, d'éviter tout mauvais traitement à l'égard des indigènes : aux prêtres et aux religieux, de faire observer la consigne. Mais les Guaranis seront invités à s'abstenir de chair humaine : n'engraissent-ils pas leurs prisonniers, autorisés à prendre des privautés avec les femmes, à se parer de plumes et de colliers en os et à s'adonner à la danse et aux chants, jusqu'au moment où leur embonpoint est suffisant pour fournir un bon festin? Assommés avec une épée de bois, les captifs sont débités avec des hachettes de cuivre par des enfants.

Par de bons traitements, les Espagnols se font des Guaranis des alliés contre une peuplade guerrière, vaillante mais perfide, les Agazes ou Agays, qu'ils contraindront à demander la paix. La tâche fut plus rude avec les Guaycurus, qui avoisinaient la petite ville d'Asuncion. C'étaient de redoutables combattants, si agiles qu'ils rattrapaient les cerfs à la course et assez galants, malgré leur férocité, pour relâcher les femmes tombées prisonnières. Contre eux, Cabeza de Vaca se mit, en 1542, en campagne, avec des milliers de Guaranis : en costume de guerre, leurs corps couverts de plumes de perroquet, et leurs arcs et leurs flèches peints en rouge, ces Indiens marchaient à l'avant-garde au son des cors et des cymbales. Mais ce fut l'apparition de quelques cavaliers



CABEZA DE VACA SE PORTE, AVEC SES AUXILIAIRES GUARANIS, CONTRE LES GUAYCURUS. — M. SCHMIDEL, WARHAFFTIGE HISTORIEN..... NORIBERGAE, 1599. CL. LAROUSSE.



L'île de Bimini. Portulan portugais du XVIe siècle.

Espagne, une riche contrée inexplorée encore, et qu'au milieu de l'archipel de Bahama, l'île de Bimini contenait une fontaine de Jouvence, le gouverneur de Porto-Rico, Ponce de Léon, partit avec trois navires à la découverte. Le jour des Rameaux ou de Pâques fleuries, en 1512, il atteignit une région qu'il appela, de la fête du jour, la Floride. S'il ne trouva ni les trésors annoncés ni le moyen de rajeunir, il glana dans l'aventure la renommée. Ce fut le point de départ de nombreuses expéditions.

Un compagnon de Balboa et de Pizarre, Hernando de Soto, qu'avait enrichi la prise d'Atahualpa, ayant eu pour sa part de butin le coussin rehaussé de perles et de joyaux où s'asseyait le roi des Incas, débarqua en Floride à la tête d'un corps expéditionnaire. Le 1er juin 1537, comme il pourchassait des Indiens dans la baie de l'Espiritu-Santo, — la Tampa bay actuelle —, l'un d'eux, tout nu, mais coiffé d'un bonnet à plumes, se détacha du groupe des fuyards en criant : « Xibilla ! » C'était un gentilhomme de Séville, Juan Ortiz, venu en Floride en 1528 avec Panfilo de Narvaez, qui avait pris possession du pays, mais s'était contenté d'y planter le drapeau espagnol. Prisonnier du féroce cacique Hirriga, Ortiz avait eu le nez coupé : étendu sur le gril d'un boucan, à demi rôti, il avait été sauvé par les filles du cacique et attaché à la garde d'un cimetière, où il avait à défendre contre les fauves les cadavres ensevelis dans des cercueils dépourvus de clous. Sa connaissance des langues indiennes allait être d'un puissant secours au corps expéditionnaire.

Après avoir incendié une bourgade de 200 cabanes, dite Vitacucho, et culbuté avec sa cavalerie une troupe indienne, Hernando de Soto, virant vers le golfe du Mexique, parvint à l'endroit où avait jadis campé Panfilo de Narvaez. La forge y était encore, et, près de là, s'entassaient des ossements de chevaux, à côté des auges qui leur servaient de mangeoires. Quittant alors le golfe, Hernando de Soto s'enfonça dans les terres au nord-nord-ouest. A 530 lieues de ce point de départ, il atteignait la province de Cufitachiqui,

espagnols qui jeta l'épouvante parmi les Guaycurus et décida du sort de l'expédition : ils n'avaient jamais vu de chevaux. Leurs chefs vinrent faire leur soumission aux Espagnols, en disant fièrement : « Aucune nation d'ici n'a pu nous vaincre, et nous croyions que nous ne le serions jamais. Ayant trouvé des hommes plus puissants, nous venons nous reconnaître leurs esclaves. »

La Nouvelle-Andalousie d'Orellana. — Un compagnon de Pizarre, Francisco Orellana, avec une cinquantaine d'hommes, descendit en 1541 le Napo, qu'il baptisa de son propre nom. Dans le pays de Machiparo, il fut attaqué par 12 000 Indiens, auxquels il échappa avec peine. Au confluent d'une rivière qu'il baptisa la Trinidad, il rencontra de nouveaux ennemis, les Paguanas, puis, plus loin, les Picotes, ainsi nommés par lui parce qu'ils avaient planté sur des piques un chapelet de têtes humaines. « Prenez garde aux Coniapayara », aux Amazones, lui dit un Indien. Elles commandaient à des tribus dans un pays qu'il atteignit au bout d'une randonnée de 1 400 lieues. Grandes et blondes, les cheveux en tresses et toutes nues, elles rappelaient par leurs traits les races du Nord. Après un vif engagement où il en tua sept ou huit, Orellana jugea prudent de se rembarquer. 150 lieues plus bas, il abordait à un pays bien peuplé, qu'il nomma San-Juan. Attaqué par 200 pirogues, il eut peine à les repousser : elles étaient sorties d'un archipel d'îlots, qu'il baptisa, du nom d'un cacique, Caripuna. La marée s'y faisait sentir. Orellana finit par débouquer dans l'Atlantique et gagna le golfe de Paria. Il venait de descendre l'Amazone. De l'immense pays qu'il avait découvert, Charles-Quint le nomma gouverneur, en donnant à la colonie nouvelle le nom de Nouvelle-Andalousie. Orellana s'y rendit en 1544. Il périt dans le Maragnon. Deux siècles plus tard, un explorateur, La Condamine, croyait pouvoir situer au rio Jamundos l'endroit où Orellana fut attaqué par les Amazones, et leur habitat dans le massif qui forme le partage des eaux entre les rivières qui se déchargent à Cayenne et Surinam, et deux affluents de l'Amazone.

L'épopée de Hernando de Soto en Floride (1537-1543). — Avisé par les Indiens qu'il existait, au nord-ouest de la Nouvelle-



Incendie d'un village fortifié au moyen de flèches garnies de coton enflammé. Miniature de Jacques Le Moyne de Morgues faite en Floride (1564).
Brevis narratio eorum quae in Florida Gallis acciderunt. Francofurti, 1595. — Cl. Larousse.

gouvernée par une femme charmante, que ses sujets portaient sur un brancard. La capitale de cette Cléopâtre peau-rouge était, semble-t-il, sur la Savannah, à Silber-Bluff, au sud d'Augusta. Policée, vêtue d'habits, la tribu des Yuchees avait un temple mortuaire aux mosaïques de coquillages, rempli de corbeilles de perles, de marmousets et d'oiseaux également en perles, de boucliers ornés de même; des statues géantes en gardaient l'entrée, selon le témoignage d'un témoin auriculaire, l'Inca Garcilasso de la Vega. La reine de Cufitachiqui, d'un geste plein de grâce, détacha de son cou un collier à triple rang de perles pour en parer Hernando de Soto, qui ne put moins faire que de glisser au doigt de la belle Indienne une bague ornée d'un beau rubis.

Bifurquant vers Xualla, territoire des Indiens Suwali — la North Carolina actuelle —, puis redescendant vers le golfe du Mexique, Hernando de Soto fut fort mal reçu par le cacique Tascaloosa, qui, assis à l'ombre d'un parasol en peau de cerf rayée d'azur, lui signifia qu'il n'avait pas à lui fournir de porteurs, n'étant pas dans ses habitudes de servir, mais, au contraire, d'être servi. Et les Indiens, en plantant leurs flèches sur le sentier de la guerre, signifièrent leur hostilité.

De Mauvilla, au nord de la ville actuelle de Mobile, des milliers de guerriers sortirent en masse : si leur attaque fut brisée et la ville incendiée, les Espagnols eurent 88 des leurs hors de combat, le 15 octobre 1540. Ayant perdu dans l'action : chasubles, calices et froment pour hosties, les chapelains de l'expédition ne célébrèrent plus que des « messes sèches », dépourvues de consécration. Une ville fut bâtie pour l'hivernage, Chucagua, à la ligne de partage des eaux, semble-t-il, du Yazoo et de la Mobile River : une attaque nocturne des Chickasaws, en mars 1541, fut très meurtrière : l'incendie du camp, au moyen de pots à feu, détruisit la garde-robe des soldats, qui durent parer à la perte de leurs casaques en doublant de nattes d'herbes sèches leurs pourpoints.

L'odyssée reprit le 25 avril. Derrière plusieurs rangées de palissades, 300 guerriers bariolés de noir, de blanc, de rouge et de bleu, des Creeks ou Séminoles, à l'aspect effroyable avec leurs yeux cernés de rouge dans un visage noir et des cornes sur la tête, attendaient le choc des Espagnols. Un vigoureux assaut les délogea de leur fort d'Alibamo, qui aurait été à la jonction du Coosa et du Tallapoosa. A 300 lieues de Mauvilla, marchant toujours au nord-nord-ouest, Hernando de Soto atteignait un fleuve magnifique, le plus beau qu'il eût jamais vu, le Mississipi, ou, comme il l'appelait, le Chucagua. Le point où il était parvenu serait, selon l'historien Woodbury Lowery, les Lower Chickasaw Bluffs, au-dessous de la ville actuelle de Memphis. Un spectacle grandiose s'offrait aux yeux des Espagnols : 200 canots, garnis de pavois qui couvraient les rameurs, se présentaient en bataille dans un golfe du grand fleuve. Un pont en solives avec parapets, construit par les Indiens de Casqui, permit d'accéder à leur capitale. Espagnols et Indiens mêlés s'emparèrent d'une bourgade fortifiée qu'alimentait l'eau du Mississipi, amenée de 3 lieues au moyen d'un canal. A 80 lieues de là, Hernando de Soto hiverna à Autiamqué, au pied des Ozark Mountains, dans l'Arkansas.

Quel était le mobile, direz-vous, de ces contremarches en tous sens? La recherche des mines d'or. Les Espagnols emmenaient comme otages des caciques qui leur avaient promis de leur en révéler le site. Comme Hernando de Soto, déçu, ne trouva rien, ce barbare leur fit trancher les mains.

La marche de la colonne reprit le 6 mars 1542 : on eut la surprise de rencontrer, dans le pays de Guacane, des cases surmontées de croix de bois que les Indiens honoraient comme des fétiches. Les Groenlandais du moyen âge auraient-ils été jusque-là? La mort surprit, le 21 mai 1542, dans la tribu des Indiens de Guachoya, Hernando de Soto, dont le corps, enfermé dans le creux d'un chêne, fut immergé dans un affluent du Mississipi. « Mon père est allé faire un petit voyage au ciel », dit à ses hôtes son successeur, Luis Moscoso d'Alvarado. A bord de sept brigantins construits à Minoya sur le Mississipi, les débris de l'expédition s'embarquèrent le 2 juillet 1543. Et s'ouvrant un passage à travers trois escadrilles de pirogues armées en guerre, harcelés par elles, ils atteignirent en dix-sept jours le golfe du Mexique. Le 10 septembre, vêtus de peaux de cerf et de peaux d'ours, les trois cent onze survivants de l'expédition débarquaient à Panuco, d'où ils gagnaient la Vera-Cruz et Mexico. N'ayant pas trouvé de mines d'or, leur odyssée n'eut pas de lendemain. Il faudra attendre un siècle et demi pour qu'un Européen, un Français, descende jusqu'à son delta le cours du « Père des eaux ».



ORFÈVRES PÉRUVIENS.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS VI. FRANCOFURTI, 1596. — CL. LAROUSSE.



FEUILLES D'UN PARAVENT JAPONAIS REPRÉSENTANT L'ARRIVÉE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER AU JAPON. MUSÉE GUIMET, PARIS.

SUR LA ROUTE DES MOLUQUES ET DU JAPON : ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

LES INDES PORTUGAISES

Le 28 août 1499, dans la lettre où il faisait part au pape Alexandre VI du voyage de Vasco de Gama, Manuel, roi de Portugal, s'intitulait « seigneur de Guinée, des navigations et commerce d'Éthiopie, Arabie, Perse et Inde ». Véritable chant de triomphe, les Portugais pénétraient dans le monde enchanté de la mer des Indes. Allaient-ils trouver le Paradis terrestre, d'où s'écoulaient, selon Joinville, la cannelle, le gingembre et les clous de girofle; l'Éden de Mandeville, rempli de pierres précieuses que charriaient les torrents? Allaient-ils devancer au Paradis terrestre Christophe Colomb, qui le cherchait par la route de l'Occident? A tout le moins, ils récolteraient l'ambre gris que rejetaient les flots sur les côtes de l'Arabie heureuse; la myrrhe et l'encens, dont le cosmographe du roi de France, Nicolas de Nicolaï, proclamera « d'essence divine la suavité »; le poivre enfin et les épices « qui réjouissent le cœur ».

Pourtant, lorsqu'à la tête de quinze navires, Vasco de Gama reprit, en 1502, la route de l'Inde, avec escales à Mozambique et Sofala, il ne retrouva plus à Calicut les Portugais qu'il y avait laissés. Un bombardement de la ville punit de leur assassinat le zamorin, auquel il renvoya, pieds et mains coupés, plusieurs de ses sujets tombés captifs. Frappés de terreur, les rajahs de Cananor et Cochin sollicitèrent l'alliance de Vasco de Gama. « La mer elle-même tremble devant moi », disait-il orgueilleusement.

L'Inde, où l'islamisme et le bouddhisme se partageaient les populations, avec ses mosquées et ses pagodes, excitait la curiosité des Européens. A Calicut, les Brahmanes, après s'être purifiés dans un étang le jour du solstice, se mettaient à califourchon sur des auges de pierre pleines d'huile pour oindre à la tête les nombreux fidèles venus adorer « le Grand Sathan » : c'est ainsi que Ludovic di Varthema appelle le Bouddha. Assis sur un trône entouré de flammes, le Grand Sathan tenait de la main droite une âme, qu'il s'apprêtait à dévorer, et de la main gauche une autre âme, qu'il retirait des flammes. Tous les jours, les Brahmanes le lavaient avec des eaux de senteur, et, chaque semaine, ils répandaient le sang d'un coq sur les fleurs de l'autel, qu'ils encensaient. Le sacrificateur avait, aux mains, aux bras et aux pieds, des anneaux et des manilles d'argent, qui tintaient comme des sonnettes.

Dans le culte de Çiva, les Européens cherchaient quelques réminiscences de la Bible : le dieu sortait, comme Jonas, de la gueule d'une baleine.

Les desservants des pagodes ne les intriguaient pas moins. L'enterrement d'un Brahmane est raconté de curieuse façon dans *le Viateur* de Varthema. Sur un bûcher parfumé d'ambre et d'encens, le cadavre brûle, pendant que des hommes habillés en diables font « une merveilleuse fête ». Puis, c'est le tour de la veuve, après un banquet funèbre où on l'a enivrée, de se jeter dans le brasier, autour duquel les diables l'ont conduite en dansant et en crachant du feu. Pour hâter le trépas, parents et amis l'assomment à coups de triques : « Tous ceux qui usent de tel sacrifice, ajoute *le Viateur*, sont estimez les plus gentilz du pays, et trestous ne le sont pas. »

Les Brahmanes constituaient une caste particulière, où l'on se transmettait de père en fils les fonctions sacerdotales, caractérisées par un cordon qu'ils portaient au cou : à quatorze ans, l'adolescent était consacré Brahmane, ce qui lui donnait le droit de mâcher du bétel. La seconde caste, écrivait le voyageur Duarte Barbosa, est celle des Naires, gentilshommes dont l'unique métier est de porter les armes. Pour eux, la cérémonie du mariage consiste à mettre au cou des époux une chaîne d'or qui les attache l'un à l'autre : puis le mari passe au cou de sa femme une chaîne avec une feuille d'or. Quand les Naires se promènent, ils poussent des cris, pour que les gens des castes inférieures se détournent de leur chemin. De ces castes inférieures, Barbosa décrit les conditions avec leur nom hindou, qu'il est inutile de reproduire ici : marchands, maçons qui pétrissent l'argile des tuiles des pagodes et des palais, blanchisseurs, tisserands, laboureurs, vignerons, portefaix, esclaves du rajah, des Naires et des Brahmanes, astrologues chargés à la fois de cultiver les belles-lettres et de



NAVIRE MARCHAND PORTUGAIS ARMÉ EN GUERRE. — NAVIGATIO LINSCOTANI. HAGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.

fabriquer des targes, menuisiers, pêcheurs, sauniers, sorciers qui, barbouillés de mille couleurs et couronnés de fleurs, se livrent à des contorsions démoniaques; colporteurs, paysans, « considérés comme des maudits », et enfin, au bas de l'échelle, confinés dans des endroits déserts, les parias. Ces castes elles-mêmes, celle des Brahmanes surtout, se subdivisent en classes, dont le procureur général des Carmes déchaussés, le père Vincenzo Maria di S. Catarina da Siena, a dressé le minutieux tableau. Et il ne parle pas des soldats et des danseuses, des lascars et des bayadères.

Outre le suicide rituel des veuves, que de spectacles imprévus offrent au voyageur européen les scènes de la vie hindoue! Il voit, sur les épaules de quatre hommes, passer une statue de cavalier : c'est un dieu qui va à la chasse.

Albuquerque. — Tel est le cadre exotique où se déroulera la vie des Portugais, lorsque l'un des successeurs de Vasco de Gama, Alphonse d'Albuquerque, aura brisé, dans l'océan Indien, l'hégémonie de l'islam. Madagascar, dont les Portugais ont cartographié la côte orientale et qu'ils appellent, du jour de sa découverte, l'île de Saint-Laurent, est sa première étape.

De l'île Socotora, peuplée de chrétiens, mais occupée par une garnison d'Arabes, il fait sa base d'opérations, après avoir exterminé les musulmans. Sur la côte de l'Arabie, il attaque Mascate, qui devient la proie des flammes. A Orfagao, un vieux chef échappe au massacre en offrant à Albuquerque, qu'il compare à Alexandre le Grand, un livre persan qui conte les exploits du conquérant macédonien. Ormuz pense être en sécurité, sous la garde de 2 vaisseaux de guerre des souverains de Cambaye et de 200 galions armés de bombardes. Avec ses 6 navires, Albuquerque leur livre bataille et en fait un feu de joie en 1507. Promu gouverneur des Indes, il échoue devant Calicut. Mais en février 1510, il tombe sur Goa, défait une garnison turque; et, soutenu par des Hindous qui descendent des montagnes pour prendre à revers les musulmans, il s'empare de la ville, qui deviendra la capitale de l'Inde portugaise.

Restent les issues de l'océan Indien sur la mer Rouge et l'océan Pacifique, Aden et Malacca, dont l'islam est maître. Le grand capitaine assemble des transports et, avec 18 navires et un millier d'hommes, en juillet 1511, il donne l'assaut à Malacca, dont le sultan a une trentaine de mille guerriers malais. La prise de la ville lui ouvre le grand marché de l'Extrême Orient, où affluent les négociants de l'Inde, de la Birmanie, des îles de la Sonde et de la Chine. Et Albuquerque de dépêcher des ambassadeurs au Siam, au Pégou, à Java et en Cochinchine. Sa main de fer rétablit l'ordre dans la ville, dont Varthéma disait peu de temps auparavant : « Il ne fait pas bon faire ici longue demeure, car c'est la pire généracion qui soit au monde. Il ne fault pas aller de nuyt dans la ville, car ils se tuent comme chiens. »

Le Pégou, avec lequel Albuquerque est entré en relations, est pour les marchands un pays d'élection. Rubis, spinelles, topazes, saphirs, hyacinthes, améthystes y abondent. Varthéma y fut témoin d'une lutte de courtoisie orientale entre le roi du Pégou et des marchands persans. — « Notre marchandise, Seigneur, est à vous : par Mahomet, je vous en fais présent », dit l'un des négociants, en offrant de magnifiques branches de corail. — « Je voudrais bien voir qu'un Persan fût plus libéral que moi », déclara le roi, en puisant des poignées de pierreries dans sa cassette pour les lui donner.

A l'autre extrémité de l'océan Indien, Aden garde l'entrée de la mer Rouge. Une ceinture de forts la protège du côté de la terre comme du côté de l'eau. Albuquerque donne l'assaut, en 1512. Mais les échelles, trop surchargées, se brisent. Il faut battre en retraite. Qu'importe! Le conquistador se tourne vers le sheik Ismaël, souverain de Perse, et lui propose l'appui de sa flotte, de ses troupes, de son artillerie contre les Turcs. — « Vous direz au sheik Ismaël, déclare-t-il à son envoyé, que, s'il veut attaquer La Mecque, j'entrerai dans la mer Rouge, j'irai au port de Djeddah avec ma flotte. Je l'aiderai s'il veut se jeter sur l'Arabie et sur Aden. Vous lui direz la grandeur du Roi mon seigneur. »

Le vieil Arabe a été bon prophète en comparant Albuquerque à Alexandre. Le Portugais a tout du conquérant, l'audace et l'esprit d'organisation. Il a su maintenir à Goa la hiérarchie des communautés indigènes, tout en confiant le gouvernement de la ville à un Sénat calqué sur celui de Lisbonne. Il fonde à Goa, Cochin et Cananor des écoles et des hôpitaux. Il marie des soldats à des femmes indigènes, préalablement converties, et donne à chaque ménage : maison, cheval, terre et bétail. Sa base de départ ainsi assurée, il va de l'avant. Malacca à peine conquise, l'escadrille d'Antonio de Abreu ne s'achemine-t-elle pas, en décembre 1511, vers Bali, Sambava, Amboine, Bouro, Ceram; vers Banda, où est érigé un padrão portugais; vers ces îles des Moluques, dont le macis et les noix muscades « fortifient et chauffent l'estomach, chassent les vents, font digérer la viande et consument toutes froideurs flegmatiques ». Antonio de Brito reprenait, en 1520, la route des Moluques, quand il y apprit avec stupeur que le drapeau espagnol flottait sur l'une d'elles. Que s'était-il passé? Une désertion.



LA CHASSE DES DIEUX À TRAVERS LA CAMPAGNE.
SONNERAT, VOYAGE DES INDES ORIENTALES. PARIS, 1782. — CL. LAROUSSE.



VUE GÉNÉRALE D'ADEN AU XVIe SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.

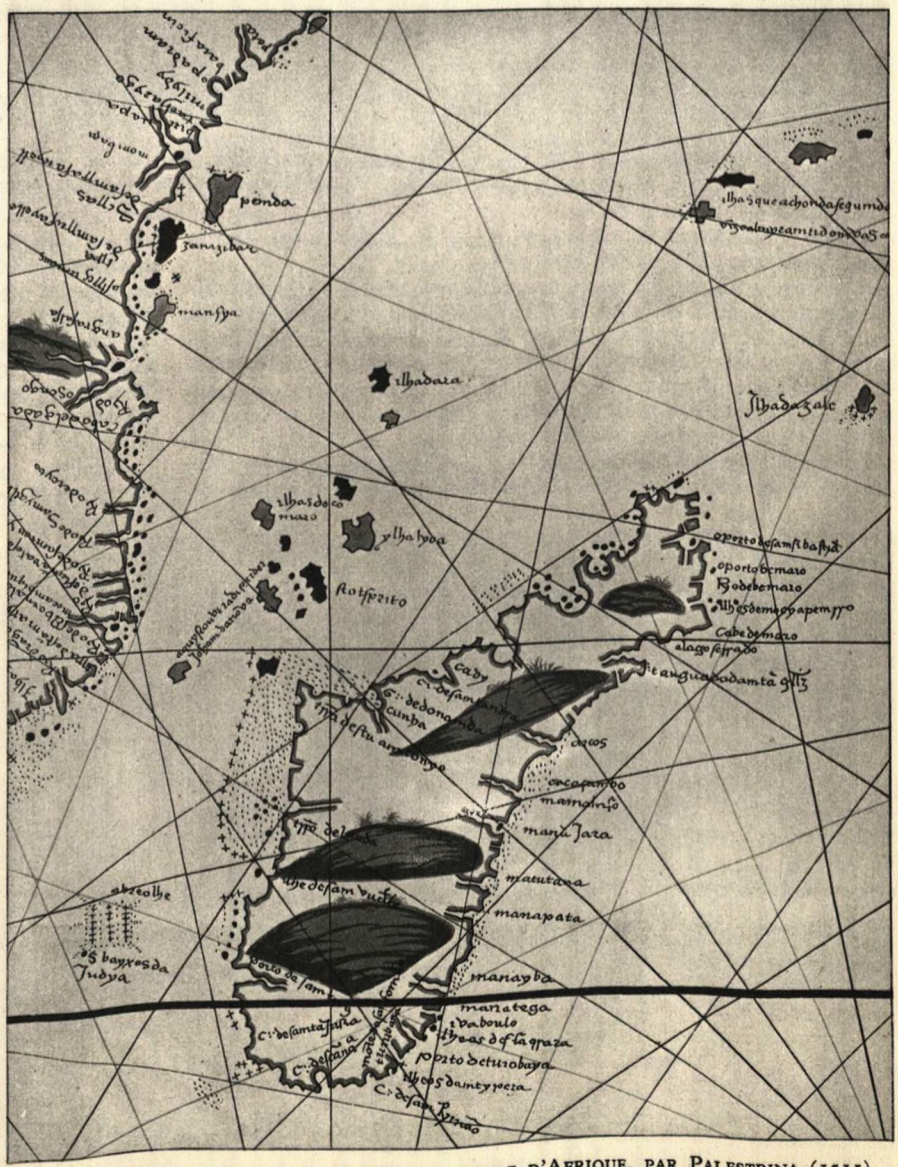
Le premier voyage autour du monde des Espagnols : Magellan (1519-1522).

Deux transfuges portugais s'étaient présentés à Charles-Quint : l'un, Fernao de Magalhaens, plus connu sous le nom de Magellan, avait été à Malacca et était documenté sur les Moluques; l'autre était l'astronome Ruy Faleiro. Les deux hommes se complétaient. Ils démontrèrent au roi d'Espagne, une belle sphère en main, qu'on pouvait accéder aux Moluques par le sud-ouest, par un passage conduisant à la mer du Sud, figuré un peu plus tard, en 1520, dans le globe de Johann Schöner. Magellan obtint, le 22 mars 1518, qu'une escadrille de 5 bâtiments serait mise à sa disposition : elle appareilla, le 20 septembre 1519, de San-Lucar, avec 265 hommes, qui étaient pour la plupart Espagnols, mais dont quelques-uns étaient Portugais, Italiens et Français : les artilleurs étaient Allemands.

Rien de charmant à lire comme la relation de voyage de l'Italien Antonio Pigafetta. Par nuit obscure — et chargée d'électricité —, au milieu de la tempête, un beau flambeau — le feu Saint-Elme — s'allumait à la cime du mât. Dans les airs, volaient « des oiseaux qui n'avaient point de pattes : la femelle pondait et couvait ses œufs sur le dos du mâle au milieu de la mer » !!! Ainsi se figurait-on l'oiseau de paradis. Au Brésil, on fit provision de viande d'outa (tapir), « dont la chair ressemblait à celle de la vache », et de patates au goût de châtaignes. Pour une vieille carte à jouer, Pigafetta se procura six poules. Aux cannibales, « noirs, tout nus, sales et chauves, qu'on aurait pris pour les matelots du Styx », il décernait un brevet de braves gens : tandis qu'il qualifiera de « mangeurs d'hommes » les agiles et inoffensifs Charruas, rencontrés par 34°40′ de latitude, dont l'un avait « une voix de taureau ».

Par 49°30′ de latitude méridionale, il fallut hiverner dans la région inhospitalière du port San-Julian. L'aversion des Espagnols pour le Portugais transfuge se donna libre cours. Il avait dû mettre aux fers Juan de Cartagena. Gaspar Quesada et Luis de Mendoza veulent imposer à Magellan leur volonté : ils délivrent Juan de Cartagena et entendent être leurs maîtres à bord du *San-Antonio*. Ils payeront de leur vie cet acte d'indépendance. Soudain, dans la monotonie de l'hivernage, il y eut un intermède. Un homme gigantesque parut, qui chantait et dansait, en se jetant de la poussière sur la tête. La figure teinte en rouge, les yeux bordés de jaune, les joues fardées de deux cœurs, ce géant avait pour vêtement la peau d'un animal qui avait les oreilles d'une mule, le corps d'un chameau, les jambes d'un cerf et la queue d'un cheval : le guanaco. On lui fit cadeau d'un miroir : il fut si épouvanté d'y voir sa figure, qu'il jeta, en reculant précipitamment, quatre hommes par terre. Il devançait de peu une tribu de Patagons, ainsi appelés à cause de leurs grands pieds, mais qui avaient réellement nom : les Tehuelches. Les Patagons vivaient de guanacos, qu'ils capturaient à l'appeau — l'appeau était un de leurs petits —, et de souris, qu'ils mangeaient toutes crues, sans les écorcher. Magellan voulait en emmener comme spécimens de la race; mais ils étaient si vigoureux que, pour en maîtriser un, il ne fallut pas moins d'une dizaine d'hommes. En retour, il abandonna sur la côte deux condamnés pour mutinerie, le capitaine Cartagena et un prêtre.

Après une nouvelle relâche dans le rio de Santa-Cruz, il descend vers le sud, toujours en quête d'une fissure dans le continent. Le 21 octobre 1520, fête des Onze mille Vierges, il s'enfonce dans une baie profonde et lance de l'avant le *San-Antonio* et la *Concepción*. Cinq jours passent. Et voici que les deux navires reviennent sous grand pavois, tirant salve sur salve. Le passage est enfin trouvé — le détroit de Magellan — vers un océan aux eaux calmes, que Magellan baptisera, aux salves de ses bombardes : l'océan Pacifique. Dans le sud du détroit, s'allument des feux près



CARTE DE MADAGASCAR ET DE LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE, PAR PALESTRINA (1511).



PLANCHE D'UN ATLAS ITALIEN DE L'ÉCOLE D'AGNESE REPRÉSENTANT LE TRACÉ DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, DE MAGELLAN ET DE DEL CANO (XVIe SIÈCLE). BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRITS. — CL. LAROUSSE.

desquels se chauffent des sauvages; et ce spectacle vaudra à cette contrée méridionale le nom de Terre de Feu.

Comme la *Victoria* n'avait pas rallié, on planta sur une éminence un étendard au pied duquel était, dans une marmite, une lettre pour lui fixer la route à tenir. Et on embouqua l'océan Pacifique sans le *San-Antonio*, qui avait repris avec des mutins la route de l'Espagne.

Des bancs de sardines, de dorades, d'albicores et de bonites, avec des « colondrins » volants qui bondissaient hors de l'eau, offraient le plus riant des spectacles à des marins longtemps confinés dans de mornes solitudes. Et pourtant, la longueur de la navigation finit par les épuiser. Au bout de cent dix jours, dépourvus de nourriture fraîche, réduits à manger du cuir et une poussière de biscuit, imprégnée d'urine de souris, les équipages furent décimés par le scorbut.

L'observation d'étoiles nouvelles et de petites nébuleuses, des nubécules, permit de reviser les points des pilotes. « Il faut aider l'aiguille de la boussole, leur disait Magellan, car, dans le Sud, elle n'a pas, pour chercher le Nord, la même force que dans l'autre hémisphère. »

Couvrant chaque jour une soixantaine de lieues, mesurées avec la chaîne de poupe (le loch), il avait parcouru 4 000 lieues dans le Pacifique, quand il aperçut deux îles désertes, aux eaux infestées de requins. Par 12° de latitude septentrionale et 146° de longitude, le 6 mars 1521, il découvrit un petit archipel, peuplé de Larrons, à qui il fallut reprendre l'esquif de la *Trinidad*, les armes à la main. Les malades supplièrent Magellan, s'il tuait quelque pillard, d'en rapporter les intestins, pensant que c'était le meilleur des remèdes. Ces insulaires, qui poursuivirent l'escadrille avec une centaine de canots, avaient une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front et descendant jusqu'à la ceinture; ils portaient de petits chapeaux en fibres de palmier. A ces îles des Larrons (îles Mariannes), Guam et Rota, Magellan donna aussi le nom d' « îles des Voiles-Latines », à cause du gréement triangulaire de leurs pirogues.



LES INDIENS DE LA TERRE DE FEU. — RELATION DES VOYAGES DE BANKS..... PARIS, 1774. — CL. LAROUSSE.

Le cinquième dimanche de carême, dit de Lazare, on aperçut des îles qui furent en conséquence appelées l'archipel de Saint-Lazare. Au rajah de Mazawa (Limassawa), près de Mindanao, qui vint lui rendre visite à bord d'une grande pirogue ou « balançais », surmontée d'un dais, Magellan fit cadeau d'un bonnet d'écarlate et d'une veste turque. Pigafetta, invité à descendre au palais royal, lui trouva l'aspect d'une meule de foin. Le jour de Pâques, Magellan, aux

salves d'artillerie, érigea au sommet d'une colline une croix garnie de clous et d'une couronne d'épines, « l'étendard que m'a confié mon empereur », expliquait-il aux rajahs. Plus d'une surprise l'attendait. Les insulaires étaient logés dans les arbres : et ils se délectaient de la chair des « chiens volants », qui étaient de grandes chauves-souris. C'étaient pourtant des gens policés : et telle cérémonie nuptiale, dans la grande île voisine, à Mindanao, aurait pu se passer en Europe.

Pilotée par le roi de Limassawa, l'escadrille gagna l'île Zubu (Cébu). — « Soyez les bienvenus, dit aux Espagnols le rajah Hamabon; mais suivant la coutume, payez un droit d'entrée. — Non, répondit Magellan par la voix d'un interprète; je suis le capitaine d'un grand roi qui ne paie pas de tribut. Voulez-vous la paix ou voulez-vous la guerre? — Seigneur, prenez garde, dit un marchand siamois, en se penchant vers le rajah; ces gens-là sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca et les Grandes Indes, les Portugais. — Non, dit Magellan, mon maître est plus grand encore : c'est le roi d'Espagne, qui est l'empereur de tout le monde chrétien. » Et il fit une telle impression sur le rajah qu'on le dispensa de toute taxe. Bien mieux! Magellan et Hamabon cimentèrent leur amitié en échangeant quelques gouttes de leur sang, puis des présents. Le rajah les reçut, alors que, dans son palais, assis sur une natte, il dînait d'œufs de tortue et de vin de palme, qu'il humait avec un chalumeau. Ce fut son neveu qui hébergea les porteurs de présents, en leur donnant un concert dont les instruments étaient un gong, un tambour et des cymbales. Une factorerie s'ouvrit, si fructueuse — dix pièces d'or pour quatorze livres de fer, — que Magellan dut défendre de montrer trop d'empressement pour obtenir le précieux métal.

Comme les insulaires de Cébu avaient la terreur de voir apparaître le diable, il leur persuada que leur conversion au christianisme leur serait une sauvegarde. Et le 14 avril 1521, sur une estrade richement drapée, le rajah Hamabon, entièrement vêtu de blanc, fut baptisé et reçut le nom de Carlos en l'honneur de Charles-Quint. Sa femme, huit cents insulaires et le roi de Limassawa reçurent également le baptême. La reine vint en grande pompe à la messe, vêtue de blanc avec un voile de soie à raie d'or et trois de ses chapeaux, que portaient autant de demoiselles d'honneur. Sur ces nobles dames, Magellan, galamment, versa de l'eau de rose musquée. La guérison du frère du rajah lui donna un tel prestige, que les insulaires brûlèrent leurs idoles, monstres en bois à la large face où pointaient quatre grosses dents comme les défenses du sanglier. Et ils renoncèrent au rite de « la bénédiction du cochon », dont le sang servait à asperger les assistants, après que deux vieilles femmes avaient dansé en sonnant de la trompette.



PATAGON ET INSULAIRE DE CÉBU.
DESCRIPTION DU PÉNIBLE VOYAGE FAICT..... PAR OLIVIER DU NORT. AMSTELREDAME, 1602. — CL. LAROUSSE.

A deux portées d'arquebuse de Cébu était la petite île de Matan (Mactan), dont le rajah, Cilapulapu, refusa de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne. Le 27 avril 1521, pour l'y contraindre, Magellan débarqua avec 48 hommes revêtus de cuirasses et forma ces arbalétriers et mousquetaires en deux pelotons, soutenus par les sujets du roi de Cébu. Mais Cilapulapu chargea les Espagnols de front et de flanc, en les couvrant d'une nuée de flèches empoisonnées et de lances de roseau. Ses 1 500 hommes étaient d'autant plus acharnés qu'ils se croyaient invulnérables, tandis que leurs adversaires, n'ayant de cuirasse que sur le corps et non aux jambes, étaient faciles à atteindre. Magellan, frappé à la cuisse, tomba et succomba sous une foule d'insulaires. Ses gens furent tués ou prirent la fuite; Cilapulapu, vainqueur, refusa de rendre à Duarte Barbosa, promu capitaine général, le corps de Magellan.

Barbosa allait avoir une aussi triste fin. Les Espagnols avaient commis des violences à l'égard des femmes de Cébu. Indigné, le rajah Carlos, le néo-chrétien, invita, le 1er mai, les Espagnols à dîner pour leur remettre le cadeau de pierreries qu'il offrait au roi d'Espagne : 24 hommes s'y rendirent, dont Barbosa. Pigafetta qui, blessé à Mactan, était resté à bord, entendit tout à coup des cris d'agonie. On massacrait les Espagnols. Les navires avaient à peine ouvert le feu sur les assaillants, que le capitaine Juan Serrao parut sur le rivage, nu et ensanglanté : on l'obligeait, sous la menace d'être achevé, à commander de cesser le feu et à demander, comme rançon, deux canons. Carvalho, le nouveau capitaine général, refusa. Huit Espagnols, qui avaient échappé au massacre, furent vendus à des Chinois. Réduits à 108 hommes, les équipages durent sacrifier l'un de leurs navires, la *Concepción*. A Mindanao, les insulaires firent comprendre à Pigafetta qu'il y avait plus d'or dans leurs vallons qu'il n'avait de cheveux sur la tête. Les Espagnols allaient d'île en île, salués, à Butuan, par un chef qui s'entailla la main gauche pour se barbouiller la poitrine et la langue de sang, en signe de bienvenue; accueillis ailleurs au son des cornemuses et du tambour, que portaient des pirogues au pavillon blanc et bleu, cimé d'une touffe de plumes de paon; réconfortés enfin, à Cagayan, par des Maures qui leur offrirent des rations d'eau-de-vie de riz, puis les convièrent au spectacle de ces combats de coq, qui passionnaient également les insulaires des îles de la Sonde.



COMBAT DE COQS À JAVA.
J. TH. DE BRY, II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.



PAYSAGE DES MOLUQUES. — HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES. PARIS, 1750. — CL. LAROUSSE.

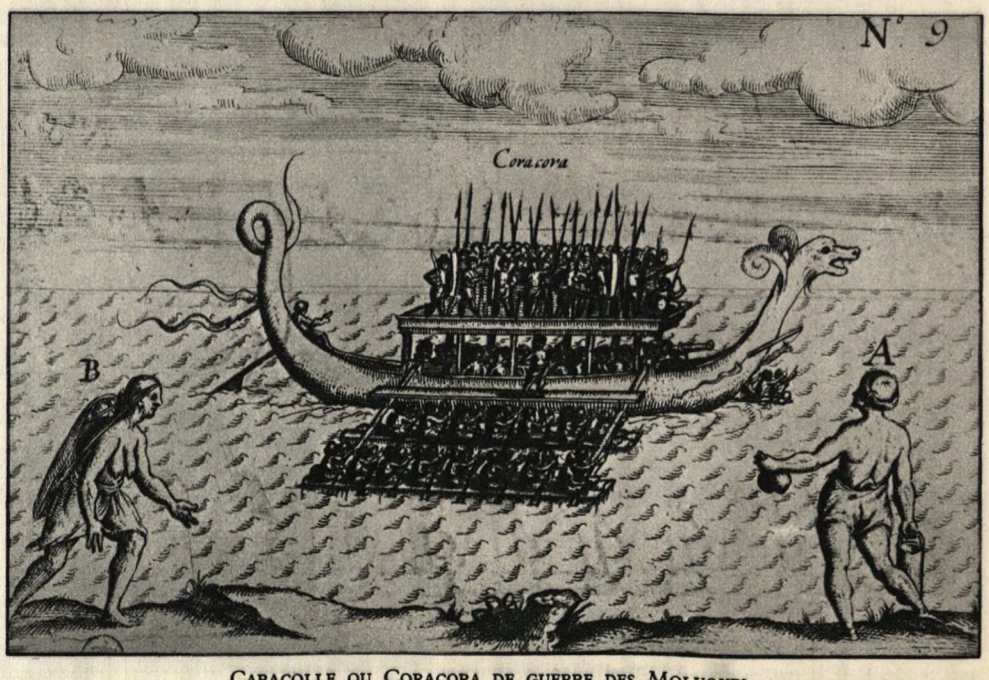
Avec quel soulagement Pigafetta vit enfin paraître un port qui lui rappelait Venise, avec ses maisons sur pilotis, où le marché se faisait en bateau à marée haute! A Burné, au nord-ouest de la grande île de Bornéo, gentils et musulmans étaient en perpétuelle querelle. C'est à dos d'éléphants que les Espagnols vinrent apporter leurs présents : habit de velours, chaise de velours, écritoire dorée et cahiers de papier, au rajah Siripada, qu'ils n'aperçurent, au reste, que derrière un rideau. Par une sarbacane qui traversait un mur, ils lui firent parvenir leur supplique; et des scribes leur transmirent, en retour, sur papier d'écorce, l'autorisation de faire du trafic. Seulement, il y eut maldonne. Les Espagnols prirent pour des préparatifs d'attaque la formation en trois escadres d'une flotte qui arrivait d'expédition : et ouvrant le feu, ils capturèrent, le 29 juillet, quatre jonques dont l'une portait le capitaine général de la flotte des Maures, fils du roi de l'île de Luçon. En retour, Siripada séquestra les facteurs restés à terre et envoya à bord un boisseau de têtes de captifs, comme signe de sa puissance.

De Bornéo, l'île du camphre, de la cannelle et des mirobolans, où l'on se servait, comme monnaie, de sapèques chinoises perforées, et où les courtisans avaient des ceintures brochées d'or et des poignards ornés de joyaux, on gagna, pour se radouber, une petite île, peuplée de sangliers ou babiroussas, de crocodiles et de grandes tortues. Puis, sur les indications d'un chef indigène de Mindanao, on fit enfin route sur les Moluques. Les Portugais avaient répandu la légende qu'elles se trouvaient dans une mer impraticable, encombrée de bas-fonds, couverte de brouillards. Il n'en était rien. Le 8 novembre, les Espagnols mouillaient sans encombre à Tidor. En pirogue, assis sous un parasol de soie, un sceptre porté à ses côtés, le roi Almançor était venu à leur rencontre. C'était un musulman. A bord de la *Trinidad*, il se boucha le nez en sentant la présence de porcs, qu'aussitôt, pour lui faire honneur, ses hôtes mirent à mort. Trônant sur une chaise de velours, et comblé de présents, il demanda le pavillon et le sceau du roi d'Espagne, dont il reconnaissait par là la suprématie, pour lui et les deux cents femmes de son harem!

A son exemple, le 16 novembre, les rois de Gilolo, Bachian et Makian, dont un seul avait 600 enfants, recherchèrent l'alliance du roi d'Espagne. Juan-Sebastian del Cano, le nouveau capitaine général des Espagnols, avait gagné la partie, en devançant Diogo Lopez de Siqueira, alors à Banda, qui avait ordre de lui donner la chasse avec six navires portugais. Il avait à bord les précieuses productions des Moluques : sagou propre à faire du pain, noix de coco, noix muscade, clous de girofle et cet oiseau de légende qu'était l'oiseau de paradis. Ses deux navires venaient de déployer, le 14 décembre, leurs voiles timbrées de la croix de Saint-Jacques; ils avaient salué de leurs bombardes le roi de Bachian, qui arrivait dans une pirogue à double rang de rameurs, pavoisée de pavillons en plumes de perroquet; et ils appareillaient, quand l'un d'eux, la *Trinidad*, rongé par les tarets, commença à couler. On dut débarquer son équipage et le laisser à terre avec Juan Carvalho. Désormais solitaire, la *Victoria* quitta Tidor le 21 décembre 1521, pilotée par des sujets du sultan Almanzor et en employant des Malais au service des pompes. Elle put encore charger à Timor du santal et de la cannelle.

Le retour par le cap de Bonne-Espérance ne donna lieu qu'à un incident à l'île Santiago du Cap-Vert. Le gouverneur portugais, avisé par des bavardages que les Espagnols venaient des Moluques, séquestra les matelots envoyés à l'aiguade. Si bien que, le 6 septembre 1522, quand la *Victoria* jeta l'ancre à San-Lucar, un jeudi, alors que le livre du bord marquait un mercredi, elle n'était plus montée que de 18 Européens et de 4 Malais. Mais elle rapportait 533 quintaux d'épices : et Juan-Sebastian del Cano pouvait dire fièrement à l'empereur Charles-Quint : « J'apporte, outre les cartes des Moluques, les traités d'alliance et de paix conclus avec tous les rois et seigneurs de ces îles : ils ne demandent pas mieux que de vous obéir comme à leur roi et seigneur. » Il comptait sans les Portugais, qui avaient rasé le magasin laissé à Tidor par les Espagnols, en capturant l'équipage de la *Trinidad*.

... Quatre siècles plus tard, en septembre 1922, une flotte, formée de navires de guerre de plusieurs nations, s'acheminait de Saint-Sébastien vers la petite ville de Guétaria, patrie de



CARACOLLE OU CORACORA DE GUERRE DES MOLUQUES.
DESCRIPTION DU PÉNIBLE VOYAGE FAICT..... PAR OLIVIER DU NORT. AMSTELREDAME, 1602. — CL. LAROUSSE.

Juan-Sebastian del Cano. Dans une cérémonie grandiose, le successeur de Charles-Quint venait inaugurer un monument au premier Espagnol qui avait fait le tour du monde. J'y représentais notre Société de Géographie.

Juan Sebastian del Cano reprit la route des Moluques comme second de Garcia de Loaysa. Il prêta main-forte aux insulaires de Tidor, lorsque leurs caracolles, aux plates-formes chargées de combattants, livrèrent une bataille navale aux tangas de l'île de Ternate, soutenues par les Portugais de Jorge de Meneses. Ainsi les Moluques devenaient un champ de bataille entre les deux nations rivales de l'Occident.

A qui appartenaient-elles? Au Portugal ou à l'Espagne? Les degrés de longitude sous lesquels elles gisaient et qui eussent tranché la question étaient discutés. La junte de Badajoz, en 1524, n'avait abouti à aucune conclusion. En 1529, la convention de Saragosse, qui reconnut au Portugal, moyennant deniers comptants, la possession des Moluques, et que sanctionna le désistement de l'Espagne, mit fin à la *Guerre du poivre ;* c'est le titre d'un bel ouvrage que M. Kammerer, ambassadeur de France, a consacré à cette lutte épique.

A l'actif de Juan-Sebastian del Cano, mentionnons encore l'exploration de l'archipel des Carolines, qui fut annexé en 1528 à la Couronne d'Espagne par Alvaro de Saavedra.



BOUQUET DE PALMIERS DANS L'ÎLE TSIS (CAROLINES).
DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

En route pour les Philippines en 1542, Ruy Lopez de Villalobos, commandant une escadre armée par le vice-roi du Mexique, acheva la découverte des Carolines et reconnut le groupe des îles Hall et Namounoïto, où vivait une population misérable au milieu d'une végétation exubérante, dont on peut juger la beauté par le paysage représenté ci-dessus.

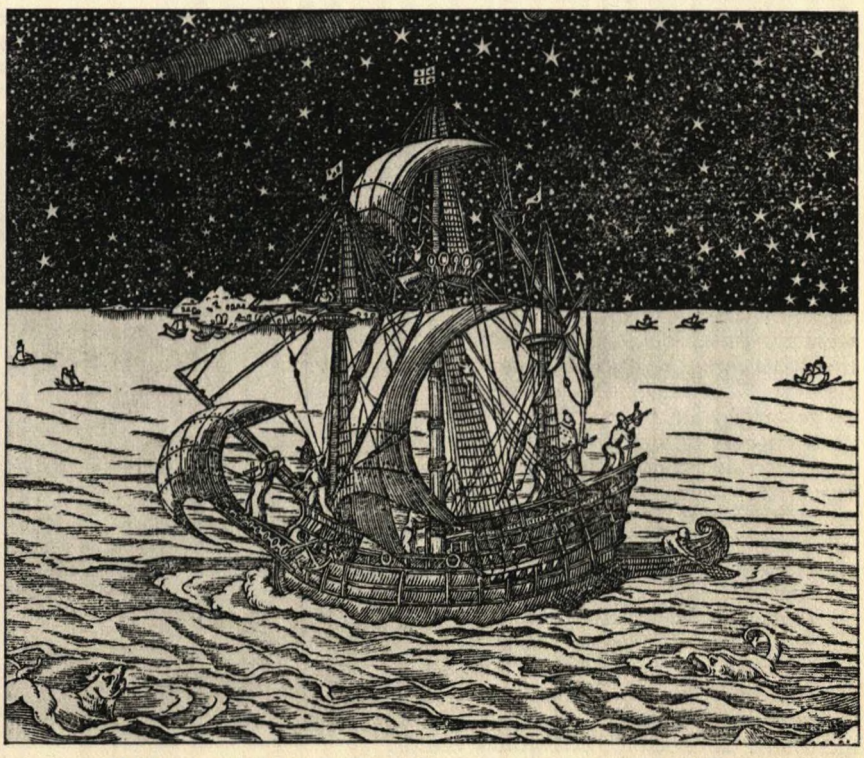
Le voyage de la « Pensée » à Sumatra (1529-1530).

Les agents de l'étranger ont institué dans nos ports une inquisition permanente sur nos armements. A Honfleur, les tabellions ont inscrit l'île San-Thomé et le Manicongo comme destination, en 1527, de la *Marie-de-Bon-Secours*, dite le *Grand-Anglais*, de Rouen. Et voici que, du port hindou de Diu, part une supplique de l'équipage naufragé, à l'adresse du vice-roi portugais de l'Inde : « Plaise à Vostre Hautesse, disaient nos marins, captifs du sultan de Diu, de regarder de vostre œil de pityé et de miséricorde vers les povres Chresthiens, lesquelz vous demandent pardon. » L'un d'eux, Georges de Virgile, sut si bien se faire voir du sultan, qu'il devint son conseiller; et, en 1537, il l'aida à prendre la forteresse de Tchitor, position formidable avec son énorme enceinte crénelée et renforcée de tours, « le Parasol du monde », où les femmes nobles avaient été poignardées pour ne pas tomber en esclavage et dont l'ambassadeur anglais, Thomas Rhoe, admirait les ruines, au siècle suivant. Georges de Virgile avait laissé des *Mémoires* qui servirent de base à Mme de Gomez pour écrire, en 1726, un roman intitulé : *Crémentine, reine de Sangha*, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

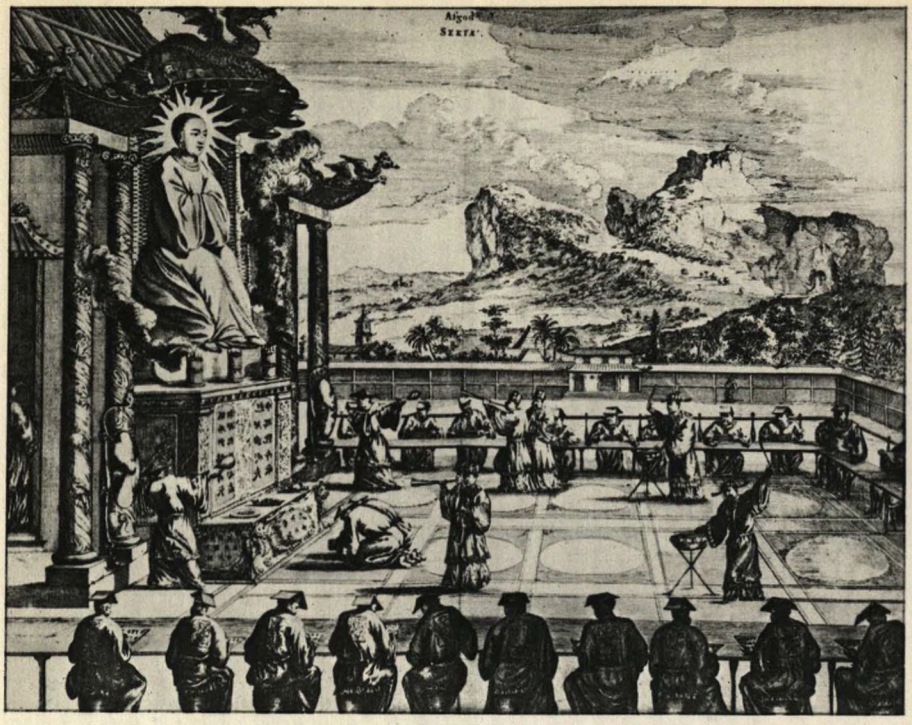
En 1529, Jean Ango récidivait. Et nous avons la bonne fortune de connaître, grâce à l'astronome de l'expédition, Pierre Crignon, le *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier*. Pilote intrépide, Jean Parmentier allait, dans les mers des tropiques, méditer le magnifique poème qu'il avait écrit sur les merveilles de Dieu et la dignité de l'homme. Son navire s'appelait la *Pensée*, dont le *Sacre* était la conserve. Il appareilla le jour de Pâques, le 28 mars.

Au passage de l'Équateur a lieu le fameux baptême de la Ligne, qui se perpétuera pendant des siècles. C'est en termes enjoués que Pierre Crignon conte la burlesque cérémonie; et il n'agit pas autrement pour la description d'une tempête et d'un typhon : « Le Dieu Éolus, accompagné de Favonius et d'Affricus Libo, célébrait les noces de Thétis, fort délibéréz de bien faire danser... Aucune pièce de la nue descendante vers l'horizon de la mer en manière d'une chausse à ypocras, la pointe en bas, se allongeoit longue et gresle, tenant tousjours à la maistresse nue. Nos gens eurent peur, craignant que ce ne fussent puchos ou tifons... Ceux qui ont vu les puchos disent qu'ils se forment autrement : la pointe est crochue et se tient en suspens, en attirant l'eau. »

En cours de route, Parmentier baptisa du nom éphémère d'îles de la Crainte, îles de l'Enchaînée, de l'Utile, de l'Andouille, les îles stériles, que des bancs prolongent jusqu'au cap Saint-André, sur la côte de Madagascar. A l'île Phowa-Moloku, qu'il décore à tort du nom de Moluques, quelque brahmane lui montra en quelles aires de vents gisaient la Perse, Ormuz, Calicut, Ceylan et Malacca. Ce « Grand archiprestre avoit ung temple ou mosquée, de façon assez antique et magistralement composé de pierre, en



NEF EN HAUTE MER. — THEVET, COSMOGRAPHIE. PARIS, 1575. — CL. LAROUSSE.



L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE EN CHINE.
J. TH. DE BRY, II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.

espécial une closture de hucherie, de mouleures d'antiques, les meilleures que je vis jamais, disait Crignon, avec balustres mignonement tournéz, sy que le menuisier de nostre nef s'esbahissoit de voir si bon ouvrage. En ce temple avoit des galleries tout autour, et au bout ung lieu secret clos de hucherie, comme ung *sancta sanctorum.* »

Le 31 octobre 1529, l'escadrille, ayant rangé les îles de Tanah-Balla, Tanah-Massa et Poulo-Pini, qui furent baptisées Louise, Marguerite et Parmentière en l'honneur de la reine mère, de la sœur de François Ier et du capitaine, arriva au terme de son voyage, à Sumatra. — « Êtes-vous gens de guerre » ? demanda à Parmentier le lieutenant du port de Ticou, qui était assis, les jambes croisées, « comme un couturier ».—« Non, répondit en malais l'interprète Jean Masson, nous venons échanger contre votre poivre les bonnes marchandises de notre pays ». « On ne vit point de plus austère vie que celle des Ticouniens », écrivait Crignon. A part les oranchaies ou « grands seigneurs », faciles à discerner à leurs gros bracelets et au manche ouvré d'or de leurs criss, les Malais couchaient sur le sol et avaient pour tout repas « un petit de riz à demi cuit et, aucune fois, un petit de poisson menu comme le doigt ». Mais, « fins et astucieux, grands flatteurs, grands menteurs et moqueurs, en marchandise, grands barguigneux plus que Escossois », ils offraient au commerce un si maigre débouché que le voyage de la *Pensée* n'eut pas de lendemain.

Il y avait au reste à Sumatra un roi féroce, le roi d'Achem ou d'Atjèh, qui avait voué aux Européens, aux Portugais surtout, une haine farouche. Pour l'assouvir, écrivait Christoval de Jaque, il en envoyait acheter contre des présents considérables dans les pays voisins : puis il les faisait attacher à la bouche d'un canon, auquel on mettait le feu; il en faisait bouillir d'autres dans l'huile de coco ou dans leur propre sang.

Et ces atrocités se déroulaient dans un site charmant, dont le peintre Ghirardini écrivait en 1698 : « Figurez-vous une des plus agréables forests de France ou d'Italie; faites passer par le milieu de ce bois une belle rivière; mettez, à la place de nos chesnes, des cocotiers, des bambous, des bananiers; jettez parmi tout cela un nombre incroyable de maisons, construites comme au hazard avec des cannes, des roseaux et des écorces; que ces cabanes forment tantôt des rues et tantôt des hameaux; qu'il y ait par-cy par-là de petites prairies; vous aurez Achem. » Mais ce n'est pas tout. « L'âme de cette ville, ce sont les Chinois, paréz comme des femmes, des aiguilles de tête dans les cheveux, un éventail à la main; les Mores, avec leurs turbans, leurs longues robes et une grande barbe; les Malais, petits, mais vifs, bien faits, avec un certain air fier et pourtant doux, qui frappe et qui plaît. »

LES PORTUGAIS EN CHINE ET AU JAPON

Les aventures de Mendez Pinto. — L'Europe avait perdu le contact avec l'Extrême Orient, quand deux écrivains le reprirent : un aventurier, Fernand Mendez Pinto, et un saint, François Xavier. Traduits en français, les *Voyages advantureux* tiennent du roman. Mendez Pinto était, en 1540, à bord du navire d'Antonio de Faria, qui, sous couleur de courir sus aux jonques des pirates, se livrait à des opérations scabreuses. Tentés par les somptueuses sépultures des rois du sud de la Chine, ses gens tombèrent prisonniers au cours d'un naufrage et reçurent une bastonnade qui en laissa deux sur place.

A Nankin, capitale de trois royaumes et ville de 800 000 feux, Mendez Pinto écoutait tristement un vacarme des cloches tel que c'était « espouventable de les ouyr », quand pénétrèrent, dans la prison où il était enchaîné, « des hommes de bonne mine, vestus de longues robes de satin violet, qui portaient en main des verges blanches en façon de sceptre. Assembléz au son de la cloche en la sainte maison du Remède des pauvres, les vingt-quatre de l'Austère vie » venaient à son secours : car le malheureux était condamné, sauf appel à Pékin, à avoir les pouces coupés. Ils le munirent donc, pour la capitale de l'Empire, d'une lettre de recommandation datée du « 9e jour de la 7e lune, l'an 15e du sceptre du Lyon couronné au Throsne du monde ». Mendez Pinto, quittant donc sa prison, s'engagea dans les rues à arcades de Nankin, pourvues de portes qu'on fermait chaque nuit, et admira, au passage, les pagodes et les métiers « à accommoder les soyes ».

En cours de route, Mendez Pinto assista à une de ces foires nautiques qui se tenaient de la nouvelle lune à la pleine lune. Serrés les uns contre les autres, les navires, jonques, barcasses, sampangs et ballons, formaient de véritables rues, ornées d'étendards, de guidons et de bannières. Chaque métier avait son quartier, où personne n'avait accès après la retraite sonnée. Toute une



MANDARIN CHINOIS EN TOURNÉE. — NAVIGATIO LINSCOTANI. HAGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.



PEINES CORPORELLES INFLIGÉES PAR LA JUSTICE CHINOISE À DES CONDAMNÉS
J. TH. DE BRY, II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.



CHINOISES EN CHAISE À PORTEURS ET VOITURE À VOILE.
J. TH. DE BRY, II. PARS INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.

rue notamment était formée de vaisseaux, chargés d'idoles en bois doré destinées aux pagodes, et de pieds, cuisses, bras et têtes, que les malades achetaient pour les offrir en ex-voto. Des pagodes tapissées de soieries étaient installées sur « de grandes barcasses en façon de galères », où les bonzes vendaient des cornes d'animaux sacrifiés aux idoles, pour servir à l'âme des défunts. Ailleurs, dans des vaisseaux de deuil, pourvus de cercueils, torches et cierges, il y avait des pleureuses à gages. Puis c'étaient des ménageries, des librairies, des officines de médecins, de sages-femmes, de nourrices, d'hommes d'affaires, des restaurants de viande de chien aux écorces d'oranges : l'on y servait aussi des tortues, des loutres, des couleuvres, des lézards et des limaçons, de la viande de buffle, de bouc, de cheval et de zèbre.

De cette ville mouvante, Mendez Pinto gagna, en octobre 1541, Pékin, où la revision de son procès commença par l'octroi de trente coups de fouet; sa cause, soutenue par le procureur des pauvres, fut dûment examinée. Il évita la mutilation de ses pouces par les « ministres du bras de justice », comme il appelle les bourreaux. Introduit dans la salle du tribunal, « faite en forme de nef d'église », où étaient peints, du haut en bas des murs, les supplices les plus variés, il fut condamné à un an de travaux forcés par un mandarin ou « chaem, habillé d'une robe de satin violet », barrée d' « une manière de scapulaire », où la balance de la justice était gravée sur une plaque d'or. Employé à l'entretien de la Grande Muraille, avec d'autres prisonniers, il portait, comme marque de servitude, une estampille indélébile sur le poignet droit.

Mendez Pinto se familiarisa ainsi avec la vie chinoise : et bien que le récit de ses aventures tienne du roman, on ne peut négliger ses descriptions de Pékin, des « chapelles du roy de la Chine », du « trésor des morts » avec ses idoles, des hospices d'enfants trouvés, d'aveugles, de pauvres, tenus pour gens de bien, et même de femmes publiques, vieillies et entretenues aux frais des jeunes. On s'étonne de ne pas l'entendre parler d'autres coutumes chinoises, dont la gravure fixa dès le XVIe siècle la curiosité : les chaises à porteurs, pour les dames de qualité, et les chars à voile, mus par le vent dans les grandes plaines du Céleste-Empire. De ses observations, Mendez Pinto concluait « qu'en matière de maximes politiques, les Chinois passaient toutes les autres nations ».

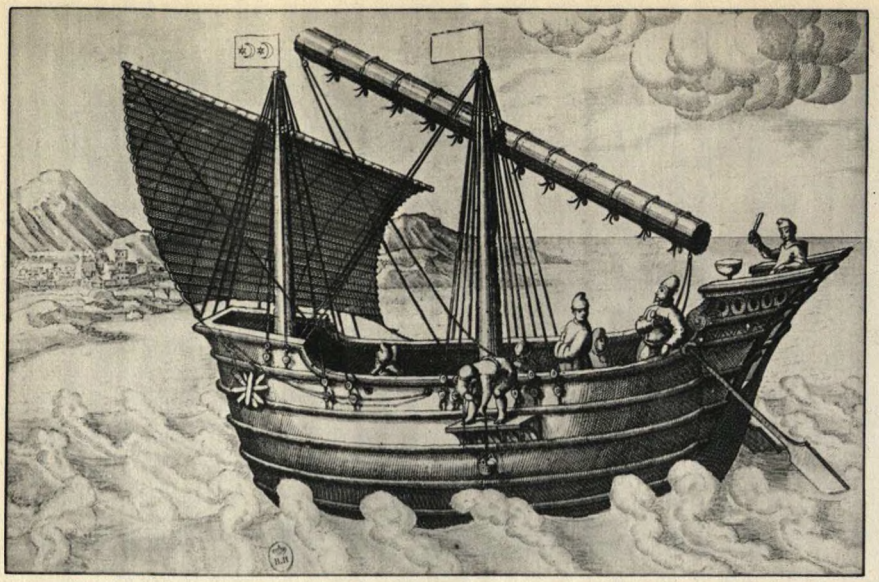
L'apôtre des Indes et du Japon : saint François Xavier. — D'étape en étape, les Portugais sont arrivés aux portes du jour. De chaque escale, ils ont supputé les richesses, sans se préoccuper de scruter les secrets replis de l'âme hindoue ou de l'âme malaise. A cette besogne spirituelle se consacrera un hidalgo navarrais, ancien élève du collège Sainte-Barbe, à Paris. François Xavier, de la noble famille des Jassu, a fait vœu, le 15 août 1534, à Montmartre, devant l'autel de Notre-Dame, de se consacrer au salut des âmes. Il s'est embarqué à Lisbonne à bord d'un lourd galion portugais aux grands châteaux d'avant et d'arrière, dont les voiles sont timbrées d'une croix. Par Mélinde, cimetière de Portugais; par Mozambique, relâche forcée quand souffle une mousson contraire; par l'îlot de Socotora, où les notions du christianisme sont entachées de sorcellerie, il gagne Goa le 6 mai 1542.

Là, les Portugais vivent dans une molle indolence. Ce ne sont que promenades en palanquin avec une suite nombreuse ou équipées sentimentales à pied, la nuit tombée.

De leurs intrigues comme de leurs passions, François Xavier n'a cure. La religion des Hindous seule le préoccupe. Il s'en enquiert près d'un vieillard : « Nos dieux, répond l'interpellé, nous commandent de ne pas tuer de vaches, et nous les adorons, puis de faire des aumônes aux Brahmes qui desservent les pagodes. » Les Brahmanes, ainsi comblés, faisaient de plantureux repas, au son du tambour, laissant entendre que c'était « le signal du dîner des idoles ». François Xavier n'obtint d'eux, faute de bien les comprendre, que des questions et non des renseignements : « Dieu est-il blanc ou noir ? Quand l'homme meurt, par où l'âme s'en va-t-elle? » Il leur préféra, comme ambiance, les pauvres pêcheurs de perles du cap Comorin : et les prosélytes qu'il fit à Tuticorin, Punicale, Menapad, en face de la luxuriante île de Ceylan, restèrent fidèles à la foi chrétienne. Après une retraite à San-Thomé de Méliapour, il reprend son bâton de pèlerin.



PROMENADE D'UN PORTUGAIS EN PALANQUIN. — NAVIGATIO LINSCOTANI. HAGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.



NAVIRE CHINOIS AUX VOILES DE ROSEAUX ET AUX ANCRES DE BOIS.
NAVIGATIO LINSCOTANI. HAGAE, 1599. — CL. LAROUSSE.

A Malacca, grand centre commercial de l'Extrême Orient, il n'a de prise ni sur les Malais, inféodés à l'islamisme, ni sur les Sakai, qui nichent dans les forêts et restent païens. Aux Moluques, « toutes peuplées de gentils », il arrive une soixantaine d'années trop tard. Des hadjs de La Mecque l'ont précédé; et déjà, à Ternate, on voit poindre des turbans ornés d'oiseaux de paradis, avec des chausses de damas éclatantes. Aurait-il plus de chance parmi les femmes, dont les longues chevelures étaient entremêlées de fleurs, les paupières peintes et les dents limées? Tous les soirs, un de ses néophytes allait, en habit de confrère de la Miséricorde, lanterne et clochette en main, crier que l'on eût à prier pour les âmes du Purgatoire. Une douzaine d'années plus tard, en 1558, les chrétiens qu'il avait convertis refusèrent d'apostasier et se laissèrent massacrer, sur une montagne d'Amboine, par des Alforous musulmans qui mettaient dans l'assassinat leur félicité.

A Malacca, François Xavier a été intrigué en apprenant « de grandes nouvelles de certaines îles, découvertes depuis peu de temps, qu'on appelle les îles du Japon ». — « Si j'allais dans votre pays, les Japonais se feraient-ils chrétiens? demande-t-il à un Japonais du nom de Yagirô. — Ils vous adresseraient beaucoup de questions, répondit l'interpellé. Ils observeraient par-dessus tout si votre vie est conforme à vos paroles. » Le parti de François Xavier est pris. Il ira au Japon, en compagnie de Yagirô, qui a reçu au baptême le nom de Paul de Sainte-Foi.

A bord de la jonque chinoise où trône, à la poupe, une idole dans un tabernacle illuminé de chandelles et parfumé de fumées de bois d'aloès, le capitaine, un Larron — c'était son sobriquet —, les rend responsables de la mort de sa fille tombée à la mer : elle a payé de sa vie, répondent les baguettes magiques, le salut du serviteur chrétien de François Xavier. C'est dans une atmosphère de suspicion que se poursuit le voyage vers la grande île japonaise de Kiushu.

De Kagoshima, partit, le 5 novembre 1549, « la Grande lettre » que François Xavier adressait à ses confrères de Goa. La peinture vivante qu'on y trouve du « meilleur des peuples découverts jusqu'alors » doit sans doute quelques-unes de ses touches à l'orgueil national de Paul de Sainte-Foi. Chez les Japonais, nulle malice; l'honneur plus prisé que la richesse; force courtoisie; l'amour des armes, au point qu'un garçon de quatorze ans porte déjà dague et épée; de la modération dans les repas, arrosés, comme boisson, de vin de riz; l'horreur du jeu; la monogamie; une culture telle que la plus grande partie du peuple sait lire et écrire; le vol sévèrement puni; point de jurons, sauf en prenant à témoin le soleil; point d'idoles ayant forme d'animaux; de la vénération pour les antiques philosophes chinois (Confucius et Mencius), dont les enseignements les guident; de l'estime, à cause de la rigueur de leur abstinence, pour les bonzes qui, pourtant, vivent avec des freylas féminines du même ordre, et ne reculent ni devant l'avortement, ni devant l'infanticide. Aux questions de François Xavier, le vieux bonze Ninscit ne savait répondre si l'âme était immortelle ou si elle périssait avec le corps, les bonzes ayant pour sujet de méditation habituelle : « Il n'y a rien. » Proche de Kagoshima était une bonzerie, dont le supérieur, le *tôdô*, invita le missionnaire à y prendre logis et poursuivit avec François Xavier des entretiens philosophiques et religieux jusqu'au milieu de la nuit.

De l'impression que firent sur les Japonais les missionnaires portugais, on peut juger par un vieux paravent que l'historien de l'apôtre des Indes, André Bellessort, découvrit à Kyoto. Des officiers nippons se prosternent devant les religieux portugais, qu'encadrent des matelots en justaucorps rouges et pantalons bouffants. Dans le fond, une église ouvre ses portes pour laisser apercevoir l'autel catholique, que des Japonais regardent avec curiosité.

François Xavier a quitté Kagoshima; et, à pied, vêtu d'une vieille robe, il s'achemine vers Yamaguchi, qui est, après Kyoto, la ville la plus opulente du Japon. Elle a, pour « duc », le daïmio Ouchi Yoshitaka, dont le missionnaire sollicite une audience. — « Qui vous envoie? dit-il à François Xavier. — Le Dieu du ciel et de la terre. » Mais le daïmio le questionne sur les peuples de l'Inde et de l'Europe, avant de lui permettre d'exposer le récit de la création et les commandements de Dieu. Et il ne laisse paraître aucune émotion au passage où est flagellé son vice favori, l'abomination du crime sodomique. L'audience terminée, François Xavier se juge autorisé à commencer ses prédications.

Yamaguchi ne lui suffit point. Il part, en janvier 1551, pour la capitale, Miaco ou Kyoto, où il fait son entrée comme un paria, dans la suite d'un samouraï. Erreur de psychologie que sanctionnera un refus d'audience de l'empereur et qu'il réparera, en mars, en reparaissant à Yamaguchi, non plus en mendiant, mais en ambassadeur du vice-roi de l'Inde. Une horloge et des lunettes lui conquirent la faveur d'Yoshitaka, qui ne pouvait se lasser de contempler le jésuite en habits sacerdotaux : « C'est un dieu vivant! » s'écriait-il, et il lui donna pour logis un monastère abandonné.

Parmi les neuf sectes bouddhiques du Japon, il en est une qui a quelque similitude avec le catholicisme par sa conception de la pénitence. A Osaka, le pécheur n'est-il pas suspendu au-dessus de l'abîme dans une balance où il doit confesser ses péchés? A Kagoshima, le daïmio s'agenouille devant l'image de la madone,



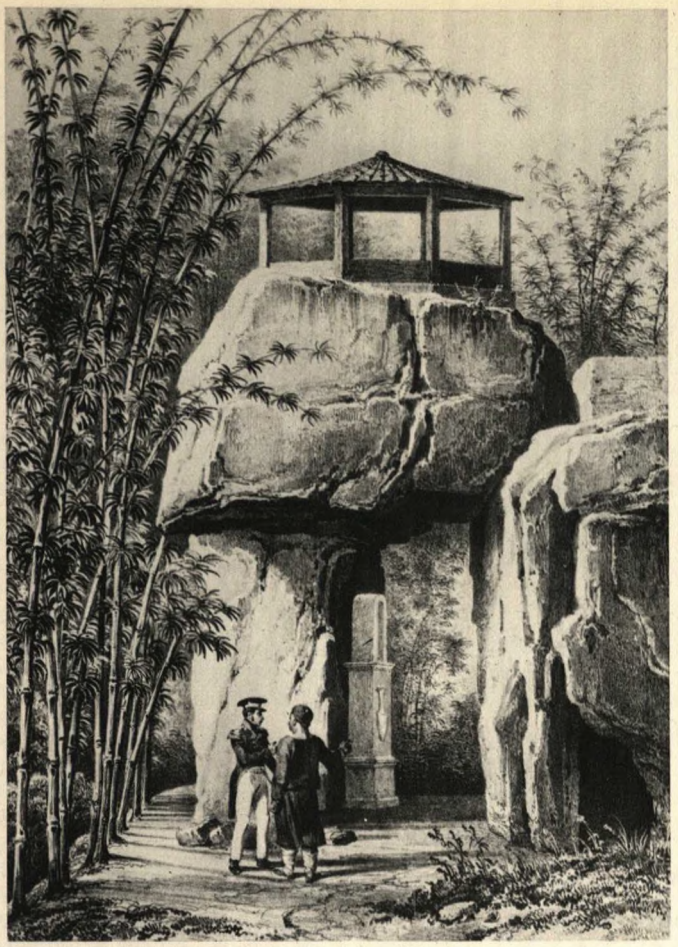
LA CONFESSION D'UN PÉNITENT, DANS UNE SECTE BOUDDHIQUE DU JAPON.
TH. DE BRY, IDAEA CONSUETUDINUM GENTIS INDICAE. FRANCOFURTI, 1602. — CL. LAROUSSE.

dont sa mère voudrait prendre copie. Et François Xavier, comme aux premiers jours du christianisme, voit accourir la populace pour l'entendre. Mais ce qu'il faudrait conquérir, c'est la haute classe. Envoyez, comme missionnaires, des hommes « rompus aux joutes universitaires, écrivait-il en Europe. Les Japonais ignorent la rondeur de la terre; ils ne savent rien de l'astronomie, rien des causes de nombreux phénomènes. Interrogés par eux sur la pluie, la foudre, les comètes, nos réponses les charmaient. Et ils nous tenaient pour de grands savants, ce qui nous a bien servi à leur faire mieux agréer notre enseignement religieux. »

La leçon de François Xavier ne fut pas perdue. Au siècle suivant, ce seront des astronomes et des savants qui partiront comme missionnaires jésuites pour l'Extrême Orient. Quand François Xavier arriva à Funai, capitale de Bungo, les Portugais lui réservèrent une entrée triomphale, avec pavois, étendards, musique et salves d'artillerie. Des lettres d'Ignace de Loyola venaient de faire de lui le provincial des Indes.

A la mi-novembre de 1551, François Xavier quittait le Japon. Sa fin était proche. C'est dans une petite île, à Sancian, qu'il expira le 3 décembre 1552. Il était mort aux portes de la Chine, qu'il ouvrait à ses confrères en religion.

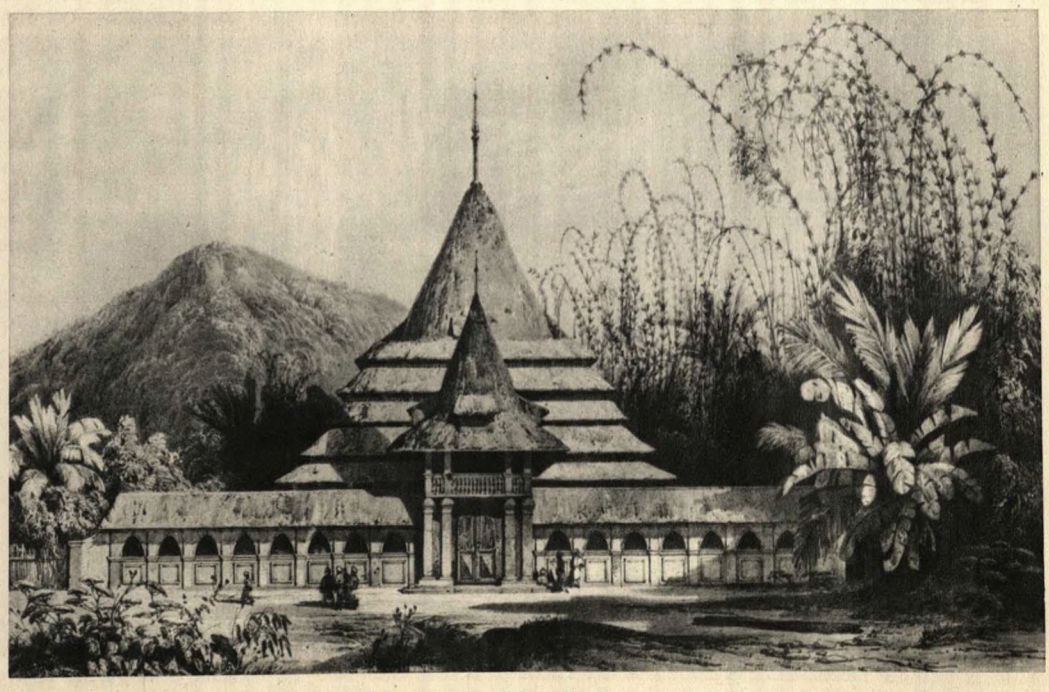
« Il y a des pères de la Compagnie de Jésus à Pékin et à Nankin, écrivait, en 1598, le colonel espagnol Fernando de Los Rios à l'historien des Philippines, Antonio de Morga. Parmi eux est le père Ricci, excellent mathématicien qui a redressé bien des erreurs, notamment la conception du monde que les Chinois se figuraient plat. Il leur a fabriqué un globe terrestre et une sphère céleste : ses arguments ont été tels que les Chinois le prennent pour un être descendu du ciel. »



GROTTE DE CAMOËNS, PRÈS DE MACAO.
BARON DE BOUGAINVILLE, JOURNAL DE LA « THÉTIS ». PARIS, 1837.

Macao. — Un parent, par alliance, de Christophe Colomb, Raphaël Perestrello, allait, en 1516, en Chine, où il fit fortune. Une vingtaine d'années plus tard, les Portugais élisaient domicile, en payant tribut, dans l'estuaire de la « rivière des Perles », sur la plage d'une presqu'île que les Chinois appelaient A-ma-ngao, dont les nouveaux venus firent Macao. « La Cité du nom de Dieu de Macao » était reliée par l'isthme de la « Tige du Nénuphar » à l'île de Hiang-Chan. Sur les pentes des collines qui bordent la presqu'île, la ville portugaise s'étala en amphithéâtre; elle y déploiera bientôt, aux yeux émerveillés des voyageurs qui arrivent du large, une longue chaîne de maisons élégantes. Mais la position n'était pas de tout repos. Un essaim d'îles voisines, dont l'une s'appelait l'île des Larrons, abritait de nombreux pirates, auxquels les Portugais aidèrent les Chinois à donner la chasse. Tout près de Macao, dans la grotte de Patane qui fait face à la mer, un écrivain, affecté à la curatelle des biens des absents, célébrait l'épopée des découvertes portugaises que son ouvrage immortalisa : l'épopée s'appelait les *Lusiades*, et l'écrivain, Camoëns. Mendez Pinto, lui, se contenta d'un roman d'aventures, la chasse aux pirates, à laquelle il participa.

Les Portugais chassés de Ternate (1575). — Les Portugais avaient envoyé à Ternate comme gouverneur de leur fort, en 1570, Diogo Lopez de Mesquita, qui compromit irrémédiablement leur situation. Ayant mandé le roi de l'île, qu'il haïssait, il le fit poignarder et dépecer : la tête, encore coiffée du turban royal, les bras et les jambes furent pendus aux créneaux du fort. Ses sujets jurèrent de le venger. Ils se rendirent en procession à la mosquée, un chevreau aux cornes dorées en tête pour servir de victime à un sacrifice, le nouveau roi marchant, aux fumées de l'encens, sous un parasol de plumes; au son du tambour sacré et de la cloche qu'on frappait avec une pierre, tous prirent les armes. Et des 72 îles de l'archipel, musulmans et idolâtres accoururent à l'appel de Cachil Babu, qui pouvait mobiliser 120 300 hommes, à l'estime d'Argensola, historien de la conquête des Moluques. Le fort portugais fut investi. Ce fut un des plus beaux sièges que l'histoire ait connus : les Portugais ne se rendirent, vies et bagues sauves, qu'à la fin de l'année 1575; mais ils durent évacuer Ternate, où les chrétiens, qui étaient au nombre de 60 000, subirent la plus atroce des persécutions : membres brûlés à petit feu, enfants arrachés du sein de leur mère... Les Portugais restèrent, dès lors, cantonnés à Amboine. La mort de leur roi, Dom Sébastien, tué en 1578, au Maroc, où il soutenait le prétendant Muley Mohammed, et la déshérence du trône de Portugal après la mort du cardinal Henri, promu roi, tranchèrent, en 1580, la compétition qui s'était élevée entre les deux royaumes de la péninsule hispanique pour la possession des Molu-



MOSQUÉE DE TERNATE (ARCHIPEL DES MOLUQUES). — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.



INDIGÈNES ACTUELS DES ÎLES SALOMON ET LEUR PIROGUE. — CL. CHUSSEAU-FLAVIENS.

ques. Les Espagnols s'emparèrent des colonies et des comptoirs des Portugais.

La découverte des îles Salomon par les Espagnols (1568).

Le pays d'Ophir continuait à exalter les imaginations, en quête du pays mystérieux où allaient les flottes de Salomon. Ce fut peut-être la raison pour laquelle Alvaro de Mendana baptisa du nom d'archipel Salomon les îles qu'il découvrit en février 1568, à 1 700 lieues du Callao, d'où il était parti. A l'île Santa-Isabel, la première île rencontrée et ainsi baptisée du nom de la fête du jour, le 9 février, le chef Tauriqui Biliban Harra, un vieux beau aux cheveux teints d'un blond ardent et frisés, lui proposa d'échanger entre eux leurs noms : et pour cimenter ce pacte d'amitié, il lui offrit le quartier d'un corps humain, que Mendana s'empressa d'inhumer. Ces anthropophages avaient pour dieux vivants des crocodiles et des couleuvres; pour ornements, des bracelets et des médailles en os de poissons : et un ouvrage publié en 1887 par Guppy, *The Salomon islands*, montre que, depuis trois siècles, ils n'ont pas changé de parure, seule parure d'un corps resté nu. La flore était riche, le ravitaillement facile en ignames, racines comestibles, cannes à sucre, amandes, noix de coco, raisins, oranges et limons; mais la faune était pauvre : chiens muets, chauves-souris et perroquets huppés tout blancs, « le plus bel oiseau qu'il fût possible de voir ». A la suite d'un concert où les Espagnols firent entendre une guitare, une trompette et un tambour, tandis que les insulaires répondaient au moyen d'une conque marine et d'une sorte de flageolet, « comme en avaient en Espagne les gardiens de porcs », l'équipage procéda à la mise en chantier d'un brigantin.

L'île Santa-Isabel gisait par 8° de latitude méridionale, au milieu de l'archipel Salomon. Mendana faillit se laisser prendre aux démonstrations d'amitié des insulaires de Buenavista, qui ne s'attelaient à la remorque des canots du bord que pour en dévorer les marins. Il fallut de même tenir en respect les insulaires de San-Dimas, le jour de Pâques, tandis qu'à l'île San-Jorje, les indigènes prirent la fuite dans la montagne. A l'île de Guadalcanar, Mendana avait à peine érigé une croix que surgirent des sauvages armés de casse-têtes en pyrite. Comme les munitions manquaient, Mendana appareilla, le 11 août, pour retourner au Pérou, sans pousser plus avant à la recherche de la Nouvelle-Guinée, qui était le but de l'expédition.

Le rapport de son pilote, Hernando Gallego, fut tenu si secret, qu'on perdit pendant deux siècles la route des îles Salomon. Les insulaires gardèrent leurs sinistres habitudes de cannibalisme, si bien qu'au siècle dernier, à l'île San-Christoval, un chef se glorifiait d'avoir dévoré soixante-seize victimes humaines, en faisant autant d'entailles sur un cocotier et en entourant sa cabane d'une guirlande de crânes.

Les Philippines.

C'est à Ruy Lopès de Villalobos que l'archipel de Saint-Lazare dut, en 1543, le nom d'îles Philippines, Philippe II étant roi d'Espagne. Mais sa conquête ne date que de 1564, de l'arrivée du Basque Miguel Lopez de Legazpi, venu du Mexique. Dans l'île de Cébu, il fondait la ville del Santissimo nombre de Jesus; et, en 1569, la couronne d'Espagne prenait solennellement possession des Philippines. Le 18 mai 1572, le vice-roi Luis de Velasco se rendait maître de Manille, située au fond d'une baie qui a, dans l'île de Luçon, la forme d'une semelle. Une réaction de pirates chinois, dépossédés de cette position splendide, fut brisée; et l'alguazil réal de Mexico, Gonzalo Ronquillo de Peñalosa, qui devait mourir en 1583, consolida l'occupation espagnole en y transportant des soldats mariés. Tour à tour, les îles de l'archipel : Mindanao, Bohol, Leite, Mindoro, Luban, furent occupées.

Par une relation, écrite au temps de la vice-royauté de Ronquillo par Miquel de Loarca, nous pouvons faire connaissance avec les Tagals. Un chef tagal voulait-il contracter mariage? Il envoyait planter sa lance sur l'escalier du père de la dulcinée. Agréé, il payait la dot, 100 taëls d'or, au beau-père et remettait à la fiancée un esclave, qu'elle réclamait, quand elle arrivait, portée à dos d'homme, avant de franchir le seuil de la case du fiancé. Les fiancés buvaient ensemble; un vieillard proclamait leur mariage et répandait sur l'assistance le contenu d'un plat de riz, au-dessus duquel une vieille femme avait joint leurs mains. Leurs lettres, c'étaient des bouquets de fleurs dont l'arrangement avait son langage. Et une vielle à quatre cordes de cuivre, adroitement touchée, exprimait la variété de leurs sentiments.

Les Tagals portaient le deuil de leurs parents en se couvrant le bras d'une mitaine en liane. Le défunt était-il jeune? C'étaient les spectres qui lui avaient dévoré le foie. Vieux? le vent avait emporté son âme. Avait-il été poignardé ou dévoré par un caïman — mort fort honorable —, il montait aux cieux sur un arc-en-ciel.

« Toute la religion des Tagals, écrivait au XVIIe siècle un de leurs missionnaires, est fondée sur la tradition. Cette tradition se conserve par des chansons qu'ils apprennent par cœur dès leur jeunesse. Dans ces chansons barbares, ils content les généalogies fabuleuses et les faits de leurs dieux. Ils reconnaissent des esprits invisibles, une autre vie et des diables ennemis des hommes. Leur principale idolâtrie est d'adopter et de tenir pour dieux ceux de leurs ancêtres qui se sont le plus signalés par leur courage. Les Tagals adorent aussi un oiseau bleu, le corbeau et le crocodile, qu'ils appellent grand-père. D'un vieil arbre, ils font une divinité. » Sur des dents de caïman, ils vaticinent et prédisent l'issue d'une campagne.

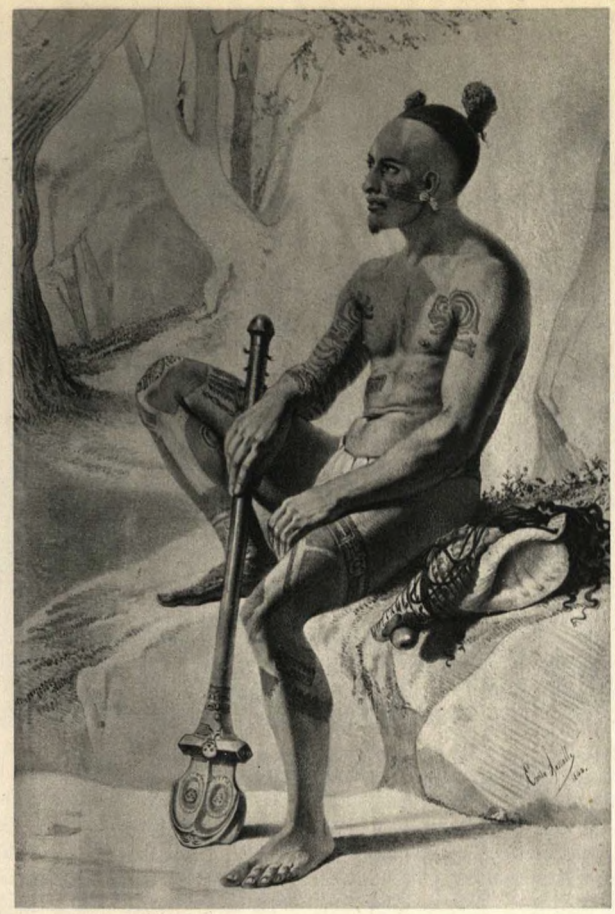
Leur état social comprenait des nobles, des hommes libres et des esclaves de trois classes : les uns devant trois jours sur quatre à leur maître, les autres un sur quatre, et les esclaves privilégiés ne prenant leur service que lors d'un banquet. Étaient punis d'esclavage le meurtre, l'adultère, le vol et l'insulte publique à une femme qu'on dépouillait de son manteau.

Les Tagals avaient pour armes des coutelas, des massues et des lances incrustées d'or. Tatoués et graissés d'huile, les dents limées et vernies, les oreilles distendues par des trous où on aurait pu passer le bras, ils mâchaient éternellement, enveloppé dans des feuilles de bétel, du fruit d'arec, qui ressemblait à une poire et qui, additionné de chaux, rougissait la bouche et « rafraîchissait le cœur ». On les appelait des Pintados, parce que les élégants dessins de leurs tatouages donnaient l'illusion qu'ils étaient peints. Un renseignement recueilli par Magellan avait retenu l'attention des Espagnols, à savoir qu'on trouvait des pépites d'or grosses comme des noix à Catagan ou plutôt à Caraga, port de la grande île de

Mindanao. Il n'en fallait pas davantage pour tenter des conquistadors.

Dans l'île de Luçon, aux environs de Manille, principal établissement des Espagnols, les Maures adoraient Batala, un dieu qui avait pour ministres des Anitos, les Anitos des moissons, de la pluie, de la guerre... Ils connaissaient l'usage de l'écriture. L'assemblée des chefs dressait les lois qu'un crieur public, une cloche à la main, allait publier de quartier en quartier. Toute insulte à l'un d'eux était punie de mort, ou, en cas de pardon, elle entraînait l'esclavage.

Si les Tagals se laissèrent pénétrer par le christianisme, il y avait encore, au siècle dernier, des tribus qui étaient restées irréductibles à la civilisation. Un gentilhomme breton qui cherchait aventure, P. de La Gironière, en suivant une petite rivière qui serpentait entre de hautes montagnes de basalte de l'île de Luçon, pénétra chez les Tinguianès. Il y assista à diverses cérémonies, telles les funérailles d'un indigène, dont on desséchait le corps, au milieu des danses de la tribu que scandait le son d'un tam-tam conique et d'une conge chinoise. La Gironière prit le croquis d'une scène encore plus impressionnante. Ayant tué quelques Guinanès, de leurs ennemis, les Tinguianès célébrèrent la fête des Cervelles. Ils coupèrent la tête des cadavres, trempèrent la cervelle dans du jus de canne à sucre et la servirent aux assistants dans de petites coupes d'osier.



UN NATUREL DES ÎLES MARQUISES.
DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

La découverte des îles Marquises (1595).

L'adelantado Alvaro de Mendana, qui avait reconnu, en 1567, dans le Pacifique les îles Salomon, partit du Callao à leur recherche, en 1595, en compagnie du pilote Pedro Fernandez de Queiros, qui se fit l'historien de l'expédition. Ce fut un autre archipel qu'il rencontra à un millier de lieues des côtes du Pérou. D'un port voisin d'une montagne, se détachèrent 70 canots remplis d'indigènes de l'île Madalena, ainsi appelée en l'honneur de la fête du jour (l'île Fatou-Hiva). Ces hommes, de belle taille, absolument nus, apportaient des cocos, des bananes et une pâte enveloppée dans des feuilles. Mais, montés à bord, ils se mirent à tout piller. Un coup de canon précipita leur fuite. Furieux de la blessure de l'un d'eux, ils accablèrent alors les équipages de projectiles, en essayant d'entraîner à terre l'un des navires, dont ils avaient accroché le beaupré. Une décharge de mousquets en abattit une dizaine, dont un vieillard à grande barbe, abrité sous un parasol de feuilles de palmier, qui dirigeait le combat.

On ne s'arrêta point à l'île suivante, baptisée San-Pedro (Motane). Dans le lointain, paraissait une autre île, charmante d'aspect avec ses belles plaines et ses arbres symétriquement plantés. Des pirogues s'en détachèrent, à bord desquelles les insulaires agitaient leurs grands chapeaux, tandis qu'un vieillard élevait un rameau vert, garni de blanc. Dans l'anse en fer à cheval de l'île Santa-Cristina (Tahouata), les Espagnols débarquèrent au son du tambour. Ils y furent accueillis comme des amis; une jolie indigène ne demanda-t-elle pas à Doña Isabella, femme du commandant, une boucle de sa chevelure blonde! Ces Polynésiens étaient une des populations les plus affables que les Européens eussent jamais rencontrées; une des plus belles aussi. « Les femmes, écrivait Queiros, ont le visage et la main très jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint assez blanc : en un mot, elles sont mieux que les plus jolies femmes de Lima. Elles sont vêtues, depuis la poitrine jusqu'au bas du corps, d'un fin tissu d'écorce. » Grands et élancés, de proportions harmonieuses, les hommes étaient tatoués, peints en vert et coiffés d'aigrettes faites des plumes d'oiseaux paille-en-queue, et parés d'éventails en plumes de coq. Leurs cases, en bois de cocotier, étaient surélevées sur une plateforme de pierre. Creusées d'une seule pièce avec des doloires en os de poissons et des herminettes en coquillages, leurs pirogues pouvaient contenir jusqu'à 40 hommes. Les victuailles abondaient : cochons et poules, des fruits verts, gros comme la tête d'un enfant, si délicats au goût qu'on les nommait des blancs-mangers : c'étaient les fruits de l'arbre à pain. A l'archipel, dont on repéra encore une des îles du sud-est, la Dominica (Hiva-Oa), les Espagnols donnèrent le nom de Marquesas de Mendoça, en l'honneur de la femme du vice-roi du Pérou, nom qui a subsisté : ce sont les Marquises.

Passant au large de petites îles basses, qu'on appela les îles San-Bernard (islands of Danger), l'expédition gouverna sur une île, qui fut baptisée Santa-Cruz (Vanikoro). On y chercha vainement le vaisseau amiral, qui s'était écarté et dont on n'eut plus jamais de nouvelles. Bruns ou noirs, les cheveux frisés, le visage et les bras peints en noir, rayés de diverses couleurs, des colliers de dents de poissons au cou et aux bras, les insulaires



LA FÊTE DES CERVELLES CHEZ LES SAUVAGES DES PHILIPPINES. — P. DE LA GIRONIÈRE, AVENTURES AUX PHILIPPINES. PARIS, 1855.
CL. LAROUSSE.



LA VÉGÉTATION LUXURIANTE DES ÎLES MARQUISES : UN FIGUIER-BANIAN.
DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

Le détroit de Torrès. — Vous trouverez sur les cartes un détroit qui porte le nom de détroit de Torrès, entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie.

Luis Vaez de Torrès était un lieutenant de Queiros. Il avait longé la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, au milieu d'un fouillis de récifs, qui contrastaient avec la beauté de la côte voisine, dont la végétation s'étageait depuis les rives de la mer jusqu'aux montagnes. Un archipel, rencontré ensuite, était peuplé d'une race noire. L'exploration se termina par la reconnaissance d'une grande terre, qui n'était autre que l'Australie.

Le Cambodge.

Au Cambodge, Portugais et Espagnols avaient pénétré tour à tour. Les premiers, en 1553, y avaient fondé une mission catholique, en usant d'une ruse digne de Didon la Carthaginoise. Ayant obtenu des indigènes autant de terrain qu'en contenait la peau d'un buffle, ils l'avaient découpée en lanières si minces qu'ils avaient pu encercler une grande superficie. Les Espagnols vinrent ensuite.

Le gouverneur des Philippines, Gomez Perez das Mariñas, reçut un jour une ambassade du roi de Cambodge, qui lui demandait du secours contre le Siam et qui offrait, pour l'allécher, de « recevoir l'eau du saint baptême ». Gomez Perez quitta donc Manille à bord de sa galère *Capitane*, dont les rameurs étaient des Chinois. Il n'avait pas quitté les Philippines que les forçats de la chiourme surprenaient l'équipage espagnol et poignardaient marins, officiers et gouverneur. Le commandement passa à Juan Xuarez Gallinato, qui partit au secours du roi de Cambodge avec 120 Espagnols. L'un d'eux, Christoval de Jaque, nous a laissé, avec la relation de la campagne, une description du Cambodge.

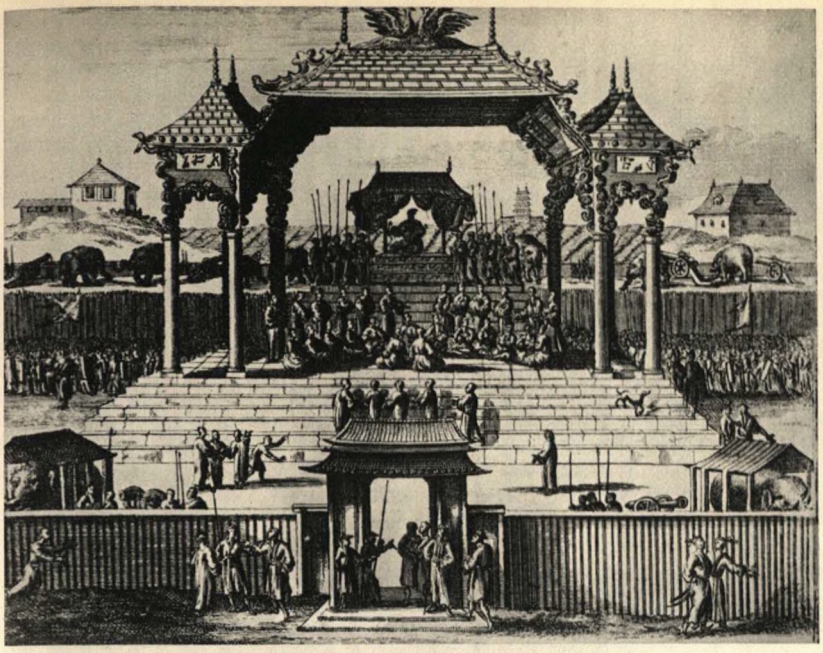
Remontant le Mékong pendant huit jours, l'expédition atteignit Churdumuco, ville de 20 000 feux, aux maisons en bois, planches et bambous. Des Chinois, au nombre de 3 000, attaquèrent la poignée d'Espagnols, qui débarquèrent avec une vingtaine de Japonais bien armés : mais ils furent décimés et mis en fuite. Les Espagnols se trouvèrent ensuite aux prises avec un usurpateur du trône cambodgien, qui menaçait de faire bouillir

s'avancèrent dans de doubles pirogues, en poussant de grands cris. Ils étaient armés d'épées de bois de fer, de dards ou hameçons à triple pointe et portaient sur leur dos un havresac artistiquement tressé en feuilles de palmier. Ils enveloppèrent l'escadrille espagnole. Mendana, qui avait cru reconnaître en eux les indigènes des îles Salomon, ne put s'en faire entendre. Pour les tenir à distance, il dut ouvrir le feu. Dans un autre havre de l'île, l'accueil fut tout différent. Un chef, aux narines percées et ornées de fleurs rouges, la tête parée de plumes, lui demanda d'échanger leurs noms. Mendana lui donna une chemise. Ses gens gratifièrent les indigènes de grelots, de colliers de verre et d'épingles; mais, dans la nuit, l'île se couvrit de feux. Toute la population se préparait à une attaque. Un débarquement fut décidé : les insulaires, se battant en ordre dispersé, lestes et résolus, empêchèrent les Espagnols de fonder un établissement dans leur île. Les équipages se révoltèrent. Mendana en mourut de chagrin. Le capitaine Barreto, le chapelain, l'ermite embarqué pour le soin des malades, le suivirent dans la tombe. Sa veuve, Doña Isabella, prit le commandement avec l'aide de Queiros.

Aux îles des Larrons (îles Mariannes), des canots aussi légers que le liège et montés d'un seul homme sortirent de l'île Guam. Les insulaires avaient leurs habitations comme des nids sur les arbres. Ils vivaient de poisson : ne pouvant capturer le caïman, le tiburon (requin) et la caëlla, ils les adoraient comme des dieux et leur payaient la dîme en chargeant un bateau de fruits, qu'ils abandonnaient au large. De couleur truitée, ces gens, agiles comme des cerfs, étaient avides de haches et de couteaux. Dans la plaine, on apercevait des chaumières. Ce n'étaient que des sépultures, où ils conservaient, entrelacés, les squelettes de leurs ancêtres, dont les âmes, après la mort, passaient dans le corps des tiburons. L'odyssée de Queiros prit fin le 11 février 1596, à Manille, aux Philippines. Le 11 décembre 1597, il était de retour au Mexique.



MONUMENTS FUNÉRAIRES DU DÉTROIT DE TORRÈS. — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.



LA COUR DU ROI DU CAMBODGE, D'APRÈS UNE GRAVURE ANCIENNE. — CL. LAROUSSE.

dans de l'huile de coco tous ceux qu'il prendrait en vie. Et le 14 mai 1596, ce roi, Nacaparan Prabantul, tombait sur eux avec des milliers d'archers et 400 éléphants armés en guerre et dressés à manier avec leur trompe un cimeterre garni d'une chaîne. Il fut battu et tué, ainsi que son fils, qui portait, comme fétiche, un bracelet d'or où étaient enchâssés des os d'animaux sauvages. Les Espagnols s'emparèrent du palais royal, dont ils firent sauter la poudrière.

Avant de reprendre la route des Philippines, ils sillonnèrent assez le Cambodge pour en connaître les ressources : les mines d'argent de la chaîne de montagnes du Laos, qui payaient une redevance au roi; les rizières, qui fournissaient aux habitants leur principale nourriture; la pisciculture, les thons blancs notamment, qui remontaient avec la marée le Mékong. Les grands allaient en litières dorées ou dans des pavillons placés sur le dos des éléphants. Le roi battait monnaie et, sur la monnaie, figuraient ses armoiries, « un coq, un serpent, un cœur et une fleur ». Les pagodes, remplies d'idoles géantes, des dieux de la guerre, de la paix, des semences, des eaux, du sommeil, de la santé et de la vie, étaient desservies par des chucus, prêtres rasés qui avaient, comme insigne, une pièce de coton jaune, dont les deux pointes leur tombaient jusqu'aux pieds. Ces chucus avaient prêté, comme vœux, le serment de ne pas tuer, de ne pas voler, de ne pas mentir et de ne point s'adonner à la luxure. Quand ils ont recueilli assez d'aumônes, ils quittent le métier et se marient. « Les Cambodgiens sont, en général, honnêtes et la meilleure nation de ces parages. Ils croient qu'après leur mort, tous les animaux sont punis ou récompensés. Ils n'en tuent jamais et n'en mangent pas non plus. Ils mangent, cependant, grillées, des fourmis volantes.

« Il y a parmi eux des comtes, des ducs et des marquis, qui ont un grand nombre de vassaux. Ils les nomment *ocuna*, *cuna*, *dechu* et *chapina*. Quand ils meurent, on brûle leurs corps avec du bois d'aigle ou de calambour, qui sont très parfumés. On place leurs cendres dans des boîtes dans lesquelles on met aussi de l'or, de l'argent, des rubis, des diamants, de sorte que les guacos des Incas n'étaient pas aussi riches que ces sépultures.

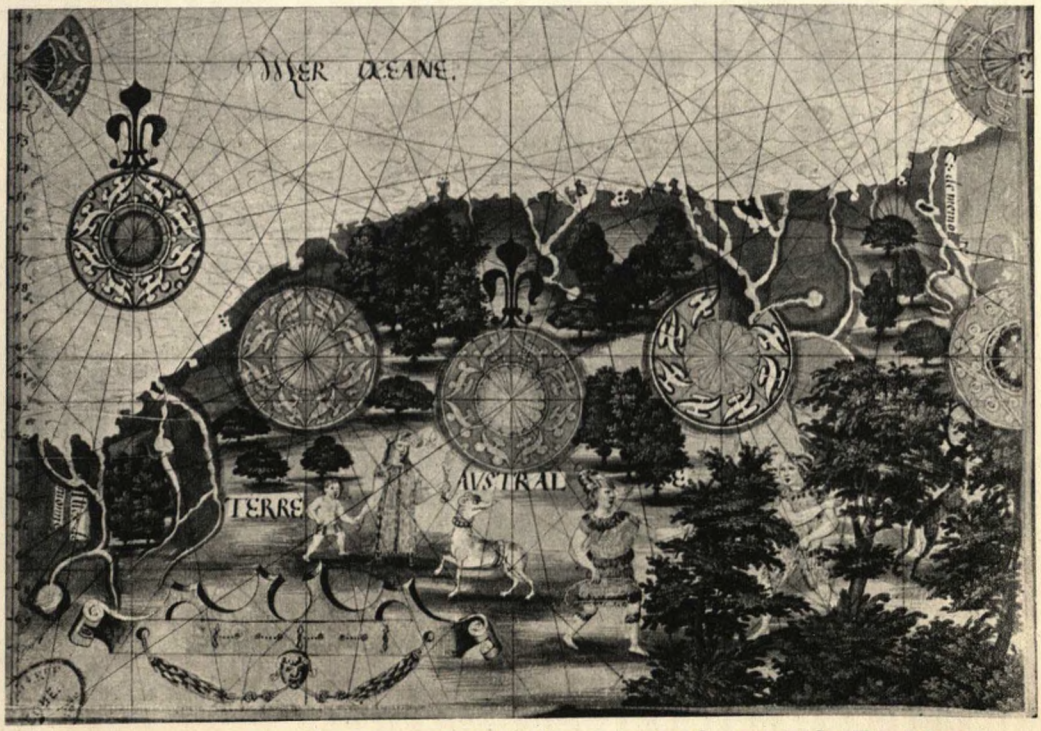
« La ville de Sistor a plus de 50 000 habitants. C'est là que tous les procès sont jugés par les seigneurs du pays. Tous les jours, ils donnent audience et rendent bien la justice, car ils sont désintéressés. Ils ne reçoivent ni présents ni recommandations, et donnent à chacun ce qui lui revient. Les Cambodgiens, comme les Hindous, écrivent avec un pinceau sur du papier de chêne ou avec une pointe de fer sur les feuilles de palmier. Leur langue est facile à comprendre et à parler. »

Du Cambodge, Gallinato gagna le royaume de Tchampa (actuel Binh-Thuan); là, des idolâtres fanatiques se précipitaient sous les roues, armées d'épées, du char qui portait leur idole. Les malheureux qui perdaient un membre ou qui étaient coupés en deux passaient pour des saints. Au haut de la montagne qui séparait son royaume de la Cochinchine, le roi sacrifiait au soleil un grand nombre de victimes humaines. Dans leurs orgies, les Tchampas se tuaient les uns les autres, et, arrachant le fiel de leurs victimes, ils s'en frottaient leurs longs cheveux.

Gallinato eut hâte de quitter leur pays pour la Cochinchine, où les gens étaient plus posés. Les marchands n'avaient-ils pas dans leur manche une balance et des poids pour peser les matières d'or et d'argent! Les femmes, fort belles, avaient un costume décent et élégant en taffetas ou en soie. Les hommes portaient sur la tête un chapeau en crin tressé.

En 1598, le gouverneur des Philippines expédiait Juan de Zamudio à Canton pour lier commerce avec la Chine; et, en dépit de l'opposition de la colonie portugaise de Macao, il obtenait l'autorisation de fonder un comptoir au « Pinal », à une douzaine de lieues de Canton.

En quête du continent austral (1606). — Le pilote de Mendana, Pedro Fernandez de Queiros, avait voulu pousser plus loin que son chef. Muni d'une lettre du pape Clément VIII pour le roi d'Espagne, il obtint l'armement de trois navires pour aller en quête du continent austral. Du Callao, il appareilla, le 21 décembre 1605, le cap au Sud-Ouest. Aux Touamotou, il aperçut des indigènes dont les cheveux blanchis à la chaux tombaient à mi-corps. Dans une île — sans doute dans l'archipel de la Société —, les femmes surpassaient en beauté les Espagnoles, pourtant charmantes, du Pérou, si bien que l'île fut appelée la Gente-Hermosa. D'un indigène de Taumaco (îles Duff), il apprit l'existence de soixante-dix îles. Dans le Sud, il rencontra une grande île, qu'il prit pour le continent austral et qu'il appela Esperitu-Santo. C'était une des Nouvelles-Hébrides. Ses marins refusèrent



LE CONTINENT AUSTRAL, D'APRÈS UN FRAGMENT D'UNE CARTE DE GUILLAUME LE TESTU (1556). BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE. — CL. LAROUSSE.

d'y fonder une ville, qui eût été la Nouvelle-Jérusalem, sur le Jourdain. A son retour au Mexique, Queiros, ayant raconté que l'Australia del Espiritu-Santo était aussi grande que l'Europe et l'Asie Mineure réunies, se vit traiter de hâbleur.

Et ce fut la fin des voyages d'exploration espagnols.

Les martyrs du Japon. — A la suite des missions de saint François Xavier, le christianisme avait fait de si rapides progrès au Japon que, dans la capitale même de l'empire, à Miaco ou Kyoto, les jésuites publièrent en 1565 l'annonce du jubilé ordonné à l'occasion du concile de Trente. Il y avait, en effet, une curieuse similitude entre la religion romaine et le bouddhisme japonais. Le « daïro » avait la même autorité que le pape ; il y avait au Japon des couvents de l'un et l'autre sexe; les moines nippons, astreints au célibat, se donnaient la discipline comme les religieux catholiques. Ils avaient aussi des grains enfilés comme des chapelets. Et la confession y était pratiquée. Des ambassadeurs japonais vinrent à Rome en 1585, et le pape Sixte V contribua à la fondation de collèges au Japon.

La réaction contre le christianisme commença en 1617. De carrefour en carrefour, un timbalier annonçait au peuple la quantité de bois à fournir pour le bûcher où les chrétiens étaient brûlés à petit feu. Sur une des victimes, prêtre japonais, on trouva la liste des milliers de chrétiens de Nagasaki et d'Arima. Près de cette dernière ville, il y avait des eaux bouillantes, les eaux infernales de Singoc, qui descendaient d'une montagne. Les bourreaux plongeaient peu à peu les victimes dans ces ondes brûlantes, en les invitant à abjurer leur foi. En cas de refus, ils les précipitaient du haut de la montagne dans le torrent de feu. Mais ce n'était là qu'une des formes des supplices imaginés pour contraindre les chrétiens à apostasier. On leur enfonçait des alênes sous les ongles, qu'on leur arrachait ensuite; on les enfermait dans des cages hérissées de pointes; on les crucifiait; on les empalait; on les sciait avec des scies de bois; on rôtissait les enfants devant leurs parents. Les maisons des chrétiens étaient confisquées et attribuées à leurs délateurs, avec 30 pièces d'or, les 30 deniers de Judas. La terreur devint telle qu'au bout de trois ans il n'y eut plus de chrétiens à Nagasaki, qui en avait compté plus de 40 000. Luis Paez Pacheco, envoyé au Japon avec une ambassade portugaise pour renouer les relations commerciales, fut mis à mort. Les chrétiens exterminés, les Portugais avaient été chassés du Japon.



SUPPLICE DES CHRÉTIENS DU JAPON DANS LES EAUX BOUILLANTES DU SINGOC. — AMBASSADE VERS LES EMPEREURS DU JAPON. AMSTERDAM, 1680. — CL. LAROUSSE.



UN MARIAGE CHEZ LES TIMUCUAS, EN FLORIDE, AU XVIe SIÈCLE : LA FIANCÉE DU CACIQUE EST PORTÉE EN « SEDIA GESTATORIA ».



PROMENADE NUPTIALE DU CACIQUE. — MINIATURES EXÉCUTÉES EN FLORIDE, EN 1564, PAR JACQUES LE MOYNE DE MORGUES. — CL. LAROUSSE.

FRANÇAIS ET ANGLAIS PARTENT A LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

« La Franciscane » floridienne : Verrazzano (1524-1526).

Les flots d'or qui s'écoulaient du Nouveau Monde vers l'Espagne se détournaient des autres nations occidentales et, par la hausse des prix mondiaux, provoquaient une crise qu'un maréchal de France, Tavannes, prétendait conjurer par la création d'un nouvel étalon monétaire : « Le fer vainc l'or, » disait-il. Exclu des Indes d'Orient et d'Occident par la bulle d'Alexandre VI qui traçait entre Espagnols et Portugais une ligne de démarcation pour les terres à découvrir, François Ier s'insurgea : « Montrez-moi le testament d'Adam qui vous les donne! »

Le roi avait parlé; un armateur agit, qui avait la sphère pour emblème. Jean Ango, de Dieppe, n'admettait pas qu'en quelque endroit du monde que ce fût, on mît des entraves à son commerce. Aussi prêta-t-il son concours à une noble entreprise, dont l'initiative revenait à un syndicat d'industriels en soierie et de banquiers lyonnais. Il s'agissait de trouver la route la plus courte pour accéder au pays de la soie, en Chine. Avec quatre navires armés à Rouen par des Lyonnais, Gadagne, Martigny, etc., le Florentin Giovanni di Verrazzano tenta de découvrir en 1523 un détroit polaire au nord-est de l'Europe. Il n'y réussit point et se rabattit, l'an d'après, sur le continent américain pour y chercher une fissure propice. Avec la *Dauphine* du capitaine Antoine de Conflans, il parvenait en vue d'une côte basse, éclairée d'innombrables feux de bivouac des sauvages. Des plages de sable fin, coupées de collines boisées, faisaient songer à la Crimée; mais, de terre, arrivait le souffle embaumé des plantes de la végétation tropicale, au milieu de laquelle grouillaient des oiseaux d'espèces inconnues. Pays enchanteur, éden de l'Occident, c'était la Floride de Ponce de Léon. Elle devint la Franciscane, ainsi baptisée en l'honneur de François Ier. Fidèle aux conceptions cosmographiques de Christophe Colomb, le Florentin y plaça le Paradis terrestre, qu'il encadra de San-Miniato et de l'Orto de Ruccelaï, en mémoire de la charmante colline qui dominait Florence et du jardin célèbre où l'ombre épaisse d'une végétation luxuriante abritait les graves discussions de l'Académie toscane. Dieppe, Honfleur, Angoulême, Orléans alternèrent avec la Certosa, Valle-Umbrosa, l'Annunziata, le long des côtes qui sont aujourd'hui celles des États-Unis. La baie Santa-Margherita (New-York), le fleuve Vendôme (l'Hudson), le très beau port appelé le Refuge (Newport), le promontoire Pallavicino (cap Cod) jalonnèrent dans le nord la reconnaissance de Verrazzano, qui fut suivie d'une seconde, en 1526, au sud de la Floride. De l'une et de l'autre, il ne subsista de trace que dans les cartes de Girolamo di Verrazzano, son frère, et de Vesconte di Maggiolo. Cette première couche de vocables devait être bientôt submergée par une seconde couche toponymique, tout aussi éphémère.

« France-Roy », au Canada : Jacques Cartier (1534-1543).

Allez découvrir « aux Terres Neufves certaines ysles et pays où l'on dit qu'il se doibt trouver grant quantité d'or ». Tel était l'ordre donné par François Ier à un pilote malouin nommé Jacques Cartier. Le nouvel Argonaute, lancé à la conquête de la Toison d'or, quitta Saint-Malo le 20 avril 1534. Longeant Terre-Neuve, qu'il laisse à bâbord, Jacques Cartier entre dans la baie des Châteaux, que bordent des murailles de glace et qui est, en fait, un détroit, le détroit de Belle-Isle. Il reconnaît la baie des Chaleurs et plante à Gaspé une croix de bois, devant laquelle un Indien, à sa stupeur, se signe, indice certain que la tribu a eu jadis connaissance de l'Évangile. Un détroit, aperçu le jour de Saint-Pierre, d'où le nom qu'il reçoit, serait-il le passage rêvé pour aller en Chine?

Jacques Cartier revient, en 1535, s'en enquérir. Hélas! non, ce n'est pas un détroit, c'est l'embouchure d'un fleuve immense qui, reconnu le jour du Saint-Laurent, le 10 août, en reçoit le nom, qu'il gardera. Jacques Cartier remonte le fleuve jusqu'au village de Stadaconé, dont sont originaires deux Indiens qu'il a emmenés en France lors de son précédent voyage. Et là, en face de l'emplacement de la future ville de Québec, il hiverne dans une petite rivière, la Saint-Charles, qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent. Il a toutefois poussé, avec le plus léger de ses bâtiments, jusqu'à Hochelaga, « la Digue des castors », qui deviendra Montréal. Les Indiens, voyant en lui un fils du Ciel, l'ont environné d'une Cour des Miracles; transformé en Thaumaturge, il a lu, pour ces infirmes, l'Évangile de saint Jean et fait sur eux le signe de la croix. De la montagne voisine, il a vu se dérouler le long ruban de l'Ottawa, qui vient du Saguenay, pays riche en mines d'or et d'argent, lui laissent entendre les Indiens.

A son retour en France avec le cacique huron de Stadaconé, Jacques Cartier proclame, comme une certitude, qu'il y a au Canada des mines d'or et des épices. Convaincu du fait, Fran-



DÉBARQUEMENT DE JACQUES CARTIER ET DES COLONS FRANÇAIS À STADACONÉ (QUÉBEC) EN 1541. — ATLAS DE VALLARD (1546). HUNTINGTON LIBRARY (CALIFORNIE). CL. ILLUSTRATION.

çois Ier lui donne les moyens d'armer cinq navires, que suivra, avec un second convoi, le lieutenant général François de La Rocque de Roberval, chargé du gouvernement du Canada. Jacques Cartier part, en 1541, avec des condamnés comme colons, dont le maître des monnaies de Bourges nommé Ronsard. Il s'installe à Charlesbourg-Royal, abrité de deux fortins dans un site pittoresque qui domine également le Saint-Laurent et la rivière du Cap-Rouge. Et là, il a un éblouissement : sur le bord de l'eau, « certaines feuilles d'un or des plus fins, aussi épaisses que l'ongle », et, sur le plateau, « des diamans aussi merveilleusement taillés qu'il fût possible à l'homme de voir », lui donnent le vertige. Le maître des monnaies, condamné pour le mauvais aloi de ses pièces, tient sans doute sa vengeance. Jacques Cartier ramasse des tonnes des précieux produits, qu'il rapporte précipitamment en France, sans attendre Roberval. Le malheureux! il n'avait à bord que du cuivre et un schiste riche en mica. *Faux comme un diamant du Canada* passa en proverbe. Et comme en France le ridicule tue, la Nouvelle-France était mort-née. Le seul document qui soit daté de là est un acte de Roberval, signé en 1543 à « France-Roy sur France-Prime », c'est-à-dire sur le Saint-Laurent. Des cartes seules conserveront le souvenir de la découverte.

Des cartes, dis-je, et un conte de l'*Heptaméron*, qui relate l'abandon, dans l'île de la Demoiselle, sur le Saint-Laurent, d'une demoiselle Marguerite et de son amant.

Rendons ici un éclatant hommage à nos cartographes. C'étaient des artistes, qui enluminaient de scènes vécues leurs atlas : tels, le débarquement de Jacques Cartier dans l'atlas de Vallard, et celui de Roberval dans l'atlas de Desceliers; telle la flotte de François Ier dans la carte de Normandie, de Jollivet. La *Cosmographie universelle selon les navigateurs, tant anciens que modernes*, dont le pilote Guillaume Le Testu, de « la ville Françoise de Grâce », faisait hommage, en 1556, à l'amiral de Coligny, est une pure merveille. La multiplicité des genres de projections, en étoiles, en double calotte, en triangles sphériques, rivalise avec le luxe de l'ornementation.

Véritable leçon de choses, les habitants des divers pays, les monarques du monde, les animaux féroces, les poissons, les plantes peuplent les feuilles de l'atlas, où l'on voit en mer des vaisseaux finement dessinés avec leurs pavillons.

La France Antarctique de Rio-de-Janeiro (1555-1560).

Lors d'une visite de Henri II à Rouen, le 1er octobre 1550, on lui offrit le spectacle d'un combat d'Indiens, « tout nus, halléz et hérissonnés », qui luttaient, bouclier en cuir de tapir au bras, disque en plumes de nandou sur les reins, au bruit éclatant d'une trompe en cuirasse de tatou et d'une calebasse remplie de cailloux en guise de tambours. C'étaient, à vrai dire, des Normands qui servaient de figurants dans les deux tribus adverses, Topinambous et Tabajares. Mais Henri II avait été vivement impressionné par cette guérilla. Six mois après, Guillaume Le Testu était dépêché au Brésil pour dresser la carte du pays habité par les deux tribus. De nous, elles espéraient aide et protection contre les Margaïas. D'elles, nous pensions tirer parti pour l'exploitation des bois, des marbres et des mines.

Ce fut un produit hybride de la barbarie et de la civilisation qui accueillit, en 1555, le vice-amiral Durand de Villegagnon et ses colons français. Maître de la côte brésilienne sur une longueur de 28 milles, Quoniambec, un hercule anthropophage, dont le palais avait pour enseigne des crânes, était un affût vivant. Une pièce de campagne sur chaque épaule, le dos tourné vers l'ennemi, il ouvrait le feu. L'escadrille française était mouillée dans une baie magnifique, une « poche de mer », en indien Ganabara, dont nos gens firent Genèvre, peut-être parce que les montagnes qui ceignent la baie de Rio-de-Janeiro ne sont pas plus hautes que les collines baignées par le lac de Genève. Villegagnon y fonda la capitale de la France Antarctique. Henryville, ainsi nommée en l'honneur du roi Henri II, était couverte, du côté de la mer, par le fort Coligny, dans l'île Villegagnon, et, du côté de la terre, par le fort Corguilleray, établi au pied d'une colline par Philippe du Pont-Corguilleray.

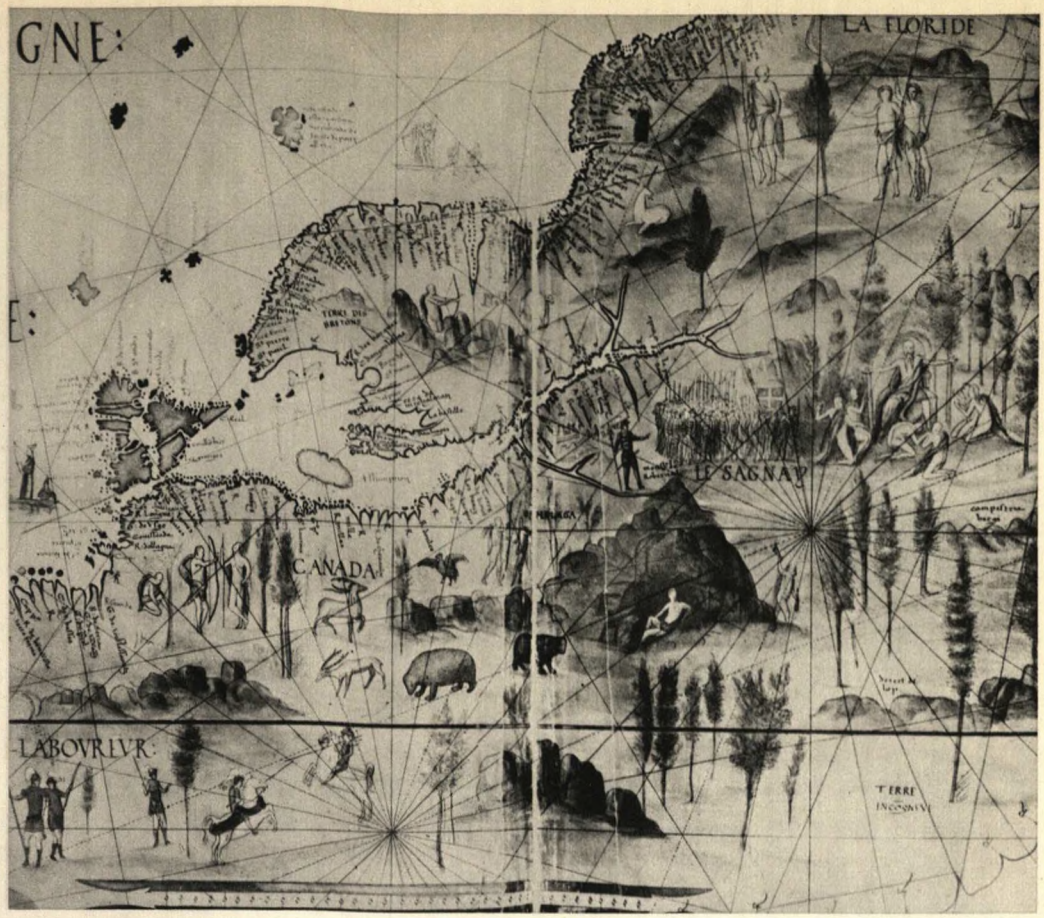
Au son du maraca, rempli de cailloux, qui était un fruit gros comme un œuf d'autruche, les Topinambous fondaient sur les Margaïas. Les prisonniers étaient livrés aux femmes pour être suppliciés. Les uns étaient serrés par des cordes jusqu'à être étripés. Les autres étaient empalés, puis brûlés à petit feu. Rien n'était poignant comme une forêt de cadavres empalés ou crucifiés.

dont les atroces souffrances avant la mort se lisaient sur leurs visages crispés. Les Topinambous, de surcroît, étaient cannibales. De leurs captifs, ils boucanaient sur le gril le corps, les bras et les jambes : les femmes les avaient préalablement lavés pour rendre le corps aussi blanc qu'un « cochon de lait, prest à rostir », tout en versant sur eux des larmes et en « menant quelque petit deuil, ainsi que fait le crocodile ». Des bourreaux, Jean de Léry, un Bourguignon qui accompagnait Villegagnon, trace ce portrait truculent dans sa *Description de la France Antarctique :* Couronnés de plumes, les reins harnachés d'un panache, « vous diriez qu'ils portent une mue à poulets », ces gaillards semblent vêtus de « chausses et pourpoints découpéz à la suisse », qui ne sont autres que les ciselures de leurs tatouages.

Faisons plus ample connaissance avec ces sauvages, grâce à un Allemand qui fut longtemps leur prisonnier. Johann von Staden a laissé de sa captivité une émouvante relation. Roué de coups par les femmes, qui lui arrachèrent la barbe et chantèrent, en dansant autour de lui, la chanson de mort, il avait été maltraité par les hommes, parce qu'un violent orage avait enlevé la toiture de leurs cabanes, le jour où il avait lu un livre portugais : « Il a regardé, disaient-ils, dans les peaux du tonnerre. » A un Topinambou qui lui offrait de la chair humaine, il montra sa répulsion : « Je suis un tigre, et je la trouve bonne, » riposta le sauvage en y mordant à belles dents. Johann von Staden se contentait de poudre de poisson accommodée à la farine de manioc, qu'arrosait une boisson enivrante, faite de racines de ce même manioc, mâchées par les jeunes filles et bouillies dans de l'eau. Et quels convives! Des sauvages aux lèvres percées et ornées de pierres ou de morceaux de bois, un des bras peint en rouge, l'autre en noir, le corps bigarré de peintures multicolores, des plumes collées sur le corps : des communautaires qui ignoraient l'argent, mais dont les trésors étaient faits de plumes d'oiseaux, et qui avaient pour idole une calebasse!

Johann von Staden était l'esclave du cacique Jeppipo Wasu, qui, malade, le supplia de demander à son Dieu la guérison. Les Tupinikinsi attaquèrent en vain, pour le reprendre, le village où il était prisonnier. C'est à des Français que Staden dut, en 1554, sa libération. Le capitaine de la *Catherine*, de Vateville, réclama l'Allemand comme un frère, comme un Français que son vieux père voulait revoir avant de mourir.

Aux Cannibales qu'étaient les Topinambous, Jean de Léry reconnaît pourtant un certain sens artistique : leurs robes sont, dit-il, « entremeslées, diversifiées et proprement liées avec de très petites pièces de bois de cannes et du fil de coton, n'y ayant plumassier en France qui les sceust plus dextrement accoustrer; vous jugeriez que les habits qui en sont faits sont de velours à long poil. Leurs espées et massues de bois sont enrichies de plumes si bien appropriées qu'il fait merveilleusement bon les voir ».



DÉBARQUEMENT DE ROBERVAL ET DE SES SOLDATS À FRANCE-ROY, SUR LE SAINT-LAURENT, EN 1542.
MAPPEMONDE DE DESCELIERS (1553). MANCHESTER. — CL. LAROUSSE.



SUPPLICES INFLIGÉS PAR LES TOPINAMBOUS À LEURS PRISONNIERS.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS III. FRANCOFURTI. 1592. — CL. LAROUSSE.



LES FEMMES DES TOPINAMBOUS LAVENT LES CORPS DES CAPTIFS TUÉS AVANT DE LES BOUCANER. — AMERICAE PARS III.



L'AMÉRIQUE DU SUD EN 1553. — MAPPEMONDE DE DESCELIERS. MANCHESTER. — CL. LAROUSSE.

« la chanterie était soudain tournée en pleurs. C'était merveille d'ouïr les femmes braillans si fort et si haut que vous eussiez dit hurlemens de chiens et de loups. Et elles s'embrassaient les bras et les espaules l'une de l'autre ».

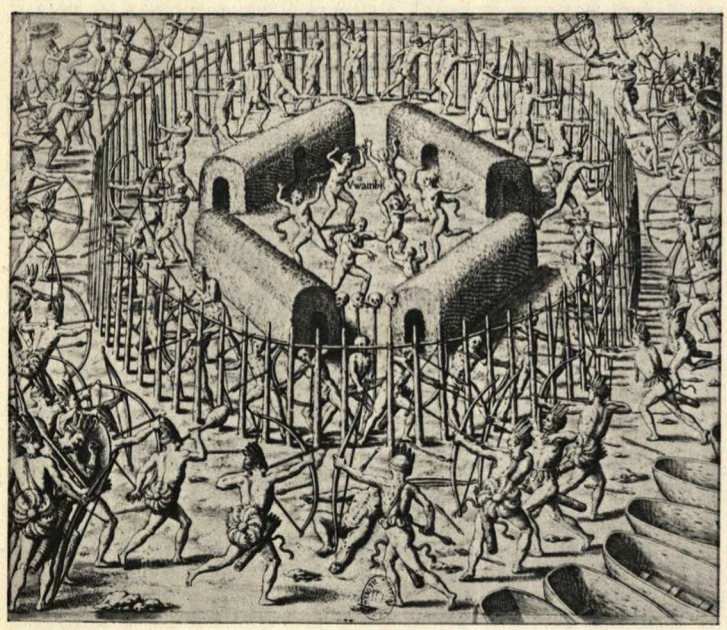
Je ne sais si notre départ fut salué de manifestations de deuil aussi bruyantes. Nos colons, de diverses sectes religieuses, ne s'entendaient point et, par lettres, clabaudaient à la cour. Villegagnon dut se rendre en France pour se disculper des calomnies d'un moine défroqué. Pendant son absence, Henryville fut attaquée par l'escadre portugaise de Bartholomé de Vasconcellos, en février 1560. Le fort Coligny fut enlevé malgré sa position formidable, où le roc lui servait de muraille et la mer de fossé. La France Antarctique avait vécu. Il n'en restait comme vestige qu'un vocabulaire franco-topinambou dressé par Jean de Léry.

Le secret de la reine. — Avions-nous donc renoncé à la France Antarctique ?

Il y a, à la Bibliothèque Nationale, deux cartes manuscrites, où il n'est pas malaisé de discerner des reconnaissances militaires, dont l'auteur était le cartographe Jacques de Vau de Claye. « Yci est le costé pour prendre Genèvre », c'est-à-dire Rio-de-Janeiro, lit-on dans la première, consacrée au « vray pourtraict de Genèvre et du cap de Frie ». Et déjà on était assuré d'un point d'appui, du village fortifié d'Araroue, au fond de la baie, dont les marins de la *Salamandre* venaient de s'emparer. Le navire appartenait au cousin de la reine Catherine de Médicis, à Philippe Strozzi.

L'autre carte précise la mission de Jacques de Vau au Brésil, en 1579. « En cet enclos de ce demi-rond de compas — dit une légende qui va du cap à l'Anglais, près de Pernambouc, jusqu'à la rivière de la Croix — vous vous fournirez de dix mille saulvages pour faire la guerre aux Portugois ; et sont plus hardis que ceux de l'aval. » Les armoiries dont la pièce est timbrée nous édifient sur le commanditaire de ces explorations, qui était ce même Philippe Strozzi. Dès 1578, il avait

En cas de maladie de l'un des leurs, ils buvaient, sautaient et chantaient dans sa cabane. Mais si le patient venait à mourir,



ATTAQUE, PAR LES TUPINIKINSI, DU VILLAGE OÙ EST CAPTIF JOHANN VON STADEN. — TH. DE BRY, AMERICAE PARS III. FRANCOFURTI, 1592. — CL. LAROUSSE.



LE CACIQUE JEPPIPO WASU, MALADE, DANS SON HAMAC, EST EFFRAYÉ DE VOIR MOURIR ET ENTERRER SES PARENTS. — TH. DE BRY, AMERICAE PARS III.



CHUTE D'EAU DE LA PETITE TEJUCA À RIO-DE-JANEIRO.
BARON DE BOUGAINVILLE, JOURNAL DE LA « THÉTIS ». PARIS, 1837. — CL. LAROUSSE.

proposé de passer aux Indes occidentales avec 6 000 arquebuses pour une mystérieuse campagne.

La disparition, cette année-là, du roi Sébastien de Portugal sur le champ de bataille d'El-Ksar avait laissé la couronne à un vieillard, qui succomba le 15 janvier 1580. Aucun héritier. Philippe II en profita pour annexer à l'Espagne le royaume voisin. Mais les colonies portugaises? Catherine de Médicis, liant partie avec un bâtard de Sébastien, Antonio, prieur de Crato, fit valoir des liens de famille pour participer à l'héritage en déshérence.

En 1582, Philippe Strozzi appareillait avec 75 bâtiments, sous couleur d'assurer au prieur de Crato la possession des Açores. Était-ce bien le but de l'expédition? De singulières lettres de provision l'établissaient « lieutenant général ou vice-roy, sans qu'il fût besoin de le spécifier plus particulièrement, en certain endroit où ledit sieur de Strozzi s'acheminait : lui seul aurait la totale charge, commandement et intendance de par Sa Majesté en l'endroit et lieu dessusdit ». Le Brésil? La solution du problème était à Saint-Pétersbourg, où ont passé, durant la Révolution, de nombreux documents volés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Là était une lettre missive de Catherine de Médicis, qui dressait à son cousin le magnifique plan de campagne que voici : occuper Madère, remettre les Açores sous la domination du prieur de Crato, s'assurer de l'archipel du Cap-Vert et aller au Brésil avec le reste de son armée pour en prendre possession. Mais, le 26 juillet 1582, Strozzi était vaincu et tué par le marquis de Santa-Cruz, commandant la flotte espagnole. Il emportait dans la mort le secret de la reine.

La Floride française (1562-1568).

A bord de deux roberges royales commandées par Jean Ribault et René de Laudonnière, des colons huguenots quittaient Le Havre, le 18 février 1562, pour la Franciscane, longée par Verrazzano. Une foule de rivières y débouchaient, qu'ils appelèrent la Seine, la Somme, la Loire, la Charente, la Garonne, la Gironde, avant de prendre pied, au chant des psaumes de David, sur les rives d'un fleuve qu'ils baptisèrent le Jourdain. « Et cheminans à travers les ramées, ils ne voioient autre chose que poules d'Inde s'envoler par les forêts de si suave odeur que cela seul rendoit le lieu désirable. » Ils élevèrent, dans un îlot que bordait la rivière de Chenonceaux, une petite forteresse, Charlesfort, où 28 hommes tinrent garnison, mais qu'ils évacuèrent l'année suivante.

Ce fut sur les bords du Jourdain — aujourd'hui la St John's river — qu'ils fondèrent un établissement fixe « pour le soulagement de la république françoise ». En manteau peint de dessins d'animaux sauvages, le cacique des Timucuas, Satouriova, les gratifia d'une longue harangue, cependant que ses sujets, à genoux, déposaient en hommage les fruits de leur sol au pied du padron fleurdelisé qui symbolisait notre prise de possession de la Caroline. (Le fort de la Caroline, ainsi appelé en l'honneur de Charles IX, n'a aucunement donné son nom à la Caroline du nord ou du sud, baptisée du nom de Charles II d'Angleterre.)

Parmi nos arquebusiers était un peintre, chargé de dessiner « le site des bourgades indiennes, les ports, les habitations des indigènes, bref, tout ce qu'il y aurait de singulier dans le pays ». Il en est résulté un magnifique album, où le Dieppois Jacques Le Moyne de Morgues nous fait assister à tout le mécanisme de la vie indienne, à l'heure où il n'y avait pas d'autres Européens dans l'Amérique du Nord — et pour si peu de temps! — que quelques centaines de protestants français.

Voici, campée par un de ses compagnons d'armes, le charpentier Le Challeux, la tribu des Timucuas : « Droits et quarréz, d'un teint tirant au rouge, le cuir marqueté d'une estrange façon, ni camus, ni lippus, ains le visage plein et rond, les yeux aspres et vigoureux, ils nourrissent leurs cheveux fort longs et les troussent proprement à l'entour de leur teste; et cette trousse de cheveux leur sert comme de carquois à porter leurs flèches, quand ils vont en guerre. »

A proximité d'une eau courante, le village floridien comprenait des huttes rondes comme des colombiers, ou longues comme des



CARTE DE LA FLORIDE FRANÇAISE,
ÉTABLIE D'APRÈS LA CARTE DE JACQUES LE MOYNE DE MORGUES.



SUR LA TOMBE DU CACIQUE SURMONTÉE DE LA CONQUE QUI LUI SERVAIT DE HANAP, CHAQUE GUERRIER PLANTE UNE FLÈCHE. — MINIATURE DE JACQUES LE MOYNE DE MORGUES (1564). — CL. LAROUSSE.

caravansérails, symétriquement rangées autour d'une place d'armes. Une palissade couvrait le village, accessible seulement par une porte que gardait une sentinelle. Malheur au veilleur qui se laissait surprendre! Scalpé, il était livré au bourreau et recevait sur le crâne des coups mortels d'une massue d'ébène.

C'est que le village était à la merci d'une surprise ou, construit en matières inflammables, la proie facile d'un incendie que pouvaient allumer des flèches garnies d'étoupe en feu. Or, les Indiens aimaient à se livrer en paix à la danse, au chant, à la course, où « celuy qui avoit la plus longue haleine » gagnait le prix. Est-ce de leurs hôtes français que les Timucuas apprirent à jouer « à la pelote »? Toujours est-il qu'une miniature de Jacques Le Moyne de Morgues figure un mât couronné d'un « quarré fait d'éclisse », que les sauvages tâchent d'atteindre avec des balles, singulièrement semblables aux nôtres. Deux siècles plus tard, une gravure en couleurs de Grasset de Saint-Sauveur, dans ses *Tableaux cosmographiques*, représente deux Indiens du Canada jouant à la crosse avec des balles comme les Français.

Mais la grande occupation des Indiens, c'était la chasse. Avant de l'entreprendre, agenouillés, ils faisaient l'offrande de la dépouille d'un cerf au soleil levant. Puis, ils attaquaient les alligators avec des poutres qu'ils enfonçaient dans la gueule des monstres. Retournés sur le dos, les alligators, que ne protégeait plus leur cuirasse, étaient éventrés. La chasse aux élans n'avait pas lieu, comme au Canada, en battues, avec enclos mortels : cachés dans des peaux d'élan, les Timucuas attendaient les fauves à l'abreuvoir.

Les personnages notables de la tribu étaient le cacique et le jarua. Rien n'était grandiose comme les fêtes du mariage du cacique. La fiancée lui était amenée en *sedia gestatoria*. Tous deux, gravement assis, présidaient aux danses de la tribu en fête. Puis avait lieu la promenade nuptiale du cacique, drapé dans une grande peau de cerf décorée de peintures délicates, et de sa femme, légèrement vêtue d'une écharpe de mousse. Avant d'entreprendre une campagne, le cacique tenait conseil, en faisant circuler un breuvage tiède et fade contenu dans une conque. Cette cérémonie bizarre avait pour but de sélectionner les guerriers : seuls avaient droit de faire campagne ceux qui ne vomissaient pas cette écœurante décoction; car elle avait pour vertu de faire passer la faim et la soif. Et la troupe se formait en bataille, le cacique au centre du carré.

Le rôle du *jarua* commençait.

Le sorcier « trembleur » jouait dans toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord et des Antilles un rôle considérable. Il était devin, prêtre et médecin à la fois. Agenouillé sur une rondache qui décrivait un cercle sous ses genoux, et tordu dans les transes d'une inspiration diabolique, ce « subtil magicien » évoquait l'armée ennemie : il en décrivait l'emplacement et les forces. La campagne achevée, il dansait le pas de la victoire, un fétiche à la main et une queue de renard au bas du dos. Puis il soignait les blessés, que des brancardiers hermaphrodites transportaient sur des civières artistiques, après leur avoir bandé les plaies avec de la mousse. Dans cet hôpital de campagne, le jarua traitait de diverses sortes les patients : à l'un, couché à plat ventre sur un lit de rondins, il faisait aspirer une fumée nauséabonde; à un autre, il faisait, avec la dent tranchante d'un poisson, une incision d'où s'écoulait un sang que buvaient avidement les nourrices et les femmes enceintes.

Les femmes, en longue théorie, avaient transporté, dans des hottes, les victuailles pour l'armée en campagne. Pauvres femmes! Une scène déchirante montre l'une d'elles, éplorée, suivant son bébé, son premier-né, que porte une matrone vers le billot où le bourreau lui écrasera la tête avec sa massue : car c'était la coutume de sacrifier au cacique le premier-né. Les veuves de guerre implorent, accroupies, la pitié du cacique, avant d'aller répandre leur chevelure sur la tombe de leurs époux.

Comme pour attester la véracité de ses miniatures, Jacques Le Moyne de Morgues a figuré ses compagnons d'armes — peut-être aussi lui-même — dont on pouvait invoquer le témoignage. Des arquebusiers huguenots assistent à l'offrande de la dépouille d'un cerf au soleil levant, à la bataille entre Indiens, où ils couvrent, bouclier au bras, le flanc de leurs alliés... Leur chef, René de Laudonnière, a son portrait fidèlement reproduit dans plusieurs scènes exotiques : l'adoration, par les Timucuas, du padron fleurdelisé qui symbolisait la France; l'exécution de la sentinelle fautive, etc.

Faute de sentinelles, le fort de la Caroline allait être surpris en 1565, mais non pas par des Indiens. L'adelantado Pero Menendez de Avilés venait d'arriver subrepticement avec des troupes espagnoles, qui avaient fondé San-Augustine, la première ville créée dans l'Amérique du Nord. Et dans la nuit du 19 au 20 septembre, à la faveur d'une pluie battante, il lançait ses colonnes à l'assaut de la Caroline. Peu de Français échappèrent au massacre. Réfugiés dans des roseaux, Laudonnière et Le Moyne de Morgues, qui sauva son album, échappèrent au désastre. De la rive, les vainqueurs leur lançaient les yeux des cadavres, « qu'ils fichoyent au bout des dagues ». Un convoi de secours était bien arrivé avec Jean Ribault, mais l'ouragan l'avait jeté à la côte. Les naufragés, en cherchant à gagner la Caroline, avaient à traverser une lagune



LES INDIENS JOUENT À LA PELOTE.
MINIATURE DE JACQUES LE MOYNE DE MORGUES (1564). — CL. LAROUSSE.



Le sorcier « trembleur », en transes, vaticine sur les forces ennemies.



Cachés dans des peaux d'élan, les chasseurs guettent les bêtes à l'abreuvoir.



Sacrifice du premier-né au cacique des Timucuas.



Exécution d'une sentinelle coupable de négligence.



Hôpital de campagne des Indiens Timucuas.
Le tabac y est employé comme curatif.



La sélection des guerriers : sont choisis ceux qui peuvent ingurgiter une boisson écœurante capable de faire passer la soif.

Toutes ces miniatures, exécutées en 1564, en Floride, par Jacques Le Moyne de Morgues, ont été reproduites dans un exemplaire colorié de la « Brevis narratio eorum quae in Florida Gallis acciderunt », publiée par Th. de Bry. Francofurti, 1595.
Bibliothèque du Service hydrographique de la Marine. — Cl. Larousse.



RÉCOLTE DE L'OR DANS LES COURS D'EAU DES APALACHES.
MINIATURE DE JACQUES LE MOYNE DE MORGUES (1564). — CL. LAROUSSE.

dont la rive méridionale était occupée par les soldats de Menendez. Au fur et à mesure qu'ils se présentaient, Menendez leur posait la question : « Y a-t-il des luthériens parmi vous? — Tous, » clama Ribault, et il entonna le psaume : « *Domine, memento mei* ». « Lorsque vous me verrez tracer une croix sur le sable, avait dit l'adelantado au commandant de son avant-garde, ce sera leur arrêt de mort. » Et bien que, dans son désarroi d'apprendre la prise de la Caroline, Ribault eût tout livré, étendards, enseignes de ses compagnies, armes dorées, sceau qu'il tenait de l'amiral de Coligny pour expédier des provisions d'officiers, il fut poignardé, ainsi que 500 de ses soldats. Seuls furent épargnés les fifres, les tambours et quelques soldats catholiques. La lagune a gardé le nom du lieu du « Massacre », Matanzas.

Le sang des innocents criait vengeance. Les veuves et les orphelins demandaient justice. Charles IX resta coi, se bornant à des représentations diplomatiques. Devant cette carence, en 1567, un justicier se leva, un simple petit gentilhomme de Mont-de-Marsan, Dominique de Gourgues, qui avait comme états de service vingt années de campagnes de guerre. Il vendit ses biens, sonna le ralliement, et, à la tête de 180 hommes, s'embarqua à bord de deux navires. Quand il fit appel au concours des Timucuas : « Êtes-vous de vrais Français »? questionna Satouriova. Et pour s'en assurer, il leur donna à chanter des psaumes de Marot :

Revenge moy, pren la querelle...
Le Dieu fort, l'Eternel parlera...

L'épreuve ayant été concluante, Français et Indiens se ruèrent sur les redoutes espagnoles qui furent emportées, et les garnisons pendues, « non comme Espagnols, mais comme traistres, volleurs et meurtriers ».

Lorsque mourut Satouriova, notre allié fidèle, on déposa sur sa tombe, comme on le faisait pour tous les guerriers, la conque marine qui lui servait de hanap : et tous plantèrent leurs flèches dans le tertre funéraire, en s'accroupissant tout autour pour un dernier adieu.

De notre occupation éphémère, ne subsistait-il aucun vestige? L'une des miniatures de Jacques Le Moyne de Morgues représente la cueillette de l'or dans les cours d'eau qui sortent des monts Apalaches. Les Indiens se servaient, pour le récolter, d'un long chalumeau. Or, six Français avaient échappé au massacre de leurs frères, en gagnant, à travers marais, monts et forêts, les terrains aurifères des Apalaches, où ils furent accueillis, à Akoueka, par le cacique suprême ou paracousi des Indiens Apalaches. Et telle était la douceur des mœurs de la tribu, que quatre de nos gens s'établirent chez elle et y enseignèrent, comme des missionnaires, la doctrine chrétienne. De nombreux mots français, encore en usage un siècle après chez les Apalaches, *Dieu, la terre, ami, le soleil, la lune, le paradis, l'enfer, oui, non*, témoignaient de la profondeur de notre empreinte, selon César de Rochefort, qui décrivait ainsi, en 1658, l'un de leurs temples du soleil :

Au sommet de la montagne d'Olaimy, où l'on accédait par un lacet, orné, de distance en distance, de grandes niches comme « de beaus reposoirs gagnéz dans le roc », une grotte naturelle, d'une blancheur éclatante, s'ouvrait au soleil levant « comme l'entrée de quelque superbe palais »; du dôme de ce temple naturel, tombait, d'une hauteur de 120 pieds, une douce lumière qui éclairait un autel fait d'une table de pierre. A « ce grand luminaire, qu'ils révéroient comme leur dieu », les Apalaches offraient des parfums, après une nuit de veille sur la montagne éclairée de grands feux.

La randonnée d'Antonio d'Espejo au Nouveau-Mexique (1583). — Mû par son zèle apostolique, un franciscain du nom de Ruyz s'était aventuré, en 1581, dans une région encore inexplorée, dont les Indiens lui avaient appris l'existence au nord du Mexique. Ce fut un autre mobile, l'existence de mines d'argent, qui poussa un riche Espagnol, Antonio d'Espejo, à tenter une expédition, qu'a relatée Juan Gonçales de Mendoça, dans un récit sujet à caution.

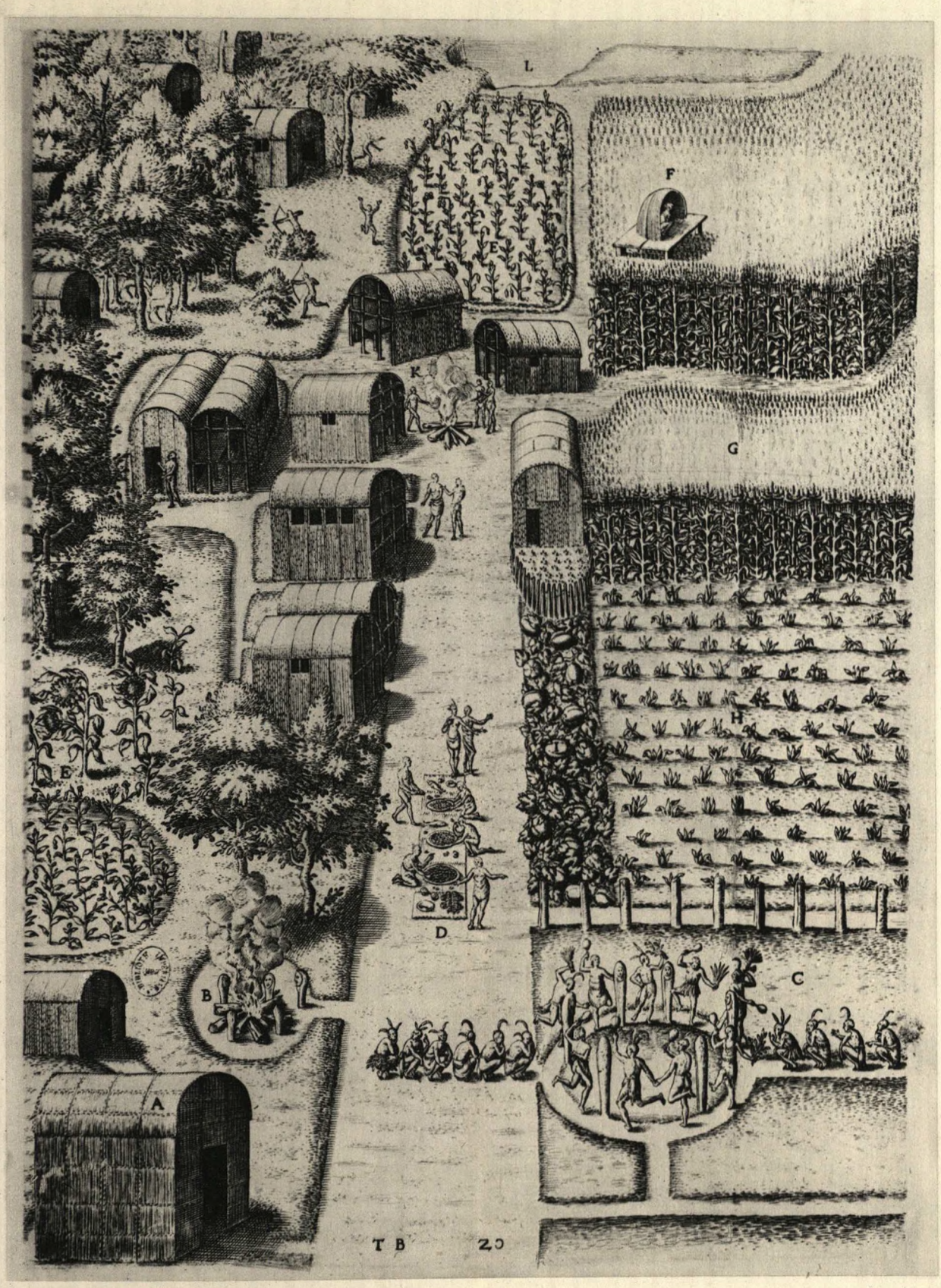
Avec l'agrément du gouverneur de la Nouvelle-Biscaye, il s'engagea dans le pays fort peuplé des Conches, courtoisement reçu par leurs caciques qui se transmettaient les avis de son passage. L'accueil fut plus réservé chez les Toboses et franchement hostile chez les Patarabueics, qui décochèrent leurs flèches contre les cavaliers espagnols. Des maisons en pierres de taille, avec portiques et galeries, dénotaient leur civilisation. Désarmés par le cadeau de patenôtres et de chapeaux, ils avouèrent leur vénération pour la mémoire de trois rescapés de l'expédition de Panfilo de Narvaez en Floride, qui avaient guéri leurs malades par le seul attouchement des mains. On ne put se faire entendre, faute de truchement, de la tribu voisine, qui offrait de belles plumasseries et des mantes de coton rayées d'azur et de blanc : on crut comprendre qu'il y avait, à quinze journées de là, de grandes villes avec maisons à étages sur un vaste lac!

Un désert de 80 lieues, planté de pins, conduisit la caravane au Nouveau-Mexique, ainsi appelé parce que l'habillement des hommes et des femmes, leurs vêtements de coton, leurs chaussures de cuir, la chevelure bien peignée des femmes, l'organisation sociale où les caciques avaient des sergents pour faire exécuter leurs ordres, tout rappelait un empire policé comme le Mexique. Des portiques, dans les champs, abritaient les laboureurs au repos. A plusieurs journées de là, les Tignas détalèrent à l'arrivée des Espagnols, dans la crainte d'un châtiment : c'étaient eux qui avaient assassiné le père Ruyz. Plus loin était une contrée très fertile, où Espejo compta onze bourgades qui avaient des idoles; les bœufs (les bisons) y abondaient : de leur peau, les Indiens se faisaient des vêtements.

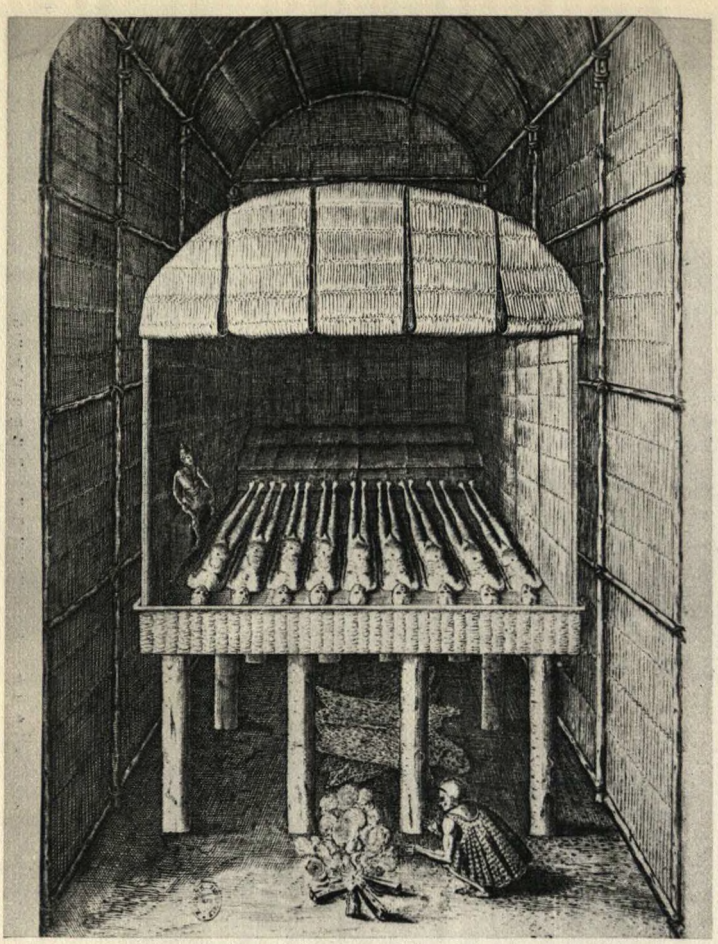
Proche d'un fleuve, par 37° et demi de latitude, les Espagnols trouvèrent stupéfaits, une bourgade, où l'on se servait d'ombrelles contre la chaleur faites comme celles de la Chine; y étaient peints le soleil, la lune et les étoiles. Chez les Cumanes, à 14 lieues plus loin, les maisons étaient « peinturées de diverses couleurs ». A 21 lieues vers l'ouest, la ville d'Acoma, située sur un rocher, n'était accessible que par un escalier taillé à même le roc. De belles rangées de rosiers, comme en Castille, décoraient un gracieux paysage, où les Indiens, en l'honneur de leurs hôtes, donnèrent « un bal solennel ». Espejo poussa jusqu'à la province de Zuny, où il trouva une riche veine d'argent. Puis il rebroussa chemin vers la Nouvelle-Biscaye. Des éléments de cette fantastique randonnée, on n'eut le contrôle qu'un siècle plus tard.

La Virginie anglaise (1585).

En 1585, Walter Raleigh débarquait à Roanoke, une île qui a conservé aujourd'hui encore son nom indien, dans le chenal qui relie l'Albemarle-Sound et le Pamlico. Le cacique ou, pour employer l'idiome local, le *weroan* qui l'accueillit lui toucha la poitrine et la tête en signe de bienvenue et s'accrocha, comme un bouclier, sur la poitrine le plat d'étain qu'il reçut en cadeau : cependant que sa femme, une guirlande de colliers de perles au cou et une couronne de corail sur la tête, servait l'hôte anglais dans des assiettes en bois odoriférant. Réputé pour « le plus complet gentilhomme de son temps » et d'une galanterie poussée



La ville de Secota, en Virginie, au XVIe siècle : en haut, à droite, le guetteur protège la moisson contre les oiseaux. — Dessin de John With reproduit dans le « Merveilleux rapport des commoditez qui se trouvent en Virginie », par Thomas Hariot. Francofurti, 1590. — Cl. Larousse.



SÉPULTURE DES CACIQUES EN VIRGINIE. DESSIN DE JOHN WITH (1590).
CL. LAROUSSE.

jusqu'à étendre sous les pas de sa souveraine son manteau de pourpre et d'or, Raleigh donna à la région le nom de Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth d'Angleterre, « Vierge des îles occidentales ».

Son secrétaire, Thomas Hariot, en observateur fidèle, notait les « commoditéz qui se trouvent en Virginie » : fruits, légumes, terre pour panser les blessures, plante propre à se tirer « de l'estomac et de la tête les flegmes superflus », herbe sacrée dont les Indiens jetaient la poudre dans l'eau pour calmer la tempête : le tabac, qu'ils appelaient *uppowoc*, car Thomas Hariot transcrivait pour chaque mot le terme indien. Un peintre, en même temps, John With, « tirait au naturel » les portraits des danseurs qui tournaient autour de marmousets en bois et de « l'enchanteur », qui portait un oiseau noir sur la tête comme insigne de sa profession de sorcier... Ses dessins sont, pour la Virginie, le pendant des miniatures que Jacques Le Moyne de Morgues avait exécutées en Floride.

La planche intitulée *la Ville de Secota* est un véritable tableau : les cabanes, voûtées en berceaux, sont éparses au milieu de jardins et de champs de blé où veille un guetteur, tapi dans une guérite, pour écarter par ses cris les oiseaux pillards. Et voici un autre tableau : « les Sépultures des seigneurs. » Dans le temple funéraire sont alignés les cadavres des chefs de la tribu, préalablement vidés de leurs chairs. Au-dessous du catafalque, « un de leurs prestres, jour et nuit, barbote des prières », cependant que sur les corps veille « l'idole Kiwasa », une statue de bois accroupie, dont la face couleur de chair rappelle le facies des Indiens de Floride, mais avec une poitrine blanche et un corps noir. Une cascade de boules lui tombe en collier sur la poitrine.

Dans les petits villages indiens d'une douzaine ou d'une vingtaine de cabanes, l'arrivée des Anglais fut sensationnelle. N'avaient-ils pas des horloges qui sonnaient, des miroirs qui brûlaient les herbes sèches, des pierres d'aimant qui attiraient le fer, des papiers qui contenaient des paroles, toutes choses dont les dieux seuls avaient pu leur donner connaissance. Malgré ce prestige, la colonie de Raleigh n'eut qu'une durée éphémère.

La tentative fut reprise en 1607 à Jamestown, sur la James river, où l'on ne voit plus que des ruines. De là date la légendaire histoire du capitaine John Smith, prisonnier des Indiens et attaché au poteau du supplice. L'aventure en fut publiée à Londres, en 1624, dans la *General history of Virginia*.

John Smith aurait été le roi des globe-trotters. Une rixe avec des Provençaux le fait passer par-dessus bord, avant d'arriver à Alexandrie. Il se bat contre des Vénitiens, contre des Turcs qui le font prisonnier; il estoque un pacha tartare, et, par la Russie et l'Allemagne, regagne l'Angleterre, d'où il se rend en Virginie. Capturé par le cacique Powhatan, destiné à l'abattoir, il suspend son exécution en écrivant une lettre à ses compatriotes, qui lui envoient de Jamestown des médicaments pour un blessé indien. Mais les sorciers de la tribu, par une danse diabolique, entendent neutraliser ses charmes et son don de faire parler le papier, avant de le livrer aux bourreaux de Powhatan, qui l'attendent pour lui fracasser la tête. Au moment suprême, une intervention soudaine le sauve. La belle Pocahontas, fille de Powhatan, lui fait un rempart de son corps et le prend pour époux, dans une cérémonie solennelle où deux cents Indiens se sont peints en noir. Pour la jeune colonie de Jamestown, la tribu devient une alliée précieuse : en témoignage d'amitié, de jeunes Indiennes, en écharpes de feuillages sur un corps ciselé de tatouages, dansèrent éperdument.

Mais les Peaux-Rouges sont instables. Ils vont, en masse, attaquer à l'improviste Jamestown, quand, à travers bois, Pocahontas vient donner aux habitants l'alarme. A quels supplices les Anglais n'ont-ils pas échappé, car son père n'hésite pas à jeter des captifs dans une fosse pleine de feu, après leur avoir coupé les mains pour s'en faire une couronne? De petits serpents, dans les trous des oreilles, complètent sa parure. Telles furent les vicissitudes de la colonie, avant que la Virginie reçût, en 1619, sa Constitution.

Le Massachusetts. — Au sud de Pennobscot, le long des côtes de l'Amérique du Nord, George Popham amena, en 1607, des colons qui jetèrent les fondements d'une Nouvelle-Angleterre. De la peuplade indienne la plus nombreuse du littoral, la colonie prit le nom de Massachusetts. Des noms indiens qu'elle portait, des nombreuses tribus qui l'habitaient, vous trouverez la liste dans l'*Histoire du Nouveau Monde*, publiée en 1640 à Leyde par Jean de Laet. Il y avait alors, dans le sud du Massachusetts, une Nouvelle-Belgique dont la capitale, établie au milieu de la nation cruelle des Manathans, s'appelait la Nouvelle-Amsterdam :



LA RÉCOLTE DU SUC D'ÉRABLE AU CANADA.
LAFITAU. MŒURS DES SAUVAGES AMÉRIQUAINS. PARIS, 1724. — CL. LAROUSSE.



AVENTURES DU CAPITAINE JOHN SMITH EN VIRGINIE. — THE GENERAL HISTORY OF VIRGINIA..... BY CAPTAIN JOHN SMITH. LONDON, 1627. — CL. LAROUSSE.

conquise une vingtaine d'années plus tard par les Anglais, la Nouvelle-Amsterdam devint New-York.

Jean de Laet ne tarissait pas sur les merveilles de la Nouvelle-Belgique, sur la grandeur de ses arbres, l'abondance de ses vignes sauvages et de ses noyers, la variété de ses fèves de Turquie, « l'incroyable » beauté de son maïs, le goût exquis de ses pompons et de ses citrouilles : « Rien n'y deffaut, disait-il, qu'une assiduë industrie des hommes. » Les indigènes y vivaient dans des huttes semblables à des fours, enfumées par leurs pipes « avec quoi ils suçaient la fumée de tabac », et sans autres chefs que leurs *sachems* ou *sagamos*. Hospitaliers, ils montraient « plus de grande fidélité qu'on n'en devrait attendre d'hommes si barbares ».

La Nouvelle-France (1603).

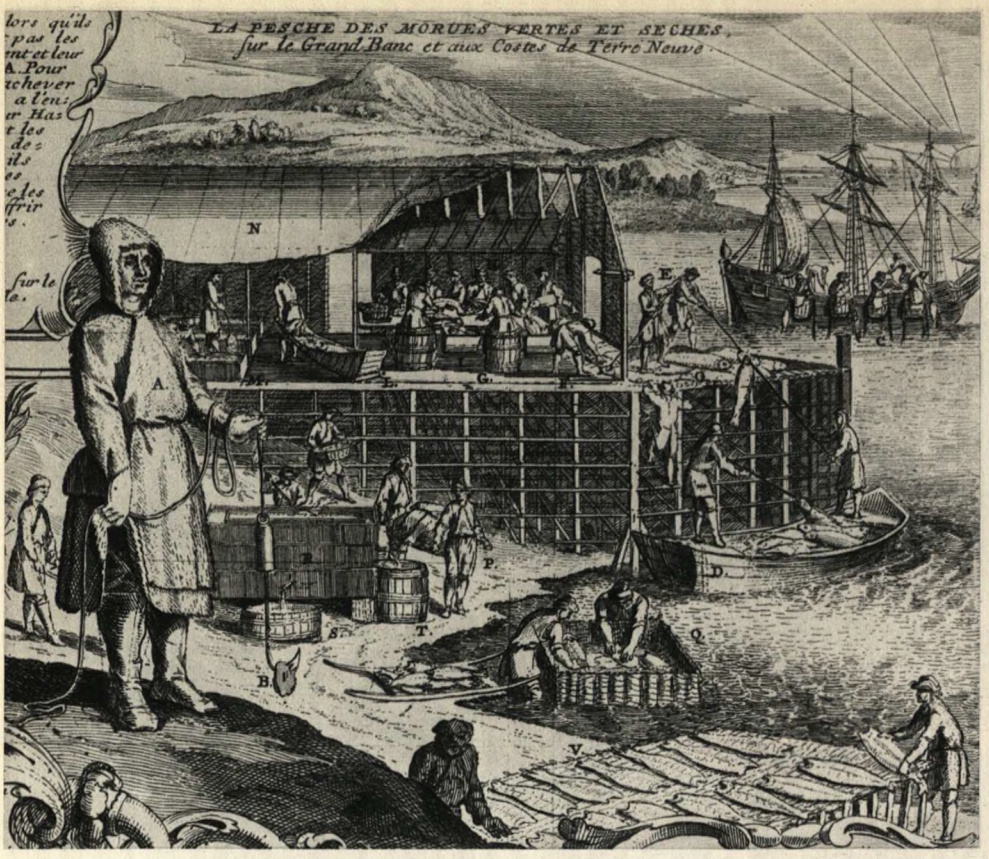
Un capitaine de marine, qui s'était montré assez perspicace pour préconiser dès 1600 le percement de l'isthme de Panama, Samuel de Champlain, recevait, en 1603, du vice-amiral de Chastes, la mission de mener aux « Terres-Neuves » une enquête approfondie sur les points à coloniser. L'enquête porta d'abord sur le vestibule du Canada, l'Acadie. Et c'est là que Pierre Du Gua de Monts vint, l'an d'après, comme vice-roi, fortifier de trois bastions l'île Sainte-Croix, puis édifier la petite ville de Port-Royal, à l'abri d'une chaîne de collines qui la protégeait contre les vents du nord-ouest. Pour déterminer des vocations de colons, Du Gua de Monts rapporta en France des spécimens de la faune indigène: élan gigantesque, massacre énorme de cerf, écrevisse monstre, geai bleu et noir, merle doré... Au Port-Royal, le joyeux avocat parisien Lescarbot prenait plaisir à « culturer les jardins, à les fermer contre la gourmandise des pourceaux », à décorer le fort d'un arc de triomphe en feuillage et à y jouer un impromptu en vers de son cru : *le Théâtre de Neptune*.

Mais Champlain avait en tête une autre idée. Fidèle continuateur de Jacques Cartier, il proposa à Henri IV de remonter le Saint-Laurent jusqu'au « lac de Zubgara, près des Sept-Cités »; il pénétrerait par le lac dans la rivière de « la Gada, qui tombe au sud dans la mer Vermejo, en Californie. Par là, disait-il, nous pourrions aller au Catay avec plus d'aisance et de seureté que par autre route. Nous ferions le voiage dans un mois ou six sepmaines sans difficulté ».

C'était une chimère : Champlain ne dépassa point les rives du Saint-Laurent, un « pays beau et plaisant, ayant toutes sortes de grains et graines à maturité, disait-il, et toutes les espèces d'arbres que nous avons en nos forests par deçà », et même davantage. Car on y trouvait l'érable saccharin, dont les sauvages, par une entaille dans le tronc, tiraient un suc exquis.

En 1608, Champlain fondait une petite ville près de l'endroit où avait hiverné Jacques Cartier, dans un « étranglement » — « québec » en huron — du fleuve Saint-Laurent. Un magasin au bord de l'eau, trois corps de logis sur la hauteur qui domine l'île d'Orléans, un fortin entouré de douves, telle fut Québec à ses débuts. Champlain nous en a conservé l'image, car c'était, en même temps qu'un marin, « un peintre », ainsi que l'appelaient ironiquement les Malouins, mécontents de se voir supplanter. Et c'était un écrivain : il frappa, en France, l'opinion par des relations colorées : *les Sauvages*, et *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale*, qui eurent plusieurs éditions. Au Canada, un lac porte son nom.

Peut-être eut-il le tort de prendre parti dans les luttes intestines entre les tribus indiennes, toutes d'origine mongole, et de s'attirer l'animosité des cinq puissantes nations des Iroquois. C'étaient de redoutables guerriers aux villages fortifiés, avec chemin de ronde au haut de leurs palissades. En vain attaqua-t-il l'un d'eux, en se servant de la plate-forme d'un cavalier pour dominer la fortification indienne. Il fut repoussé. Les Indiens qui combattaient à nos côtés étaient des Hurons, des Montagnais, des Algonquins, aux grandes cabanes en écorce de bouleau, où s'entassaient plu-



« L'HABILLAGE » DE LA MORUE SUR « L'ÉCHAFAUD », À TERRE-NEUVE.
FRAGMENT D'UNE CARTE DE L'AMÉRIQUE PAR N. DE FER (1698). — CL. LAROUSSE.

sieurs familles. Les Hurons étaient la noblesse, les Algonquins la bourgeoisie, les Montagnais la plèbe. La plèbe suait la misère; la bourgeoisie, malgré ses coquets accoutrements de peaux de cerf bordées de poils de porc-épic, avait moins grand air que la noblesse au profil de médaille, une « troupe de crasseux, pourtant! accroupis comme des singes, qui traitait des affaires de l'État avec autant de sang-froid et de gravité que la Junte d'Espagne, le Conseil des sages à Venise ou les Vieillards de Lacédémone ». Pour le sexe faible, la coquetterie ne perdait point ses droits : et les jeunes filles se tressaient les cheveux, pour les attacher avec des peaux d'anguille, et se paraient, en guise de colliers, de guirlandes de coquillages qu'elles appelaient de la porcelaine.

Québec était environnée de Hurons, dont les trois grandes tribus, gens de la Corde, du Rocher et de l'Ours, avaient le culte des morts. Le défunt reposait dans la tombe, assis dans une bière d'écorce, cependant que son âme s'en allait au soleil couchant vers les demeures éternelles de Yoscaha, par le chemin des âmes de la Voie Lactée ou de l'Écharpe étoilée. A certaines dates, le village huron procédait à la fête des morts, qu'on réinhumait dans des ossuaires ornés de peaux, de haches, de chaudières et de colliers, avant de procéder à un festin des âmes.

Cette disposition d'esprit permit aux missionnaires, Récollets, Jésuites et Sulpiciens, de pénétrer dans l'intimité des Indiens. Les Récollets, à Tadoussac et Caragouha (dans l'Ontario actuel); les Jésuites, à Port-Royal, à Miscou, à Québec, aux Trois-Rivières, c'est-à-dire aux trois branches du Saint-Maurice, à Saint-Joseph de Sillery; les Sulpiciens, à Montréal, qui s'appelait, lors de sa fondation, en 1642, Villemarie, furent, avec les coureurs des bois, les pionniers de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Guyenne, comme on appelait l'Acadie. Par eux fut continuée et développée l'œuvre de Champlain. Et les *Relations* publiées annuellement par les Jésuites, en maintenant un étroit contact entre la métropole et la colonie, permirent de suivre pas à pas les progrès des découvertes. Un coureur des bois, Jean Nicolet, entre autres, avait poussé jusqu'aux lacs Huron et Michigan. Et nous verrons, plus tard, comment nous pénétrâmes au cœur du continent.

La nomenclature tripartite de Terre-Neuve.

Plusieurs nations se disputent l'honneur d'avoir découvert l'île de Terre-Neuve : les Anglais en expédiant de ce côté, en 1496, Jean Cabot, les Basques en se livrant à la chasse des baleines, les Bretons en pêchant la morue, les Portugais en octroyant à Gaspar Corte-Real les îles qu'il viendrait à découvrir et dont l'une figure à son actif, dans la carte de Cantino, en 1502, sous la légende : *Terra del rey de Portuguall*. Les Corte-Real furent, au reste, héréditairement investis de Terre-Neuve au cours du XVIe siècle.

A quoi les Bretons répondent que la mère de Charles-Quint les reconnaissait, dès 1511, en possession du « secret de Terre-Neuve ». Que dis-je! Les pêcheurs de Bréhat déposent, en 1514, qu'ils payent « depuis soixante ans » la dîme sur les poissons pêchés tant sur les côtes de Bretagne qu'en Islande et à Terre-Neuve.

Entre les prétentions des diverses parties, à quel juge impartial recourir? A la philologie. Cette grande île triangulaire, dont le cap de Grat forme le sommet et les caps Raye et Race la base, a une toponymie d'origines très différentes. Au sud-est, du cap Race au cap Bona-Vista, la nomenclature est portugaise : Fremosa (la Belle), Farilham (le Récif), Cavo de la Spera (cap de l'Attente), Sam-Johan, Ilha de frey Luis, qui sont portés dans une carte portugaise de 1505, ont subsisté, mais avec une légère déformation britannique.

C'est que, revendiquant la priorité d'une découverte qu'il faisait remonter aux frères Zeni, au XIVe siècle, Walter Raleigh avait agi près de la reine Élisabeth. Stylé par lui, le géographe John Dee avait montré à la reine d'Angleterre ses titres au Groenland, à l'Estotiland et au Friseland, communément identifiés avec les régions septentrionales du continent américain. Un frère utérin de Raleigh déterminait en même temps un courant d'opinion en Angleterre, qui aboutit à l'occupation de la zone portugaise de Terre-Neuve, le 5 août 1583, par Humphrey Gilbert.

Au nord de Bona-Vista, la côte de Terre-Neuve était bretonne, comme l'attestent les noms qu'elle portait : Carpont, Saint-Lunaire, Bréhat, Saint-Méen, Groix, Belle-Isle, Boutitou (nom d'un fief malouin). Et partout des croix, partout des calvaires, ainsi qu'aux rivages de la terre natale, symboles d'espérance ou souvenirs des trépassés. Au Petit-Maistre, rendez-vous commun des bateaux de pêche, s'élevait une chapelle. Là, le premier terre-neuvier arrivé demeurait l'amiral de la pêche, choisissait son havre et l'indiquait sur un tableau à l'échafaud du Croc, vaste plate-forme où on « habillait » les morues. Contre toute agression étrangère, qu'elle vînt des Anglais ou des Indiens rouges matachés de vermillon, le garde-côte des Malouins veillait. Et les terre-neuviers se battaient au besoin. La *Grande-Françoise* de Saint-Malo, en 1555, livrait un combat acharné à des corsaires espagnols.

Les Basques, eux, avaient comme secteur la côte occidentale sur le golfe de Saint-Laurent, où presque tous les noms appartiennent à leur langue : Ulycilho, Oporportu, Barrachoa, baie Ederra, Annguracher, Portuchoa, Amuix, Ferrol. Dès 1579, l'un d'eux, Hoyarsabal, de Ciboure, rédigeait sous le titre : *les Voyages aventureux*, un routier-pilote de Terre-Neuve, dont la carte fut dressée, un siècle plus tard, par deux autres Basques, Denis de Rotis et Pierre d'Etcheverry.

Ce ne fut point cependant sur les côtes basque et bretonne que la France fonda, en 1658, la capitale de la colonie. Ce fut sur le littoral sud, à Plaisance, non loin du Petit-Paradis, tandis que les Anglais installaient au port Saint-Jean, sur la côte orientale, le siège de leur gouvernement à Terre-Neuve.

« L'Eldorado » de la Guyane.

Au cours du voyage autour du monde qu'il exécuta de 1586 à 1588, Thomas Cavendish ou Candish, écuyer du comté de Suffolk, atterrit à l'embouchure de l'Orénoque. Les habitants, l'hiver, au moment du débordement du fleuve, nichaient dans les arbres ou sur les rochers, à côté des cadavres de leurs parents. Car, là, l'habitude était d'exhumer les corps, quand ils étaient décharnés,



LES INDIENS DE L'ORÉNOQUE SUSPENDENT LES CADAVRES DE LEURS PARENTS. — J. TH. DE BRY, AMERICAE PARS VIII. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.



LES INDIENS DE LA GUYANE PROCÉDANT À LA FONTE DE LEURS IDOLES. J. TH. DE BRY, AMERICAE PARS VIII. FRANCOFURTI, 1599. — CL. LAROUSSE.

et de suspendre les squelettes, couronnés de plumes, avec les vases d'or qui leur avaient servi de vaisselle.

Une légende était en marche, qui allait trouver un brillant conteur. En 1595, un lord anglais, Walter Raleigh, débarquait à l'île de la Trinidad, livrait bataille à la garnison espagnole, et apprenait du gouverneur nommé Berrio la fantastique histoire de l'hidalgo Martinez, qui avait jadis pénétré en Guyane avec l'infortuné Diégo Ordaz. Fait prisonnier, Martinez avait suivi les Indiens à une quinzaine de jours dans l'intérieur des terres. Et tout à coup était apparue une cité en or, palais et tours : Manoa. Là demeurait l'Inca, au milieu d'un mobilier tout en or, comme les statues, comme les arbres, les oiseaux, les poissons, qui ornaient son palais.

Ce palais de légende était une pure fantasmagorie. Mais n'y avait-il pas là-dessous quelque indice d'un trésor caché? Je sais de source certaine qu'un texte espagnol chiffré du XVIe siècle intrigue un érudit et qu'il semble se rapporter à une localité du Venezuela. C'est là, vraisemblablement, qu'il fallait situer la mystérieuse ville de Manoa, au bord d'une mer intérieure de 200 lieues de long, au milieu de laquelle se trouvait dans une île le jardin de plaisir de l'Inca. Aux jours de fête, l'Inca était transformé en statue d'or par la poudre d'or qu'on soufflait sur son corps oint d'avance. Il devenait El Dorado, l'Homme d'or. Au bout de quelques années, il avait libéré Martinez, en le gratifiant de douze charges d'or. C'est avec cette perspective folle de trouver la cité de l'or que Raleigh remonta l'Orénoque. Il espérait recueillir les trésors ensevelis dans le lac Parim par le dernier Inca. Et quels trésors ! disait l'économiste Antoine de Montchrétien : « Des meubles d'or et d'argent, des statues en bosse grandes comme des géants! » N'ayant rien trouvé, Raleigh laissa en Guyane deux prospecteurs, Sparrow et Goodwin, puis revint en Angleterre alerter l'opinion par un ouvrage retentissant paru en 1596 : *le Vaste, riche et bel empire de Guiane et la grande ville d'or de Manoa.* On en trouvera des échos jusque dans le *Paradis perdu* de Milton et *Candide* de Voltaire.

Le garde des singularités du roi Henri IV en Guyane. — L'émoi provoqué par cette relation parmi les nations d'Occident fut tel qu'Henri IV nomma, en 1602, un lieutenant général en Guyane, Daniel de La Touche de La Ravardière. Deux ans plus tard, La Ravardière mouillait dans l'Yapoco, en Guyane, où il échangeait, contre du pétun (tabac), des aigrettes, des perroquets et des singes la pacotille qu'il avait embarquée à Cancale. Mais son compagnon Jean Mocquet, qui allait occuper le poste de garde des singularités du roi aux Tuileries, y trouva un tout autre profit. Pour le naturaliste, la Guyane était une véritable volière boisée où se jouait une gent multicolore, — manakins orangés, perroquets rouges, faisans verdâtres, hérons bleuâtres, cotingas rouges, pipits bleus, colibris, oiseaux-mouches,— au ramage assourdissant du carillonneur, du beffroi, du musicien et du crapaud volant : magnifique volière que peindra Audebert, deux siècles plus tard, pour l'*Histoire naturelle des Colibris et Oiseaux-mouches.*

La Ravardière n'avait point voulu se mêler aux querelles de deux tribus, les Caraïbes anthropophages et les Caripous aux flèches empoisonnées, qui se disputaient son alliance. Les Caraïbes étaient apparentés aux Galibis, de rudes guerriers qui n'accordaient aux leurs le grade de capitaine qu'après les avoir roués de coups et après leur avoir fait subir un examen de géographie, où les candidats devaient prouver qu'ils n'ignoraient point la moindre fontaine de



LE MARANHAO ET L'EX-FRANCE ANTARCTIQUE DE RIO-DE-JANEIRO, PAR LE CARTOGRAPHE NORMAND DE VAUX (1613). ARCHIVES DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE. — CL. LAROUSSE.

leur pays. De l'exploration de La Ravardière date le choix de l'île de Cayenne pour y fonder une colonie.

La France équinoxiale du Maranhao (1612-1616). — Mais lui-même porta ses vues sur un autre point de la côte. A l'est du fleuve des Amazones, les Dieppois fréquentaient, depuis 1597, la grande île du Maranhao, au nord du Brésil. La Ravardière y débarqua en 1612 avec les deux frères François et Isaac de Razilly, qui furent courtoisement reçus par le chef indien Japy-Ouassou, « aagé environ de cent ans et encore à la fleur de son aage ». Riche en légumes et en denrées de prix, sucre, pétun, bois d'acajou et de gaïac, le Maranhao était la clef d'une région dont une bordure d'écueils ne permettait l'accès que par deux chenaux. Sur une colline escarpée au confluent de deux rivières, fut construit un fort avec des bois d'apparitures durs comme le fer : ses pièces de rempart protégeaient les vaisseaux au mouillage et les loges en bois, couvertes en feuilles de palmier, de Saint-Louis, la capitale de la France équinoxiale. De là, les colons poussèrent des reconnaissances vers l'intérieur: le Malouin Maillard et un chirurgien botaniste dans les contrées que baigne le rio Miary, Pézieux parmi les Tabajares du rio Vuarpi, une troisième troupe chez les Tapuias du rio Guapahu. La Ravardière, lui, cherchait du côté des rivières de Para, Pacaiares et Parisop, le mystérieux pays des guerrières Amazones.

Il se croit en sûreté. N'a-t-il pas aidé les Topinambous dans l'attaque des Iouras, cités lacustres sur pilotis, peuplées d'anthropophages! N'a-t-il pas envoyé à Paris des délégués des diverses tribus indiennes pour prêter hommage à Louis XIII, en somptueux habits cramoisis et chapeaux de castor! Le cardinal de Joyeuse n'a-t-il pas donné de quoi fonder une école d'enseignement mutuel pour Français et Indiens! La Ravardière a compté sans son hôte, sans le maître du Brésil, qui est le roi d'Espagne et de Portugal. En 1616, une escadre portugaise délogeait nos colons de Saint-Louis du Maranhao. La France équinoxiale du Maranhao avait vécu.

Mais la ville de Saint-Louis restait comme un vivant souvenir de notre passage. « La ville de Saint-Louis du Maragnon, écrivait en 1662 Maurice de Heriarte dans sa description de l'État de Maragnon, contient plus de 600 habitants : elle est bâtie dans une espèce d'anse, ce qui rend la situation fort agréable. Elle est entourée de deux rivières, Tone et Abacanga. Le climat y est sain. »

La France équinoxiale de la Guyane (1643-1664). — La France équinoxiale allait renaître en Guyane. Sur une « éminence un peu moins haute que Montmartre », à Cayenne, la Compagnie rouennaise du cap de Nord fonda, en 1643, un établissement, la petite capitale de Charles Poncet de Brétigny, lieutenant général de la France équinoxiale, qui avait gardes du corps, premier écuyer, chancelier, maître d'hôtel. Il tomba sous les flèches des Galibis, désigné à leurs coups par son costume écarlate.

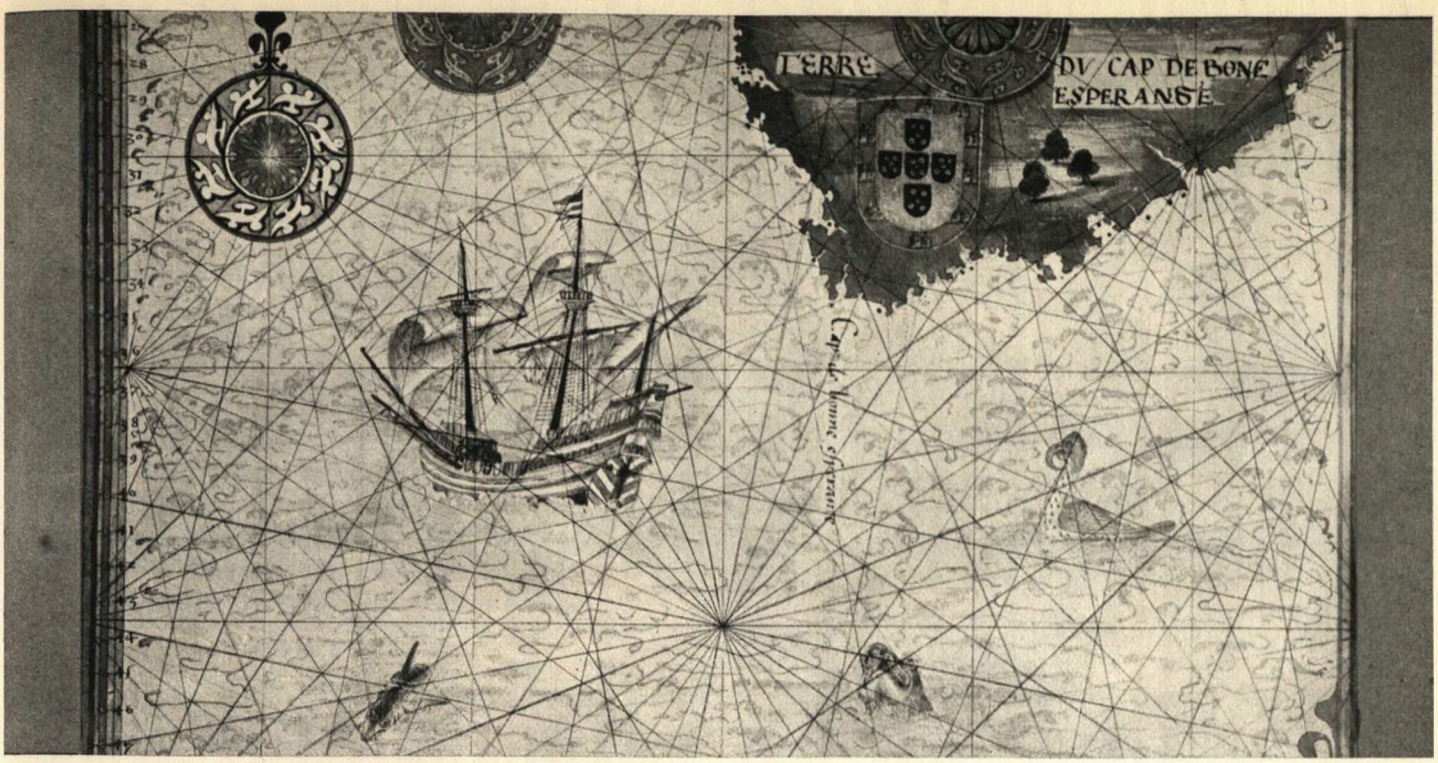
Une Compagnie parisienne tenta de renflouer l'affaire, en laissant entrevoir aux Français, las des querelles de la Fronde, la création outre-mer d'une république féodale. Mais le chef de la colonie, Le Roux de Royville, ayant voulu jouer au « général perpétuel », fut poignardé en mer au cri de : « Vive la liberté! », avant que la *Charité* et le *Grand-Saint-Pierre* eussent débarqué, en 1652, à Cayenne nos colons. Le fort Saint-Michel de Seperoux les protégea contre les attaques des Galibis, dont un curé de Senlis, émigré en Amérique, l'abbé Biet, dressa le vocabulaire.

Les coups de sonde ainsi donnés par la France et l'Angleterre le long des côtes américaines préludèrent à leur colonisation par les deux pays : nous le verrons plus tard.



LES INDIENS VENUS DU MARANHAO À PARIS ET REÇUS AU LOUVRE PAR LOUIS XIII (1613). BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. ESTAMPES.

CL. LAROUSSE.



NAVIRE DU MILIEU DU XVIe SIÈCLE DOUBLANT LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — FRAGMENT D'UNE CARTE DE L'ATLAS DE GUILLAUME LE TESTU (1556). — CL. LAROUSSE.

PREMIERS VOYAGES AUTOUR DU MONDE D'UN ANGLAIS, D'UN FRANÇAIS, D'UN HOLLANDAIS

Drake, le premier Anglais qui ait fait le tour du monde (1577-1580).

D'une pauvre famille de douze enfants, Francis Drake chercha fortune dans des expéditions répétées en Amérique. En 1568, avec John Hawkins, il se présentait devant le rio de la Hacha, non loin de l'isthme de Panama, puis devant San-Juan-d'Ulloa, où il échappa de justesse à un désastre. 1572 vit sa revanche. Des convois de mulets, dits recoès, apportaient à Nombre de Dios, à travers l'isthme de Panama, les millions qui formaient pour l'Espagne le tribut du Pérou. Averti de leur approche par ces nègres fugitifs qu'on appelait des marrons, Drake se met en embuscade avec 23 hommes : il a pour associé le célèbre pilote du Havre, Guillaume Le Testu, l'auteur d'un atlas superbe dédié en 1556 à l'amiral de Coligny; Le Testu a pareil nombre de marins. Les recoès arrivent. Aux mules, les Anglo-Français coupent les jarrets pour les empêcher de fuir : en vain les Espagnols veulent-ils cacher la fortune qu'elles portent : ducats, pistoles et larges plaques d'or aussi grandes que les sceaux de France. Mais il y a en queue de la colonne une forte arrière-garde qui entre en ligne. Le vaillant Guillaume Le Testu lui tient tête et se fait tuer pour donner le temps à Drake d'enfouir dans le lit d'une rivière bourbeuse quinze tonnes d'argent et d'emporter l'or à la Venta-Cruz, sur le Chagres. Drake est sauvé, et il est riche. Du haut d'un arbre à la cime d'une montagne, il aperçoit, le 11 février 1573, l'immensité de la mer du Sud, le Pacifique, futur théâtre de ses exploits.

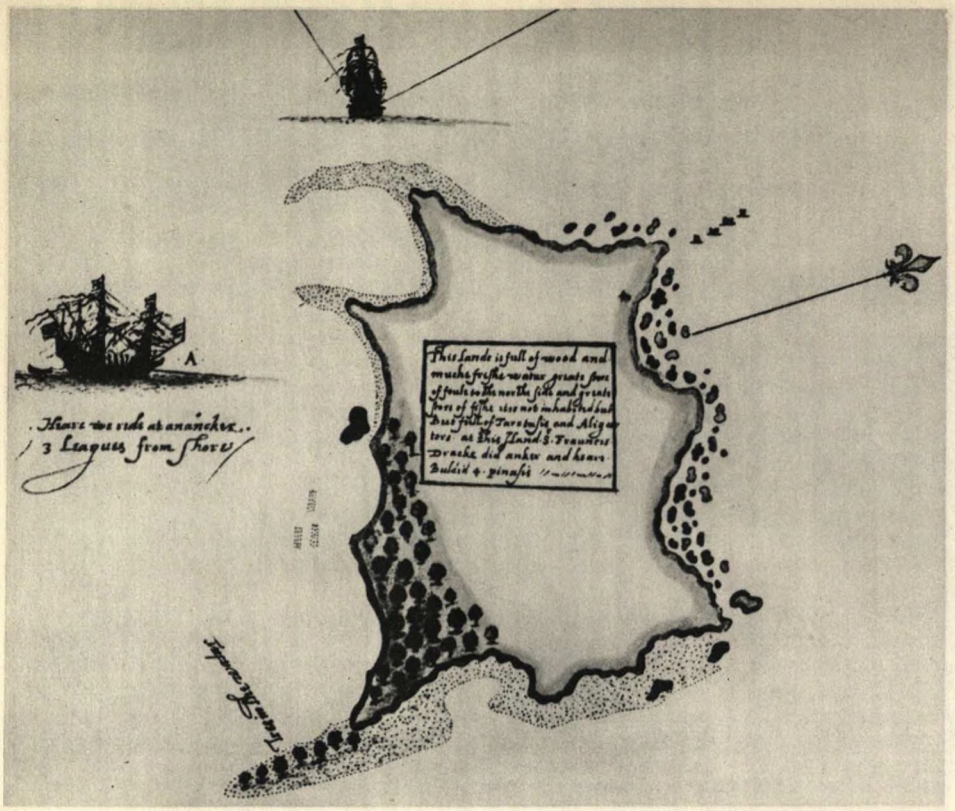
Il propose à la reine Élisabeth d'y pénétrer. Agréé, il appareille le 15 novembre 1577, avec 5 bâtiments, son pavillon flottant à bord du *Pelican*, qui n'a pas plus de 100 tonneaux : une pinasse n'en a que 15. A bord, 164 marins, telle est la composition de l'escadrille qui va faire le tour du monde, en contournant l'Amérique.

Ravitaillé, aux îles du Cap-Vert, en cocos, « gros comme la tête d'un homme, fruit extrêmement bon, délicat, friand et cordial », Drake arrive au Brésil, où il aperçoit des torrents de flammes. Ce sont des « feux de sacrifices aux diables » pour provoquer des tempêtes, où les Indiens espèrent voir périr les navires européens. Sans s'arrêter à « la rivière d'Argent » de la Plata, Drake fit aiguade dans une île où abondaient des oiseaux sans ailes, les pingouins, que des Français, embarqués à bord, appelaient des crapauds, parce qu'ils nichaient dans des trous.

Des indigènes au visage peint, coiffés d'une espèce de corne, des Patagons, l'accueillirent plus loin en guerriers qui marchaient en bon ordre. Mais loin de se servir de leurs arcs qui décochaient deux flèches à la fois, ils sautèrent et dansèrent autour de Drake, à qui l'un d'eux avait pris son chapeau pour s'en coiffer. Au port de San-Julian, avant d'embouquer le détroit de Magellan, on aperçut à terre un gibet, celui où Magellan avait fait justice de quelques mutins. Sinistre réminiscence qui eut une réplique. Avisé qu'un de ses capitaines, Thomas Doughty, tramait un complot, Drake assembla un conseil de guerre qui le condamna à avoir la tête tranchée.

Les aventures dans le Pacifique allaient commencer. Le 29 novembre 1578, les Anglais abordaient dans l'île de la Mocha, où s'étaient réfugiés des Indiens pour échapper à la cruauté des Espagnols. Pris eux-mêmes pour des Espagnols, alors qu'ils échangeaient leurs merceries contre des brebis et des patates, ils eurent plusieurs tués et blessés : Drake reçut deux flèches à la tête. A Valparaiso, la population prit la fuite, à l'approche des navires anglais. Là, ainsi qu'à Coquimbo, Tarapaca, Arica et Lima, Drake recueillit comme butin de nombreuses barres d'argent. — « Ma chaîne d'or à qui signalera le premier le *Cagafuego* », dit-il : chargé de joyaux, de pierreries, de coffres remplis de réaux d'argent, le galion fut rattrapé et pris à 150 lieues de Panama : le butin fut évalué à l'énorme somme de 212 000 livres sterling.

Désormais riches, les Anglais hésitèrent s'ils reprendraient la route du détroit de Magellan. Drake les en détourna, tant parce



LE NAVIRE DE DRAKE, LA « DÉFIANCE », EN VUE DE L'ESCUDO DE VERAGUA, ÎLOT INHABITÉ, PEUPLÉ DE TORTUES ET D'ALLIGATORS. DESSIN EXÉCUTÉ PEU DE JOURS AVANT LA MORT DE DRAKE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. MANUSCRITS.

qu'ils tomberaient dans des embuscades espagnoles que pour les dangers qu'offrait, par les ouragans, l'embouchure du détroit. Et on se lança dans le grand Océan, pour revenir en Europe par le détroit d'Anian et les mers Glaciales; car Frobisher, un ami de Drake, avait affirmé, en 1576, l'existence d'un passage nord-ouest. Mais, au 42e degré de latitude nord, le 5 juin 1579, le froid était si vif qu'il fallut rebrousser chemin vers le sud.

Au 38e, les Anglais abordaient dans une terre basse et unie, pour lors couverte de neige, où les indigènes avaient des cases rondes et chaudes comme des étuves, quand ils allumaient du feu. Ils lui donnèrent le nom de New-Albion : c'était la Californie. A leur stupeur, ils se virent accueillis par les lamentations des Indiennes, qui se lacéraient les joues, pendant que les Indiens se livraient à de longs palabres. Tout cela, c'était un cérémonial de bienvenue. Drake répondit à ces hommages par la lecture de la Bible. « Avec gravité, comme s'il eût été un grand monarque », le cacique se présenta, précédé de porteurs de couronnes en plumes et de chaînes superbes, suivi de toute sa tribu, peinturlurée de blanc, de noir et de couleurs bigarrées. Saluant Drake du nom de roi — *hioh* —, il lui remit une couronne : en foi de quoi, le capitaine prit possession du pays au nom de la reine Élisabeth : beau pays où la faune abondait, entre autres une sorte de lièvre aux pieds de taupe, nanti, à la tête, d'un double sac à provisions, l'hamster (*mus bursarius*). Ayant laissé dans la Nouvelle-Albion une plaque de cuivre où étaient gravés le nom, le portrait et les armes de la reine Élisabeth, avec la date de son arrivée, Drake prit la route des Moluques.

En route, en octobre, il rencontra, par 8° de latitude nord, des indigènes aux dents noires, aux ongles aigus comme des griffes, qui l'attaquèrent à coups de fronde pour le piller. Cette île des Larrons — ainsi qu'il appela leur gîte — semble différente des îles des Larrons de Magellan. Un coup de bombarde les mit en fuite. En novembre, Drake était convié par le roi de Ternate, en lutte avec les Portugais, à relâcher chez lui. Il fut reçu avec un luxe, auquel il n'était plus accoutumé, par des courtisans couverts de pierreries. Dans une petite île, il radouba ses bâtiments au milieu d'une légion de « chiens-volants », qui étaient des chauves-souris, et de crabes, qui grimpaient aux cocotiers et auxquels la légende prêta des proportions fabuleuses. Près de l'île Célèbes, il dut s'alléger d'une partie de ses canons et de ses munitions, pour se remettre à flot, s'étant échoué. A Java, il fut reçu par le rajah. Bien lesté de vivres et de curiosités artistiques ou ethnographiques, Drake s'achemina vers le cap de Bonne-Espérance. Le 26 septembre 1580, il jetait l'ancre à Plymouth, ayant fait le tour du monde.

Il avait à bord des peintres chargés de prendre l'aspect des côtes avec leurs coloris; et leurs croquis étaient si fidèles qu'ils arrachaient à un prisonnier espagnol cette exclamation d'un douloureux émoi : « Avec un pareil guide, il est impossible de se perdre. » C'est à l'un de ces peintres que nous devons la note définitive sur la mort du grand navigateur, dont une légende voulait qu'il eût péri d'une fin atrocement tragique, en pâture à des crabes gigantesques. Un atlas manuscrit de la Bibliothèque Nationale contient des croquis de côtes pris à bord de la *Défiance*, vaisseau de Drake, lors de sa dernière campagne en 1595-1596. De nombreuses escales avaient eu lieu aux Antilles et à l'ouvert du golfe de Maracaïbo, où un courant d'eau verdâtre contrastait violemment avec le bleu indigo du large. Le 28 janvier 1596 (nouveau style), le peintre-cartographe venait d'achever la « discription » de la côte de Puerto-Bello, par le travers de l'îlot de Buena-Ventura; dans son croquis le pavillon flottait encore au grand mât, quand, de l'arrière, parvint une nouvelle terrifiante. Drake, que la dysenterie tenait alité, avait voulu s'habiller. Ses forces l'avaient trahi, et il était retombé sur sa couche, mort.

Cavendish (1586-1588). — Pour barrer l'accès du Pacifique aux étrangers, les Espagnols avaient construit des forts sur le détroit de Magellan, en donnant le nom de Philippeville à la colonie nouvelle. Par une ironie du sort, ce furent des étrangers, ce furent les marins anglais de Thomas Cavendish ou Candish, qui sauvèrent, en décembre 1586, les derniers survivants, au nombre de 23, de cet établissement colonial, qui porte, depuis lors, le nom de Port-Famine. En février 1587, Cavendish se ravitaillait dans la



CORTÈGE DU ROI DE TERNATE.
TH. DE BRY, ICONES INSULARUM..... IN NAVIGATIONE AB HOLLANDIS VISARUM. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.



TRAVAUX D'EXTRACTION DANS LES MINES DE POTOSI.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS III. FRANCOFURTI, 1592. — CL. LAROUSSE.



TRAVERSÉE D'UN COURS D'EAU DANS UNE CORBEILLE.
TH. DE BRY, AMERICAE PARS III. FRANCOFURTI, 1592. — CL. LAROUSSE.

baie de Quintero; puis il faisait dans l'île de Puna un énorme butin, accru encore par la capture d'un galion chargé d'or sur les côtes de la Nouvelle-Espagne. Par les îles des Larrons, les Philippines, Java et le cap de Bonne-Espérance, il faisait retour à Plymouth le 9 septembre 1588.

Le premier voyage d'un Français autour du monde (1581-1609).

Les interviews ne datent pas d'aujourd'hui. C'est à l'un d'eux que nous devons d'avoir sauvé de l'oubli le premier voyage d'un Français autour du monde. Le reporter était l'auteur du *Traité de la navigation et des voyages de découvertes*, le Parisien Bergeron. Le voyageur se nommait Pierre-Olivier Malherbe, de Vitré : ... pardon, Pedro-Lopez Malaierva, car il s'était si bien mué en Espagnol, il s'était si bien familiarisé — depuis 1581 où il résidait à San-Lucar — avec la langue castillane, qu'il put en contrebande pénétrer dans des colonies et des régions sévèrement interdites aux Français. Je veux parler de la Nouvelle-Espagne.

Au Mexique, Malherbe repère une mine d'argent. Il visite, à Panama, la chambre du trésor, où s'amoncelle l'or destiné à la métropole. Puis il s'achemine vers les mines de Potosi, au Pérou, où un filon d'or pur, large de deux doigts, s'enfonce de 500 brasses dans les profondeurs du sol.

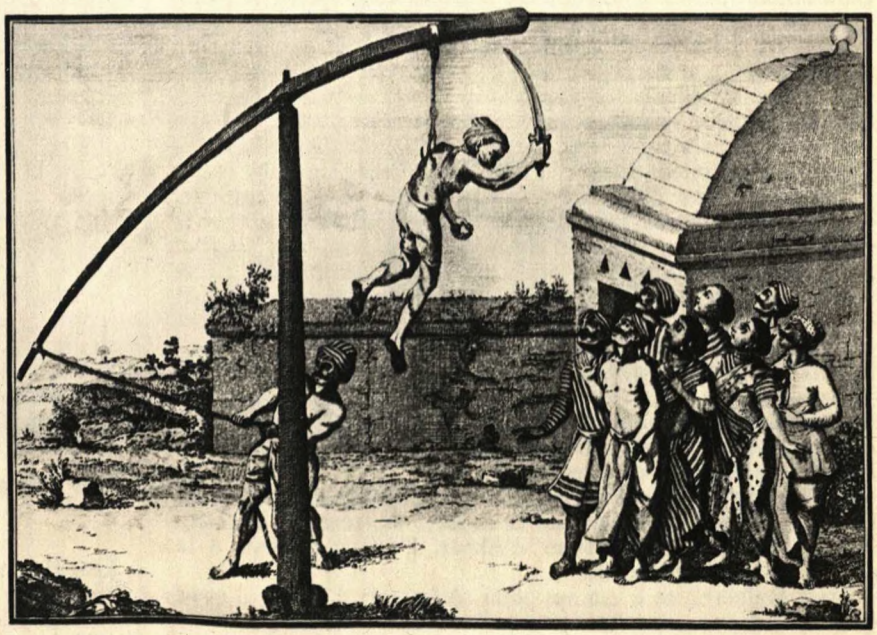
Par une singulière fortune, un voyageur espagnol, qui a laissé, lui, une relation de voyage, prenait, en 1600, la même route. Et nous savons, par Christoval de Jaque, qu'il fallait, pour accéder à la plus riche mine du monde, traverser des cours d'eau dans des corbeilles suspendues à de gros filins, primitifs téléphériques des Indiens. Jaque signalait, au Pérou, d'autres mines, celles de Castro-Vireyna et de Vilcabamba, et aussi une industrie qui faisait la fortune des Espagnols : la culture de la coca, dont les Indiens mâchaient les feuilles. Il restait ébloui de la civilisation des Incas, des magnifiques édifices en pierres de Tiaguanuco et de la beauté des larges routes qu'ils avaient percées à travers les montagnes les plus escarpées.

Combien nous serions heureux d'avoir aussi les impressions de notre Breton sur une civilisation qui n'était pas encore morte. En Patagonie, où il débarqua, la réception des indigènes manqua de cordialité : l'équipage espagnol dont il faisait partie fut accueilli à coups de pierres. Par les Philippines, Malherbe gagne la Chine. De ses « yeux de chat » — sobriquet qui désigne là-bas les Européens —, il observe Canton aux « habitans innumérables, logés à plusieurs étages, sur un fleuve grandissime ».

Par la Cochinchine, le Cambodge, le Siam et le Pégou, Malherbe gagne l'Inde, où il devient l'hôte, à Lahore et à Agra, d'un des princes les plus remarquables qu'ait eus l'empire mogol, Akbar, « le tuteur de l'humanité ». Un séjour de trois ans et demi à la cour d'Akbar permit au Breton de se familiariser avec la langue officielle, le persan, ainsi qu'avec l'hindoustani et le turc oriental. Il vit « fustiger de fouetz à plaques d'airain les plus grands seigneurs du pays, qui supportaient la punition de leur prince comme très juste et venant de Dieu ».

Bien qu'il eût des palais, Akbar avait conservé de son origine « tartaresque et nomade » l'habitude de vivre sous la tente, dans une grande ville mouvante où la relève de la garde alignait devant le Mogol 4 000 cavaliers et 2 000 piétons. Il levait le doigt et un triple cordon de sentinelles, « verges d'or, verges d'argent et verges rouges », entourait le pavillon impérial.

En carrosse traîné par des « bœufs de carrière », Malherbe sillonna l'Inde. Il visita « le grand Tabé », le Tibet, où la chair de chevrotin musqué lui laissa dans la gorge un cuisant souvenir. A travers les monts de Kaboul, il gagna Samarcande, « non guères moindre que Paris, mais non si peuplée qu'autrefois ». Un petit rajah qui demeurait à 400 lieues de Lahore, le long du Gange, étant venu offrir à Akbar « les pièces de parangon » magnifiques d'une mine de diamant, Malherbe alla la prospecter : une porte



UN DÉVOT DE LA DÉESSE DE LA « PETITE-VÉROLE » SE FAISANT ENLEVER EN L'AIR PAR DES CROCS ENFONCÉS DANS SA CHAIR. — SONNERAT, VOYAGE DES INDES ORIENTALES. PARIS, 1782.
CL. LAROUSSE.



LA COUR DU GRAND MOGOL AKBAR. — HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, PARIS, 1750. — CL. LAROUSSE.

de fer, entre deux croupes de montagne, en fermait l'entrée. Il se délassait à voir jouer des éléphants « à la paulme avec leurs trompes » ou charger une colonne ennemie.

Malherbe ne semble pas être descendu jusqu'à Golconde, dont le facteur anglais William Methold, bien peu de temps après lui, en 1619, vit les précieux diamants enchâssés dans des veines couleur de chaux au milieu de terrains rouges. Brave Methold! il avait passé, malgré lui, une nuit dans « le temple de la Petite-Vérole », qui avait ses dévots. Ils se faisaient enlever en l'air par des crocs qui s'enfonçaient dans la chair de leur dos, et là, comme s'ils étaient à la parade, ils brandissaient poignard et épée.

Par contre, s'il est douteux que Malherbe visita Golconde, il vit sans doute une ville superbe conquise par Akbar, Mandou, au sud-est d'Indore, qui fut la capitale du royaume musulman de Malva. Aujourd'hui en ruines et sans autres habitants que des moines mendiants, sans cesse menacés par les tigres, les ours et les léopards de la forêt voisine, Mandou ne conserve, comme témoins d'un brillant passé, qu'une grande mosquée et le splendide palais d'eau de Jahaz Mahal.

Combien nous voudrions posséder le manuscrit des *Mémoires* de Malherbe, que Bergeron n'avait pu déchiffrer, étant en caractères de lui inconnus! Malherbe n'avait-il pas assisté à la construction du fort que faisait exécuter à Agra le Grand Mogol : une merveille avec ses belliqueux donjons qui font corps avec le roc? Lisez la description du fort d'Akbar par Francis de Croisset : « Une cité d'albâtre et de marbre que recèle l'écrin de pierre rouge, une cité de pierreries, faite de palais translucides et posés sur la roche rude avec une grâce d'oiseau. Sitôt le pont-levis franchi, l'enchantement commence. Ces chambres scintillantes, cette lumière prisonnière dans des salles de vieux cristal dont les murs laiteux semblent des nappes de lumière, ces toiles arachnéennes qui sont des fenêtres, ces colonnes légères qui montent comme des lis vers des plafonds lunaires, ces frises de turquoises et ces fleurs d'émeraudes qui luisent dans un crépuscule limpide, ces chambres qui semblent creusées dans la perle, tout cela n'est pas une citadelle : « c'est un Paradis retranché », qui a pour temple la Moti Magid, « la mosquée de la perle ».

Au Paradis de la forteresse allait faire pendant un monument byzantin surmonté de coupoles et encadré de minarets, le Taaj, le mausolée que le successeur d'Akbar, Djihangir, éleva à la mémoire de sa jeune épouse.

Mais Malherbe ne le connut point. A la mort d'Akbar, il avait quitté l'Inde, au moment où se construisait le magnifique tombeau de son protecteur.

En 1605, Malherbe s'achemina vers la Perse. Là régnait un des plus grands princes qu'ait eus l'Iran, Shah Abbas. Il avait vaincu les Turcs et conquis, près d'Ormuz, Bander-Abassi, dont il avait cédé aux Anglais la moitié des droits de douane, en rémunération du concours que lui avait prêté leur flotte. D'Ispahan, il avait fait une capitale, aux rues tortueuses et sales, dont les paysans d'alentour enlevaient, comme engrais, les ordures, surtout celles des gens qui buvaient du vin, Arméniens, Juifs et Francs! Au milieu de la grande place du Meidan était un mât, au sommet duquel, à certains jours, le shah faisait placer une coupe d'or : elle appartenait à celui qui, à bride abattue, renversé sur la croupe de son cheval, l'atteignait d'une flèche, réminiscence de l'antique coutume des Parthes qui frappaient l'ennemi en fuyant.

Shah Abbas avait cherché à donner à son pays la prospérité. Pour entraver l'exportation des ducats d'or qu'emportaient les pèlerins de La Mecque, il avait érigé une mosquée où pendait un pied du chameau de Mahomet au-dessus de la tombe de l'iman Riza, qui passait pour faire des miracles. Et il s'y rendit solennellement en pèlerinage, imité désormais par ses sujets. Voulant aussi enrichir son pays par l'exportation des soies grèges, il dépêcha des ambassadeurs en Espagne, à Venise et en France au temps de Henri IV.

C'est ainsi que Malherbe, ayant refusé d'épouser une houri, une « Persienne belle et galante », prit enfin la route de la France, par Bagdad, où il fut maltraité de « la lie de l'humanité », et par l'Arabie déserte. En 1609, il proposait à Henri IV de « grands et faciles moyens de voyages très utiles à la France ». Qu'elles étaient suggestives, toutes ces pierreries dont il présentait un assortiment: turquoises de Perse et rubis du Gange, comme aussi les perles d'Ormuz et les « dents de Néréïdes », qui passaient pour faciliter les accouchements! Et discutant gravement avec le minéralogiste Vaillant de radiesthésie — pour employer une locution moderne —, il soutenait qu'on pouvait déceler les mines avec une baguette.

Henri IV, qui avait fondé une Compagnie des Indes orientales malgré l'opposition de Sully, fut assassiné avant que Malherbe, secondé par le Père Juste, ambassadeur du shah, eût obtenu une solution. Mais il suscita des vocations. Un orfèvre de Bordeaux, Austin, de son vrai nom Augustin Hiriart, se rendit dans l'Inde, où il fabriqua, à Lahore, le magnifique trône du Paon, tout ocellé de pierres précieuses.

Du voyage autour du monde de Malherbe, ce ne fut pas le roi de France qui tira profit; ce fut le roi de France et d'Angleterre Jacques II, comme il s'intitulait dans les lettres d'introduction données, en 1614, à Thomas Rhoé, envoyé en ambassade près du Grand Mogol Djihangir. Rhoé a laissé de sa mission un intéressant récit : il avait été invité à s'asseoir non loin du Grand Mogol, qui trônait, en tenant audience, dans une loge : « Cette manière de séance, écrivait-il, a beaucoup de ressemblance à un théâtre. Les principaux de son Estat y sont placéz comme les acteurs d'une comédie sur une scène, et le peuple, plus bas comme dans le parterre. » En possession, dès 1617, d'une description des villes de l'Inde, l'Angleterre devait en tirer parti, nous le verrons, pour y installer des comptoirs.

Un Magellan hollandais : Olivier Van Noort (1599-1601).

Les Hollandais, qui auront dans la conquête des Indes d'Extrême Orient leur Vasco de Gama et leur Albuquerque, eurent aussi leur Magellan, un Magellan féroce, qui s'appelait Olivier Van Noort. Lisez la *Description du pénible voyage faict entour de l'Univers*, publié à Amsterdam en 1602. Olivier Van Noort appareille, en 1599, à Rotterdam avec deux vaisseaux et deux yachts.

Il abandonne à l'île du Prince un de ses pilotes comme mutin. N'ayant pu trouver l'île Sainte-Hélène, où il eût voulu mettre à terre de nombreux malades, il gouverne sur l'Amérique du Sud, où il rencontre un autre Hollandais, Sébalde de Weert, qui vient de découvrir les îles Sébaldines (les Falkland). Dans le détroit de Magellan, il condamne, comme insubordonné, le vice-amiral Jacob Claessz à débarquer dans un lieu désert, où le malheureux n'a d'autre alternative que de mourir de faim ou d'être dévoré par les Patagons. Le connétable du vaisseau amiral et un canonnier ont été abandonnés de même dans une île.

Au sortir du détroit de Magellan, près du cap de Nassau, un engagement avec des indigènes réfugiés dans une caverne se termine par leur massacre, à l'exception de quatre garçons et de « deux pucellettes », qu'on emmène à bord. Quand les prisonniers furent un peu familiarisés avec le hollandais, on apprit d'eux que leur tribu était celle des Enoo et ils donnèrent des détails sur « quatre aultres lignages » et sur les gigantesques Tiremen (Téhuelches), « mangeurs d'autruches », c'est-à-dire de nandous. Une escale des Hollandais à l'île de la Mocha sur la côte chilienne leur permit d'apprécier le breuvage des Indiens, une boisson aigrelette faite de maïs... mâché par les vieilles femmes.

A Valparaiso, ayant trouvé des lettres de son compatriote Dirick Gerritsz, capitaine du *Cerf-Volant*, qui mourait de faim dans les geôles espagnoles, il le vengea en brûlant des navires espagnols. Mais il eut le crève-cœur d'apprendre d'un Nègre que le capitaine du *Bon-Jésus* avait jeté à la mer, avant d'être capturé, toute une fortune, une cargaison d'or de 52 caissettes. Après relâche à l'île des Cocos, Van Noort se ravitailla en cocos et bananes à l'île des Larrons. « *Hierro ! hierro !* » « Du fer », criaient les insulaires, qui entouraient de 200 « canoas fort jolies » l'escadrille et plongeaient pour attraper les morceaux de fer jetés pardessus bord.

En octobre, Van Noort était à Manille. « Votre commission » ? demanda un capitaine espagnol en montant sur la dunette — « la cahute » — du vaisseau amiral *Mauritius*. « Voici la commission des États généraux des Pays-Bas », répondit Van Noort, à l'ébahissement du capitaine Chiron, qui lui signifia : « Nous avons défense de trafiquer avec les étrangers. » Force fut d'aller relâcher à 80 lieues de là, près de l'île « Capul » (Cébu), où disparut un « bon musicien » anglais, John Calwey, assassiné par les indigènes. Puis Van Noort revint croiser dans la baie de Manille, enlevant barques, canots et sampangs chinois. Au capitaine d'un sampang



UN CAPITAINE DE NAVIRE JAPONAIS AVEC SES HOMMES. — DESCRIPTION DU TERRIBLE VOYAGE FAICT..... PAR OLIVIER DU NORT. AMSTELREDAME, 1602. — CL. LAROUSSE.

japonais, il fit, au contraire, bonne chère. C'était un gentilhomme — quelque samouraï — vêtu d'une longue tunique à la polonaise, ornée de feuillages et de fleurettes. Ses hommes et lui avaient « les meilleures armures de toutes les Indes orientales, cimeterres, arquebuzes, arcs et flesches... Ils disoient qu'il y avoit des cimeterres qui détranchoient d'un coup trois hommes ; et en les vendant, ilz en font la preuve sur des esclaves »! Le 14 décembre, deux vaisseaux espagnols foncèrent sur les Hollandais. « *Maina, peros !* » « Amenez, chiens ! », criait-on de leur bord, et l'amiral jeta ses grappins dans le pont de corde, qui courait d'un gaillard à l'autre du *Mauritius*. Mais, broyé de coups de canon, il fut coulé bas.

Van Noort alla réparer à Bornéo ses avaries. Mais comme il n'y trouva point à faire une cargaison de poivre, il fit route sur Java, avec des navires si démunis qu'il avait dû faire fabriquer, à la mode chinoise, des ancres de bois et réquisitionner, pour se diriger, le pilote d'une jonque. Sa pénurie d'agrès l'empêchait de gagner les Moluques : l'escadrille prit la route du cap de Bonne-Espérance, relâcha pour faire aiguade à l'île Sainte-Hélène et, ayant bouclé le tour de la terre, arriva à Rotterdam le 26 août 1601.



UN CAMPEMENT DE PATAGONS. — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.



LA HAVANE. — DAPPER, AMERICA. AMSTERDAM, 1672. — CL. LAROUSSE.



SAN-FRANCISCO DE CAMPÊCHE. — DAPPER, AMERICA. AMSTERDAM, 1672. — CL. LAROUSSE.

LES COLONIES TROPICALES DE LA MER DES ANTILLES

Longtemps, les Espagnols avaient régné en maîtres sur la mer des Antilles, sans connaître d'autres rivaux que des corsaires. Et des villes superbes s'étaient élevées à Haïti, à Cuba et le long des côtes de la Nouvelle-Espagne : la Havane, Santo-Domingo, la Vera-Cruz, San-Francisco de Campêche...

L'année où le cardinal de Richelieu fut nommé grand maître de la navigation, en 1626, une égale émulation porta la France et l'Angleterre à s'établir solidement dans la mer des Antilles. Simultanément, les deux pays envoyèrent des colons dans une île charmante, Saint-Christophe.

Les Antilles anglaises.

« Toute l'étendue de bonne terre qui est cultivée jusqu'à la pente des montagnes de l'île Saint-Christophe, — écrivait, en 1667, César de Rochefort —, est divisée presque partout en plusieurs étages. Chaque étage, qui fait comme une ceinture à l'entour des montagnes, a ses sentiers comme autant de rues et cela avec une si belle symétrie que, lorsqu'on fait par mer le tour de l'isle, il n'y a rien de plus agréable que de voir cette divertissante verdure. Le beau vert du tabac planté en cordeau, le jaune pâle des cannes à sucre qui sont en maturité, et le vert brun du gingembre et des patates sont un païsage si diversifié et un émail si charmant qu'on ne peut retirer la veüe de dessus. Au milieu de chaque jardin, on remarque plusieurs belles maisons couvertes de tuile rouge. » Et l'hôtel du gouverneur de la partie française de l'île est une merveille de goût.

Pareille situation a tenté les Anglais, qui ont planté leur drapeau au milieu de l'île, dans le temps où Urbain de Roissey et Pierre Belain d'Esnambuc, en 1627, amenaient, aux deux extrémités de l'île, des colons français. Cette dualité dans la possession de Saint-Christophe symbolisait la rivalité qui se déclara entre la France et l'Angleterre dans la colonisation des Antilles. L'année même, lord Carlisle était nommé gouverneur des îles Caribbee, Antigoa, Montserrat, Nevis et la Barbade... La Barbade, où, par la pluie, « les vallées changeaient d'habits. Elles estoient si fraîches et si remplies de prairies verdoyantes, enluminées de diverses sortes de fleurs, avec une si grande variété de couleurs, qu'il sembloit que la nature eust choisi ce lieu-là tout exprès pour y faire voir le chef-d'œuvre de ses ouvrages » : parmi sa flore, brillent la Fleur de la Passion et la Merveille du Pérou. A Bridgetown, sa capitale, l'une des plus belles villes des colonies anglaises, les opulents citoyens ont de magnifiques gondoles pour faire des promenades autour de l'île. Nevis vit dans la crainte des tremblements de terre et des ouragans, angoisse qui donne lieu, en juillet, août et septembre, à des jeûnes et à des prières publiques pour obtenir de Dieu la grâce d'en être préservé.

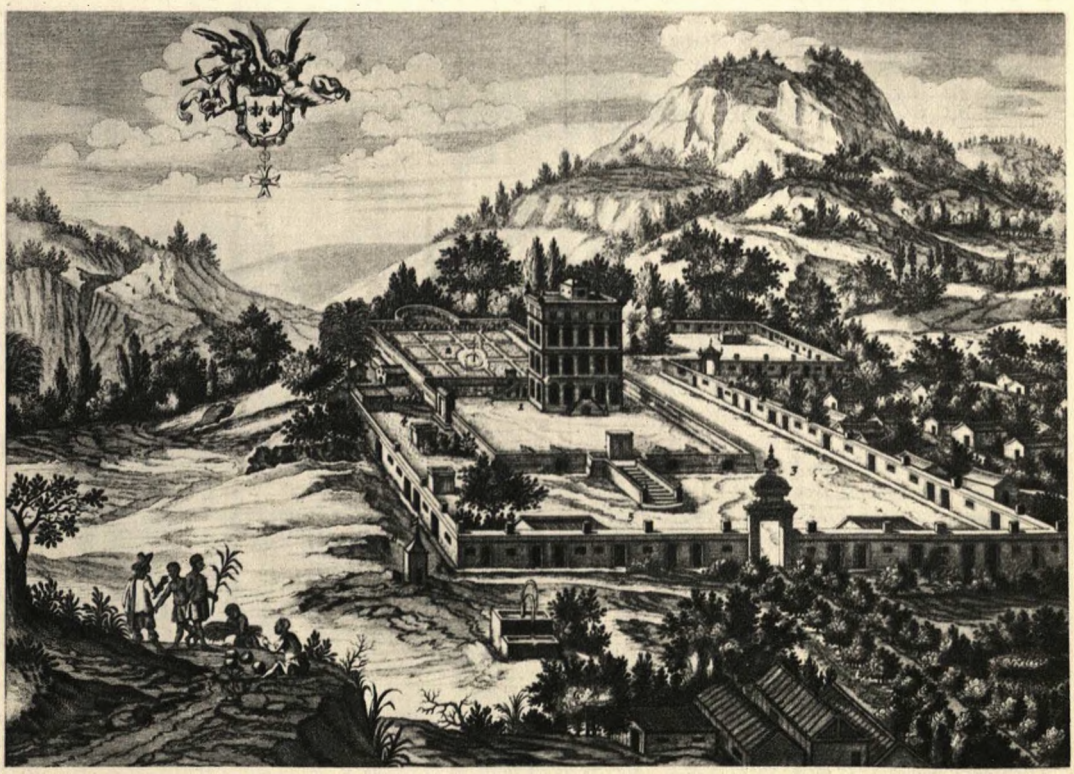
Les Anglais avaient ajouté, en 1655, un beau fleuron à leur couronne coloniale des Antilles. Le général Venables s'était emparé de la Jamaïque, qui relevait des héritiers de Christophe Colomb et qui comptait de petites villes aux noms espagnols : Sevilla, Melilla, Oristan. A l'apparition de la flotte anglaise, les Espagnols se réfugièrent dans les montagnes : et de Santiago de la Vega, les vainqueurs firent Spanishtown. Avant qu'un violent tremblement de terre, le 7 juin 1692, ensevelît sous l'eau Port-Royal, effondrât une montagne près du Port-Morant et modifiât la face de l'île, un grand naturaliste irlandais, Hans Sloane, qui accompagnait, en 1687, le duc d'Albermale, en qualité de médecin, consacrait des pages enthousiastes à la féerie tropicale. « Il est impossible, écrivait plus tard Beckford, dans ses *Vues pittoresques de la Jamaïque*, de concevoir une végétation plus belle, plus capable d'échauffer l'imagination d'un peintre, que celle qui anime toutes les parties de l'île. Réunissez les palmiers, les cocotiers, les plantains; faites-en à plaisir mille groupes variés en leur joignant le tamarin, l'oranger; voyez jouer au milieu d'eux les plumes élégantes du bambou; peignez-vous entre toutes leurs tiges les variétés bizarres de l'épine de Jérusalem, les riches buissons de l'oléander et des roses d'Afrique, l'écarlate vive et brillante du cordium, les berceaux entrelacés du jasmin et de la vigne de Grenade, les touffes délicates du lilas, les feuilles soyeuses et argentées du portlandia; ajoutez-y une prodigieuse quantité de plantes, de fleurs et d'arbustes moins marqués. Et vous avouerez que ce tableau, qui est à la lettre celui des plaines de la Jamaïque, est le plus enchanteur qu'on puisse désirer. »

Au milieu de ces paysages féeriques, la vie des planteurs s'écoulait heureuse.

Les Antilles françaises.

La France, aux Antilles, contre-balançait l'Angleterre. Le grand maître de la navigation, l'énergique cardinal de Richelieu, avait donné à la colonisation des petites Antilles une vive impulsion, en créant, en 1635, la *Compagnie des Isles d'Amérique*, qui, à la mort du cardinal, sept ans plus tard, avait déjà établi aux îles 5 000 « François catholicques ». A la Martinique, Charles Liénard de l'Olive et Jean Du Plessis d'Ossonville n'avaient trouvé aucune opposition des insulaires, quand ils avaient apposé sur « un ancien arbre » les armes de France. Et le Fort-Royal, bâti sur une petite éminence que bordait un cul-de-sac, avait assuré notre prise de possession. Il n'en fut pas de même à la Guadeloupe, où des centaines de Caraïbes vinrent, du Grand-Carbet, assaillir les terrassiers qui construisaient à la Case au Borgne le fort Notre-Dame-du-Rosaire. Battus, ils émigrèrent à la Dominique.

Les trois îles où la France avait planté son drapeau formèrent



HÔTEL DE LONGVILLIERS DE POINCY, GOUVERNEUR DE SAINT-CHRISTOPHE (1639).
CÉSAR DE ROCHEFORT. HISTOIRE DES ANTILLES. 1726.



chacune un secteur de notre empire colonial, qui reçut, en 1642, une nouvelle extension. Le secteur de Saint-Christophe comprit les îles Saint-Barthélemy, Saint-Martin, Sainte-Croix. A la Martinique furent rattachées les îles Sainte-Alousie, la Grenade et les Grenadines confiées à Philibert de Nouailly. La Guadeloupe eut dans son secteur Marie-Galante, qu'avait prise à bail Constant d'Aubigné — père de la future Mme de Maintenon —, la Désirade et les Saintes.

A la Compagnie des Isles se substitua, en 1664, un organisme gigantesque embrassant les deux rives de l'Atlantique, la *Compagnie des Indes occidentales*. Colbert appelait l'Afrique à la rescousse de l'Amérique : nous en verrons tout à l'heure la raison.

Les boucaniers de Saint-Domingue. — D'un îlot des Grandes Antilles, les défenses naturelles ont fait un formidable réduit en l'entourant, comme de côtes de fer, d'une ceinture de grands rochers. La Tortue, conquise en 1657 sur les Anglais par Jérôme Deschamps du Rausset, devint la place d'armes des boucaniers. Ainsi nommait-on, de la claie (en caraïbe *boucan*) où ils fumaient leurs captures, les chasseurs qui allaient tuer des taureaux sauvages dans l'île de Saint-Domingue pour en vendre les peaux. Un étroit caleçon et une chemise flottante « comme les roupilles de nos rouliers, ces deux pièces si noires et si imbibées de sang et de graisse qu'elles sembloient être de toile goudronnée », des bas de cuir et « un cul de chapeau dont ils restoit environ quatre doigts de bord coupés en pointe au-dessus des yeux », se complétaient, comme uniforme, par un long fusil et un arsenal de « couteaux comme des bayonnettes ».

La côte occidentale de Saint-Domingue était alors déserte. Les boucaniers y installaient, lors de la saison de chasse, des ajoupas de feuillages qui leur servaient d'abri. Puis ils leur substituèrent des maisons, qu'ils bâtirent, pour échapper aux cinquantaines espagnoles lancées à leur poursuite, dans des lieux inaccessibles de la côte, entre la montagne et la mer, à Cul-de-Sac, Port-à-Piment, Ile-à-Vache. Un capitaine au régiment de la marine, Bertrand d'Ogeron de La Bouère, vint s'installer, en 1665, comme gouverneur au milieu de ces rudes hommes, qui vivaient comme des sauvages. La partie occidentale d'Haïti devenait une colonie française, Saint-Domingue.

Les « Frères de la Côte », les flibustiers, y élurent aussi domicile, au retour des croisières dont ils partageaient les bénéfices suivant un barême fixé d'avance par une charte-partie.



UN BOUCANIER DE SAINT-DOMINGUE.
CARTE DE L'AMÉRIQUE PAR N. DE FER, 1698. — CL. LAROUSSE.

Les petits archipels de la mer des Antilles.

Les îles Vierges. — Cet archipel d'une soixantaine d'îles et de rocs resta longtemps vierge d'habitants. Les Danois qui s'étaient établis dans trois des îles de l'archipel, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, ne les firent pas connaître. Et c'est en 1739 seulement que les Anglais, maîtres de deux autres îles, Tartola et Spanishtown, publièrent de tout le groupe une carte détaillée. Tartola possédait une rade spacieuse, où plus de mille vaisseaux, disait l'ingénieur hydrographe Bellin, pouvaient se mettre à l'abri de tous les vents.

Les Lucayes ou Bahamas. — Cet archipel, que le canal de Bahama isole de la Floride, avait été, nous l'avons vu, vidé de sa population indigène, que les Espagnols avaient fait passer dans les Grandes Antilles pour l'employer aux travaux forcés des mines et qui, de désespoir, se suicidait.

Le 28 janvier 1633, le cardinal de Richelieu donnait les îles d'Inacque, Ibacque, Méogane, Guanahany et Gilatur à Guillaume de Caen, qui avait, dès lors, droit au tortil de baron des Bahamas : vain titre, car ses patentes refusaient à ce protestant le droit d'y transporter ses coreligionnaires et frappaient sa concession de stérilité.

Les Anglais profitèrent de cette carence. Le 4 décembre 1640, les îles septentrionales de l'archipel, Providence, Henrietta, étaient attribuées aux comtes de Warwick et de Holland, qui prenaient le titre d'amiral et vice-amiral de la Compagnie concessionnaire. Providence, où fut fondée la ville de Nassau, fut plusieurs fois pillée et saccagée par les Espagnols et par les Français. Elle dut son essor aux pirates, qui en avaient fait leur repaire. Amnistiés par le roi George, ils s'établirent dans l'île et se joignirent aux colons que le capitaine Rogers avait amenés d'Angleterre.

Quelques îles reçurent un nom nouveau : Green Turtle, « la tortue verte »; Cat-Island, « l'île du chat »...

La main-d'œuvre noire.

La colonisation des régions tropicales de l'Amérique, où l'on ne pouvait utiliser la main-d'œuvre des Peaux-Rouges, avait généralisé l'emploi de la main-d'œuvre noire. Dès les premiers temps de la conquête, les Espagnols avaient appelé l'Afrique à la rescousse de l'Amérique. Français, Anglais, Hollandais et Portugais suivirent, au fur et à mesure que se développèrent, depuis la Caroline et les Antilles jusqu'à la Guyane et au Brésil, leurs colonies. — « La France, mère de liberté, ne permet aucun esclave »,

proclamait, en 1571, le Parlement de Guyenne, en ordonnant la mise en liberté de Noirs exposés en vente à Bordeaux. — « Il n'est rien qui contribue davantage à l'augmentation des colonies et à la culture des terres que le laborieux travail des Nègres », déclarera, en 1670, notre Conseil d'État : et ces Nègres sont des esclaves que le *Code noir*, en 1685, assimilera aux « meubles », à du « bois d'ébène », pour employer l'expression courante chez les négriers.

Les négriers! de vrais bourreaux! Ils entassent et arriment comme des sardines leur cargaison humaine, au point qu'un malheureux à bord a moins d'espace qu'il n'en occupera dans son cercueil. Impossible de se tenir dans l'entrepont, où le plancher sert de lit à des corps tout nus, que le roulis écorche. Mais inspirer de la pitié à un négrier, ce serait, pour employer les termes de l'Écriture, changer la couleur de l'Éthiopien et la peau du léopard.

A l'arrivée, dans l'Amérique tropicale, des Dandas ou Africains d'importation, les planteurs reconnaissent à une particularité du visage ou de la voix le terroir d'origine. Ils discernent, à leur noir d'ébène et à leurs lèvres tatouées de charbon, les Sénégalais, qui attribuent l'infortune de leur couleur au méfait de « papa Tom », le mauvais fils de Noé; à leur doux parler, les Calvaires du Cap-Vert; aux balafres de leur visage, les Bambaras; aux coutures de leurs cicatrices, les Quiambas; à leur harmonieux idiome, les Mandingues; à leurs joues balafrées en long, les Mines d'Elmina; à leurs tatouages en verrues, les Aradas, d'Allada au Dahomey; à leurs tempes scarifiées et à leur visage ciselé, les Fonds; à leurs gais propos, les Congos, dont les chants à l'atelier font reculer la fatigue; à leurs dents limées en pointe de carnassiers, les féroces Mondongues, qui, en Afrique, débitent leurs prisonniers comme des veaux; à leur fumet, les Angolas, si odorants qu'il suffisait à un « quêteur » de prendre le vent pour retrouver leur trace. Et il y avait une foule d'autres races : les Bouriquis de la côte de Malaguette, les Mesurades et les Caplaous, des deux caps de ce nom; les Ibos, du delta du Niger; les Monomotopas, du sud de l'Afrique. Que de variétés dans les modes importées d'Afrique : tatouages en forme de fleurs et d'étoiles qui font de la poitrine et du visage un véritable parterre; cheveux tondus en forme d'étoiles ou de plates-bandes; perruques nouées avec de gros cordons de coton, qui paraissent autant de serpents d'une tête de méduse.

Ainsi, dans le continent et les îles tropicales d'Amérique, les Noirs avaient-ils fait la relève des Peaux-Rouges.

Des ventouses, des « captiveries » fonctionnaient en effet tout le long des côtes d'Afrique pour alimenter en « bois d'ébène » l'Amérique. A Saint-Louis du Sénégal, à Gorée, à Rufisque, des marchands mandingues amenaient, en longues files, des Peuls au teint cuivré et aux jolies femmes; des Bambaras, à qui la nature avait donné en partage une bravoure voisine de la témérité, et des Yolofs, qui portaient au cou, aux bras et aux jambes les gris-gris de leurs marabouts. Dans l'archipel des Bissagos, c'était « l'empereur » des îles qui fournissait lui-même aux négriers ses sujets; ils accouraient au son des « bombalons », trompettes marines qu'on frappait de coups rythmés avec un marteau de bois de fer. Mais comment ne pas répondre aux désirs des Blancs, de ces dieux de la mer, qui réalisaient le miracle de faire, avec une pompe, monter l'eau! Au sud, au cap de Monte, le recrutement était pour nous facile, tant « les jeunes filles témoignaient n'aimer que les Français ». A la Côte-d'Ivoire, où les éléphants « mettent bas leurs défenses tous les trois ans comme les cerfs leurs bois » (!) — expliquait gravement, en 1667, Villault de Bellefonds, — il y avait, de part et d'autre de la rivière de Botrou, les Mal-Gens, anthropophages aux dents limées en pointe, et les Bonnes-Gens du cap Lahou, aux gais villages ombragés de palmiers, qui devaient à leur heureux naturel de servir de proie aux négriers. A Assinie ou Issigny, où les têtes coupées s'amoncelaient en pyramide dans la chambre de justice, un ancien mousquetaire de Louis XIV, Aniaba, était roi au début du XVIIIe siècle et alimentait la traite des Nègres. Ce mélomane déclarait préférer aux hautbois de Versailles le jazz d'un olifant et de deux petites pelles à feu battues en cadence.

La Côte de l'Or était le fief des Anglais, en territoire fantin, et des Hollandais, dans le pays des féroces Achantis, qui sacrifiaient au léopard — leur fétiche — de malheureuses victimes humaines, tenues en laisse par les bourreaux, qui, avant de leur scier le cou, leur plantaient un couteau dans les joues.

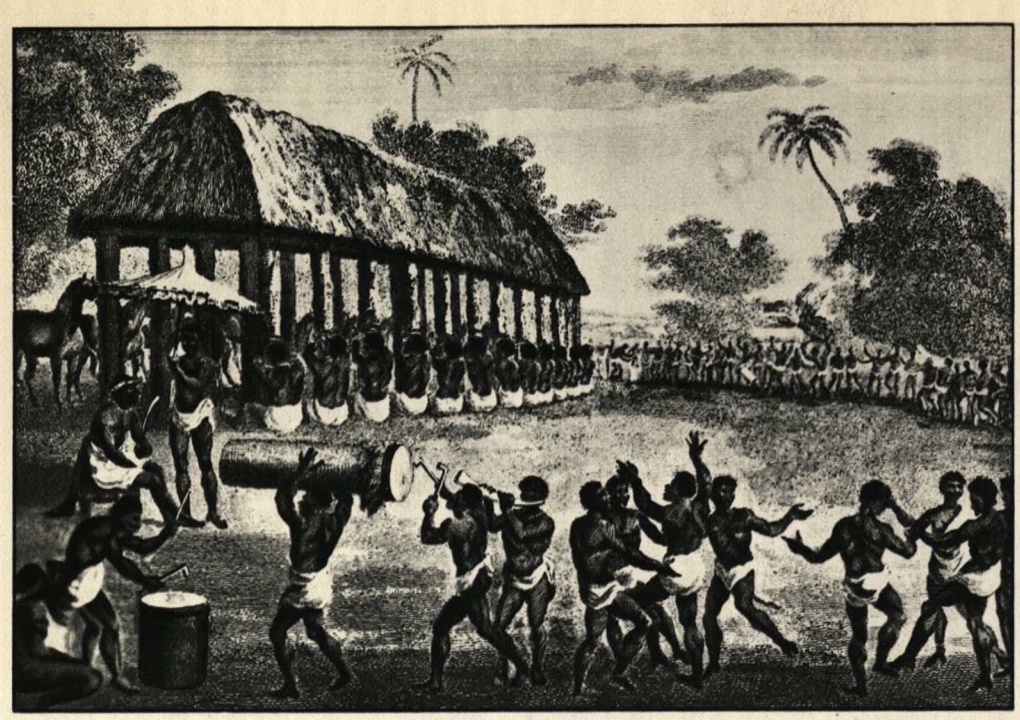
Au Grand-Popo, les Danois avaient un comptoir fort achalandé. Au Dahomey, c'étaient les Français qui avaient une situation privilégiée, depuis que Louis XIV avait envoyé au roi d'Ardres (Allada) un carrosse tout doré et des mors rutilants d'or. Si dur que fût l'esclavage, les déportés en Amérique échappaient aux supplices; car les têtes coupées s'entassaient par milliers à Abomey, dont les murailles étaient hérissées de mâchoires humaines et les potences garnies de pendus. Les mêmes atrocités, le supplice des victimes, par des bourreaux masqués, se répétaient au Bénin, qui avait pourtant une certaine culture. Telle statuette de cavalier, telles trompettes de bronze aux fines ciselures sont des chefs-d'œuvre de primitifs, qui ornaient de bas-reliefs des panneaux de bois.



LE CODE NOIR. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, VOYAGE À L'ISLE DE FRANCE. AMSTERDAM, 1773. — CL. LAROUSSE.



UN CAPITAINE ACHANTI EN COSTUME DE GUERRE.
BOWDICH, MISSION FROM CAPE COAST TO ASHANTÉE. LONDON, 1819. — CL. LAROUSSE.



L'ARRIVÉE DES BOURREAUX AU DAHOMEY. — DALZEL, THE HISTORY OF DAHOMEY. LONDON, 1793. — CL. LAROUSSE.

Des rivières de Bonny et de Calabar, qui débouchent au sud du Niger, les Hollandais tiraient, pour peupler la Guyane, des Noirs qui honoraient le crocodile comme un dieu dans leurs temples, dits « maisons de joujoux ». Les Bonny gardent encore, en Guyane hollandaise, leurs coutumes africaines : chevelure crépelée en forme de cornes, tatouages en façon de cuir repoussé, soleil irradiant du nombril, spirales retroussant l'arc de la bouche en un rire éternel.

Loango était, pour les Portugais, le grand marché d'esclaves, où ils se fournissaient, pour le Brésil, de Quibangas, à l'aimable figure rehaussée d'une dentition admirable; de Mayombés, à l'étroite poitrine, et de Montéqués, aux dents limées en pointe. On reconnaissait les approches de Loango à des falaises rouges, qui, sous le feux du soleil du matin, ressemblaient à des flammes. L'on y voyait encore, à la fin du XVIIIe siècle, lors du voyage de Degrandpré, des idoles de toutes les formes, statuettes de bois coiffées d'un bonnet pointu, nattes d'où pendaient des sonnettes, sacs ornés de cornes... Quand mourait le roi, le *ganga*, le sorcier, aux paupières et au visage peints de blanc et de rouge, le cou orné d'une besace en peau de lion pleine de clefs, de dents et d'ongles de nains blancs, présidait à la cérémonie funèbre, où des malheureux étaient immolés pour tenir compagnie au défunt.

Dans une baie sûre, au-dessous d'une montagne en pain de sucre, gisait « le paradis » des négriers, Cabinda. Ils s'y approvisionnaient en Sognos, hargneux et querelleurs; en Mondongues anthropophages, mais surtout en Congos, aussi doux que rieurs avec leur comique tablier en peau de chat.

La métamorphose des Antilles sous l'afflux des Noirs.

Le continent africain se vidait ainsi peu à peu dans un autre par une saignée, qui ne prit fin, au XIXe siècle, que par l'abolition de la traite des Nègres. On évalue à une vingtaine de millions le chiffre des Noirs qui furent embarqués pour le Nouveau Monde. Une statistique, établie par Norris pour la seule année 1788, évalue à 74 200 esclaves le nombre des malheureux déportés dans l'année. Le Père Rinchon, spécialiste de l'histoire du Congo, fixe à plus de treize millions l'exode des seuls Congolais. L'Afrique, à son dam, découvrait l'Amérique.

Le Vaudoux. — Aux Antilles plus qu'au Brésil, qui recrutait sa main-d'œuvre dans les autres colonies portugaises d'Afrique, dans l'Angola et au Congo, il se produisit un brassage des diverses peuplades noires, de leurs coutumes et de leurs superstitions. Dans l'île magique d'Haïti, subsiste encore, avec son rituel dahoméen, le culte du serpent Vaudoux, qu'on retrouve également en Louisiane : il a ses grands prêtres ou *papalois*, ses grandes prêtresses ou *mamanlois*, qui président aux offices dans le temple mystérieux du *hounfort*. La prêtresse, montée sur la cage du serpent, sacrifie un coq et un chevreau pour asperger de leur sang les fidèles du Vaudoux. Jadis, la victime était une fillette. Le Vaudoux! rien que ce nom fait frissonner de la tête aux pieds, écrivait en 1890 un journaliste parisien; et à Port-au-Prince, où les sons du *bamboula* qui annoncent ses cérémonies dans les mornes ne discontinuent guère, on n'en parle qu'en silence et avec terreur, tant est grande l'influence de cette secte, tant sont nombreux ses affiliés.

La musique et la danse. — Outre leurs rites, les Noirs avaient porté au Nouveau Monde leur sens musical. D'une simple branche tendue comme un arc par une corde de jonc qui vibrait entre les lèvres au souffle le plus léger, ils jouaient à la perfection. Quand le rossignol avait commencé ses trilles à l'orée d'une promenade de bambous de la Jamaïque, au murmure du vent qui agitait la ramée, le veilleur de nuit accordait son *bender*, et le voyageur anglais Beckford, plongé dans l'extase, parlait d'introduire des *soli* de bender dans les orchestres européens pour remplir de leurs mesures les silences des récitatifs.

L'Afrique, aux îles d'Amérique, malgré l'esclavage, continuait ses ébats chorégraphiques, au son du *bamboula*, qu'un nègre à califourchon frappait de coups sourds, et d'un violon à quatre



UN PLANTEUR EN HABIT DU MATIN.
STEDMAN, VOYAGE À SURINAM. PARIS, AN VII. — CL. LAROUSSE.



UN NOIR DE LA GUYANE HOLLANDAISE.
STEDMAN, VOYAGE À SURINAM. PARIS, AN VII. — CL. LAROUSSE.

cordes, le *banza*, pincé comme une mandoline. Dans la nuit tropicale des Antilles parfumées, sous les flamboyants, les couples noirs dansaient la voluptueuse *chica*, plus connue aujourd'hui sous le nom de *biguine*, et la *calenda*, où hommes et femmes virevoltaient les uns autour des autres, au centre d'un cercle de négresses qui scandaient, en battant des mains, les strophes de « la reine Chanterelle », cantatrice à la voix suraiguë.

En pinçant comme un harpiste son violon à trois cordes en fruit de mapou, le musicien s'accompagnait d'un chant qui était souvent une satire. A Saint-Domingue, on appelait ces improvisateurs des *zamba*. Le zamba adaptait l'air au rythme de chaque figure et les paroles à la position privée ou publique des assistants, ainsi que le faisaient en Afrique les *griots*, qui étaient les baladins, les poètes et les musiciens du continent noir.

Ainsi les Noirs se reposaient-ils, en chantant et dansant le dimanche, des rudes travaux de la semaine, exécutés sous la menace du fouet ou du bâton *cocomacaque* du commandeur de la plantation, dans les champs de canne à sucre, d'indigo et de tabac. Puis il leur fallait *éjamber le pétun*, c'est-à-dire retirer la fibre médiane du tabac, charger dans des *cabrouets* les cannes à sucre pour les conduire au moulin ou jeter l'indigo dans la *trempoire* de l'indigoterie.

Dans les colonies européennes de l'Amérique, le sort des Noirs fut divers. Ils connurent ici la joie, ailleurs l'horreur de vivre.

Les Bermudes. — Au large des côtes de la Caroline, cet archipel fut, pour les Noirs, un lieu d'élection. Découvert en 1527 par João Bermudez et colonisé à partir de 1612 par le chevalier anglais George Sommers, il devait sa fortune aux bois de cèdre et d'acajou qu'on employait pour les constructions navales dans les îles Saint-George et Saint-David. Aux Noirs et autres esclaves, venus de Madagascar, les Anglais n'hésitaient pas à confier le commandement de leurs sloops, comme aux meilleurs des caboteurs et aux plus hardis des contrebandiers. Leur adresse allait de pair avec leur fidélité. « La ponctualité avec laquelle ils gèrent les affaires de leurs maîtres et ramènent leurs vaisseaux est un spectacle vraiment édifiant, écrivait à la fin du XVIIIe siècle Saint-John de Crèvecœur. J'ai vu plusieurs de ces patrons noirs à la table des riches planteurs de la Jamaïque, traités avec toute la considération que méritent leur intelligence, leur fidélité » et leur bravoure. Ils n'hésitaient pas à s'attaquer à la nage aux requins et à leur plonger un poignard dans le cœur, quand les monstres se tournaient pour saisir leur proie.

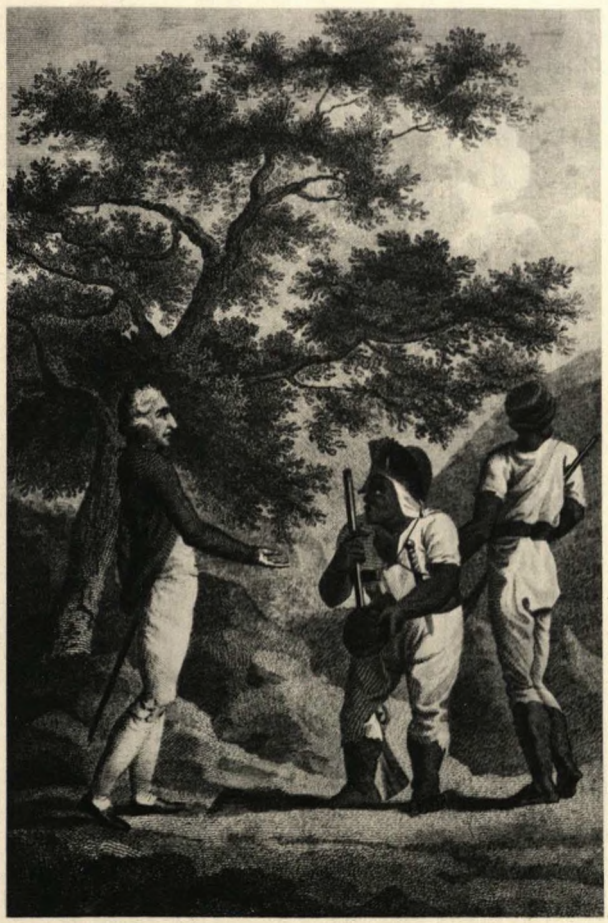
L'île de Saba. — De l'essaim des Antilles, une petite île était la reine, une reine qui vivait cachée et heureuse, si l'on accepte comme véridique le brevet de félicité que décerne à l'île de Saba l'auteur de l'*Histoire philosophique des établissements des Européens dans les deux Indes*, l'abbé Raynal. Le sommet de son roc escarpé était un jardin peuplé de « plantes d'un goût exquis et de choux d'une grosseur singulière. Une cinquantaine de familles européennes avec environ cent trente esclaves, disait-il, y cultivent le coton, le filent, en font des bas qu'on vend aux autres colonies. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba. Heureuse peuplade! Élevée sur un rocher entre le ciel et la mer, elle jouit de ces deux éléments, sans en craindre les orages. Elle respire un air pur, vit de légumes, cultive une production simple qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses et possède en paix tous les biens de la modération, la santé, la beauté, la liberté. C'est là le temple de la sérénité ».

Les « marrons » de la Jamaïque. — Le tableau enchanteur que vous venez de contempler avait une douloureuse contrepartie. Le fouet, la perte d'une oreille, la mutilation du jarret qu'on brisait à coups de barre de fer, la pendaison enfin, toute une gamme ascendante de peines n'empêchaient pas les Noirs de déserter, pour chercher dans la solitude des mornes ou dans l'ombre des forêts la liberté. L'expulsion des Espagnols de la Jamaïque par les Anglais, en 1655, libéra d'esclavage des groupes entiers de gens de couleur, qui devinrent des *marrons*, ainsi appelés de l'espagnol *cimarron*, qui veut dire : « sauvage ». Les marrons cachèrent dans les monts de Clarendon ou dans les mornes de la montagne Bleue une indépendance qui se consolida par l'afflux de fugitifs : Achantis, Ibos, Popos, Cormentins, Malgaches, évadés des plantations anglaises. Leur langue était une mixture du fanti et du chwi des Achantis, saupoudrée d'anglais et d'espagnol. Ils fondèrent des villes : Trelawnytown, Acompongtown, Scotshall, Charlestown, Mooretown, et engagèrent une lutte acharnée contre l'Angleterre, qui, en 1738, finit par reconnaître leur indépendance. Comme les marrons de la Jamaïque reprirent les armes en 1795, les Anglais détachèrent contre eux une armée de dogues féroces venus de Cuba, qui coiffaient le Noir et, en cas de résistance, le dévoraient. La seule appréhension de ces bêtes farouches mit fin à la rébellion.

Haïti. — Dans les montagnes de Bohoruco et dans la plaine du Trou, à Saint-Domingue, les marrons étaient plusieurs milliers en 1758, quand on leur donna la chasse. Poursuivi à travers des forêts de « bois à enivrer », le noir Pompée ne fut pris qu'après une lutte acharnée dans la caverne du morne Bleu, encombrée de fétiches.

Le 16 pluviose an II (4 février 1794) fut une date historique pour les gens de couleur. La Convention, dans un élan enthousiaste, proclama l'abolition de l'esclavage, sans s'occuper des modalités de sa généreuse mesure. Or, imaginez une amnistie qui libère tout d'un coup, dans l'île de Saint-Domingue, 452 000 détenus et leur livre sans défense leurs 30 000 gardiens. Car telle était la proportion des Noirs et des Blancs. Les massacres des Blancs commencèrent et avec quelle barbarie, quand le tortionnaire eut nom Dessalines. Il faut lire là-dessus les *Voyages d'un Naturaliste*, Descourtilz, que sa qualité de médecin sauva des griffes du tigre noir, mais pour assister, horrifié, aux supplices de ses compatriotes, lardés de coups de baïonnette ou de branches d'acacia aux épines acérées; des femmes enceintes étaient empalées, un fils forcé de poignarder son père et d'en manger la cervelle... L'insurrection triomphante fondait, en 1811, un royaume noir à Saint-Domingue, qui reprenait son nom indien d'Haïti. Une population entièrement nouvelle avait remplacé dans l'île les Peaux-Rouges, qui l'habitaient lors de sa découverte par Christophe Colomb.

Mais l'empreinte de la France s'était si bien gravée sur les Noirs, elle a été si profonde qu'à Haïti et même à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent, à la Dominique, à la Grenade, à la Trinité, dans des îles soumises à la domination britannique, elle subsiste encore, moulant pensée, langage, religion, coutumes sociales, comme Harry Johnston s'en porte garant.



LE GNOME HERCULÉEN CUDJOE, CHEF DES MARRONS DE LA JAMAÏQUE. — DARRAS, THE HISTORY OF THE MAROONS. LONDON, 1803. CL. LAROUSSE.

MERS ET TERRES BORÉALES

EN QUÊTE D'UN DÉTROIT POLAIRE

La Moscovia Company. — A un syndicat de banquiers et de négociants en soieries lyonnais, dont quelques-uns étaient des Florentins, revient l'initiative d'avoir cherché par les mers polaires une route plus courte que le détroit de Magellan pour accéder au pays de la soie, en Chine. Giovanni di Verrazzano, placé en conséquence à la tête de quatre navires de Rouen, tenta vainement, en 1523, de forcer ce passage nord-est. Et pourtant, quelle économie! A passer par le détroit polaire, on gagnerait 2 000 lieues sur les Portugais, 3 000 sur les Espagnols, disait en 1527 Robert Thorne à Henri VIII.

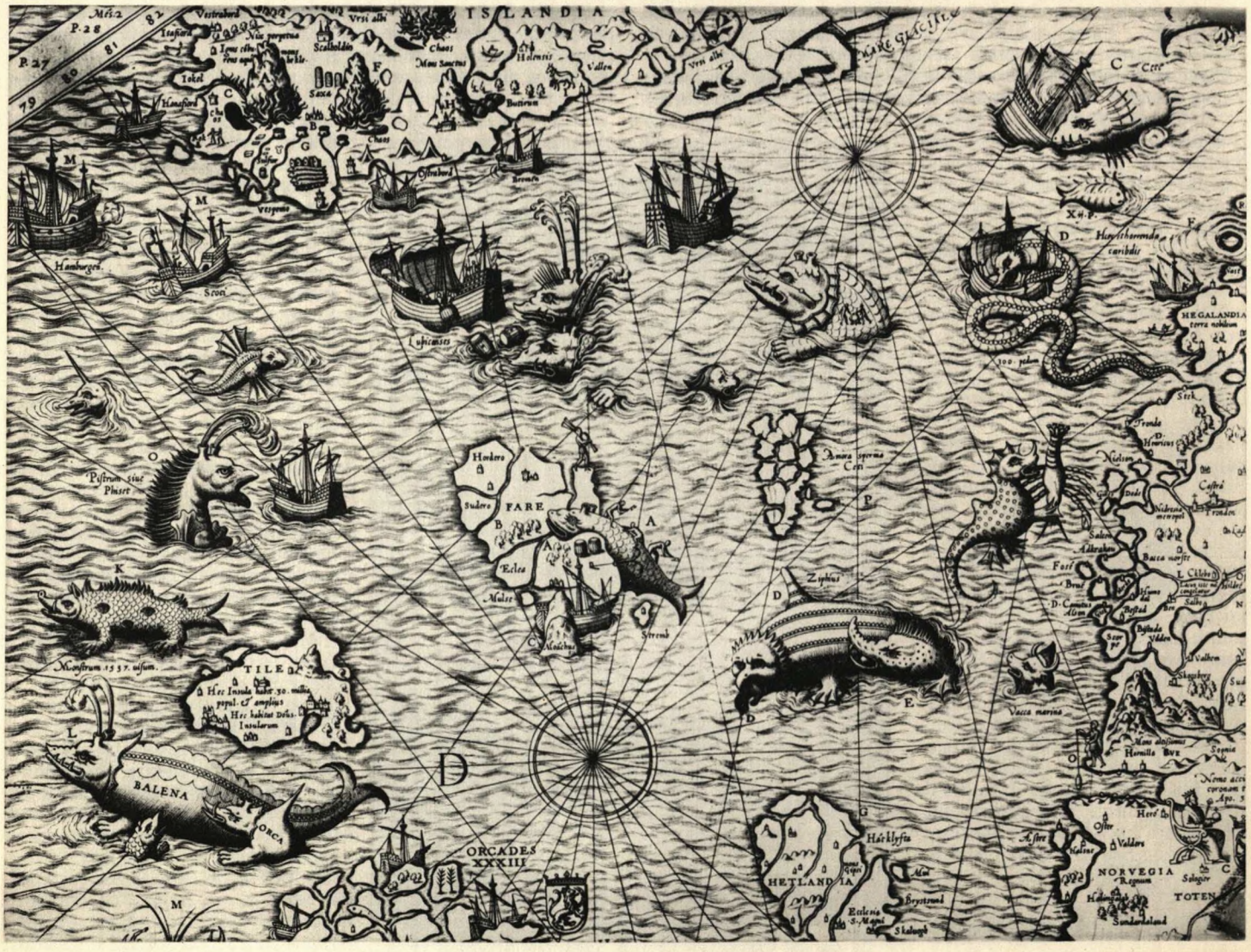
Sébastien Cabot, le grand navigateur, intervint, et, en mai 1553, Richard Chancelor et Hugh Willoughby, en partance pour le Cathay, recevaient mission de visiter des royaumes inconnus, de consigner les terres, les courants, les variations de l'atmosphère, quelque danger qu'ils courussent à « affronter les terribles et monstrueux habitans des mers ».

Les « terribles habitans des mers » étaient décrits par Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, comme « d'horribles monstres qui se trouvent en la côte de Norvègue : la tête quarrée, pleine de pointes fort aigues de tous côtés et longues cornes, la prunelle rouge et flamboyante, apperceue de fort loing entre les undes par les pêcheurs la nuit, du poil fait comme plumes d'oye, qui leur tient lieu de barbe, une de ces bellues marines met bien au fond une grande navire toute chargée. Le physetère, de 200 coudées de long, fort cruel et malitieux, souvent se lève jusques à la hauteur des vergues et lors rejette dedans le navire l'eau qu'il a puisé en des canaus qu'il a sus la tête, de façon que, par cette impétuosité d'eau, le navire est submergé ». De ces grands physetères, *Pantagruel* rencontra le spécimen.

Pareille description d'Olaüs Magnus, dans son *Histoire des pays septentrionaus*, promettait aux explorateurs anglais une expédition mouvementée. Elle le fut, mais non pas du fait des monstres marins. Après avoir doublé la Laponie, où « les Scythes hippophages avaient pour montures des cerfs aux grandes oreilles », des rennes, les navires anglais se trouvèrent séparés. Willoughby, après avoir couru des bordées jusqu'au Spitzberg ou à la Nouvelle-Zemble, encore inconnus, rebroussa chemin. Immobilisé, le 18 septembre 1553, dans la Versina, il fut victime d'un terrible hiver. Deux ans plus tard, des pêcheurs russes trouvaient, à bord de ses vaisseaux fantômes, la *Speranza* et la *Confidenza*, les cadavres d'Hugh Willoughby, affaissé sur son journal de bord qui s'arrêtait au mois d'octobre, et de Gabriel Willoughby, effondré sur son testament, daté de janvier 1554.

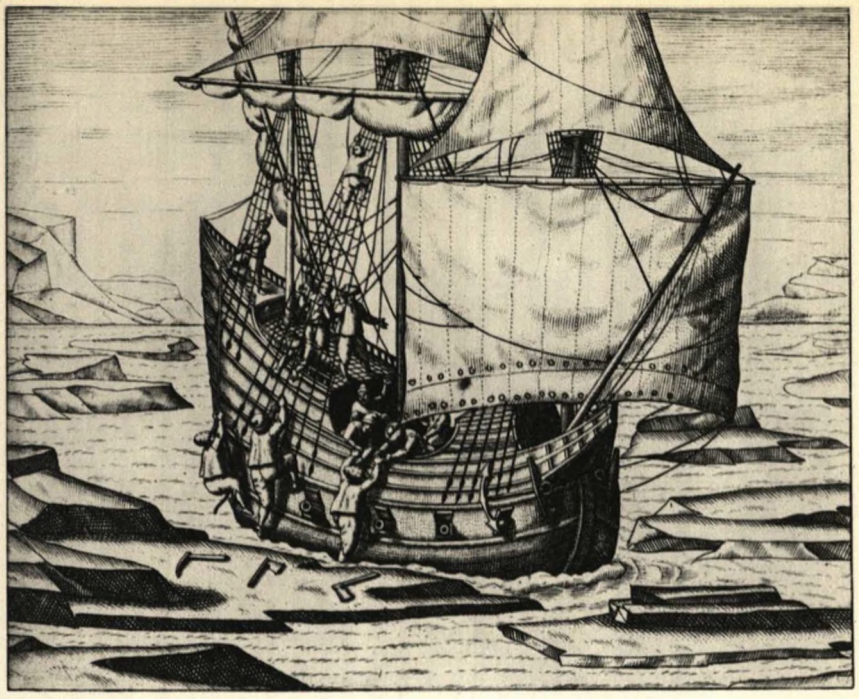
Chancelor, lui, était monté jusqu'à une mer « où il n'y avait plus de nuit ». Puis, il s'était rabattu sur la mer Blanche, d'où il partit pour s'enfoncer dans les terres : il allait trouver à Moscou le tsar Ivan IV. Les grands privilèges commerciaux qu'il en obtint pour ses compatriotes allaient être exploités par la Moscovia C^y^, dont une escadrille, commandée par Stephen Burrough, avait poussé jusqu'à la Petchora.

D'immenses perspectives s'ouvrirent dès lors en Orient pour l'Angleterre. Un des facteurs de la Compagnie, Jenkinson, par Moscou et Kazan, gagnait une ville de musulmans perpétuellement en guerre avec les Russes. A Astrakhan, où l'on vivait d'esturgeons, la famine était telle, en 1558, que Jenkinson eût pu acheter un millier d'enfants, à 6 pence par tête. Arraisonné



MONSTRES DES MERS GLACIALES. CARTE EXÉCUTÉE PAR ANT. LAFRÉRI POUR L'OUVRAGE D'OLAÜS MAGNUS (1572). ON DISTINGUE, AU NORD, L'ISLANDE; A L'EST, LA NORVÈGE; AU SUD, LES ORCADES. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. GÉOGRAPHIE. — CL. LAROUSSE.

dans la Caspienne par les Tartares qui s'assurèrent qu'il ne transportait aucun Russe, le facteur anglais poussa jusqu'à Boukhara, où un quartier sur trois était réservé aux marchands : les lettres du grand-duc de Russie dont il était nanti lui permirent de nouer des relations commerciales avec la Perse et l'Inde. Un autre facteur, Anthony Marsh, recueillait, en 1584, des renseignements sur la Sibérie, jusqu'au fleuve Obi, renseignements qu'on pouvait, au reste, trouver, dès 1557, dans la *Moscovia*, publiée par Sigmund zu Herberstain. A l'onéreux monopole de la Moscovia Company, le tsar Phéodor suscita, en 1585, une concurrence, en faisant appel à la France. Le premier cosmographe du roi de France, Nicolay d'Arfeuille, disait des « Moscovites et Russiens » : Ce sont « les plus cruelz volleurs de tous les septentrionaux »; ils surprennent les villages avec des chaloupes fabriquées en grand mystère au fond des cavernes. Nous répondîmes pourtant à l'invite du tsar. Le 26 juin 1586, un navire du Havre mouillait dans la rivière « Divine » (Dwina), en face de « Saint-Michel-Archange » (Arkhangelsk). Et le pilote dieppois Jean Sauvage nous conte comment, en sablant la vodka, on parla, entre Russes et Français, de « l'amour des dames, des armes, de la guerre et des faits d'Alexandre le Grand, de César, de Pompée, de Hannibal de Carthage et de Scipion l'Africain ».



NAVIRE SE FRAYANT UN PASSAGE DANS LES GLACES.
J. TH. DE BRY. ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

Le passage du Nord-Ouest.

Frobisher (1576-1578) et Davis (1585-1587). — Au XIVe siècle avait eu lieu dans les mers glaciales une exploration, assez controversée du reste, des frères Zeni, dont un de leurs descendants, un Vénitien du même nom, avait publié au XVIe siècle la carte. Convaincu par là qu'il existait au nord de l'Amérique un détroit pour arriver en Chine, Martin Frobisher fit partager sa conviction à lord Warwick, qui le mit à même d'équiper deux pauvres barques. Parti de Deptford le 8 juin 1576, il monta le long des côtes du Groenland jusqu'au 63e degré de latitude nord. Le 28 juillet, il découvrait au Labrador la baie qui porte son nom. A l'île Burchard, le 20 août, cinq de ses gens, envoyés à la découverte, ne reparurent plus. Ils avaient été capturés par des indigènes au large visage de Tartares et aux joues tatouées de bleu, qui étaient vêtus de peaux de chiens marins.

Parmi les objets que rapporta Frobisher, il y avait une pierre noire, qui, jetée dans le feu, puis traitée au vinaigre, laissa paraître des traces d'or. Il n'en fallut pas davantage pour que la reine Élisabeth mît à la disposition de Frobisher le navire royal *Aid*. Croyant que la baie Frobisher était le détroit rêvé pour gagner le Pacifique, l'explorateur s'y engagea en juillet 1577, malgré les icebergs. Des Esquimaux, pourchassés, se jetèrent du haut d'un rocher à la mer. Des raffineurs envoyés à l'endroit où avait été prise la pierre noire n'y trouvèrent comme or que la grosseur d'une noix. A l'île Warwick, dont Frobisher prit possession en y plantant une colonne armoriée, les indigènes avaient des habitations souterraines, comme des tanières de renards, dont les poutres étaient des côtes de baleines et la toiture des peaux de chiens marins. On crut comprendre qu'ils étaient en relations avec des peuplades qui portaient des plaques d'or sur le front. Une femme était si laide qu'on la prenait pour la mère du diable. Frobisher appareilla le 23 août pour l'Angleterre avec des tonnes de minerai soi-disant aurifère et des indigènes qu'il avait embarqués comme spécimen.

Persuadé d'avoir trouvé à la fois et un nouveau Pérou et le détroit polaire, Frobisher reprit la mer avec une quinzaine de navires et une maison démontable pour hiverner dans la *Meta incognita*. Le 20 juin 1578, après une rencontre avec une troupe de baleines, dont l'une s'assomma contre un des navires, il abordait le West-England, qu'il pensait avec raison faire corps avec le Groenland, les indigènes étant les mêmes. Mais en vain voulut-il forcer le passage du détroit Frobisher : des montagnes de glace l'obstruaient. Au bout de 60 milles, il fallut, le 31 août, revirer de bord vers l'Angleterre.

En 1585, John Davis, aux frais de marchands de Londres, s'attaquait au problème du passage nord-ouest. Doublant le cap Farewell, au sud du Groenland, il remontait le long de la côte occidentale, qu'il appela la terre de la Désolation, puis franchissait le détroit de Davis, ainsi appelé de son nom, pour entrer dans le Cumberland sound. Un grand nombre de kayaks d'Esquimaux l'environnèrent, mais dans le but pacifique d'échanger des pelleteries contre des objets européens. Davis avait poussé jusqu'au 66e degré 40′. La campagne de l'année suivante ne dépassa point cette latitude. L'expédition de 1587 fut plus fructueuse. Après avoir atteint le 64e degré de latitude nord, où il laissa à la pêche ses trois navires, Davis, en canot, poursuivit sa découverte le long de la terre de la Désolation jusqu'au 72e degré 12′, des Esquimaux lui ayant fait comprendre qu'au nord il y avait une grande mer. Mais, le 2 juillet, la banquise lui barrait la route : et il dut rebrousser chemin. Il orienta plus tard ses recherches vers l'hémisphère sud, où il découvrira, en 1592, les îles Falkland.



SAMOYÈDES AVEC LEURS TRAÎNEAUX.
J. TH. DE BRY. ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

La tragédie de la Nouvelle-Zemble : Barentz (1594-1596). — Faisons



CABANE OU HIVERNA BARENTZ EN NOUVELLE-ZEMBLE.
J. TH. DE BRY, ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

d'abord justice d'une imposture. L'Espagnol Lorenzo Ferrer Maldonado affirmait avoir reconnu en 1588 le détroit qui, au nord du Nouveau Monde, aurait permis de contourner l'Amérique pour gagner, par les mers du Japon et de la Chine, l'archipel des Moluques en trois mois de navigation. Interrogé par Sylva y Figueroa, auquel il soutenait avoir franchi en trente jours le détroit, il ne recueillit pour ses rodomontades que les brocards railleurs de Cervantes.

Tout autrement sérieuses furent les expéditions répétées de Willem Barentz, dont l'initiative semble revenir à un Français émigré en Hollande, Balthasar de Moucheron. Il tenta, en 1594, comme second de Cornelius Nay, de passer par le nord de la Nouvelle-Zemble, en détachant vers le sud de l'île Waïgatz les deux navires de Huyghen van Linschoten, pour y chercher également une route libre de glaces. Barentz trouva, par 70°3/4 de latitude, une croix érigée sur un promontoire, trois maisons en bois et la carcasse d'un bateau russe. Des Russes, rencontrés près de l'embouchure de la Petchora, avaient conté, pour décourager les Hollandais, que le détroit de Waïgatz était infranchissable pour les navires, qu'attaquaient morses et baleines. Tout autre fut le renseignement recueilli des Samoyèdes, qui avaient planté des centaines de fantômes en bois à l'Afgoden hock de l'île Waïgatz, à « la pointe des idoles », lesquelles ruisselaient du sang des rennes offerts en sacrifice. « Les glaces vont fondre, dirent, le 10 août, les Samoyèdes : vous avez sept semaines d'été devant vous. » Linschoten entra le lendemain dans « l'océan de la Tartarie septentrionale », qui est la mer de Kara; mais, au bout de dix jours, il rebroussa chemin.

La campagne de 1595, où Barentz avait encore pour chef Cornelius Nay, s'ouvrit sous des auspices favorables : une forte prime promise par les États de Hollande à qui découvrirait le passage nord-est, vers le Cathay, était pour les équipages un stimulant; et ils emmenaient un géographe fameux, Plancius, qui avait posé, en principe, qu'il existait dans les mers arctiques une fissure analogue au détroit de Magellan : luisant cinq mois de l'année au pôle, les rayons solaires, à l'entendre, devaient y donner une température modérée, un petit feu continuel réchauffant plus qu'un grand feu de paille. Barentz croisa, le 7 août, cinq navires de Dieppe et du Havre. Un « monarque » samoyède, établi dans le sound du Waïgatz, soutint qu'au-delà du cap situé à l'est de l'Obi, il y avait un immense océan, baignant les côtes tartares jusqu'aux pays chauds. Mais l'expédition ne put s'y engager, la saison étant trop tardive.

Le dernier voyage de Barentz, en 1596, fut dramatique. Il s'annonçait pourtant bien : « l'île aux Ours », Beeren-Eiland, avait été découverte le 9 juin 1596; le Spitzberg, le 19; l'île d'Orange, le 15 août; quand, le 27 août, le navire fut emprisonné au milieu des glaces, au sud de la Nouvelle-Zemble. Forcé d'hiverner dans une cabane faite de bois flottés, « en grande pauvreté, misère et facherie », Barentz s'ingénia : il aménagea un tonneau pour prendre des bains de vapeur, installa des pièges pour capturer des renards blancs et fit la guerre aux ours aux chaudes fourrures. Le 24 janvier 1597, dans la longue nuit polaire, le soleil montra un léger ourlet, ainsi que le note le journal de Gerrit de Veer. Mais le navire restait pris dans un étau. « Nous allons tâcher de nous sauver avec la chaloupe et le canot », écrivit, le 13 juin, Barentz dans un billet, signé des officiers du bord, qu'il laissa sur la cheminée de la cabane. Il partit; mais, exténué, il expira le 5 juillet. La rencontre de pêcheurs russes sauva les survivants qui avaient eu à livrer bataille aux ours et qui avaient été entourés par des morses menaçants.

... En 1871, on retrouvait au Havre des Glaces, sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, les reliques de l'hivernage : instruments de navigation, bâton de Jacob, atlas des mers du Nord, almanach pour 1596, ustensiles de pêche, qui sont aujourd'hui à La Haye. Parmi ces débris étaient deux livres français que feuilleta Barentz : *les Sept Folies*, et un *Dictionnaire flameng-françois, embelli de proverbes et phrases très utiles et très exquis*.

Hudson (1607-1611). — Un grand navigateur anglais, Henry Hudson, va à son tour s'attaquer au problème du passage polaire, aux frais de la Moscovia Company.

Le 14 juillet 1607, sur la côte du Spitzberg, par 80°23′, il a la surprise de trouver un ruisseau d'eau chaude, dont les rives portent des traces de pieds de bestiaux, des bœufs musqués sans doute. Mais bientôt des murailles de glace se dressent devant lui, comme il cherche à pousser vers le nord, puis vers le nord-ouest. L'an d'après, il tente de se glisser entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, mais se heurte à une autre barrière glacée. Seul, le détroit de Waïgatz est possible; mais la saison est trop avancée; force est de rebrousser chemin vers l'Angleterre. En 1609, ce sont des Hol-



LES HOLLANDAIS SONT ATTAQUÉS PAR DES OURS.
J. TH. DE BRY, ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.



CARTE DE LA « TERRE VERTE » (SPITZBERG) ET DE LA NOUVELLE-ZEMBLE, PAR LE DIEPPOIS JEAN GUÉRARD (1634). ARCHIVES DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE.

landais, c'est leur Compagnie des Indes, qui patronne Hudson : il longe les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zemble, mais se trouve aux prises avec la discorde de ses équipages, mi-Anglais, mi-Hollandais, qui ne veulent plus s'exposer aux rigueurs glaciales des mers arctiques. Et Hudson d'aller, de l'autre côté de l'Océan, chercher un passage le long des côtes américaines, depuis le 35e degré. Par 40°30′, il remonte pendant une cinquantaine de lieues un fleuve qui se jette dans une grande baie, l'Hudson. Qu'on aille hiverner à Terre-Neuve, déclare son contremaître hollandais, et l'on reprendra la recherche du passage nord-ouest. Hudson pencherait pour l'Islande. Mais les Anglais entendent retourner dans leur propre pays. De son exploration, les Hollandais tirèrent parti en fondant sur les rives de l'Hudson la Nouvelle-Belgique, qui deviendra, en 1664, à la suite de l'occupation anglaise, New-York.

En 1610, avec une ténacité remarquable, Hudson repart, de la Tamise cette fois. Par l'Islande, il se dirige vers le nord-ouest, reconnaît la terre que Davis a appelée la Désolation et pénètre dans la baie qui portera le nom de baie d'Hudson. Mais il faut hiverner dans le cul-de-sac que forme la baie et qu'on appelle la baie James, par 52°. L'insubordination, fomentée par le contremaître Yvett, se transforme en révolte ouverte. Hudson, son fils, jeune enfant, le mathématicien James Woodhouse et six hommes sont jetés sans provisions, sans armes, dans une chaloupe, le 28 juin 1611. On n'eut plus d'eux la moindre nouvelle. Les mutins de la *Discovery*, de retour en Angleterre, furent dénoncés par l'écrivain Prickett et châtiés.

Baffin (1605-1616). — Un nouvel explorateur se leva, qui devait illustrer son nom. William Baffin avait participé comme pilote aux expéditions répétées que le roi de Danemark avait envoyées, à partir de 1605, au Groenland pour effectuer une enquête sur les colonies défuntes des Vikings. Lors du quatrième voyage, en 1612, le chef de ces expéditions, James Hall, périt, lapidé par les Esquimaux. Baffin avait noté soigneusement les variations du compas, car on croyait alors que le compas variait avec la longitude. L'an d'après, chassant la baleine au Spitzberg, il observa l'extraordinaire réfraction de l'atmosphère. En 1614, il atteignit l'extrémité septentrionale du Spitzberg.

Ainsi Baffin se trouvait-il préparé à la mission que lui confia Thomas Smith, directeur de la Compagnie du passage nord-ouest. Par le détroit d'Hudson, il s'avance vers le nord et atteint en juillet 1615 le canal de Fox : un courant rencontré près de l'île Southampton le persuade que l'océan Glacial est proche. Mais à peine vient-il de donner à un cap le nom de Réconfort que se dresse une infranchissable barrière de glace. En 1616, il change de méthode. Embouquant le détroit de Davis, il serre non pas le Groenland, mais à bâbord la terre de Baffin, dont il baptisera les baies du nom de ses bienfaiteurs : Smith, Lancaster, Jonas. Des troupeaux de baleines s'ébattaient par 77°30′ de latitude : d'où le nom de Whale donné à la baie voisine. Il était remonté dans le nord plus loin que ses devanciers. Mais la banquise dressait sa barrière à l'entrée du passage nord-ouest, que Baffin déclara ne point exister, au moment même où il touchait au but. Et comme il affirmait qu'il n'y avait aucun espoir de franchir le détroit polaire, deux siècles s'écoulèrent avant qu'il eût des continuateurs.

Le Spitzberg ou « France Arctique ». — C'est au pied des « montagnes pointues » du Spitzberg qu'un conflit éclata entre diverses nations occidentales. Les Anglais y revendiquent, avec Willoughby, en 1553, un droit de priorité que les Hollandais leur contestent, l'attribuant à Barentz. Sur ces entrefaites, les Basques de Saint-Jean-de-Luz ont appris que les baleines pullulent dans ces parages « comme carpes en un vivier ». Ils sont mis en branle par la Compagnie parisienne du Pôle arctique, dirigée par Michel Poncet de la Pointe, qui a chargé, en 1609, le capitaine Kerckoven, non seulement de découvrir, mais d'occuper militairement le détroit polaire.

Et voici comment, en 1613, l'*Histoire du Spitzberghe* d'Hessel Gerrits montre aux prises les trois nations. Nos Basques sont mouillés dans la baie des Français, à Bellsound, et les Anglais, dans la baie de la Licorne, à Hornsound. Les Hollandais, qui ont pour eux le nombre, occupent les autres baies et sont menaçants.

Un jour, en 1631, ils demanderont à Jean Vrolicq de Saint-Jean-de-Luz les patentes qui l'autorisent à pêcher au Spitzberg : « Je n'ai pas plus à vous les montrer que vous n'avez à m'exhiber les vôtres; le pays est inhabité et commun à toutes nations », réplique fièrement le Basque. Chassé du port Saint-Pierre et de la baie de Richelieu, Vrolicq découvre, dans le sud, une autre anse, le Refuge français ou Port-Louis. Que dis-je! dans une carte conservée à Édimbourg, il donnera au Spitzberg le nom de France Arctique.

Le clapier de cratères de l'île Jan-Mayen. — En 1614, le Hollandais Jan Jacobsz May repérait une île hérissée de cratères innombrables, dont l'un culminait à 7 000 pieds de hauteur. Drapée d'un manteau blanc de neiges, la « montagne des Ours », le Beerenberg, se dressait superbe au-dessus des petits volcans tapis à ses pieds. A l'île, le Hollandais donna son nom : c'est l'île Jan-Mayen. Une Compagnie hollandaise y organisa, en 1633, l'hivernage d'une demi-douzaine d'hommes. C'est que sur ce clapier de cratères, notre Basque de Saint-Jean-de-Luz, Vrolicq, avait jeté son dévolu, au point de l'appeler l'île de Richelieu. Il pratiquait dans ces parages la chasse aux baleines. En 1635, il obtenait de Louis XIII le monopole de la pêche à « la Terre Verte » du Spitzberg, notamment aux ports Saint-Pierre et Saint-Louis. Il avait fait face aux Hollandais.

Un autre adversaire surgit. En 1637, le roi de Danemark, Christian IV, signifiait à Louis XIII que, dans l'Océan boréal, terres et mers lui appartenaient. Et un de ses vaisseaux de guerre obligea nos baleiniers à évacuer les eaux du Spitzberg. L'ingéniosité d'un de nos Basques, François Sopite, de Ciboure, déjoua l'ostracisme de nos rivaux, en nous dispensant de relâcher à terre : il inventa un procédé pour fondre à bord la graisse des baleines. Et, au temps du surintendant Fouquet, se forma la puissante Compagnie du Nord pour la pêche des baleines, qui disposait de vingt-cinq à trente grands vaisseaux armés en guerre.



INTÉRIEUR D'UNE CABANE DE LAPONS. — GAIMARD, VOYAGE EN SCANDINAVIE, LAPONIE..... PARIS, 1855. — CL. LAROUSSE.

DE LA LAPONIE AU DÉTROIT DE BÉRING

Le ski chez les Lapons au siècle de Louis XIV. — Qui aurait cru que l'auteur du *Légataire universel*, Regnard, fût un explorateur fort avisé? Au nord de l'Europe, il y avait un petit peuple assez voisin de l'état de nature et qui, pourtant, fut l'initiateur d'un sport fort à la mode aujourd'hui. Les Lapons, en dehors de légers traîneaux attelés de rennes, où l'on s'enchâssait comme dans un cercueil, avaient un mode de locomotion plus rapide encore. Dès le siècle de Louis XIV, ils pratiquaient le ski, et avec quelle virtuosité! Écoutez Regnard : A la chasse, « nous vîmes une paire de ces longues planches de sapin, avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse qu'il n'est point d'animal qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir. Ces planches sont de la longueur de deux aulnes et larges d'un demi-pied : elles sont relevées en pointe sur le devant et percées au milieu pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes. Le Lapon, qui est au milieu, tient un long bâton à la main où, d'un côté, est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et, de l'autre, un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant et pour s'arrêter quand il veut. C'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit... Il se sert de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups et les rennes sauvages ».

Ostiaks et Samoyèdes pratiquaient aussi ce sport, pour abattre à coups de flèches loups, renards blancs et zibelines.

La Sibérie. — A partir du moment où des Cosaques du Don, des fugitifs que conduisait Ermak Timofeevitch, enlevèrent à un descendant de Gengis Khan la petite forteresse de Sibir, en 1581, la progression des Cosaques russes ne cessa point en Sibérie. Les tsars y détachaient pour sept ans, l'un après l'autre, leurs régiments, qui s'enrichissaient à la chasse des zibelines, tuées à l'arbalète et non au fusil pour ne pas abîmer leurs peaux. Les Russes n'avaient devant eux que des nomades sans cohésion, des Kalmouks, aux chaudes fourrures de peaux de chien doublées de zibelines, mais aux armes primitives, dont les tribus ne se différenciaient les unes des autres que par la couleur de la houppe de leur bonnet.

De Sibir, les Cosaques descendent l'Irtych et rencontrent le fleuve Obi, au-delà duquel le géographe Blaeu ne connaît plus rien. La progression pourtant continue. Après Tobolsk, fondée par des Cosaques Zaporogues, de nouveaux échelons sont créés : Tomsk en 1604, Iénisséisk en 1617, Krasnoiarsk en 1627, Yakoutsk en 1632, Irkoutsk en 1652. En 1639, Ivan Moskvitine a atteint la mer d'Okhotsk. Des missions partent de tous côtés à la découverte : l'une va, en 1616, trouver un chef kirghiz sur les bords d'un fleuve qui sort de l'Altaï, une autre atteint le lac Baïkal. Dès 1619, deux Cosaques ont poussé jusqu'en Chine, d'où ils rapportent au grand-duc de Moscovie une relation de voyage qui va servir de guide, en 1653, à l'ambassade envoyée de Moscou à Pékin. Le trajet durait quatre mois, à partir du moment où, en février, la neige était assez consistante pour permettre de glisser, aux patins des traîneaux russes attelés de chevaux. A Tobolsk, on changeait de véhicule : et de légers traîneaux, tirés par des rennes qu'excitait l'aboiement des chiens, abattaient jusqu'à 40 lieues par jour. L'attelage rentré à bord, ils voguaient même à la voile, sur la terre couverte de neige ou sur la glace des rivières, comme sur un océan.



TARTARE KALMOUK.
LE P. AVRIL, VOYAGE..... AVEC UNE DESCRIPTION DE LA GRANDE TARTARIE. PARIS, 1692.
CL. LAROUSSE.

La Russie est bientôt gouvernée par un souverain remarquable, qui s'est formé à la marine chez les peuples d'Occident et qui veut à son tour doter son pays d'une marine. Or, Pierre le Grand a été saisi, durant son séjour en Hollande, d'un problème cosmographique qu'il prend à cœur d'élucider : l'Asie est-elle soudée à l'Amérique? L'Académie des sciences de Paris, dont il est membre, lui a transmis des observations à ce sujet. Et c'est à un capitaine danois, à Béring, qu'il confiera la solution du problème. Depuis 1697, le Pacifique a été atteint, lorsque le Cosaque Atlasow découvrit le Kamtchatka.

Le détroit de Béring. — En 1727, Béring dressa une carte du Kamtchatka et monta dans le nord jusqu'au 67e degré 30′ de latitude, où il reconnut que la côte tournait, au-delà d'un cap, à l'ouest et que là se terminait l'Asie : observation qui fut changée en certitude par un Tchuktschi, venu le trouver à bord en se soutenant durant la nage sur deux outres en peau de phoque. Le détroit de Béring séparait l'Asie de l'Amérique.

Pouvait-on forcer, pour y arriver, le passage nord-est? Sur les conseils du grand géographe fran-



En traîneau russe à travers le Kamtchatka. — A voyage to the Pacific ocean of captain Cook. London, 1784. — Cl. Larousse.



Habitations d'hiver et d'été au Kamtchatka. — A voyage to the Pacific ocean of captain Cook. London, 1784. — Cl. Larousse.



ESQUIMAUX DU GROENLAND REVENANT DE LA CHASSE AUX PHOQUES.
GAIMARD, VOYAGE EN ISLANDE ET AU GROENLAND. PARIS, 1852. — CL. LAROUSSE.

çais Delisle, Béring conçut le projet d'échelonner plusieurs navires avec mission d'aller, l'un d'Arkhangelsk à l'embouchure de l'Obi; le second, de l'Obi à l'Iénisséi; le troisième, de l'Iénisséi à la Léna; un dernier, de la Léna au Kamtchatka. Mais les icebergs, une fois de plus, triomphèrent de cette tentative, qui n'eut d'autre résultat que de mettre en relations Russes et Japonais. Parti d'Okhotsk, l'un des capitaines de Béring, Spanghenberg, mouilla, en 1739, par 38°41′, près d'une côte couverte de moissons, d'où se détachèrent quatre hommes en robes brodées, qui s'inclinèrent profondément devant le capitaine. Sur un globe qu'on leur montra, ils désignèrent leur pays, le Nippon ou Japon. Béring mourait, deux ans plus tard, sur une île qui porte son nom dans l'océan Glacial.

Par terre, chemine, depuis 1733, une autre mission : le naturaliste Gmelin, l'historien Muller, l'astronome français Delisle de La Croyère, un interprète et un peintre. Et elle note : à Tobolsk, bien des gens n'ont plus de nez, conséquence du froid ou des maladies vénériennes. Sur la rivière Tom, les Tatars ont des huttes à demi souterraines. Les Toungouses déposent leurs morts, avec arc, flèches et ustensiles de ménage, sur un arbre. — Une carte du *Theatrum Orbis* d'Ortelius figurait déjà des cadavres pendus à des arbres, devant lesquels les Kirghiz étaient à genoux.

A Tomsk, grand centre commercial où passent les caravanes qui vont de Russie en Chine, les riches citoyens payent une redevance très forte à la chancellerie russe pour conserver le droit de porter la barbe! Au delà du lac Baïkal, les Buriates gardent, montés à cheval ou à vache, de grands troupeaux de moutons à large queue. A deux lieues au nord de la rivière de Boura, des pierres numérotées au milieu du désert marquent la frontière fixée en 1727 entre la Russie et la Chine.

Où qu'elle passe, la mission conduite par Gmelin se heurte au sorcier : au kamm tartare, au schaman ostiak, au tadil samoyède, au boe buriate. Personnage horrifiant, avec sa robe de cuir, parsemée de ferrailles et de griffes de hibou, et son tambour magique, qu'il frappe avec une baguette rembourrée d'une peau de lièvre! C'est lui qui préside aux sacrifices offerts par les malades à des idoles barbouillées de graisse de poisson; c'est lui qui reçoit les serments : « Que mon nez périsse, que cette hache me coupe, qu'un ours me dévore, si je ne dis pas la vérité. » En revenant de l'enterrement d'un des leurs, les Tatars sautent par-dessus un brasier, afin que le défunt, effrayé par les flammes, ne les suive point.

Partout, la mission se heurte à des superstitions : les Toungouses d'Ilinsk offrent au diable la première pièce qu'ils tuent et humectent du sang frais du gibier leurs idoles de bois. Les Iakoutes ont pour idoles des poupées d'étoffe aux yeux de corail, bien différentes des bouddhas kalmouks de Mongolie.

Et Pallas, en 1772, fera les mêmes constatations chez les tribus cantonnées entre l'Obi et l'Iénisséi, chez les Samoyèdes et les Ostiaks. Un Ostiak ne partira en chasse que s'il a éternué la veille. Et comment n'éternuerait-il pas avec un nez bourré de tabac et de cendre d'agaric, mais bouché avec des copeaux pour le garantir du froid! La femme samoyède, par contre, est obligée, avant d'entrer dans la tente, de se parfumer avec du poil de renne ou de castor, brûlé sur un brasier. Malheureuses femmes traitées comme du bétail par un mari qui épouse autant de personnes qu'il peut nourrir, belle-mère, belle-sœur, belle-fille, elles sont contraintes, lors de l'accouchement, de confesser leurs infidélités,



MAGICIENS TATARS OU TARTARES.
VOYAGE DE PALLAS EN RUSSIE ET DANS L'ASIE SEPTENTRIONALE. PARIS, 1793. — CL. LAROUSSE.



FEMME TARTARE.
C. DE BRUYN, VOYAGES PAR LA MOSCOVIE..... AMSTERDAM, 1718

dont l'époux tire profit en réclamant des dommages et intérêts à l'amant!

Les îles Aléoutiennes. — Découvertes par Béring et Tchirikof, les îles Aléoutiennes parurent si riches en fourrures de renards, d'ours et de loutres marines, qu'une Compagnie sibéro-américaine se fonda en 1764 pour l'exploiter. Le siège de la Société était à Saint-Pétersbourg, le comptoir central à Irkoutsk. Sous les neiges éternelles de certains de leurs monts, dorment, aux îles Kouriles ou Aléoutiennes, des volcans éteints, qui grondent parfois. Il n'y a pas moins de neuf de leurs pustules dans le district d'Ounalaska.

Robustes et trapus, cheveux noirs et droits, traits accusés, vue perçante, les Aléoutes étaient bien supérieurs aux Indiens du voisinage. Non contents de traquer les animaux à fourrure, ils s'attaquaient aux morses et aux narvals : à la souveraine des mers, qu'ils harponnaient aussi, ils vouaient un culte. A terre, la baleine était reçue avec des honneurs divins. Au son du tambour, en costume de fête, la tribu s'avançait pour haranguer la divinité et célébrer en son honneur des danses rituelles que conduisait, nu et masqué, l'*angakok*, le sorcier. Là aussi, comme en Sibérie, l'appareil sacerdotal du sorcier comportait des ailes de chouette adaptées à son bonnet, des marmousets en ivoire et des grelots à sa robe, avec des serres d'aigle et des écailles de poisson.

La chasse aux animaux à fourrure, sans aucun contrôle, pratiquée à toute outrance, eût ruiné rapidement l'archipel, quand elle fut prise en main par la Compagnie d'Amérique, dont Chelikhoff et Golikoff furent les fondateurs. Elle fut réglementée, et, dans la plupart des îles Aléoutiennes, furent établis des comptoirs, protégés par des fortins.

Les Esquimaux. — De l'autre côté du détroit de Béring, au nord du continent américain, il y avait une peuplade, apparentée, comme traits et caractères physiques, aux Lapons, aux Samoyèdes et aux Iakouts, un rameau de cette race hyperboréenne, très clairsemée dans les régions arctiques du globe : les Esquimaux. Ces « mangeurs de chair crue », c'est le sens du mot en algonquin, n'avaient guère fait parler d'eux depuis le temps où ils avaient attaqué les Vikings scandinaves du Groenland, quand l'expédition du Cid canadien, Pierre Le Moyne d'Iberville, entra en contact avec eux, en 1697, dans la baie d'Hudson.

Ils justifièrent bien leur sobriquet, en se précipitant sur le festin de viandes crues, d'oiseaux et de cœur de bœuf, que leur servit le commissaire du *Pélican*, Bacqueville de La Potherie. Leurs acclamations et leurs sauts de joie se muèrent pourtant en cris de terreur, quand ils aperçurent les flammes de la cuisine, tant était grande leur ignorance du feu. Ces indigènes étranges, à la barbe hirsute, avec toupet sur le front, « juste-au-corps comme un domino de chanoine », manches de peau d'ours et haut-de-chausses d'hermine, excitèrent l'admiration de Bacqueville de La Potherie. Leurs costumes bigarrés de fourrures d'ours et de caribous, de peaux de loups marins et de plumes d'oiseaux étaient « cousus d'une délicatesse achevée (nos couturières n'en approchaient pas) avec de petits nerfs d'animaux, enfilés dans des arêtes de poisson ». Leurs flèches avaient pour pointe une dent de vache marine ; un attelage de chiens tirait leurs traîneaux. Rien n'était ingénieux comme leurs kayaks, entièrement couverts de peaux de loups marins, à l'exception du trou où ils introduisaient leurs jambes. Des ciseaux, des aiguilles, des grelots, des cartes à jouer et du papier à musique les comblèrent de joie.

Les Esquimaux détenaient le secret des mers polaires. Les explorateurs devaient les mettre à l'épreuve, nous le verrons, lorsque la hantise des pôles devint, pour les Européens, obsédante.



UNE FAMILLE SAMOYÈDE SOUS LA TENTE.
CORNELIS DE BRUYN, VOYAGES PAR LA MOSCOVIE..... AMSTERDAM, 1718. — CL. LAROUSSE.


ASIA
In Verlegung Johann Hoffmans Buch und Kunsthandlers
Nürnberg
Colonia a. 1655



RÉCEPTION DES AMBASSADEURS HOLLANDAIS PAR LE ROI DE KANDY, À CEYLAN. — BALDAEUS, BESCHRYVING VAN HET MACHTIGE EYLAND CEYLAN. AMSTERDAM, 1672. CL. LAROUSSE.

DE L'OCÉAN INDIEN À L'EXTRÊME-ORIENT

LES HOLLANDAIS AUX ILES DE LA SONDE ET AUX MOLUQUES

Les « Gueux de mer ». — Aux prises avec les Espagnols dans les Pays-Bas, les Hollandais, insurgés contre leurs maîtres, s'étaient enfoncés dans des forêts marécageuses, le fusil sur le dos et la miséricorde à la ceinture, ou bien ils avaient cherché un refuge dans les criques d'une côte profondément découpée, à bord de légers navires armés pour la piraterie. Contre les *Gueux des bois* et les *Gueux de mer*, la répression fut impitoyable. Le duc d'Albe pensait les écraser. La terreur n'est pas un moyen de gouverner, quand il s'agit d'un peuple vaillant et fort, disait le prince Guillaume d'Orange : en lui, les Gueux avaient trouvé un chef. L'une des citadelles de la révolte est Anvers. Sa prise, en 1585, après une lutte acharnée, donne aux Espagnols la certitude de la victoire. Mais l'écrasement, en 1588, de leur *Invincible Armada* retourne complètement la situation. Ils ne sont plus les maîtres de la mer. Et suivant la loi commune que marine et colonie sont fonction l'une de l'autre, l'ébranlement de leur puissance navale compromet leur domaine colonial : domaine immense, car, le trône du Portugal étant tombé, en 1580, en déshérence, Philippe II a joint aux siennes les colonies portugaises.

Les Gueux de mer, devenus les citoyens d'une libre République, vont s'avancer triomphalement jusqu'aux portes du jour, en Extrême-Orient, bientôt suivis des Français et des Anglais.

L'une des premières étapes fut réalisée par un Français établi en Hollande. Les marins de cinq navires de Balthazar de Moucheron débarquèrent à l'île du Prince et s'en emparèrent pour en faire une station navale, qu'ils abandonnèrent, en 1598, sur un retour offensif de la garnison de San-Thomé. Ils se contentèrent alors d'occuper les îles Corisco, qu'ils baptisèrent du nom de Moucheron, d'Élisabeth et de Boulay, en mémoire de leur armateur, de sa femme et de leur manoir familial en France.

La seconde étape fut « une contrée fort plaisante, ornée de bocages et fleurs de très bonne odeur », le cap de Bonne-Espérance. Parti du Texel le 1er avril 1595, Cornelis Houtman avait quatre navires. Ancien prisonnier pour dettes à Lisbonne, il avait surpris le secret des navigations portugaises aux Indes orientales, dont il allait faire bénéficier ses compatriotes. Le Cap ne fut alors qu'une simple relâche, où l'escadre se ravitailla en bœufs et en brebis, que livrèrent, contre des marteaux et des couteaux, les Saphres (Cafres), dont la nudité se contentait d'une queue de brebis sur les parties honteuses.

Les Malgaches de la baie de Saint-Augustin, à Madagascar, étaient des pasteurs nomades, « comme les Patriarches du Vieil Testament et les Tartares de l'Asie ». Braves Hollandais ! ils s'émouvaient de « la continuelle persécution qu'enduraient les poissons volants », pourchassés par les bonites, les dorades et les oiseaux forcados.



NAVIRE DE GUERRE DE JAVA.
J. TH. DE BRY, ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.



UN SAUVAGE DU SUD DE JAVA.
C. DE BRUYN, VOYAGES. AMSTERDAM, 1718.

Les Hollandais à Sumatra et à Java. — En juin 1596, les Hollandais étaient à Sumatra, où ils furent accueillis par des insulaires embarqués sur des praos chargés de fruits. Mais ils avaient affaire à des musulmans, dont « l'évesque », — pour employer l'expression des marins hollandais, — était venu de La Mecque, comme les légats venaient de Rome. Il y eut une escarmouche, au cours de laquelle les Malais ripostèrent aux bombardes, en projetant, au moyen de sarbacanes, des fléchettes empoisonnées. Et le sultan d'Achem (Atchyn) refusa, quatre ans plus tard, de recevoir et de toucher une lettre du prince de Nassau, qui accréditait Paul van Caerden, parce que cette lettre, selon l'allégation tendancieuse d'un Portugais, avait été écrite sur peau de porc! Et les Hollandais virent paraître, menaçants, des navires de guerre de Bantam, des cathurs, dont la plate-forme, couverte de soldats, surplombait les rameurs, quand ils voulurent établir un comptoir à Java.

Au fond d'une baie spacieuse, sur la côte nord-ouest de Java, Bantam était une cité commerçante, où affluaient, de la Chine, du Pégou, de la Perse, de l'Arabie et de l'Insulinde, une foule de marchands. Des Turcs y étaient charpentiers de navires; des Chinois, dans de belles villas éparses au milieu d'un marécage fortifié, y vivaient avec des concubines indigènes, qu'ils revendaient au moment de rentrer avec une cargaison de poivre dans le Céleste-Empire; des Portugais, mulâtres pour la plupart, y avaient importé les mœurs indolentes qu'ils avaient dans l'Inde et cheminaient à l'ombre d'un « quitasol », porté par un interprète indigène. Une des grandes distractions de ce peuple à la vie facile était de jouer à la balle. Les Hollandais avaient établi à Bantam une factorerie. Si l'on en exceptait la classe des hommes de mer, marchands ou pirates, qui tenaient du tigre, les Malais de Java étaient sociables et s'exprimaient avec une grande politesse. Un de leurs gouverneurs, Raffles, leur rendait, deux siècles plus tard, ce témoignage : leur caractère est porté à la douceur; l'hospitalité y est proverbiale; un voyageur n'y passera jamais la nuit sans asile. A l'inverse des Hindous, les Javanais n'ont pas d'aversion pour les Européens. Ils ne connaissent ni la cruauté dans les supplices, ni le fanatisme religieux des autres musulmans. Mais le vol et la piraterie sont des vices communs dans la basse classe; avant de dévaliser une maison, les voleurs y jettent de la terre, qui, selon eux, répand sur ses habitants un sommeil léthargique. Dans l'intérieur et dans le sud de Java, vivent des tribus à l'état sauvage.



LES JAVANAIS JOUENT À LA BALLE.
J. TH. DE BRY, ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

Les ressources des îles de la Sonde, sur lesquelles se documentèrent les Hollandais, étaient nombreuses. La faune, à vrai dire, leur importait peu : buffles, caméléons, chats-civettes, « bestes cruelles et meschantes »... Il en était tout autrement de la flore : ananas, aréquier, cubèbe et la plante si recherchée des Malais, le bétel, qui s'enroulait comme le lierre autour des bambous. « Là croissaient, au milieu des ébéniers, des cas-

siers et des mimosas, écrira l'amiral Jurien de La Gravière, le *sapan* aux longues étamines, le *gebang* dont les palmes rigides se développent comme un éventail, le *dadap* aux grappes de corail, le *kayou-pouti* au tronc argenté, le *warou* aux fleurs jaunes ou aux corolles écarlates... La paix et l'abondance régnaient au sein de cette heureuse peuplade. Les femmes n'avaient d'autre soin que d'allaiter leurs enfants, de piler le *paddy* (riz) et de tisser le *sarong* conjugal. Les jeunes filles allaient, dès le matin, suspendre aux rameaux du figuier la cage où la tourterelle roucoulait jusqu'au soir son long gémissement d'amour. »



UN CANAL À JAVA. — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU POLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

La Venise de l'Extrême-Orient : Batavia. — Bantam, à Java, s'envasait et devenait insalubre. Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans des ruines d'où, seule, émerge une mosquée, la cité opulente que les Hollandais avaient dotée d'hôtels, de magasins et d'un fort, non loin du palais d'un sultan.

Dès 1619, la ville avait une rivale, Batavia, dont l'amiral Jan Koen avait jeté les fondations près de la ville indigène de Jacatra. Rectangle fortifié, couvert au nord par une citadelle dont la haute tour, surmontée d'une girouette, servait d'amer aux navires, Batavia était sillonnée d'une infinité de canaux alimentés par la rivière Tji-Livong, qui en faisaient la Venise de l'Extrême-Orient. Ce qui lui donnait bien la note orientale, c'était la présence de nombreux Chinois, « les plus spirituels fripons qu'il y ait au monde », disait le commodore Byron, qui leur reconnaissait pourtant le sens de la solidarité : ils entretenaient un bel hôpital, par exemple, au moyen d'une taxe sur les mariages, les enterrements et les spectacles chinois. Par ses édifices, Batavia put bientôt rivaliser avec les plus belles cités du monde. De jour et de nuit, s'y succédaient des fêtes qu'on ne voyait qu'à Venise, au temps du Carnaval. Mais, un jour, Batavia connaîtra la déchéance. Des canaux bourbeux, émanaient des vapeurs fétides qui provoquaient des épidémies : si bien qu'en 1808, le général Daendels fera raser sa citadelle pour construire à trois milles du rivage, sur un terrain plus élevé, une nouvelle Batavia, Weltvreden, « la paix du monde ».

A l'est de Java, séparée d'elle par un mince détroit, est la petite Java, comme les cartes anciennes appellent Bali. Cette Sicile d'Extrême-Orient, aux montagnes volcaniques et à la terre fertile, était le refuge de Javanais qui s'étaient soustraits à l'invasion de l'islamisme pour conserver leur religion, un mélange de brahmanisme et de bouddhisme hindous. Elle abondait en volailles et en fruits, de quoi combattre le « scuirbuic », — le scorbut —, qui décimait les équipages hollandais. Le roi de l'île vint solennellement au-devant d'eux en carrosse de gala, c'est-à-dire en char à buffles, ombragé d'un parasol.

C'est au contraire à dos d'éléphant que le roitelet de Touban, à Java, vint à la rencontre des Hollandais. Et son port avait d'autant plus d'intérêt pour des marchands qu'il était fréquenté par de nombreux pèlerins, attirés par le renom de saints vénérés de l'Islam, qui y avaient leurs tombeaux.



COMPTOIR DES HOLLANDAIS À BANTAM.
J. TH. DE BRY, ICONES INSULARUM AB HOLLANDIS VISARUM. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

Les Hollandais aux Moluques. — En 1598, Jacob Cornelis Van Necq, d'Amsterdam, après escale à Java, rangeait l'île de Madura, peuplée d'écumeurs de mer, et gouvernait sur les Moluques. Accueilli à Amboine par des caracolles pavoisées, dont les équipages chantaient, paraît-il, « mélodieusement » en frappant sur des bassins de bronze et en tambourinant sur de petites caisses, il débarqua à Banda, qui était peuplée de musulmans. Van Necq assista au retour victorieux d'une expédition qui rapportait de Néra ou Néira, île toute voisine, des chapelets de têtes coupées.

C'est là, à Néra, que les Hollandais fondèrent un comptoir, qui fut doublé, en 1609, d'une forteresse pour tenir en bride les insulaires de Banda. Des colons hollandais s'y établirent et reçurent des parcelles de terre : d'où le nom de *perkeniers*, que portaient au XIXe siècle leurs descendants, qui avaient le monopole de la culture de la muscade.

Une enquête sur les Moluques en révéla aux Hollandais les richesses. L'un de leurs meilleurs informateurs était le frère d'un roi indigène, dont l'aïeul avait eu soixante-dix femmes, et le père, quarante, sans compter les concubines.

A Amboine, les Hollandais construisirent un fort pour tenir en bride les factions musulmanes qui étaient aux prises, celle des « Neuf Pays » et celle des « Sept Pays », et qui auraient pu toutes deux se retourner



LE CARROSSE DE GALA DU ROI DE BALI.
J. TH. DE BRY. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.



AUBADE DES HOLLANDAIS AU ROI DE TOUBAN.
J. TH. DE BRY. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

contre eux. En dehors des disciples de Mahomet, il y avait dans l'île des « chrétiens sauvages », sans doute évangélisés par les Portugais, mais « qui mangeaient encore la chair de leurs ennemis ».

D'Amboine, l'*Amsterdam* et l'*Utrecht* avaient fait route sur Ternate, dont relevaient sept autres îles. Il importait fort aux Hollandais de s'en concilier le roi. Le 28 mai 1599, le roi de Ternate vint, en caracolle, à l'échelle du navire amiral : il refusa d'y grimper, encore qu'elle fût « affublée de drap », et il manda à son bord le capitaine hollandais. Visiblement, il était perplexe sur la conduite à suivre vis-à-vis des nouveaux venus. Le lendemain, il monta à bord sous un déguisement, impressionna les facteurs hollandais débarqués, en faisant visiter leur loge par « un certain fantosme », revint à bord de l'*Amsterdam* faire le fou, en prenant le soufflet du cuisinier pour « se souffler en la bouche », et enfin se fit régaler d'un feu d'artifice. Ce fut une toute autre scène, le 6 août; une éclipse de lune fit croire à la mort prochaine du roi; ses sujets de crier, de hurler, de pleurer, « en torchant des bassins et en sonnant des tambours ». Pour cette fois, les Hollandais s'étaient bornés à gagner les bonnes grâces du roi de Ternate, en l'aigrissant contre les Portugais, et à préparer l'avenir, en dressant un vocabulaire des mots malais les plus usuels, qui servirait de « promptuaire » à leurs compatriotes.

Deux ans plus tard, le 22 juin 1601, Van Necq était de retour à Ternate. Le roi se rendit aussitôt à bord; et comme c'était l'heure de l'office divin, ce monarque musulman fit lui-même sentinelle sur le pont, bâton de justice en main, pour empêcher qu'on troublât le prêche. En vain, les Portugais avaient-ils essayé de desservir les Hollandais près de lui, en les représentant comme les ennemis des rois et des lois, comme d'ignobles individus capables des pires incestes. Le roi donna leur lettre à lire aux Hollandais. Pareille injure ne pouvait se laver que dans le sang. L'*Amsterdam* livra bataille à deux navires portugais qu'il mit en fuite. En suite de quoi, le roi de Ternate offrit aux vainqueurs un banquet, agrémenté de joutes d'escrime.

Dès 1610, les Hollandais comptaient trois forts à Ternate, — alors que les Hispano-Portugais n'en avaient que deux, — trois autres à Machian et un à Motir, non loin de Tidor, place forte des Hispano-Portugais.

La guerre du poivre reprenait aux Moluques entre Européens, qui avaient pour bases d'opérations : les uns, Batavia et les îles de la Sonde; les autres, les Philippines.



RÉCEPTION DES HOLLANDAIS DANS L'ÎLE DE NÉRA.
J. TH. DE BRY, ICONES INSULARUM AB HOLLANDIS VISARUM. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

Le détroit de Lemaire. — Le monopole accordé par les États généraux des Pays-Bas à leur Compagnie des Indes orientales, d'être seule à emprunter, pour aller aux Indes, la route du détroit de Magellan et celle du cap de Bonne-Espérance, incita les autres armateurs à chercher un autre passage. Isaac Lemaire avait secrètement prêté son concours à Henri IV pour organiser, en 1609, la recherche d'un détroit polaire par le capitaine Kerckoven. En 1616, il arma le *Eendracht*, commandé par Cornelius Schouten. Et le 21 janvier 1616, Schouten, longeant la Terre de Feu et se glissant entre cette grande île et l'île qu'il appela la Terre des États, trouvait un nouveau détroit qui fut appelé le détroit de Lemaire. Ainsi par une voie nouvelle, en doublant le cap Horn, il entrait dans l'océan Pacifique.

L'escale du Cap. — Sur la longue route des Indes orientales, une escale s'imposait. Les Français y songèrent les premiers. Charles de L'Hospital, comte de Choisy, s'étant fait concéder par Henri IV le marquisat du cap de Bonne-Espérance, entre la rivière Sainte-Hélène et celle du Saint-Esprit, arma, en 1609, une escadrille pour cette destination. Dix ans plus tard, des

marins du *Montmorency*, envoyés en reconnaissance dans la baie de la Table, au Cap, apercevaient avec surprise, le long d'un ruisseau, un fortin gazonné, mais vide, près duquel se desséchaient des cadavres, dont les vêtements épars attestaient l'acharnement d'une lutte désespérée. D'un paquet ficelé avec soin, tombèrent des lettres de l'amiral hollandais Veraghen, datées du 2 février 1619. Elles mettaient en garde les marins contre les sauvages qui avaient jonché de ces cadavres le sol. Aussi, quand une tempête jeta à la côte du Cap, en 1644, le *Mauritius*, le premier soin des naufragés hollandais fut-il de construire un fort capable de tenir « contre un million de Cafres ». Un jardin fleuriste, à l'entour, était planté d'arbres fruitiers.

Ce fut sous pavillon hollandais qu'en 1688, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, des Français, des protestants, vinrent s'établir à quelques lieues du Cap, à la Petite-Rochelle. Au Drakenstein, dans le charmant refuge de la Vallée des Français, le pasteur s'adonnait à la versification des psaumes, et ses ouailles — des paysans gascons et languedociens —, à la culture de la vigne.

Un ouvrage intitulé *Caput Bonae Spei* va nous initier à la vie des colons, au milieu d'un pays peuplé d'éléphants, de rhinocéros et autres fauves, et, comme tribus humaines, de Cafres et de Hottentots. Au son d'un orchestre fait d'un arc dont la corde s'enfilait dans un tuyau de plume, d'une planche à trois cordes et d'un tronc d'arbre creux recouvert d'une peau de mouton, au son du goura, du rabouquin et du ramelpot, les Hottentots exécutaient « ces sauts périlleux et ces gargouillades qui, dans nos grandes Académies de musique, — écrivait le naturaliste Levaillant, — excitent des *Ha! Ha!* aussi bien mérités que les *Ho! Ho!* d'Afrique ». Mais quelle singulière coutume, chez eux, d'appliquer leur bouche sur l'anus d'une bufflesse et d'y souffler pour activer la traite!

« Peut-on donner le nom d'hommes à de pareils animaux? écrivait, en 1697, François Leguat, en parlant des Hottentots : ils mangent la viande crue; s'ils rencontrent quelque bête morte, ils l'éventrent, fraîche ou puante, et font grande chère de tripes à bon marché. Le nez écrasé, les yeux ronds, les cheveux fort crépus, ils se barbouillent de suie détrempée dans de la graisse pour se rendre noirs le plus qu'ils peuvent, et ils s'étendent sur le dos face au soleil pour mieux faire pénétrer la couleur. Cet embellissement les rend si puants qu'on ne saurait approcher d'eux sans se sentir soulever le cœur. A chaque flocon de leur chevelure est attaché quelque morceau de verre ou quelque petite lame de cuivre. Ils se passent dans le bas de l'oreille un morceau de bois plus gros que le pouce : et au bout de cette lardoire, ils attachent des coquilles. Ces vilains falots vivent comme des cochons. Les femmes ont la vilaine coutume de porter quantité de boyaux liés autour du cou et des jambes, en guise de colliers et de jarretières. »

Les Cafres sont tout autres. « Je les admire énormément, écrivait John Barrow, fondateur de la Royal Geographical Society. Ils mènent une véritable vie pastorale et constituent des clans pareils à ceux des highlands de l'Écosse. Ils sont bien faits, ils



LA TERRE DE FEU. — RELATION DES VOYAGES ENTREPRIS PAR ORDRE DE S. M. BRITANNIQUE. 1774. — CL. LAROUSSE.



HOTTENTOTS. — DAPPER, DESCRIPTION DE L'AFRIQUE. AMSTERDAM, 1686. — CL. LAROUSSE.



POURPARLERS ENTRE HOLLANDAIS ET NÈGRES DU CAP.
KOLB, CAPUT BONAE SPEI HODIERNUM. NURNBERG, 1719. — CL. LAROUSSE.



FAMILLE CHINOISE EN VOITURE DANS L'ÎLE DE BANDA. — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. CL. LAROUSSE.

ont l'air fier, délibéré et gai. Les femmes sont réellement belles, si l'élégance des formes, la régularité des traits animés par la gaieté, une peau douce et veloutée, des yeux d'un brun sombre et brillants, des dents blanches comme l'ivoire, sont les éléments qui constituent la beauté. »

Et ce témoignage est confirmé par l'auteur d'un *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, Levaillant : « Telle femme cafre peut passer pour très jolie à côté d'une Européenne : une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux lui donnent un air ouvert et spirituel. Les Cafres n'ont point cette saillie des pommettes, si désagréable chez les Hottentots, et ils ne rendent point leurs visages ridicules en épilant leurs sourcils comme les Hottentots. Ils se font des colliers avec des os d'animaux enfilés. Cet ornement figure assez bien sur la poitrine : c'est une mouche sur le visage d'une jolie femme. »

Le Monomotapa. — Ainsi familiarisés avec les diverses tribus indigènes, comment les Hollandais n'ont-ils pas pénétré dans l'intérieur? Comment les mines du Transvaal, connu sous le nom de Monomotapa dès le XVIe siècle, n'ont-elles été repérées et exploitées qu'à la fin du XIXe siècle? Mystère. C'est en 1560, en effet, que le jésuite portugais Gonçalves de Sylveira baptisait le souverain noir du Monomotapa, qui, au reste, lui fit couper la tête, le 15 mars 1561, comme à un sorcier enchanteur. L'année même, notre ambassadeur en Portugal, Jean Nicot, faisait savoir à l'amiral de Coligny qu'il y avait, à 200 lieues de l'embouchure du Zambèze, des gisements d'or, non loin des montagnes de la Lune, où les grands fleuves africains prenaient leur source. Et, sans doute, était-ce là l'objectif de la mystérieuse expédition du jeune de Montluc, tué en 1566, dès l'escale de Madère, alors qu'il allait « descouvrir les secrets des royaumes des nègres », secrets que son père, Blaise de Montluc, ne voulait point révéler, espérant que d'autres reprendraient l'entreprise. D'autres? ce furent, en 1569, les Portugais de Francisco Barreto. Mais ils échouèrent, les nègres ayant empoisonné les fontaines et provoqué ainsi la mort des deux tiers de la troupe. Et pourtant, en 1607, le roi du Monomotapa faisait don de ses mines au Portugal, en retour d'un appui qu'il en avait reçu. « Il est le seigneur du pays de Botonga, où se trouvent les plus riches mines d'or que nous connaissions, écrivait à cette date Christoval de Jaque. Mais il a défendu d'y travailler, sous peine d'être mis à mort, le contrevenant et toute sa famille, parce qu'il veut que ses sujets s'appliquent à la culture de la terre. »

Sur ces données précises, se greffa une légende, qui rappelle celle du Prêtre-Jehan d'Éthiopie et qui, sans doute, s'en inspira. On la trouve consignée notamment, en 1650, dans le *Discours de la navigation* de Thomas Le Fèvre du Grand Hamel.

Voici ce qu'on disait : Dans sa capitale, où les maisons en bois ont leurs façades peintes, sur les bords de la rivière de Spiritu-Santo, le roi du Monomotapa vit dans un palais fortifié, aux lambris sculptés et enrichis de plaques d'or; éclairé par des chandeliers d'ivoire, il s'attable, sur des chaises dorées, pour être servi dans de la vaisselle de porcelaine sertie de rameaux d'or. Il ne boit que de l'hydromel ou du vin de palme ambré et musqué. Sa robe de soie a été tissée dans le pays, de peur que des étoffes étrangères ne soient enduites de poison. Des deux flèches qu'il a en mains, l'une symbolise la défense de son peuple, l'autre la punition des coupables. Quand il campe, on dresse près de sa tente une cabane, où brûle le feu sacré. De ces légendes, le jésuite Gaspard Boccaro fit justice, car, en fait de trône, le roi du Monomotapa n'avait que le seuil de sa porte : venait-il à éternuer, — et on saisira par ce détail la naïve servilité de son peuple, — ses sujets se répandaient en acclamations.

Éviction de l'East India Company. — Les bénéfices réalisés par les Hollandais aux îles de la Sonde et aux Moluques leur suscitèrent, dès 1600, des concurrents en France et en Angleterre. Cette année-là, la reine Élisabeth accordait à une société de citoyens de Londres le monopole du commerce aux Indes orientales. Un voyageur qui s'était fait remarquer par ses croisières dans l'océan Indien, James Lancaster, fut mis à la tête de la première expédition de l'East India Company. Dès son arrivée à Achem, il remit au sultan de la partie septentrionale de Sumatra les lettres de la reine qui l'accréditaient; et il en obtint, par traité, des privilèges commerciaux. D'Achem, il se rendit à Malacca, capturant en route un navire portugais richement chargé. Au cours d'une nouvelle campagne, en 1602, il fonda un comptoir à Bantam, dans l'île de Java. Puis, tous les deux ans, de nouveaux départs eurent lieu d'Angleterre. Henry Middleton, parti en 1604, poussa jusqu'aux Moluques, jusqu'à Ternate, Tidor et Banda, où il trouva installés des marchands chinois et d'où il rapporta une cargaison considérable de noix muscades et de macis. En 1610, il ouvrait au commerce anglais de nouveaux débouchés vers la mer Rouge, en débarquant à Moka; mais, fait prisonnier, il fut emmené par les Arabes à Sanaa. Relâché, il perdit dans un naufrage son magnifique navire d'un millier de tonnes, le *Trade's increase*, dont le lancement avait eu lieu en présence du roi Jacques et qui fut le prototype des grands long-courriers des Indes. Il en mourut de chagrin.

Mais déjà se manifestait avec violence l'hostilité des Hollandais, décidés à barrer à des rivaux l'accès des îles de la Sonde. Ruinée, la Compagnie anglaise dut, en 1621, passer la main à une Compagnie nouvelle, qui, elle aussi, fut prise à partie par les Hollandais. Évincée d'Amboine, elle devait chercher dans l'Inde une compensation à ses déboires.

LES FRANÇAIS DANS LES ILES DE L'OCÉAN INDIEN

Un naufragé français aux Maldives. — Le 13 novembre 1600, des marchands de Saint-Malo, Vitré et Laval formaient une Société au capital de 80 000 écus pour négocier aux Moluques. Leurs deux navires, le *Corbin* et le *Croissant*, n'y arrivèrent pas; voici pourquoi.

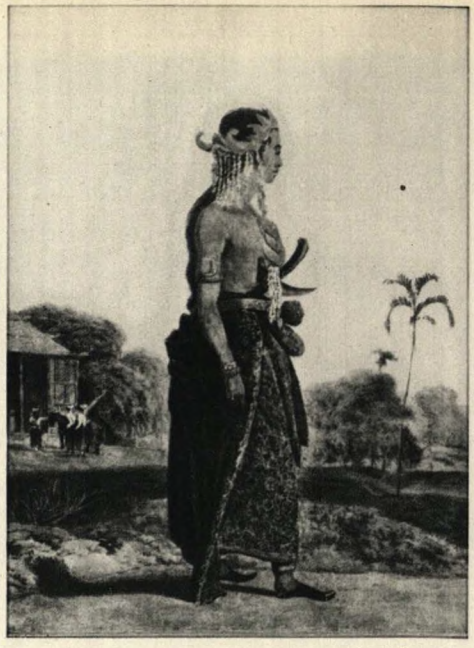
Ils avaient quitté la baie de Saint-Augustin, après avoir laissé dans les fossés du marécage malgache, qui fut appelé le Cimetière des Français, 41 cadavres, et, après escale aux Comores, ils voguaient vers l'est, quand, dans la nuit du 1er juillet 1602, le fanal de poupe, qui éclairait la boussole, s'éteignit, et le *Corbin* s'éventra sur l'atoll de Pouladou, l'une des Maldives. L'un des naufragés, Pyrard de Laval, devint pour cinq ans l'hôte du sultan de Mali, « roi des 13 provinces et des 12 000 îles » de l'archipel, un petit potentat qui portait une grosse chaîne d'or, fermée d'une agrafe de pierreries, « les plus exquises qu'on pût voir ». Les chambres du sultan étaient tapissées de soie, avec fleurettes et ramages d'or. Au palais travaillaient une foule d'artisans, peintres, orfèvres, brodeurs, couteliers, tourneurs, menuisiers, armuriers,



« Nova orbis terrarum... ». Planisphère de Harmensz et Martin Janszoon. Edam, 1610. Bibliothèque Nationale. Géographie. — Cl. Larousse.



HINDOU ÉCRIVANT SUR OLLE.
SONNERAT, VOYAGE AUX INDES ORIENTALES. PARIS, 1782.





LES FIANCÉS MALAIS.
RAFFLES, DESCRIPTION DE JAVA. BRUXELLES, 1824. — CL. LAROUSSE.

fabricants de chapelets,... payés lorsque leurs ouvrages étaient parfaits : de leurs travaux, le sultan faisait collection ou il s'en servait pour faire des cadeaux. Les sultanes et les princesses étaient calfeutrées dans des chambres dépourvues de fenêtres, où brûlaient continuellement des lampes. Quand elles sortaient, des esclaves et des servantes allaient par les chemins pour en écarter les hommes, que ce fussent de grands personnages en jupe et casaque de soie ou des officiers et des soldats, faciles à discerner à leurs longs cheveux et aux criss passés dans leur ceinture d'argent. « Fort mignardes », les beautés féminines avaient leurs ongles et leurs dents teints en rouge, et leurs oreilles ornées de clous dorés; cependant que les gens du peuple se contentaient, comme costume, de fleurettes collées sur leur dos nu, enduit de sandal et de camphre : « peuple spirituel, au demeurant, avisé, fin et discret, industrieux aux arts et aux manufactures, assez poli en ses mœurs, mais superstitieux outre mesure; au reste, extrêmement adonné aux voluptés. » Les draps des hamacs étaient en soie, avec des courtines de drap d'or.

Diverses coutumes témoignaient de l'existence d'une religion primitive : dédicace, au roi des vents, de petits bateaux pleins de parfums, qu'on jetait ensuite tout en feu à la mer; sacrifice d'un coq au moment d'appareiller; célébration, en brûlant des parfums, de l'apparition de la nouvelle lune. Des talismans en caractères magiques étaient portés sous les habits par des sectateurs de l'islam : l'islamisme gagnait de plus en plus, grâce aux primes données aux nouveaux convertis et prélevées sur la capitation que tout insulaire était tenu de payer en se faisant enregistrer chez le *pandiare ;* et le recensement était annuel.

Grand juge de l'archipel, le *pandiare* était en même temps « le supérieur en religion de toutes les îles »; des *moudins* (muezzins) de mosquées avaient charge de l'éducation du peuple. Pauvres moudins! ils enseignaient que la terre était plate et le continent entouré d'une muraille de cuivre minée chaque nuit par le diable : et les gens, pour conjurer le déluge, de se précipiter chaque matin dans les mosquées, où retentissait l'*Allah Akbar* du moudin. Le vendredi, le crieur public parcourait Mali, la capitale de l'archipel, pour convier les insulaires à venir, en habits de fête, célébrer le *oucourou*, au son des fifres, des flûtes et des hautbois, en présence du sultan. Un *catibe* montait au mirhâb, une épée nue à la main, pour appeler l'assistance à la prière.



DANSEUSES MALAISES. — ANDRASY, REISE IN OOSTINDIEN. PEST, 1859. — CL. LAROUSSE.

Lors du ramadan — du *rodet*, — le jeûne était si strict qu'il fallait éviter, en se baignant, d'avaler la moindre goutte d'eau. A la fin du ramadan, le sultan faisait égorger un taureau, dont il distribuait les morceaux aux notables. La fête se terminait par des joutes, où les escrimeurs luttaient en dansant; à la pleine lune, des bouffons exécutaient des danses lascives. En octobre, pour commémorer dans de grands pavillons éclairés à giorno la mort de Mahomet, les convives savouraient des liqueurs parfumées au musc et à l'ambre, cependant que des clercs musulmans, comme fous, sautaient les uns sur les autres. — « Nous sommes ravis en extase », expliquaient-ils à Pyrard. Des morceaux d'or ou d'argent, en sachets, étaient distribués à l'assistance au moment d'une inhumation. — « Il n'y a pas païs au monde où les estrangers s'enrichissent si tost », concluait Pyrard de Laval.

Les Français à Sumatra et à Java. — Lors du naufrage du *Corbin*, le *Croissant* avait pu éviter les écueils. Et il faisait route sur Sumatra. A

bord était un autre narrateur, François Martin, de Vitré, qui nous a laissé la *Description du premier voyage faict aux Indes orientales par les Français*. A Sumatra, le peuple avait pour tout vêtement une ceinture; mais les nobles et les marchands avaient une ample casaque aux manches ouvertes, avec une cotonnade ou une pièce de soie qui leur tombait sur les genoux. Pour turban, ils avaient la tête ceinte d'une jarretière. Les nobles, pour se faire reconnaître du commun, se laissaient croître les ongles du pouce et du petit doigt, pour démontrer qu'ils n'accomplissaient pas d'œuvres serviles. Riches, ils pouvaient épouser jusqu'à sept femmes. Les étrangers de passage achetaient des femmes pour la seule durée de leur séjour.



AUDIENCE ACCORDÉE À CORNELIS DE BRUYN PAR LE SULTAN DE BANTAM.
CORNELIS DE BRUYN, VOYAGES. AMSTERDAM, 1718. — CL. LAROUSSE.

La nuit, les femmes dansaient au son de grands bassins qu'elles frappaient avec des baguettes, tout en chantant. Mariées, elles étaient punies, en cas d'adultère, de la mutilation du nez ou des oreilles, ou même foulées aux pieds par les éléphants. Si on rencontrait une femme, il fallait s'en tenir éloigné. Pour avoir ignoré cette coutume, les Malouins furent couverts d'injures : on crachait par terre en signe de mépris. Et à qui avait le malheur de lever les yeux vers les princesses royales portées à dos d'éléphant, on crevait les yeux ou on coupait les parties honteuses, comme s'il était adultère. Les assassins étaient livrés aux éléphants, qui les jetaient en l'air, pour les recevoir sur la pointe de leurs défenses, ou aux tigres, qui les déchiraient.

L'islamisme avait ses fidèles. Mais la religion venue de l'Inde gardait de nombreux sectateurs, qui tenaient les vaches en vénération : et les veuves des Brahmanes continuaient à se jeter dans le bûcher où brûlait le corps de leur mari.

Dans les rues, il y avait un grand nombre de boutiques de marchands étrangers du continent, de Negapatam, Guzerat, Calicut, Ceylan, Bengale, Siam, etc., vêtus pour la plupart à la turque, avec un turban. Au bout de cinq mois de séjour à Sumatra, le 20 novembre 1602, le *Croissant* reprenait la route de la France avec une cargaison d'épices.

Les Malouins, en 1616, poussèrent plus loin, jusqu'à Java, après escale à Pondichéry, dont le « nayacq (nabab) leur permit par traité de bâtir en son ressort une forteresse pour seureté du commerce françois ». Mais à peine l'un des deux navires malouins, le *Saint-Michel*, avait-il atteint les petites îles qui, à Java, couvrent Bantam de leur rideau, qu'il fut enveloppé, le 8 décembre 1617, par deux navires hollandais. Poivre, clous de girofle, noix muscades, ambre gris, bézoars, tapis brodés d'or, ouvrages de Chine, toute la cargaison, qui valait deux millions de livres, fut confisquée. Et les vêtements de nos officiers furent exposés, comme spécimen des modes françaises, par les tailleurs de Batavia.

D'autres confiscations allaient suivre. Une escadrille de trois navires normands, « la flotte de Montmorency », cheminait à travers l'océan Indien, où son général, Augustin de Beaulieu, s'assurait d'escales en passant traité avec des souverains de Madagascar, des îles Comores et d'Achem, tandis que le pilote Varin relevait les gisements des côtes. Mais, arrivée à Java, elle se heurta, elle aussi, à l'hostilité des Hollandais, qui incendièrent l'*Espérance* en rade de Batavia (1621). Et pourtant, les Français avaient trouvé des sympathies parmi les Javanais, qui supportaient impatiemment la tutelle hollandaise.



MARCHANDS PERSAN, ARABE ET PÉGOUAN À BANTAM.
J. TH. DE BRY ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI. 1601. — CL. LAROUSSE.

Le sultan de Bantam, ayant reçu un jour le grand voyageur Cornelis de Bruyn, l'invita à dîner et lui offrit le spectacle de danses, qui étaient aussitôt mimées par des nains. Le sultan, vêtu à la turque, les jambes nues, les pieds dans des pantoufles rouges, harcelait de questions le voyageur : « Quelles sont les plus grande rivières du monde? Depuis quand le monde existe-t-il? Avez-vous votre journal de voyage? » Et pour souligner l'importance de la faveur qu'il lui avait faite en lui donnant audience, il ajouta : « C'est un honneur que je n'ai jamais fait aux conseillers de la Compagnie des Indes, ni à leur commandant. Et je ne le fais que parce que vous êtes étranger et que je vous trouve fort à mon gré. »

La France avait manqué une belle occasion de s'installer dans l'Insulinde, faute d'avoir exécuté, en 1605, l'ingénieux programme présenté à Henri IV et approuvé par la Chambre de commerce. Il nous eût fourni trente grands transatlantiques à blindage étanche, avec citernes à eau et alambics à eau-de-vie, qui auraient été construits en trois ans sous la direction du capitaine général Jacques Bron et du contrôleur général Jean de



INSULAIRES DE MADAGASCAR.
J. TH. DE BRY, ICONES INDIAE ORIENTALIS. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

Mauconduit. Au lieu de former une « Compagnie générale, hors laquelle nul ne pût naviguer », chaque province avait voulu avoir sa petite escadrille : d'où l'insuccès final.

Madagascar, « la France Orientale ». — Signalée par Augustin de Beaulieu à l'attention de Richelieu comme une base navale à occuper dans l'océan Indien, Madagascar allait devenir « la France Orientale ». Parti de Dieppe, en 1638, avec une pacotille de « coral fin et faux, patenôtres de verre, chaisnes, bracelets, pendants d'oreilles, ceintures de toutes couleurs, perles de Venise, agates, cornalines, miroüers », François Cauche, de Rouen, trouve, à Madagascar, « une chose esloignée de vérité que cette isle soit infestée de lions, de tygres, de léopards et d'éléphants, et que les habitans se soient mangéz l'un l'autre ».

Et tout de suite, Cauche assiste à une cérémonie curieuse. Devant une cabane ajourée toute neuve, couverte de feuilles de balisier et soutenue par des poteaux, était attaché un taureau à grande bosse, un zébu. L'ayant égorgé, le seigneur de l'endroit barbouilla du sang de l'animal les poteaux de l'édifice, puis y trempa une ceinture qu'il suspendit à un arbre. C'étaient les préliminaires de la circoncision de jeunes hommes. Comme on allait y procéder, un sorcier surgit, en vociférant qu'ils étaient possédés d'un mauvais esprit et qu'il fallait d'abord le chasser. Tandis qu'une vieille femme tapait sans discontinuer sur le tam-tam fait d'un tronc d'arbre, le sorcier grimpait sur le toit, avec un poulet dans un panier, en poussant des cris épouvantables et en bravant, couteau au poing, le soleil. Puis, sautant en bas du toit, il bondissait dans le village et étouffait le poulet : dès lors, le mauvais esprit étant suffoqué, on pouvait procéder à la circoncision. Cauche, qui accompagnait Gilles Rézimont et Goubert et qui a laissé une charmante relation de son voyage, avait débarqué à Manghafia, dont nous fîmes le port de Sainte-Luce. La pacotille emportée de Dieppe procura à nos marins un fructueux ravitaillement de zébus à bosse, moutons à longue queue et chèvres à poils ras.

L'expérience était concluante. Une Compagnie d'Orient fut créée, et, dès 1642, le capitaine Rigault prenait possession, « au nom de Sa Majesté Très Chrétienne, de Madagascar et îles adjacentes ». Fort-Dauphin devenait, à Madagascar, la capitale de la France Orientale. Son fondateur, Jacques Pronis, consolidait notre établissement par son mariage avec une princesse malgache et par l'organisation d'un commerce suivi avec les Ampatres, les Mahafalles et les Manamboules. Puis les indigènes d'Anossi ou Carcanossi prêtèrent solennellement hommage au gouverneur de la France Orientale, Étienne de Flacourt, qui fit connaître au monde, en 1658, notre pacifique conquête par un ouvrage fort documenté.

De quelle race étaient les insulaires ? C'étaient des juifs, selon Flacourt; des immigrés mongols, suivant Pyrard de Laval; des Malais de Java, du moins les Hovas, selon le grand historien de Madagascar, Alfred Grandidier, qui attribue le reste de la population à un croisement de Nègres indo-polynésiens, de Malais, d'Arabes et d'Indiens. Les Andrians de l'Imérina, les Hovas, étaient les rois du pays. Les Anacandrians s'appelaient aussi les Ontanpassemeca, « les hommes des sables de La Mecque ». Les Voadzyris, au contraire, descendaient des maîtres originaires du pays : ils jouissaient de privilèges spéciaux, celui, entre autres, d'égorger de leurs mains les zébus. Et c'est l'un d'eux qui avait dû opérer en présence de Cauche.

« S'il y a, disait Flacourt, nation au monde adonnée à la trahison, dissimulation, flatterie, mensonge et tromperie, c'est celle-cy. » Pour lui inculquer des idées plus saines, il se mua en apôtre, composant en malgache des *Prières du matin et du soir*, et combattant l'usage des talismans, inspirés du Coran, qui passaient pour préserver du tonnerre, des maladies et des embûches. Un *Petit Recueil de noms et dictons propres* aux Malgaches, ainsi qu'un tableau de la flore et de la faune de Madagascar, complétaient l'œuvre encyclopédique de Flacourt.

Son frère utérin, Pierre de Beausse, « président du conseil de la France Orientale », débarquait, en 1665, à Madagascar, avec l'espoir de placer l'île tout entière sous notre domination. Sous le nom de Dian Pousse, le Français Le Vacher, de La Rochelle, n'était-il pas déjà souverain de la province d'Amboule ? Mais à peine le président de Beausse avait-il construit dans la baie d'Antongil le fort Saint-Louis, que l'île fut délaissée, la Compagnie des Indes orientales, nouvellement fondée par Colbert, n'y trouvant pas de substantiels profits. Elle allait chercher fortune autre part, en s'aidant du *Routier des Indes orientales*, qu'avait publié, en 1677, Dassié, d'après un bon nombre de journaux de bord.

Bourbon, « l'île d'Éden ». — Baptisée Mascarenhas par les



FLACOURT REÇOIT LA SOUMISSION D'UNE PEUPLADE DE MADAGASCAR.
FLACOURT, HISTOIRE DE LA GRANDE ÎLE DE MADAGASCAR. PARIS, 1661. — CL. LAROUSSE.



CHASSE AU TANREC DANS L'ÎLE BOURBON.
ROUSSIN, ALBUM DE L'ÎLE DE LA RÉUNION, 1883. — CL. LAROUSSE.

Portugais en 1545, dénommée Bourbon par Flacourt, qui y arbora en 1649 les armes de France, une île dut sa vogue à des relégués que Flacourt y avait envoyés de Madagascar pour s'en débarrasser. Trois ans plus tard, on les trouva gros et gras, tout nus, à l'abri du moindre accès de fièvre et dans un tel état d'euphorie qu'on fit de Bourbon « l'infirmerie de Madagascar ». En 1671, Jacob de La Haye s'y fit proclamer, le 5 mai, vice-roi, amiral et lieutenant général en tous les pays des Indes. Bourbon paraissait, vingt ans plus tard, à un fils d'Abraham Du Quesne, « un petit Paradis terrestre, l'île d'Éden ». « Les bœufs, les cochons et les chèvres, portéz par les Portugais, y ont tellement multiplié, disait-il, qu'on les trouve par bandes dans les forêts. Entre les oiseaux, je nommerai les perdrix, les tourterelles, les ramiers, les bécasses, les râles, les merles, les grives, les hupes, les oyes, les butors, les canards, les poules d'eau, les pintades, les perroquets, les aigrettes, les géans, les fous, les frégattes, les moineaux... Si quelques inconvéniens de notre Éden vous font de la peine, ajoutait Henri Du Quesne, mettez dans un des bassins de votre balance les chenilles, les mouches et les moineaux de cette isle avec un ouragan par an; et joignez la santé, la liberté, la sûreté, l'abondance et la tranquillité. Dans l'autre bassin, pour contrepeser ces trois espèces de petits animaux importuns, mettez toutes ces étranges bêtes que notre célèbre Molière appelle des Harpagons, des Grapignans, des Purgons, des Macrotons, des Mascarilles, des Métaphrastes, des Trissotins et des Sot-en-villes. Ajoutez à cela des Dragons et des Escobars, des Rats-de-cave et des Rats-de-grenier, l'esclavage, la pauvreté, les allarmes et mille misères. Et après cela, levez la balance. »

La description d'Henri Du Quesne témoignait-elle d'un trop indulgent optimisme ? Non. L'île d'Éden, qui vit naître plus d'un poète, offrait des spectacles grandioses avec ses cratères éteints et son piton des neiges, d'où tombaient, en mugissant, des cascades. Un oiseau bleu, des pintades, de grosses chauves-souris, recherchées comme un mets délicat, en constituaient la gent ailée. Mais c'était la flore qui avait valu à l'île sa vogue : ananas, bananes, mangues, goyaves, cœur-de-bœuf à la crème orangée, vangassayers au goût de citron, mangoustan à l'écorce astringente, constituaient pour les équipages de la Compagnie des Indes orientales un excellent ravitaillement; la culture de la canne à sucre, du blé et du riz, et l'élevage des bœufs et des moutons achevèrent de faire de Bourbon l'escale rêvée, surtout quand un délégué du conseil provincial de l'île fut chargé, le 11 novembre 1715, d'aller porter en cour la nouvelle « d'un événement avantageux à tout le royaume » : on venait de découvrir dans l'île des plants de café.

Deux ans plus tard, le voyageur Le Gentil évaluait à 900 personnes libres et 1 100 esclaves la population de l'île, où il y avait de nombreux sangs mêlés. Dans l'église de Saint-Paul, il vit cinq générations côte à côte, dont la couleur allait du noir foncé de la trisaïeule au blond ardent de l'arrière-petite-fille. L'île était divisée en quatre quartiers, qui ne pouvaient que par la côte communiquer entre eux. Les mornes impraticables de l'intérieur étaient le refuge des Nègres fugitifs. Au bord d'un lac, Saint-Paul était le quartier le plus peuplé. On montait de là, par un sentier escarpé, sur la montagne, où les habitants avaient leurs plantations. C'était alors le siège du gouvernement de l'île, que Mahé de La Bourdonnais transféra, en 1738, à Saint-Denis. « Semblables aux abeilles », les habitants du quartier de Sainte-Suzanne, que ne visitaient jamais les navires et qui ne pouvaient ainsi troquer leurs denrées contre des toiles ou des indiennes, avaient toute la peine, tandis que les autres cueillaient le profit.

Les « hermites » de l'île Rodrigues. — Henri Du Quesne, en dépeignant l'île d'Éden, rêvait d'un État protestant qui aurait eu, avec un sénat de douze membres, un « conducteur de la République », un chancelier et jusqu'à un bibliothécaire ! Envoyé à la découverte avec une légère *Hirondelle*, qui battait pavillon aux armes et à la devise de Du Quesne : *libertas sine licentia*, un écrivain fort alerte débarquait, le 30 avril 1691, non loin de l'île Bourbon, dans l'île Diego-Ruys ou Rodrigues, encore déserte.

Évoquant les sites enchanteurs du roman de d'Urfé, François Leguat planta sa tente le long d'une rivière, dont les cascades tombaient dans des nappes d'eau dignes d'un jardin princier. Pourvus chacun d'une cabane, « les huit colons se donnèrent le luxe d'avoir un jardin général et un hôtel de ville, rendez-vous de la République ». La douce fraîcheur de grands arbres aux cimes arrondies « eût rendu la vie à des mourants ». Et ces arbres fournissaient le vivre et le couvert : des palmiers, on tirait des dattes grosses comme des œufs de poule, et, en incisant leurs troncs, un véritable nectar; les feuilles, douces comme des peaux de chevreau, servaient de nappe et de serviettes. Les lataniers, eux, fournissaient aux cases une couverture; aux hommes, des chapeaux et des parasols; à la table, des plats, des assiettes et des cuillers; aux lits, des matelas en fibres de « capoc ». A l'ombre d'un arbre magnifique, qui était le « kasta » hindou, dont le feuillage touffu abritait une légion de chauves-souris et de perroquets,



MAISON OÙ NAQUIT EN 1752, À L'ILE BOURBON, LE POÈTE BERTIN.
ROUSSIN. ALBUM DE L'ÎLE DE LA RÉUNION. SAINT-DENIS-DE-LA-RÉUNION, 1883. — CL. LAROUSSE.



LES HOLLANDAIS ONT FIXÉ LEURS ARMOIRIES SUR UN ARBRE DE L'ÎLE MAURICE.
J. TH. DE BRY, ICONES INSULARUM AB HOLLANDIS VISARUM. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

les hermites de Rodrigues dégustaient des anguilles si grosses qu'il fallait deux hommes pour les porter; des tortues au foie délicieux, à la graisse meilleure que le beurre, aux œufs ronds comme des billes; des lamantins « aux seins de femmes », pêchés tandis qu'ils paissaient sous l'eau; des solitaires, au derrière en croupe de cheval et au bandeau de veuve en haut du bec.

« La Providence nous disait : *Tue et mange*. Nous n'avions qu'à battre le fusil et faire du feu pour faire grande chère. » Et pourtant, la nostalgie les prit, le dégoût de « passer les plus beaux de leurs jours dans une étrange solitude et dans une tuante fainéantise ». Au moyen de deux scies, ils construisirent une mauvaise barque, dont l'orfèvre de La Haye forgea avec de vieux clous les ferrements. Avant de quitter l'île charmante où ils avaient vécu en « hommes libres », François Leguat laissa dans « une phiole de verre » le récit de leurs aventures, « fait au palais des 8 rois de Rodrigue, le 21e jour du mois que nous appellons mai, et l'an que le peuple chrétien, successeur de l'israélite, compte être le 1693e après la venue du Messie ». Sur deux bandes de parchemin, une inscription relatait, en un latin inspiré de Virgile, la date d'arrivée et la date de départ des hermites, qui gagnèrent l'île Maurice, la troisième des îles Mascareignes.

L'île de France ou Maurice. — En 1598, l'amiral hollandais Jacob Cornelis Van Necq, commandant le *Mauritius*, prenait possession d'une île de l'océan Indien, qu'il appela du nom de son vaisseau. Une pancarte clouée sur un arbre portait, au-dessous des blasons des amirautés néerlandaises, les mots : *Christianos Reformados*. Aux bois d'ébène, noirs comme glu, les chauves-souris se pendaient en grappes, tandis que pigeons et tourterelles se laissaient prendre à la main. Le long de la côte, les bancs de poissons étaient si fournis qu'un seul coup de filet ramena deux tonnes et demie d'espèces comestibles. Un excellent remède pour les maux d'estomac était « l'oiseau de nausée », « le fainéant », — *dodaars*, — un animal aujourd'hui disparu, qui n'est plus représenté que par des ossements, trouvés épars dans l'étang de la Mare-aux-Singes, à l'île Maurice : gras et dodu au point de pouvoir à peine marcher, n'ayant que des embryons d'ailes, le dronte — car c'était le nom de « l'oiseau de nausée », — était appelé à disparaître, de même que les grandes tortues de mer, qui servaient de monture aux matelots. L'île Maurice avait un autre attrait : on y récoltait l'ambre gris, si recherché alors. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'en 1638, les Hollandais transformèrent leur relâche en une colonie.

Pieter de Goyer, leur commandant, devança de quelques semaines à peine le Dieppois Alonse Goubert, qui aborda dans l'île, le 6 juillet 1638, pour en prendre possession et qui fut évincé.

Pourquoi le gouverneur Abraham Mommer Van de Velde évacua-t-il, en 1710, le fort Frédérik-Hendrik, dont les ruines avoisinèrent longtemps le Grand-Port? La raison en fut aussi étrange qu'imprévue, si l'on prête foi au voyageur Le Gentil, qui y aborda en 1717.

Des singes, en dévastant les plantations, faisaient aux hommes la guerre. Pour les tenir en respect, les Hollandais importèrent des molosses, que rebuta bientôt l'agilité des singes. Et le remède devint pire que le mal; car les chiens, revenus dans les bois à l'état sauvage, dévorèrent le bétail et s'attaquèrent même aux habitants, que narguaient des singes postés en sentinelles à la cime des arbres ou sur de grands rochers.

Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'isle de France*, y ajoute une autre calamité : les rats. Ils pullulaient tellement qu'ils détruisaient en quelques heures des récoltes entières et que, dans une seule habitation, on en massacrait jusqu'à 30 000 par an.

L'île Maurice devint, en 1715, l'île de France. Elle était déserte, quand le Malouin Guillaume Dufresne d'Arsel y relâcha : s'étant assuré, par l'envoi de patrouilles et par des salves de canon, qu'il n'y avait plus dans l'île un seul habitant, le Malouin en prit solennellement possession, le 20 septembre 1715, au nom de Louis XIV. La petite colonie française eut pour capitale un amas de maisons



DISTRACTIONS DES HOLLANDAIS À L'ÎLE MAURICE.
J. TH. DE BRY, ICONES INSULARUM AB HOLLANDIS VISARUM. FRANCOFURTI, 1601. — CL. LAROUSSE.

de bois entourées de palissades, dans le cul-de-sac d'un vallon bordé de mornes brûlés, « noirs comme une charbonnière ». La capitale de l'île de France s'appelait Port-Louis. Des Nègres y furent importés pour la culture des plantations. C'est sur eux que se pencha la pitié de Bernardin de Saint-Pierre : *Homo sum*, disait-il, *et nihil humani a me alienum esse puto*. Quand il s'arrêta à Maurice et la baptisa l'île de France, Guillaume Dufresne d'Arsel revenait de Moka.

Moka, la ville du café. — Une petite fève, avant d'obtenir droit de cité dans le monde entier, a déchaîné des tempêtes. Le café, dont Pierre Belon signalait l'usage en Orient, en 1549, fut prohibé par le gouverneur de La Mecque, que désavoua le sultan d'Égypte; il fut interdit à Constantinople, où l'on supprima les cafés publics, et attaqué par les médecins, lorsqu'il fit, en 1644, son apparition à Marseille. Des Arméniens l'introduisirent à Paris à la foire Saint-Germain, puis ouvrirent, en 1672, un café rue de Bucy et d'autres dans le voisinage. La vogue s'en mêla : les bonnes villes de France voulurent avoir, elles aussi, leurs cafés.



UN ARABE DU YEMEN.
NIEBUHR, VOYAGE EN ARABIE. AMSTERDAM, 1776. — CL. LAROUSSE.

En bons négociants, les Malouins jugèrent le moment venu d'envoyer chercher en droiture la précieuse fève à son lieu d'origine. Le 3 janvier 1709, leurs trois navires arrivaient à destination. Merveille, qui les commandait, aperçut « un fort bel objet, à cause de ses hautes tours et de ses mosquées, toutes blanchies à la chaux », une ville d'une dizaine de mille âmes : Moka en Arabie Heureuse. Deux forts hissèrent le pavillon rouge chargé de trois croissants et de l'épée d'Ali; le capitaine du port, en froc vert à manches pendantes, vint à bord s'enquérir de la nation des arrivants : « Nous venons de la part de l'empereur de France, répondit Merveille, lier amitié avec le roi du Yémen. » Et le trafic du café commença par l'intermédiaire de banians hindous, méprisés des Arabes, car l'aspect de cornes de vache qu'ils donnaient à leurs turbans indiquait assez qu'ils n'étaient pas musulmans. Si vous voulez savoir comment les jeunes volontaires malouins, du haut de la terrasse du comptoir, aiguisaient, par leurs chants et leurs danses, la curiosité des belles damoiselles tapies derrière leurs moucharabiehs, lisez le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, de Jean de La Roque.

En 1762, ce fut toute une mission scientifique danoise, — orientaliste, médecin, naturaliste, mathématicien et peintre, — qui débarqua dans la mer Rouge pour explorer le Yémen et éclaircir ainsi certains passages de la Bible. Djeddah, Beith el-Faki, Hodeïda et Moka furent ses différentes étapes, avant d'atteindre Sanaa, capitale du pays, où l'imam la combla de prévenances. De cette expédition mémorable, Niebuhr, le seul des savants qui revit l'Europe, tira une *Description de l'Arabie* et des mœurs des Arabes.

Les Comores : une république de forbans. — Pyrard de Laval, qui aborda, en 1602, à Mohély, disait des habitants de l'archipel des Comores : « Ils sont mesléz de diverses nations, tant de la coste d'Aethiopie, Caffres et mesme Mulastres que d'Arabes et Persans, et sont aussi fort bons amis des Portugais de Mozambique. Je vous laisse à penser s'ils manquent d'esprit, de conseil et d'advis. » Les maîtres de ces quatre îles étaient issus des négociants arabes qui venaient du pays d'Oman, de Sour aux villes jumelles, et de Mascate aux châteaux formidables, à bord de boutres à l'allure élégante et aux longues antennes que servait le rythme des moussons. C'est dans leur idiome, l'*omani*, que le pilote, debout sur le toit cintré de la cabine, entonnait, la nuit, pour ne pas s'endormir, une mélopée dont la voix des matelots prolongeait le refrain, tandis que grinçaient dans les poulies les cordages en fibres de coco.

C'étaient des musulmans. Comme Thomas Rhoé, ambassadeur anglais près du Grand Mogol, approchait d'un village de Mohély, l'iman fit entrer précipitamment dans la mosquée les femmes et menaça d'ouvrir le feu, si les Anglais faisaient un pas de plus. Rhoé eut audience du gouverneur de l'île, qui le reçut, assis sur une natte, en mâchant un amalgame d'écailles d'huîtres calcinées et de noix d'arec, propre « à arrester les défluxions, à rafraîchir le cerveau et à raffermir les gencives ». A la même date, en 1620, Augustin de Beaulieu abordait à la Grande-Comore, dont le roi déclara, avec l'emphase orientale, que les Français pouvaient disposer de sa terre.

Anjouan, en anglais Johanna, était la plus avenante des îles de l'archipel. « Des coteaux toujours verdoyants se terminent en vallées délicieuses et forment des paysages charmants, écrivait, il y a près de deux siècles, l'Anglais J.-H. Grose. La nature s'y produit dans toute sa simplicité. Un vaisseau n'est pas plutôt à l'ancre, qu'il est environné de canots chargés de rafraîchissements », mangues au goût de térébinthe, pamplemousses, grenades, cocos, ananas, volailles et bœufs « qui ont une loupe sur le col ». Dans les rues étroites de Domoni, qui fleurent le musc, l'encens et le sandal, déambulent, en robes traînantes et en chapeaux de jonc de forme pyramidale, des Arabes et des Maures, qui égrènent le chapelet à gros grains pendu à leur cou, mais qui subissent la lointaine



MASCATE. — DAPPER, NAUKEURIGE BESCHRYVING VAN ASIE. AMSTERDAM, 1680. — CL. LAROUSSE.



L'HISTORIEN SONNERAT, À L'OMBRE D'UN PALMIER-LATANIER.
SONNERAT, VOYAGE À LA NOUVELLE-GUYNÉE. PARIS, 1776. — CL. LAROUSSE.

influence du bouddhisme hindou. Veuve d'un forban européen, une Anjouanaise se donnera la mort pour rejoindre dans l'autre monde son époux, « le bien-aimé des vierges ».

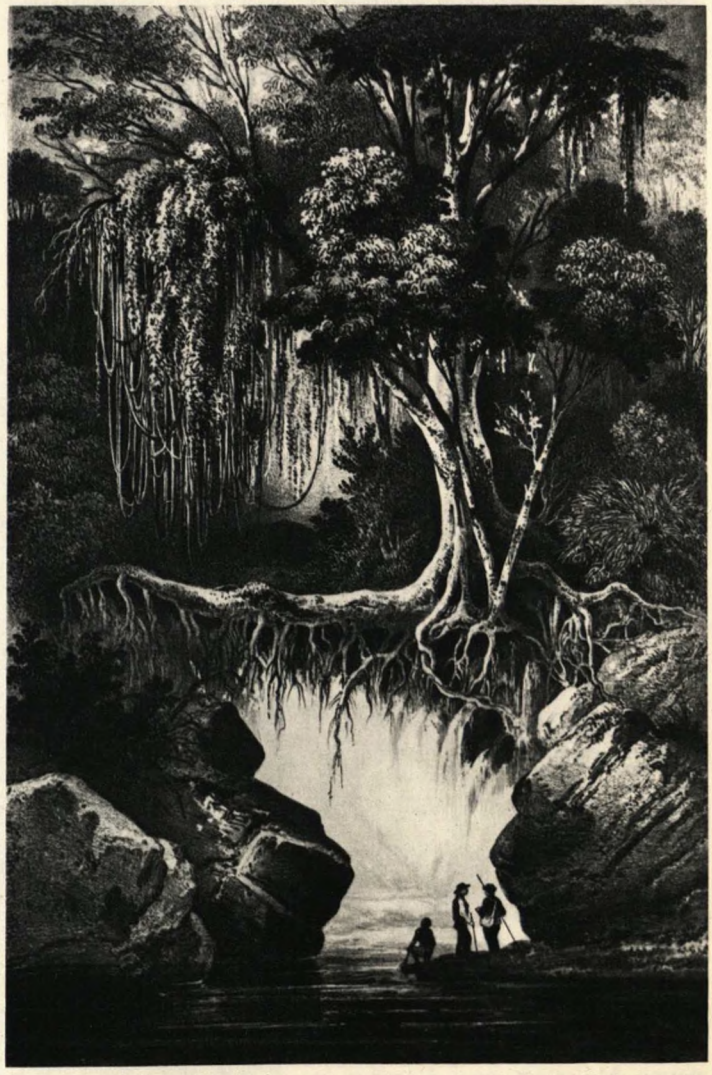
C'est vers l'an 1700 que des forbans s'installèrent à Anjouan. Leur chef, un Provençal du nom de Misson, revêtit l'habit rouge brodé d'or et ceignit le poignard, incrusté de pierres précieuses, des princes royaux, pour épouser la fille de la reine d'Anjouan, aux ongles teints en rouge, aux sourcils et cils teints en bleu, les chevilles encerclées, comme les poignets, d'anneaux de verre, de cuivre ou d'argent, les doigts de pied bagués de même, les oreilles dilatées par le poids des pendants. Avec l'aide des Anjouanais, Misson fonda une république de forbans, dont l'amiral, l'Anglais Thomas Tew, causa quelque inquiétude, en 1705 et 1706, aux colons français de l'île Bourbon.

Au nord de Madagascar, il est une baie profonde à laquelle donne accès un étroit goulet. Des deux côtés du goulet de Diego-Suarez s'éleva l'étrange cité de Libertalia, où toutes les races ne formaient qu'un peuple, les *Liberi*, présidés par « Sa Haute Excellence le Conservateur » : tel était le titre que se donnait le flibustier Misson et qui rappelle celui de « Conducteur de la République » rêvée dans l'océan Indien par Du Quesne. Basée sur l'égalité et la fusion des races blanche et noire, la Constitution qu'il avait donnée à ses sujets, à ses forbans, comportait aussi un Parlement, présidé par le prêtre napolitain défroqué Caraccioli, où chaque décurie d'électeurs, Français, Portugais, Anglais, Hollandais, Nègres ou Arabes des Comores, nommait un délégué. Vaisseaux et sloops de la République des *Liberi* étaient armés, moitié de Noirs, moitié de Blancs. Cette Babel de races eut le sort de la tour de Babel. Les vaisseaux périrent dans un typhon. Les Malgaches envahirent de nuit Libertalia, dont ils massacrèrent la population. Ainsi disparut une ville éphémère où s'était réalisé le contrat social, un demi-siècle avant Jean-Jacques Rousseau.

Mais le pli était pris. Les gens des Comores gardèrent le goût de la piraterie. « Les habitants de la Grande-Comore ont des mœurs extrêmement féroces et tuent les étrangers qui osent aborder dans leur île, écrivait Leguével de Lacombe, qui fut, en 1828, esclave à Mohély. Mayotte est encore plus à redouter : elle est en rapport avec des esprits malfaisants. Lorsqu'un bâtiment richement chargé s'approche des côtes de Mayotte, une tempête surgit, et une puissance invisible lance le navire sur les écueils. »

Les Seychelles. — Dans les portulans portugais du XVIe siècle, figurent de nombreuses petites îles, dont l'exploration n'eut lieu qu'en 1742 par les soins de Mahé de La Bourdonnais, gouverneur des îles de France et de Bourbon. Bien que le rapport du capitaine Picault fût sur elles des plus favorables, ce ne fut qu'en 1756 qu'un délégué du nouveau gouverneur des îles de France et de Bourbon y hissa notre pavillon, en les appelant Seychelles, du nom du contrôleur des finances de Louis XV, Moreau de Séchelles. Les îles principales furent nommées Mahé et Praslin; les autres : Silhouette, Curieuse, Cousine, etc. Colonisées par des créoles de Bourbon en 1772, et de l'île de France en 1798, par des déportés politiques en l'an IX, elles avaient si bien reçu l'empreinte de la métropole que, passées depuis 1810 sous la domination anglaise, elles sont restées fidèles à notre langue et au créole français.

Elles donnèrent, à un problème qui passionnait les populations riveraines de l'océan Indien, une solution imprévue. Un fruit que la légende prétendait issu des profondeurs de la mer, parce que les flots le jetaient sur le rivage des îles Maldives, jouissait d'une immense renommée parmi les nababs et les rajahs de l'Inde. Acheté à un haut prix, transformé en coupes qu'on enrichissait d'or et de diamants, il passait pour immuniser contre le poison les boissons. Or, ce coco bilobé des Maldives, que charriaient les flots, était le fruit d'une sorte de latanier particulier à l'île Praslin des îles Seychelles. C'est à l'ombre d'un de ces arbres qu'est assis Sonnerat, l'alerte historien de l'expédition qu'avait armée, en 1769, Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, pour rapporter dans ses îles des plantes exotiques. A Mahé, se présente une énigme. Des rochers sculptés, des gravures rupestres, de mystérieux squelettes qui ont des anneaux d'or aux oreilles, semblent se rapporter à une occupation de l'île par les *Liberi*.



PAYSAGE DE L'ÎLE POULO-PINANG.
VOYAGE AUTOUR DU MONDE SUR LA « BONITE » (1836-1837). — CL. LAROUSSE.





HINDOUS. — CORDINER, A DESCRIPTION OF CEYLON. LONDON, 1807. — CL. LAROUSSE.

VOYAGES EN PERSE ET DANS L'INDE

Resté presque inconnu, le voyage autour du monde du Breton Malherbe, dont nous avons parlé, n'avait divulgué qu'à la cour de Henri IV les précieux renseignements géographiques recueillis à la cour du Grand Mogol et à celle du shah de Perse. Tout autres furent les *Fameux voyages de Pietro della Valle, gentil-homme romain, surnommé l'illustre voyageur*. Pietro della Valle avait parcouru les localités les plus considérables de la Perse et de l'Inde. D'Ormuz notamment, il avait gagné en 1623, à bord d'un navire anglais, la côte hindoue, qu'il avait minutieusement explorée depuis le golfe de Cambaye jusqu'à Goa. Sa relation est pleine d'anecdotes : il s'entretient, par exemple, avec le capitaine du navire anglais, d'une corne de « licorne » que le capitaine a trouvée au Groenland. Il a vu des statues monstrueuses aux multiples têtes dans des pagodes ; et il a assisté aux processions pittoresques, où des danseuses exécutaient devant l'idole un ballet, coupé de « capriolles », en faisant voltiger leurs écharpes.

Les Anglais dans l'Inde. — Évincés des Moluques par les Hollandais, les Anglais s'étaient rabattus sur l'Inde. L'ambassade de Thomas Rhoé près du Grand Mogol leur en avait ouvert les portes. En 1613, ils pénétraient dans le Coromandel et le Dekkan et installaient des factoreries à Surate et Masulipatam. Un traité passé avec le zamorin de Calicut leur assurait un nouveau débouché. En 1615, une escadrille de cinq grands navires anglais abordait dans le golfe de Cambaye, avec un explorateur, Edward Terri, chargé, comme il le fit, de décrire les États du Grand Mogol, depuis la Perse jusqu'à la Tartarie, en comprenant tout l'Hindoustan. Et de noter toutes les particularités de la vie hindoue : le Mogol ne boit que de l'eau du Gange, la plus légère de toutes, ou « une liqueur qui est plus saine qu'elle n'est plaisante à boire. Elle s'appelle parmy eux *cahüa*, et est faite d'une fève noirâtre que l'on fait bouillir dans de l'eau, à laquelle elle ne donne quasi point de goust, quoy qu'elle ne laisse pas d'avoir beaucoup de vertu pour aider à la digestion, pour réveiller les esprits et pour purifier le sang ». Est-il meilleure définition du café ? « Ce pays passeroit pour un Paradis terrestre, si je ne vous en disois les incommoditéz : bestes cruelles et féroces, serpens d'une effroyable grandeur, scorpions dont la picqueure est mortelle, mouches qui se jettent sur les viandes, rats si gros et si affaméz qu'ils s'attaquent mesmes aux hommes dans leurs licts, tourbillons de poudre et de sable qui s'élèvent en l'air et ressemblent à d'épaisses nuées. » Mais, en retour, quelle végétation splendide et quels spectacles curieux : « J'ay plusieurs fois observé, déclare Terri, que l'éléphant fait beaucoup de choses qui tiennent plus du raisonnement humain que du simple instinct naturel qu'on lui attribue. Dans la partie australe de l'Hindoustan, il y a quantité de singes tous blancs, aussi forts que nos plus grands lévriers. Les autres animaux les craignent, et c'est apparemment cette crainte qui a appris à quelques oyseaux à attacher avec un filet leurs nids au bout des plus longues branches des arbres. » Sur les Hindous, sur leurs religions diverses, leurs mœurs, les détails abondent.

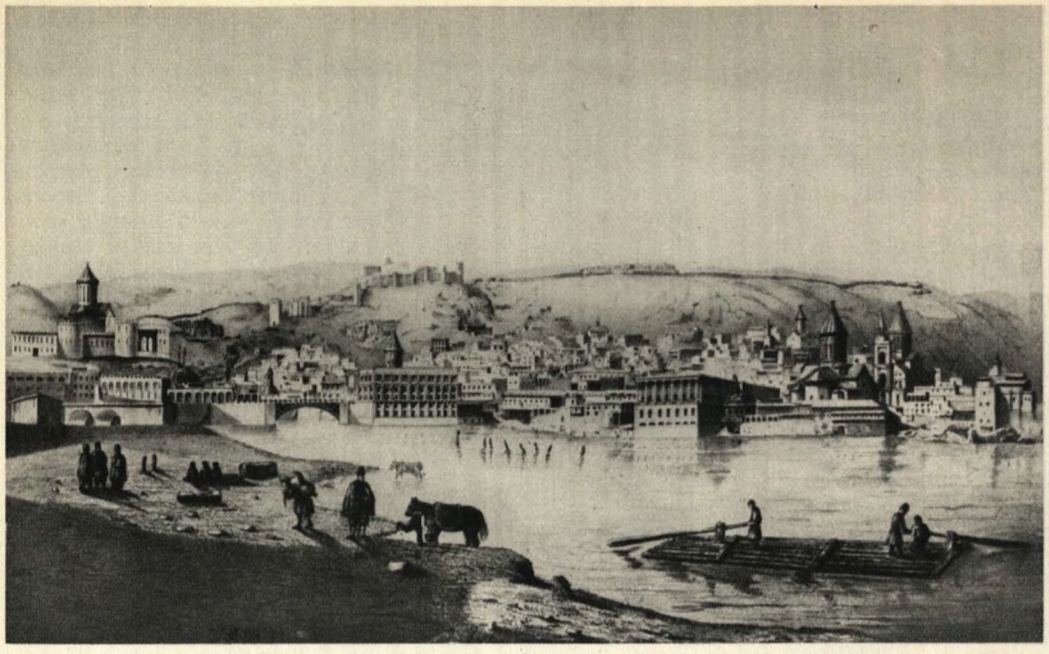
Ils furent complétés, pour les royaumes de Golconde, de Tennasérim et du Pégou par William Methold, président de la Compagnie anglaise, et pour le Bengale, par Floris Williamson. Ainsi informés de la richesse des mines de diamant de Golconde et de la fertilité du sol, les Anglais s'implantèrent définitivement dans l'Inde. En 1643, l'East India Company prenait possession de Madras, en y construisant le fort Saint-George. En 1662, le roi Charles II se faisait octroyer Bombay comme une partie de la dot de la princesse de Portugal qu'il épousait. Et Calcutta devenait le siège d'une présidence anglaise. Tels furent les débuts d'un empire qui fut, un jour, menacé par un grand colonial français, Dupleix.

L'East India Company, au reste, ne se cantonnera pas dans l'Inde. Elle s'est installée à Moka. Elle occupera, au siècle sui-





PERSAN ET PERSANE. — CORNELIS DE BRUYN, VOYAGES. AMSTERDAM, 1718. — CL. LAROUSSE.



TIFLIS, CAPITALE DE LA GÉORGIE. — DUBOIS DE MONTPÉREUX, VOYAGE AUTOUR DU CAUCASE. PARIS, 1843. — CL. LAROUSSE.

vant, l'île de Poulo-Pinang, à l'entrée du détroit de Malacca, suivant la politique navale de l'Angleterre, qui lui donne la maîtrise des mers par l'occupation des isthmes et des détroits.

Les Hollandais à Ceylan. — Les Hollandais, eux, prirent pour objectif l'île de Ceylan, où les Portugais tenaient Colombo et Pointe-de-Galle depuis l'année 1578. C'était, depuis l'antiquité, un pays d'élection, le pays des saphirs, des grenats et des topazes; la terre sainte des Hindous et des musulmans, qui y voyaient, les uns, le berceau de Çakyamouni, les autres celui d'Adam; le paradis des chasseurs enfin, qui y comptaient, parmi le gros gibier, l'éléphant. Les Hollandais dépêchèrent une ambassade au roi de l'île, qui résidait à Kandy, au bord d'un lac, et qui reçut solennellement Gerard Hulst : si bien qu'en 1650, les Hollandais furent les seuls Européens tolérés à Ceylan. Ils fondèrent des établissements à Negumbo, Columbo, Pointe-de-Galle, Jafnapatnam, dont on trouvera la description dans un bel ouvrage sur l'île, publié par le ministre de la parole de Dieu, Philippus Baldaeus.

Les Français, en 1672, prenaient pied à Ceylan. Ils s'étaient installés à Trinquemalé, dans « l'île du Soleil »; le pilote Salomon le Sage avait déjà fait l'hydrographie de la baie, quand l'amiral hollandais Reyclof vint attaquer la petite garnison française, qui dut capituler. L'amiral français Jacob de La Haye, commandant « l'escadre de Perse », tenta alors de s'établir à San-Thomé de Méliapour, qu'il prit d'assaut, malgré l'armée du roi de Golconde; il y fut assiégé par Reyclof. Allait-il être secouru? Dans une pagode ruinée, où des mages hindous interrogèrent la surface d'une huile luisante comme un miroir, « je vis passer, — écrivait un des assiégés, Bellanger de Lespinay —, un de nos vaisseaux qui venait de Surate. Et le plus surprenant est que je cognaissois de nos gens sur le vaisseau ». Malgré ce secours, San-Thomé dut capituler. Les Français ne gardaient, comme comptoirs, que Surate et Pondichéry.

Voyageurs français. — « Les Persans sont honnêtes et font manger de bon cœur quiconque se trouve avec eux à l'heure de leur repas. » Ainsi devisait Tavernier, qui fit six voyages en Perse de 1638 à 1663. Il y savoura des sorbets de jus de citron, sucre, ambre et musc, tandis qu'il éprouvait un haut-le-cœur à voir saisir avec les doigts et pétrir en boule des pilafs de riz et de viande. Certains convives, aux visages pâles, mornes et abattus, s'adonnaient à l'opium, pris en pilules. D'autres buvaient du *bengué*, décoction de feuilles de chanvre, ou fumaient du *tchouherssé*, coton laineux de la chenevière. Et les cerveaux de s'obnubiler, le corps de se livrer à des contorsions grotesques.

Le nouveau shah, Shah-Sepi, usait-il de ces drogues? Ou était-il foncièrement cruel? Au retour d'une chasse offerte aux ambassadeurs de Tartarie, de Moscovie et des Indes, il fit élever avec les massacres et les têtes des fauves une haute colonne : « Il manque une tête pour en former la pointe, dit l'architecte. — Ce sera la tienne », déclara le shah, qui le fit décapiter. Ses sujets étaient pour la plupart des musulmans, auxquels la loi permettait d'avoir quatre femmes légitimes, non comprises les femmes de louage.

L'une des plus jolies villes de la Perse était alors Chiraz, la ville des poètes et de l'eau de rose, la ville des jardins plantés de beaux cyprès. Son vin était réputé, et il était permis d'en fabriquer aux facteurs des quatre nations accréditées en 1666 près du shah : Anglais, Français, Hollandais et Portugais.

Cette même année 1666, un docteur en médecine de la faculté de Montpellier, François Bernier, visitait Delhi, puis Agra, qu'il comparait aux plus belles villes de l'Europe. Sa *Description des États du Grand Mogol* offre le plus vif intérêt, car elle a un tour philosophique qui n'exclut pas de profondes considérations économiques. Le sous-titre de l'ouvrage en dit assez l'esprit : il y est « traité des causes principales de la décadence des États de l'Asie; et l'on y voit comment l'or et l'argent, après avoir circulé dans le monde, passent dans l'Hindoustan, d'où ils ne reviennent plus ». Des illustrations ajoutent à la valeur de l'ouvrage, dont les descriptions sont vivantes. A Surate, Bernier assiste à la crémation d'une veuve : elle marchait au supplice rituel avec « une gaieté féroce : entrant dans une cabane faite de grosse paille de millet bien sèche, entrelacée de menu bois, elle s'assit sur le bûcher, prenant la tête de son mary dans son giron, prit un flambeau à la main et mit le feu elle-même par dedans, cependant que je ne sais combien de Brahmens, arméz de grands fregons pour attiser le feu, l'allumaient par dehors de tous côtéz ». Dans l'assistance était un autre Français, Jean Chardin.

Chargé par le shah de confectionner des bijoux de prix, Jean Chardin avait quitté Paris et s'était mis en route pour Ispahan, en prenant des notes, qu'il a consignées dans un curieux *Journal de voyage en Perse*. De Constantinople, il gagna, au fond de la mer Noire, la Mingrélie, antique Colchide, où l'on cultivait encore le sol, comme au temps des Argonautes, avec des socs et des coutres de bois, en hurlant pour se donner du cœur à l'ouvrage. Des oiseaux de proie qui abondaient dans les montagnes du Caucase : laniers, autours et faucons, les Mingréliens se servaient comme auxiliaires pour chasser le gibier, qu'ils faisaient lever en battant un petit tambour suspendu à l'arçon de leur selle. Femmes et filles étaient troquées contre du drap pour peupler les harems de Constantinople. « Merveilleusement bien faites, l'air majestueux, le visage et la taille admirables, elles avaient un regard engageant qui semblait demander de l'amour. » Mais quelle odeur! Elle étouffait l'amour, dès qu'on approchait d'elles : elles ne changeaient de chemise et de caleçon qu'une fois l'an!

Chardin admirait tout autant « les charmants visages et les belles tailles des Géorgiennes », et l'esprit des Géorgiens dont on ferait, disait-il, « de grands maistres, si on les ellevoit dans les sciences et dans les arts ». N'avait-il pas été influencé, dans cette appréciation flatteuse, par la réception splendide qu'avait faite, au simple joaillier qu'il était, le prince de Géorgie, en sa belle ville de Tiflis. Passant au milieu de jardins aux volières remplies d'oiseaux, Chardin avait été reçu en audience : il présenta le passeport envoyé par le shah, que le prince porta dévotieusement à son front et à ses lèvres. Après avoir offert, comme cadeaux, « une montre à mouvement de lune et une boîte d'or à mettre des pilules d'opium », il fut convié à un festin dans une immense salle aux épais tapis, où des piliers, couverts de peintures, supportaient un plafond en mosaïque.

Chardin s'était fait accompagner d'un dessinateur, qui prit notamment des vues des ruines de Persépolis. Ces mêmes ruines inspirèrent un peintre hollandais, Cornelis de Bruyn, dont le nom fut francisé en Corneille Le Brun dans la traduction de sa relation de voyage. De la Perse, il poussa en 1706 jusqu'aux îles de la Sonde, couvrant son journal de route d'une foule de vues et de portraits, aussi intéressants pour la géographie que pour



LE TEMPLE DE DAYBOTH. — AMBASSADES VERS LES EMPEREURS DU JAPON. AMSTERDAM, 1680. — CL. LAROUSSE.



LE PALAIS DU DAIRO, À MIACO. — AMBASSADES VERS LES EMPEREURS DU JAPON. AMSTERDAM, 1680. — CL. LAROUSSE.



FEMME DE CHAMBRE JAPONAISE EN POUSSE-POUSSE.
AMBASSADES VERS LES EMPEREURS DU JAPON. AMSTERDAM, 1680.

l'ethnographie humaine. La zoologie et la botanique elles-mêmes y trouvent à glaner.

VOYAGES EN EXTRÊME-ORIENT

Longtemps, les Espagnols et les Portugais, maîtres des Philippines et des Moluques, avaient été les seuls Européens pour qui se fussent entrouvertes les portes de l'Extrême-Orient. Du jour où ils furent installés dans les îles de la Sonde, les Hollandais purent à loisir aller à la découverte du Céleste-Empire et de l'empire du Soleil-Levant, précédant ainsi les Anglais et les Français. Commerçants avertis, ils les virent sous un autre aspect que les missionnaires hispaniques.

Les Hollandais au Japon. — Dès 1611, ils avaient un comptoir dans l'île japonaise où avait prêché saint François Xavier, à Hirado. Et leurs explorations se multiplièrent dans ces parages. Chargés en 1639 par le gouverneur néerlandais de l'Insulinde, Anthony Van Diémen, d'aller à la recherche d'îles remplies d'or et d'argent, qu'on disait exister dans les mers du Japon, Tasman et Quast ne recueillirent que de vagues renseignements sur des îles volcaniques et rallièrent Batavia, après avoir perdu 38 hommes sur 45. Martin Gerritszoon de Vries, en 1643, fut plus heureux dans son exploration des îles du Japon, où il baptisa de son nom le détroit qui sépare les îles des États (Itouroup) et Ouroup. Il longea Yéso, aux montagnes neigeuses et aux côtes si poissonneuses que ses marins pêchèrent en quatre jours un millier de livres de saumon et que les chiens, dressés eux-mêmes à la pêche, rapportaient à leurs maîtres leurs captures. Velus, barbus et chevelus, plus blancs que les Japonais, mais relevant du même empereur auquel ils apportaient annuellement, en tribut, fourrures, argent et plumes pour les flèches, les Aïnos y étaient nantis chacun de deux femmes, l'une pour la cuisine, l'autre pour la couture.

Comme les Aïnos, les Hollandais offraient, tous les trois ans, à l'empereur du Japon, de magnifiques présents. A leur délégué Blokhoovius, les Japonais firent, en 1649, une réception grandiose. On lui fit visiter à Miaco l'une des plus belles pagodes de l'empire, le temple de Dayboth, où l'on accédait par une galerie surmontée de « boëtes transparentes » d'un éclat éblouissant. Une statue immense, aux jambes croisées, atteignait la voûte. Devant l'autel, entouré de « petits chérubins ardens », les fidèles étaient prosternés. La cour japonaise était d'un luxe inouï. Devant la litière de l'impératrice, merveille d'art du ciseleur, caracolait une nombreuse noblesse sur des chevaux caparaçonnés de pierreries. Une centaine de litières suivaient avec des dames de qualité, qu'escortaient à cheval de nobles damoiselles. Il n'était pas jusqu'aux femmes de chambre qui ne fussent transportées en calèches surmontées d'un parasol et traînées par un pousse-pousse.

Si courtoise que fût la réception faite aux Hollandais, elle n'excluait pas le sens du commerce chez les Japonais, qui, dès 1672, contingentèrent les importations de leurs hôtes.

Hollandais et Français au royaume de l'éléphant blanc, au Siam. — L'éléphant blanc, au Siam, était l'objet d'un culte. La possession de ce rarissime animal, sujet, comme l'homme, à la mélancolie, avait provoqué plusieurs guerres : l'une, dont parlait en 1606 Christoval de Jaque, entre le Siam et le Pégou; l'autre, entre le Siam et le Cambodge. La chasse aux éléphants sauvages, au moyen d'une femelle apprivoisée qui les attirait dans le traquenard d'un enclos, était, au Siam, un sport favori. Du haut d'un belvédère, le roi assistait aux contorsions furieuses des captifs, qu'on exaspérait en leur lançant des pétards et des fusées. Quand ils étaient recrus de fatigue, on les faisait entrer dans un réduit où ils étaient ligotés et, au moyen de sangles, hissés dans le vide. Au bout de quelques jours de suspension, ils étaient domptés.

Installés dans la capitale du Siam, les Hollandais accaparèrent promptement le commerce des peaux de cerf avec le Japon, du riz avec Batavia, des étoffes avec le Coromandel, de la laque et du benjoin avec la Chine. « Je ne connais point de séjour plus agréable dans toutes les Indes, de lieu où l'on vive à meilleur marché et où il se trouve une plus grande diversité de peuples », écrivait, en 1636, le facteur hollandais Joost Schouten. Très superstitieux, impressionnés par les bramements des cerfs et les cris des fauves, pourvus de talismans contre les mauvais esprits, les Siamois vivaient dans une oisiveté où ils se complaisaient aux ébats chorégraphiques de danseuses pourvues d'ongles de cuivre et à la contemplation des talapoins.

Ainsi appelés de l'éventail ou talapat qu'ils avaient en main, les talapoins étaient des religieux bouddhistes qui formaient dans leurs écoles les fils de famille : leurs cloîtres surplombaient les frondaisons des arbres, et leurs temples, aux sveltes pyramides, foisonnaient d'idoles. Parmi une population attachée à des rites séculaires, les missionnaires catholiques eurent peine à faire des prosélytes, quand ils élurent domicile, en 1662, à Ayuthia, la capitale (aujourd'hui Kroung-Kao), avec Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, et Mgr de La Motte-Lambert, évêque de Béryte. Mais le roi rendit hommage à la science des jésuites français, en leur demandant de dresser la carte de son royaume.

C'est à l'invite du premier ministre du Siam, le Grec Constance Phaulcon, que Louis XIV avait expédié au Siam, en 1685, tout un



LE ROI DE SIAM MONTÉ SUR SON ÉLÉPHANT.
LE P. TACHARD, VOYAGE DE SIAM. PARIS, 1686. — CL. LAROUSSE.

personnel de savants, d'officiers de marine et de missionnaires, avec le major de ses armées navales, chevalier de Chaumont, et avec le lieutenant de vaisseau, chevalier de Forbin, qui y fut promu amiralissime, *opra sac disom cram*, ce qui lui donnait le droit de ceindre d'une couronne son bonnet pointu. Dès lors, par les relations du major de Chaumont, du Père Tachard et de l'envoyé extraordinaire de Louis XIV, La Loubère, l'Europe fut complètement édifiée sur le Siam. Curieux pays où chaque particulier était astreint au service militaire, les talapoins exceptés, six mois de l'année.

Le roi seul avait droit à de multiples parasols, qui se superposaient, éployés au nombre de sept, en pyramide sur le même manche. Quand il passait à dos d'éléphant, ses sujets se prosternaient, le front dans la poussière. Et c'était un spectacle éblouissant que le défilé, sur le Ménam, des praos, des galiotes et des ballons, qui glissaient au fil de l'eau, montés par ses femmes, ses courtisans et les grands du royaume. Le roi trônait sous un pavillon tout doré, son porte-étendard devant lui, à bord d'un prao étincelant d'or. Et comme au Cambodge, quand le roi tenait conseil, ses conseillers s'accroupissaient en demi-cercle, en ouvrant des boîtes remplies de parfums.

Hollandais et Français en Chine. — Un jésuite, qui débarquait à Batavia après avoir rédigé une minutieuse *Description géographique de l'Empire de la Chine*, province par province, le Père Martinius Martini, apprit aux Hollandais qu'un empereur tartare régnait en Chine et qu'il avait accordé aux étrangers la liberté du trafic dans le port de Canton. Les Hollandais s'empressèrent d'y expédier un marchand, Schedel, mais avec une suite si mesquine qu'il fut couvert d'affronts. La leçon ne fut pas perdue. Trois ans plus tard, en 1656, ce fut une imposante ambassade, avec conseillers, gardes du corps, maître d'hôtel, chirurgien, trompette, tambour, qui débarqua à Canton. Pour recevoir les ambassadeurs Boyer et Keisel, les Chinois n'avaient pas dressé moins de dix tentes magnifiques. A Nankin, les ambassadeurs firent en palanquin une entrée solennelle, tandis que tintaient au souffle du vent les petites clochettes de la tour de Porcelaine. L'ennui de la route, c'était l'insistance des gueux à demander l'aumône, en se cognant furieusement la tête ou la poitrine ou en se brûlant les cheveux pour attirer l'attention et la pitié des voyageurs. « Ils vendent le vent », disaient, apitoyés, les Tartares, qui leur prêtaient le pouvoir d'orienter les brises. Un autre sujet d'étonnement des Hollandais, c'étaient les villages mouvants sur les rivières, où des bambous reliés par des solives supportaient des baraques en planches.

Entrer dans Pékin, par une route boueuse, encombrée de chariots, d'animaux et de piétons, ne fut pas facile. Une fois la herse de l'une des portes franchie, les ambassadeurs hollandais durent subir un long interrogatoire, montrer sur la carte le pays d'où ils venaient, exposer son genre de gouvernement, l'objet de leur mission..., en présence du Conseil et d'un jésuite allemand de Cologne, le Père Schale, établi depuis 46 ans à Pékin. L'audience accordée, ils comparurent devant l'empereur, assis sur un trône d'or et accoudé sur des dragons. « Baissez trois fois votre tête jusqu'à terre », cria un héraut. Et les Hollandais se traînèrent à genoux devant le Grand Khan, au milieu d'une haie d'étendards ornés de dragons, de croissants et de soleils : moyennant quoi, ils obtinrent licence de venir trafiquer tous les huit ans à Canton. Un banquet suivit l'audience : vêtus de drap d'or, des chambellans, « des gentilshommes de la cour » servirent aux ambassadeurs du chameau rôti et « une boisson distillée de lait doux, forte comme l'eau-de-vie ».



JONQUES CHINOISES. — AMBASSADE DES HOLLANDAIS EN CHINE. PARIS, 1666. — CL. LAROUSSE.

Les Hollandais avaient pénétré en Chine en négociants; les Français y firent leur entrée, en 1685, en savants. Pour accroître leur prestige dans ce pays de mandarins lettrés, l'Académie des sciences avait élu membres de sa savante Compagnie les jésuites qui allaient, avec l'agrément de Louis XIV, fonder un Observatoire à Pékin. Ils ouvrirent la voie à la Compagnie de la Chine.

Ce fut un beau voyage que celui de l'*Amphitrite*, en 1700, un voyage de découvertes, car, au delà du détroit de la Sonde, disaient les instructions du capitaine de La Roque, la navigation n'est pas connue : aussi « il observera avec toute l'exactitude possible les terres qu'il reconnoistra, les mouillages où il touchera, les mouvements des marées, les courants et les vents ». A bord était un peintre modénois, Giovanni Ghirardini, qui avait décoré l'église des jésuites de Paris et qui, arrivé à Pékin, fut pris en amitié par l'empereur de Chine. Kang-hi lui fit peindre son portrait et celui de ses concubines : « Tu es vieux; il n'y a pas d'inconvénient que tu les voies », lui avait dit l'empereur.

C'était le couronnement de l'œuvre diplomatique des jésuites français. Ils avaient apporté pour l'Observatoire une foule d'instruments de précision, lunettes astronomiques, équinoxial, pendules à secondes, cadrans, boussoles, « miroirs ardens, microscopes, thermomètres, baromètres, machines aux expériences du vuide, machines de Romer représentant le mouvement des planètes et les éclipses du Soleil et de la Lune ». Et ils dotèrent la Chine d'une carte précise : les Pères Bouvet, Régis et Jartoux déterminèrent la situation exacte de la Grande Muraille, avec ses forts, ses portes et les gorges des montagnes. Le Père Gerbillon accompagna l'empereur en Tartarie. La carte de la Corée était établie ainsi que le routier du Tibet. Le Père Verbiest dressait la carte générale de l'Empire avec une nomenclature en caractères chinois. Le Père Contamin résumait, dans une *Description géographique, chronologique, politique et physique de la Chine*, une œuvre de trente-deux ans. Et le Père Bouvet faisait connaître à l'Occident toute la gamme des mandarinats, avec la nuance de leurs robes et de leurs boutons.

Au cours de son *Voyage autour du monde*, en 1717, Le Gentil fut l'hôte d'un bonze et, par là, se familiarisa avec les coutumes de la Chine : politesse raffinée, — un Chinois en visite remet au portier un cahier « où il a écrit, en lettres rouges et d'un style modeste, son nom, ses titres et le motif de sa visite »; mœurs libertines — « les femmes ont des livres où sont peintes des figures qui feroient rougir l'Arétin »; formalités du mariage, — envoi, par exemple, à l'épouse, d'un canard, « symbole de la fidélité conjugale »; absence d'Académie publique de médecine, — « un maçon peut impunément s'ériger en médecin »; crédulité dans l'art de la divination des bonzes, qui prédisent l'avenir au moyen de formules magiques inscrites sur des bâtonnets...



PAYSAGE DE L'ÎLE LUÇON, AUX PHILIPPINES. — LUTKE, VOYAGE AUTOUR DU MONDE (1826-1829). PARIS. — CL. LAROUSSE.



PAYSAGE DE L'ÎLE GUAM, AUX MARIANNES. — LUTKE, VOYAGE AUTOUR DU MONDE (1826-1829). PARIS. — CL. LAROUSSE.

TERRES AUSTRALES

PRÉCURSEURS

Dès 1556, le magnifique atlas du pilote Guillaume Le Testu appelait l'attention de l'amiral de Coligny sur la *terra australis* dont parlait Oronce Fine. Il peuplait de monstres fabuleux ce grand continent austral, qui courait du détroit de Magellan aux îles polynésiennes. « Ce que j'en ay marqué et dépainct, avouait ingénument Le Testu, n'est que par imagination, pour ce qu'il n'y a encore eu homme qui en ait faict descouverture certaine. »

Le problème ainsi posé passionna pendant quelque temps l'opinion. Le cosmographe portugais Bartholomeu Velho et le marchand lucquois Francesco d'Albaigne offrirent à Charles IX de doter la France de ce continent nouveau, dont l'historien Lancelot Voisin de La Popelinière préconisa la découverte dans son ouvrage *les Trois Mondes*, paru en 1582. Puis, las de prêcher dans le désert, l'historien s'embarqua en 1589 pour l'explorer lui-même, mais dut rebrousser chemin dès le cap Blanc, terrassé par le mal de mer. Sa conserve, commandée par Trépagné, atteignit les côtes méridionales de l'Amérique du Sud; mais, à partir de là, nous ne savons rien du reste du voyage. Au siècle suivant, l'abbé Paulmier de Courtonne voulait orienter de même nos découvertes : il descendait de l'Indien Essoméricq, amené en 1505 en Normandie, qu'il croyait originaire du continent austral. En foi de quoi, il envoya en 1659 à André Du Chesne, historiographe du roi, la relation du voyage de l'*Espoir*, de Honfleur.

Tasman (1642).

La Tasmanie. — Parti de Batavia à la tête de deux navires, à la recherche de cet énigmatique continent, Abel Janszoon Tasman découvrit, le 24 novembre 1642, une terre qu'il appela, par gratitude pour le gouverneur des Indes néerlandaises, Van Diémen et dont la postérité a corrigé le nom en Tasmanie. Le 13 décembre, il apercevait une contrée montagneuse, « la Terre des États », — Staaten Land, — qui était la Nouvelle-Zélande. Il entrait, le 18, dans une belle baie, qui était en fait un détroit (le détroit de Cook), où il fut assailli par une foule de pirogues. Le meurtre de ses marins appelait une sanglante revanche : d'où le nom de « baie du massacre », — Moordenaars bay, — que porte, en Nouvelle-Zélande, l'extrémité septentrionale de l'île du Sud. « C'est un très beau pays, et nous espérons qu'il fait partie du continent austral inconnu », disait Tasman; en quoi il se trompait. Il n'avait touché à aucun point de l'Australie. Le fit-il deux ans plus tard? Publiant une carte des expéditions de Tasman dans son *Recueil de Voyages* (1687), Thévenot y figure « la Terre australe découverte l'an 1644 ». Ce n'est qu'en 1655 toutefois que l'Australie prit officiellement place dans les atlas sous le nom de Nouvelle-Hollande. Elle figure sur le magnifique globe que Coronelli offrit en 1700 à Louis XIV; elle y est peuplée d'éléphants, preuve manifeste qu'elle n'avait pas encore été explorée.



ATTAQUE DES NAVIRES DE TASMAN PAR LES MAORIS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.
JOURNAL ORIGINAL DE TASMAN. — CL. LAROUSSE.

Dampier (1683-1691).

Le Pacifique, la mer du Sud comme on l'appelle aussi, est une mer fermée, jalousement gardée au détroit de la Sonde par les Hollandais, au détroit de Magellan par les Espagnols. En flibustiers ou en corsaires, Français et Anglais vont s'y ouvrir un passage et aller à la découverte. Lisez le journal du Parisien Raveneau de Lussan. Avec une poignée de flibustiers de Saint-Domingue, il a traversé l'isthme de Panama sous la conduite de deux caciques indiens pour installer, en 1686, son quartier général dans l'essaim d'îlots qui couvrent Panama. Mais quelle réputation épouvantable leur ont faite les Espagnols : « Monsieur, ne me mangez pas, pour l'amour de Dieu », s'écrie une señorita de Guayaquil en s'agenouillant devant le Parisien. Non, les flibustiers n'avaient rien des anthropophages ; mais ils étaient coutumiers des coups de main fructueux.

L'un des flibustiers les plus fameux fut l'Anglais Dampier, qui donna la chasse aux Espagnols jusqu'à l'île Juan-Fernandez. Là, dans cette île déserte, fut abandonné, par hasard, un Mosquito, un de ces Indiens des environs du cap Gracias a Dios, que les Anglais se plaisaient à emmener à cause de leur adresse. Les Mosquitos paraient avec une simple verge un dard ou une flèche, et leur habileté à la pêche était telle qu'un seul d'entre eux pouvait assurer la subsistance de cent hommes. De retour dans la mer des Antilles, Dampier prit passage à bord d'un flibustier français. Les flibustiers ou « avanturiers ont un état de la plupart des villes depuis la côte de Trinidad jusqu'à la Vera-Cruz, et, par conséquent, de leurs forces et de leurs richesses. Ils se font une affaire capitale d'examiner les prisonniers sur leur pays, leur bourg ou leur ville. Combien il y a de familles ? Quelles sont leurs manufactures ? Si le pays est fortifié ? Combien il y a de canons ? » L'expédition dont faisait partie Dampier insulta Boccadoro, près du rio Chagres, et Carthagène et aperçut, aux îles Aves, les débris des vaisseaux français du vice-amiral d'Estrées, qui y avaient fait naufrage peu de temps auparavant.

En 1683, Dampier quittait la Virginie à destination des mers du Sud. Après s'être ravitaillé aux îles du Cap-Vert, il faisait voile vers les îles Sebald de Wert (les Falkland) et franchissait le détroit de Magellan.

Un Robinson Crusoé indien à Juan-Fernandez. — Qu'était devenu, depuis trois ans, l'Indien Mosquito laissé à Juan-Fernandez ? Will, comme l'appelaient les Anglais, ayant reconnu la nationalité du vaisseau, avait tué, le matin même du 12 mars 1684, trois chèvres, qu'il avait mises à cuire avec des choux pour festoyer les arrivants. Un Mosquito, qui était à bord, se jeta aux pieds de son compatriote, puis lui sauta au cou et l'embrassa tendrement. Et Will conta sa vie. N'ayant pas rallié le bord à temps en 1681, il n'avait qu'un fusil, un couteau et une corne remplie de poudre pour tout bagage. Avec le couteau, il scia le canon du fusil pour fabriquer des harpons, des fers de lance et des hameçons. La pierre à fusil lui servait à allumer du feu et à forger les morceaux du canon en les battant avec de gros galets. De la peau des veaux marins qu'il coupait en courroies, il fabriquait des lignes. Sa hutte avait pour couverture des peaux de chèvre, qui lui servaient également de lit. De l'herbe des savanes de Juan-Fernandez émergeait l'arbre à chou, dont le fruit, de fort bon goût, variait ses menus.

Vingt ans plus tard, un autre solitaire vécut à Juan-Fernandez. Et c'est des aventures d'Alexander Selkirk que Daniel de Foe tira son fameux roman, *Robinson Crusoé*.

Des Gallapagos aux Philippines. — De Juan-Fernandez, Dampier gagna les Gallapagos, un archipel où foisonnaient les tortues de terre et de mer : d'où son nom. Non content d'en rassasier les équipages, il chargea, de l'huile qu'on en tira, une soixantaine de jarres et put ainsi en assaisonner, en guise de beurre, des plats de boudin. Dans la baie de Guayaquil, on eut à se prémunir au contraire contre les piqûres venimeuses des nageoires des chats de mer, ainsi appelés parce que ces poissons avaient, des deux côtés de la bouche, des poils semblables à la barbe d'un chat. Une tentative pour s'emparer de Guayaquil, grand marché du cacao, ayant avorté, on fit route sur Panama. Le long de rivages plantés de cotonniers et d'arbres à chou, des singes venaient pêcher des moules et des huîtres perlières, qu'ils savaient ouvrir avec leurs pattes. C'est à une douzaine de lieues de Panama, aux îles Royales, qu'abondaient les perles. Dampier croisa au large de la ville neuve de Panama, la vieille ville ayant été incendiée par les flibustiers de Morgan : « Embellie de bocages, enceinte d'une haute muraille, pleine de beaux bâtiments, c'était le plus agréable ensemble qu'on eût jamais vu dans l'Amérique. » Elle devait sa richesse aux trésors qu'amenaient chaque année les galions du Pérou, belle proie pour les flibustiers de Dampier, qu'avaient renforcés des aventuriers français. Mais la flotte espagnole, trois fois plus forte, chargea sur eux à pleines voiles et les obligea à fuir. Ils cherchèrent un dédommagement



SITE DE MINDANAO.
DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.



MARIAGE CHEZ LES MINDANAOIS.
FORREST, VOYAGE AUX MOLUQUES. PARIS, 1780. — CL. LAROUSSE.

dans l'attaque de la ville de Léon, « le paradis des Indes occidentales pour le plaisir et pour la santé ».

La relation de voyage de Dampier, bien loin de s'appesantir sur des faits de guerre, est une description colorée des pays traversés, de leurs ressources et de leur tapis végétal : poirier d'avocat, pommier à étoile, poirier piquant, cannes à sucre, comme aussi des indigoteries, des manufactures de sucre et des « maisons de campagne où l'on élève des bœufs ». Après une pointe vers la Californie, Dampier gouverna sur les îles océaniennes et, en mai 1686, relâcha à l'île de Guam, dans l'archipel des Larrons (îles Mariannes), escale des galions espagnols qui allaient d'Acapulco à Manille. Ravitaillé en patates, riz, cacao et cochons, Dampier offrit au gouverneur en remerciements un télescope, une horloge et un astrolabe. A Mindanao, dans l'archipel des Philippines, les insulaires étaient en hostilités ouvertes avec les Espagnols : le sagou dont on faisait des tourteaux en guise de pain, des bananes, des fruits de plantain, des noix muscades et des bestiaux furent les bienvenus pour rassasier les équipages. Aux insulaires, Dampier consacre une notice détaillée, où il décrit les Mindanaois proprement dits, les montagnards Hilanounes, les Sologne du nord-ouest de l'île et les Alfoures. Une relâche à Poulo-Condor, une autre à Formose et aux îles Pescadores permettent à Dampier une digression sur les Chinois, que les Tartares obligent à se couper les cheveux. On côtoie ensuite l'île Célèbes, on rencontre des « tortues sauvages »! puis, par la Nouvelle-Hollande, Sumatra, les îles Nicobar et le cap de Bonne-Espérance, Dampier fit retour en Angleterre, le 16 septembre 1691.

Les promoteurs des navigations aux Terres australes.

Convaincu qu'il y avait un continent aussi grand que l'Europe, l'Asie et l'Afrique toutes ensemble, au sud de la terre, le président Charles de Brosses amassa des matériaux de tous genres et en toutes langues pour en préparer l'exploration. Ce fut le thème de son *Histoire des navigations aux Terres australes*, qu'emporta plus d'un explorateur vers la Magellanie, la Polynésie et l'Australasie, et que l'auteur tenait à jour, sans que la seconde édition pourtant ait paru : elle est à la Bibliothèque Nationale.

Les départs avaient eu lieu d'abord en ordre dispersé. Un Hollandais de Batavia, Jacob Roggeween, avait été, en 1721, aussi loin que possible dans le sud-est, au-delà du détroit de Lemaire; puis il avait remonté la côte du Chili et découvert l'île de Pâques, ainsi nommée de la fête du jour. Retournant dans le sud à la recherche du « continent méridional », il rencontra les îles du Labyrinthe, de la Récréation et des Archers.

En 1739, ce fut un capitaine de notre Compagnie des Indes, de Lozier-Bouvet, qui découvrit, par 54° de latitude australe, la terre de la Circoncision. L'an d'après, l'amiral anglais Anson, chargé d'attaquer les colonies espagnoles, reconnut les établissements au sud de la Plata, dans un pays si pauvre en arbres qu'on n'aurait pu y trouver de quoi faire le manche d'un couperet, mais si riche en pâturages qu'Espagnols et Indiens, excellents cavaliers, y chassaient à la lance ou au lasso les bestiaux retournés à l'état sauvage.

La perte du Canada, de la Louisiane et de l'Inde orienta vers d'autres cieux les énergies françaises, qui reçurent des directives tant de l'Académie des sciences que de l'Académie de marine. Parlant des découvertes des Terres australes dans sa *Lettre sur les progrès des sciences*, Maupertuis déclarait que ce serait la plus belle conquête du genre humain. Buffon y voyait un élargissement de notre connaissance des règnes de la nature. Entre la France et l'Angleterre, une noble émulation dans la voie des découvertes remplaça les guerres sanglantes auxquelles le traité de Paris, en 1763, avait mis un terme.

Le commodore Byron (1764-1766).

La Patagonie. — Les instructions du roi George III au commodore Byron disaient : « Il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles fort considérables, inconnues jusqu'ici et situées dans des latitudes commodes pour la navigation et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce. » Le 20 décembre 1764, Byron jetait l'ancre à l'entrée du détroit de Magellan. Au-devant de lui se porta un « colosse effrayant, d'une taille gigantesque, qui semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine, avec ses yeux entourés, l'un d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse ». D'autres Patagons le rejoignirent : des vieillards chantaient d'un



LA NOUVELLE-HOLLANDE (AUSTRALIE). GLOBE DE CORONELLI. PALAIS DE VERSAILLES. — CL. LAROUSSE.



DEMEURE D'UN CHEF À TAÏTI.
PARKINSON, A JOURNAL OF A VOYAGE TO THE SOUTH SEA. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

ton si plaintif qu'on aurait pu croire qu'ils psalmodiaient. Des grains de verroterie et des bouts de ruban dont il ceignit leur tête, et surtout du tabac, valurent à Byron la gratitude des Patagons, qui poussèrent des cris aigus quand il leva l'ancre : on les entendait à une grande distance en mer. Au Port-Famine, dans le détroit de Magellan, des bois où jacassaient des perroquets étaient si beaux que toute la marine d'Angleterre eût pu s'y remâter.

Byron avait rencontré près de là l'*Aigle* d'un émule français, Bougainville, dont nous parlerons tout à l'heure. Dans le Pacifique, une halte à l'île de Masafuero, en avril 1765, faillit tourner au tragique. L'île était entourée de brisants : des matelots, qui essayèrent d'y aborder à la nage, munis de corsets de liège, durent remonter au plus vite à bord, poursuivis par des « goulus de mer », des requins. En juin et juillet, Byron reconnut tout un chapelet d'îles, qu'il appela les îles du Désappointement, du roi George, du prince de Galles, du Danger, du duc d'York, de Byron. Les insulaires se servaient de doubles pirogues, dont les bordages sculptés étaient cousus et les coutures recouvertes d'écailles de tortue. Les indigènes avaient les oreilles percées, au point que le lobe descendait jusqu'à l'épaule. L'un de leurs chefs avait pour ceinture un cordon de dents humaines, qui étaient sans doute des trophées de guerre.

Wallis (1766-1768).

A peine Byron était-il de retour en Angleterre, en 1766, que le capitaine John Wallis partait à son tour pour l'hémisphère austral. Il fit plus ample connaissance avec les Patagons, qui se montraient, hommes et femmes, de bons cavaliers, avec de simples éperons de bois, et qui maniaient avec dextérité le lasso pour culbuter guanacos et nandous. Au sud du détroit de Magellan, « la Terre de Feu présentait l'aspect le plus horrible et le plus sauvage que l'on pût imaginer. Ce n'étaient que montagnes raboteuses et vallées tristes, aussi dépouillées de verdure que les rochers qui les entouraient ».

Taïti. — En juin 1767, au milieu du Grand Océan, Wallis rencontra une île si populeuse, qu'en quelques instants 300 pirogues montées de 2 000 hommes l'entourèrent. A une grêle de pierres, il riposta par quelques bordées, coupant une pirogue en deux et mettant les autres en fuite. C'est ainsi que des Européens prirent pour la première fois contact avec Taïti. Un revirement se produisit toutefois. Un vieillard à barbe blanche vint en pirogue offrir à Wallis deux cochons, et lui tint un grave discours en lui présentant des branches de bananier. L'harmonie ainsi rétablie, une grande femme, avec l'aisance des personnes habituées à commander, vint rendre visite aux Anglais à bord du *Dolphin*. Invité par la reine Obéréa à venir en son palais, énorme cabane de 327 pieds de long, Wallis se vit baiser la main par les insulaires. Et, pour la première fois, furent célébrés les charmes des Taïtiennes, qui s'oignaient la tête avec de l'huile de coco, en y infusant la poudre d'une racine qui avait une odeur de rose : « Toutes les femmes sont jolies, disait-il, et quelques-unes d'une grande beauté. »

Pour la reine Obéréa, Wallis fut galant. Il lui jeta sur les épaules un manteau bleu et lui mit un miroir en main. Touchée, la reine Obéréa offrit, en présence de son peuple qui battait des mains, une palme au capitaine anglais, qu'escortait, armes à l'épaule, une section de grenadiers en bonnets pointus. Comme elle voyait que son hôte était souffrant, aidée de quatre jeunes filles, elle lui ôta ses souliers, ses bas et son habit et lui frictionna doucement la peau. Un spectacle inattendu suspendit un moment l'opération : le chirurgien du *Dolphin*, qui avait chaud, enleva sa perruque, ce qui provoqua parmi les assistants autant de stupeur que s'ils avaient vu son bras se détacher du corps. Après quoi, la reine donna à ses sujets un banquet d'un millier de couverts : sur l'estrade où elle trônait, deux femmes lui épargnaient la peine de porter les mets à sa bouche, y mettant elles-mêmes, avec leurs doigts, bouchées de viande à la noix de coco et coquillages. Invitée à bord avec les personnages les plus considérables de l'île, on lui servit du thé : un insulaire, ayant tourné le robinet de la bouilloire, reçut une douche d'eau brûlante, qui le fit danser de douleur tout autour de la cabine. Mais ce qui stupéfia surtout les hôtes de Wallis, ce fut un télescope : il leur causa, en leur permettant de distinguer des objets lointains invisibles à l'œil, un étonnement égal à leur plaisir. Quand Wallis appareilla, la reine Obéréa l'embrassa dans un dernier adieu, en versant des larmes. Wallis avait baptisé Taïti l'île du roi George III. Un Français lui donna un autre nom.



CESSION DE L'ÎLE DE TAÏTI À WALLIS PAR LA REINE OBÉRÉA. — VOYAGES ENTREPRIS PAR ORDRE DE S. M. BRITANNIQUE. PARIS, 1784. — CL. LAROUSSE.

BOUGAINVILLE (1764-1769).



UN VILLAGE DE TAÏTI. — VOYAGE AUTOUR DU MONDE EXÉCUTÉ PAR LA « COQUILLE ». PARIS, 1826. — CL. LAROUSSE.

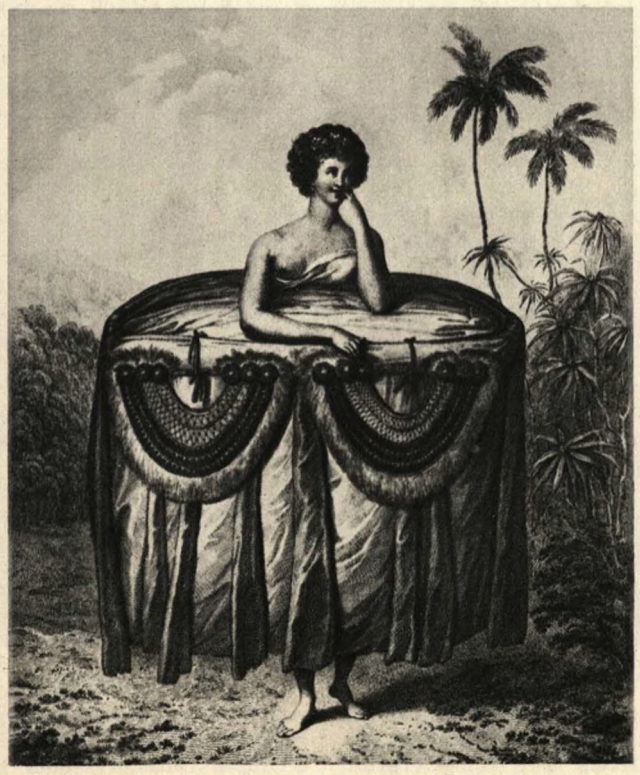
Les Malouines. — Au cours de leurs voyages dans la mer du Sud, comme on appelait alors le Pacifique, les Malouins avaient reconnu, avant d'embouquer le détroit de Magellan, un groupe d'îles auxquelles ils donnèrent le nom de Malouines. L'un d'eux, en 1705, baptisa du nom de son armateur, Danycan, des îlots au sud des Malouines, îlots qu'on appelle aujourd'hui, des lions de mer qui y cherchent asile, les Sea Lion islands.

« Un horizon terminé par des montagnes pelées, des terrains entrecoupés par la mer, des campagnes inanimées, faute d'habitants, point de bois, un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins, partout une triste uniformité », telles apparurent les Malouines à un bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, Dom Pernetty, qui accompagnait, en 1764, Louis-Antoine de Bougainville. Après que son tambourinaire provençal eût battu la caisse aux quatre points de l'horizon, sans trouver d'autre écho que les mugissements des lions de mer et des morses, Bougainville prit solennellement possession de l'archipel au nom de la France. Dans l'isthme qui séparait la baie du Luxembourg de la baie Marville, sur l'île Conti, l'ingénieur L'Huillier de La Serre construisit le fort Saint-Louis. Autour d'un obélisque décoré du médaillon royal, se groupèrent les cabanes de colons français chassés d'Acadie, qui avaient amené de Bretagne un troupeau de vaches, de moutons et de porcs, avec quelques chevaux. La flore, à vrai dire, se borne à la vinaigrette, aux navets de l'épipacte, « d'une saveur ambrée qui tient un peu de l'urine de chat ! et au lucet musqué, à l'odeur douce et suave du myrthe, qui réjouit le cœur, rétablit et fortifie l'estomac, dégage le cerveau et porte un baume dans le sang ».

La colonie reçut un second convoi d'Acadiens. Des maisons en pierres se substituèrent aux huttes de gazon couvertes de jonc. L'air était excellent : « Jamais de neige assez pour couvrir la boucle du soulier, ni de glace pour soutenir une pierre grosse comme le poing », écrivait Bougainville, qui faisait établir l'hydrographie de l'archipel par le capitaine Duclos-Guyot. Tout semblait assurer à la colonie un long avenir, quand, le 2 juin 1767, Bougainville eut la douleur d'amener le pavillon français. L'Espagne avait soufflé sur son rêve en revendiquant l'archipel comme une dépendance de la Couronne. Les Anglais n'eurent pas le même scrupule. Ils s'y établirent. Les Malouines s'appelèrent des Falkland.

La Nouvelle-Cythère (Taïti). — En 1767, Bougainville appareillait avec la *Boudeuse* et l'*Étoile* pour faire le tour du monde. A Rio-de-Janeiro, il jouissait du panorama délicieux d'une végétation luxuriante : la richesse fabuleuse d'une ville où s'entassaient sous une triple serrure les diamants du Brésil rehaussait la beauté d'un pays doté du paradisiaque « printemps des poètes ». Et Bougainville de s'écrier : « Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes, qui, dans les ombres de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants. » Était-ce une allusion à Jean-Jacques Rousseau ? Le chirurgien du bord, Vivès, était si bien imbu des théories du philosophe de Genève sur l'homme de la nature, qu'il faisait des Patagons le type idéal de l'humanité, « d'une écarrure extraordinaire, les membres gros, la fibre raide, nerveuse et tendue, la chair ferme et bien nourrie » ! Combien fut plus juste l'hommage rendu aux Naïades de la Nouvelle-Cythère !

Le 2 avril 1768 parut à l'horizon une montagne escarpée, le pic de la Boudeuse, fort mal nommé du nom du navire, car, loin d'avoir un aspect renfrogné, la côte, qui s'ouvrait en façon d'amphithéâtre, avait un aspect des plus riants. Le pic, couronné d'arbres, semblait une immense pyramide que la main d'un habile décorateur aurait parée de guirlandes. Un village était à ses pieds, au milieu d'un verger de bananiers et de cocotiers. De toutes les parties de l'île, une infinité de pirogues à balancier accouraient, alertées par des feux de signal. Elles étaient remplies de femmes « qui ne le cédaient en rien, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pouvaient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues. Quant à leurs compagnons, il n'était pas d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule ou Mars, on ne trouveroit nulle part d'aussi beaux modèles. Dans le pays régnoit encore la franchise de l'âge d'or ». Bougainville rencontrait une Nouvelle-Cythère. C'était Taïti.



UNE JEUNE FEMME TAÏTIENNE.
COOK, A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN. LONDON, 1774. — CL. LAROUSSE.

La nature y avait ses faiblesses, et la coquetterie ses droits. « L'usage de se peindre y est une mode comme à Paris, disait-il. Tandis qu'en Europe, les femmes se pei-



JEUNESSE TAÏTIENNE MODERNE. — CL. P. FONTAINE.

gnent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins ». — « Et quelles femmes, me demanderez-vous ? renchérissait le naturaliste Commerson : les rivales des Géorgiennes en beauté et les sœurs des Grâces. »

« La santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents, — poursuivait Bougainville, — l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la beauté du régime que suivent les habitants ? Dans l'île, aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre. Pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété : tout est à tous. » Et voilà supprimée la *source de l'inégalité parmi les hommes*, chère à Jean-Jacques Rousseau. — « C'est le seul coin de la terre où habitent des hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions, reprenait en chœur Philibert Commerson. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois, ils ne reconnaissent d'autres dieux que l'amour. Tous les jours lui sont consacrés, toute l'île est son temple, toutes les femmes en sont les autels, tous les hommes les sacrificateurs ». — « Sur le bord d'un large et profond ruisseau formé par une eau argentine qui descendoit de la montagne avec un doux murmure, — reprenait le chevalier Walsh, — plusieurs jeunes filles, couchées mollement sur le frais gazon, belles et pleines d'agrément, s'occupaient à entremêler dans leurs beaux cheveux noirs les fleurs les plus belles, et d'autres folâtraient gracieuses dans les ondes du ruisseau. »

A l'arrivée d'un chef, les insulaires, en guise de salut et en signe d'obéissance, se dépouillaient de la plus grande partie de leurs vêtements. Comment allaient-ils se comporter vis-à-vis des Blancs ? Aux accords d'une flûte où il soufflait avec le nez, un insulaire entonna une chanson anacréontique, en s'inclinant d'un air tendre vers les officiers français qui entouraient Bougainville. Il ne manquait à cette scène bucolique que le pinceau de Boucher pour fixer les charmantes images qui allaient se succéder, les danses où de jolies ballerines semblaient avoir des ailes aux épaules, cependant que les musiciens scandaient les chants de l'hyménée : « Vénus était ici la déesse de l'hospitalité. »

A 13 pas du bord de la mer et à 108 de l'aiguade près de laquelle campait Bougainville, creusez la terre. Vous y trouverez l'inscription qu'a fidèlement transcrite l'écrivain de Saint-Germain, commissaire du bord. Elle est ainsi conçue : « L'an 1768, le 12e jour d'avril, nous, Louis-Antoine de Bougainville, colonel d'infanterie, capitaine des vaisseaux du Roy, commandant la frégate du Roy la *Boudeuse* et sa flutte l'*Étoille*, sur ordre et au nom de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XV, sous le ministère de M. de Choiseul, duc de Praslin, nous avons pris possession d'une isle que nous avons nommée la Nouvelle-Cythère. En foy de quoy, nous avons laissé la présente inscription correspondant à l'acte de prise de possession, signé de notre état-major et officiers mariniers, dont les noms sont cy-joints dans une bouteille. » Et Bougainville quitta Taïti.

Il allait être édifié complètement sur l'île par un indigène qu'il avait embarqué et qui, au cours de la traversée de retour en France, apprit assez notre langue pour converser facilement. Or, qu'apprîmes-nous de Boutavéris, autrement appelé Aotourou ? Dans l'île d'utopie de la Nouvelle-Cythère, où l'idéologie nous avait fait voir un éden, la liberté, l'égalité étaient un leurre : « Je me trompais, avouait Bougainville ; la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion cruelle. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons le saule pleureur, l'*arbre du grand seigneur*. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets. Dans cette classe infortunée, on prend les victimes pour les sacrifices humains. » Cook, l'an d'après, assista à l'un d'eux, devant un tombeau, un moraï. Et la philosophie en déroute du chirurgien Vivès constata que les roses n'étaient pas sans épines. Les marins rapportèrent de la Nouvelle-Cythère des maladies vénériennes.

Aotourou étonna nos marins par ses connaissances des îles océaniennes. Il savait se diriger au large, en utilisant le cours des astres, la Grande Ourse, les Gémeaux et Orion. Désignant dans l'azur du ciel l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, il déclara que c'était par elle qu'il fallait régler sa course pour trouver une contrée amie.

Le 22 mai 1768, l'expédition était en vue des Grandes-Cyclades (les Nouvelles-Hébrides), peuplées d'insulaires « mulâtres, rougeâtres, fumés, vilains de figure, aux cheveux lainés, peints en rouge, noir et blanc comme de vieux singes, les dents noires, couvertes de tartre, un coquillage fort large au-devant du nez, pour pendants d'oreilles des écailles de tortue larges comme une semelle de soulier, un morceau de nacre en lunettes sur le cartilage du nez » ; telle était, décrite par le chirurgien Vivès, l'une des Grandes-Cyclades, l'île des Lépreux.

La Louisiade. — « Longtemps avant le lever de l'aurore, écrivait Bougainville à la date du 7 juin, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage d'une terre qui formait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai vu peu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Le terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits (il avait fallu défendre, pour éviter les indigestions, de manger les vieux cuirs !) ne nous permettait pas de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays. » La mer était semée d'écueils et, par une mer très grosse, la brume était si épaisse que, pour ne pas perdre sa conserve, la *Boudeuse* était forcée de signaler sa position par des coups de canon. Le 26 juin, l'escadrille sortit de cet archipel d'îles et de brisants, en doublant le cap de la Délivrance. Quant à l'archipel, on l'appela la Louisiade. « C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer », écrivait philosophiquement Bougainville.

Le 1er juillet, les bateaux de l'escadrille, aux ordres du chevalier d'Oraison, allaient sonder la baie d'une île, qu'on appela l'île Choiseul, dans l'archipel Salomon, quand une dizaine de pirogues surgirent d'une rivière qu'on appela la rivière des Guerriers. Les



SCÈNE DE DANSE À TAÏTI. — COOK, A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN. LONDON, 1774. — CL. LAROUSSE.



SACRIFICE HUMAIN À TAÏTI DEVANT UN MORAÏ FUNÉRAIRE. — COOK, A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN. LONDON, 1774. — CL. LAROUSSE.

indigènes, noirs et crépus, qui les montaient attaquèrent en poussant des cris affreux. Couverts de leurs boucliers de joncs tressés, ils décochaient leurs flèches, à l'abri de la proue, hautement relevée, de leurs pirogues : cet avant était décoré d'un masque humain, aux yeux de nacre, aux oreilles en écaille de tortue, une longue barbe au menton et les lèvres teintes en rouge. Une double salve mit en fuite la troupe des guerriers noirs, qui paraissaient plus méchants que les insulaires dont la couleur approchait du blanc.

Le 7 juillet, l'escadrille mouillait dans une baie magnifique, que l'on nomma le Port-Praslin. La Nouvelle-Bretagne, où elle se trouvait, est une île de l'archipel Bismarck. Des cabanes vides contenaient des bananes fraîches. On crut entendre dans les montagnes des voix d'hommes. Ce n'était que « le gémissement de gros ramiers huppés, d'un plumage d'azur ». Mais qu'est-ce que ce débris d'une plaque de plomb près d'un arbre? On lit les mots « ... *here... Majesty's* ». Pas de doute, les Anglais Carteret et Wallis ont passé là, il y a peu de mois : des rejetons poussent à peine sur la blessure d'un arbre abattu. Aux estomacs affamés, l'île offrait peu de ressources : quelques sangliers, qu'on ne put tuer; des choux palmistes, qu'il fallait disputer à des essaims innombrables de fourmis énormes, et surtout des coquillages de tous genres, depuis la harpe jusqu'à l'arche de Noé. Mais une cascade merveilleuse, digne du palais d'un roi, tombait dans des bassins multiples en nappes de cristal coloriées par la verdure d'arbres immenses. Elle reçut le nom de Bougainville.



CRIQUE DE LA LOUISIADE.
MACGILLIVRAY, NARRATIVE OF THE VOYAGE OF H. M. S. « BATTLESNAKE ». LONDON, 1852. — CL. LAROUSSE.

Le 30 juillet parurent des insulaires de la Nouvelle-Bretagne, en grande toilette, des aigrettes sur la tête, de grandes plaques rondes et blanches au cou, dont le chef avait un long bâton rouge orné d'une pomme à chaque bout. C'étaient des voleurs, qu'une fusée mit en fuite. Le lendemain, ils revinrent à la charge avec leurs longues pirogues à balancier, peintes et sculptées à l'avant et à l'arrière, qu'ils abandonnèrent au bruit d'une fusillade, pour se jeter à la mer. A l'île des Anachorètes, au contraire, les indigènes, occupés à la pêche, ne se dérangèrent même pas au passage de l'escadrille, en route pour la Nouvelle-Guinée.

Réduits à manger des rats et du cuir, les équipages étaient décimés par le scorbut. Leurs vivres, en effet, avaient « une odeur si cadavéreuse que les moments les plus durs de ces tristes journées étaient ceux où la cloche avertissoit de prendre ces alimens dégoutans ». Aussi quelle joie, lorsque, le 1er septembre, se fit sentir une odeur délicieuse, exhalée par les plantes aromatiques des Moluques. Bougainville arrivait à Boéro ou Bourou. Par l'océan Indien, il regagna la France. Le 14 mars 1769, il jetait l'ancre à Saint-Malo.

Marion (1771-1772).

La Nouvelle-Zélande. — Bougainville avait promis à Aotourou de le ramener à Taïti. Pour tenir parole, il confia son passager au capitaine de brûlot Marion Du Fresne, commandant le *Mascarin*, qui avait pour conserve le *Marquis-de-Castries*, capitaine Duclesmeur : l'appareillage eut lieu le 18 octobre 1771. A la relâche de l'Ile de France, Aotourou fut atteint de la petite vérole, qui l'emporta peu après, comme l'escadrille mouillait à Fort-Dauphin, sur la côte de Madagascar.

Ainsi libéré de ses obligations, Marion gouverna sur les terres australes. A la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande (Australie), ayant eu l'imprudence de mettre le feu à un bûcher avec un brandon que lui tendait un sauvage, il fut accablé de flèches : ce geste, il l'ignorait, signifiait une déclaration de guerre. Il gagna la Nouvelle-Zélande, où il atterrit près du mont Egmont, à l'entrée de la baie des Assassins dont parlait Tasman. Les indigènes, des Maoris, se montrèrent fort empressés, de même que leurs congénères de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, où l'escadrille trouva un bon mouillage près d'un îlot. S'étant adressés par hasard aux naturels dans la langue de Taïti, nos marins eurent la surprise de se faire comprendre.



DEUX INDIGÈNES DE LA NOUVELLE-HOLLANDE (AUSTRALIE).
PARKINSON, A JOURNAL OF A VOYAGE TO THE SOUTH SEA. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

De belle race, grands, le nez aquilin, le corps musclé, la poitrine large, les Maoris étaient des tableaux vivants. Des taches noires, des sillons dentelés en spirales leur zébraient le visage; des ciselures et des peintures d'ocre à l'huile leur marbraient le corps, surtout les fesses. Il y avait parmi eux une hiérarchie, que discerna le lieutenant de vaisseau Pothier de Lorme. Aux grands chefs seuls appartenait le droit de se peindre le visage tout entier. Les chefs subalternes n'avaient droit à la peinture que pour le bas du visage, depuis les cornes des sourcils jusqu'au menton. Certains n'étaient autorisés à se ciseler qu'un seul côté de la figure. Vêtus de nattes de feuilles tressées, ils avaient, quand ils s'accroupissaient, l'aspect de petites huttes. Ils avaient, comme les femmes, les oreilles percées et ornées de coquillages ou d'os de chien, et les cheveux enduits d'huile de poisson, saupoudrée d'ocre rouge.

Les femmes mariées avaient les cheveux relevés et liés au sommet de la tête par une tresse de jonc, tandis que les jeunes filles, fort libres en amours, gardaient leur chevelure flottante. Elles se fardaient de noir les lèvres pour rehausser la blancheur de leurs dents et étaient, au surplus, malodorantes : leur façon de se saluer consistait à se frotter l'une contre l'autre le nez. A leur cou pendait une idole accroupie sur ses talons, l'*atoua* chargé de veiller à l'esprit des défunts. Parfois, à un cordon, pendait une touffe de cheveux ou des dents d'un parent défunt. Des étoffes

rayées d'assez belle apparence, ourlées de peaux de chien, étaient leurs habillements ordinaires, que les femmes mariées ne dépouillaient que pour aller à la pêche aux homards, en ayant soin de n'être pas vues par le sexe fort. Un jour que Cook en surprit dans cette occupation, elles en parurent aussi confuses que « les nymphes à la vue d'Actéon » et se tapirent dans les eaux jusqu'à ce qu'elles se fussent fait une ceinture d'herbes marines.



PIROGUE DE GUERRE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — PARKINSON, A JOURNAL OF A VOYAGE TO THE SOUTH SEA. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

Les maisons, en Nouvelle-Zélande, égalaient à peine les chenils d'Angleterre. Couvertes d'herbes sèches, doublées en dedans d'écorces d'arbres, elles n'avaient comme lits que de la paille. Mais, avec ces bâtisses sommaires, contrastait l'art des fortifications dont les Maoris faisaient preuve et qu'aurait pu leur envier le plus habile ingénieur d'Europe. Sans cesse en guerre entre tribus, tantôt ils choisissaient, pour se mettre à l'abri de toute surprise, un rocher escarpé qui formait une arche élancée au-dessus des flots; tantôt c'était, en plaine, un triple rang de palissades, aux étroites portes en chicane, que dominait un cavalier de 25 pieds de hauteur, qui servait de donjon. Au centre de la place d'armes était une hideuse idole en bois. S'ils n'avaient pas de cimetières, les Maoris étaient eux-mêmes des espèces de monuments de deuil. A peine voyait-on une seule personne dont le corps n'eut pas quelque cicatrice des blessures qu'elle s'était faites, en témoignage de la douleur éprouvée pour la perte d'un parent.

Les Maoris avaient un sens artistique, dont leurs coffres et leurs pirogues attestaient le goût. Des volutes couraient sur les couvercles et sur les bordages : et à la poupe de leurs longues pirogues de guerre, qui avaient jusqu'à 68 pieds de long sur 5 de large, un masque d'homme hideux tirait la langue et roulait des yeux blancs en coquillages d'oreilles de mer. Les pales de leurs pagaies, de forme ovale, avaient la forme d'une feuille. N'ayant comme outils que des instruments en jade, dépourvus de fer, les Maoris en savaient obtenir des sculptures surprenantes sur leurs embarcations et leurs pagaies en bois de cèdre. Médiocres musiciens, par contre, ils ne tiraient de leurs flûtes, en y soufflant par le nez, que des sons discordants.

Chaque village avait son arsenal de javelots barbelés, d'assommoirs et de haches d'armes en bois de fer, de lances sculptées comme des hallebardes et de casse-têtes en os de baleine, avec des faisceaux d'herminettes et de ciseaux en jade; son magasin d'ustensiles de pêche; enfin son magasin de vivres de conserve, patates, racines de fougères en fagots, poissons et crustacés cuits et enveloppés dans des feuilles de fougères, et aussi des calebasses d'eau en cas de siège.

Les relations de Marion avec les indigènes de la Nouvelle-Zélande semblaient des plus cordiales. Ils venaient parfois coucher à bord, où leur grand chef, Tacoury, avait un moment laissé son fils. Un hôpital avait été installé dans une petite île de la baie, et un chantier, ouvert dans une forêt de cèdres pour remâter les navires, quand tout à coup, le 12 juin 1772, se produisit une catastrophe. Endormi dans une trompeuse sécurité, Marion avait débarqué avec seize hommes, qui se dispersèrent dans l'île pour ramasser du bois. Les Maoris n'attendaient que cette occasion pour les attaquer un à un. Un seul homme échappa en se cachant dans les broussailles et donna l'alarme à bord. Il avait vu ouvrir le ventre de ses malheureux compagnons et broyer leur crâne avec la lourde massue tranchante dite *patou-patou*. Du crâne, les bourreaux extrayaient la cervelle comme un mets délicieux, et ils buvaient le sang des victimes pour se mettre sous la protection de leur idole.

Ainsi tombait la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par Marion, qui déjà l'avait baptisée du nom de *France Australe*. Duclesmeur, prenant le commandement, ne put que sauver les équipes restées à terre dans le chantier des mâts et à l'hôpital, avant de quitter le port des Iles, qui devint le port de la Trahison. Les grains de blé, de maïs et de millet, les noyaux et les pépins de fruits qu'il avait semés dans l'îlot de Motouaro, commençaient à germer, et rien n'était plus riant que le jardin qu'il devait quitter.

Devant l'attitude menaçante des insulaires, Duclesmeur dut faire usage de ses armes. Il incendia les domaines de Tacoury, brûla le village de l'îlot, tua une cinquantaine de sauvages. Et il fit enterrer leurs cadavres, en ayant soin de laisser une de leurs mains hors de terre, pour montrer à leurs congénères que nous n'étions pas des anthropophages. Puis il alla se ravitailler à l'île de Guam, pour sa traversée de retour. L'abbé Rochon écrivit la relation de la campagne, en s'aidant du journal de Marion et des cartes du lieutenant Crozet.



TÊTE DE GUERRIER DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE. RELATION DES VOYAGES DE BANKS. PARIS, 1774. — CL. LAROUSSE.



COFFRE SCULPTÉ DES INDIGÈNES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — RELATION DES VOYAGES DE BANKS. — CL. LAROUSSE.



LA MAISON DE DIEU À HOUAHEINÉ. — VOYAGES ENTREPRIS PAR ORDRE DE S. M. BRITANNIQUE. PARIS, 1784. — CL. LAROUSSE.

Surville (1769).

La terre des Arsacides. — Les explorations des terres australes avaient trouvé dans l'Inde un écho. Elles suscitèrent l'armement du *Saint-Jean-Baptiste*, capitaine de Surville, qui appareilla à l'embouchure du Gange, le 3 mars 1769, avec trois ans de vivres. Des Philippines, Surville gagna les îles Baschy. Descendant de leurs villages des montagnes par des sentiers escarpés, des indigènes au teint cuivré lui offrirent une boisson capiteuse comme du champagne tirée de la canne à sucre, le *baschy*, qui avait valu à leurs îles ce nom, imposé par Dampier. C'étaient des gens étranges qui reconnaissaient l'or en le flairant. Retenus comme otages à bord jusqu'à ce que leurs congénères eussent rendu trois matelots déserteurs, ils laissèrent entendre qu'ils avaient compris : peu après, on ramenait au navire, avec allégresse, liés et garrottés,... trois cochons.

Route au sud-est. Cinquante jours plus tard, le 13 octobre, par 7°25′ de latitude sud et 151°55′ de longitude, le *Saint-Jean-Baptiste* jetait l'ancre dans le Port-Praslin, que couvre une foule d'îlots. Il était dans l'archipel des îles Salomon. Mais comment put-on lui donner le nom d'une dynastie qui régna en Perse avant les Sassanides ? On appela les insulaires, des Arsacides. Habiles à saisir les moindres modulations, ils répétaient les commandements et les termes de marine des matelots qui viraient au cabestan; ou, en entendant un air de fifre que soutenait le tambour, ils faisaient virevolter en cadence leurs pirogues. Cheveux blanchis à la chaux, des fleurs rouges aux oreilles et dans le nez, l'un d'eux tendit au capitaine de Surville un bouquet. Le chef de la tribu avait une autorité sans bornes : il faisait sur-le-champ mettre à mort quiconque s'avisait de marcher dans son ombre. Après avoir laissé au Port-Praslin une plaque indiquant qu'il en avait pris possession, Surville se dirigea vers la Nouvelle-Zélande, qu'il côtoya, sans se douter qu'un capitaine anglais s'y trouvait en même temps que lui.

COOK (1769-1779).

Taïti. — A bord de l'*Endeavour*, équipé aux frais de la Société royale de Londres, James Cook voguait vers la mer du Sud pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Il avait à bord des astronomes et des naturalistes : Green, Banks, Solander, et un dessinateur habile, Buchan. Le 10 avril 1769, il était à Taïti. Les insulaires lui tendaient, de leurs pirogues, des branches vertes comme symboles de paix. Mais le vol d'une lunette d'approche, d'une tabatière et d'un fusil l'obligea à sévir, puis, à terre, à construire un fort pour se protéger. La reine Obéréa elle-même, bien qu'on l'eût gratifiée d'une poupée, vola les vêtements de Banks.

Puis tout s'apaisa. Les insulaires prodiguèrent à leurs hôtes les spectacles, tandis que les astronomes attendaient patiemment le passage de Vénus sur le soleil, le 3 juin : aux luttes entre athlètes succédaient des danses de jolies filles et des acrobaties de plongeurs.

Le naturaliste Banks faisait bonne besogne, avec le concours du dessinateur Sydney Parkinson. Il notait tous les noms taïtiens des plantes, avec leurs équivalents latins en regard : le *piperinebrians*, dont s'enivraient les insulaires; la *tournefortia-sericea*, qui teignait en rouge leurs habits; la *melostoma*, destinée à être mangée par l'âme des défunts; le fruit de l'arbre *spondias dulcis*, dont on faisait d'excellentes pâtisseries; l'arbre *terminalia-labrata*, qui servait à faire des tabourets et des tambours; le *calophyllum*, qui teignait d'un jaune pâle les étoffes en les parfumant; la fleur du grand arbre *betonica splendida*, dont ils se faisaient une parure de tête et d'oreilles; le jus du *stachys*, qui servait à panser les blessures; le *morus papyriferus*, dont les insulaires tiraient leurs plus fines étoffes; l'arbre à pain, au fruit blanc et visqueux...

Les îles de la Société. — En quittant Taïti le 13 juillet 1769, Cook emmena, comme interprète, le premier ministre Topia, qui montra, à deux journées de là, ses talents dans une harangue au roi d'Houaheiné. Dans cette île, un coffre couvert d'offrandes, comme l'Arche d'alliance des Hébreux, était appelé la Maison de Dieu. L'île voisine, Ouliétéa, fut pour les Anglais un séjour enchanteur, tant ses habitants étaient affables : ne faisaient-ils pas la haie sur le passage des marins, pour les prendre sur leur dos, quand il y avait une mare d'eau à franchir. Une petite fille en robe rouge, à qui les naturalistes avaient offert quelques verroteries, les reçut avec autant de grâce qu'aurait pu en avoir la femme la mieux élevée de l'Europe. Des fleurs de jasmin disposées avec goût dans les cheveux, la gorge, les épaules et les bras nus, des jeunes femmes dansèrent au rythme des tambours, pendant que les hommes exécutaient une pantomime dialoguée. Le charme de l'accueil de gens aussi sociables fit donner à tout le groupe des îles Houaheiné, Ouliétéa, Otaha, Borabora et Toubaï, le nom d'archipel de la Société. Après une dernière escale à Ohétéroa, Cook piqua droit au sud, à la recherche du continent austral.



COSTUME SACERDOTAL D'UN INDIGÈNE DES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ. — PARKINSON, A JOURNAL OF A VOYAGE TO THE SOUTH SEA. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

La Nouvelle-Zélande. — Le 7 octobre, il abordait, dans la baie de la Pauvreté, en Nouvelle-Zélande. Il fallut ouvrir le feu contre les Maoris. — « La nature de ma commission m'obligeait à prendre connaissance de leur pays », écrira plus tard Cook, qui devait y observer le passage de Mercure sur le soleil : d'où le nom de la Mercury-bay. Les astronomes étaient charmés, la nuit, par la mélodie délicieuse d'un concert qui ne leur était

pas donné par les indigènes, dont les femmes avaient pourtant des voix d'une douceur remarquable : non, cet accord de clochettes, tintant au fond des bois, n'était autre que le ramage de perroquets nocturnes. Le détroit qui sépare les îles jumelles de la Nouvelle-Zélande a retenu le nom de Cook, par un juste hommage au navigateur qui dressa leur carte et ne les quitta que le 31 mars 1770.



DANSE DANS UNE MAISON D'OULIÉTÉA. — VOYAGES ENTREPRIS PAR ORDRE DE S. M. BRITANNIQUE. PARIS, 1784. — CL. LAROUSSE.

La Nouvelle-Hollande. — L'accueil que reçut Cook en Nouvelle-Hollande (Australie) manqua de cordialité. Des indigènes, la poitrine peinte en blanc, leurs cuisses rayées de traits blancs, coururent sur les Anglais, en brandissant des épées de bois ou des javelots barbelés et en se couvrant d'un bouclier ovale, percé de trous pour permettre de voir au travers. A une décharge à mitraille, loin d'être terrorisés, ils répondirent par des hurlements. Ils assistèrent pourtant à la prise de possession du continent australien par les Anglais, qui donnèrent le nom de Botany-bay à la baie couverte de buissons et de plantes où ils avaient mouillé. Parkinson et Banks notèrent une foule d'espèces nouvelles : un fruit semblable à une pomme sauvage, une sorte de poire pierreuse, une plante à l'odeur d'une peau d'orange qui pouvait remplacer le thé, un platanier, une sorte de figuier au fruit insipide, un gommier, un superbe nymphéa, etc.

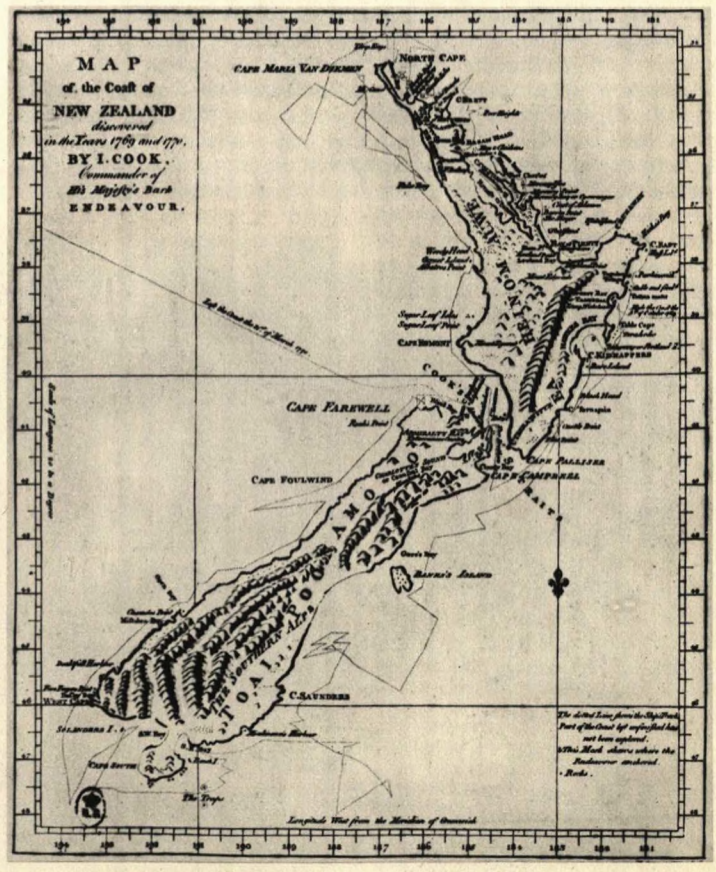
Mais ce qui intrigua surtout les équipages, ce fut un animal aux longues jambes de derrière, à la queue puissante, qui marchait par bonds, la tête haute : les indigènes le nommaient kanguroo. Des perroquets, des cacatoès noirs à la queue écarlate, de grands oiseaux couleur olive, des chouettes, des éperviers, des pigeons animaient le paysage. Ailleurs, dans une autre partie de la Nouvelle-Hollande, qu'ils baptisèrent la Nouvelle-Galles du Sud, les indigènes se laissèrent assez approcher pour qu'on dressât un vocabulaire de leur langage. Peinturlurés de rouge, enduits d'une cuirasse de boue et d'ordure, on ne pouvait juger de leur couleur naturelle : ils visaient pourtant à la coquetterie, en se fourrant un gros os dans le cartilage du nez. Toute la sagacité humaine ne pouvait expliquer, disait Cook, la perversion du goût, qui leur faisait se boucher les narines au point de ne pouvoir respirer que la bouche ouverte.

Cook n'avait longé que la côte orientale, fort peu peuplée, de l'Australie. A l'ouest s'étendait un pays immense, entièrement inconnu. Ayant débarqué en Nouvelle-Guinée le 3 septembre, les Anglais furent assaillis par les indigènes, qui lançaient avec une canne creuse une poudre brûlante, sans qu'il y eût d'explosion. Quelques coups de fusil mirent les assaillants en déroute. Le 8 octobre, l'*Endeavour* mouillait à Batavia, puis il doublait le cap de Bonne-Espérance et, le 12 juillet 1771, jetait l'ancre à Douvres.

Cook, au cours d'une seconde campagne, découvre les îles des Amis et explore la Nouvelle-Calédonie (1773-1775). — La *Resolution* et l'*Adventure* quittaient Plymouth, le 13 juillet 1772, pour une nouvelle campagne de Cook, chargé, cette fois, de vérifier l'existence de terres australes au sud du cap de Bonne-Espérance. En décembre, par 62° de latitude australe, les deux navires se heurtèrent à d'immenses banquises, dont l'une avait 2 milles de long et émergeait de 200 pieds. Il fallut rebrousser chemin vers la Nouvelle-Zélande, où, d'allégresse, les Anglais firent retentir leurs fifres et leurs cornemuses auprès d'une cascade de toute beauté, et vers Taïti, dont les montagnes émergeaient, dorées par les couchers de soleil. A Houaheiné, un bon vieux chef accueillit, les larmes aux yeux, ses amis d'antan, en leur représentant l'inscription laissée lors du premier voyage; Cook en laissa une seconde, sur plaque de cuivre, ainsi conçue : « Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique *Resolution* et *Adventure* mouillèrent ici en septembre 1773. » Il embarqua le jeune Omaï, dont le bon sens, l'esprit, l'honnêteté et un noble orgueil furent plus tard vivement appréciés dans la meilleure société d'Angleterre.

A Ouliétéa, un robuste chef, à l'épaisse crinière, dont la poitrine et le dos étaient rayés de noir, combla les Anglais de cocos et de bananes. Ils furent frappés des gigantesques coiffures des insulaires. Telle danseuse avait une sorte de grand turban fait de plusieurs tresses de cheveux, disposées en cercle les unes au-dessus des autres et parsemées de trois ou quatre rangs de fleurettes blanches en étoiles. Cook, s'étant rendu à un moraï funéraire, apprit qu'on y immolait des victimes humaines, des condamnés, que le grand prêtre sacrifiait à l'Être Suprême, à l'*éatoua*.

Le 1er octobre 1773, Cook découvrait l'île, appelée Middelbourg par Tasman, qui avait donné à l'île de Tonga-Tabou le nom d'Amsterdam. Cheveux bouclés, un rouleau à chaque oreille, les traits empreints de douceur, les insulaires poussèrent des acclamations à la vue des Anglais, dont ils baisaient les mains en offrant



CARTE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE LEVÉE PAR COOK. — CL. LAROUSSE.



CONSULTATION DE L'ESPRIT POUR UN ENFANT MALADE À TONGA-TABOU.
VOYAGE DE LA CORVETTE L' « ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.

tous leurs biens, — étoffes, nattes, anneaux d'écaille de tortue, — plus empressés à donner qu'à recevoir. Pliant des feuilles vertes pour en faire des coupes, ils y versèrent pour leurs invités un breuvage obtenu en mâchant des racines, après leur avoir présenté, en signe d'amitié, des racines de poivrier enivrant dont ils se touchaient le nez. Puis, au son des cornemuses écossaises, des jeunes femmes, qui le disputaient aux Taïtiennes pour la beauté du corps et l'animation des traits, chantèrent harmonieusement, en battant, de l'annulaire sur le pouce, la mesure. Au bout d'une allée de quatre rangées de cocotiers, une prairie, ombragée d'arbres touffus, où gazouillaient de petits oiseaux, était une sorte de parc devant une cabane. « Ce lieu solitaire et si fertile donnait l'idée des bosquets enchantés, sur lesquels les romanciers répandent tous les agréments imaginables. » Quoi d'étonnant au nom d'îles des Amis, que donna Cook à l'archipel. Elles avaient leur revers : de lourdes massues laissaient supposer que leurs habitants n'étaient pas toujours pacifiques. Et dans l'île de Tonga-Tabou, des lépreux, au visage rongé par des chancres, présentaient un des plus horribles aspects de l'humanité souffrante. Une mode singulière consistait, pour les femmes, à teindre en blanc, en rouge ou en bleu leurs cheveux noirs. Les hommes se rasaient de près, au moyen de deux coquilles, et se tatouaient, des hanches au milieu de la cuisse. De jolis paniers de fibres de coco, des tabliers de coques de coco, ornés d'étoiles ou de demi-lunes et garnis de coquillages, témoignaient de leur industrie. Quant à leur générosité, Cook en eut une preuve au moment d'appareiller, en recevant du roi de l'île des paniers de bananes grillées, d'ignames et de fruits à pain, et un cochon tout rôti.

Une relâche à la Nouvelle-Zélande convainquit Cook que les insulaires étaient anthropophages. Ils se jetèrent gloutonnement sur une joue qu'on avait détachée de la tête d'un jeune homme qu'ils avaient tué. Après avoir fait route au sud-sud-est jusqu'au 70e degré de latitude sans trouver de continent, Cook remonta jusqu'à l'île de Pâques ; puis il revira vers les îles Marquises et vers Taïti, « la métropole des îles du Tropique, que ses équipages regardaient comme une seconde patrie ». A l'escale d'Houaheiné, le 23 mai 1774, un bon vieux chef dit à Cook, en pleurant sur son prompt départ : « Laissez venir ici vos enfants, et nous les traiterons bien. » A Ouliétéa, Cook et ses officiers assistèrent à la représentation d'une pièce indigène, qui avait pour titre : *l'Enfant vient*, et qui n'était autre qu'une scène d'accouchement, dont l'héroïne était un homme!!! Il y avait, dans l'île, une singulière Société, celle des *arréoïs*, dont les membres se vantaient de ne jamais avoir d'enfants ou, s'il leur en naissait, de leur donner la mort.

A l'escale de Mallicolo, le 24 juillet 1774, Cook ne trouva plus la belle race des îles de la Société, mais des gens grêles au teint d'un brun noirâtre et des femmes hideuses, qui se peignaient en rouge la tête et les épaules.

Aux Grandes-Cyclades de Bougainville, qu'il baptisa d'un vocable nouveau : les Nouvelles-Hébrides, Cook fut accueilli par des voleurs. Les insulaires de Tanna cherchèrent à dérober tout ce qui était à leur portée : le pavillon, les ferrures du gouvernail, les bouées, la viande salée qu'on laissait flotter dans la mer pour la rafraîchir. Un coup de canon à blanc jeta parmi eux la panique. Mais leur insolence fut telle, l'un d'eux montrant ironiquement son derrière aux Anglais, qu'il fallut faire jouer l'artillerie pour appuyer un débarquement. Un jeune insulaire eut pourtant assez de courage pour venir dîner à bord, mais en se servant, en guise de cuiller, d'un bâton qu'il portait dans ses cheveux en porc-épic. Et ses compatriotes, amadoués, offrirent aux Anglais des oranges vertes, des figues et un pudding de bananes aux amandes de coco.

La Nouvelle-Calédonie, où Cook aborda le 4 septembre 1774, était peuplée d'insulaires absolument nus, mais dont beaucoup avaient un couvre-chef cylindrique noir, en forme de bonnet de hussard. L'un de leurs roitelets fit à Cook une harangue, ponctuée d'un murmure approbatif par des vieillards qui hochaient la tête. C'étaient de pauvres gens, qui ne vivaient, dans leurs huttes coniques, que de racines, d'écorces et de poissons : encore tel ou tel poisson, ils le montrèrent par gestes, en fermant les yeux, donnait l'engourdissement et la mort. Décernant aux Canaques un brevet de bienveillance, de probité et de chasteté, Cook ne les suspecta pas un seul instant d'anthropophagie. N'avait-il pas vu des tombeaux, en forme de taupinières, entourés de guirlandes d'armes, lances sculptées, javelots et massues en forme de faux ou de haches ? Après s'être remâté dans la petite île des Pins, toute



DÉBARQUEMENT DE COOK À TANNA, DANS LES NOUVELLES-HÉBRIDES. — COOK, A VOYAGE TOWARD THE SOUTH SEA. LONDON, 1777. — CL. LAROUSSE.



INSULAIRE MASQUÉ DES SANDWICH.
COOK. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.



CANOË DOUBLE DES ÎLES SANDWICH, MANŒUVRÉ PAR DES HOMMES MASQUÉS.
A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN UNDER CAPTAINS COOK, ETC.... LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

voisine de la Nouvelle-Calédonie, Cook mit le cap sur la Terre de Feu, doubla le cap Horn, découvrit la Thulé australe et, gouvernant sur le cap de Bonne-Espérance, jeta l'ancre, le 19 mars 1775, dans la baie de la Table. Le 30 juillet, il ralliait Plymouth.

Cook, au cours d'une troisième campagne, découvre les îles Sandwich, où il est massacré (1778-1779). — Jamais explorateur n'avait sillonné les mers du globe comme le fit Cook. Il était reparti, en 1776, avec mission de découvrir par le Pacifique le passage nord-ouest. A bord de la *Resolution* et de la *Discovery*, il emmenait un historien, King, et un dessinateur, Wabber, qui devaient laisser de l'expédition une relation du plus haut intérêt. Cook commença par une excursion dans la zone australe et se porta des îles Marion et Kerguélen vers la terre de Van-Diemen. Mais il avait la hantise des îles charmantes où il avait reçu un accueil si affable, îles des Amis et îles de la Société. Et il eut encore à Hapaé, dans le groupe de Tonga-Tabou, la vision de ballets du plus gracieux effet, l'un d'hommes, l'autre de femmes.

Le 18 janvier 1778 surgit un autre archipel, auquel il donna le nom de lord Sandwich, premier lord de l'Amirauté, qui patronnait son entreprise. C'étaient les îles Hawaï ou, pour employer la graphie de Cook, les îles Owhyhee. Dans la baie de Karakakoua, les Anglais furent environnés d'une multitude de pirogues et de centaines de nageurs qui semblaient des bancs de poissons. Ils n'avaient jamais trouvé de sauvages aussi peu défiants, encore que les insulaires manœuvrassent, masqués de cagoules, leurs doubles pirogues.

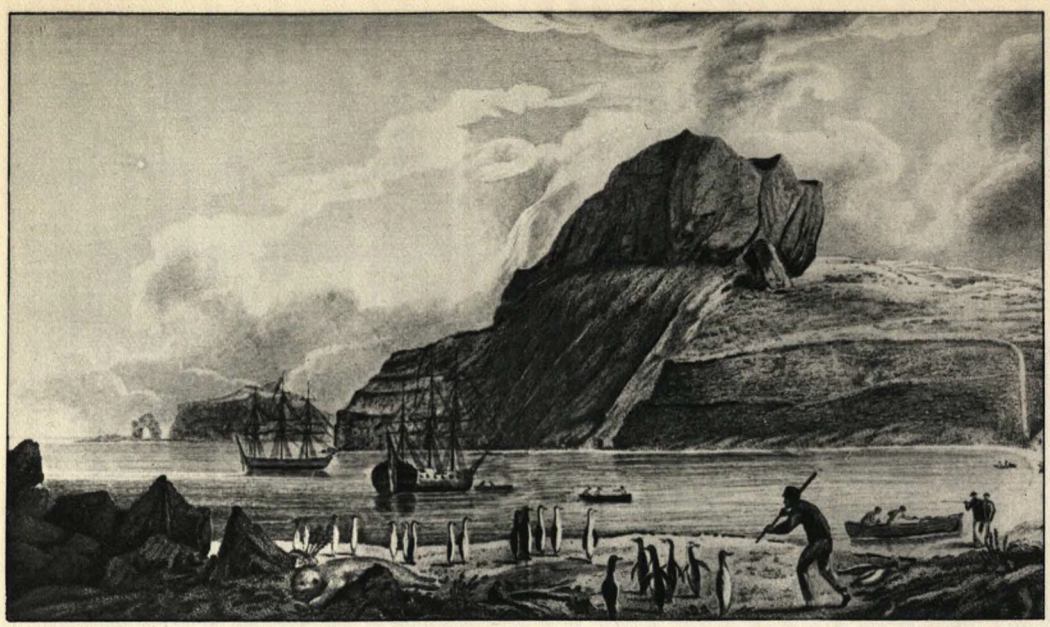
Un petit vieillard, aux yeux chassieux, monta à bord de la *Resolution :* l'usage immodéré d'une boisson enivrante lui avait doté le corps d'une gale blanche, aussi hideuse que la lèpre. Guerrier distingué dans sa jeunesse, il était passé dans la classe des prêtres. Conduit dans la grande chambre du navire, il s'approcha avec respect de Cook, lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge et lui offrit, en prononçant une longue harangue, un petit cochon. C'était de rouge qu'étaient drapées les divinités sculptées de l'île, les *éatouas*, auxquelles on présentait en offrande des porcs. Cook était ainsi élevé au rang d'un dieu : le peuple devant lui se prosterna, au chant des hymnes, la face contre terre. Et le roi Terroboo tint à honneur d'échanger son nom avec lui.

Puis, ce fut la grande aventure à travers l'océan Pacifique : le débarquement, pour s'espalmer, par 49°33′, à Nootka ; le mouillage dans le Prince-William-Sound, au détroit de Béring, où les naturels tentèrent de dérober le canot de la *Discovery ;* la recherche d'un détroit polaire, en côtoyant l'Alaska et en traversant le cordon des îles Aléoutiennes ; la relâche aux îles Oonolaska et la reconnaissance de la côte orientale de l'Asie, où les Tchuktschis avaient des traits plus fins que les Esquimaux d'Amérique. Arrêté le 29 août 1778 par une barrière de glaces, Cook alla hiverner dans la baie de Norton, sur la côte américaine. Puis, après avoir pris contact avec les Russes à Samganoodha, il redescendit vers les îles Sandwich, dont il entendait achever l'exploration.

« Comment expliquer, se disait-il, qu'une seule nation se soit répandue dans toutes les parties de l'océan Pacifique, sur un si grand nombre d'îles, séparées les unes des autres par des intervalles considérables ? » Là les vols devinrent tels, celui de la chaloupe de la *Discovery*, entre autres, qu'il fallut sévir. Terroboo, invité à venir à bord comme otage, allait s'y conformer, quand les chefs lui firent un rempart de leur corps et se revêtirent de leurs nattes de combat. Les femmes et les enfants furent renvoyés dans l'intérieur. De son long poignard de fer, un chef défia Cook, dont la balle ne put percer la cuirasse en nattes de son adversaire. L'insolence des insulaires s'en accrut. Et avant que les canots eussent serré de près le rivage, Cook fut lardé de coups de poi-



DANSES NOCTURNES DE FEMMES À HAPAÉ. — A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN. LONDON, 1784. — CL. LAROUSSE.

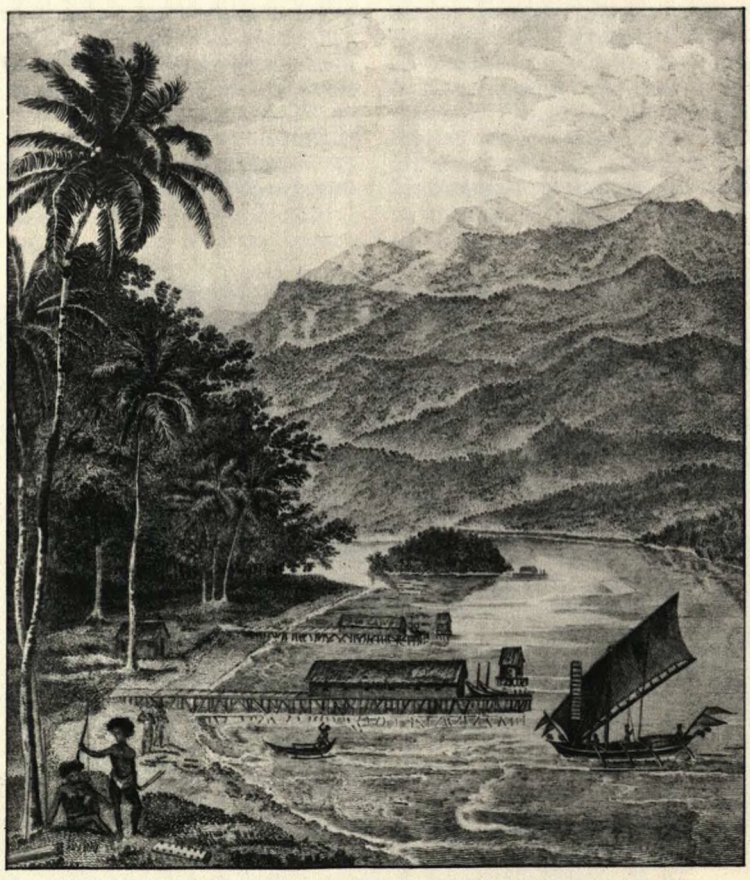


ARRIVÉE DE COOK À L'ÎLE KERGUELEN. — COOK, A VOYAGE TOWARD THE SOUTH SEA. LONDON, 1777. — CL. LAROUSSE.

gnard. Ainsi se termina, le 14 février 1779, la carrière de l'illustre navigateur. Son corps fut dépecé. Mais devant l'énergique répression du capitaine Clerke, les meurtriers, terrorisés, rapportèrent ses mains, qui furent déposées dans une bière et immergées avec le cérémonial habituel. Après une dernière croisière vers le nord, vers le Kamtchatka, Clerke reprit la route de l'Angleterre.

Kerguélen (1772-1774).

Au cours de sa troisième campagne, par 50°5′ de latitude sud et 67°52′ de longitude est, Cook rencontrait une terre d'une quarantaine de lieues de longueur; dans la baie de Christmas-harbour, il trouva une bouteille où était la relation de la découverte de l'île par Yves de Kerguélen-Trémarec. Aussi, déférent pour son devancier, Cook donna-t-il le nom de Kerguélen à une terre qu'il aurait pu, « à plus juste titre, disait-il, appeler l'île de la Désolation ». C'est le 16 janvier 1772 que Kerguélen avait quitté l'Ile de France, avec la flûte la *Fortune* et la gabare le *Gros-Ventre*, pour expérimenter par l'Atlantique sud une nouvelle route préconisée par le vicomte de Grenier. Le lieutenant de Boisguehenneuc avait reconnu la terre qui devait porter le nom de son capitaine; pauvre terre, en vérité, où il n'y avait comme habitants que le pingouin royal, le pétrel géant, l'albatros, la mouette et la frégate, et comme visiteurs le léopard et l'éléphant marins. Kerguélen était revenu, avec le grade de capitaine de vaisseau, prendre possession de sa découverte, où son collègue, Rosnevet, capitaine de l'*Oiseau*, jeta l'ancre, le 6 janvier 1774, dans la baie de l'Oiseau. Cette même baie qui fut appelée Christmas-harbour par Cook, s'ouvre par une arche monumentale que la nature a formée d'un grand rocher : elle a l'aspect d'un port concave bordé de falaises. Des arbres fossilisés y gisaient, dont l'un avait plus de 7 pieds de circonférence.



HAVRE DE DOREY, EN NOUVELLE-GUINÉE.
FORREST, VOYAGE AUX MOLUQUES ET À LA NOUVELLE-GUINÉE. PARIS, 1780. — CL. LAROUSSE.

Forrest (1774).

La Nouvelle-Guinée. — L'East India Company, préoccupée d'assurer son commerce des épices, organisa, en 1774, une petite expédition de découverte en Nouvelle-Guinée, grande île qu'on appelait aussi la terre des Papous et qu'avaient sommairement explorée les Portugais Abreu et Serrano en 1511, et Saavedra en 1527, lequel l'avait baptisée Nouvelle-Guinée, à cause du teint noir des insulaires.

Le chef du comptoir anglais de Balambagan, à Bornéo, donna donc au capitaine Forrest la mission d'aller en Nouvelle-Guinée à bord d'un léger navire, gréé de voiles en forme de lyre et guidé par un musulman des Moluques, nommé Tuan Hadj Cutchil, qui y avait été. Cet ancien pèlerin de La Mecque affirmait que les clous de girofle et les muscades croissaient dans des îles ignorées des Hollandais. Au havre de Dorey, en Nouvelle-Guinée, Forrest fut accueilli par des Papous à la chevelure moutonneuse, ornée de peignes, qui donnait une circonférence de trois pieds à leur tête ébouriffée. Leurs maisons étaient sur pilotis, avec plates-formes où ils tiraient leurs pirogues. Les ménages vivaient pêle-mêle dans de grands édifices, avec salle commune où les femmes fabriquaient des nattes et des poteries d'argile. De petites maisons sur pilotis, en eaux plus profondes, étaient affectées aux jeunes gens célibataires. Mais le but de l'expédition ne fut pas atteint. On ne trouva pas de muscadiers.

A vrai dire, Forrest avait été précédé de quelques années par un autre explorateur, un Français, que le grand intendant des îles de France et de Bourbon, Poivre, avait envoyé, lui aussi, en Nouvelle-Guinée. L'ouvrage de Sonnerat, publié en 1776, contient de nombreuses illustrations sur la flore et la faune ailée de cette grande île : oiseaux de paradis, promérops, gouras huppés, loris, etc. Décrivant le roi des oiseaux de paradis, l'oiseau de paradis surnommé le magnifique aux longues plumes dorées, le grand perroquet vert, le perroquet rouge, et la muscade et la girofle, Sonnerat s'étonnait que la Nature eût placé ses productions les plus brillantes, les plus précieuses, dans un pays qu'habitaient des hommes grossiers. L'aspect des Papous de la Nouvelle-Guinée, disait-il, a quelque chose de hideux et d'effrayant. Qu'on se représente des hommes robustes, d'un noir luisant, la plupart défigurés par des taches à la peau, semblables à celles qu'occasionne l'éléphantiasis : un nez écrasé, une bouche fendue à l'extrême, les lèvres renflées, leur physique répond à leur caractère. Braves, ils aiment la guerre, où ils se montrent cruels et de mauvaise foi. Sonnerat n'eut, au reste, avec les Papous que des rapports éphémères qui ne permettaient pas un jugement définitif. Débarqué à l'embouchure d'une rivière, il se borna à échanger avec eux de beaux perroquets et des chapeaux pour de vieux clous.

LA PÉROUSE (1785-1788).



PAPOUS DE LA NOUVELLE-GUINÉE DANS LEUR PIROGUE.
FORREST, VOYAGE AUX MOLUQUES ET À LA NOUVELLE-GUINÉE. PARIS, 1780. — CL. LAROUSSE.

Le traité de Versailles, en libérant en 1783 de toutes hostilités nos forces navales, permit de reprendre la découverte du globe et de satisfaire le goût très vif qu'avait Louis XVI pour la géographie. Le roi lui-même donna des directives pour la mission, scientifique et pacifique à la fois, qu'allait entreprendre le comte Jean-François Galaup de La Pérouse, qu'une brillante campagne dans la baie d'Hudson avait mis en vedette, tant pour sa valeur que pour son humanité. La Pérouse, disaient ces instructions, doit « mettre en usage toutes les précautions que la prudence suggère pour maintenir sa supériorité contre la multitude, sans être obligé d'employer la force. Il s'attachera particulièrement à reconnaître les parties qui n'ont pas été vues par le capitaine Cook, et sur lesquelles les relations des navigateurs russes et espagnols ne fournissent aucune notion ». Nulle expédition scientifique ne fut plus minutieusement préparée. L'Académie des sciences a prescrit des observations sur la déclinaison du compas et l'emploi de petits ballons aérostatiques pour étudier la direction des courants atmosphériques. Lavoisier a construit, pour déterminer la pesanteur des eaux, un pèse-liqueur très sensible. La Société de médecine a donné des instructions pour l'étude des races humaines, et les professeurs du Jardin des Plantes, pour celle de la botanique. Le Bureau des longitudes d'Angleterre enfin, avec un noble désintéressement, a prêté deux boussoles d'inclinaison qui avaient servi au capitaine Cook.

La *Boussole* et l'*Astrolabe* appareillèrent à Brest le 1er août 1785 avec un état-major de savants et d'artistes, astronomes, physiciens, peintres, en tel état d'euphorie que, chaque soir, les équipages se livraient au plaisir de la danse. Et quel enjouement dans la façon de relater qu'au débouché du détroit de Magellan, l'expédition fut accueillie, en soufflant, par les souveraines des mers, les baleines. Au Chili, ce furent de sémillantes señoras qui firent aux Français les honneurs des colonies espagnoles.

L'île de Pâques. — A l'île de Pâques, où La Pérouse aborda le 9 avril 1786, les indigènes le reçurent d'un visage enjoué; leur figure peinte en rouge inspirait confiance. Mais la disparition de mouchoirs et de chapeaux fit bientôt connaître que c'étaient d'habiles pickpockets. La Pérouse ne leur en témoigna pas de rancune. — « Nous ne désirions, disait-il, que leur faire du bien. » De colossales statues, dont l'une avait 16 pieds de hauteur, y offraient à la science l'énigme de leur origine. Tandis que Duché les dessinait et que l'ingénieur géographe Bernizet faisait le relevé minutieux de ces œuvres gigantesques, le docteur Rollin recueillait des renseignements sur leur nature. Un insulaire, en se couchant à terre, puis en levant les mains vers le ciel, laissa entendre que c'étaient des monuments funéraires. — « Je ne crois pas que personne puisse prendre ces statues pour des idoles, disait La Pérouse, quoique les Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles. » Dans des cabanes en forme de pirogues renversées, dont l'une n'avait pas moins de 310 pieds de longueur, les insulaires vivaient en communauté, fort chichement, la destruction des arbres ayant amené une grande sécheresse et fait périr beaucoup de mûriers; fâcheux avatars, car leur écorce servait à fabriquer des vêtements. Aux ressources alimentaires qu'offrait l'île, — patates, ignames, bananes, cannes à sucre, — les naturalistes de l'expédition en ajoutèrent d'autres, en semant, dans le sol fertile de cette île volcanique, des graines d'oranger, de citronnier, de maïs, de choux, de carottes et de coton. Enfin, en quittant l'île de Pâques, La Pérouse y laissa un troupeau de chèvres, de brebis et de cochons.

L'île Mowée des Sandwich. — Redescendant vers les îles Sandwich, La Pérouse y salue la mémoire de Cook, le Christophe Colomb des îles de la mer du Sud. L'une des îles, Mowée, que n'avait pas explorée le grand navigateur anglais, avait un aspect ravissant, avec ses cascades et ses cases si denses, qu'on eût pris pour un seul village une succession de tentes qui bordaient la mer sur trois ou quatre lieues. Cent cinquante pirogues, chargées de



INSULAIRES ET MONUMENTS DE L'ÎLE DE PÂQUES DESSINÉS D'APRÈS NATURE PAR DUCHÉ DE VANCY (1786).
BIBLIOTHÈQUE DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE. — CL. LAROUSSE.



VUE DU PORT DES FRANÇAIS, DESSINÉ, D'APRÈS NATURE, PAR LE LIEUTENANT BLONDELA. BIBLIOTHÈQUE DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE. — CL. LAROUSSE.

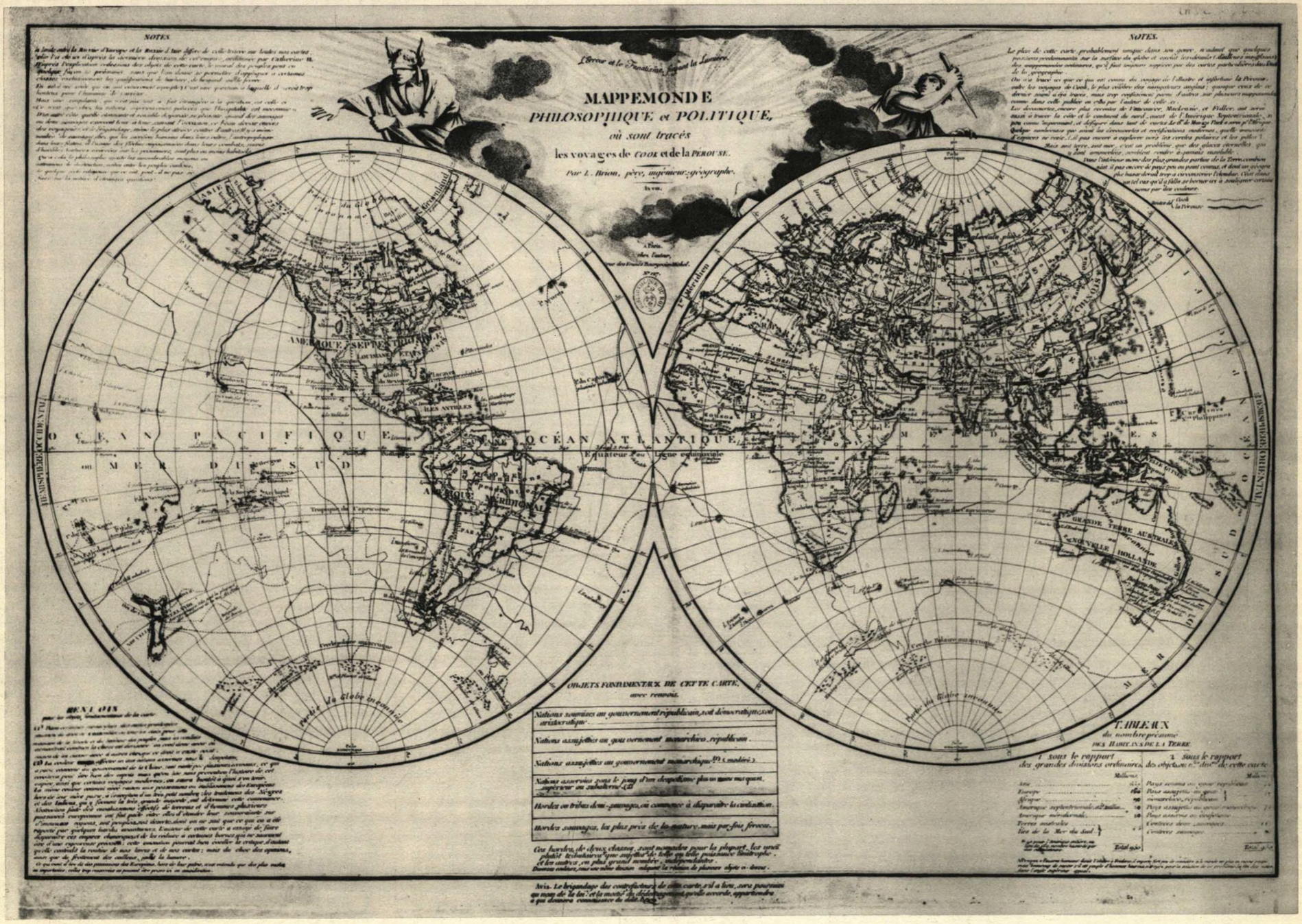
fruits, se détachèrent de la côte pour ravitailler nos marins, en échange de quelques morceaux de fer. Quoiqu'il fût le premier Européen à aborder à Mowée, La Pérouse se fit un scrupule de prendre possession, au nom du roi, d'une île que « ses habitants avaient arrosée de leur sueur et qui servait de tombeau à leurs ancêtres. Les navigateurs modernes, ajoutait-il, n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent et d'augmenter leurs moyens de subsistance ».

Le Port des Français. — Suivons maintenant, — le savant ouvrage de Gilbert Chinard en main, — le *Voyage de La Pérouse sur les côtes de l'Alaska et de la Californie*. Notre infatigable navigateur est remonté vers le nord, vers la côte américaine, où il reconnaît, par 60°27′ de latitude, le mont Saint-Élie, découvert par Béring. Durant cette longue navigation, on a usé, pour moudre le blé et fabriquer ainsi du pain, d'une invention du capitaine de Langle : un moulin à vent, monté à bord de l'*Astrolabe*. Par 58°36′ de latitude nord, au fond d'un havre, qu'il baptisa le Port des Français, La Pérouse fut accueilli par des sauvages, qui agitaient, en signe d'amitié, des manteaux blancs. Dans ce havre, — qui est la Lituya-bay des cartes actuelles, — le silence était si profond que la voix de l'homme portait à une demi-lieue. Les naturels étaient dépourvus de grâce, les femmes notamment, avec leur lèvre inférieure en bénitier, distendue par une écuelle de bois. Leur cacique surgit, vêtu d'une peau d'orignal bordée de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui cliquetaient avec un bruit de grelots. Il vendit à La Pérouse, pour du drap rouge, des haches et des clous, l'île située au milieu du Port des Français, qui allait être appelée l'île du Cénotaphe; voici pourquoi : le 13 juillet 1786, le lieutenant d'Escures et les frères de La Borde, en chaloupes, sondaient la baie, quand les courants les drossèrent sur des récifs, où ils périrent avec dix-huit matelots. — « Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres », disait l'inscription de leur cénotaphe, auprès duquel fut enterré, au pied d'une roche, l'acte de notre prise de possession de l'île.



COSTUMES DES HABITANTS DU PORT DES FRANÇAIS, DESSINÉS PAR DUCHÉ DE VANCY. BIBLIOTHÈQUE DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE. — CL. LAROUSSE.

En zigzag jusqu'au Japon. — Les instructions qu'a reçues de Louis XVI La Pérouse portent ceci : De la vue du mont Saint-Élie, il dirigera sa route sur les îles de Shumagin. Il visitera les îles Aléoutiennes, relâchera au port de Saint-Pierre et Saint-Paul, à l'extrémité de la presqu'île du Kamtchatka, longera les îles Kouriles, la côte du Japon et l'île Formose, et relâchera à Macao, avant de s'acheminer vers l'Europe par le cap de Bonne-Espérance. Ainsi s'explique l'itinéraire en zigzag de La Pérouse.



MAPPEMONDE OÙ SONT TRACÉS LES VOYAGES DE COOK ET DE LA PÉROUSE, PAR BRION (AN VIII). — CL. LAROUSSE.

Par les ports Necker et Guiber, par le cap Tschirikov, — nom d'un Russe qui avait, en 1741, abordé les côtes américaines, — par les îles de la Croyère, Sartine, Kerouartz et de Fleurieu, La Pérouse descend vers San-Francisco. Dans la Californie espagnole, il est édifié par les missionnaires de Monterey sur la férocité des Indiens du voisinage, qui scalpent leurs prisonniers et leur arrachent les yeux, mais versent des larmes sur la mort de leurs parents, dont ils portent le deuil en se peignant le corps en noir. Accueilli par le gouverneur espagnol Fagès comme un frère d'armes, reçu par les franciscains de la mission de San-Carlos, « comme un seigneur de paroisse », au chant du *Te Deum*, La Pérouse y obtient des cartes et des indications précieuses sur le commerce des fourrures, cependant que Dagelet fait des observations astronomiques et que nos naturalistes décrivent l'oiseau promerops, la gracieuse perdrix de Californie, dont le mâle porte panache sur la tête, et, comme plantes, le thé du Mexique, la verge d'or du Canada, la morelle à fruit noir, la criste marine et la menthe aquatique.

Une relâche à Macao offre à La Pérouse l'occasion de lancer une tirade contre les Chinois et « leur gouvernement, le plus injuste, le plus oppresseur et le plus lâche qui existe dans le monde ». A Manille, dans la capitale des Philippines, il s'élève contre « un fléau qui menace de détruire un reste de bonheur : l'impôt sur le tabac », impôt si lourd que la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Ayant chargé de ses lettres pour la France la *Subtile*, qu'il a rencontrée à Manille, La Pérouse remonte vers le Japon en juin 1787. Il en essaime les côtes de noms français : baies Ternai, Suffren, d'Estaing, de Langle, de Castries, cap Crillon, île Monneron. Et il donne le nom de La Pérouse au détroit, — au canal de la Boussole, — qui sépare Sakhaline de l'île d'Yéso.

« Ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher, écrivait La Pérouse. Nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers. C'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook. » Et de gouverner sur la Tartarie. Le pays semblait désert. Près d'un ruisseau, un tombeau tartare abritait deux morts, enveloppés dans une peau d'ours avec une ceinture à laquelle pendaient des monnaies chinoises et des bijoux de cuivre : des bracelets, une hache, un couteau, une cuiller, un sac de nankin rempli de riz formaient le mobilier funéraire.

Dans l'île de Sakhaline, La Pérouse fut plus heureux. Les insulaires firent comprendre que le nankin dont ils étaient couverts venait du pays des Mandchous. Et voyant que nos gens avaient du papier et un crayon pour enregistrer leur vocabulaire, ils se prêtèrent volontiers au questionnaire, en désignant de son nom chaque objet. Un vieillard, du bout de sa pique, traça le dessin de la côte de Tartarie et de son propre pays.

A Pétropaulowsk, le 7 septembre 1787, le canon de la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul tonne, dès l'apparition de la *Boussole*. Qu'est-ce à dire? Ceci, que les Russes saluent le nouveau chef d'escadre. C'est ainsi que La Pérouse apprit sa promotion. Son interprète en langue russe, de Lesseps, prend aussitôt la poste pour porter en France les journaux de l'expédition, cartes, plans et dessins : utile précaution avant de redescendre vers l'hémisphère sud.

Les îles des Navigateurs. — Les Samoa, que peuplent les sœurs des Grâces, couronnées de fleurs, et des indigènes, ceints d'herbes marines comme les fleuves de la mythologie, sont une escale rêvée pour l'abondance des vivres qu'on y trouve : cocos, goyaves, arbres à pain, bananes... L'île Maouna y est fertile sans culture : le climat n'y exige aucun vêtement; les ramiers ne veulent manger que dans les mains humaines; et les femmes, fort jolies, sont douces, gaies et engageantes : « Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux. Ma surprise, disait La Pérouse, fut extrême d'y voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté que ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait la case; un rang de colonnes en formait le pourtour. »

Le 10 décembre 1787, le capitaine de Langle, en cherchant dans l'île Maouna une aiguade, repousse l'agression d'un insulaire qui avait frappé un de ses matelots. Mais l'agitation gagnant ses compatriotes, il pense les intimider en foudroyant de coups de fusil des pigeons et en montrant ainsi la puissance de ses armes. Ces robustes indigènes, loin de se laisser toucher par l'humanité du capitaine qui veut éviter une effusion de sang, l'accablent d'une grêle de pierres, lui et ses matelots. De Langle, blessé, est achevé à coups de massue, ainsi que onze hommes.

Botany-bay. — Sorti de « cet antre, plus affreux par la cruauté de ses habitants que le repaire des tigres et des lions », La Pérouse gouverne sur la Nouvelle-Hollande, où il compte se radouber et construire une chaloupe. A Botany-bay, une division anglaise est en partance pour fonder un établissement dans un endroit tout proche, à Port-Jackson : il l'apprend par « des déserteurs, qui nous causèrent, dit-il, beaucoup d'ennui et d'embarras ». Là, à Botany-bay, meurt le Père Receveur, aumônier de l'expédition, dont l'inscription funéraire, gravée sur un arbre, est aujourd'hui au Musée de marine, à Paris. De là, part une lettre de La Pérouse, datée du 7 février 1788 et ainsi conçue : « Je remonterai aux îles des Amis; et je ferai ce qui m'est enjoint par mes instructions relativement à la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte des Arsacides de Surville et à la Louisiade de Bougainville... »

Ce fut sa dernière lettre. Puis le silence sur lui tomba, un silence de mort.

Bligh (1788-1790).

Un navigateur anglais aurait peut-être été en mesure, sans une mésaventure fâcheuse, de recueillir des renseignements sur les disparus. Le lieutenant de vaisseau William Bligh avait été chargé d'aller quérir en Océanie l'arbre à pain et d'autres plantes utiles à acclimater aux Antilles. Il montait un petit navire de 220 tonnes, la *Bounty*, dont on peut admirer la svelte silhouette dans le bel ouvrage de Henry Culver, *Forty famous ships*. Le cinéma a fait au navire une large publicité, parce qu'il s'y passa un drame, le 28 avril 1789; la *Bounty* avait quitté Taïti. Bligh était strict sur la discipline, ce dont on ne peut lui faire grief; et parmi ses matelots, il y avait des paillards. En rade de Tofô, ils se mutinèrent, se rendirent maître de la *Bounty* et allèrent quérir des femmes à Taïti, laissant au gré des flots, dans une méchante chaloupe de 23 pieds de long, Bligh et dix-huit officiers et matelots qui lui étaient restés fidèles. Puis ils élurent domicile, avec leurs dulcinées, dans la petite île Pitcairn, au sud des Touamotou. On ne les y découvrit qu'en 1808. Bligh dériva pendant quarante-huit jours dans sa misérable barque, reconnut la Nouvelle-Hollande, l'île aux Tortues, l'île du Mercredi, l'île aux Butors, avant d'atteindre, épuisé, l'établissement hollandais de Timor, aux Moluques. Gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud en 1805, il mourut contre-amiral en 1817.

D'Entrecasteaux (1792-1793).

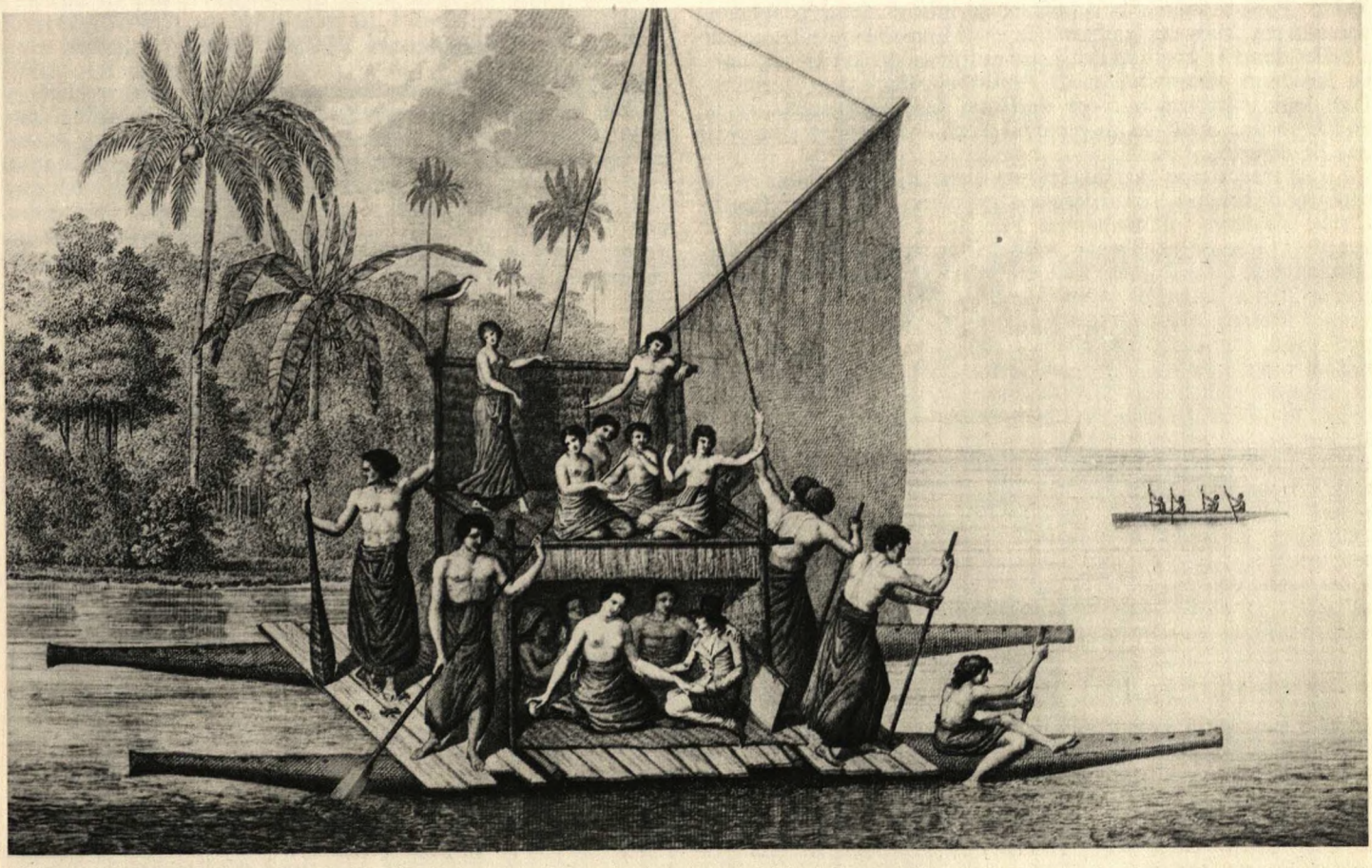
Les îles de l'Amirauté. — En France, devant le silence de La Pérouse, l'inquiétude grandissait. Sous la pression de l'opinion, l'Assemblée nationale, par décret approuvé par Louis XVI le 9 février 1791, fit donner des ordres à tous nos agents de faire les plus actives recherches sur son sort. De Brest, le 28 septembre, la *Recherche* et l'*Espérance*, deux flûtes commandées par Joseph Bruni d'Entrecasteaux, ancien commandant de nos forces navales dans les mers de l'Inde, partaient à son secours.

Au cap de Bonne-Espérance, d'Entrecasteaux recueille, croit-il, quelque indice sur les disparus. Le commodore Hunter, selon deux capitaines français de la marine marchande, aurait aperçu, dans une des îles de l'Amirauté, des hommes habillés d'uniformes français qui semblaient faire des signaux. Et de gouverner sur l'archipel en question, en longeant la terre de Van-Diemen par un canal qui recevra le nom de détroit d'Entrecasteaux, puis la Nouvelle-Calédonie, l'île de Bougainville et la Nouvelle-Irlande. Arrivé au but, aux îles de l'Amirauté, d'Entrecasteaux reconnaît qu'il a été induit en erreur.

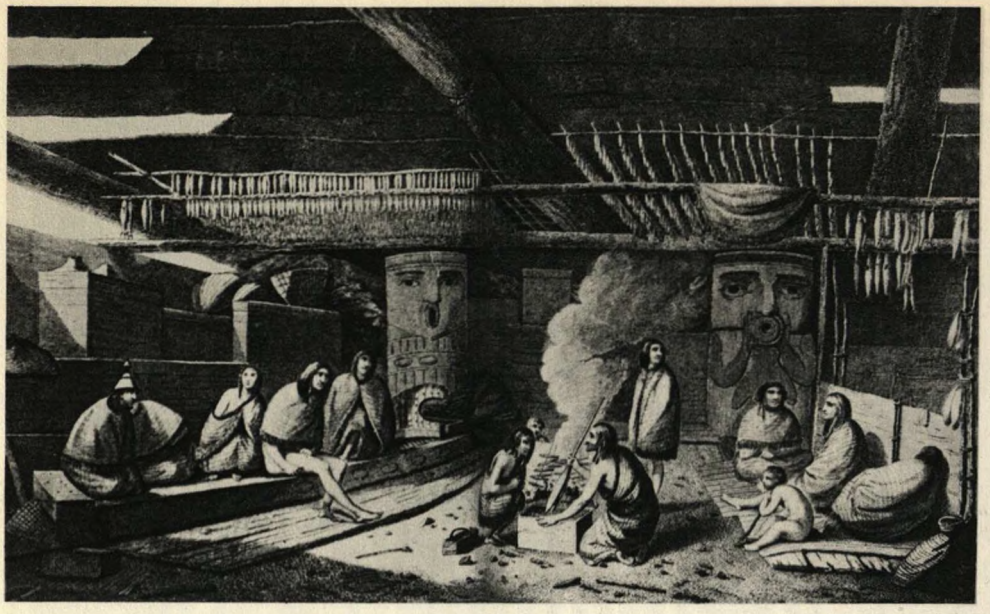
Les îles des Amis. — Que faire? Il bat en tous sens l'océan Pacifique, reconnaît aux Moluques les îles de l'Ermite, de l'Échiquier et d'Amboine, passe en vue de Van-Diémen, marque en Nouvelle-Hollande son passage par des noms donnés à l'île Saint-Allouarn, à la pointe d'Entrecasteaux et à la baie de l'Espérance. Il est pressé de gagner l'archipel des Amis, où La Pérouse a annoncé qu'il irait en quittant Botany-bay. Le 25 mars 1793, il est à Tongatabou, l'île principale de l'archipel. Les filles du roi Toubau s'informent curieusement des modes de France et se scandalisent d'apprendre que les chefs n'y ont qu'une seule femme. Elles folâtrent avec les marins et raffolent des parfums d'Europe. A l'ombre d'un arbre à pain chargé de fruits, les musiciens du roi Toubau, qu'a enchanté le don d'une pièce de damas cramoisi, régalent nos gens d'une aubade, où des bambous frappés en cadence émettent le son d'un tambourin. Nos marins chantent en



DANSE EN PRÉSENCE DE LA REINE TINÉ, AUX ÎLES DES AMIS. — LA BILLARDIÈRE, ATLAS POUR SERVIR À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE. PARIS, AN VIII. — CL. LAROUSSE.



DOUBLE PIROGUE DES ÎLES DES AMIS, OÙ A PRIS PLACE UN MARIN FRANÇAIS. — LA BILLARDIÈRE, ATLAS POUR SERVIR À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE. PARIS, AN VIII. — CL. LAROUSSE.



INTÉRIEUR D'UNE CABANE À NOOTKA.
A VOYAGE TO THE PACIFIC OCEAN UNDER THE CAPTAINS COOK, ETC... LONDON, 1784.

s'accompagnant du violon et du sistre. Mais la reine Tiné préfère entendre jouer de la serinette. Et elle exhibe les talents des jeunes filles de sa suite, dont les évolutions chorégraphiques n'ont rien à envier aux ébats de la Nouvelle-Cythère. Lorsque Bruni d'Entrecasteaux appareilla, le beau sexe témoigna son affliction par des larmes et des cris perçants. Il n'avait recueilli aucun renseignement sur La Pérouse à Tonga-Tabou, tandis que les insulaires évoquaient avec enthousiasme le nom de Cook, dont ils dataient les divers passages en comptant chaque année par une double récolte d'ignames.

En Nouvelle-Calédonie, Bruni d'Entrecasteaux eut une désillusion. Forster vantait la simplicité de mœurs d'une population accueillante. Mais des lambeaux de chair humaine qu'elle mordait à belles dents et une hache de bourreau pour débiter les victimes ne laissèrent aucun doute sur l'anthropophagie des Canaques. Pour leur soustraire le corps de Huon de Kermadec, capitaine de l'*Espérance*, mort de langueur, il fallut l'enterrer de nuit dans une île déserte.

Le 19 mai, à trois myriamètres de distance, on aperçut une île entourée de brisants, contre lesquels les navires faillirent s'échouer. C'était Vanikoro, qu'on baptisa l'île de la Recherche, sans y atterrir : fâcheuse négligence, nous le verrons : le mystère de la disparition de La Pérouse eût été éclairci. Et qui sait? Peut-être le grand navigateur vivait-il encore. Bruni d'Entrecasteaux mourut le 20 janvier 1793, comme il longeait la Nouvelle-Bretagne. Le commandement passe de main en main, d'Auribeau à Rossel, tandis que La Billardière tient le journal du bord. Les archipels de l'Amirauté, des Anachorètes, des Traîtres ont défilé tour à tour. Quand, enfin, l'expédition atteint Sourabaya, dans l'île de Java, c'est pour apprendre les tragiques événements qui se sont succédé en France, la mort de Louis XVI sur l'échafaud et la guerre étrangère. Les deux navires sont confisqués par les Hollandais.

Marchand (1790-1792).

Les « îles de la Révolution ». — Ce n'est point à la recherche de La Pérouse qu'était parti, le 14 décembre 1790, le *Solide* du capitaine Étienne Marchand. L'année précédente, avait paru à Paris le *Voyage autour du monde et principalement de la côte nord-ouest de l'Amérique* (1785-1788), des capitaines anglais Portlock et Dixon. Et la maison Baux, de Marseille, informée des bénéfices considérables que laissait en Chine la vente des fourrures américaines, avait armé le *Solide* à cet effet, en le pourvoyant, par un louable souci de l'hygiène, d'un ventilateur pour changer l'air de l'entrepont, puis, comme désinfectant, d'un baume de longue vie. Pour le calcul des longitudes, on utilisait à bord une montre à secondes (que possède aujourd'hui le commandant Vivielle). De la Terre des États, au sud de l'Amérique, Marchand gouverna droit sur les îles Marquises, où il reconnut tour à tour Madalena (Fatu-Hiva), San-Pedro (Motane), Dominica (Hivaoa), Santa-Christina (Tahuata), avant de jeter l'ancre dans la baie de la Madre de Dios (Vaitahu). Pour la première fois, en juin 1791, flotta sur une île océanienne le pavillon tricolore, un étendard, écrira Marchand, qui était le « symbole de la Liberté ». Et le 22 juin, il prenait possession de l'île Na-pou, « au nom de Sa Majesté Louis XVI, roy des Français » : dans la carte expédiée à l'Assemblée nationale, l'archipel était baptisé « les îles de la Révolution ». Les indigènes apprirent à crier : « Vive la Nation », cependant que leurs femmes et leurs filles, « fort agréables et très intelligentes », prodiguaient à nos marins leurs faveurs. En partant de Na-pou, trois bouteilles, contenant chacune l'acte de notre prise de possession, furent remises en garde à un vieillard, à un homme mûr et à une jeune fille.

Cet intermède terminé, Marchand prit la route de l'Alaska, but de son expédition commerciale, où, dans la baie où s'élève aujourd'hui Sitka, il reçut, des indigènes, une cargaison de fourrures, échangées contre des casseroles, des marmites, des hallebardes et des vêtements européens. Après escale aux Sandwich, le *Solide* gouvernait sur la Chine, pour aller vendre à Macao sa cargaison.

Vancouver (1791-1795).

Nootka (près de l'île de Vancouver). — Il vous est enjoint, — disaient les instructions des lords de l'Amirauté au capitaine Vancouver, le 8 mars 1791, — d'aller avec la *Discovery* et le *Chatam* aux îles Sandwich. Vous y passerez l'hiver. Et, le printemps de 1792 venu, vous vous rendrez sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, afin de faire restituer aux sujets britanniques les terrains dont ils ont été dépossédés par les Espagnols. Vous étudierez les emplacements où l'on peut former des comptoirs, et vous rechercherez si on peut accéder de cette côte occidentale de l'Amérique



SAUVAGES AUSTRALIENS MARCHANT À QUATRE PATTES, COMME DES CHIENS.
KING, AN ACCOUNT OF THE ENGLISH COLONY IN NEW SOUTH WALES (1768-1801). LONDON, 1802. — CL. LAROUSSE.



SCÈNE NOCTURNE DANS LES ENVIRONS DE SYDNEY.
KING, AN ACCOUNT OF THE ENGLISH COLONY IN NEW SOUTH WALES (1768-1801). LONDON, 1802. — CL. LAROUSSE.

à la côte orientale sur l'Atlantique, où les Anglais sont établis. — Par là, l'Angleterre entendait triompher des prétentions des Espagnols, qui ne toléraient le commerce d'aucun navire étranger sur les côtes américaines du Pacifique.

Vancouver, fidèle au programme qui lui était tracé, hiverna, durant ses quatre années de campagne, soit à Taïti, où il déposa des oies du Cap, planta des ceps de vigne et sema des graines d'orangers et de citronniers; soit aux îles Sandwich, où il tenta de rétablir la paix entre les chefs de l'archipel; soit à la Nouvelle-Galles du Sud, où il acclimata du bétail de Californie. Mais il s'attacha surtout à l'exploration de la Nouvelle-Albion et de la Nouvelle-Géorgie, au nord-ouest de l'Amérique, reconnaissant, entre autres, la rivière Columbia. Par trois fois, il se rendit à Nootka, où un de ses compatriotes avait été molesté pour y avoir tenté d'exploiter le commerce des fourrures. Et il fut assez heureux pour se faire respecter des Espagnols et des sauvages.

Au son d'un tambour fait d'une pièce de bois creuse, le chef indien Maquinna l'accueillit par des cris de joie; il sautait en même temps en changeant rapidement de masque, avec un cliquetis de coquilles et de pièces de cuivre dont était couvert son tablier. D'autres figurants indigènes, le visage peint en rouge et en noir, la tête poudrée du fin duvet d'oiseaux de mer, défilèrent avec un étrange assortiment de fusils à baïonnette, de pistolets, de piques, de poignards, de flèches et de harpons, et en faisant d'énormes bonds. Vancouver constata, au reste, l'exactitude de la description de Cook quant aux maisons de Nootka, embellies (!) de gigantesques figures humaines, qui débordaient du toit. Mais on ne lui offrit pas, comme à Cook, des crânes et des mains auxquels adhérait encore de la chair humaine. Du voyage de Vancouver, la géographie devait consacrer le souvenir en donnant son nom à l'île qui se trouve vis-à-vis Nootka.

Flinders (1798-1803).

L'Australie. — Cependant la Nouvelle-Hollande commençait à recevoir des colons anglais, dont le lieutenant-gouverneur King a conté l'histoire pour la période qui va de 1788 à 1801. Les sites sévères de la Nouvelle-Galles du Sud, peuplés du superbe oiseau-lyre qu'est le ménure, avaient de singuliers aborigènes qui aimaient à marcher à quatre pattes comme des chiens. Dans le voisinage de Sydney, ils vivaient dans de pauvres cabanes, presque à l'état de nature.

On ignorait encore l'étendue des côtes de l'Australie, quand un homme énergique, Matthew Flinders, en entreprit le périple. Il débuta dans le métier d'explorateur avec un bateau tom-pouce — *Tom Thumb* — de 8 pieds de long, auquel il substitua, en 1798, une barque pontée de 8 hommes d'équipage. Et les découvertes commencèrent. Entre l'Australie et la terre de Van-Diémen, il repéra un détroit, qu'il baptisa détroit de Bass, en l'honneur de son compagnon de route, le chirurgien George Bass. L'Angleterre le récompensa, en lui donnant le commandement de l'*Investigator*, monté de 88 hommes. Et Bonaparte le munit d'un passeport qui le soustrayait aux hostilités ouvertes entre l'Angleterre et la France, comme les Anglais, au reste, en avaient fait bénéficier un Français, Baudin.

En 1802, Flinders reconnaissait, le long de la côte australienne, les îles Northumberland et Cumberland, franchissait le détroit de Torrès, explorait le golfe de Carpentarie et pénétrait dans le paradis des animaux, l'île des Kanguroos. Dans l'île, il n'y avait aucun vestige de l'homme. Les animaux le connaissaient et le redoutaient si peu qu'en une soirée l'équipage tua 31 kanguroos à coups de bâton. Les marsupiaux vivaient en compagnie de grands phoques et de casoars tandis que des aigles de forte taille survolaient leurs ébats. Au littoral voisin, on a donné le nom de Terre de Flinders. En 1803, ayant fait le tour de l'Australie, Flinders regagnait Port-Jackson. Un naufrage sur des coraux, entre l'Australie et la Nouvelle-Calédonie, mit fin à sa carrière d'explorateur, encore qu'il en sortît indemne.

Baudin (1800-1804).

La « Terre Napoléon ». — En 1800, le capitaine de vaisseau Nicolas Baudin partait pour les Terres australes avec les corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste* et la goélette la *Casuarina*. Sa mission était d'explorer la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire de l'Australie. Parmi ses officiers étaient les enseignes



L'ÎLE DES KANGUROOS. — FLINDERS, A VOYAGE TO TERRA AUSTRALIS (1801-1803). LONDON, 1814. — CL. LAROUSSE.



UN CHEF DE NOUKA-HIVA EN COSTUME DE GUERRE. VOYAGE DE DUMONT D'URVILLE. — CL. LAROUSSE.



UN PAYSAGE CARACTÉRISTIQUE DES ÎLES OCÉANIENNES : VUE RÉCENTE D'UNE BAIE DE NOUKA-HIVA COUVERTE D'UNE FORÊT DE PALMIERS.

Louis-Claude et Henri-Louis de Saulses de Freycinet, deux frères; et parmi ses passagers, un peintre, Lesueur, qui allait prendre, en cours de route, de nombreux dessins et aquarelles.

Baptisée Terre Napoléon, comme un archipel fut appelé le grand archipel Bonaparte, la côte australienne reçut une foule de vocables français : caps Volney, Talleyrand, Montesquieu, Lavoisier, Buffon, Villars, Berthier, Brune, baies Descartes, de Rivoli, golfe Bonaparte, îles Jérôme, Cuvier, Jean-Bart, La Bourdonnais, de Montenotte, Joséphine, de l'Institut, détroit de Lacépède, presqu'île Cambacérès. Ayant longé le littoral sur plus de mille milles, l'escadrille entra dans un port capable de contenir mille vaisseaux, Port-Jackson. Dans une anse, une petite ville commençait modestement avec école, hôpital, caserne et moulins à vent : Sydney.

Aux îles de la Sonde, Timor sembla une escale enchantée, « l'un des pays les plus fertiles du monde »; et, malgré sa sécheresse, « le règne végétal parut y avoir accumulé tous ses dons ». Les Malais se délectaient d'énormes chauves-souris à chair tendre; puis, à l'ombre des tamariniers, des bananiers et des manguiers, accroupis sur leurs talons, ils mâchaient du bétel et buvaient du calou, en se frictionnant le corps avec de l'huile de coco.

Répondant aux objets de sa mission que symbolisaient les noms de ses navires, Baudin fit prendre de nombreux dessins des paysages de la Nouvelle-Hollande, de sa faune et de sa flore. La faune surtout était singulière : en dehors du kanguroo et du casoar, on trouvait cette étrange taupe aquatique, l'ornithorhynque, pourvue d'un bec corné comme celui d'un canard; l'éléphant de mer, à trompe; le dasyure à longue queue, carnivore comme la fouine; le rhinolophe, à forme de chauve-souris; le wombat, une sorte de cochon d'Inde.

Krusenstern (1803-1806).

Transporter une ambassade au Japon et des marchandises à la Compagnie russe du Kamtchatka, telle est la mission qu'a confiée le tsar Alexandre Ier au capitaine de vaisseau de Krusenstern. Quittant Cronstadt en 1803, la *Nadiejeda* et la *Neva* prennent, par le cap Horn, la route du Pacifique. Krusenstern compte bien, avant d'atteindre le but, en explorer des îles. Il passe aux îles Washington, baptisées ainsi en 1791 par Ingraham, de Boston, quelques semaines avant Marchand, qui les a appelées les îles de la Révolution, et quelques mois avant Vancouver, qui les nommera, en mémoire d'un ami, les îles d'Hergest.

De ces îles, au nord des Marquises, Nouka-Hiva est la plus considérable. Krusenstern y trouvera comme interprète un Anglais, qui y a élu domicile en s'y mariant. Mais est-il besoin d'un truchement pour voir des femmes s'extasier devant le portrait de Mme de Krusenstern, et des hommes se précipiter devant des miroirs pour s'y contempler des heures entières? Les insulaires avaient une certaine civilisation. Et le meilleur maçon d'Europe n'eût pu mieux faire qu'eux une terrasse d'une centaine de toises, aux pierres admirablement jointes, qui servait de siège aux spectateurs pendant les danses solennelles. Sur le faux avis que leur roi était retenu à bord comme otage, les chefs revêtirent leurs parures de guerre. Puis, tout s'apaisa.

Arrivé à destination, au Kamtchatka, Krusenstern eut la surprise de constater que Saint-Pierre et Saint-Paul (Petropaulowsk) était resté une pauvre bourgade, presque dépeuplée, où on manquait de tout. Dans le nord de Sakhaline, il entra en contact, non pas avec des Aïnos, mais avec des Tartares fort sales, aux habits en peaux de chien ou en boyaux de poisson, dont le chef, seul, arborait un magnifique habit de soie à fleurs, de coupe chinoise. Après escales à Macao et Canton, où il recueillit des renseignements sur les Sociétés secrètes des Chinois, il franchit le détroit de la Sonde et, par le cap de Bonne-Espérance, revint en Europe.



CHEF TARTARE. — KRUSENSTERN, VOYAGE AUTOUR DU MONDE (1803-1806). PARIS, 1821. — CL. LAROUSSE.

Kotzebue (1815-1818).

La reine des îles Sandwich. — Fils d'un écrivain allemand des plus féconds, Otto Kotzebue était lieutenant de la marine impériale de Russie, quand il entreprit, en 1815, un voyage autour du monde à bord du brick *Rurick*, armé à Cronstadt. Par le cap Horn, il prend la route du Pacifique, baptise au passage certaines îles des noms de Rurick, Krusenstern, Koutousoff, Souvaroff, monte vers le Kamtchatka, où il relâche à Novaïa-Arkhangelsk. Et après avoir poussé jusqu'à l'île Béring, il descend

par San-Francisco jusqu'aux îles Sandwich. Quelle bonne fortune s'offrit alors au peintre Louis Choris, qui avait embarqué pour dessiner des paysages, de croquer au crayon des indigènes, avec leurs armes, leurs parures et leurs instruments de musique!

Kotzebue visitait donc les îles Sandwich. La civilisation y avait fait son œuvre. Le capitaine fut introduit près de la reine Nomahanna par un ministre, dont toute la toilette consistait en deux souliers énormes et un gilet qui embrassait les deux tiers de sa volumineuse personne. Dans un salon meublé à l'européenne, la reine était étendue sur le ventre; sa tête, ronde comme une boule, était éventée par deux nymphes en costume léger. Elle se retourna pour recevoir son visiteur, se chapeauta, enfila de grosses bottes de marin et monta, avec son hôte qu'elle retenait d'un bras vigoureux, dans une petite carriole, attelée de jeunes hommes. La promenade achevée, la reine absorba un copieux repas, au milieu duquel un grand et fort esclave lui sauta sur le ventre pour le pétrir et faciliter la digestion : après quoi, elle se remit sur le ventre pour continuer son pantagruélique dîner.

Le 1er janvier 1817, Kotzebue découvrait l'île de la Nouvelle-Année, puis, à l'extrémité orientale des Carolines, l'île Radek. Un nouveau zigzag le ramène à Ounalachka, où il monte à bord d'un bateau garni de peaux pour pénétrer dans les mers polaires. Puis il redescend vers Manille et, par l'océan Indien et le Cap, retourne en Europe.

Freycinet (1817-1820).

Lorsqu'il embarqua, en 1817, à bord de l'*Uranie* pour faire le tour du monde, Louis-Claude de Saulses de Freycinet ne craignit point de faire une entorse aux règlements très sévères de la marine de guerre, qui défendaient d'emmener une femme à bord. Déguisée en homme, Mme de Freycinet l'accompagnait. Mais elle reprit bientôt ses vêtements féminins, et son aventure fut pour les historiens une bonne fortune, car Rose de Freycinet tenait journal, et ce journal, publié, il y a une dizaine d'années, par Charles Duplomb, était agrémenté de dessins et de délicieuses aquarelles, dans son désir de « peindre la parole et de parler aux yeux ». Ainsi, dans l'île de Timor, au sud des Moluques, elle assista à une fête chinoise lors de la pleine lune. Les bonzes, dit-elle, « font mille grimaces devant les diverses idoles : ils s'agenouillent quatre ou cinq fois de suite la face contre terre, en marmottant quelques paroles chinoises. Il y a, au milieu de leur temple, un arbre planté dans un petit carré de terre, au-dessus duquel le toit est ouvert pour qu'il puisse recevoir les bienfaits du ciel. Ils l'appellent l'arbre de la vie. Ils vont brûler près de cet arbre des morceaux de papier doré. Les autels sont chargés de poulets, de cochons rôtis, de pâtés, de confitures, que chacun doit offrir suivant ses moyens. Toutes ces provisions sont emportées par leur grand prêtre ».

A Diély, le gouverneur portugais fait à l'*Uranie* un accueil triomphal. Et Rose de Freycinet, invitée par lui, fait sensation, avec sa légère robe de mousseline et son chapeau à plumes, parmi les dames portugaises chamarrées de chaînes d'or et vêtues à la mode du XVIIIe siècle. « Elle recevait les hommages des autorités en femme du monde qui sait à son tour rendre une politesse et s'efface volontiers au profit de tous, diront les journaux de la capitale. Chez une femme, la modestie est souvent de l'héroïsme. »

L'énumération de quelques-unes des illustrations du journal de Rose de Freycinet, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à Port-Jackson, en Australie, en montrera la variété : visite à un rajah de l'île Rotty, Chinoises jouant au tjonka, occupations domestiques à l'île Timor, intérieur d'un ménage à Coupang, entrevue avec les Ombayens, danse d'hommes nus, manière de voyager par terre à Guam, baptême du premier ministre du roi des Sandwich. L'*Uranie* avait sillonné le Pacifique. Elle avait doublé les rochers gigantesques du cap Horn, et elle revenait avec les riches collections de plantes que les naturalistes Quoy et Pellion avaient recueillies, avec les observations sur le magnétisme terrestre qu'avait faites à Port-Jackson Freycinet, quand la tempête jeta, le 14 février 1820, la frégate sur un écueil des îles Malouines, où elle s'éventra. On put sauver, avec l'équipage, les instruments et les documents de la mission.



Les îles Sandwich, Nouka-Hiva et Pomotou.
Vuillemin, Nouvelle carte de l'Océanie. Paris, 1842. — Cl. Larousse.

Duperrey (1822-1825).

Un lieutenant de vaisseau qui s'était signalé en opérant le sauvetage des naufragés de l'*Uranie*, Louis-Isidore Duperrey, présenta au ministre de la Marine, M. de Clermont-Tonnerre, un plan d'expédition en Océanie, qui embrassait l'hydrographie, le magnétisme, la météorologie et l'étude des trois règnes de la nature. Le 11 août 1822, la *Coquille*, qui lui était confiée pour réaliser ce programme, appareillait à Toulon et prenait la route du cap Horn, avec relâche aux Malouines. Dans l'archipel Dangereux, Duperrey découvrit des îles qui reçurent les noms de Clermont-Tonnerre, Augier, Freycinet et Lostanges. De ces récifs madréporiques, il gouverna sur les îles de la Société, où ses recherches scientifiques, à Borabora, prirent une grande extension. Une relâche à Port-Praslin, dans la Nouvelle-Irlande, lui permit d'en dessiner les indigènes. Une longue chaîne d'îlots, au nord des îles Bouham, reçut le nom de la Coquille. A Waïgiou, une des îles des Papous, Duperrey donna le nom d'Arago à une baie, ombragée de cocotiers et de sagoutiers, où caquetaient une foule de perroquets.

Dans l'archipel des Carolines, encore bien mal connu, il explora l'île d'Oualan que le capitaine américain Crozer n'avait aperçue, en 1804, que du haut des mâts : deux de ses havres reçurent les noms de la Coquille et de Chabrol, tandis qu'il laissa celui de Duperrey au groupe des îles Ougaï, Tougoulou et Aoura. Une relâche à Sydney lui fournit des renseignements sur l'état permanent d'hostilité d'indigènes que les missionnaires n'étaient pas



UNE PAGODE DE L'ÎLE WAÏGIOU.
VOYAGE AUTOUR DU MONDE EXÉCUTÉ PAR LA « COQUILLE » (1822-1825). PARIS, 1826. — CL. LAROUSSE.

parvenus à soustraire à l'anthropophagie. En Nouvelle-Guinée, il mesura la hauteur des montagnes. Le 24 avril 1825, il débarquait à Marseille.

Lütke (1826-1829).

En 1826, le tsar Nicolas Ier donnait mission à son aide de camp, le capitaine de vaisseau Frédéric Lütke, d'achever la découverte des côtes du Kamtchatka, puis d'aller hiverner aux tropiques, en s'attachant à l'exploration des îles Carolines, des îles Salomon, de la Nouvelle-Irlande et du Nouveau-Hanovre. Une gabare assez mauvaise marcheuse, le *Séniavine*, était placée sous les ordres de Lütke, qui emmenait deux excellents dessinateurs, Postels et le baron Kittlitz. L'expédition recueillit des renseignements inédits sur les tribus indiennes de la côte américaine; les Kaloches de Sitka avaient des sorciers analogues aux chamans sibériens; ils sacrifiaient des esclaves sur la tombe des chefs; mais, à côté de mœurs barbares, ils avaient le sens artistique qu'on retrouvait chez les sauvages des îles océaniennes. Leurs grandes pirogues avaient, à la poupe et à la proue, des figures sculptées qui s'adaptaient au nom de chacune d'elles : le *Soleil*, la *Lune*, la *Baleine*, la *Loutre*, l'*Aigle*... Ils savaient sculpter des masques de guerre et des masques pour les jeux, de la vaisselle de bois enjolivée de coquillages, des poignards à double tranchant, embellis de coquillages luisants...

L'hivernage de Lütke aux îles Carolines fut des plus fructueux. Il en reconnut une douzaine, dans un archipel considéré comme dangereux, mais où la navigation, grâce à lui, devint aussi sûre que dans les parages les plus connus du globe. Rien ne distinguait les chefs du menu peuple, sinon une chevelure plus lisse, une fleur odorante à l'oreille ou une feuille dans le chignon. Si les femmes, lustrées d'huile de coco, étaient laides, les jeunes filles, aux yeux pleins de feu et aux dents de perles, étaient attrayantes par leur franche gaieté dénuée d'effronterie. Mais un bourrelet de cordons de fibre de coco, en guise de collier, de plus en plus grand avec l'âge des femmes, était loin de les embellir. A quelques-unes des Carolines, sises entre 6°43′ et 7°06′ de latitude septentrionale, Lütke donna le nom de Séniavine, qui était celui, porté par sa gabare, d'un amiral russe vainqueur des Turcs.

Une relâche à l'île de Guam, dans l'archipel des Mariannes, donna l'occasion aux dessinateurs de l'expédition de prendre des vues charmantes au milieu de la plus épaisse des verdures. Dans l'île de Luçon, aux Philippines, les paysages n'étaient pas moins grandioses : telle lagune était ceinte de collines verdoyantes, derrière lesquelles culminaient de hautes montagnes au sommet arrondi.



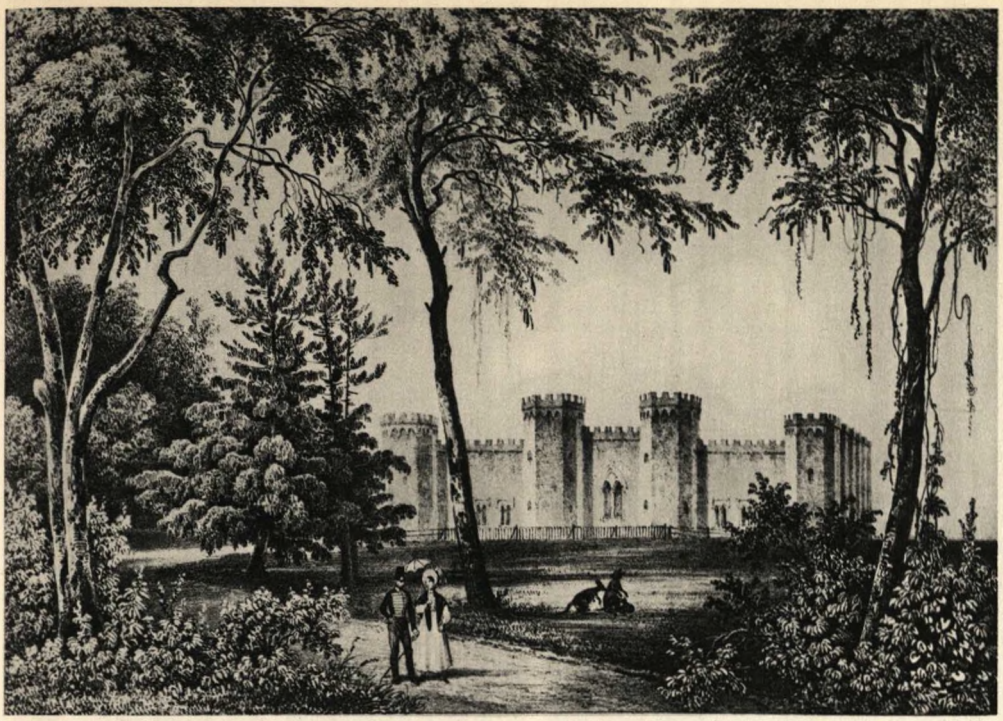
LA FORÊT DU HAVRE CARTERET EN NOUVELLE-IRLANDE.
VOYAGE DE LA CORVETTE L' « ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.

Le baron de Bougainville (1824-1826).

Le nom de Bougainville reparut, au XIXe siècle, en Océanie. Le baron de Bougainville faisait, comme son parent, le tour du monde; il était à bord de la *Thétis*. Arrivé en Australie, le baron fit un pieux pèlerinage à Botany-bay, d'où était datée la suprême missive de La Pérouse. Et en mémoire du disparu, sur un terrain concédé par l'Angleterre, il éleva une colonne en pierre, surmontée



INSULAIRES DE SANTA-ISABELLA.
DUMONT D'URVILLE. VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.



LE JARDIN DU GOUVERNEUR À SYDNEY. — BARON DE BOUGAINVILLE, JOURNAL DE LA « THÉTIS ». PARIS, 1837. — CL. LAROUSSE.

d'une sphère terrestre, où une inscription rappelait que c'était de là que, pour la dernière fois, La Pérouse avait envoyé de ses nouvelles. La colonie anglaise avait alors, en 1825, réalisé de grands progrès dans la mise en valeur du littoral. Des voitures publiques à galeries, des célérifères, sillonnaient de belles routes entre Sydney, Paramatta, Liverpool et Windsor. Les indigènes reculaient devant la civilisation, et, tout en apprenant la langue anglaise qu'ils parlaient avec assez de facilité, ils refusaient de quitter leurs habitudes ancestrales : une cabane en écorce d'eucalyptus abritait ces chasseurs de kanguroos et d'opossums, qui méprisaient la culture du sol.

Dillon (1826).

Le voile se lève sur la disparition de La Pérouse. — Au cours d'un voyage à l'île de Tikopia, voisine de l'archipel des Fidji, le capitaine Dillon, commandant la *Research*, de l'East India Company, avait acheté une poignée d'épée, où il crut reconnaître les armoiries et le chiffre de La Pérouse. Les insulaires, interrogés, répondirent que l'objet, ainsi que beaucoup d'autres : chevilles en fer, haches, couteaux, possédés par eux, venaient d'une île assez éloignée, Manicolo (Vanikoro), près de laquelle deux grands vaisseaux avaient fait naufrage, alors que les vieillards existant à Tikopia étaient de jeunes garçons : l'un des vieillards y avait encore vu, vers 1807, deux hommes âgés qui faisaient partie des équipages des navires naufragés. Un Tikopien ajoutait que l'un des vaisseaux s'était jeté sur un récif et avait riposté à coups de canon à la grêle de flèches des insulaires, qui avaient massacré l'équipage, au moment où il tâchait de gagner en chaloupe la côte. L'autre vaisseau, échoué sur une plage de sable, avait été épargné par eux, parce qu'il avait évité tout acte d'hostilité, gagnant même l'amitié des insulaires de Manicolo par des cadeaux, haches, verroterie, etc. Quand le navire coula, les matelots s'établirent à terre pour construire un petit bâtiment, sur lequel une partie d'entre eux s'embarquèrent. On n'en entendit plus parler. Quant aux hommes demeurés dans l'île, ils furent répartis entre des chefs, auxquels leurs fusils rendirent de grands services.

De retour au Bengale, Dillon avisa nos agents et s'offrit à retrouver la trace de La Pérouse, dont nos officiers avaient identifié la poignée d'épée. Le 8 septembre 1827, en compagnie de l'agent français Chaigneau, il arrivait en vue de Vanikoro. Les renseignements obtenus à Tikopia étaient exacts : le naufrage de deux vaisseaux y avait bien eu lieu. Le chef des esprits qui avaient de longs nez s'avançant à deux palmes en avant de leur visage (des chapeaux à cornes) avait un outil avec lequel il regardait le soleil (une lunette astronomique). Cinq lunes après avoir fait naufrage, les esprits étaient repartis. Deux d'entre eux étaient restés à Vanikoro, dont l'un servait l'autre : il y avait trois ans que l'un était mort ; l'autre avait quitté l'île avec un chef sauvage. Dillon recueillit quelques morceaux de fer, quatre caronades et deux cloches, dont l'une ne laissait aucun doute sur son origine française. Elle portait ces mots : « Basin m'a fait », et, au-dessous, trois fleurs de lis. L'initiative du capitaine anglais fut récompensée, par Charles X, de la croix de la Légion d'honneur et d'une pension. Un marin français, Dumont d'Urville, allait parachever la découverte du capitaine Dillon et rapporter d'autres épaves, qui seront exposées au musée de la Marine, au Louvre.

DUMONT D'URVILLE (1826-1829).

Découverte des épaves des frégates de La Pérouse. — Jules Dumont d'Urville, qui avait fait campagne à bord de la *Coquille*,



VILLAGE DE MANÉVA (ÎLE DE VANIKORO). — VOYAGE DE LA CORVETTE L'« ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.



ROUTE DE TOUDANO (ÎLE CÉLÈBES). — VOYAGE DE LA CORVETTE L'« ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.

avait soumis, le 23 mai 1825, au ministre de la Marine un nouveau plan de voyage autour du monde. Il se proposait d'étudier spécialement la Nouvelle-Bretagne, la Louisiade, découverte par Bougainville, explorée par d'Entrecasteaux, terre française, dont il appartenait à des Français d'achever la découverte; et la Nouvelle-Guinée, où la *Coquille* avait relâché au havre de Dorey, facile à discerner par la maison sacrée qu'y avaient les Papous.

Approuvé par le vice-amiral de Rosily, le programme fut adopté. Et Dumont d'Urville appareilla en 1826 avec l'*Astrolabe*, une corvette bien légère pour affronter l'océan Austral, car elle descendit jusqu'à l'île Saint-Paul, avant de gagner la baie du roi Georges, au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, les naturels, de petite taille, paraissaient de véritables singes, avec leurs ongles aigus qui leur permettaient de grimper rapidement aux arbres. Hommes et femmes, d'un noir cuivré, avaient la déplorable habitude de se frotter le corps avec de l'huile de poisson, qui les imprégnait d'une odeur infecte.

Bon observateur, Dumont d'Urville nota à Tonga-Tabou, l'île de l'archipel des Amis, souvent visitée par ses devanciers, une curieuse cérémonie pratiquée par les indigènes : ils évoquaient un Esprit pour la guérison des malades; et nous avons vu que Cook trouva chez eux de nombreux lépreux. Dumont d'Urville avait constaté, de plus, que c'étaient des voleurs. Il avait dû bombarder un village pour se faire rendre une chaloupe. Sensible à la beauté des sites, il sillonnait les archipels océaniens, en les faisant dessiner, telle une magnifique forêt du havre Carteret en Nouvelle-Irlande. Il avait déterminé les positions des Loyalty, des Laughlan, des « îles du duc d'Angoulême » près de la Nouvelle-Bretagne. Le bruit courait qu'un capitaine baleinier avait recueilli sur La Pérouse des indices entre la Louisiade et la Nouvelle-Calédonie. Aussi Dumont d'Urville scrutait-il baies et canaux, quand, tout à coup, à Hobart-town, dans la terre de Van-Diémen, il eut connaissance de la découverte du capitaine Dillon. Il gouverna aussitôt sur Tikopia (Tucopia), où les chefs indigènes lui firent une réception solennelle, en février 1828. Un Anglais, nommé Hambilton, versé dans les langues indigènes, consentit à l'accompagner à Vanikoro.

Là, à Vanikoro, les naturels font des réponses évasives, quand l'un d'eux, séduit par la vue d'un morceau de drap écarlate, qu'on lui promet, mène le lieutenant Jacquinot sur les lieux du naufrage des deux frégates de La Pérouse. C'était le 26 février 1828, quarante ans après le sinistre : « Nos gens virent, disséminés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des boulets, des saumons, et surtout une immense quantité de plaques de plomb. » Le doute n'était plus possible. Les insulaires confirmèrent, en les précisant, les renseignements fournis à Dillon. Une frégate avait coulé à pic sur un récif; l'autre s'était échouée. Une trentaine d'hommes, qui avaient gagné la terre, avaient été massacrés; d'autres, bien armés, s'étaient maintenus pendant sept lunes dans le district de Païou, avant de s'embarquer pour les Moluques sur un léger bâtiment. Dumont d'Urville fit prendre la vue d'un des villages où avaient dû passer et résider peut-être nos malheureux compatriotes.

Puis, en présence des chefs indigènes, qui promirent de le respecter comme une maison de Dieu, un mausolée en pierre fut dressé, surmonté d'un obélisque, où on lisait, sur une plaque de plomb, l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS,
[*l'Astrolabe*].
14 MARS 1828.

Y a-t-il encore, enfouis dans le tronc d'un banian, les papiers de La Pérouse? Une tradition, à Vanikoro, l'affirme, et un voyageur, doublé d'un grand romancier, y prête créance.

Par les Mariannes, les Carolines, les Moluques, Dumont d'Urville gagna l'île Célèbes, où il reçut un chaleureux accueil. On peut le suivre, avec ses compagnons, dans leurs excursions, à travers la magnifique route de Toudano, par exemple, pour chercher à enrichir leurs collections de zoologie et de botanique. Après escale à Batavia, l'*Astrolabe* reprit la route de l'Europe, par le Cap, par Sainte-Hélène, où Dumont d'Urville assista à une course de chevaux à Longwood, peu de temps après la mort de Napoléon. Le 25 mars 1829, ayant fait un périple de 25 000 lieues, il jetait l'ancre à Marseille. Il rapportait une moisson de cartes qui renouvelaient complètement l'hydrographie des mers océaniennes; les îles australes étaient réparties désormais, selon la divergence des races, en Polynésie, Micronésie, Malaisie et Mélanésie; les matériaux qu'il avait rassemblés sur les langues indigènes, sur la flore, — 1 600 plantes, — sur la minéralogie, — 900 échantillons de roches, — dépassaient tout ce qu'on avait réuni jusqu'alors. Pour en populariser les résultats, Dumont d'Urville fit paraître, en dehors de la publication officielle de ses rapports scientifiques, un *Voyage pittoresque autour du monde*.

Avec l'*Astrolabe* et la *Zélée*, Dumont d'Urville devait, de 1837 à 1840, achever de reconnaître les îles de l'Océanie : Amboine, Banda, Java, Auckland, la Nouvelle-Calédonie, la Louisiade. Mais comme le but de son expédition était, cette fois, l'exploration de l'Antarctique, je remets à un autre chapitre la relation de son voyage au pôle sud. Au cours de sa campagne, il avait eu l'heureuse fortune de relâcher à Taïti, au moment même où un autre de nos marins avait à y défendre les intérêts de la France.

Dupetit-Thouars (1836-1839).

Abel Aubert Dupetit-Thouars avait pour mission de croiser avec la *Vénus* dans les parages fréquentés par nos baleiniers, de leur porter aide et secours et de recueillir toutes les informations possibles sur l'orientation à donner à ce genre de pêche. Doublant



PRISE DE POSSESSION DE TAITI EN 1842.
DÉPART DES TROUPES FRANÇAISES DE PAPEETE, LA CAPITALE.
Aquarelle exécutée au moment de l'opération. Musée des Colonies. Vincennes.



INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ À LA MÉMOIRE DE LA PÉROUSE, À VANIKORO. — VOYAGE DE LA CORVETTE L'« ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.

le cap Horn, il longerait les côtes américaines, puis, après relâche aux îles Aléoutiennes et au Kamtchatka, il redescendrait vers les îles Sandwich et visiterait, en janvier 1838, l'archipel Dangereux (les Touamotou), où se portaient depuis quelques années les pêcheurs de baleines, puis il reprendrait avec sa frégate la route de Brest.

Dupetit-Thouars accomplit consciencieusement la mission qui lui était confiée. Au Chili, où nos baleiniers atterrissaient parfois, il explora la province la plus méridionale, l'archipel de Chiloé, qui comptait 64 îles. Dans la capitale des îles Sandwich, à Honolulu, il assura, par une convention passée avec le roi Taméhaméha, le traitement de la nation la plus favorisée à la France. Tandis qu'à l'arrière-plan d'Honolulu, le cône montagneux du Bol de Punch était ouaté de nuages, en rade, on jouissait d'un soleil radieux et la mer blanchissait d'écume en se brisant sur une ceinture de coraux. La même impression charmante attendait Dupetit-Thouars à Taïti, où de jolis sentiers serpentaient à travers les goyaviers et les orangers. Il eut même la surprise de voir cheminer une maison, qui déménageait, avec ses poteaux soulevés par des indigènes, ses bambous et les nattes qui formaient ses murailles. Elle était destinée aux grands officiers de la Couronne et aux gardes du corps de la reine Pomaré. L'île était pourtant bien déchue de sa grandeur. Sa population ne dépassait pas une dizaine de mille âmes, alors qu'à l'estime d'un interlocuteur de Dupetit-Thouars, elle en aurait compté le décuple (?) lors des voyages de Cook.

Comme 80 navires baleiniers ou marchands touchaient chaque année à Taïti, il était important que les bâtiments sous pavillon français y fussent bien accueillis. Et une convention signée à Papeete, le 4 septembre 1838, entre la reine Pomaré et Dupetit-Thouars, stipula que les Français seraient « reçus et protégés comme les étrangers les plus favorisés ». Mais le commandant de la *Vénus* ne tarda point à s'apercevoir qu'il était desservi près de la reine par le pasteur Pritchard, de la Société des Missions de Londres, promu consul d'Angleterre. Et cette misérable affaire Pritchard devait s'envenimer au point de provoquer, en 1844, une grave tension entre la France et l'Angleterre.

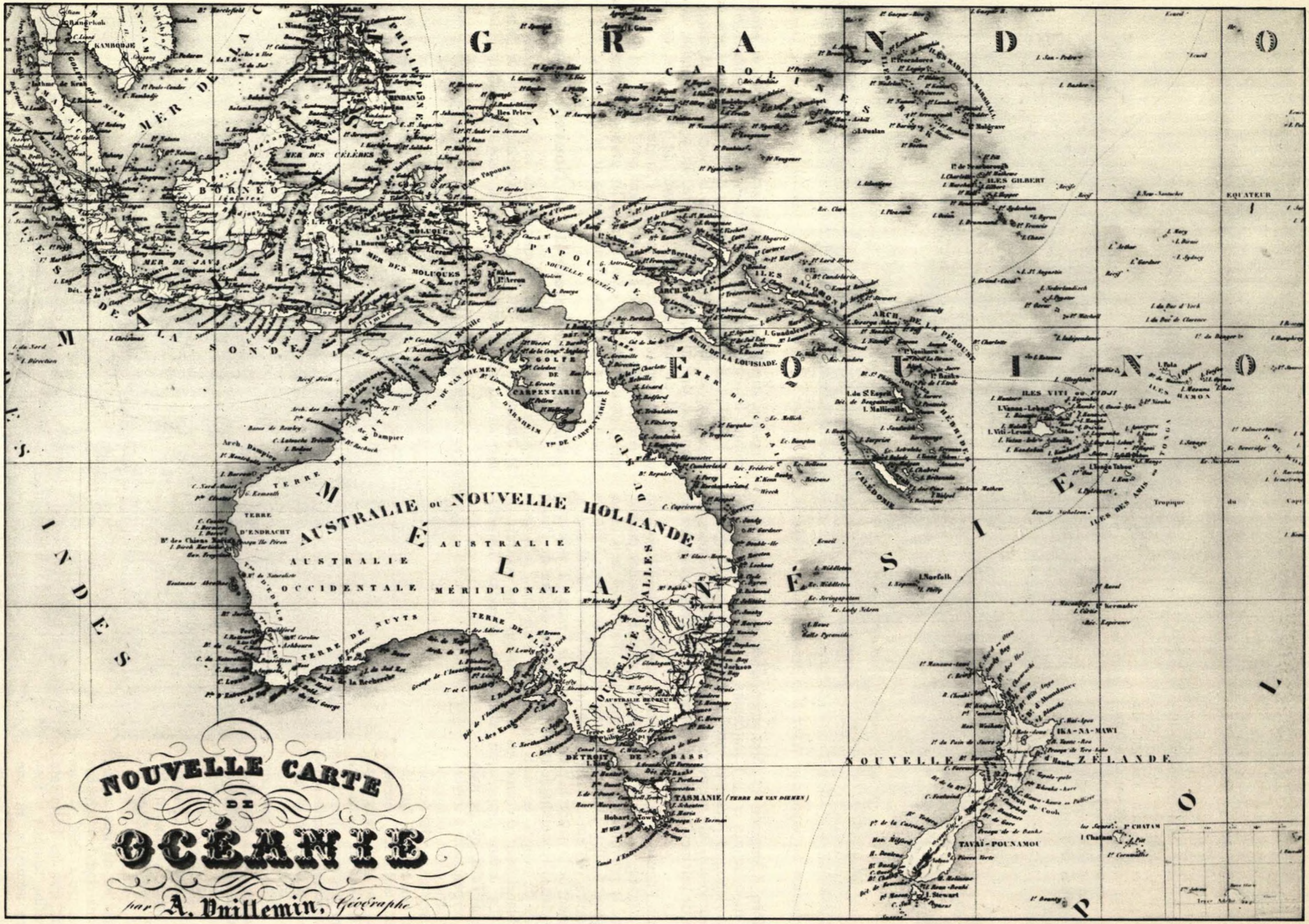
Animées d'une noble émulation tant qu'il s'était agi de découvrir l'essaim des îles océaniennes, les grandes nations se trouvaient aux prises quand l'heure sonna de le coloniser.

« Le chef souverain de la Nouvelle-Zélande ».

Ainsi en fut-il de la colonisation de la Nouvelle-Zélande. De la Nouvelle-Galles du Sud, le missionnaire anglican Marsden arrivait, en 1815, s'établir à Koracka, dans l'île septentrionale de



LES CHEFS DE TIKOPIA REÇOIVENT LES OFFICIERS DE L'« ASTROLABE ».
VOYAGE DE LA CORVETTE L'« ASTROLABE ». PARIS, 1833. — CL. LAROUSSE.


NOUVELLE CARTE
DE
OCÉANIE
par A. Vuillemin, Géographe
GRANDE OCÉANIE
AUSTRALIE ou NOUVELLE HOLLANDE
AUSTRALIE OCCIDENTALE
AUSTRALIE MÉRIDIONALE
TERRE D'ENDRACHT
TERRE DE NUYTS
TERRE DE LEUWIN
TERRE DE VAN DIEMEN
TERRE DE WITT
TERRE DE PERON
TERRE DE LA RECHERCHE
TERRE DE LESUEUR
TERRE DE GRAAFF
TERRE DE FLINDERS
TERRE DE GRANDE
TERRE DE LA LOUISIADE
TERRE DE CARPENTARIE
GOLFE DE CARPENTARIE
GOLFE DE VAN DIEMEN
GOLFE DE LA LOUISIADE
GOLFE DE LA TERRE DE GRANDE
GOLFE DE L'ARNHEIN
GOLFE DE DAMPIER
GOLFE DE LA TERRE DE WITT
GOLFE DE LA TERRE DE LESUEUR
GOLFE DE LA TERRE DE GRAAFF
GOLFE DE LA TERRE DE FLINDERS
GOLFE DE LA TERRE DE LA RECHERCHE
GOLFE DE LA TERRE DE NUYTS
GOLFE DE LA TERRE DE LEUWIN
GOLFE DE LA TERRE DE PERON
GOLFE DE LA TERRE DE LA LOUISIADE
GOLFE DE LA TERRE DE GRANDE
GOLFE DE LA TERRE DE LA LOUISIADE

la Nouvelle-Zélande; en 1838, la corvette française l'*Héroïne*, capitaine Cécille, y venait rendre les honneurs militaires à Mgr de Pompalier.

Un fils d'émigré français, le baron Charles de Thierry, y ayant acheté, dès 1822, pour trois douzaines de haches, 40 000 acres de terre, était invité par les chefs maoris à venir dans son domaine. Mais le baron, mal secondé par le ministère de Polignac, s'attarda à chercher dans l'isthme de Panama une avenue à son royaume insulaire, en parlant d'unir les deux océans par les rivières Chagres et Rio Grande, toutes deux accessibles à la navigation à vapeur. Le « Chef souverain de la Nouvelle-Zélande », ainsi que s'intitulait le baron de Thierry, était encore à Sydney en 1837. Une Compagnie de négociants de Nantes et de Bordeaux lui prêta son concours en équipant la gabare le *Comte-de-Paris*. Mais quand les 60 colons embarqués à bord parurent en Nouvelle-Zélande, au port d'Akaroa, baptisé d'avance Louis-Philippe, le 9 août 1840, le drapeau britannique y flottait : le *Brittomar* en avait pris possession au nom de l'Angleterre. Akaroa s'appelle aujourd'hui New-Münster. Et la Nouvelle-Angleterre est une colonie britannique.



Cook (1728-1779).
Gravure de Maurin (1836).



La Pérouse (1741-1788).
Gravure de Maurin (1837).

Wilkes (1838-1842).

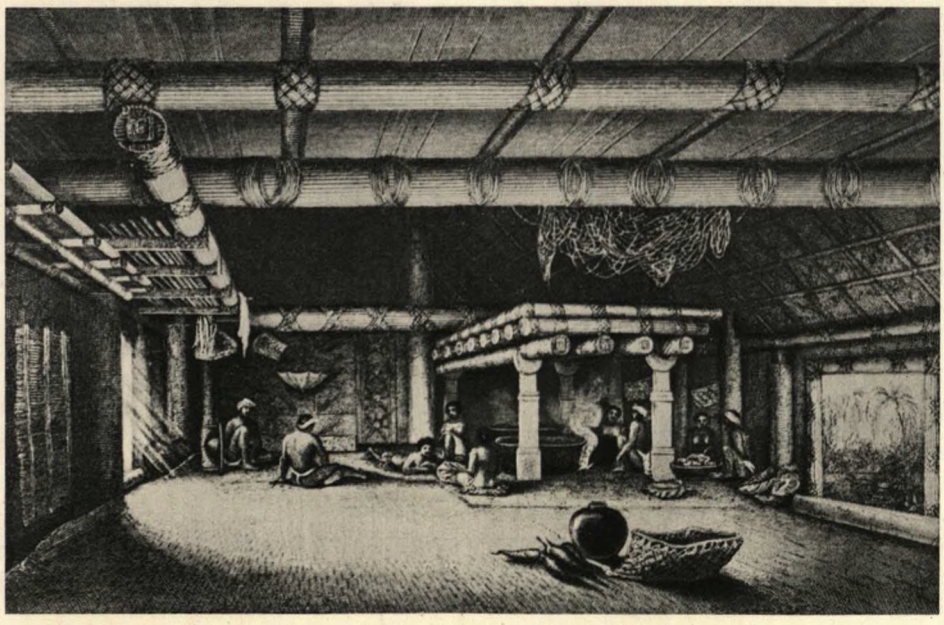
L'archipel Solou. — Au cours de son voyage au pôle sud, Dumont d'Urville croisa une escadrille américaine, qui faisait, comme lui, le tour du monde. Charles Wilkes, placé par le Congrès des États-Unis à la tête de l'expédition, en 1838, emmenait un état-major de savants, naturalistes, botanistes, minéralogistes, philologues, peintres. La première année, il explora les Samoa et la Nouvelle-Galles du Sud. Puis, Wilkes pointa vers l'Antarctique, où une région glacée reçut son nom. Il longea, du 150e degré au 97e degré de longitude est, la barrière des glaces. En 1840, il visitait les Fidji, où le roi Ngaraningiou, à Rewa, le reçut dans sa curieuse case : et il reconnaissait les îles Hawaï. L'an d'après, il explorait la côte occidentale des États-Unis, avant de redescendre vers l'archipel Solou, qui relie Bornéo aux Philippines et qui fut rattaché administrativement à Mindanao. Wilkes n'était point le premier voyageur à l'explorer. Déjà en 1780, alors qu'Hollandais et Anglais y avaient des factoreries, le sultan de Solou, las de réprimer les insurrections de ses sujets, avait offert à Sonnerat de se mettre sous le drapeau du roi de France : il avait même arboré le drapeau blanc, en le bordant d'un liséré noir et en y figurant, comme armoiries, les portes de La Mecque.

En 1841, Wilkes visitait l'archipel Gilbert, archipel très peuplé, puisqu'il compte aujourd'hui 96 habitants au kilomètre carré.

Les *îles blanches des mers du Sud*, ainsi que le Père Fernand Hertzer appelle les archipels Gilbert et Ellice, étaient vouées aux génies, que personnifiaient de grosses pierres ou des arbres. Dans l'île Aspiang ou Charlotte, Wilkes ne vit-il pas un bloc de corail paré comme un autel? Une noix de coco, arrosée d'huile et ornée de feuillages, figurait la divinité cruelle qui tuait et mangeait les enfants en bas âge!

Quittons maintenant la féerie des îles océaniennes, où le sable a le brillant des perles, tant y fourmillent natices, strombes et pyramidelles, tandis que, dans les lagunes des atolls, naviguent les nautiles aux membranes orientées comme des voiles. Dans leurs eaux, se jouent, avec des miroitements d'éclairs, des poissons bleus, rouges, dorés, tigrés; balistes, diodons, murènes jaunes rayées de noir...

La découverte des Terres australes, pour employer l'expression du président de Brosses, était désormais un fait accompli. L'exploration de l'intérieur des grandes îles restait à faire.



Case de Ngaraningiou, aux îles Fidji.
Wilkes, Narrative of the United States exploring expedition (1838-1842). London, 1845. — Cl. Larousse.


PAIS DE LA NATION DES
ASSINI-BOU-
LAC DES ASSINIBOUELS
LAC DES CHRISTINAUX
POU-CHRIS-TINAUX
LAC ALIMIPIGON
LAC SUPERIEUR
LAC DES ILLINOIS
LAC DES HURONS
LAC ERIE OU DU CHAT
DES CHRICKS, OU
Lac des Mine, ou des Poux, ou Poutouatamhis
Riviere Bourbon
Riviere Perrot
Riviere Perrey
Riviere Michipicoten
Riviere Outaouas
Riviere aux Chataqueriere Chat
Riviere Ohohio, ou la Belle Riviere
Riviere des Iroquois
Riviere des Tamarois
Riviere Ouabache
Riviere des Quicapous
Riviere Ouisconsing
Riviere de la Mine
Riviere Bataille
Riviere des Vases
Riviere au Castor
Riviere de Mesasipi
Riviere de Missouri
Riviere Colbert
Riviere Seignelay
Riviere de Mississipi
Riviere de Mesasipi ou des Palissades
Riviere de Mesasipi ou de Colbert
Riviere de Seignelay
Riviere de Missouri
Riviere Ouabache
Riviere aux Chataqueriere Chat
Riviere des Iroquois
Riviere Ohohio, ou la Belle Riviere



Sauvages jouant aux osselets. — Grasset de Saint-Sauveur, Tableaux cosmographiques de l'Amérique. Paris, 1786. — Cl. Larousse.



Sauvages jouant à la crosse. — Grasset de Saint-Sauveur, Tableaux cosmographiques de l'Amérique. — Cl. Larousse.

AU CŒUR DES CONTINENTS

AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD

The French in the heart of America, « les Français dans le cœur de l'Amérique »! Le beau titre pour une épopée. Car l'histoire de nos coureurs de bois, de nos pionniers et de nos missionnaires est une véritable chanson de geste, digne de celle de Roland. Elle tenta un orateur maintes fois applaudi en Sorbonne, qui connaissait admirablement le théâtre de nos exploits. Car le nouvel Homère de l'épopée française, qu'il a magnifiée sous le titre ci-dessus, était le président de l'Université de New-York, le chef des services de l'éducation dans l'État-Empire, John Finley.

La baie d'Hudson.

Notre pénétration progressive au centre du continent américain alla du Paradis des chasseurs de la baie d'Hudson jusqu'au delta du Père des eaux qu'est le Mississipi.

De son hivernage dans la baie d'Hudson, l'interprète français Jérémie a laissé un récit plein de saveur. En un seul hiver, la garnison du fort Bourbon ne tua pas moins de 20 000 de ces belles perdrix blanches, aux yeux cerclés de rouge, qui sont grosses comme des gelinottes. L'année suivante, l'hécatombe se monta à 90 000 perdrix et 25 000 lièvres; « nous les comptâmes », affirme Jérémie. Dans les seules journées des 1er et 2 novembre 1697, l'équipage d'un navire mouillé en rade aperçut l'impressionnant défilé de 10 000 de ces grands daims qu'on appelle des caribous et qui reparurent en mars, en foules innombrables, par des chemins, dans la neige, « plus entrecoupéz que les rues de Paris ». Au printemps et à l'automne, les outardes et les oies sauvages couvraient les bords de la rivière Sainte-Thérèse et fournissaient de succulents rôtis. Pour l'hiver, on garnissait le garde-manger de poissons congelés, brochets, truites, carpes et poissons blancs, « le meilleur poisson qu'il y eût dans tout l'univers ».

Dans les magasins du fort Bourbon s'entassaient les fourrures : martres, renards noirs, loutres, zibelines, loups au poil fin, bœufs musqués dont la laine était plus longue que celle des moutons de Barbarie, et castors magnifiques, les plus beaux de tout le Canada. Émerveillé de l'instinct du castor, le commissaire de navire Bacqueville de La Potherie écrivait alors dans son *Histoire de l'Amérique septentrionale :* « Je ne sçai ce qu'en penseroient les cartésiens, s'ils avoient vu l'adresse avec laquelle il bâtit sa maison. Elle est si admirable que l'on reconnaît en lui l'autorité d'un maître absolu, le véritable caractère d'un père de famille et le génie d'un habile architecte. Les castors s'assemblent. Les uns taillent les arbres; d'autres font les fondations; les autres, prenant le limon avec leur queue, en font le ciment des murailles. Leurs maisons ont trois et quatre étages. »



Canots d'écorces indiens dans les rapides. Lafitau, Mœurs des sauvages amériquains. — Cl. Larousse.

Un territoire de chasse aussi fourni que la baie d'Hudson devait amener entre Anglais et Français un conflit. Alors que le Canadien Couture, sénéchal de la côte de Beaupré, en avait pris possession dès 1663, la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, fondée en 1670, y éleva des forts, avec la complicité du déserteur canadien Pierre-Esprit Radisson. Pierre Le Moyne d'Iberville, « le Cid canadien », rétablit, en 1686, la situation. Il attaque, dans la baie James, qui forme poche dans la baie d'Hudson, les forts Monsipi, Rupert et Kichichouanne, après avoir sur-



UNE VUE D'HIVER PRISE SUR LE LAC ATHAPUESCO EN 1771.
HARNE, A JOURNAL FROM PRINCE OF WALES'S FORT IN HUDSON'S BAY. LONDON, 1795. — CL. LAROUSSE.

pris, de nuit, sous le fort Rupert, un vaisseau anglais. Kichichouanne devient le fort Sainte-Anne; Monsipi, le fort Saint-Louis; et, en 1694, fort Nelson se mue en fort Bourbon. La compagnie de la baie d'Hudson étant revenue à la charge, le Cid canadien surgit comme la foudre en 1697, et, avec son seul navire, le *Pélican*, dépêche ou met en fuite trois navires anglais. Mais au traité d'Utrecht, la France dut abandonner à l'Angleterre la baie des fourrures précieuses, évacuer les forts Bourbon et Phelypeaux et dire adieu à nos amis les Esquimaux, qui, sur la glace, avaient signé avec nous un traité d'alliance.

Le Père Marquette et Cavelier de La Salle.

La descente du Mississipi (1673-1682). — A l'horizon de nos découvertes, subsistait le mirage d'une route qui eût mené, à travers l'Amérique du Nord, vers la Chine et le Japon. Le cartographe dieppois Guérard reflétait, en 1634, les idées de Samuel de Champlain, quand il inscrivait dans une échancrure prolongeant les Grands Lacs : « C'est la route pour gagner le Japon. » Ainsi s'explique-t-on la consigne donnée par le Père Dablon au Père Jacques Marquette : « Partez et allez chercher de nouvelles nations à convertir vers la mer du Sud. » — « Découvrez une voie d'accès au Pacifique », ajoutait l'intendant Talon dans ses instructions à Louis Jolliet, qui accompagnait, avec cinq autres Français, le missionnaire.

Des rapports d'Indiens, recueillis par le coureur des bois Jean Nicolet, révélaient l'existence d'un fleuve immense qui aurait mené à la mer du Sud. « Une grande rivière va du nord au sud, si loin que les Illinois n'ont point encore entendu parler de sa sortie, écrivait le Père Marquette. Ils ont seulement connaissance qu'il y a de très grandes nations plus bas qu'eux. Nous croyons qu'elle a son embouchure dans la Californie. » C'est avec ces données que la petite troupe s'embarqua, le 17 mai 1673, à Michillimackinac, le « Gibraltar des Lacs », île escarpée située dans le détroit qui unit le lac Huron au lac Michigan.

En écorces de bouleau tendues sur de légères varangues en bois de cèdre, deux canots indiens, triomphe de l'art algonquin, emportaient nos Français vers l'inconnu.

Les Miamis. — Au sud du lac Michigan, dans une place stratégique au sommet d'une colline, d'où ils pouvaient surveiller l'approche des Iroquois, à l'est, et des Sioux, au nord-ouest, étaient groupés des Mascoutins de la nation du Feu, des Kikabous et des Miamis. Au lieu de profiter de cette position fortifiée pour faire face à leurs ennemis, ils prenaient la fuite, en emportant les parois en jonc de leurs pauvres cabanes. — « Je viens de la part de Dieu pour vous éclairer de sa lumière », déclara le Père Marquette aux Miamis, qui avaient déjà, au milieu du bourg, une croix, ornée de peaux, de ceintures, d'arcs et de flèches, en l'honneur d'un grand manitou qui avait sauvé de la famine la tribu par une chasse abondante. Mais c'était devant des fétiches que les Miamis défilaient en procession, les jongleurs en avant, un sac à médecines à la main, à la veille d'entrer en guerre : ces fétiches étaient une tête de bison ou la tête, peinte en vert, d'un ours dont la peau pendait jusqu'à terre.

Le 10 juin, la petite troupe française remontait en canot pour s'enfoncer, à travers de petits lacs et des portages, dans les vallées profondes, ombragées de pins, du Wisconsin. Quarante lieues plus loin, par 42 degrés et demi de latitude, apparut un fleuve majestueux, au cours lent et paisible, coupé d'îles et couvert sur la droite par une chaîne de collines : le Mississipi, le Mississipi où venaient boire des buffles à la crinière de cheval et au poil de mouton. Les bisons, ou, comme les appelle le Père Marquette, les pisikions, aux approches de l'hiver, descendaient vers le sud par des sentiers aussi largement frayés par eux que nos grands chemins d'Europe et offraient aux chasseurs indiens l'occasion d'exercer leur adresse : car, chargés parfois par les bisons, les sauvages esquivaient leurs cornes en sautant sur leur dos.

Les Illinois. — *Du fond des royaumes du matin,*
Arrivait la Grande Robe-Noire,
Lui, prêtre de la prière, l'homme au pâle visage,
Avec ses guides et ses compagnons...
Alors le noble Hiawatha
S'écria en parlant de la sorte :
« Que le soleil est beau, étrangers,
Quand vous venez de si loin pour nous voir ! »

Cette belle page de Longfellow peint bien l'arrivée du Père



BALLET DU CALUMET. — LAFITAU, MŒURS DES SAUVAGES AMÉRIQUAINS. PARIS, 1724. — CL. LAROUSSE.

Marquette parmi les Illinois, qui se prosternèrent dans l'herbe comme devant une divinité. Le Louis XIV de cette peuplade sauvage, qui avait comme cour deux vieillards, pour tenue la nudité et pour sceptre le calumet, harangua ainsi le missionnaire : « Voici mon fils : je te le donne pour te faire connaître mon cœur. C'est toi qui connais le Grand Génie qui nous a tous faits. Demande-lui de me donner vie et santé. »

Et après avoir offert aux Français un repas en quatre services : sagamité, poisson, chien et bison, le Grand Capitaine des Illinois les fit assister au ballet du calumet. Empanachée de plumes, « la pipe du soleil », qu'on tournait à l'aube, pleine de tabac fumant, vers l'astre éblouissant, jouissait d'autant de privilèges qu'un sceptre et un drapeau. Dieu de la paix et de la guerre, arbitre de la vie et de la mort, cravaté de plumes rouges, le calumet était le symbole d'une déclaration de guerre; cravaté de blanc, un caducée de paix. Dans une clairière, sur une natte multicolore, où était déposé le manitou de la tribu, oiseau ou serpent, figurait à la place d'honneur le calumet, qu'entouraient des trophées d'arcs, de flèches et de tomahawks. Un chœur d'hommes et de femmes ouvrait la fête et dansait en cadence, tandis qu'on encensait le manitou de fumée de tabac. « C'était comme la première scène du ballet », disait le Père Marquette, dont la seconde fut une parade du calumet contre la flèche et le tomahawk. Puis le Grand Chef des Illinois, en écharpe rouge faite de poils de bison, donna à ses hôtes le spectacle d'une mobilisation de sa tribu, visage peint en rouge, dansant la ronde de guerre, scandée par les sorciers-devins.



VIEUX CHEF RENARD. — CATLIN ILLUSTRATIONS OF THE MANNERS OF THE NORD-AMERICAN INDIANS. LONDON, 1876.— CL. LAROUSSE.

Ces Illinois étaient des artistes. On conserve au musée d'Ethnographie une peau de caribou peinte et ornée de bisons, qui baissent la tête dans l'attitude du combat, devant les flèches barbelées et les harpons à double crochet qui les menacent. A vrai dire, d'autres tribus pratiquaient le même art. Un chef mandan du Haut-Missouri portait triomphalement, comme vêtement, une peau où étaient figurées ses victoires et que dessina d'après nature Catlin. Un vieux chef renard arborait triomphalement un bouclier ouvragé et enguirlandé de trophées.

En poursuivant la descente du Mississipi, le Père Marquette aperçut, dans un défilé de hautes falaises, peintes sur des rochers, des bêtes de l'Apocalypse, des monstres cornus au regard affreux, au corps couvert d'écailles et à la queue immense, tenant du tigre : le Grand Tigre était, pour les Indiens, la divinité des eaux, logée dans une anfractuosité profonde, qui déchaînait les vents en remuant la queue. La fresque monstrueuse était un signal d'alarme. Elle était proche d'un rapide où les canots faillirent être entraînés. Par 33° de latitude, le danger fut pour eux encore plus grand. Les petites embarcations étaient assaillies avec des hurlements féroces, par de grandes pirogues, montées chacune d'une trentaine de guerriers. Des vieillards heureusement s'interposèrent. Et le Père Marquette put continuer, jusqu'au 17 juillet 1673, la descente du fleuve; il était parvenu au confluent de l'Arkansas. Là, les Akansas lui conseillèrent de ne pas s'aventurer plus loin : « Des Indiens, armés de fusils, vous empêcheront de passer », lui dirent-ils, et le missionnaire rebroussa chemin vers le Canada.

Le Vauban de la Nouvelle-France, Cavelier de La Salle. — Il avait ouvert la voie au Vauban de la Nouvelle-France, Robert Cavelier de La Salle, que Louis XIV autorisa, le 12 mai 1678, à édifier des forts « pour la découverte de la partie occidentale de la Nouvelle-France ». Et de la Chine, près de Montréal, Cavelier de La Salle partit pour une magnifique randonnée. Sur les deux rives de l'Ontario, il construisit les forts Frontenac et Conti. Lors de la mission envoyée en Amérique pour le quatrième centenaire de la découverte du Canada, j'ai pénétré dans ce dernier fort, pieusement restauré par les soins des États-Unis, dans une position magnifique, non loin des chutes du Niagara.

Au sud du Michigan débouchait la rivière des Miamis. Cavelier de La Salle y construisit un autre fort, après avoir subjugué par une éloquente harangue la tribu des Miamis. Prenant pour tribune la cabane d'un de leurs chefs dont il avait fait évider les parois, il offrit tour à tour à l'assistance du petun (tabac), des pièces d'étoffe et des capots, avant de déclarer solennellement, en faisant appel à la croyance des Indiens à la métempsycose : « Vous regrettez tous les jours le plus considérable de vos capitaines. Ne croyez point qu'il soit mort. J'ai son esprit et son âme dans mon corps; je fais revivre son nom; je suis un autre Ouabicolcata. Le mort ressuscité doit faire éclater sa joie par un grand festin. Voici trois grandes chaudières pour le préparer. Comme je viens



UNE VUE DES CHUTES DU NIAGARA EN HIVER.
CL. CANADIAN NATIONAL RAILWAYS.



CONSTRUCTION DU « GRIFFON », DE CAVELIER DE LA SALLE.
VOYAGES CURIEUX DE MM. HENNEPIN ET DE LA BORDE. AMSTERDAM, 1711. — CL. LAROUSSE.

de l'autre monde et que je veux avoir soin de mes parents, j'ai apporté ce qui leur est le plus nécessaire : capots, chemises, couvertures, haches et couteaux. »

Cette solide base d'opérations ainsi installée, Cavelier de La Salle se lança dans la grande aventure qui devait l'immortaliser : la descente du Mississipi. Pour relier ses forts à travers lacs et fleuves, il avait construit une grande barque, le *Griffon*, qui, vu des simples canots d'écorce des Indiens, avait l'aspect d'un vaisseau amiral.

Les Sioux. — Envoyé en éclaireur avec deux Français, le Père Hennepin, un Récollet, venait d'entrer, le 7 mars 1680, dans un large fleuve, qui était le Mississipi, quand son frêle esquif fut enveloppé par trente-trois canots, dont les occupants poussaient des huées épouvantables. Ils appartenaient à une nation aussi belliqueuse que les Iroquois. C'étaient des Sioux ou Nadouessioux. Ils allaient au combat contre les Miamis, après avoir revêtu leur parure de guerre et s'être barbouillés d'argile blanche et de vermillon ou enduits de charbon de terre et de graisse d'ours, prêts à attaquer, dès que leur chef aurait sonné la charge, en portant à ses lèvres un sifflet, fait du fémur d'un dindon sauvage. Le Père Hennepin et ses compagnons tremblèrent de se voir enlever leurs chevelures, comme celles que les Sioux hissaient solennellement sur leurs wigwams à « la hampe du scalp ». Mais le Père récollet avait à peine entonné, en tremblant, les litanies de la Vierge, que les Sioux s'adoucirent, en disant : « Son esprit lui apprend à chanter pour nous divertir. » Son calice doré, — le siège d'un esprit, — et sa chasuble multicolore, — la robe du soleil, — achevèrent leur conquête. Que dis-je! Un chef sioux traça pour le Récollet la route à suivre pendant 400 lieues, en descendant le fleuve.

La route ainsi jalonnée par des forts et repérée ensuite par une carte indienne, Cavelier de La Salle quitta, avec cinquante-quatre Français et Indiens, le Michigan, et par « la Divine », rivière de Chicago, puis par l'Illinois, débouqua, le 6 février 1682, dans le Mississipi. Au delà du pays des Akansas, où était parvenu le Père Marquette, c'était l'inconnu. Le chevalier Henry de Tonty alla de l'avant.

Les Taensas. — A travers un verger de pêchers, de mûriers, de pruniers et de noyers, Tonty gagna la capitale des Taensas, une charmante localité baignée par un lac, où les cabanes étaient alignées au cordeau. Sous un dôme orné de peintures, la salle du trône, au-devant de laquelle des piquiers montaient la garde, était tapissée de panoplies de boucliers de cuivre. Sur un lit aux tentures en fine écorce de mûrier, trônait, tiare de jonc ornée de plumes en tête, une cape blanche sur les épaules, le chef de la tribu des Taensas, qu'entouraient les chefs des villages voisins et ses femmes en chapeau de jonc. En guise de bienvenue, un chœur de vieillards hurla *hou ! hou !* comme des loups. Invité à s'asseoir, Tonty déclara qu'il venait offrir aux Indiens « l'alliance du plus puissant des rois de la terre »; et des cadeaux, adroitement distribués aux femmes du cacique, cimentèrent notre amitié avec une tribu qui ne manquait pas d'originalité. Tous les printemps, elle allait en troupe défricher un terrain, qu'elle piochait au son du tambour. C'est là, dans « le champ de l'esprit », qu'elle allait se livrer aux songes et attendre l'inspiration de la divinité. Elle avait des temples, où des vieillards entretenaient un feu perpétuel, autour duquel la tribu venait hurler, en guise de prière, au lever, au zénith et au coucher du soleil. Là, dans un tabernacle dont le grand prêtre avait seul la clef, était le trésor de la tribu : perles, pierreries, pièces d'or, que semblaient protéger trois aigles, aux ailes éployées. Gratifié d'une épée damasquinée, le cacique des Taensas vint en grande pompe, avec maître des cérémonies et porte-éventails, porter à Cavelier de La Salle son remerciement. Que dis-je! Il envoya, pour régaler ses hôtes, vingt canots chargés de fruits et de pièces montées en pâtes de fruits qui figuraient des hommes, des buffles, des cerfs, des dindons. Car ces tribus du Sud étaient civilisées : elles entretenaient entre elles des rapports par des interprètes qui servaient de résidents. Le cacique des Taensas hébergeait, pour lors, le cacique des Coroas, qui avait quarante tribus pour alliées.

Et la descente du Mississipi continua. Au passage, les Natchez offrirent des perles; et les Coroas déclarèrent, le 29 mars : « Vous n'avez plus que dix journées de navigation jusqu'à la mer. » Ce qui se trouva exact. Le 9 avril 1682, ayant débouqué par le chenal de droite du delta du Mississipi, tandis que Tonty prenait la branche centrale, et Bourbon d'Autray, le chenal de gauche, Cavelier de La Salle pénétrait dans le golfe du Mexique. En habit écarlate galonné d'or, tel un imperator, le descendant des Vikings prenait possession du sol de la Louisiane en grande pompe, en tirant son épée et en entonnant un *Domine, salvum fac regem*, ponctué de salves de mousqueterie et de *Vive le Roi !* Après quoi, le notaire Jacques de La Métairie sortit son écritoire pour prendre acte de cette prise de possession.

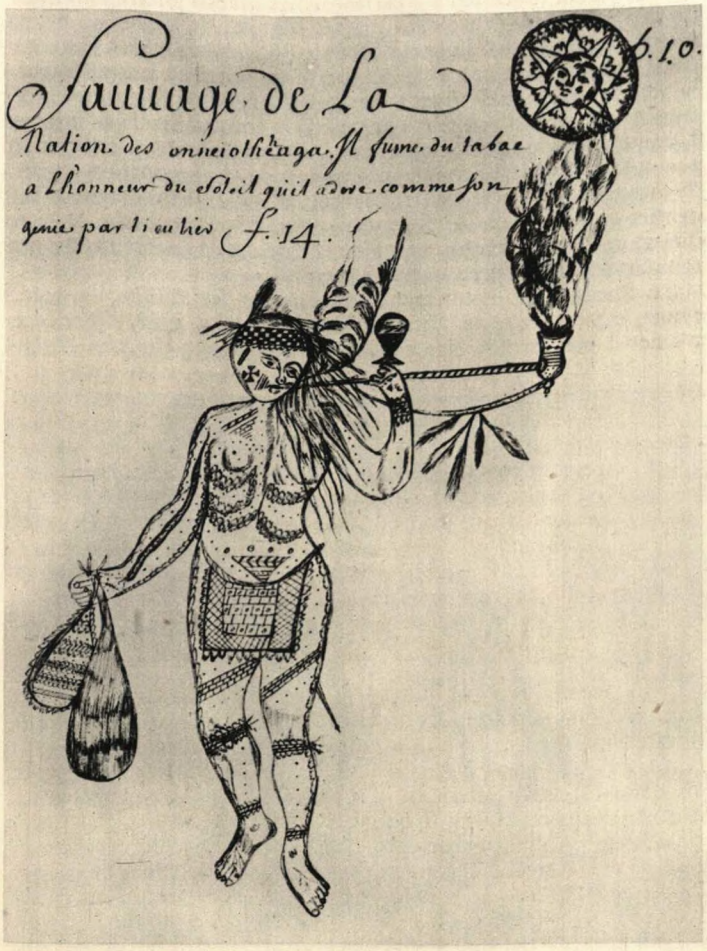
Cavelier de La Salle, deux ans plus tard, voulut la rendre effective, en revenant de France avec deux cents soldats. Mais il lui fut impossible de retrouver, par mer, le delta du Mississipi. La crainte d'être déporté vers l'est par les courants l'amena à s'enfoncer de plus en plus dans le golfe du Mexique. Il construisit, en amont de la Matagorda-bay actuelle, le fort Saint-Louis de la Rivière-aux-Bœufs, qui n'eut qu'une durée éphémère, Cavelier de La Salle ayant été assassiné par deux de ses compagnons en 1687, deux Français, hélas! alors qu'un chasseur indien, un Chaouanon, lui était resté fidèle.

Une Société des nations indiennes (1701).

La France de Louis XIV rêvait de donner à l'Amérique du Nord la paix. Pour « affermir l'arbre de la paix », elle convoqua à Montréal trente-huit nations indiennes. Les Iroquois eux-mêmes, qu'avaient été trouver Paul Le Moyne de Maricourt et le Père Bruyas, envoyèrent des délégués. Dans la réconciliation générale, un chef huron, Kondiaronk, dit le Rat, joua un rôle considérable. On disait de ce sauvage : « S'il étoit né François, il étoit d'un caractère à gouverner les affaires les plus épineuses d'un État florissant. » Dans le grand hangar qui servait de Palais des nations, les délégués parlèrent tour à tour, le calumet de paix à la main : le chef des Kiskakons, vêtu d'une robe de castor, qui traînait jusqu'à terre; l'Algonquin, coiffé en tête de coq avec un plumet rouge; le Puant, le front orné d'une tête de bison;



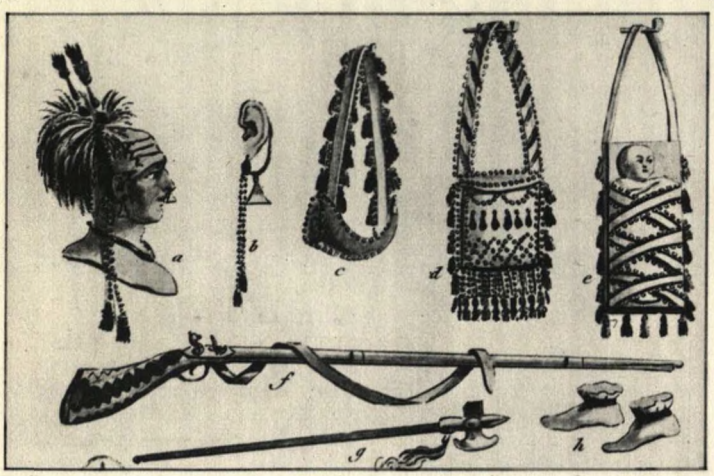






Délégués de la Société des Nations indiennes à Montréal en 1701. Raretez des Indes, « Codex Canadiensis ».
D'après l'album original, collection Valtat. Paris, Chamonal, 1930.





FAMILLE IROQUOISE ET, AU-DESSOUS, ARMES ET ORNEMENTS DES IROQUOIS.
GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, TABLEAUX COSMOGRAPHIQUES DE L'AMÉRIQUE. PARIS, 1787.
CL. LAROUSSE.

le Renard, peint en rouge et coiffé d'une vieille perruque, qu'il ôta pour saluer à la française; le Sauteur, auréolé de plumes et d'autres encore, qui furent croqués sur le vif par un dessinateur de talent, presque certainement Bécard de Granville.

Voyez-les défiler, ces délégués de la Société des nations : le « député » de la nation du Feu, un serpent à la main; un guerrier borgne, armé, comme porte-voix, d'un « tube d'escorce de bouleau »; l'Iroquois Onnontagué, qui encense le soleil avec la fumée de son calumet; « le roy de la grande nation des Nadouessiouek », c'est-à-dire des Sioux, dont l'énorme territoire s'étend jusqu'à la « mer Vermeille » de Californie. Tout à l'heure, le 4 août 1701, les délégués des 38 nations apposeront, au traité qui fonde une Société des nations indiennes, leur signature, qui est le totem de leur tribu : calumet, fourche, araignée et ours de quatre des tribus iroquoises, — Goyoguins, Onneyouts, Onnontagués et Agniers, — écureuil des Sioux, castor des Hurons, chien des Puants, chevreuil des Abénaquis... En signant, à son tour, de son paraphe, le chevalier de Caillières, gouverneur de la Nouvelle-France, tirera de cette cérémonie solennelle la moralité : « Je me saisis de toutes les haches et de tous vos autres instruments de guerre, que je mets avec les miens dans une fosse si profonde que personne ne puisse les reprendre pour troubler la tranquillité que je rétablis parmi mes enfants. S'il arrivait que quelqu'un de mes enfants en frappât un autre, celui qui aura été frappé me viendra trouver pour que je lui en fasse raison. Si l'offenseur refusait satisfaction, je me joindrais avec mes autres alliés à l'offensé pour l'y contraindre. » L'arbitrage préalable, la solidarité dans la répression de l'agresseur, n'est-ce pas là le principe de la Société des nations modernes.

Deux ans plus tard, la Société des nations indiennes avait vécu. Pour la tuer, il avait suffi que la guerre de la Succession d'Espagne entraînât des hostilités entre la France et l'Angleterre, et, par suite, entre les tribus inféodées à l'une et à l'autre.

Une carte contemporaine de la Société des nations indiennes, dressée par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, qui ne l'a pas signée, mais qui a figuré en cartouche la ville de Québec où il vivait, permet de voir quelle était alors la répartition des tribus indiennes dans l'Amérique du Nord. Précieuse indication, car beaucoup d'entre elles devaient disparaître au cours du siècle.

Dans un bel ouvrage orné d'aquarelles d'après nature, le chevalier Grasset de Saint-Sauveur a donné un aperçu fort exact du caractère de ces diverses tribus. On va en juger : cruels et présomptueux, les Iroquois des « Cinq cabanes » ou nations, voisines du lac Ontario, passent pour les plus fins, les plus habiles et les plus intrépides des guerriers. Au contraire, les sauvages au nord du Canada : Christinaux, Assinibouels, Monsonis, Otoulabis..., sont stupides et sanguinaires.

A 360 lieues de Québec, au fort de Michillimackinac, les sauvages viennent de toutes parts vendre leurs pelleteries : Nipissings, généreux et humains, mais fiers et bons guerriers; Sauteurs, pour qui la descente des rapides en canot d'écorce n'est qu'un jeu, si agiles en même temps qu'ils rattrapent les cerfs à la course; gens de la Loutre, vrais misanthropes qui se cachent dans des creux de rochers inaccessibles; Missisakis, aussi poltrons qu'insolents; Outaouas, Hurons, Kiskakons, Algonquins, Amikoueks.

Dans le Sud-Ouest, au bord du Mississipi, vivent des nations douces, affables, caressantes : Pouteouatamis, Illinois, Malhomines, Missouris, Pawnis, Outagamis, Renards, Miamis, Kikabons; Sakis, mutins, voleurs, menteurs et grands bavards; Puants, traîtres, parjures, de vraies brutes qui faisaient bouillir dans leurs chaudières les étrangers de passage, pour les dévorer.

En peintre avisé, Grasset de Saint-Sauveur s'attache ensuite à retracer l'aspect général des Indiens. La tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux, le corps mataché de vermillon, de bleu, de vert, de jaune, avec des dessins d'oiseaux, de serpents, de chevreuils..., ils sont chaussés de *mitasses* ou chaussons en peau de daim et guêtrés de cuir ou d'un bas de drap garni de grelots qui tintent durant la marche ou la danse. Les grands guerriers sèment, sur le sommet de leur front graissé d'huile, du duvet de cygne, marque distinctive d'un grand nombre de scalps enlevés à l'ennemi. Dans chaque tribu, un chef de guerre est préposé aux opérations militaires, et un chef de paix est chargé de l'administration civile; mais ils n'ont rien des prérogatives d'un souverain; ils se bornent à proposer les premiers leur avis, qui est généralement applaudi par une infinité de *sasakouets*, marques d'approbation parties de la gorge. S'il s'agit d'entrer en guerre, les Indiens ceignent leur carnier en peau de daim, leur *poulverain*, fait d'une corne de bison qui contient leur poudre, et leur fusil bariolé d'ornements, ou leur tomahawk, garni d'une queue de cheval.

La Société des nations indiennes ayant fait faillite, la guerre reprit entre elles avec fureur. Vingt ans plus tard, Charlevoix n'allait-il pas jusqu'à dire : portant leurs armes de tous côtés à



CHEF SAUVAGE ET, À DROITE, SAUVAGE SCALPANT SON ENNEMI.
GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, TABLEAUX COSMOGRAPHIQUES DE L'AMÉRIQUE. PARIS, 1787. — CL. LAROUSSE.

800 lieues à la ronde, « les Iroquois ont détruit plus de 30 nations, fait périr depuis quatre-vingts ans plus de 600 000 âmes et rendu déserts la plupart des pays qui sont autour des Grands Lacs ».

L'exploration de la Louisiane.

Pierre Le Moyne d'Iberville, le Cid canadien, chargé de reconnaître l'embouchure du Mississipi, est accueilli, en 1699, dans la baie de Biloxi, par les Pascagoulas, les Capinans, les Chicachas, qui lui font fête et, le hissant sur le dos d'un des leurs, lui soutiennent les pieds, pour qu'il assiste ainsi à leur défilé triomphal. Au son des *chichicois*, qui sont des calebasses remplies de cailloux, et d'un tambour fait d'un pot de terre, les Indiens marchent en bon ordre, carquois de peaux de loutre en bandoulière, en frappant tour à tour de leurs casse-têtes le poteau de guerre et en clamant leurs exploits. Le 2 mars 1699, d'Iberville parvient au but de son voyage et entre dans la rivière de la Palissade, obstruée de troncs d'arbres pétrifiés, qui n'est autre que le Mississipi. Que ces rives basses aux rideaux de roseaux, qui enferment les yeux et l'âme dans un horizon sans perspective, contrastent avec les bords du Saint-Laurent, avec ses mille îles et, dans le fond, la chaîne des Laurentides !

A 60 lieues en amont de l'embouchure, la capitale des Bayagoulas et des Mougoulachas compte sept cents cabanes, dont La Hontan disait avec sa verve gasconne : « Les maisons sont des huttes construites à peu près comme nos fours. Le grand chef y fait sa résidence : son Louvre, son château, son Versailles en un mot, consiste en un trou de cabane. Au reste, Sa Majesté sauvage ne marche jamais qu'en pompe, et on lui fait l'honneur de joncher son chemin de feuilles d'arbre », quand il va, par exemple, au temple orné de figures d'animaux, où trône un marsupiau gros comme un cochon de lait, poilu comme un blaireau, pourvu de pattes de singe et d'une queue de rat : l'opossum. Ayant planté une croix chez les Bayagoulas, d'Iberville franchit leur territoire de chasse, marqué, en guise de borne-frontière, par un *Bâton-Rouge*, un mai rougi, coiffé de têtes de poissons et de crânes d'ours. Il érige une autre croix chez les Oumas, qui encensent le calvaire avec du tabac. Chez les Mougoulachas, son frère, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, trouve dans un panier un Livre d'heures, l'*Imitation* et une lettre en date d'avril 1686 : le chevalier de Tonty y annonçait à Cavelier de La Salle qu'il avait descendu, sans le rencontrer, le Mississipi jusqu'à la mer. D'Iberville entra en contact, en 1700, avec une autre tribu qu'avait fréquentée Tonty : les Taensas. Il y fut le témoin attristé d'un suicide rituel, où une vingtaine d'Indiens accompagnèrent dans la mort leur cacique. Un oncle de Le Moyne d'Iberville, Juchereau de Saint-Denis, fondait au confluent du Mississipi et de l'Ouabache un fortin doublé d'une tannerie, puis, se rendant chez les Natchitoches de la rivière Rouge, poussait des reconnaissances vers le Nouveau-Mexique. Le Sueur, remontant le Mississipi pendant des centaines de lieues, pénétrait, au village du lac de l'Esprit, chez la puissante confédération des Sioux.

A partir du moment où Bienville fonda, en 1718, la Nouvelle-Orléans, à une trentaine de lieues de l'embouchure du Mississipi, l'exploration de la Louisiane se précipita, grâce à l'impulsion donnée par la fameuse Compagnie d'Occident, fondée par Law. Une quarantaine de concessions s'échelonnèrent le long du fleuve chez les diverses tribus : Moeuve élut domicile chez les Taensas; Mézières, chez les Ouchitas; Pâris-Duvernay, chez les Bayagoulas; Brossart, au village des Natchitoches; La Houssaye, chez les Natchez; Bénard de La Harpe, chez les Cadodaquious et les Nassonites, à 236 lieues en amont de la Nouvelle-Orléans. Pour impressionner nos hôtes par la vue de la capitale, on en convia, en 1720, quelques-uns à visiter Paris.

Les impressions d'un Illinois sur Paris. — Invité à des chasses au bois de Boulogne et à des exhibitions chorégraphiques à l'Opéra, un Illinois demeura frappé de tout autre chose. « Dans le grand village qui a autant d'habitants que de feuilles aux arbres, disait-il à son retour en Amérique, j'ai vu la cabane du Grand Chef (le Louvre) et celle des Vieux Guerriers (l'hôtel des Invalides). Mais le plus beau, c'était la rue des Bouchers, tant on y voyait de viande. Dans les rues, se promenaient des hommes fardés de rouge, frisés en chignon comme des femmes, ornés comme elles de pendants d'oreilles et sentant le musc de crocodile (les petits-maîtres de la Régence). Dans une grande maison (l'Opéra), il y avait des sorciers-jongleurs, et, sur un pont, de tout petits hommes chantaient et parlaient (des marionnettes). » Mais quelle fut la stupeur d'une Missourite devant une montre à répétition : elle la prit pour le siège d'un esprit.



SUICIDE RITUEL DES NATCHEZ.
LAFITAU, MŒURS DES SAUVAGES AMÉRIQUAINS. PARIS, 1724. — CL. LAROUSSE.

L'impression d'un charpentier sur les Indiens. — Un charpentier français, Pénicaut, hivernait, en 1706, chez les Colapissas de Louisiane, qui entraient chaque matin dans leur temple rempli d'idoles — serpents et crapauds, — en se frottant le corps avec de la terre blanche et en levant les bras au ciel. Tous, hommes, femmes et enfants, lui avaient fait fête en l'embrassant. Et à l'ombre des pêchers, son camarade Picard accordant son violon pour accompagner le tambour des sauvages, Pénicaut apprenait aux filles de son hôte, « la Bonne Fille » et « la Belle Fileuse », à danser le menuet et la bourrée, puis à se familiariser avec le français, qu'elles parlaient du fond de la gorge.

Pénicaut s'était lié aussi avec une autre tribu indienne, dont l'un des chefs, « le Serpent Piqué », envoyait à nos gens des boujarons d'huile d'ours. Mais le Serpent Piqué vint à mourir, et près de son lit de mort, où il reposait fardé de vermillon, ayant comme drapeau la perche où pendaient quarante-six anneaux — nombre des ennemis qu'il avait tués, — ses femmes, son médecin, son chancelier, son porte-pipe se suicidèrent, pour l'accompagner au pays des Esprits. Sa tribu était celle des Natchez

La tragédie des Natchez (1729). — « Le village des Natchez est le plus beau que l'on puisse voir dans la Louisiane, écrivait Pénicaut. A une lieue du bord du Mississipi, il est embelli de très belles promenades, que la nature y a formées sans artifice : ce sont des prairies à l'entour, garnies de fleurs, entrecoupées de petits costeaux, sur lesquels sont des bosquets de toutes sortes d'arbres odoriférants. On trouve dans ce village tout l'agrément possible pour la société avec cette nation qui n'a point les mœurs farouches des autres sauvages. » On songea même à en faire la capitale de la colonie. Le commissaire ordonnateur Hubert s'y fit construire un hôtel, autour duquel se groupèrent des « cléracs », avec moulin à eau, forge et magasin pour le tabac : ils tenaient leur nom d'un établissement semblable fondé à Clérac, en Saintonge. En punition de l'assassinat de quelques Français,

les Natchez se virent contraints par Bienville, en 1716, d'y édifier un fort, le fort Rosalie, avec des casernes et des magasins pour une petite garnison. Et Chateaubriand, de nous peindre, dans ses *Natchez;* le gracieux spectacle de guerriers jouant à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpent, et d'Indiennes, plus légères que les biches, qui cueillaient des fraises, dont l'incarnat teignait leurs doigts. C'est de tout autre chose que leurs doigts étaient teints.

Le 29 novembre 1729, le Grand-Soleil des Natchez s'acheminait, à la tête de ses guerriers, dont un tambour fait d'un pot de tabac scandait la marche, vers le fort Rosalie, en apportant un tribut maladroitement exigé par le commandant Etcheparre, le Chepar de Chateaubriand. Et, soudain, la fusillade éclate : c'est le signal du massacre des Français, au nombre de cent ménages. Les hommes sont brûlés à petit feu, nez et oreilles coupés; les femmes enceintes sont éventrées, et leurs enfants, jetés aux chiens, selon le témoignage du chevalier de Pradel, témoin oculaire. La répression fut terrible. Réfugiés dans le fort de La Valeur, position presque inaccessible, le corps barbouillé de rouge, de noir et de gris, ceinturés de sonnettes, de grelots et de coloquintes, les Natchez défiaient les Français de Bienville. Quelques bombes eurent vite raison de cette jactance et les firent détaler. Leurs femmes furent déportées à Saint-Domingue. La tribu des Natchez avait vécu.

Nous avions été aidés, dans cette contre-attaque, par une tribu, qui avait mobilisé 1 600 guerriers, les Chactas. Et l'on songe aux joueurs de balle évoqués par Chateaubriand, quand on voit le portrait d'un Chacta, renommé pour sa virtuosité à lancer la balle, dans une prairie où des centaines de spectateurs lui font fête.

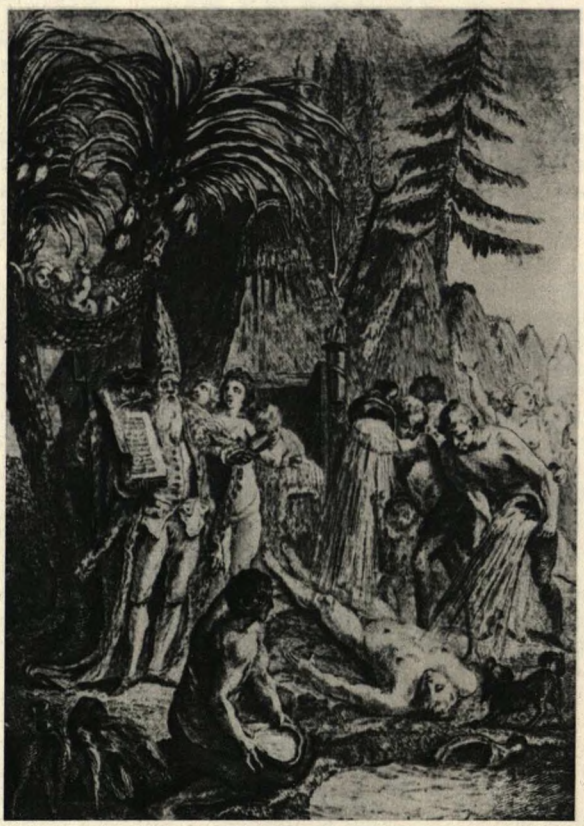


CHACTA, AILE AUX REINS, VIRTUOSE DU TENNIS.
CATLIN, ILLUSTRATIONS OF THE MANNERS OF THE NORTH-AMERICAN INDIANS. LONDON, 1875. — CL. LAROUSSE.

Les Akansas. — Au long du Mississipi, sur une soixantaine de lieues, s'étendait le territoire des Akansas aux riants paysages, berceaux couverts de vignes sauvages, bouquets d'arbres fruitiers sur le penchant des collines, arbres gigantesques, d'une telle grosseur qu'il fallait une dizaine d'hommes pour étreindre leurs troncs. Aussi habiles dans l'art de la chasse que dans la pratique de la pêche, les Akansas se rendaient maîtres des bisons en leur coupant le jarret avec une serpe au long manche, et ils harponnaient les poissons avec des cannes de roseau aiguisées et durcies au feu. D'une logette tapissée de nattes de jonc, le Père Marquette leur avait prêché l'Évangile : Cavelier de La Salle avait planté chez eux une croix, ornée de fleurs de lis. Mais leurs jongleurs, dans un bois planté de sassafras, continuèrent à brûler des racines pour parfumer leur manitou. Cette idole à face humaine peinte de vermillon, aux pattes de caïman et aux ailes de parchemin, avait un serpent enroulé autour du bras. Sur l'autel de pierre où elle était placée, s'entassaient les offrandes : maïs, miel, langues d'ours boucanées, car l'idole rendait des oracles. Le capitaine Bossu porta au prestige des jongleurs un coup terrible. Dans le corps du manitou aboutissait un roseau, dont l'autre extrémité était cachée dans un petit réduit taillé dans le roc, où était blotti un compère. En coupant d'un coup de hache ce tube acoustique, Bossu mit fin à la sorcellerie et renforça ainsi le prestige des Français à qui « le Maître de la Vie » avait donné le pouvoir de se faire entendre de loin par « l'écorce parlante » de l'écriture.



BOSSU DÉMASQUE LA FOURBERIE DES JONGLEURS INDIENS.
BOSSU, NOUVEAUX VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. AMSTERDAM, 1777. CL. LAROUSSE.



BOSSU JOUANT LE RÔLE D'UN SORCIER INDIEN.
BOSSU, NOUVEAUX VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. AMSTERDAM, 1777. CL. LAROUSSE.

A la recherche de la mer de l'Ouest.

« Mon dessein est de pousser jusques à la mer du costé de l'ouest-nord-ouest, que l'on croit estre la mer Vermeille, écrivait, en 1680, Greyselon Du Luth au ministre Seignelay. Les Sauvages ont dit qu'il n'y avoit que vingt journées pour trouver le Grand-Lac dont l'eau ne vaut rien à boire. » Était-ce bien l'océan Pacifique, dont la mer Vermeille n'était qu'une baie?

La Vérendrye (1743). — Pour s'en assurer, un Canadien des Trois-Rivières, François Gaultier de Varennes de La Véren-

drye, partit en quête, le 29 avril 1742, en utilisant les travaux d'approche que son père avait préparés, par l'échelonnement de fortins depuis le Saskatchewan jusqu'à l'Assiniboine et au Missouri. Jusqu'où le hardi pionnier porta-t-il ses pas?... Il y a quelques années, des enfants exhumaient à Fort-Pierre, dans le South-Dakota, une de ces plaques de plomb que nos explorateurs avaient coutume d'enterrer comme une prise de possession de leurs découvertes. Elle y avait été déposée, le 30 septembre 1743, par La Vérendrye, qui avait tracé, au couteau, son nom et ceux de ses compagnons au-dessous des noms du roi, du vice-roi de Beauharnois et de son propre père, gravés en capitales.

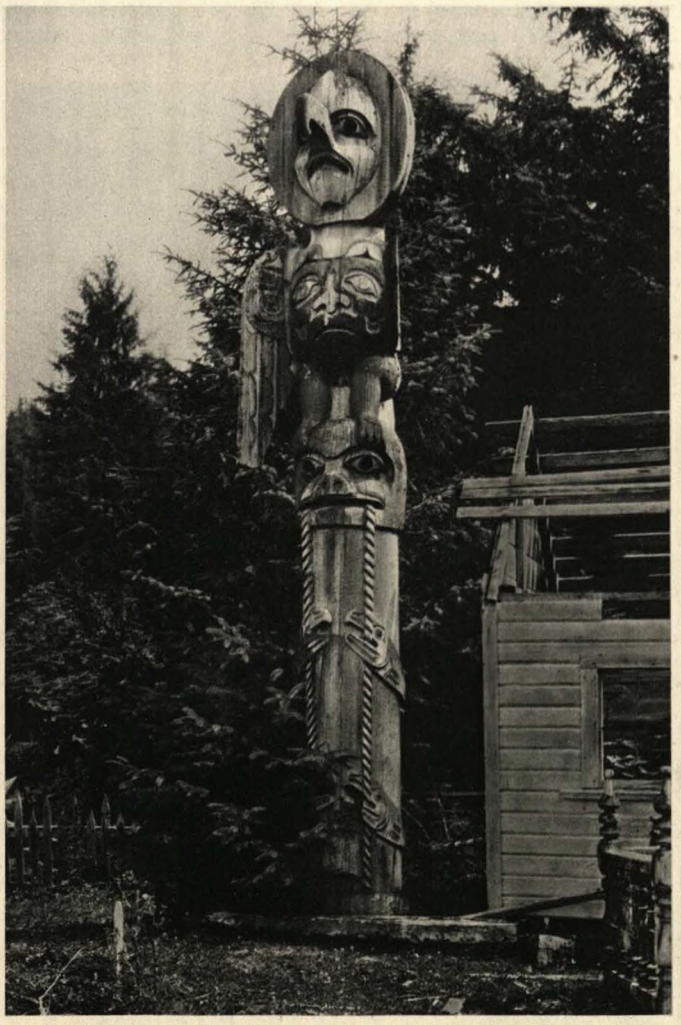
A 900 lieues à l'ouest de Montréal, La Vérendrye avait trouvé « des masses prodigieuses de pierres, élevées par la main des hommes, et sur l'une d'elles quelque chose qu'on prit pour une inscription tartare, affirmera plus tard Alexandre de Humboldt. Plusieurs jésuites de Québec assurèrent qu'ils avaient tenu l'inscription entre leurs mains. Elle était gravée sur une petite tablette, que l'on avait trouvée fixée sur un pilier sculpté ». Ce n'était pas là un fait isolé. D'autres glyphes, en grand nombre, existent sur les bords des rio Colorado et Gila et sur de grandes murailles de rochers au nord du Petit Lac Salé. Jules Rémy en a relevé dans son *Voyage au pays des Mormons*. Ces inscriptions demeurent énigmatiques.



LA VÉRENDRYE EN ROUTE POUR LES MONTAGNES ROCHEUSES. D'APRÈS UNE PEINTURE DE SUZOR COTÉ.
CL. CANADIAN NATIONAL RAILWAYS.

Mackenzie (1789 - 1793). — L'honneur d'atteindre le Pacifique était réservé à un simple négociant en fourrures. Alexander Mackenzie avait fondé un poste de traite au fort Chippewyan, sur le lac Athabasca, par 58° de latitude. A bord d'un simple canot d'écorce, il descend, en 1789, vers le lac de l'Esclave par une rivière du même nom. Et du lac, il se laisse glisser, par une rivière qui gardera le nom de Mackenzie, vers l'océan Boréal, qu'il atteindra par le 69e degré. Et c'est en 1793, qu'en s'orientant vers les montagnes Rocheuses, il trouvera le cours du Tacoutché-Tessé — la Colombia River; — en le suivant, Mackenzie débouchait, par 52° 21′ de latitude, dans l'océan Pacifique. Il était employé par la North West far Company, selon l'expression anglaise.

Astoria. — Enrichie par le commerce des fourrures, la Compagnie de la baie d'Hudson avait vu naître, en effet, des concurrentes : la Compagnie du Nord-Ouest, en 1787, à Montréal; la Compagnie de Mackinaw, à Michilimackinac. Le champ d'action de l'une était la région des Lacs; de l'autre, le bassin du Mississipi. Un négociant d'origine allemande établi à New-York, John-Jacob Astor, ayant acheté la Compagnie de Mackinaw, fonda, en 1811, la Compagnie du Sud-Ouest et poussa ses opérations au delà des montagnes Rocheuses. Une rivière qui débouchait dans le Pacifique avait été explorée en 1792 par la *Colombia*, de Boston, et du navire avait gardé le nom. Armé par Astor, le *Tonquin* contourna l'Amérique pour fonder, en 1811, près de l'embouchure de la Colombia, la petite ville d'Astoria. Assailli par les sauvages qui montèrent en foule à bord, le *Tonquin* se fit sauter avec ses agresseurs. A Astoria, Mac Dougal pensa se maintenir en épousant une Indienne, toute peinte, de la tribu des Chinooks et en menaçant les tribus voisines de déchaîner parmi elles une épidémie de petite vérole. Près d'Astoria, leurs tombeaux abondaient, au sommet d'une pointe où des canots servaient de cercueils et dans des tumulus où les chasseurs des prairies étaient enterrés avec leurs coursiers. Ce ne fut point des Indiens que vint pour Astoria le danger. La petite ville fut occupée militairement, en 1813, par les Anglais. C'est que la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson entendait garder le monopole du trafic des fourrures le long des côtes de l'Océan, laissant comme champ d'action à la Compagnie de Montréal les lacs, à la Compagnie du Sud-Ouest les fleuves.



UN TOTEM INDIEN À KITWANGA, EN COLOMBIE BRITANNIQUE.
CL. CANADIAN NATIONAL RAILWAYS.

Les tribus du Missouri.

A l'heure où Perrin Du Lac fréquentait les nations sauvages du Haut-Missouri, en 1802, elles n'avaient encore reçu des Blancs ni armes, ni vêtements, ni chaudières, ni outils. Elles avaient pour marmites des pots de terre



MAH-TO-TOH-PAH, CHEF MANDAN, ET L'HOMME À MÉDECINES DES MANDANS.
CATLIN, ILLUSTRATIONS OF THE MANNERS OF THE NORTH-AMERICAN INDIANS. LONDON, 1876. — CL. LAROUSSE.

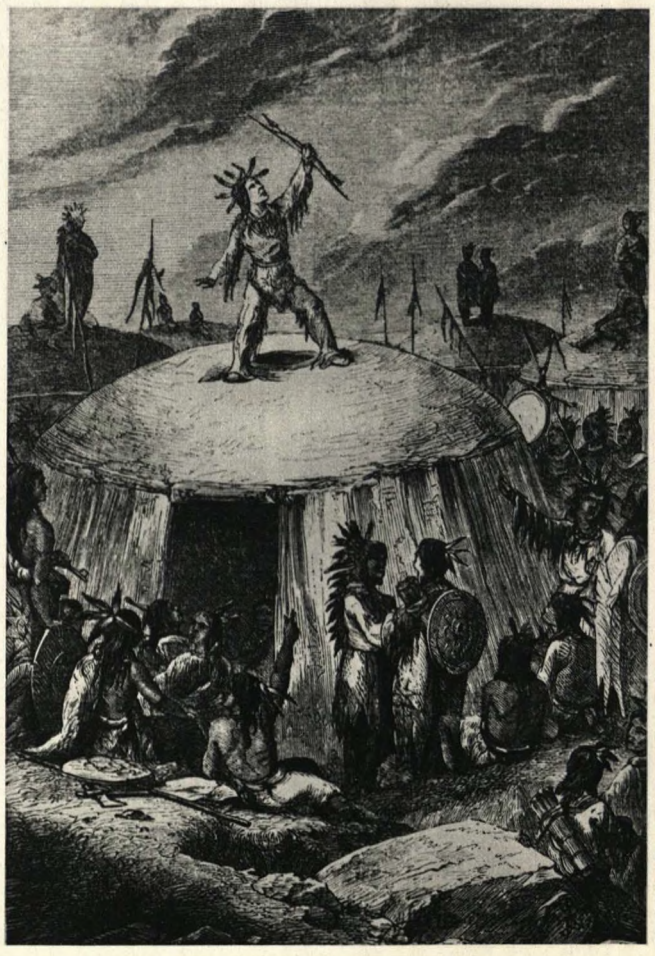
qu'elles fabriquaient elles-mêmes; pour haches, des pierres aiguës emmanchées; pour coins, des cornes de vache; pour pioche, l'os de l'épaule d'un bison, attaché à un bois crochu; pour seaux, des estomacs de ruminants; pour ciseaux, l'os affilé d'une jambe de vache; pour arme, une flèche munie d'une pierre tranchante, que lançait un arc tendu avec un nerf de bœuf.

Les Osages. — A 117 milles en amont de l'embouchure du Missouri se trouvait le confluent de la rivière des Osages. Attaqués par les Sioux qui étaient beaucoup plus nombreux, les Osages avaient dû quitter leurs villages pour se retirer à 240 milles en amont de leur rivière. C'étaient pourtant de braves guerriers, qui avaient abattu plus d'un de leurs adversaires : un vieillard sioux, ayant eu son fils tué par eux, se coupait chaque mois, en signe de deuil, un morceau des oreilles, si bien qu'au bout de l'an il ne lui en restait plus que les orifices. Les Osages comptaient 1 200 guerriers au moment du passage de Perrin Du Lac : ils fournissaient de peaux de chevreuil nos traitants de Louisiane. Et ils gardaient si fidèlement le souvenir de la France que, longtemps après que nous avions perdu et le Canada et la Louisiane, en 1827, six délégués des Osages débarquaient au Havre pour rendre hommage au « Chef des Guerriers blancs, leur premier père », Charles X. La tribu avait économisé pendant quatre ans le produit de ses chasses pour couvrir les frais du voyage.

En amont étaient les Kancès, les Ottotatocs, les Pawnis, les Mahas, très peu pourvus d'armes à feu, parce qu'ils avaient de rares contacts avec les Blancs et vivaient retirés près de leurs petites rivières de l'Eau-qui-pleure et de l'Eau-qui-court.

La mystérieuse tribu des Mandans. — C'est en 1804 que l'attention fut attirée sur une mystérieuse tribu, qui vivait à 536 lieues en amont de l'embouchure du Missouri. Chargés de reconnaître le cours du fleuve depuis l'embouchure jusqu'à sa source, puis, les montagnes Rocheuses franchies, d'atteindre l'océan Pacifique, le capitaine Lewis et le lieutenant Clarke prirent chez les Mandans leurs quartiers d'hiver. Les Mandans les traitèrent très amicalement, partageant avec les Américains leurs repas, non sans avoir préalablement offert de la viande à une tête de buffle, en disant : « Mange. » Par cette politesse, ils espéraient se concilier les buffles et faire parmi eux bonne chasse.

Aux officiers succéda un peintre habitué à juger des physionomies et des couleurs, Catlin, qui vécut de 1832 à 1839 parmi les tribus indiennes et prit une foule de dessins, précieux pour l'ethnographie du Nouveau-Monde. Or, les Mandans l'intriguèrent. Ignorant la longue histoire, du XIe au XVe siècle, des colons scandinaves du Groenland, Catlin n'ira-t-il pas jusqu'à attribuer l'origine des Mandans à la venue en Amérique, au moyen âge, de colons gallois. C'est que, par les coutumes, par les traits du visage, les Mandans diffèrent des autres peuplades. Élégant gentleman, autant que vaillant, l'un de leurs chefs, Mah-to-toh-pah, laissa faire son portrait par Catlin, en se drapant dans la peau de caribou où étaient figurées ses victoires. L'homme à médecine de la tribu se laissa portraiturer de même.



LES FAISEURS DE PLUIE CHEZ LES MANDANS.
CATLIN, LA VIE CHEZ LES INDIENS. PARIS, 1863. — CL. LAROUSSE.

Les yeux bleus, les cheveux d'un brillant gris d'argent, bien différents des cheveux et des yeux noirs des Indiens, la peau blanche, les femmes étaient habillées de façon séduisante de vêtements qui leur tombaient jusqu'aux pieds. Dans les villages palissadés où elles vivaient sur les berges escarpées du Missouri, on les saluait des plus doux noms : *l'Herbe aromatique, le Soleil du midi, le Ver luisant...*

Les Mandans avaient la notion très précise du déluge — ce qui suppose une lointaine origine chrétienne —, où de grandes eaux avaient submergé le genre humain, à l'exception d'un seul homme. Et pour commémorer le salut de Numock, qui avait abordé avec un immense canot sur le sommet d'une montagne, avait lieu chaque année une cérémonie religieuse : un homme, enduit d'argile blanche, figurait le Blanc sauvé des eaux, dans « la loge de la médecine », où se pressait la tribu, grand wigwam sur le toit duquel, par les périodes de sécheresse, montaient

les jeunes Mandans pour décocher leurs flèches contre les nuages, si la pluie persistait à ne pas tomber. Ainsi faisaient les Scandinaves pour conjurer le tonnerre : nous en avons donné l'image.

Ne cherchez plus ces braves Mandans. Une épidémie de petite vérole, peu après 1833, les coucha presque tous dans la tombe.

Certes, ils ne parlaient pas un dialecte scandinave, mais bien une langue indienne. Mais les Normands de France, en épousant des Neustriennes, n'abandonnèrent-ils pas la langue des Vikings pour adopter celle de leurs femmes ? Seuls surnagèrent les termes de marine, dont ils ne se servaient qu'entre eux. Ceci dit, le problème mandan reste entier.

Un Pied-Noir. — Comme il résidait dans un comptoir de pelleteries, à l'embouchure de la rivière Pierre-Jaune, sur le Haut-Missouri, Catlin assista à la consultation donnée à un malade indien par un docteur pied-noir, qui s'agitait à quatre pattes comme un ours autour du patient. Le docteur n'avait-il pas une peau d'ours, agrémentée d'un attirail de peaux de grenouille, de crapaud et de chauve-souris, de sabots d'antilope et de serres d'oiseaux, effroyable uniforme qu'il revêtait pour aller au chevet des moribonds ! Et que de moribonds devaient lui passer par les mains ! L'année qui suivit le passage de Catlin, une épidémie de petite vérole fit parmi les Pieds-Noirs d'aussi terribles ravages que chez les Mandans. Il en périt 25 000.



UN CHEF PIED-NOIR. — CATLIN, ILLUSTRATIONS OF THE MANNERS OF THE NORTH-AMERICAN INDIANS. LONDON, 1876. — CL. LAROUSSE.

Presque en même temps que Catlin, en 1832, le fils d'un émigré français, le capitaine de Bonneville, dont Washington Irving a conté les *Aventures*, était arrivé chez les Pieds-Noirs, en partant du poste frontière de Fort-Osage, sur le Missouri. De là, il était passé chez les terribles Têtes-Plates, qui, ayant capturé un Pied-Noir, le brûlèrent sur toutes les parties du corps avec un canon de fusil rougi à blanc, puis lui arrachèrent les ongles, les phalanges et un œil, avant de découper sa chair en lanières. Aussi, Bonneville, pour tenir en respect les Indiens durant ses campements, formait-il en cercle ses wagons, traînés par des bœufs et des mulets : ces wagons, grâce aux peaux de bison graissées de suif qui rendaient leur plancher imperméable, servaient de bateaux pour passer les rivières. Et c'est ainsi que Bonneville et ses trappeurs atteignirent le territoire des Nez-Percés, puis traversèrent les boulevards gigantesques des montagnes Rocheuses, asiles de moutons sauvages aux cornes recourbées. Ai-je dit qu'ils étaient les agents de la Compagnie des pelleteries des montagnes Rocheuses ?

L'exode des tribus indiennes.

A l'est du Mississipi vivaient encore dans leur habitat primitif, au début du XIXe siècle, les tribus avec lesquelles s'étaient trouvés en contact nos premiers colons louisianais : les Chactas, dans leur territoire de chasse des bords du Yazoo ; les Chickasaws, sur les plateaux qui s'étendent entre le Yazoo et l'Ohio ; les grands et beaux hommes que sont les Cherokis, au long des Alleghanys. Elles avaient des champs de maïs, des plantations, des écoles et jusqu'à des journaux, quand la convoitise des colons américains amena leur exode : les premiers, après une entente à l'amiable en 1830 ; les derniers, après des hostilités ouvertes. Les États-Unis leur concédèrent plusieurs millions d'hectares dans l'immense prairie que sillonnent, à l'est des montagnes Rocheuses, l'Arkansas, le Washita et la rivière Rouge. Dans cette réserve qu'est le territoire indien, errent bisons, chevaux, antilopes, daims, coqs de bruyère, chiens de prairies, donnant l'illusion aux tribus qui y ont trouvé un refuge, en dehors des trois tribus précitées, Criks, Séminoles, Osages, Pawnis et Comanches, l'illusion qu'elles ne sont pas complètement dépossédées de leur sol : elles continuent à vivre selon leurs coutumes et leurs lois. Près d'elles, à quelques centaines d'exemplaires à peine pour chacune d'elles, subsistent des débris de tribus : Delawares, Apaches, Kikabons, Wyandots, Senecas, Kaskakias, Péorias, Pouteatamis.

C'est en accompagnant un régiment de dragons, chargé d'inspecter les frontières du Texas, que Catlin prit, en 1835, une foule de portraits d'Indiens. Les Comanches et les Pawnis, qui habitaient des huttes en ruches d'abeilles, étaient encore assez nombreux pour aligner 10 000 cavaliers. Catlin, vivant avec les Indiens, s'était assimilé leurs coutumes. Aussi sa collection de peintures, aujourd'hui à Washington, a-t-elle une grande valeur pour l'ethnographie.

La ruée vers l'or de la Californie.

Au début du XIXe siècle, les Indiens, répartis en une foule de tribus, étaient les maîtres de la Californie. Si une petite partie d'entre eux, groupés autour des missions de San-Francisco, Monterey, San-Antonio, San-Diego..., avaient embrassé le christianisme, le plus grand nombre avaient conservé leurs coutumes séculaires. Ils adoraient comme dieu un vieillard, à qui ils offraient les prémices de leurs chasses et de leurs récoltes. Il siégeait sur un monticule entouré de pieux comme sur un tribunal, devant lequel on comparaissait en rampant sous terre par des souterrains. Près de leurs villages était quelque idole, devant laquelle on portait les morts : après avoir fait trois fois le tour du cadavre en l'encensant de fumée de tabac, on l'ensevelissait en plantant sur sa tombe des javelots bariolés. Jusqu'en 1846, la Californie dépendait du Mexique. Et on pouvait y voir des cavaliers vêtus en hidalgos



DANS LE FAR-WEST. — PARKMAN, THE CALIFORNIA AND OREGON TRAIL. NEW YORK, 1849. — CL. LAROUSSE.

capturer au lasso les bisons et les taureaux, non loin de la Vallée de la Mort.

Mais à peine venait-elle d'être cédée aux États-Unis comme une proie sans valeur, que le Pactole y coula à flots. En février 1848, un mécanicien nommé Marshall, en construisant une scierie au bas d'une chute d'eau chez le capitaine suisse Sutter, découvrit des paillettes d'or. La nouvelle, comme une traînée de poudre, se répandit en Amérique et en Europe. Des guides pour émigrants se multiplièrent dès l'année suivante, paraissant simultanément à New-York, Philadelphie, Paris, Londres... Et ce fut la ruée. San-Francisco, un simple village de missions de 459 habitants, était, dès 1852, une ville de 250 000 âmes. Dans les placers d'alluvions, les orpailleurs ramassaient en quelques semaines des fortunes, en attendant que les mineurs recherchassent dans le sous-sol d'opulents filons. A la richesse se joignait la fertilité du sol dans les vallées du Sacramento, du San-Joaquin et du San-Juan, de vrais jardins pour les céréales, de beaux pâturages pour les bestiaux. Presque inconnue jusque-là, la Californie devenait un pays fabuleux, d'où l'or s'épandit par milliards sur le monde.

Mais il fallait compter avec les Indiens du Far-West, maîtres des montagnes Rocheuses.

De ce fait, la vie des prospecteurs d'or n'était pas exempte de dangers; qu'on en juge par l'aventure d'un ancien officier de spahis français. Le baron de Wogan avait débarqué à San-Francisco en 1850. Partageant son temps entre son claim de la Grass-Valley et les plaisirs de la chasse, il s'enfonça dans la Sierra-Wah où devaient naître, avec l'hégire des Mormons, les cités de Fillmore et de Cédar. Il venait de sauver une bande d'Indiens qui fuyaient devant un énorme ours gris; et sur le cadavre de l'animal qu'il avait tué, l'un des fugitifs lui avait dit en mauvais espagnol : « La reconnaissance est une vertu peau-rouge; l'ingratitude a le visage pâle », quand Wogan vit tomber autour de lui des flèches empoisonnées. C'était là le témoignage de la gratitude des Peaux-Rouges. Wogan en blessa un. Aussitôt saisi et ligoté, il fut amené dans la hutte du Conseil des Timpabaches, Indiens de grande taille, au nez aquilin et au menton saillant, qui habitaient sur les bords d'un affluent du Rio-Grande, branche mère du Colorado occidental. Des plumes d'aigle dans la chevelure, des queues de loup aux reins, le tomahawk à leur côté, des dents humaines et des griffes d'ours au cou et aux poignets, les quatre chefs de la tribu allaient le juger. Un trophée de scalps ne laissait rien augurer de bon. Et, en effet, un guerrier leva avec ostentation sur la tête de Wogan un tomahawk teint de sang. Le grand chef, les yeux tournés vers le soleil, avait prononcé la sentence de mort, quand surgit un sauvage à barbe rousse, qui demanda en anglais au condamné son nom. « Comment! vous descendez de ce Wogan dont la valeur a été célébrée par l'auteur de *Waverley?* Moi, je descends de Lennox, duc de Richmond. Comptez sur Lennox, à la vie et à la mort. » Et cet Anglais, devenu cacique indien, fit libérer le prisonnier. Pareil épisode explique par la curiosité éveillée sur le Far-West, le succès des romans de Fenimore Cooper.

Le prestige de la Californie tenait, autant qu'à l'or, à sa flore magnifique. En 1850, Lobb repérait dans la sierra Nevada les arbres les plus hauts du monde, capables d'ombrager les tours de Notre-Dame et d'atteindre, avec leurs 93 mètres de hauteur, ce qui sera plus tard la première plate-forme de la tour Eiffel. L'un de ces sequoias géants, le *Big-tree* (« le gros arbre »), étant tombé, on put se rendre compte, par une coupe de ses couches concentriques, qu'il était vieux de plus de 2 200 ans. Chacun de ces géants reçut un état civil, et qui songerait qu'il s'agit d'arbres, quand on lit leurs noms : *la Vieille Fille, les Trois Sœurs, les Jumeaux-Siamois, le Vieux Célibataire, Hercule, l'Ermite, la Fiancée de Californie?...*



SEQUOIAS GÉANTS (BIG-TREES) DE CALIFORNIE.

L'Alaska. — Dans le nord de la côte du Pacifique, les États-Unis obtenaient, en 1867, de la Russie la cession du territoire de l'Alaska, pays peu peuplé, mais excellent terrain de chasse et de pêche. Les saumons foisonnaient sur les côtes et dans les rivières; les oiseaux pullulaient dans les grandes forêts de Tongoss et Chugach. Le Yukon y coulait. La découverte de mines d'or dans un de ses affluents, le Klondike, provoqua l'arrivée de prospecteurs, auxquels les Indiens tentèrent vainement, en 1880, de barrer l'accès de leurs montagnes. L'Alaska avait, en effet, non seulement de l'or, mais du platine, du tungstène, du palladium, de l'antimoine, du baryte et du pétrole. Et ces richesses étaient restées jusque-là à portée de primitifs qui en ignoraient la valeur. Ils vivaient comme aux temps préhistoriques, ces Indiens Tringlits de Sitka et Chilkoot, partagés en clans de l'Aigle et du Corbeau, en clans secondaires de l'Ours, du Loup et de la Baleine, du Castor, de la Grenouille, du Phoque et du Saumon, ayant pour totems des troncs d'arbres peints et sculptés, qui leur tenaient lieu de blason.

AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Le centre de l'Amérique du Sud est une des parties du globe qui recèle encore le plus de mystère. Le littoral, dès le XVIe et le XVIIe siècle, avait été exploré par les Conquistadors espagnols à l'ouest, par les Portugais et les Français à l'est, où nous avons vu se créer une éphémère France Antarctique à Rio-de-Janeiro, une éphémère France Équinoxiale au Maranhao.

Des Guyanes française, hollandaise et anglaise avaient servi de trait d'union entre les colonies du Portugal et de l'Espagne, achevant de ceinturer de possessions européennes l'Amérique du Sud. Mais le cœur de ce grand continent resta presque inconnu jusqu'aux temps modernes. De grands savants allaient s'employer à sa découverte.



Le capitaine de Wogan attaché au poteau de la guerre par les Indiens Timpabaches. D'après un croquis de Wogan.
Le Tour du Monde (1860). — Cl. Larousse.



Une station de placer d'or en Californie en 1868. — Le Tour du Monde (1874). — Cl. Larousse.



RADEAU DE LA RIVIÈRE DE GUAYAQUIL. — HUMBOLDT, VUES DES CORDILLÈRES. PARIS, 1810. — CL. LAROUSSE.

La Condamine (1736-1745).

La descente de l'Amazone. — Charles-Marie de La Condamine a reçu, de l'Académie des sciences, la mission d'aller, avec Bouguer et Godin, mesurer l'amplitude d'un arc de trois degrés du méridien terrestre au Pérou. Il y notera le renflement du globe à l'Équateur et l'attraction qu'exercent les montagnes sur les corps suspendus par un long fil. Ainsi, en observant, du haut d'une montagne de la Cordillère, l'angle d'une étoile avec la verticale d'un fil à plomb, il notera la déviation du pendule. L'œuvre des savants fut fort appréciée en Amérique. Pour en consacrer le souvenir, un jésuite de Popayan, le Père Carlos Arboleda, remit, en 1742, à La Condamine une planche d'argent gravée, où de petits génies folâtraient autour de Minerve, en jouant avec les attributs des sciences mathématiques et physiques.

La Condamine entreprend alors une tâche formidable, la descente de l'Amazone, en partant de Jaen, petite ville du Pérou. Il n'a eu qu'un prédécesseur, le Portugais Pedro Texeira, qui a remonté, en 1638, le fleuve, mais avec un nombreux détachement. La Condamine, lui, n'a qu'un simple radeau indien, une *balse*, où il s'embarque intrépidement, en 1743, avec ses papiers et ses instruments, pour descendre le torrent du Chuchunga, qui mène à l'Amazone. Des Indiens révoltés, les Xibaros, des pumas, des jaguars peuplent les rives; des caïmans pullulent dans les flots. Qu'importe! D'un hameau d'Indiens où il a dû s'arrêter quelques jours, il trace cette peinture charmante : « J'étais au milieu des sauvages. Je me délassais parmi eux d'avoir vécu avec des hommes. Je jouissais pour la première fois d'une douce tranquillité. Le silence qui régnait dans cette solitude me la rendait plus aimable. Un nombre prodigieux de plantes singulières et de fleurs inconnues m'offrait un spectacle nouveau et varié. J'étais éclairé avec des bois de senteur et des résines odoriférantes. Le sable sur lequel je marchais était mêlé d'or. »

En cours de route, La Condamine rencontre diverses tribus indiennes : les Yaméos, qui « parlent en retirant leur haleine »; les Omaguas, « les Têtes plates », qui ont, en effet, la bizarre habitude de serrer entre deux planches le crâne de leurs bébés pour leur aplatir le front et en faire des pleines lunes; les Abanes, aux joues criblées de trous, qui servent d'étuis à des plumes d'oiseaux. A l'estime de La Condamine, le rio Negro, que l'Amazone reçoit du nord, forme trait d'union avec le bassin de l'Orénoque. Au confluent de l'Amazone et du Xingu, une succession d'îles empêche la vue de s'étendre. A la forteresse portugaise de Curupa, à une distance considérable de la mer, le flux et le reflux se font encore sentir. De là, le savant gagne Para par d'étroits canaux. Il a traversé de part en part l'Amérique du Sud en quatre mois.

De la descente de l'Amazone, il rapportait, pour la première fois, des notions précises sur l'hydrographie et sur la faune du bassin. Des singes, des paresseux, des sapajoux, des sagouins avaient grimacé sur son passage, cependant que venaient s'abreuver dans le fleuve des pécaris, des porcs-épics, des fourmiliers et des tatous. Il rapportait la peau, longue de 15 pieds, de l'énorme serpent *sucuriu* et des perroquets dont les Indiens s'étaient amusés à modifier les couleurs en les frottant avec du sang de grenouille.

A la *Relation* de voyage de La Condamine, nous ajouterons quelques traits empruntés à un manuscrit du géographe Bellin. La coquetterie des femmes indiennes consiste à se parer les bras, le cou, la ceinture et les jambes de colliers et anneaux de colimaçons ou de dents de singe. Le gras des jambes est hypertrophié, parce que, dès l'enfance, on a bandé les chevilles et la jambe au-dessous du genou. Dans le lobe des oreilles, il y a un trou assez grand pour y loger un œuf. Vienne le mariage. Peinte et couverte de plumes, la mariée est conduite vers l'époux par des danseurs parés de plumes et cou-





INDIENS DE LA GUYANE (EN HAUT) ET INDIENS DES ENVIRONS DE L'ORÉNOQUE. VOIAGE À LA GUIANE FAIT EN 1789. PARIS, AN VI. — CL. LAROUSSE.



LE CHIMBORAZO, CÉLÈBRE MONTAGNE VOLCANIQUE DE LA CORDILLÈRE DES ANDES.
HUMBOLDT EN TENTA L'ASCENSION EN 1802.

Humboldt, Atlas de voyage aux régions équinoxiales. Paris, 1810.



CARTE DE LA RÉGION DE L'AMAZONE. — CL. LAROUSSE.

ronnés de fleurs, qui s'accompagnent de timbales, de sonnettes et de flûtes ornées de plumes.

Les Indiens sont « indifférents à tout motif de gloire, d'honneur ou de reconnaissance. Incapables de prévoyance et de réflexion, ils passent leur vie sans penser, et ils vieillissent sans sortir de l'enfance ». La Condamine tempérait toutefois ce jugement sévère, en leur reconnaissant la rare adresse avec laquelle ils fabriquaient, comme armes de chasse, de longues sarbacanes. Projetées par leur souffle, de petites flèches de bois de palmier ne manquaient pas leur but à une quarantaine de pas. Et les flèches étaient empoisonnées.

Alexandre de Humboldt (1799-1804).

L'exploration de l'Orénoque et du rio Negro. — En 1799, le grand savant Alexandre de Humboldt s'embarquait pour l'Amérique du Sud, en compagnie du jeune naturaliste français Aimé Bonpland. La récolte de plus de 1 600 espèces de plantes dans le Venezuela ne leur suffit point. Ils vont s'enfoncer dans l'intérieur du continent, échappant de justesse à un naufrage de leur pirogue, que guettent, sur l'Orénoque, les caïmans. Les Indiens ne sont pas moins redoutables que les sauriens. Dans la mission d'Esmeralda, sur le haut Orénoque, les Ottomaques empoisonnent avec le curare l'ongle de leur pouce, de façon à rendre mortelle leur moindre pression de main. Mais quelle splendeur offrent, au retour du haut Orénoque, les *Llanos* aperçus du sommet d'une montagne voisine du Capucino : « Le soleil venait de se coucher, écrivait Humboldt dans ses *Tableaux de la nature*. La steppe nous parut bombée comme un hémisphère, et les astres se réfléchissaient dans la couche la plus basse des vapeurs. »

Après s'être reposés à Lima, les deux savants repartent en exploration. Le Chimborazo est, dans les Andes, un pic fameux que l'on considère alors comme le plus élevé des sommets de la Cordillère. Il culmine à 6 530 mètres; Humboldt en entreprend l'ascension. Il dépasse la limite des neiges permanentes, où planent de gigantesques condors. Il monte d'un millier de mètres encore, mais pour s'arrêter à 5 900 mètres. Une gravure en couleurs de ses *Vues des Cordillères* en a conservé le souvenir. D'autres gravures commémorent le passage de la Cordillère et l'étude de rochers basaltiques bordant la cascade de Regla.

Les deux savants excursionnent autour de Jaën, descendent en radeau la rivière de Guyaquil et, après une absence de cinq ans, rapportent au Jardin des Plantes une ample moisson de plantes, de fossiles et de minéraux.

D'Orbigny (1826-1833).

Alcide d'Orbigny fut un des grands explorateurs de l'Amérique du Sud. Pendant huit ans, il en parcourut presque tous les pays : Brésil, Uruguay, Argentine, Patagonie, Chili, Bolivie, Pérou, accumulant des notes et des documents de tout genre pour le monumental ouvrage qu'il publia sous le titre : *Voyage dans l'Amérique méridionale*. Histoire, géographie, géologie, zoologie, botanique, il n'a rien laissé de côté. Je n'en donnerai ici que deux spécimens. Cochabamba en Bolivie est une ville importante, fondée en 1565, dont le nom en quichua signifierait « la plaine du Lac », bien qu'elle soit à 2 571 mètres d'altitude. C'est là que venaient parfois, dédaigneux, les Indiens Yucararès, qui n'avaient d'admiration que pour eux-mêmes.

Les Yucararès. — L'habitat des Yucararès était au pied des contreforts de la Cordillère orientale, entre le 66e et le 69e degré de longitude. Par le rio Chaparé, puis par le rio Cuni, qu'il suivit pendant quatorze jours, d'Orbigny monta vers eux en 1832. A travers des pays inconnus, mais sous des voûtes de verdure, d'où tombait parfois jusqu'à terre la chevelure des lianes, il parvint à un grou-



GORGE DE TUNKINI.
MARCOY, VOYAGE À TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD. PARIS, HACHETTE, 1869. — CL. LAROUSSE.

pement de trois tribus : des montagnards quichuas à la large poitrine, fidèles gardiens des traditions des Yncas, voisinaient avec des Mocétènès, au sourire plein de douceur, et les fiers Yuracarès, aux formes élancées et à la carnation presque blanche. Des femmes yucararès lui offrirent avec grâce des racines rôties de manioc et des bananes. Au son d'une flûte de Pan, elles se mirent à danser, un singe sur l'épaule, tandis que les jeunes filles avaient les épaules ornées de touffes d'élytres de bupreste géant. Les hommes, eux, les jambes bariolées de rouge et de noir, les cheveux couverts du duvet blanc des aigles, avaient passé en bandoulière leurs instruments de musique, pendus à un cordon de perles de verre. Allaient-ils à la chasse, la figure horrible de peinture pour épouvanter les bêtes féroces. Ils avaient soin d'enterrer auparavant les os du gibier qu'ils avaient mangé, pour que les congénères ne s'effarouchassent pas. Et ils aspergeaient de chicha les singes qu'ils tuaient, en disant : « Nous vous aimons, ne nous en veuillez pas. »



INDIENS MAXURUNAS.
D'ORBIGNY, VOYAGE PITTORESQUE DANS LES DEUX AMÉRIQUES. PARIS, 1836. — CL. LAROUSSE.

Les Tecunas et les Maxurunas. — Transportons-nous maintenant, avec Alcide d'Orbigny, au nord du Brésil, dans le bassin du Maranhao. Sur les bords du Yavari, affluent de droite du fleuve, vivent les Tecunas. A demi civilisés, bracelets aux pieds, épaulettes de plumes au vent, une ceinture d'écorces d'arbres autour du corps, on les voit parfois arriver à Tabutinga en une étrange procession, avec des masques de singes, de poissons, de caïmans, de cerfs ; on dirait les fantômes créés par Hoffmann dans ses *Contes fantastiques*. Le but de cette mascarade est tout aussi fantastique : ils viennent, après des libations bachiques de chicha, épiler de ses cheveux la tête d'un enfant.

Dans les forêts plus lointaines, vivent les Maxurunas, que nulle nation européenne n'a pu asservir. Ils sont tout aussi grotesques avec leurs morceaux de coquilles incrustés dans les narines, les oreilles et la lèvre inférieure ; une longue plume d'ara sort de leur bouche. Leurs bras sont striés d'entailles qu'ils se sont faites comme indices de leur résistance physique. C'est une des peuplades les plus redoutables du haut Maranhao : cachée derrière les arbres de la rive, elle guette au passage les canots pour abattre le pilote d'une flèche ou d'un coup de lance, puis pour massacrer l'équipage à coups de la terrible massue qu'est le *tamacuno*.

Le titre de l'ouvrage de Paul Marcoy, *Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, est suggestif, mais décevant. L'auteur n'a guère été que dans les parties reculées du Pérou. Cette réserve faite, la lecture de son livre est attachante. On y voit revivre le Pérou d'antan, dont des ruines de forteresses en briques, à Quillabamba, par exemple, évoquent l'empire des Yncas. Ayant trouvé, en route, un gîte dans une chulpa aux murs en appareil cyclopéen et au plafond monolithe, quelle ne fut pas la surprise de l'auteur d'apercevoir dans l'obscurité une douzaine d'étranges êtres assis et immobiles, une massue au côté, des engins de pêche et des ustensiles de ménage près d'eux ! C'étaient des squelettes d'Indiens embaumés depuis des siècles, « des païens aymaras », expliquaient ses guides.

Mais ailleurs, quelle vision merveilleuse ! Marcoy s'était engagé en canot dans la gorge de Tunkini, cañon bordé de falaises basaltiques, dont les parois à pic étaient ornées de cannelures et de colonnettes naturelles : formant voûte, un réseau de lianes et une végétation luxuriante, aux fantastiques arabesques, donnaient à la gorge l'aspect d'un tunnel enchanté.



DANSE DES TECUNAS. — D'ORBIGNY, VOYAGE PITTORESQUE DANS LES DEUX AMÉRIQUES. PARIS, 1836. — CL. LAROUSSE.

Le docteur Crevaux (1877-1882).

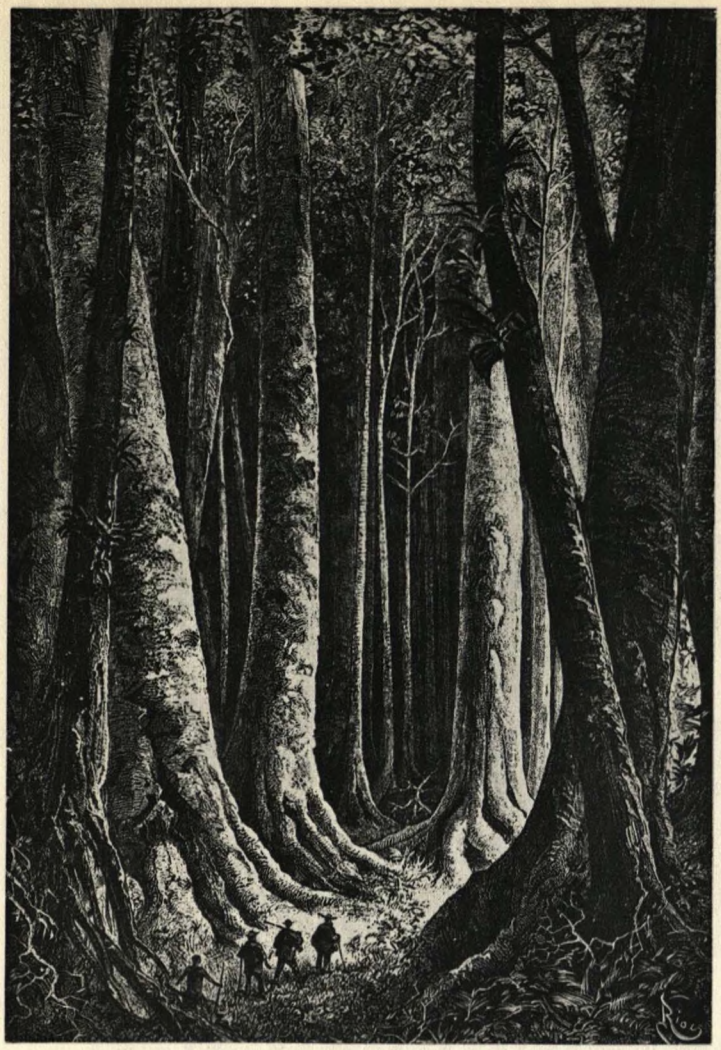
Les Roucouyennes. — Chargé de mission, le médecin de la ma-



PASSAGE DU QUINDU DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES. — HUMBOLDT, VUES DES CORDILLÈRES. PARIS, 1810. — CL. LAROUSSE.



HUTTE ET DANSE DES INDIENS YUCARARÈS. — D'ORBIGNY, VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. PARIS, 1846. — CL. LAROUSSE.



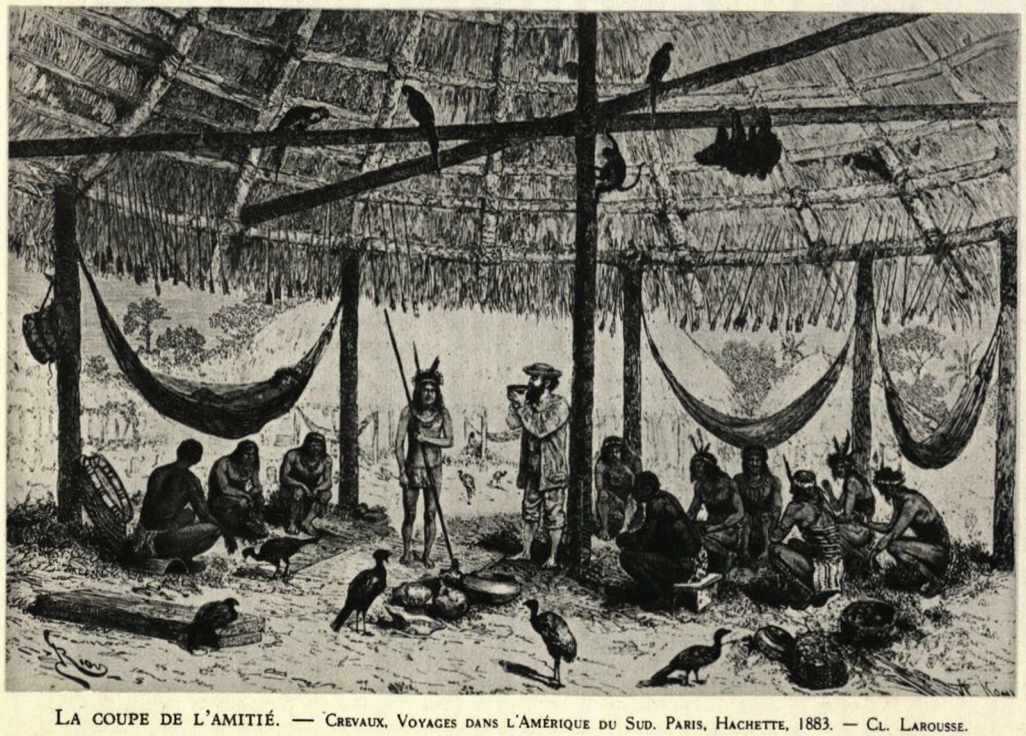
LES GRANDS BOIS DE LA GUYANE.
CREVAUX, VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD. PARIS, HACHETTE, 1883. — CL. LAROUSSE.

rine Jules Crevaux remontait, en 1877, le Maroni pour atteindre les monts Tumuc-Humac, où les anciens négriers plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado. De part et d'autre des rives s'étendait une sombre forêt aux myriades de colonnades, qui soutenaient, à une quarantaine de mètres de hauteur, d'immenses dômes de verdure : fantastiques cathédrales, peuplées, dans les branches, d'oiseaux aux plumages éclatants et de singes hurleurs, rouges, blancs ou noirs. Ligne de faîte entre le bassin du Maroni et celui de l'Amazone, les monts Tumuc-Humac étaient bien la source des dépôts aurifères que charriaient les rivières. Par l'Apaouani et le Yari, Crevaux gagna l'Amazone à travers le territoire des Roucouyennes. Curieuse tribu, que Crevaux reviendra, en 1878, visiter en remontant l'Oyapock. Un chef des Roucouyennes lui présentera la coupe de l'amitié, avant de l'initier aux curieuses coutumes de la tribu. De gigantesques chapeaux, emplumés et ornés d'élytres de scarabées aux reflets métalliques, servent de couvre-chef aux Roucouyennes pour exécuter leurs danses rituelles : au cours de l'une d'elles, les candidats au mariage sont soumis au supplice des piqûres de centaines de fourmis ou de guêpes. S'agit-il, au contraire, de guérir un malade ? Le piaye accourt, ailes au dos, pour chasser le mal : l'un des remèdes du sorcier-médecin est une fumigation par la fumée d'une cigarette. Ayant atteint, par le Parou, l'Amazone, Crevaux rapportait les plus précieux renseignements sur la géographie et l'ethnographie d'une région fermée jusque-là aux Européens.

Crevaux repart du Para et, en vapeur, remonte, sur une longueur de 4 326 kilomètres, le rio Putumayo ou Iça, affluent de l'Amazone, qui le mène jusqu'à une faible distance des Andes, dans une région où abonde le quinquina. Et il prend pour la voie du retour, sous la conduite d'un pirate des Andes, le rio Pastasa, qu'une intrépide Française, Mme Godin des Odonais, avait descendu au siècle précédent pour rejoindre son mari, qui était dans l'Amazone avec La Condamine. Les tribus indiennes se succèdent : Carijonas, ceinturés de cercles de bois que réunissent des lianes; Coréguajes, aux oreilles percées de plumes d'où pendent des fleurs; Ouitotos, aux jambes peintes en noir bleuâtre avec du genipa, aux lèvres et aux dents noircies avec la tige du balisier, et aux paupières teintes en rouge vif avec du rocou.

Une expédition du docteur Crevaux en Nouvelle-Grenade et au Venezuela le mène à l'Orénoque par le Goyabéro, dans un pauvre radeau que guettent les caïmans. Sur les rives du Guaviare, ce sont des jaguars qui sont en embuscade. Infatigable, le docteur Crevaux médite de remonter le Paraguay et de descendre à l'Amazone par le Xingu. Il venait de se lancer sur les eaux d'un affluent du Paraguay, le Pilcomayo, qu'il voulait suivre jusqu'à son confluent, quand, en avril 1882, il tomba, avec ses compagnons, sous les coups des Indiens Tobas.

De l'immense réseau de rivières qui forment le bassin de l'Amazone, l'*Amazonie brésilienne* de Paul Le Cointe donne une idée précise. Les affluents de droite, dont l'un, le rio Jurua, atteint 3 283 kilomètres, traversent des régions riches en caoutchouc : le rio Purus est habité d'Indiens Pamarys dont une maladie cutanée a marbré la peau de taches blanches; le rio Madeira, par ses affluents, descend de la Cordillère des Andes; le rio Tapajoz prend naissance dans la région montagneuse du Matto-Grosso. A gauche, l'Amazone reçoit des affluents considérables : le Putumayo et le Japura, qui descendent aussi de la Cordillère des Andes, ont 1 970 et 2 800 kilomètres; le rio Negro vient de Colombie; le rio Trombetas, de la Guyane anglaise; le rio Yary, des monts Tumuc-Humac. Presque tous ces immenses cours d'eau sont coupés de chutes ou *cachoeiras*, dont l'une, la chute du Désespoir, entre deux parois de rochers, sur le Yary, n'a pas moins de 25 mètres à pic; telle autre s'appelle la Chute de l'Enfer.



LA COUPE DE L'AMITIÉ. — CREVAUX, VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD. PARIS, HACHETTE, 1883. — CL. LAROUSSE.

Refoulés dans l'intérieur, les Indiens ont fui tout contact avec les Blancs et forment de petites tribus agressives, qui massacrent les civilisés. Tels sont les Miranhas du rio Putumayo, les Crichanas de la Guyane brésilienne, les Parintintins du rio Madeira, les Guarayos du rio Béni, les Ouitotos du rio Japura, les Muras du rio Purus...

Au milieu du siècle dernier, un voyageur français, Biard, pénétrait dans les forêts de l'Amazone, par le Madeira, qui est un affluent du grand



PRIÈRE AU SOLEIL DANS LES FORÊTS DE L'AMAZONE. — BIARD, 1858-1859. LE TOUR DU MONDE (1861). — CL. LAROUSSE.

fleuve. Les Indiens y adressaient leur prière au soleil, comme le faisaient, trois siècles auparavant, les Timucuas de Floride.

C'étaient de curieuses gens que les Mondurucus. La cérémonie qui célébrait la puberté d'une jeune fille consistait à lui arracher un à un les cheveux. La tribu se suicidait peu à peu par suite de coutumes bizarres. Pour expier une mort qui, pour eux, ne pouvait être que le fait d'un ennemi, le sorcier, le piaye, désignait dans la tribu une victime expiatoire, qui était immolée. Enfermées dans un cercle infernal par les exhalaisons du curare qu'elles étaient chargées de préparer, les vieilles femmes succombaient à ce poison mortel. « Ainsi tomberont ceux qui seront frappés par nos flèches », chantonnaient les guerriers.

La commission mixte chargée en 1866 de délimiter, le long du Javary, la frontière entre le Pérou et le Brésil, fut exterminée par les féroces Mangeronas. Une nouvelle commission pénétra en 1874 dans les eaux du fleuve. Mais le baron de Teffé, qui la dirigeait, aperçut deux flèches plantées sur un arbre qui formait pont, ce qui était une déclaration de guerre. Et soudain retentit le bruit hallucinant du monstrueux tambour *trocana* et celui du *sapopemba*, qui reproduisait dans une salve prolongée le son lointain du canon. Sur la rive surgirent des milliers d'Indiens peints en rouge, les cheveux dressés en panache sur la tête, qui décochèrent une nuée de flèches aux pointes d'os. Le tir rapide des winchester les mit en fuite; saisis de panique, ils avaient vu tomber leur chef, leur *tuchava*, dont la tête était ornée d'une aigrette de plumes blanches.

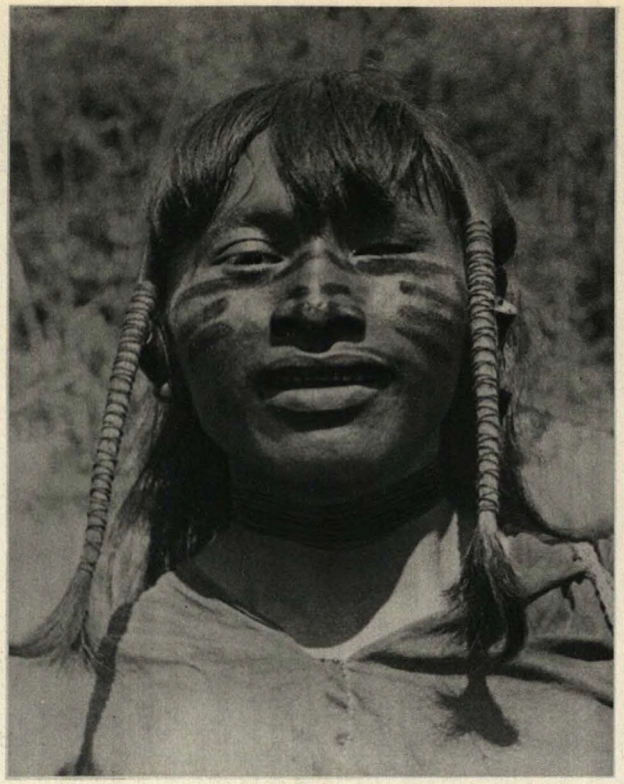
Nous pouvons cependant pénétrer chez ces sauvages du centre du Brésil : Bororos, Bakaïris, Nahuquas, Kamayuras, Avetös..., grâce à un voyageur allemand, Karl von den Steinem, qui explora surtout, en 1887, les rives du Xingu, affluent de droite de l'Amazone. Nous assisterons à la danse du filet chez les Nahuquas, à la fête des Morts chez les Bororos. Voici leurs graffiti : tapir, jaguar, singe, colibri..., sculptures ou gravures naïves d'animaux. Karl von den Steinem a transcrit la notation musicale de leurs chants et leur vocabulaire, qui n'est pas sans rapport avec celui des Caraïbes de la mer des Antilles. De leurs coutumes, donnons un spécimen : un fiancé bororo ne peut se mettre en ménage qu'après avoir chassé à l'arc un jaguar et après l'avoir abattu pour parer sa dulcinée des griffes du fauve.

Lisez les *Chevauchées* du Père Marie Tapié *à travers déserts et*



LA FÊTE DES MORTS CHEZ LES BORORÖS. — VON DEN STEINEM, UNTER DER NATURVOLKERN ZENTRAL-BRASILIEN. BERLIN, 1894. — CL. LAROUSSE.

forêts vierges du Brésil inconnu. Tout y est hostile à l'homme : le climat brûlant d'un pays marécageux; les fièvres; le jaguar; le caïman; le serpent à sonnettes; l'énorme serpent *sucuriu ;* la chauve-souris vampire, qui suce le sang des gens endormis; une araignée aux crocs venimeux, plus grande que les mygales, qui n'hésite pas à attaquer de petits reptiles; les fourmis, dont les légions détruisent en quelques instants les bagages; les Indiens enfin, les Canoeïros d'une férocité sans égale, les Chavantes, non moins farouches, du rio Araguaya, qui massacrèrent, en 1934, plusieurs missionnaires salésiens... D'autres peuplades, plus accessibles, gardent leurs coutumes ancestrales, sous un vernis de christianisme. Les Bororos, par exemple, du rio das Mortes, à l'est du Matto-Grosso, se livrent, après un décès, à une danse sacrée en robes de paille qui traînent dans la poussière. Les danseurs font quelques pas, puis reculent, horrifiés; il ont vu l'esprit du mort. Le vingt et unième jour, le cadavre, qu'on a abondamment arrosé, est déterré, lavé à la rivière, où les chairs putréfiées se détachent; et les ossements, séchés, enduits de résine et parés de plumes blanches, sont placés dans une marmite de terre cuite, qu'on scelle avec de l'argile et qu'on dépose dans les lacs sacrés. On ne parle plus de lui qu'en se servant d'un sobriquet.



TYPE DE GUERRIER JIVARO.
CL. DE L'EXPÉDITION FLORNOY DANS LE HAUT-AMAZONE.

Les explorateurs avaient pour but principal l'étude des peuplades d'Indiens Jivaro, que caractérise l'étrange coutume de réduire les têtes humaines.

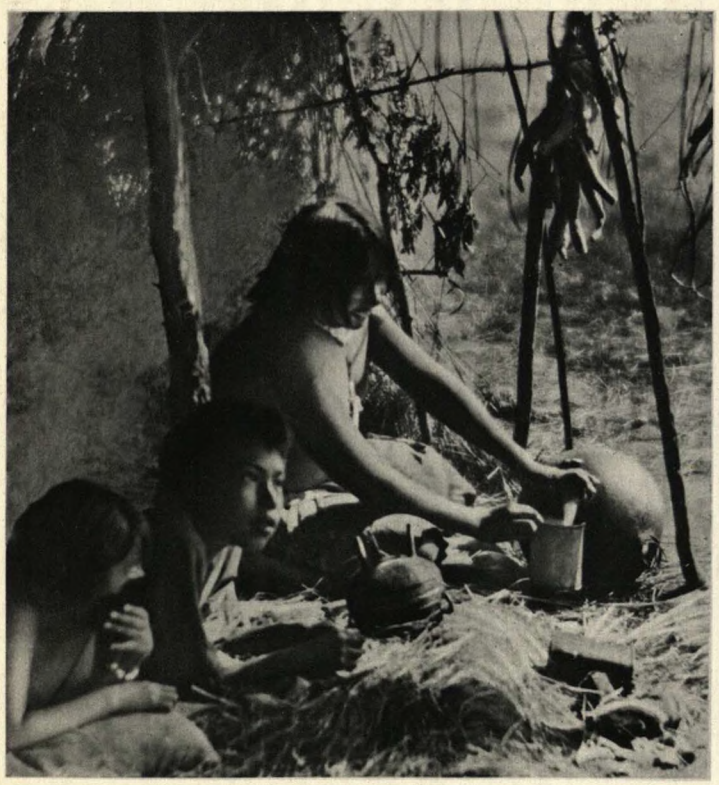
Des premiers documents rapportés, souvent au prix de grands dangers, il apparaît que la réduction des têtes est un phénomène d'ordre religieux et magique à la fois. En effet, ces Indiens se livrent à cette pratique extraordinaire, seulement quand l'ennemi abattu est un sorcier ou un personnage possédant un pouvoir sacré (*tunchi* en langue jivaro, assez semblable au *mana* des Mélanésiens).

En réduisant une tête humaine, il semble que les Indiens veulent enfermer, emprisonner l'esprit du mort et l'empêcher de nuire en se réincarnant sous la forme d'un animal; ils veulent assurer une seconde mort, une mort définitive à un être néfaste.

On retrouve, au cours des réunions auxquelles les explorateurs ont assisté, les rites d'un véritable sacrifice comme s'il s'agissait en fait de transformer la dépouille en victime, en « bouc » chargé à jamais du pouvoir néfaste. On retrouve enfin au cours des cérémonies de réception du trophée dans la case de ses vainqueurs les rituels de danses, de la présentation au soleil et de la purification.

Le décollement de la peau et l'abandon des os du crâne et de la face préludent aux quatre ou cinq journées de travail qui vont transformer une tête humaine normale en une miniature. Le sable chaud à l'intérieur du scalp, les pierres chaudes à l'extérieur, le massage enfin seront les seuls agents de cette réduction.

Nous pourrions multiplier les relations d'expéditions à l'intérieur du Brésil, telles celles du général Randon, du commandant Marcel, etc. Nous ne ferons état que de la dernière en date (1936-1937). L'expédition française, composée de Bertrand Flornoy, chef de mission, Jean de Guébriant, Fred Matter et du taxidermiste équatorien R. Olalla, allait explorer, dans le Haut-Amazone, les régions de forêts, de lagunes et de marécages, formant les vastes territoires en litige entre le Pérou et l'Équateur.



INDIGÈNES DU BASSIN DU HAUT-AMAZONE, RÉGION DE LA COLOMBIE, DANS LEUR HUTTE. — CL. MAURITIUS.



PRÉSENTATION DE LA TÊTE D'UN INDIEN RÉDUITE AU SOLEIL.
CL. DE L'EXPÉDITION FLORNOY DANS LE HAUT-AMAZONE.



UN CORROBOREE, BALLET PANTOMIME D'INDIGÈNES AUSTRALIENS. — BROUGH SMYTH, THE ABORIGENES OF VICTORIA. LONDON, 1878. — CL. LAROUSSE.

La connaissance que nous avons de cette pratique et les raisons qui la dictent jettent un jour nouveau sur ce que nous appelons le surnaturel chez ces tribus amazoniennes. Celles-ci peuvent vivre très à l'écart de notre civilisation, et comme les Jivaro ignorent volontairement les Blancs, elles peuvent nous sembler cruelles et sanguinaires : il est impossible de les considérer comme des « sauvages ».

AU CŒUR DE L'AUSTRALIE

Au nord de Sydney culminent les montagnes Bleues, à l'est du continent australien. L'horizon des colons, longtemps limité par elles, s'élargit rapidement au siècle dernier. Franchissant les plaines que peuplent les grands oiseaux rappelant l'autruche que sont les émeus, Blaxland atteint, en 1813, la rivière Fish, où s'ouvrent, dans un magnifique décor de stalactites et de stalagmites, les grottes de Jenolan. Dix ans plus tard, chargé de mission par le gouverneur Brisbane, dont la capitale du Queensland tire son nom, John Oxley parvient dans la vallée de la Boyne, qui coule au milieu de collines boisées. La rivière Darling reçoit, cinq ans plus tard, son nom d'un gouverneur de l'Australie. C'est en explorant les vallées de la Darling et de la Murray qu'en 1836 Mitchell découvre, dans les grottes Wellington, un gigantesque marsupial fossile, le *diprotodon*. Contournant, de 1836 à 1843, le continent, le *Beagle* y débarque de temps à autre des explorateurs, notamment dans le golfe de Carpentarie, qui s'ouvre dans le littoral septentrional de l'Australie.

Les explorations se multiplient vers l'intérieur. Sturt et Eyre atteignent, en 1844, le lac Victoria. Par la rivière Condamine, le docteur Leichhardt entreprend, en 1847, la traversée, d'est en ouest, du continent, mais meurt en route. Kennedy succombe, l'an d'après, dans la jungle tropicale du nord du Queensland. Gregory part, en 1855, avec une équipe de naturalistes, pour la région située au nord de la rivière Victoria. C'est du sud au nord que Stuart, parti, en 1860, d'Adélaïde, entend percer le continent. Après avoir reconnu que, loin d'être un seul grand lac, les lacs Torrens, Eyre et Gairdner ont chacun leur individualité, il pousse jusqu'au mont central, qui s'appellera, de son nom, Stuart. L'an d'après, Robert O'Hara Burke et William John Wills, partant de la rivière Darling avec seize chameaux pour



PAYSAGE AUSTRALIEN DE LA COLONIE DE VICTORIA. — SOUVENIRS D'UN SQUATTER (1854-1859). LE TOUR DU MONDE (1861). — CL. LAROUSSE.



CARTE DE L'AUSTRALIE ET DE LA NOUVELLE-GUINÉE, D'APRÈS LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE (1885-1902).

couper en biais le continent et atteindre le golfe de Carpentarie, meurent de misère en route. William Christie Gosse, chargé par le gouvernement de l'Australie du Sud de reconnaître des régions encore inexplorées, ne peut dépasser, en 1873, le lac Amadeus, proche du Tropique du Capricorne. A l'ouest, le continent, barré par un grand désert, était encore moins connu. John Perth s'y enfonça, en 1874, franchissant en cinq mois 17 degrés. A l'est, le gouvernement du Queensland faisait explorer, au contraire, une région fertile au delà de la rivière Diamantina, en vue d'y expédier des colons. Des reconnaissances achevèrent, dans les années suivantes, la découverte du continent australien. C'est que, tout à coup, il prenait, dans l'économie mondiale, un rôle de premier plan. Il devenait une nouvelle Californie.

Les mines d'or de l'Australie. — La découverte des mines d'or de l'Australie tient du roman. Un minéralogiste éminent d'Angleterre, Murchison, en examinant des échantillons de minéraux envoyés d'Australie, annonça, en 1844, que l'or devait y exister en abondance. Un mineur, venu de Californie, en décela la présence près de Bathurst. Mais ce qui détermina une véritable fièvre chez les prospecteurs, ce fut la trouvaille d'un berger, qui retira d'une gangue une masse d'or natif du poids de 40 kilogrammes.

Et la féerie continua.

Des prospecteurs, dans le désert de l'Australie occidentale, cherchaient aventure, lorsque, sur un îlot de sable, en 1893, Paddy Hannan découvrit 100 onces d'or. Les mineurs affluèrent : une ville s'éleva, Kalgoorlie. Une vingtaine d'années plus tard, la récolte de l'or dépassait un milliard.

Au Queensland, deux prospecteurs, les frères Morgan, s'étaient abrités, par une pluie diluvienne, dans la cabane d'un pauvre fermier, quand ils crurent discerner, sur les roches lavées par l'eau, la présence de l'or. Ils achetèrent le terrain. Quelques années plus tard, on avait extrait, du mont Morgan, des centaines de millions. Et il en fut de même de la découverte des mines de Charters Towns, les plus importantes du Queensland. Après le repas du soir, des prospecteurs devisaient de l'endroit où ils porteraient leurs pas. Un mamelon sauvage paraissait dans le lointain. Ils résolurent de s'y rendre. Et du quartz aurifère fit rapidement leur fortune.

Si petit qu'il soit, l'État de Victoria ne le cède pas aux autres. Dans les montagnes et les chaînes qui le couvrent, l'or ne manque pas; mais il faut le chercher souvent à de grandes profondeurs dans le district de Bendigo, dans les rochers granitiques du mont Tarrengower, etc.

Et je ne parle ni des mines d'argent, la Sunny Corner, dans la Nouvelle-Galles du Sud, — ni des mines de cuivre, — la Walhalla, dans l'État de Victoria.

Les sauvages de l'Australie.

Si vous voulez avoir une idée de la vie des sauvages australiens demeurés à l'âge de pierre, lisez l'ouvrage de Carl Lumholtz, *Au pays des Cannibales*. Chargé par l'Université de Christiania d'étudier l'anthropologie et la faune du continent australien, Lumholtz vécut un an, d'août 1882 à juillet 1883, au milieu d'une tribu anthropophage de l'Herbert river, dans le Queensland occidental. Ces acrobates, qui montaient comme des chats, en s'aidant des lianes, à la cime des arbres, vivaient dans des halliers d'avocatiers, de fougères arborescentes et de palmiers-éventails. L'oiseau-chat, l'oiseau-tisserand, la poule de la jungle et le superbe casoar vivaient en bon voisinage avec le *mangou*, une sorte d'écureuil noir qui atteignait les cimes les plus hautes, le *bungari* ou kanguroo des arbres, l'*iarri*, l'opossum, le lémurien *iabbi* et le rat à poche. L'iguane aquatique se trouvait au bord des rivières, tandis que le *dugong* ou vache marine était harponné sur les côtes.

Un des premiers voyageurs qui aient décrit les indigènes de la Nouvelle-Hollande, — ainsi appelait-on encore l'Australie, — le capitaine James Grant, disait d'eux : « Ces êtres tranquilles et inoffensifs sont encore à l'état de nature, que les philosophes appellent la table rase. Ils harponnent le poisson avec un bâton affûté d'une écaille d'huître, mais ils sont habiles à faire des ligatures après la morsure d'un serpent; le kanguroo et l'opossum leur servent de gibier. » Grant omettait un important détail. Ces peuplades primitives, encore à l'âge de pierre, avaient inventé un merveilleux projectile, le boumerang, croissant de bois façonné de telle sorte que, lancé avec force, s'il n'avait pas atteint le but, il revenait tomber au pied du chasseur.

Elles ont été l'objet, il y a un quart de siècle, d'une savante étude du philosophe Durkheim, intitulée : *les Formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Les tribus australiennes sont réparties en clans, qui forment des groupes ou phratries. Le clan a son totem : le Faucon pêcheur, le Pélican, le Kakatoès noir, par exemple, pour les clans d'une phratrie du mont Gambier. Et les êtres eux-mêmes sont classés par clans : dindon, hibou, chat..., dans le clan de l'Iguane; émeu, porc-épic, lézard, écureuil, opossum..., dans le clan de la Moule; rat-kanguroo, pie, faucon, chenille..., dans celui du Soleil. Les tribus sont nombreuses dans le continent austral : Arunta, Loritja, Urabunna, dans le centre; Wotjobaluk, Gournditch-Mara, dans le Victoria; Wiradjuri, Wonghibon, Euahlayi, dans la Nouvelle-Galles du Sud; Wakelbura, Pitta-Pitta, dans le Queensland; Warramunga, Umbaia, Binbinga, dans le Nord, etc.

L'entrée du jeune homme dans la vie religieuse de la tribu donne lieu à une initiation, où on lui peint sur le corps le symbole totémique; et on sort, pour cette cérémonie rituelle, les *churinga* de bois ou de pierre timbrées du totem, pieusement conservées au fond d'un souterrain dans quelque lieu désert. L'animal qui sert de totem est également honoré dans une cérémonie secrète, où l'attitude des membres du clan est empreinte d'une gravité religieuse. Le sang humain sert à consacrer les instruments du culte : des ceintures faites de cheveux humains servent à les envelopper.

Au cours de son voyage autour du monde, l'Américain Charles Wilkes, pénétrant chez les sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud, y assista à une scène mélodramatique. Dans les ténèbres d'une hutte, que des feux allumés par les femmes et les enfants éclairaient d'une lueur sinistre, des fantômes parurent qui se mirent à

danser. Des sauvages australiens s'étaient peint les bras, les jambes et le torse de grandes raies blanches, qui, seules visibles à la lueur des flammes, leur donnaient l'aspect de squelettes, dansant une danse macabre.

Les sauvages sont encore nombreux dans le continent. Dans le seul Queensland, on évaluait leur nombre, au début de ce siècle, à 70 000, la plupart nomades, vivant de pêche et de chasse, le harpon à la main et le bouclier au bras, une peau de kanguroo ou d'opossum pendant sur les jambes.

Au contact des Blancs, ces Noirs ne se dérobent point toujours. Grégory, dans la région du lac Eyre, eut la surprise de rencontrer, non pas des types dégénérés et ignares, mais des individus courtois, intelligents et honnêtes, qui s'exprimaient correctement en anglais. Mais qu'étaient les aborigènes, quand ils se trouvaient isolés des Européens, dans leur habitat au centre du continent. Une expédition allait s'en rendre compte.



DANSE DE SPECTRES. — WILKES, NARRATION OF THE UNITED STATES EXPLORING EXPEDITION. LONDON, 1845. — CL. LAROUSSE.

Selon une opinion courante en Australie, la chaîne Macdonnel, qui culmine à un millier de mètres au centre du continent, émergeait déjà, alors que le centre du continent était sous l'eau. Pour résoudre ce problème par l'étude du terrain, une expédition scientifique fut organisée en 1894 sous la direction de W. Horn, dont elle prit le nom. Partie d'Oodnadatta, terminus du railway d'Adélaïde, elle s'engagea avec vingt-six chameaux dans une région désertique, avant d'atteindre la région de Larapinta, nom indigène de la rivière Finke qui sort de la chaîne Macdonnel, au milieu d'une végétation luxuriante. La Finke avait été ainsi nommée, en 1860, par Stuart, en mémoire de l'ami d'Adélaïde, William Finke, qui avait financé son expédition. Arrivé au but de son voyage, dans la chaîne Macdonnel, Horn se trouva en présence de peuplades demeurées à l'âge de pierre, qui, même pour les opérations chirurgicales les plus délicates, ne connaissaient l'usage que des couteaux de silex. Ses compagnons et lui les étudièrent de près, spécialement les Arunta.

The native tribes of Central Australia, ainsi que Spencer et Gillen intitulent, en 1899, leur ouvrage, forment des groupes isolés, qui ont été protégés contre l'invasion des Blancs par l'aridité du sol et la rigueur du climat. Elles ignorent encore l'usage des métaux. Pour abattre le gibier, ces indigènes se servent adroitement du boumerang. Ils ont, comme objets sacrés qu'on ne doit point dévoiler, sous peine de mort, ni aux femmes, ni aux non-initiés, des *churinga*. Ces primitifs, de couleur chocolat, aux longues barbes, pratiquent le système de la communauté des femmes, ce qui serait une des formes les plus anciennes du mariage. Aux funérailles, un cannibalisme sacramentel consiste à se partager les chairs du défunt, pour s'en incorporer les vertus. De grands spectacles sont pour les tribus une occasion de réjouissances : les *corroborees* tiennent du ballet et de la pantomime.

Une ancienne dépendance de l'Australie : la Nouvelle-Guinée. — Cette grande île de 785 362 kilomètres carrés, qu'un isthme reliait anciennement à l'Australie, est un petit continent. Anglais et Hollandais se la partagent. Mais les aborigènes, encore très nombreux, sont loin d'être tous conquis à la civilisation. Ces Papous, au teint d'un brun chocolat, aux cheveux crépus, au nez large et arqué, aux yeux vifs, à l'air expansif, à la ceinture d'écorce ou à la simple feuille de latanier sur leurs parties honteuses, ont une longue baguette de bambou passée dans la cloison du nez. Ils habitent de grandes cabanes en bambous sur pilotis. Paisibles cultivateurs dans le Nord, nomades dans le Sud, ils pêchent le poisson à la lance et chassent le gibier avec des flèches aux pointes de silex. En guerre permanente de tribu à tribu, ils font la chasse aux crânes. Au centre de l'île, les Apak, dans les monts de ce nom, sont de turbulents guerriers. Ils ont pour repaires d'épaisses forêts de mimosas, de pandanus, d'hibiscus..., avec un sous-bois de magnifiques fougères, que peuplent des oiseaux de toute beauté et des papillons aux couleurs éclatantes.



VILLAGE PAPOU. — LINDK, PICTURESQUE NEW GUINEA. LONDON, 1887. — CL. LAROUSSE.

Au milieu des ramures et des plants de bananiers, de petites cabanes sont presque invisibles. Elles sont habitées par des pygmées. Et ces petits hommes, dont le capitaine Rawling a presque révélé l'existence dans son volume *the Land of the New Guinea Pygmies*, savent si bien se dissimuler qu'en 1909 une expédition anglaise eut la plus grande peine à entrer en contact avec eux.

Les chasseurs de têtes de la Nouvelle-Guinée. — Coiffés d'un assemblage extravagant de plumes, de becs d'oiseaux et de peaux de bêtes, les



LA MAISON DES ESPRITS À NABOUKA (ÎLES FIDJI). — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

vieillards du Sépik, en Nouvelle-Guinée, perpétuent la tradition des chasseurs de têtes. Leurs chevrons, c'est, en guise de pagne, la dépouille d'une grande chauve-souris. Les pirogues de la tribu, encombrées de sagaies, de boucliers, de sièges en bois sculpté, sont parties en chasse, sous la conduite d'un chef de nage, qui porte à sa pagaie, en signe de commandement, deux grosses touffes de plumes de casoar. Arrivés au rivage d'une tribu ennemie, les Iatmuls du Sépik brandissent leurs poignards en os humains et leurs piques de guerre couvertes de spirales artistiques : les victimes sont décapitées, et les trophées, dès que le beuglement d'une trompette de bois annonce le retour des vainqueurs, sont portés en grande pompe à l'asile des esprits, où les têtes sont accrochées à une poutre. C'est une très longue bâtisse que la maison Tambaran, asile des esprits; décorée aux pignons de masques grimaçants et de volatiles en poterie, elle contient des tambours à eau qui ronflent à la manière des esprits de la brousse, et des flûtes sacrées en bambou pour le rappel des âmes des ancêtres. C'est là qu'est enfermé pendant deux lunes l'adolescent que les anciens initieront aux rites séculaires, avant de le livrer à un artiste décorateur. Des incisions profondes sur le corps, suivies d'un renflement des chairs, seront le témoignage visible que l'adolescent est promu au rang d'homme et de guerrier. Il pourra tenir sa place dans l'orchestre dont le rythme infernal assurera la communication avec les esprits.

Notez que la maison des esprits n'est pas un édifice spécial à la Nouvelle-Guinée; on la trouve également aux îles Fidji.

Très peu d'Européens ont pu pénétrer dans une autre tribu de la Nouvelle-Guinée, chez les Waskuk, déclare M. Charlie van den Broek d'Obrenan dans la curieuse étude qu'il a faite *de visu* des Iatmuls et qu'a publiée *la Géographie*, en septembre-octobre 1937.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

LE SAHARA ET LE NIGER

Un continent mystérieux.

Des centurions romains avaient remonté le Nil jusqu'à sa source; des voyageurs européens avaient, au moyen âge, pénétré dans les oasis et les villes du Niger. Et pourtant, aux temps modernes, le cœur de l'Afrique était *res incognita*. Il s'y déroulait un drame dont les peuples civilisés portaient la responsabilité. Ce drame, c'était la traite des Nègres. Des tribus se livraient bataille, des courtiers en armes remontaient les rivières, et tout cela aboutissait à une chasse au gibier humain, qu'on échangeait contre l'eau-de-vie, les fusils et les étoffes apportés d'Europe par les négriers. Des files d'esclaves s'acheminaient vers les barracons et les captiveries de la côte occidentale, pour alimenter en main-d'œuvre les colonies tropicales d'Amérique; d'autres chaînes de malheureux du Darfour, du Kordofan et de l'Afrique équatoriale parvenaient, après des mois de cheminement, à Siout sur le Nil ou à Zanzibar, pour être expédiées dans l'Yémen et la Perse. Hérodote et Ptolémée n'avaient pas menti, en disant que le cœur de l'Afrique fourmillait de gens. Mais quelles étaient ces peuplades? Des Européens évadés d'esclavage allaient fournir sur elles quelques lueurs.

Le Bornou. — Un chirurgien de marine qui avait assisté à la magnifique bataille livrée par Tourville, alors simple corsaire, à 34 galères turques, ayant été fait prisonnier en 1668 par les Tripolitains, vit arriver dans leur ville un neveu du roi du Bornou. Le roi, « un des plus puissants monarques de l'Afrique », habitait les rives « d'un grand lac d'où sortait le Niger ». Le Bornou était, en effet, bien connu des Tripolitains, dont le pacha y avait expédié, en 1636, en échange d'une tortue d'or massif, une quinzaine de jeunes renégats européens, qui allaient acquérir là-bas une « haute réputation de valeur et d'adresse ». Le rapport du chirurgien captif resta manuscrit.

Tombouctou. — Tout autre fut le sort d'une *Lettre escrite en response de diverses questions curieuses sur les parties de l'Afrique.* Œuvre d'un marchand français nommé Charant, elle fut publiée en 1670 et fit connaître le voyage d'une relève de fusiliers marocains, envoyés en 1618 à Tombouctou. Le commandant de la colonne, « l'alcayde Hamar, avoit un esclave françois des Sables-d'Olonne, nommé Paul Imbert, lequel nous faisoit souvent récit de son voyage de Tombouctou comme d'un voyage de grande fatigue. Le chemin de Maroc à Tombouctou est de moins de 400 lieues à la mer de Sable. On appelle ce désert mer de Sable, parce qu'on n'y voit rien que l'orizon. On se gouverne par les remarques du lever et du coucher du soleil, ou par la considération des estoilles, ou par la boussolle ou cadran, y ayant toujours dans la cafile quelqu'un qui le connoist, comme estoit ce captif Paul Imbert, qui estoit navigateur et qui estoit chéry de son maistre l'alcayde Hamar, eunuque blanc de la nation portugaise, fort bon et honneste homme.

« Il faut, pour passer cette mer de Sable, porter toutes les provisions nécessaires... Néantmoins, il ne serait pas possible de passer tout ce désert ou cette mer de Sable, si ce n'estoit une rencontre admirable, qui est qu'au milieu de cette mer, il y a un endroit où il y a des puits de belle et bonne eau. Et à un autre endroit proche, il y a une basse terre de salines (à Teghazza) : de sorte qu'à cet endroit-là, les cafiles font halte, non seulement pour se rafraischir, mais pour charger du sel pour le compte du Roy, comme une excellente marchandise pour Tombouctou... La cafile enfin parvient à Tombouctou, au bout de deux mois du jour de son départ de Maroc. Et là, on fait grande réception aux cafiles, notamment à celles venant de la part des rois de Maroc, que celuy de Gago (Gao) a en grande vénération, jusques-là qu'on nous assuroit que le roy de Gago envoyait tribut au roy de Maroc... Les marchands faisoient bon négoce, vendans toutes leurs marchandises pour de l'*atibar* ou de l'or en poudre que nous appelons *tibre*. »

Le Bambouk. — Entre deux affluents du Sénégal, le Bafing



TATI, COURTIER DES NÉGRIERS, EN PROMENADE. — DEGRANDPRÉ, VOYAGE À LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. PARIS, AN XI. — CL. LAROUSSE.

et la Falémé, est une mésopotamie, que traverse la chaîne aurifère du Tamba-oura : le Bambouk. Le gouverneur du Sénégal, Brue, y dépêcha, en 1716, un homme avisé, Compagnon, qui rapporta des renseignements assez exacts pour que le géographe d'Anville, en 1751, en dressât la carte. Dans la mine d'or de Natacon, lit-on dans un *Voyage au pays de Bambouk*, publié à Paris en 1789, les Nègres forent des puits, en taillant des marches en pente douce dans les parois : et ils rapportent sur leurs têtes, dans des paniers en feuilles de palmier, le minerai précieux.

Le Darfour. — De Siout sur le Nil, Browne partait, en 1793, avec la caravane du Soudan. Deux mois plus tard, il arrivait dans le Darfour, où il allait subir une captivité de trois ans. Il la mit à profit pour se documenter sur toutes les contrées environnantes : le Kordofan et le Sennaar à l'orient; le Borgou et le Bornou à l'occident; le Donga dans le sud vers les sources présumées du Bahr-el-Abiad.

Les oasis de Libye. — Un orientaliste allemand qui s'était fait circoncire au Caire pour se donner l'apparence d'un musulman, Hornemann, se joignit en 1798 à la caravane de pèlerins de La Mecque qui retournait au Fezzan par le désert de Libye. Imbu des récits d'Hérodote, il chercha, dans l'oasis de Syouah, les ruines du temple de Jupiter-Amon à Oum-Beïdah et visita, dans le mont des Corps embaumés, des grottes funéraires encombrées de débris de momies. L'entrée des pèlerins dans l'oasis d'Aoudjélah se fit en fanfare, les chevaux des Arabes de l'escorte piaffant et caracolant derrière l'étendard du Prophète. A Mourzouk, capitale du Fezzan, l'accueil fut différent : Hornemann dut aller, pieds nus, baiser la main du sultan, qui trônait sur un siège antique en ivoire. Il comptait pousser à travers l'Afrique jusqu'au pays des Achantis, quand la mort le terrassa en route, sur les bords du Niger.

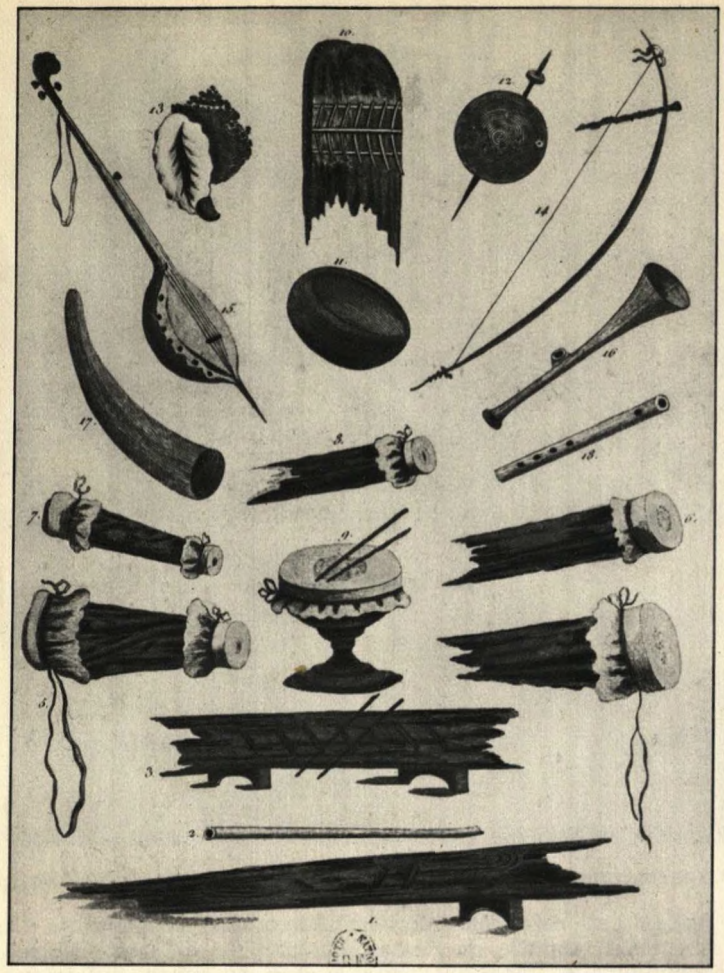


PANGOU, COURTIER DE NÉGRIERS À LOANGO.
DEGRANDPRÉ, VOYAGE À LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. PARIS, AN XI. — CL. LAROUSSE.

Mungo Park (1795-1797).

Chargé par la Société londonienne d'Afrique d'éclaircir « la géographie de l'Afrique, dont on n'avait que des notions fausses ou incertaines », Mungo Park remonte, en 1795, la Gambie, dont les riverains : Yolofs, Foulbé, Mandingues, commercent avec des peuplades de l'intérieur. Au Bondou, le roi, qu'émerveille le parasol de l'explorateur, ne cesse, comme un enfant, de l'ouvrir et de le fermer. Pour n'avoir pas écouté le roi du Kaarta, qui lui déconseille de pousser jusqu'au royaume maure de Ludamar, Mungo Park est capturé par les Maures, qui entraînent dans le désert ce « chien de chrétien ». Il ne sauve de leurs pillages sa boussole qu'en déclarant qu'elle se tourne toujours du côté où est sa mère, de l'autre côté du Sahara : et sans doute attendent-ils d'elle une rançon.

Les Bambaras de Ségou sont autrement hospitaliers que les pirates du désert : « Le vent mugit dans les airs, la pluie tombe à flots précipités, — improvise une jeune Noire. Le pauvre homme blanc, faible et abattu, est venu s'asseoir sous notre palmier. Hélas! il n'a point de mère pour lui présenter du lait, point d'épouse pour lui moudre son grain. — *Le chœur.*



INSTRUMENTS DE MUSIQUE DES NOIRS.
STEDMAN, VOYAGE À SURINAM. PARIS, AN VII. — CL. LAROUSSE.

Prenons pitié du pauvre homme blanc. » Et la pitié des Noirs était telle que des esclaves, emmenés la corde au cou, lui apportaient de l'eau pour étancher sa soif : « Que de fois, écrivait Mungo Park, je les ai vus, aux approches de la nuit, rassembler des feuilles et des branches d'arbres pour me préparer un lit dans le désert! »

« Le pauvre homme blanc » gagne sa vie à écrire des charmes, des *saphis*, pour procurer la richesse ou la santé aux Noirs qui lèchent consciencieusement ces tablettes magiques. Ces gens simples sont des mélomanes, dont les orchestres sont composés de multiples instruments : flûtes, cordes d'arc, cloche, guitare, harpes à sept et dix-huit cordes, *balafon* de morceaux de bois dur dont des gourdes amplifient le son, tam-tam et tambour d'alarme. La musique engendre la poésie, une poésie « exempte de l'indigence qui fait, dans les pays civilisés, le partage des favoris des Muses ».

Et voyez l'ingéniosité de ces primitifs : les Mandingues savent réduire les fractures, et les bandages d'un membre blessé sont aussi simples que faciles à ôter. Ont-ils à faire un pont : ils penchent des deux côtés du fleuve de grands arbres, qu'ils attachent l'un à l'autre par leurs cimes. C'est ainsi que Mungo Park franchit le Bafing sur un pont flottant au plancher de bambous.

Mungo Park avait atteint les bords du Niger. Mais, pour lui, une ville restait mystérieuse : « le grand objet des recherches des Européens, un des principaux marchés que les Maures ont avec les Nègres » : Tombouctou.

Il en a la hantise. En 1805, remontant la Gambie, il passe dans le bassin du Niger, atteint Bamako, Ségou, s'embarque sur le grand fleuve et disparaît soudain, noyé selon les uns, assassiné selon les autres.

Lyon (1818-1820).

Le Fezzan. — Chargés par le gouvernement anglais d'explorer l'intérieur de l'Afrique, le capitaine Lyon et le savant Ritchie se sont joints, à Tripoli, à des caravaniers que le pacha envoie recueillir le tribut du Fezzan. De singuliers compagnons, pour qui roter avec une dignité solennelle, c'est rendre grâce à Allah, et pour qui l'Atlantique est une mer ténébreuse sans soleil ni lune, où les vaisseaux ne se dirigent qu'à l'aide de grandes lanternes. Aussi quel prestige auront les Anglais, avec ces objets enchantés que sont les kaléidoscopes et la boussole. Aux prises avec le terrible vent du désert qu'est le simoun, la caravane chemine dans une atmosphère chargée d'électricité que strient des étincelles, quand les chevaux se battent les flancs avec leurs queues ou qu'on frotte les couvertures.

Le Fezzan est atteint. A Sokna, les basses-cours sont peuplées d'autruches dont on vend les plumes. A Mourzouk, les deux Anglais sont conduits à la mosquée, avec d'autant plus de déférence que Ritchie passe pour le gendre du roi d'Angleterre. Mais quelle odeur! Les belles de l'endroit ont enduit d'une huile grasse leurs longs cheveux, qu'elles ont saupoudrés de clous de girofle et d'herbes odoriférantes; la transpiration les a transformés en une pâte aussi révoltante pour la vue que pour l'odorat. Beaucoup portaient au cou de pesants colliers fabriqués à Tombouctou, et, aux poignets comme aux chevilles, de lourds cercles d'or massif. L'arrivée de Touareg qui amenaient des esclaves d'Agadès et de Rhat enchanta Lyon, seul survivant des deux explorateurs : Ritchie était mort à Mourzouk. « C'est la plus belle race d'hommes que j'aie jamais vue », écrira Lyon. Grands, bien faits, de haute mine, le bas du visage couvert d'un voile, la tête coiffée d'un bonnet rouge à haute forme, vêtus d'un caftan, ou d'une étoffe rayée venue de Tripoli, ou d'une peau d'antilope, les Touareg avaient un grand sabre, un poignard pendu au poignet gauche et des javelines de 6 pieds de long, garnies d'amulettes.

Lyon explora méticuleusement, au Fezzan, des tombeaux, des ruines et les villes de Gatron, où des jeunes filles tibbous avaient un morceau de corail dans une narine, et de Tedjerri, dont le château fort avait des murs de 30 pieds d'épaisseur, percés d'embrasures. Il rapportait, de plus, une foule de renseignements recueillis au Fezzan sur les régions voisines du Tchad et du Niger, qui, à l'épreuve, se révélèrent fort justes.

Gordon-Laing (1822).

Exploration à l'est du Sierra-Leone. — Le gouverneur anglais du Sierra-Leone, désireux d'ouvrir des relations commerciales avec les peuplades de l'intérieur, dont on ne connaissait que le nom, chargea le major Gordon-Laing de reconnaître si le cours de la Rokelle ne pouvait être la voie de communication



VUE D'UN PONT SUR LE BAFING.
MUNGO PARK, VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE (1795-1797). PARIS, AN VIII. — CL. LAROUSSE.



LE VENT DU DÉSERT, LE SIMOUN.
LYON, VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. PARIS, 1822. — CL. LAROUSSE.

la plus commode avec elles. Par là, le major pénétra dans le Timanni ou Timéné, aux « hommes grands et bien faits, aux femmes extrêmement jolies, très agréables et très aimables » ; mais, pour la moindre dispute, ces Noirs étaient prêts à vendre leurs compatriotes comme esclaves. Gordon-Laing stupéfia l'almamy ou roi mandingue : « Allah Akbar! s'écria l'almamy : il vient d'enlever la peau de ses mains. » Gordon-Laing avait retiré ses gants. A la frontière du Timanni, ce fut à l'Anglais d'être ébahi. Un être fantastique, qu'annonçait un carillon de morceaux de fer attachés à ses jointures, venait d'apparaître, coiffé d'un échafaudage monumental de crânes, d'ossements et de plumes, les cheveux et la barbe tirebouchonnés en ondulations serpentines. C'était le sorcier aux gris-gris de la tribu.

A l'est du Timanni était le Kouranko. Un griot musicien souhaita la bienvenue au voyageur fatigué, qui s'endormit au son « d'une harmonie très agréable » : une calebasse, percée de deux trous et pourvue d'une corde en crins de cheval, servait au griot de violon. A Falaba, capitale du Soulimana, Gordon-Laing entrait en contact avec les Sousous venus des plateaux de Soulima et du Fouta-Djalon. Il était alors à 200 milles à l'est-quart de nord du Sierra-Leone. Dans ce curieux pays où les chirurgiens étaient des femmes, et les lavandières, des hommes, Gordon-Laing obtint un vif succès, moins par les vaccins inoculés aux enfants royaux que par ses fusées et ses feux d'artifice. Il eut la surprise d'y rencontrer un Noir qui avait pris part à la bataille d'Austerlitz.

Clapperton (1822-1824).

De Tripoli au Bornou. — Le major Denham, Clapperton, Hillman et Oudney quittaient, en 1822, Tripoli pour une randonnée sensationnelle au cœur de l'Afrique. A Mourzouk, ils sont reçus au château, résidence du sultan, dont l'avenue est un marché d'esclaves. Djerma, au sortir d'une étroite passe montagneuse aux arbres pétrifiés, a encore des vestiges de l'occupation romaine. Les Tibbous, Noirs très vifs, au nez épaté et aux pommettes saillantes, mais au visage mince, habitent un désert, où la piste des caravanes, semée de squelettes d'esclaves abandonnés, est appelée la « route des ossements ». Bilma est un gîte d'étape animé; des femmes y dansent de façon assez gracieuse, au son d'une calebasse couverte d'une peau de chèvre.

Au Tchad, sur les bords du lac, pullulent des éléphants gigantesques, dont l'un paraît avoir 16 pieds de haut, des buffles monstrueux, des antilopes, qu'abritent des tamariniers et des caroubiers. Dans une petite ville aux cabanes coniques en jonc, des femmes arrivent en foule avec des volailles, du miel, des paniers de *gossob* et de *gafouli*, qu'elles vendent aux Anglais pour de la verroterie ou de petits morceaux de corail et d'ambre.

Kouka, la capitale du Bornou, va devenir pour les Anglais un centre d'excursions. « Votre roi a-t-il entendu parler de moi ? » leur a demandé le sultan local, à qui ils ont offert un fusil, un pistolet, une poire à poudre et un service en porcelaine. « Certainement », et cette réponse, saluée d'acclamations, valut aux Anglais un traitement de faveur, encore qu'ils dussent ramper pour entrer dans les cases rondes en terre qu'on leur avait allouées. La spécialité du marché de Kouka, c'étaient des peaux de serpent et des morceaux de peau de crocodile dont on ornait les fourreaux des poignards.

A Birnie, ville forte d'une dizaine de mille âmes, les Anglais furent solennellement reçus par un sultan, masqué par les barreaux d'un grillage, pendant qu'un griot improvisait les louanges de son





MUSICIENS NOIRS ET, AU-DESSOUS, SORCIERS.
GORDON-LAING, VOYAGE DANS LE TIMANNI (1822). PARIS, 1826. — CL. LAROUSSE.



LE CHÂTEAU DE MOURZOUK.
DENHAM ET CLAPPERTON, NARRATIVE OF TRAVELS IN CENTRAL AFRICA. LONDON, 1826. — CL. LAROUSSE.

maître, scandées par les coups de clairon d'une longue trompette en bois. Tout autour étaient accroupis des courtisans, chancelants sous le poids de turbans énormes et de ventres postiches. Un banquet suivit, où soixante-dix mets furent servis. Les Anglais étaient un objet de curiosité et aussi de dégoût, à cause de la blancheur de leur peau. A Angornou, ils se joignirent à une colonne de Bornouans, qui allait dans le Mandara, dont le sultan, à la barbe teinte en bleu céleste, fit aux uns et aux autres bon accueil. Là, à Mora, capitale du Mandara, au sud-ouest du Bornou, arrivèrent des cavaliers du Mosgô, vêtus d'une peau de léopard jetée sur l'épaule gauche, la tête de l'animal reposant sur la poitrine; plusieurs rangs de dents humaines, trophées de leurs victoires, leur pendaient au cou. Ils venaient payer tribut. Mais les Fellatah ou Foulbé de Derkolla, loin d'imiter leurs voisins, livrèrent bataille aux troupes combinées du Bornou et du Mandara, qui durent se replier.

A l'ouest du Bornou était le Monga. Pour le conquérir, une colonne partit de Kouka, drapeau rouge en tête où flambaient, en lettres d'or, des passages du Coran; des lanciers à cheval avaient des pourpoints rembourrés et la tête entourée d'amulettes, comme les cavaliers du Baguirmi. La soumission des gens du Monga fut saluée, par Denham, d'un feu d'artifice qui les fit tomber de frayeur, la face contre terre.

Le débordement du lac Tchad chassa jusqu'aux abords de Kouka une foule de fauves, des hyènes surtout et ces bipèdes que les Arabes appelaient « des hommes enchantés » : les singes. Par le Chari, bordé d'arbres touffus et de plantes grimpantes aux fleurs parfumées, Denham gagna Kernok, la capitale du Logoun, célèbre pour les belles toiles de coton, fabriquées par ses tisserands.

Après avoir assisté à la défaite des Noirs du Baguirmi par les troupes du Bornou, deux Anglais quittèrent Kouka et prirent la route du Kanem, le plus déshérité des États nègres, que pillaient les Touareg, les gens de l'Ouadaï et ceux du Fezzan.



LA RÉCEPTION DE LA MISSION PAR UN SULTAN DU BORNOU.
DENHAM ET CLAPPERTON, NARRATIVE OF TRAVELS IN CENTRAL AFRICA. LONDON, 1826.
CL. LAROUSSE.

Du Bornou au Sokoto. — Clapperton, lui, s'était rendu à Kano, en pays haoussa, où il eut la surprise de voir des cavaliers parés de boucliers dont le centre était une croix de Malte. Les femmes s'y peignaient en bleu, comme au Bornou, les cheveux, les mains, les jambes et les sourcils. A Sokoto, Clapperton excita la curiosité par sa « lunette du Soleil », un sextant, et par un planisphère céleste; le sultan montra qu'il connaissait, par leurs noms arabes, les signes du zodiaque et plusieurs constellations. Ce sultan était un esprit ouvert, qui pria Clapperton de lui faire envoyer d'Angleterre des livres arabes, une mappemonde, un consul et un médecin anglais. La ville, pourvue de murailles de 20 à 30 pieds de haut, que fermaient douze portes, avait deux grandes mosquées et des maisons en terrasse dans le genre mauresque.

La mission anglaise rapporta à Tripoli une moisson de renseignements sur l'Afrique centrale, et, de plus, un manuscrit arabe décrivant divers royaumes presque inconnus jusque-là : Ouadaï, Baguirmi, Bornou, Haoussa, Mali. Elle n'avait pas toutefois reconnu les embouchures du Niger, que John Lander alla explorer en 1830.

René Caillé (1827-1828).

La hantise de Tombouctou. — Tombouctou était redevenue depuis quelques siècles une ville mystérieuse. Le marin anglais Robert Adams, naufragé sur les côtes du Sahara, y avait été traîné en 1810 comme esclave. « Nous y avons vu seize à dix-huit esclaves blancs », disait le caravanier Sidi Hamet au subrécargue James Riley, naufragé également en 1815 près du cap Bojador et prisonnier des Maures. « Nos 3 000 chameaux partis du Sous marocain et menés par 800 hommes, — poursuivait Sidi Hamet, — étaient chargés de draps, de fer, de sel, de mousquets, de cimeterres, de poudre, de tabac, d'opium, d'épices et de parfums. A Tombouctou, nous échangions notre pacotille contre l'or, les défenses d'éléphant, les esclaves et les plumes d'autruche. » Un troisième naufragé, Mollien, rescapé du radeau de la *Méduse*, en 1818, se dirigeait vers la ville célèbre à travers le Fouta-Toro et le Bondou; mais, exténué de fatigue, il ne put franchir les montagnes qui forment le partage des eaux entre le bassin du Sénégal et celui du Niger.

En 1824, la Société de Géographie de Paris rendit un service



CARTE DU SAHARA (REVISÉE EN 1913) PORTANT L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR DIFFÉRENTS EXPLORATEURS.

signalé en promettant un prix au voyageur qui parviendrait le premier à Tombouctou. « Ce voyageur, ce sera moi », se dit un jeune Poitevin familiarisé avec l'Afrique occidentale : René Caillé, en 1819, a aidé le major anglais Gray, en difficultés dans le Bondou, à gagner Saint-Louis du Sénégal. Après s'être initié, en 1824, à la langue, aux coutumes et aux pratiques rituelles des musulmans, René Caillé se métamorphose en Abdallahi. A Free-Town, capitale du Sierra-Leone, d'où il part le 22 mars 1827 pour sa grande aventure, il se fait passer pour un Égyptien capturé par l'armée de Bonaparte, et qui cherche à regagner son pays natal pour reprendre la religion de ses pères. N'observe-t-il pas scrupuleusement le jeûne du rhamadan, aux côtés du Foulah qui porte son bagage.

Par des montagnes verdoyantes peuplées d'oiseaux aux couleurs chatoyantes, qu'il appelle les Alpes du Fouta-Djalon, par des forêts où aboient des singes roux, par des villages aux belles cultures de coton ombragées d'orangers gigantesques, où on le régale de riz au lait aigre, de cassaves rôties, de mil, de maïs, d'ignames ou de choux caraïbes, par une route, enfin, bordée d'arbres à beurre de karité, il arrive, le 11 juin, sur les rives d'une large rivière, qui n'est autre que le Niger, appelé aussi le Djoliba. Et Abdallahi de faire une entrée solennelle, le parapluie ouvert par un beau soleil, à Kankan, la ville du célèbre pèlerin du XIVe siècle, Moussa Ier, dit Kankan Moussa. Les Noirs ont revêtu leurs plus beaux atours, bonnets pointus des Mandingues, habits rouges de soldats anglais, vieux manteaux, vieux chapeaux et autres défroques d'Europe. Abdallahi veut-il tirer quelque argent d'une pièce d'étoffe, un vieux Noir l'aspergera préalablement d'une eau où a baigné un talisman.

A Ouassoulo, Abdallahi reçoit du chef foulah un cordial accueil : « C'est un Blanc, dit-on de lui. Ah ! comme il est bien ! », encore que la longueur de son nez cause quelque surprise. A Djenné, Abdallahi subit un interrogatoire du chérif sur l'objet de son voyage et sur les chrétiens, leurs usages et surtout leurs méfaits. Puis le chérif l'invita à dîner, sur la terrasse de sa maison, de mouton aux oignons et de thé, en compagnie de riches marchands arabes. Le marché de Djenné était assez bien approvisionné de marchandises d'Europe : verroterie, faux ambre, faux corail, quincaillerie, fusils... Le 23 mars 1828, Abdallahi prend passage sur un petit bateau chargé de marchandises et d'une vingtaine d'esclaves à vendre; il y passera de pénibles journées, obligé de se tenir, les derniers jours, caché pour échapper aux investigations des Touareg, qui viennent en barques, armés de lances et de poignards, exiger un droit de passage. Les marchandises débarquées au port de Cabra, le 20 avril, Abdallahi prend la route de Tombouctou.

« En entrant dans cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, écrira René Caillé, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction. Mais je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée. Elle n'offre qu'un amas de maisons en terre, mal construites, dans des plaines immenses de la plus grande aridité; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. » Dans l'une des huit mosquées, la plus grande, Abdallahi-Caillé distingua des parties qui, par leur élégance, contrastaient avec le reste et paraissaient appartenir à une époque plus reculée. Ces trois galeries soutenues chacune par dix arcades, c'étaient les restes de la mosquée qu'avait fait construire, en 1324, à son retour de La Mecque, par l'architecte andalou Toueidgine, Moussa Ier, roi de Mali.

Il ne subsistait plus de vestiges du palais des rois du Sonrhaï, non plus que de la citadelle construite par les Marocains en 1591. Le rempart de terre qui couvrait la ville venait d'être détruit en 1826 par les Foulbé, qui avaient également ruiné la mosquée massive du quartier des notables, à Sankoré. Ces détails nous sont



TROUPEAU D'ÉLÉPHANTS SUR LES BORDS DU TCHAD.
BARTH, VOYAGES ET DÉCOUVERTES DANS L'AFRIQUE CENTRALE (1849-1855). PARIS, 1861. — CL. LAROUSSE.

fournis par Barth, qui visita Tombouctou un quart de siècle plus tard, et non par René Caillé, qui ne resta que deux semaines à Tombouctou.

Car Abdallahi a repris, le 4 mai 1828, son voyage, à dos de chameau cette fois, pour traverser le Sahara. Près d'El-Araouan, ses compagnons de route lui montrent l'endroit où gisait le cadavre du major Laing, abandonné aux oiseaux de proie. La caravane, qui monte vers le nord, ne comprend pas moins de 1 400 chameaux, chargés d'ivoire, de plumes d'autruche, de gomme et d'esclaves à vendre. Le 12 août, Abdallahi entrait à Fez, et, le 7 septembre, à Tanger. Il se présentait au commandant de la station navale française sous le costume d'un derviche mendiant. La croix de la Légion d'honneur et « le prix de Tombouctou », décerné dans la séance solennelle de la Société de Géographie, récompensèrent de son exploit le faux musulman qui avait immortalisé le nom de René Caillé.

Barth (1850-1855).

De Tripoli au Tchad. — Dirigée par James Richardson, une expédition anglaise, envoyée à l'intérieur de l'Afrique, allait mettre en vedette un savant allemand, Heinrich Barth, adjoint à la petite troupe en compagnie du naturaliste Overweg, de Hambourg. En 1850, les Tripolitains, stupéfaits, voyaient hisser à dos de chameau, pour traverser le désert, un bateau démontable : il était destiné à voguer sur le Tchad. Du Fezzan, l'expédition prend la route de l'Aïr, l'antique Agisymba sans doute, point extrême de l'avance des armes romaines. Agadès est une ville si dépourvue de confort qu'il faut aller se soulager dans la campagne, la lance au poing, dans la crainte des pillards nomades. Métamorphosé en Abd el-Kerim, burnous blanc sur tunique noire, Barth est reçu en audience par le sultan local, voilé du litham. Par Barakat, dont le minaret s'élève comme un grand cierge au-dessus d'une ville minuscule, il gagne le Ténéré. Aux seigneurs menaçants du désert, aux Touareg, il faut payer un tribut, que réclament également, mais en dansant de joie, les *ikelan*, les esclaves.

Du pays de la girafe et de l'autruche, la caravane pénètre dans la zone des zébus et de la vénéneuse euphorbe, que les riverains du Niger appellent « la mort aux lions ». Dans le pays haoussa, l'islamisme et l'idolâtrie se livrent bataille. A Kano, se coudoient Arabes, Touareg, Foulbé, Bornouans, Mandingues, Haoussas. De ce « Londres du Soudan central », partent des pacotilles de chaussures, de maroquineries, de bracelets et de coton; là arrivent des articles d'Europe, tissus imprimés de Manchester, soie de Livourne, toile rouge de Saxe, perles de verre de Venise, mercerie de Nuremberg, rasoirs de Styrie, sucre de Marseille, tous ces objets de luxe que recherchent les centaines de courtisans qui se pressent dans le labyrinthe des cours du palais.

Du beau pays haoussa, aux indigènes vifs et d'humeur joviale, Barth pénétra dans le Bornou, aux rudes et mélancoliques Kanori, dont les femmes arboraient — et c'était la partie la plus importante de leur toilette — un bijou d'argent fixé sur le derrière de la tête. Le vizir de Kouka, Hadj Beschir, avait fait de son harem un véritable musée ethnologique, peuplé de soixante-treize fils et cinquante filles. Comme Barth lui montrait, dans un ouvrage illustré, une belle Circassienne : « J'en ai un exemplaire », dit en souriant le paillard. Aux approches de la Bénoué, des termitières se présentaient sous forme de pyramides hautes de 30 pieds, que reliaient des couloirs souterrains. Au Kanem, on cultivait le coton à l'ombre de magnifiques tamariniers et d'acacias au feuillage touffu.

Du Tchad au Niger. — A travers un marécage qui aboutissait à une anse bordée de papyrus, Barth atteignit, en avril 1851, le lac Tchad, asile des pirates yedina, qui faisaient le commerce du natron.

Dans l'Adamaoua, à l'ombre des palmiers flabellifères, folâtraient des filles foulbé, à la lèvre inférieure trouée d'une cheville, et des hommes simplement vêtus d'une bande entre les jambes et d'une queue dans le dos. Leur coquetterie, c'était d'avoir de jolies huttes, décorées de peinture en bandes de couleurs alternées. Un long séjour de Barth à Masséna lui fournit l'occasion de se documenter sur les rapports du Baguirmi avec l'Ouadaï et le Bornou. Par Zinder, il atteignit le Niger.

En 1853, Barth était en vue de Tombouctou. Les Arabes et les Touareg au milieu desquels il se trouvait faillirent en venir aux



CARAVANE ENTRANT DANS TOMBOUCTOU.
BARTH, VOYAGES ET DÉCOUVERTES DANS L'AFRIQUE CENTRALE (1849-1855). PARIS, 1861. — CL. LAROUSSE.

mains, pour le défendre, avec les Foulbé, que secondaient les Sonrhaïs Barth avait eu la chance de trouver un manuscrit, le *Tarikh-es-Soudan*, rédigé en 1640 par Ahmed Baba, qui contenait l'histoire complète de l'empire des Sonrhaïs, dont avait fait partie Tombouctou. Aussi était-il parfaitement édifié sur les avatars de cette ville, qui avait passé de main en main à travers les siècles, des musulmans de Mali aux Noirs du Mossi, des Sonrhaïs de Gao aux Maghrébins du Maroc, des Touareg Aouelimiden du Sahara aux Foulbé et, en 1846, aux Touareg. De Tombouctou, Barth prit la route de Gao en longeant le Niger, dont il décrivit le cours. Gao, — Gogo, pour employer le mot du voyageur —, la célèbre capitale de l'empire noir des Sonrhaïs, n'était plus qu'un misérable village aux huttes de nattes. De la grande mosquée qui servait de sépulture au puissant conquérant Mohammed el-Hadj-Askia, il ne subsistait plus qu'une massive tour en ruines. Il passa à Sai, ensevelie dans une végétation exubérante, puis tourna vers Sokoto et regagna Kano, puis Kouka, d'où il prit la route de Tripoli.

Un astronome allemand, Eduard Vogel, était arrivé, en 1854, au Bornou pour prêter son concours à Barth. Il avait rectifié la longitude de Kouka, — 12°55′ au lieu de 14°30′ du méridien est de Greenwich, — et déterminé l'altitude du Tchad, — 276 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, — quand il lui prit fantaisie d'aller explorer le Soudan oriental. En février 1856, il se dirigeait vers l'Ouadaï. Mais là, il commit l'imprudence de gravir une montagne sacrée, sacrilège qui, on le sut plus tard, le fit mettre à mort. Émus de sa disparition, des Allemands partirent à sa recherche.

Sous la direction d'un naturaliste, qui avait, en 1852, exploré depuis Khartoum le Haut-Nil, une mission scientifique fut organisée à Gotha en 1860 pour aller de Khartoum au Darfour et à l'Ouadaï. Theodor von Heuglin emmenait des savants experts dans les diverses sciences qui confinent à la géographie : astronomie, physique du globe, histoire naturelle, géologie, ethnographie, linguistique. Mais la mission se dispersa sans avoir réussi à atteindre les buts qui lui étaient assignés.



UN LANCIER DU BAGUIRMI. — DENHAM ET CLAPPERTON, NARRATIVE OF TRAVELS IN CENTRAL AFRICA. LONDON, 1826. — CL. LAROUSSE.

Duveyrier (1859-1861).

Le Sahara oriental. — Parti de Constantine en 1859 avec une mission officielle, Henri Duveyrier allait chercher au Sahara des renseignements d'ordre géographique, linguistique et économique. A El-Goléa, la population, hurlante, menace d'égorger le chrétien, qui, pourchassé, est réduit à se nourrir de lézards. A Ghadamès, l'antique Cydamus des Romains, Duveyrier découvre, dans les fondations d'une maison, un bas-relief libyco-égyptien, qui prouve les rapports des Pharaons avec l'intérieur de l'Afrique. De là, « un vieillard magnifique et majestueux », Ikhenoûkhen, chef de la confédération des Touareg Azdjer, l'escortera à Rhât. Mais si les Touareg sont les maîtres du désert, ils restent en conflit, comme au temps du voyageur Malfante, avec les gens sédentaires des oasis. « Peu s'en fallut qu'on me lapidât à Rhât », écrivait Duveyrier, qui s'était trouvé aux prises avec des Arabes, des Berbères et des Noirs. Il poussa jusqu'à Mourzouk et, par Tripoli, revint, en 1861, en Europe, s'étant acquis la réputation d'*Un prince saharien :* c'est le titre de la biographie que lui a consacrée M. Pottier.

Duveyrier était un écrivain qu'avaient enthousiasmé les « spectacles de la nature au Sahara ». Les Confédérations touareg, qui abritent, chacune, dans un massif montagneux, leur indépendance : les Azdjer au Tassili, les Ahaggar au Hoggar, les Aouelimiden dans l'Aïr, n'eurent plus de secrets pour lui. Avant eux, « une civilisation nègre très avancée, » disait Duveyrier, a doté le Fezzan et le Touat de travaux hydrauliques, de foggara. En quoi il se trompait. Ces puits que sont les foggara seraient, d'après les auteurs arabes, l'œuvre non pas des Nègres, mais des Juifs. Duveyrier ne put réaliser son désir de pousser jusqu'au Touat.

Cet honneur était réservé à un Allemand, qui avait servi dans notre Légion étrangère et conquis ainsi la Légion d'honneur, à Gerhard Rohlfs.

Rohlfs (1861-1868).

Le Touat. — Initié durant son séjour en Algérie à la langue et à la civilisation arabes, Gerhard Rohlfs parcourut le Maroc en 1861, en se faisant passer pour musulman. Il avait exploré l'oued Draa et descendait vers le Tafilalet, quand ses guides l'attaquèrent et le laissèrent pour mort. Il se trouva, pour le sauver, un bon Samaritain, qui était un marabout. En 1864, Rohlfs parvint à l'oasis du Touat, dont il fut le premier Européen à dresser la carte. Une guerre intestine entre tribus touareg lui ayant interdit l'accès du Hoggar, il revint par Ghadamès.

Du Fezzan, Rohlfs prenait, en 1866, la route du Bornou, visitait Mora, l'ancienne capitale du Mandara, traversait le Sokoto, descendait la Bénoué jusqu'à son confluent avec le Niger; et, passant par le Yoruba, il abordait la côte à Lagos, dans le golfe de Guinée. En 1868, il était dans le bassin du Nil; en allant visiter l'oasis de Syouah, il notait la dépression de terrain qui s'étend au sud du grand plateau de Libye. Dix ans plus tard, c'était une autre oasis, Koufra, qui faisait l'objet de ses investigations, au lieu qu'il se vit refuser, plus loin, l'accès de l'Ouadaï.

Nachtigal (1869-1871).

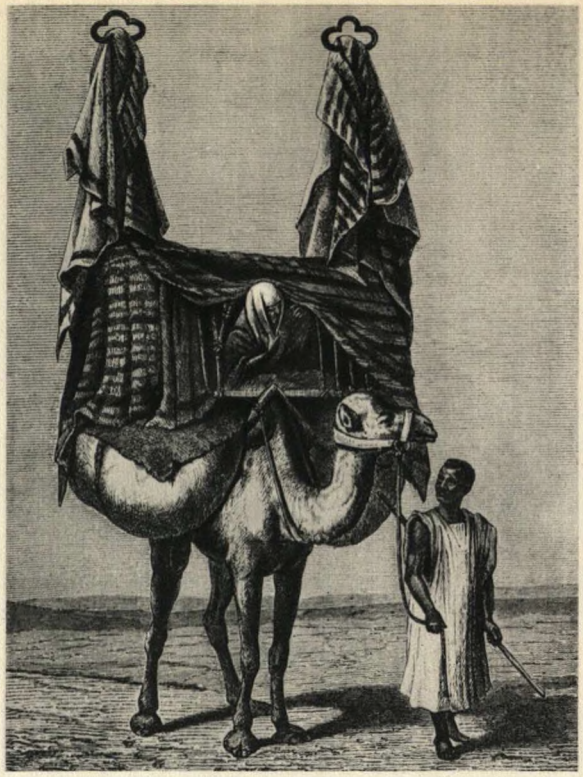
Le Tibesti. — En février 1869, le docteur Nachtigal quittait Tripoli à destination du Bornou, chargé d'une mission du roi de Prusse près du cheik Omar. A partir du Fezzan, quelle route



TOUAREG DE RHAT OU GHAT.
LYON. VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. PARIS, 1822. — CL. LAROUSSE.

prendre pour ne pas être inquiété par les Touareg ? A une douzaine de journées de là, dans le sud-est, est le massif du Tibesti, que domine un cratère gigantesque, source d'eaux thermales d'une haute température. Guidé par un ancien serviteur de Barth, Nachtigal y pénètre, mais se voit injurié, maltraité, menacé de mort par les Tibbous du Rocher et s'échappe de nuit pour regagner, sans chameaux et presque sans nourriture, le Fezzan. Il rapporte des renseignements précis sur ce massif presque inconnu, habité par 10 000 Tibbous environ, aux traits fins et aux membres grêles, aussi intelligents que perfides, famille humaine intermédiaire entre les Berbères et les Nègres. Le pouvoir parmi eux est aux mains des nobles, des *maïna*, qui ont pour chef le *mai*, le roi.

Ayant échoué par le Tibesti, Nachtigal prend, en 1870, la route du Kaouar, où, à son approche, les femmes et les jeunes filles, genou en terre, agitent des éventails en plumes d'autruche et en feuilles de palmier. Au Tchad, il consacre une étude particulière. Cette vaste dépression géographique, de 500 milles carrés, est le produit des eaux du Chari. Ses contours changent continuellement, surtout lors de la saison des pluies, qui atteignent en novembre leur maximum. L'arc que forme au nord le lac s'incurve alors considérablement et les eaux s'avancent d'autre part dans la direction de Kouka.



UNE PRINCESSE À CHAMEAU. — NACHTIGAL, REISEN IN DER SAHARA UND IM SUDAN. LEIPZIG, 1887. — CL. LAROUSSE.

Là, dans la capitale du Bornou, Nachtigal est reçu en audience par le cheik Omar, qui a à ses côtés, sur des coussins, le glaive royal, une carabine... et deux pantoufles. En chemisette brodée, robe de coton avec poche sur la poitrine, tarbouch et sandales en peau de chèvre, il offre au cheik le portrait du roi de Prusse, Guillaume, et il apprend que son maître est en guerre avec un autre prince chrétien : l'empereur d'Autriche ou celui de France ? L'armée du Bornou est composée d'archers vêtus d'une simple ceinture, de cuirassiers en casques à cimier, montés sur des chevaux caparaçonnés de couvertures ouatées, et de soldats en habits rouges et culottes jaunes, habits rouges et culottes vertes, « de vrais singes habillés ».

Le Kanem et le Borkou. — Nachtigal se mit sous la protection des Oulâd Solimân, brigands originaires du Fezzan, qu'avaient expulsés les Turcs et qui s'étaient fait redouter de tous. Les Oulâd Solimân habitaient le Kanem et, regardant le Borkou comme leur fief, allaient y razzier leur provision de dattes et de sel. Ils facilitèrent à Nachtigal l'exploration, en 1871, de ces deux pays, qui avaient pour faune l'autruche, le guépard et le fennek à grandes oreilles. Dans le Kanem, Nachtigal croisa une grande dame des Oulâd Solimân, qui voyageait en litière fermée, à dos de chameau, au milieu d'un monceau de voiles.

Le Baguirmi. — L'an d'après, il était dans le Baguirmi, qu'avaient enrichi les razzias lointaines et la vente des esclaves, au point d'être à même d'entrer en lutte avec l'Ouadaï et le Bornou. D'un millier de milles, le Baguirmi s'étendait au sud du lac Tchad, bordé à l'ouest et au sud par le Chari. Là et au Sonraï, où les Nègres n'avaient comme vêtement qu'une peau de gazelle ou de chat sauvage, Nachtigal trouva « un paradis terrestre changé en enfer par la férocité de l'homme ». A contrecœur, il assista à une chasse à l'homme, où de pauvres Gaberis étaient assiégés dans de grands arbres, leur suprême refuge. De petits enfants étaient vendus un thaler. Les esclaves étaient acheminés, à coups de fouet, vers le Bornou ou l'Ouadaï; qui tombait exténué était égorgé.

L'Ouadaï. — La dernière étape de la grande randonnée de Nachtigal fut l'Ouadaï, peuplé, à son estime, de deux millions d'habitants. Il en énumère les multiples tribus, les unes nobles, les autres méprisées, près desquelles vivaient d'assez nombreux Arabes, pâtres de chameaux et pâtres de bœufs. Et il en conte l'histoire depuis le XVIIe siècle, où l'Ouadaï fut gagné à l'islam.

Le Darfour. — En 1874, quittant Abêché, résidence du roi de l'Ouadaï, Nachtigal gagnait le Darfour, dont il évaluait la population au double de celle de l'État précédent. Du mont Marra, de nombreux cours d'eau descendaient de toutes parts, arrosant une terre où paissaient de beaux troupeaux. Le cuivre, l'antimoine, le fer contribuaient à la richesse d'un pays que le khédive avait organisé à l'européenne : les cinq provinces ou *moudîrats* du Darfour étaient divisées en départements et les départements en arrondissements.

A El-Obéïd, Nachtigal trouvait le gouverneur général du Soudan égyptien. Sa longue campagne d'exploration était close.

LE NIL BLEU

Bruce (1768-1773).

Le lac Tsana. — Un Écossais, James Bruce, s'était juré de découvrir les sources du Nil. Ce fut l'objet du long voyage qu'il entreprit, en 1768, à travers la Nubie et l'Abyssinie. De Massaouah, qui signifie, à l'entendre, « le Havre des Pasteurs », il prit la route de Gondar, qui était alors la capitale de l'Abyssinie. C'est pour lui l'occasion de retracer l'histoire des négus. Son *Voyage en Nubie et en Abyssinie* est, au reste, agrémenté d'une foule de dessins sur la faune et sur la flore de ces régions.

Il parvint aux sources du Nil bleu, qu'un missionnaire portugais, le Père Paez, avait, à vrai dire, depuis longtemps décrites. Je veux parler du lac Tsana, dont les Abyssins, « de grands menteurs », exagéraient l'étendue. « Sa plus grande largeur est de 35 milles en droite ligne, écrivait Bruce. Des quarante-cinq îles habitées, au compte des Abyssins, je pense que le nombre peut être réduit à onze. Toutes ces îles étaient autrefois les prisons où l'on envoyait les grands d'Abyssinie. Ou bien ils les choisissaient eux-mêmes pour leur retraite, quand ils étaient mécontents de la cour, ou lorsqu'ils voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. »

Ici se posait le problème dont l'Égypte, à travers les siècles, était et reste angoissée. Était-il possible de détourner le Nil, ce qui eût affamé l'Égypte ? Et Bruce de répondre affirmativement, les sources étant à 2 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Albuquerque avait songé à dériver le Nil bleu vers la mer Rouge. Et le négus Lalibala avait même pratiqué à son cours une saignée.

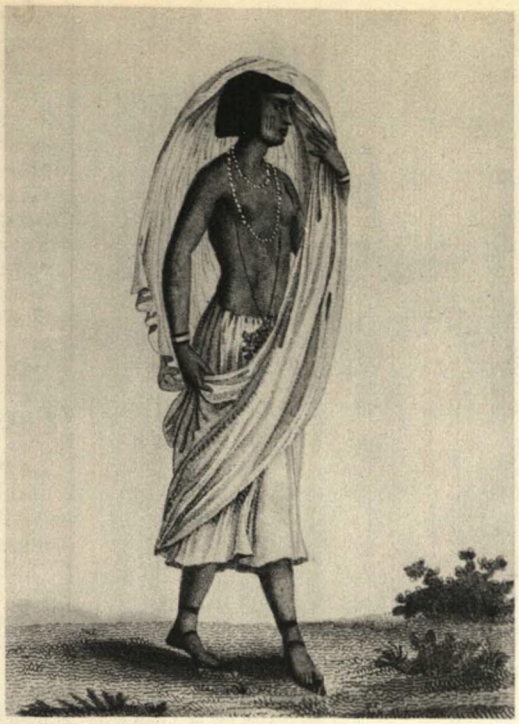
Deux Français, Antoine et Arnauld d'Abbadie, devaient consacrer une douzaine d'années à l'exploration de la Haute-Éthiopie, d'où sortent le Nil bleu et d'autres rivières qui forment le Nil. C'est à Antoine d'Abbadie que l'on doit la *Géodésie de la Haute-Éthiopie*, parue en 1860.

LE NIL BLANC

Cailliaud (1819-1822).

Les oasis du désert libyque. — Le Nantais Frédéric Cailliaud remontait en 1819 le Nil vers « Méroé et le fleuve Blanc », en excursionnant dans le désert libyque. Il allait ici d'oasis en oasis, en notant leurs particularités : les ruines du temple de Jupiter-Amon à Syouah, un arc de triomphe romain à El-Qasr, des édifices chrétiens dans la Petite-Oasis, l'hostilité des habitants pour les voyageurs dans l'oasis de Farafreh. Mais voici, dans le désert, une cité fantastique, bordée d'obélisques, de trophées, de sphinx, de lions, de statues, dans un labyrinthe de rochers : ce ne sont que des blocs sculptés par l'érosion éolienne, près d'une grotte féerique, remplie de stalactites en forme de colonnes et de pyramides. Les portes de cette cité de rêve, forgée par la nature et dépourvue d'habitants, reçurent plus tard de l'explorateur Rohlfs les noms de ses deux devanciers, Bab el-Cailliaud et Bab el-Iasmund.

Dans le désert, Cailliaud avait noté plus d'une inscription hiéroglyphique. L'année où il achevait son exploration, en 1822, un autre savant français retrouvait la clef de ces rébus que le moyen âge avait pris pour des talismans et des caractères magiques. Rouvrant le grand livre de l'histoire de l'Égypte, fermé depuis des siècles, Champollion, à l'aide d'une stèle bilingue, parvenait à déchiffrer les hiéroglyphes, qui n'étaient autres qu'une écriture imagée.



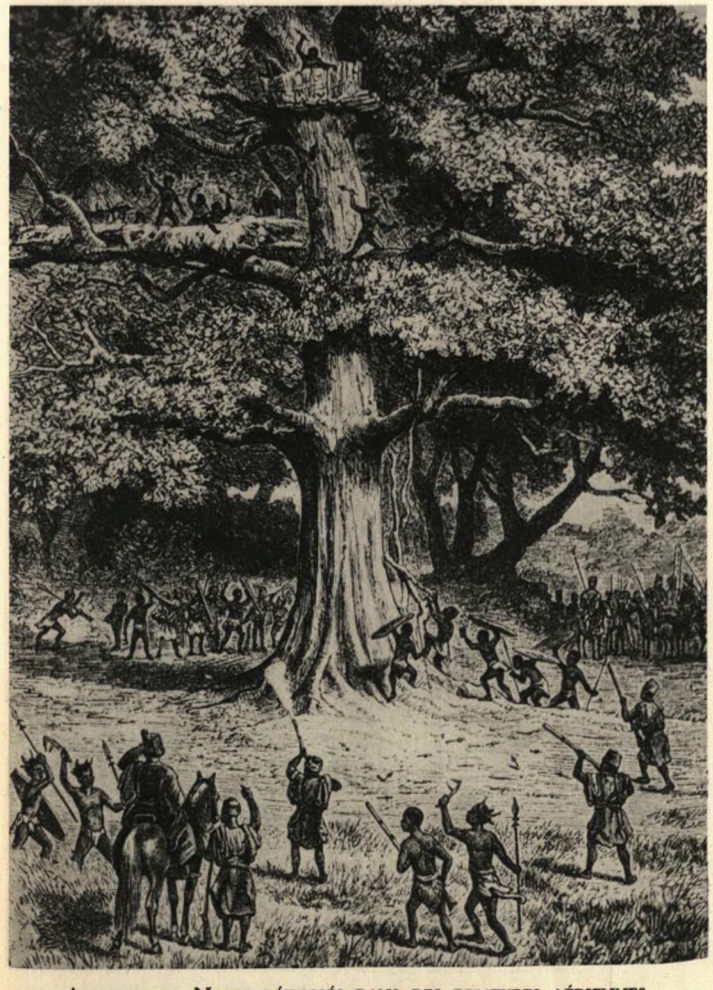
COSTUME DU SENNAAR. — CAILLIAUD, VOYAGE À MÉROÉ ET AU FLEUVE BLANC. PARIS, 1826. — CL. LAROUSSE.



COSTUME DU FAZOKL. — CAILLIAUD, VOYAGE À MÉROÉ ET AU FLEUVE BLANC. PARIS, 1826. — CL. LAROUSSE.

Le Sennaar et le Fazokl. — Dans le triangle que forment le Nil bleu et le Nil blanc, le Bahr el-Azrek et le Bahr el-Abiad, le Sennaar forme une immense steppe qui ne se couvre de végétaux qu'à la saison des pluies. D'un brun cuivré, le corps souple et gracieux, les indigènes n'ont rien des lèvres épaisses et des joues saillantes des Nègres. Du sommet d'une montagne, Cailliaud contempla un paysage accidenté, aux rochers de granit, que bordait dans le lointain le Nil blanc. Il suivait l'armée d'Ismaïl pacha, que Méhémet-Ali avait envoyée en 1821 pour soumettre les pays du Haut-Nil. Les Foung du Sennaar ne purent lui tenir tête et se soumirent au khédive.

Au sud du Sennaar et à l'ouest de l'Abyssinie était le Fazokl, où Cailliaud pénétra également. C'était un pays de montagnes, de forêts et de torrents, limitrophe du Nil blanc. Il était réputé pour avoir des mines d'or, et, de fait, il y avait, à Qamâmyl, des sables aurifères. Des Arabes, qui voyageaient à califourchon sur des bœufs, le bouclier en peau de girafe au bras et la lance à la main, avaient accaparé le commerce, habiles à piéger les éléphants et à capturer les autruches en les chassant au galop avec une meute de chiens. Mais les indigènes, tout en adoptant l'islam, n'avaient pas répudié leurs coutumes et leurs superstitions : leurs chefs se faisaient un point d'honneur de s'enterrer vivants, quand on leur annonçait qu'ils avaient perdu l'affection de toutes les créatures : humains, bœufs et ânes !



ATTAQUE DE NOIRS RÉFUGIÉS DANS DES DEMEURES AÉRIENNES. NACHTIGAL, REISEN IN DER SAHARA UND IM SUDAN. LEIPZIG, 1887. — CL. LAROUSSE.

Une mission française, composée de Sabatier et d'Arnaud, défrayée en 1840 par Méhémet-Ali, dressa la carte du Nil, de Khartoum à Gondokoro.

Burton, Speke et Grant (1858-1862).

La découverte des Grands Lacs. — Chargés par la Société de Géographie de Londres de reconnaître les Grands Lacs de l'Afrique, les capitaines Speke et Burton avaient, certain jour de l'année 1858, aperçu à travers les feuillages un scintillement brillant. Ils avaient atteint le lac Tanganyika. Avisé, au retour, par les Arabes, qu'il y avait dans le Nord, à une quinzaine de jours de marche, un lac plus grand encore, Burton refusa d'y croire et continua sa route vers la côte. Speke, au contraire, résolut d'aller de l'avant vers ce mystérieux inconnu, vers les hautes montagnes situées au nord du Tanganyika, qu'il soupçonnait être les montagnes de la Lune de Ptolémée. Le capitaine Grant l'accompagnait comme dessinateur et cartographe. Lui, il allait écrire la relation de ses découvertes.

Le fléau des voyageurs, parmi les Nègres, c'était le prêtre-sorcier, le *nganga*, qui pouvait, par la prédiction de quelque calamité, arrêter l'expédition en terrorisant les porteurs. En temps de crise, l'horrible magicien dépouillait de sa peau un enfant dont les guerriers devaient franchir le corps ensanglanté pour s'assurer la victoire. Aussi Speke plaçait-il ces barbares au premier rang de la faune, avec les hyènes et les léopards. Les premiers chefs auxquels il aura affaire après son départ de Zanzibar ne s'appellent-ils pas Griffe-de-Lion et Queue-de-Singe !

Dans l'Ounyamouézi, « le pays de la Lune », il entend parler d'une montagne merveilleuse, tellement haute qu'elle est perdue dans une masse de nuages (et qui est le Ruwenzori). Il atteint l'Ouganda en janvier 1862. Reçu au palais royal, il fait piètre figure avec ses vieux habits à côté des Vouaganda, vêtus d'une fine robe d'écorce et d'un manteau en peau d'antilope et couronnés de défenses de sanglier et de baguettes à talismans, sans parler des cornes remplies de poudre magique, qu'attachent à leurs che-



KABBA-RÉGA ET LES GRANDS CHEFS REVIENNENT DE VISITER BAKER.
BAKER, ISMAILIA. LONDON, 1874. — CL. LAROUSSE.

villes des peaux de serpent. Mais il sait, par son énergie, s'imposer au monarque d'ébène, dont il resta l'hôte pendant plusieurs mois. Speke était parvenu sur les bords du grand lac dont il avait entendu parler et qu'il appela le Victoria-Nyanza. Le 28 juillet, il atteignait son but, en acquérant la certitude que « le grand lac donnait naissance à la rivière sacrée sur laquelle avait flotté Moïse enfant ». De la nappe du Victoria-Nyanza, dans un paysage magnifique peuplé de crocodiles et d'hippopotames, naissait le Nil dans le tumulte des eaux de chutes coupées de rochers, qu'il appela les chutes Ripon, du nom du président de la « Royal geographical Society ». Speke eut connaissance d'un autre lac où les gens de l'Ouganda allaient chercher leur sel et d'où un émissaire s'écoulait vers le nord. Il n'eut pas le loisir de vérifier le renseignement; mais, ayant vu sortir un émissaire du lac Kéroué, il présumait que cet émissaire, le Somerset, se jetait dans le lac inconnu.

Baker (1866).

Le lac Albert-Nyanza. — En revenant par le Nil, Speke et Grant eurent la bonne fortune de rencontrer à Gondokoro, en février 1863, un autre explorateur, auquel ils firent part de cette indication. Samuel White Baker était un voyageur intrépide, qui avait chassé l'éléphant à Ceylan et les fauves le long des affluents du Nil bleu. Il avait à compter avec l'hostilité des marchands d'esclaves; il en triompha. Et le 16 mars 1864, il parvenait sur les bords du lac Mvoutan-Nzizé, qu'il baptisa l'Albert-Nyanza. De ses yeux, il vit sortir du lac le Nil blanc : la seconde source du grand fleuve, connue de Ptolémée, était retrouvée.

Baker reçut, en suite de sa découverte, la mission, que lui confia le khédive Ismaïl, d'étendre la souveraineté de l'Égypte sur les territoires voisins des Grands Lacs, en même temps que de réprimer la traite des Noirs : à quoi il s'employa en 1871 et 1872. Gondokoro, baptisé Ismaïlia, lui sert de base d'opérations au milieu de la peuplade hostile des Baris. Baker remonte le Nil blanc et parvient à Masindi, capitale de l'Ounyoro, dont l'horizon est fermé par la chaîne de montagnes qui borde l'Albert-Nyanza. De l'Ounyoro, il prend solennellement possession au nom du khédive et en présence du roi Kabba-Réga, qui est venu en sautillant lui rendre visite. Mais Kabba-Réga est un traître, qui a apporté du cidre empoisonné, avant de passer à l'attaque; Baker lui inflige une sanglante défaite et met le feu à la capitale de l'Ounyoro. Mais ses soldats étaient loin d'être eux-mêmes des civilisés : ils dévoraient tout cru le foie de leurs adversaires, dans la croyance superstitieuse que, par là, leurs balles tueraient plus sûrement les ennemis. Après avoir planté à Fatiko son drapeau et bataillé contre les chasseurs d'esclaves, Baker assista à une chasse mouvementée, où les fauves, cette fois : rhinocéros, lions, buffles, antilopes, s'enfuyaient affolés devant le rideau de flammes d'herbes en feu.

Schweinfurth (1869-1871).

Le Nil blanc. — Le 5 janvier 1869, un docteur ès sciences naturelles, Schweinfurth, chargé de mission par la fondation allemande Humboldt pour l'avancement des sciences, quittait Khartoum pour remonter le Nil avec des marchands d'ivoire. Mettant le cap sur la rivière des Gazelles, qui forme, avec la rivière des Montagnes, le Nil blanc, il traversa le pays des Chillouk, dont les cheveux, gommés dès l'enfance, ressemblaient au casque d'une pintade. Le 24 janvier, il atteignait Fachoda, aux longues murailles hérissées de gargouilles, extrême limite de l'empire égyptien.

La rivière des Gazelles, comme celle de la Girafe, était encombrée d'un tissu de papyrus et d'ambatch, arbustes d'une légèreté incroyable, bien qu'ils puissent atteindre une vingtaine de pieds de hauteur : un radeau fait de ce bois, assez large pour contenir huit personnes, était facile à porter sur l'épaule d'un seul homme. Au bord de cette prairie flottante, qu'illuminaient comme des étincelles des myriades de vers luisants, paissaient des hippopotames; des antilopes mégalocères venaient s'abreuver dans la rivière, dont le baloeniceps rex, « le père de la babouche », fouillait les marges vaseuses de l'énorme sandale de son bec. Schweinfurth traversa successivement le pays des Nouërs, peuple de guerriers entièrement nus, dont les femmes portaient pour tout vêtement une frange d'herbes autour des hanches; le territoire des Dinkas, grands nègres à peau bronzée frottée de cendres, aux cheveux en tire-bouchon, à l'énorme pipe et à une abondante quincaillerie de fer, brimbalant aux jambes et aux bras; le pays des Bongos, plateau ferrugineux qui paraissait s'étendre au loin. Sur les bords du Diour, dans des forêts presque impénétrables de bambous, pullulaient les babouins, les cochons à verrues, les oryx aux cornes



LES FAUVES EN FUITE DEVANT LA PRAIRIE EN FEU. — BAKER, ISMAILIA. LONDON, 1874. — CL. LAROUSSE.



HAMEAU DE NIAMS-NIAMS. — SCHWEINFURTH, AU CŒUR DE L'AFRIQUE, 1868-1871. LE TOUR DU MONDE (1874). — CL. LAROUSSE.

massives et les antilopes leucotis analogues aux springboks de l'Afrique australe.

« Les expéditions de Méhémet-Ali sur le Nil blanc n'avaient pas encore fait de trouée dans l'intérieur du continent mystérieux. Les contrées païennes du Soudan ne se révélaient que comme des nébuleuses sur l'horizon vague de notre monde géographique », écrivait Schweinfurth dans son fameux ouvrage : *Au cœur de l'Afrique*. Une renommée terrible entourait pourtant les Niams-Niams, « les grands mangeurs d'hommes », de leur vrai nom, les Zandés. C'est chez ces cannibales que se rendait l'explorateur allemand. Les dents limées en pointe, la coiffure à la gloire, en coques, en torsades ou en crête, la tête entourée d'une auréole, ces anthropophages se drapaient les reins de peaux de genette, et les chefs s'ornaient la tête d'une peau de serval. Pendant la saison des pluies, ils se couvraient le bas du corps d'une peau d'antilope. Lance en main, cimeterre à la ceinture, bouclier léger au bras, c'étaient de redoutables guerriers, qui se piquaient d'être mélomanes. Ils goûtaient les concerts de harpes et de mandolines, quand leur grand tam-tam de bois ne les conviait pas au combat. Artistes également, ces cannibales décoraient gobelets, jarres et pipes.

Au sud des Niams-Niams étaient les Momboutous, dont beaucoup, chose curieuse, avaient les cheveux blonds, bien que crépus. « Noble race », dont Schweinfurth, déplorant leur anthropophagie, célèbre l'intelligence, le bon sens, le jugement et la bravoure. Dans un grand hall de 150 pieds de long sur 50 de haut, qui était le palais royal, il fut reçu au son des trompes que suivit un solo de cornet d'ivoire par le roi Mounza, le 22 mars 1870. Le chignon surmonté d'un bonnet empanaché de trois rangs de plumes de perroquet, un croissant de cuivre sur le front, Mounza battait la mesure avec un hochet de vannerie rempli de cailloux.

Plus loin, chez les Golos, il admira l'art avec lequel les Nègres construisaient sur pilotis, pour les mettre à l'abri des rats, leurs greniers, en les couvrant d'un toit à larges bords qui se levait comme un couvercle à charnière. C'était près de la ligne de faîte qui sépare le Kourou du Poungo. Au dem Békir, Schweinfurth eut la surprise de retrouver la splendeur féerique des « Mille et une Nuits » : sorbets dans des gobelets de cristal, plateaux chargés de friandises, serviettes brodées d'or, éclat des lumières. Fils d'un Turc qui connaissait les grandes maisons de Khartoum, le gouverneur avait réservé une réception royale à l'explorateur, qui faisait ainsi retour à la civilisation.

Livingstone (1854-1871).

La « fumée tonnante » des chutes du Zambèze. — Envoyé en Afrique australe par la Société des missions de Londres, le docteur David Livingstone sut se concilier tour à tour le chef d'une tribu de Betjouanes, qu'il convertit, et Sébitouané, chef des Makololos, homme remarquable qui avait maté les bandits installés dans les grandes îles du Zambèze. Et le missionnaire se fit explorateur, traversant l'Afrique de part en part, de Saint-Paul-de-Loanda à Quélimane.

En 1854, Livingstone découvrait le lac Dilolo et, l'année suivante, la « fumée tonnante » des chutes Victoria, gouffre d'une profondeur vertigineuse, où le Zambèze, large de 1 680 mètres, se précipite avec un fracas étourdissant. L'Angleterre se passionna pour le voyageur qui était revenu conter ses aventures : elle le mit à même de remonter le Zambèze avec un petit vapeur poussif, le *Ma-Robert*, qui fut rebaptisé l'*Asthmatique*. En 1859, Livingstone découvrait les chutes Murchison, où flottait une odeur cadavérique : dans un bois ténébreux de la rive, des corps humains, enveloppés de nattes, pendaient aux branches. A l'ombre de montagnes de 2 500 mètres, crocodiles et hippopotames s'ébattaient dans le lac Chiroua; au lieu qu'autour du lac Nyassa des Maravis, une foule de villages se déroulaient dans un paysage magnifique.

La traite des Nègres. — Mais quel affreux spectacle ! De longues chaînes d'esclaves, hommes, femmes et enfants, les mains liées, le cou pris dans la cangue d'une fourche, cheminent tristement, sous le fouet de geôliers qui ont abattu à coups de hache un homme et deux femmes et brûlé la cervelle d'un enfant que sa mère ne peut plus porter. Livingstone met en fuite les bourreaux et libère les victimes. Dès lors, sa vocation se précise : reçu dans un village comme un esprit des ancêtres qui tombe du ciel, il s'emploiera à l'abolition de la traite des Nègres.

Et cette noble pensée se double de l'ambition de remplir par ses découvertes le vide qui existe sur les cartes, entre le Tanganyika et le Nyassa des Maravis. En 1866, Livingstone quittait Zanzibar, où il avait vu avec horreur des Persans et des Arabes



NÉGRIER TUANT SES ESCLAVES.
DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE, 1866-1873. LE TOUR DU MONDE (1875). — CL. LAROUSSE.

acheter des centaines d'esclaves, mis à l'encan. Il partait avec l'espoir d'améliorer le sort des indigènes. En se dirigeant au sud, vers l'endroit où le Chiré sort du Nyassa des Maravis, il trouva, détruits par les négriers, des villages dont il ne subsistait plus que le figuier sacré qui en ombrageait la place et les grands euphorbes qui en formaient l'enceinte. Ailleurs, dans le Loanda, des Nègres avaient les oreilles ou les mains coupées, par ordre d'un cruel chef héréditaire, qu'on appelait le Casemmbé. En 1869, Livingstone parvenait au lac Tanganyika, où il espérait trouver une cargaison de médicaments, de vin et d'objets d'échange expédiés directement de Zanzibar. Il comptait sans les guerres intestines qui avaient bloqué le convoi en route.

Et sur lui, le silence tomba, provoquant en Europe une anxiété croissante. « Je n'ai pas à espérer qu'un lévite ou un bon Samaritain passe à côté de moi », écrivait tristement Livingstone, malgré la joie causée par une dernière découverte, celle du lac Bangouélo. Il se trompait.

Stanley (1871).

A la recherche de Livingstone. — « Partez et retrouvez Livingstone », dit un jour à Henri Stanley le directeur du *New-York Herald*, James Gordon Bennett. Le 6 janvier 1871, Stanley abordait à Zanzibar. Sa caravane formée, il déploya le drapeau étoilé des États-Unis et, boussole en main, à travers les rudes halliers et les déserts de l'Afrique, il prit la route des Grands Lacs. De Bagamoyo, trois pistes y mènent. Burton, Speke et Grant avaient pris au sud les deux premières. Stanley suivit, au nord, la troisième, par des pays inconnus, mais non dénués de civilisation : Simbamouenni, la capitale de l'Ouségoulha, ne rappelait-elle pas par ses fortifications les villes de la Perse ? A 200 milles de l'embouchure du Vouami, Stanley rêvait de faire du village de Mboumi un sanatorium.

« Là se rencontrent la verdure la plus vive, les eaux les plus limpides, les terres les plus fécondes, des forêts de tamariniers, de mimosas, d'arbres au copal. Là prospèrent le mvoulé géant, le magnifique palmier, le mparamousi majestueux, une végétation comme on n'en voit que sous les tropiques. Le missionnaire y trouverait, avec la santé et l'abondance, un peuple tout disposé à le bien recevoir. Par suite de leurs rapports avec une demi-civilisation, les Vouasakouahili sont au-dessus de leurs frères de l'Ouest. Ils sont mieux vêtus et semblent à demi policés. Les chefs de l'Oukouéré ont choisi les fourrés les plus épais pour y établir leurs villages. Chacune des avenues qui peuvent y conduire est fermée par des portes solides. Dans l'Oudoé, nous trouvons un beau peuple, à l'air martial, aux traits intelligents, un peuple qui a des traditions de race, qui, en voyant l'ennemi empiéter sur ses domaines, a couru aux armes et s'est vaillamment défendu. Les Vouagogo sont supérieurs aux peuplades que nous avions rencontrées jusqu'alors. Il y a dans leur front quelque chose de léonin. Le Mgogo est fier de son chef, fier de lui-même, il est vaniteux, bravache, égoïste, dominateur, mais susceptible d'affection et de dévouement. Il est d'un amusement facile, tout l'intéresse. Doit-on se battre, le messager du chef court d'un village à l'autre, en soufflant le bruit de guerre dans sa corne de bœuf. A cet appel, le Mgogo sort en costume de combat; des plumes d'autruche, d'aigle ou de vautour se balancent sur sa tête; un long manteau rouge flotte derrière lui. A son bras gauche est un bouclier de peau d'éléphant, de rhinocéros ou de buffle. Son corps est peint; il a des clochettes aux genoux et aux chevilles, des anneaux d'ivoire aux poignets. »

A Kouikourou, capitale de l'Ounyanyembé, résidait le gouverneur d'une colonie arabe, fondée depuis peu, qui convia le voyageur à prendre le thé et s'informa de Speke et Burton. Les traitants de Mascate et de Zanzibar avaient établi un imposant comptoir non loin de là, à Tabora, où ils vivaient dans l'opulence, tant était fertile la plaine en riz, patates, ignames, sorgho, maïs, millet, manioc et sésame, en orangers, manguiers et citronniers. Tapis de Perse, montres et chaînes d'or, plats de cuivre, portes sculptées, literie luxueuse, tout chez eux donna à Stanley l'illusion d'une civilisation raffinée au centre de l'Afrique : raisin sec, boules de gomme, noix et prunes confites y avaient été importés de l'Oman arabique. Stanley y retrouva une caravane expédiée au secours de Livingstone, avec un paquet de lettres scellées le 1er novembre 1870, mais qui n'avait pas été plus loin, la route étant fermée par des guerres intestines. Après une vaine tentative où sa troupe, soutenue par des Arabes, dut rétrograder, il alla de l'avant vers le Gombé, le paradis des chasseurs, où s'ébattaient des troupes de zèbres, d'antilopes, de springboks, des outardes, des ibis, des aigles-pêcheurs, des pélicans, des grues, des cigognes et des spatules d'un blanc de neige. Puis un désert, avant d'arriver à Oudjidji, dans une merveille de jardins, sur les bords du lac Tanganyika.

A peine Stanley avait-il déployé la bannière étoilée qu'un vieil Européen se présenta en pantalon gris, veston rouge et casquette bleue :

« Le docteur Livingstone, je présume ? questionna-t-il.

— Oui, répondit le vieil homme, avec un bienveillant sourire. Heureux d'être ici pour vous recevoir. »

Stanley avait réussi dans sa mission. Il remit au grand explorateur le fameux sac de lettres, clos le 1er novembre 1870, qui arrivait à son destinataire 365 jours après sa remise au porteur.

Cameron (1873-1875).

De Zanzibar au Benguéla. — « Votre père est mort; nous emmenons son corps », écrivait Jacob Wainwright à Verney Lovett Cameron, croyant que Cameron était le fils de Livingstone. Cameron était alors dans l'Ounyanyembé : parti de Zanzibar à la tête d'une petite expédition envoyée à la recherche de Living-



Page de titre de l'ouvrage de Manheimer : « Du Cap au Zambèze. » Genève, 1884. — Cl. Larousse.



DE ZANZIBAR AU LAC TANGANYIKA. — BURDO, LES BELGES DANS L'AFRIQUE CENTRALE. BRUXELLES, 1886. — CL. LAROUSSE.

stone, il s'attardait, pour prendre quelque repos, chez des Arabes qui menaient une vie très confortable dans des maisons bien bâties, au milieu de jardins et de champs où abondaient les fruits et les légumes. Ces marchands d'ivoire, anciens marchands d'esclaves, étaient en lutte avec les Noirs de l'Ounyamouési. Cameron était au centre des nouvelles, car il reçut là une lettre de Samuel Baker adressée à Livingstone et relatant le vif engagement qu'avait eu Baker avec les chefs indigènes de l'Ounyoro. Onze ans après Burton, Cameron arrivait en vue d'un lac d'azur, dont l'horizon était gris sous un ciel nuageux : le Tanganyika. Au delà, les Noirs avaient quelque notion des Portugais de la côte occidentale, qui avaient, disaient-ils, comme chef une puissante femme appelée Maria (la Sainte Vierge), dont l'image se trouvait dans leurs maisons. Cameron recueillit de précieux renseignements géographiques d'indigènes qui avaient visité les mines de cuivre et d'or du Katanga, et surtout d'un Noir natif de l'Angola, qui avait pendant vingt ans sillonné l'intérieur du continent comme agent de traitants portugais. Il obtint pourtant difficilement des guides pour s'acheminer par des régions jusque-là inconnues, Oulonnda, Lovalé, Kibokoué, vers le Benguéla, limitrophe de l'Atlantique.

LE CONGO

Un récit de *Voyages au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale*, paru en 1832, eut un extraordinaire succès, moins pour ses cartes douteuses que pour ses anecdotes. Parti en 1827 du Benguéla, l'auteur, nommé Douville, se serait enfoncé dans des pays d'anthropophages, où le rang suprême n'était reconnu qu'au chef capable de présenter un bonnet orné de deux cents dents d'ennemis tués à la guerre; il aurait vu un lac des Morts couvert de bitume, et une grande ville bâtie en briques cuites dans une île fluviale. Il aurait tué le serpent-dieu d'une tribu noire et repoussé une troupe de lions et de panthères... Ce voyageur était, en réalité, un compilateur, qui avait recueilli de trafiquants portugais des renseignements fantaisistes, ainsi que l'établit Henri Lebrun au cours de ses *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale*, parus en 1845.

A cette date, la pénétration du continent commençait. Le traité signé par le commandant Bouët-Willaumez, en 1839, avec le roi noir Denis nous assurait dans l'estuaire du Gabon une base de départ pour remonter le Como vers la sierra del Cristal des explorateurs espagnols, les monts de Cristal de nos cartes.

Du Chaillu (1855).

Ces monts de Cristal étaient un excellent terrain de chasse, qu'affectionna un Américain d'origine française. Paul Belloni du Chaillu avait débarqué, avant de s'enfoncer dans le continent, dans le petit archipel de Corisco, qui avait jadis, vers 1600, porté le nom d'un Français émigré en Hollande, Balthasar de Moucheron. Du Chaillu était un chasseur de gorilles et d'éléphants. Ses exploits cynégétiques l'amenèrent à étudier les mœurs, souvent très curieuses, des animaux. Les singes nshiégo-mbouvés ne se fabriquaient-ils point, autour d'un tronc, un parapluie en feuillages, sous lequel ils s'abritaient et qu'ils renouvelaient dès qu'il était troué?

Courtoisement accueilli par les Fans ou Pahouins, Du Chaillu rendra hommage à leur caractère énergique et ardent. Ces rudes guerriers aux faces bariolées et aux dents limées en pointe empiétaient de plus en plus sur leurs voisins de l'Ouest. La possession de minerai de fer leur permettait de fabriquer de redoutables armes : javelines barbelées, couteaux de guerre et haches d'armes, qu'ils décoraient de dessins. Mais quelles goules humaines! Les Fans avaient tout de l'hyène : ils déterraient les cadavres fraîchement inhumés pour les dévorer et ils échangeaient leurs morts avec ceux des Oshébas pour leurs festins de cannibales. Dans leurs temples ornés de crânes de gorilles et de fauves, ils chantaient et dansaient au son du *handja*, harmonica de tablettes de bois dur, sous lesquelles des calebasses formaient caisses de résonance.



SINGES NSHIÉGO-MBOUVÉS SOUS LEUR ABRI. — DU CHAILLU, VOYAGES ET AVENTURES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. PARIS, 1863. — CL. LAROUSSE.

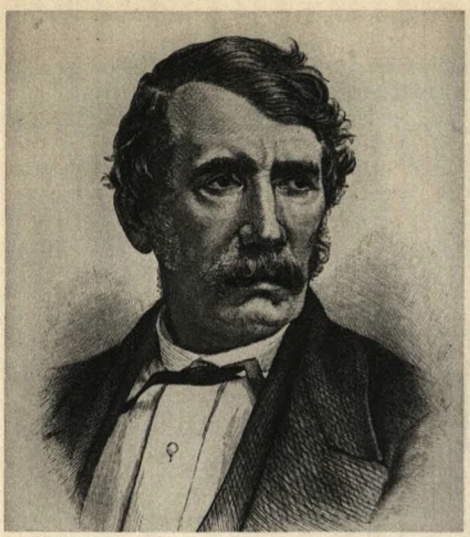
Savorgnan de Brazza et Stanley (1874-1881).

L'Ogooué. — Un marin français d'origine italienne, Pierre Savorgnan de Brazza, fut le premier explorateur à percer le secret du bassin de l'Ogooué. « C'est un fleuve très considérable, qui s'enfonce au loin dans l'intérieur, écrivait-il en 1874, simple aspirant encore; je compte le remonter aussi loin que possible, sans penser au retour. »

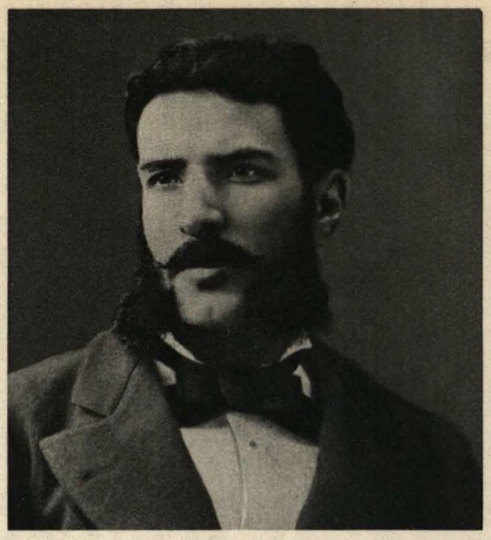
Parmi les peuplades que Brazza rencontra sur sa route, étaient les Fans, si bien caractérisés par Du Chaillu, et les Adoumas. Du bassin de l'Ogooué, il passa dans celui du Congo. L'Alima, dont il commença en 1878 la descente, était en effet un affluent du Congo et non pas, comme il l'avait cru, l'émissaire d'un grand lac. Devant l'hostilité



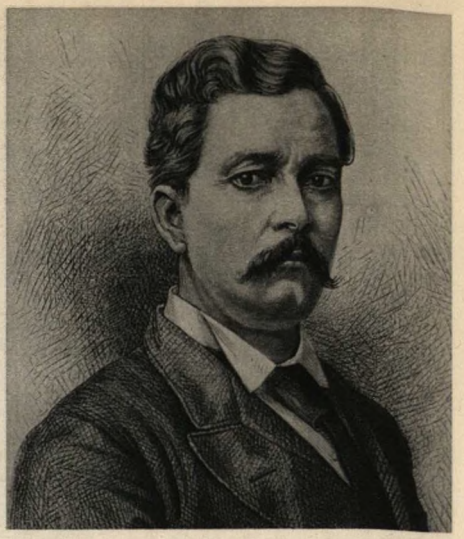
CARTE POUR SUIVRE LES EXPLORATIONS DANS LE BASSIN DU CONGO.



LIVINGSTONE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.
CL. LAROUSSE.



SAVORGNAN DE BRAZZA.
CL. QUINET.



STANLEY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.
CL. LAROUSSE.

des Apfourous, qui bordaient les rives et accueillaient à coups de fusil ses pirogues, Brazza rebroussa chemin : « On les entendait chanter, écrivait-il, que nous étions de la viande pour leur festin de victoire. » A cinq journées de marche du Congo, il dut battre en retraite par le pays des Batékés. L'hostilité des Apfourous venait du rude contact qu'ils avaient eu avec d'autres Blancs.

Le Congo. — Aux frais du *New-York Herald* et du *Daily Telegraph*, Henri Stanley est parti, le 17 novembre 1874, de Bagamoyo avec quelques centaines de Zanzibaris. Il atteint le fleuve Lualaba, où il s'embarque sur le vapeur *Lady-Alice*, qui a déjà flotté sur les lacs Victoria et Tanganyika. Les Arabes chasseurs d'esclaves tentent d'entraver sa marche, en soulevant contre lui les tribus riveraines. Stanley passe malgré elles. Il pénètre en combattant dans les eaux d'un fleuve qui décrit, à travers les forêts, un grand arc de cercle. Ce fleuve, c'est le Congo; le Lualaba en est un affluent, qui lui apporte les eaux du lac Moéro. Encombré de rochers, le Congo, au cours impétueux, franchit sept cataractes, qui recevront le nom de Stanley-Falls. Après s'être étalé dans le vaste lac de Stanley-Pool, il sort des gorges des monts de Cristal pour tourbillonner dans un « chaudron », et, après avoir déroulé son cours sur 4 500 kilomètres, il se jette avec fracas dans l'Océan. « Ce fleuve, écrivait Stanley, est l'Amazone de l'Afrique, comme le Nil en est le Mississipi. Cette immense rivière a de l'eau pour trois Nils. Les villages prennent la proportion de véritables villes et développent souvent sur une lieue de long leurs files d'habitations bien construites et bien supérieures à ce qu'on trouve dans la plupart des autres régions du continent noir. La gigantesque plaine qu'arrose le Congo est couverte de forêts luxuriantes aux essences précieuses. »

Le grand roi des Belges qu'est Léopold II a fondé, en 1876, l'Association internationale africaine pour organiser une ligne de stations qui reliera Zanzibar à l'intérieur du continent. Et des expéditions belges, de partir coup sur coup de la côte orientale d'Afrique, de Bagamoyo, vers le Tanganyika. Par le pacte du sang qu'a pratiqué une quinzaine de fois Stanley, le Belge Cambier devient le frère du sultan Mirambo, qui tient, par son empire de l'Ounyamouési, la clef du lac Tanganyika et de l'Ouganda. Moyennant quoi, il atteint sans encombre le lac Tanganyika et fonde sur sa rive, en 1879, la station de Karéma, pauvre bourgade jusque-là, dont les habitants, vêtus de peaux de bêtes et de jupons d'écorces, ne vivaient guère que des reliefs des festins des lions, friands des nombreux troupeaux de buffles qui venaient s'abreuver.

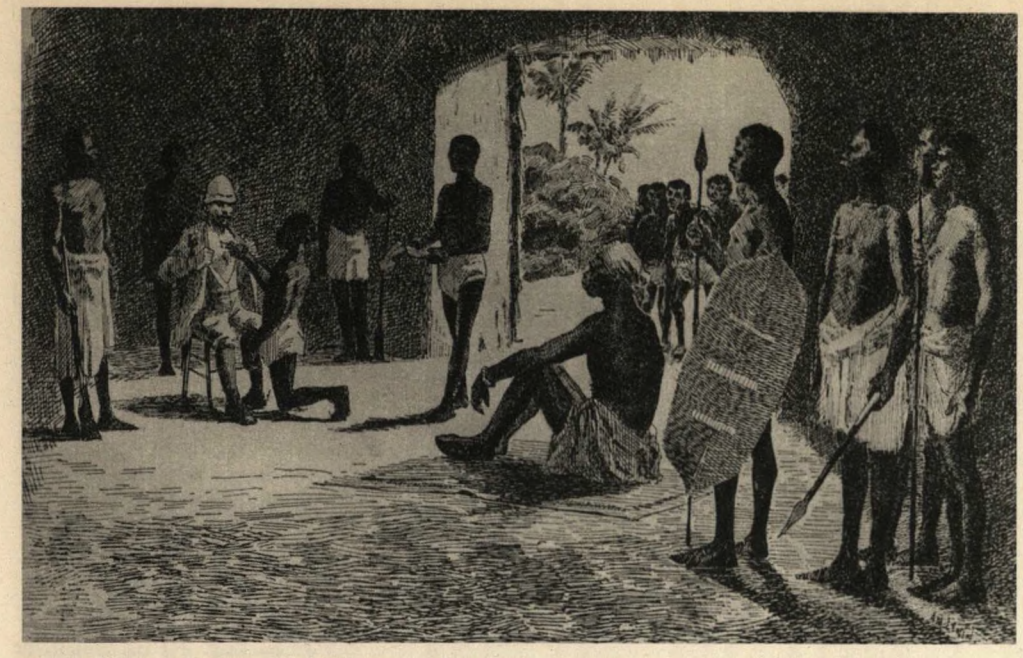
De ce côté, la colonisation belge ne progresse guère. Le Comité d'études du Haut-Congo, également inspiré par Léopold II, va attaquer par l'ouest l'Afrique centrale. Et c'est à Stanley qu'est dévolue, en 1879, la mission de remonter le Congo à bord de l'*Albion*. De chefs noirs habillés de défroques européennes, redingotes, habits de soldats, livrées de domestiques, il obtient la faculté de créer une station à Vivi, à l'abri d'une montagne. Le 7 novembre 1880, un Nègre lui remet une carte de visite qui porte : « Le comte Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau. » Un homme de haute stature, le teint basané, fait son apparition. Et les deux explorateurs qui vont entamer, dans l'exploration et la prise de possession du Congo, un match de vitesse, se serrent courtoisement la main.

Brazza vient d'établir des postes français à Franceville sur l'Ogooué et à Brazzaville sur la rive septentrionale du Congo. Lorsque Stanley arrive au village de Bouaboua-Ngali, un sergent sénégalais à l'allure très crâne, le sergent Malamine, s'avance vers lui, le drapeau tricolore au vent, et présente un traité en bonne forme par lequel le chef batéké Makoko cède à la France la rive septentrionale du fleuve. Déjà un de nos missionnaires, ancien trompette de zouaves pontificaux, y est installé.

Stanley répond à cette prise de possession par une autre : Léo-



NAVIGATION SUR UN FLEUVE DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.
DU CHAILLU, VOYAGES ET AVENTURES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — CL. LAROUSSE.



L'ÉCHANGE DU SANG. — BURDO, LES BELGES DANS L'AFRIQUE CENTRALE. BRUXELLES, 1886. — CL. LAROUSSE.

poldville, en décembre 1881, est fondée en face de Brazzaville, en présence des chefs batékés, qui ont revêtu pour la circonstance leurs costumes de fête : robes flottantes jaunes ou cramoisies, lourds anneaux de cuivre aux chevilles, chignons sur le crâne, tatouages de terre de pipe sur le visage, et miroirs, en guise de couronnes, sur le front. A Léopold II, Stanley rend un autre hommage, en donnant le nom du roi à un lac.

Brazza est soutenu par la Mission française de l'Ouest africain, fonctionnaires, soldats, tirailleurs algériens, laptots sénégalais, qui, de 1883 à 1885, sillonneront les bassins de l'Ogooué, de l'Alima, de l'Oubangui, de la Sangha; tout ce vaste territoire devient le Congo français. Stanley, de son côté, est aidé par d'autres explorateurs : Wissmann, qui a découvert le Kassaï, « le paradis du Congo »; Wolf, qui a parcouru le Sankourou. Il a repris, lui-même, en 1883, la route du Congo, qu'il remonte avec trois vapeurs, dont l'un porte un nom symbolique : *En avant*. Il y a de la gaieté à bord, la gaieté de gens qui ont le succès en poupe dans l'État libre du Congo. Le 8 novembre 1883, en vue de Bumba, dont la population se presse sur la rive, Stanley a la stupeur de voir tous les gens prendre la fuite. Un tigre royal, qu'il ne voit pas du toit du vapeur, a surgi de sa cabine. Un tigre? non. C'est un de ses boys, qui s'est affublé d'une peau de tigre. Et tous bientôt de s'esclaffer de la plaisanterie.

« Dans les ténèbres de l'Afrique » (1887-1889).

Le rôle de terre-neuve des explorateurs en difficulté semblait dévolu à Stanley. Mohamet-Achmed, se donnant le titre de Prophète, avait soulevé, sous le nom de Mahdi, les populations du Haut-Nil : les Mahdistes s'étaient rendus maîtres du Darfour, du Sennaar, du Bahr el-Ghazal, qu'avaient jadis annexés ou subjugués les troupes du khédive d'Égypte. Dans la province d'Equatoria, Emin effendi pacha, « le fidèle médecin », qui s'appelait en réalité Schnitzer et était Allemand, se trouvait isolé et encerclé. « Depuis le mois de mai 1883, nous sommes absolument séparés du reste du monde », écrivait-il dans une lettre qui parvint en Angleterre. Une expédition de secours fut organisée, dont le commandement fut confié à Stanley.

En 1887, après en avoir conféré avec Schweinfurth, il débarquait à Zanzibar et prenait la route du Haut-Congo. Rien de plus suggestif que son livre : *Dans les ténèbres de l'Afrique*. D'un paysage romantique, couvert de fleurs, où abondent les ibis, il passe dans les ténèbres de la forêt équatoriale, où il faut s'ouvrir un tunnel à travers les masses enchevêtrées des lianes, des rotins et des plantes grimpantes. Dans la majesté de la sylve ombreuse, la voix résonne au milieu du silence comme sous la voûte des cathédrales. Une lettre d'Emin, datée du 2 septembre 1888, lui parvient. A Doufilé, Emin est prisonnier, non du Mahdi, mais de ses officiers égyptiens, qui se sont révoltés contre lui. L'approche de Stanley les impressionne : le 15 février 1889, une lettre datée du camp de Ouéré, sur le lac Albert-Nyanza, l'avise que le Pacha, libéré, arrive. Et le surlendemain, Emin et sa suite défilaient, à Kavalli, entre la double muraille de fer des Zanzibaris de Stanley, qui faisaient la haie pour lui rendre les honneurs.

Les Pygmées de la forêt équatoriale. — Schweinfurth vit, en 1870, un bataillon d'Akkas, ces Pygmées dont le nom figure dans les textes hiéroglyphiques. C'était en amont du fleuve des Gazelles, qui se jette dans le Nil blanc.

« Où est ton pays? demanda-t-il à l'un d'eux.

— A trois journées de marche. »

Et d'un bond, le nain s'échappa de la tente. Ces Pygmées progressaient dans les hautes herbes à la façon des sauterelles et grimpaient comme des singes aux arbres. Ils étaient, au reste, si velus qu'ils semblaient vêtus de fourrures. Plus tard, de fourrés en fourrés, ils suivaient, invisibles, la marche de Stanley à travers la forêt équatoriale. Comme un missionnaire du Saint-Esprit, le Père Trilles, avait peine à se frayer un chemin dans la forêt vierge : « Monte sur mon dos, » dit un de ces nains, qui, grimpant, à l'aide des lianes, à 40 mètres de hauteur, fit suivre au missionnaire ébahi le plus périlleux des chemins aériens, à travers des frondaisons de toute nature dont M. Aubreville vient d'étudier les diverses espèces dans la *Forêt coloniale*.

Les Pygmées de la forêt équatoriale — c'est le titre de l'ouvrage



UN TIGRE SEMBLE SURGIR DE LA CABINE DE STANLEY. — STANLEY, THE CONGO. LONDON, 1885. — CL. LAROUSSE.



CHASSE À L'ÉLÉPHANT. — DU CHAILLU, VOYAGES ET AVENTURES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. PARIS, 1863. — CL. LAROUSSE.

du Père Trilles — vivent dans des paysages enchantés, dans le massif du mont Tombo, par exemple, nœud géographique d'où sortent quatre fleuves : des foliotocoles, habillés de vert émeraude, de pourpre, d'or et d'azur, volètent sur les cimes d'arbres, en même temps que des colibris bleus et rubis. Les Pygmées ont, comme les Égyptiens pharaoniques, des animaux sacrés et des animaux totems, des esprits dont le caméléon est le messager. L'homme du culte et des remèdes, le *nganga*, coiffé d'un bonnet pointu en peau de chat sauvage, ceint de queues de chat, de léopard ou de panthère et de cornes d'antilope, porte à l'épaule un sac rempli d'ingrédients. Des grelots aux pieds ou des coques sèches fourrées de cailloux, il se livre à des danses rituelles, ou, le visage barbouillé de couleur blanche, qui est celle des esprits, il chasse la maladie d'un patient avec une queue d'éléphant. Avant de décider l'attaque, à la sagaie ou à l'arc, d'un troupeau d'éléphants, le nganga interrogera les aruspices que sont les baguettes de tam-tam, les astragales, les osselets, l'eau bouillante additionnée de farine de manioc, les écailles de tortue. Et les Pygmées de s'accroupir en rêvant au gibier, qu'évoquent une foule d'amulettes. Mais le grand fétiche, pour eux, c'est le crâne d'un homme qu'ils ont tué et dont ils ont enlevé la cervelle. Des débris humains, les chasseurs se sont frottés pour acquérir la puissance et l'invisibilité dont on jouit dans l'autre vie. Les stigmates d'un double triangle imprimé dans les chairs du bras sont les insignes d'une société secrète, marqués par le sorcier à la suite d'une initiation où le récipiendaire a été roué de coups.

A ces petits êtres qu'il a rencontrés au Gabon et en Afrique orientale, Mgr Le Roy, supérieur des missionnaires du Saint-Esprit, décerne un brevet de courage, de fidélité et de douceur : brevet que Bertin accorde aux nains de l'Angola et du Kalahari, les Bushmans. Et ces Négrilles de toute petite taille se rencontrent chez les Somalis, les Gallas, les Mpongwés, à Ceylan, aux îles Andaman, dans l'Inde, en Malaisie, en Nouvelle-Guinée, habiles partout à se défendre avec des flèches empoisonnées. Mêmes habitudes, même état social, mêmes traditions, les Pygmées représentent un stade de l'humanité primitive, qu'attestent les nains fossiles trouvés, en 1897, près de Schaffhouse, en Suisse.

UNE ÉPOPÉE FRANÇAISE EN AFRIQUE

Une magnifique épopée, à la fin du XIXe siècle, transforma en conquérants des explorateurs, dont les noms s'inscriront au fronton de l'immortalité. Installés, dès le XVIIe siècle, au Sénégal, les Français avaient commencé, avec Bruce, à en explorer l'arrière-pays. Mais ce fut vers le milieu du XIXe siècle seulement que leur progression vers l'intérieur fut régulière. Une mission remontait, en 1843, le Sénégal jusqu'à Bakel, la Falémé jusqu'à Sansanding, puis la Gambie; elle parcourut le Galam, le Bondou, le Woolli, repéra les mines d'or de Keniéba dans le Bambouk et servit de fourrier à un grand gouverneur.

Faidherbe, à partir de 1854, soumet les Maures, pousse nos postes le long du fleuve, à Bakel et Médine, crée des troupes de tirailleurs sénégalais et envoie vers le Niger Mage et Quintin, qui atteignent Ségou. Brière de l'Isle continue l'œuvre si brillamment commencée.

Le Soudan. — Paul Soleillet forme le téméraire projet d'aller de Saint-Louis à Alger en passant par le Niger. Il n'a, en 1878, d'autre escorte qu'un tirailleur sénégalais à bord de sa barque, qui porte fièrement à la proue un drapeau tricolore. Et pourtant, à Ségou, le sultan Ahmadou le reçoit solennellement à la tête de centaines de guerriers, mais pour lui interdire d'aller plus loin. Deux ans après, le même sultan, par le traité de Nango signé avec le capitaine Gallieni, acceptait le protectorat de la France. C'est que Gallieni avait échelonné les postes de Bafoulabé et Kita sur la route du Niger, montrant ainsi la puissance de nos armes. « Saluons les couleurs françaises sur les bords du Niger », dit Borgnis-Desbordes en tirant onze coups de canon, au moment où il prend possession du fort de Bamako. Parti de là, Binger explore les régions situées dans la boucle du Niger, où il est accueilli par les marabouts de la ville de Kong, par le naba de Karaga, par le sultan de Salaga;



BAMBARA EN COSTUME DE GUERRE. RAFFENEL, VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. PARIS, 1843-1844. — CL. LAROUSSE.



MANDINGUE EN COSTUME DE GUERRE. RAFFENEL, VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. PARIS, 1843-1844. — CL. LAROUSSE.

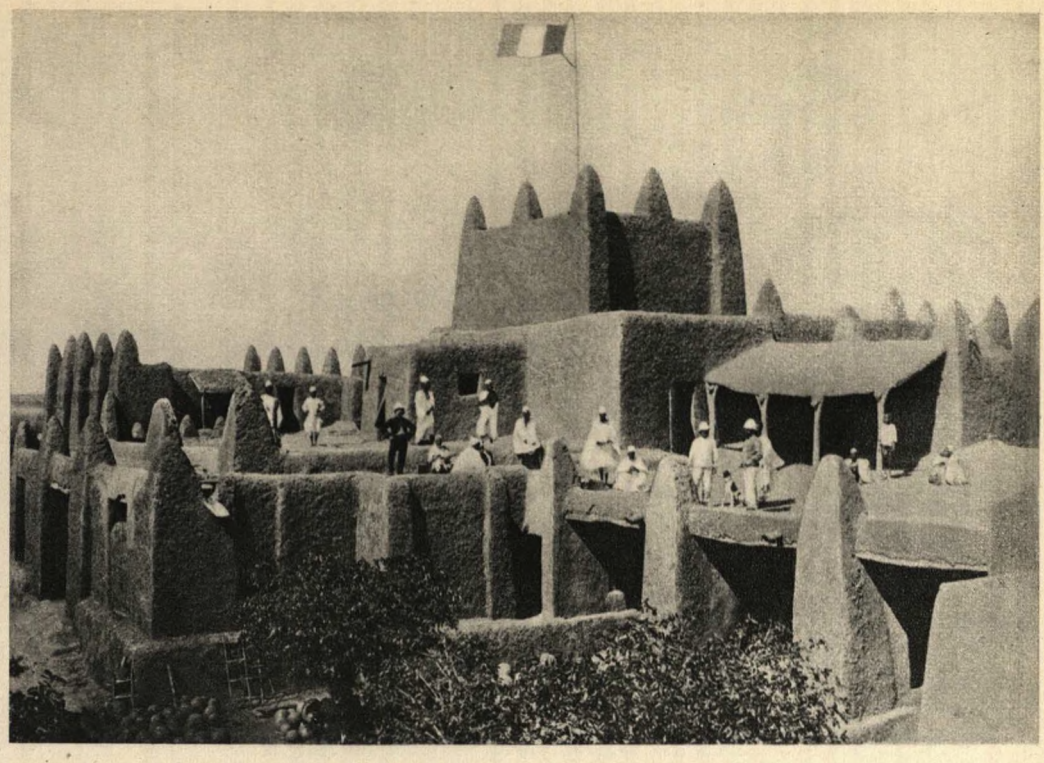
il achève, en mars 1889, à Grand-Bassam, sur l'Océan, une randonnée solitaire de deux ans, qui a illustré son nom. Plus modestement, deux agents d'une Compagnie marseillaise, Zweifel et Moustier, qui ont été jusqu'à la source du Niger, sous le mont Tembi, ne l'ont aperçue que de loin, le sorcier gardien de la source en ayant interdit l'approche.

Vient la réaction des indigènes, lorsqu'un commandement supérieur du Soudan français est créé pour organiser la pénétration et la colonisation africaines. Ahmadou tente, par des raids sur les derrières de la colonne Archinard, d'en retarder la marche : il est chassé, en 1890, de Ségou; en 1891, de Nioro, puis de Massina. Ses derniers fidèles émigreront à La Mecque. C'était un Toucouleur; Samory était un Mandingue. Maître de Kankan, il s'était imposé au Sangaran et au Ouassoulou. Depuis 1883, il était en lutte avec nous; deux conventions signées avec lui n'avaient été que des armistices. Rejetés hors du Manding et du Ouassoulou, ses *sofa*, — ainsi appelait-on ses soldats, — s'étaient emparés, en 1895, de Kong, puis s'étaient portés du côté de la Volta. Le roi de Sikasso se déclarait en leur faveur et nous défiait à l'abri de sa triple enceinte, dont les murs avaient à la base 6 mètres d'épaisseur. Mais il comptait sans la vaillance des troupes du colonel Audéoud, qui enlèvent la ville d'assaut le 1er mai 1898. Ce coup de tonnerre épouvante Samory, qui s'enfuit vers la montagne. Il a encore plusieurs milliers de « sofa » autour de lui, quand, le 29 septembre 1898, à l'aube, avec une poignée de tirailleurs, le capitaine Gouraud le surprend dans son camp et le fait prisonnier, sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil.

« Le cauchemar qui pesait depuis plus de quinze ans sur l'Afrique occidentale se dissipa, ce jour-là, parmi les brouillards du cirque de Guélénou », écrira Maurice Delafosse dans l'*Histoire des colonies françaises*, publiée sous la direction de l'artisan de l'Afrique occidentale française, M. Gabriel Hanotaux.

En décembre 1893, le lieutenant de vaisseau Boiteux est entré à Tombouctou, mais en flèche; il s'y trouve en danger. Le lieutenant-colonel Bonnier, se portant à son secours, laisse garnison dans la ville et va au-devant de Joffre, qui doit le rallier. Surpris le 15 janvier 1894, à l'aube, à Takoubao, Bonnier est massacré, avec une partie de sa colonne, par les Touareg. Joffre le venge par une série de victoires, qui consolident notre occupation de Tombouctou. Plusieurs chefs ou aménokal des Touareg reconnaissent bientôt, entre les mains du colonel de Trentinian, notre suzeraineté : le lieutenant de vaisseau Hourst accomplit la reconnaissance du Niger moyen et du bas Niger. Klobb occupe, en 1899, Gao, au sud de la boucle du fleuve, et Tillabéry, près de Zinder. Des corps de méharistes assurent la sécurité du Sahara. En 1910, nous occupons une ville perdue au milieu du Grand Désert, Oualata, qui figurait en 1339 dans la carte catalane de Dulcert et qui avait, depuis lors, presque complètement disparu des atlas.

Le Dahomey. — Le roi du Dahomey, Behanzin, ayant attaqué notre protégé, Toffa, roi de Porto-Novo, et tiré sur la chaloupe du lieutenant-gouverneur Ballot, le colonel Dodds débarque en 1892 à Kotonou avec un corps expéditionnaire qui remonte le cours de l'Ouémé et livre à Behanzin une série de combats meurtriers, avant d'entrer dans Kana, la ville sainte du Dahomey, puis à Abomey. La campagne de l'année suivante est décisive. Behanzin, abandonné de tous, se soumet sans conditions. La conquête du Dahomey fut suivie d'explorations en direction du Niger : le lieutenant Baud se rendait directement à Say, assurant ainsi la liaison de la côte avec le grand fleuve. Le lieutenant Mangin, en pénétrant, les armes à la main, parmi les peuplades inconnues qui vivent entre le Soudan et la côte d'Ivoire, complète la reconnaissance de l'Afrique occidentale française.



LE POSTE DE SÉGOU EN 1894. — CL. DRILHON.

Le raid de Marchand à travers l'Afrique. — Quel est le départ entre le bassin du Congo et celui du Nil? Le capitaine Marchand va s'en assurer, en reliant par son itinéraire le Congo français à l'Abyssinie et à la colonie française d'Obock. La *Ville-de-Bruges* quitte, en janvier 1897, Brazzaville avec Marchand, Mangin, Largeau, Baratier, le docteur Emily et cent cinquante tirailleurs sénégalais. La mission remonte le M'Bomou et en dresse l'hydrographie. Elle se ravitaille à Bangui, dans un pays d'anthropophages, conquiert les faveurs du sultan Zémio et s'assure de porteurs, en promettant à ce chasseur d'esclaves le célophone dont la musique l'a enchanté; elle entre dans le bassin du



UN ROITELET DE LA CÔTE DES ESCLAVES ET SA FAMILLE.



DANS LES GRANDES HERBES DU BAHR EL-GHAZAL.
SCHWEINFURTH, AU CŒUR DE L'AFRIQUE (1868-1871). LE TOUR DU MONDE (1874). — CL. LAROUSSE.

Nil, où le capitaine Hossinguer a fondé un poste sur le Soueh, affluent du Bahr el-Ghazal, en vertu des instructions de Victor Liotard, délégué de la France dans le Haut-Oubangui. D'un second poste qu'il crée en amont, de Fort-Desaix, « je puis, dit fièrement Marchand, aller en quinze jours, à mon choix, à Khartoum, si je veux, ou à Lado, si ça me plaît, ou n'importe où dans le Nil, le Nil où le premier vapeur français entrera ». Ce vapeur est le *Faidherbe*, dont il a transporté, démontées, les pièces. Les terribles marais du Bahr el-Ghazal ne l'arrêtent pas : cette barrière végétale tissue d'ambatch, de papyrus et d'oumsouf, ce lacis herbeux que dépeindra si bien Baratier, a été, en 1880, le théâtre d'une effroyable tragédie. Emprisonné dans le *sedd* de ce lacis, le vapeur chargé de troupes de Gessi pacha, gouverneur du Bahr el-Ghazal, a épuisé ses vivres. Les soldats meurent à une cadence accélérée, tout en se livrant à de véritables scènes de cannibalisme.

Quand, le 5 janvier 1881, le steamer *Ismaïlia* parvint à le secourir, Gessi pacha n'était plus qu'une ombre.

Des échassiers humains, les Nouërs, sont les hôtes du terrible marais, que bordent les Djingués, enduits de bouse de vache pour se préserver des moustiques. Ils servent de guides à Baratier, détaché en éclaireur. Et le 10 juillet 1898, Marchand parvenait à Fachoda, sur le Nil blanc. Cette occupation allait à l'encontre de la politique anglaise, qui voulait les mains libres du Cap au Caire. Marchand avait repoussé une attaque des Derviches. Il vit arriver le sirdar Kitchener, à la tête d'un corps de troupes anglo-égyptien, qui revendiqua courtoisement la possession de la place. Marchand ne l'évacua que sur un ordre venu de Paris. Le traité du 21 mars 1899, délimitant les zones anglaise et française, laissait le bassin du Nil et le Bahr el-Ghazal à l'Angleterre, qui reconnaissait à la France le Baguirmi, l'Ouadaï et le Kanem, tout le circuit du lac Tchad.

Vers le Tchad. — Or, un ancien négrier, qui a commencé sa carrière par des razzias dans le Bahr el-Ghazal, transformant en déserts des pays entiers, Rabah a rêvé de fonder un vaste empire de l'Ouadaï au Tchad, avec le concours d'un des chefs de la puissante confrérie des Senoussi, Mohammed es-Senoussi. Les missions françaises, qui montent vers le Tchad, vont se heurter à l'un et à l'autre. Paul Crampel, qui arrive par l'Oubangui, en 1891, est massacré dans le Chari sur le territoire du chef senoussi : ses assassins sont, au reste, châtiés par Dybowsky. Bretonnet contribue avec Mizon, en sillonnant le Niger avec la *Mosca* et le *Sergent-Malamine*, à nous assurer une situation prépondérante dans l'Adamaoua, ce qui nous ouvrait une des routes du Tchad.

Cependant le commissaire du Gouvernement, Émile Gentil, ayant établi le protectorat de la France sur le Baguirmi, a atteint le Tchad, où son vapeur, le *Léon-Blot*, fait flotter, en 1897, nos couleurs. C'est alors qu'il a à compter avec Rabah. Chargé d'administrer les territoires du Baguirmi et du Tchad, le lieutenant de vaisseau Bretonnet n'a qu'une poignée d'hommes, quand il est enveloppé, en 1899, par les 12 000 guerriers de Rabah : il se fait tuer en combattant. Il faut en finir avec ce cruel despote.

Trois missions convergent vers le Tchad : Gentil, par le Chari, et Foureau et Lamy, par le Sahara; Joalland, qui a remplacé deux chefs atteints de la folie de la soudanite, Voulet et Chanoine, arrive du Niger par Zinder. Leur jonction faite le 21 avril 1900 sur le Chari, les fanions réunis de l'Algérie, du Soudan et du Congo remportent une éclatante victoire sur les bannières nombreuses des guerriers de Rabah, Arabes et gens du Bornou, de l'Ouadaï et de Khartoum. Rabah est tué.

Mais le commandant Lamy a payé de sa vie la conquête du Tchad, la soudure du bloc colonial africain.



PIROGUIERS INDIGÈNES SUR LE CHARI, PRÈS DE FORT-LAMY, AU SUD DU LAC TCHAD.
CL. RÉGIE AIR-AFRIQUE.



CARAVANE SUR LES HAUTS PLATEAUX DU TIBET. — CL. BOSSHARD.

AU CŒUR DE L'ASIE

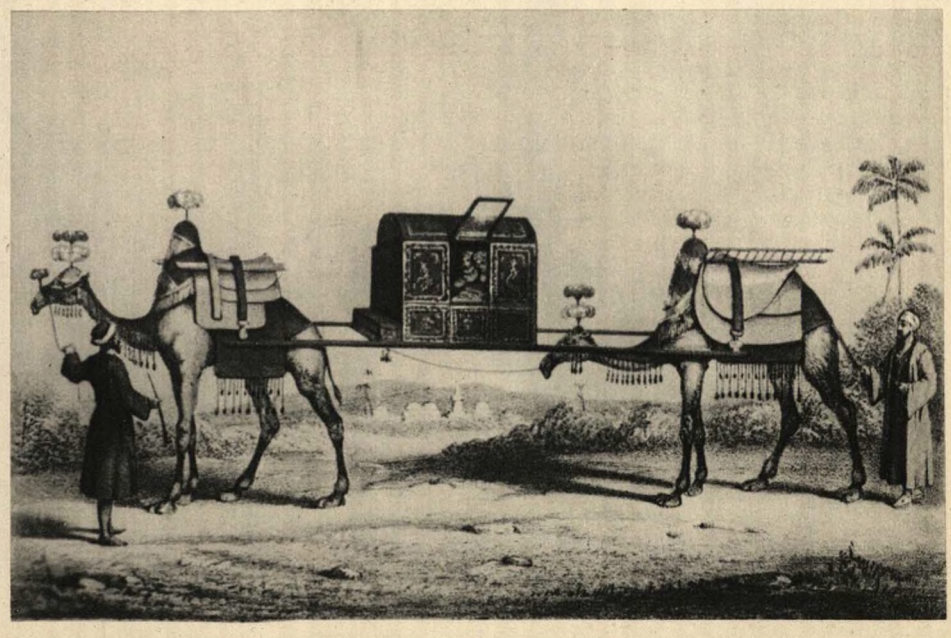
Médine et La Mecque. Les cités interdites de l'Islam.

L'accès des villes sacrées de l'Islam étant sévèrement interdit aux chrétiens, l'interdiction donna lieu à des explorations clandestines, dont l'une en 1503. Louis de Varthéma, gentilhomme bolonais, en se faisant passer pour musulman, put décrire *de visu* la ville du Prophète, Médine : « Chascun se lava et changea de chemise pour entrer en ladicte cité. Chascun de nous fut accompaigné de quelque personne qui nous prenoit par la main et nous menoyt là où est enterré Mahomet. Aucuns disent que son corps est suspendu en l'air en La Mecque. Il n'y est point, car j'ay veu sa sépulture en ladicte cité de Médinath. » Varthéma l'aperçut à travers un treillis de cuivre, dans une mosquée de « plus de quatre cens pilliers de pierre cuythe tous blancz, où trois mille lampes estoient tousjours ardentes ».

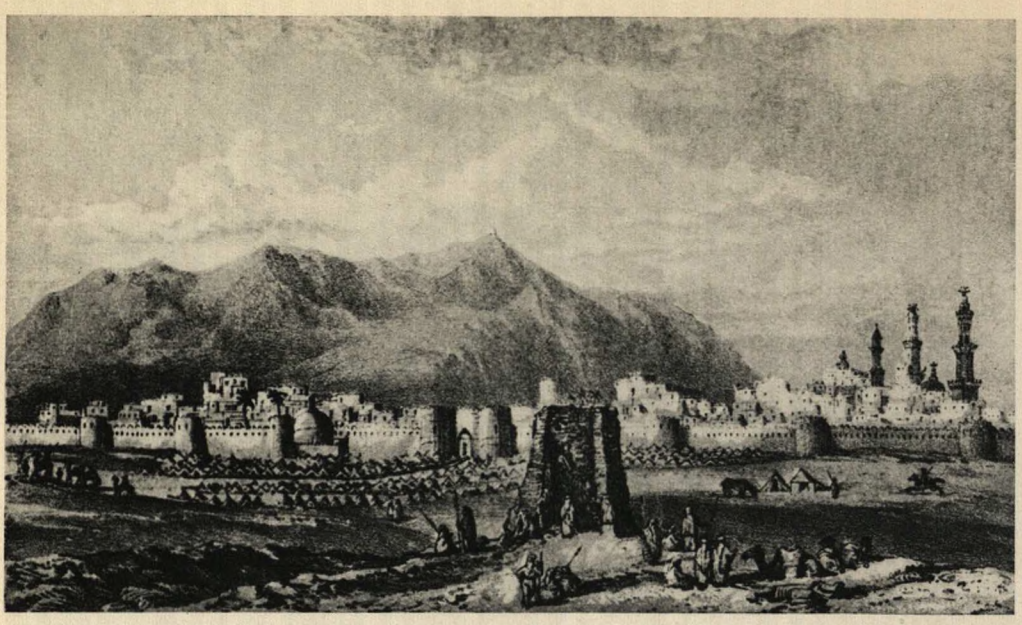
A travers une « mer de sablon », les gens allaient à La Mecque, juchés sur des « chameaulx en certaines maisons de boys »; entendez, par là, de gracieuses litières suspendues entre deux chameaux. La Mecque, poursuit Varthéma, a « ung temple très beau, faict à la sorte du Colisée de Rome. On ne saurait racompter la douceur et suavité et les bonnes odeurs que l'on sent dedans ledict lieu. Au myllieu, il y a une petite tour, environnée d'un drap de soye noire. Et tout le peuple va sept foys autour de ladicte tour, baysant les encoygnures ».

Le devoir d'un hadj, en arrivant à La Mecque, revêtu de l'ihram, est, en effet, d'aller visiter la Kaaba, « la maison de Dieu », soit, au milieu d'une quadruple rangée de colonnades, un petit édifice de 18 pieds sur 14, dont la construction était attribuée à Abraham et à son fils Ismaël. A l'un de ses angles — et c'était là l'objet du pèlerinage dont parlait Varthéma, — est la fameuse pierre noire qu'aurait apportée l'ange Gabriel et que des millions de pèlerins ont usée de leurs baisers. Le long des larges rues de la ville, des maisons grises à plusieurs étages étaient aménagées pour les pèlerins en appartements d'une chambre et une cuisine. Au reste, pas d'éclairage; la nuit, la ville était plongée dans l'obscurité; pas de voirie; les ordures restaient stagnantes devant les maisons.

La mosquée d'El-Haram, « l'Inviolable », à Médine, était pavée, dans le voisinage du tombeau du Prophète, en mosaïque d'un travail exquis. Dans le mur oriental, une petite fenêtre était ouverte à l'endroit où l'ange Gabriel aurait apporté à Mahomet les messages du ciel. En s'orientant vers la Kaaba, les



LITIÈRE SUSPENDUE ENTRE DES CHAMEAUX.
BURTON, PERSONAL. NARRATIVES OF A PILGRIMAGE TO AL MEDINAH AND MECCAH. LONDON, 1857. — CL. LAROUSSE.



VUE DE MÉDINE.
BURTON, PERSONAL NARRATIVES OF A PILGRIMAGE TO AL MEDINAH AND MECCAH. LONDON, 1857. — CL. LAROUSSE.

fidèles se prosternaient sur les tapis de prière du « jardin » des vrais croyants.

Plus d'un pèlerin chrétien pénétra clandestinement dans les villes interdites. Domingo Badia y Leblich, sous le nom d'Ali Bey el Abassi, balaya et parfuma la Kaaba. Un Suisse versé dans l'astronomie, la minéralogie et la médecine, Burckhardt, mué en cheik Ibrahim, y rencontra, en 1814, Méhémet-Ali, le fameux pacha d'Égypte, qui lui confia son souci de l'avenir : « Le grand poisson avale le petit; et l'Égypte est nécessaire à l'Angleterre pour approvisionner de blé Malte et Gibraltar. »

Un pseudo Afghan, Mirzah-Abdullah, qui était en réalité Richard Burton, put donner de Médine, d'après le croquis d'un indigène, une vue précise.

Au reste, disait déjà Niebuhr, « quoique les Mahométans ne permettent pas aux chrétiens d'aller à La Mecque, ils ne leur refusent pas cependant la description de leur Kaaba ».

Mareb, la cité morte de la reine de Saba.

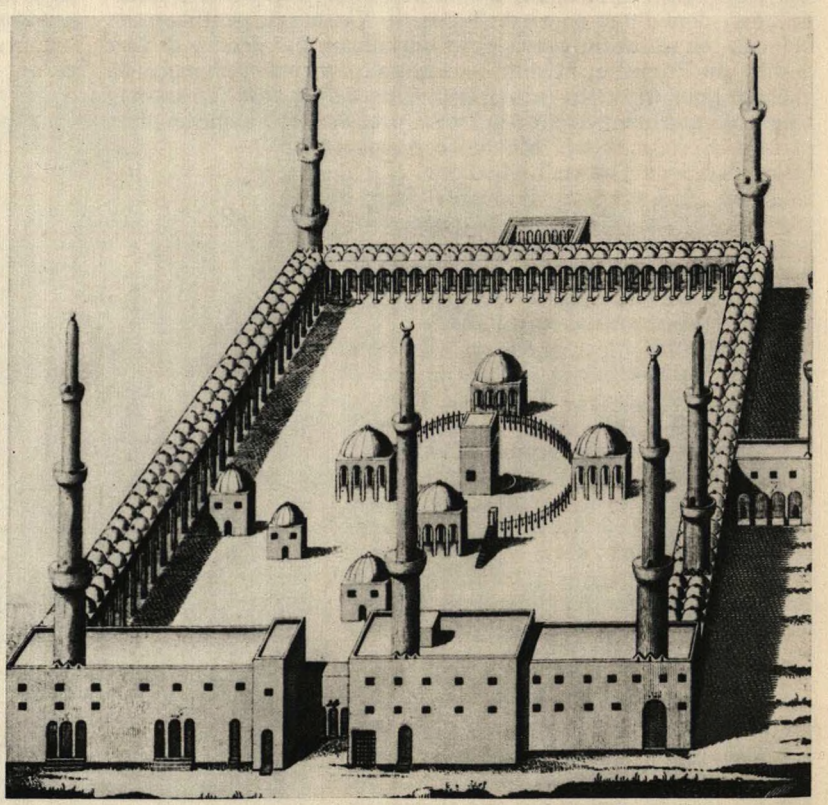
Presque aussi hermétique que les villes interdites de l'Islam, l'Arabie centrale était figurée sur les cartes, au milieu du siècle dernier encore, par une grande tache blanche. Plusieurs explorateurs s'employèrent à la faire connaître, Botta entre autres, chargé par le Muséum de recueillir des renseignements sur la faune et la flore des parties les plus reculées de l'Yémen. Le cheik dont il est l'hôte en 1836, au Djebel-Ras, lui rappelle la Genèse par son aspect vénérable de patriarche à la barbe teinte par le henné en jaune orange. Mais Botta veut-il ramasser une plante, les indigènes le lui interdisent férocement, dans la crainte qu'il jette un sort sur la végétation de leur pays. Au château de Maamara, à la cime d'une montagne, il est accueilli par un cheik, dont les roulements lugubres des timbaliers charment les nuits. Partout, des ruines : les aqueducs qui courent vers les vestiges de la ville de Taaz ont des murs si épais que plusieurs cavaliers peuvent y marcher de front. Et Botta de conclure que certaines ruines, au mont Saber, par exemple, sont antérieures à l'islamisme.

« Mareb n'est aujourd'hui qu'un bourg, écrivait au XIIe siècle Edrîsî. C'était autrefois une ville très célèbre parmi les Arabes. On y voit les ruines de deux châteaux, dont l'un fut, dit-on, construit par ordre de Salomon, fils de David, et l'autre par celui de Belkis, femme de ce prince. C'est à Mareb que fut élevée cette digue si fameuse, dont la destruction soudaine fut un mémorable exemple de la justice divine irritée par l'impiété de ces habitants » qui abandonnèrent le culte de Dieu pour adorer le soleil. Les rois de Saba avaient, en effet, élevé entre deux montagnes une digue pour créer un réservoir semblable au lac Mœris de l'Égypte et ménager ainsi les irrigations.

Sa rupture, au IIe siècle de notre ère, bouleversa l'économie



UN PÈLERIN TURC.
NIEBUHR, VOYAGE EN ARABIE. AMSTERDAM, 1776. — CL. LAROUSSE.



LA GRANDE MOSQUÉE À LA MECQUE.
NIEBUHR, DESCRIPTION DE L'ARABIE. AMSTERDAM, 1774. — CL. LAROUSSE.



EXERCICES MILITAIRES DES ARABES DE L'YÉMEN.
NIEBUHR, DESCRIPTION DE L'ARABIE. AMSTERDAM, 1774. — CL. LAROUSSE.



UN EXPLORATEUR DU NEDJED. — A. BLUNT, A. PILGRIMAGE TO NEDJ. LONDON, 1881. — CL. LAROUSSE.

rurale de la région, dont les habitants émigrèrent vers les plateaux du Nedjed.

Dans la capitale en ruines des Sabéens, un Français, Louis Arnaud, entrait en 1863 à la suite d'une caravane turque qui venait de Sanaâ. « C'est un sorcier, chassez-le », clamaient, comme des furies, des femmes voilées, qui lui laissèrent à peine entrevoir les curiosités de la ville, les Pilastres et le Haram de Belkis. Arnaud s'était présenté en maghrébin, en « homme du couchant ». Joseph Halévy, qui avait une mission scientifique de l'Académie des inscriptions, entra, en 1870, à Mareb, en costume israélite, deux cadenettes lui pendant aux tempes, avec une lettre de recommandation du rabbin de Sanaâ. « La ville de bronze », ainsi appelée à cause des tablettes de bronze qu'on y découvrait, avait encore à profusion des colonnes de marbre : d'une colossale statue de marbre blanc, il ne restait plus que des débris. Un temple en ruine, Medinet-Haram, était orné de dessins figurant des fruits, des pyramides, des animaux. Quand Joseph Halévy voulut copier des inscriptions, il fut accablé d'injures. C'en était fait de lui s'il n'avait fait comprendre que, citoyen de Jérusalem, sa mort porterait malheur à ses assassins, à leurs enfants et à leurs troupeaux.

« Le Haut pays » du Nedjed. — Se donnant pour un médecin arabe de Syrie, William Gifford Palgrave s'enfonça en 1862 dans le Nefoud des « Filles du Grand désert », sol mouvant au sable rougeâtre, où les chameaux ralentissaient leur pas monotone. Il partagea le repas frugal des Bédouins, la pâte rougeâtre des graines du *samh*, qui étaient, avec les baies rouges du *mesa*, la manne du désert. Hayel, ville forte située dans une plaine bordée de hautes montagnes, abritait de ses remparts, de ses tours bastionnées et de ses portes massives, un marché fréquenté par des marchands de Bassora, de Médine et de l'Yémen, où le passage des caravanes de pèlerins venus de Perse amenait un regain d'activité. De vieilles superstitions sabéennes sur le culte des astres y traînaient. Au cours d'une audience du sultan Télal, Palgrave apprit combien les petites principautés indépendantes de l'Arabie avaient à redouter les Ouahhabites.

Dans « le Haut pays » du Nedjed, plateau que ceignent les déserts, Palgrave atteignit Riad, capitale des Ouahhabites, dont le palais, aussi vaste que les Tuileries, ressemblait davantage à la sombre prison anglaise de Newgate. Et c'était symbolique. Répudiant les coutumes somptuaires des autres musulmans, — luxe de l'habillement, usage du tabac, jeux de hasard, cérémonies funéraires, — les Ouahhabites étaient des réformés qui s'en tenaient à la stricte observance du Coran. De l'Arabie centrale, ils s'étaient portés sur Médine et La Mecque, qu'avait dû leur reprendre le prince Toussoun, fils du vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali : et Méhémet-Ali avait dû marcher en personne contre le sultan ouahhabite Abdallah, qu'il avait vaincu en 1815. Nonobstant, la secte, loin de se soumettre, avait étendu sa domination jusqu'au golfe Persique et son influence jusqu'à l'Inde.

Les explorateurs commençaient à se succéder dans l'Arabie centrale. L'Italien Renzo Manzoni la sillonnait de 1877 à 1880, décrivant longuement la ville de Sanaâ, dont il photographiait le panorama. L'Allemand Eduard Glaser pénétrait dans le Houchid, région encore inconnue des Européens, au nord de Sanaâ. Les Anglais Haig, en 1887, et Walter Harris, en 1892, parcouraient à leur tour un pays qui n'était plus *terra incognita*.

Lhassa, la cité interdite du lamaïsme.

Depuis le séjour d'Odoric de Pordenone au Tibet, plusieurs



JEU DE POLO DANS LE PETIT-TIBET. — VIGNE, TRAVELS IN KASHMIR. LONDON, 1842. — CL. LAROUSSE.

siècles s'écoulèrent sans que d'autres Européens visitassent Lhassa. Au XVIIe siècle, des jésuites y pénétrèrent : le P. Antonio d'Andrada en 1624, puis les PP. Grueber et Dorville en 1661. Ceux-ci venaient de Pékin et étaient en route pour Rome : et voici ce qu'ils rapportèrent du Tibet et du Nepal : « Il y a dans ces pays un usage d'une cruauté monstrueuse : si un malade ne laisse plus d'espoir, on le transporte dans les champs; on l'y jette dans une fosse pleine de moribonds, où on le laisse mourir et dévorer par les oiseaux de proie et par les loups. Pour eux, c'est une mort glorieuse de trouver comme sépulture le ventre des animaux vivants. Les femmes, d'horribles goules, ne se lavent jamais à l'eau, mais avec une huile puante. »

En 1704, le pape Clément XI se faisait montrer sur la carte la route de l'Inde à Lhassa. C'est que la Congrégation de la Propagande venait de confier le Tibet à une mission de capucins, dont Sylvain Lévi, dans *le Népal*, a conté l'histoire. Les PP. Joseph d'Ascoli et François-Marie de Tours s'acheminèrent donc, en 1707, de Chandernagor vers Lhassa. Le Père Orazio della Penna les rejoignit et y demeura un quart de siècle. Quand il s'embarqua pour l'Europe, en 1732, il reçut un passeport prescrivant aux gabeliers de n'exiger aucun impôt du lama européen, venu à Lhassa pour faire du bien à tous. Mais, en 1745, les Chinois s'installaient en maîtres à Lhassa, dont ils exclurent de façon systématique tous les étrangers, comme ils l'avaient fait à Pékin, après l'expulsion des Mongols.

Seul, le Petit-Tibet restait accessible aux Européens, qui y trouvaient plus d'une scène familière, comme le jeu de polo.



VILLAGE PRÈS DE DARJEELING, DANS L'HIMALAYA. — LADY PIONEER, THE INDIAN ALPS. LONDON, 1876. CL. LAROUSSE.

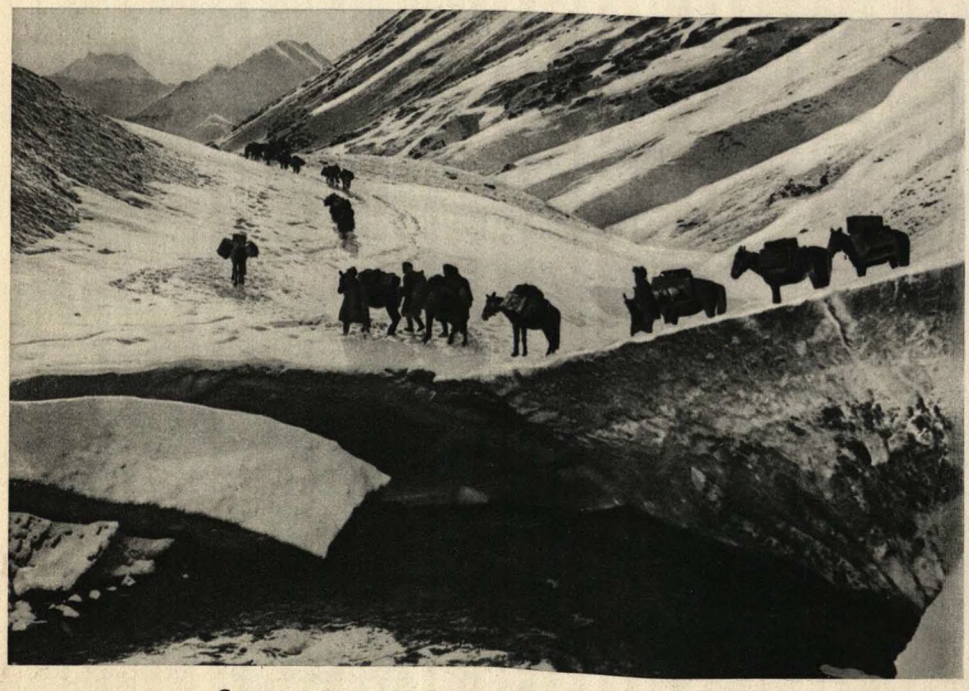
Manning (1811).

Un Anglais qui avait résidé trois ans en Chine pour s'assimiler les coutumes et le langage des gens du Céleste-Empire, Thomas Manning, résolut, en 1811, de percer les mystères de la cité interdite. Déguisé en Chinois, il parvint en décembre 1811 à Lhassa. Devant lui se dressait le palais du dalaï-lama, qui évoquait le Vatican pontifical. Après une longue ascension par des marches taillées dans le roc, Manning parvint au palais, où il demanda audience. Introduit par un lama, il se prosterna trois fois, le front contre terre, devant le dalaï-lama et lui offrit, entre autres présents, une bouteille d'eau de lavande, que brisèrent, avec mépris, des valets. Le grand lama fit asseoir sur des coussins Manning et la conversation s'engagea, l'un parlant en tibétain, l'autre en latin, le chinois d'un interprète servant de véhicule et trait d'union entre les deux langues. Le grand lama était un bel enfant de sept ans, de figure gaie et avenante, qui semblait s'amuser de la barbe et des lunettes de l'Anglais. A la fête de la Nouvelle Année, il montra la même figure espiègle. Manning aurait voulu obtenir des ouvrages sur la religion et l'histoire ancienne du Tibet, avec l'assistance d'un sinologue tibétain qui les lui expliquât. Mais on ne lui donna qu'un manuel de prières.

Le Père Huc (1846).

Deux lazaristes français, les Pères Huc et Gabet, qu'un néophyte tibétain accompagnait, firent, en 1844, le projet de pénétrer dans le sanctuaire hermétiquement fermé aux Européens. Cheminant à travers la Tartarie, de « la vallée des Eaux-Noires » ils pénétrèrent dans le Kan-Sou. D'hôtellerie en hôtellerie aux noms sonores : « Hôtel de la Justice et de la Miséricorde », « Auberge des Cinq-Félicités », « Hôtel des Climats tempérés », ils finirent par atteindre la lamaserie des « Dix mille images » de Kounboum; des milliers de bonzes y desservaient des temples bouddhiques aux toits dorés, étincelants de mille couleurs et ornés d'élégants péristyles, cependant que, sur les plates-formes des maisons, se dressaient une foule de mâts. Le grand lama du lieu, mitre jaune en tête, crosse à la main, chape violette sur les épaules, avait un véritable costume épiscopal. Et l'on pouvait saisir encore un reflet de l'Occident dans les petits chapeaux pointus que portaient les femmes et qui furent autrefois à la mode en France, sous le nom de « chapeaux à la trois pour cent ».

A Kounboum, où il se familiarisait avec le tibétain, le Père Huc assista, le 15e jour de la première lune, à « la fête des Fleurs », où personnages, vêtements, paysages étaient sculptés en beurre frais que pétrissaient les lamas, et à la fête du premier de l'an de l'année chinoise, où l'on renouvelait les sentences, écrites sur papier rouge, qui décoraient les façades. Dans la faculté des Prières et dans celle de la Mysticité, les lamas, en mitre jaune et écharpe rouge, insensibles



CARAVANE DANS LES GLACIERS DU TIBET. — CL. BOSSHARD.

au froid et aux ardeurs du soleil, écoutaient, accroupis sur les dalles, les leçons de leurs professeurs. Parmi eux, les deux lamas de Jéhovah, comme on appelait les lazaristes, firent sensation, parce qu'on ne les voyait jamais prosternés devant Bouddha et qu'ils récitaient pourtant, trois fois par jour, des prières dans une langue inconnue. Après un court séjour à la lamaserie de Tchogortan, maison de campagne de la faculté de médecine, les lazaristes parvinrent au but de leur voyage.

Le 20 janvier 1846, les lazaristes pénétraient dans Lhassa, aux maisons blanches, où tout un quartier avait les murailles des maisons en cornes de bœuf et de mouton cimentées avec du mortier. A un quart d'heure de la ville, s'élevait la montagne divine, le socle grandiose préparé par la nature pour recevoir le magnifique palais du Bouddha vivant; c'était une succession de temples, dont le plus élevé, à quatre étages, avait un dôme recouvert de lames d'or. De là, le dalaï-lama pouvait apercevoir le moutonnement de ses adorateurs prosternés au pied de la montagne divine, le long chapelet bouddhique en main. Les Tibétains, les jours de fête, quittaient leur toque bleue à pompon rouge pour coiffer un grand béret rouge qui s'harmonisait avec la ceinture rouge de leur robe et le drap rouge ou violet de leurs bottes. La loi interdisait aux femmes de paraître en public, la face nue : elles devaient, par piété, se barbouiller et se vernir de noir la figure, ce qui les rendait laides à faire peur. La base de l'alimentation pour tous était l'orge noire, dans des écuelles de bois. Outre les Tibétains, la population de Lhassa comprenait des Péboun, les seuls métallurgistes de la ville, gens de nature joviale qui pratiquaient le bouddhisme hindou, et les Katchi, musulmans originaires du Cachemire, hommes graves à grande barbe et turban. Le Père Huc fut frappé de l'analogie qui existait entre les rites lamaïques et le culte catholique, le gouvernement du Tibet étant, par ailleurs, calqué sur celui des États pontificaux. Le dalaï-lama était le souverain politique et religieux de tout le pays, bien mieux son Dieu visible. Cette similitude favorisa l'apostolat des lazaristes; quand ils quittèrent Lhassa, de nombreux habitants, contristés par leur départ, faisaient la haie sur leur passage.



UN MONASTÈRE TIBÉTAIN : LE PAL-KOR-CHODE, CENTRE DES LAMASERIES DE L'ÉTAT DE GYANTSÉ. — CL. FRANCE PRESSE.

Bonvalot (1889-1890).

Bonvalot et le prince Henri d'Orléans ont quitté le Lob-Nor; au dire des indigènes, les chameaux ne pourront passer par l'Altyn-tâgh; faute de vivres ou faute de guides, deux explorateurs qui les ont précédés, Prjevalski et Carey, ont dû retourner sur leurs pas. Mais, pour des Français, qu'y a-t-il d'impossible? A coups de masses de fer, ils aplanissent le terrain d'une gorge étroite, où les chameaux n'auraient, sans eux, pas pu passer. Ils escaladent un mont vierge de sentiers, le Koum-Davane. Et les voilà à la recherche d'une route vers Lhassa, que les Kalmouks tiennent secrète. Le 2 janvier 1890, enfin, on trouve des crottes de chameau : la piste des pèlerins est découverte. Des yaks sauvages, qui ont semblé vouloir charger, détalent au premier coup de fusil. Le 31 janvier, par une altitude de 4 380 mètres et 35° de froid, on aperçoit enfin le premier Tibétain, plus laid qu'un ours. Au Namtso, au « lac du ciel », le soleil du soir fait étinceler la glace en pierreries et en diamants d'une joaillerie superbe. Mais des lamas tibétains invitent les voyageurs à



DANSE RELIGIEUSE DANS LA COUR D'UN MONASTÈRE AU TIBET. — CL. NYT.



VUE GÉNÉRALE DU MONASTÈRE DE LHASSA (TIBET).

retourner sur leurs pas. Et les Français partent, avec une caravane de yaks domestiques, vers Batang et le monastère de So, par un pays peuplé de Tibétains aux têtes rasées, qui, par leur tonsure, se proclament voués au célibat.

Dutreuil de Rhins (1890-1895).

Chargé d'une *Mission scientifique dans la Haute-Asie*, — ce sera le titre de la relation de voyage que publiera Grenard, — Dutreuil de Rhins gagna, dans le Turkestan, la ville mi-chinoise, mi-turque de Khotan, point de départ de ses explorations. Il devait reconnaître, à travers les montagnes qui se dressent au sud de la ville, les traces de la route qui, selon certains documents chinois, menait directement à Lhassa, dans les temps anciens où la Kachgarie était encore de religion bouddhique. Par des sentiers abrupts de l'Oustoun-tâgh, la petite troupe monta jusqu'à 5 680 mètres, dominant de haut le cours de la rivière de Kéria. De la monotonie de cette énorme chaîne, elle se reposa dans la petite oasis de Nia et, par Kachgar, rallia Khotan. Deux ans plus tard, en 1893, elle abordait « une région où l'homme n'avait jamais pénétré. Durant soixante jours, écrira Grenard, l'homme ne se rappela à notre attention que par son absence. La vallée de l'Arka-tâgh, haute de 5 200 mètres, large de 3 kilomètres, au fond nu comme un plancher, est absolument aride et déserte : pas une touffe d'herbe, pas une trace d'animal, pas un vol d'oiseau, rien qu'un peu d'eau qui court, agile et claire, sur les galets plats. »

Deux mois après avoir quitté les derniers lieux habités du Turkestan, dans une vallée fréquentée par des troupes de chevaux sauvages, Dutreuil de Rhins rencontrait le premier Tibétain, qui les prit, lui et ses compagnons, pour des diables sortis de l'enfer.

Par « le Col des Laveurs d'or » (Zarkou-davân), à 4 780 mètres d'altitude, il avait franchi la muraille crénelée des pics neigeux de l'Altyn-tâgh; et il prenait, en novembre 1893, la route de Lhassa. Du haut d'une montagne, il aperçut « le Lac du Ciel » et la pyramide neigeuse du « Glacier de la Contemplation » (Samtan-gang-tsa), quand surgirent des patrouilles tibétaines qui lui barrèrent la route. « Pourquoi m'empêcher de continuer ? demanda Dutreuil de Rhins. Le Père Huc a bien été autorisé à entrer à Lhassa ». Il voulut les séduire. Il avait un microscope : ayant demandé, pour en démontrer le pouvoir grossissant, quelque menu objet, un lama, passant sa main sous ses vêtements, en ramena... un pou. Mais l'argument ne convainquit pas les Tibétains. Après un mois de temporisation, dans un des lieux les plus inhospitaliers du monde, en plein hiver, à l'altitude du mont Blanc, Dutreuil de Rhins fut obligé de rebrousser chemin.

Sven Hedin (1900).

Où le Français a échoué, un Suédois va-t-il réussir ? Sven Hedin a passé de Kachgar, capitale du Turkestan chinois, dans la grande cuvette de l'Asie centrale qu'est le bassin du Lob-Nor. Il vogue sur le Tarim, quand il se voit forcé, par la banquise qui barre le fleuve durant l'hiver de 1899-1900, d'hiverner : ce qui lui donne l'occasion de découvrir, sur les bords du Lob-Nor, une ville morte du IVe siècle de notre ère, un temple couvert de sculptures, une tour en briques, des maisons en bois et des écuelles d'offrandes. Par l'Arka-tâgh, il attaque les montagnes grandioses de l'Himalaya, enveloppées des neiges d'un éternel hiver. D'un col situé à 5 562 mètres d'altitude, il tâche, par un sentier détourné, d'atteindre Lhassa, en se donnant pour un Bouriate venant du pays des Mongols Khalka. Mais à cinq journées de la ville interdite, le gouverneur tibétain de Nagtchou le somme de s'arrêter : « Arrière, dit-il : tous ceux qui s'aventurent vers Lhassa par cette piste sont pendus. » Et Sven Hedin, sous une escorte tibétaine, fut forcé de reprendre le même chemin que Dutreuil de Rhins.

Au cours de nouvelles campagnes, Sven Hedin dressa l'orographie du Tibet; ses cartes contiennent des chapelets de pustules, qui sont des pitons. Que dis-je ! son monumental ouvrage : *Southern Tibet*, en joignant au fruit de ses recherches la reproduction des cartes anciennes, forme un corpus digne d'être comparé au *Periplus* de l'illustre Nordenskjöld.

Sir Francis Younghusband (1904).

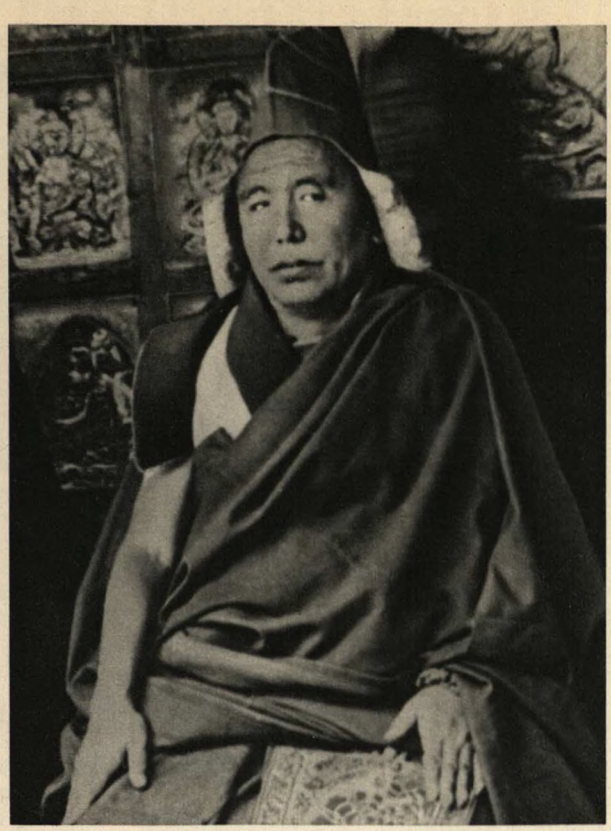
Entrée à Lhassa. — La cité interdite dut, un jour, ouvrir ses portes devant un petit corps d'armée. Les Anglais de l'Inde voulaient en finir avec les difficultés que leur occasionnait le Tibet. Sir Francis Younghusband pénétra dans Lhassa, « pivot de la vie politique et religieuse du Tibet », ville aux rues étroites, aux maisons en maçonnerie solide, aux temples massifs, aux lamaseries peuplées de moines. Le dalaï-lama, sous un dais, le reçut et signa, le 7 septembre 1904, un traité de paix qui spécifiait l'établissement d'agents britanniques, à l'exclusion de toute autre puissance, à Gyantsé et à Gurtog. Sir Francis Younghusband, dans son livre *India and Tibet*, donna de nombreuses vues de la cité interdite, qui, de nouveau, se renferma dans sa sauvage solitude.

Bacot (1907).

Jacques Bacot, en 1907, montait de la ville morte de Tali vers les marches tibétaines à l'est de Lhassa, en traversant des massifs d'orchidées, de lis et de rhododendrons, au pied de montagnes qui surplombaient des forêts de cèdres. Il fut l'hôte d'un roitelet mosso de Yetché, dont la demeure d'aspect farouche, aux allures de forteresse, avait, à l'intérieur, la disposition des palais royaux chantés par Homère : étables bien garnies, greniers remplis de riz, logements pour les domestiques, portiques à colonnes, appartements des maîtres. La réception d'un lama ne fut pas moins instructive : livres, cloches, chapelets d'ossements humains polis comme le vieil ivoire, trompette creusée dans un fémur, tambourin fait d'un crâne étaient épars autour du lama, qui emboucha le fémur pour en tirer un son lugubre et frappa de grands coups sourds un énorme tambour pour scander ses prières, avant de boire dans un crâne à libations, imprégné de beurre.

Les mœurs du Tibet, au reste, n'ont pas changé depuis Odoric de Pordenone. Quand un Tibétain meurt, écrit le colonel Howard-Bury dans son livre *A la conquête du mont Everest*, un dépeceur le coupe en morceaux, l'assaisonne aux fleurs odorantes du delphinium et l'expose, tels les Guèbres dans leurs tours du silence, sur les flancs de la montagne pour qu'il devienne la proie des loups et des vautours.

Dans le « Refuge des neiges » qu'est l'Himalaya, l'immense « échine du Lézard sacré » abrite sous les feuillages légers des bambous et des fougères, au milieu des rhododendrons en fleurs, tigres, léopards, ours et singes barbus. Les féeries de la forêt vous acheminent vers d'autres féeries, vers des monastères de lamas aux manteaux de pourpre, dont les roulements grêles des tambours éveillent les échos de la montagne. Au nouvel an, le 4 février, le son s'amplifie : les gongs se répondent de monastère à monastère, où s'allument les feux de sacrifice. Et la chasse aux mauvais esprits commence par « la danse du cerf » : on coupe en morceaux la statue du mauvais esprit pour en disperser les restes, tandis que dansent les lamas et que tambourinent les musiciens aux hauts bonnets jaunes. Sur les gigantesques monuments funéraires que sont les stoupas bouddhiques, flottent des bannières peintes dont les hampes supportent croix, disques, croissants et feuilles de lotus.



LE GRAND LAMA (1893-1933). — CL. SERVICE GÉNERAL DE LA PRESSE.

Macgovern (1923).

En 1923, un jeune Anglais, William Macgovern, familiarisé avec le tibétain, parvenait, sous un déguisement, jusqu'à Lhassa. Il avait franchi le pont de la Turquoise, vrai corridor jeté sur la rivière Kyi, et il voyait se dresser devant lui le gigantesque palais de Potala, plus haut, de 70 pieds, que la croix dorée de la cathédrale Saint-Paul à Londres. C'était le dernier jour de l'année tibétaine : la population de Lhassa, d'une vingtaine de mille âmes, avait quintuplé pour les fêtes du nouvel an, qui duraient trois semaines; les grands monastères de Drepung, Sera et Ganden avaient déversé leurs moines dans la foule, où Macgovern passait inaperçu, quand ..., — mais il faut lire le récit du voyageur dans le recueil d'extraits de voyages, publié en 1938 par Simpson à Londres, chez Bell, — un méchant petit chien flaira un étranger sous son déguisement et, par des aboiements furieux, ameuta les gens. Macgovern, bravement, révéla son identité : les moines tibétains voulaient lui faire un mauvais parti. Pour le protéger contre la fureur du peuple, le gouvernement le mit en prison, où il demeura six mois avant d'être reconduit sous escorte jusqu'à la frontière de l'Inde.

Alexandra David-Neel.

Lisez un ouvrage paru en 1927 : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*. Vous y verrez quel courage il fallut à Mme Alexandra David-Neel pour aller à pied, en mendiant de la Chine à l'Inde, *au pays des brigands gentilshommes*. Un jour, dans le lointain, parurent les lignes élégantes de nombreux toits dorés : c'était le Potala, le grand palais lamaïque de Lhassa. L'intrépide voyageuse, après avoir pénétré dans le palais aux innombrables galeries garnies de fresques, assista à une procession de milliers de figurants porteurs d'étendards et de parasols en brocart couverts de dessins symboliques, tandis que les grands lamas, escortés de thuriféraires et de porte-éventails, cheminaient sous des dais.

Guibaut et Liotard (1936-1937).

Sous le patronage de l'Institut de géographie de l'université de Paris et du musée de l'Homme, deux jeunes gens, André Guibaut et Louis Liotard, résolurent de pénétrer dans le Tibet interdit. Non loin des confins birmans est le haut cours du Mékong et, au delà, vers le sud-ouest, la rivière Salouen. C'est par là qu'ils s'engagèrent dans le territoire prohibé. Encaissée entre des parois à pic qui s'élevaient parfois jusqu'à 2 000 mètres, la vallée de la Salouen était impraticable aux animaux de bât. Force fut de recourir aux Lissous, gens cruels et remarquables arbalétriers, dont les flèches empoisonnées abattaient les moineaux à quarante pas. Lorsque la pente était trop abrupte, le passage s'effectuait au moyen d'échelles, qui vous laissaient suspendus au-dessus du vide. Pour changer de rive, on s'accrochait, homme ou animal, à une corde de bambou tressé tendue d'une berge à l'autre. C'est de cette manière que Guibaut et Liotard atteignirent la région comprise entre le 26e et le 28e parallèles, dont, pour la première fois, fut relevée la carte.

A L'ASSAUT DE L'HIMALAYA

Ce fut en 1805 seulement que la formidable altitude des pics de l'Himalaya fut mesurée par le colonel Crawford. Et aussitôt les alpinistes de s'attaquer à l'énorme massif, qui s'étend de l'Afghanistan aux confins de la Chine. Quatre-vingts pics culminent à plus de 7 300 mètres, et six à plus de 8 200, pâles fantômes aux ombres opalescentes sous le scintillement des étoiles qui fascinent à l'égard d'un appel de sirènes. Hodgson, en 1815, relève la chaîne entre le Satlédj et le Gange; Hardwicke explore la vallée de Cachemire; Moorcroft, le cours supérieur de l'Indus; Gérard, la haute vallée de Spiti. De nombreux explorateurs se succèdent : Vigne, Falconer, Victor Jacquemont, Hugel, Thomson, Hermann von Schlagintweit. Un grand organisme, le Topographical survey of India, dirigé par le colonel Waugh, établit en 1848 l'altitude des cimes de l'Himalaya et donne le nom de Sir George Everest, chef de la triangulation, au Gaurisankar, qui porte à 8 860 mètres de hauteur le point le plus élevé du globe.



LA VALLÉE DE KANAOUR DANS L'HIMALAYA.
PRINCE SOLTYKOFF, VOYAGES DANS L'INDE. PARIS, 1858. — CL. LAROUSSE.



AUTOCHENILLE DE LA « CROISIÈRE TRANSASIATIQUE » DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL.
CL. MISSION CITROËN.

Soltykoff (1842).

Le Borendo. — Il y a près d'un siècle, un prince russe se hissait, à grands renforts de guides et de porteurs, le long du Borendo, un pic qui culmine à 15 295 pieds au-dessus de la mer, dans cet immense labyrinthe de pics noirs, d'abîmes béants et de neiges éternelles qu'est l'Himalaya. Le prince Soltykoff n'avait d'autre but, en 1842, que de dessiner de jolis points de vue ou des scènes de genre, comme telle danse cachemirienne qui avait pour fond un chalet de montagne.

Dans la jungle où les tigres n'osaient affronter son « boguey », des singes se livraient aux plus étranges cabrioles et des paons sauvages traçaient de longs sillons, tandis que, dans les vallées mystérieuses du Kanaour, Soltykoff cheminait sous d'ombreuses avenues de vignes. Trois ans auparavant, Forbe Royle avait fait connaître la faune de l'Himalaya : yaks, ours, chiens et chats sauvages, lynx, chacals, gloutons, ichneumons...

Dainelli de Filippi (1913-1914).

Le Karakoram. — Il est, à l'extrémité occidentale du plateau tibétain, une chaîne qu'une longue dépression sépare de l'Himalaya et qui forme ligne de faîte entre le bassin de l'Indus et celui du Tarim, fleuve du Gobi. Dans cette chaîne du Karakoram, un pic, le Dapsang, dresse à 8 596 mètres son « apparition brillante » : c'est le sens de son nom. A 5 600 mètres d'altitude, le col du Karakoram-Himalaya est semé de charognes, abandonnées par les caravanes qui cheminent durement entre le Turkestan et le Tibet. Nulle part, écrit M. Grenard dans sa *Haute-Asie*, il n'y a un pareil déroulement de glaces mouvantes. Sur plus de 300 kilomètres, des glaciers gigantesques couvrent les deux versants de la chaîne du Karakoram. Là, ni arbres, ni pâturages; de la glace salie par la poussière des tours et des obélisques de granit, dans une solitude où l'on n'entend que le tonnerre des avalanches. En 1715, le Père Ippolito Desideri, au cours de son voyage à Lhassa, avait signalé l'aridité de ce « second Tibet », peuplé, comme l'autre, de couvents dont les lamas en chef avaient dû faire leurs études dans le Grand-Tibet.

Ce fut au XIXe siècle seulement que des voyageurs parcoururent le Ladak, proche de la chaîne. Mais les vallées à l'ouest du fameux col, et la chaîne elle-même au delà du col de Mouztâgh, restaient presque inconnues, quand une expédition italienne en entreprit l'exploration en 1913. Filippo de Filippi et Giotto Dainelli en ont relaté les péripéties dans le beau volume *Himalaia Caracorum*. Ils pénétrèrent dans la haute vallée de l'Indus, traversèrent le Tso Moriri glacé, découvrirent les sources du Yarkend et firent l'ascension de « l'apparition brillante » du Dapsang.

Howard-Bury (1921).

L'Everest. — Dans la longue chaîne de l'Himalaya, un mont, d'une féerique beauté, trône dans un hémicycle de pics gigantesques, comme un roi au milieu de sa cour. Pour conquérir l'Océan de splendeurs qu'on voit du sommet de l'Everest, un comité fut organisé à Londres, sous les auspices de la Royal Geographical Society et de l'Alpine Club. La mission partit de Darjeeling, avec un passeport du premier ministre du Tibet, expédié « l'année de l'oiseau de fer », en mai 1921, et s'engagea dans des forêts de chênes et de magnolias, au milieu desquelles se glissaient des rhododendrons, des orchidées et de grands saxifrages. Le lieutenant-colonel Howard-Bury, qui la dirigeait, gagna par étapes le col de



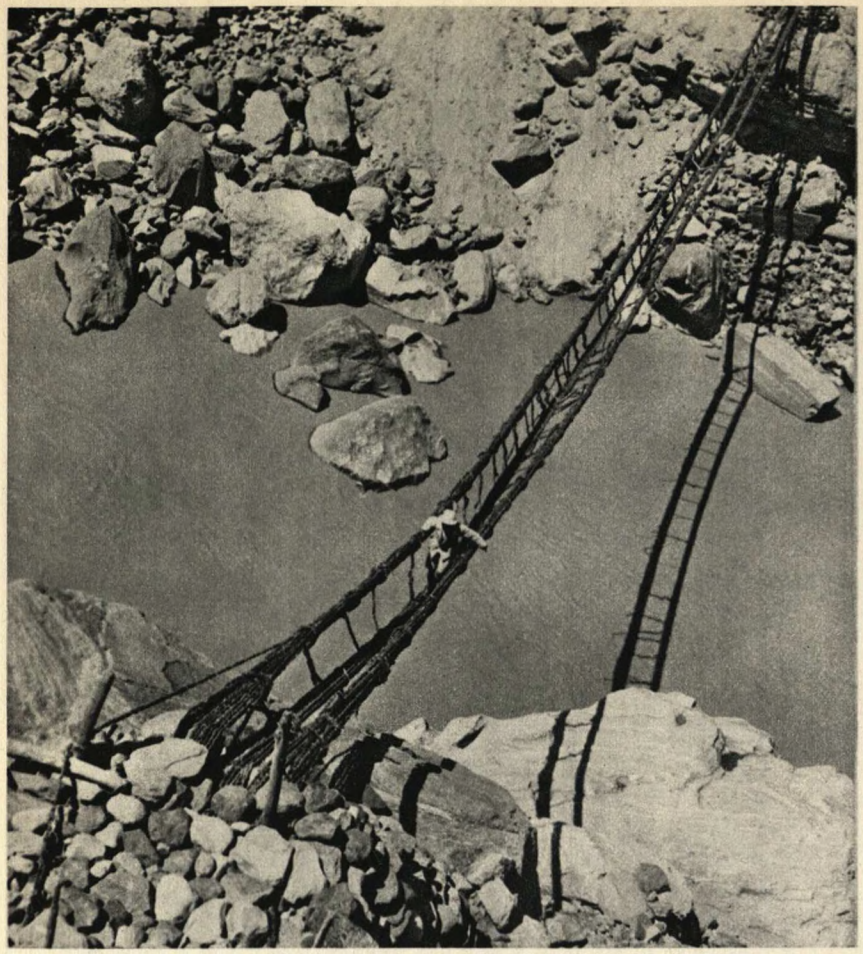
LE HIDDEN-PEAK DANS LE MASSIF DE L'HIMALAYA. — CL. EXPÉDITION FRANÇAISE À L'HIMALAYA.



DANS L'HIMALAYA. L'ARÊTE NORD-EST ET LE SOMMET DE L'EVEREST.
CL. WOLLASTON.



AIGUILLE CALCAIRE À LA RENCONTRE DES GLACIERS BALTORO ET GODWIN-AUSTEN.
CL. VITTORIO SELLA.



AU SEUIL DE L'HIMALAYA : UN PONT DE LIANES. — CL. EXPÉDITION FRANÇAISE À L'HIMALAYA.

« la Déesse du pic de la turquoise », Chomo-Uri, et « la Passe de la marmotte », pour attaquer par Kharta le massif de l'Everest. Escaladant, par 6 840 mètres, le pic de Ri-Ring, la mission découvrit un merveilleux paysage glaciaire et atteignit, à 7 000 mètres, le col du Chang-La, mais ne put monter plus haut. Elle rapporta en Angleterre, sur une partie du monde presque inconnue, une moisson d'observations. Les majors Wheeler et Morshead avaient dressé la carte de la région comprise entre l'Himalaya et le Brahmapoutre; le Dr Héron rapportait des échantillons géologiques; et Wollaston, une collection d'oiseaux des neiges et de fleurs des hautes altitudes.

Depuis lors, d'autres expéditions se sont succédé, sans atteindre le sommet fameux. L'Everest n'a été vaincu que par la voie des airs, par deux avions du lieutenant-colonel Blacker, qui prirent leur vol le 1er avril 1933. A 19 000 pieds, ils virent dans le lointain se dérouler les brunes montagnes du Népal avec leurs forêts noires. Puis apparut dans sa majesté l'Everest, aux étincelantes nappes de neige.

Smythe (1930).

Le Kangchenjunga. — Un pic de l'Himalaya culmine à 8 602 mètres. Le Dr Jacot-Guillarmod en avait tenté l'ascension, que reprit en 1930 une expédition mixte d'alpinistes anglais, allemands, autrichiens et suisses. Smythe a conté avec humour et émotion l'assaut de ce Kangchenjunga, aux avalanches gigantesques, dont l'une emporta des guides et les ensevelit dans un des cirques les plus grandioses du monde. Si les alpinistes ne purent atteindre le sommet du mont, ils comptèrent à leur actif la conquête du pic Jonsong, qui a 7 420 mètres d'altitude.

L'an d'après, Smythe s'attaquait au mont Kamet, qui a, selon son évaluation, 25 447 pieds. Le dernier mille, avant d'atteindre le sommet, fut extrêmement pénible. On enfonçait jusqu'au genou dans la poussière de neige, et la poitrine réclamait impérieusement l'emploi du ballon d'oxygène.

Finsterwalder (1934).

Le Nanga-Parbat. — Une expédition allemande répéta pour le groupe du Nanga-Parbat dans l'Himalaya l'expérience des Anglais pour l'Everest. Employant la vision binoculaire photographique, le professeur Finsterwalder prit de splendides photographies aériennes, qui ont été publiées en 1934 dans le *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*.

De Ségogne (1936).

La France, à son tour, lance à l'assaut de l'Himalaya une dizaine d'alpinistes éprouvés : Henry de Ségogne, Jean Carle, Pierre Allain... La mission s'organise dans une de ces maisons flottantes qui sont la curiosité de Srinagar, capitale du Cachemire : elle recrute plus de 500 porteurs, aux bandes de molletières nouées à la mérovingienne. Par des villages où des arbres fourrés de paille tiennent lieu de greniers, par le redoutable col du Zojiola que bombardent les avalanches, par des affluents de l'Indus que chevauchent des ponts de liane, la caravane atteint l'éperon rocheux du Hidden-Peak et se hisse, campement par campement, à 7 000 mètres. Le pic est à 8 068 mètres : un plateau neigeux y conduit; mais la mousson éclate trois semaines à l'avance et force les cordées d'assaut à battre en retraite.

DÉCOUVERTES EN ASIE CENTRALE

Les fossiles de la Mongolie et du désert de Gobi. — Si, des hauteurs du toit du monde, nous descendons vers le centre de l'Asie, nous nous trouvons, dans le désert de Gobi, en face d'un problème. Est-ce une « mer sèche », comme l'appellent les Chinois ? La paléontologie va ici nous répondre. Obroutchev, puis une mission scientifique du Muséum et une expédition américaine envoyée en Mongolie, ont trouvé, comme fossiles, des animaux terrestres, voisins du tapir et du rhinocéros : l'*ophiodonte* et le *titanothère*. Ce n'était point, en effet, pour scruter les



LE KANGCHENJUNGA VU DU GLACIER DE ZEMU. — CL. VITTORIO SELLA.

mystères du bouddhisme mongol, que la mission américaine du Museum of Natural History se rendit, en 1916, à Ourga, la cité sainte du Bouddha vivant, la rivale de Lhassa, proche du mont Impérial, dont le génie était honoré chaque année par des sacrifices solennels. Non, les Américains allaient mettre au point la géologie, la paléontologie et la zoologie de l'Asie centrale. Leur mission, au cours d'une dizaine d'années, enregistra de magnifiques résultats. Elle trouva un paradis de dinosaures, dont étaient conservés des squelettes entiers, et, entre autres fossiles, elle reconstitua le plus grand des mammifères connus, un gigantesque rhinocéros dépourvu de cornes, le *Baluchitherium*, auquel elle attribuait généreusement trois millions d'années. A l'entendre, enfin, la Mongolie aurait été le berceau de l'humanité. Lisez le *Children of the Yellow Earth* de Gunnar Anderson : l'ouvrage vous transportera au temps où le Shantung avait des sauriens géants : *dinosaure*, *protoceratops* et *helopus* au cou gigantesque, et où la Mongolie du Sud, à l'époque pliocène, avait un gibbon, le *pliopithecus*. Certain « homme de Pékin » serait un fossile de la période pléistocène : et tel village préhistorique, Yang-Shao-Tsun, est rempli d'outils de l'âge de pierre, en un temps où le cannibalisme avait des sanctuaires.

Qui veut connaître la préhistoire de la Chine, sa géologie, sa géographie et son ethnographie, doit aller à Tien-Tsin. Là, un jésuite français, le Père Licent, a rempli un magnifique musée, dont le *rhinoceros trichorninus*, trouvé dans le sable jaune des Ordos et laineux comme un mouton, garde, dans sa guérite de verre, l'entrée. On jugera de l'importance du musée du « fleuve Jaune » (Hoang-Ho) et de la « rivière Blanche » (Paï-Ho) par la simple énumération de ses collections : 1 200 poissons, 3 000 oiseaux de Chine, 13 000 plantes, 20 000 kilogrammes d'ossements fossiles, dont quarante espèces ont été découvertes par le Père Licent.

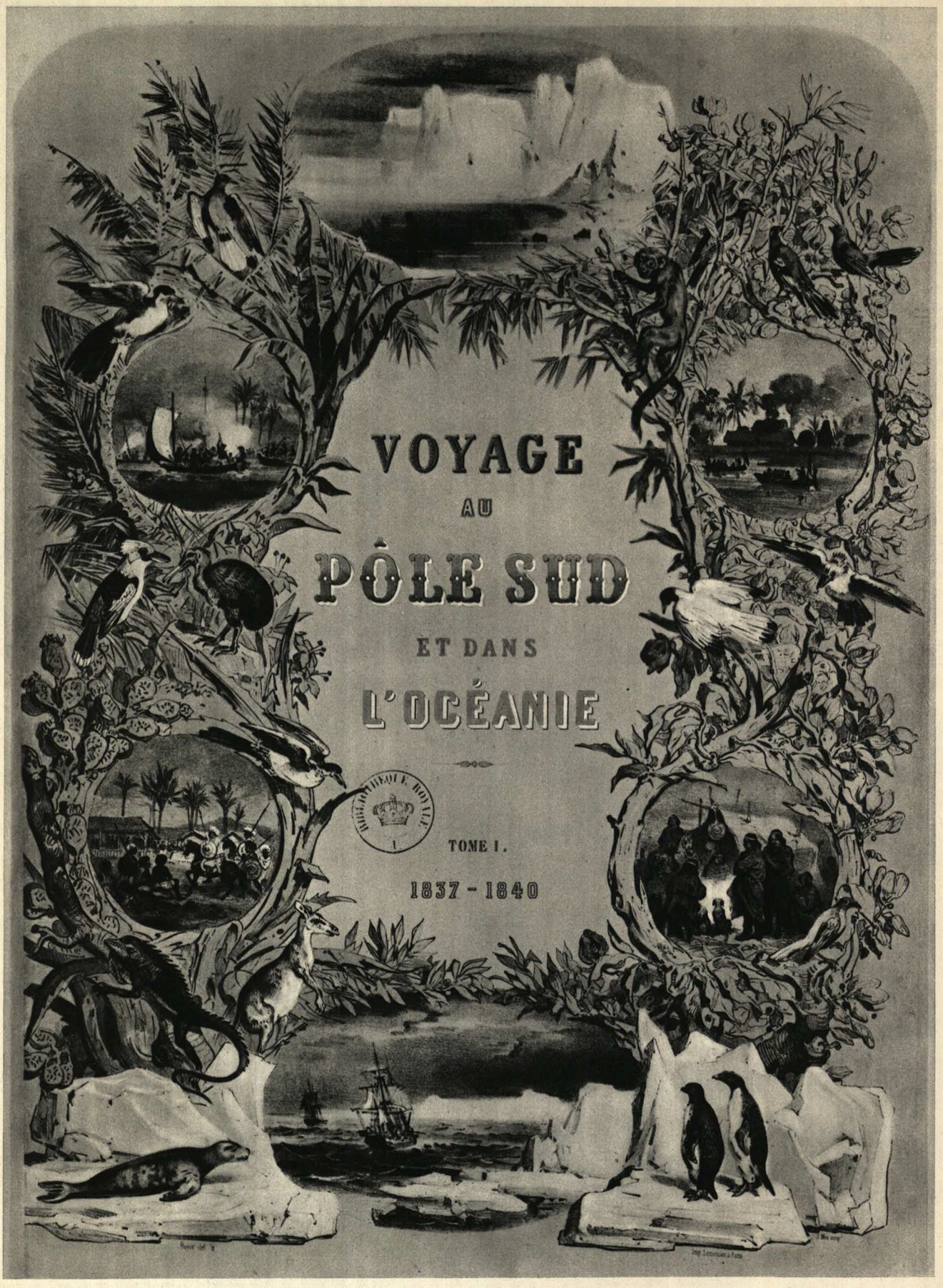
Karakorum. — Qu'était devenue la ville du successeur de Gengis Khan, la capitale de l'empire mongol, où avaient séjourné, en 1253, Rubrouk et Lonjumeau : Karakorum, avec ses temples d'idoles, ses deux mosquées et son église, avec la fontaine merveilleuse édifiée par le Parisien Guillaume Boucher, d'où s'écoulaient le vin, le lait et la cervoise dans des bassins d'argent ? Elle avait été ruinée en 1289 à la suite d'une rébellion contre Khoubilaï Khan. Et ses vestiges avaient si bien disparu, qu'ils ne furent découverts qu'en 1873 par un Russe, Paderin, à 7 kilomètres de la rive droite de l'Orkhon, affluent de la Sélenga.

Le directeur de l'Archaeological Survey de l'Inde, Sir Aurel Stein, faisait de son côté surgir de leurs ruines des villes disparues ; en suivant la vieille route de Touen-Houang au Kan-Sou, que les Chinois avaient ouverte un siècle avant notre ère pour développer à l'ouest leur influence politique, mais qu'ils avaient abandonnée sous la dynastie des Han, il découvrit les ruines d'un grand arsenal militaire ; et il attira l'attention du monde savant sur des grottes dont je vais parler.

Les grottes des mille Bouddhas. — Au carrefour des civilisations de la Chine, de l'Inde, de l'Iran et de la Grèce, dans le Turkestan, où la foi bouddhique fut près de mille ans triomphante, avant de disparaître devant l'islam, le passé semblait lettre morte, quand il advint, en 1906, à un jeune savant français, Paul Pelliot, de le ressusciter. Au cours d'une mission en Asie centrale, il visita une oasis où avaient passé le pèlerin chinois Hiouen-Thsang et le Vénitien Marco Polo, puis qui avait été délaissée pendant une demi-douzaine de siècles, quand s'était fermée la route du Lob. Des centaines de grottes creusées au flanc des falaises de Touen-Houang, au Kan-sou, « les grottes des mille Bouddhas », étaient des sanctuaires bouddhiques décorés de fresques, avec des autels garnis de statues, et tous du Ve au XIe siècle. L'une de ces grottes, cachette murée au XIe siècle, était remplie de manuscrits : collection incomparable de textes anciens en toutes langues, en chinois, sanscrit, sogdien, iranien, turc, mongol, tibétain. Avec eux ressuscitait la vie des couvents bouddhiques, que côtoyaient les propagandes mazdéenne, manichéenne et chrétienne, dans le beau cadre des *Grottes de Touen-Houang*, aux longues suites de panneaux peints, quand l'art bouddhique atteignait dans la Chine occidentale sa plus grande splendeur.



M. Paul Pelliot inventoriant les manuscrits dans l'une des grottes des mille Bouddhas. — Cl. Musée Guimet.



PAGE DE TITRE DE L'OUVRAGE DE DUMONT D'URVILLE, « VOYAGE AU PÔLE SUD ET DANS L'OCÉANIE ». PARIS, 1837-1840.
CL. LAROUSSE.



PREMIER CONTACT DE ROSS AVEC LES ESQUIMAUX. — ROSS, A VOYAGE OF DISCOVERY OF A NORTH WEST PASSAGE. LONDON, 1819. — CL. LAROUSSE.

LA HANTISE DES PÔLES

VERS LE PÔLE NORD

L'exploration des mers polaires, si brillamment poursuivie à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, avait subi un temps d'arrêt. En 1770, Hearne, en suivant le lit de la Coppermine, et en 1789, Mackenzie, par la rivière à laquelle sera attaché son nom, étaient parvenus à la mer polaire occidentale. Mais les baleiniers qui fréquentaient la mer polaire orientale n'osaient franchir la glace du milieu qui encombre la baie Melville. Kotzebue, en 1816, avec une escadrille armée aux frais du comte Romanzoff, n'avait même pas pu atteindre le cap des glaces de Cook. Cependant, une prime de 20 000 livres sterling avait été promise par le Parlement britannique à qui découvrirait le détroit polaire, et une prime de 5 000 livres, à qui parviendrait au 89e degré de latitude. Stimulée par Scoresby, l'opinion en Angleterre se passionna pour des recherches que le secrétaire de l'Amirauté anglaise, John Barrow, organisa en 1818, et qui allaient bientôt s'étendre également aux régions antarctiques.



A LA VUE DE L' « ISABELLA », UN OURS SE JETTE D'UN ICEBERG DANS LA MER.
ROSS, A VOYAGE OF DISCOVERY OF A NORTH WEST PASSAGE. LONDON, 1819. — CL. LAROUSSE.

Ross et Parry (1818-1833).

L'*Isabella* et l'*Alexander*, confiés à John Ross et Edward Parry, avaient mission d'aller de l'avant par le détroit de Davis et la mer de Baffin. Dans la baie du Prince-Régent, le 10 août 1818, ils rencontrèrent des Esquimaux, qui s'exclamèrent à la vue des navires. « Quelles grandes créatures! viennent-elles du soleil ou de la lune? » Les *angakoks*, les sorciers esquimaux, prétendaient, en effet, que les défunts allaient dans la lune, où le bois était en abondance, ce bois dont étaient construits les vaisseaux. Par une bonne fortune, Ross avait à bord un interprète esquimau qu'il ramenait d'Angleterre : Stackhouse — c'était son nom — servit de maître des cérémonies à bord, lors d'un bal offert à ses compatriotes, qui avaient témoigné de leurs dispositions amicales en se tirant sur le nez. Stackhouse, de plus, savait dessiner : il fit une esquisse assez ressemblante des grimaces qu'ébauchèrent les Esquimaux en apercevant dans un miroir concave leur visage déformé de façon grotesque. Ils tâchèrent de saisir



INTÉRIEUR ESQUIMAU À IGLOOLIK. — PARRY, JOURNAL OF A SECOND VOYAGE FOR THE DISCOVERY OF A NORTH WEST PASSAGE. LONDON, 1824. — CL. LAROUSSE.

avec la main les personnages figurés sur la relation de voyage de Cook. Ross, en conversant avec eux, recueillit plus d'un détail sur leur genre de vie : ils avaient une prédilection pour la chair de licorne — il s'agissait du narval — qu'ils capturaient au moyen de harpons barbelés : au harpon était attaché un flotteur, une outre en veau marin, dont la résistance épuisait les forces du blessé.

Quelques jours plus tard, Ross commit une méprise qui devait provoquer de vives polémiques. Du nid de corbeau fixé au mât de l'*Isabella*, il crut apercevoir, au fond du détroit de Lancaster, de hautes montagnes qui en faisaient une simple baie. Et il rebroussa chemin. Les montagnes n'étaient que de gigantesques icebergs.

Ross rapportait, par ailleurs, d'intéressantes constatations. Il avait recueilli sur la neige des algues microscopiques qui donnaient une couleur rouge au tapis ouaté. Alors qu'on ne soupçonnait pas encore qu'il y eût de la vie dans les grandes profondeurs de la mer, il avait ramené des annélides et une astérie qui existaient à 1 830 mètres au-dessous de la surface des eaux.

Avec deux navires, l'*Hecla* et le *Griper*, Parry reprenait, en 1819, la campagne de découverte de Ross : ayant franchi le détroit de Lancaster, il était bloqué par les glaces à l'île Melville, ainsi nommée du nom du premier lord de l'Amirauté. La *Fury* et l'*Hecla*, qu'il emmenait l'année suivante, hivernèrent près d'une île qui fut appelée Winter, en raison de la saison. Une femme esquimaude fort intelligente, Iligliuk, étant venue à bord, Parry lui mit sous les yeux une esquisse cartographique de l'île et du détroit voisin. Prenant un crayon, Iligliuk continua l'esquisse, dessinant de façon étonnante les contours de la côte qui s'étendait au nord. La ligne sinueuse tourna vers l'ouest, puis vers le sud-ouest : la pointe septentrionale de l'Amérique se trouvait ainsi fixée. Orienté par elle, Parry découvrit le détroit Fury et Hecla, qu'elle avait signalé. Il passa un second hiver à Igloolik, la patrie d'Iligliuk, dans la presqu'île de Melville. Son journal nous a conservé l'image de la hutte qu'habitait la cartographe improvisée et des ébats de ses enfants, qui dansaient au son du tambourin. Un troisième voyage de Parry, en 1824, aboutit à la découverte de l'entrée du passage Nord-Ouest.

Admirons la proverbiale ténacité anglaise. Parry repart en campagne, en 1827, à bord de l'*Hecla*, mais change son itinéraire. Par le Spitzberg, il montera vers le pôle en halant sur la banquise des embarcations garnies de patins et atteindra 82° 45' de latitude.

Cependant Ross n'avait pas renoncé à son métier d'explorateur, qu'un riche Anglais de Londres, nommé Booth, shérif de la Cité, le mit à même de reprendre en 1829. Ross emmenait son neveu, James Ross, à bord du vapeur essoufflé le *Victory*. Les premières étapes furent heureuses : à Holsteinborg, au Groenland, « une multitude de plantes sauvages en fleurs formaient un vrai parterre »; le détroit du Prince-Régent franchi, à l'endroit où s'était perdu quatre ans auparavant le *Fury*, des conserves laissées sous une tente étaient encore intactes, les boîtes métalliques ayant résisté aux attaques des ours et des loups blancs. Et l'hivernage commença sur la côte occidentale de la presqu'île Boothia-Felix, ainsi nommée en l'honneur de son généreux commanditaire, au nord-ouest de la baie d'Hudson.

Des Esquimaux prirent l'alarme. Ross les vit s'avancer, le 9 janvier 1830, en bataille sur trois lignes, le couteau en os au poing, la lance brandie, dont la pointe était en corne. Il les désarma, en les embrassant et en leur donnant à tous un morceau de fer. Ces Esquimaux-Innuit, qu'une double fourrure engonçait du menton jusqu'au milieu des cuisses, vivaient, à deux milles de là, dans une douzaine de huttes de neige, auxquelles on accédait par un long conduit tortueux. Une lampe, où brûlait de la mousse imbibée d'huile, éclairait et chauffait à la fois la hutte : un banc de neige, recouvert de peaux, y servait de lit. Ayant tiré le canon pour faire des expériences sur la portée du son, Ross vit tous les Esquimaux accourir, terrifiés, chargés des objets volés : il leur avait fait croire que « le canon disait le nom des voleurs ». L'un d'eux, Ikmallik, à l'invite du capitaine, s'attabla dans la cabine du *Victory* et dessina la carte des régions qu'il connaissait à l'ouest de la baie Repulse.

Au cours de trois hivernages à Boothia-Felix, Ross détermina, le 2 juillet 1831, l'endroit où l'aiguille aimantée pointait verticalement vers le pôle magnétique. Il reconnut la Terre du Roi-Guillaume. Mais quand il revint en Angleterre, à bord d'un baleinier qui l'avait recueilli dans le détroit de Barrow, Ross rapportait la conviction que la péninsule de Boothia-Felix réunissait l'Amérique au pôle et que le passage Nord-Ouest n'existait pas.

Franklin (1818-1847).

Le drame de sa disparition. — Un grand explorateur des mers polaires débuta en 1818 par la reconnaissance du Spitzberg. John Franklin, placé à la tête du brick *Trent*, était alors sous les ordres de Buchan, qui commandait le *Dorothea*. Il n'eut d'autres aventures qu'une violente attaque d'un troupeau de morses, qui faillit mettre à mal la chaloupe du *Trent*.

John Franklin, en 1819, longeant la rive septentrionale du



L'ESQUIMAU IKMALLIK DESSINANT LA CÔTE DANS LA CABINE DU « VICTORY ». ROSS, NARRATIVE OF A SECOND VOYAGE IN SEARCH OF NORTH WEST PASSAGE. LONDON, 1835. — CL. LAROUSSE.



LE LAC PROSPEROUS.
FRANKLIN, NARRATIVE OF A JOURNEY TO THE SHORE OF THE POLAR SEA (1809-1822). LONDON, 1823. — CL. LAROUSSE.

continent américain, découvrit le grand lac des Esclaves, et, guidé par l'Indien Akaitcho, dont la tribu avait été en guerre avec les Esquimaux, il alla, l'année suivante, de la baie d'Hudson à la Coppermine. Au cours de sa randonnée, il découvrait le magnifique golfe dit du Couronnement-de-George-IV. Le 26 août 1821, non loin des grandioses cascades-de-Wilberforce, qui tombent de 250 pieds de hauteur dans la Hood's river, il déposait dans une boîte d'étain la relation de son expédition, qu'il poursuivit en direction du lac des Esclaves.

En 1825-1826, Franklin descendait le fleuve Mackenzie, reconnaissait 685 kilomètres de côtes, mais se voyait emprisonné au milieu des icebergs.

Le vieux routier des mers polaires remet, en 1845, le cap sur elles avec la volonté tenace de leur arracher le secret du passage Nord-Ouest. Il a 168 hommes à bord de l'*Erebus* et du *Terror*. Trois années se passent. De lui, plus de nouvelles. L'inquiétude grandit; les expéditions vont, pendant onze ans, se succéder sans discontinuer pour rechercher les équipages disparus. James Ross va en quête, en 1848, par le détroit de Lancaster; Mac-Clintock, en 1849, par le North-Somerset; Mac-Clure, en 1850, par le détroit de Béring. Le baleinier *Penny* relève des traces du séjour des disparus à l'île Beechy. Lady Franklin, anxieuse, arme la goélette *Prince-Albert*, dont le second, l'enseigne de vaisseau français Bellot, découvrira le détroit qui sépare le North-Somerset de Boothia-Felix. Pour aviser les disparus, on recourt aux procédés les plus ingénieux. Des oiseaux, des loups, des renards capturés sont relâchés, munis de lettres ou d'instructions adressées à ceux qui pourraient les abattre.

Un des explorateurs, Robert Le Mesurier Mac-Clure, fait une découverte. Contournant, par le détroit de Béring, la côte septentrionale de l'Amérique, il avait rencontré, au cap Bathurst, des Esquimaux, chasseurs de baleines, qui l'avaient invité à célébrer leurs victoires sur les léviathans : ayant appris qu'un détroit existait, qui portera son nom, il s'achemina vers le passage Nord-Ouest, qui fut trouvé le 26 octobre 1850. Autre découverte : une forêt pétrifiée, dont les arbres avaient jusqu'à trois pieds de circonférence, par 74°25′ de latitude, ne laissait aucun doute sur l'existence d'une période géologique où ces terres arctiques n'étaient pas glacées. Mac-Clure gagna en traîneau, en 1852, l'île Melville, où il déposa dans un cairn la relation de sa longue campagne. Forcé d'abandonner l'*Investigator* le 3 juin 1853, il ne fut rapatrié qu'en 1854.

L'acharnement avec lequel on recherchait la trace de Franklin fut couronné de succès. Le docteur Rae, qui reconnut, en 1854, la forme insulaire de la Terre du Roi-Guillaume, obtint des Esquimaux des objets provenant de l'expédition Franklin. La courageuse femme du disparu arma, en 1857, le yacht *Fox*, capitaine Mac-Clintock, qui franchit le cercle polaire, puis le détroit de Bellot, et prit, en 1858, ses quartiers d'hiver à Port-Kennedy, envoyant de tous côtés des escouades d'explorateurs à travers l'île du Roi-Guillaume et Boothia-Felix. C'est là que Mac-Clintock put enfin faire la lumière sur le drame de la disparition de l'*Erebus* et du *Terror*. De nombreux objets provenant des deux navires étaient aux mains des Esquimaux, qui donnèrent des détails sur la catastrophe. D'après un document trouvé dans une bouteille sous un cairn et daté du 28 mai 1847, Franklin avait embouqué, après hivernage à l'île Beechey, le canal Wellington par 77° de latitude. Avant Mac-Clure, il avait certainement découvert le passage Nord-Ouest. Dans un cairn, à la pointe Victory, on trouva, écrite par Franklin et par un de ses officiers, la relation de leurs dernières journées. Sans autre nourriture que du thé et de la tripe de roche, les malheureux s'étaient traînés de la Winter-River jusqu'au fort Enterprise, qu'ils avaient trouvé vide et abandonné. Au bout de trente et un jours de jeûne, sans la moindre nourriture carnée, ils avaient abattu une perdrix des neiges, qu'ils s'étaient partagée avidement. Plusieurs des compagnons de Franklin étaient morts, et les derniers n'avaient même plus assez de force pour faire du feu dans le fort, ouvert à tous les vents par — 20°. L'*Erebus* et le *Terror* avaient été abandonnés par leurs équipages le 28 avril 1848.

Ainsi le drame était tiré au clair. Il avait eu pour la géographie



MOUILLAGE DE L' « INVESTIGATOR », LE 20 SEPTEMBRE 1851.
MAC-CLURE, THE DISCOVERY OF THE NORTH WEST PASSAGE. LONDON, 1856. — CL. LAROUSSE.



L' « Erebus » et le « Terror » dans les glaces.
Sir John Franklin (1845-1847). Le Tour du Monde (1860). — Cl. Larousse.

les plus heureux résultats. Grâce à lui, l'exploration des mers polaires s'était intensifiée : plus de 12 000 kilomètres de côtes avaient été reconnus, qui fixaient les contours de l'archipel polaire. Longtemps encore, la dramatique disparition des deux équipages passionna les esprits. Le lieutenant Schwatka, un Américain, montait, en 1879, de la baie d'Hudson vers la Terre du Roi-Guillaume et retrouvait les tombeaux de quelques disparus et des ossements qu'une médaille permit d'identifier comme étant le squelette du lieutenant Irving, du *Terror*.

Deux bases de départ pour le pôle : le Groenland et le Spitzberg.

Sur le Groenland planait un autre souvenir, celui des colonies scandinaves disparues depuis le XVe siècle. Un prêtre norvégien, Hans Egede, se mit, en 1721, à la recherche des descendants de ses compatriotes ; mais la mission danoise qu'il fonda à Godthaab n'eut pour ouailles que des Esquimaux. Dalager, en 1751, pénétra dans l'intérieur du Groenland, mais ne trouva que l'immense glacier de l'*inlandsis*. Familiarisé avec le rude climat des régions glaciales par ses voyages au nord de la Sibérie, l'amiral Wrangel projeta de pousser jusqu'au pôle à travers le Groenland, en hivernant préalablement à l'île de Woltenhosme. Après avoir déposé des vivres vers le 79e degré, il irait de l'avant avec de bons traîneaux et des chiens vigoureux. Il partit en 1822. Et ni lui, ni ses compagnons ne donnèrent plus de leurs nouvelles. Les expéditions anglaises envoyées à leur recherche ne recueillirent sur eux aucun indice.

Le baleinier William Scoresby, à bord du *Baffin*, reconnut, en 1822, la côte orientale du Groenland, où, vus de loin, des aiguilles et des pylônes alternent avec de gigantesques tables. Aux noms anglais et français (La Place, Freycinet...) qu'il donna aux sinuosités du rivage, la gratitude des géographes ajouta le sien, en l'appliquant à un fjord énorme, le Scoresby-Sound.

Un lieutenant de vaisseau français, Jules de Blosseville, enrichit cette nomenclature d'autres noms français : Tapinier, Daussy, Beaupré... Le 5 août 1833, une lettre, datée de la *Lilloise*, partait pour la France, annonçant son projet de poursuivre l'exploration du Groenland. Ce fut la dernière nouvelle qu'on reçut de lui. Du disparu, le gouvernement danois devait perpétuer le souvenir, en donnant à la côte voisine du 68e degré le nom de Terre de Blosseville. Une commission scientifique française l'avait explorée en 1836 sans trouver de lui la moindre trace.

Plus bas, au 60e degré de latitude, les frères Moraves fondaient, en 1827, l'établissement de Friedrichsthal, bordé de prairies verdoyantes qui descendaient en pente douce vers la mer. Popularisé par l'ouvrage du gouverneur Rink, le Groenland devint un centre d'explorations. L'alpiniste Whymper et le Dr Brown essayaient, en 1867, de pénétrer en traîneau dans l'inlandsis. Sous la conduite de Koldewey, les navires allemands *Germania* et *Hansa* exploraient, de 61° à 74° 46′ de latitude, la côte orientale, dont les curieuses masses de glaces furent baptisées, la *Corbeille de fleurs*, le *Pouce du diable*, la *Porte de Brandebourg*, le *Sinaï*. Dans une cabane construite avec du charbon, les Allemands connurent des jours d'angoisse, si bien qu'ils donnèrent le nom de golfe de la Terreur à une baie proche des îles du Nouvel-An.

Au havre de la Grâce-de-Dieu, au Groenland, succombait, le 8 novembre 1871, le capitaine américain Charles Hall, qui revenait d'une expédition dans l'océan Glacial, où il avait atteint la plus haute latitude alors connue : 82° 16′. Son navire, le *Polaris*, fut broyé par les glaces, et dix-neuf des marins, partis à la dérive sur une banquise, ne furent recueillis sur la côte du Labrador que cent quatre-vingt-six jours plus tard, le 30 avril 1872.

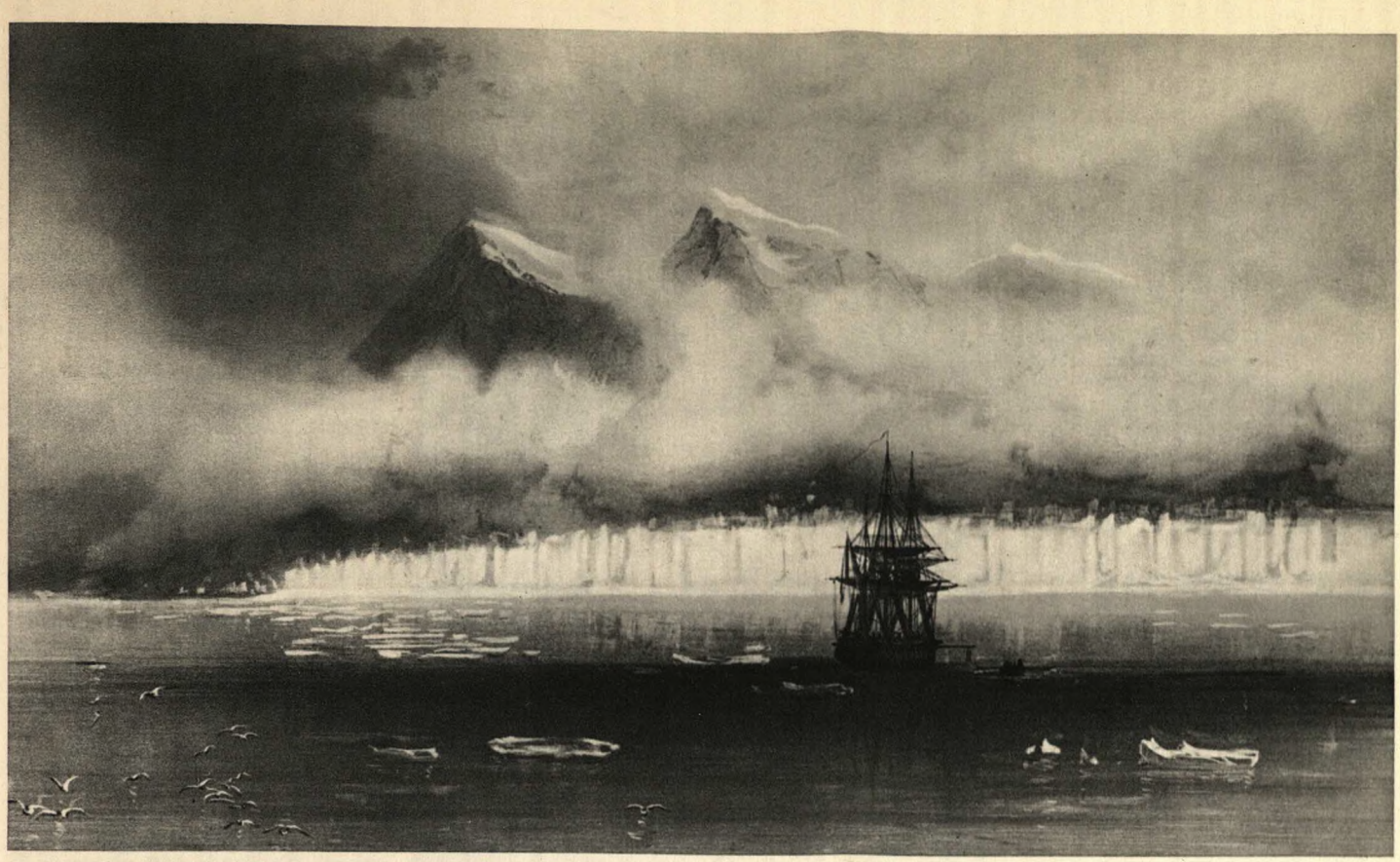
Un Danois, le lieutenant Jensen, parvint, en 1878, à pénétrer dans l'inlandsis, où, par 62° 45′ de latitude, se dressent des pics de 1 250 à 1 550 mètres de hauteur. C'est à des Lapons, emmenés par Nordenskjöld, qu'on dut, en 1883, la connaissance définitive de l'inlandsis. Montés à skis, ils pénétrèrent avec une célérité étonnante à plus de 400 kilomètres du rivage, sans apercevoir le moindre tapis vert que Nordenskjöld supposait exister au centre du Groenland. La traversée de l'inlandsis devait être réalisée par Nansen.

La côte orientale du Groenland reçut, en 1905, une nomenclature française : Terre du Duc-d'Orléans, Joinville, Aumale, Paris, Alençon, que lui donna le duc d'Orléans aux abords du 78e degré. Il était à bord de la *Belgica*.

Là, sur la côte orientale du Groenland, à Rosenving, dans le



Le « Pourquoi-Pas ? » du docteur Charcot à Angmagsalik, en 1935. — Cl. Grandidier.



MOUILLAGE DE LA « RECHERCHE » A BELL-SOUND, AU SPITZBERG. — GAIMARD, VOYAGE EN SCANDINAVIE, AU SPITZBERG (1836-1840). — CL. LAROUSSE.

Scoresby-Sound, est établie une colonie d'Esquimaux, qui trouve du combustible dans un gisement de charbon à fleur de terre. Elle vit sous le drapeau danois. Évangélisée, elle garde, sous un vernis chrétien, sa confiance à l'*angakok*, au sorcier que nous retrouverons parmi les petites agglomérations païennes de la côte occidentale et qui pratique toujours des danses rituelles avant de vaticiner. C'est pour étudier ces coutumes que l'ethnographe Paul-Émile Victor n'a pas hésité à passer l'hiver de 1936-1937 dans un iglou d'Esquimaux près d'Angmagsalik. Compagnon de chasse de Tougartougou, « Celui qui bouge en dormant », il gravit les falaises rouges du massif du Forel et contempla le spectacle grandiose des montagnes dorées par le soleil de minuit. Et comment ne pas évoquer ici le Dr Charcot, que nous verrons explorer l'Antarctique, mais qui périt tragiquement avec le *Pourquoi-pas?* en 1936, au sortir de Reykiavik, au retour du Groenland.

Une autre base de départ pour les expéditions polaires était le Spitzberg. Depuis les voyages de Barentz et autres explorateurs dont nous avons parlé, il n'était guère fréquenté que par des chasseurs de renards, venus de Russie, qui bâtissaient, pour la durée de leurs chasses, des huttes sur les bords de l'Isfjord. En 1838-1839, une corvette française, capitaine Febvre, en entreprit l'hydrographie. La *Recherche* avait à bord des savants, qui rapportèrent du Spitzberg une foule d'observations intéressant la physique et les sciences naturelles, ainsi que des vues magnifiques. Mais ils ne se doutèrent pas que le Spitzberg recélait un trésor considérable : la houille.

Il fut un temps, à l'époque tertiaire, où le Spitzberg jouissait d'une chaude température qui permettait aux palmiers de s'épanouir. Un climat plus tempéré favorisa l'apparition d'autres essences : pins, chênes, peupliers, aunes, noisetiers, érables, platanes, magnolias et même de gigantesques séquoias qu'on ne trouve plus qu'en Californie. De toutes ces plantes s'est formé un énorme gisement de charbon, qu'exploitent, depuis 1896, Russes et Norvégiens, le long de la grande avenue d'eau de l'Isfjord. Le Spitzberg, à l'heure actuelle, n'est plus inhabité : dans la baie du Roi, il s'est élevé un village, Ny-Aalesund, peuplé de mineurs norvégiens. Les seuls arbres du Spitzberg, aujourd'hui, des saules et des bouleaux, sont des nains si petits qu'ils sont perdus dans la mousse où s'épanouit un pavot jaune d'or. Si la continuité de la vie ressort des études paléontologiques, l'histoire du Spitzberg ne confirme-t-elle pas cette observation de Suess, dans son magnifique ouvrage, *la Face de la Terre*, que des populations entières d'animaux ou de végétaux apparaissent ou disparaissent simultanément.

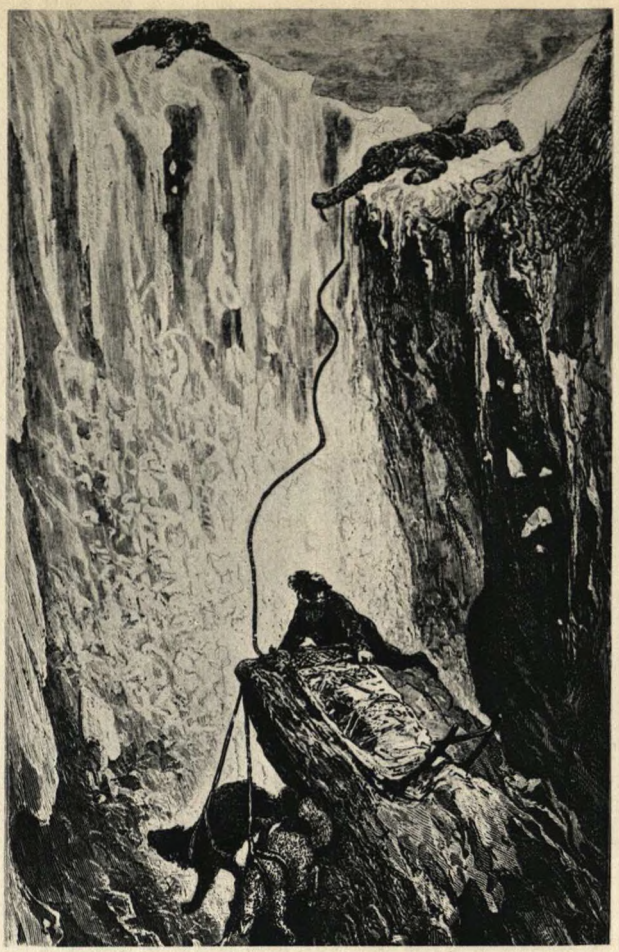


VUE DE L'ILE AUX OURS (BEEREN-EILAND).
GAIMARD, VOYAGE EN SCANDINAVIE, AU SPITZBERG (1836-1840). — CL. LAROUSSE.

Weyprecht et Payer (1872-1874).

La Terre François-Joseph. — Une expédition austro-hongroise, commandée par le capitaine Weyprecht et le lieutenant Payer, avait quitté Tromsœ, le 14 juillet 1872, pour faire route à bord du *Tegethoff* sur la Nouvelle-Zemble. Dès la fin d'août, le *Tegethoff* était prisonnier de la banquise, qui lui faisait subir des pressions formidables. Les boiseries ne cessaient de crépiter et de craquer. « Au milieu de transes morales qui équivalaient au plus effroyable tourment d'enfer », l'équipage lisait *le Paradis perdu* de Milton, tandis que le navire allait à la dérive des glaces. Le 30 août 1873, par 79° 43′ de latitude et 59° 33′ de longitude est, tout à coup, au milieu de nuées flottantes, émergea un magnifique relief alpestre : « Terre! Terre! » C'était une grande île, qui fut appelée, du nom de l'empereur d'Autriche, la Terre François-Joseph. Une aurore boréale, de son ruban de feu, en illuminait les crêtes. Mais la nuit polaire empêcha bientôt d'en poursuivre l'exploration, qui fut reprise en mars 1874. En marche vers le 82e degré, Payer faillit être englouti dans une crevasse, où tombèrent son traîneau, son compagnon et ses chiens : une corniche de neige heureusement arrêta leur chute. Payer découvrit les îles de Hall, Mac-Clintock et Hohenlohe. Mais il fallut abandonner le *Tegethoff*, rivé comme un forçat à la banquise, et faire route en barques vers la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble. On imagine avec quelle joie fut saluée, le 24 août, l'apparition d'un navire russe, le *Nikolaï*, qui allait rapatrier les hardis explorateurs.

L'an d'après, en 1875, partait le navire anglais, l'*Albert*, qui, ayant hiverné au cap Sheridan par 82° 25′, lançait une équipe en traîneau sur la banquise, et Markham atteignait 83° 20′. Puis c'était le tour des Hollandais d'organiser, à bord du *Willem-Barentz*, une expédition à la Nouvelle-Zemble et à la Terre François-Joseph.



CHUTE DU TRAINEAU DE PAYER.
PAYER, L'EXPÉDITION DU « TEGETHOFF ». PARIS, HACHETTE, 1878. — CL. LAROUSSE.

Nordenskjöld.

Le passage Nord-Est est franchi (1878-1879). — Entraîné, par cinq voyages au Spitzberg et au Groenland, à naviguer dans les mers glaciales, un grand géologue suédois estima que le problème du passage Nord-Est serait bientôt résolu, et par lui. Adolf-Eric Nordenskjöld poussa une exploration préalable au delà de la mer de Kara, jusqu'au havre de Port-Dickson, excellent mouillage au nord-est de l'embouchure de l'Iénisséi, qu'il avait ainsi appelé du nom de son mécène, le 15 août 1875. Trois ans plus tard, le 21 juillet 1878, Nordenskjöld quittait Tromsœ avec un état-major composite : suédois, danois, italien et russe, à bord du robuste vapeur *Vega*.

A l'escale de Chabarowa, il retrouva, sous le vernis superficiel de la religion orthodoxe, le paganisme antique des Samoyèdes, qui n'hésitaient pas à parcourir un millier de verstes pour adorer leurs anciennes idoles. Ces indigènes aux yeux chassieux, aux pommettes saillantes, aux cheveux noirs en crins de cheval, n'avaient pas changé depuis Barentz. Nordenskjöld contempla, lui aussi, à l'île Waïgatz, un autel de sacrifices, où les Samoyèdes déposaient, en offrande à des morceaux de bois à figure humaine, des ossements de renne, des haches brisées, de vieux couteaux et jusqu'à un vieil harmonium! En Nouvelle-Zemble, Nordenskjöld ne rencontra pas d'indigènes, mais des rennes sauvages, des ours, des renards isatis, des lemmings, ceux-ci logés dans des galeries en labyrinthe. Par la mer de Kara, il arriva à Port-Dickson. Au promontoire de Jalmal se dressait un nouvel autel de sacrifices. A l'est de l'Iénisséi parut le voilier norvégien du capitaine Johannesen, qui venait de découvrir et de baptiser l'île de la Solitude. Au delà de la Léna, Nordenskjöld mit le cap sur les îles de la Nouvelle-Sibérie.

Découvertes en 1770, ces îles étaient le cimetière des mammouths, ces éléphants velus, aux défenses recourbées, dont certains spécimens, revêtus de leurs chairs et de leurs toisons, avaient été exhumés des glaces de la Sibérie. Ces glaces recélaient également des rhinocéros antédiluviens, dont les fibres des cornes fossiles étaient utilisées pour augmenter l'élasticité des arcs ostiaks, iakoutes ou toungouses.

Après une longue halte à l'Irkaipij, la *Vega* se trouva, en octobre, immobilisée par les glaces par 181°11′ de longitude. Des visiteurs, qui ignoraient la valeur de l'argent, apportaient des billes de bois et des peaux de renards blancs en échange de quelques vivres. Ils amenèrent même, attelés à un traîneau, leur chef, qui connaissait plusieurs points importants de la côte nord-est de la Sibérie. Ces indigènes étaient des Tchuktschis.

Les Tchuktschis avaient gardé toutes les superstitions du paganisme, les amulettes en os sculptés qu'ils se pendaient au cou et le tambour magique qu'on frappait avec un fanon de baleine. Encore à l'âge de pierre, ils se servaient d'arcs, de frondes et de marteaux primitifs, tout en ayant assez de sens artistique dans des dessins et des sculptures d'os qui rappellent la période néolithique. Les cadavres étaient exposés à même sur la *tundra*, avec leurs vêtements, leurs ustensiles

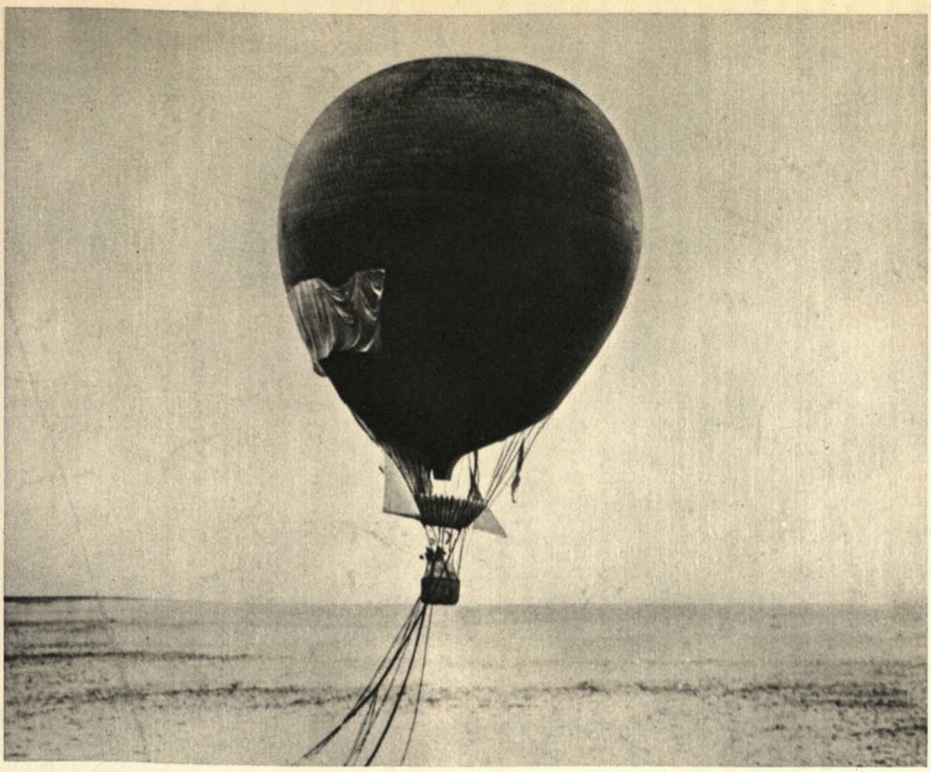


NORDENSKJÖLD CONTEMPLE, À L'ILE WAÏGATZ UN AUTEL DE SACRIFICES PAÏENS.
NORDENSKJÖLD, NOTRE EXPÉDITION AU PÔLE NORD. PARIS, 1880. — CL. LAROUSSE.

de ménage et parfois leur traîneau. Les Tchuktschis, en relations étroites avec les Esquimaux, formaient la liaison entre les deux continents, l'Asie et l'Amérique.

Nordenskjöld constata en effet que, s'ils ignoraient complètement le russe, ils savaient compter en anglais jusqu'à dix. Le voisinage d'un baleinier américain fut pour lui un trait de lumière : pour que ce navire eût passé, il fallait qu'il y eût une fissure dans les terres et les glaces. La *Vega*, le 18 juillet, doublait le cap Deschnen, le promontoire le plus oriental de l'Asie, et, le 22 juillet 1879, jetait l'ancre à Port-Clarence, excellent mouillage situé au sud du cap du Prince-de-Galles, le promontoire le plus occidental de l'Amérique; des Esquimaux y résidaient, qui avaient été jusqu'à San-Francisco et Honolulu. Le fameux passage Nord-Est, qui avait jusque-là résisté à toutes les explorations, était enfin vaincu. Après d'amples moissons de renards, de loutres marines et d'otaries aux îles Béring et Toporkoff, Nordenskjöld gouverna sur le Japon, où il reçut un accueil triomphal. Il revint en Europe par Canton, Ceylan et Suez, ayant complètement bouclé le circuit asiatique.

La *Jeannette*, armée aux frais du *New York Herald*, tente le circuit en sens inverse, en 1879, en partant de San-Francisco. Mais bloquée par les glaces avant d'arriver à l'île Wrangel, elle y est retenue vingt mois prisonnière et, finalement, est broyée dans le nord-est de la Nouvelle-Sibérie en juillet 1881. On trouva ses épaves près de Julianhaab, sur la côte du Groenland en 1884.

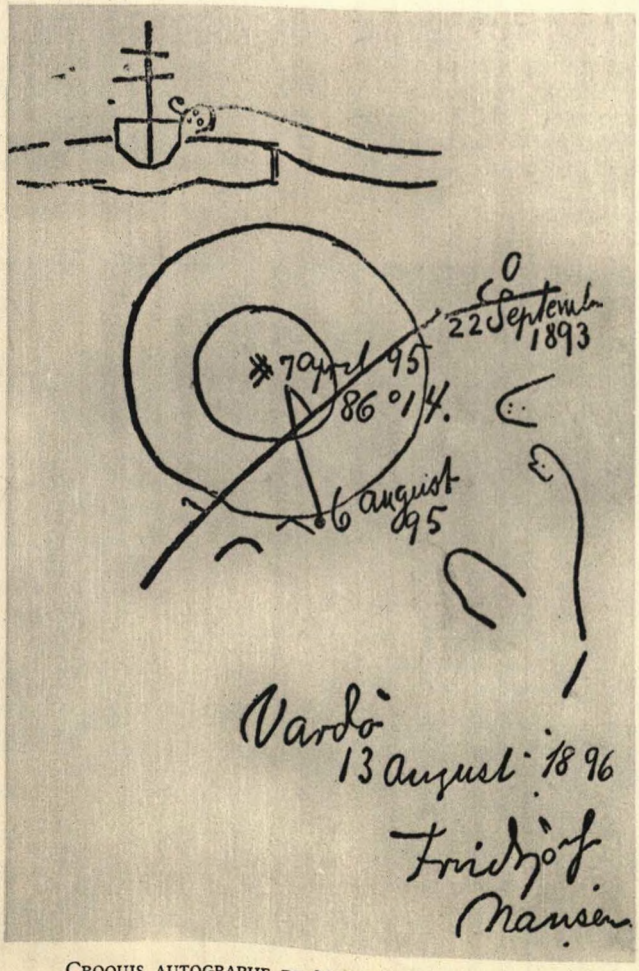


L'EXPÉDITION D'ANDRÉE (1897).
LE BALLON D'ANDRÉE, L' « OERN », QUITTE L'ÎLE DES DANOIS POUR LE PÔLE. — CL. RAP.

Nansen (1893-1896).

La présence de ces épaves, recueillies par les Esquimaux, décèle l'existence d'un courant au nord de la Sibérie. En dérivant, depuis les îles de la Nouvelle-Sibérie, avec la grande banquise, ne pourrait-on pas atteindre le pôle? L'idée tente le Norvégien Fridtjof Nansen, aguerri aux expéditions arctiques par un exploit que personne n'avait encore accompli : la traversée, de part en part, de la grande coupole glacée de l'inlandsis, en partant de la côte orientale du Groenland pour déboucher dans l'Ameralik, fjord de la côte occidentale.

Le 24 juin 1893, Nansen quitte Christiania à bord du *Fram*, que monte un état-major résolu : Sverdrup, Hansen et Johansen. Il passe l'hiver à l'île Frederick-Jackson, proche de la Terre François-Joseph. Trois ans durant, son existence s'écoulera *à travers la nuit et la glace*, ainsi qu'il intitulera son ouvrage. Le 14 août 1896, le *Fram* atteint l'île des Danois, au nord-ouest du Spitzberg. Mais Nansen n'est plus à bord. Il est parti de la Terre François-Joseph, en compagnie de Johansen, pour tâcher de gagner le pôle : et il est parvenu, le 8 avril 1895, jusqu'à 86° 14′. Réduit à vivre de la viande des ours qu'il abat, quelle n'est pas sa joie d'entendre, en juin 1896, des aboiements. C'est le salut. Venu à son secours, l'Anglais Jackson l'accueille, lui et son compagnon, dans une confortable maison en bois au cap Flora. De son côté, l'équipage du *Fram* trompe les ennuis de longs hivernages par la lecture de *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne, dans un salon que chauffe un calorifère. Parvenu à 84° 4′ de latitude, le navire a dérivé vers le nord-ouest. « Trois-mâts en vue », signale le pilote des glaces de l'île Amsterdam. C'est le *Fram*.



CROQUIS AUTOGRAPHE DE NANSEN PORTANT LES DATES PRINCIPALES DE SON EXPÉDITION.

Andrée.

Les explorateurs sont parfois des poètes. Lisez telle description du soleil de minuit dans les nuits radieuses de la mer polaire. Qu'y a-t-il de plus gracieux que cette « succession d'édifices de glace, de châteaux forts, de cathédrales, de constructions fantastiques, qui, à chaque oscillation de leurs faces étincelantes, laissent jaillir de leurs flancs d'albâtre des fusées d'émeraudes, de rubis et de saphirs ». Ainsi écrivait le Suédois Andrée qui avait soumis, en 1895, à l'Académie de son pays le projet d'explorer en ballon la région du pôle Nord. Une souscription publique lui permit de le réaliser. Il partit de l'île des Danois, au Spitzberg, le 11 juillet 1897. Un pigeon voyageur, lâché deux jours après son ascension, apporta un message de lui, le dernier que le monde ait reçu. Le voyage devait durer trois ans. Les années passèrent; et jamais plus on n'entendit parler de lui. Parmi les bois flottés et les épaves que les courants venus de l'océan Arctique accumulent sur l'île Jan-Mayen, Amdrup trouva, en 1900, une des bouées du ballon d'Andrée.

Et, en 1934, on découvrit dans une île, qu'un été très chaud avait libérée de ses glaces, les ossements d'Andrée et de ses deux compagnons, ainsi que leurs notes.



ESQUIMAUX CONSTRUISANT UN « IGLOU », HUTTE EN BLOCS DE NEIGE. — CL. CANADIAN NATIONAL RAILWAYS.

Peary (1886-1909).

Le pôle Nord est atteint. — Pour la conquête du pôle, rien n'égale la ténacité et l'esprit méthodique que témoigna l'Américain Robert-Edwin Peary. Il a pris comme base de départ la côte occidentale du Groenland, le long de laquelle il progresse peu à peu. En 1886, il repère la baie de Disco; il avance, en 1891, jusqu'au golfe Inglefield, où sa vaillante compagne, lors d'une de ses expéditions, accouchera d'une fille. En 1892, contournant la côte nord-est, il constate que le Groenland est une île, une énorme île que baigne l'océan Polaire.

Au cap York, proche du Smith-Sound, il lie connaissance avec la plus septentrionale des colonies humaines, une petite tribu d'Esquimaux, qui ont le sens de l'humour : les étoiles de Cassiopée sont les supports du lampadaire céleste; les Pléiades sont un attelage de chiens à la poursuite d'un ours; les étoiles brillantes d'Orion sont les pas qu'un Esquimau céleste laisse sur les nuées; les Gémeaux sont les parois de cette demeure hivernale qu'on appelle un *iglou*, la tente, le *tupik* étant réservé à l'été. Ils ont, au reste, pour leurs outils, l'usage du fer, que leur fournit une météorite.

La vie de ces hommes qui habitent à l'extrémité du monde est dépeinte dans la biographie du jeune Esquimau Kah, par Donald Baxter. Dans une terre dénuée de végétation, où il n'y a d'autres ressources que la chasse aux ours, aux rennes et aux bœufs musqués, aux morses et aux phoques, il faut assurer à chaque homme et à chaque chien deux livres de viande ou de poisson par jour. Il faut tirer parti de la peau de l'animal tué pour construire des tentes et des kayaks, de sa graisse pour alimenter d'huile la lampe de l'iglou, de ses nerfs pour faire des courroies. Et Peary admira, après d'autres explorateurs, les singulières dispositions que les Esquimaux avaient pour le dessin.

Peary longe, en 1900, la côte septentrionale du Groenland : guidé deux ans plus tard par un Esquimau, il monte jusqu'à 84° 17′ de latitude. Aux États-Unis, on se passionne pour lui. Un bâtiment spécialement construit pour affronter les mers glaciales, le *Roosevelt*, lui permet d'atteindre, le 21 avril 1906, 87° 6′ de latitude, qu'il va dépasser trois ans plus tard.

Le 18 août 1908, Peary a quitté Etah, au Groenland, en emmenant une cinquantaine d'Esquimaux et 236 chiens. Après hivernage à l'embouchure de la rivière Sheridan, dans un campement qui fut baptisé Hubbardville, Peary monte vers le nord, où des dépôts de vivres ont été échelonnés par ses soins. « Les chiens fumaient dans l'air froid comme une escadre de cuirassés. » Bartlett, le commandant anglais du *Roosevelt*, mène l'avant-garde jusqu'au 88e degré, puis rebrousse chemin.

Avec un seul Blanc, Henson, et quatre Esquimaux, Peary atteint, le 6 avril 1909, le pôle, où il déploie le drapeau étoilé. La sonde, à cet endroit, dévidée sur 2 750 mètres (1 500 *fathoms*), n'atteignait pas le fond de la mer.

Un Américain d'origine allemande, le Dr Cook, ayant prétendu avoir atteint le premier le pôle, un vif débat passionna l'opinion. On peut en lire les péripéties dans l'ouvrage : *Peary contre Cook ; à qui le pôle Nord?*

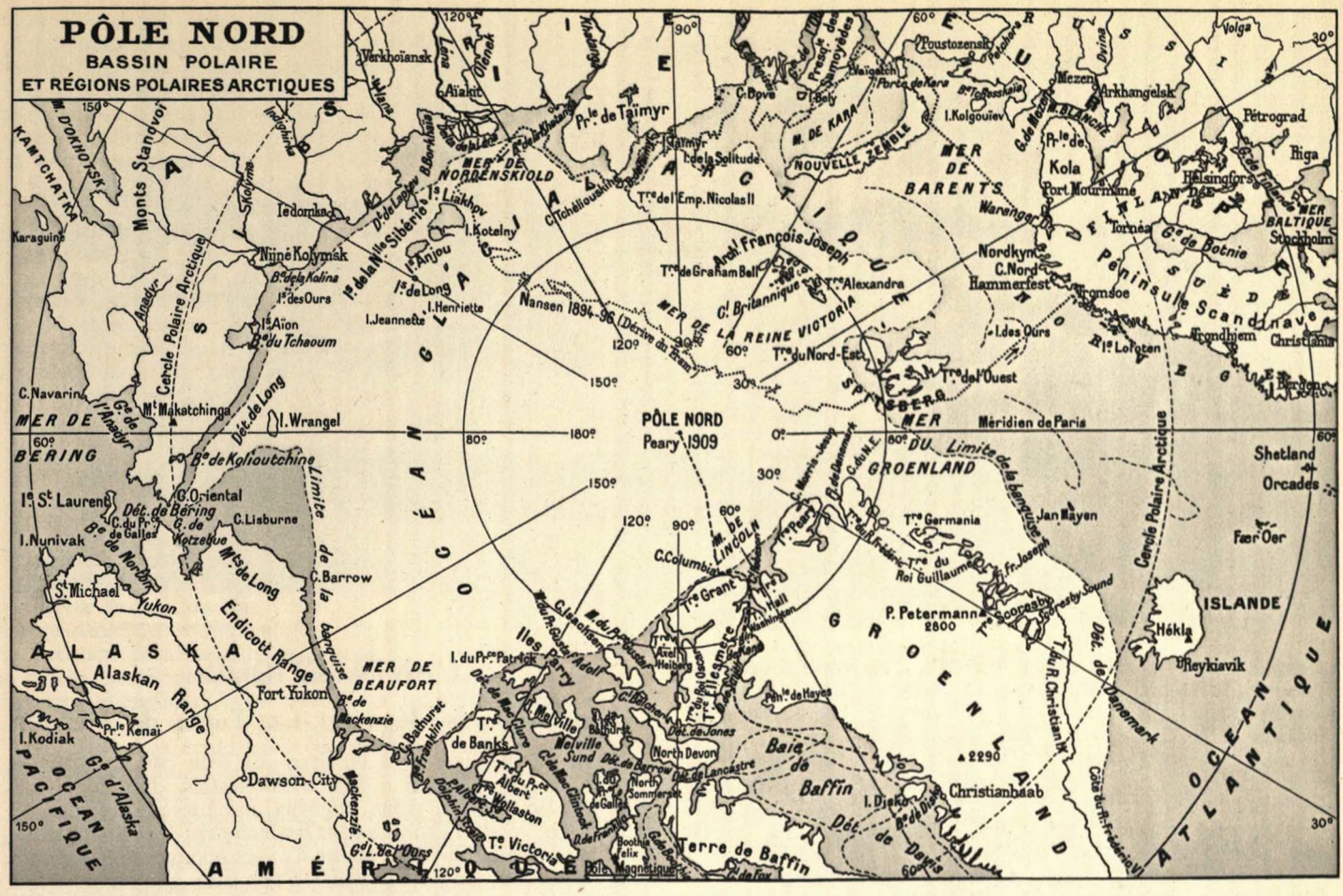
Le duc des Abruzzes (1899-1900).

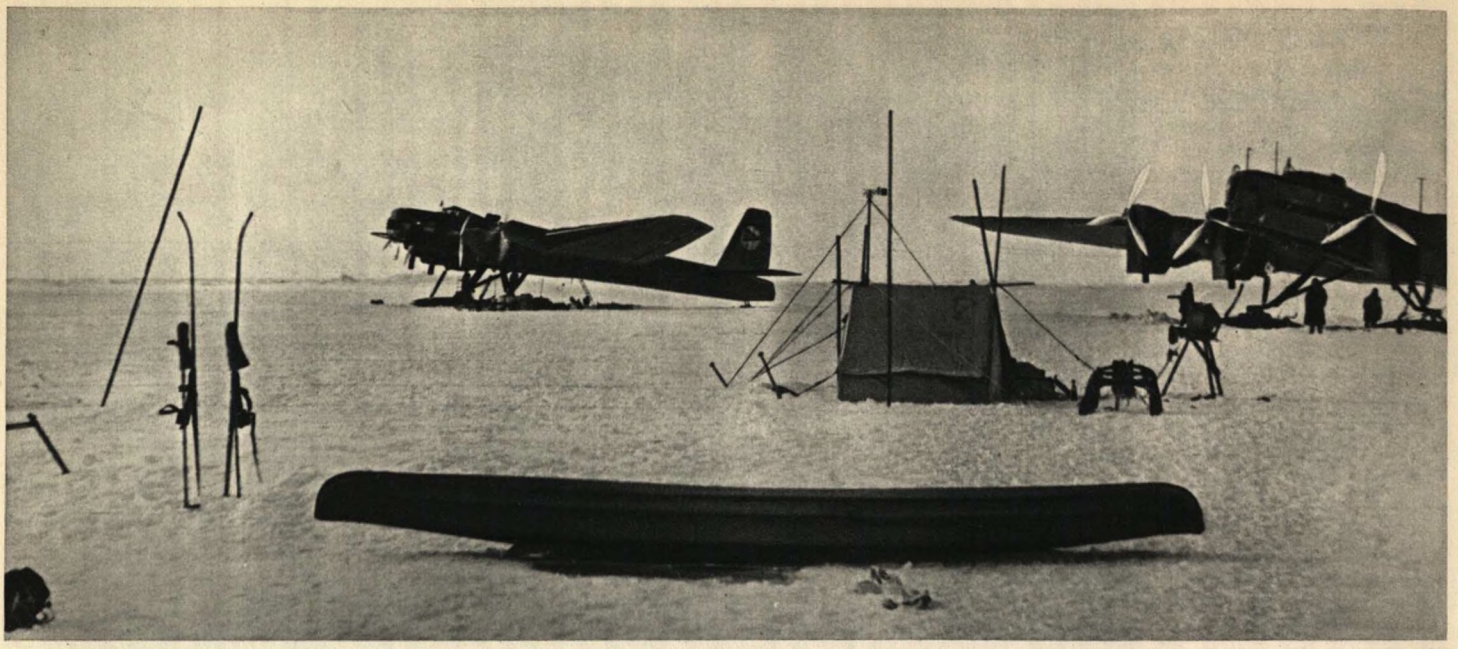
Dans la course au pôle, l'Italie aligna un champion qui n'était autre qu'un prince de la famille royale, Louis de Savoie, duc des Abruzzes. Ce voyageur intrépide, dont l'ascension du Ruwenzori, une des plus hautes montagnes de l'Afrique, a consacré la notoriété, quittait, en 1899, Arkhangelsk à bord de l'*Étoile-polaire* et gouvernait sur l'archipel François-Joseph. Tout au nord de l'archipel est l'île du Prince-Rodolphe. C'est là, par 84° 47′ de latitude, qu'il s'installa pour l'hiver, dans la baie de Teplitz. Au cours de ses explorations, il constata l'inexistence des Terres Petermann et du Roi-Oscar. Une équipe put monter dans le nord jusqu'à la latitude de 86° 34′.

Deux expéditions prirent également la route de la Terre Fran-



GLACES FLOTTANTES DÉTACHÉES DE LA BANQUISE DANS LA MER POLAIRE. — CL. S. O. S. ICEBERG.


PÔLE NORD
BASSIN POLAIRE
ET RÉGIONS POLAIRES ARCTIQUES
PÔLE NORD
Peary 1909
Méridien de Paris
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
AMÉRIQUE
ASIE
EUROPE
GROENLAND
ISLANDE
ALASKA
MER DE BEAUFORT
MER DE BARENTS
MER DE NORDENSKIOLD
MER DE LA REINE VICTORIA
Nansen 1894-96 (Dérive du Fram)
Terre de Baffin
Baie de Baffin
Détroit de Bering
Détroit de Davis
Détroit de Danemark
Cercle Polaire Arctique
Limite de la banquise
Monts Stanovoi
Monts Verkhoïansk
Endicott Range
Alaskan Range
Mackenzie
Yukon
Fort Yukon
Dawson City
Nome
Kodiak
Karaguine
Kamtchatka
Nijné Kolymsk
Tedomka
Verkhoïansk
Aiakit
Pr.le de Taïmyr
Nouvelle Zemble
Kolguïev
Mezen
Arkhangelsk
Pétrograd
Riga
Port Mourmane
Kola
Tornéa
Golfe de Botnie
Stockholm
Helsingfors
Christiania
Trondhjem
Bergen
Tromsoe
Hammerfest
Nordkyn
Spitzberg
Jan Mayen
Shetland
Orcades
Færoer
Reykiavik
Hékla
Christianshaab
Pôle Magnétique
Pôle Géographique
Nansen 1894-96
Arct. François Joseph
C. Britannique
Détroit de Bering
Détroit de Behring
Détroit de Davis
Détroit de Danemark
Détroit de Peel
Détroit de Lancastre
Détroit de Barrow
Détroit de Jones
Détroit de Smith
Détroit de Nares
Détroit de Robeson
Détroit de Hayes
Détroit de Kane
Détroit de Melville
Détroit de Wellington
Détroit de Franklin
Détroit de Dolphin et Union
Détroit de Bathurst
Détroit de Mac Clure
Détroit de Mac Clintock
Détroit de Behring
Détroit de Kennedy
Détroit de Hall
Détroit de Frobisher
Détroit de Davis
Détroit de Danemark
Détroit de Fram
Détroit de Nansen
Détroit de Sverdrup
Détroit de Robeson
Détroit de Smith
Détroit de Jones
Détroit de Lancastre
Détroit de Barrow
Détroit de Peel
Détroit de Mac Clure
Détroit de Mac Clintock
Détroit de Franklin
Détroit de Dolphin et Union
Détroit de Bathurst
Détroit de Wellington
Détroit de Melville



LES AVIONS DE L'EXPÉDITION POLAIRE SOVIÉTIQUE POSÉS SUR LA BANQUISE, AU PÔLE NORD (JUIN 1937). — CL. PRESSE-ILLUSTRATIONS.

un dirigeable italien semi-rigide, le *Norge*, avec lequel il quitte le Spitzberg, le 11 mai 1926. Arrivé au-dessus du pôle en compagnie du colonel italien Nobile, il fait pleuvoir sur la glace les drapeaux de la Norvège, de l'Italie et des États-Unis, un Américain ayant financé l'entreprise. Quarante-deux heures plus tard, ayant parcouru 5 085 kilomètres dans ce raid transpolaire, il parvenait en vue de la pointe Barrow, sur la côte nord de l'Alaska.

Nobile veut réitérer l'exploit avec le dirigeable *Italia*, qui se trouve bientôt en perdition sur la banquise au nord du Spitzberg, en mai 1928. Avec une fougue généreuse, la France lance à son secours l'hydravion *Latham O2*, capitaine Guilbaud, qui prend en route, à Tromsœ, Amundsen. Parti le 18 juin 1928, à 16 heures, le *Latham* envoya un radio à 18 heures 45. Puis, plus rien. Le conquérant des pôles — car nous verrons qu'Amundsen avait aussi atteint le pôle Sud — avait péri en compagnie de marins français.

Une mission russe s'installe au pôle (1937). — Le 21 mai 1937, un avion russe survolait le pôle et se posait à 20 kilomètres de là pour établir la première station scientifique polaire. Quatre autres avions, partis de Moscou, le rejoignirent, après avoir attendu à la Terre François-Joseph le beau temps. Ils transportaient des vivres pour permettre à onze personnes d'y demeurer un an.

La mission comprenait, entre autres, un hydrobiologiste et un magnétologiste sous la haute direction du professeur Otto Schmidt.

Telle est l'attirance du pôle que les Russes ont eu très vite des concurrents. Au printemps de 1938, un explorateur danois, Lange Kock, a quitté Copenhague en hydravion pour un raid d'exploration au pôle Nord.

Et c'est en sous-marin que compte y aller en 1939 l'explorateur australien sir Hubert Wilkins : son submersible, de 200 tonnes, aura, paraît-il, des parois assez épaisses pour résister à la terrible pression exercée par les glaces.



L' « ASTROLABE » EMPRISONNÉ DANS LES GLACES.
DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

L'ANTARCTIQUE

Une base de départ : La Terre de Feu.

Depuis la découverte de la Terre de Feu par Magellan, le nombre de ses habitants a été en décroissant. Les Alacaloufs de la côte occidentale, petits, cagneux, ont presque disparu; les Yahgans du cap Horn, habiles dans la manœuvre de leurs pirogues, chassent encore au harpon à pointe d'os les phoques et à la fronde les oiseaux. Les derniers survivants d'une tribu qui fut puissante sont groupés autour des missions évangéliques d'Ushuaïa et de Tekenika, où ils se font remarquer par leur talent d'imitation. A l'intérieur de la Terre de Feu, les maîtres incontestés de la grande île, les Onas, grands hommes apparentés aux Tehuelches de la Patagonie, traqués pour leurs rapines dans les garderies de troupeaux, ne trouvent la paix que dans la mission catholique de Rio-Grande.

Le Père Gusinde, un dominicain, a, en 1931, consacré aux Onas une excellente étude : *Die Feuerland Indianer. Die Selk'nam :* Selk'nam est le nom sous lequel ils se désignent eux-mêmes. Ces pauvres gens, qui vivent dans des huttes de branchages, sont encore tels que les dépeignait, en 1711, le Père jésuite Labbe : « Le visage peint de rouge, de noir et de blanc, au col un collier fait de coquilles, aux poignets des bracelets de peau, un morceau de peau de loup marin pendu à leur ceinture. » Pour la danse, ils sont couronnés de fleurs et chamarrés de guirlandes.

Les Nouvelles-Shetland et les Orcades du Sud. — Au sud de l'Amérique, la chasse aux éléphants et aux léopards de mer entraîna, en 1819, le capitaine William Smith, de Blythe. Il rencontra ainsi les Nouvelles-Shetland du Sud. De l'une d'elles, de l'île Deception, le capitaine Pendleton aperçut dans le lointain un volcan en pleine activité. C'était l'île Palmer,

ainsi appelée du nom d'un pêcheur de phoques. A peine l'Américain Pendleton venait-il de noter ce phénomène, qu'il fut accosté par le *Wortock* du Russe Bellinghausen, qui avait baptisé deux petites îles des noms d'Alexandre Ier et Pierre Ier.

Un capitaine marchand, James Weddell, fonçant plus au sud, reconnaissait, le 21 janvier 1823, les Orcades du Sud, et atteignait, par 74° 15′, le point le plus rapproché du pôle auquel on soit parvenu jusqu'au voyage de Ross. Son exploration eut un grand retentissement, parce qu'il déclarait être parvenu dans une mer libre, où il n'avait aperçu jusqu'à l'horizon aucune parcelle de glace.



PASSAGE DU CERCLE POLAIRE. — DUMONT D'URVILLE, VOYAGE AU PÔLE SUD. PARIS, 1840. — CL. LAROUSSE.

Dumont d'Urville (1837-1840).

Biscoe, en 1832, entrevoit la Terre d'Enderby, ainsi nommée du grand armateur de Londres, qui s'était spécialisé dans la chasse aux otaries : terre qui recevra définitivement le nom de Graham, en l'honneur du chef de l'Amirauté anglaise. Alors entrent en lice officiellement, dans la découverte des terres polaires, les marines américaine, française et anglaise. Les explorations de Wilkes, Dumont d'Urville et Ross furent simultanées. Wilkes, avec le *Vincennes* et le *Porpoise*, trouva une fissure, vers le 147e degré de longitude, dans la grande banquise, et s'avança jusqu'au 67e degré de latitude. Il aperçut les terres que Dumont d'Urville, presque en même temps, nommait les Terres Adélie et Clarie.

La croisière de Dumont d'Urville aux terres australes avait pour but de serrer d'aussi près que possible le pôle antarctique. Aux marins des gabares l'*Astrolabe* et la *Zélée* était promise une prime de 100 francs par tête, s'ils parvenaient au 75e degré de latitude, et de 20 francs par degré au-dessous de ce parallèle. De Toulon, Dumont d'Urville prit la route du détroit de Magellan, où il établit, à Port-Famine, un observatoire de fortune.

S'inspirant de l'expérience de Weddell, il espère arriver, par les Shetland du Sud, à une mer libre. Mais il se heurte, le 27 février 1838, à une énorme muraille de glace, que ses gabares longèrent pendant 240 milles sans pouvoir dépasser le 65e degré de latitude. Pour les dégager des icebergs, il fallut même, un jour, un violent coup de vent du sud. Au sud des Orcades, Dumont d'Urville aperçut d'immenses glaciers qui descendaient de cimes élevées de plusieurs centaines de mètres, — le mont Haddington a même 2 150 mètres. Il leur donna le nom du roi de France, Louis-Philippe, et de son fils, l'officier de marine Joinville. Des îles Inaccessibles, défendues par des blocs de glace de forme sculpturale, il remonte vers le Chili pour permettre à ses équipages, exténués par le scorbut, de réparer leurs forces.

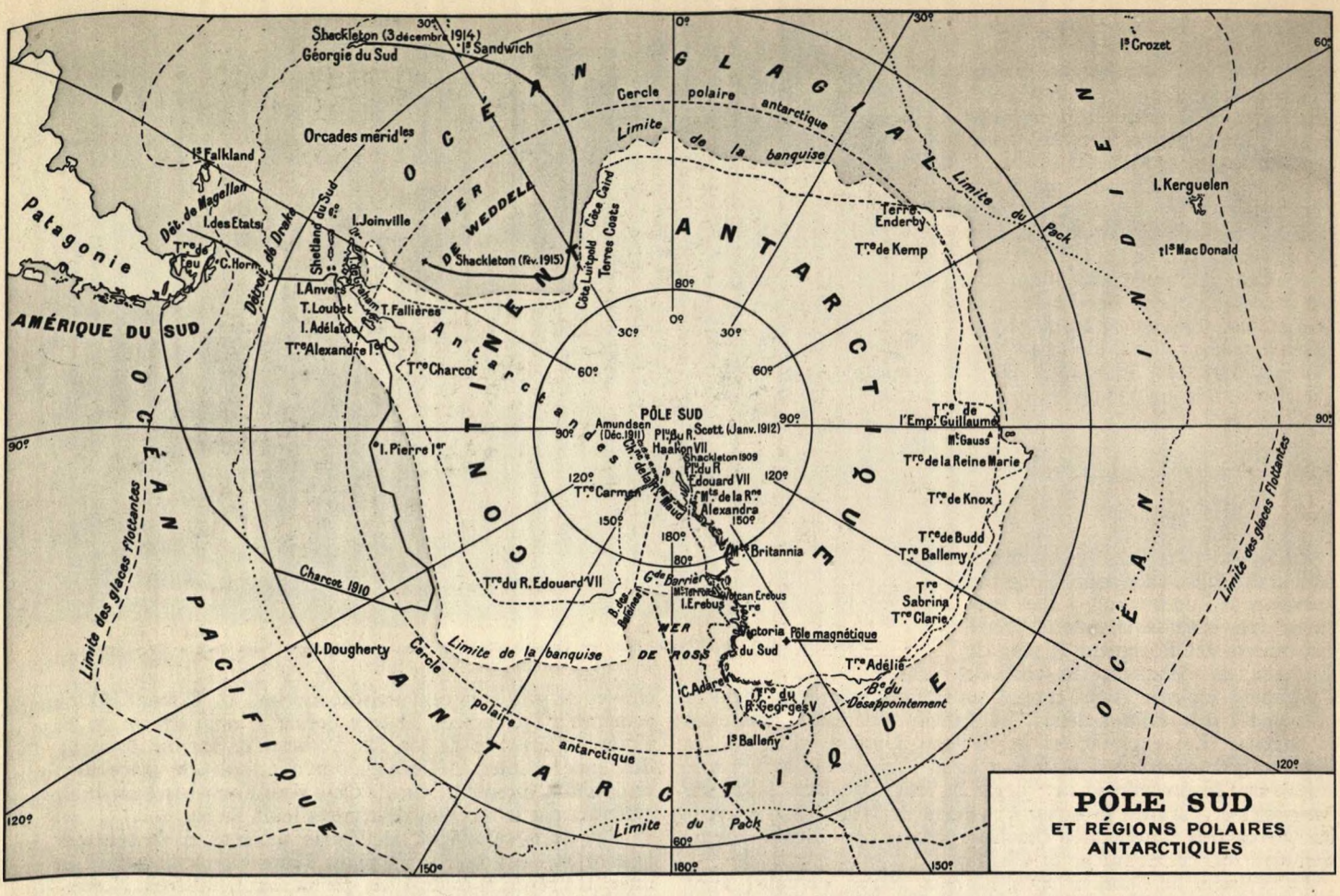
Lors de la campagne de l'année suivante, il va pénétrer dans la zone antarctique par un point diamétralement opposé au premier. Il a repris la route d'îles qui lui sont familières : Nouka-Hiva, Taïti, les îles Viti ou Fidji. Et il descend d'Hobart-town, en Tasmanie, vers le sud. Au passage du cercle polaire, de burlesques cérémonies marquent le passage de la ligne. Sous le cercle antarctique, il est aux prises avec de hautes montagnes de glace, où il pénètre, encadré par elles, comme dans les rues étroites d'une ville de géants. Sur elles glissaient les rayons obliques du soleil, avec des effets magiques d'ombre et de lumière. Puis parut une terre aux pics couverts de neige, culminant à 1 200 mètres, qui n'avaient pour hôtes que des pingouins. Dumont d'Urville y déploya, le 20 janvier 1840, le drapeau tricolore, en baptisant du nom de sa femme, Adélie, ce bloc crépusculaire de roches archéennes, que protégeait une cuirasse de glaces éternelles. Sous le 130e méridien, il crut discerner, dans les lignes blanches de l'horizon, une terre qu'il appela côte Clarie.



MOUILLAGE DE CHRISTMAS HARBOUR À KERGUÉLEN.
J. C. ROSS, A VOYAGE OF DISCOVERY IN THE ANTARCTIC REGION. LONDON, 1847. — CL. LAROUSSE.

Ross (1839-1841).

James Clark Ross apprit, à son arrivée en Tasmanie, les découvertes de Dumont d'Urville. Il avait reçu de l'Amirauté britannique la mission de se livrer à Kerguélen à des observations sur le magnétisme terrestre, avant de gagner la Tasmanie. De là, par les îles Auckland, il descendit vers le cercle polaire, qu'il franchit le 1er janvier 1841. Tour à tour apparurent les pics élevés de la chaîne de l'Amirauté, de la Terre Victoria et de l'île Franklin. Mais qu'est-ce ? Dans ces latitudes glacées, que le soleil rase à 2 degrés sur l'horizon, jaillissent les reflets rouges d'un cratère en feu, qui vomit des colonnes de fumée de 100 mètres de diamètre. A ce colosse volcanique, plus élevé que l'Etna, Ross donna le nom prédestiné de l'un de ses navires, l'Erebus ; et au cône endormi d'un autre volcan, il imposa le vocable de Terror, qui était celui



de son autre bâtiment. Les deux volcans étaient-ils des îles ou appartenaient-ils à un continent? Une immense falaise de glaces empêcha Ross de résoudre le problème. Il descendit jusqu'au 79e degré de latitude, mais, parvenu là, dut rebrousser chemin.

Ross récidiva. Mais, après lui, le silence tomba pendant plus d'un demi-siècle sur le mystère de l'Antarctique.

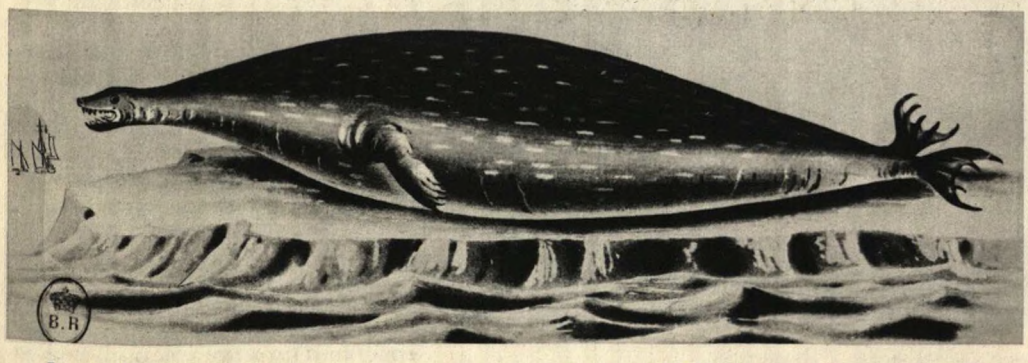
De Gerlache (1898-1899).

En 1898, la *Belgica*, commandée par le capitaine belge de Gerlache, arrivait aux Shetland du Sud, îles volcaniques ensevelies toute l'année sous un épais manteau de neige. Elle mettait une vingtaine de jours à explorer, dans la Terre de Graham, le golfe de Hughes et le détroit qui le relie au Pacifique. En mars, la nuit, « la lune illumine féeriquement le panorama. Quel poète chantera jamais la splendeur de ce monde polaire? Quel langage humain pourra jamais évoquer sa magie? », écrivait, enthousiasmé, le capitaine de Gerlache. Et pourtant, immobilisé dans la banquise, la nuit polaire s'est abattue sur lui... une nuit de 1 600 heures. « La Croix du Sud étend au ciel ses bras de lumière doucement scintillante. Çà et là, les icebergs dressent leurs formes étranges aux arêtes brillantes comme de l'argent. La *Belgica*, immobile, les cordages raidis par le gel, prend l'aspect d'un vaisseau fantôme. » De ce long hivernage, le commandant de Gerlache tirera une relation passionnante comme un roman : *Quinze mois dans l'Antarctique*. Jugez-en.

Dans l'Antarctique, des glaces paraissent si sales, avec leur teinte verdâtre, que les marins les appellent des « glaces pourries ». Cette teinte, elles la doivent à une infinité de plantes microscopiques, à des diatomées. Dans ce parterre lilliputien paissent des *euphausia*, animaux étranges aux formes de crevettes, mais pourvus, comme les poissons des grandes profondeurs, d'un appareil d'éclairage, avec foyer lumineux, réflecteur et lentille, le tout microscopique. En foules immenses, ils servent de pâture aux manchots.

De féroces *Kaah! Kaah!* suivis du chœur furibond d'une foule en délire, étaient poussés par des manchots querelleurs, dont la blancheur des joues s'ornait d'une ligne noire, recourbée comme la moustache en croc d'un mousquetaire. Chaque nid avait sa zone qui constituait la propriété jalousement défendue de la famille : plumes hérissées, le corps penché en avant, les citoyens de ces républiques s'invectivaient véhémentement. En manteau à taches bleues, les manchots papous, au blanc plastron, étaient plus pacifiques : au lieu d'être répartis entre les nids paternels, les jeunes étaient groupés au milieu de la cité, sous la surveillance d'adultes, qui les empêchaient de tomber de la plate-forme des rochers.

Les phoques de l'Antarctique différaient de leurs congénères des mers boréales. Long sac pointu comme un cigare, avec des membres à peine visibles, le phoque de Ross se nourrissait de poulpes, et il chantait ou plutôt poussait des gloussements, coupés de roucoulements enroués. Au contraire du lourd phoque de Weddell, aux beaux yeux ronds, qui était pacifique, le grand léopard de mer, dont la taille atteignait 3 mètres, était un animal méchant et agile, que ses fortes dents rendaient extrêmement redoutable. Venait-il à succomber? Des pétrels géants, aux ailes de 2 mètres d'envergure et au bec robuste, accouraient de tous les points de l'horizon et s'abattaient comme des vautours sur le cadavre, qu'ils déchiquetaient.



LE LÉOPARD DE MER. — WEDDELL, A VOYAGE TOWARDS THE SOUTH POLE (1822-1824). LONDON, 1825. — CL. LAROUSSE.

Von Drygalski (1901-1903).

En 1901, les nations occidentales de l'Europe semblaient avoir conjugué leurs efforts pour donner à l'Antarctique un suprême assaut. La *Discovery* de l'Anglais Scott menait l'attaque par la Terre de Victoria; le *Gauss* de l'Allemand Erich von Drygalski, par la Terre Enderby; l'*Antarctic* du Suédois Otto Nordenskjöld, par la Terre du Roi-Oscar; la *Scotia* de l'Écossais Bruce, par la mer de Weddell; et les Français allaient suivre, en portant leurs efforts du côté de la Terre de Graham.

Spécialisé dans l'exploration des régions glaciales par un long séjour au Groenland, Erich von Drygalski quittait Kiel le 11 août 1901. Du Cap, il gouvernait sur Kerguélen, où pendant deux ans fonctionna une station météorologique. Le 31 janvier 1902, il partait à la recherche d'une terre entrevue en 1840 par Wilkes et dont il démontra que c'était un fantôme. Au sud-ouest, par 56°2′ de latitude et 89°48′ de longitude, il rencontrait une terre à laquelle il donna le nom de son empereur, Kaiser-Wilhelm. Il y demeura bloqué, pendant un an, jusqu'au 8 février 1903. Ce fut pour les savants qui l'accompagnaient l'occasion de dresser un véritable inventaire de la faune et de la flore antarctiques, poissons, mollusques, échinodermes, radiolaires, plantes, qui feront l'objet d'une publication monumentale : *Deutsche südpolar-Expedition.*



LE « FRANÇAIS » DU DOCTEUR CHARCOT DANS LA BAIE DE WANDEL (1903-1905).

Scott (1901-1904).

Robert Scott avait pris, avec la *Discovery*, la route de l'océan Austral. Le jour de Noël 1901 le trouva dans ces eaux glacées. Par la mer de Ross, il atteignit les îles Coulman et du Roi-Edouard, aperçut le mont Terror et choisit, pour ses quartiers d'hiver, le sud de l'Erebus, dont les lueurs sinistres par un jour crépusculaire sont saisissantes dans une des illustrations de son récit de voyage : *the Voyage of the « Discovery. »* L'hivernage connut des distractions, des vues en ballon de paysages lunaires, une aurore australe, des promenades en traîneau à voile. Scott explora l'intérieur de la Terre Victoria, avant de reprendre, par les îles Balleny, la route du retour.

Otto Nordenskjöld (1901-1903).

Otto Nordenskjöld, neveu de l'illustre explorateur polaire, pointa vers l'Antarctique à bord d'un vieux et solide baleinier, l'*Antarctic*, que pilotait Larsen. Il quitta Port-Stanley, capitale des Falkland, le 1er janvier 1902, plein été de l'hémisphère austral, et gouverna droit sur les Shetland du Sud. Il fut accueilli, dans le voisinage du détroit de l'Erebus et du Terror, à l'île Paulet, par des bataillons de manchots, dont « l'empereur » a plus de 1 mètre de haut. Laissant à l'île Seymour, dans un cairn, une note pour l'Écossais Bruce, il alla s'installer, pour l'hivernage, dans une cabane qu'il construisit sur l'île Snow-Hill, où il attendra le retour de l'*Antarctic*. Il y demeura vingt-deux mois. Mais il employa tout ce laps de temps à l'étude de l'Antarctique. Il était près d'un plateau parsemé de fossiles de l'époque tertiaire, mollusques, arbres feuillus, conifères et fougères. Une excursion à l'île Christensen, à 140 kilomètres de là, lui procura des biftecks de jeunes phoques. Dans la Terre du Roi-Oscar, il repéra une chaîne de montagnes, avec le mont Jason. Mais qu'est-ce que ces silhouettes fantastiques aperçues à l'île Vega, le 12 octobre 1902? Des sauvages coiffés de hauts bonnets pareils à de vieux gibus, la figure couverte de masques en bois? Non, ce sont des Suédois affamés, Gunnar Andersson et Duse, qui sont à sa recherche. Dans la hutte de la Terre Louis-Philippe, où ils gîtent depuis huit mois, les reclus avaient distrait leur solitude en reconstituant de mémoire *le Comte de Monte-Christo* et *les Trois Mousquetaires*. La colonie Snow-Hill, ainsi renforcée, ne fut délivrée que le 7 novembre 1903, par le navire argentin *Uruguay*. Accueilli à Buenos-Ayres par une population enthousiaste qui faisait pleuvoir sur lui les fleurs, Nordenskjöld y rencontra un explorateur français qui venait à son secours.



DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT CHARCOT À BORD DU « POURQUOI-PAS? » EN 1936 : IL DONNE DES SOINS À UNE MOUETTE BLESSÉE RECUEILLIE SUR LE NAVIRE ET QU'IL LIBÉRERA AU MOMENT DU NAUFRAGE. — CL. NYT.

Charcot (1903-1905).

A bord du *Français* du docteur Jean Charcot, chargé d'explorer la côte occidentale de la Terre de Graham, zoologie, botanique, géologie, paléontologie, bactériologie, hydrographie, océanographie, météorologie, magnétisme terrestre, électricité atmosphérique, gravité, toutes les sciences s'étaient donné rendez-vous. Laissant derrière lui les Shetland du Sud, Charcot pénétrait dans l'archipel Palmer, où un mont de 2 869 mètres reçut le nom du *Français*. Le 19 janvier 1904, il entrait dans une crique qu'il baptisa, du nom du ministre de la Marine, Port-Lockroy. Et c'est l'hivernage, rude, terrible, avec des températures tombant à — 30°, à Port-Charcot, dans l'île Wandel, que borde le chenal Lemaire. Il durera jusqu'en décembre. Dans un raid au sud de Wandel, Charcot parvient aux îles Vieugué, Du-Chaylard et Larrouy : il identifie les îles Danebrog des cartes belges avec l'archipel Kaiser-Wilhelm, baptise du nom



LE DRAPEAU NORVÉGIEN PLANTÉ AU PÔLE SUD PAR AMUNDSEN ET SES COMPAGNONS LE 14 DÉCEMBRE 1911. — CL. TOUR DU MONDE (1911). HACHETTE, ÉDITEUR.

du président de la République la Terre Loubet, enveloppe d'une triangulation serrée toutes ces côtes; et, laissant dans un cairn de pierres une bouteille qui contient la relation de sa campagne, Charcot s'ouvre à la mélinite un chenal à travers la banquise, reconnaît à distance la Terre Alexandre-Ier, explore la Terre de Graham et, le 15 février 1905, doublant l'île Smith, il dit adieu au « sanctuaire des sanctuaires, où la nature se révèle en sa formidable puissance. »

Adieu qui aura un lendemain. Car Charcot est aux prises avec d'irritants problèmes, que son esprit curieux essaiera de résoudre : Où est le pôle magnétique Sud? Comment répartir l'intensité de la pesanteur? Quelle est, dans les régions australes, la salure, et aussi la densité, des eaux de mer? Et il retourne, en 1908, vers le pôle Sud à bord du *Pourquoi-pas?* Passant par le détroit de Gerlache, où le frôlent, par trois et quatre de front, d'énormes baleines, il mouillera à Port-Lockroy, découvrira, par 67° de latitude, la baie Matha et identifiera la Terre Loubet de sa première expédition avec l'île Adélaïde.

Shackleton (1907-1909).

Pour affronter la banquise, Shackleton a fait choix d'un vieux et robuste phoquier, le *Nimrod*. Et pour haler les traîneaux, il emmène des poneys. Parti de Lyttelton le 30 juillet 1907, le *Nimrod* gouverne sur la Nouvelle-Zélande pour gagner de là la mer de Ross. La grande barrière de glace se dresse devant lui; la Terre du Roi-Édouard-VII reste inaccessible. Shackleton se dirige vers le mouillage, où la *Discovery* fut emprisonnée jusqu'en février 1904 : la maison abandonnée depuis lors est intacte : une boîte de thé, restée ouverte, n'a rien perdu de la saveur de son contenu, tant est sec le climat antarctique. Shackleton prend ses quartiers d'hiver à 32 kilomètres au nord, sur les bords du Sound Mac-Murdo, où il débarque son auto et ses poneys en février 1908. La bonne humeur ne cessera de régner *Au cœur de l'Antarctique :* c'est le titre de la relation de Shackleton; ainsi, qui imaginerait que sous le titre : « Un conclave d'empereurs », il s'agit tout uniment d'une troupe de grands pingouins. Au printemps austral, trois équipes partirent en exploration : l'une reconnut des chaînes de montagnes à l'ouest du Sound Mac-Murdo; une autre scruta la Terre Victoria, parvint à la latitude la plus méridionale qui eût été encore atteinte : 88° 23′, à 179 kilomètres du pôle Sud. Entre deux hautes crêtes de montagne, elle avait traversé un des plus grands glaciers du monde.

« Le nom de Shackleton doit être écrit en lettres de feu dans les annales des explorations antarctiques », écrivait Amundsen, qui avait qualité pour le dire. Comme tous les explorateurs, Shackleton avait la hantise des pôles. C'est ainsi qu'en 1914, son navire, l'*Endurance*, fut broyé par les glaces. Lui-même repose dans la Géorgie du Sud, où il mourut en 1922.

Amundsen et Scott (1910-1912).

La course au pôle Sud. — Amundsen est parti de Norvège, avec le vieux *Fram* de Nansen. A Madère, il informe son équipage, qui l'acclame, qu'il est décidé à atteindre le pôle Sud. Dans les terres australes, il choisit, pour camper, la baie des Baleines dans le gigantesque glacier qui forme barrière sur des centaines de kilomètres dans l'Antarctique. Il a des chiens. Il établira de distance en distance des relais de vivres. Au besoin, il tuera ses chiens pour avoir de la viande fraîche et arriver le premier au but. Car il a un rival dans ce match de vitesse.

Scott a établi, à 110 kilomètres au nord d'Amundsen, par 77° de latitude, sa base d'opérations. Dans cette solitude glacée, les Anglais maintiennent leur moral par des distractions variées et par la rédaction d'un journal humoristique, le « South polar Times. » Ils disposent d'un traîneau à moteur, qui reste en panne, et de poneys, qui s'écroulent devant le Beardmore. Le 30 novembre 1911, Scott est parvenu au point extrême de l'expédition Shackleton. Une dislocation se produit dans la petite troupe. Cinq hommes seulement atteindront le pôle. La boussole s'af-



L' « ENDURANCE », DE SHACKLETON, BROYÉ PAR LES GLACES EN 1914. CL. TRAMPUS.

fole. Le pôle n'est plus loin, à 70 kilomètres le 14 janvier 1912, à 50 kilomètres le lendemain.

Hélas, depuis le 14 décembre 1911, par un temps magnifique, Amundsen a atteint l'axe sud de la terre et hissé sur deux bâtons de ski le drapeau norvégien, en donnant au plateau polaire le nom du roi Haakon VII. Il a laissé sous une tente un procès-verbal.

On imagine le désespoir de Scott, quand, en janvier 1912, il trouva le document. Il avait perdu la partie. Un autre l'avait devancé. Le retour à la base s'avère difficile. La faim talonne les cinq explorateurs : l'un d'eux est blessé : ses compagnons refusent de l'abandonner. Leurs forces déclinent. Scott écrit ses recommandations suprêmes, un adieu à sa nation, une pensée pour sa femme : « A ma veuve. » Et il meurt.



LES AVIONS DE LA SECONDE EXPÉDITION BYRD DÉGAGÉS DE LEURS HANGARS EN BLOCS DE NEIGE À LA PETITE-AMÉRIQUE. — CL. NYT.

La Géorgie du Sud. — Aux Falkland, les Anglais ont rattaché des terres antarctiques, Géorgie du Sud, Orcades du Sud, Shetland du Sud, Sandwich du Sud, où il n'y a d'autre lieu habité, par 54° de latitude et 36° 29′ de longitude ouest, que l'agglomération de Grytviken, en Géorgie du Sud. Là est une usine pour tirer parti de la chasse aux baleinoptères. Armés par le gouvernement des Falkland, la vieille et glorieuse *Discovery* et le *William-Scoresby* explorèrent, de 1925 à 1927, sous le commandement de Darnley, la zone où évoluait le troupeau des baleines, depuis la pointe sud de l'Afrique où il s'appariait, jusqu'au détroit de Drake. Et, comme il y a trois siècles au Spitzberg, on trouva le moyen de traiter en mer les captures à bord de grands navires-usines, pourvus de treuils pour hisser les énormes animaux par la large trouée de l'arrière. Une escadrille d'une demi-douzaine de chasseurs, analogues à nos chalutiers, mais pourvus de canons, leur sert, à chacun, de pourvoyeurs.

Byrd (1929 et 1934).

Après une minutieuse préparation, le contre-amiral américain Richard Byrd s'envolait en novembre 1929 vers le pôle Sud, emportant dans son avion une pierre de la tombe d'un autre explorateur, Floyd Bennett. Il avait le culte du souvenir. Ayant passé entre les monts Nansen et Fisher et coupé, par le 180e méridien, un panorama de masses de formes gothiques, il parvint au point imaginaire où viennent converger, au pôle Sud, les méridiens : et là, à 11 000 pieds d'altitude, ayant hissé, en l'honneur de ses devanciers Amundsen et Scott, les couleurs de leurs pays, il ouvrit la trappe de son avion pour laisser tomber, lestée de la pierre du tombeau de Bennett, la bannière étoilée des États-Unis sur la plaine glacée.

La Petite-Amérique. — A bord du *Ruppert*, Byrd retourna dans l'Antarctique, vers une région que ses compatriotes avaient baptisée la Petite-Amérique. Dans l'anse de Ver-sur-Mer, se dressaient encore, en janvier 1934, les tours de T. S. F., le hangar aux ballons et le bâtiment de l'administration, édifiés, en 1929, par les Américains; le trépied du théodolite, le mât de l'anémomètre, un calendrier de 1929, étaient en place; sur une table, était restée une cafetière, avec le rôti de bœuf, encore mangeable, qui eût été le déjeuner du docteur Coman, quatre ans auparavant, s'il n'était parti avec le dernier traîneau venu chercher Mason, atteint d'appendicite.

Byrd allait descendre à 286 kilomètres au sud de la Petite-Amérique dont il fit la capitale de l'Antarctique. Cette ville champignon, où, seul, l'homme avait assez d'audace pour demeurer, quand la vie animale se repliait après le coucher final du soleil, comprenait plusieurs édifices, avec tunnels souterrains, éclairage et force électrique, T. S. F., 4 avions, 4 tracteurs, 150 chiens, une laiterie avec 4 têtes de bétail, un service médical, une bibliothèque, un observatoire, un état-major de savants et un cinéma. L'an d'après, l'aviateur Kenyon et Lincoln Ellsworth atterrissaient dans la Petite-Amérique, où ils demeuraient pendant huit semaines dans l'angoisse de se sentir perdus, après avoir survolé les Andes antarctiques de la Terre de Graham.



LINCOLN ELLSWORTH ET L'AVIATEUR KENYON BLOQUÉS À LA PETITE-AMÉRIQUE. — CL. NYT.

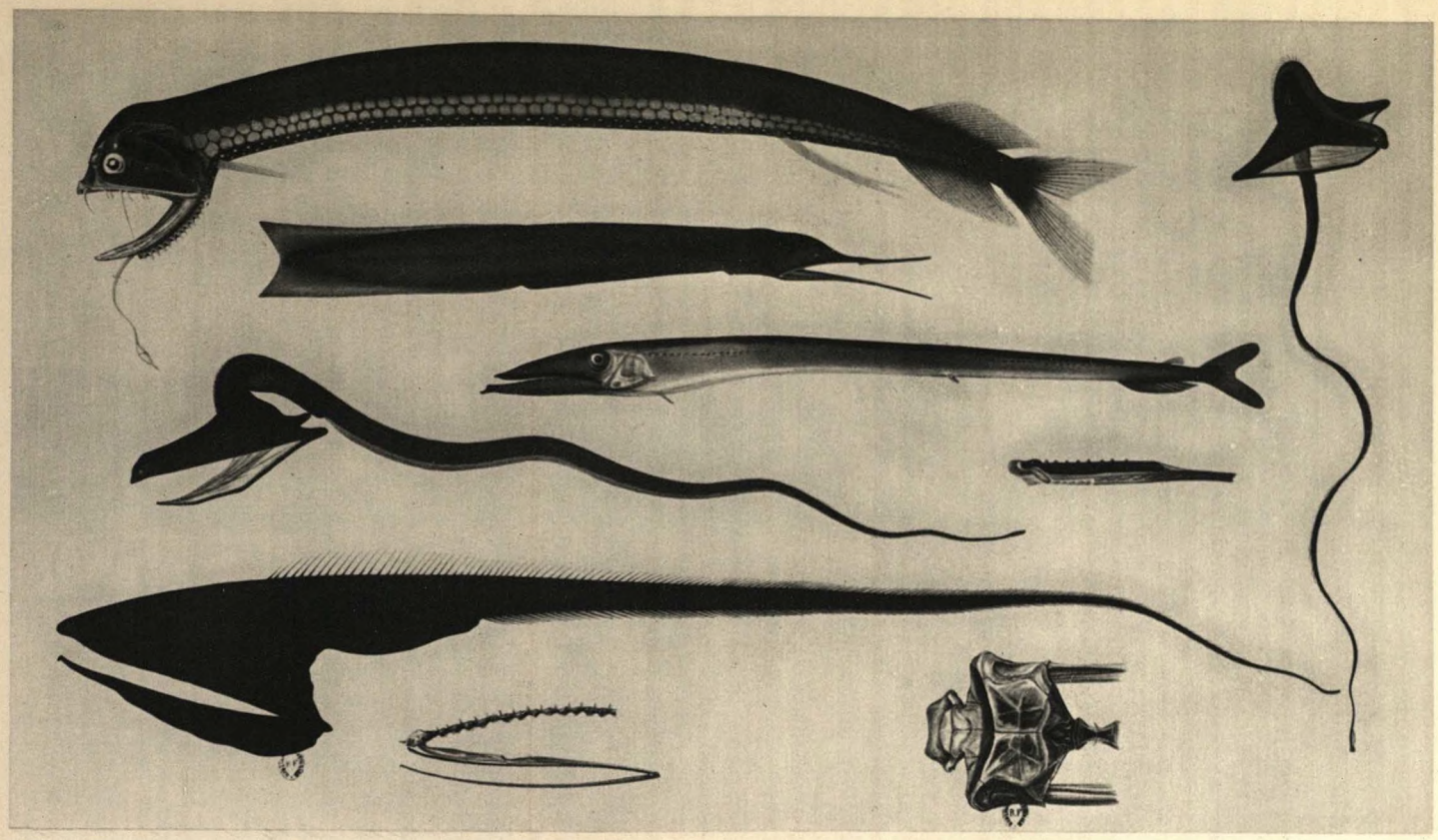
L'Angleterre, de son côté, n'abandonnait pas l'exploration de l'Antarctique. Dirigée par John Rymill, la British Grahamland Expedition rapportait, en 1937, le relevé des sinuosités de la Terre de Graham, qui s'étend au sud de la Terre Charcot. Et la France, en 1938, affirmait ses droits sur les terres découvertes et baptisées par Dumont d'Urville.



Expédition océanographique de J. E. Williamson aux Bahamas : faune et flore sous-marines. — Cl. Nyt.



Expédition océanographique de J. E. Williamson : massifs coralliens. — Cl. Nyt



STOMIAS BOA, « CYEMA ATRUM », « ANOTOPTERUS PHARAO », « GASTROTOMUS ».
RÉSULTATS DES CAMPAGNES SCIENTIFIQUES ACCOMPLIES SUR LE YACHT DU PRINCE ALBERT DE MONACO. MONACO, 1911. — CL. LAROUSSE.

AU SEIN DES OCÉANS LE SURVOL DE LA TERRE

« Les abîmes de la mer. »

Jusqu'en 1838, on ne connaissait pas le fond des mers au delà de 1 200 brasses, soit 2 160 mètres. La pose des câbles sous-marins nécessita une étude plus approfondie des abîmes marins et provoqua de multiples sondages. Sur ces entrefaites, un naturaliste anglais, Charles Wyville Thomson, s'avisa d'étudier la vie des grands fonds : ce fut l'objet des campagnes du *Porcupine* et du *Lightning* en 1868 et 1869, dont son livre, traduit sous le titre : *les Abîmes de la mer*, expose les résultats. A 500 et 600 brasses de profondeur, il y a, sur des dizaines de milles, des bosquets pétrifiés de *Lophophelia prolifera*, qui abritent toute une menue faune. Sur les côtes de Norvège, par 200 brasses, de vrais bijoux de nuance cramoisie répandent de brillants reflets au sortir de la drague; à ces astéries, aux anneaux calcaires, hérissés de spicules, on a donné le nom d'un bijou (Brising) de la déesse Freya : les *Brisinga Coronata* ont ainsi comme un parfum de la mythologie scandinave.

Un célèbre zoologiste français, placé à la tête du Muséum, Milne-Edwards, saisit tout l'intérêt qu'offraient pour la science les recherches sous-marines. Le plan du monde animé, qu'il avait exposé dans son *Introduction à la zoologie générale*, prenait une nouvelle ampleur. Deux avisos furent équipés pour l'exploration des fosses abyssales.

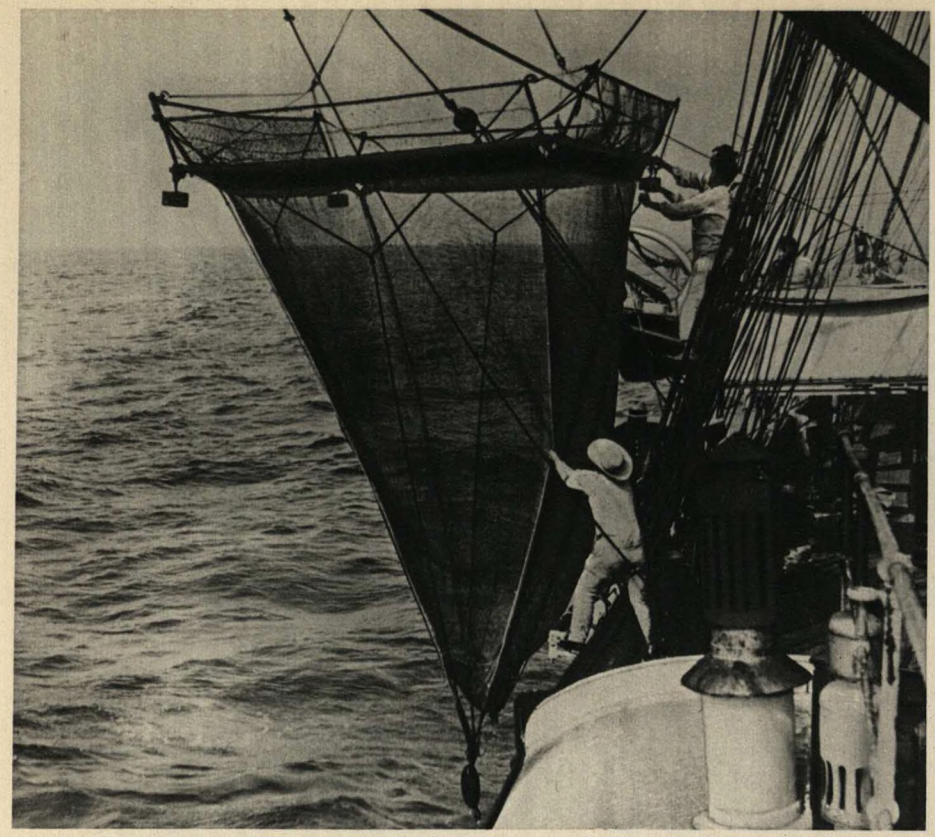
Les *Expéditions scientifiques du « Travailleur » et du « Talisman »*, de 1880 à 1883, ouvrirent la voie à de nouvelles découvertes. Parlant des céphalopodes, Fischer disait de leur faune abyssale : par suite de la privation de lumière, elle diffère de la faune littorale; les yeux font parfois défaut; des organes phosphorescents se développent; les appareils tactiles acquièrent de grandes dimensions. Par hasard, il y a plus d'un siècle, le naturaliste italien Verany aperçut un de ces céphalopodes, qu'il décrivait ainsi :

« Je fus appelé par un pêcheur, qui me le montra, cramponné au filet. Je le fis saisir et plonger dans un baquet d'eau. C'est dans ce moment que je jouis du spectacle étonnant des points brillants qui parurent sur la peau de ce céphalopode, déjà si extraordinaire par ses formes; tantôt, c'était l'éclat du saphir qui m'éblouissait; tantôt, c'était l'opalin des topazes qui la rendait plus remarquable; d'autres fois, ces deux riches couleurs confondaient leurs rayons magnifiques; pendant la nuit, les points opalins projetaient un éclat phosphorescent, ce qui fait de ces mollusques une des plus brillantes productions de la nature. »

Une jeune science : la Biologie marine.

Il y a un siècle et demi, à Berlin, un « Scrutateur de la Nature » publiait en français un magnifique ouvrage, l'*Ichtyologie*, contenant l'histoire des Poissons, qui étaient tous représentés par des gravures en couleurs. Marcus-Éliézer Bloch y mettait au point le *Système de la nature* de Linné et utilisait, pour la faune aquatique de l'Amérique, les splendides dessins enluminés du Père Plumier.

Mais quels pas de géant devait faire depuis lors la biologie marine! A la fin du XIXe siècle, l'océanographie était une science pour laquelle se passionnaient toutes les nations. La France avait amorcé, en 1880, nous l'avons vu, les campagnes annuelles du *Talisman* et du *Travailleur*. La *Belgica*, que commandait le capitaine De Gerlache, allait du Groenland à l'Antarctique. L'Angleterre affectait aux recherches océanographiques le *Challenger*, dont le voyage autour du monde dura de 1873 à 1875. A la suite de l'expédition du *Valdivia*, qui sillonna l'océan Indien des Seychelles



FILET DE PROFONDEUR UTILISÉ À BORD DU YACHT DU PRINCE DE MONACO.
CL. INSTITUT OCÉANOGRAPHIQUE.

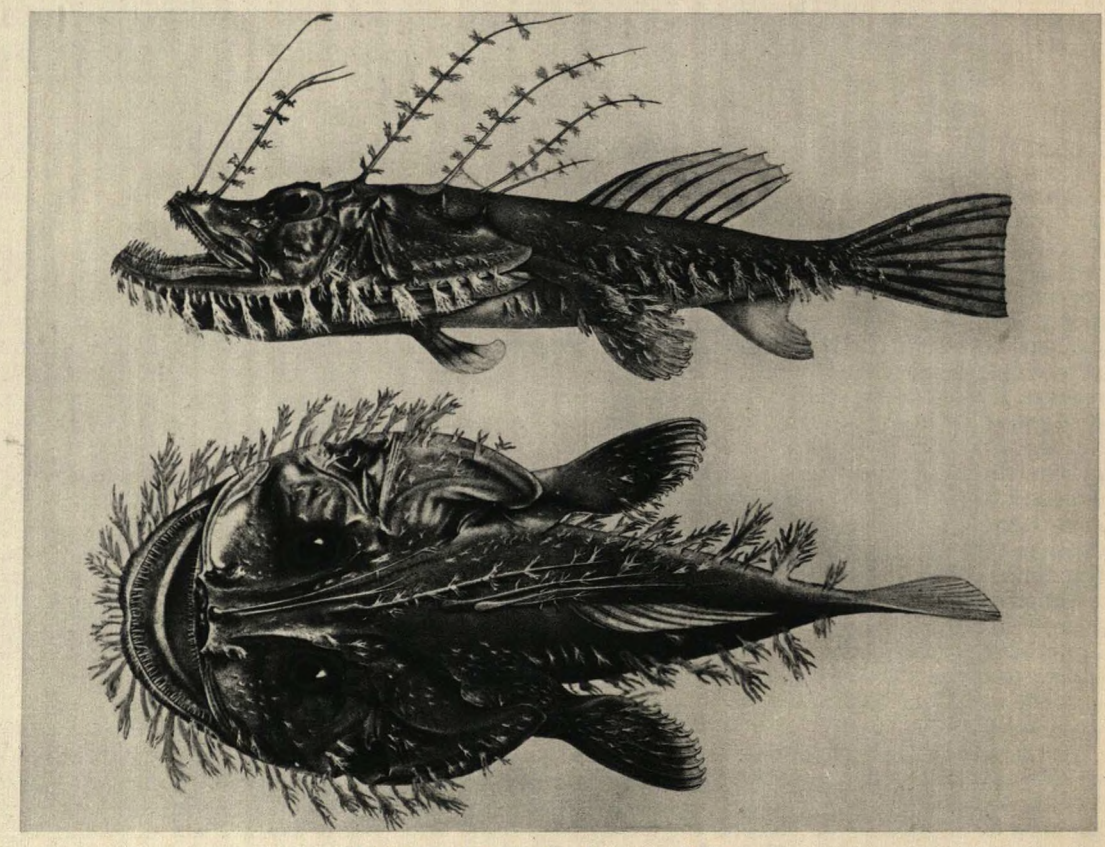
et des îles Nicobar aux îlots Saint-Paul et Amsterdam, Carl Chun publiait son ouvrage *Aus den Tiefen des Weltmeeres* (1900), où l'on voyait remonter, de l'abîme des mers, des espèces aux yeux télescopiques et tel crabe armé de quatre scies, qui venait d'une profondeur de 5 248 mètres. En suite de quoi, l'Allemagne fondait à Berlin un Institut océanographique. Les pays du Nord formaient une commission internationale qui se partageait l'étude systématique des mers septentrionales.

Mais un homme devait prendre une place prépondérante dans la science nouvelle. Cet homme, le prince Albert Ier de Monaco, avec des navires spéciaux, la *Princesse-Alice*, l'*Hirondelle*, avec des filets capables de descendre jusqu'à 5 000 mètres de profondeur et munis de bathymètres qui indiquaient le niveau où s'étaient faites les captures, parcourut l'Atlantique depuis les régions tropicales jusqu'aux mers polaires pendant un quart de siècle. Il créa des laboratoires océanographiques, un Institut océanographique à Paris et vit « s'estomper sur l'horizon du savoir humain l'enchaînement des espèces issues les unes des autres dans les rapprochements de leur répartition entre la surface et le fond ».

Dans les profondeurs océaniques, il existait une foule d'espèces insoupçonnées, poissons et mollusques, pour qui une pression formidable de centaines d'atmosphères n'était pas une gêne, parce qu'il s'établissait un équilibre constant entre les liquides intérieurs de leurs organismes et l'eau dans laquelle ils baignaient. Leur nourriture était faite le plus souvent des cadavres d'animaux de toutes espèces, des débris de toutes sortes qui tombaient des couches superficielles en une pluie alimentaire. Pour se diriger, ces espèces abyssales avaient de longs organes tactiles et, beaucoup d'entre eux, des organes lumineux. Elles commencèrent à s'adapter vers l'époque crétacée à la vie abyssale, car la grande majorité de ces espèces, d'origine littorale, sont descendues lentement dans les grands fonds, selon l'opinion d'un maître en la matière, le docteur L. Joubin. *De la surface aux abîmes*, tel est le titre éminemment suggestif de l'ouvrage d'un aide de camp du prince de Monaco, H. Bourée.

Les poissons aux appareils lumineux du fond des mers.

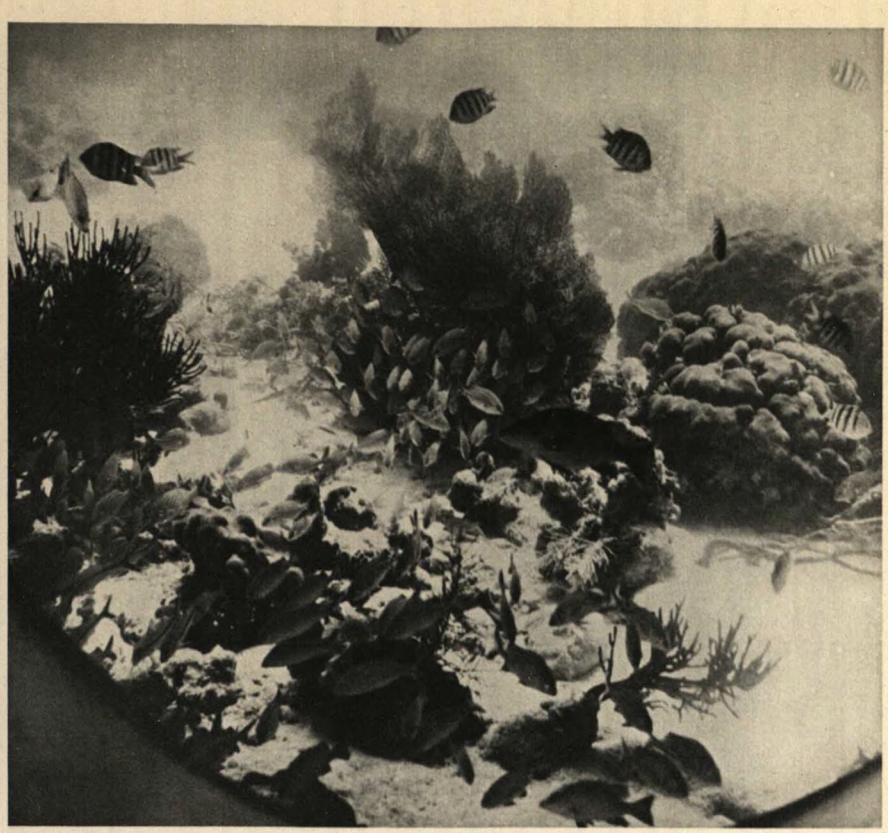
La surface de la mer offre parfois des phosphorescences dues à des êtres microscopiques, les noctiluques. Mais qu'est-ce que ce phénomène à côté des magnificences du fond des mers ! Des espèces de poissons ont, secrétés par des glandes, des points lumineux répartis tout le long du corps, sur le ventre, les mâchoires, les contours des yeux, à l'intérieur de la bouche ; et celle-ci, tout illuminée, attire comme un piège les proies. Ces appareils, dans les ténèbres opaques des grandes profondeurs, servent, comme des projecteurs, à aveugler les proies. L'animal peut à volonté éclairer ou éteindre ces fanaux, s'en servir comme appât pour la chasse ou s'en priver pour se dissimuler à un ennemi. Dans les animaux d'une même espèce, les organes lumineux sont toujours groupés de même, en même nombre, et fonctionnent comme des feux de position. L'*Halosauropis macrochir*, pris aux Açores par des fonds de 3 000 mètres, a des écailles mobiles qui agissent à la façon de paupières. L'*Argyropelecus*, le poisson-hache, est muni d'une rangée d'organes lumineux et pourvu d'yeux de disposition télescopique. La Physalie possède un flotteur muni d'un orifice à



« LOPHIUS NARESII », DES ÎLES DE L'AMIRAUTÉ.
REPORT ON THE SCIENTIFIC RESULTS OF THE VOYAGE OF H. M. S. « CHALLENGER » (1873-1875). LONDON, 1880. — CL. LAROUSSE.



LE COMMANDANT LE PRIEUR ÉVOLUANT SOUS L'EAU AVEC SON SCAPHANDRE AUTONOME.



COLONIES DE POISSONS ÉVOLUANT PARMI LA FLORE AQUATIQUE, DEVANT L'OBJECTIF DE J. E. WILLIAMSON. — CL. NYT.

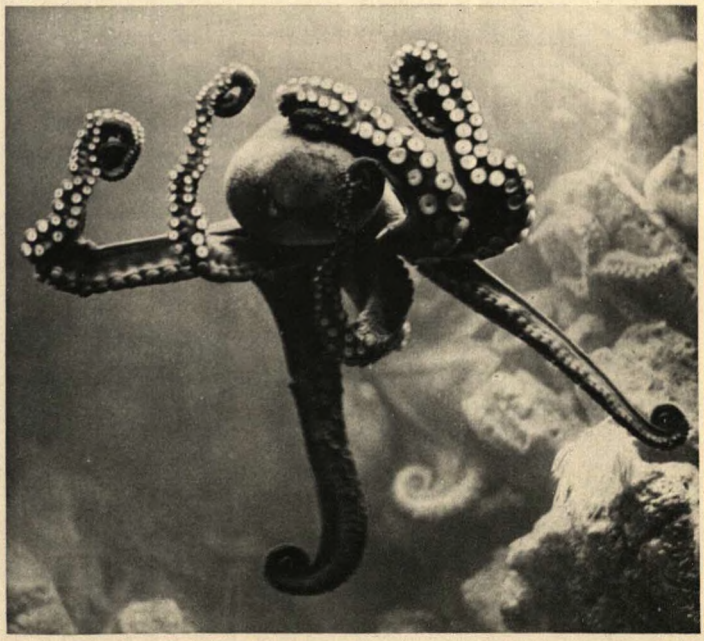
sphincter pour expulser les gaz quand elle veut plonger; du flotteur irisé pend une magnifique chevelure violette, dont la toison est faite de tentacules munis de venin pour stupéfier les proies, qui se laissent ainsi dévorer. Et voici d'autres captures saisissantes, alors que les nasses immergées descendaient jusqu'à 4 000 mètres : le *Gastrotomus* du prince de Monaco, bien voisin de l'*Eurypharynx* de la campagne du *Talisman*, a des mâchoires si extensibles qu'elles transforment sa bouche en un gouffre, où se jetteront les proies; le *Protostomias* est doté, tout le long du corps, de rainures où sont disposés en files 1 500 organes photodotiques; l'*Opistoproctus* aux yeux télescopiques et au ventre aplati; le *Cyema atrum* au bec d'oiseau; le *Lophius Naresii*, capturé dans le Pacifique aux îles de l'Amirauté, dont le corps est couvert de longues franges et le dos festonné de brindilles, comme un arbuste. Des crevettes lancent des bulles phosphorescentes, qui, en éclatant, produisent des jets d'étincelles comme un feu d'artifice.

Les promenades sous-marines de l'homme.

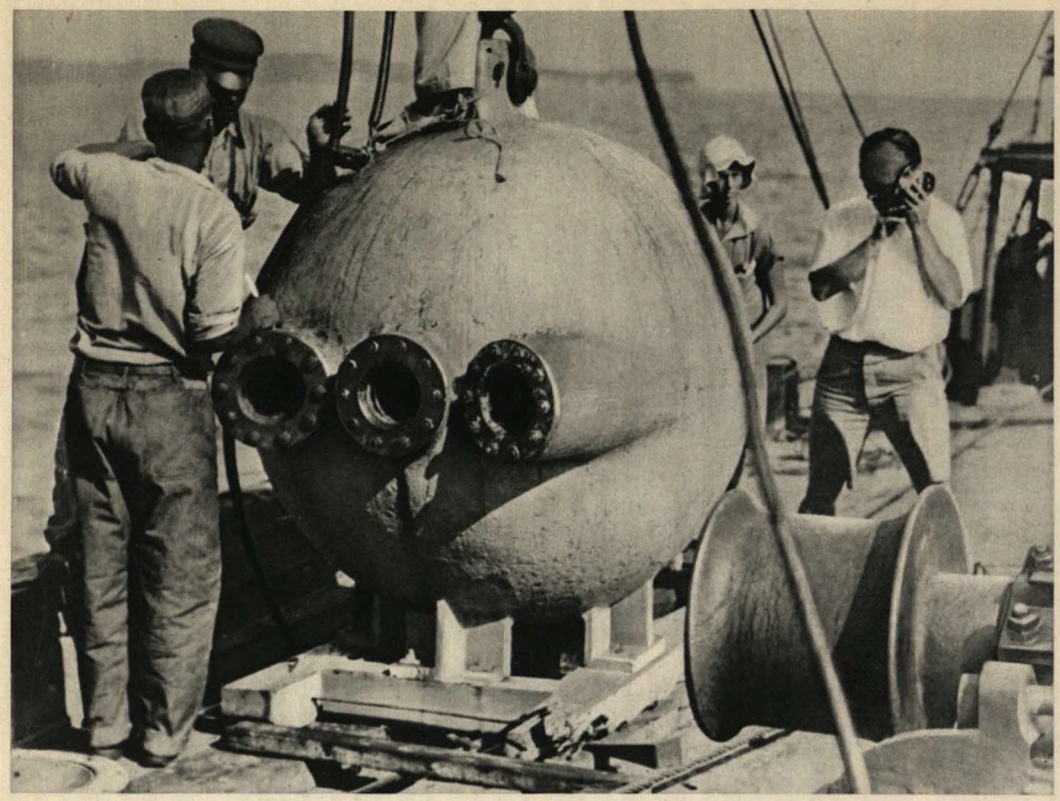
L'homme à son tour, en scaphandre, alla rendre visite à la gent aquatique. Il me souvient, quelques années avant la guerre, d'avoir assisté, dans la salle de la Société de géographie, à un petit drame de la mer. L'opérateur, à quelque 8 ou 10 mètres de la surface, déposait de l'assa fœtida dans un parterre d'algues frémissantes et braquait sur cet objet odorant son objectif. Des crabes accouraient, quand soudain, dans le champ de l'objectif, apparaissaient de longues ombres qui les faisaient fuir : des congres venaient prendre part à la curée; puis ils s'évanouissaient à l'aspect des grands bras tentaculaires des pieuvres.

Ces tableaux de la nature sont désormais à la portée de tous, et dans leur élément, grâce à l'ingénieux scaphandre portatif de mon collègue de l'Académie de marine, le commandant Le Prieur, scaphandre autonome à air comprimé, avec lequel on peut évoluer plus d'une demi-heure sous l'eau. Quel succès aurait, grâce à son appareil, un film où l'on verrait, au milieu d'une forêt marine, se jouer ou se battre la gent aquatique, tout ce monde de crustacés, de homards aux terribles pinces, de pieuvres aux longs tentacules constellés de points aux lueurs bleues, vertes ou roses, de poissons aux multiples couleurs et aux nageoires parfois gracieuses comme des écharpes.

Que dis-je! Ce film a été réalisé et il a obtenu en Amérique un immense succès. Lisez l'ouvrage de J.-E. Williamson, dont la traduction a été publiée sous le titre : *Vingt ans sous les mers*. A Norfolk, en Virginie, Williamson descendit à 10 mètres au-dessous de la surface de la mer; et là, au milieu de touffes d'algues qui flottaient dans le courant, il photographia les poissons qui nageaient paresseusement dans l'eau glauque ou s'arrêtaient pour venir en badauds le regarder curieusement. De cette vie au fond de l'Océan, l'opérateur allait prendre des vues cinématographiques du plus puissant intérêt. Les mers tropicales des Bahamas et des Bermudes abondent en poissons multicolores qu'abritent, comme une jungle, des bancs de coraux. C'est là que Williamson descendit, muni de sa camera, dans une cabine sous-marine. « Terrifiés, les poissons filèrent comme des fantômes hors du cercle lumineux du projecteur, pour revenir fascinés et curieux d'examiner de plus près cet étrange phénomène. Mais ils s'enfuirent comme s'ils étaient en danger mortel, à l'apparition d'un extraordinaire poisson, dont la gueule était surmontée d'un bâton,



PIEUVRE OU POULPE (« OCTOPUS VULGARIS »). MUSÉE DE LA MER À BIARRITZ.



LA BATHYSPHÈRE OU CLOCHE SOUS-MARINE DU PROFESSEUR WILLIAM BEEBE. — CL. NYT.

au bout duquel flottait un drapeau blanc » : l'épouvantail était l'*Equus punctatus*, « le cheval tacheté ».

Que sont les évocations de Victor Hugo dans *les Travailleurs de la mer* ou de Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers*, à côté des passionnantes réalités que nous révèle Williamson. Voici un plongeur attaqué par une murène aux puissantes mâchoires; armé d'un harpon d'acier, il déjoue l'assaut de l'animal, dont la morsure est venimeuse. Derrière la fenêtre de sa cabine, Williamson assiste, avec un sentiment de terreur, à la capture d'un poisson par un diable de mer, aux yeux morts et pleins d'une cruauté bestiale, qui enveloppe de ses huit bras la proie pour la dévorer, après l'avoir paralysée. Et qu'eût-ce été, s'il avait vu opérer une de ces énormes seiches, pesant plusieurs tonnes, dont l'un des tentacules, mesuré par le docteur Bartsch, n'avait pas moins de 60 pieds — 20 mètres — de long, origine peut-être des légendes sur le grand serpent de mer. Un jour, Williamson, se dépouillant de ses vêtements, plongea avec une intrépidité magnifique au milieu d'une bande de « mangeurs d'hommes »; des requins, pris de rage, se déchiraient les uns les autres, parce qu'on leur avait enlevé leur appât, une carcasse de cheval : saisissant la nageoire d'un des monstres, il le frappa au ventre d'un coup de poignard, pendant que la camera enregistrait ce duel sensationnel.

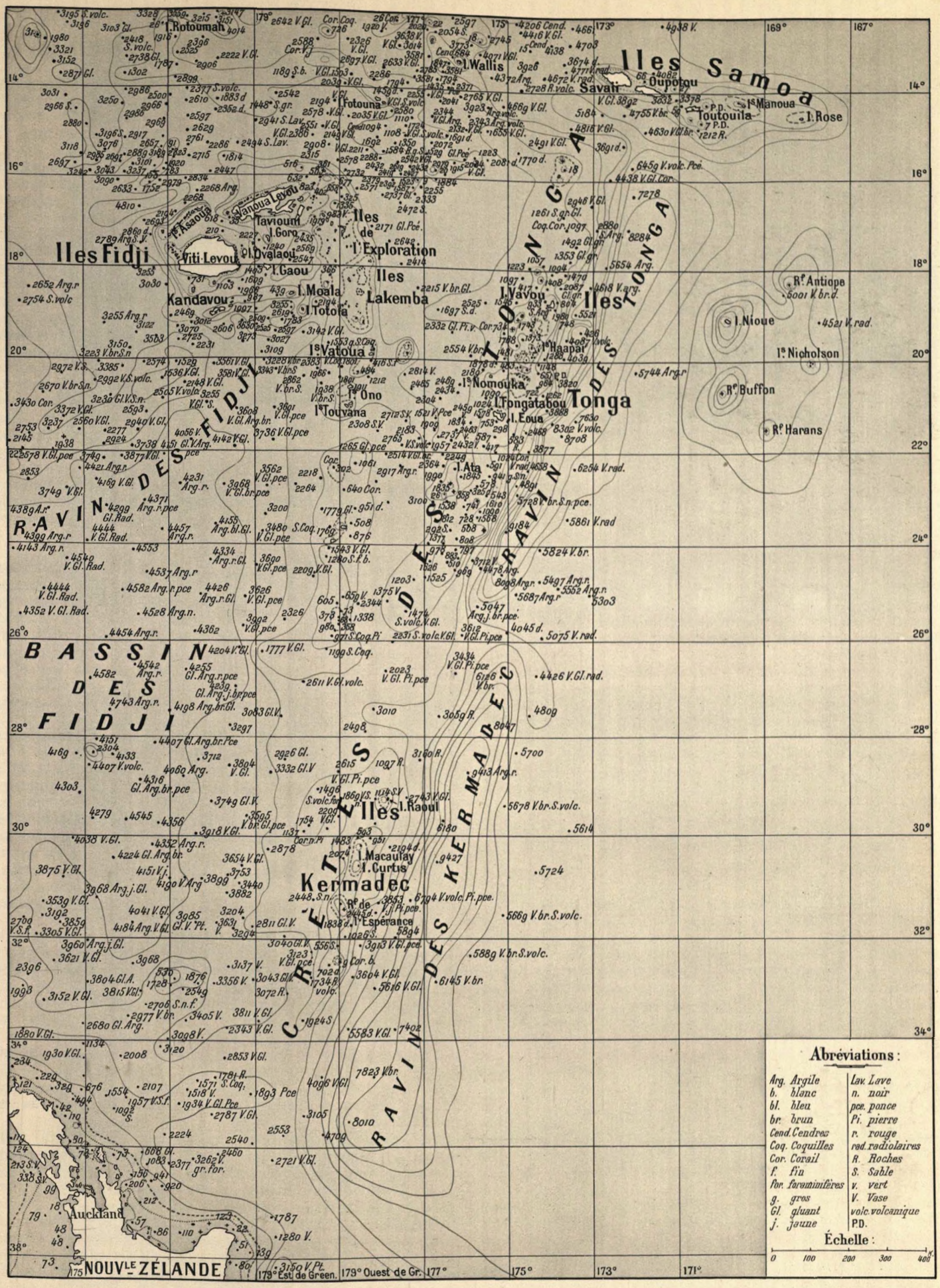
Dans une forêt vierge de corail aux Bahamas, Williamson était descendu dans sa cabine sous-marine. Des raies géantes, comme d'immenses chauves-souris, agitaient leurs nageoires qui ressemblaient à des ailes. Soudain, apparurent des requins; saisie par les monstres, une des raies gigantesques fut mise en pièces, la queue exceptée : les requins étaient trop avisés pour dévorer cet appendice vénéneux, semblable à une queue de taureau munie d'un dard aigu. Enterrées dans le sable tout entières, à l'exception de leurs yeux périscopiques, les raies, en effet, guettent leurs victimes, la queue prête à se détendre comme un ressort chargé de poison.

Le scaphandre, à l'homme, ne suffit pas. Le professeur William Beebe, directeur du département des Recherches tropicales à la New York zoological Society, raconte, dans ses *Beneath Tropic Seas*, le passionnant intérêt qu'offrait, aux îles des Cocos, des Gallapagos et d'Haïti, le fourmillement de poissons aux vives couleurs dans les masses sombres, à l'aspect de « purgatoire », de ces terres volcaniques. Avec une bravoure héroïque, Beebe voulut descendre dans les profondeurs de l'abîme océanique pour y saisir sur le vif les mœurs de leurs habitants. Dans une bathysphère à l'épreuve des plus formidables pressions, il s'enfonça sous des eaux qui allaient du bleu turquoise et du bleu noir au noir de la nuit la plus épaisse. Il voyait surgir d'étranges espèces, attirées par la lumière du projecteur qui fusait à travers les lames de quartz transparent du hublot : poissons-papillons et sergents-majors, poissons noirs à queue de rat, scares géants broutant à 350 mètres de profondeur des bourgeons de corail comme le cheval broute des touffes d'herbe, poissons-haches argentés et poissons-lanternes, dont les organes lumineux bleu pâle perçaient à 600 mètres de profondeur la nuit opaque des eaux, voilier blafard et méduse cnétophore, plus bas encore. A 735 mètres, un grand poisson de 6 mètres de long traversa le champ de vision de l'intrépide savant, qui descendit *en plongée à 900 mètres :* c'est le titre de son ouvrage. La bathysphère avait subi l'effroyable pression de 7 000 tonnes.

Le professeur Piccard, dont nous allons tout à l'heure célébrer l'ascension dans le ciel, espère descendre plus bas encore dans l'abîme des eaux. Il compte se servir d'une sphère métallique capable de résister à une pression de 1 000 atmosphères, qui règne à 10 000 mètres de profondeur. Mais il abandonnerait la chaîne qui limite trop la descente : il recourrait à un lest maintenu contre la paroi de la sphère par un électro-aimant. Arrivé au bas de sa course, ses observations terminées, l'audacieux explorateur



UN DRAME AU FOND DE LA MER PHOTOGRAPHIÉ PAR LE PROFESSEUR WILLIAM BEEBE. — CL. NYT.



CARTE BATHYMÉTRIQUE DES OCÉANS DRESSÉE PAR LE PRINCE DE MONACO :
PARTIE INDIQUANT LES PROFONDEURS DU PACIFIQUE EN POLYNÉSIE OCCIDENTALE. — DOCUMENT EXTRAIT DE LA MER, COLLECTION IN-4° LAROUSSE, PARIS.



LE MASSIF DU HOGGAR (SAHARA CENTRAL), VU EN AVION. CROISIÈRE DU GÉNÉRAL VUILLEMIN (1933).

couperait le courant, lâcherait ainsi son lest, et la sphère remonterait à la surface.

Cartes bathymétriques. — Du fond des mers, sondes et collecteurs rapportent des échantillons du sol : argile rouge, dont la coloration est due au pyroxyde de fer, dans l'océan Indien et le Pacifique; vases vertes, colorées par le silicate de fer, sur la côte occidentale des États-Unis; coraux, dans les eaux océaniennes. Aussi, dès le retour de la grande expédition du *Challenger* en 1875, John Murray pouvait-il entreprendre une carte des sédiments des mers profondes.

Mais comment mesurer les fosses abyssales où la sonde pouvait difficilement atteindre? La solution fut trouvée par MM. Langevin et Chilowsky, qui recoururent, pour apprécier ces profondeurs, au sondage continu par ultrason. Un ingénieux appareil de l'hydrographe Marti — projecteur ultrasonore, amplificateur et enregistreur — détermine la profondeur de la mer par l'écart du temps écoulé entre la projection du son et le retour de l'écho. Dès 1905, paraissait une carte bathymétrique aux frais et sous le patronage du prince de Monaco.

La dérive des continents.

L'histoire de la découverte de la Terre est une synthèse où devrait s'enchâsser la science de ses origines : la paléontologie. Cette science est trop importante pour que j'aie le loisir de la traiter ici. Elle soulève toutefois un problème que je ne puis passer sous silence. Y a-t-il une dérive des continents, selon l'hypothèse de Wegener sur *la Genèse des continents et des océans :* les continents vont-ils en s'écartant les uns des autres, et les îles Aléoutiennes, par exemple, ne sont-elles que les anneaux brisés d'une chaîne qui unissait à l'Amérique, l'Asie? Ainsi s'expliquerait qu'on ait trouvé au centre de l'Asie, dans le désert de Gobi, des œufs de ce gigantesque lézard d'une trentaine de mètres, le *diplodochus*, dont un squelette gisait en Amérique, près des montagnes Rocheuses. Ainsi trouve-t-on dans l'Amérique du Sud un fossile du genre hippopotame, le *barytherium*, qui existe également en Égypte.

Depuis que l'illustre Cuvier, en identifiant des ossements contenus dans les plâtrières de Montmartre, avait révélé que vivait, dans le bassin parisien, le mammouth, on a retrouvé des squelettes de ce grand pachyderme aux défenses recourbées dans la vallée de l'Ohio comme en Sibérie, en Italie et en Souabe : un de nos ancêtres de la préhistoire, doué d'un véritable talent artistique, ne figurait-il pas un mammouth de fière allure, à l'œil vif et à la longue crinière, dans une grotte de la vallée de la Vézère, à la Madeleine. Car nos lointains ancêtres, s'ils ignoraient l'écriture, pratiquaient le dessin. Ces aurochs, ces rennes, silhouettés sur les parois des grottes, comme des panoplies, étaient autant d'envoûtements magiques d'animaux qu'il fallait vaincre avec de pauvres épieux de bois.

LE SURVOL DE LA TERRE

Pour dresser l'hydrographie des mers, l'homme avait asservi le son. Pour établir la cartographie terrestre, il a traité la lumière en vassale. De son regard d'aigle, la photographie aérienne a embrassé, district par district, des pays entiers : le Canada, l'Indochine ont eu leurs cartes ainsi levées du haut du ciel en de vastes panoramas. La photographie aérienne, pendant la guerre, fouillait les tranchées, révélait comme des pustules les trous d'obus, transperçait les eaux où se coulaient sournoisement les sous-marins. La paix lui a donné d'autres objectifs : l'attaque des derniers retranchements que la nature opposait à l'homme, les pôles, les forêts vierges, l'Himalaya et autres massifs montagneux. Ainsi dépouillée du secret de ses plus hauts reliefs comme de ses plus grandes profondeurs, de ses axes comme de ses régions impénétrables, la Terre offrira, sans la moindre ombre, son vrai visage, Terme ultime de sa découverte.

La résurrection du passé. — Et son passé a ressuscité. Dans des déserts où l'œil humain n'avait rien discerné, la photographie aérienne a révélé des pistes anciennes et des ruines. Du haut des airs, le Père Poidebard a relevé *la trace de Rome dans le désert de Syrie*, voies romaines, camps gardant les sources, castilla surveillant les passages, observatoires des citadelles : depuis la route royale des Parthes jusqu'au limes byzantin, depuis les jetées englouties de Tyr jusqu'à l'enceinte de Palmyre, toute l'archéologie de la Syrie a défilé sur ses pellicules de photographie aérienne.

Le Père Poidebard avait relevé, à leur départ en territoire syrien, les grandes voies de pénétration romaine vers le pays des Parthes. Un grand savant britannique, sir Aurel Stein, les a suivies, du haut des airs lui aussi, jusqu'au Tigre et à l'Euphrate. Et là, dans l'Irak, il a lu, sur ses photographies aériennes, les péripéties du drame entre Rome et les Parthes que figurent les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Septime-Sévère, publiés au début de cet ouvrage. Les Romains occupent les passes du massif montagneux, y organisent des postes et, poussant leur avantage, fortifient Singara (Beled Sinedjar) en face d'Hatra, centre de la résistance des Parthes. Si vous voulez suivre les phases de la lutte, ouvrez le *Geographical Journal* de juillet 1938.

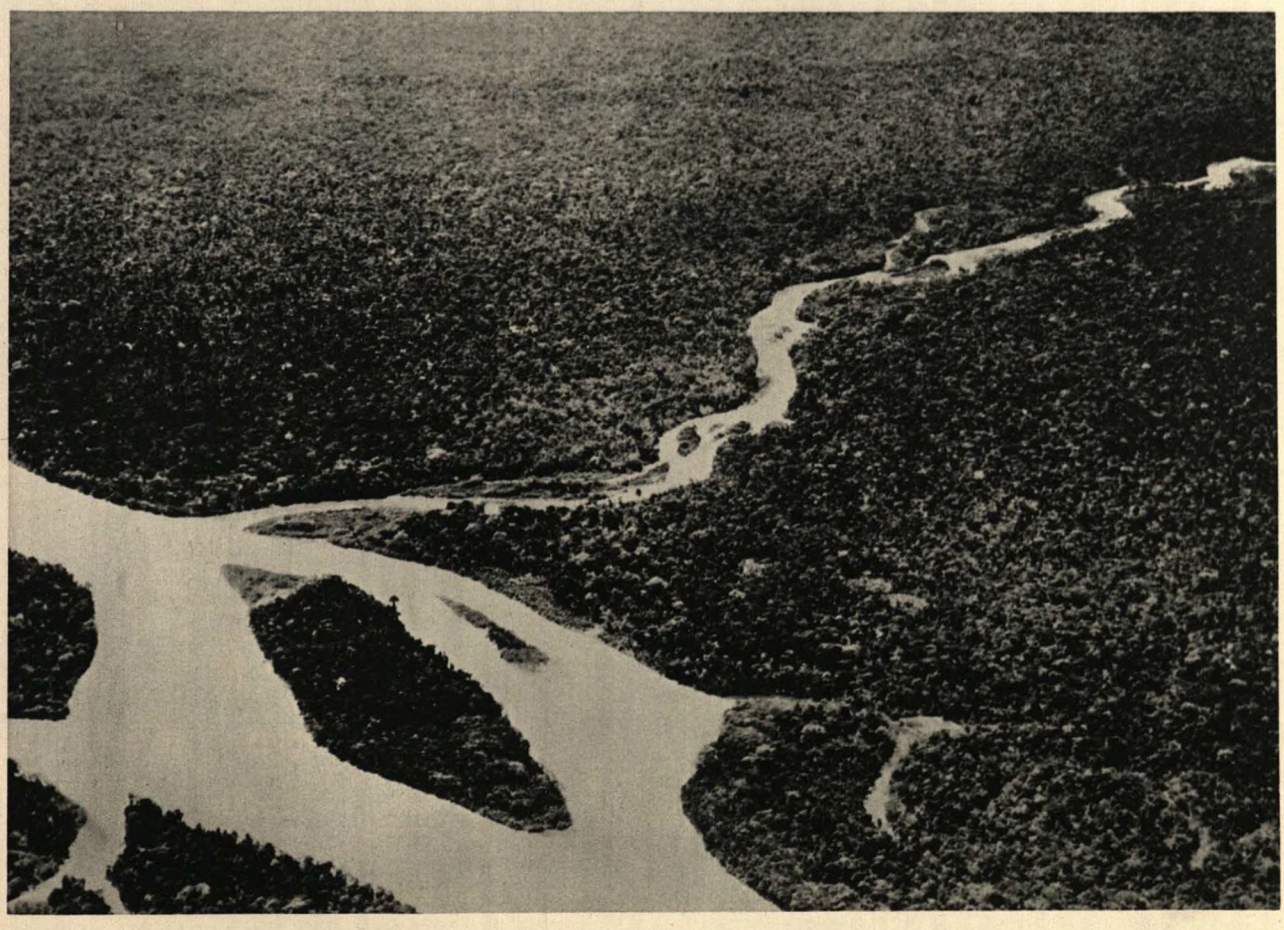
Cette reconstitution par voie aérienne d'une campagne de guerre a quelque chose de saisissant. Le 6 mars 1938, étaient prises une série de photographies aériennes du champ de bataille de Poitiers, où, le 19 septembre 1356, le roi de France, Jean II, tomba prisonnier du Prince Noir. Grâce à elles, M. Tourneur-Aumont, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Poitiers, faisait revivre les péripéties de cette bataille de trois jours : des bandes anglo-gasconnes tournent l'armée royale pour s'embusquer dans le bois de Nouaillé, à 10 kilomètres au sud-est de Poitiers, et l'armée royale, à Beauvoir, est ainsi prise à revers par Chandos, tandis que le captal de Buch l'attaque au sud et les maréchaux d'Angleterre au nord.

Est-il possible de généraliser cet éveil aérien de l'histoire? Oui, mais à une condition : c'est que ruines et vestiges soient en matière dure ou permanente. Si nous pouvons évoquer, par des édifices croulants, les empires disparus des Aztèques et des Incas, rien ne subsiste de ces jolis villages indiens palissadés, mais aux cabanes en bois ou en torchis, que figurèrent, en Amérique du Nord, des peintres français et anglais, Le Moyne de Morgues, With, Champlain. Elles ne ressusciteront pas davantage, pour les observateurs aériens, les cités mortes du Sahara ou du Haut-Niger, Ghana, Mali, qui eurent au moyen âge un grand éclat; les matières périssables dont elles furent construites ne leur ont pas assuré l'immortalité.



VUE PRISE EN AVION DU TEMPLE DE BÊL À PALMYRE (SYRIE).

PHOTO EXTRAITE DE : POIDEBARD, LA TRACE DE ROME DANS LE DÉSERT DE SYRIE. PARIS, 1934. — CL. AÉRO-LEVANT.



LA FORÊT VIERGE DU HAUT AMAZONE VUE EN AVION (RÉGION COLOMBO-PÉRUVIENNE). — CL. NYT.



La nacelle du ballon du professeur Piccard après l'atterrissage sur le glacier d'Obergurgl (mai 1931). — Cl. Keystone.



Gonflement du ballon du professeur Piccard sur l'aérodrome de Dübendorf (août 1932). — Cl. Nyt.

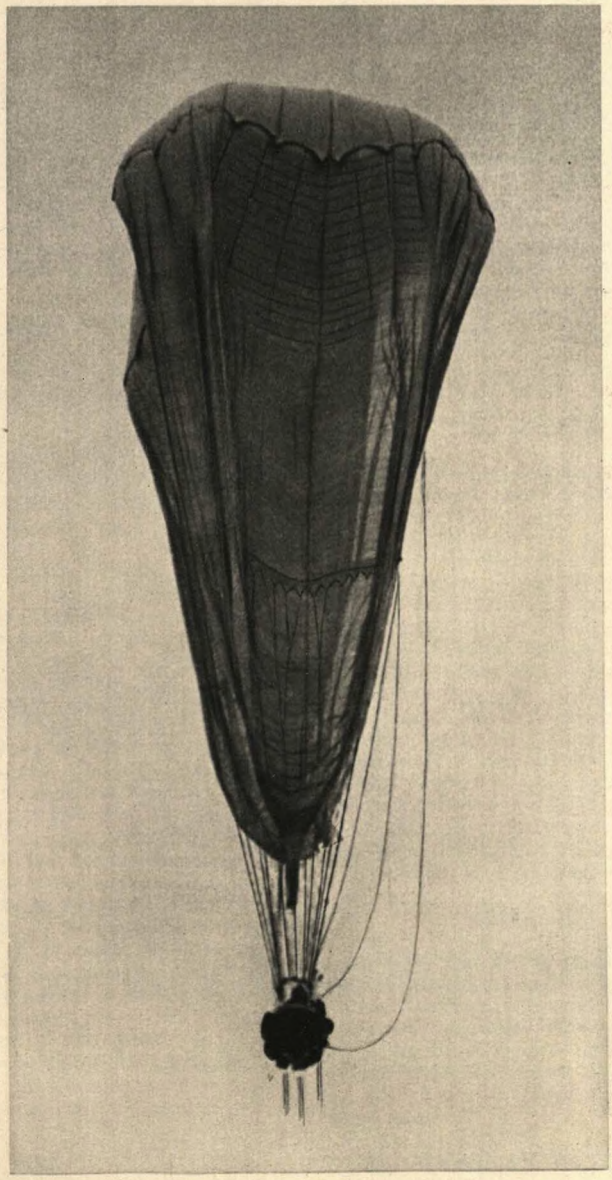


VUE AÉRIENNE DU BOIS DE NOUAILLÉ À MONTVINARD.
EXTRAIT DE : TOURNEUR-AUMONT, LA BATAILLE DE POITIERS ET LA CONSTRUCTION DE LA FRANCE. ARRAULT ET Cie, ÉDITEURS. TOURS.

Dans la stratosphère. Piccard (1931-1932).

Si le poids de l'atmosphère, au ras de la terre, élève de 760 millimètres en moyenne une colonne de mercure, à 16 000 mètres, la pression sera dix fois moindre et la colonne tombera à 76 millimètres. Ainsi pensait M. Piccard, professeur à l'Université de Bruxelles; et il résolut d'en avoir le cœur net, en montant en ballon dans ce domaine éternel du beau temps qu'est, *au-dessus des nuages*, la stratosphère. Là, il pourrait étudier à l'aise les rayons cosmiques, leur mystérieuse provenance, transformation de l'hydrogène en hélium ou réaction radio-active de mondes lointains (?), comme aussi leur utilisation éventuelle, qui pourrait être une source d'énergie. Et en compagnie de Kipfer, il s'éleva une première fois, le 27 mai 1931, au-dessus d'Augsbourg pour atteindre une hauteur de 16 200 mètres, d'où il embrassait un panorama de 450 kilomètres, les Alpes bavaroises et les montagnes du Tyrol; il atterrit à 1 950 mètres d'altitude à Gurgl. L'ascension de l'année suivante, le 18 août, eut lieu à l'aérodrome de Dübendorf, près de Zürich, au milieu de montagnes qui coupaient les vents. Et en compagnie de Cosyns, cette fois, Piccard descendit à Desenzano.

Enfin, le 11 novembre 1935, aux États-Unis, Anderson et Stevens, à bord du ballon stratosphérique *Explorer-II*, montaient à plus de 22 000 mètres d'altitude.



ASCENSION DU BALLON STRATOSPHÉRIQUE « EXPLORER-II » D'ANDERSON ET STEVENS. — CL. NYT.

La conquête de la stratosphère ouvrait des perspectives infinies pour le rapprochement des peuples. Piccard les formulait ainsi : « Nous pouvons maintenant nous imaginer ce que sera dans l'avenir un voyage dans la stratosphère. Représentons-nous un bon bourgeois d'Europe dans sa salle à manger à l'heure du petit déjeuner. La sonnerie du téléphone a retenti. Un de ses amis l'invite de New-York pour le lunch... Au-dessus des nuages le temps est toujours beau, le soleil luit sans cesse. A raison de 800 kilomètres à l'heure, tous les vents n'ont que très peu de prise. Grâce à la radiogoniométrie, on peut tout le temps faire le point. Aucun risque de manquer l'aéroport. »

Dans l'histoire de la découverte du monde, un nouveau Jules Verne, mais un Jules Verne qui avait mis ses théories en pratique, venait de se lever, je veux dire de s'élever.

TABLE DES MATIÈRES

Une histoire de la découverte de la Terre s'impose v

L'ANTIQUITÉ

Au carrefour des peuples. L'Égypte, 1. — Les peuplades primitives. — « Le pays de la Turquoise ». — Jusqu'où allaient, en Afrique, les connaissances des Égyptiens ? — **L'Asie antérieure,** 6. — Ur, la patrie d'Abraham. — Babylone et la tour de Babel : la captivité de Babylone. — Ninive. — Khorsabad. — Suse. — Des archives dans des ruines : la correspondance d'un pharaon. Les Hittites et les Mitanniens. — **Les rouliers des mers : les Phéniciens,** 11. — La route de l'encens. — L' « Ophir » de Salomon. — Le mystérieux royaume de la reine de Saba. — Le périple d'Hannon le Carthaginois. — **Les Grecs,** 15. — De l' « Iliade » au périple de l' « Odyssée ». — La filleule d'une ville grecque d'Asie : Marseille. — L'exploration de Pythéas le Massaliote. — La mêlée des peuples : la grande armée de Xerxès. — Hérodote, le père de l'Histoire : les Scythes au temps d'Hérodote. — **Vers l'Inde,** 22. — La retraite des Dix mille : l' « Anabase » de Xénophon (401-400 avant J.-C.). — L'épopée mondiale d'Alexandre le Grand (334-323 avant J.-C.). — De l'Indus au golfe Persique : la reconnaissance militaire de Néarque (326-325 avant J.-C.). — Les « filles » d'Alexandre. — L'éperon d'un navire de Gadès (Cadix) est trouvé dans la mer Érythrée [océan Indien] (117 avant J.-C.). — Un livre de bord grec du Ier siècle : le périple de la mer Érythrée. — **L'Empire romain,** 27. — La conquête du bassin méditerranéen. — Les Gaulois : découverte et conquête de la Gaule par Jules César (58-51 avant J.-C.). — Les Bretons : l'exploration et la conquête de la Grande-Bretagne (78-95). — Les Germains vus par Tacite. — Les Daces de la colonne Trajane. — Diverses façons de concevoir la géographie : Strabon, Pline et Ptolémée. — Les voies romaines. — Ce que disent les arcs de triomphe de Rome. — Les Francs. — L'invasion des Barbares : les Vandales et les Wisigoths. — Les Huns.

LE MOYEN AGE

Pèlerins chinois, 49. — La route de la soie. — Des bouddhistes chinois vont en pèlerinage dans l'Inde (399 et 629). — Quel était le pays décrit, en 499, par un bonze ? — Angkor. — **Les Vikings,** 52. — Les Normands. — L'Islande, « la terre de Glace ». — Le Groenland, « la terre verte ». — Le Vinland américain. — Le denier de Saint-Pierre au Groenland. — Une ville morte du Groenland. — Survivances ? — **L'Islam,** 56. — L'essor de l'Islam. — Les voyageurs musulmans (IXe-Xe siècles). — « L'amusement pour qui désire parcourir le monde », par Edrîsî (1154). — « Le Dictionnaire des pays », par Yakout (XIIIe siècle). — **Les Croisades,** 61. — Le royaume de Jérusalem. — L'empire latin d'Orient. — Les Croisades de Saint Louis en Égypte et à Tunis. — Les conséquences géographiques des Croisades. — Rhodes, l'île des Chevaliers. — Chypre, l'île des Lusignan. — **Les Mongols. L'éveil de l'Asie,** 68. — Gengis-khan : « La colère de Dieu qui passe ». — A la recherche de la Grande-Hongrie (1237). — L'Occident en émoi : des missions partent pour l'Extrême Orient (1246-1256). — « Le vieux de la Montagne. » — « Le Livre des Merveilles du monde », de Marco Polo. — Les khans mongols de Perse et Philippe le Bel (1285-1305). — Les merveilles de l'Inde de Cathala de Séverac (1329). — Au centre de la connaissance du monde : Avignon. — Le voyage d'un poète musulman à travers l'Asie : Ibn Batoutah. — Tamerlan, « le Tartre à barbe blanche à l'espagnole ». — **De Toulouse à Tombouctou. De Venise à Axoum,** 79. — Les villes mortes du Sahara. — Le roi des mines d'or. — La traversée du Sahara décrite pour la première fois par un Européen. — De Toulouse à Tombouctou au début du XVe siècle. — Une relation de voyage datée de l'oasis du Touat (1447) : la relation de Malfante ; l'ère juive du Sahara ; le bassin du Niger en 1447 ; le commerce muet de l'île des Paillettes d'or ; le voyage de Malfante fut déterminé par une crise des changes ; la fin de l'ère juive du Sahara (1492). — Le royaume du Prêtre-Jehan. — **Les Portugais : le périple de l'Afrique,** 87. — Un précurseur : Jean de Béthencourt, « le roi des Canares ». — Le périple portugais de l'Afrique : Henri le Navigateur. — La côte de l'Or. — Les coutumes sanguinaires du Bénin. — L'exploration du Congo (1482). — Vasco de Gama contourne l'Afrique australe (1497-1499). — Les Portugais en Éthiopie. — Le journal de bord d'un amiral portugais dans la mer Rouge.

LA RENAISSANCE

La découverte des Indes d'Occident : Christophe Colomb, 95. — L'émouvante découverte d'une carte de Christophe Colomb. — La traversée de l'Océan (1492). — Les îles magiques. — Le triomphe : seconde expédition aux îles des Caraïbes anthropophages (1493-1496). — Les Caraïbes. — Troisième campagne : Christophe Colomb croit découvrir le Paradis terrestre (1498-1500). — Entr'acte : Christophe Colomb songe à une croisade. — Dernière expédition de Christophe Colomb (1502-1504). — A la recherche du Cathay. Cabot et Corte-Real (1497-1501). — Le parrain de l'Amérique : Américo Vespuces. — Le voyage de « l'Espoir » de Honfleur au Brésil (1503-1505). — L'île Sainte-Hélène. — « Le bureau de la poste » de l'île de l'Ascension. — **Sous le signe de l'or : les Conquistadors,** 105. — Balboa : Découverte de la mer du Sud (1513). — Arias : Découverte d'une « terre élyséenne » (1515). — Grijalva : Le Yucatan. — Cortès : Conquête du Mexique (1519-1521). — Gonzalez : Exploration du Nicaragua (1524). — Pizarre : Conquête du Pérou (1532-1535). — Les Araucans. — La randonnée d'un lansquenet dans le Venezuela (1529-1531). — La colonie espagnole de Buenos-Ayres (1536). — La Nouvelle-Andalousie d'Orellana. — L'épopée de Hernando de Soto en Floride (1537-1543).

SUR LA ROUTE DES MOLUQUES ET DU JAPON : ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

Les Indes portugaises, 121. — Albuquerque. — Le premier voyage autour du monde des Espagnols : Magellan (1519-1522). — Le voyage de « la Pensée » à Sumatra (1529-1530). — **Les Portugais en Chine et au Japon,** 128. — Les aventures de Mendez Pinto. — L'apôtre des Indes et du Japon : saint François-Xavier. — Macao. — Les Portugais chassés de Ternate (1575). — La découverte des îles Salomon par les Espagnols (1568). — Les Philippines. — La découverte des îles Marquises (1595). — Le Cambodge. — Le détroit de Torrès. — En quête du continent austral (1608). — Les martyrs du Japon.

FRANÇAIS ET ANGLAIS PARTENT A LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

« La Franciscane » floridienne : Verrazzano (1524-1526), 137. — « France-Roy » au Canada : Jacques Cartier (1534-1543). — La France antarctique de Rio-de-Janeiro (1555-1560). — Le secret de la reine. — La Floride française (1562-1568). — La Virginie anglaise (1585). — Le Massachusetts. — La Nouvelle-France (1603). — La nomenclature tri-partite de Terre-Neuve. — « L'Eldorado » de la Guyane. — Le garde des singularités du roi Henri IV en Guyane. — La France équinoxiale du Maranhao (1612-1616). — La France équinoxiale de la Guyane (1643-1664). — **Premiers voyages autour du monde d'un Anglais, d'un Français et d'un Hollandais,** 151. — Drake, le premier Anglais qui ait fait le tour du monde (1577-1580). — Cavendish (1586-1588). — Le premier voyage d'un Français autour du monde (1581-1609) : Malherbe, de Vitré. — Un Magellan hollandais : Olivier van Noort (1599-1601). — **Les Colonies tropicales de la mer des Antilles,** 157. — Les Antilles anglaises. — Les Antilles françaises. — Les boucaniers de Saint-Domingue. — Les petits archipels de la mer des Antilles : les îles Vierges ; les Lucayes ou Bahamas. — La main-d'œuvre noire. — La métamorphose des Antilles sous l'afflux des Noirs : le Vaudoux ; la musique et la danse. — Les Bermudes. — L'île de Saba. — Les « marrons » de la Jamaïque. — Haïti.

MERS ET TERRES BORÉALES

En quête d'un détroit polaire, 162. — La Moscovia Company. — Le passage du Nord-Ouest : Frobisher (1576-1578) et Davis (1585-1587). — La tragédie de la Nouvelle-Zemble : Barentz (1594-1596). — Hudson (1607-1611). — Baffin (1605-1616). — Le Spitzberg ou « France Arctique ». — Le clapier de cratères de l'île Jan-Mayen. — **De la Laponie au détroit de Béring,** 166. — Le ski chez les Lapons au siècle de Louis XIV. — La Sibérie. — La détroit de Béring. — Les îles Aléoutiennes. — Les Esquimaux.

DE L'OCÉAN INDIEN A L'EXTRÊME ORIENT

Les Hollandais aux îles de la Sonde et aux Moluques, 171. — Les Hollandais à Sumatra et à Java. — La Venise d'Extrême Orient : Batavia.

— Les Hollandais aux Moluques. — Le détroit de Lemaire. — L'escale du Cap. — Le Monomotapa. — Éviction de l'East India Company. — **Les Français dans les îles de l'océan Indien,** 176. — Un naufragé français aux Maldives. — Les Français à Sumatra et à Java. — Madagascar, « la France Orientale ». — Bourbon, « l'île d'Éden ». — Les « hermites » de l'île Rodrigues. — L'île de France ou Maurice. — Moka, la ville du café. — Les Comores : une république de forbans. — Les Seychelles. — **Voyages en Perse et dans l'Inde,** 185. — Les Anglais dans l'Inde. — Les Hollandais à Ceylan. — Voyageurs français. — **Voyages en Extrême Orient,** 188. — Les Hollandais au Japon. — Hollandais et Français en Chine.

TERRES AUSTRALES

Précurseurs, 191. — Tasman (1642). — Dampier (1683-1691). — Un Robinson Crusoé indien à Juan-Fernandez. — Des Gallapagos aux Philippines. — Les promoteurs des navigations aux Terres australes. — Le commodore Byron (1764-1766) : la Patagonie. — Wallis (1766-1768) : Taïti. — **Bougainville** (1764-1769), 195. — Les Malouines; la Nouvelle-Cythère (Taïti); la Louisiade. — Marion (1771-1772) : la Nouvelle-Zélande. — Surville (1769) : la terre des Arsacides. — **Cook** (1769-1779), 200 : Taïti; les îles de la Société; la Nouvelle-Zélande; Cook, au cours d'une seconde campagne, découvre les îles des Amis et explore la Nouvelle-Calédonie (1773 - 1775); Cook, au cours d'une troisième campagne, découvre les îles Sandwich, où il est massacré (1778-1779). — Kerguélen (1772-1774). — Forrest (1774) : la Nouvelle-Guinée. — **La Pérouse** (1785-1788), 205 : l'île de Pâques; l'île Mowée des Sandwich; le Port des Français; en zigzag jusqu'au Japon; les îles des Navigateurs; Botany-bay. — Bligh (1788-1790). — D'Entrecasteaux (1792-1793) : les îles de l'Amirauté; les îles des Amis. — Marchand (1790-1792) : « les îles de la Révolution ». — Vancouver (1791-1795) : Nootka (près de l'île de Vancouver). — Flinders (1798-1803) : l'Australie. — Baudin (1800-1804) : « la Terre Napoléon ». — Krusenstern (1803-1806). — Kotzebue (1815-1818) : la reine des îles Sandwich. — Freycinet (1817-1820). — Duperrey (1822-1825). — Lütke (1826-1829). — Le baron de Bougainville (1824-1826). — Dillon (1826). — **Dumont d'Urville** (1826-1829), 215 : Découverte des épaves des frégates de La Pérouse. — Dupetit-Thouars (1836-1839). — « Le chef souverain de la Nouvelle-Zélande ». — Wilkes (1836-1842) : l'archipel Solou.

AU CŒUR DES CONTINENTS

Au cœur de l'Amérique du Nord, 221. — La baie d'Hudson. — Le père Marquette et Cavelier de La Salle : la descente du Mississipi (1673-1682); les Miamis; les Illinois; le Vauban de la Nouvelle-France, Cavelier de La Salle; les Sioux; les Taensas. — Une société des nations indiennes (1701). — L'exploration de la Louisiane. — Les impressions d'un Illinois sur Paris. — L'impression d'un charpentier sur les Indiens. — La tragédie des Natchez (1729). — Les Akansas. — A la recherche de la mer de l'Ouest : La Vérendrye (1743); Mackenzie (1789-1793); Astoria. — Les tribus du Missouri : les Osages; la mystérieuse tribu des Mandans; un Pied-Noir. — L'exode des tribus indiennes. — La ruée vers l'or de la Californie. — L'Alaska. — **Au cœur de l'Amérique du Sud,** 232. — La Condamine (1736-1745). — Alexandre de Humboldt (1799-1804). — D'Orbigny (1826-1833) : les Yucararès; les Tecunas et les Maxurunas. — Le docteur Crevaux (1877-1882) : les Roucouyennes. — **Au cœur de l'Australie,** 241. — Les mines d'or de l'Australie. — Les sauvages de l'Australie. — Une ancienne dépendance de l'Australie : la Nouvelle-Guinée; les chasseurs de têtes de la Nouvelle-Guinée. — **Au cœur de l'Afrique,** 244. — **Le Sahara et le Niger,** 244. — Un continent mystérieux : le Bornou; Tombouctou; le Bambouk; le Darfour; les oasis de Libye. — Mungo Park (1795-1797). — Lyon (1818-1820) : le Fezzan. — Gordon-Laing (1822) : Exploration à l'est du Sierra-Leone. — Clapperton (1822-1824) : de Tripoli au Bornou; du Bornou au Sokoto. — René Caillé (1827-1828) : la hantise de Tombouctou. — Barth (1850-1855) : de Tripoli au Tchad; du Tchad au Niger. — Duveyrier (1859-1861) : le Sahara oriental. — Rohlfs (1861-1868) : le Touat. — Nachtigal (1869-1871) : le Tibesti; le Kanem et le Borkou; le Baguirmi; l'Ouadaï; le Darfour. — **Le Nil bleu,** 252. — Bruce (1768-1773) : le lac Tsana. — **Le Nil blanc,** 252. — Cailliaud (1819-1822) : les oasis du désert libyque; le Sennaar et le Fazokl. — Burton, Speke et Grant (1858-1862) : la découverte des Grands Lacs. — Baker (1866) : le lac Albert-Nyanza. — Schweinfurth (1869-1871) : le Nil blanc. — Livingstone (1854-1871) : « La fumée tonnante » des chutes du Zambèze; la traite des Nègres. — Stanley (1871) : à la recherche de Livingstone. — Cameron (1873-1875) : de Zanzibar au Benguéla. — **Le Congo,** 258 : Du Chaillu (1855). — Savorgnan de Brazza et Stanley (1874-1881) : l'Ogooué; le Congo; « dans les ténèbres de l'Afrique » (1887-1889); les Pygmées de la forêt équatoriale. — **Une épopée française en Afrique,** 262 : le Soudan; le Dahomey; le raid de Marchand à travers l'Afrique; vers le Tchad. — **Au cœur de l'Asie,** 265. — Médine et La Mecque, les cités interdites de l'Islam. — Mareb, la cité morte de la reine de Saba. — Le « Haut pays » du Nedjed. — Lhassa, la cité interdite du lamaïsme. — Manning (1811). — Le Père Huc (1846). — Bonvalot (1889-1890). — Dutreuil de Rhins (1890-1895). — Sven Hedin (1900). — Sir Francis Younghusband (1904). — Bacot (1907). — Macgovern (1923). — Alexandra David-Neel. — Guibaut et Liotard (1936-1937). — **A l'assaut de l'Himalaya,** 271. — Soltykoff (1842). — Dainelli de Filippi (1913-1914). — Howard-Bury (1921). — Smythe (1930). — Finsterwalder (1934). — De Ségogne (1936). — **Découvertes en Asie centrale,** 274. — Les fossiles de la Mongolie et du désert de Gobi. — Karakorum. — Les grottes des mille Bouddhas.

LA HANTISE DES POLES

Vers le pôle nord, 277. — Ross et Parry (1818-1833). — Franklin (1818-1847) : le drame de sa disparition. — Deux bases de départ pour le pôle : le Groenland et le Spitzberg. — Weyprecht et Payer (1872-1874) : la terre François-Joseph. — Nordenskjöld : le passage Nord-Est est franchi (1878-1879). — Nansen (1893-1896). — Andrée. — Peary (1886-1909) : le pôle Nord est atteint. — Le duc des Abruzzes (1899-1900). — Amundsen (1903-1928) : le passage Nord-Ouest est franchi (1903-1906). — Le survol du pôle Nord (1926). — Une mission russe s'installe au pôle (1937). — **L'Antarctique,** 286 : Une base de départ : la terre de Feu. — Les Nouvelles-Shetland et les Orcades du sud. — Dumont d'Urville (1837-1840). — Ross (1839-1841). — De Gerlache (1898-1899). — Von Drygalski (1901-1903). — Scott (1901-1904). — Otto Nordenskjöld (1901-1903). — Charcot (1903-1905). — Shackleton (1907-1909). — Amundsen et Scott (1910-1912); la course au pôle Sud; la Géorgie du Sud. — Byrd (1929 et 1934); la Petite-Amérique.

AU SEIN DES OCÉANS

LE SURVOL DE LA TERRE

« Les abîmes de la mer », 293. — Une jeune science : la biologie marine. — Les poissons aux appareils lumineux du fond des mers. — Les promenades sous-marines de l'homme. — Cartes bathymétriques. — La dérive des continents. — **Le survol de la Terre,** 298. — La résurrection du passé. — Dans la stratosphère. Piccard (1931-1932).

PLANCHES HORS TEXTE EN COULEURS

Attaque d'un fort nubien par les chars de guerre égyptiens du grand Ramsès..... 4
Reconstitution de Ninive, d'après les fouilles de Layard..... 8
Alexandre le Grand fait traîner le cadavre supplicié de Betis, défenseur de Gaza..... 24
Sur le quai de Rhodes, assiégée en 1480 par les Turcs..... 68
Les oasis sahariennes et le Niger, depuis le pays du roi des mines d'or jusqu'à Tombouctou (Tenbuth) et Gao (Geugeu)..... 80
Le Brésil en 1519..... 104
Prise de possession de Taïti en 1842. Départ des troupes françaises de Papeete, la capitale..... 216
Le Chimborazo, montagne volcanique de la Cordillère des Andes. 234

Pol. Tow. Geograficzne BIBLIOTEKA CENTRALNA W-wie

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 805-12-38.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*)

5000-
201269

